
HISTOIRE
de la
MEDECINE.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y sont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

PREMIERE PARTIE.

Hippocrates



Ex Cimeliarchio Regis Galliæ.

A AMSTERDAM,

Chez GEORGE GALLET.

M. DCCII.



A MONSIEUR

BOURDELOT,

Conſeiller & Médecin Ordinaire du Roi, & Premier Médecin de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

MONSIEUR,

LES Médecins Payens, dont je fais l'Hiſtoire, offroient leur encens & conſacroient leurs ouvrages à des hommes, que l'on avoit mis au rang des Dieux ; parce qu'ils avoient exercé la Médecine avec quelque ſuccès, pendant leur vie. Nous ne reconoiſſons plus aujourd'hui ces faux Dieux ; & la Médecine n'a que faire de chercher entre les morts des Patrons, qu'elle peut trouver entre les vivans. Ces Patrons, dont elle ſe glorifie, ſont les Médecins des Rois ; c'eſt à eux qu'appartient légitimement le droit de préſider à ce noble Art. Les Lois, qui les appellent Archiatri, *c'eſt à dire, chefs des Médecins, les font encore les Arbitres de la Médecine, & l'on ne ſauroit trop honorer ceux qui ſont appellez à des emplois de cette importance. Convaincu de la néceſſité de ce devoir, à qui devois-je plûtôt donner des marques de mon reſpect qu'à Vous,* MONSIEUR, *qui tenez un rang ſi conſiderable entre les Médecins du premier de tous les Monarques ? Pouvois-je m'addreſſer à un autre, après avoir reçu des témoignages ſi ſenſibles de Vôtre bonté? Vous avez bien voulu jetter les yeux ſur le petit eſſai que je donnai, il y a quelques années, & Vous ne vous êtes pas contenté de m'encourager à continuer ce travail, en me faiſant conoître que Vous approuviez mon deſſein ; vous m'avez encore génereuſement offert tous les livres, dont j'avois beſoin. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je ne cherchois à publier les obligations que je vous ai à cet égard. Il y va même de mon interêt; car enfin en déclarant ici qu'il n'eſt rien que je ne vouluſſe faire, pour Vous marquer ma juſte reconoiſſance, je trouve en même temps un moyen de rendre publique*

l'approbation, que Vous avez donnée à la premiere partie de ce livre, & qui en réhausse si fort le prix. Tout ce que je crains, c'est que la suite ne réponde pas au commencement, & que je ne me sois flatté mal à propos de la continuation de Vôtre indulgence. Je ne me serois pas exposé de cette maniere, si j'avois gardé mon manuscrit, jusques à ce que j'eusse pû profiter du bel Ouvrage, que Vous êtes prêt d'achever, & qu'on attend avec tant d'impatience. Quelles lumieres n'aurois-je pas tirées de ce Catalogue exact, que Vous avez fait de tous les Ecrits des Médecins, & particulierement des savantes remarques que vous y joignez? J'avois d'autant plus besoin d'un tel secours, que l'on n'a jusques à present rien vû de complet sur cette matiere, que peu de gens pouvoient aussi bien traiter que Vous; parce que peu de gens ont, comme Vous, avec une très-nombreuse & très-belle Bibliotheque, les talens propres pour s'en bien servir. Mais n'étant pas allé fort loin, j'espere que j'aurai encore le temps d'apprendre à conoître, par Vôtre moyen, les Auteurs dont j'aurai à parler ci-après. Que nous Vous sommes redevables, MONSIEUR, *tous tant que nous sommes de Médecins, de ce que Vous voulez bien encore travailler pour nôtre instruction, sans que les grandes affaires qui Vous occupent d'ailleurs, & dont tout autre seroit accablé, Vous en puissent détourner! Je n'entre point dans les éloges, que Vôtre mérite Vous attire par tant d'autres endroits. Quand je dirois ici que Vous possedez dans un haut degré toutes les plus belles conoissances, & qu'il ne Vous manque aucune des qualitez que l'on estime le plus dans le commerce de la vie, je ne dirois rien qui ne soit connu de tout le monde. Mais je ne saurois me dispenser de réflêchir sur le choix que LOUIS LE GRAND a fait de Vôtre personne, pour veiller avec l'Illustre Monsieur Fagon, à la conservation de la précieuse santé de S. M. & pour avoir l'œuil sur celle d'une Princesse, qui doit être un jour Reine de France. On ne peut rien penser de plus glorieux pour Vous, puisque ce choix ne peut être qu'un effet du discernement toûjours juste de ce grand Prince. Chacun le voit aisément, mais je vous prie d'être persuadé que personne n'y prend plus de part que moi, & que je me ferai, toute ma vie, beaucoup d'honneur de Vous témoigner que je suis avec un profond respect,*

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeissant Serviteur

LE CLERC.

PREFACE.



PREFACE.

On trouve dans un livre posthume de *Vossius*, intitulé *de Philosophia*, diverses choses concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laissez, & le temps auquel ils ont vécu. Mais il semble que ce ne soit là qu'un plan, & même un plan fort défectueux d'un plus grand ouvrage; quoi que son Auteur lui donne [1] en un endroit le titre d'*Histoire de la Médecine*, en termes exprès. On a crû que *Meibomius*, & *Reinesius*, savans Médecins Allemands, & connus par leurs Ecrits, avoient travaillé à cette même Histoire; mais je doute que ce fût précisément leur dessein. Je trouve du moins que le premier appelle, en quelque endroit, l'ouvrage qu'il avoit entrepris [2] *magnum opus de Vitis Medicorum*; & que le dernier, dans une lettre à Vorstius, dit avoir écrit l'*Histoire des Médecins*, *Historiam Medicorum*, quoi qu'il semble promettre ailleurs l'Histoire de la Médecine, *Historiam Medicam.* Feu Monsieur *Ménage* a aussi composé une *Histoire des anciens Médecins*, qui est encore manuscrite chez Monsieur l'Abbé Bignon. Mais il y a bien de la difference entre faire l'Histoire des Médecins, ou écrire leurs vies, c'est à dire, recueuillir tout ce qui regarde leur personne, & le titre, ou le nombre de leurs Ecrits: & faire l'Histoire de la Médecine, ou rechercher l'origine de cet art, & voir quels ont été ses progrès de siecle en siecle, quels changemens il y a eu dans les systemes, & dans la méthode des Médecins, à mesure qu'ils ont fait de nouvelles découvertes &c. qui est ce que j'ai entrepris.

Pierre Castellanus, Professeur en Grec à Louvain, avoit fait auparavant la même chose, ou avoit eu le même dessein, que les Auteurs dont j'ai parlé. Nous avons de lui un petit livre intitulé *des vies des Médecins tant anciens que modernes*, imprimé en 1618. mais il en a omis plusieurs des uns, & des autres, & n'a presque dit qu'un mot de chacun en particulier. *Brunsfelsius* avoit fait avant lui un *Catalogue des illustres Médecins*, encore plus abregé. *Champerius*, *Remaclus Fuchsius*, *Peucerus*, & d'autres ont aussi écrit sur le même sujet; pour ne point parler de ceux qui ont écrit les vies de quelques particuliers, ou des modernes seuls, ni de *Wolfgangus Justus*, qui

1 *Capit.* 11. *paragraph. ultimo.*
2 *Vide Meibom. in Cassiodor. de Archiatris.*

qui a fait une [3] *Chronologie des Médecins*, qui est assez rare, mais peu exacte, ni de *René Moreau*, [4] qui a aussi marqué le temps auquel ont vécu divers Médecins, ni des Auteurs qui ont donné des Catalogues des Livres en Médecine. Entre ces Auteurs, *van der Linden*, & *Mercklin*, savant Médecin de Nuremberg, qui l'a augmenté, sont les derniers qui ont paru; mais Monsieur *Bourdelot* va bien-tôt rendre public un grand ouvrage, sur la même matiere, qui effacera tout ce qui a précedé, & où il ajoûtera son jugement sur une bonne partie des livres, & ses conseils sur le choix de ceux qui doivent composer la Bibliotheque d'un savant Médecin.

Néander, Médecin de Breme, a composé un livre, imprimé en 1623. où il traite de l'origine de la Médecine, de son antiquité, & de son excellence, des Sectes qui s'y sont établies, des intervalles pendant lesquels elle a été négligée, de ceux où elle s'est relevée, & enfin de la vie, & des Écrits des Médecins qui y ont contribué. [5] Mais outre qu'il n'a presque fait autre chose que copier *Castellanus*, & même *Adamus*, qui avoit écrit un peu avant lui les vies des Médecins Allemands, & qu'il a d'ailleurs erré grossierement à divers égards; il s'en est tenu à des géneralitez trop vagues, & n'est point entré dans le détail, que demande l'Histoire de la Médecine. *Doringius*, autre Médecin Allemand, qui a fait imprimer en 1611. un petit livre touchant *la Médecine & les Médecins, l'origine & le progrès de cet art* &c. n'a rien, non plus que Neander, que de fort géneral & de fort superficiel. A peine a-t il mis trois pages d'un in 8. de gros caractere, dans tout ce qu'il dit d'Hippocrate, par où l'on peut juger si son livre répond bien au titre qu'il lui donne. [6] *Martin Fogelius*, fameux Professeur de Hambourg, avoit aussi promis une Histoire des Médecins, qui ont été omis par ceux qui ont traité la même matiere. [7] *Welschius*, autre Médecin des plus savans d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Histoire. [8] Il s'est même trouvé, entre les *Arabes*, des Auteurs, qui ont travaillé à la même chose. Je dois encore mettre au rang des Auteurs, qui ont travaillé pour l'Histoire des Médecins, le célebre Jurisconsulte *Tiraqueau*, qui en traitant la question, *Si l'Art de la Médecine déroge à la Noblesse?* après avoir conclu pour la négative, fait voir que les personnes des conditions les plus relevées ont exercé cet art: Qu'il y a eu un grand nombre de Médecins qui ont été mis au rang des *Saints*: Que plusieurs *Pontifes*, *Empereurs*, & *Rois* ont pratiqué la Médecine; aussi bien que plusieurs *Reines*, & autres *Dames* de qualité, & même plusieurs *Dieux* & *Déesses*: Que presque tout ce qu'il y a eu

3 J'ai appris que Monsieur *Francus*, fameux Médecin du Roi de Danemarc, avoit dessein de faire rimprimer cette Chronologie, revue & augmentée, mais je ne sâche pas qu'il l'ait fait.

4 *Vide lib. de vena sectione in Pleuritide, Renati Moreau.*

5 *Vide Fabri Centuriam Plagiariorum.*

6 *Ibidem.*

7 *Ibidem. Vide & Morhof. Polyhistor.*

8 *Vide Fabri Centur. Plagiar.*

eu de *Philoſophes*, & de *Poëtes* parmi les Anciens, ont poſſedé ce même art. Après quoi, il donne, outre les liſtes particulieres de ceux de chaque condition, un catalogue géneral de preſque tous les Médecins connus, rangez ſelon l'ordre de l'alphabet.

Je ne dois pas non plus oublier ici un Monſieur *Bernier*, qui a écrit, il y a dix ou douze ans, un livre intitulé, *Eſſais de la Médecine, où il eſt traité de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins; du devoir des Médecins à l'égard des malades, & de celui des malades à l'égard des Médecins; de l'utilité des remedes, & de l'abus qu'on en peut faire.* L'Auteur de ce livre m'a fort maltraité, dans une lettre imprimée, parce que je n'avois point parlé de lui dans la préface de la premiere partie de mon livre que je donnai, il y a cinq-ans. Je puis dire que je ne conoiſſois pas alors le ſien; & que je n'avois vû que le commencement du titre dans un Catalogue de Libraires, où il y avoit ces mots, *Eſſais de Medecine, par Bernier;* ce qui fit que je ne le demandai pas, croyant qu'il n'y avoit rien là qui regardât l'Hiſtoire de la Médecine, à laquelle je donnois toute mon attention. Ce livre contient trois parties, dont il n'y a que la premiere qui appartienne à l'hiſtoire dont je viens de parler, en ce que l'on y trouve une liſte des noms de la plûpart des Médecins, tant anciens que modernes, & quelque choſe touchant leur vie, le temps auquel ils ont vécu, & les titres de quelques-uns de leurs livres. Les Savans, qui auront lû cette prétendue Hiſtoire de la Médecine de Monſieur Bernier, en feront le jugement qu'il leur plaira, auſſi bien que du rapport qu'il y a entre les matieres qu'il a traitées, & celles que je traite. Je dirois quelque choſe de plus, ſi cet Auteur vivoit encore, & que je n'euſſe pas ſujet de me plaindre de ſon procedé à mon égard. Je pourrois le redreſſer en bien des endroits, mais on ne ſe bat pas avec les morts.

Il y a d'autres Auteurs, qui ont écrit quelque choſe, qui approche de plus près de l'Hiſtoire de la Médecine. Monſieur *Lionardo di Capoa*, docte Médecin & Philoſophe Napolitain, eſt de ce nombre. Tous les Auteurs, que j'ai citez, ont écrit à l'avantage de la Médecine, & ont laiſſé les Médecins, tant anciens que modernes, joüir paiſiblement de l'honneur qu'ils ſe ſont acquis. Monſieur di Capoa eſt le ſeul, qui dans un livre Italien, qu'il a mis au jour depuis onze, ou douze ans, & où il traite *de l'origine, & du progrès de la Médecine*, ait eu pour but d'en faire voir l'incertitude. Il s'eſt propoſé de renverſer les ſyſtémes de preſque tous les Médecins, particulierement des Anciens; car pour ce qui eſt des Modernes, qui ſuivent la Philoſophe *Cartéſienne*, & les principes des *Chimiſtes*, expliquez ſelon ſon ſens, il ſe range de leur côté, ou du moins il convient que c'eſt ſur ces deux fondemens que la veritable Médecine doit être établie. Mais comme le nombre des Médecins qui reglent là deſſus leur pratique eſt fort petit, particulierement en Italie, cela fait conclurre à cet Auteur que la Médecine a été juſques à préſent fort incertaine. On peut dire que Monſieur di Capoa a travaillé pour l'Hiſtoire de la Médecine, parce qu'il en a recherché, aſſez au long, l'origine, & le progrès.

Mais outre qu'il quitte le caractere d'Historien, en s'attachant plûtôt à réfuter les sentimens qui ne sont pas de son goût, qu'à les mettre dans tout leur jour; il omet un grand nombre de choses importantes à l'Histoire, dont il s'agit. Le principal usage que son livre peut avoir, c'est de donner matiere à faire des réflexions, à ceux qui sont trop prévenus pour les Anciens; en quoi Monsieur di Capoa a fait quelque chose de fort utile, sur tout par rapport à son païs, où toutes les nouveautez sont presque indifferemment condannées.

L'Introduction à la Médecine, par *Conringius*, doit aussi être mise au nombre des livres qui appartiennenr à nôtre Histoire. Elle sert beaucoup à faire conoître le caractere d'une bonne partie des Médecins, tant anciens que nouveaux, & l'on y trouve une judicieuse critique de leurs écrits. Ce livre est encore devenu beaucoup plus utile, depuis que Monsieur *Schelhammer*, célebre Professeur de l'Université de Kiel, y a joint son savant commentaire.

Mais quoi que tous les Auteurs, que j'ai nommez, fournissent des lumieres pour écrire l'Histoire de la Médecine, il n'y en a aucun qui l'ait écrite, ni qui en ait même eu le dessein, du moins autant que j'en puis juger. Le premier d'entre ceux, dont je n'ai pas encore parlé, qui soit proprement entré dans le projet, dont il s'agit, c'est Monsieur *Dodart*, Médecin de Monsieur le Prince de Conti. J'avois ci-devant appris que ce savant homme travailloit à une Histoire de la Médecine, par ce qu'en dit Monsieur *Lantin*, dans sa préface sur le livre de Saumaise *de Homonymis materiæ Medicæ*, sans en savoir rien de plus particulier. Mais il m'est revenu d'ailleurs quelques circonstances de son dessein, que l'on m'a dit regarder principalement les changemens qui sont arrivez de temps en temps dans la pratique de la Médecine, ce qui est un des points essentiels de l'Histoire, dont il s'agit. J'apprens aussi que Monsieur *Almeloveen*, qui a déja donné au public un livre intitulé *Inventa Nov-Antiqua, id est, Brevis enarratio ortûs, & progressûs artis Medicæ*, &c. médite une Histoire complete sur le même sujet.

[9] On dit enfin que Monsieur *Caponi*, a promis une *Histoire universelle de la Médecine*, dont la premiere partie traitera de l'ancienne Médecine; la seconde de la nouvelle, comme elle se pratique aujourd'hui chez toutes les nations; la troisiéme regardera les Sectes des Médecins; la quatriéme les Médecins eux mêmes; la cinquiéme renfermera une Bibliotheque de tous les livres en Médecine, tant manuscrits qu'imprimez. Ce dessein est très-beau, & il est à souhaiter que nous en voyions bien-tôt l'exécution; mais je crains qu'elle ne soit trop retardée, par le grand travail que cela demande, & pour lequel, comme l'a remarqué [10] un Savant, la vie d'un homme semble trop courte.

Il paroît, par tout ce que je viens de dire, que personne n'a encore mis au jour l'Histoire de la Médecine, quoi qu'elle ait été promise; & que le livre,

9 *Vide Morhof. Polyhistor. & Fabri Centur. Plagiar.*
10 *Morhofius in Polyhistor.*

livre, que je donne aujourd'hui, est le premier, où l'on ait précisément traité cette matiere. Je ne dis par ceci pour faire valoir mon travail, mais pour engager mes Lecteurs à avoir plus d'indulgence pour moi, en envisageant ceci comme un essai. Je reconois qu'il falloit, pour l'entreprendre, plus de savoir que je n'en ai; mais je me flatte que les honêtes gens seront assez équitables, pour me tenir conte de mes foibles efforts. *Quintilien*, en use à peu près de cette maniere, à l'égard d'un [11] Auteur qu'il met au rang des médiocres. Il mérite, dit-il, que l'on croye qu'il a sû tout ce qu'il faut savoir, pour entreprendre d'écrire de tant de choses differentes, quand il n'y auroit que cette raison, qu'il a osé en former le dessein; *dignus, vel hoc proposito, ut illum scisse omnia illa credamus.* Je sai qu'on pourra me dire que je me suis trop hâté, & que les découvertes des Modernes étant beaucoup plus considerables que celles des Anciens, ce n'étoit pas la peine de faire rouler la presse, pour si peu de chose. Je répons à cela qu'il seroit à souhaiter que les Savans, que j'ai citez, & ceux que je puis avoir omis, qui ont eu un dessein semblable au mien, n'eussent pas attendu que leurs ouvrages fussent complets pour en faire part au Public. Ce délai nous prive de diverses pieces, qui enrichiroient beaucoup l'histoire de la Médecine, & qui demeureront peut être ensevelies pour toûjours dans la poudre des cabinet, sans être d'usage à personne. Je dis en second lieu que la Médecine ancienne, quelque imparfaite qu'elle nous paroisse, ne laisse pas d'éclairer, à divers égards, la Médecine moderne. Si ma santé & mes affaires me le permettent, j'acheverai ce que j'ai commencé; mais quand je n'en ferois pas davantage, on me devra neanmoins tenir quelque conte de ce que j'ai creusé le plus avant que j'ai pû, pour jetter des fondemens sur lesquels d'autres pourront bâtir.

Je ne m'arrêterai pas à marquer ici tous les usages, qu'on peut tirer de l'*Histoire de la Médecine*; le titre seul fait assez conoître ce qu'on en doit attendre. Je remarquerai seulement que l'on voit, pour ainsi dire, d'un coup d'œuil, par le moyen de cette Histoire, les principaux *raisonnemens*, & les *expériences* les plus considerables, qui se sont faites depuis le commencement du monde; pour prévenir les maladies, pour les conoître, & pour les guérir. Les livres que les Médecins écrivent tous les jours, sont pleins de leurs expériences propres, ou de leurs raisonnemens particuliers, ou de ceux d'autrui; auxquels ils tâchent de donner un nouveau tour, supposé qu'ils les approuvent; mais on y trouve rarement ceux qui ne sont pas de leur goût, ou du moins on ne les y voit pas toûjours par leur beau côté. Il n'en est pas de même de l'Histoire de la Médecine. Cette Histoire doit entrer dans l'esprit de chaque siecle, & de chaque Auteur; rapporter fidelement les pensées des uns & des autres; conserver à chacun le sien. Elle doit sur tout se garder bien de donner aux Modernes ce qui appartient aux Anciens, ni à

11 Celse. *Voyez la fin de la seconde Partie de cette histoire, où l'on explique ce passage de Quintilien.*

ces derniers ce qui est du partage des premiers; laissant à tout le monde la liberté de faire les réflexions convenables sur les faits qu'elle rapporte. C'est du moins là l'idée, que je me suis faite de l'Histoire dont il s'agit, & le but que j'ai eu en commençant de l'écrire. Je me suis défait en cette rencontre, autant que je l'ai pû, de tout préjugé, & j'ai examiné les Auteurs qui me sont venus en main, par leurs propres Ecrits, & non pas par ce que d'autres ont écrit, ou dit, de ces Auteurs, ou de leurs ouvrages. J'ai été convaincu, particulierement quand il s'est agi d'*Hippocrate*, qu'il étoit dangereux de s'en tenir au témoignage d'autrui. Cet ancien Médecin s'étant attiré l'estime de tout le monde, comme il la mérite veritablement à divers égards, & presque tous ceux qui sont venus après lui l'ayant regardé comme un modele achevé, chaque Auteur lui a fait honneur de ses propres découvertes. S'il y a eu quelcun qui ait voulu s'attribuer ce dont il a crû être l'inventeur, il s'est d'abord élevé un parti opposé, qui a fait tous ses efforts pour montrer qu'Hippocrate avoit dit, ou vû la même chose; ce qui est une foiblesse, dont on ne s'est point encore défait à l'heure qu'il est. J'ai aussi évité de prendre parti, ou de me déclarer, pour ou contre les sentimens que j'ai rapportez; ou si j'en ai usé quelquefois d'une autre maniere, ç'a été très-rarement.

Quant à la disposition de mon ouvrage, la premiere Partie contient principalement la Médecine d'Hippocrate. C'est du moins ce qu'il y a de plus important; le reste qui regarde l'état de la Médecine, avant & après lui, n'étant pas à peu près si considerable, quoi que tout cela fasse à l'Histoire. Le premier livre semble ne renfermer que des choses, ou fabuleuses, ou fort incertaines. On y découvre néanmoins, parmi les fables d'*Esculape*, & des autres Dieux Médecins, & parmi les expériences que les premiers hommes ont faites pour se garantir, ou se délivrer des maladies; on y découvre, dis-je, des traces des remedes principaux, tels que sont la *saignée*, & la *purgation*, dont l'antiquité se trouve établie par-là. On voit aussi, dans le second livre, qu'il n'est pas absolument vrai qu'il y ait eu dans la Médecine une espece d'interregne, depuis Esculape & ses fils, jusqu'à *Hippocrate*; & que l'espace de six, ou sept cens ans, qui se sont écoulez entre le premier & le dernier, n'a pas été un temps tout à fait perdu, comme quelques-uns l'ont crû. On fait voir, au contraire, qu'il s'est trouvé, pendant cet intervalle, des gens qui ont jetté les fondemens de la Médecine *raisonnée*, en commençant les premiers à *disséquer des animaux*, & à *rechercher les causes des maladies*, d'une autre maniere qu'on ne l'avoit fait auparavant. C'est à *Pythagore*, à *Alcmæon*, à *Démocrite*, & aux autres Philosophes dont je parle, à qui on en a l'obligation. Pour ce qui est du temps, qui s'est passé depuis *Hippocrate* jusqu'au période où finit le quatriéme livre, & ce que j'appelle la premiere partie de l'Histoire de la Médecine, on n'y trouve presque rien de nouveau, parce que le terme est assez court. On y remarque seulement

ment que les Philosophes, qui vivoient alors, dont les principaux ont été *Platon* & *Aristote*, ont imité les précedens, & qu'ils ont poussé un peu plus avant les découvertes *Anatomiques*, particulierement *Aristote.* D'ailleurs on ne voit pas que le fondement posé par Hippocrate, & par ses prédecesseurs, en ce qui concerne la pratique, ait beaucoup varié pendant ce temps-là. A l'égard de la Médecine d'*Hippocrate*, que j'ai dit être ce qu'il y a de plus considerable dans cette premiere partie, si quelcun trouve que je n'ai pas épuisé ce riche fonds, j'en conviendrai facilement. Mais je puis assurer que je n'ai au moins rien fait dire à cet Auteur, autant que j'ai pû l'entendre, qu'il n'ait effectivement dit; & que je n'ai rien omis, de ce que j'ai crû être le plus essentiel dans ses raisonnemens, & dans sa méthode. Je n'ai autre chose à faire remarquer sur ce sujet, si ce n'est que la Médecine d'Hippocrate roule toute sur l'*Observation.* Ce chef des Médecins s'est plus attaché à faire des expériences, qu'à pousser fort loin son raisonnement, quoi qu'il soit l'un des premiers qui ont rendu la Médecine raisonnée, ou qui ont établi la Médecine que l'on a appellée *Dogmatique*, ou *Rationele.*

La seconde Partie fait voir la Médecine sous une face toute autre, que celle qu'elle avoit auparavant. On y trouve premierement des Médecins, dont le chef s'appelloit *Chrysippe*, qui à force de raisonner, ou de philosopher, ont condanné la *saignée*, & la *purgation*, deux remedes que l'expérience de tous les siecles précedens avoit confirmez. On y découvre, en second lieu, un grand progrès de l'*Anatomie*, par les soins d'*Hérophile* & d'*Erasistrate*, qui ont eu plusieurs Sectateurs, & qui ont aussi abondonné la pratique des Anciens. En suite viennent des Médecins, qu'on a appellez *Empiriques*, qui fatiguez des grands raisonnemens des autres, affectent de ne suivre que l'expérience; sans vouloir rendre raison d'aucune chose, ni rechercher en aucune maniere les causes des maladies, ou de l'effet des remedes. Les choses ayant duré quelque temps en cet état, *Asclépiade* paroît sur la scene, qui introduit de nouveau la Philosophie dans la Médecine, mais une Philosophie qui n'avoit point encore servi à cet usage. C'est celle de *Démocrite*, ou d'*Epicure*, par laquelle le même *Asclépiade* renverse tous les principes d'*Hippocrate*, en même temps qu'il terrasse les Empiriques. Les malades n'entendent alors parler que d'*atomes*, & de *pores*, de *petits corps* de differente grosseur, de *passages bouchez*, ou *resserrez*, de passages trop *ouverts*, ou *relâchez.* Mais cette maniere de traiter la Médecine n'ayant pas été de la portée de tout le monde, *Thémison*, disciple d'*Asclépiade*, entreprend de la rendre plus aisée. Il ne retient de tout le systéme de son maître, que ce qui concerne le resserrement, & l'ouverture des passages. Il réduit toutes les maladies à deux genres seuls, le genre *resserré*, & le genre *relâché*, & ne reconoît par consequent que deux sortes de remedes, les uns pour resserrer, les autres pour relâcher; sans vouloir raison-

raisonner sur la maniere, ou sur les causes de ce resserrement, ou de ce relâchement, qu'il se contentoit de conoître par leurs effets. Cette nouvelle Médecine, qu'on nomma la Médecine *Méthodique*, & qui tenoit un milieu entre l'Empirique & la Rationele, se trouva du goût d'un grand nombre de Médecins, par la facilité qu'il y avoit à l'apprendre. Je me suis beaucoup attaché à expliquer, ou à déveloper le systéme, & la pratique de ces *Méthodiques*, parce que c'est une chose peu conüe dans les Ecoles. On dira, sans doute, que j'ai pris inutilement cette peine, & que je pouvois me passer d'entrer dans un détail si ennuyeux. Mais outre qu'un Historien ne doit taire aucun des faits, qui ont un rapport nécessaire à son Histoire, je ne suis pas dans la pensée que la conoissance de la pratique des Méthodiques ne serve de rien. Cette conoissance peut donner matiere à diverses réflexions qui sont d'un grand usage, comme je le ferois voir aisément, s'il étoit nécessaire. Au reste la Secte Méthodique en produisit quelques autres, dont je fais aussi l'Histoire à la fin de la seconde Partie.

Dans la troisiéme, je reprens la suite des temps, qui avoit été interrompue par l'Histoire des Méthodiques, & je reviens aux Médecins contemporains de Thémison, chef de ces Méthodiques, qui vivoit sous Auguste. Après cela j'introduis successivement tous les autres Médecins qui ont vécu sous les Empereurs suivans, jusqu'au temps de Severe, qui finit le second siecle de N. S. J. C. Je rapporte ce que chacun d'eux a fait pour la Médecine, & je traite quelques questions qui regardent l'état de cet art, pendant ce temps-là. Je prens occasion, par exemple, de parler des *Esclaves* qui ont exercé la Médecine, au sujet d'un Médecin d'Auguste, nommé *Musa*, qui avoit été de condition servile. J'examine, au sujet d'*Andromachus*, qui a eu sous Néron le titre d'*Archiater*, ce que signifie ce titre, sur lequel il y a eu diverses disputes entre les Savans. Le même Andromachus, à qui l'on a attribué l'invention de la Thériaque, me donne occasion de parler de toutes les sortes de médicamens qui étoient alors en usage, & de l'état de la *Pharmacie* dans ce même temps.

Ce qu'il y a de plus considerable dans cette troisiéme Partie, c'est la Médecine de *Galien*, qui a vécu jusqu'au regne du dernier des Empereurs que j'ai nommez, & peut être quelque peu au de-là. Chacun sait que *Galien* a été regardé, comme ayant amené la Médecine à sa derniere perfection, en ajoûtant ce qui manquoit à celle d'*Hippocrate*, qu'il a rétablie sur les ruines de celle des Méthodiques, & des autres Novateurs dont on a parlé. Je n'entreprens pas de faire ici le parallele d'*Hippocrate*, & de *Galien*, ni d'examiner le rapport qu'il y a entre leurs sentimens; on peut voir, dans le dernier livre de la troisiéme partie, les remarques que j'ai faites là dessus. Je dirai seulement un mot touchant l'extrait que je donne de la Médecine de *Galien*. C'est un extrait fort abrégé,

Pellibus

Pellibus exiguis arctatur [12] *Claudius ingens.*

J'ai réduit à peu de pages plusieurs gros volumes; d'un côté, parce que je n'ai pas voulu répeter ce que j'avois déja dit en parlant d'*Hippocrate*, que *Galien* a suivi; de l'autre, parce que je n'ai pas crû devoir entrer dans un trop grand détail sur ce que ce dernier a de particulier, de peur de me rendre ennuyeux, en m'étendant beaucoup sur des choses dont tous les livres des Médecins sont remplis. Je ne crois pas neanmoins avoir laissé en arriere rien de fort essentiel, touchant les principes géneraux, & la méthode de cet Auteur. J'aurois pu d'ailleurs beaucoup grossir mon Extrait, si j'avois voulu faire une analyse, quelque courte qu'elle eût été, de ce que contiennent tous les livres du même Galien, pris les uns après les autres; mais je me suis contenté de donner un catalogue de ces livres. Au fond, je ne me suis pas proposé d'écrire l'Histoire des ouvrages des Médecins; ma principale vuë a été d'écrire celle de la Médecine; des changemens qui y sont arrivez, & des découvertes qui s'y sont faites; en sorte que je dois peu m'arrêter à ce qui est hors de ce plan, ou qui passe les bornes de l'idée generale que j'ai dessein de donner.

Je n'ajoûterai rien touchant la méthode que j'ai suivie, dans tout cet Ouvrage, si ce n'est que j'ai observé, autant que j'ai pû, l'ordre des temps, & que je ne l'ai interrompu que quand il s'est agi de quelques innovations considerables; dont j'ai crû devoir faire une Histoire détachée, afin que l'on pût voir, sans interruption, quel en a été le succès depuis le commencement jusqu'à la fin. En ce cas là, j'ai anticipé sur la suite des temps, pour n'être pas obligé de venir à des répetitions. Ayant commencé, par exemple, de parler des Auteurs qui ont fondé la Secte *Empirique*, dans le trente-septiéme Siecle du Monde, j'ai suivi les progrès de cette Secte jusques au Siecle quarante-quatriéme, ou jusques au quatriéme Siecle de Jesus-Christ. J'en ai usé de même à l'égard de la Secte *Méthodique*. Cette Secte a commencé par *Thémison*, qui vivoit, comme on l'a dit, sous Auguste, un peu avant la Nativité de Jesus-Christ, & elle subsistoit encore sous Valentinien second, vers la fin du quatriéme Siecle de Jesus-Christ, & même plus tard. J'ai fait l'Histoire particuliere de chaque Médecin Empirique, & Méthodique, en faisant celle de leurs Sectes; c'est à dire, que j'ai rapporté ce que l'Antiquité nous a laissé touchant les circonstances de la Vie, des Ecrits, des sentimens particuliers, & de la pratique de chacun de ces Médecins, depuis le premier jusqu'au dernier. Après cela, je suis revenu au temps où les premiers ont vécu, pour reprendre le fil de l'Histoire, & pour voir ce que leurs contemporains, qui n'étoient pas de ces Sectes, ont fait de leur côté. Et comme il n'y a eu que trois principales Sectes, dans la Médecine ancienne, la Secte *Dogmatique*,

12 *Galien avoit le prénom de Claude.*

tique, ou Rationele, l'*Empirique*, & la *Méthodique*, j'ai supposé que les Médecins de qui les Anciens ne nous ont pas appris qu'ils eussent embrassé l'une de ces deux dernieres Sectes, ou dont les Ecrits ne marquent rien de semblable, devoient être rangez sous la premiere; ou j'ai simplement touché ce qu'ils ont contribué à l'avancement de la Médecine, sans le considerer par rapport à aucune Secte. Il y a enfin un autre ordre de Médecins, dont la Secte n'est marquée nulle part, dont on n'a point les Ecrits, dont on ne sait pas même le temps auquel ils ont vécu, & qui ne sont conus que de nom. J'ai pris occasion de parler de quelques-uns de ces Médecins, ou de les indiquer, lorsqu'il s'en est trouvé qui ont eu le même nom que ceux que j'introduis dans cette Histoire, comme étant d'un temps conu. Les autres, qui sont citez en assez grand nombre, par Pline, par Galien, & par divers autres Auteurs, n'entrent point dans le corps de l'Histoire que je donne; mais, il me sera facile d'en faire un Catalogue à part, que l'on mettra après celui des Médecins dont j'ai parlé dans cet ouvrage. Au reste, si je ne me suis pas fait un bon plan, ou si je me suis trompé à d'autres égards, mon travail ne laissera pas d'être de quelque utilité; en ce qu'il pourra faire naître à quelcun la pensée de faire mieux, & d'ajoûter plusieurs choses que je puis avoir omises. Je suis d'ailleurs tout disposé à recevoir, avec une parfaite docilité, les avis que l'on voudra bien me donner, & à faire mes efforts pour en profiter à l'avenir.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA MEDECINE,

PREMIERE PARTIE,

LIVRE PREMIER.

L'Origine de la Médecine; & ses Progrès pendant les XXVIII. premiers Siecles du Monde, ou depuis le commencement du Monde jusqu'au temps de la guerre de Troye inclusivement.

CHAPITRE I.

Raisons qui ont obligé les hommes à la recherche de la Médecine, & leur premier procedé en cette occasion.

SI les corps des hommes, aussi bien que ceux de tous les autres animaux, pouvoient toûjours subsister dans leur état naturel, sans aucun changement, en sorte que toutes les parties dont ils sont composez pussent toujours faire leurs fonctions: on joüiroit perpetuellement de la *santé* & de la *vie*. Mais cet admirable ouvrage est sujet, aussi bien que tout ce qu'il y a d'ailleurs dans le monde, à être enfin dissout. Il n'est point même de moment, qui n'y apporte quelque alteration, ou sensible ou insensible. Les ressorts, qui font mouvoir nôtre corps, étant composez d'une matiere si tendre & si susceptible de toutes les impressions des corps étrangers, qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour les user, & étant d'ailleurs si subtils & si déliez qu'ils ne peuvent qu'être fort fragiles; il s'ensuit nécessairement que cette merveilleuse machine doit

Des xxviij. premiers Siecles.

Des xxviij. premiers Siecles.

doit être souvent détracquée, & qu'elle ne sauroit durer fort longtemps, par rapport aux corps plus solides, & que par conséquent il est impossible que nous puissions éviter la *mort*, qui en fait la totale dissolution, & les *maladies*, qui nous y acheminent.

Nous avons donc sujet, bien loin de nous étonner de ce que nous mourons, d'être surpris comment nous pouvons encore subsister si longtemps, & comment les maladies & la mort ne viennent point plus souvent & plûtôt. Cela arriveroit effectivement ainsi, si entre ce nombre infini de ressorts qui font agir nôtre machine, & qui sont tous nécessaires pour son entretien, il n'y en avoit de plus & de moins déliez & de plus & de moins nécessaires. Il y en a quelques uns qui sont comme la maitresse roüe, ou comme le grand ressort d'une montre d'horloge, qui donnent le branle à tout le reste, & qui par conséquent ne peuvent souffrir sans que toute la machine s'en ressente; mais il y en a d'autres moins essentiels, qui peuvent recevoir de grandes atteintes, & même manquer entierement, sans causer la perte du tout.

Nous sentons bien que toutes les fautes que nous faisons, par rapport à l'usage des choses nécessaires à nôtre conservation, comme sont le boire, le manger, l'exercice, le repos &c. aussi bien que les divers accidens auxquels nous sommes tous les jours exposez à d'autres égards, ne vont pas toûjours à l'entiere destruction de nôtre corps, & souvent n'y causent pas même un désordre ou un dérangement sensible. Mais supposé que cela arrive, cette machine est si admirablement disposée, qu'elle peut souvent d'elle même se dégager de ce qui empêche ses organes d'agir, & se rétablir dans l'état où elle étoit auparavant; ou, si elle a besoin d'un secours étranger, & que les moyens, qui servent à la conserver lors qu'elle va son train ordinaire, lui deviennent inutiles, comme entre les corps qui sont hors d'elle, & qu'elle n'a point accoûtumé d'employer, il s'en trouve qui ont le pouvoir de lui nuire, il en est aussi d'autres dont elle peut tirer un nouveau secours dans ses besoins extraordinaires. Nous voyons que les bêtes, avec le seul secours des sens, ou, comme on le croit, par un *instinct* naturel, savent s'abstenir & se garantir de ce qui leur fait du mal par rapport à leur santé, & rechercher ce qui leur fait du bien au même égard. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si tout ce que l'on dit communément de cet instinct est veritable ou non, on en parlera [1] ci après; il suffit pour le présent de remarquer que les hommes, qui ont la raison de plus que les bêtes, n'ont pas manqué de se prévaloir de cet avantage, pour le choix & pour la recherche dont il s'agit.

Le penchant qu'ils ont eu pour leur conservation les a portez, depuis le commencement du monde, à s'attacher avec soin à discerner les choses qui sont utiles pour l'entretien de la vie & de la santé, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particulierement fait tous leurs efforts pour se garantir des dernieres, mais ayant remarqué que nonobstant toutes leurs précautions ils étoient quelquefois surpris, & qu'il ne dépendoit pas toûjours d'eux d'éviter les causes des maladies; leur derniere ressource a été de prendre garde de bien prés à la conduite, que tenoient ceux qui étoient tombez malades.

Voyant donc que ceux qui mouroient avoient fait, ce sembloit, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle, & au contraire que ceux qui guérissoient s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou de telle maniere, & s'étoient servis de certaines choses dont ils n'usoient pas en santé, &

1 *Voyez les Chapitres* 2. & 18.

& auxquelles on pouvoit attribuer leur convalescence, ils ont évité dans la suite ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & essayé sur d'autres personnes, en de semblables maladies, les mêmes choses qui leur avoient semblé apporter du soulagement aux derniers; continuants d'en faire usage, après en avoir vû un heureux succès en diverses rencontres. C'est proprement le résultat & la pratique des Observations dont nous venons de parler appuyées de l'expérience, que l'on a appellé du nom de MEDECINE.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE II.

Si la Médecine est venue immédiatement de Dieu & comment on a pû trouver les premiers remedes.

ON vient de voir quelles ont été les raisons, qui ont porté les premiers hommes à la recherche de la Médecine, & quel a dû être, en géneral, leur premier procedé à cet égard. Si l'on demande maintenant qui leur avoit enseigné à recourir, lors qu'ils étoient malades, à des choses dont ils ne faisoient aucun usage tant qu'ils se portoient bien? je répons que presque tous les peuples ont crû que la Divinité avoit communiqué aux hommes les premieres conoissances que l'on a eües sur ce sujet, & cela immédiatement, ou par une espece de révelation.

Toute l'antiquité Payenne a été dans la créance que les Dieux étoient les auteurs de la Médecine, 1 *l'Art de la Médecine*, dit Ciceron, *a été consacré à l'invention des Dieux immortels*; c'est à dire, qu'on a regardé cet art comme quelque chose de sacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on trouve parmi les œuvres de Galien, nous apprend sur le même sujet, *que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques uns de leurs proches parens, qui avoient été instruits par eux.* Et Hippocrate fait Dieu auteur de la Médecine: 2. *Ceux*, dit-il, *qui ont les premiers trouvé la maniere de guerir les maladies, ont jugé que c'étoit un art qui méritoit qu'on en attribuât l'invention à Dieu*; 3 *ce qui est*, ajoûte-t-il, *le sentiment commun.* Ceux qui n'ont pas été précisément de cet avis 4 ont du moins mis au rang des Dieux les hommes qui avoient inventé les arts, & en particulier la Médecine. Ce dernier sentiment a été un effet ou de l'admiration qu'on a eüe pour ceux qui introduisoient des choses si nécessaires à la societé, ou d'une reconoissance publique pour le bien que l'on avoit reçu de ces mêmes personnes. On verra 5 dans la suite des autoritez & des exemples, qui confirmeront ce que l'on vient de dire, & qui feront voir de quelle maniere les Payens croyoient que les Dieux communiquoient aux hommes les secours dont ils avoient besoin dans leurs maladies, & les lumieres nécessaires pour l'exercice de la Médecine.

1 Deorum immortalium inventioni consecrata est Ars Medica. *Tusculan. quæst. lib.* 3.

2 *De prisca Medicina.*

3 Ὡς κὴ νομίζεται. *Voyez ci après lib.* 2. *chap.* 6.

4 Diis primùm inventores suos assignavit Medicina, cœloque dicavit. *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

5 *Voyez ci après les chapitres* 5. 6. 19.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Les Docteurs Juifs, & plusieurs d'entre les Chrêtiens, ont inferé de ce qu'il est dit, dans la Genese, *que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam, afin qu'il leur donnât des noms*, que ce premier homme avoit reçu en même temps une conoissance parfaite de toutes leurs qualitez, aussi bien que de celles des autres creatures; d'où il s'ensuit qu'il n'ignoroit pas les usages qu'elles devoient avoir, par rapport à la Médecine. On dira encore un mot sur ce premier homme, quand il s'agira des 6. *Inventeurs de la Médecine*. Le second argument pour prouver que la Médecine est d'origine céleste, se tire des passages de l'Ecclésiastique, où il est dit, *que Dieu a créé le Médecin, & la Médecine*, ou les médicamens; *qu'il a donné la science aux hommes, que c'est lui qui guérit l'homme* &c.

La néceſſité de la Médecine étant une fois supposée, ceux qui n'admettent pas ici la révelation peuvent dire que *le raisonnement* & *le hazard* ont pû mettre aux mains des premiers hommes les premiers remedes dont ils se sont servis. Les plus anciens exemples que nous trouvions, de la maniere dont on a découvert les vertus de quelques plantes, font voir que l'on en a l'obligation au seul hazard. 7. La fable nous dit que *Glaucus* fils de *Minos*, Roi de Crete, étant tombé, en joüant, dans un tonneau plein de miel, on le chercha long temps sans pouvoir le trouver. Enfin un Devin, nommé *Polyidus*, que l'on avoit fait venir d'Argos, découvrit où il étoit. Minos le voyant si habile homme crut qu'il pourroit bien encore redonner la vie à son fils; & pour l'y obliger plus fortement, le fit enfermer dans le même tombeau. Comme ce Devin étoit aupres du cadavre sans savoir à quoi se résoudre, il apperçut un serpent qui s'en approchoit, & le tua. Peu après il vint un autre serpent, qui ayant vu le premier sans vie, sortit promtement, & rentrant en suite, apporta d'une certaine herbe dont il couvrit tout le corps du serpent mort, ce qui le fit aussi tôt revivre. Polyide ayant essayé ce remede sur Glauque, & le succès ayant été le même, il appella quelques passans, qui en allerent porter la nouvelle au Roi, qui fit mettre aussi tôt le Devin en liberté.

Une autre histoire, qui paroit moins fabuleuse, c'est celle de *Mélampe* & des *filles de Prœtus*. Mélampe étoit un Berger qui ayant remarqué que ses chevres étoient purgées, lors qu'elles avoient mangé de *l'Ellebore*, s'avisa de donner de leur lait, peu de temps après leur avoir fait manger de cette herbe, aux Dames dont on vient de parler; qui croyoient être devenues Vaches, par l'effet d'une maladie dont les Médecins rapportent divers exemples, & que la fable attribue à la colere de Bacchus, ou à celle de Junon qu'elles avoient prétendu surpasser en beauté; ce qui réussit, & les guérit de leur fantaisie. Mélampe étoit du même païs de Polyide; on parlera encore de l'un & de l'autre 8 dans la suite.

On demandera qui avoit enseigné au serpent de Polyide, & aux chevres de Mélampe l'usage des herbes dont on a parlé? Ceux qui croyent que c'est immédiatement de Dieu, que les hommes ont appris la Médecine, diront que Dieu a eu le même soin des bêtes, en leur donnant ce qu'on appelle l'instinct, dont elles avoient d'autant plus de besoin qu'elles n'ont point de raison. Si ce qu'on dit de cet instinct est veritable, ce sera quelque chose de plus fort que la raison même, qui ne découvre aux hommes qu'après bien des détours ce qu'il montre d'abord aux bêtes. 9. On aura lieu de parler encore des effets du hazard pour la

6 *Voyez le chap.* 4. 7 *Hyginus lib.* 1. *Apollodor. lib.* 3.
8 *Liv.* 1. *chap.* 9. & 10.
9 *Voyez liv.* 1. *chap.* 18.

la découverte des remedes, & de ce que les bêtes ont contribué à cela, à l'occasion de la *Saignée.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

On pourra dire en second lieu que ce qu'on a rapporté des effets du hazard, pour la découverte de certains remedes, ne paroit appuyé que sur des fables; mais outre que la plûpart des fables de cette nature sont fondées sur de veritables histoires, & que rien n'empêche que celle de Mélampe ne soit particulierement de ce genre, on n'a besoin de recourir ni aux fables, ni aux histoires pour établir la vérité de ce que l'on a dit du hazard. Chacun est convaincu par sa propre experience, & par celle d'autrui, qu'il nous arrive tous les jours ou du bien ou du mal, par rapport à nôtre santé, pour avoir usé de certaine nourriture, ou pour avoir pris de certaines choses, sans y penser, dont nous ne faisions pas un usage ordinaire. Si l'on ne peut pas disconvenir que le hazard n'ait fait découvrir divers poisons, on ne doit pas nier non plus que le même hazard n'ait fait conoitre plusieurs choses salutaires. Je ne crois pas qu'on doive s'arrêter davantage à le prouver.

Le *raisonnement* n'a pas moins contribué à la découverte des remedes, que le hazard. Il a fallu, sans doute, raisonner sur les cas que le hazard présentoit, pour en tirer les usages convenables. Mais ce n'est pas seulement de cette maniere que le raisonnement a servi; si le hazard seul a montré la vertu de quelque médicament, le raisonnement seul a conduit les premiers Médecins dans la recherche de divers remedes, sans que le hazard s'en soit mêlé; & ils n'ont eu besoin que de comparer premierement les maladies les unes avec les autres, & en second lieu d'examiner la nature des remedes conus, pour en trouver par cette voye un grand nombre d'autres, que l'on ne conoissoit pas encore. On verra dans la suite quelques exemples de cette maniere d'agir quand on examinera la pratique des Médecins *Cnidiens*, qui sont des plus anciens que l'on conoisse.

Mais quelques effets qu'ayent produit le hazard ou le raisonnement pour la découverte des remedes, cela n'exclud pas le concours de la *Providence*; & il sera toujours vrai de dire que, quand la Médecine ne seroit pas venue de Dieu par une révelation immédiate, elle auroit toujours la même origine dans le sens que tout ce que nous avons de bien procede de la même source.

CHAPITRE III.

De quelle maniere la Médecine a été pratiquée chez les plus anciens peuples; & comment il faut entendre ce qu'on dit des commencemens ou de l'invention de la Médecine.

IL y a de l'apparence qu'au commencement chacun se mêloit de faire le Médecin, & que l'on a été longtemps avant que la Médecine fut une profession distinguée. Celui qui avoit fait quelque experience sur soi même ou sur autrui, la réiteroit en semblable occasion, & la communiquoit à ses amis ou à ses voisins. Nous apprenons d'Hérodote, que les *Babyloniens* en usoient encore de la sorte de son temps. 1 *Les Babyloniens*, dit cet auteur, *font porter les malades dans les*

1. Herodot. lib. 1.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

les places publiques, (car ils ne se servent point de Médecins) afin que les passans qui les voyent, & qui ont eu une maladie semblable à la leur, ou qui en ont vû quelcun malade, leur donnent conseil, & les encouragent à pratiquer ce qu'eux mêmes ou d'autres ont pratiqué, avec succès, en de semblables cas. Le même auteur aioûte, *qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades, sans s'informer de leurs maladies.* Strabon dit la même chose, non seulement des Babyloniens, mais encore des Portugais, & des Egyptiens. 2 *Les Portugais*, dit-il, *suivant une ancienne coutume des Egyptiens, placent leurs malades dans les rues ou dans les chemins, afin que les passans qui ont eu le même mal leur donnent conseil.*

Si l'on fait réflexion sur l'antiquité des Babyloniens, ou des Assyriens, & des Egyptiens, qui sont les premiers peuples dont on ait conoissance, ce qui se pratiquoit chez eux peut être cité comme un exemple de la plus ancienne maniere de traiter les malades. La simplicité de cette méthode semble d'ailleurs être une preuve de son antiquité, & que c'est par où l'on doit avoir commencé.

Mais outre que tout le monde n'est pas capable de faire de justes expériences, le nombre de ces mêmes expériences s'étant extrémement augmenté; il a fallu nécessairement se décharger de ce soin sur quelques particuliers, qui s'occupassent entierement de cela seul.

Il faut donc bien distinguer, dans la recherche de l'antiquité ou des commencemens de la Médecine, entre la Médecine qu'on peut appeller 3 *Naturelle*, que nous supposons avoir été celle des premiers hommes, & en particulier celle des Babyloniens, & entre la Médecine *considerée comme un Art.* La premiere a commençé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été de tout temps en usage parmi toutes les nations; & l'on peut dire avec Pline, 4 *que s'il y a eu quelques peuples qui se soient passez de Médecins, ils n'ont pas été, pour cela, sans Médecine.* Toute la difficulté consiste à marquer le temps auquel la seconde espece de Médecine s'est établie, c'est à dire, quand l'on a eu, ou l'on a crû avoir un assez grand recueuil d'observations ou d'expériences, pour pouvoir donner des regles touchant la connoissance & le discernement de la plûpart des maladies, & des préceptes touchant le choix & l'administration des remedes, du régime de vivre, &c. Que ces regles fussent fausses ou non, & ces préceptes bons ou mauvais, ce n'est pas dequoi il s'agit. Si l'on demandoit en quel temps cet Art est venu à sa perfection, on répondroit qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'y soit même présentement. On veut seulement savoir quand on a commencé à donner ces regles & ces préceptes, qui ont mis la Médecine au rang des Arts.

Lors que nous lisons, dans l'Histoire ou dans la Fable, que 5 *l'invention de la Médecine* est attribuée à quelque particulier, il ne faut pas croire que cela veuille dire que cet homme ait été le premier qui a donné des remedes; ce qu'on vient de remarquer touchant la Médecine Naturelle réfute cette pensée. Il est beaucoup plus probable que ceux, à qui l'Antiquité a fait cet honneur, étoient des

2 *Strab. lib.* 3. & 16.

3 Illud admonere satis est, omnia quæ *Ars* consummarit à *Natura* initia duxisse: aut tollatur Medicina, quæ ex observatione salubrium atque his contrariorum reperta est, atque, ut quibusdam placet, tota constat experimentis. Namque & vulnus deligavit aliquis antequam hæc ars esset, & febrem quiete & abstinentia, non quia rationem videbat, sed quia id valetudo ipsa coëgerat, mitigavit. *Quintilian. lib.* 2. *cap.* 17.

4 *lib.* 29. *cap.* 1.

5 *Voyez ci après, liv.* 1. *chap.* 15. *d'autres réflexions sur l'invention de la Médecine en général.*

des personnes qui s'étoient attachez en particulier à la Médecine, & qui s'étoient distinguez par cet endroit, soit qu'ils fussent effectivement les premiers qui s'en fussent mêlez; soit qu'ayant excellé dans cette étude, par rapport aux lumieres de leur temps, ils eussent effacez tous ceux qui les avoient précedez, & parussent être venus à quelque perfection, par rapport à l'établissement de cet art, dont ils auroient donné un systeme entier; soit enfin qu'ils eussent commencé les premiers à rendre raison des préceptes de ce même Art, en examinant de plus près le sujet de la Médecine, qui est nôtre corps, & en recherchant avec plus de curiosité les causes des maladies, & celles des effets que produisent les remedes. L'expérience seule a presque suffi à ceux qui ont inventé la Médecine au premier de ces trois sens, & il ne leur a pas fallu de raisonnement plus recherché que celui que fournit le sens commun. Les seconds ont été obligez de pousser le raisonnement un peu plus loin, appuyez d'ailleurs sur la même expérience. Les troisiémes ont dû non seulement raisonner, mais joindre encore l'étude de la *Physique* à celle de la Médecine.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE IV.

Le premier homme a été, en un certain sens, le premier Médecin. Les Patriarches qui ont vêcu avant le Déluge ont inventé quelques Arts, entre lesquels on a mis la Médecine.

Après avoir vû ce qui a porté les hommes à la recherche de la Médecine, ce qu'ils ont fait pour cela, & la maniere dont ils ont pû s'y prendre dans les commencemens; il s'agit maintenant d'entrer plus particulierement en matiere, & de voir, de siecle en siecle, ce que l'Histoire, vraye ou fabuleuse, nous fournit sur ce sujet. On ne peut pas, ce me semble, se tromper en disant que le premier homme a été le premier Médecin, ou qu'il a le premier, eu conoissance de la Médecine 1 Naturelle. La même loi qui l'a assujetti à la mort, l'ayant aussi rendu sujet aux maladies, ou du moins à diverses incommoditez qui sont attachées à la nature humaine, comme on l'a remarqué ci-devant; il ne faut pas douter qu'il n'ait fait ce qu'il a pû, pour s'en garantir, ou pour s'en délivrer.

Quand ADAM n'auroit rien appris par la révelation, concernant le bien ou le mal que lui pouvoient faire, par rapport à sa santé, les plantes, les fruits, & toutes les autres choses que la terre & les autres élémens produisent; l'Histoire Sainte nous apprend qu'il a vêcu assez longtemps, pour pouvoir faire à cet égard plusieurs expériences, sur lui même, ou sur ses enfans. Mais comme la maniere de vivre simple & uniforme de ces temps là (telle du moins qu'on la suppose ordinairement) & la bonne & forte constitution du corps de ces premiers hommes, qui sortoit, pour ainsi dire, des mains du grand Ouvrier qui l'avoit formé, devoit rendre les maladies plus rares qu'elles n'ont été dans la suite, il n'y a pas apparence que le premier de tous ait eu assez d'occasions pour pousser bien loin la Médecine, ou pour la réduire en Art.

2 On lit dans Joseph, *que les fils de* SETH *ayant appris d'Adam que le monde périroit*

1 *Voyez le chapitre précédent.*
2 *Hist. des Juifs, Liv. 1. chap. 2.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

périroit par l'eau & par le feu, la crainte qu'ils eurent que la science de l'Astrologie, qu'ils avoient acquise par leur travail & par de longues observations, ne se perdît avant que les hommes en fussent instruits, les porta à bâtir deux colomnes, l'une de brique & l'autre de pierre; sur lesquelles ils graverent les conoissances qu'ils avoient, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colomne de brique, celle de pierre demeurât, pour conserver à la posterité la mémoire de ce qu'ils y avoient écrit. Joseph ajoute, *que leur prévoyance réussit, & que l'on assuroit que cette colomne de pierre se voyoit encore de son temps dans la Syrie.*

On ne trouve pas cela dans l'Ecriture; mais on y apprend d'ailleurs 3 que l'on avoit déja inventé quelques Arts avant le Déluge, comme *l'art de nourrir le bétail, l'art de joüer de quelques instruments de musique, l'art de forger les métaux.* Quoi qu'il ne soit point parlé de l'invention de la *Médecine*, il y a bien de l'apparence que l'on avoit déja fait alors plusieurs observations à cet égard; mais il n'y en avoit sans doute pas assez, pour que la Médecine pût être regardée comme un Art.

Néanmoins on n'a pas laissé de faire honneur à ces premiers hommes du monde de l'invention de ce dernier art, aussi bien que de celle des autres. Et c'est apparemment sur une ancienne tradition qui attribuoit cette découverte, & toutes les autres dont on a parlé, aux Patriarches qui ont vécu avant le Déluge, que les Assyriens, les Phéniciens, & les Egyptiens ont forgé les fables de leurs Dieux & de leurs premiers Rois auxquels ils ont attribué la même chose. Si l'on examine ce qu'ils ont dit de leur *Hammon*, de leur *Zoroastre*, de leur *Thöut*, & de quelques autres, on verra que ce n'est là qu'un déguisement de l'histoire de ces mêmes Patriarches, qu'ils avoient apprise des Caldéens.

Les *Grecs* ayant adopté les fables des Egyptiens, ont aussi, à leur tour, fait leurs Dieux ou leurs anciens Héros les auteurs des mêmes arts & des mêmes sciences. C'est ce que l'on verra plus particulierment dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE V.

BACCHUS; HAMMON; ZOROASTRE; & THOTH, ou HERMES, Inventeurs de la Médecine, ou les plus anciens Médecins. On dit aussi un mot de Moïse, qui a été confondu par quelques uns avec Hermes.

BACCHUS, Roi d'Assyrie, de Libye, & des Indes, a été regardé chez ces peuples comme le premier auteur de la Médecine, soit pour avoir découvert les vertus du *lierre*, soit pour avoir enseigné l'usage du *vin*; ce qui a fait croire qu'il étoit le même que NOE'. Voyez Plutarque, Sympos. lib. 3. quæst. 1. D'autres veulent que Noé fût le même que Saturne, comme on le verra ci-après dans ce même Chapitre.

HAMMON, 1 qui est conté entre les Rois de la premiere Dynastie d'Egypte, & qui est le même que 2 CHAM fils de Noé, a passé pour entendre la Médecine, comme on le recueille de ce que dit 3 *Silius Italicus* d'un Médecin dont on parlera 4 ci après; *qui savoit*, dit ce Poëte, *faire*

---

3 *Genese, chap. 2.*
1 *Euseb. Chronic. Canon, lib. 1.*
2 *Vossius de Idololatria.*
3 *Lib. 5.*
4 *Part. 2. Liv. 3. Chap. 2.*

faire sortir le fer d'une playe, & assoupir les serpens par des enchantements, science qu'il tenoit de Hammon. Hermes, dont on va parler, dédia aussi un de ses livres à Hammon. ZOROASTRE, Roi des Bactriens, que l'on fait ordinairement contemporain de *Ninus*, Roi d'Assyrie, mais qui est aussi, selon Berose, le même que *Cham*, dont on vient de parler, n'a pas moins passé pour Médecin; comme on le peut inferer des livres qu'on lui a attribuez, entre lesquels il y en avoit qui traitoient *de la Nature, & des Pierres précieuses*, & qui sont citez par Pline. Il paroit même que ces Livres se trouvoient encore du temps de Suidas. On fait d'ailleurs Zoroastre inventeur de la *Magie*. Or la Magie avoit tant de part dans la Médecine ancienne, comme on le verra dans la suite de ce chapitre & dans les suivans, que cette derniere science de Zoroastre peut seule le faire ranger entre les Médecins. Ce n'est pas que les Patriarches eussent pensé à ces vanitez, on ne trouve rien de semblable dans l'Ecriture, mais ceux qui s'y sont adonnez depuis leur ont attribué leurs propres livres. Zoroastre, à ce que dit [5] Pline, sur l'autorité d'Eudoxe & d'Aristote, vivoit six mille ans avant Platon. A ce conte il auroit vêcu long temps avant Adam. On verra ci-apres que cette & erreur de Chronologie est fondée sur les fables des Egyptiens, qui faisoient le Monde beaucoup plus ancien qu'il n'est. Il nous est resté quelques livres d'un Zoroastre qui a écrit de la *Véterinaire*, ou de la *Médecine des bêtes*, mais il doit être different du premier; car les Anciens ont crû qu'il y avoit eu plusieurs hommes ce nom.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Apres Zoroastre ou Cham, vient THOTH, ou THOÜTH, que les Grecs ont nommé HERMES, & les Latins MERCURE, & qui est le même que CHANAAN fils de Cham, selon la conjecture de [6] quelques savans. Quand leur conjecture ne seroit pas bien fondée, je veux dire quand Hermes & Chanaan auroient été deux differentes personnes, ils auroient du moins vêcu en même temps & Hermes auroit même été le plus vieux. Monsieur Bochart, dans son Phaleg, a prouvé que *Cronos*, ou *Saturne*, étoit le même que *Noé*. Or nous apprenons de Sanchuniaton, que Hermes, ou Thoth, ou Taautus (comme les Phéniciens & les Egyptiens l'appelloient) étoit l'un des Conseillers de Saturne; & Diodore de Sicile dit qu'Hermes étoit Secretaire *d'Osiris* & *d'Isis*, les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, qui se disoient l'un & l'autre [7] enfans ou petits fils de Cronos. Sanchuniaton fait Hermes Phénicien, & fils de *Misor*, qui vivoit aussi dans le temps qu'on vient de marquer. Clement Alexandrin le fait natif de *Thébes*, en Egypte; & d'autres ont dit qu'il étoit fils de *Philon*, & de *Proserpine* fille de ce dernier. [8] Ciceron veut, *qu'il y ait eu cinq hommes, qui ayent porté le nom de Mercure* (qui est le même qu'Hermes) *le premier*, ajoute-t-il, *eut pour pere Cœlus, & pour sa mere Dies, il lui arriva quelque chose de peu honête à la vüe de Proserpine. Le second, qui fut fils de Valens & de Phoronis, demeure sous la terre, & c'est le même que Trophonius. Le troisieme fut fils du troisieme Jupiter & de Maia, duquel & de Pénélope nâquit Pan. Le quatrieme, que les Egyptiens se font un scrupule de nommer, eut Nilus pour pere. Le cinquieme, que les Phénéates servent, & qui tua Argus, s'enfuit pour ce sujet en Egypte, où il enseigna les lettres aux Egyptiens, & leur donna des Lois. Les Egyptiens*, continue Ciceron, *appellent celui-ci Thoth, & le premier mois de l'année est nommé chez eux du même nom.*

5 *liv.* 30. *chap.* 1.
6 *Vide Borrich. de Ortu & Progressun Chimiæ.*
7 *Voiez la Bibliotheque Universelle & Historique de Mr. Le Clerc, mon frere, tome* 3.
8 *De natura Deorum lib.* 3.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Si Ciceron eût consulté la tradition des Egyptiens, plûtôt que celle des Grecs, [9] desquels il avoüe qu'il a tiré tout ce qu'il dit sur ce sujet, il auroit fait Thoth le plus ancien de tous les Mercures; ou il auroit attribué au premier, qu'il dit être fils de Cœlus, d'avoir apporté d'Egypte la conoissance des lettres & des Lois; puisque si Mercure étoit venu chez les Egyptiens du païs d'Argus, qui étoit la Grece, il s'ensuivroit que les Egyptiens auroient appris des Grecs, ce que les Grecs eux mêmes ont appris des Egyptiens, comme les propres auteurs des premiers l'avoüent en cent endroits. De cette maniere Mercure, ou Thoth, se trouveroit toujours fils de Cham, puis que Cœlus est le même que Jupiter, & Jupiter le même que Cham, ou Hammon, comme les Grecs l'ont appellé.

Nous apprenons d'Eusebe [10] qu'Artapanus avoit écrit que *Moïse* ayant enseigné aux Egyptiens à bâtir des vaisseaux, à faire des machines pour élever de grandes pierres pour les bâtimens; à faire des pompes pour tirer de l'eau; des aqueducs, & divers instrumens pour la guerre; & sur tout ayant inventé la Philosophie, cela lui attira l'amour des peuples, & obligea même les Sacrificateurs à lui rendre des honneurs semblables à ceux que l'on rend aux Dieux. Il ajoûte, que les mêmes Sacrificateurs donnerent à Moïse le nom d'Hermes, parce qu'il savoit expliquer les Ecritures sacrées.

Ce qui peut avoir donné lieu de croire que Moïse & Hermes n'étoit qu'une même personne, c'est que quelques auteurs Grecs ont écrit que Moïse étoit contemporain *d'Inache*, pere *d'Io*, qui a été confondue avec *Isis*, de laquelle Hermes avoit été le Conseiller. Artapanus ayant rencontré si à propos ces deux grands hommes, je veux dire Moïse & Hermes, vivans, comme il le croyoit, en même temps, des deux il n'en a fait qu'un, pour faire plus d'honneur au premier.

Cependant si Hermes est l'auteur de la Médecine chez les Egyptiens, comme on le verra tout à l'heure, il faut qu'il ait été longtemps avant Moïse, puisque Moïse lui même nous apprend qu'il y avoit déja des Médecins, en Egypte, quatre cens ans avant lui, c'est à dire du temps de Joseph, dont le corps [11] fut embaumé par des Médecins, comme porte le Texte Sacré. Mais outre qu'Eusebe reconoit lui même qu'Inache étoit plus ancien que Moïse de quelques siecles, l'Ecriture est encore contraire au fait que pose Artapanus, en ce qu'elle nous dit [12] *que Moïse possedoit toute la sagesse, ou la science des Egyptiens*, ce qui marque qu'il avoit appris d'eux, & non pas eux de lui. [13] Philon Juif particularisant les sciences que Moïse avoit apprises des Egyptiens, ne fait mention que de *l'Arithmetique*, de la *Geometrie*, de la *Poësie*, de la *Musique*, & de la *Philosophie Symbolique*, qui étoit écrite en *caracteres sacrez*; & il ajoute *que les Grecs enseignerent à Moïse les autres Arts Liberaux*; *qu'il fit venir des Assyriens, qui l'instruisirent dans leurs lettres; & des Caldéens, de qui il apprit la science des Astres*. Mais Clément Alexandrin dit expressément, [14] *que Moïse avoit été instruit dans la Médecine par les Egyptiens.*

Quoi que l'erreur d'Artapanus soit toute évidente, & que par cette raison l'on ne dût pas parler ici davantage de Moïse, néanmoins on remarquera, par occasion

9 Atque hæc quidem ex vetere Græciæ fama collecta sunt. *ibidem.*
10 *præparat. Evangel. lib. 9.*
11 Præcipit Joseph ministris suis Medicis, ut aromatibus condirent partem. *Genes. 50.*
12 *Act. Apostolor. cap. 7.*
13 *De vita Mosis.*
14 *Stromat. lib. 1.*

occasion, qu'il se peut que ce Prophete eût conoissance de la Médecine. On vient d'oüir là dessus le témoignage de Clément Alexandrin, & l'on verra dans la suite que les Grands d'Egypte s'attachoient à cette étude, que Moïse pouvoit y avoir apprise. Les Chimistes prétendent même qu'il entendoit parfaitement leur Art, & qu'il en donna une preuve en réduisant en cendre, ou en *calcinant*, comme ils parlent, le *veau d'or*, pour en répandre en suite la poudre dans l'eau, & la faire boire aux Israëlites. A la verité cet exemple conclud qu'il étoit tres expert dans la Métallique, supposé qu'il n'y eût point là de miracle. Mais on verra ci apres que ce n'est pas par cet endroit qu'on peut justifier que Moïse fut Médecin, la difference étant grande, selon nous, entre la *Chimie Métallique*, & la *Chimie Médicinale*.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Pour revenir au Thoth, ou au Mercure des Egyptiens, il est certain que ces peuples, & après eux tous les autres Payens, ont crû qu'il avoit inventé tous les Arts & toutes les sciences, comme on peut en être éclairci par 15 les auteurs citez au bas de la page, dont les derniers lui attribuent même l'invention de la Médecine en particulier. Et c'est sans doute pour cela que les Anciens représentoient souvent Mercure accompagné de la Deesse *Hygiea*, c'est à dire de la *Santé*, que l'on prétendoit qu'il eût apporté aux hommes avec la Médecine.

On a vû ci dessus ce que Joseph dit des colomnes que les fils de Seth avoient fait bâtir, & sur lesquelles ils avoient écrit ce qu'ils savoient concernant l'*Astrologie*. Mercure avoit pris les mêmes mesures, pour laisser à la posterité des monumens de son savoir. 16 Eusebe fait mention, sur la foi de *Manethon*, Prêtre Egyptien, de certaines colomnes sur lesquelles *Thoyt*, ou *le premier Mercure*, avoit écrit plusieurs choses en langue & en caracteres sacrez; ajoûtant que *Agathodæmon*, ou le second Mercure pere de *Tat*, avoit traduit ces écritures en Grec apres le Déluge, & en avoit composé des livres en lettres sacrées, que l'on conservoit dans le lieu le plus secret des Temples d'Egypte. Voila ce que disoit Manethon; on ne s'arrêtera pas à examiner si ce second Mercure est different de ceux dont parle Ciceron, cela ne servant de rien à nôtre dessein.

Jamblichus dit aussi 17; *qu'il y avoit des colomnes en Egypte toutes remplies d'écritures qui contenoient la doctrine de Mercure.* Le même auteur remarque encore ailleurs, *que Pythagore & Platon avoient tiré de grandes lumieres de ce qu'ils avoient lû dans les livres du même Mercure.* Platon lui même parle en deux endroits des Colomnes sur lesquelles les Egyptiens & d'autres anciens peuples avoient écrit leurs Loix, l'histoire de leur temps, & les choses les plus considerables qu'ils eussent inventées. (*Voyez le Timée & le Critias de Platon.*)

Que tout ce qu'on vient de rapporter touchant ces colomnes & touchant les extraits, que les Prêtres d'Egypte disoient en avoir fait, soit veritable on non; il suffit que ce qu'on en publioit donna occasion à la production de quantité d'écrits ou de livres, qui se débiterent comme des copies de ces extraits, & qu'on prétendit faire passer pour des ouvrages légitimes de Mercure. Jamblichus conte jusqu'a trente six mille ciuq cent vint cinq de ces livres; mais quoi que les Livres des Anciens fussent ordinairement assez courts, il est visible qu'il y a ici de l'exaggeration, & quelques savans ont eu raison de réduire ces livres à autant de versets.

15 *Diodor. Sicul. lib. 1. Julius Cæsar de bello Gallico, lib. 6. Jamblichus de mysteriis Ægyptiorum. Galeni Oratio Suasoria ad Artes. Martianus Capella, de Arte Grammatica, lib. 3. Clem. Alexandrin. Stromat. lib. 6.*

16 *Chronicon lib. 1.* 17 *De myster. Ægyptior. lib. 1.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

De tous ces prétendus livres de Mercure, il n'y en a pas beaucoup dont le titre se soit conservé, & il y en a moins encore de ceux qui sont venus tout entiers jusqu'à nous. On en a imprimé une partie. Les autres sont encore Manuscrits dans les Bibliotheques, comme dans celle de Vienne, sur quoi l'on peut consulter Lambecius, Morhofius (*Polyhist. cap.* 11. *lib.* 1.) & d'autres auteurs. Il s'y trouve diverses choses concernant la Chimie, desquelles on aura occasion de parler, aussi bien que de la fameuse *Table d'Emeraude d'Hermes*, dans la suite de cette Histoire; où l'on fera voir que si Hermes est Inventeur de la *Chimie*, ce n'est pas de la *Chimie Medicinale*.

Entre les livres de Mercure dont les Anciens ont fait mention, & qui concernent la Médecine, il y en avoit plusieurs qui passoient déja pour fort suspects du temps de Galien. 18 Tel étoit celui dont parle cet auteur, & qu'il dit être du nombre de ceux que l'on attribuoit au *Mercure Egyptien.* Ce livre traitoit *des trente six Herbes des Horoscopes*, pures bagatelles, qui ne servoient, selon la remarque du même Galien, qu'à faire perdre du temps à ceux qui s'amusoient à les lire.

L'on a parlé ci-devant des *livres sacrez* de Mercure, qui étoient gardez avec un grand soin dans les Temples des Egyptiens. C'étoit sans doute sur un de ces livres, que 19 Diodore appelle en singulier *le livre sacré*, sans nommer l'auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte étoient obligez de se regler; en sorte que si, en ayant suivi les préceptes de ce livre, ils ne pouvoient pas sauver leurs malades, ils étoient exemts de blâme; mais, s'ils s'en étoient dévoyez de quelque maniere que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condannoit comme des meurtriers. Clément Alexandrin va beaucoup plus loin qus Diodore. *Il y a*, dit-il, *quarante deux livres d'Hermes qui sont les plus considerables; trente six desquels contiennent toute la Philosophie Egyptienne, & qui sont ceux que l'on fait lire aux Sacrificateurs & aux Prophetes. Pour les six autres on les fait apprendre aux* 20 Pastophores, *comme appartenans à la Médecine. Le premier de ceux ci, traite de la Construction du Corps; le second, des Maladies; le troisiéme, des Instrumens nécessaires; le quatriéme, des Médicamens; le cinquiéme, des Maladies des yeux; & le dernier, des Maladies des femmes.*

Si ces livres étoient veritablement de Mercure, on ne sauroit nier qu'il n'eût réduit la Médecine en Art. Il débutoit par la *Construction du Corps*, ou par *l'Anatomie*, supposant qu'on doit commencer par la conoissance du sujet sur lequel on veut travailler. Après cela il décrivoit les *Maladies*, ou les *Changemens* qui arrivent à ce même corps. En troisiéme & en quatriéme lieu, il traitoit des *Instrumens*, & des *Médicamens* nécessaires pour guerir ces maladies; c'est à dire, de la *Chirurgie*, & de la *Pharmacie*. Il prenoit en suite *l'Oeuil* à part, pour en examiner les maladies, qui sont en très-grand nombre, & qui demandent une étude particuliere. Enfin il avoit aussi composé separément un livre des *maladies des femmes*, parce qu'elles sont en partie differentes de celles des hommes, & qu'elles se guérissent differemment.

Il ne se peut rien de plus exact, 21 mais il y a bien de l'apparence que ces livres avoient été composez plusieurs siecles après Hermes, dans un temps que la

18 *De simplic. medicament. facultat. lib. 6. in princip.*

19 *Lib.* 1. *cap.* 82.

20 C'étoit une espece de Prêtres ainsi appellez parce qu'ils portoient de longs manteaux: ou parce qu'ils servoient à porter le lit de Vénus, en certains jours de cérémonies. Ces Pastophores étoient principalement ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte.

21 *Vide Conringium, de Hermetica Medicina, cap.*

la Médecine étoit déja fort avancée; & l'on ne sauroit douter que les Prêtres Egyptiens n'eussent fait passer sous le nom de leur Hermes leur propre ouvrage, ou celui de quelque habile Médecin. Quand la chose ne parleroit pas d'elle même, Jamblichus, que l'on a déja cité, feroit naître ce soupçon, en nous apprenant *que les Ecrivains Egyptiens, dans la pensée où ils étoient que Mercure avoit tout inventé, lui faisoient ordinairement honneur de leurs productions*, ou se faisoient honneur à eux mêmes, *en mettant son nom à la tête de leurs livres*.

Comme il ne reste aujourd'hui ni traces ni vestiges des livres, dont parle Clément Alexandrin, on n'apprend, par ce moyen, de la Médecine d'Hermes que les generalitez qu'on a touchées. Si quelques autres livres qu'on lui a attribuez, & qui sont parvenus jusqu'à nous, étoient veritablement de lui, on en recueuilliroit clairement que la Médecine Hermetique étoit fondée une grande partie sur l'*Astrologie* & sur la *Magie*. On trouve un passage qui justifie ce qu'on vient de dire, dans le livre intitulé *Asclepius*, que l'on a regardé anciennement comme un ouvrage d'Hermes, dont la version Latine que nous avons est attribuée à Apulée. Il est fait mention dans [22] ce passage de certaines *statues* qui *donnoient des maladies* & qui *les guérissoient*, qui *prédisoient l'avenir*, & faisoient d'autres choses prodigieuses. Hermes est appellé dans ce même passage, *Trismégiste*, c'est à dire, *trois fois très-grand*, surnom que l'antiquité lui a donné.

Le livre *des trente six Herbes sacrées des Horoscopes*, cité par Galien, & dont on a déja parlé, quoi qu'il pût être supposé, est du moins une preuve que l'on étoit prévenu que Mercure ne s'en tenoit pas à la Médecine ordinaire, autrement on ne lui auroit pas attribué de semblables livres. Le titre de ce livre a beaucoup de rapport avec ce [23] qu'Origene écrit; *que les Egyptiens disoient qu'il y a trente six démons, ou trente six dieux de l'air, qui se sont partagez le corps de l'homme, qui se trouve divisé en autant de parties.* Il ajoûte, *que les Egyptiens savoient le nom de ces démons en la langue du païs, & qu'ils croyoient que les invoquant chacun, selon la partie qui étoit malade, ils étoient guéris.* Il y a [24] quelques autres livres qui portent le nom de Mercure, qui prouvent aussi que l'*Astrologie* avoit beaucoup de part dans sa Médecine.

Au reste il est vraisemblable que Mercure employoit aussi quelques uns des remedes ordinaires, ou des remedes naturels; mais l'Antiquité ne nous a pas appris grand' chose sur ce sujet. L'Herbe nommée [25] *Moly*, dont Mercure fit present à Ulysse pour résister aux charmes de Circé est encore dans le rang des remedes superstitieux. Mais celle qui porte le nom de [26] Mercure, & qui est d'un usage très-commun, semble marquer que son Inventeur s'en est servi

 comme

[22] *Voici le passage entier corrigé par Selden (de diis Syris, Syntagm. 1.)* Ita humanitas semper memor humanæ naturæ & originis suæ, in illa Divinitatis imitatione perseverat, ut sicut pater ac dominus, ut sui similes essent, Deos fecit æternos, ita humanitas Deos suos, ex sui vultûs similitudine, figuraret. *Asclep.* Statuas dicis, ô Trismegiste? *Trismegist.* Statuas, ô Asclepi, vidésne quatenus tu ipse diffidas? Statuas animatas, sensu & spiritu plenas, tantáque facientes & talia; statuas futurorum præscias, ea quæ fortè omnis vates ignoret, in multis & variis rebus, prædicentes, imbecillitates hominibus facientes, easque curantes, tristitiam lætitiámque pro meritis, &c.

[23] *Contra Celsum, lib.* 8.

[24] *Ἰατρομαθηματικῶν liber, ad Hammonem*, & alii.

[25] *Voyez l'Odyssée d'Homere.*

[26] La *Mercuriale.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

comme nous faisons aujourd'hui. On peut joindre à la *Mercuriale* le *Coral*, que Mercure disoit être bon contre le venin des serpens, étant mis en poudre & délayé dans du vin pur. L'Auteur de l'hymne à Mercure, qu'on a attribué à Orphée, & qui rapporte ce qu'on vient de dire du Coral, parle encore d'une *grotte de Mercure*, où étoient cachez *toutes sortes de biens*; ajoûtant, que dans cette grotte *les maladies ne régnoient point*; que l'on y savoit remedier à la *morsure des Serpens*, & guerir les *Lunatiques*, & les *Lepreux*. Voila ce que dit Orphée, mais il n'indique pas les moyens que Mercure employoit pour cela.

Je ne trouve pas d'autres particularitez de la Médecine d'Hermes, à moins qu'on ne voulût le faire passer pour l'auteur de tout ce qui se faisoit anciennement en Egypte, par rapport à cette profession. 27 Aristote parle d'une ancienne loi des Egyptiens, par laquelle *il étoit défendu aux Médecins de remuer les humeurs*, (c'est à dire de *purger*, comme on le verra dans la pratique d'Hippocrate) *avant le quatriéme jour d'une maladie, à moins qu'ils ne voulussent le faire à leurs périls & risques.* Il semble que ceci a du rapport avec ce qu'on a dit ci dessus, que les Médecins de ce païs là étoient obligez de se régler par un livre qu'on appelloit *Sacré*, & il se peut que cette loi fût contenuë dans ce livre que l'on a attribué à Mercure. 28 Diodore remarque aussi que la Médecine Egyptienne rouloit toute sur le *Jeune* ou sur l'*Abstinence*, sur les *Lavemens*, & sur les *Vomitifs*; mais on n'a point de preuves qu'Hermes eût établi cet usage en particulier.

On n'a plus rien à remarquer sur son sujet, si ce n'est qu'il fut mis au rang des Dieux, après sa mort, exemple qui se multiplia dans la suite, comme on le verra dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE VI.

OSIRIS, ou APIS, ou SERAPIS; & ISIS, ont aussi inventé la Médecine.

1 ON voyoit anciennement dans la ville de *Nysa*, que quelques uns placent en Arabie, & d'autres en Egypte, les inscriptions suivantes, écrites sur deux Colomnes, en caracteres sacrez; la premiere étoit en ces termes; *Mon pere est* Cronos, *le plus jeune de tous les Dieux. Je suis le Roi* OSIRIS, *qui ai porté mes armes par toute la terre; jusqu'aux contrées inhabitables des Indes; jusqu'à celles qui sont sous l'Ourse; jusqu'aux sources du Danube, & ailleurs jusqu'à l'Ocean. Je suis le fils ainé de Cronos, & le rejetton d'une belle & noble race; je suis parent du jour; il n'y a point de lieu au monde où je n'aye été, & j'ai rempli tout l'univers de mes bienfaits.* La seconde contenoit ces paroles, *Je suis* ISIS, *Reine de tout ce païs, qui ai été instruite par* Thöut. *Il n'est au pouvoir de personne de délier ce que je lierai; je suis la fille ainée de* Cronos, *le plus jeune des Dieux. Je suis la femme & la sœur du Roi* Osiris. *C'est moi la premiere qui ai enseigné aux hommes l'Agriculture. Je suis la mere du Roi* Horus. *C'est moi qui brille dans la Canicule. C'est moi qui ai bâti la ville de Bubastus. Adieu, Adieu, Egypte, où j'ai été élevée.* On

---

27 *Politicor. lib. 3. cap. 15.*
28 *Lib. 1.*
29 *Diodor. lib. 1.*

On peut recueillir de ces deux Inscriptions, premierement, qu'Osiris & Isis, qui ont passé pour les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, étoient contemporains de *Thöut*, ou *d'Hermes*; & si la conjecture que l'on a avancée au chapitre précedent, étoit bien fondée, ils se trouveroient encore être de la même famille. D'autres ont écrit que Thöut étoit Conseiller ou Secretaire de ce Roi & de cette Reine, sans marquer s'ils étoient parens. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

On apprend en second lieu de l'inscription qui regarde *Osiris*, *qu'il avoit rempli tout l'univers de ses bienfaits*. Le même auteur qui a rapporté ces inscriptions dit dans le même livre, *que les Prêtres Egyptiens assuroient qu'Hermes avoit été l'inventeur des Arts & des Sciences en general, & que les Rois* (c'est à dire le Roi Osiris & la Reine Isis) *avoient inventé ceux qui étoient nécessaires à la vie*. Entre ces derniers arts il n'y en a point de si utile que *l'Agriculture*; aussi voit-on qu'Isis se glorifie de l'avoir inventée. L'on attribue la même chose à Osiris, & ce n'est pas la seule invention qui leur est commune; on a dit de plus qu'ils avoient inventé la Médecine. On l'a dit premierement d'Osiris entant qu'on l'a dit *d'Apis*, qui se trouve être une même personne. *Apis*, dit Clement Alexandrin, *Egyptien naturel, a inventé la Médecine avant qu'Io vînt en Egypte*. Cyrille, qui étoit de la même ville que Clément, dit aussi, *qu'Apis, Egyptien, l'un des plus considerables d'entre ceux qui servoient dans les temples de ce païs là, & qui entendoit la Philosophie naturelle, fut le premier qui inventa l'art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de succès que ceux qui l'avoient précedé, l'ayant en suite enseigné à Esculape*.

Il semble que cet Apis doit être different d'Osiris, qu'on a dit avoir été Roi, au lieu que celui ci n'étoit qu'un Prêtre d'Egypte. Mais il y a de l'apparence qu'Apis étoit Prêtre & Roi tout ensemble. Et cela est d'autant plus vraisemblable, que nous apprenons de Plutarque 2 qu'Apis & Osiris étoient, selon la tradition des Egyptiens mêmes, deux noms differens d'une même personne, & Strabon le confirme, aussi bien que 3 Theodoret.

Le même auteur veut encore que *Sérapis* fût un troisieme nom d'Osiris. D'autres ont dit que Sérapis étoit le même qu'Esculape. 4 Vossius a crû que les Egyptiens avoient donné ce nom à *Joseph*, auquel ils rendoient des honneurs divins, en reconoissance des bienfaits que leur nation en avoit reçus; mais si Sérapis est le même qu'Osiris il se trouvera beaucoup plus vieux. On parlera du temple de Sérapis 5 en même temps que de ceux d'Esculape.

Quant à Isis voici ce qu'on en apprend de Diodore; *les Egyptiens*, dit cet auteur, *assurent qu'Isis a inventé divers médicamens, & qu'elle a été très-experte dans la Médecine; Ils ajoutent, que c'est pour cela qu'étant maintenant élevée au rang des Dieux, elle prend encore soin de la santé des hommes. De là vient que ceux qui implorent son secours se sentent visiblement soulagez de leurs maux. Ils disent encore, que ce n'est pas sur de vaines fables, telles que sont celles des Grecs, que la réputation d'Isis est établie, mais sur l'évidence des faits. Et ils implorent sur cela le témoignage de tout l'univers, qui honore cette Deesse pour l'assistance que l'on en reçoit, par rapport à la Médecine. Isis*, continuent les Egyptiens, *indique des remedes aux malades, en songe, dans le temps qu'ils dorment; & ces remedes ne manquent point d'avoir leur effet, en sorte*

2 *Lib. de Iside & Osiride.*
3 *De cura affectuum gentilium.*
4 *De Idololatria, lib. 1.*
5 *Voyez ci après lib. 1. chap. 19.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

sorte que l'on voit tous les jours des malades, même de ceux dont les Médecins ont entierement desesperé, qui recouvrent par ce moyen leur santé.

Le témoignage de Diodore est appuyé par plusieurs autres auteurs. Quant aux songes qu'il dit qu'Isis envoyoit aux malades, ou par lesquels elle leur indiquoit des remedes, on étoit fort prévenu parmi les Payens que les Dieux se servoient de cette voye pour aider les hommes dans cette occasion. 6. *Une femme*, dit Pline, *songea qu'on lui donnoit ordre d'envoyer à son fils, qui étoit à la guerre en Espagne, des racines de rosier sauvage. Il arriva dans le même temps que cet homme ayant été mordu d'un chien enragé, & ayant reçu une lettre de sa mere, qui lui faisoit part de son songe & l'exhortoit d'user de ces mêmes racines, en usa effectivement, & fut garanti de la rage; ce qui servit aussi à plusieurs autres, qui pratiquerent dans la suite ce remede.* Le peuple n'étoit pas seul qui donnoit là dedans; les Médecins eux mêmes étoient prévenus de la même opinion, comme on le verra ci apres dans la vie de Galien. On verra aussi, quand il s'agira d'Esculape, que les malades alloient coucher dans ses temples, afin qu'il leur envoyât des songes, qui leur indicassent les remedes qu'ils devoient faire.

Au reste on avoit déja du temps de 7 Platon quelques Poëmes, qui portoient le nom d'Isis. On lui attribue aussi un petit écrit que l'on appelle *la Table d'Isis*, qui est en caracteres Egyptiens & chargé de *Hieroglyphes*, c'est à dire, de figures ou d'emblêmes sacrez. 8. On dit que cette Table, qui est une piece très-curieuse & très-ancienne se void dans le Cabinet du Duc de Savoye. Nous en parlerons encore, en même temps que de la Table d'Hermes, dans la suite de cette histoire. Il se trouve dans les anciens recueuils de médicamens de certaines compositions qui portent le nom 9 d'Isis; mais il y a plus d'apparence qu'on leur avoit donné ce nom pour les faire valoir, qu'il n'y en a qu'Isis elle même les eut décrits.

Osiris & Isis étant morts, on les mit tous deux au rang des immortels, aussi bien que Mercure. Si l'on demande pourquoi les anciens ont fait des Dieux de ces personnes là qui étoient dans la condition de tous les autres hommes? Ciceron répond; 10 *que c'étoit une coutume établie dans le monde d'élever au ciel*, ou de déifier, *les personnes qui avoient rendu à la societé des services considerables; comme ont fait*, dit-il, *Hercule*, Castor & Pollux, Esculape, Bacchus, &c. 11. Sanchuniaton remarque aussi, sur le même sujet, *que les Phéniciens & les Egyptiens sont les plus anciens, ou les premiers, qui ont tenu pour de grands dieux les inventeurs des choses nécessaires à la vie, & ceux qui passoient pour avoir fait quelque grand bien au genre humain.* Il ajoûte, *que c'est de ces peuples que la coutume*

---

6 *Lib. 25. cap. 2.* Les Dieux s'expliquoient aussi quelquefois par des enigmes. Une femme qui avoit une inflammation à l'une des mammelles songea qu'un agneau la tettoit. Le lendemain elle prit du *plantain*, qu'on appelle en Grec *Arnoglosson*, c'est à dire *langue d'agneau*, & l'applica sur son sein, ce qui la guérit. *Voyez Artémidore*, lib. 4. chap. 24. Cet auteur dit que c'est une chose si conue que les Dieux font des ordonnances comme les Médecins, pour toutes les maladies, qu'il n'est pas besoin de le prouver.

7 *De legib. lib. 2.*

8 *Vid. Kirkeri Oedip. Ægyptiac. & Borrich. de Ortu & progressu Chimiæ.*

9 *Vid. Galen. de composit. medicament. per genera lib. 2. & alibi sæpius.*

10 *De natura deorum, lib. 2.*

11 *Euseb. præparat. Evangel. lib. 1.*

Isis & Anubis,

ex Casalio.





tumé en a passé chez tous les autres. Clément Alexandrin remarque aussi *que la même chose a été pratiquée par les habitans de l'Arabie heureuse, & de la Palestine, par les Persans, & géneralement par tous les Barbares.*

Des xxviij. Siecles premiers du Monde.

CHAPITRE VII.

Horus, ou Apollon, ou Pæon; & Arabus, *autres Inventeurs de la Médecine.*

L'Invention de la Médecine a aussi été attribuée à Horus, ou à Apollon, fils d'Isis. *Cette Déesse*, à ce que dit Diodore, *ayant trouvé dans l'eau son fils Horus, qui avoit été tué par les Titans, lui redonna la vie & le fit encore immortel.* Cet auteur ajoute, *que l'on a rendu le nom d'Horus par celui d'Apollon, & que l'on a crû que ce fils d'Isis avoit appris l'art de la Médecine, & l'art de deviner, de sa mere, & qu'il avoit été d'une grande utilité aux hommes par ses oracles & par ses remedes.* Il semble par ce qu'on vient de dire, qu'Horus ne doit pas passer pour avoir inventé la Médecine, puis que sa mere la lui avoit enseignée; mais s'il est le même qu'Apollon, on verra par la suite que ce dernier a eu la reputation d'avoir lui même été l'inventeur de cet Art. Pline (*liv. 30. chap. 15.*) attribue l'invention de quelque médicament à *Horus*, Roi d'Assyrie. Je ne sai si c'est le même que le fils d'Isis. Galien parle d'un *Horus Mendesius* le jeune. (*Voyez ci après, Part. 3. liv. 2. chap. 1. sur la fin.*) 1 Ciceron, qui, comme on l'a vû ci-dessus, a multiplié Mercure, veut aussi qu'il y ait eu quatre Apollons, entre lesquels il ne semble pas comprendre Horus, à moins qu'on ne voulût dire que c'est le même qu'il appelle *le plus ancien de tous les Apollons, qui étoit fils du premier Vulcain, & le Patron d'Athenes.* Si Mercure & Vulcain (qui selon Ciceron sont tous deux fils de Cœlus) se trouvent être Chanaan & Mitsraim deux petits fils de Noé, comme le croit 2 Monsieur Borrich; & si Osiris & Isis sont de ce temps là, Horus, fils de cette Reine pourra avoir été contemporain du fils de Vulcain; mais si l'on suit l'auteur de la Bibliotheque Universelle, que nous avons cité ci dessus, c'est à dire, si l'on met Osiris en la place de Mercure, l'Apollon de Diodore & celui de Ciceron, seront du moins fils des deux freres, s'ils ne sont pas une même personne.

S'il y a veritablement eu quelque homme du nom d'Apollon, qui se soit rendu celebre par la Médecine, ce ne peut être que le fils d'Isis, quoi que ce ne soit pas de lui qu'Ovide a parlé, lors qu'il introduit Apollon disant de lui même; 3 *La Medecine est de mon invention, & la vertu des plantes m'est assujettie.* On peut dire que l'Apollon d'Ovide, & des autres Poëtes, est un personnage feint, par lequel on a voulu désigner le *Soleil.* L'on a fait cet Astre auteur de la Médecine, ou plutôt on lui a attribué le pouvoir de faire *vivre* & *mourir* les hommes, de donner *la peste*, & de la guerir, parce que le Soleil ou sa chaleur sont regardez comme le principe de la *generation* & de la *corruption*

1 *De natura deorum, lib.* 3.
2 *De Ortu & progressu Chimiæ.*
3 Inventum Medicina meum est, opiferque per Orbem Dicor; & herbarum subjecta potentia nobis. *Metamorphos. lib.* 1.

Des xxviij. Siecles premiers du Monde.

corruption de toutes choses, & que *la santé* & *les maladies* dépendent beaucoup de la maniere, dont le Soleil agit sur les corps des animaux, & sur ceux qui les environnent.

4 Hyginus y entend bien plus de finesse, lors qu'il dit, *qu'Apollon a été le premier Médecin Oculiste*; faisant allusion à la clarté du Soleil, & à ce que les Poëtes l'appellent l'œuil du monde. C'est par la même raison qu'on a fait Apollon le Dieu des *Devins*, parce que la clarté ou le jour mettent en evidence ce qui étoit caché pendant la nuit. On peut même dire que ce dernier mêtier a rendu Apollon plus fameux que le premier; d'où vient que ses temples étoient plutôt frequentez par ceux qui vouloient savoir l'avenir, que par ceux qui avoient besoin de santé. D'autres ont crû que l'on a joint l'art de deviner à celui de guérir les maladies, en vuë du *prognostic* des Médecins, ou de ce qu'ils prédisent quelquefois ce qui doit arriver à un malade dans la suite de sa maladie, qui est ce qui fait le plus d'honneur à leur profession.

Il semble que l'on avoit recours à Apollon en cas de maladie, l'étymologie de son nom, qui vient d'un mot Grec qui signifie 5 *perdre* ou *faire périr*, marque que l'on s'addressoit à lui autant à cause de ses qualitez malfaisantes que des salutaires, dans le même esprit que l'on élevoit des autels à la *Fievre*. Pour une fois qu'Homere appelle Apollon *Sauveur des peuples*, il dit cent fois qu'il *blesse* ou qu'il *frappe de loin*. On lui donnoit aussi le surnom de *Alexicacos*, c'est à dire, *qui chasse le mal*, mais on ne le trouve pas dans Homere.

On l'appelloit encore PÆON, d'un verbe qui signifie, selon quelques uns, 6 *guérir*, mais qui se prend plus ordinairement pour *frapper*. 7. Eustathe remarque du moins que le *Pæon* qu'Homere introduit comme *le Médecin des Dieux*, étoit Apollon lui même. C'est d'ailleurs une chose conue qu'on donnoit à Apollon le surnom de *Pæan*; Apollon *Pæan*; & que ceux qui chantoient des hymnes à sa loüange y mettoient ce refrein, *Iô Pæan*. Servius, (sur le 12. de l'Eneide) remarque que Pæan étoit un mot Dorique, dans lequel, selon l'usage de cette Dialecte, l'o, étoit changé en a, Pæan pour Pæon. Mais le Scholiaste de Nicandre n'est pas de ce sentiment. 8. *Pæon*, dit cet auteur, *est le même que Esculape*. Il y a aussi un passage dans le *Plutus* d'Aristophane, où l'on donne à Esculape le surnom de *Pæon*. Il se peut que cette épithete ait appartenu proprement & premierement à Apollon, mais qu'on l'ait aussi donnée à Esculape, & conséquemment à tous les Médecins que l'on a crû habiles. C'est dans ce sens là qu'Homere dit, *que les Médecins sont de la race de Pæon*. De cet usage, qui a été introduit pour honorer davantage la Médecine, sont venus les mots suivans, *παιώνιος*, *medicabilis*; *παιωνία χεὶρ*, *medica manus*; & dans Virgile, *Pæonium in morem*, *à la maniere d'un Médecin*.

9 Un

4 *Fabular. lib. 1.*

5 Ἀπόλλυμι, *je perds*, ou *je détruis*. Cette étymologie semble mieux fondée que celle qui tire ce mot de *ἀπελαύνω*, *je chasse*; *ἀπολλῶν*, *quasi ἀπελαύνων*, *quòd expellat morbos*.

6 On fait venir ce mot de *παύειν*, *faire cesser*, *appaiser*, parce que Pæon *appaisoit les maladies* ou *les douleurs*. Il paroit venir plus naturellement de *παίειν*, *frapper*.

7 *In Iliad. ε.*

8 *Schol. in Nicandri Theriaca.*

Des xxviij. Siecles premiers du Monde.

9 Un savant Italien, qui a écrit depuis quelques années, refute le Scholiaste de Nicandre, disant *qu'Esculape n'étoit pas encore déifié du temps d'Homere*; mais on verra dans la suite que son apotheose avoit été faite longtemps auparavant. On peut encore soûtenir le Scholiaste, dont on vient de parler, par la maniere dont Virgile s'énonce en parlant de la résurrection d'Hippolyte, qu'il attribue à la vertu des herbes de *Pæon*, désignant clairement par ce nom *Esculape*, qu'il appelle plus bas *le fils de Phœbus*.

10 Artémidore confond de même en un endroit Esculape avec Pæon. *Si vous songez*, dit-il, *qu'Esculape se remue, ou qu'il s'approche de quelque lieu, ou qu'il entre dans une maison, c'est un présage de peste ou de maladie, car c'est dans ces occasions qu'on a le plus affaire de ce Dieu. Mais si un malade fait le même songe, c'est signe de guérison*; 11 *car*, ajoute-t-il, *ce Dieu s'appelle Pæon.* Voila ce que dit Artémidore; mais on peut répondre qu'en cet endroit *Pæon* se prend aussi pour *Médecin*, comme dans un autre passage du même auteur, où il donne pareillement le nom de Pæon à Apollon.

Lucien, au contraire, distingue formellement Esculape de Pæon; 12 lors qu'il introduit Hercule menaçant Esculape de le traiter d'une maniere que Pæon lui même ne pourroit pas le guérir. Ciceron distingue aussi Esculape de *Pæon*, ou de *Pæan*, comme il l'appelle, dans sa quatrieme Oraison contre Verres; accusant ce dernier d'avoir fait enlever une statue de *Pæan*, du temple d'Esculape; & ajoutant que les Siciliens faisoient des sacrifices anniversaires à ce Pæan, en même temps qu'à Esculape. Comme on parloit la langue Dorique dans la Sicile, ils disoient *Pæan* pour *Pæon*, selon la remarque que nous avons faite ci-dessus.

Ces differentes autoritez font voir que les Anciens ont été fort partagez sur ce sujet. Au fond si le Pæon d'Homere, qui, selon lui, étoit le *Médecin des Dieux*, a été une personne differente d'Apollon & d'Esculape; ce Poëte ne nous ayant point dit de quelle famille étoit ce Pæon, je ne vois pas qu'il nous importe beaucoup de démêler sa généalogie.

Je n'ai rien lû touchant ARABUS, autre inventeur de la Médecine, que ce qu'en dit Pline; 13 *que les Egyptiens veulent que la Médecine ait été trouvée chez eux; mais que d'autres en attribuent l'invention à Arabus, fils de Babylone & d'Apollon.*

CHAPITRE VIII.

ESCULAPE *Egyptien*; & PROMETHÉE, *autres Inventeurs de la Médecine.* ATHOTIS, & TOSORTHROS, *anciens Rois d'Egypte, qui ont été Médecins.* CINNINGO, & HOAMTI, *anciens Rois de la Chine, qui ont aussi exercé la Médecine.*

Les Egyptiens, qui ont, comme on l'a vû, attribué l'invention de la Médecine à Hermes, ont regardé ESCULAPE comme son éleve. Le livre que

9 *Monsieur Lionardo di Capoa.*
10 *De somnior. interpretat.* lib. 2. cap. 42.
11 Παιήων γὰρ ὁ θεὸς λέγεται.
12 *Voyez les Dialogues des Dieux.*
13 *Lib. 7. cap. 18.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

que l'on a cité ci-devant, intitulé *Asclepius*, qui est le même nom que *Æsculapius*, le suppose, introduisant Hermes & Esculape qui s'entretiennent ensemble comme un maitre & un disciple. Et Julius Maternus 1 dit, sur la tradition Egyptienne; *que le Dieu Mercure avoit confié les secrets de l'Astrologie & des Mathématiques à Esculape & à Anubis*; d'ou l'on peut inferer qu'il n'avoit pas non plus caché au premier ce qu'il avoit de couoissances dans la Médecine.

Il est d'autant plus probable que Mercure, ou Hermes, avoit instruit Esculape, que celui-ci se trouve avoir été son neveu. 2 *Siduc*, ou *Sadoc*, frere de Misor, pere d'Hermes, eut premierement sept fils, qu'on nomma *Dioscures*, *Cabires*, ou *Corybantes*, & un huitiéme qui fut *Esculape*, dont la mere étoit une des septs sœurs Titanides, lesquelles *Saturne* avoit eu de sa femme *Astarté*. L'auteur dont on a tiré ce qu'on vient de dire, ajoute, *que les Cabires eurent des enfans qui trouverent des herbes salutaires, des remédes contre la morsure des animaux venimeux, & qui se servirent* 3 *d'enchantemens*.

Voila quelle étoit la tradition des Egyptiens & des Phéniciens touchant Esculape, qui, selon eux, auroit été aussi ancien & de la même famille que les autres inventeurs de la Médecine dont on a parlé jusques ici. Clément Alexandrin est le seul qui, apres avoir parlé d'Esculape, qu'il dit avoir été de Memphis, & avoir amplifié la Médecine, qui avoit été inventée par Apis, semble le faire plus nouveau, lors qu'il dit ailleurs, *qu'Esculape avoit été déifié peu de temps avant la guerre de Troye*, par où il semble qu'il a confondu l'Esculape Egyptien avec l'Esculape Grec dont on parlera ci-après.

En effet les Grecs ne faisoient pas Esculape si vieux. Ciceron, qui en parle après eux 4 dit, *qu'il y a eu trois Esculapes, dont le premier, qui est*, dit-il, *celui que les Arcadiens servent, étoit fils d'Apollon. C'est lui*, ajoute Ciceron, *qui a inventé* la sonde, *pour sonder les plaies; & qui a montré à les* bander. *Le second, qui étoit frere du second Mercure, fut foudroyé par Jupiter, & enseveli à Cynosures. Le troisieme étoit fils d'Arsippus & d'Arsinoé. Il inventa* la purgation, *& fut le premier* Arracheur de dents.

Si le premier de ces trois Esculapes, que Ciceron dit être fils d'Apollon, se trouve le même que celui dont parlent Pausanias, & Pindare, qui étoit fils d'Apollon & de Coronis, comme on le verra ci apres, il ne sera pas fort ancien; ayant été instruit par le Centaure Chiron, qui vivoit peu avant le siege de Troye, & ayant eu des fils qui furent à ce siege. Mais tous ces Esculapes peuvent, à mon avis, se reduire à un seul; en sorte que, s'il y a eu un Esculape au monde, il doit avoir été Phénicien ou Egyptien; &, s'il se trouve multiplié comme les autres dont on a parlé ci devant, c'est par un artifice des Grecs, qui ont habillé à la Grecque, selon leur coutume, une histoire ou une fable Egyptienne, dans la vüe d'honorer leur païs, en le faisant la patrie d'un personnage si extraordinaire; de là vient que leur Esculape est si nouveau. Il n'y auroit eu de cette maniere, que deux Esculapes, un Egyptien, & un Grec; mais le même interêt qui avoit porté le païs en géneral à naturaliser ce Médecin, obligea quelques Provinces ou quelques villes en particulier à le faire leur citoyen

1 *De Petosiri & Nicepso, lib. 3. cap. 1.*
2 *Sanchuniaton apud Eusebium.* P. E. Lib. 1. c. 10.
3 *Voyez ci après, chap. 12.*
4 *De natura Deorum, lib. 3.*

citoyen, à l'envi l'une de l'autre, chacune de ces villes prétendant en tirer de l'avantage exclusivement aux autres.

Les Grecs ont si mal rëussi à trouver, dans leur langue, l'Etymologie du nom d'Esculape, que cela seul suffiroit presque pour faire voir que ce mot n'est pas originairement Grec. Nous allons rapporter 5 au bas de la page ce qu'ils ont dit là dessus, & nous y joindrons d'autres Etymologies tirées de la langue Phénicienne, afin que le Lecteur puisse juger lesquels ont le mieux rencontré.

Il y a bien de l'apparence, pour le redire encore une fois, 6 qu'il n'y a eu qu'un Esculape inventeur de la Médecine, qui a été Phénicien, ou plûtôt qui a été un neveu de *Chanaan*, que nous avons dit être le même qu'Hermes. Ou, s'il y a eu un autre homme du même nom & de la même profession, chez les Grecs, ce dernier a emprunté du premier & son nom & tout ce qui y étoit attaché. L'Esculape des *Cyreniens*, dont on dira encore un mot ci-après, étoit aussi sans doute le même que celui de Phénicie.

Quoi qu'il en soit, l'Antiquité ne nous ayant rien laissé touchant cet Esculape Phénicien que le peu qu'on en a rapporté, nous serions obligez de voir maintenant ce que les Grecs ont dit du leur; n'étoit que l'ordre des temps veut que nous parlions auparavant de quelques autres Médecins contemporains du premier, ou qui ont précedé le dernier.

PROMETHÉE sera de ce nombre, s'il est vrai qu'il soit le même que MAGOG, fils de *Japheth*, de qui les *Scythes* ont tiré leur origine, comme le prétend Monsieur Bochart. On lui a aussi attribué l'invention de la Médecine. Voici comme Eschyle le fait parler; *Vous serez surpris quand je vous aurai raconté les artifices & les subtilitez que j'ai inventées. Ceci est le principal; c'est que si quelcun étoit tombé malade, il n'y avoit aucun soulagement pour lui, rien qu'il pût manger, rien qu'il pût boire, rien dont il pût s'oindre; il falloit qu'il périt, faute de remedes, avant que j'eusse montré aux hommes la préparation des médicamens adoucissans, par le moyen desquels ils pussent guérir toutes les maladies.* Il avoit dit auparavant, *qu'il avoit* 7 *tiré du ciel* le Feu, *qui est le maitre de tous les Arts*, *pour*

5 Ἀσκλήπιος, ab α privativo, & σκέλλεσθαι, id est *siccari*; quòd impediret quominus homines *siccarentur* vel *morerentur*. Ou, selon le grand Etymologicum; ὁ μὴ ἐάσας τὰ σκέλη ἐσκληκέναι, καὶ ξηραίνεσθαι: ἀπὸ μέρους δὲ τὸ ὅλον σῶμα δηλοῖ: ἢ παρὰ τὸ ἀσκεῖν ἠπίως τοὺς νοσοῦντας, πρότερον γὰρ Ἤπιος ἐκαλεῖτο: Ou, selon Tzetzes, parce qu'il avoit gueri *Asclé* tyran d'Epidaure, on joignit ce nom au sien; en sorte qu'au lieu de *Hepius*, ou *Apius*, on l'appella *Asclepius*. Bochart fait venir *Asclepius* (dont les Latins ont fait *Æsculapius*) du Phénicien *Is Calabi*, *Vir Caninus*, fondé sur ce qu'on tenoit des chiens dans les temples d'Esculape par les raisons que l'on verra dans la suite. D'autres font venir ce nom de *Ez* & de *Keleb*, dont le dernier signifie *un Chien*, & le premier, *une Chevre*, parce qu'Esculape avoit été allaité par une chevre, pendant qu'un chien le gardoit, comme on le dira ci-après. Junius, beau-pere de Vossius, tiroit Asclepius de *Ascalapho* qui signifie *changer*, (Voss. de Philosophia.) Mais la même langue fournit, dans les mots, *Is Calaphot*, *Homme de couteau*, une étymologie qui paroit la plus juste de toutes, ou du moins qui exprime parfaitement la profession d'Esculape, dont le principal talent étoit *la Chirurgie*.

6 *Voyez ci apres, chap.* 19.

7. La Fable a voulu marquer par là l'invention du *fusil*. La *férule* dont Promethée se servit en cette occasion & qu'il appliqua contre les roües du char du Soleil, est une plante approchante du *fenouil*, dont la moüelle étant seche peut être susceptible des étin-

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

en faire part aux hommes; qu'il les avoit rendus intelligens & sages; qu'il leur avoit enseigné à bâtir des maisons, affin qu'ils ne demeurassent plus dans des cavernes comme auparavant; à distinguer les saisons, à observer le lever & le coucher des Astres; à joindre les lettres ensemble pour en former des mots; à mettre les bêtes sous le joug, & les attacher à la charrue; à domter les chevaux; à construire des vaisseaux; & à faire des voiles. Il ajoute, *qu'il a appris aux hommes à deviner; à expliquer les songes, & les Oracles; à prédire l'avenir par le vol des oiseaux, par les entrailles des animaux, & par les signes qui paroissent au ciel; à tirer de la terre l'airain, le fer, l'argent, & l'or, en un mot, que tous les Arts sont venus de Promethée.*

Mais il est aisé de voir que le Promethée d'Eschyle & des autres Poëtes est un personnage imaginaire, aussi bien que l'Apollon dont on a parlé ci devant; & que *Promethée*, n'est autre qu'un emblême ou une prosopopée de *l'esprit*, & de *l'industrie* de l'homme, ou de sa 8 *prévoyance*, qui lui a fait découvrir tout ce qui étoit utile pour la vie & pour la societé. On ne s'arrêtera pas à rapporter ici ce que les Grecs ont dit d'ailleurs touchant Promethée; qu'ils n'ont pas crû si ancien, qu'on l'a supposé au commencement de cet article.

Outre les Rois d'Egypte dont on a fait mention ci-dessus, & auxquels on a dit que ces peuples avoient attribué l'invention de la Médecine, ils en contoient encore deux autres, qu'ils disoient avoir été fort experts dans cet art. 9 Le premier est ATHOTIS, Roi de la premiere dynastie des *Thinites*, qui avoit non seulement entendu la Médecine, mais composé même des livres d'*Anatomie*.

10 Le second est TOSORTHROS, ou SESORTHROS, Roi de la troisiéme dynastie des *Memphites*, qui n'étoit pas moins habile Médecin que l'autre; en sorte qu'on le confondoit avec l'Esculape Egyptien. S'il falloit s'en tenir à la supputation de Manethon, auteur de ce païs-là, & qui a rapporté ce qu'on vient de lire touchant ces deux Rois; quoi qu'ils ne fussent pas si anciens, au conte de cet auteur, qu'Osiris ou Hermes, ils auroient neanmomins vêcu plusieurs siecles avant *Adam*. L'on a déja vû ci-devant que Zoroastre passoit pour avoir vêcu six mille ans avant Platon, c'est à dire environ deux mille ans avant le commencement du monde. Cette erreur de Chronologie vient de ce que les Egyptiens faisoient le monde beaucoup plus ancien qu'il n'est, selon la revelation de la Sainte Ecriture. Quelques uns d'entr'eux, à ce que dit Diodore, contoient vint & trois mille ans depuis le regne du Soleil, jusqu'au temps d'Alexandre le Grand; & ceux qui en contoient le moins, en contoient pourtant plus de dix mille, calcul qui excede d'un grand nombre de siecles l'antiquité ou le commencement du monde.

Un

---

celles qui sortent du fer ou de deux caillous batus l'un contre l'autre. Ce que la fable ajoûte, *que Promethée enseigna aux hommes le moyen de conserver le feu, au lieu qu'auparavant ils étoient obligez d'en demander aux Dieux, à chaque fois qu'il leur manquoit*, confirme cette explication. D'où vient encore que *la ferule* est appellée, *le lit du feu*, dans une ancienne épigramme, νάρθηξ πυρακοίτης; & c'est ce qu'Hesychius explique en ces termes. νάρθηκι ἐχρῶντο πρὸς τὰς ἐκζωπυρήσεις τοῦ πυρός. *On se servoit*, dit-il, *de la ferule pour allumer le feu.*

8 προμήθεια.

9 *Euseb. Chronic.*

10 *ibidem.*

Un autre fait, concernant l'antiquité de la Médecine, qu'il faudroit éclaircir, c'est ce que l'on trouve dans les Archives des *Chinois* touchant leurs premiers Rois, qui vivoient, à ce qu'ils prétendent, quelques siecles avant le Déluge, & qui par là se trouveroient aussi anciens qu'aucun de ceux dont on a parlé jusques à present. L'un de ces Rois, qui s'appelloit Ciningo, ou Xin-num, & qui a, disent ils, succedé à *Fohi*, fondateur de leur Monarchie, avoit fait diverses expériences pour découvrir les bonnes & les mauvaises qualitez des plantes. Mais son successeur, qu'ils nomment Hohamti, étoit allé beaucoup plus loin; il avoit écrit plusieurs livres en Médecine qu'ils ont encore aujourd'hui, & où l'on trouve particulierement des observations fort étendues touchant les signes que l'on peut tirer du *pouls*, pour conoître & pour discerner les maladies & l'état des malades.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

11 Ceux de qui nous tenons ce que nous venons de dire croyent les Annales des Chinois assez sures; & ils se fondent principalament sur ce qu'elles contiennent des observations fort anciennes, concernant les éclipses, & les conjonctions des Astres, qui sont assez justes; d'où ils tirent cette conséquence, que les Chinois modernes, ou ceux qui ont vêcu il y a quelques centaines d'années, n'ayant pas été assez savans pour faire les supputations nécessaires, pour marquer de si loin le temps auquel ces éclipses avoient dû arriver, cette découverte ne peut avoir été faite à la Chine que dans le temps même que ces éclipses ont paru; en sorte que ce doit plûtôt être un effet de l'observation, que du calcul Astronomique des Chinois.

Mais il se peut que ces peuples, qui aiment l'Astronomie & qui s'y étoient déja beaucoup attachez avant l'arrivée des premiers Mathematiciens de l'Europe qui sont allez en ce païs là, ayant tiré des *Caldéens* les premieres conoissances de cette science, eussent aussi copié leurs livres, qui pouvoient être fort anciens. On peut aussi dire, touchant l'histoire des premiers Rois de la Chine, ce que l'on a dit ci dessus des premiers Rois d'Egypte, que c'est un déguisement de celle des Patriarches de l'Ecriture, dont les Chinois ont pû avoir quelque conoissance par la tradition des mêmes Caldéens. Ce qui paroit vraisemblable en ce que les uns & les autres, je veux dire les Egyptiens & les Chinois, ont également attribué à leurs anciens Rois l'invention des Arts, qui ne peut être venue, du moins à l'égard de ceux qui sont les plus nécessaires à la vie, que des premiers hommes dont il est parlé dans l'histoire sainte, ou de ceux qui ont vêcu depuis Adam jusqu'à Nöé.

Pour ce qui est de la conoissance de l'état du *pouls*, en particulier, & de son usage dans la Médecine, il est difficile de croire que l'on en sût, du temps du Roi *Hoamti*, tout ce que l'on prétend qu'il ait écrit sur ce sujet. On verra ci-après qu'Hippocrate, qui n'est venu que plus de deux mille ans après ce Roi, ne dit pas encore grand chose du pouls, & que ce ne fut que du temps d'Hérophile, Médecin Grec, qui exerçoit la Médecine en Egypte, cent cinquante ans apres Hippocrate, que l'on commença à raffiner sur cette matiere.

On répondra que cela ne prouve rien contre les Chinois; & que si ces peuples ont bien eu, à ce qu'on dit, l'*Imprimerie*, & la *poudre à canon* avant les Européens, ils ont pû avoir depuis fort longtemps d'autres conoissances qui leur ont été particulieres, & que ni les Grecs ni les Egyptiens n'ont pas eües aussi

11 *Voyez ce qu'ont écrit là dessus, les Peres Martini, Kirker, Couplet, le Comte, &c.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

aussi tôt qu'eux. J'avoüe que cela peut être; mais ne se peut-il pas aussi que les Chinois ayent tiré des peuples qu'on vient de nommer leurs principes concernant le pouls. Ils ont du moins eu assez de temps pour cela, depuis deux mille ans qui se sont écoulez depuis Hérophile jusqu'à aujourd'hui. Il n'en est pas de la Chine, ni des Indes Orientales, comme des Occidentales. Ces derniers païs étoient inconus aux Anciens, parce qu'ils n'avoient pas poussé l'art de la navigation assez loin pour entreprendre de semblables voyages par mer; mais il en est autrement des premiers, c'est à dire des Indes Orientales. On peut s'y rendre même par terre, & l'on sait qu'ils ont été conus anciennement; de maniere que les Grecs, les Egyptiens, qui ont été les peuples les plus savans de l'antiquité, & particulierement les Phéniciens, qui étoient de grands voyageurs, & qui entendoient même la navigation mieux que les autres, sont allez 12 jusques à la Chine, & par conséquent ont pû communiquer à cette nation leurs conoissances, & celles de leurs voisins.

On repliquera que le Systeme des Chinois, concernant le pouls, & celui des Grecs sont si differens, qu'ils ne paroissent point avoir été pris l'un de l'autre; mais ne peut-on pas dire que les Chinois, ayant une fois sû en géneral que le pouls indiquoit l'état de quelques maladies, ils ont pû bâtir à leur fantaisie sur ce fondement, & donner carriere à leur imagination autant qu'il leur a plû? On peut ajoûter que ce qu'ils débitent là dessus est si subtil & si étendu, que cela seul est un indice que cette doctrine n'est pas du temps des Patriarches qui vivoient avant le déluge. Et il est probable que les Chinois modernes, ou si l'on veut, ceux qui ont vêcu depuis deux mille ans, prévenus que leurs premiers Rois avoient inventé la Médecine, leur ont attribué toutes les découvertes qui concernent cet Art, & qu'ils ont mis, par cette raison, les noms de ces Empereurs au devant des livres de Médecine qui avoient été composez par d'autres; comme on a vû ci devant que les anciens Egyptiens en ont usé à l'égard de leurs premiers Rois, ou Docteurs.

On n'en dira pas davantage sur cette matiere, laissant au Lecteur la liberté d'en faire le jugement qu'il lui plaira. Ceux qui auront envie d'être instruits plus particulierement sur la Médecine des Chinois peuvent lire le recueil de *Cleyer*, qui est intitulé *Specimen Medicinæ Sinicæ*. Mais on doit les avertir qu'ils auront bien de la peine à en tirer quelque chose de bon ou d'intelligible. Il est fait mention dans ce recueil d'une certaine *Circulation* du sang & des humeurs. Je ne sai si le traducteur est fidele; mais comme que ce soit, il faut bien se garder de confondre cette circulation avec celle qui a été découverte dans le siecle où nous sommes; ou pour le plûtôt, comme quelques uns le croyent dans le siecle précedent. Au reste, quand nous en serons à la Médecine de nôtre temps, nous pourrons dire encore un mot de celle des Chinois, en parlant de celle des Indiens modernes, & des autres peuples qui sont hors de l'Europe.

CHAPITRE

12 Les anciens Géographes ont conu les *Chinois* sous le nom de *Sinæ*; ou sous celui de *Seres*, comme le pretend le savant Isâc Vossius, qui prend le païs des premiers pour le Royaume de *Siam*.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE IX.

MELAMPE, ancien Poëte, Berger, Devin, & Médecin, THYODAMAS son fils. On parle aussi des DRUIDES, anciens Docteurs des Gaulois.

L'Esculape Egyptien, & tous les autres inventeurs de la Médecine, dont nous avons parlé jusques à present, ont vêcu environ le temps du Déluge, qui arriva sur le milieu du dix septiéme siecle du monde. Entre cet Esculape & celui dont nous parlerons dans la suite, il s'est écoulé à peu prés onze siecles, qui est l'espace qu'il y a eu entre le temps du *Déluge*, & celui de l'Expédition des *Argonautes*, qui se fit au commencement du vint & huitiéme siecle, environ cinquante ans avant le siege de Troye. Le dernier Esculape fut de cette expédition, & ses fils se trouverent à ce siege, comme on le verra ci-aprés.

Pendant tout le grand intervalle dont on vient de parler, comme on ne trouve rien concernant la Médecine dans les Annales des Egyptiens, & qu'elles fournissent même très-peu, à cet égard, dans la suite des temps, cela nous oblige à recourir à celles des Grecs qui ne sont pas si anciennes, & qui ne commençent qu'avec le regne des *Argiens*, l'an du monde deux mille quatre vint dix, environ quatre cents ans apres le Déluge. L'on n'y trouve même presque rien jusqu'au temps de l'Expedition des Argonautes, où l'on a dit qu'Esculape se rencontra; mais on en tire beaucoup de matiere, pour les siecles suivans.

Le seul Médecin, d'entre ceux qui peuvent avoir vêcu dans la Grece avant cet Esculape, dont on sache quelque chose, c'est *Melampe*, qui vivoit cent cinquante ans auparavant. On parlera de lui dans ce Chapitre, aussi bien que des *Druides*, qui ont été les Docteurs des anciens Gaulois; & dans le suivant, on fera l'histoire du *Centaure Chiron*, qui étoit contemporain d'Esculape, mais plus âgé que lui; ayant été son précepteur, aussi bien que des principaux *Héros* de ce temps-là, dont on parlera aussi en même temps, apres quoi on viendra à Esculape lui même.

Melampe étoit d'Argos. Il étoit fils d'*Amithaon* & d'*Aglaïde*, ou d'*Idomené*, fille d'*Abas*. C'est un des plus anciens *Poëtes* dont on ait conoissance, & dont Homere lui même fait mention. Il avoit écrit plusieurs milliers de vers sur le deüil de *Céres* à l'occasion du rapt de Proserpine fille de cette Déesse, & sur d'autres sujets.

Il entendoit aussi l'art de *deviner*, & celui de la Médecine, qui étoient deux arts inséparables en ce temps-là. Il nous est resté quelques livres qui portent le nom de Mélampe, & qui enseignent à deviner par *les palpitations* & par *les taches*, ou *marques naturelles du corps*, mais ce sont des pieces qui ont été anciennement supposées. Mélampe étoit aussi *Berger*, selon la coûtume de ces temps-là, que les fils des Rois, & les Dieux eux mêmes gardoient quelquefois leurs troupeaux.

Ce fut sa profession de Berger, qui lui donna occasion de faire le *Médecin*. L'on a parlé, au Chapitre second, de la maniere dont il s'y prit pour guerir les filles de Prœtus qui étoient devenues folles; & l'on a remarqué en cet endroit qu'il les purgea avec de [1] l'*Ellebore*, ou avec du lait de ses chevres, qui avoient auparavant

[1] Cette plante fut appellée, à cause de cela, *Melampodium*. Voyez Dioscoride, lib. 4. chap. 181. Galien parle aussi de cette cure de Mélampe, dans son livre *de atra bile*, chap. 7. & Pline, liv. 25. chap. 5.

Des xxviij premiers Siecles du Monde.

mangé de cette herbe. C'est ici le plus ancien exemple, que nous ayons de la *Purgation*; & l'on pourroit croire que c'est ce qui lui fit donner 2 un surnom, qui semble marquer qu'il a été le premier qui ait donné des *purgatifs*.

Mais il y a bien autant d'apparence qu'il eut ce surnom, parce qu'il étoit des premiers qui eussent mis en usage, du moins dans la Grece, les prétendus moyens de *purger*, c'est à dire, de *purifier* ceux qui étoient tombez dans quelque maladie de corps ou d'esprit, ou qui s'étoient *soüillez* par des crimes. Ce qui se faisoit non par les purgations des Médecins, mais par des cérémonies superstitieuses, qui consistoient à faire des sacrifices à quelques Divinitez, à reciter de certains *vers* ou de certaines *paroles* sur les personnes, à leur appliquer, ou à leur faire user de quelques *herbes* cueuillies en certain temps, & avec des circonstances particulieres, on enfin à les laver dans des *bains* propres pour cela.

Mélampe mit tous ces moyens en usage, pour guerir les filles de Prœtus. Il ne leur donna pas seulement de l'Ellebore, il employa encore 3 *les Vers*, ou *les Charmes*, & enfin il les fit *baigner* 4 dans une fontaine d'Arcadie, qu'on appelloit la fontaine *Clitorienne*, où elles acheverent de se purifier. La fable ajoûte, que depuis ce temps là ceux qui beuvoient de l'eau de cette fontaine perdoient le goût du vin. 5 Si cette cure fut belle, la recompense que Mélampe exigea fut aussi bien considerable; puis qu'il obligea le pere de ces Princesses à lui donner un tiers de son Royaume, & un autre à son frere Bias, en suite de quoi ils épouserent chacun une de ces Dames.

Mais pour revenir au premier remede, dont nous avons dit que Mélampe s'étoit servi, quelques autres auteurs prétendent 6 que la plante appellée Ellébore a été trouvée en premier lieu par un homme d'*Anticyre*, qui en fit l'essay sur Hercule, qui étoit devenu furieux, & le guérit par cette voye là. Il y avoit deux villes du nom d'*Anticyre*, l'une dans la *Phocide*, & l'autre auprès du golfe *Maliaque*. C'est dans cette derniere que croissoit l'Ellebore, & c'est là où l'on envoyoit les fous, ou ceux qui avoient besoin d'être purgez avec de l'Ellebore. (Voyez Strabon, l. 9.)

On trouve un autre exemple des cures de Mélampe, qui ne mérite pas moins d'être rapporté que le précedent. 7 *Iphiclus*, l'un les Argonautes, fils de *Phylacus*, ne pouvant avoir d'enfans, Mélampe fut prié de lui indiquer quelques remedes pour cela, ce qu'il fit de cette maniere. Ayant immolé deux taureaux, & ayant coupé leurs entrailles en plusieurs petites pieces, il attira par cet artifice les oiseaux pour en tirer quelque augure. Il vint donc un vautour, 8 duquel il apprit que Phylacus ayant autrefois sacrifié des beliers, il laissa le couteau, dont il les avoit égorgez, tout sanglant auprès de son fils, qui étant fort jeune en fut épouvanté, & courut planter ce couteau dans un chêne sacré, dont l'écorce l'avoit ensuite couvert. Le vautour ajoûta, que si Iphiclus alloit chercher ce couteau & qu'il en râclat la roüille qu'il boiroit dans du vin pendant dix jours, il auroit bientôt des enfans. Mélampe ayant donné ce conseil à Iphiclus, il ne manqua pas de le suivre & d'en voir l'effet.

Voila

2 Servius, sur le 3. des Géorgiques, dit que Mélampe étoit appellé καθάρτης, c'est à dire, *qui purge*, ou *purifie*.

3 *Voyez ci aprés, chap.* 12.

4 *Voyez les Métamorphoses d'Ovide.*

5 *Apollodor. lib.* 2.

6 *Ptolemæus Hephæstionis filius, apud Photium. Stephanus Byzantinus, in voce Anticyra.*

7 *Apollodor. lib.* 1.

8 Mélampe étant devin, il entendoit le langage des oiseaux.

Voila aussi le premier exemple qu'on trouve d'un médicament *mineral* pris interieurement. On verra ci-après quelle consequence on en peut tirer pour la Chimie. Il se peut que ce remede put servir en cette occasion, quoi que Dioscoride lui attribue une qualité toute opposée; 9 *La rouille de fer*, dit cet auteur, *empêche que les femmes ne conçoivent*; mais ce qu'il y a ici de particulier c'est qu'Iphiclus la prenoit lui même, & non sa femme. Une autre remarque qu'il faut faire sur cette fable, c'est que Mélampe, qui vivoit, comme nous l'avons dit, cent cinquante ans avant le voyage des Argonautes, devoit être mort 10 du temps d'Iphiclus, qui fut de ce voyage, comme on a aussi remarqué; mais la plupart des Anciens ne se picquoient pas d'être fort exacts dans la Chronologie, & nous verrons bien d'autres exemples d'anachronisme dans la suite. *Du xxviij. premier Siecle du Monde.*

Au reste Mélampe fut aussi regardé comme un Dieu après sa mort. On lui bâtit des temples, & on lui sacrifia en quelques endroits de la Grece. 11 THYODAMAS son fils hérita de son savoir.

Les DRUIDES étoient les Sacrificateurs, les Juges, les Docteurs, & les Médecins des anciens Gaulois. Pline remarque, touchant leur Médecine, qu'ils faisoient beaucoup d'estime du *gui de chêne*, & qu'ils le regardoient particulierement comme un remede assuré contre la sterilité, & contre tous les venins. Les cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient en le cueuillant, font voir que leur Médecine avoit du rapport avec celle de Mélampe, & des autres dont on a parlé ci devant. Le même auteur dit que les Druides recommandoient beaucoup une herbe appellée *Selago*, qui ressemble à la Sabine. On ne conoit pas aujourd'hui cette herbe. On recueuille d'ailleurs du sixieme livre des Commentaires de Jules César, que ceux d'entre les Gaulois qui étoient attaquez de quelque grande maladie, faisoient vœu d'immoler des hommes, dans la vûe de recouvrer leur santé; & que les Druides étoient les ministres de ces abominables sacrifices. On ne sait pas quand ces Druides ont commencé. Aventinus, dans ses Annales, veut qu'il y eut déja un College de Druides du temps de *Herman* ou *Hermion*, Roi des Allemands, que l'on fait contemporain du Patriarche *Jacob*; mais tout cela est fabuleux. Ce qui nous a obligez de parler ici de ces anciens Médecins Gaulois en même temps que de Mélampe, c'est le rapport que l'on a dit qu'il y a entre leur maniere de faire la Médecine, & parce que les Druides peuvent être d'ailleurs fort anciens, quoi qu'on n'ait rien de certain touchant leur origine. Ils finirent du temps de 12 Tibere & de Claude, ou du moins ces Empereurs donnerent des arrêts pour les chasser & pour les exterminer, parce qu'ils étoient regardez comme des Magiciens, & des gens qui se servoient d'arts illicites.

9 *Lib.* 5.

10 Une autre fable dit que Mélampe ayant dérobé les bœufs d'Iphiclus, celui-ci le fit mettre en prison; ce qui supposeroit aussi que ces deux hommes ont été contemporains. *Voyez Properce, liv.* 2. *eleg.* 2. *& les Mythologistes.*

11 *Statius, lib.* 8.

12 *Voyez Pline & Suetone.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE X.

Le Centaure CHIRON; les HEROS qu'il a enseignez; & les autres grands hommes de ce temps là, qui se sont mêlez de la Médecine.

CHIRON *le Centaure* étoit fils de *Saturne* & de *Philyra*. Ce que nous avons dit ci-devant que Saturne, ou Cronos étoit le même que Nöé, pourroit faire croire que Chiron étant son fils, seroit du temps *d'Hermes*, *d'Osiris*, & des autres dont on a parlé. Mais il faut savoir que les Grecs, dont les Annales n'étoient pas si anciennes que celles des Egyptiens, comme on l'a remarqué au chapitre précedent, ne regardoient pas aussi Saturne comme étant si ancien. Saturne, qui selon eux, avoit été Roi d'une partie de l'Italie, vivoit seulement sur le milieu du vint & septieme siecle du monde; en sorte qu'il pouvoit naturellement être le pere de Chiron, qu'ils font vivre du temps du voyage des Argonautes, qui fut entrepris, comme on l'a dit ci-dessus, au commencement du vint & huitieme siecle.

1 La raison pour laquelle Chiron étoit moitié homme & moitié cheval, (qui est ce que les Poëtes ont appellé *un Centaure*) c'est, dit la fable, que Saturne ayant apperçu sa femme *Rhea*, qui venoit pour le surprendre comme il étoit avec Philyra, il prit incontinent la forme d'un cheval, pour n'être pas conu. D'autres veulent qu'on ait attribué à Chiron un corps demi-homme & demi bête, parce qu'il entendoit la Médecine de l'une & de l'autre espece, c'est à dire, la Médecine des bêtes aussi bien que celle des hommes; & Suidas dit que ce Centaure avoit composé un livre intitulé, 2 *la Médecine des Chevaux.* Mais il est plus probable que Chiron n'a été mis au rang des Centaures, que parce qu'il étoit de *Thessalie*. L'on a feint que ce païs étoit la patrie de ces monstres parce que les Thessaliens, ayant été les premiers qui se sont appliquez à domter des chevaux, ceux qui les virent de loin à cheval se figurérent que l'homme & le cheval ne faisoient qu'un même corps.

3 Quelques uns ont dit simplement que Chiron avoit inventé la Médecine, sans spécifier quelle sorte de Médecine. D'autres lui ont attribué d'avoir trouvé, le premier, des *Herbes* & des *Médicamens* pour la guérison des maladies, & particulierement des *playes* & des *ulceres*. 4. Les *Magnésiens*, ses compatriotes, lui offroient pour ce sujet, les prémices des herbes, & ils souténoient qu'il étoit le premier qui eût écrit de la Médecine. L'on prétend qu'il ait donné son nom à la Centaurée, plante conue, & à quelques autres. L'on ajoute même que Diane lui avoit enseigné les vertus de quelques autres simples. 5. D'autres enfin ne l'ont fait inventeur que de la Chirurgie seule. Ce dernier sentiment est fondé sur l'étymologie du nom de ce Centaure, qui vient mani-

1 *Pindar. Pythior. Od. 6. Hyginus, fabular. cap.* 138. *Apollon. Rhod. Argonauticor. lib.* 2. &c.

2 Ἱππιάτρικον.

3 *Germanicus Cesar in Arati phænomena.*

4 *Plutarch. Sympos. lib.* 3. *quæst.* 1.

5 *Hyginus. cap.* 27.

manifestement d'un mot Grec, qui signifie 6 *la main*, & duquel celui de *Chirurgie* se trouve tiré.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde

La Chirurgie ou la Médecine n'étoient pas les seules sciences de Chiron. Il possedoit de plus *la Philosophie*, *la Musique*, *l'Astronomie*, l'art de *la Chasse*, celui de *la Guerre*, & divers autres. 7 Sa demeure étoit dans une grotte du mont Pélion, où tous les grands hommes de son temps venoient le trouver, pour apprendre ces arts & ces sciences. Les Héros qu'il a instruits, sans conter Esculape, dont on parlera au chapitre suivant, sont, *Hercule*, *Aristée*, *Thésée*, *Telamon*, *Teucer*, *Jason*, *Pelée*, & *Achille*.

Entre les sciences & les arts que Chiron enseigna à Hercule, on ne conte pas seulement *l'art militaire* & *l'Astronomie*; on met encore au même rang la Médecine, dans laquelle Plutarque prétend que ce Héros ait excellé. Et ce que rapporte Euripide, qu'Hercule ayant appris qu'Alceste avoit voulu mourir pour Admete son époux, il combattit la mort & lui arracha par force cette Princesse, ne signifie autre chose, 8 selon quelques uns, sinon qu'Alceste étant si mal qu'on désesperoit de sa guérison, Hercule vint lui rendre la santé par ses remedes. On prétend de plus, qu'il ait été appellé *Alexicacos*, du même surnom qu'Apollon, par les mêmes raisons qui ont fait donner cette épithete à celui-ci, c'est à dire, parce qu'il *chassoit les maladies*. Mais il est plus probable qu'on appelloit Hercule de ce nom, pour avoir délivré le monde de divers monstres, & de divers voleurs, & autres mêchans hommes ou animaux, comme on le peut voir dans la fable.

On tire aussi un argument, pour prouver qu'Hercule entendoit la Médecine, de ce que diverses plantes Médicinales se trouvent appellées de son nom. Théophraste, Dioscoride, & les autres anciens Herboristes, parlent d'une espece de *Pavot*, qu'on nommoit *Pavot Héraclien*, c'est à dire, Pavot d'Hercule. Il y avoit encore une autre plante nommée *Héraclion*. La plante nommée *Nymphæa*, s'appelloit aussi *Heraclia*, selon Pline, qui ajoute, *que cette herbe nacquit sur le tombeau d'une Nymphe qu'Hercule aimoit, & qui étoit morte de jalousie, parce qu'il s'étoit attaché à une autre Dame*. On a enfin une espece de *Panax* qui s'appelle *Panax Héraclien*, & quelques autres plantes qui portent le nom d'Hercule. Mais rien n'empêche qu'on ne puisse leur avoir donné ces noms depuis, pour marquer la force ou la vertu de ces herbes, qu'on prétendoit avoir du rapport avec celle d'Hercule; à peu prés comme on a appellé le *haut mal*, ou le *mal caduc*, la *maladie d'Hercule*; non qu'Hercule en ait été atteint, comme on l'a crû, ou qu'il sut guérir cette maladie, mais parce qu'on a supposé qu'il falloit les forces d'Hercule pour la surmonter.

Ce Héros eut une fille nommée 9 Hepione, qui entendoit aussi la Médecine. On verra ci apres une autre *Hépione*, femme d'Esculape. On a dit quelque chose d'Hercule dans le chapitre précedent, & on en dira encore un mot dans le reste de celui ci.

Aristée, Roi d'Arcadie, & fils 10 *d'Apollon* & de *Cyrene*, 11 fut re-

6 χεὶρ de ce mot vient celui de *Chirurgie*, qui signifie mot à mot *Operation de la main*.

7 *Clem. Aléxandrin. Stromat. lib. 1.*

8 *Vid. Mureti Var. Lectiones.*

9 *Epistol. Abderitanor. ad Hippocratem.*

10 L'Apollon des Grecs n'étoit pas si ancien que celui dont on a parlé ci devant. Voyez ce que nous avons dit de *Saturne* au commencement de ce chapitre.

11 *Apollon. Rhod. Argonauticor. lib. 2.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

mis par son pere au Centaure Chiron, qui lui enseigna la *Médecine*, & l'art de *deviner*. On a dit d'Aristée qu'il avoit montré aux hommes de son temps à *faire l'huile*, à *faire cailler le lait*, à *recueüillir le miel*, & plusieurs autres choses utiles à la société. On lui a aussi attribué d'avoir, le premier, découvert les vertus du *Silphium*, ou du *Laser*, plante dont le suc ou la gomme étoit d'un très-grand usage parmi les anciens Médecins, mais qu'on ne conoit pas bien aujourdui, 12 comme on le verra dans la suite.

THESÉE fut aussi instruit dans la même écôle. 13 Theophraste parle d'une plante nommée du nom de ce Héros, d'où l'on infere qu'il en avoit découvert les qualitez, qui consistent principalement à lâcher le ventre.

TELAMON, & son fils TEUCER, autres disciples du Centaure, n'ont pas eu moins de part que les précedens à la conoissance de la Médecine. 14 Philostrate l'assure du prémier; & le *Teucrium*, plante conue, qui porte le nom de celui-ci, est aussi, selon la commune tradition, une marque qu'il l'a découverte.

JASON a de même passé pour un grand Médecin, comme l'étymologie de 15 son nom semble le prouver.

PELÉE a été dans la même reputation, aussi bien que son fils ACHILLE. Celui-ci allant au Siege de Troye, y porta une lance, qui lui avoit été donnée par le Centaure, & qui avoit la vertu de guérir les blessures qu'elle faisoit, ce que *Téléphe* expérimenta heureusement, 16 *Quelques uns*, dit Pline, *prétendent qu'Achille guérit Téléphe avec la plante nommée* Achillea, *qui est une espece de* Millefeuille. *Les autres veulent qu'il ait inventé le* vert de gris, *qui est d'un grand usage pour les emplâtres; & ils ajoutent que c'est pour cela qu'on peint Achille râclant le vert de gris (qui est une espece de roüille du cuivre) de la pointe de sa lance, & le faisant tomber sur la playe de Téléphe.*

17 *Homere* nous apprend aussi qu'Eurypile ayant été blessé, prioit Patrocle, ami d'Achille, *de lui faire part des excellens remedes qu'il avoit appris de ce Héros, disciple de Chiron, le plus juste des Centaures.* On pourroit joindre au témoignage d'Homere celui de plusieurs autres Poëtes, qui attribuent tous à Achille d'avoir appris la Médecine du Centaure Chiron.

On ne peut pas douter, après ce qu'on vient de dire de PATROCLE, qu'il n'entendît aussi la Médecine, & particulierement la Chirurgie, puis qu'Eurypile ajoute, dans l'endroit qu'on a cité, *qu'il le prie de lui faire une incision à sa cuisse, pour en tirer le dard qui l'a blessé, & apres avoir lavé la playe avec de l'eau, d'y appliquer un médicament qui appaise la douleur.*

Voila quels sont les Héros que Chiron avoit enseignez. Les autres grands hommes de ces temps là entendoient aussi presque tous la Médecine. 18. PALAMEDE n'étoit pas moins expert à cet égard. Ce fut lui qui empêcha, par sa bonne conduite, que la peste, qui ravageoit l'Hellespont & Troye même, n'attaqua personne dans le camp des Grecs, qui étoit devant cette ville, quoi que le lieu où étoit ce camp fut fort mal sain. Palamede avoit prévû cette peste

12 *Part. 3. liv. 2. chap. 3.*
13 *Histor. plantar. lib. 7. cap. 11. & alibi.*
14 *In Heroicis, dum de Chirone.*
15 *Jason* vient de ἰάομαι, *je guéris.*
16 *Lib. 25. cap. 5.*
17. *Iliados.* Λ.
18. *Philostratus in Heroicis.*

peste sur ce que plusieurs loups descendoient du mont Ida, & se jettoient sur le bêtail, & même sur les hommes. Le moyen qu'il employa pour la prévenir, ou pour en empêcher les effets, fut d'ordonner que l'on mangeât peu, & particulierement que l'on s'abstint de chair, & que l'on fit beaucoup d'exercice. Avec tout cela, il ne prétendoit pas être Médecin ; & l'auteur qu'on cite au bas de la page, dit que Palamede refusa d'être instruit dans la Médecine par Chiron, parce qu'il regardoit cette profession comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le supplice d'Esculape, qui avoit été foudroyé, lui faisoit peur. Le même auteur ajoûte, que si Palamede, qui en savoit plus que Chiron, avoit crû la Médecine utile, il l'auroit inventée, aussi bien que tant d'autres belles choses dont on lui a attribué l'invention. Mais cet auteur ne prend pas garde que la Médecine avoit déja été inventée, ou du moins pratiquée par Chiron & par Esculape, de l'aveu même de Palamede.

Des xxviij. premiers Siècles du Monde.

ULYSSE peut aussi être mis entre les Médecins, lui qui se servit si utilement du *Moly*, que Mercure lui avoit indiqué, pour se garantir des charmes de Circé.

19 AUTOLYCUS, qui étoit grand-pere d'Ulysse, entendoit pareillement la Médecine, aussi bien que ses fils. Ce furent eux qui arrêterent, par des 20 enchantemens, le sang qu'Ulysse perdoit, ayant été blessé par un sanglier.

L'on étoit anciennement si fort prévenu que les Héros de la guerre de Troye devoient tous être Médecins, qu'on a atrribué à quelques uns de guérir des maladies, même apres leur mort. Voyez ce que Philostrate dit de PROTESILAUS.

21 On a parlé ci-devant de POLYIDE. On ajoutera seulement, qu'il étoit petit neveu de Mélampe, si c'est du moins de ce Polyide dont parle Pausanias. Ce qui fait croire qu'il ne parle pas d'un autre, c'est qu'il dit qu'on fit venir Polyide de Mégare, pour purifier un homme qui avoit commis un meurtre ; ce qui étoit le mêtier des Devins, tel qu'étoit Polyide, & des Médecins de ces temps là.

22 PHOCUS, fils *d'Ornytion*, & petit-fils de *Sisyphe*, peut aussi être conté entre les Médecins du même temps, pour avoir guéri *Antiope*, qui étoit devenue furieuse ; apres quoi il l'épousa.

ORPHÉE n'a pas moins été Médecin. Il fut du voyage des Argonautes, aussi bien qu'Esculape ; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains. Les Grecs ont crû qu'Orphée étoit de Thrace, & l'ont fait passer pour un homme à peu près du caractere de Mercure Trismégiste, c'est à dire, pour un homme universel. On sait ce qu'ils ont dit de sa *Musique*, de ses conoissances par rapport aux *Astres*, aux *Cérémonies Religieuses* &c. Mais ce qui sert à nôtre histoire, c'est qu'ils le regardoient comme un des 23 Inventeurs de la Médecine, & comme très-expert dans la science d'expier les crimes, & d'appaiser la colere des Dieux, qui est la même chose que l'on a dite de Mélampe.

Il

19 *Odyss.* Tau.
20 *Voyez ci apres, chap.* 12.
21 *Voyez le chap.* 2.
22 *Pausanias in Bœoticis.*
23 *Pausanias, ibidem.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il nous reste un Poëme, qui porte le nom d'Orphée, dans lequel il décrit l'expédition des Argonautes, dont on a dit qu'il avoit été. L'on a aussi de lui quelques autres pieces de Poësie, dont on a rapporté ci dessus 24 des passages qui regardent les vertus de certains simples, & la guerison de certaines maladies. Mais on a reconu, il y a longtemps, que ces ouvrages sont supposez, quoi qu'ils soient assez anciens; puis qu'on les attribuoit déja à Orphée du temps de Ciceron, qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte nommé *Cercops*.

Pline remarque, 25 *qu'Orphée, le premier de tous ceux qu'on conoissoit, avoit écrit touchant les plantes, quelque chose d'un peu trop curieux*. La curiosité, dont cet auteur veut parler, n'est autre chose que ce qu'on peut appeller, à plus juste titre, vanité & superstition. C'étoit là le génie de ces anciens temps; & l'on apprend 26 d'ailleurs qu'Orphée avoit passé pour un habile *Magicien*.

Galien parle aussi d'un *Orphée*, auquel il donne le surnom de *Théologien*, 27 qui avoit écrit des livres touchant la maniere de composer divers *poisons*. Ce surnom semble marquer le même Orphée dont nous faisons l'histoire; soit que ces livres fussent veritablement de lui, soit qu'on eût emprunté son nom, ce qui est plus probable.

28 D'autres ont écrit qu'Orphée étoit *Egyptien*; & il y a de l'apparence qu'il étoit plus ancien, que les Grecs ne le croyoient.

MUSÉE, autre ancien Poëte, fut disciple du précedent. 29 On lui attribue aussi d'avoir enseigné aux hommes des remedes pour les maladies. Pline le joint à Orphée, pour la conoissance des plantes, remarquant que Musée étoit le dernier des deux qui avoit écrit sur cette matiere. Mais ses ouvrages passoient déja anciennement pour supposez, aussi bien que ceux d'Orphée, & Pausanias les donne à *Onomacritus* Athenien.

LINUS étoit aussi Poëte. On a dit qu'il avoit été précepteur d'Orphée & d'Hercule; & on le met au rang des Médecins, pour avoir écrit de la nature *des fruits*, & *des arbres*.

ERIBOTES, fils de *Téléonte*, étoit Médecin ou Chirurgien. Il fut du nombre des Argonautes, aussi bien qu'Orphée; & ce fut lui qui pensa *Oilée*, pere d'Ajax, que des oiseaux monstrueux appellez *Stymphalides*, avoient blessé à l'épaule. 30 Apollonius de Rhode, de qui nous tenons cette histoire, remarque qu'Eribotes détacha, en cette occasion, son baudrier, ou sa ceinture, pour en tirer une boëte où il tenoit apparemment ses médicamens, qui est ce que nos Chirurgiens appellent *un boëtier*. Hyginus fait aussi mention d'Eribotes, avec cette particularité, qu'il périt au retour de la fameuse expedition où il étoit allé.

IAPIS n'est pas tout à fait si ancien que les précedens. C'est le Médecin que Virgile

24 *Voyez le chap. 5.*

25 Primus omnium, quos memoria novit, Orpheus de herbis curiosiùs aliqua prodidit. *lib. 25. cap. 2.*

26 *Pausanias in Eliacis posterioribus.*

27 *De antidotis, lib. 2. cap. 7.*

28 *Pausanias in Eliacis posterioribus.*

29 *Aristophan. in Ranis, Act. 4. scen. 2.*

30 *Argonauticor. lib. 2.*

Virgile introduit pensant *Enée* de ses blessures, & duquel 31 il dit qu'Apollon, qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui communiquer la science des Augures, & l'art de joüer de la Lyre, & de bien tirer de l'Arc; mais, qu'il aima mieux, pour pouvoir prolonger la vie à son pere, qui étoit mourant, apprendre de ce Dieu les vertus des herbes, & la méthode de guérir les maladies (ce que Virgile appelle *un Art muet*) quoi qu'il y eût moins de gloire pour lui.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Les Commentateurs de ce Poëte sont fort en peine de savoir pourquoi la Médecine est ici appellée, *un Art muet*. Elle seroit fort mal nommée, si elle avoit été du temps d'Enée sur le pied où elle est aujourdhui; mais alors les Médecins laissoient parler pour eux leurs mains & leurs médicamens. Au temps de Virgile il n'en étoit pas tout à fait de même, & l'on ne raisonnoit déja que trop. Je crois que pour bien expliquer ce passage, il faut supposer que le mot *mutas* a du rapport à celui de *inglorius*, & que Virgile a regardé la Médecine comme un art qui ne fait pas grand bruit, & qui n'apporte pas une grande gloire à ceux qui l'exercent; sur tout étant comparé à la *Musique*, & à *l'art de bien tirer de l'Arc*, ou aux autres arts de cette nature qui servoient à remporter des couronnes dans les jeux publics, & à se distinguer à la guerre. Il en est de même des *Augures*, dont la conoissance relevoit extraordinairement ceux qui la possedoient.

Un certain Ptolomée, fils d'Héphestion, auteur d'un livre dont 32 Photius nous donne l'extrait, qui contient divers éclaircissemens concernant la Mythologie, joint aux disciples de Chiron dont on a parlé, un nommé COCYTE, qui lava les plaies d'Adonis, blessé par un sanglier. C'est ce que cet auteur recueuilloit d'un passage du Poëte Euphorion, qui avoit dit dans une Tragédie intitulée *Hyacinthe*, *que Cocyte fut le seul qui lava les blessures d'Adonis*. Mais il est bien permis de douter que ce fût là le sens de ce vers d'Euphorion, qui peut être expliqué beaucoup plus naturellement. On sait qu'aussi tôt que les Héros d'Homere ont été blessez, cet ancien Poëte introduit d'abord quelcun qui commence la cure par laver les plaies avec de l'eau. C'est apparemment à cela qu'Euphorion faisoit allusion, lors qu'il disoit 33 que les plaies d'Adonis ne furent lavées que *par Cocyte*, ou plûtôt *par le Cocyte*; qui étoit un des fleuves de l'enfer; ce qui est la même chose que s'il avoit dit, *qu'Adonis*, (qui mourut sur le champ) *n'aiant pû recevoir aucun secours des Médecins, l'eau du Cocyte avoit servi de premier appareil à ses playes*. Cette pensée me paroit plus

31 Jámque aderat Phœbo ante alios dilectus *Iapis*
Jasides, acri quondam cui captus amore
Ipse suas artes, sua munera, lætus Apollo
Augurium, citharámque dabat, celerésque sagittas.
Ille ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum, usúmque medendi
Maluit, & *mutas* agitare *inglorius* artes.
Æneid. lib. 12.

32 *Voyez la Bibliotheque de Photius; Sect.* 190.

33 Il semble que Properce ait eu une pensée approchante, dans les vers suivans, tirez de la derniere Elegie de son second livre;

Hæc etiam docti confessa est pagina Calvi,
Quum caneret miseræ funera Quintiliæ.
Et modò formosâ qui multa Lycoride *Gallus*
Mortuus infernâ vulnera lavit aquâ.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

naturelle que celle de l'auteur que j'ai cité; duquel Photius ne fait pas d'ailleurs grande estime, & qui n'a point de garant de ce qu'il allegue touchant son prétendu disciple de Chiron.

Pour revenir à Chiron lui même, on lui a attribué d'avoir rendu la vüe à *Phœnix*, à qui son pere *Amyntor* avoit fait crever les yeux par un effet de jalousie. Galien veut que les Grecs ayent appellé les ulceres malins & qui sont comme incurables, *ulceres Chironiens*, parce que Chiron a été le seul qui ait sû les guérir. Mais il y a plus d'apparence qu'on leur a donné ce nom pour une raison toute opposée, qui est qu'un ulcere de cette nature avoit réduit au désespoir cet habile Chirurgien. Voici comme la chose se passa. La fable dit qu'Hercule ayant blessé Chiron, sans y penser, avec une fleche trempée dans le sang de *l'Hydre de Lerne*, cette blessure causa une si grande douleur au Centaure, que tout son chagrin étoit d'être immortel. Sur quoi Hercule, pour remedier de son mieux au mal qu'il avoit fait, s'en alla délier Promethée de dessus le Caucase, & celui-ci ayant consenti d'être fait immortel en la place de Chiron, ce dernier mourut comme il le desiroit, & ensuite alla prendre place au rang des Astres. D'autres ont dit que Chiron se guérit avec l'herbe appellée Centaurée, dont on a parlé ci-dessus.

Ce Centaure eut, entr'autres enfans, deux filles savantes. L'une, qui s'appelloit *Hippo*, se rendit célebre par la science de la Physique qu'elle possedoit. L'autre étoit nommée OCYROÉ, de qui Ovide dit, qu'elle savoit le mêtier de son pere. La mere de celle-ci s'appelloit *Chariclo*; elle étoit fille d'Apollon.

CADMUS, qui étoit à peu près contemporain de Chiron, passoit aussi chez les Tyriens, pour avoir inventé la Médecine; & ils lui offroient toutes les années les prémices des *plantes*, comme au premier qui en avoit enseigné les usages. *Plutarch. Symposiac. lib. 3. quæst. 1.*

CHAPITRE XI.

ESCULAPE Grec, le plus fameux, ou le plus generalement conu, de tous les Inventeurs de la Médecine. Sa naissance; & sa méthode en géneral.

ON ne répetera pas ici ce que l'on a dit ci-dessus touchant la maniere dont *Esculape* a été dépaïsé par les Grecs. On viendra d'abord à ce qu'ils ont dit de lui.

1 Galien supposant qu'Esculape, c'est à dire l'Esculape Grec, a été celui qui a, le premier, amené la Médecine à sa perfection, veut que tous ceux qui l'ont précedé, entre lesquels il conte le Centaure Chiron lui même, & les autres Heros de ce temps là, n'eussent qu'une simple conoissance des vertus de quelque peu de simples. A la verité il est contraint d'avoüer, que l'on trouvoit déja auparavant en Egypte d'autres médicamens que des herbes, comme Homere le témoigne; & que la coûtume qu'avoient ces peuples d'ouvrir les corps morts, pour les embaumer, pouvoit leur avoir appris diverses choses, parti-

1 *Galeni Introductio, seu Medicus.*



Asculapius ex Cafalio.

particulierement concernant la Chirurgie; mais il croit que toute leur conoissance ne consistoit qu'en une *expérience* sans *raisonnement*, au lieu que, selon lui, Esculape avoit rendu la Médecine *parfaite*, & il appelle cette Médecine d'Esculape une *Médecine divine*, dans la supposition qu'il la tenoit du Dieu Apollon qui étoit son pere. Voila ce que dit Galien; mais on verra dans la suite qu'Esculape lui même n'en savoit guere plus que ceux dont on vient de parler. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Esculape étoit fils 2 *d'Apollon* & de *Coronis*, ou, selon d'autres *d'Arsinoé*, fille de Pieries, Roi de Messénie. Voici quelle fut sa naissance, selon 3 Pausanias. Coronis enceinte du fait d'Apollon, allant avec son pere au Peloponnese, accoucha d'un fils sur une montagne du territoire d'Epidaure, où elle le laissa. Un Berger du voisinage s'étant apperçû que son chien & une de ses chevres manquoient au troupeau, fit tant qu'il les trouva auprès de cet enfant; la chevre lui donnant la mammelle, & le chien faisant le guet. Et comme, avec cela il vit cet enfant environné d'un feu celeste, il conçut pour lui un très grand respect.

4 Pindare conte la chose autrement. Il dit que Coronis étant grosse d'Apollon, & n'ayant pas laissé d'accorder des faveurs à un jeune Arcadien nommé *Ischies*, Apollon en fut si irrité qu'il envoya la Deesse Diane sa sœur à *Lacérie*, ville de Thessalie où demeuroit Coronis, pour y exciter la peste, dont Coronis elle même mourut. Mais comme on l'eut étendue sur le bucher, le Dieu se souvenant du pretieux gage qu'elle portoit dans son sein, y accourut, & ayant tiré l'enfant du milieu des flammes, le porta au Centaure Chiron, & le pria de l'élever.

L'on a dit aussi qu'Esculape étoit né à *Tricque*, ville de la même Province. 5 Lactance veut que le pere & la mere d'Esculape fussent incertains. On l'exposa, dit cet auteur, incontinent après sa naissance, & des Chasseurs, qui le trouverent auprès d'une chienne qui le nourrissoit, allerent le remettre à Chiron qui lui apprit ensuite la Médecine. Lactance ajoûte qu'Esculape étoit *Messénien*, mais qu'il avoit demeuré à *Epidaure*. D'autres ont dit qu'Apollon lui même l'avoit instruit.

Quoi qu'il en soit il profita si bien des préceptes qu'on lui donna, qu'il guérissoit de toutes sortes *d'ulceres*, de *blessures*, de *fievres*, & de *douleurs* tous ceux qui s'addressoient à lui; & cela par de 6 *doux enchantemens*, par des *potions adoucissantes*, par des *incisions*, ou par des remedes *qu'il appliquoit extérieurement*.

Ces *enchantemens* se pourroient entendre de l'effet des instrumens de Musique, dont l'harmonie est d'un grand secours en diverses maladies. Apollon, pere d'Esculape, & le Centaure Chiron, son précepteur, n'ayant pas moins été Musiciens que Médecins, il ne se pouvoit qu'il ne fût grand maître dans l'un & dans l'autre art. Il y a même 7 un passage dans Galien, qui pourroit servir de Commentaire à celui de Pindare. *Nous avons guéri*, dit cet auteur, *diver-*

ses

2 *Voyez ce que l'on a remarqué touchant Apollon dans le chapitre précedent.*
3 *In Laconicis.*
4 *Pythior. Od.* 3.
5 *De falsa religione, lib.* 1. *cap.* 10.
6 *μαλακαῖς ἐπαοιδαῖς*. Voyez le chapitre suivant.
7 *De sanitate tuenda, lib.* 1. *cap.* 8.

Des xxviij premiers siècles du Monde.

ses personnes dont les passions de l'esprit rendoient le corps malade, en calmant ces mouvemens dereglez, & en remettant leur esprit en son assiette naturelle. S'il falloit, continue-t-il, *appuyer cette méthode de quelque autorité, nous en citerions une bien considerable, qui est celle d'Esculape, le Dieu de nôtre patrie. Ce Dieu avoit accoûtumé de soulager ceux à qui les mouvemens violens de l'esprit rendoient le temperament du corps plus chaud qu'il ne faut, avec des chansons, & par le moyen de la mélodie & des farces.*

Voila ce que dit Galien; mais la pratique génerale de tous les contemporains d'Esculape, ou de ceux qui l'ont précedé, & dont on a parlé ci-devant prouve que les enchantemens dont parle Pindare sont de veritables enchantemens, & le mot dont il se sert ne sauroit être expliqué d'une autre maniere. C'est le même qu'Homere employe pour désigner le moyen qu'on tint pour arrêter le sang d'Ulysse, comme on l'a vû au chapitre précedent. Nous parlerons dans le suivant de cette maniere de traiter les maladies, & nous examinerons dans les autres ce qu'Esculape savoit faire de plus par rapport à la Médecine.

CHAPITRE XII.

Des Charmes, *& de la maniere dont ils se sont introduits dans la Médecine. Esculape s'en est servi, aussi bien que toute l'Antiquité. On parle aussi des* Amuletes.

NOus avons dit ci-devant, en parlant d'Hermes, de Zoroâstre & des autres que les Payens ont regardé comme les inventeurs de la Magie & des remedes superstitieux, que ces personnages pouvoient être les mêmes que les fils de Noë, dont on avoit déguisé les noms; & nous avons remarqué en même temps que l'Ecriture ne leur ayant rien attribué de semblable, il n'y a point de nécessité de croire que ces Patriarches eussent donné dans ces vanitez ou dans ces Arts illicites, quoique la tradition Payenne ait publié à cet égard. Ce n'est pas que ces mêmes Arts ne soient fort anciens; & si l'Histoire Sainte ne nous apprend pas qu'ils fussent en usage dans ces premiers siecles du monde, elle nous fait remarquer qu'il y avoit déja des Magiciens du temps de Moïse. Et comme l'idolatrie avoit commencé longtemps auparavant, il est probable que ces vaines sciences, qui en sont une suite, étoient nées à peu près en même temps que les hommes avoient abandonné le service du vrai Dieu; & par consequent il est aussi difficile de trouver l'origine de la Magie & des Charmes, que celle de l'Idolatrie. On ne s'attachera donc pas à cette recherche qui est de trop longue haleine, renvoyant ceux qui s'en voudront instruire plus particulierement aux auteurs qui ont traité exprès cette matiere.

Pour s'éloigner moins de nôtre sujet, il suffit de savoir que ces moyens illégitimes que la fausse Religion a fait naitre, & que la crédulité des peuples a entretenus, se sont pratiquez, & ont été joints à la Médecine longtemps avant l'Esculape Grec, comme ce qu'on a dit ci-devant & ce que l'on vient encore de dire le justifie, en sorte qu'il est vrai-semblable, que lui même les pratiquoit aussi, selon ce que témoigne l'auteur que nous avons cité au chapitre précedent.

Quant à la maniere dont cet abus s'est introduit dans la Médecine, & aux

raisons qui ont fait que l'on s'en est laissé prévenir, il y a de l'apparence que les hommes voyant que les autres moyens naturels qu'ils avoient de se tirer de leurs maladies ou de conserver leur santé & leur vie étoient souvent inutiles, ils s'attacherent à tout ce qui se présenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur imposer. On se laissa d'autant plus facilement persuader à admettre les moyens superstitieux, que l'on s'imagina que s'ils ne faisoient point de bien, du moins ne feroient-ils point de mal; & quoi qu'ils fussent d'eux mêmes sans force & sans vertu, il a suffi pour en établir l'usage que quelques personnes eussent en avoir reçu du soulagement. Il a pû même arriver que ce soulagement a été effectif, la force de l'imagination ayant suppléé à celle qui manquoit aux remedes, & l'impression que ces remedes avoient faite sur l'esprit ayant pû se communiquer au corps & changer l'état de ses parties. Si l'on ajoûte à cela deux autres considerations, l'une que ces remedes n'étoient ni rebutans ni douloureux comme les remedes ordinaires, la seconde, que la Religion (qui a un tres grand pouvoir sur tous les hommes) les autorisoit, on conviendra qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les peuples à s'en servir, sur quelques exemples qu'ils prétendoient avoir vûs de leurs bons effets.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Si outre l'artifice & la fourberie des hommes, il y avoit quelque chose de plus, c'est ce que je laisse à part & que les Théologiens décideront. Quoi qu'il en soit, *les charmes* ou *les enchantemens*, se sont si bien introduits dans la Médecine, que toutes les nations du monde les ont pratiquez de temps immémorial. Les Payens ne sont pas les seuls, qui s'en sont mêlez; les peuples mêmes, qui ont été honorez de la conoissance de Dieu, se sont laissé entrainer par le mauvais exemple des Idolatres; & quelques uns de ceux qui ont passé pour les plus sages, de quelque religion qu'ils ayent été, n'ont pas moins donné là dedans que la simple populace; quoi qu'il y ait aussi eu de tout temps, même parmi les Payens, des gens qui s'en sont mocquez. Nous allons voir maintenant en géneral ce que c'étoit que ces charmes & en quoi ils consistoient.

On charmoit quelquefois les maladies par de simples *paroles*, ou par de certains *mots* qu'on prononçoit à l'oreille du malade, ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverses cérémonies. On a appellé ces paroles ou ces mots ἐπαοιδαὶ en Grec, & *Incantamenta*, ou *Carmina*, en Latin; à quoi répond & d'où est dérivé le François, *Enchantemens*, ou *Charmes*; comme qui diroit des *Vers*, ou une espece de *Chanson*, qu'on prononçoit snr quelcun, parce que ces paroles étoient ordinairement en vers, ou qu'on les recitoit comme en chantant. Ce n'est pas qu'on ne se servît aussi de la prose, & même qu'on n'emploiât des mots barbares; ou qui ne signifioient rien, & que, ceux qui les prononçoient n'entendoient pas mieux que ceux pour qui la cérémonie se faisoit. On verra ci après un exemple de cette derniere sorte d'enchantement, qui se faisoit par des paroles inintelligibles, quand nous en serons à la Médecine de 1 *Caton.* On pourroit en rapporter divers autres, si cela servoit à quelque chose.

D'autresfois on écrivoit ces mots sur de certaines choses, que l'on attachoit au corps du malade, ou qu'on lui faisoit porter. C'est ce que les Latins ont appellé

1 *Voyez ci après, Part. 2. liv. 3. chap. 1.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

appellé des *Amuletes*, *Amuleta*, qui vient du verbe *amovêre*, *ôter*, *éloigner*. Ils les appelloient encore *Proëbia*, ou *Proëbra*, de *prohibêre*, *garantir*, *défendre*. Les Grecs les ont appellez, dans le même sens, *Apotropæa*, *Phylacteria*, *Amynteria*, *Alexiteria*, *Alexipharmaca*; parce qu'ils croyoient que ces remedes *défendoient*, ou *garantissoient*, non seulement contre les maladies provenantes de causes naturelles, mais contre les charmes ou les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres 2 en vüe de nuire.

La matiere de ces Amuletes étoit tirée des *pierres*, des *métaux*, des *simples*, des *animaux*, & generalement de tout ce qu'il y a au monde. On gravoit sur les pierres, ou sur les metaux, & sur le bois, des *caracteres*, ou des *figures*, ou des *mots*, qui devoient être disposez en un certain ordre, aussi bien que ceux que l'on écrivoit sur du papier. Tel est le remede que Serenus Samonicus indique, pour guérir une espece de fievre que les Médecins appellent *hémitritée*; ce remede consiste à écrire le mot *Abracadabra* sur du papier, & répeter cette écriture en diminuant toûjours la derniere lettre, jusqu'à ce qu'on vienne à la premiere, en sorte que cela face comme un cone, de cette maniere,

Abracadabra
Abracadabr
Abracadab
Abracada
Abracad
Abraca
Abrac
Abra
Abr
Ab
A

Il falloit porter ce papier pendu au col, avec un fil de lin. 3 Les Juifs ont attribué la même vertu au mot *Abracalan*, prononcé de la même maniere. On pourroit mettre ces mots au nombre de ceux dont nous avons dit qu'ils ne signifioient rien; mais le savant 4 Selden prétend qu'ils expriment à peu près le nom d'une Idole des Syriens. On trouve dans Marcellus Empiricus, dans Trallian, & ailleurs, divers exemples d'amuletes faits par des caracteres rangez en certain ordre, & gravez sur des metaux, sur des pierres &c.

Quelquefois on n'écrivoit, ni on ne marquoit rien sur les matieres propres à faire des amuletes; mais on employoit je ne sai combien de cérémonies superstitieuses dans leur préparation & dans leur application; sans conter la peine qu'on se donnoit pour observer que les Astres fussent disposez favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniere sorte d'amuletes, dont la vertu dépend principalement de l'influence des Astres, le nom de *Talismans*, c'est à dire Images.

On faisoit des amuletes de toutes sortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *Periapta*, & *Periammata*, d'un verbe Grec qui signifie *attacher autour de quelque chose*. Quelques uns ressembloient à *une piece de monoye*, qu'on perçoit pour les pendre au col

2 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 1.* où il est parlé de *Xénocrate*.
3 *Vide Buxtorf. Synagogam Jud.*
4 *De Diis Syris.*

col avec un filet. D'autres étoient faits en 5 *anneaux*, pour être mis aux doits ou ailleurs; d'autres comme des *brasselets* ou des *coliers*, qu'on portoit aux bras, ou autour du col; ou comme des couronnes, dont on entouroit la tête.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

On peut joindre aux amuletes, ou aux charmes tous les autres remedes superstitieux. On sait que l'Antiquité y ajoûtoit beaucoup de foi, & en employoit un grand nombre. Il y avoit, par exemple, certains simples que l'on ne cueuilloit, que l'on ne préparoit, & que l'on n'appliquoit point sans pratiquer en même temps de certaines choses qui, d'elles mêmes, ne pouvoient point faciliter l'effet du remede, ni augmenter sa vertu, en un mot qui sembloient tout à fait indifferentes; mais sans lesquelles on prétendoit néanmoins que le remede étoit inutile. Les livres des anciens Médecins contiennent plusieurs descriptions de semblables remedes, qui sont encore pratiquez aujourd'hui par des Empiriques & par des femmes, ou d'autres personnes credules. On en trouvera ci-après un exemple dans la troisiéme Partie, liv. 3. chapitre dernier; & un autre approchant dans la premiere Partie, liv. 2. chap. 3. où il est parlé de la racine de *Bara*.

Mais pour revenir aux Amuletes, il faut remarquer qu'il y en avoit aussi où ni les charmes, ni la superstition n'avoient point de part; quoique personne ne pût rendre raison des effets qu'on leur attribuoit, ni de la maniere dont ils agissoient. Cette derniere sorte d'amuletes est encore aujourd'hui approuvée par divers Médecins, quoi que d'autres n'y veuillent pas ajoûter foi. On aura occasion dans la suite de cette histoire, de parler plus amplement sur cette derniere matiere.

CHAPITRE XIII.

Esculape embrassoit aussi le solide de la Médecine. On l'a fait auteur de la Médecine Clinique. *On lui a attribué de merveilleuses cures, & même d'avoir fait revivre des morts.*

Ce n'étoit pas par les charmes seulement qu'Esculape pratiquoit la Médecine. Ce que nous avons dit après Pindare, qu'il donnoit *des breuvages adoucissans*, qu'il faisoit *des incisions*, & *qu'il appliquoit des remedes extérieurement*, fait voir qu'il ne négligeoit pas d'ailleurs le solide de l'art. On verra dans la suite s'il est vrai qu'il l'ait amené au point de perfection, que quelques uns ont prétendu. Galien, dans l'endroit que nous avons cité, où il dit qu'Esculape guérissoit les maladies *par la Musique*, &c. ajoûte, *qu'il ordonnoit à plusieurs d'aller à cheval, de prendre de l'exercice étant armez, & qu'il leur marquoit les sortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer*. On parlera ci-après plus amplement de cette maniere de traiter les malades, lors qu'il s'agira de la Médecine 1 *Gymnastique*, qu'il semble qu'Esculape ait inventée.

Il

---

5 *Voyez ci-après Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 3.
1 *Voyez Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 3.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il a auſſi été l'inventeur de la 2 Médecine *Clinique*, ou du moins il en a eu la réputation. Ce nom vient d'un mot Grec qui ſignifie 3 *le lit*; & quand on dit qu'Eſculape a le premier pratiqué la Médecine Clinique, c'eſt à dire, qu'il a été le premier qui ait viſité les malades *en leur lit*; ce qui ſuppoſe que les Médecins ne le faiſoient point avant ce temps là. Cela eſt confirmé par ce qui a été dit ci-deſſus de la maniere d'agir des Babyloniens, qui faiſoient porter leurs malades dans les carrefours, pour recevoir les avis des paſſans. Le Centaure Chiron ſe tenoit peut-être auſſi dans ſa grotte, attendant qu'on l'y vint conſulter. Et pour les Médecins de moindre importance, il y a de l'apparence qu'ils couroient les foires & les marchez pour débiter leurs remedes, comme font ceux qu'on appelle aujourd'hui *Empiriques*, ſans qu'ils s'aviſaſſent d'aller voir fréquemment les malades, comme on a fait depuis, pour obſerver les changemens qui leur arrivent.

Cette coûtume introduite par Eſculape fit que les Médecins qui l'imiterent furent appellez *Cliniques*, pour les diſtinguer des *Empiriques*, ou des *coureurs de marchez*. Quant à lui ſa méthode lui réuſſit ſi bien, qu'on ne parla plus que de la Médecine d'Eſculape. 4 Les jumeaux Caſtor & Pollux le voulurent avoir avec eux au fameux voyage des Argonautes; & quelques cures ſurprenantes qu'on publia qu'il avoit faites de certaines maladies, que le peuple regardoit comme deſeſperées, firent que l'on crut que non ſeulement il guériſſoit les malades, mais qu'il réſuſcitoit même les morts.

La fable ajoûte 5 que ſur la plainte que fit Pluton, que ſi on laiſſoit faire ce Médecin, perſonne ne mourant, les enfers ſeroient bien tôt vuides, Jupiter tua Eſculape d'un coup de foudre, & avec lui Hippolyte, que celui-ci avoit reſuſcité. Mais à la priere de ſon pere Apollon, il fut mis au rang des Aſtres, ſous le nom d'*Ophiucus*, qui eſt une conſtellation qu'on void au deſſous du *Scorpion*. Sur quoi il faut remarquer que s'il eſt vrai qu'Eſculape, ait été effectivement frappé du tonnerre ou de la foudre, il ne falloit que cela pour lui procurer l'apothéoſe; on ne manque pas, dit Artémidore, (*de inſomn. lib.* 2. *cap.* 8.) d'honorer ceux qui ont été frappez de la foudre, & de les regarder comme des Dieux. *Voyez le Chapitre ſuivant.*

Pindare aſſure qu'Eſculape fut porté à reſuſciter Hippolyte, par une grande ſomme qu'on lui promit; ce qui a fait dire à 6 quelques uns qu'Eſculape aimoit l'argent. Mais ce n'eſt pas le ſentiment d'un auteur cité par Suidas, qui dit, *que ce Dieu de la Médecine auroit traité Pauſon & Irus, & quelqu'autre pauvre que ç'eût été.* Si Eſculape étoit ſi charitable, il étoit bien juſte que les riches le payaſſent pour les pauvres. D'ailleurs ſi aujourd'hui on ne laiſſe pas de payer les Médecins, lors même qu'on croit qu'ils ont tué leurs malades, je ne vois pas pourquoi celui-ci auroit reſuſcité les gens gratis. 7 Un autre auteur a dit qu'Eſculape

2 *Hygin. cap.* 274.

3 Κλίνη. De ce mot a été formé celui de κλινικός, qui étoit d'ailleurs un nom commun aux malades & aux Médecins; ſignifiant également *un malade allitté*, & *un Médecin qui viſite les malades au lit.* Voyez encore d'autres ſignifications de ce mot, ci après, *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 1. & *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 2.

4 *Hyginus, fab. cap.* 14.

5 *Pindar. Pythior. od* 3. *Virgil. Æneid.* 3. *& alii.*

6 *Clemens Alexandrinus.*

7 *Polyanthus de Cyrene*, dans un livre qu'il avoit fait de l'origine des Aſclépiades. *Voſſ. de Hiſtoricis Græcis; lib.* 3.

lape avoit été foudroyé pour avoir guéri les filles de Prœtus, qui est ce qu'on *Des*
a attribué ci devant à Mélampe; & non pour avoir rendu la vie à Hippolyte. *xxviij.*
Mais celui ci n'auroit pas été le seul qu'Esculape eût résuscité, s'il en falloit *premiers*
croire la fable qui joint à Hippolyte un *Capanée*, un *Lycurgue*, un *Eriphile*, *Siecles*
8 un *Tyndarée*, un *Hymenée*, & même *Glauque*, fils de Minos, dont on a rap- *du Mon-*
porté l'histoire, au Chapitre second. *de.*

CHAPITRE XIV.

Si toute la Médecine d'Esculape se reduisoit presque à la Chirurgie, *comme l'ont crû quelques uns? Sentiment de Platon sur cette Médecine.*

On vient de voir ce que la fable dit de la Médecine d'Esculape; mais Celse & Suidas en parlent bien plus naturellement, S'il en faut croire le dernier de ces auteurs, Esculape ne donna pas la peine à Jupiter de le foudroyer; 1 *il mourut d'une inflammation de poumon, la Médecine humaine*, dont il étoit l'inventeur, *lui ayant manqué au besoin.* Celse nous apprend aussi que la grande repu-
„ tation d'Esculape lui a beaucoup moins coûté qu'on n'a dit. 2 Il n'y a point
„ de lieu, *dit-il*, où la Médecine ne se trouve; puisque les peuples les moins
„ éclairez ont eu conoissance des herbes, & de divers autres remedes fami-
„ liers, pour la guérison des playes & des maladies. Mais il est constant que
„ les Grecs l'ont cultivée un peu mieux que les autres nations, quoi qu'ils
„ n'ayent pas commencé à s'en servir dès leur premiere origine, mais seule-
„ ment peu de siecles avant nous; Esculape étant le plus ancien auteur, que l'on
„ ait sur cette matiere. Cet homme ayant cultivé un peu plus subtilement cette
„ science, qui avoit été jusques là entre les mains du vulgaire, qui la traitoit
„ d'une maniere fort grossiere, fut mis au rang des Dieux. Podalire & Machaon,
„ ses deux fils, ayant ensuite accompagné Agamemnon à la guerre de Troye,
„ furent d'un grand secours à l'armée. Cependant Homere ne dit pas qu'ils
„ ayent été employez dans la peste, ou dans aucune autre sorte de maladie
„ qui regnât dans le camp; mais seulement qu'ils guérissoient les blessures,
„ en se servant du fer & des médicamens; d'où il paroit qu'ils ne se mêloient
„ que de cette partie de la Médecine, qui est veritablement la plus ancienne
„ de toutes.
„ *Pline est dans le même seutiment.* 3 La Médecine, *dit-il*, a augmenté son
„ credit par un mensonge; ayant feint qu'Esculape avoit été foudroyé pour
„ avoir redonné la vie au fils de Tyndare; & n'ayant cessé de raconter que

---

8 Ou le fils de Tyndare, comme le dit Pline.

1 Ὁ δὲ ἀθλίως νόσῳ (τὴν πνευμονίαν καλέουσιν ἀσκληπιαδῶν παῖδες αὐτὴν) πιεζόμενος, τὴν μὲν πρώτην ἐδεῖτο τῆς ἀνθρώπων ἰατρικῆς. Cette maladie dont Esculape mourut donna sans doute occasion de croire qu'il avoit été frappé de la foudre; parce que ceux qui meurent d'une inflammation de poumon ou d'une pleurésie ont quelquefois les côtez livides & meurtris comme les ont ceux que la foudre a atteint en ces endroits. *Voyez ci-après, Part. 1. liv. 3. chap. 8. au mot* Pleurésie.

2 *Celsi præfat. lib. 1.*

3 *Liv. 29. chap. 1.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ d'autres avoient été ressuscitez par son secours, qui fit du bruit au temps „ de la guerre de Troye, depuis lequel on a eu plus de certitude des faits „ historiques; mais il se trouve que la Médecine d'Esculape ne consistoit alors „ qu'à savoir guérir des blessures.

On pourroit ajoûter, que si Esculape & ses fils avoient été Médecins, ils auroient sû mieux regler la nourriture de leurs malades, ce qui est un des principaux soins d'un Médecin, & n'auroient pas souffert qu'Eurypyle, qui avoit été blessé, eût pris un bruvage fait avec du *vin*, où l'on avoit mêlé un peu de *farine*, & de *fromage*; & Machaon lui même, étant blessé à l'épaule, n'auroit pas bû du vin, qui, au sentiment des Médecins, est tout à fait contraire aux playes.

La réponse que Platon fait à cette objéction donne en même temps une idée si particuliere de la Médecine d'Esculape & de ses fils, que nous ne saurions nous empêcher de rapporter tout au long ce qu'il en dit. 4 „ C'est une chose „ absurde, dit ce Philosophe, que les hommes ayent besoin de Médecins, „ non seulement pour les playes, & pour les maladies que causent l'intemperie „ de l'air & la bizarrerie des saisons, mais aussi pour celles qui viennent de „ la paresse & de la gourmandise, & qui remplissant les personnes *d'eaux* & „ de *vents*, comme si leur corps étoit un *lac*, ou une *cloaque*, ont obligé les „ successeurs d'Esculape d'inventer les noms nouveaux de *ventositez*, de *fluxions*, & de *Catarrhes*, dont on ne parloit point auparavant. Du moins „ ce qui me fait conjecturer, qu'on ne conoissoit point ces maladies du temps „ d'Esculape, c'est qu'au siege de Troye ses fils n'improuverent point un breuvage qu'une femme présentoit à Eurypyle blessé, quoi qu'il y eût de la farine défaite dans du vin de Pramnos & du fromage broyé, qui sont toutes „ choses propres à augmenter la pituite. Vous direz, sans doute, que cette „ boisson étoit ridicule & qu'elle ne convenoit nullement à un blessé? Mais „ il faut savoir que les Médecins Sectateurs d'Esculape n'ont point conu, avant „ 5 *Herodicus*, la Médecine d'aujourd'hui, qui est, pour ainsi dire, comme *le Pédagogue* des maladies. Cet homme étant Maître d'une Académie, où la „ jeunesse venoit s'exercer, & se voyant valétudinaire, s'avisa de faire entrer 6 *la Gymnastique*, (c'est à dire *l'art de s'exercer le corps*) dans la Médecine, & se procura par ce moyen un grand ennui, comme il le procura „ aussi à plusieurs autres qui l'ont imité dans la suite. Comment cela, direz „ vous? C'est qu'il se procura une longue mort; car en suivant ou en traitant avec trop d'exactitude une maladie qui de soi étoit mortelle, & dont il „ ne pouvoit par conséquent guérir, il s'applica si fort à y chercher des remedes, que quittant toutes autres affaires, il employa toute sa vie à dorloter son corps; en sorte que se trouvant mal, pour peu qu'il s'écartât de la maniere de vivre qu'il avoit choisie, & ayant cependant de la peine à mourir: „ il atteignit la vieillesse, sans se guérir, par cétte conduite que nous avons „ appellée *Pédagogue*, ou, si vous voulez, *Gouvernante*, ou *Mere nourrice* des „ maladies plutôt que des malades. O le beau prix qu'il remporta de son art! „ Certes il le remporta tel que méritoit un homme qui ne savoit pas que ce „ n'étoit

4 *De Republica lib.* 3. On trouve le même discours abregé dans Maximus Tyrius, *sermon.* 29.

5 *Voyez ci-après Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 8.

6 Cet art, comme on le verra ci-après, régloit aussi bien la maniere de vivre & de se nourrir, que celle de s'exercer.

„ n'étoit point par ignorance, ou faute d'expérience, qu'Esculape n'avoit pas enseigné à ses descendans cette pénible méthode; mais parce qu'il étoit persuadé que dans une ville, ou une societé, bien réglée, chacun avoit sa tâche assignée qu'il falloit nécessairement faire, & qu'il ne devoit rester à personne assez de loisir, pour être valétudinaire toute sa vie, & pour n'avoir soin que de son corps. Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ Si vous voulez être convaincu de la justice du procedé d'Esculape, vous n'avez qu'à faire réflexion sur la difference qu'il y a entre la maniere d'agir des artisans, & celle des personnes riches. Si un masson, ou un charpentier tombe malade, il exige dabord du Médecin qu'il le guérisse, ou *en le faisant vomir*, ou *en le purgeant*, ou en lui faisant quelque *operation de la main*, par le moyen *du fer* ou *du feu*. Que si on lui ordonne d'observer un long régime de vivre, il vous dira dabord qu'il n'a pas le loisir d'être malade de si long temps, & que ce n'est pas son affaire de trainer une vie languissante, ou d'être perpétuellement dans les remedes, sans pouvoir travailler. Sur cela il congedie son Médecin, &, retournant à sa maniere de vivre ordinaire, s'il vient en convalescence il vacque à son ouvrage; ou, si son corps ne peut plus soûtenir le mal, il se trouve enfin délivré en même temps de la vie & de toutes les affaires du monde. Il semble veritablement que c'est là l'usage que doit faire de la Médecine un Artisan, à qui le travail est si nécessaire que quand il ne peut plus s'y appliquer il lui est avantageux de mourir. Mais, dira-t-on, il n'en est pas de même d'un homme riche, ou d'un homme qui vit de ses rentes, puis qu'il n'est jamais si pressé de faire ce qu'il a à faire, que lors qu'il est empêché d'y travailler il faille nécessairement qu'il meure? Vous ne prenez pas garde que de quelque condition ou profession qu'on soit, il est du bien de la societé qu'on ne soit pas oisif, & que chacun travaille à l'emploi auquel il est appellé; ce qui ne peut être, pendant qu'on est toûjours à s'écouter; &, qu'à force d'être attentif à sa santé, on se croid presque incessamment malade. De sorte que cette nouvelle Médecine est préjudiciable non seulement à tous les particuliers, mais encore à toute la societé en general.

„ Je pense qu'Esculape, convaincu de ces veritez, s'est contenté d'enseigner aux hommes d'un bon temperament, & qui avoient eu une bonne éducation, des moyens de se tirer des maladies qui leur survenoient par des causes étrangeres, en prenant quelques remedes, ou en souffrant quelques incisions; sans qu'il fût besoin de changer leur maniere de vivre acoûtumée, pour ne ne pas les distraire de leurs occupations. Mais pour les corps qui étoient valétudinaires par une corruption intérieure il ne les a point voulu entreprendre, & il n'a point tâché de prolonger leur vie par artifice; de peur qu'étant affoiblis & épuisez par cette méthode, ils n'engendrassent des enfans valétudinaires comme eux; estimant qu'il n'étoit ni du bien d'un homme, qui ne pouvoit pas vivre comme les autres, ni de celui de la societé, qu'il fût au monde. Les fils d'Esculape essuyerent le sang des blessures de Ménélaus, blessé par Pandare, & lui appliquerent des onguens adoucissans, mais ils ne lui prescrivirent, non plus qu'à Eurypyle, aucune loi touchant le manger & le boire; dans la pensée que les médicamens devoient suffire pour guérir des hommes qui, avant que d'être blessez, étoient d'une bonne constitution, & acoûtumez à vivre sobrement, quoi que dans cette occasion ils bussent même du vin. Et à l'égard des hommes qui étoient sujets à des maladies, ou naturellement, ou par leur intemperance, ils ne croyoient pas, comme

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ on l'a dit, qu'il fût expédient ni à eux, ni aux autres qu'ils vécussent, ou que „ la Médecine fût faite pour eux, ni qu'on dût les guérir, quand même ils „ auroient été plus riches que Midas.

Voila ce que dit Platon. Cette maniere de traiter les malades a beaucoup de rapport avec la conduite des *Lacédémoniens*, qui plongeoient dans du vin leurs enfans, en venant au monde, quoi qu'ils sussent bien que cela faisoit mourir Epileptiques ceux qui se trouvoient d'une constitution délicate. Ils croyoient qu'aussi bien auroient-ils perdu leur peine à les élever, & que leurs soins n'étoient bien employez que lors qu'ils nourrissoient des enfans forts & robustes. On dit que c'est dans la même vüe que cette espece de Voleurs qu'on appelle *Bohemiens*, lavent leurs enfans qui viennent de naitre, dans l fontaine, la plus proche pour éprouver s'ils pourront supporter la fatigue que leu. mêtier demande. 7 Virgile disoit la même chose des anciens Latins.

Sur ce pied là le bon Esculape n'auroit été guere propre pour être Médecin des Dames, ou de ceux qui sont sujets à la maladie des *hypochondres*. Mais il est bien permis de douter du sentiment que Platon lui attribue. Il y a plus d'apparence qu'Esculape & ses fils n'en savoient pas davantage, & l'on verra dans la suite qu'en ce temps là cette partie de la Médecine *qui regle la nourriture des malades*, n'étoit pas conue.

Il faut envisager ces Anciens comme nos païsans d'aujourdhui, qui ne conoissent point d'autre nourriture que le pain, ou celle dont ils usent à l'ordinaire; & qui ne prennent rien du tout dès qu'une fievre continue, ou quelqu'autre maladie, les met hors d'état de manger comme auparavant. Galien, ou le Médecin 8 Herodote, ont beau nous dire que la Médecine d'Esculape étoit *parfaite* & *divine*. Cet art ne pouvoit pas être fort avancé de ce temps là, & la Médecine d'Esculape & de ses fils ne pouvoit qu'être assez grossiere, comme l'a remarqué Celse. Il y a même de l'apparence, comme le dit cet auteur & Pline avec lui, dans les passages que nous avons citez, que leur science ne passoit guere les bornes de la *Chirurgie*. La plus considerable des cures d'Esculape, & qui a fait dire qu'il rendoit la vie aux morts, étoit Chirurgicale; puis qu'elle fut faite sur Hippolyte, à qui des chevaux avoient déchiré ou fracassé tous les membres; & nous ne voyons pas qu'on en attribue aucune autre ni à lui, ni à ses fils, où ils ayent employé des remedes internes.

A la verité l'on peut dire que ces raisons ne sont pas suffisantes pour dégrader ces Médecins, puis qu'ils ont pû exercer plus d'une profession, & que l'argument qui se tire du silence d'Homere, sur leurs autres cures, ne prouve pas nécessairement qu'ils n'ayent jamais traité que des blessez. La gravité du Poëme Epique ne permettoit pas de produire sur la scene des Héros malades de la *Colique* ou de la *Diarrhée*. Et à l'égard des *pestiferez* du camp d'Agamemnon, il ne faut pas s'étonner s'il n'est pas remarqué que *Podalire* & *Machaon* les ayent secourus; la cure de cette maladie ayant paru à ces Anciens si fort au dessus des forces de l'art humain, qu'ils n'attendoient, en cette occasion, point d'autre secours que celui qui venoit immédiatement du ciel. Cela étoit du moins conforme à leurs principes, puis que la colere des Dieux leur sembloit être la cause immédiate de la peste, comme Homere s'en explique clairement.

Mais

7 Durum à stirpe genus natos ad flumina primùm Deferimus, sævóque gelu duramus & undis.

8 *Auteur du livre intitulé l'Introduction, attribué à Galien.*

Mais si l'on ne doit pas nier qu'Esculape & ses fils ayent été *Médecins*, parce qu'on n'a pas d'exemples de maladies internes qu'ils ayent traitées, on ne doit pas non plus l'assurer sans des témoignages suffisans. Celui de Galien, qui parle, comme on l'a vû, des cures qu'Esculape faisoit par le moyen de la *musique*, par *l'exercice à pied & à cheval* &c. peut être suspect, parce que cet auteur étant d'une ville consacrée à Esculape, il étoit obligé de parler avantageusement du Dieu de sa patrie, comme il l'appelle lui même. Outre qu'il se peut, & qu'il y a même plus d'apparence, que Galien parle en cet endroit des cures d'Esculape déifié, ou des conseils que ce Dieu donnoit par ses prêtres, auxquels on devoit plutôt les attribuer, comme nous le verrons ci-après. L'autorité de Pindare, que l'on a cité, ni celle de tous les autres Poëtes qui peuvent avoir parlé de cette affaire, n'est pas non plus assez forte, l'exaggeration étant inséparable de la Poësie. Le consentement presque universel de l'Antiquité, qui a reconu Esculape pour le premier auteur de la Médecine en general, & qui lui a sacrifié comme au Dieu de la santé, est d'un beaucoup plus grand poids.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XV.

Conciliation du sentiment commun qui fait Esculape auteur de la Médecine en general, avec celui qui ne lui attribue que la conoissance de la Chirurgie. On fait voir en même temps l'antiquité & la nécessité de cette partie de la Médecine; & l'on examine jusques où Esculape pouvoit l'avoir poussée.

POur concilier le sentiment general avec celui de Celse & de Pline, il faut supposer que du temps de Chiron & d'Esculape la Chirurgie étoit la partie la plus recherchée de la Médecine, ou qu'on regardoit comme la plus nécessaire; les autres pouvant être exercées par toutes sortes de personnes indifferemment, ou ne paroissant pas d'une égale utilité.

Ce n'est pas que les gens de ce temps-là eussent des corps autrement faits que les nôtres, pour être exemts des maladies qu'on apelle *internes*, quoi qu'on les ait supposez plus robustes ou moins sujets à être malades que nous ne le sommes. Mais lors qu'ils étoient attaquez d'une *fievre*, par exemple, ou d'une *pleurésie*, ou ils prenoient le parti de la patience, attendans ce que feroit la nature; ou s'ils prenoient quelques remedes, c'étoit quelque chose de familier & que leur propre experience, ou celle de leurs proches, qui ne faisoient point profession de Médecine, leur fournissoit.

Par là il leur arrivoit assez souvent de se tirer d'affaire; mais il est visible que si ces remedes aisez & communs étoient utiles contre le déreglement des humeurs, ils ne le pouvoient être lors qu'il s'agissoit ou d'un *bras cassé*, ou d'une *épaule disloquée*. Les maladies de cette nature demandent une experience particuliere & une adresse de la main, qui ne peut s'acquerir que par un long usage; de sorte qu'il a fallu nécessairement que quelques particuliers s'attachassent à cela seul, pour y pouvoir mieux réussir; & il est arrivé que l'on a donné à ces particuliers le nom de *Médecins*, par excellence, parce qu'ils guérissoient des maladies dont on ne pouvoit se tirer sans leur secours. Il pouvoient, à la verité, guérir aussi quelques maladies internes, mais ce n'étoit pas là le

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

beau côté de leur art. C'est sans doute par cette raison, que Celse regarde la Chirurgie comme la plus ancienne partie de la Médecine. L'on a pû se passer en quelque façon des autres parties, mais celle ci a dû être en usage presque aussi tôt qu'il y a eu des hommes. Car si la bonne constitution, & la maniere de vivre simple & uniforme des premiers hommes les a rendus, comme on l'a remarqué au commencement, moins sujets aux maladies que nous, elle ne les a pas rendus invulnerables, ni exemté de se casser un bras ou une jambe. S'il est donc vrai qu'ils n'ont pû se tirer de semblables accidens, par la seule force de la nature, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont eu besoin de recourir à l'assistance d'autrui. Il s'ensuit encore, que ceux qui se sont distinguez par leur adresse en cette rencontre, ont dû être d'abord fort recherchez & fort considerez dans la societé; pour le besoin sensible qu'on en a eu. C'est ce qui fait dire à Homere, *qu'un Médecin vaut autant que plusieurs autres hommes.*

Si l'on joint au besoin évident que l'on a eu de la Chirurgie le secours visible que l'on en tire, il n'y a pas à douter que cette partie de la Médecine n'ait dû s'établir beaucoup plutôt que les autres. 1 *Les effets de la Chirurgie,* dit Celse, *sont ce qu'il y a de plus évident dans toute la Médecine. Comme la fortune, ou le hazard, ont beaucoup de part au succès des maladies, & que les mêmes choses sont tantôt salutaires & tantôt sans effet; on peut douter si la santé doit être plutôt attribuée à la vertu des remedes qu'à la bonne disposition du corps, ou à la force du temperament. Dans les cas même où l'on se sert le plus de remedes, quoi que le secours qu'on en retire soit le plus sensible, neanmoins on peut dire que souvent on cherche en vain la santé par leur moyen, & qu'il est plusieurs occasions où on la recouvre sans cela. On le remarque particulierement dans les malades des yeux, qui ayant été longtemps tourmentez par les Médecins, guérissent quelquefois quand on n'y fait plus rien. Mais pour ce qui concerne cette partie de la Médecine qui se sert de la main pour guérir, il est visible que quelque secours qu'elle retire d'ailleurs, elle a le plus de part aux guérisons qu'elle opere.*

Voila ce que dit Celse. Or il n'a pû se faire que ce secours si évident & si palpable de la Chirurgie n'ait frappé les peuples les moins éclairez; mais il n'en a pas été de même du reste de la Médecine. Quelques uns ont crû que l'on pouvoit absolument s'en passer; & ceux qui n'ont pas été de ce sentiment n'ont pas crû pour cela qu'il fallût y apporter tant de façons, supposant que chacun pouvoit être Médecin à soi même, ou pouvoit en tout cas prendre conseil du premier qui se rencontroit. Nous voyons encore aujourd'hui la pluspart des païsans, sur tout ceux qui sont éloignez des villes, venir à un âge fort avancé, sans se servir de Médecins; au lieu que dans les accidens, qui demandent la main du Chirurgien, ils l'appellent aussi tôt.

Les Grecs du temps, dont nous parlons, devoient être à peu près sur le même pied; un Chirurgien leur tenoit lieu de tout, par rapport à la Médecine. Il est même fort probable que la Chirurgie d'Esculape & de ses fils n'étoit pas venue où elle est aujourd'hui, ni seulement où elle étoit déja du temps d'Hippocrate. L'usage du *fer* & du *feu* n'étoit apparemment pas si commun alors, qu'il l'a été depuis. Lors qu'Esculape pensoit des *playes*, il se contentoit sans doute des *incisions* qu'il falloit nécessairement faire pour tirer, par exemple, une fleche ou un dard d'une partie blessée, sans en faire dans les occasions où on

1 *Præfat. in lib.* 7.

on les croit néceſſaires aujourd'hui. Beaucoup moins encore venoit il à *cautériſer* ou à appliquer *le feu*, comme on l'a fait depuis; ne ſe ſervant guere dans ces occaſions que de l'application de quelques 2 *herbes ſpécifiques*, ou de quelques 3 *medicamens adouciſſans* ou *qui ôtent la douleur*. C'eſt ce qui a faît dire que Chiron étoit inventeur de cette eſpece de Chirurgie, qui ſe ſert particulierement des *herbes*.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

La maniere dont les Romains traiterent le premier Médecin, c'eſt à dire, le premier Chirurgien, qui fut entré dans leur ville, confirme encore ce qu'on vient de dire. 4 Sa méthode qui étoit celle de la Chirurgie ordinaire, telle qu'elle ſe pratiquoit dans la Grece, où cet art étoit déja fort avancé, leur parut ſi cruelle qu'ils le regarderent comme un bourreau. Il n'y a pas d'apparence que ces peuples là ſe fuſſent entierement paſſé de la Chirurgie, avant la venue de cet étranger. Les guerres continuelles, où ils étoient engagez, leur rendoient cet art abſolument néceſſaire; mais comme ils étoient ſans doute accoûtumez à une Chirurgie plus douce, telle que nous ſuppoſons qu'étoit celle d'Eſculape, ils ne purent que trouver la Chirurgie nouvelle extrémement rude.

Le ſavoir d'Eſculape pouvoit s'étendre d'ailleurs à la réduction des *fractures* & des *luxations*; & il poſſedoit apparemment la conoiſſance de divers ſimples dont il faiſoit application ſur les *tumeurs*, & ſur les *ulceres*, & avec leſquels il guériſſoit toutes les autres maladies extérieures; tout cela ſans beaucoup employer le fer, & ſe ſervant encore moins du feu. C'eſt à quoi ſe bornoit, à mon avis, toute la Chirurgie de ces anciens Maîtres. Mais, dira-t-on, comment ſe peut-il faire que des gens d'un ſavoir ſi limité ayent paſſé pour les Inventeurs de la Médecine? Je répons premierement que l'on ceſſera d'en être ſurpris, ſi l'on fait réflexion que la Chirurgie étant, comme on l'a dit, une partie des plus néceſſaires de la Médecine, & Eſculape & ſes fils l'ayant exercée dans un temps où l'on ne reconoiſſoit guere d'autres Médecins que les Chirurgiens, ils ont pû fort naturellement paſſer pour les auteurs d'un art en géneral dont ils ont exercé la partie qui étoit la plus recherchée. Il faut remarquer en ſecond lieu qu'encore que l'on ait ſuppoſé qu'Eſculape paroiſſoit plus du côté de la Chirurgie, que de celui de la Médecine, il ne s'enſuit pas qu'il ne ſe mêlât point de cette derniere ſcience. Il eſt probable, comme on l'a dit, qu'il traitoit auſſi bien les maladies internes que les externes, & qu'il exerçoit toutes les partie de la Médecine, comme l'ont fait tous les Médecins qui l'ont ſuivi juſqu'à Hippocrate, & même long temps après; quoi que ſon principal talent fût la Chirurgie, & que ce ſoit l'endroit par on il s'eſt diſtingué; ce qui a ſuffi pour lui acquerir une grande réputation par rapport à tout le reſte de la Médecine. Voila, ce me ſemble, comme on doit expliquer les paſſages de Celſe & de Pline que l'on a citez, & concilier leur ſentiment avec celui de tous les autres.

CHA-

2 Ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν. *Il appliqua d'une racine amere ſur la playe.*

3 Ἤπια, ὀδυνήφατα φάρμακα, *dit Homere.*

4 *Voyez part. 2. liv. 3. chap. 2.*

CHAPITRE XVI.

Si supposé qu'il y ait eu deux Hommes differens, un Egyptien, & un Grec, qui ayent tous deux porté le nom d'Esculape, on en pourroit inferer ou que le premier a été plus savant que le dernier, ou qu'ils ont tous deux également inventé la Médecine chacun en son païs? On examine aussi par occasion comment cet Art a passé d'un peuple à l'autre.

COmme on a fait mention d'un autre Esculape, qu'on a dit avoir été Egyptien, & avoir inventé la Médecine, quelcun pourroit soupçonner que celui ci étoit plus habile que le Grec, & qu'il a veritablement possedé cet art dans toute son étendue. Ces deux Esculapes peuvent bien, comme on l'a vû, être réduits à un. Mais si l'on veut absolument qu'il y en ait eu deux, un Egyptien & un Grec, il n'est pas impossible que l'un n'ait eu un savoir plus étendu que l'autre; mais c'est surquoi nous n'avons nulle instruction. Il paroit seulement, par ce que nous avons dit du dernier, que la Chirurgie étoit son principal talent.

On peut encore faire cette question; Si, supposé qu'il y ait eu deux Esculapes, l'un en Egypte & l'autre en Grece; ils peuvent tous deux avoir inventé la Médecine chacun en son païs? On répond que rien n'empêche qu'ils ne puissent avoir passé pour les inventeurs de cet Art, chacun chez soi. 1 Les Magnésiens soûtenoient, comme on l'a vû ci dessus, que *Chiron* étoit le premier des hommes qui eût écrit de la Médecine. Les Tyriens assuroient la même chose de leur Roi Cadmus, à qui ils offroient les prémices des plantes, supposans qu'il en avoit enseigné l'usage dans les maladies. Les Magnésiens & les Tyriens ne pouvoient pas également avoir raison; mais on pouvoit seulement inferer de ce que ces peuples disoient, l'un touchant Chiron, & l'autre touchant *Cadmus*, que ces deux hommes avoient commencé, chacun dans sa patrie, à pratiquer les premiers la Médecine; & la même chose peut être arrivée non seulement aux deux Esculapes, mais à plusieurs autres en differens endroits du monde; soit dans le même temps, soit en des temps differens.

On demandera en troisiéme lieu, si tous ces Inventeurs de la Médecine, ou qui ont été reputez tels, n'ont rien pris l'un de l'autre? Il se peut que chacun ait commencé de faire parmi les siens ses experiences & ses découvertes particulieres, sans le secours des étrangers, & qu'on s'en soit tenu là tant que le commerce n'a pas été commun entre les hommes. Mais les peuples s'étant insensiblement unis par cette voye, les conoissances ont en même temps passé d'une nation à l'autre, chacun ayant voulu, imiter & introduire chez soi ce que les autres avoient de bon. C'est de cette maniere que la Médecine s'est établie, & qu'elle s'est perfectionnée en chaque païs, c'est à dire, à mesure qu'on y a joint aux lumieres qu'on avoit déja celles qu'on a tirées de dehors. Or quoi que le savoir de ceux qui ont commencé dans chaque lieu ne fût que fort médiocre, en comparaison de celui des Médecins qui sont venus après, néanmoins

1 *Plutarch. Sympoſiac. lib. 3. quæſt. 1.*

moins comme ils ont jetté les premiers fondemens, & qu'on ne conoiſſoit rien alors de plus parfait, on ne leur a pas moins tenu conte de leurs efforts que s'il n'y avoit rien eu à ajoûter à leurs découvertes.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Voila l'idée qu'on doit avoir de ceux, à qui l'on a attribué *l'invention de la Médecine*. Mais il y aura cette difference, entre le premier des Eſculapes & les autres dont les Grecs ont fait mention, que s'il eſt auſſi vieux qu'on l'a dit, il aura non ſeulement tracé les premiers traits de cet art, dans le païs où il a vêcu, comme ceux dont on a parlé ont fait dans le leur, mais il pourra encore paſſer pour le plus ancien de tous.

Ce qu'on vient de dire, en dernier lieu, fait naître une quatriéme queſtion, ſavoir, quels ſont ceux des peuples dont on a parlé qui ont les premiers cultivé la Médecine? Il n'y a pas de doute, que ce ſont les Aſſyriens, ou les Egyptiens, & les Phéniciens qui ſont d'ailleurs les plus anciens des peuples conus. L'Egypte a été appellée *la mere des Arts*, & les Grecs ont eux mêmes reconu qu'ils en avoient tiré la Religion, & preſque tout ce qu'il y a de ſciences & de beaux Arts. La Phénicie leur avoit auſſi fourni la conoiſſance des *Lettres*; en ſorte que les Grecs tenoient de ces peuples tout ce qu'ils avoient de plus curieux, & qu'ils avoient même reçû aſſez tard, comme les Romains tarderent longtemps avant que d'introduire dans leur République ce qu'ils tirerent à leur tour des Grecs, concernant les mêmes conoiſſances. Pour ce qui eſt des lumieres que les Egyptiens & les Phéniciens eux mêmes avoient pû tirer de l'Aſſyrie & de la Caldée, & qui pouvoient être émanées des premiers hommes du monde, on n'a rien de certain là deſſus.

CHAPITRE XVII.

1 *MACHAON, & PODALIRE, deux fils d'Eſculape, fameux Médecins ou Chirurgiens; leurs femmes, & leur famille.*

2 QUelques Anciens ont cru que le premier de ces fils d'Eſculape n'étoit que Chirurgien, mais que le dernier étoit Médecin; ce qu'on a dit ci-deſſus ſert à decider cette queſtion. MACHAON étoit l'aîné, comme on le récueille de ce que Q. Calaber fait dire à Podalire au ſujet de la mort du premier; *que ce cher frere l'avoit élevé comme ſon fils, après que leur pere avoit été reçû dans le ciel, & qu'il lui avoit enſeigné à guérir les maladies*. Quoi qu'Homere mette toûjours Podalire le premier, quand il parle de lui & de ſon frere, ce n'eſt pas une conſéquence; & il eſt viſible que ce n'eſt que 3 pour ajuſter ſon vers. Ce que ce Poëte dit d'ailleurs de Machaon fait voir qu'il étoit le plus eſtimé, & qu'on l'appelloit préferablement à ſon frere, pour penſer les plus grands de l'armée. Ce fut Machaon qui traita *Menelaus* bleſſé par Pandare, en eſſuyant premierement le ſang de ſa bleſſure, (& non pas *en le ſuçant avec les levres*, comme l'ont cru quelques ſavans, trompez par la double ſignification du mot qu'Ho-

---

1 *Voyez encore le chapitre dixneuvieme.*
2 *Voyez Euſtathe ſur le quatrieme de l'Iliade.*
3 ποδαλείριος, ἠδὲ μαχάων.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

qu'Homere employe en cette rencontre) & après avoir essuyé la playe, en y appliquant des remedes adoucissans, comme faisoit son pere. Ce fut aussi Machaon qui guérit *Philoctete*, qui avoit été rendu boiteux, pour s'être laissé tomber sur l'un des pieds une flêche trempée dans le fiel de l'Hydre de Lerne, présent ou dépôt que lui avoit remis Hercule en mourant. Cette cure marqueroit que Machaon devoit être plus habile en son art, que le Centaure Chiron, qui ne pût se guérir, comme on l'a dit, d'une blessure de cette sorte.

Au reste les deux freres étoient tous deux soldats, aussi bien que Médecins; & Machaon semble avoir été fort brave. 4 Il fut du nombre de ceux qui entrérent dans le *Cheval de bois*, cette fameuse machine dont les Grecs se servirent pour prendre Troye. Il fut une fois blessé à l'épaule dans une sortie que firent les Troyens; & il fut enfin tué dans un combat singulier, qu'il eut contre Nirée, ou 5 selon d'autres, contre Eurypyle, fils de Telephe. Machaon & Podalire sont aussi mis au nombre des galans d'Hélene.

6 La femme de Machaon s'appelloit *Anticlea*. Elle étoit fille de *Diocles*, Roi de Messénie. Il en eut deux fils, NICOMACHUS & GORGASUS, qui demeurerent à *Phére* & posséderent le Royaume de leur ayeul, jusques à ce que les Héraclides, au retour de la guerre de Troye, se fussent emparez de la Messénie & de tout le Peloponnese, d'où ils les chasserent, aussi bien que quelques autres. Pausanias parle encore de trois autres fils de Machaon; d'un SPHYRUS; d'un ALEXANOR; & d'un POLEMOCRATES. Il y a de l'apparence qu'une partie d'entr'eux furent Médecins, & peut-être même qu'ils suivirent tous la profession de leur pere, qui fut conservée dans la famille avec un grand soin, comme ou le verra ci-après. Au reste je ne sai si Machaon étoit Roi par lui même, ou s'il tenoit seulement cette dignité de sa femme, mais Homere l'appelle en deux ou trois endroits *Pasteur des peuples*, qui est le titre qu'il donne à Agamemnon & aux autres Rois. Pausanias, que nous avons cité ci-dessus, au sujet du combat singulier de Machaon, ajoûte qu'il fut enseveli dans la Messénie, où ses os furent apportez du camp de devant Troye, par les soins de *Nestor*. Sur quoi il faut remarquer que ce combat de Machaon, qui se fit dans le camp dont on vient de parler, & ou ce vaillant Médecin fut tué, ne s'accorde pas bien avec ce que l'on a dit, après Hyginus, que Machaon fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois. On sait que Troye fut prise immédiatement après que ceux qui étoient renfermez dans ce cheval en furent sortis.

Quant à PODALIRE, 7 comme il revenoit de la guerre de Troye, il fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où un berger qui le reçût, ayant appris qu'il étoit Médecin, le mena au Roi *Damæthus*, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison. Il la guérit *en la saignant des deux bras*, ce qui fit tant de plaisir à ce Roi qu'il la lui donna en mariage, avec la *Chersonêse*, où Podalire bâtit deux villes, l'une qu'il appella *Syrnum*, du nom de *Syrna*, sa femme; & l'autre *Bybassus*, qui étoit le nom du berger qui l'avoit reçû après son naufrage.

Podalire eut entr'autres enfans un HIPPOLOCHUS, duquel *Hippocrate* se disoit être descendu, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE

4 *Hyginus, fabul. lib.* 1. *cap.* 81. 108. 113.
5 *Pausanias in Laconic. Q. Calaber, lib.* 6. & 7.
6 *Pausanias in Messeniac. Strabo lib.* 8.
7 *Stephan. Byzantin. in voce* Syrna.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XVIII.

Premier exemple de la Saignée. *Reflexions sur l'antiquité & sur l'invention de ce remede; sur celle de* la Purgation; *& sur ce qu'on a dit que les bêtes ont enseigné aux hommes divers remedes.*

LA Saignée dont se servit Podalire, comme on la vû au Chapitre précedent, étant le plus ancien exemple que nous aiyons de ce remede, mérite bien que nous y facions quelques réflexions. Comme on ne sait point où Estienne de Byzance, de qui nous tenons cette histoire, a pris ce qu'il en dit, & qu'il est le seul qui rapporte ce fait, il peut y avoir lieu d'en douter.

1 Un auteur moderne que l'on a déja cité, croit que le silence d'Homere sur le sujet de la *Saignée* est un fort argument pour prouver qu'elle n'étoit pas conue de son temps; & que si ce Poëte avoit eu conoissance d'un remede de cette nature, il en auroit plûtôt parlé que de cent autres bagatelles dont il charge ses Poëmes. Mais on peut répondre que les œuvres d'Homere n'étant pas des livres de Médecine, son silence sur la Saignée ne peut faire ni pour, ni contre. Si l'on objecte qu'il a bien parlé du *Moly* & du *Nepenthès*, on répond que les loix du Poëme Epique, aussi bien que celles du Sublime, le permettoient. Le *Moly* étant un remede contre les enchantemens, il entroit aussi naturellement dans cette sorte de Poësie que les enchantemens mêmes. Et pour ce qui est du *Nepenthès*, quand ce n'auroit été, comme on le croit, que de l'*Opium*, comme c'est une drogue dont on ne sauroit assez admirer les effets, Homere pouvoit fort bien en parler. Il n'en a pas été de même des remedes, dont Podalire & Machaon se sont servis dans les blessures, ce Poëte s'est contenté de les indiquer sous le nom general de *medicamens adoucissans*, ou de *racines ameres*, sans les désigner plus particulierement. Supposé donc que ces Médecins employassent aussi la Saignée, Homere, par la même raison, n'étoit pas d'obligation d'en parler, & peut-être n'en a-t-il rien dit parce que ce remede étoit déja très commun de ce temps là.

En un mot, si le raisonnement de ce savant homme avoit lieu, on en pourroit aussi légitimement inferer que l'on ne *purgeoit* point du temps d'Homere, puisque ce Poëte n'en dit rien; ce qui n'est pas vraisemblable, & qu'on n'oseroit à mon avis soûtenir.

On peut fonder une seconde objection contre l'antiquité de la Saignée, sur ce que Ciceron rapportant, comme on l'a vû ci dessus, ce que le premier & le troisiéme des Esculapes dont il parle, ont inventé, il ne fait point mention de ce remede. Mais il se peut que le second Esculape, dont Ciceron ne dit rien, si ce n'est qu'il étoit frere du second Mercure, & qu'il fut foudroyé, ait été celui qui a inventé la Saignée. Ce que Diodore & Hérodote disent des Egyptiens, sembleroit encore prouver que ces peuples, que l'on a dit avoir eu des premiers conoissance de la Médecine, ne mettoient point en usage la Saignée; les principaux remedes dont ils se servoient se trouvans réduits, selon ces

1 *Voyez le Parére del S. Lionardo di Capoa.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

ces auteurs, à la *Diete*, aux *Lavemens*, & aux *Purgatifs* ou *Vomitifs*. Si la Saignée avoit été conue chez eux, il semble que c'étoit un remede assez considerable pour ne le pas oublier. Mais on peut répondre que ces auteurs parlent de ces remedes comme des plus ordinaires, & qu'on pratiquoit tous les jours, à peu près comme si l'on disoit aujourd'hui que les Anglois se servent fort de *Vomitifs*, & les Allemands de *Sudorifiques*; ce qui n'empêche point qu'ils ne se facent quelquefois tirer du sang, quoi qu'à la verité ils le facent plus rarement; particulierement les derniers. Il est probable d'ailleurs que l'Egypte étant un païs beaucoup plus chaud que la Grece, on n'y saignoit pas si souvent.

Pour revenir à Estienne de Byzance, ou à ce qu'il dit de la Saignée faite par Podalire, quand on supposeroit que c'est une fable, on peut dire que l'incertitude où l'on est touchant le temps auquel on a commencé de saigner est une preuve très-certaine de l'antiquité de ce remede. Joignez à cela qu'Hippocrate, qui est le plus ancien auteur que nous aiyons sur la Médecine, & le premier qui ait parlé de la Saignée, ne nous permet pas de croire que de son temps ce fût un remede nouveau, ou inventé depuis peu. Et quoi qu'il ne nous fournisse pas des preuves bien formelles du contraire, cependant on peut légitimement inferer que la Saignée se pratiquoit dès longtemps auparavant, de ce que ce Médecin faisoit déja ouvrir toutes les veines qu'on ouvre aujourd'hui; celles des *bras*, des *pieds*, du *jarret*, du *front*, de la *langue* &c. On étoit même déja assez hardi pour oser ouvrir, couper, ou brûler *les arteres*, par le moyen du fer & du feu. On appliquoit aussi des *Ventouses scarifiées*. Toutes ces differentes manieres de tirer du sang supposent à mon avis nécessairement que la Saignée se pratiquoit déja depuis fort longtemps; n'étant pas probable que l'on ait osé ou pû en venir là, ou faire tant de choses du premier coup.

Quant aux *Purgatifs*, l'on a vû que Ciceron en attribuoit l'invention au troisiéme Esculape, & Mélampe nous a fourni le premier exemple de ce remede. Mais quand tout cela seroient aussi des fables, on a d'ailleurs des preuves convainquantes de l'antiquité de la Purgation; comme en ce que dit Hérodote, le plus ancien des Historiens Grecs, & Diodore après lui, de la coûtume des anciens Egyptiens, qui se servoient d'un médicament qui les *purgeoit* & les faisoit *vomir*. 2 On croit que c'étoit une espece de *raifort*, ou une herbe qui ressembloit au *seleri*, ou une composition, qui étoit comme une sorte de *biere*.

On soûtiendra encore l'antiquité de la purgation, par la même raison que l'on a apportée en faveur de la Saignée; c'est à dire, par les divers purgatifs que l'on conoissoit déja du temps d'Hippocrate, tels que sont l'*Ellebore*, l'*Elaterium*, le *Peplium*; la *Coloquinte*, la *Scamonée* &c. Il semble que ces médicamens ne peuvent pas avoir été tous découverts en même temps. On ne peut pas même douter, à l'égard de l'*Elaterium*, en particulier, qu'il ne fût conu dès longtemps auparavant, puis qu'il étoit déja en usage parmi les Médecins *Cnidiens*, qui avoient précedé Hippocrate. Il y auroit encore moins à douter touchant l'*Ellebore*, si l'histoire de Mélampe, qui a été rapportée, n'étoit point fabuleuse.

Mais quand on n'auroit pas toutes ces preuves, je ne laisserois pas de croire la purgation très-ancienne par une autre raison. C'est qu'elle semble être une con-

2 Ils appelloient ce remede, ou cette plante, συρμαῖα; d'où vient συρμαΐζειν, *purger*, & συρμαϊσμὸς, *purgation*.

conséquence nécessaire d'une expérience qu'on n'a pû manquer de faire presque aussi tôt qu'il y a eu des hommes. Car enfin il est impossible qu'on ait beaucoup tardé à s'appercevoir que l'on se portoit mal, lors qu'on avoit l'estomac chargé, ou le ventre constipé. Cela étant il est vraisemblable que l'on a d'abord cherché des moyens pour procurer l'évacuation des excremens lors qu'elle tardoit trop à se faire, ou lors qu'on se sentoit trop rempli. Ou plûtôt, quelcun ayant mangé, sans y penser, de quelque herbe qui l'avoit purgé, & aprés s'en étant trouvé plus dispôs & plus sain, il y a bien de l'apparence qu'on n'a pas pas manqué aussi tôt de profiter de cet effet du hazard; & que la même personne, ou d'autres, ont essayé la même chose lorsqu'ils ont crû en avoir besoin. Ou enfin, quelcun ayant remarqué que les malades se tiroient souvent d'affaire par des *diarrhées*, l'on a tâché d'imiter la nature, & de l'aider par le moyen des choses que le hazard avoit fait conoître propres à émouvoir le ventre.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

C'est apparemment une raison semblable à celle qu'on a touchée en dernier lieu, qui a fait penser à la *Saignée*. Les premiers hommes voyant qu'une perte de sang terminoit souvent des maladies, ou que lors qu'on saignoit abondamment du nez, on se trouvoit soulagé du *mal de tête*, & que les femmes se portoient mal lors que leurs termes leur manquoient, ils se sont avisez de vuider par artifice un sang qui ne pouvoit pas sortir de lui même.

Mais on peut dire à cela qu'encore que certaines évacuations de sang soient souvent nécessaires, & soulagent les malades, il ne s'ensuit pas qu'on ait pû aussi aisément entreprendre d'imiter la nature en cette rencontre, comme lors qu'il s'est agi des purgatifs. Ce dernier remede fait vuider des excrémens par les voyes ordinaires, au lieu que par la Saignée nous répandons une liqueur qui paroît si nécessaire à l'entretien de la vie, qu'on ne sauroit la voir couler sans quelque horreur, & que cette même liqueur sort encore par un chemin extraordinaire; outre que les purgatifs ont été trouvez par hazard & sont entrez dans le corps des premiers hommes, de la même maniere que la nourriture, ce qu'on ne peut pas dire de la Saignée.

Il est donc certain que la purgation a été indiquée beaucoup plus naturellement que la Saignée; & qu'il a fallu beaucoup plus de raisonnement, pour se porter à ouvrir les veines, que pour donner des purgatifs, & par cette raison je croirois la purgation la plus ancienne.

Je sai bien que 3 Pline prétend que nous aiyons l'obligation de la découverte de la Saignée à l'*Hippopotame*, ou *Cheval marin*. Cet animal, dit l'auteur qu'on vient de citer, étant devenu trop gros & trop gras à force de manger, se sert d'un roseau pointu pour s'ouvrir une certaine veine de la jambe; & après en avoir laissé couler une quantité suffisante de sang, bouche la playe avec de la boüe; ce que les hommes n'ont pas manqué d'imiter. Mais il faut mettre ce conte avec celui que le même auteur nous débite, dans le Chapitre qui suit, touchant l'oiseau appellé *Ibis*, qui a aussi montré aux hommes à se donner des *lavemens*, lors qu'ils ont remarqué que cet oiseau se mettoit avec le bec de l'eau de la mer dans le derriere. On doit dire la même chose de tous les autres médicamens qu'on prétend tenir des bêtes.

Ce n'est pas qu'il ne soit possible que les bêtes ayent fait conoître aux hommes divers remedes; mais ce n'est qu'entant que le hazard les a exposées, aussi bien que les hommes, à en faire l'essai. 4 Ainsi les chevres de Mélampe ayant

3 *Lib. 8. cap. 26.*
4 *Voyez ci-dessus, chap. 2.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

mangé de l'ellébore, autant ou plûtôt par hazard que par ce qu'on appelle l'*instinct*, & leur maître y ayant pris garde, cela lui valut la découverte d'un grand remede. On peut dire la même chose de ce que rapportent 5 quelques auteurs, que l'on a appris à guérir la maladie, appellée *Hypochima*, après avoir remarqué que des chevres, qui avoient cette maladie avoient recouvré la vüe, pour s'être percé les yeux avec un jonc, ou avec une épine, en paissant dans le bois. Si ce n'est pas ici une fable comme celle de l'Hippopotame & de l'Ibis, c'est encore un effet du hazard qui a beaucoup servi.

Il se peut aussi, sans que le hazard s'en soit mêlé, que les premiers hommes, ayant trouvé quelque simple qui leur étoit inconu, ils en ayent fait l'experience sur quelque animal, avant que d'en prendre eux mêmes. En ce cas les bêtes leur en auront enseigné l'usage, mais ce ne sera pas au sens des Naturalistes. On ne s'est pas avisé de dire que les bêtes eussent montré aux hommes *les poisons* que l'on a tiré des entrailles de la terre ; cependant ils en ont trouvé de plus de sortes, qu'il ne seroit à souhaiter.

CHAPITRE XIX.

HYGIEIA femme d'Esculape, ÆGLE; PANACEIA; IASO; ROME; ACESO, ses filles; ERIOPIS, sa sœur.

L'Etymologie de tous ces noms fait voir que ce n'est ici qu'un 1 jeu d'esprit, & une continuation de la fiction, par laquelle on a introduit *le Soleil* comme l'auteur de la Médecine sous le nom 2 d'*Apollon*. En suivant la même allusion *Esculape*, que l'on a dit être fils d'Apollon, se prend pour l'*Air*. *Hygieia* ou *Hygeia*, c'est à dire la santé, est appellée sa femme, ou selon d'autres, sa fille, parce que nôtre santé dépend de l'air que nous respirons, autant ou plus que de toute autre chose. *Æglé*, c'est à dire *la lumiere* ou son *éclat*, marque que l'air *illuminé* & *purifié* par le soleil, est le meilleur de tous. Par *Iaso*, & *Panacea*, qui sont la même chose que *la guérison*, & *la Médecine universelle*, l'on a voulu insinuer que *le bon air guérissoit toutes les maladies*. *Romé*, qui signifie *la force*, & *Iaso*, qui est la même chose, qu'*Aceso*, indiquent aussi que l'on *se guérit* & que l'on *reprend des forces* en humant un bon air.

La femme d'Esculape est pareillement appellée *Epione*, par quelques autres, d'un mot Grec qui signifie *adoucir*. D'autres, comme on l'a dit, l'ont nommée *Hygeia*; d'autres *Lampetié*, qui a presque la même signification qu'*Æglé*; & d'autres enfin, comme Hyginus, lui ont donné le nom de *Coronis*, que nous avons dit être celui de la mere d'Esculape. Le Scholiaste de Pindare parle enfin d'une sœur du même Esculape, qu'il appelle *Eriopis*.

Ce feint Esculape & sa famille imaginaire semblent confirmer ce qu'on a dit ci-devant qu'il n'y avoit jamais eu d'Esculape Grec. Et quant à Podalire & à Machaon qui peuvent avoir été de veritables hommes, & s'être trouvez au siege de Troye, en qualité de Médecins ou de Chirurgiens, le Poëte les a faits

5 *Galeni Introductio.*
1 *Pausanias in Achaïcis.*
2 *Voyez ci-dessus, chap. 7.*

faits à mon avis fils d'Esculape, pour leur faire plus d'honneur; dans le même esprit qu'il a dit des Médecins en géneral, *qu'ils étoient de la race de Pæon*, Médecin des Dieux, dont il a été parlé ci-devant.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XX.

Suite de l'histoire d'Esculape, où l'on void la part qu'il a eu dans la Médecine, après avoir été mis au rang des Dieux.

NOus avons vû jusques ici tout ce que l'on a dit d'Esculape, consideré comme un homme. L'ordre voudroit que l'on suspendît de rapporter quelle part il a eu dans ce qui concerne la Médecine depuis qu'il a été déifié, & que l'on reservât chaque particularité pour le temps auquel elle seroit arrivée. Mais l'on a cru qu'il valoit mieux, pour éviter les digressions, achever tout d'un temps l'histoire de cet homme, ou de ce Dieu Médecin.

Entre ceux, dit Clément Alexandrin, *qui ont été autrefois des hommes, quoi que l'opinion du peuple en ait fait des Dieux, on conte un Hermès Thébain, & un Esculape de Memphis.* Le même auteur, qui fait ici un Esculape Egyptien, & qui le joint à Hermès, semble le confondre avec l'Esculape Grec, lors qu'il dit ailleurs *qu'Esculape n'a été déifié que cinquante trois ans avant la guerre de Troye*, comme on l'avoit déja remarqué ci-dessus. Il se peut qu'en ce dernier endroit il parlât après les Grecs, qui ne croyoient pas Esculape plus ancien.

Quoi qu'il en soit, 1 Pausanias assure qu'Esculape fut estimé Dieu dès le commencement, & qu'il n'a pas été de ceux dont la réputation est allée insensiblement en augmentant. Cet auteur prétend prouver ce qu'il avance, particulierement par un passage de l'Iliade; où Machaon est appellé *homme fils d'Esculape*, ce qui est la même chose, selon Pausanias, que si Homere avoit dit, *homme fils d'un Dieu.*

Esculape ayant été mis au rang des immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits; on lui fit des vœux, & on lui sacrifia comme au Dieu de la Santé. 2. On bâtit même des temples à ses fils, & à ses petits-fils.

Entre ceux que la Grece fit construire à l'honneur d'Esculape, celui *d'Epidaure* tenoit le premier rang. Cette ville étoit consacrée à ce Dieu, ou parce qu'il y étoit né, ou simplement parce qu'il y avoit demeuré. On voyoit dans ce temple, qui étoit à cinq milles de la ville, sa statue composée partie d'or, partie d'yvoire, de la main de *Thrasymede*, fameux Sculpteur. Cette statue étoit d'une grandeur extraordinaire; & elle représentoit le Dieu assis sur un thrône, tenant d'une main *un bâton*, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un *dragon*, avec *un chien* à ses pieds.

3 On représentoit autrement Esculape 4 avec une fort longue barbe, habillé en Médecin, & assis; ayant sur ses genoux des boëtes d'onguens, avec les instrumens nécessaires à la profession. De la main droite il tenoit sa barbe, & de

1 *In Corinthiac.*
2 *Idem ibidem*, & *in Messeniacis.*
3 *Albricus*, *de Deorum imaginibus.*
4 En quelques endroits on le représentoit aussi sans barbe.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

de la gauche *un bâton entortillé d'un ſerpent*, 5 pour marquer, que les malades ont beſoin; pour ſe guérir, de faire un corps neuf, ou de quitter leur vieille peau, comme le ſerpent ſe dépouille de la ſienne. De plus le ſerpent étant le ſymbole de *l'attention*, faiſoit comprendre que les Médecins doivent ſe rendre fort attentifs à tout ce qui arrive aux malades. Pour le bâton, il ſignifioit que ceux qui ſortent de maladie ont beſoin de beaucoup de ménagement pour ne pas retomber. D'autres ajoûtent que le bâton d'Eſculape étoit plein de *nœuds*, pour marquer *les difficultez* qui ſe rencontrent dans l'étude & la pratique de la Médecine. *Feſtus*, de qui l'on a tiré cette derniere remarque, ajoûte que ce Dieu portoit *une couronne de laurier*, parce que cette plante ſert pour divers remedes.

On void encore aujourd'hui des médailles d'Eſculape où il eſt repréſenté debout, avec le *pallium*, à la Grecque, qui laiſſe voir preſque la moitié du corps nud, depuis la ceinture en haut, & le bâton dont on a parlé, ſur lequel il s'appuye. On void en quelques unes *un cocq* à ſes pieds, ce qui inſinue que le Médecin doit être *vigilant*. En d'autres on trouve *une choüette*, pour dire qu'un Médecin doit être auſſi *clairvoyant* & auſſi prêt *de nuit*, comme de jour pour ſecourir les malades.

Dans pluſieurs médailles Eſculape ſe trouve auſſi accompagné d'une petite figure qui repréſente un jeune garçon couvert d'une robe à capuchon. Monſieur Spon vouloit que ce fût un embleme de *la maladie*, qui eſt l'objet de la Médecine, parce que chez les Anciens, les malades prenoient la robe & le bonnet pour ſe couvrir, au lieu que ceux qui ſe portoient bien alloient tête nue. On appelloit ce jeune garçon, ou ce petit homme, TELESPHORE.

Monſieur Patin rapporte une médaille battue à l'honneur de l'Empereur *Adrien*, où l'on voit d'un côté Eſculape avec *Hygieia*, & de l'autre *Teleſphore*, avec cette inſcription autour; ΠΕΡΓΑ. ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΩΝΟΣ. Et tout auprès du Teleſphore, il y a ces lettres OB. Ce ſavant Antiquaire & Médecin explique les premiers mots de cette maniere: *Pergamenorum*, *ſub Cephalione*, ajoûtant en caractere Italique *Teleſphorus*. Il dit en ſuite, après Pauſanias, que Teleſphore étoit une divinité des Perganéniens, qui avoit été ainſi nommée par le commandement de l'Oracle, & que quelques uns traduiſoient ce mot par celui de *Devin*, ou de *Ventriloque*. Cette explication me faiſoit croire que *Teleſphorus*, & *Ob*, étoient une même choſe; trouvant d'ailleurs ce dernier nom auſſi traduit par celui de *devin*, ou *d'eſprit ventriloque*.

Voici comme en parle Selden; *On traduit ordinairement le mot* OB, *par celui de* Python, *ou de* Magicien. *Mais* Ob *étoit un eſprit ou un démon, qui donnoit ſes réponſes comme des parties que l'honêteté ne permet pas de nommer, ou quelquefois de la tête, & quelquefois des aiſſelles, mais d'une voix ſi baſſe, qu'il ſembloit qu'elle vint de quelque cavité profonde, comme ſi un mort avoit parlé dans le ſepulcre; en ſorte que celui qui le conſultoit ne l'entendoit ſouvent point du tout, mais ſe figuroit ce qu'il vouloit là-deſſus.* Selden ajoûte peu après ce qui ſuit; *Voyez l'hiſtoire de Samuel, dont la figure fut repréſentée à Saül par une femme, des parties honteuſes de laquelle* Ob *parloit, ou étoit cenſé parler. L'Ecriture, dans le premier livre de Samuel, chapitre 38. appelle cette femme* Pythoniſſe, *ou* Ventriloque, *comme traduiſent les Septante*, une femme qui avoit Ob, *d'où vient que Saül lui parle ainſi*, Devine moi, je te prie, par Ob; *ce que les* LXX. *ont traduit*;

5 *Phornutus, de natura Deorum.*

traduit; Devine moi par le Ventriloque. *Ob étoit donc un esprit qui parloit du ventre.* *Des xxviij. premiers Siecles du Monde*

La conjecture me paroissoit assez bien fondée, mais feu Monsieur Patin m'a fait la grace de m'apprendre qu'au lieu de OB, il faut lire TOB, ce dernier étant beaucoup plus frequent dans les médailles. Il croyoit même qu'il falloit séparer les deux premieres lettres TO, d'avec le B, & lire TO. B. en deux mots, qui signifient, selon lui, *la seconde fois*; cette seconde fois, pouvant recevoir beaucoup d'interpretations, ou de la ville où la médaille a été frappée; ou du Préteur, ou du Pontife sous lequel elle a été faite. Il remarquoit enfin qu'on trouve ce mot dans des médailles, où il ne s'agit nullement du Telesphore. Si Monsieur Patin ne s'est point trompé, particulierement dans cette derniere remarque: elle renverse toute ma conjecture. Il est juste que je l'en croye sur une matiere, dont il pouvoit parler en Maître. Au reste Pausanias dit que le même que les Pergaméniens appelloient Telesphore, étoit appellé *Acesius*, à Epidaure, & *Evamerion*, dans la Messenie.

Pour revenir à Esculape lui même, de tous les animaux que nous avons dit qu'on représentoit avec lui, il n'y en avoit point qui lui fût plus particulierement consacré que le Serpent. Lors que ce Dieu se faisoit voir, c'étoit toûjours sous la figure de cet animal. Ce fut celle qu'il prit pour venir délivrer la ville de Rome de la peste, l'an CCCL de sa fondation. *Les Romains*, dit Aurelius Victor, *envoyerent à Epidaure, par le conseil de l'Oracle, dix Députez, dont le principal étoit Q. Ogulnius, pour faire venir le Dieu Esculape à Rome. Ces Députez étant arrivez à Epidaure, comme ils admiroient la statue d'Esculape pour sa grandeur extraordinaire, on vit à l'instant sortir de son gîte un Serpent qui imprimoit dans l'esprit de tout le monde plutôt de la veneration que de la terreur, & qui passant par le milieu de la ville au travers de la foule étonnée de ce prodige, se rendit au vaisseau des Romains, & s'alla jetter dans la chambre d'Ogulnius. Les Députez ravis d'emporter avec eux le Dieu, se rendirent heureusement à Antium où ils firent quelque séjour. L'agitation de la mer ne leur permettant pas de naviger pendant ce temps là, le serpent se glissa dans un temple voisin dédié à Esculape; mais il revint au vaisseau quelques jours après, & continua sa route en remontant le Tibre, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'Isle que forme cette riviere, il sauta à terre. On lui bâtit un temple dans ce même lieu, & la peste cessa.*

Festus prétend que ce temple d'Esculape fut bâti au milieu de l'eau, pour marquer la coûtume des Médecins, qui guérissent leurs malades en leur faisant boire de l'eau. 6 Pline rend une autre raison de ce fait. Les Romains, selon lui, ne logerent Esculape dans l'Isle du Tibre, que parce qu'ils ne vouloient pas le recevoir dans l'enceinte de leurs murailles, si grand étoit l'éloignement qu'ils avoient pour l'art sur lequel il presidoit. Mais il n'y a guere d'apparence qu'ils en eussent usé de cette maniere avec un Dieu qu'ils avoient demandé avec tant d'empressement, & qui prenoit la peine de venir de si loin à leur secours. 7. Plutarque semble avoir penetré dans le veritable motif des Romains en cette occasion, lors qu'il dit, qu'ils bâtirent ce temple hors de leur ville, à l'imitation de celui d'Epidaure, qui étoit, comme on l'a remarqué à cinq milles de cette ville. Le même auteur ajoûte, *que ces temples avoient sans doute été placez à la campagne, afin que les malades, qui venoient s'y rendre*, comme dans une espece d'hôpital, *joüissent d'un air plus libre.*

6 *Lib.* 29. *cap.* 1.
7 *Quæstion. Roman.* 94.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Si le conte d'Aurelius Victor n'est pas faux dans toutes ses circonstances, on peut dire que les Serpens d'Epidaure, que l'on apprivoisoit facilement, & qui ne faisoient de mal à personne, avoient été dressez à ce badinage. 8 *Tous les dragons, ou les serpens,* dit Pausanias, *sont consacrez à Esculape, mais principalement ceux d'une certaine espece, qui sont de couleur brune, qui se laissent apprivoiser, & qui ne se trouvent que dans le seul territoire d'Epidaure.* Ce fut d'un de ces dragons que se servit *Alexandre,* ce fameux imposteur dont il est parlé dans Lucien, & qu'il disoit être le fils de *Podalire.*

Le même culte qu'on rendoit à l'Esculape d'Epidaure fut suivi dans toutes les autres villes de la Grece, qui bâtirent des temples à ce Dieu. Pausanias prétend même que l'Esculape des *Cyréniens,* dont on a dit un mot ci-dessus, avoit aussi été tiré d'Epidaure, quoi qu'il reconoisse que le culte des Cyreniens étoit different de celui des Grecs, en ce que les premiers immoloient des *Chevres* à leur Esculape, ce qui ne se faisoit pas dans la Grece. Mais cet auteur pouvant être soupçonné de favoriser sa nation, comme il seroit aisé de l'en convaincre à d'autres égards, il y a bien plus d'apparence que *Cyrene,* qui étoit une ville de Libye, voisine de l'Egypte, avoit reçû de ce païs là tout ce qu'elle savoit sur ce sujet, & qu'elle adoroit l'Esculape dont on a parlé ci-dessus. Quelle apparence que si les Cyréniens eussent tiré d'Epidaure la maniere de servir ce Dieu, ils se fussent avisez de lui sacrifier un animal si different de celui qu'on choisissoit pour cela dans la Grece, où on lui immoloit *des poules,* selon la remarque de Festus, ou *des Cocqs,* comme on l'apprend de Platon, qui rend une raison de ce fait qui mérite d'être rapportée. *Les Anciens,* dit-il, *ont immolé à Esculape Médecin, fils de Phœbus, un Cocq, oiseau qui annonce la venue du jour & du soleil; voulant marquer qu'ils se confessoient redevables du jour, ou de la lumiere de la vie à la bonté divine, qui est celle qui nous guérit de tous nos maux.*

Mais avant que nous laissions le temple d'Epidaure, il ne faut pas oublier de remarquer que l'on voyoit au dedans de ce temple plusieurs *Colomnes,* sur lesquelles étoient gravez les noms de ceux qui avoient été guéris par le Dieu, avec une description de chaque maladie dont on les avoit traitez, le tout en langue Dorique. Pausanias dit que six de ces colomnes subsistoient encore de son temps. Il ajoûte qu'il y avoit dans le même lieu une ancienne colomne, séparée de toutes les autres, où on lisoit, 9 qu'Hippolyte avoit offert vint chevaux à Esculape en recompense de ce qu'il lui avoit rendu la vie.

Le même auteur remarque qu'un certain *Archias* ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, transporta cette Religion à *Pergame.* Voila ce qui donna occasion à cette derniere ville de bâtir aussi un temple à ce Dieu. Ainsi ce ne fut pas pour y avoir eu *sa boutique,* comme l'ont crû quelques savans, sur un passage de Lucien mal entendu. Lors que cet agreable railleur introduit Jupiter se plaignant que ses temples étoient devenus déserts, depuis qu'Apollon avoit établi ses oracles à Delphes, & Esculape *sa boutique de Médecine* à Pergame, il n'a voulu marquer par cette boutique que *le temple de ce Dieu,* où l'on alloit chercher à se guérir comme dans les boutiques des Médecins, desquelles on parlera ci aprés.

Ce temple de Pergame s'étoit apparemment rendu autant ou plus fameux que

8 *In Corinthiac.*

9 *Voyez ci-dessus, chap. 12. & 13.*

que le temple d'Epidaure, puis que Lucien, dans le passage qu'on vient de citer, ne daigne pas faire mention de celui-ci, quoi qu'il fût encore sur pied de son temps. Ce qu'on peut inferer de ce que Pausanias, qui étoit à peu près contemporain de Lucien, ou qui a vécu après lui, parle du temple d'Epidaure comme l'ayant vû, ajoûtant que l'Empereur *Antonin* avoit fait bâtir une maison tout auprès de ce temple, pour y mettre les accouchées & les malades mourans; parce qu'il n'étoit pas permis aux femmes d'accoucher, ni à qui que ce fût de mourir dans l'enclos du temple. Il semble d'ailleurs que l'Esculape de l'Asie mineure avoit sû attirer les meilleurs chalans. L'Empereur *Caracalla* fit exprès un voyage à Pergame, pour consulter le Dieu sur une maladie; & l'on trouve quantité de médailles des Antonins, où Esculape est représenté, qui ont toutes été frappées par les Pergaméniens. Il se peut que les Prêtres de Pergame fussent de plus habiles gens que ceux d'Epidaure, dans le temps des Empereurs dont on vient de parler; ce qui étoit fort important, comme on le verra par la suite.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il y avoit aussi un célebre temple d'Esculape dans l'Isle de *Cos*, qui fut brûlé du temps *d'Hippocrate*. 10 On y voyoit diverses *tables*, ou divers tableaux, où étoient décrits les remedes que le Dieu avoit indiquez à plusieurs malades, qui avoient été guéris par ce moyen, & qui avoient fait pendre ces tableaux dans son temple, comme un témoignage public de leur reconoissance, & afin que les mêmes remedes pussent servir à d'autres personnes qui auroient les mêmes maladies. On a dit, comme nous le verrons ci-après, qu'Hippocrate avoit copié ce qui étoit écrit sur ces tableaux avant que le temple fût brûlé. Ce même temple fut ensuite rebâti, & il subsistoit encore du temps de Strabon qui en parle ainsi. *Il y a*, dit-il, *danc le fauxbourg de la ville de Cos un temple d'Esculape qui est fort célebre & rempli d'un grand nombre de presens & d'offrandes, entre lesquelles on conte un Antigonus de la main d'Apelles. Il y avoit aussi*, ajoûte cet auteur, *une Venus sortant de la mer, qui a été consacrée de nos jours à Jules César par Auguste, qui a voulu dédier à son pere celle d'où sa famille étoit issue. On dit*, continue-t-il, *qu'à cause de cette peinture l'on a rabbatu cent talens de la somme que ceux de Cos doivent payer pour le tribut annuel. On dit aussi, qu'Hippocrate avoit exercé la Médecine sur ce qu'il en avoit appris par les tablaux consacrez, que l'on y voyoit. Hippocrate*, dit encore Strabon, *a été l'un des plus illustres personnages de cette ville, aussi bien qu'un autre Médecin nommé Simus.* On peut consulter le même auteur, aussi bien que Pausanias sur les autres temples d'Esculape, qui étoient en grand nombre par tout le monde, & particulierement dans la Grece.

Il seroit à souhaiter que les Anciens eussent pris la peine de ramasser tout ce qu'on trouvoit écrit soit sur les colomnes, soit sur les tables dont on vient de parler. Peut-être l'ont ils fait; mais leur travail sur ce sujet n'est pas venu jusqu'à nous. Par bonheur, ou par hazard, on a trouvé encore une de ces tables à Rome, dans l'Isle du Tibre, où l'on a dit qu'étoit un temple d'Esculape. Cette table est de marbre; on la void encore ajourd'hui dans le Palais *Mafée*, & on y lit ce qui suit, qui est écrit en Grec.

Le Dieu a rendu, ces jours ici, l'Oracle suivant à Caius, qui étoit aveugle; Qu'il vint à l'autel sacré, & qu'ayant flêchi les génoux il passât de la droite à la gauche. Qu'après cela il mît les cinq doits sur l'autel; qu'il levât la main, & qu'il l'applicât

10 Pline, & Galien parlent d'une description de Thériaque qui avoit été gravée sur la porte d'un temple d'Esculape. *Voyez ci après Part. 1. liv. 2. chap. 3.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

l'applicât sur ses yeux. Ce qu'aiant fait il a fort bien vû, tout le peuple étant present, & témoignant la joye qu'il avoit de ce qu'il se faisoit de si grands miracles sous nôtre Empereur Antonin.

Lucius ayant mal au côté, & étant desesperé de tout le monde, le Dieu lui a rendu cet Oracle; Qu'il vînt prendre de la cendre sur son autel, & que l'ayant mêlée avec du vin, il l'applicât sur son côté. Ce qu'ayant fait il a été gueri, & il a rendu graces au Dieu, & le peuple l'a félicité de sa convalesceuce.

Julien vomissant ou crachant du sang, & tout le monde desesperant de son rétablissement, le Dieu lui a répondu par son Oracle; qu'il vînt & qu'il prît des pignons sur son autel, & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du miel. Ce qu'ayant fait il a été gueri, & est venu remercier le Dieu en présence de tout le peuple.

Le Dieu a rendu cet Oracle à un soldat aveugle nommé Valerius Aper; Qu'il prît du sang d'un cocq blanc; qu'il y mêlât du miel, & qu'il en fit un Collyre, dont il mettroit sur ses yeux trois jours consécutifs. Après quoi il a vû, & il est venu rendre graces au Dieu publiquement.

Le premier des remedes que ce Dieu ordonne est purement superstitieux, mais les trois autres sont naturels, & assez semblables à ceux que les Médecins ont accoûtumé d'ordonner en pareils cas; à cela près que ceux d'Esculape sont assaisonnez d'un peu de superstition, ce qui, aujourd'hui aussi bien qu'alors, sert à faire trouver les remedes meilleurs à plusieurs personnes. Il y a apparence que les Prêtres d'Esculape n'avoient guere recours aux remedes de la premiere sorte, si ce n'est lors qu'ils vouloient imposer au peuple en lui produisant des personnes qu'ils avoient gagnées pour feindre des incommoditez qu'elles n'avoient point. Mais quand ils avoient à faire à des gens qui venoient consulter leur Dieu de bonne foi, & qui avoient des maladies guérissables, il étoit de l'interêt de ces bons Prêtres, pour entretenir leur crédit, d'ordonner des remedes qui agissent naturellement, & qu'ils pouvoient apprendre par la lecture des Médecins, & par la pratique; ou qu'ils tenoient d'une ancienne tradition de leurs Prédécesseurs, sans qu'il fût nécessaire que le Démon les leurs enseignât, 11 comme le croyoit feu Monsieur *Spon.* 12 Ceux qui sont persuadez que les Oracles des Payens étoient un effet de l'artifice & de l'imposture des hommes, ne seront pas en peine sur ce sujet.

Il semble qu'il étoit bien aisé à ces Prêtres de faire accroire à leurs malades tout ce qu'ils vouloient. Comme, d'un côté, ces pauvres gens avoioient accoûtumé de demeurer plusieurs jours couchez dans le temple, & que d'ailleurs leur imagination étoit prévenue de ce qu'ils avoient oüi dire des cures & des conseils d'Esculape, ils ne manquoient pas de 13 songer la nuit à ce dont leur esprit avoit été rempli pendant le jour, & de prendre en suite leurs songes comme leur ayant été envoyez immédiatement par le Dieu. Il n'étoit pas même impossible qu'ayant suivi ses avis prétendus, la force de leur imagination, ou la foi qu'ils avoient à l'oracle, ne contribuât beaucoup à leur guerison, lors qu'elle étoit naturellement possible. Ils étoient d'ailleurs si soumis & si ponctuels à exécuter les ordres qu'ils recevoient, soit en songe, soit autrement, qu'il s'en trouvoit qui s'abstenoient de boire pendant quinze jours entiers, cela leur ayant été ainsi ordonné. Galien, qui fait cette remarque, se plaint que ses malades ne lui étoient pas à peu près si obéissans. Il ne faut pas douter que cette

11 *Observations sur les fievres.*
12 *Voyez ce qu'ont écrit sur ce sujet Messieurs Van Dale, & De Fontenelles.*
13 *Voyez ci-dessus chap. 6.*

cette disposition d'esprit de ceux qui recouroient à Esculape n'avançât beaucoup leur rétablissement, pour peu que les remedes de ce Dieu, ou plûtôt de ses Prêtres, eussent de vertu.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Suidas fait mention d'une ordonnance de l'Esculape d'Athenes, qui est assez particuliere. Ce Dieu étant consulté par un certain Athenien nommé *Plutarque*, & par un Philosophe Syrien appellé *Domninus*, contemporain de *Proclus*, sur deux incommoditez differentes, il leur ordonna à tous deux de manger de la chair de *porc*. Le premier n'en voulut rien faire; & ayant demandé au Dieu, en raillant, quel remede il auroit conseillé à un Juif qui auroit eu sa maladie, il l'obligea de lui ordonner quelqu'autre chose. Mais l'histoire dit que Domninus, qui étoit effectivement Juif, ne laissa pas, nonobstant les lois de sa nation, de manger du porc, & qu'il s'en trouva si bien qu'il en mangea depuis, tant qu'il vécut. Il arrivoit même que lors qu'il s'en abstenoit un jour entier, il se trouvoit plus mal. Sa maladie étoit un *Crachement de sang*. Ce remede paroît extraordinaire, mais on verra [14] dans la suite quelque exemple d'un semblable conseil donné en pareil cas par des Médecins.

Galien nous apprend aussi certaines particularitez des cures de son Esculape; [15] Un certain homme riche étant venu à [16] Pergame du milieu de la Thrace, poussé à ce voyage par un songe, Esculape lui conseilla de prendre tous les jours d'un remede où il entroit des *viperes*, & de s'en frotter le corps extérieurement. Peu de temps après, cet homme étant devenu *ladre*, ou une maladie qu'il avoit s'étant changée en *lepre*, il fut parfaitement guéri de cette derniere maladie, par l'usage du remede que le Dieu lui avoit indiqué. Voila ce que dit Galien. L'homme dont il parle tenoit peut-être déja de la *ladrerie*, avant qu'il vînt à Pergame; mais comme on ne prend pas plaisir à publier ces sortes de maux, il aima mieux qu'on crût qu'il lui étoit venu tout nouvellement, & que le Dieu le lui avoit envoyé pour avoir l'honneur de le guérir. On peut juger par cet échantillon, que les Prêtres de Pergame n'étoient pas ignorans dans la Médecine. On sait que les Médecins ordinaires ont toûjours conté beaucoup sur *les viperes*, dans les maladies de cette nature, & l'on en rapportera quelques exemples dans la suite. Mais il est assez surprenant qu'Esculape qui aimoit si fort *les serpens* & qui prenoit quelquefois leur forme, commandât qu'on les tuât pour en faire des remedes; à moins qu'on ne dise que *les viperes* sont bien differentes des *Couleuvres* d'Epidaure, qui ne faisoient point de mal, & qui étoient celles qui lui étoient particulierement consacrées.

Ces bons Prêtres n'entreprenoient point ceux qui ne joignoient pas aux médicamens un bon *régime de vivre*; témoin [17] le jeune homme *Assyrien*, qui étant hydropique ne laissoit pas de faire de bons repas & de s'enyvrer. Il avoit beau consulter & prier le Dieu, il ne lui envoyoit pas même des songes. Enfin, un jour que cet Assyrien, après avoir été extremement irrité contre Esculape, s'étoit endormi, il songea que ce Dieu le renvoyoit à *Apollonius de Tyane*, lui promettant qu'il se trouveroit soulagé s'il suivoit son conseil. Le jeune homme étant venu trouver ce Devin, ou ce fourbe, & se plaignant fort d'Esculape, qui promettoit, disoit-il, la santé mais qui ne la donnoit pas, Apollonius lui fit comprendre, *que le Dieu n'accordoit la santé qu'à ceux qui vouloient*

14 *Voyez Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 26.
15 *De Subfigurationе Empirica. De simplic. medicam. facultatib. lib.* 11.
16 C'étoit la patrie de Galien.
17 *Philostrat. in vita Apollonii Tyanai, lib.* 1. *cap.* 6.

bien guérir, & non pas à ceux qui, vivans comme lui, sembloient entretenir leur mal par plaisir.

Galien dit encore 18 ailleurs, qu'un nommé *Nicomachus*, de Smyrne, étant devenu si gros qu'il ne pouvoit plus se remuer, fut guéri par Esculape; mais il ne nous dit point quand, ni comment. On peut joindre à ses conseils d'Esculape celui qu'il donnoit, selon qu'on l'apprend du même Galien, à ceux que les passions de l'esprit rendoient malades, & que nous avons rapportez 19 ci-dessus.

„ *On y peut aussi joindre ce que dit* 20 *Tacite d'un miracle qui se fit dans le temple* „ *de* Sérapis, *à Alexandrie,* 21 *Sérapis & Esculape n'étant point differens, selon* „ *cet auteur.* Vespasien, *dit-il,* étant à Alexandrie, un certain homme du „ peuple, conu pour avoir les yeux dessechez & perdus, vint se jetter aux „ genoux de l'Empereur, le priant, avec larmes, de vouloir bien apporter du „ remede à sa maladie; de la maniere que le Dieu Sérapis, que cette nation su„ perstitieuse adore, le lui avoit indiqué. Ce qu'il demandoit au Prince étoit, „ qu'il daignât lui oindre avec sa salive les joües & le tour des yeux. Un autre „ vint en même temps qui ne pouvoit pas se servir d'une de ses mains, & qui „ prioit César, par le conseil du Dieu, qu'il lui mît le pied sur cette main. „ Vespasien s'en rioit au commencement, & traitoit cela de bagatelles; mais „ comme on le pressoit de tous côtez, tantôt il craignoit de passer pour être „ trop crédule, tantôt, poussé par les prieres des uns, & par la flaterie des „ autres, il concevoit quelque esperance que la chose pourroit réussir. Enfin „ ayant commandé aux Médecins d'examiner si l'aveuglement ou la perte de „ vüe dont il s'agissoit, étoit guérissable, ou non, par le secours humain? les „ Médecins, après en avoir differemment raisonné, conclurent, que la fa„ culté de voir n'étant pas entierement perdue, dans le premier de ces „ hommes, elle pourroit être rétablie, si on ôtoit les obstacles; & que la „ main du dernier, ayant été seulement disloquée, elle pourroit se remettre, „ si l'on employoit en cette occasion une force salutaire. Ils ajoûtoient, „ que les Dieux avoient peut-être cette affaire à cœur, comme ils y avoient „ le Prince lui même, qui avoit été choisi par leur ministere. Ils disoient „ enfin, que César auroit la gloire de ce remede, s'il reüssissoit, & que la „ mocquerie resteroit à ces miserables, s'il en arrivoit autrement. Sur cela „ Vespasien persuadé que rien n'étoit impossible à sa fortune, & qu'il n'y „ avoit rien d'incroyable sur ce chapitre, commença à donner courage à la „ multitude qui étoit présente, en montrant un visage gay; & ayant exécuté „ les ordres de Sérapis, l'impotent eut d'abord l'usage de sa main, & l'a„ veugle revit la clarté. Ceux qui ont assisté à l'un & à l'autre de ces évene„ ments, *ajoûte Tacite,* le racontent encore aujourd'hui que le mensonge ne „ pourroit plus leur être utile.

Le Lecteur fera sur cette histoire les réflexions qu'il trouvera à propos. On remarquera seulement, pour finir ce chapitre, que si le peuple donnoit de tout son cœur dans cette superstition, il y avoit d'ailleurs parmi les Payens des gens de bon sens qui voyoient bien que c'étoit là purement une adresse pour faire

18 *De different. morbor. cap.* 9.
19 *Chap.* 11.
20 *Histor. lib.* 4.
21 *Voyez ci-dessus, chap.* 6.

faire subsister les Prêtres. C'étoit apparemment la pensée de *Polémon*, 22 dans Philostrate, qui ayant songé qu'Esculape lui disoit, qu'il s'abstint de boire frais, s'il vouloit être guéri de la *goutte*, s'écria en s'éveillant, comme s'il avoit parlé à ce Dieu, *Vous n'ordonneriez pas un autre remede, si vous vouliez guérir un bœuf?*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il n'y a qu'à voir aussi de quelle maniere *Aristophane* tourne en ridicules & les Prêtres & le Dieu lui même. Voici comme il fait parler un valet, dans la premiere de ses Comédies. *Comme le Sacrificateur*, du temple d'Esculape, *après avoir éteint les chandelles, nous eut dit de* 23 *dormir, ajoûtant que si quelcun entendoit* 24 *le sifflement, qui étoit une marque de l'arrivée du Dieu, qu'il ne bougeât point, nous nous tinmes tous couchez sans faire de bruit. Pour moi*, continue le valet, *je ne pouvois dormir, parce que l'odeur d'un pot plein de potage qu'une vieille tenoit assez près de ma tête me frappoit furieusement les narines. Souhaitant donc passionnément de pouvoir me glisser jusques là, je levai tout doucement la tête; & ayant apperçû le Sacristain qui enlevoit les gâteaux & les figues de dessus la table sacrée, & qui faisoit le tour de tous les autels l'un après l'autre, pour voir s'il n'étoit point resté quelque chose, fourroit dans un sac tout ce qu'il trouvoit, je crûs qu'il y avoit beaucoup de mérite en ce qu'il faisoit, & je me levai pour aller vers le pot de la vieille.* Celle à qui ce valet faisoit ce conte lui ayant demandé, *si étant dans le dessein de faire une action de cette nature, il n'avoit point peur du Dieu?* il répond, *qu'il en avoit veritablement eu peur, mais que c'étoit dans la crainte qu'il ne le prévint, & qu'il n'arrivât avant lui près du pot; car*, dit-il, *le Prêtre m'avoit donné des preuves de ce que le Dieu savoit faire. Peu après il régale Esculape d'un nom* 25 *fort malhonête.*

Mais on dira peut-être qu'Aristophane étoit un Athée; aussi bien que celui à qui Ciceron fait dire, *que les malades qui guérissent tiennent plûtôt le rétablissement de leur santé d'Hippocrate que d'Esculape.* On mettra sans doute dans le même rang 26 ce Prince qui fit couper à l'Esculape d'Epidaure sa barbe d'or, disant, *qu'il n'étoit pas seant que le fils eût une si longue barbe, pendant que le pere* (c'est à dire *Apollon*, que l'on représentoit par tout comme un jeune homme) *n'en avoit point.*

CHAPITRE

22 *In vitis Sophistarum.*

23 Les malades couchoient daus le temple d'Esculape, comme on l'a remarqué ci devant.

24 Ce sifflement étoit celui des serpens, qui représentoient Esculape, & dont on a dit qu'il prenoit ordinairément la figure.

25 Il l'appelle σκωποφάγος, Merdivorus

26 *Denys Tyran de Syracuse.*

CHAPITRE XXI.

CYBELE; LATONE; DIANE; PALLAS; ANGITIA; MEDÉE; CIRCÉ; POLYDAMNA; AGAMEDA, ou PERIMEDÉ; HELENE; & ENONE, Deesses, ou Heroines qui ont eu part à l'invention de la Médecine, ou qui ont eu conoissance de cet Art.

NOus finirons ce premier livre, en parlant de quelques Déesses, & de quelques Héroines, qui se sont aussi mêlées de la Médecine. A l'égard des Déesses, il semble que nous aurions pû les introduire un peu plus tôt; mais la tradition Egyptienne que nous avons suivie au commencement, & que nous n'avons proprement quittée qu'à l'occasion du dernier Esculape, qui a été confondu avec le premier, a empêché que nous ne soiyons entrez dans tout ce que la Fable Grecque débite sur nôtre sujet, & qui n'a point de rapport, pour le temps, avec ce que les Egyptiens disent de leur côté; les Dieux de ceux-ci étant beaucoup plus anciens que ceux des Grecs, comme on l'a déja remarqué ci-devant.

CYBELE, que ces derniers peuples regardoient comme la femme de Saturne, & la mere de tous leurs Dieux, 1 a eu la réputation d'avoir enseigné des remedes aux maladies des petits enfans.

LATONE, mere d'*Apollon*, & de *Diane*, devoit aussi avoir conoissance de la Médecine, dans laquelle ses enfans étoient si savans; aussi Homere l'introduit-il pensant *Enée* de ses blessures, conjointement avec DIANE.

On attribue d'ailleurs à cette derniere l'invention de quelques *herbes*, entre lesquelles on conte l'*Artemise*, ou *Armoise*, qui porte 2 le nom de cette Deesse. Quelques uns ajoûtent 3 quelle en enseigna l'usage au centaure Chiron; quoi que d'autres prétendent que c'est à *Artemise*, Reine de Carie, dont on parlera 4 ci-après, que l'on a l'obligation de la découverte de cette plante.

PALLAS a aussi trouvé ou découvert les vertus de quelques autres herbes. On met en ce rang celle qui est appellée *Parthenium*, ou *Matricaire*, & qui est d'une grande utilité aux filles, comme étoit Pallas. D'ailleurs 5 Ovide exhorte les Médecins de sacrifier à Pallas, afin qu'elle les favorise de son secours; & l'on voyoit à Athenes une statue de Pallas, avec le surnom de 6 *Hygieia*, qui avoit été dressée par l'ordre de 7 *Périclès*, à qui cette Deesse avoit montré en songe l'herbe dont on vient de parler, comme un remede pour un de ses esclaves qui étoit tombé du haut d'un temple. On donnoit aussi à la même Deesse le sernom de *Sotera*, c'est à dire, *qui sauve*.

Après

1 *Diodore*, *liv.* 4.

2 Diane s'appelloit autrement *Artémis*. Vegetius appelle l'Armoise *Dianaria*.

3 *Apuleius*, *de virib. herbar. cap.* 13.

4 *Part.* 3. *lib.* 1. *chap.* 2. On parle en cet endroit de toutes les autres femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.

5 *Fastor. lib.* 3.

6 *Voyez ci-dessus*, *chap.* 19.

7 *Plutarque dans la vie des Pericles.*

Après avoir parlé de ces quatre Deesses, nous voici revenus au temps d'Esculape & de ses fils, dans lequel il se trouve diverses Héroines qui ont aussi exercé la Médecine.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

8 Angitia, fille d'*Æëta*, Roi de Colchide, est celle de qui *les Marses*, peuples d'Italie, avoient appris la maniere de *charmer les Serpens*. On lui attribue aussi d'être la premiere qui a découvert les *herbes venimeuses*, ou *les poisons tirez des plantes*. On croit qu'elle s'appelloit autrement *Angerona*; il se trouve du moins une 9 ancienne Inscription où ce dernier nom est joint à celui d'*Angitia*, sans qu'il y ait de point entre deux. 10 Quelques uns ont crû qu'elle s'appelloit *Angerona*, parce que les Romains étant affligez de la maladie qu'on appelle *Angina*, c'est à dire, de l'*Esquinancie*, en furent guéris en suite des voeux qu'ils lui avoient faits. Verrius Flaccus en rend une raison differente. *Voyez encore l'article de Circé.*

On fait aussi Angitia fille du *soleil*, & l'on prétend qu'elle est la même que Medee, qui passe chez d'autres pour sa soeur. Les avantures de celle-ci sont conues. 11 Entre les choses surprenantes qu'elle faisoit, & qui lui acquirent la réputation de fameuse *Magicienne*, on disoit d'elle qu'elle pouvoit rajeunir les vieillards. Le fondement de cette opinion vint de ce qu'elle conoissoit des herbes, *qui teignoient en noir les cheveux blancs*. Elle fut aussi la premiere qui s'avisa de faire des *bains chauds*, pour rendre les corps plus souples & plus agiles, & pour les guérir de diverses maladies; ce qui fit que le peuple, qui voyoit tout cet appareil de chaudieres, d'eau, & de bois, sans en savoir l'usage, publia qu'elle faisoit *boüillir* les personnes qui se mettoient entre ses mains. Le vieillard *Pélias* ayant voulu, nonobstant son âge, essayer ce nouveau remede, & y ayant trouvé la mort, fut cause que l'on ajoûta encore plus de foi à cette fable.

12 Il y a d'autres auteurs, qui conviennent aussi que Médée n'étoit point *Sorciere*, mais ils tournent la chose un peu autrement. Ils disent, qu'elle rendoit robustes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus efféminez, en leur enseignant de pratiquer divers exercices; ce qui fit que ceux qui voyoient ce changement, dirent qu'elle faisoit cuire leurs chairs pour les rendre jeunes. Diodore nous apprend d'ailleurs que Médée avoit guéri, par le moyen de certaines herbes, les blessures de *Jason*, son mari, de *Laërte*, de la guerriere *Atalante*, & des *Thespiades*.

Circe, troisiéme soeur de Médée & d'Angitia, n'est pas moins fameuse. La conoissance qu'elle avoit des plantes la fit passer pour *Enchanteresse*, aussi bien que Médée. Nous apprenons de Diodore, que Circé avoit fait expérience d'un grand nombre de plantes propres contre les venins. Elle donna son nom à celle que les Herboristes ont appellée *Circæa*. 13 Quelques auteurs ont dit qu'elle avoit un fils nommé *Marsus*, de qui *les Marses*, dont on a parlé dans l'article d'Angitia, étoient sortis. Telle qu'elle étoit, 14 *les Circeïens* la regar-

8 *Sil. Italic. lib.* 8.
9 *Reines. Inscript.* 136. *Class.* 1.
10 *Macrob. lib.* 1. *cap.* 10.
11 *Palaphat. fabul. lib.* 1.
12 *Diogenes apud Stobæum.*
13 *Aul. Gell. lib.* 16. *cap.* 11. *Solin. chap.* 8.
14 *Cicero, de natura Deorum, lib.* 3.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

doient comme leur Patronne, & lui rendoient un culte religieux. Ceux qui voudront savoir plus particulierement pourquoi Circé passa, chez les Grecs, pour une Magicienne, & le païs *Latin*, où elle habitoit, pour le lieu des *Maléfices*, ou des *empoisonnemens*, peuvent consulter *le Phaleg de Bochart*.

POLYDAMNA, femme de *Thon*, Egyptien, est aussi mise entre celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit conoissance de divers remedes que produisoit son païs, selon la remarque d'Homere. On parlera tout à l'heure de quelques uns de ces remedes, dans l'article d'Helene.

Le même Poëte rend témoignage à AGAMEDA, femme de *Mulius*; *qu'elle conoissoit autant de médicamens que la terre en nourrissoit.* 15 On l'appelloit autrement *Perimede*. 16 Quelques uns croyent même que celle qu'Homere appelle ailleurs *Hecameda*, qui lavoit la playe de Machaon avec de l'eau tiede, étoit la même.

HELENE, cette belle Grecque, si conue dans la fable, ne mérite pas moins de trouver ici sa place, comme ayant eu conoissance d'un médicament qu'Homere appelle *Népenthes*, & qu'elle tenoit de *Polydamna*, dont on vient de parler. Ce médicament, comme 17 l'étymologie de son nom le porte, étoit si admirable, *qu'il appaisoit tout deüil, & toute douleur*, & qu'il faisoit oublier tous les maux. *On ne peut pas pleurer*, dit le Poëte, *le jour qu'on en a gouté, quand même on auroit perdu son pere & sa mere, ou la personne la plus chere.* Les qualitez de ce Népenthes ont bien du rapport avec celles de l'*opium*, comme on l'a remarqué ci-dessus. Ce qui peut faire de la peine c'est qu'Helene en fit mêler dans le vin que l'on servit aux conviez de Ménélaus, apparemment pour les rendre plus gais, & non pas pour les assoupir. On peut répondre à cela que l'opium fait l'un & l'autre de ces effets en ceux qui y sont fort acoûtumez, & il faut remarquer que cet admirable suc nous vient du païs d'où Helene avoit tiré son Népenthes, c'est à dire, de l'Egypte. D'ailleurs il faut remarquer que tout ce qu'Homere dit des merveilleux effets de cette drogue ne doit pas être pris à la lettre, & qu'il lui étoit bien permis d'employer ici l'exaggeration, qui est si familiere aux Poëtes.

ENONE, rivale de la précédente, n'étoit pas moins savante qu'elle. 18 *Apollon*, dit celle ci, dans Ovide, *m'a lui même enseigné son Art. Tout ce qu'il y a d'herbes & de racines dans le monde, pour l'usage de la Médecine, sont de ma conoissance. Mais helas! malheureuse que je suis, l'amour ne peut se guérir par aucune herbe, & toute ma science m'est inutile dans cette rencontre.*

19 Au reste, on ne sait point quelles preuves Enone donna de son savoir en Médecine. On sait seulement qu'elle refusa de venir secourir *Paris*, son époux, qui avoit été blessé au siege de Troye; quoi qu'il n'y eût qu'elle seule, à ce que dit la fable, qui pût le guérir. La même fable ajoûte que Paris étant mort de

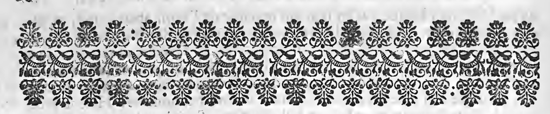
15 *Voyez Properce, liv. 2. eleg. 2. & le Scholiaste de Théocrite.*
16 *Vide Tiraquell. de nobilitate.*
17 Ce mot est composé d'une particule negative, & de πένθος qui signifie *deüil.*
18 Ipse ratus dignam medicas mihi tradidit artes,
   Admisitque meas ad sua dona manus.
Quæcumque herba potens ad opem, radixque medendi
   Utilis in toto nascitur Orbe, mea est.
Me miseram! quòd amor non est medicabilis herbis,
   Destituor, prudens artis, ab arte mea.
19 *Vide Photii Bibliothecam.*

de ses blessures, Enone eut un si grand repentir de l'avoir abandonné, qu'elle se tua elle même. La cause du refus qu'elle avoit fait de venir au secours de son époux, c'est que celui-ci, après l'avoir quittée pour Helene, avoit encore, par un mouvement de jalousie & de colere, tué *Corytus*, son propre fils qu'il avoit eu d'Enone; & qu'elle avoit envoyé auprès d'Helene, dans la pensée qu'étant plus beau que son pere, qui étoit pourtant un fort bel homme, Helene prendroit de l'attachement pour lui, ce qui obligeroit Paris à quitter cette seconde femme.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

On a parlé ci-dessus de quelques autres femmes savantes en Médecine, comme d'*Isis*, des filles d'Hercule & de Chiron, & de la femme & des filles d'Esculape. On peut les joindre à celles dont on vient de faire l'histoire, aussi bien que celles du même sexe & qui ont exercé la même profession, dont nous parlerons aussi dans nôtre seconde Partie, Livre troisiéme, Chapitre troisiéme.





HISTOIRE DE LA MEDECINE,

PREMIERE PARTIE,

LIVRE SECOND.

Ce qui s'est passé, par rapport à cet Art, depuis le Siecle XXVIII. jusqu'au XXXVI. ou depuis le temps de la guerre de Troye, jusqu'à celle du Péloponnese.

CHAPITRE I.

Du vuide qui se trouve dans l'Histoire de la Médecine, depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Péloponnese.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

NOus avons rapporté jusques ici à peu près tout ce que nous fournit de conoissances l'antiquité la plus éloignée, touchant la Médecine. Si l'on est surpris de les voir si incertaines & si mêlées de fables jusqu'au temps de la guerre de Troye; il y aura bien plus de sujet de l'être, quand on saura que depuis ce temps là, 1 *la Médecine est demeurée couverte de tenebres tres épaisses, jusqu'à la guerre du Péloponnese, qu'Hippocrate l'a remise au jour*; ce sont les paroles de Pline.

Depuis

1 Sequentia ejus (*Medicinæ*) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte densissima latuere, usque ad Peloponnesiacum bellum. Tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. *lib.* 29. *cap.* 1.

Depuis la premiere de ces guerres jusqu'à la seconde, qui commença l'an du Monde MMMDXVIII, sur la fin de la premiere année de l'Olympiade LXXXVII, il s'est écoulé sept cent soixante trois ans. Celse ne descend pas tout à fait si bas que Pline; mais il ne s'en faut qu'environ quatre vints ans, qui est l'intervalle qu'il y a eu entre *Pythagore* & *Hippocrate*; le premier ayant vécu dès la soixante Olympiade, & le second dès la quatrevint. Voici de quelle maniere Celse parle de cette affaire; 2 *Après ceux de qui j'ai fait mention*, c'est à dire après les fils d'Esculape, *il n'y a personne de réputation qui ait exercé la Médecine, jusqu'à ce que l'on eut commencé à s'appliquer avec plus de soin à l'étude des Lettres. Et comme cette étude est autant nuisible au corps qu'elle est utile à l'esprit, il est arrivé que ceux qui s'y sont attachez*, 3 *ayant ruiné leur santé par des méditations assiduës & par des veilles continuelles, ont eu plus de besoin de la Médecine que les autres hommes. C'est par cette raison que la science de guérir les maladies faisoit au commencement une partie de l'étude de la Philosophie; en sorte qu'on peut dire que la Médecine & la Philosophie sont nées ensemble, & qu'elles ont eu les mêmes auteurs. De là vient que nous apprenons que plusieurs des anciens Philosophes ont été experts dans la Médecine; entre lesquels on peut conter* Pythagore, Empédocle, *&* Démocrite *comme les plus considerables.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Ce que cet auteur dit ici, *que la Médecine n'a commencé qu'avec la Philosophie*, est une suite de ce qu'il avoit dit auparavant, & que l'on a rapporté ci-dessus; *que toute la Médecine des fils d'Esculape & de leurs contemporains ne consistoit qu'à guérir les playes*. S'il faut rendre quelque raison de ce grand vuide, que ces auteurs font rencontrer en cet endroit, dans l'Histoire de la Médecine, on peut dire que la science de ceux qui l'ont exercée, pendant tout cet intervalle, ayant été renfermée dans les bornes d'une simple 4 *Empirique*, ils se contentoient de conoître certains remedes, que l'experience leur avoit fait voir être propres à de certaines maladies, sans raisonner ni sur *la cause* de ces maladies, ni sur *l'action des remedes*; de maniere que ces mêmes remedes passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, & ne sortant point de la famille, il n'étoit pas nécessaire de rien écrire sur ce sujet.

Cela supposé, il ne faut pas s'étonner si ces Médecins ne s'étant pas fait conoître par quelques écrits, ce qui est un des principaux moyens de se conserver dans la mémoire des hommes, leurs noms sont demeurez dans l'oubli. Une autre raison de cela qui n'est pas moins forte, c'est que ceux qui ont succedé à Esculape & à ses fils, quelque habiles gens qu'ils pussent être, n'ayant pas vécu dans le temps des Fables, & n'ayant pas eu occasion de se trouver à un siege aussi fameux que celui de Troye, ils n'ont point eu aussi d'Homere qui ait immortalisé leur nom.

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi &c.

L'on auroit pû attendre des Historiens ce qu'on ne pouvoit pas esperer des Poëtes. Mais l'histoire de ces temps là est géneralement confuse & défectueuse, &

2 *Celsi præfat. in lib.* 1.

3 Il y a plus d'apparence que faisant profession d'étudier la Nature, ils croyoient que la conoissance du corps humain, qui est le plus admirable de ses ouvrages, étoit nécessairement de leur ressort.

4 On expliquera ce terme ci-après; & il se trouve déja expliqué par ce qu'on ajoûte immediatement après.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

& les Médecins ne sont pas les seuls qui ayent lieu de s'en plaindre. On ne sait pas même certainement 5 quand *Homere* a vécu, & l'on sait encore moins d'où il étoit. Quand on accorderoit donc à Celse, qu'il n'y a pas eu pendant tout cet espace de temps, de Médecins qui ayent fait du bruit, ou dont la mémoire se soit conservée, il ne faudroit pas le leur imputer, mais au temps auquel ils ont vécu; & il ne s'ensuivroit pas que la Médecine n'ait point été cultivée, avant le periode qu'il marque.

Neanmoins *Isidore d'Hispalis* va encore plus loin que lui. 6 *Apollon*, dit-il, *passe, chez les Grecs, pour l'auteur & pour l'inventeur de la Médecine. Son fils Esculape a amplifié cet Art, ou du moins il en a eu la réputation. Mais ayant été tué d'un coup de foudre, on dit que dès lors la Médecine fut interdite, & que l'art manqua en même temps que son auteur; cet art ayant été enseveli, ou caché, pendant près de cinq cents ans, jusques au temps d'Artaxerxes, Roi de Perse, qu'Hippocrate, fils d'Asclepius, de l'Isle de Cos, le remit en lumiere.* S'il en falloit croire cet auteur, voila la raison de l'interruption de la Médecine trouvée; Esculape étant mort il ne s'est plus parlé de cet art jusqu'à Hippocrate. Mais il y a de l'apparence qu'il étoit aussi mal informé de ce qui s'est passé pendant l'espace qu'il marque, comme il l'étoit du nom du pere d'Hippocrate, qu'il nomme *Asclepius*, par une erreur grossiere, ayant crû qu'on l'appelloit *Asclepiadès*, comme Homere appelle Achille *Peleiadès*, parce qu'Hippocrate étoit fils d'Asclepius, comme Achille l'étoit de Pelée; au lieu que le nom d'Asclepiadès étoit commun à tous les descendans d'Esculape, qui en Grec s'appelloit *Asclepius*. Ce qu'Isidore ajoûte immediatement après, touchant les trois Sectes de la Médecine, fait voir encore plus clairement le peu de peine qu'il avoit pris de s'éclaircir sur cette affaire.

L'Histoire des Asclepiades, dont on vient de parler, fera la matiere du chapitre suivant; & l'on y verra plus particulierement en quel sens on doit entendre ce que les auteurs que nous avons citez ont dit, touchant le vuide qu'ils prétendent trouver en cet endroit dans l'histoire de la Médecine.

CHAPITRE II.

Des ASCLEPIADES; & des Ecoles qu'ils ont fondées.

LEs descendans d'Esculape, qu'on a appellé *les Asclepiades*, ont eu la réputation d'avoir conservé la Médecine dans leur famille, sans interruption. Nous en saurions quelque chose de plus particulier, si nous avions les écrits d'*Eratosthenes*, de *Phérécydes*, d'*Apollodore*, d'*Arius* de Tarse, & de *Polyanthus* de Cyrene, qui avoient pris le soin de faire l'histoire de ces descendans d'Esculape. Mais quoi que les ouvrages de ces auteurs se soient perdus, les noms d'une partie des Asclepiades

---

5 *Voyez ci-après, liv. 2. chap. 3.*

6 Medicinæ autem artis auctor ac repertor, apud Græcos, perhibetur *Apollo*. Hanc filius ejus *Æsculapius* laude vel opere ampliavit. Sed postquam, fulminis ictu, Æsculapius interiit, interdicta fertur medendi cura, & ars simul cum auctore defecit, latuitque per annos pænè quingentos, usque ad tempus Artaxerxis Persarum Regis. Tunc eam ad lucem revocavit *Hippocrates*, *Asclepio* patre genitus, in Insula Coo. *Origin. lib. 4. cap. 3.*

piades se sont au moins conservez, comme le justifie la liste des prédecesseurs d'Hippocrate, qui se disoit le dixhuitiéme descendant d'Esculape. La généalogie de ce Médecin se trouve encore toute entiere de la maniere suivante. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

HIPPOCRATE, de qui nous avons les écrits, étoit fils d'HE'RACLIDE, qui fut fils d'un autre HIPPOCRATE, fils de GNOSIDICUS; fils de 1 NEBRUS; fils de SOSTRATUS troisiéme; fils de THEODORE second; fils de CLEOMYTIDE'E second; fils de CRISAMIS second; fils de SOSTRATUS second; fils de THEODORE premier; fils de CRISAMIS premier; fils de CLE'OMYTIDE'E premier; fils de DARDANUS, fils de SOSTRATE premier; fils d'HIPPOLOCHUS; fils de PODALIRE; fils d'ESCULAPE. *Estienne de Byzance* donne encore deux autres fils à *Gnosidicus*, outre celui dont on a parlé; le premier de ces deux s'appelloit ÆNIUS, & le second PODALIRE: *Nebrus* pere de *Gnosidicus*, avoit encore un autre fils nommé CHRYSUS, dont on parlera aussi bien que de Nebrus, dans le chapitre 31. du livre 3.

2 On dira sans doute que cette généalogie est fabuleuse; mais supposé qu'il y eût quelque erreur ou quelque chose d'inventé en cette succession des Asclépiades, il est du moins certain que l'on conoissoit avant Hippocrate diverses branches de la famille d'Esculape, outre la sienne, & que celle d'où ce Médecin étoit issu, étoit distinguée par le surnom *d'Asclepiades* NE'BRIDES, c'est à dire descendus de *Nébrus*. Celui-ci s'étoit particulierement rendu fameux dans la Médecine, sur quoi la Prêtresse d'Apollon lui avoit rendu un témoignage très-avantageux, selon la remarque de l'auteur qu'on a cité en dernier lieu. Pour ceux qui sont au dessus, on avouë que l'on n'en sait rien.

Il y avoit encore, comme on l'a dit, d'autres branches des *Asclépiades*, qui étoient répandues en divers lieux. 3 On contoit même trois célebres *Ecoles* qu'ils avoient établies. La premiere étoit celle de *Rhodes*, qui manqua aussi la premiere, par le manquement de cette branche des Successeurs d'Esculape; ce qui arriva apparemment long temps avant Hippocrate, puis qu'il n'en parle point; comme il fait de celle de *Cnide*, qui étoit la troisiéme & celle de *Cos* la seconde. Ces deux dernieres fleurissoient en même temps que l'Ecole *d'Italie*, où étoient *Pythagore*, *Empédocle*, & d'autres Philosophes Médecins, quoi que les Ecoles Grecques fussent plus anciennes. Ces trois Ecoles, qui étoient les seules qui fissent du bruit, avoient une émulation réciproque, & disputoient continuellement à qui feroit le plus de progrès dans la Médecine. Cependant Galien donne la premiere place à celle de *Cos*, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens disciples, entre lesquels étoit *Hippocrate*. Celle de *Cnide* tenoit le second rang; & celle d'*Italie* le troisiéme.

4 Hérodote parle aussi d'une Ecole de Médecins qui étoit à Cyrene, où nous avons dit qu'il y avoit un temple d'Esculape dont le service étoit different de celui qui se pratiquoit dans la Grece, ce qui pourroit faire soupçonner qu'il y avoit aussi là des Asclépiades d'une autre sorte.

Le même Historien fait aussi mention au même endroit, d'une Ecôle de Méde-

1 *Voyez ci-après, liv. 3. chap. 31.*

2 On trouvera, dans le premier chapitre du livre 4. une Table de la généalogie des Asclépiades, qui va jusqu'aux derniers de leurs descendans conus.

3 *Galen. method. medend. lib. 1.*

4 *Lib. 1.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Médecine qui étoit à *Crotone*, patrie de DEMOCEDE, fameux Médecin, qui vivoit en même temps que 5 Pythagore. Ce Médecin, à ce que dit Hérodote, ayant été chassé par la séverité de son pere, qui s'appelloit *Calliphon*, vint premierement à *Egine*, & ensuite à *Athenes*, où il fut en grande estime. De là il passa à *Samos*, où il eut occasion de traiter & de guerir *Polycrate*, Roi de cette Isle, d'une grande maladie, ce qui lui valut deux talens d'or. Quelque temps après, ayant été pris prisonnier par les Persans, il cachoit sa profession; mais on le découvrit, & on l'obligea de travailler au soulagement du Roi *Darius*, qui n'avoit aucun repos ensuite d'une *dislocation* de l'un des pieds. Il traita aussi la Reine *Atossa*, femme du même Roi, d'un *Cancer* qu'elle avoit au sein. Cet Historien ajoûte, que Démocede ayant réussi en ces deux cures, reçût de très-riches présens, & s'acquit un si grand crédit auprès du Roi qu'il le faisoit manger à sa table. Néanmoins cela n'empêcha pas qu'ayant trouvé occasion de retourner en Grece, sous la promesse qu'il avoit faite de servir d'espion, il n'y demeurât tout à fait; méprisant tous les honneurs qu'on lui avoit fait en Perse, & se mocquant de ceux qui lui avoient donné cette commission. Il se maria ensuite & épousa une fille du fameux *Milon*, son compatriote.

On ne sait aucune autre particularité de la Médecine de Démocede, ni de celle des autres Médecins de *Crotone*. On n'a rien à dire non plus de l'Ecole de *Rhodes*. Quant à celle *d'Italie*, il se peut que POLYCLETE, (Médecin dont il est parlé dans 6 les lettres de *Phalaris*) en fût; puis qu'il étoit Médecin de ce Tyran d'Agrigente, ville de Sicile, où étoit cette Ecole.

On peut juger de la méthode qu'on suivoit dans celle de *Cnide*, par quelques échantillons qu'on en trouve dans Hippocrate. 7 *Ceux*, dit cet auteur, *qui ont compilé* les Sentences, *ou les Observations* Cnidiennes; *ont fort bien marqué tout ce que les malades souffrent en chaque maladie, & comment une partie de cela leur arrive, & en un mot tout ce qu'une personne, qui ne sauroit rien de la Médecine, pourroit écrire, après s'être informé des malades de ce qu'ils ont souffert. Mais ils ont oublié la plus part des choses qu'un Médecin doit savoir, sans avoir oüi le rapport du malade.*

Le même auteur remarque de plus, *que les Cnidiens mettoient en usage très-peu de médicamens*; l'Elaterium, (qui est un purgatif tiré du concombre sauvage) le lait, & le petit lait, faisant presque toute leur Médecine. On recueille de ce que dit ici Hippocrate premierement, que ces Médecins se contentoient de faire une énumeration, ou une description exacte des accidens qui accompagnent une maladie, sans raisonner sur les causes, & sans s'attacher au prognostic. On en recueuille en second lieu, qu'ils ne se servoient que d'un très-petit nombre de remedes, qu'eux & leurs prédécesseurs avoient sans doute expérimentez.

Ces deux remarques suffisent, pour faire conoître que les Cnidiens n'étoient guere que des Empiriques, ou pour le moins qu'ils ne se picquoient pas de faire de *grands raisonnements*. Le plus loin qu'ils allassent de ce côté là, c'est lors qu'ils avoient recours à *l'Analogisme*, qui est une espece de *comparaison* des maladies & des remedes, comme on le verra par l'exemple que Galien en rap-

5 *Voyez ci-après, chap. 4.*
6 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 1. chap. 6. ce que l'on dit de ces lettres.*
7 *De ratione victûs in acutis, lib. 1.*

rapporte. *Les Cnidiens*, dit cet auteur, *essayoient de guérir ceux qui avoient des abscès dans le poumon, par cette méthode. Comme ils avoient remarqué que la toux fait sortir ce qu'on a dans le poumon, ils faisoient tirer la langue à ceux qui avoient un abscès au poumon, & tâchoient de leur faire entrer quelques gouttes d'eau dans l'âpre artere, à dessein d'exciter par ce moyen une violente toux, qui leur fît rendre tout ce qu'ils avoient de pus dans la poitrine.* On parlera encore de cette méthode, & de quelques autres manieres, que les Cnidiens avoient de traiter certaines maladies, quand on en sera à la pratique d'Hippocrate, entre les livres duquel on en a inseré quelques uns, qui ont passé pour être l'ouvrage de ces anciens Médecins. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Le seul des Médecins Cnidiens, qui ont vêcu dans l'intervalle dont il s'agit, qui nous soit conu, c'est Euryphon, que l'on a crû l'auteur des *Sentences Cnidiennes*. Nous parlerons encore de lui 8 ci-après.

A l'égard des Médecins de *Cos*, on peut aussi dire que si les *Prénotions Coaques*, qui se trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate ne sont qu'un recueuil d'Observations faites par les Médecins de Cos, comme plusieurs des anciens l'ont crû, il ne paroît pas non plus que ces Médecins fussent de grands *raisonneurs*; & l'on ne voit pas même qu'ils se soient du tout mis en peine de rendre raison de leurs prognostics. Hippocrate a été, comme on l'a dit, du nombre de ces Médecins. On n'en conoît pas d'autres, que ses prédécesseurs que nous avons nommez ci-devant.

Tout ce qu'on vient de dire prouve qu'il n'est pas si absolument vrai, que Pline & Celse l'ont crû, qu'on n'ait point eu de nouvelles de la Médecine pendant l'intervalle qu'ils marquent, & encore moins que la Médecine n'ait commencé qu'en même temps que la Philosophie; comme l'assure le dernier; si ce n'est qu'il ait entendu parler de la *Médecine Raisonnée*, c'est à dire de celle *qui s'attache particulierement à la recherche des causes cachées des maladies, & à rendre raison de l'operation des remedes.* A la verité celle-ci ne peut guere avoir commencé qu'avec l'étude des lettres & des sciences.

On dira sans doute que j'oublie de parler ici d'une chose, qui fait le plus d'honneur aux *Asclépiades*, & qui renverse non seulement tout ce que Celse & Pline ont dit, mais ce que j'ai dit moi même, lors que j'ai soûtenu que ces Asclépiades n'étoient presque que des Empiriques; c'est qu'ils ont passé pour de grans *Anatomistes*. Il est vrai que Galien est de ce sentiment; *Dans le temps*, dit-il, *que la Médecine étoit toute renfermée dans la famille des Asclépiades, les peres enseignoient l'Anatomie à leurs enfans, & les acoûtumoient, dès l'enfance, à dissequer des animaux, en sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comment cela se faisoit; puis qu'il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent que les lettres de l'alphabet, qu'ils avoient apprises presque en même temps.*

On trouve encore divers autres passages dans cet auteur, par lesquels on void qu'il a crû que les Asclépiades possedoient parfaitement l'Anatomie. Mais on peut premierement lui opposer l'autorité d'un ancien commentateur de Platon, qui attribue au Philosophe *Alcmæon*, dont on parlera ci-après, d'avoir été le premier homme qui ait dissequé quelque animal; ce qui détruit tout ce que Galien dit des Asclépiades, du moins de ceux qui ont précedé Alcmæon, & qui sont ceux dont il s'agit; car pour ceux qui l'ont suivi, ou ils ont été

8 *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 33.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

contemporains d'Hippocrate, ou ils sont venus après lui. Mais quand on tiendroit pour suspect le témoignage de ce dernier auteur, on peut dire secondement qu'il est plus que probable, par le peu de progrès que l'on avoit fait dans l'Anatomie du temps d'Hippocrate même, que l'on n'avoit examiné avant lui le corps des animaux qu'assezsuperficiellement; ce qui est bien éloigné de ce qu'assure Galien, *que l'Anatomie étoit en sa perfection du temps des Asclépiades.* Et quant à ce qu'il ajoûte d'un certain intervalle, qu'il prétend qu'il y ait eu entre les plus anciens Asclépiades, & Hippocrate, pendant lequel il veut que l'Anatomie ait été négligée, on verra 9 ci-après ce que l'on en doit juger.

Ce n'est pas qu'on vueuille dire que les Asclépiades n'eussent aucune conoissance des parties du corps. Cette pensée seroit absurde, car sans cela ils n'auroient pû exercer ni la Médecine en géneral, ni la Chirurgie en particulier, qui est ce qu'ils entendoient le mieux. Ils conoissoient sans doute fort bien *les Os*, du moins à l'égard de leur situation, de leur figure, & de leur articulation; autrement ils n'auroient pas pû les reduire, lors qu'ils étoient disloquez ou cassez. Ils n'ignoroient pas non plus la situation des *vaisseaux* considerables. Il falloit qu'ils sûssent où sont *les veines* & *les arteres* qu'ils ouvroient & qu'ils brûloient tous les jours; car l'on a remarqué ci-dessus, en parlant de *Podalire*, que ces operations se devoient déja faire dans ce premier âge de la Médecine. Il falloit d'ailleurs qu'ils fussent bien instruits des lieux où se rencontrent les vaisseaux plus profonds pour éviter les pertes de sang, lors qu'ils faisoient des incisions, on lors qu'ils coupoient des membres. Ils devoient enfin être informez des endroits où il y a *des tendons*, & *des ligamens*, & quelques *nerfs* considerables; quoi qu'ils confondissent ces trois differentes parties, & qu'ils conussent peu les dernieres, 10 comme on le verra dans la suite. Ils conoissoient aussi en gros les principaux visceres, comme *l'estomac*, *les boyaux*, *le foye*, *la ratte*, *les reins*, *la vessie*, *la matrice*, *le diaphragme*, *le cœur*, *le poumon*, *le cerveau*, &c. aussi bien que les humeurs les plus sensibles; comme *le sang*, *la bile jaune*, *verte*, *noire* &c. *le phlegme*, *les sérositez*, ou *les eaux*, & toutes les differentes sortes d'excremens qui sortent des diverses parties de nôtre corps.

Il semble d'abord, que les Asclépiades ne pouvoient pas savoir tout cela sans être *Anatomistes*, ou sans avoir jamais dissequé d'animal. Mais il est aisé de faire voir qu'ils avoient pû sans cela acquerir ces conoissances. La premiere & la plus familiere instruction étoit celle que leur fournissoit ce qu'ils voyoient faire à la *boucherie*, & dans les *sacrifices*. Et pour ce qui regarde le corps humain en particulier, ils profitoient avec empressement de l'occasion qu'ils avoient de s'instruire lors qu'ils trouvoient sur les champs des os décharnez par les bêtes, ou par la longueur du temps que ces corps avoient été exposez à l'air; ou lors qu'ils rencontroient en quelque lieu écarté le cadavre de quelque pauvre voyageur qui avoit été égorgé par des voleurs, ou ceux des soldats qui étoient morts de quelques grandes blessures dans les combats. Ils consideroient alors, sans être obligez de faire d'autres ouvertures que celles qu'ils trouvoient faites, ni de passer par dessus le scrupule qui les empêchoit de toucher ces corps, ce que le hazard leur découvroit. Le scrupule dont on vient

9 *Part. 2. liv. 1. chap. 3.*
10 *Liv. 3. chap. 3.*

vient de parler étoit si grand parmi ces anciens, qu'il conste par un passage d'Aristote, qu'on rapportera dans la suite, que de son temps on n'avoit point encore dissequé de corps humain; or ce Philosophe a vêcu plus de quatre vints ans après Hippocrate.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Il est vrai que *les Egyptiens*, comme on l'a déja remarqué ci-devant, ayant une ancienne coûtume d'embaumer les corps morts, étoient obligez pour cela de les ouvrir, ce qui leur fournissoit un moyen d'apprendre quelle étoit la disposition de quelques-unes des principales parties de ces corps; & il se peut que les Asclépiades ayent encore profité des découvertes de ces Egyptiens. Mais comme ceux-ci avoient principalement en vûe la conservation de ces corps qu'ils ouvroient, ils n'alloient pas à peu près aussi avant qu'il auroit été nécessaire pour en conoître toutes les parties, & ne se donnoient pas tout le loisir & toute la liberté qu'il auroit fallu prendre.

Voila les principaux moyens, que ces anciens Médecins avoient pour découvrir la structure du corps après la mort des animaux. Mais la meilleure école pour eux, & qui leur servoit plus que tout le reste, c'étoit la pratique de leur mêtier, qui leur fournissoit tous les jours des occasions de voir sur des corps vivans ce qu'ils n'avoient pû découvrir sur les morts; lors qu'ils avoient à traiter des *playes*, des *ulceres*, des *tumeurs*, des *fractures*, des *dislocations*, & autres maladies dépendantes de la Chirurgie. Et comme la Médecine s'étoit conservée dans la famille des Asclépiades, pendant plusieurs siecles, & qu'elle y passoit du pere au fils, *la tradition*, & *les observations* des peres & des ancêtres suppleoient au défaut d'expérience de chaque particulier. Ce dernier moyen joint aux premiers est ce que quelques Médecins, dont on parlera ci-après, ont appellé, *une voye douce & naturelle*, *quoi que longue*, *d'apprendre à conoître le corps humain*; soutenant que cette voye étoit seule suffisante pour la pratique. 11 On verra dans la suite quelles étoient leurs raisons, & ce que les autres Médecins avoient à dire là-dessus. On parlera aussi, en son lieu, de quelques Asclépiades qui sont venus long temps après Hippocrate.

CHAPITRE III.

SALOMON; ATHAN; HEMAN; CHALCOL; DORDA; On parle aussi des ESSENIENS, & de quelques opinions des Juifs concernant la Médecine. NECHEPSUS, PETOSIRIS; IACHEN; HOMERE; & HESIODE.

PEndant l'espace de sept à huit siecles qui se sont écoulez, comme on l'a remarqué, entre les fils d'Esculape & les derniers de ses descendans dont on a parlé, on ne trouve rien d'ailleurs dans la Grece, par rapport à la Médecine, que ce qu'on tire de quelques auteurs qui n'ont pas été Médecins de profession, à la reserve de trois ou quatre. Les uns sont Poëtes, & les autres Philosophes. Nous verrons ce qu'ils nous fournissent, après avoir examiné

11 *Part. 2. liv. 2.*

Depuis le siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

examiné ce qui s'est passé en d'autres païs, dans l'intervalle dont il s'agit.

Nous avons ci-devant fait mention de quelques Rois d'Egypte, qui se sont mêlez de la Médecine; il s'en est encore trouvé quelques autres, comme nous le dirons dans ce même chapitre. Les Rois de Judée leurs voisins s'attachoient aussi quelquefois à cette conoissance, témoin le grand Roi SALOMON, qui commença de regner l'an du Monde deux mille cent vint & neuf, environ cent soixante & dix ans après le siege de Troye. L'Ecriture Sainte dit de ce Prince, 1 *qu'il avoit écrit cinq mille Cantiques*, ou Pieces de Poësie, *& qu'il avoit prononcé ou composé trois mille sentences remarquables; qu'il conoissoit depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'Hyssope qui croît sur les murailles; & qu'il avoit écrit touchant les reptiles, les poissons, les oiseaux, & tous les autres animaux.* Entre les autres conoissances que Salomon s'attribue dans le livre *de la Sapience* (chap. 7.) il assure *qu'il étoit instruit des differences des plantes & des proprietez des racines.*

„ *Joseph étendant ce qu'on vient de dire remarque* 2 que Dieu remplit Salomon d'une sagesse & d'une intelligence si extraordinaire, que nul autre dans toute l'antiquité ne lui avoit été comparable; & qu'il surpassoit même de beaucoup les plus capables des Egyptiens que l'on tenoit y exceller. Il composa, *ajoûte Joseph*, cinq mille livres de Cantiques & de vers, trois mille de paraboles, à commencer depuis l'hyssope jusqu'au cedre; & à continuer par tous les animaux tant oiseaux que poissons, & ceux qui marchent sur la terre. Car Dieu lui avoit donné une parfaite conoissance de leur nature & de leurs proprietez dont il écrivit un livre. Et il employa cette conoissance à composer pour l'utilité des hommes divers 3 remedes, entre lesquels il y en avoit qui avoient même la force de bhasser les Démons, sans qu'ils osassent plus revenir. Cette maniere de les chasser est encore en grand usage parmi ceux de nôtre nation; & j'ai vû un Juif, nommé Eleazar, qui, en la présence de l'Empereur Vespasien & de ses fils, & de plusieurs de ses capitaines & soldats, délivra divers possedez. Il attachoit au nez du possedé *un anneau* dans lequel étoit enchassée une racine, dont Salomon se servoit à cet usage; & aussi-tôt que le Démon l'avoit sentie, il jettoit le malade par terre, & l'abandonnoit. Il recitoit en suite les mêmes 4 *paroles* que Salomon avoit laissées par écrit, &, en faisant mention de ce Prince, défendoit au Démon de revenir. Mais pour voir encore mieux l'effet de ses conjurations, il emplit une cruche d'eau, & commanda au Démon de la jetter par terre, pour faire conoître par ce signe, qu'il avoit abandonné le possedé, & le Démon obéit. J'ai crû, *poursuit Joseph*, devoir rapporter cette histoire afin que personne ne puisse douter de la science extraordinaire que Dieu avoit donnée à Salomon, par une grace toute particuliere.

Joseph avoit dit immédiatement avant ceci, qu'il y avoit eu du temps de Salomon d'autres Juifs très-entendus dans les mêmes sciences, quoi qu'ils n'en sussent pas autant que ce Prince. *Voici*, dit-il, *les noms de ceux qui*

1 *Rois, liv. 1. chap. 4.*
2 *Liv. 8. chap. 2.*
3 ἐπῳδάς τε συνταξάμενος; *ayant composé des enchantemens.*
4 *Voyez ci-dessus, liv. 1. chap. 12.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

qui étoient les plus celebres, Athan; Heman; Chalcol; & Dorda, tous quatre fils de *Machol*. Leurs noms se trouvent aussi dans le premier livre des Rois. 5 Les Rabbins disent *qu'Ezechias* avoit supprimé les livres de Salomon, qui traitoient de ces sciences, *parce que plusieurs avoient plus de confiance aux vertus des herbes qu'en Dieu*. S'il est vrai que Salomon eût décrit dans ses livres des remedes *superstitieux* ou des *enchantemens*, qui est ce que signifie précisément 6 le terme Grec que Joseph employe, & qui est le même dont Homere & Pindare se servent, comme on l'a vû ci-dessus, ce seroit plûtôt par cette raison qu'Ezechias auroit supprimé ces livres.

On dira peut-être que le mot Grec dont il s'agit pourroit aussi signifier une espece de *charme innocent*, si l'on peut s'exprimer de cette maniere, ou quelque *oraison* que l'on recite sur le malade, & dont les termes n'ont rien que de bon. Mais on ne voit aucun exemple de semblables cures dans l'Ecriture Sainte, & si les Prophetes & les Apôtres ont prononcé quelques paroles, lors qu'ils ont gueri des malades, ce n'a été que pour exprimer l'ordre qu'ils avoient reçu de Dieu, ou la puissance qui leur avoit été donnée de guérir les maladies; *Au nom de Dieu*, ou *de Jesus Christ*, disoient-ils, soyez guéris. Ou s'ils ont fait des prieres en cette occasion, soit en public, soit en particulier, pour obtenir de Dieu le rétablissement des malades, selon ce que Nôtre Seigneur leur avoit enseigné, que certains possedez ne pouvoient être guéris que *par des jeûnes & par des prieres*, ces prieres n'avoient rien de commun avec les paroles ou les prétendues oraisons des superstitieux, & l'on ne pouvoit pas leur donner le nom que Joseph donne aux paroles qu'il dit que Salomon avoit composées.

Ajoûtez à cela que si les Prophetes, ou les disciples de Jesus Christ ont employé quelques matieres, ou fait quelques applications, ça été de choses communes & conues, comme *la masse de figues* qui fut appliquée sur l'abscès du Roi Ezechias, & *la boüe* dont Jesus Christ lui même se servit pour oindre les yeux de l'aveugle; & ils n'ont accompagné ces applications d'aucune cérémonie qui sentît la superstition, ni qui approchât de l'application de 7 *l'anneau* & de *la racine* dont parle Joseph. Si Salomon avoit veritablement rempli ses livres de tels remedes, ce n'étoit point par la revelation qu'il les avoit appris, mais par le commerce qu'il auroit pû avoir avec les Egyptiens, & les autres peuples Idolatres.

Mais les Juifs du temps de Joseph, qui étoient fort superstitieux & ignorans, ou ceux qui les avoient précedez de quelques siecles, avoient sans doute attribué à Salomon des livres dont il n'étoit point l'auteur; à peu près comme les superstitieux d'aujourdui lui attribuent un livre, qu'on dit être ima-

 ginaire

5 Suidas (*in voce Ezechias*) remarque aussi que l'on avoit gravé dans le vestibule du temple de Jerusalem tout ce que contenoit un livre de Salomon, intitulé, *Remedes pour toutes les maladies*, βίβλος ἰαμάτων πάθους παντὸς; lequel livre Ezechias fit effacer, parce que le peuple qui en tiroit des remedes, négligeoit à cause de cela de s'addresser à Dieu, pour lui demander la santé. Suidas ne parle sans doute de cette affaire que sur la tradition des Rabbins, qui se sont imaginez qu'on avoit pratiqué la même chose dans le temple du vrai Dieu, que les Payens pratiquoient dans les temples d'Esculape. *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 1. chap. 20.*

6 Ἐπῳδὴ & ἐπαοιδὴ signifient la même chose.

7 Cet anneau étoit une espece *d'amulete*. Voyez ci-dessus, *chap. 12.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

ginaire, intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui doit traiter de la *Magie*. On peut voir sur ce sujet ce qu'ont écrit les Apologistes de ce grand Roi de Judée.

Au reste la racine dont parle Joseph, & qu'il ne nomme pas, devoit être celle de la plante de *Bara* qu'il décrit 8 ailleurs. Voici ce qu'il en dit; *Dans la vallée qui environne* Macheron, *du côté du septentrion, se trouve, à l'endroit nommé* Bara, *une plante qui porte le même nom, & qui ressemble à une flamme. Elle jette sur le soir des rayons resplendissans, & se retire lors qu'on la veut prendre. Le seul moyen de l'arrêter est de jetter dessus de l'urine de femme, ou de ce sang superflu dont elles se trouvent de temps en temps incommodées. On ne la sauroit toucher sans mourir, ou si on n'a dans sa main de la racine de la même plante, mais on a trouvé encore un autre moyen de la cueuillir sans peril. On creuse tout à l'entour, en sorte qu'il ne reste qu'un peu de sa racine; & à cette racine qui reste on attache un chien, qui voulant suivre celui qui l'a attaché, arrache la plante, & meurt aussi-tôt; comme s'il rachettoit de sa vie celle de son maître. Après cela on peut sans peril manier cette plante; & elle a une vertu qui fait que l'on ne craint point de s'exposer à quelque peril pour la prendre. Car ce que l'on nomme des Démons, & qui ne sont autre que les ames des méchans, qui entrent dans les corps des hommes vivans, & qui les tueroient si on n'y apportoit point de remede, les quittent aussi-tôt que l'on approche d'eux cette plante.* Voila ce que dit Joseph; *Credat Judæus Apella, non ego.* Cela étoit bon pour des Juifs credules & superstitieux.

On tire d'ailleurs une preuve de la conoissance que Salomon avoit de la Médecine, ou du moins de la constitution du corps humain, de ces paroles du douziéme chapitre de *l'Ecclesiaste*, où Salomon parle de cette maniere; *Souvenez-vous de vôtre Créateur pendant les jours de vôtre jeunesse, avant que le temps de l'affliction vienne, & que les années approchent desquelles vous direz; elles ne me plaisent point; avant que le Soleil, la lumiere, la lune, & les étoiles se rendent tenebreuses, & que les nuées reviennent après la pluye. Ce sera alors que les gardes de la maison seront ébranlez; & que les hommes vigoureux chancelleront. Celles qui servent à moudre seront oisives, & en petit nombre, & ceux qui regardent par des trous seront obscurcis. Les portes seront fermées sur la place, avec abaissement du bruit de la meule. On se levera au chant de l'oiseau, & toutes les Muses,* ou Musiciennes, *se tairont. On craindra les lieux hauts, & on tremblera en faisant chemin. L'amandier fleurira; la sauterelle s'engraissera, & la capre,* ou le caprier, *se perdra; car l'homme ira dans sa maison éternelle, & ceux qui le plaindront tournoyeront par les places.* Profitez, dis-je, de la leçon que je vous donne, *avant que la petite chaine d'argent se casse; que le bandeau, ou le vase d'or retourne en arriere; que la conche se brise sur la fontaine; que la roüe qui est sur la cisterne se rompe & que la poudre s'en retourne dans la terre d'où elle est venue, & l'esprit à Dieu, qui l'a donné.*

Il est aisé de voir que c'est ici une description énigmatique de la vieillesse & de ses incommoditez, qui sont enfin suivies de la mort, ou de la dissolution du corps de l'homme. *Le soleil, la lumiere, la lune,* & *les étoiles*, marquent *l'esprit, le jugement, la memoire*, & les autres facultez de l'ame, qui s'affoiblissent dans les vieillards. *Les nuées* & *la pluye*, sont *les catarrhes* & *les fluxions* familieres à cet âge. *Les gardes de la maison*, & *les hommes vigoureux*, sont *les sens*, & *les muscles*, & *les tendons*. *Celles qui servent à moudre*, sont *les dents*.

Ceux

8 *De la guerre des Juifs contre les Romains, liv. 7. chap. 3.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Ceux qui regardent par un trou, sont *les yeux*. *Les portes fermées sur la place*, & *l'abaissemeut du bruit de la meule*, marquent *la bouche*, *qui ne s'ouvre qu'à peine pour parler*, & *la nécessité de manger lentement & sans bruit*. *Le chant de l'oiseau*, marque *le matin*, qui est le temps que les vieillards se levent, parce qu'ils ne peuvent pas dormir. *Les Musiciennes*, ou *les Muses*, *qui se taisent*, signifient *qu'on ne chante plus à cet âge*, & *que les sciences ou les études ne divertissent plus*. *La crainte* & *le tremblement* des personnes âgées, & *la peine qu'elles ont à marcher*, & sur tout *à monter*, est exprimée immédiatement après. *L'Amandier fleuri*, ce sont *les cheveux blancs*. *La sauterelle engraissée*, c'est *le corps des vieillards*, qui de mince & décharné qu'il est devient souvent enflé & pesant. *La capre qui se perd*, marque *la perte de l'appetit*, ou *la cessation des plaisirs*. Enfin *la maison d'éternité*, c'est *le tombeau*; & *ceux qui tournoyent par les places*, sont *les pleureurs* ou *les pleureuses de profession*, que l'on employoit anciennement dans les convois des morts.

Le reste de l'énigme est le plus difficile à expliquer, & il faudroit, pour y réussir, avoir la même idée des parties du corps qu'en avoit Salomon. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur sacré a voulu marquer sous ces termes couverts la dissolution des principaux organes de nôtre corps, & c'est tout ce qu'on en peut savoir. Ce que l'on a écrit d'ailleurs sur *la chaine d'argent*, que l'on a prise pour *la moüelle de l'épine*, ou pour *les arteres*; sur *le bandeau*, ou *le vase d'or*, qui marque *les membranes du cerveau*, ou *le cœur*; sur *la cruche*, qui doit être *le crane*; & *la roüe* qui represente *le poumon*; tout cela, dis-je, ne sont que de simples conjectures.

Il se pourroit qu'il y eût quelque chose dans les écrits des Rabbins, qui servît de commentaire à ce passage. C'est ce que je ne sai point, & que je laisse chercher à ceux qui les entendent. Je laisse de même ce qu'on peut trouver dans les livres de ces Docteurs Juifs, concernant la Médecine. Les lumieres qu'on tire de ce côté là sont fort peu considerables, si tout ce qu'ils disent ne vaut pas mieux que la fable de l'os nommé *Luz*, qui se trouve, selon eux, dans l'épine du dos, & qui est la racine & la base de tout l'assemblage du corps humain; en sorte que le cœur, le foye, le cerveau, & les parties génitales tirent leur origine de ce merveilleux os; qui a d'ailleurs cette vertu, ou ce privilege, qu'il ne peut être brûlé, ni moulu, ou brisé, mais demeure toûjours le même, étant le germe de la resurrection, duquel tout le corps pullule derechef, comme les plantes sortent de leur semence. Riolan, de qui j'ai pris ce que je viens de dire, ajoûte que les Rabbins contoient deux cent quarante huit os, & trois cents soixante cinq veines, ou ligamens, dans le corps humain. Cela paroît ridicule à ceux qui entendent l'Anatomie; mais quelque peu de conoissance que ces Docteurs eussent à cet égard, il y a de l'apparence que l'on n'étoit pas plus savant sur cette matiere du temps de Salomon, & que ces sortes de contes pouvoient déja s'être débitez depuis long temps parmi les Juifs.

Au reste pendant que nous en sommes sur les Docteurs & les Médecins de cette nation, il ne faut pas oublier de remarquer que les Médecins ordinaires n'étoient pas les seuls parmi eux qui se mêlassent de la Médecine. Nous apprenons de *Joseph* que les ESSENIENS, qui étoient attachez à une ancienne Secte du Judaïsme, de laquelle cet auteur décrit au long les regles & la maniere de vivre, exerçoient aussi cette profession. 9 *Les Esséniens*, dit-il, *étudient avec soin les écrits des anciens, principalement en ce qui regarde les choses utiles à l'ame & au corps, & acquierent ainsi une*

9 *De la guerre des Juifs contre les Romains, liv. 2. chap. 12.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

une très-grande conoissance des remedes propres à guerir les maladies, & de la vertu des plantes, des pierres, & des métaux. Voila ce que dit Joseph. Ces mêmes Esséniens étoient autrement appellez *Therapeutæ*, c'est à dire, *guérisseurs*, ou *Médecins*, quoi que ce nom puisse aussi avoir du rapport avec *le culte* que ceux de cette Secte, ou cette espece de *Moines*, rendoient à Dieu, d'une maniere plus pure que les autres, à ce qu'ils prétendoient. Quoi qu'il en soit, ce que dit Joseph ne laisse pas lieu de douter que ces Esséniens n'étudiassent la Médecine, par où l'on void que ce n'est pas d'aujourd'hui, ou depuis peu de temps, que les Moines se sont ingerez dans cette profession.

Nous finirons ce qui regarde la Médecine Judaïque, en rapportant les noms de trois Anges qui, selon les Docteurs Juifs, président sur cet Art. Le premier s'appelle *Sénoï*; le second *Sansenoï*, & le troisiéme *Sanmangelof*, comme on l'apprend du Rabbin *Elias*.

Apres avoir parlé de Salomon, qui a donné matiere à la digression que nous venons de faire, nous passerons à NECHEPSUS, Roi d'Egypte, qui vivoit trois cent quarante quatre ans après lui.

On a attribué à *Nechepsus* des livres de Magie, d'Astrologie, & de Médecine; & 10 Ausone le regarde comme le Maître des Magiciens. 11 Pline le cite sur des faits d'Astronomie; & Julius Firmicus dit que Nechepsus, très-juste Empereur des Egyptiens, étoit très-bon Astronome, & qu'il avoit fait des recueuils sur toutes les maladies, & trouvé des remedes divins. 12 Galien cite aussi Nechepsus, en parlant des proprietez du *Jaspe verd*. Ce Roi d'Egypte avoit écrit, que le Jaspe verd fortifie l'orifice de l'estomac, lors qu'on fait graver sur cette pierre la figure d'un *dragon rayonnant*, & qu'on l'applique sur la partie dont on vient de parler. Mais Galien, qui rapporte cette observation, remarque qu'il a vû le même effet de l'application de ce Jaspe, quoi qu'il n'y eût rien de gravé dessus. On trouve d'ailleurs, dans Aëtius, la description d'une emplâtre, & de quelques autres médicamens attribuez au Roi Nechepsus ou Nechepsos.

PETOSIRIS, autre Egyptien, que Pline & Julius Firmicus joignent au précedent, n'étoit pas moins entendu dans les mêmes sciences. Le dernier de ces auteurs l'appelle *le grand Pétosiris*. Il devoit être contemporain de Nechepsus, s'il est vrai qu'il eût écrit à celui-ci, & que la lettre qu'on dit avoir de lui ne soit point supposée. 13 Cette lettre se trouve dans la Bibliotheque de l'Empereur. Les livres de Pétosiris étoient recherchez anciennement par ceux qui faisoient dépendre la Médecine de l'Astrologie. 14 Juvenal se mocque des Dames Romaines de son temps, qui étant malades n'osoient point prendre de nourriture sans avoir auparavant consulté Pétosiris sur l'heure la plus propre pour cela; qui est le même entêtement qu'ont aujourd'hui ceux qui ne se conduisent que par l'Almanach.

On parle encore d'un Egyptien nommé IACHEN, qui avoit écrit, à ce que dit Suidas, touchant les remedes tirez des *amuletes*, & des *enchantemens*, qui étoit très habile Médecin, & qui savoit arrêter le progrès de la *peste*, & temperer l'ardeur de la *Canicule*. C'est pourquoi, dit cet auteur, on l'ensevelit dans un magnifique tombeau;

10 *Quique Magos docuit mysteria vana Nechepsus.*
11 *Lib. 2. cap. 43. lib. 7. cap. 49.*
12 *De simplic. medicamentor. facultatib. lib. 9.*
13 *Lambecius, lib. 7. Labbeus in nova Bibliotheca libr. mss.*
14 Ægra licèt jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nisi quam dederit *Pétosiris.*

beau; & lors que quelque maladie Epidémique regnoit les Prêtres alloient à ſon temple; où après avoir fait les ſacrifices acoûtumez, ils prenoient du feu de deſſus l'autel, & en allumoient des buchers diſpoſez en divers endroits de la ville; de ſorte que ce feu chaſſoit la corruption de l'air, & arrêtoit le cours de la maladie. *Iachen* vivoit ſous *Senyes*, Roi d'Égypte, dont le temps n'eſt point marqué. On le joint ici, par occaſion, aux autres Egyptiens dont on vient de parler, quoi qu'il puiſſe être plus ancien.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Le temps auquel Homere a vêcu eſt incertain, auſſi bien que le lieu de ſa naiſſance. Quelques auteurs diſent qu'il nacquit cent ſoixante huit ans après la priſe de Troye; mais les Marbres d'Arondel marquent ſa naiſſance ſeulement trois cents ans après le ſiege de cette même ville, qui eſt le temps où vivoit l'Archonte *Diognetus*.

Homere ayant été dans la réputation d'avoir donné des préceptes ſur tous les principaux Arts, n'a pas manqué d'être auſſi rangé entre les Médecins. Premierement on a crû que ce Poëte entendoit *la Chirurgie*, marquant, comme il fait en divers endroits, les moyens que les Chirurgiens employent pour traiter les playes; comme de tirer les fléches ou les dards qui ſont demeurez dans une playe; d'arrêter le ſang; de laver la playe avec de l'eau; de l'eſſuyer; d'y appliquer des médicamens propres; & de la bander. On a dit auſſi qu'il entendoit l'*Anatomie*; ayant déſigné par leur nom preſque toutes les parties du corps. On a dit pareillement qu'il conoiſſoit les plantes; ayant fait mention du *Moly*, qui ſert contre les enchantemens, comme on l'a remarqué ci-deſſus, en parlant d'*Hermès*, & d'*Ulyſſe*; ayant indiqué les proprietez de quelques plantes, comme celles du *Saule*, dont les feuilles rendent, à ce qu'il dit, les femmes ſtériles. On joint à cela qu'il conoiſſoit le *Népenthes*, dont on a auſſi parlé ci-devant, au ſujet d'*Helene*. On lui fait d'ailleurs débiter diverſes maximes des Médecins; comme lors qu'il remarque que la peſte ceſſa *le neuviéme jour*; dans le camp des Grecs; par où l'on veut qu'il ait eu égard à ce que les Médecins ont enſeigné, que les maladies ſe terminoient dans les jours *impairs*. Il donne enfin des conſeils pour la Santé, ou pour la guériſon de certaines maladies; comme quand il introduit *Thetys* conſeillant à ſon fils *Achille*, de *voir les femmes pour ſe tirer de ſa mélancholie*, ce qui eſt quelquefois un très bon remede en cette occaſion.

Hesiode, qui a été à peu près contemporain d'Homere, eſt auſſi cité par Théophraſte, par Pline, & par d'autres, comme ayant écrit des proprietez des plantes; par où il tient rang entre les Médecins.

CHAPITRE IV.

THALES; PHERECYDE; EPIMENIDE; TOXARIS; PYTHAGORE; & ZAMOLXIS, les plus anciens des MEDECINS PHILOSOPHES.

JUſques ici il ne paroît pas que l'on ait beaucoup raiſonné dans la Médecine. Les *Philoſophes* ſont les premiers, qui s'étant ingerez de cette profeſſion, y ont introduit en même temps *les raiſonnemens*. Ce ſont eux qui y ont joint cette partie qu'on appelle *Phyſiologie*, qui traite particulierement du corps humain, (qui eſt le ſujet de la Médecine) tel qu'il eſt dans ſon état naturel, & qui cherche à rendre raiſon des fonctions de ce corps en examinant ſes parties, & tout ce qui y a du rapport, par l'*Anatomie*, & par les principes de la *Phyſique*.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Pythagore & ses disciples ont été proprement les premiers, qui ont entrepris cette affaire, comme on l'a remarqué ci-dessus après Celse. Mais avant que de voir comme ils s'y sont pris, il faut dire un mot de quelques Philosophes qui sont un peu plus anciens, & auxquels on a aussi attribué la conoissance de la Médecine; quoi qu'ils ne l'ayent pas traitée, comme ceux dont on vient de parler.

THALES, *Milésien*, qui vivoit vers la quarantiéme Olympiade, qui revient à l'An du Monde trois mille trois cent trente, a passé pour le premier qui ait écrit de la *Physique*, d'où l'on peut inferer qu'il avoit quelque conoissance de la Médecine, aussi bien que de ce que dit Diogene Laërce, que ce Philosophe avoit converse avec les Sacrificateurs d'Egypte dont une partie étoient Médecins, comme on l'a remarqué ci-dessus. On peut tirer la même conséquence d'un passage de Pausanias, où il est remarqué que Thalès avoit expié ou purifié les Lacédémoniens; ce qui étoit la profession des Devins & des anciens Médecins, tels qu'étoient Mélampe, Orphée, & les autres dont nous avons parlé. Mais cette espece de Médecine n'a aucun rapport avec la profession de Philosophe que faisoit Thalès.

PHERECYDE, Syrien, (ou plûtôt de l'Isle de Scyros) autre Philosophe, contemporain du premier, passoit aussi apparemment pour Médecin, [1] puis qu'on lui a attribué un des livres *de la Diete*, qui se trouve entre ceux d'Hippocrate. A cela près je ne vois pas par quel endroit il peut-être aggregé au corps des Médecins, si ce n'est aussi en qualité de Physicien, ou parce qu'il avoit écrit *de l'origine des Asclépiades*, comme on l'a remarqué ci-dessus, supposé que ce soit le même.

EPIMENIDE, Crétain, n'est à mon avis mis au rang des Philosophes que parce qu'on la conté anciennement entre les *Sages* de Grece; je ne vois pas d'ailleurs que Diogene Laërce en parle comme d'un Physicien. Son talent étoit plûtôt, comme on le recueuille du même auteur, *la Politique*, *la Divination*; & la science *d'expier les crimes*, & *de regler les Cérémonies religieuses*. On lui attribue d'avoir fait cesser la peste dans Athenes, en purifiant cette ville d'un crime qu'avoient commis quelques particuliers, & qui avoit attiré la colere du ciel sur tous leurs concitoyens. Cela suffisoit, comme on vient de le dire en parlant de Thalès, pour faire mettre Epiménide au rang des Médecins. Mais on peut principalement le regarder comme tel, par la conoissance qu'il avoit des plantes; conoissance qu'il avoit acquise en demeurant longtemps caché dans les montagnes, ce qui donna occasion à la fable de feindre qu'il avoit dormi dans une grotte plusieurs années sans se réveiller. Epiménide vivoit à peu près en même temps que Thalès & Phérécyde. Le Scythe TOXARIS étoit aussi de ces temps-là. Les Atheniens l'appelloient *le Médecin étranger*, & lui faisoient toutes les années des sacrifices, en reconoissance de ce que leur ville avoit aussi été délivrée de la peste par son moyen; ou plûtôt par le moyen d'une femme qui avoit songé que *Toxaris*, qui demeuroit à Athenes, lui disoit que la peste cesseroit si on arrosoit toutes les rues avec du vin; ce qui ayant été exécuté, cette maladie cessa effectivement.

PYTHAGORE, qui vivoit environ la LX. Olympiade, & qui fonda l'Ecole *Italique* dont on a parlé, est, selon Celse, le plus ancien des Philosophes qui ait joint l'étude de la Médecine à celle de la Physique. Ce n'est pas

[1] *Galen. in aphorism. Hippocr. commentar. 6.*

pas que ni lui ni ses disciples, qui l'imitérent, fussent ce qu'on appelle des Praticiens; Ils ne s'appliquerent guere qu'à la Théorie de la Médecine, à la reserve du seul *Empédocle*; ou du moins il n'est pas parlé des cures que les autres ont faites. Pour ce qui regarde Pythagore en son particulier, il n'avoit rien négligé pour se rendre universel. Il avoit, pour ce sujet, voyagé en Egypte, qui étoit le païs des sciences & des arts, où il trouva dequoi s'instruire dans tout ce qu'il y a de plus curieux. Il y a apparence que c'est de là qu'il tira ce qu'il avoit de conoissance dans la Médecine; mais il ne nous en reste que quelques petits fragmens, dont il y en a même une partie qui marquent encore l'esprit de *superstition*, que l'on a vû dans les Médecins précedens; le reste qui concerne la Physiologie n'étant pas grand' chose.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

2 Il croyoit que dans le temps de la conception il y a une certaine substance qui descend du cerveau, & qui contient une vapeur chaude, dont l'ame & tous les sens prennent origine; pendant que la chair, les nerfs ou les tendons, les os, les poils, & tout le corps en géneral se forment du sang & des autres humeurs qui abordent dans la matrice. Il ajoûtoit, que le corps de l'enfant est formé & solide dans *quarante jours*; mais qu'il faut *sept mois*, ou *neuf mois*, ou le plus ordinairement *dix*, selon les regles de *l'harmonie*, pour le rendre entierement achevé. Et que dès lors ce qui doit arriver à l'enfant pendant toute sa vie est tout reglé, & qu'il le porte avec soi, dans un ordre ou une enchainure proportionnée aux lois de la même *harmonie* dont on vient de parler, chaque chose arrivant en suite nécessairement en son temps. On examinera à la fin de ce chapitre ce qu'il a voulu dire par là. Il disoit aussi que les veines, les arteres, & les nerfs sont les liens de l'ame. Selon lui l'ame s'étend du cœur au cerveau; & la partie de l'ame qui est dans le cœur est celle d'où viennent les passions; au lieu que la Raison & l'Intelligence résident dans le cerveau. Cette opinion qui lui est commune avec les Ecrivains Sacrez, venoit peut être des Chaldéens avec qui il avoit conversé.

Quant aux *causes des maladies*, il avoit sans doute appris ce qu'il en croyoit dans la même école, & dans celle des Magiciens qu'il avoit aussi consultez. L'air, disoit-il, est tout plein *d'ames*, ou de *Démons*, ou de *Héros*, qui sont ceux qui envoyent les songes, & les signes, & les maladies aux hommes, & même aux bêtes; & ce sont ces Démons ou ces Esprits, que regardent 3 *les lustrations, les expiations*, & ce que les Devins & autres experts sur ces matieres font à cet égard.

C'est du même lieu que venoit ce qu'il avoit écrit, touchant les vertus *magiques* des plantes; dont il avoit composé un livre, que quelques uns donnoient à un Médecin nommé *Cléemporus*. Pour ce qui est de leurs proprietez naturelles, Pline nous apprend seulement que Pythagore faisoit un cas tout particulier du *chou*. On verra dans la suite qu'il n'a pas été le seul parmi les Anciens, qui ait estimé cette sorte d'herbage, ou qui l'ait regardée comme un bon remede à diverses maladies.

On trouve encore quelques uns des préceptes qu'il donnoit, touchant la maniere de se conduire par rapport à la santé. *Il faut*, disoit-il, *pour se bien porter, s'acoûtumer à la nourriture la plus simple, & qu'on peut trouver par tout.* C'est pour cela qu'il ne mangeoit point de *chair*, & qu'il ne vivoit que *d'her-*

 bages

2 *Voyez Diogene Laërce; l'Histoire Philosophique de Galien, &c.*
3 *Voyez ce qui a été dit au commencement de ce chapitre.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj. bages & d'eau. Il défendoit aussi *les fêves*, soit parce qu'elles font un sang grossier, soit pour d'autres raisons mystérieuses que les Anciens ont rapportées. Vivant de cette maniere, il lui étoit aisé de suivre le conseil qu'il donnoit, *de ne s'approcher* des femmes que lors qu'on vouloit devenir plus foible. Il disoit enfin, *qu'il ne faut jamais exceder par rapport au travail, & à la nourriture.*

Il faisoit consister *la Santé* en une espece *d'harmonie*, qu'il ne spécifie pas. Il disoit la même chose de *la vertu*, de tout ce qui est *bon*, ou de tout ce qu'il y a de *bien*, & de *Dieu* lui même; en sorte que, selon lui, *toutes choses subsistent par l'harmonie*. Il semble que par cette *harmonie* il pouvoit entendre *un rapport*, ou une *juste proportion* que toutes les parties doivent avoir ensemble, ou *l'ordre naturel* de toutes choses. Mais ce qu'on a dit ci-devant de cette même harmonie, que Pythagore trouvoit dans l'ordre des choses qui arrivent à chaque particulier pendant toute sa vie, fait croire qu'il y avoit là dedans un plus grand mystere. Ce mystere pouvoit bien être de la nature de celui que ce Philosophe trouvoit dans les *nombres*, qui, selon lui, ont chacun leur dignité, les uns étant beaucoup plus parfaits que les autres. Les nombres *impairs*, par exemple, sont plus considerables, & ont plus de force que les nombres *pairs*; les premiers représentent *le mâle*, & les derniers *la femelle*. Mais le nombre de *sept* est le plus parfait de tous. On peut voir dans 4 Macrobe & dans 5 Aulu-Gelle, en quoi consiste cette perfection.

C'est de cette opinion qu'est venue premierement la doctrine des 6 années *Climactériques*, dont on attribue la découverte aux Caldéens, de qui Pythagore pouvoit aussi l'avoir apprise. On donne ce nom à chaque septiéme année de la vie d'un homme, & on croit que c'est en ce temps-là qu'il court le plus de risque, par rapport à la vie, ou à la santé, & même aux biens de la fortune, à cause des changemens qui arrivent en ces années.

C'est encore, 7 selon Celse, sur le même sentiment qu'est fondé ce que les Médecins ont crû de la force du nombre *septenaire* dans les maladies, & de la difference qu'ils ont établie entre les jours *pairs*, & les jours *impairs*, comme on le verra 8 dans la suite.

Ceux qui ont dit que Pythagore n'avoit point laissé d'écrits, & que tout ce que l'on sait de ses sentimens n'a été tiré que des écrits de ses disciples, auroient pû nier que ce Philosophe eût pensé à rien de semblable. 9. Galien, qui croit par d'autres raisons, que par celles qui se tirent de la dignité des nombres considerez en eux-mêmes, que l'on doit faire attention aux jours *pairs* & *impairs*, s'étonne que Pythagore ait eu cette opinion. *Il est si facile*, dit-il, *de découvrir l'absurdité & la vanité de ce qu'on débite touchant la vertu des nombres, qu'il y a lieu d'être surpris que Pythagore, cet homme si sage, ait tant donné aux nombres.* Ce Philosophe avoit eu lieu de les examiner, & d'admirer ce qui

4 *Lib.* 1. *cap.* 6.

5 *Lib.* 3. *cap.* 10.

6 Pericula quoque vitæ, fortunarúmque hominum, quæ Climacteras Chaldæi appellant, gravissima quæque fieri affirmat Aristides Samius, septenariis; *Aul. Gell. ibid.* Le mot Climactérique vient du Grec κλίμαξ, qui signifie *un escalier.*

7 *Lib.* 3. *cap.* 4.

8 *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 5.

9 *De diebus decretoriis, lib.* 3. *cap.* 8.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

qui résulte de leurs combinaisons, possedant, comme on dit qu'il faisoit, *l'Arithmétique* & la *Géometrie*; mais ces sciences devoient plutôt lui donner de l'éloignement pour les bagatelles dont on a parlé.

Zamolxis, que *les Getes* adoroient comme leur Dieu, a passé pour l'esclave & le disciple de Pythagore; quoi que d'autres l'ayent crû beaucoup plus ancien. On lui a aussi attribué la conoissance de la Médecine. Tout ce qu'on sait de particularitez sur ce sujet, c'est qu'il disoit, *qu'on ne pouvoit pas guérir les yeux sans guérir la tête, ni la tête sans tout le reste du corps, ni le corps sans l'ame.* Et il prétendoit que les Médecins Grecs, qui ignoroient cette maxime, ne réussissoient point dans la cure de la plus part des maladies, à cause de cela. Le remede qu'il employoit pour guérir l'ame, c'étoit *des enchantemens*, non pas tels, s'il en faut croire Platon, que ceux d'Esculape. *Les enchantemens*, dit ce Philosophe, *que Zamolxis entendoit, ne sont autre chose que les discours ou les entretiens honêtes. Ces discours produisent la sagesse dans les ames, laquelle étant une fois acquise, il est aisé après cela de procurer la santé à la tête, & à tout le reste du corps.*

Mais ce que [10] d'autres ont écrit des moyens, que *Zamolxis* employa pour se faire passer pour un Dieu, fait voir qu'il étoit bien capable de mettre en usage les enchantements proprement dits.

CHAPITRE V.

EMPEDOCLE; PAUSANIAS; ALCMÆON; EPICHARME; EUDOXE; & TIME'E, disciples ou Sectateurs de Pythagore. Premier exemple d'Anatomie.

Le plus celebre des disciples de Pythagore ça été Empe'docle. L'on a aussi crû qu'il joignoit, comme son maître, *la Magie* à la Médecine, ou que sa Médecine étoit *Magique*. Mais il fit bien voir qu'il s'attachoit, du moins quelquefois, aux agens naturels; lors qu'ayant reconu que *la stérilité & la peste*, qui ravageoient souvent la Sicile, étoient causées par un vent du sud qui s'insinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, il s'avisa de faire boucher ces ouvertures; après quoi le païs fut exemt de ces deux fleaux. Il fit encore paroître son habileté en remédiant à la puanteur d'une riviere, qui infectoit l'air dans une certaine province, par le moyen des canaux qu'il fit creuser pour faire entrer deux autres rivieres dans le lit de la premiere.

Si ce Philosophe acquit une grande réputation par ces endroits; il ne fut pas moins estimé pour quelques cures qu'il eut occasion de faire. Diogene Laërce dit qu'Empédocle fut particulierement admiré, pour avoir guéri une femme que l'on croyoit morte, quoi que ce ne fût, à ce que reconut le Philosophe, qu'une *suffocation de mere*. Il appelloit cette maladie d'un mot Grec, qui signifie [1] *sans respiration*, & il assuroit qu'on pouvoit vivre en cét état jusqu'à trente jours. Il assuroit aussi qu'il avoit des remedes contre toutes les mala-

 dies,

10 *Voyez Hérodote, & Strabon.*
1 Ἄπνους.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

dies, & contre la vieillesse, & qu'il pouvoit même faire revivre un homme mort.

Empédocle avoit une opinion assez singuliere, touchant la maniere dont se forment les animaux. 2. Il croyoit que de certaines parties de leur corps étoient contenues dans la semence du mâle, & de certaines autres dans celle de la femelle; & que c'étoit de là que venoit l'appetit vénérien dans l'un & dans l'autre sexe; supposant que les parties qui étoient séparées cherchoient naturellement à se rejoindre.

A l'égard de la *respiration*, 3 il croyoit qu'elle se faisoit ainsi. *D'abord*, disoit-il, *que l'humidité, qui est fort abondante au commencement de la formation du fœtus, commence à se diminuer, l'air succede à cette humidité, en s'insinuant par l'ouventure des pores. En suite de cela la chaleur naturelle voulant sortir elle chasse l'air dehors, & lors que cette chaleur rentre, l'air la suit derechef. Le premier s'appelle* inspiration, *& le second* expiration. 4. Le fœtus, ou l'enfant dans le ventre de sa mere, a, selon ce Philosophe, l'usage de la respiration.

5 *L'ouie* se fait par le moyen de l'air, qui frappe le dedans de l'oreille, qui est entortillé en forme de coquille, & attaché au lieu le plus élevé du corps, comme une petite cloche, & qui discerne toutes les impulsions de l'air qui y entre.

La chair est composée d'une égale portion des quatre élemens; *les nerfs*, de feu, de terre, & de deux parties d'eau. *Les ongles* se forment des nerfs, qui se sont réfroidis par l'attouchement de l'air. *Les os* lui paroissoient être composez de parties égales d'eau & de terre, ou du moins ces deux élémens y prédominoient par dessus les deux autres. *Les sueurs* & *les larmes* viennent du sang attenué & fondu.

Les semences des plantes sont comme *leurs œufs*, qui tombent dans le temps de leur maturité.

Empédocle avoit écrit sur la Médecine, en vers; & il en avoit composé jusques à six mille sur ce sujet. Il avoit une si grande estime pour cet art, qu'il prétendoit *que les Médecins* (auxquels il joignoit *les Devins*, & *les Poëtes*) *laissoient fort loin derriere eux tous les autres hommes, & approchoient beaucoup des Dieux immortels.* Il eut un disciple, nommé PAUSANIAS, qu'il aimoit beaucoup, & qui fut aussi Médecin. Le pere de ce Pausanias s'appelloit *Anchitus.*

Empédocle étoit *d'Agrigente*, ville de Sicile, & il florissoit, selon Diogene Laërce, environ la LXXXIV. Olympiade, qui commence l'an du Monde trois mille cinq cent six. Suidas veut qu'il ait aussi exercé la profession de Sophiste à Athenes. Sa mort fut extraordinaire. On a dit que voulant examiner trop curieusement les feux du mont *Etna*, il s'en approcha de si près qu'il en fut consumé. D'autres ont prétendu que ce fut un effet de sa vanité, & qu'il voulut bien mourir ainsi, afin qu'étant disparu tout d'un coup, on le fit passer pour un Dieu.

ALCMÆON, autre disciple de Pythagore, étoit de *Crotone*. Il étoit particulierement attaché à la Médecine. Son nom a bien dû être conservé à la postérité,

2 *Galen. de semine, lib. 2. cap. 3.*
3 *Galen. ibid. & de historia philosophica.*
4 *Ibidem.*
5 *Ibidem.*

postérité, s'il est vrai, comme l'a écrit 6 un ancien Commentateur de Platon, qu'il ait été le premier qui ait *anatomisé* des animaux, pour apprendre à conoître les parties qui composent leur corps. On s'étonnera que l'Anatomie ait tant tardé à s'introduire dans la Médecine ; & l'on aura peine à concevoir qu'on ait pû donner le nom de Médecins, ou même de Chirurgiens, à des gens qui n'avoient jamais dissequé aucun animal. Pour cesser d'en être surpris, on n'a qu'à voir ce que l'on dit sur ce sujet 7 ci-dessus, en parlant des *Asclépiades*. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Le temps nous ayant ravi les écrits d'Alcmæon, on ne sait touchant son Anatomie que très-peu de chose qu'on en trouve dans quelques auteurs anciens, & qui regarde même plûtôt la Physiologie. 8. Il croyoit que l'oüie se fait parce que les oreilles sont vuides au dedans ; & que tous les lieux vuides resonnent quand la voix y pénetre. 9. Les chevres, à ce qu'il croyoit, respirent en partie par les oreilles.

A l'égard de *l'odorat*, il disoit que l'ame, dont la principale partie est, selon lui, dans le cerveau, est celle qui reçoit les odeurs que l'on attire en respirant. Il vouloit que la langue distinguât *les saveurs* par son humidité, par sa chaleur temperée, & par sa mollesse. *La semence* est une partie du cerveau. *Le fœtus* se nourrit dans le ventre de sa mere, en attirant la nourriture par tous les endroits de son corps, qui est exterieurement poreux comme une éponge. *La Santé* dépend, à son avis, de *l'égalité* de *la chaleur*, de *la secheresse*, du *froid*, & de *l'humidité* ; & même de *la douceur*, de *l'amertume*, & autres qualitez semblables. *Les maladies*, au contraire, naissent lors que l'une de ces choses domine sur les autres, & en rompt par ce moyen l'union & la liaison.

Epicharme, de l'Isle de Cos, fut aussi auditeur de Pythagore. Il avoit écrit sur la Physique & sur la Médecine, & il est souvent cité par Pline, au sujet des proprietez des simples. 10. On dit que ses écrits sont encore aujourd'hui dans la Bibliotheque du Vatican.

Eudoxe avoit été instruit par *Archytas*, fameux Pythagoricien. Il vivoit un peu plus tard, que les précedens. On parlera encore de lui 11 ciaprès.

Timée, de *Locres*, autre Pyrhagoricien, a aussi été mis au rang des Médecins. 12. Pline cite un autre *Timée*, qui avoit écrit de la *Médecine Métallique*.

CHAPITRE

6 *Chalcidius in Platonis. Timaeum.*
7 *Liv. 2. chap. 2.*
8 *Galen. Histor. Philosophica.*
9 *Aristotel. Histor. Animal. lib. 1. cap. 11.*
10 *Tiraquell. de Nobilitate, cap. 31.*
11 *Part. 1. liv. 4. chap. 3. & Part. 2. liv. 1. chap. 1.*
12 *Vide indicem auctorum, lib. 33.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

CHAPITRE VI.

HERACLITE; DEMOCRITE; & DIAGORAS, autres Médecins Philosophes.

LEs Philosophes Pythagoriciens ne furent pas les seuls, qui se mêlerent de la Médecine. HERACLITE, *Ephésien*, qui vivoit vers la LXIX. Olympiade, c'est à dire, presque en même temps que Pythagore, & qui avoit une Philosophie toute particuliere, faisoit aussi le Médecin.

L'Histoire dit que ce Philosophe, poussé par son humeur misantrope, qui a fait dire qu'il pleuroit toûjours, s'étant retiré dans un lieu écarté, pour fuir le commerce des hommes, & ne vivant que d'eau & d'herbages, tomba dans une *hydropisie.* Cet accident l'obligea de se rapprocher des lieux habitez, pour avoir plus de commodité de se guérir; sans vouloir pourtant consulter les Médecins, auxquels il prétendoit au contraire donner de la confusion, en les rendant les témoins de la cure qu'il croyoit faire.

Il leur demanda donc un jour, en termes obscurs à sa maniere, 1 *s'ils pourroient faire de la pluye la secheresse*, ce qui n'ayant pas été entendu par les Médecins il les congédia. Il s'enferma en suite dans une étable, & se couvrit tout le corps de fumier, dans la pensée qu'il consumeroit par ce moyen l'humidité superflue qui étoit dans ses entrailles. C'est ce qu'il appelloit *changer la pluye en sécheresse*; mais il ne reüssit pas dans son dessein, car il mourut quelque temps après. 2 Aristote dit que le but de la question qu'Héraclite faisoit aux Médecins, étoit de leur faire conoître qu'ils doivent tâcher de guérir les maladies des hommes comme Dieu guérit celles de ces grands corps dont le monde est composé, en rendant égales leurs inégalitez, & en mettant les contraires en opposition les uns aux autres. *Car*, disoit-il, *tout se fait dans nôtre corps de la même maniere que dans le monde. L'urine se forme dans la vessie, comme la pluye dans la seconde région de l'air. Et comme la pluye vient des vapeurs qui montent de la terre, & qui en s'épaississant produisent les nuées: de même l'urine se produit des exhalaisons qui s'elevent des alimens, & qui s'insinuent dans la vessie.*

D'autres ont dit qu'Héraclite avoit demandé aux Médecins; *s'il étoit possible de presser les intestins de quelcun, en sorte qu'on en fit sortir l'eau qui y étoit contenue?* Ce que les Médecins ayant soutenu impossible, il s'exposa tout nud au Soleil, & alla en suite se jetter dans une étable pour y faire ce que l'on a dit; dont le succès fut que les chiens le mangerent dans son fumier, d'où il n'avoit pû se relever par trop de foiblesse. Il y en a d'autres enfin, qui ont assuré le contraire, & soûtenu qu'Héraclite étant guéri de son enflure, mourut long temps après d'une autre maladie. Le plus remarquable de ses sentimens, par rapport à la Philosophie, étoit celui-ci; *que le feu est l'élément de toutes choses; que tout vient du feu; & que tout s'est fait par le feu.* Ce même sentiment est soutenu dans un des livres d'Hippocrate, comme on le verra ci-après.

3 On

1 *Diogen. Laërt.*

2 *Problemat. 6. 13. Vide etiam Heracliti Epistolas.*

3 On fait Héraclite auteur de cette sentence; *qu'il n'y auroit rien au monde de plus sot que les Grammairiens, s'il n'y avoit pas des Médecins.* La mauvaise opinion qu'il avoit des Médecins paroît d'ailleurs, dans quelques lettres qui nous sont restées de lui, où il parle avec un grand mépris de ceux qui exerçoient de son temps cette profession. Mais il les redresse d'une maniere qui fait voir que sa Médecine étoit aussi obscure que sa Philosophe; comme on en peut juger par ses raisonnemens, dont les plus clairs sont ceux que l'on a rapportez, & qui sont tirez de ses lettres.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

DÉMOCRITE nacquit seulement dans la LXXVII. Olympiade. Il s'attacha à la Médecine, comme à toutes les autres sciences; & il eut une si grande passion de s'instruire, 4 qu'il consuma tout son patrimoine à voyager, pour voir tout ce qu'il y avoit de gens savans dans le monde. Il avoit été en Egypte, en Perse, à Babylone, & aux Indes, où il avoit eu des entretiens avec les Philosophes, les Géometres, les Médecins, les sacrificateurs, les Magiciens, & les Gymnosophistes.

Diogene Laërce rapporte le titre de plusieurs livres de Démocrite, qui concernent la Physique, ou la Philosophe en géneral, & la Géometrie. Il y en a aussi quelques-uns sur la Médecine, en particulier. Le premier est intitulé *de la nature de l'homme*, ou *de la chair*; qui est le titre d'un des livres que l'on attribue à Hippocrate. Il y en a un autre, où ce Philosophe traite *des Pestes*, qui est aussi cité par Aulu-Gelle sous ce titre; *de la peste, & des maladies pestilentielles.* Un troisiéme traitoit *du prognostic*; un quatriéme, *de la Diete*, ou de la maniere de vivre; un cinquiéme, *des Causes des maladies*, & *des choses qui sont propres ou contraires au corps, par rapport au temps.* Quelques autres recherchoient *les causes des semences*, *des arbres*, *des fruits*, & *des animaux.* Il y en avoit un enfin, qui étoit intitulé 5 *de la Pierre*, c'est à dire, selon les Chimistes, *de la Pierre Philosophale.* L'on a même encore aujourd'hui quelques manuscrits Grecs de *Chimie*, qui portent le nom de Démocrite, & qui se trouvent dans la Bibliotheque du Louvre; mais il est visible qu'ils sont supposez, comme on le verra plus amplement ci-après.

Pline cite aussi en divers endroits des livres de Démocrite touchant *les plantes*, dont il ne semble avoir particulierement rapporté que les vertus Magiques. *Démocrite*, dit ces auteur, *le plus attaché aux Magiciens qu'il y ait eu depuis Pythagore, dit même des choses plus incroyables & plus prodigieuses que lui.* On peut voir là-dessus le Chapitre 17. du vint-quatriéme Livre de Pline. On y trouvera, entr'autres, un remede ou une composition de médicamens *pour avoir de beaux & de bons enfans.* Cette composition est faite de *pignons*, broyez avec du miel, de *myrrhe*, de *saffran*, & de *vin de palmier*; à quoi l'on joint *du lait*, & un simple appellé *Theombrotion.* Il faut, selon cet auteur, boire de cela immédiatement avant que de voir sa femme, & qu'elle en boive aussi quand elle aura conçû & même en allaitant son enfant.

Pline parle au même endroit d'une herbe, que Démocrite appelloit *Æschynoméné*, c'est à dire, *honteuse*, qui retire, disoit-il, ses feuilles lors qu'on approche la main. Il semble que c'est la même qu'on appelle aujourd'hui *la Sensitive*,

3 *Vid. Athenæum.*
4 *Clem. Alexandr. Pædagog. lib.* 2.
5 Περὶ τῆ λίθυ. *Voyez ci-aprés Part* 2. *liv.* 1. *chap.* 8.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

sitive, ou *l'herbe chaste*, & *l'herbe vive*, & qui est fort conue. 6 Théophraste attribue la même chose aux feuilles d'un arbre qui croît en Egypte. S'il n'y avoit pas plus de Magie ou de superstition dans ce que Démocrite disoit d'ailleurs, Pline auroit eu tort de l'en accuser; mais on ne peut pas douter que les livres de Démocrite ne fussent remplis de remedes superstitieux, par tout ce qui est ajoûté dans le chapitre que nous avons cité, & par ce que le même Pline en rapporte encore en d'autres endroits.

Tatien, Rhéteur Chrêtien disciple de Justin Martyr, remarque aussi que Démocrite n'avoit écrit que des bagatelles. 7 Columella cite deux livres de Démocrite, dont l'un étoit intitulé, de *l'Agriculture*, & l'autre *de l'Antipathie*. On peut juger de ce que contenoit ce dernier par ceci; *Démocrite*, dit Columella, *assûre, dans son livre de l'Antipathie, que les chenilles & les autres insectes, qui gâtent les herbes des jardins, tombent & meurent tous, si une femme qui a ses mois fait trois fois le tour de chaque carreau, à pieds nuds & échevelée.* Mais il faut remarquer que le même Columella nous apprend 8 ailleurs, que les livres qu'on attribuoit de son temps à Démocrite, étoient d'un nommé *Dolus* ou *Bolus* de Mendès en Egypte, & qui peut être le même que 9 Galien appelle *Horus Mendesius*. 10 Cœlius Aurelianus parle de deux autres livres qui passoient sous le nom de Démocrite, mais qu'il tient aussi pour suspects; l'un traitoit *des maladies convulsives*, & l'autre, de *l'éléphantiase*. On trouvoit, dans le premier de ces livres, un remede contre *la rage*. Ce remede consiste en une décoction d'*origan*, qui doit être bûe dans une coupe ronde en forme de boule. Dans le second, *la saignée* est proposée pour guérir l'élephantiase, avec une herbe qui n'est pas nommée.

On concevra une plus avantageuse idée de Démocrite sur ce qu'on a encore à dire de lui. Il arriva à ce Philosophe à peu près là même chose qu'à Héraclite. Il se retira comme lui dans un lieu à l'écart, pour y être plus en liberté; mais la difference qu'il y avoit entr'eux c'est qu'au lieu que le premier pleuroit de la sottise des hommes, celui-ci en rioit incessamment. 11 Cette maniere d'agir fit qu'il passa pour fou dans l'esprit des *Abdéritains* ses compatriotes; ce qui les obligea de faire venir Hippocrate, pour le traiter. Ce Médecin étant arrivé le trouva qui s'occupoit à dissequer divers animaux; & lui ayant demandé pourquoi il le faisoit, il répondit que c'étoit pour découvrir la cause de la *folie*, qu'il regardoit comme un effet de la *bile*; par où Hippocrate conut qu'on se trompoit fort, dans le jugement qu'on faisoit de cet homme. Il eut ensuite une longue conversation avec lui dans laquelle celui-ci lui apprit, entr'autres choses, que la vanité de l'homme étoit le sujet pourquoi il rioit continuellement; de

---

6 *lib. 4. cap. 3. histor. plantar.*

7 *Lib. 11. cap. 3.*

8 *Lib. 7. cap. 5.* Divers autres auteurs ont parlé de *Bolus Mendesius*, qui étoit un des Sectateurs de Démocrite. Aulu-Gelle (liv. 10. chap. 12.) remarque aussi que l'on a abusé du nom de Démocrite, en le faisant l'auteur de divers recits fabuleux; & il blâme particulierement Pline d'avoir attribué à ce Philosophe des recits de cette sorte, qui contiennent les choses du monde les plus absurdes & les plus incroyables, telles que sont celle qu'Aulu-Gelle rapporte après le même Pline.

9 *De Antidotis lib. 2. cap. 7. Voyez ci-après Part. 3. liv. 1. chap. 3.*

10 *Acutor. lib. 3. cap. 14 & 16. Tardar. lib. 4. cap. 1.*

11 *Voyez les lettres qui sont à la fin des œuvres d'Hippocrate.*

de maniere qu'Hippocrate le quitta fort satisfait, & vint assûrer les Abdéritains que bien loin que leur citoyen fût fou, comme ils le croyoient, il étoit au contraire le plus sage de tous les hommes. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

12 On a dit de plus, qu'en présence du même Hippocrate, Démocrite sût discerner que du lait qu'on lui apportoit étoit d'une chevre noire, & qui n'avoit encore fait qu'un chevreau; & qu'aiant envisagé une certaine fille, il conut qu'elle avoit été déflorée la nuit précedente.

Ces deux grands hommes conçûrent une grande estime l'un pour l'autre, depuis cette entrevüe. 13 Elien remarque qu'Hippocrate écrivit, à cause de Démocrite, tous ses livres en langage *Ionique*, quoi que ce Médecin fût de l'Isle de Cos, où la Dialecte *Dorique* étoit en usage. Si cela étoit vrai, l'on en pourroit inferer que Démocrite étoit de *Milet*, & non pas *d'Abdere*; la premiere de ces villes ayant été dans *l'Ionie*, au lieu que l'autre étoit dans *la Thrace*. Cependant Juvenal a crû qu'il étoit 14 Abdéritain; & c'est ce qui l'a obligé à lui rendre témoignage, que sa naissance dans un païs aussi grossier que celui-là, justifioit que les grands hommes naissent par tout.

S'il en faut croire Pétrone, Démocrite avoit tiré des sucs de toutes les herbes, & il avoit passé sa vie à faire des expériences sur les pierres, & sur les arbrisseaux. Il se peut que ces expériences regardassent plûtôt, ou du moins autant, diverses curiositez naturelles, que la pratique de la Médecine. Ce que Seneque dit, que Démocrite avoit trouvé un moyen *d'amollir l'yvoire, & de faire des émeraudes en faisant cuire des cailloux*, marque que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait des *pâtes* pour contrefaire les pierres fines, & confirme ce qu'on vient de dire de l'usage que Démocrite faisoit de ses découvertes.

Au reste il croyoit que bien loin qu'il y eût des signes, sur lesquels on pût certainement juger de la mort prochaine d'un homme, il n'y avoit pas même des marques assez sûres, ou sur lesquelles les Médecins pussent conter sûrement, qu'un homme ne vivoit plus; ce qui se doit entendre de l'état où est une personne que l'on croit qui vient d'expirer. Celse, qui rapporte ce qu'on vient de dire, appelle Démocrite, 15 un personnage qui étoit avec justice d'une grande réputation. On lui attribue aussi d'avoir dit, *que le coït est une petite épilepsie*, c'est à dire, que dans l'acte vénérien l'on est comme dans une espece d'épilepsie, ou de convulsion. 16 Il faut enfin remarquer que ce Philosophe avoit un sentiment bien particulier à l'égard des maladies *pestilentielles*, & de celles qui passent pour *inconues*, ou *nouvelles*. Il croyoit que quelques-uns des Mondes qui sont hors de celui-ci venant à perir, ou à se dissoudre, il tomboit dans

12 *Diogen. Laërt. in Démocrito.*
13 *Variar. Histor. lib. 4. cap. 20.*
14 Tunc quoque materiam risûs invenit ad omnes
Occursus hominum, cujus prudentia monstrat
Summos posse viros, & magna exempla daturos
Vervecum in patria, crassóque sub aëre, nasci.
Ridebat curas hominum, nec non & gaudia vulgi,
Interdum & lacrymas, cùm fortunæ ipse minaci
Mandaret laqueum, mediúmque ostenderet unguem.
15 Vir jure, magni nominis.
16 *Plutarch. Symposiac. lib. 8. quæst. 9.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

dans le nôtre des corps étrangers, qui étoient les causes des maladies dont on vient de parler.

Démocrite mourut âgé de plus de cent ans. 17 On a dit qu'étant ennuyé de vivre, il retranchoit tous les jours quelque partie de sa nourriture; mais qu'une sœur qu'il avoit l'ayant prié de ne pas se laisser mourir, dans le temps de certaines grandes festes qui étoient prochaines, afin qu'elle ne fût pas privée du plaisir de s'y trouver, il se fit apporter du pain chaud, & vécut encore plusieurs jours, en le flairant seulement. D'autres disent que ce fut l'odeur du miel, qui fit cet effet. On a dit aussi, qu'il s'étoit lui même rendu aveugle pour être moins distrait dans ses méditations. Tertullien veut que ce soit parce que Démocrite ne pouvoit regarder le sexe, sans émotion. Il y a plus d'apparence qu'il devint aveugle par accident, ou par vieillesse; mais de quelque maniere que ce soit, 18 Ciceron nous apprend, que ce Philosophe s'en étoit aisément consolé; & que s'il ne pouvoit plus discerner le blanc d'avec le noir, il savoit neanmoins parfaitement bien discerner le bien d'avec le mal, la justice d'avec l'injustice; ne laissant pas de se trouver heureux, quoi que privé du plaisir que donne la varieté des couleurs.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des sentimens de Démocrite, par rapport à la Philosophie. Mais on ne peut s'empêcher d'expliquer, par occasion un passage de Diogene Laërce, & un autre d'Hesychius Milesien sur ce sujet, qui peuvent faire de la peine. Démocrite croyoit, selon le témoignage du dernier de ces auteurs, *que les atomes & le vuide étoient les principes de toutes choses, & que tout le reste dépendoit de l'opinion, ou du jugement.* Pour entendre ce qu'il a voulu dire, il faut nécessairement rapporter le passage tel qu'il est dans l'original; ἔδοξε δὲ αὐτῷ ἀρχὰς εἶναι τῶν ὅλων ἀτόμους καὶ κενὸν, τὰ δὲ ἄλλα πάντα νενομίσθαι; ce que l'interprete Latin a traduit ainsi; *Rerum primordia atomos & inane esse censuit, cetera omnia ex* opinione *statui posse dixit.* On trouve ces mêmes mots dans Diogene Laërce, mais il ajoûte à la fin le mot δοξάζεσθαι, qui n'est pas dans le premier; τὰ δὲ ἄλλα πάντα νενομίσθαι δοξάζεσθαι. Le traducteur rend ces paroles de cette maniere; *cetera omnia legitimum esse opinari*, qui ne signifie rien, ou tout au plus, qui pourroit être expliqué comme si l'auteur avoit voulu dire, *qu'il étoit permis de croire ce qu'on voudroit du reste*; comme si ces paroles avoient du rapport avec ce qu'il ajoûte immédiatement après; *qu'il y a un nombre infini de mondes*, &c.

Ce n'est pas là ce qu'a voulu dire Démocrite, comme on peut le justifier par un passage de Galien; & il y a de l'apparence que le mot δοξάζεσθαι, qui est Synonyme au premier, & qui a été mis pour l'expliquer, a passé de la marge dans le texte. Le passage dont on vient de parler servira de commentaire aux deux autres. 19 Démocrite, comme on l'apprend de Galien, disoit que les atomes, qui étoient des corps *indivisibles* & *inalterables*, n'étoient ni *blancs* ni *noirs*, ni d'aucune autre *couleur*; qu'ils n'étoient ni *doux*, ni *amers*, ni *chauds*, ni *froids*, & qu'ils ne participoient d'aucune autre *qualité*, de quelque nature qu'elle fût. Il ajoûtoit, que les qualitez qu'on vient de désigner existent seulement *par rapport à nous qui les sentons*, & qu'elles varient, *selon les diverses manieres dont les atomes viennent à se rencontrer ou à s'unir*; en sorte qu'à regarder les choses simplement comme elles sont en elles-mêmes, il n'y a rien de *blanc*, rien de *noir*, rien

---

17 *Athen. lib. 2. cap. 7.*
18 *Tusculanar. lib. 5.*
19 *Galen. de Elementis, lib. 1. cap. 2.*

rien de *doux*, rien d'*amer*; de *chaud*, de *froid* &c. mais toutes ces qualitez *Depuis*
dépendent seulement du *sentiment des hommes* & de leur *opinion*, ou de leur *juge-* *le Siecle*
ment. Il assûroit, dis-je, que *les atomes*, & *le vuide* sont tout ce qu'il y a de *réel* *xxviij.*
au monde; mais que le reste ne subsiste que dans l'*opinion*, ou dans *le sentiment*. *jus-*
Il se servoit dans la premiere proposition du mot ἐτεὸς, qui signifie *veritable* ou *qu'au*
réel; & dans la derniere il employoit le mot νόμος, qui signifie *une loi* ou *une coû-* *xxxvj.*
tume, mais qui se prend aussi pour *une opinion*, du moins dans le langage de Démocrite; & en ce sens là il disoit que *les atomes* sont ἐτεῇ, *réels*, mais que *le blanc*, par exemple, est blanc νόμῳ, c'est à dire, *selon l'opinion*, & ainsi des autres qualitez. Ce dernier mot se prend au même sens dans le livre *de la nature de l'homme*, (qui est parmi les œuvres d'Hippocrate, mais qu'on a dit avoir été attribué à Démocrite.) Dans ce livre, κατὰ φύσιν, *selon la nature*, est opposé à κατὰ νόμον, *selon l'opinion*, κατὰ τὸ πρὸς τῶν ἀνθρώπων νομιζόμενόν τε, καὶ δοξαζόμενον, comme l'explique Galien, c'est à dire, *selon que les hommes jugent ou pensent*. On trouve ici les deux verbes 20 νομίζομαι, & δοξάζομαι joints & expliquez l'un par l'autre, ce qui marque que la conjonction a été oubliée dans Diogene Laërce.

Le savant *Gassendi* avoit bien lû ce passage de Galien, & voici comme il l'explique. 21 *Démocrite*, dit-il, *croyoit que toutes les qualitez qu'on void dans les choses, comme sont* la couleur, la chaleur, &c. *n'existent que* νόμῳ, lege, *dépendemment d'une certaine* loi; *non qu'elles dépendent de quelque* institution des hommes, *comme les interpretes le prennent*; *mais ce Philosophe employe ici un mot de son païs, ou de sa province*, *& il se sert en même temps d'une métaphore*, *ayant voulu marquer*, *que comme l'injustice ou la justice des actions humaines*, *ce qu'elles ont d'honête*, *& de deshonête*, *de loüable*, *ou de blâmable*, *dépend de ce que* les loix *ont établi*; *de même la blancheur*, *ou la noirceur*, *la douceur*, *ou l'amertume &c. dépendent de* la disposition, *ou de* la differente situation *des atomes*. Ce savant homme avoit bien rencontré quand il a dit, *que Démocrite employoit un mot particulier à sa province*, mais il s'est trompé en ce qu'il ajoûte dans la suite. Au reste je n'ai pas remarqué que des Philosophes un peu plus modernes que Gassendi, & qui sont entrez dans la pensée de Démocrite, lui en ayent fait honneur.

DIAGORAS, de l'Isle de *Mélos*, l'une des Cyclades, & non pas de *Milet*, comme quelques auteurs l'ont écrit, est ce Philosophe conu par son athéisme. 22 Quelcun ayant un jour voulu le convaincre du soin que les Dieux prenoient des hommes, en lui montrant les tableaux que divers particuliers qui étoient échapez du naufrage, avoient pendus dans un temple, pour s'acquitter de leurs vœux, & pour donner un témoignage public de leur reconoissance envers la Divinité qui les avoit sauvez, on dit que Diagoras répondit; *que si c'étoit la coûtume de faire des tableaux où fussent représentez tant d'autres malheureux qui ont peri sur mer, nonobstant leurs vœux, ces derniers tableaux seroient en beaucoup plus grand nombre que les premiers.* 23 On rapporte un second trait de ce Philosophe, qui n'étoit pas moins impie par rapport à sa Religion, mais qui est assez gaillard. Etant un jour dans un cabaret où le bois manquoit, il prit une statue d'Hercule, qui

 se

20 *Voyez encore l'explication de ce mot dans le premier livre*, *chap.* 2. *& celle du mot* θέμος, *ci-après*, *liv.* 3. *chap.* 3.

21 *Gassend. in lib.* 10. *Diogen. Laërt. titulo*, Unde qualitates rerum concretarum.

22 *Diogenes Laërt. in Diogene. Cicero*, *de Natura Deorum.*

23 *Aristophan. Scholiast. in Nubibus.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

ſe rencontra dans la chambre & qui étoit de bois, & la jettant au feu, *Courage,* dit-il, *Hercule, il faut que tu faces aujourd'hui boüillir nôtre pot, ce ſera le treiziéme & le dernier de tes travaux.* Diagoras étoit venu à douter de la Providence ſur ce que quelcun, chez qui il avoit remis une ſomme d'argent en dépot, l'avoit retenue. Ce Philoſophe croyoit que s'il y a une Divinité, elle doit punir les méchans & particulierement les parjures, & faire proſperer les gens de bien; ce qui apparemment n'étoit pas arrivé, à ſon égard & à l'égard de ſon débiteur. Pluſieurs bons eſprits d'entre les Payens ſont entrez dans les mêmes ſentimens, par le même principe, & faute de meilleures lumieres, comme il ſeroit aiſé de le prouver par divers exemples, s'il en étoit queſtion.

Diagoras étoit d'ailleurs *Médecin* & *Poëte.* Je ne crois pas du moins que le Diagoras dont Pline, Dioſcoride, & Aëtius font mention, fût different de celui-ci. Ce qui confirme que ce Philoſophe pouvoit bien avoir conoiſſance de la Médecine, c'eſt qu'il avoit été 24 Eſclave de Démocrite, qui l'avoit acheté ſur ſa bonne Phyſionomie, & qui avoit apparemment pris ſoin de l'inſtruire auſſi bien dans la Médecine que dans la Philoſophie; Démocrite s'étant appliqué, comme on l'a dit, à l'une & à l'autre de ces ſciences.

On trouve dans Aëtius la compoſition d'un collyre décrit par Diagoras. Je ne ſai rien d'ailleurs de ce qu'il peut avoir écrit concernant la Médecine, que ce que rapporte 25 Dioſcoride; *que Diagoras, à ce que diſoit Eraſiſtrate, avoit condanné* l'Opium, ou le ſuc de pavot, *dont on ſe ſervoit dans les douleurs d'oreille, & dans les inflammations des yeux; & la raiſon qu'il en rendoit c'eſt que cette drogue cauſe un aſſoupiſſement dangereux, & affoiblit la vüe.* 26 Pline dit à peu près la même choſe. On recueuille du paſſage de Dioſcoride, que le Diagoras dont il parle vivoit avant Eraſiſtrate, ce qui prouve encore qu'il peut être le même que le Philoſophe diſciple de Démocrite. On verra 27 ci-après en quel temps Eraſiſtrate a vécu.

28 Pline parle encore d'un autre Diagoras de *Botrys*; mais celui-ci n'étoit pas apparemment Médecin; il eſt du moins cité ſur des faits qui ne concernent pas la Médecine. Le P. Hardouin remarque qu'il y a une faute dans les éditions ordinaires, & au lieu de *Diagora Botryenſe*, il lit, Diagora, Botrye, en deux mots, comme ſi *Diagoras* & *Botrys* étoient deux noms de deux differens perſonnages. Je ne ſai ſi *Botrys* peut être le nom d'un homme, 29 mais il y avoit dans la Phénicie une ville ainſi nommée. Les habitans de cette ville s'appelloient *Botryeni*, & non pas *Botryenſes*, comme le remarque Eſtienne de Byzance, mais on peut aiſément avoir changé cette terminaiſon.

CHAPITRE

24 *Suidas.*
25 *Lib.* 4. *cap.* 65.
26 *Lib.* 20. *cap.* 18.
27 *Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 2.
28 *Vide indicem auctorum Plinii, lib.* 33. 34. *&* 35.
29 *Vide Stephan. Byzant. in voce* Botrys.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

CHAPITRE VII.

ACRON estimé le Chef des EMPIRIQUES; APOLLONIDES; ANTIGENES; ÆGIMIUS; EURYPHON.

IL y eut un fameux Médecin contemporain d'Empédocle, nommé ACRON, & qui étoit aussi d'*Agrigente*, comme ce Philosophe. 1 *Acron*, dit Pline, *fut auteur d'une Secte de Médecine qu'on appella* la Secte Empirique, *nom formé d'un mot Grec qui signifie* expérience; *parce que cette Secte rejettant* les raisonnemens *s'en tenoit uniquement à l'expérience.*

Cet auteur ajoûte, qu'Acron avoit été recommandé par le Physicien Empédocle, que l'on consideroit beaucoup. Casaubon a crû que lors que Pline écrivoit ce qu'on vient de lire il avoit en vûe l'Epitaphe d'Acron composée par Empédocle & rapportée par Diogene Laërce; 2 *Acron Agrigentin, le plus éminent des Médecins, fils d'un pere éminent, git dans ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de sa patrie éminente.* Mais il est sensible, par la cacophonie que fait dans le Grec la lettre r, qui entre dans tous les mots, que c'est une pure raillerie, comme 3 Suidas l'a remarqué. Empédocle pouvoit avoir composé cette Epithaphe pour se mocquer de la vanité de cet homme, qui par une froide allusion à son nom s'appelloit *le plus excellent des Médecins.* Ce qui confirme cette pensée, c'est que Diogene Laërce nous apprend, immédiatement auparavant, que ce Philosophe empêcha qu'Acron n'obtint la demande qu'il faisoit d'un certain lieu pour y bâtir un tombeau, *parce*, disoit-il, *qu'il tenoit le premier rang entre les Médecins*; & qu'Empédocle ayant fait un discours sur l'*égalité*, peut-être pour prouver que les Médecins sont tous égaux & que l'un ne vaut pas mieux que l'autre, se tourna vers Acron, & lui dit; *Quelle Epitaphe voulez-vous que l'on grave sur vôtre tombeau? Celle-ci vous agréroit elle? Acron Agrigentin* &c.

Cette raillerie pouvoit aussi être un effet de la jalousie du Philosophe, qui avoit de la peine à souffrir qu'Acron tint le premier rang, dans une profession dont il se mêloit lui-même; sur quoi il y a une réflexion à faire, qui est importante à l'histoire de la Médecine. C'est que l'ambition d'Acron, ou la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, renverse entierement le sentiment de Celse que l'on a rapporté ci-devant, touchant la naissance ou le commencement de la Médecine; puis que si cet Art avoit dû le jour à la Philosophie, comme le suppose Celse, & qu'on n'en eût eu nulle conoissance avant les Philosophes, il n'est pas vraisemblable qu'Acron, qui n'étoit venu qu'après eux, ou du moins après Pythagore, eût été assez hardi pour prétendre à la principauté de la Médecine à leur préjudice. Il est certain qu'il y avoit eu des Médecins avant les Philosophes, mais leur Médecine, comme on l'a remarqué, n'étoit qu'Empirique, non plus que celle d'Acron.

On

1 *Lib. 29. cap. 1.*

2 Ἄκρον ἰητρὸν Ἄκρων' Ἀκραγαντῖνον, πατρὸς ἄκρου,
Κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.

3 Epigramma τωθαστικόν, *dit cet auteur.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

On pourroit même croire que ce Médecin n'a passé pour le chef de la Secte qui prit ce nom, que parce qu'il avoit entrepris de soutenir cette ancienne maniere de faire la Médecine, contre celle que vouloient introduire les Philosophes ses contemporains. Le passage de Pline, que l'on a cité, l'insinue, mais il y a apparence que cet auteur s'est trompé. La Secte Empirique dont Pline veut parler n'a commencé que fort long-temps après Acron. On accorde que celui-ci étoit aussi *Empirique* à la maniere des *Asclépiades*, & de tous les autres Médecins qui l'avoient précedé; c'est à dire, que sa Médecine rouloit toute sur l'Expérience, sans beaucoup de raisonnement; mais il n'étoit pas pour cela de la *Secte Empirique*; les premiers Médecins ne pouvant pas être regardez comme des *Sectaires*, s'il est permis de se servir de ce terme en cette occasion. On verra 4 ci-après quelle étoit cette Secte & quels ont été ses fondateurs.

Je ne sai si Suidas ne s'est point aussi trompé, ou s'il n'a point confondu Acron l'*Empirique* avec un autre, lors qu'il dit, qu'Acron avoit exercé la profession de *Sophiste* à Athenes, aussi bien qu'Empédocle. On ne peut pas douter qu'il n'entende parler du premier, en ce qu'il le joint à Empédocle, & qu'il ajoûte qu'Acron avoit écrit en langue Dorique (qui étoit celle qu'on parloit en Sicile) un livre intitulé *l'Art de la Médecine*, & un autre qui traitoit *de la maniere de vivre sainement*. Si nôtre Acron étoit *Sophiste* il ne confondoit pas ce mêtier avec celui de Médecin, autrement il n'auroit pas passé pour Empirique; à moins que ce mot de Sophiste ne s'explique simplement ici par celui de *Rhéteur*.

Plutarque fait aussi trouver Acron à Athenes, lors de la grande peste qui y vint au commencement de la guerre du Péloponnese, & il lui attribue d'avoir conseillé *d'allumer de grands feux par toutes les rues, dans la vüe de purifier l'air*, qui est la même chose que faisoient les Prêtres d'Egypte, dont 5 il a été parlé ci-dessus.

Quelques manuscrits de Pline lisent *Créon*, au lieu de *Acron*, mais la premiere façon de lire est la meilleure.

Apollonides, Médecin de *Cos*, n'est conu que par une avanture qui le fit perir malheureusement, & qui ne fait honneur ni à sa memoire, ni à sa profession. 6 *Mégabise* étant mort, sa veuve qui s'appelloit *Amytis* (fille de *Xerxes*, & sœur d'*Artaxerxes Longimanus*) qui avoit eu auparavant diverses galanteries, aussi bien que sa mere *Amystris*, eut une maladie qui parut d'abord de peu de conséquence, pour laquelle elle consulta le Médecin *Apollonides*, qui étoit dans cette Cour. Celui-ci voulant se prévaloir du foible de la Princesse, lui fit accroire que son mal étoit un mal de mere, dont elle ne pouvoit guerir que par le commerce honteux qu'il lui proposa. Amytis ayant accepté le parti, ne laissoit pas de venir tous les jours plus défaite & plus maigre; ce qui fit que son Médecin cessa de la voir, & qu'elle eut lieu de faire réflexion sur la mauvaise conduite qu'elle avoit tenue. Elle ne tarda pas après cela à en faire confidence à la Reine sa mere, qui ayant porté ses plaintes au Roi, fut maîtresse du supplice d'Apollonides; en sorte que ce malheureux fut condanné à des tourmens continuels pendant deux mois entiers, & enfin enterré vif le jour qu'Amytis mourut. Apollonides étoit un peu avant Empédocle, Artaxerxes Longimanus, sous

4 *Part. 2. liv. 2.*
5 *Part. 1. liv. 2. chap. 3.*
6 *Ctesias de rebus Persicis.*

sous lequel le premier vivoit, ayant commencé à regner dans l'Olympiade LXXIX. dont la premiere année est en l'An du Monde trois mille quatre cent quatre-vint six. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Antigene est le nom d'un Médecin dont il est fait mention dans une lettre d'Euripide à Sophocle ; mais on croit cette lettre supposée. Euripide nacquit dans la LXXV. Olympiade.

Ægimius est un ancien Médecin de *Vélie*, ou *d'Elide*, que 7 Galien dit avoir le premier écrit touchant *le pouls*, quoi que son livre soit intitulé *des palpitations*; parce qu'en ce temps-là *pouls* & *palpitation* signifioient une même chose. Le temps auquel il a vécu n'est pas marqué, mais je présume par le titre de son livre qu'il doit avoir écrit avant Hippocrate, qui parle du pouls en divers endroits, quoi qu'il ne paroisse pas s'être fort attaché aux indices que les Médecins des Siecles suivans en ont tirez, comme on le verra ci-après. 8. Pline fait mention d'un Ægimius, qu'il dit avoir vécu deux cents ans. Je ne sai si c'est le même, ou un autre.

On a parlé 9 ci-devant d'Euryphon, Médecin Cnidien. Il doit avoir été plus vieux qu'Hippocrate, ayant passé pour être l'auteur des *Sentences Cnidiennes*, qui sont citées par ce dernier. Néanmoins 10 Soranus les fait rencontrer ensemble chez le Roi Perdiccas, comme on le verra ci-après. C'est apparemment du même *Euryphon* que parloit 11 Platon le Comique, lors qu'il introduisoit Cinésias fils d'Evagoras se produisant au sortir d'une pleurésie, *maigre comme un squelette, la poitrine pleine de pus, les jambes comme un roseau, & tout le corps chargé des escarres qu'Euryphon lui avoit faites en le brûlant, en un mot phthisique ou empyique consommé.* Il paroît par ce passage qu'Euryphon employoit les cauteres dans *l'empyeme*, comme on verra ci-après qu'Hippocrate le pratiquoit. On en recueille de plus qu'Euryphon vivoit du temps de Platon le Comique, contemporain d'Aristophane, & par conséquent du temps d'Hippocrate, ce qui n'empêche pas qu'Euryphon ne pût être le plus âgé, comme on l'a supposé.

CHAPITRE VIII.

HERODICUS, Inventeur de la Médecine GYMNASTIQUE, & ICCUS, Médecin & Athlete.

Nous finirons ce livre en parlant des innovations qui ont été introduites dans la Médecine par *Hérodicus*, auteur de la *Gymnastique*, & nous lui joindrons *Iccus*, autre Médecin qui a eu à peu près les mêmes vües.

Hérodicus, dont nous avons déja fait mention, en rapportant le sentiment de Platon sur la Médecine d'Esculape, étoit de *Sélymbre*, ou *Sélivrée*, ville de *Thrace*, 1 comme veut Plutarque, ou plutôt de *Lentini* en *Sicile*, & frere du

7 *Galen. de different. puls. lib.* 4.
8 *Lib.* 7. *cap.* 48.
9 *Liv.* 2. *chap.* 2.
10 *Voyez la vie d'Hippocrate par Soranus.*
11 *Galen. in Hippocrat. Aphorism. Comment.* 7.
1 *De iis qui serò à numine corripiuntur.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

du fameux Rhéteur & Philosophe *Gorgias*. Il vivoit dans le temps des derniers Philosophes, dont on a parlé. Il étoit Médecin, & de plus Maître d'une Académie où la Jeunesse venoit s'exercer; ce qui lui donna occasion de faire entrer dans la Médecine 2 *la Gymnastique*, c'est à dire, *l'art de s'exercer le corps*; ayant lui-même, par le moyen de l'exercice, trouvé un moyen de vivre long-temps, ou de venir assez âgé, quoi qu'il eût une maladie incurable, 3 comme on l'a remarqué ci-dessus.

Il semble que Galien fait aussi bien Esculape auteur de la Médecine Gymnastique, comme du reste de la Médecine, lors qu'il dit dans le passage 4 qu'on a cité ci-devant; *qu'Esculape ordonnoit à plusieurs d'aller à cheval, & de s'exercer étant armez, & qu'il leur marquoit les sortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer.* Médée, comme on l'a vû, faisoit aussi pratiquer quelque chose de semblable. Mais supposé qu'ils eussent déja reconu l'utilité de *l'exercice*, il y a apparence qu'Hérodicus alla beaucoup plus loin, & qu'il fut le premier qui en fit un Art, qu'on appella *l'Art de la Gymnastique Médicinale, ou l'Art de s'exercer pour la santé.*

On pratiquoit long-temps avant Hérodicus plusieurs manieres d'exercices dans les *Jeux publics*, qu'on célebroit en divers lieux de la Grece avec beaucoup de solennité. Ceux qui avoient institué ces Jeux ne s'étoient proposez que de divertir le peuple, & de rendre les corps des hommes plus dispôs, plus forts, & plus propres à la guerre, ou d'obtenir par ce moyen la faveur des Divinitez à l'honneur desquelles ces mêmes Jeux se faisoient. Et ceux qui s'y exerçoient n'avoient principalement en vüe, que de remporter le prix qu'on donnoit aux vainqueurs.

On apprenoit les exercices nécessaires pour cela, dans des Académies qu'on appelloit *Gymnasia*, ou *Palæstræ*, c'est à dire, *lieux propres pour s'exercer*. On ne sait pas précisément quand on avoit commencé de bâtir ou d'établir ces especes d'Académies. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'on a regardé les Grecs comme les premiers auteurs de cet établissement. On peut voir là-dessus *Mercurial*. Mais Hérodicus, qui étoit, comme on l'a dit, Maître d'une de ces Académies, ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit sous sa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient pour l'ordinaire d'une très-forte santé, il imputa d'abord cela au continuel exercice qu'ils faisoient. Il poussa en suite plus loin cette premiere réflexion, qui étoit fort naturelle, & jugea qu'on pouvoit tirer de beaucoup plus grands avantages de l'exercice, si on se proposoit pour but principal l'acquisition ou la conservation de la santé.

Sur ces principes il laissa 5 *la Gymnastique Militaire*, & *celle des Athletes*, pour ne s'attacher qu'à la *Gymnastique Médicinale*, & pour donner là-dessus les regles & les préceptes qu'il jugea convenables. Nous ne savons pas quelles étoient

2 Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *s'exercer*.

3 *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 14.

4 *Liv.* 1. *chap.* 13.

5 La Gymnastique militaire étoit celle des jeunes gens, qui s'exerçoient pour se former & se durcir le corps, & pour se rendre propres au mêtier de la guerre. Celle des Athletes étoit regardée comme *vitieuse*, parce que ces gens-là ne se proposoient d'autre but que leur utilité particuliere, & l'avantage qui leur revenoit de remporter les prix que l'on donnoit; de maniere qu'ils ne pensoient qu'à se bien nourrir, sans se soucier de cultiver leur esprit, *quorum corpora*, dit Seneque, *in Sagina, animi in macie & veterno erant.*

étoient ces regles, mais il y a de l'apparence qu'elles regardoient d'un côté les differentes sortes d'exercices que l'on pouvoit pratiquer pour la santé, & de l'autre les précautions qu'il y avoit à prendre selon la difference des personnes, des temperamens, des âges, des climats, des saisons, des maladies, &c. Outre cela Hérodicus regloit sans doute fort exactement la maniere de se nourrir, ou de faire abstinence, par rapport aux differens exercices que l'on faisoit, & aux differentes vûes que l'on avoit, ou à l'état où l'on se rencontroit; en sorte que la Gymnastique renfermoit *la Diététique*, qui est cette partie de la Médecine qui étoit inconue aux plus anciens Médecins, comme on la remarqué ci-devant, & qui fut fort cultivée depuis.

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

L'expérience que l'on a dit qu'Hérodicus avoit faite de son Art, sur lui-même, semble marquer qu'il dût reüssir heureusement à l'égard des autres; neanmoins Hippocrate, qui avoit été son disciple, ne lui rend pas sur ce sujet un témoignage fort avantageux, lors qu'il dit, *qu'Hérodicus tuoit les fébricitans par trop de promenades, par la lutte, & par les fomentations, n'y ayant rien de plus contraire à ceux qui ont la fievre que la faim, la lutte, les promenades, les courses, & les frictions. Hérodicus*, ajoûte Hippocrate, *prétendant surmonter la fatigue que cause la maladie par une autre fatigue, attiroit à ses malades tantôt des inflammations, tantôt des maux de côté &c. Et les rendoit d'ailleurs pâles, livides, & défaits.*

Mais cette censure d'Hippocrate ne l'a pas empêché de se prévaloir lui-même de la Gymnastique en diverses occasions, quoi qu'il ne la crût pas utile dans le cas qu'on a touché. Et tous les autres Médecins qui vinrent après Hérodicus prirent si bien le goût de cette sorte de Médecine, qu'il n'y en eut point qui ne la jugeât une partie essentielle de son Art. Nous n'avons plus les écrits que [6] *Diocles, Praxagore, Philotime, Erasistrate, Hérophile, Asclépiade, Theon, Diotime*, & plusieurs autres avoient fait sur cette matiere. Mais ce qui s'en trouve dans Galien & dans les autres auteurs qui citent ceux qu'on vient de nommer, suffit pour faire voir en quelle estime étoit la Gymnastique parmi les Anciens.

Les Médecins n'étoient pas les seuls qui la recommandoient. Tout le monde étoit si fort convaincu de l'utilité qu'on en retiroit, ou du plaisir que cela faisoit, qu'il y avoit une infinité de gens qui passoient la plus grande partie de leur vie dans les lieux propres pour s'exercer; qu'on bâtit depuis dans toutes les villes de la Grece, d'où cette coûtume se répandit ensuite ailleurs. A la verité ces bâtimens ou ces enclos qu'on appelloit *Gymnasia*, n'étoient pas uniquement destinez à la Gymnastique Médicinale; ils servoient en même temps à plusieurs autres choses. On y voyoit divers appartemens pour differens usages. Il y avoit premierement de grandes *Places*, & de grands *Portiques*, ou *allées couvertes*, fort longues pour se promener, on pour courir. Il y avoit aussi un lieu particulier pour les *Philosophes*, pour les *Rhéteurs*, & pour tous les *Gens de lettres*, qui venoient y faire leurs assemblées & leurs disputes. Ainsi *l'Académie*, & le *Lycée*, deux lieux d'exercice d'Athenes, devinrent celebres, ayant été choisis le premier par Platon, & l'autre par Aristote, pour y enseigner leur Philosophie. On appelloit cet appartement des Gens de lettres *Exedra*, d'un mot Grec qui signifie *s'asseoir*, parce qu'il y avoit des sieges pour cet usage. Il y avoit encore d'autres appartemens pour la Jeunesse, qui venoit

N 2 s'exer-

6 *On parlera ci-après de tous ces Médecins.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

s'exercer sous des Maîtres appellez *Gymnastæ*, qui avoient sous eux des serviteurs qu'on nommoit *Pædotribæ*. Les *Athletes* s'y rendoient aussi. Les exercices qu'on y faisoit consistoient principalement à *joüer au palet*; à *lancer le javelot*, ou de certaines machines pesantes qu'on appelloit *halteres*; *à tirer de l'arc*; à *joüer à la paume*, ou *au ballon*; à *lutter*; à *se battre à coups de poing*; à *sauter* de diverses manieres; à *dancer*; à *courir*; à *monter à cheval* &c.

Une partie de ces exercices étoient aussi pratiquez indifferemment par toutes sortes de personnes, pour la santé. Mais les appartemens qui étoient plus particulierement affectez à ce dernier usage, étoient *le lieu du Bain*; celui *où l'on se deshabilloit*; où l'on se faisoit *frotter*, 7 *oindre*, &c. Chacun usoit de ces exercices comme il lui plaisoit; les uns ne prenoient part qu'à un seul, pendant que d'autres s'occupoient successivement à plusieurs. Les gens de lettres commençoient par oüir les Philosophes & les autres Savants; ils joüoient ensuite à la paume, ou ils s'exerçoient de quelqu'autre maniere, & enfin ils entroient dans le Bain.

Au reste on peut, avec quelque raison, trouver étrange que 8 Platon se récrie si fort contre la Gymnastique & contre son Inventeur. Il semble qu'il n'y a rien de plus naturel que cette espece de Médecine, & que tout homme de bon sens la devoit préferer à celle qui consiste en l'usage des médicamens, cette derniere étant beaucoup plus fâcheuse & plus dangereuse. Mais il faut savoir que lors que ce Philosophe parloit contre la Gymnastique, il avoit l'esprit tout plein des idées de sa République; selon lesquelles voulant que chacun contribuât au bien public, il regardoit ceux qui ne pensoient qu'à leur santé comme des gens inutiles, & qui ne sont bons que pour eux-mêmes. Et quoi qu'il ait recommandé l'exercice en géneral, il blâmoit néanmoins la Gymnastique considerée comme un Art, & particulierement entant qu'elle renfermoit la Diététique; parce qu'elle avoit de grandes suites, & que ceux qui vouloient en observer exactement les regles étoient obligez de vivre d'une maniere trop étudiée, & de pratiquer une espece de Médecine continuelle, qui les détournoit presque entierement des occupations auxquelles ils étoient appellez.

Platon fait une autre remarque, touchant Hérodicus & ses maximes, qui est assez particuliere. 9 C'est que ce Médecin conseilloit *qu'on poussât la promenade d'Athenes jusqu'à Mégare*, qui étoit à plus de vint milles de là, *& que si tôt qu'on auroit touché les murailles de cette derniere ville, on s'en retournât sur ses pas sans s'arrêter un moment*. Cela est visiblement outré, & il y a apparence que c'est un conte qu'on faisoit à Athenes pour tourner en ridicules les Médecins, & les autres personnes qui suivoient les regles de la Gymnastique.

Les Romains ne commencérent à bâtir des lieux d'exercice, que long temps après les Grecs; mais dès qu'ils en eurent une fois goûté ils les surpassérent de beaucoup, soit par le nombre, soit par la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les ruines qui subsistent encore aujourd'hui. On en étoit si fort entêté à Rome, que, selon la remarque de Varron, 10 *quoi que chacun eût le sien, à peine étoit-on content*.

Ceux

7 On appelloit ceux qui oignoient *Aliptæ*. Ceux qui étoient appellez *Iatraliptæ*, avoient les premiers sous eux, ou étoient peut-être les mêmes. On en parlera encore dans le premier livre de la Troisiéme Partie.

8 *Voyez ci-dessus, liv. 1. chap. 14.*

9 *Platon. Phædr. in Principio.*

10 *Vix satis singula erant.* De re rustic. in lib. 2. procemio.

Ceux qui voudront être instruits à fond de tout ce qui regarde la Gymnastique Médicinale peuvent consulter le savant *Mercurial*, qui a épuisé cette matiere. 11 On trouvera d'ailleurs diverses choses sur ce sujet dans la suite de cette histoire, & même concernant Hérodicus. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

On doit joindre à ce Médecin un de ses Confreres, qui a vécu un peu avant lui, ou qui pouvoit être un peu plus âgé que lui. C'est Iccus, de Tarente, 12 qui florissoit vers la soixante & dix-septiéme Olympiade. 13 Platon parle de lui comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, au lieu qu'il remarque au même endroit qu'Hérodicus vivoit encore. Ce même Philosophe joint Iccus à Hérodicus en ce qui concerne la Gymnastique, de laquelle il dit qu'ils ont tous deux fait profession, aussi bien que de la Philosophie.

Estienne de Byzance, & 14 Eustathe disent expressément qu'Iccus étoit Médecin; & il ne faut pas croire que Platon, lors qu'il dit 15 ailleurs, que le même Iccus de Tarente avoit été assez sage pour vivre toûjours dans le célibat & pour s'abstenir de toute débauche, dans la vûe de paroître avec honneur dans les Jeux Olympiques; il ne faut pas, dis-je, croire que Platon ait voulu mettre Iccus, au rang des simples Athletes. Il y a de l'apparence que comme la Médecine dont il se mêloit rouloit particulierement sur la Gymnastique, il prenoit plaisir à s'exercer pour sa santé, & qu'il se servoit de l'occasion que les Jeux publics de la Grece lui présentoient, sans qu'il dérogeât pour cela à la Médecine. On peut faire le même jugement de ce que dit aussi 16 Elien; *qu'Iccus, Tarentin, qui s'exerçoit à la lutte, vivoit très sobrement, & gardoit exactement le célibat.* La sobrieté de cet homme donna lieu à ce proverbe, qui étoit en usage parmi les Grecs, *le repas d'Iccus*, pour dire un repas où il n'y a rien de superflu. Cette maniere de vivre d'Iccus le distinguoit avantageusement des autres Athletes, dont on a parlé au commencement de ce chapitre. Et quoi que Platon attribue en un endroit l'invention de la Médecine Gymnastique à Hérodicus seul, comme ce Philosophe lui associe ailleurs Iccus, il est probable que celui-ci ayant vécu le premier il avoit jetté les fondemens de l'art que l'autre établit dans la suite.

CHAPITRE IX.

Réflexions sur ce qu'il y a de plus essentiel dans ces deux premiers livres de l'Histoire de la Médecine.

ON a rapporté ci-devant tout ce que l'on a pû recueillir de plus considerable, touchant ce qu'on peut appeller *le premier âge de la Médecine.* Il semble

11 *Voyez ci-après, liv. 3. chap. 13. liv. 4. chap. 2. & Part. 3. liv. 1. chap. 4. & ailleurs.*

12 *Vide Stephan. Byzant. in voce* Taras.

13 *In Protagora.*

14 *Commentar. in Dionys. Periegesim.*

15 *Octavo de Legibus.*

16 *Variar. histor. lib. 11. cap. 3.*

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

ble d'abord que tout ce que l'on apprend du progrès de cet Art, pendant le premier & le second période de temps que l'on a parcouru, se réduit à très-peu de chose. Tout y paroît presque fabuleux ou incertain, ou du moins extremement confus; & les découvertes y sont en assez petit nombre, & fort superficielles, par rapport à celles d'aujourd'hui.

Néanmoins si la Médecine consiste plûtôt dans les effets, que dans les discours; & si *l'invention des remedes* est plus importante que *tous les raisonnemens qu'on peut faire sur les maladies*, 1 comme on le verra ci-après, il se trouvera que ces premiers Médecins ont conu ce qu'il y a presque de plus essentiel dans la Médecine, ou du moins ce qui passe pour tel encore aujourdui dans toute l'Europe; & qu'ils ont pratiqué presque tous les remedes *fondamentaux*, & ceux sur lesquels on conte le plus. Tous les Médecins, à la reserve d'un bien petit nombre, regardent *la Saignée* & *la purgation* comme les remedes les plus universels. Or il paroît par les preuves que l'on en a rapportées, que ces deux remedes ont été mis en usage dans l'espace de temps dont il s'agit.

Les autres moyens de satisfaire aux vües ordinaires & génerales de la Médecine ne manquoient pas non plus à ces anciens Médecins. Ils savoient, comme on l'a remarqué, se servir du *lait*, du *petit lait*, des *bains* & de *l'exercice*, qui sont encore aujourd'hui les principales armes dont les Médecins combattent les maladies les plus opiniâtres, du moins dans les païs où l'on ne donne pas tout à la Chimie. Ces mêmes anciens conoissoient aussi 2 *le pavot*, & même 3 *l'opium*, ce grand & universel adoucissant.

Enfin il est vraisemblable qu'ils possedoient plusieurs 4 remedes *spécifiques*, & peut-être plus que nous, leur principale étude ayant été tournée de ce côté-là. On appelle remedes spécifiques des remedes que l'expérience a fait voir être propres pour une certaine espece de maladie, quoi qu'il soit difficile & souvent impossible de rendre raison de l'effet qu'ils produisent.

C'est sans doute ce qui faisoit dire à Hippocrate, *que toute la Médecine étoit établie depuis long-temps; & qu'on avoit trouvé le principe & la voye de découvrir, comme on l'avoit déja fait, plusieurs excellentes choses, & qui serviroient encore à en découvrir d'autres, pourvû que celui qui les chercheroit fût propre à cela, & qu'ayant conoissance de ce qu'on avoit déja trouvé, il suivît la même piste.* Celui, ajoûte-t-il, *qui rejettant tout ce qui a été fait, prend une autre route dans sa recherche, & se vante d'avoir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe lui-même & trompe les autres avec lui.* Cette ancienne route étoit celle de *l'Observation*, & des *Expériences*, dont on ne s'est que trop dévoyé depuis.

Mais je prévoi que ceux, qui sont pour l'antiquité de la *Chimie*, ne manqueront pas de dire que j'ai oublié le principal, & ce qui fait le plus d'honneur à la Médecine ancienne; c'est à dire, la conoissance de l'art que je viens de nommer. Si j'avois été dans leur sentiment, j'aurois eu occasion de l'appuyer lors que j'ai fait l'histoire *d'Hermès Trismégiste*, qu'ils reconoissent pour l'auteur de la Chimie. Mais j'avoüe que je n'ai pas d'assez bons yeux, pour découvrir aucunes traces de cet Art dans ces vieux temps. Je tâcherai dans la suite de ré-

pondre

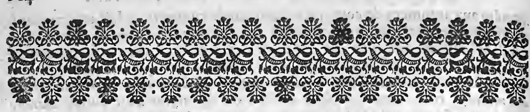
1 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 2.*
2 Homere fait mention du *pavot*, Iliad. θ, Vers. 306.
3 *Voyez ci-dessus, liv. 1. chap. 21.*
4 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 2. chap. 6.*

pondre aux argumens de ceux qui soûtiennent le contraire. Mais en attendant, & afin que les personnes raisonnables, qui peuvent avoir trouvé dans la fable ou dans l'histoire ancienne quelque chose qui semble favoriser le sentiment que je combats, ne se préoccupent pas contre moi, je dirai par avance; qu'il faut bien distinguer entre la Chimie qui enseigne *la mélioration* ou *la transmutation des métaux*, ou *les moyens de faire de l'or*, ou *de l'argent avec quelque matiere que ce soit*; & *celle qui n'a pour but que la preparation des médicamens*, & *dont l'objet est la santé*. Celle-là, que l'on appelle autrement *Alchimie*, peut être assez ancienne. L'amour des richesses est aussi vieux que le monde, & il y a apparence que l'on a tenté, dès le commencement, toutes sortes de moyens d'en acquerir. Mais on fera voir que celle-ci, c'est à dire, la Chimie Médicinale n'a été inventée que depuis peu de Siecles.

Depuis le Siecle xxviij, jusqu'au xxxvj.



HISTOIRE



HISTOIRE DE LA MEDECINE, PREMIERE PARTIE,

LIVRE TROISIEME.

Où l'on void jusques où HIPPOCRATE a poussé cet Art, dans le temps de la guerre du Peloponese & pendant la plus grande partie du Siecle XXXVI. On dit aussi un mot de quelques Médecins ses contemporains.

CHAPITRE I.

HIPPOCRATE a séparé la Médecine de la Philosophie, quoi qu'il ait fait servir la derniere de ces sciences à la premiere. Le temps de sa naissance. Son extraction. Ses Maîtres. Il a passé pour l'Inventeur de la Médecine en general, & de la Médecine Clinique *en particulier. Il a joint* le Raisonnement *à* l'Expérience.

Siecle xxxvj. NOus venons de voir que la Médecine, qui avoit été pratiquée au commencement, ou par toutes sortes de personnes indifferemment, ou par quelques particuliers qui ne se mêloient d'aucun autre mêtier, étoit enfin tombée entre les mains des Philosophes vers la LX. Olympiade, qui se rencontre avec la dixiéme année du Siecle XXXV. du Monde. Mais la Philosophie & la Médecine s'étant



Ex Fulvio Ursino.

s'étant depuis étendues, par les conoissances que l'on avoit acquises pendant l'espace d'environ cent dix ans, qui s'écoulerent entre le temps de Pythagore & celui auquel commença la guerre du Péloponnese, il fallut necessairement partager ces deux professions, chacune pouvant occuper un homme tout entier. *Siecle xxxvj.*

1 Hippocrate a été le premier, qui ait entrepris ce partage. Il ne s'en étoit pas tenu simplement à cette sorte de Médecine qui étoit héréditaire dans sa famille. Il avoit encore pénétré dans la Philosophie, aussi avant qu'aucun homme de son temps. Mais ne jugeant pas que les spéculations de cette derniere science fussent aussi utiles à la societé, que la pratique de la premiere, il ne retint de la Philosophie qu'autant qu'il en falloit pour raisonner juste dans la Médecine, dont il fit sa principale, ou plûtôt son unique étude.

2 Il nacquit dans l'Isle de Cos, la premiere année de l'Olympiade LXXX. sur la fin du Siecle XXXV. environ XXX. ans avant la guerre du Péloponnese. Son pere s'appelloit *Héraclide*, & sa mere 3 *Phénarete*, ou *Praxithée*. 4 Nous avons vû, en parlant des *Asclépiades*, qui est le nom de sa famille, que du côté de son pere il se glorifioit d'être le dix-huitiéme des descendans *d'Esculape*. Il n'étoit pas moins noble du côté de sa mere, puis qu'il étoit aussi le dix-neuviéme des descendans *d'Hercule*.

Hippocrate ne se contenta pas d'apprendre la Médecine sous son pere, il eut encore pour son Maître dans cet Art *Hérodicus*, dont on a parlé au livre précedent. Il fut aussi disciple du Sophiste *Gorgias*, frere de ce Médecin; & selon quelques-uns, il le fut encore du Philosophe *Démocrite*, comme on le recueuille de passage de Celse qu'on vient de citer. Mais s'il apprit quelque chose de ce dernier, il y a de l'apparence que ce fut plûtôt par les entretiens qu'il eut avec lui, lors qu'il fut demandé par les Abdéritains, 5 comme on l'a dit ci-devant, pour venir traiter ce Philosophe. On pourroit aussi croire qu'il avoit suivi *Héraclite*, comme on le verra dans la suite.

Si Hippocrate n'a pas tout à fait passé pour le premier inventeur de la Médecine, il a pour le moins eu, de l'aveu de toute l'Antiquité, la gloire d'être le premier après Esculape & ses fils qui l'ait *rétablie*; ce qui est la même chose que si l'on disoit qu'il l'a inventée, comme on le peut inferer de ce qui a été dit ci-devant. On peut encore dire que par la grande réputation qu'il s'est acquise, il a effacé tous ceux qui l'ont précedé, au Dieu de la Médecine près; en sorte qu'on n'a pas vû où s'arrêter commodément entre ce prétendu Dieu & lui, ou qu'on n'a pû marquer aucune Epoque considerable qu'en passant tout d'un coup de l'une à l'autre, quoi qu'il se fût écoulé plus de sept cens ans entr'eux deux.

Pline fait Hippocrate auteur de la Médecine 6 *Clinique*, dont nous avons fait

1 Démocriti autem, ut quidam tradiderunt, discipulus *Hippocrates* Cous, primus quidem ex omnibus memoria dignis, ab studio Sapientiæ disciplinam hanc (*Medicinam*) separavit, vir arte & facundia insignis. *Cels. præfat. lib.* 1.

2 *Soranus, dans la vie d'Hippocrate.* Il y a d'autres auteurs qui font Hippocrate un peu plus ancien, & d'autres qui le font plus nouveau. *Voyez ci après, chap.* 31.

3 D'autres veulent que Phénarete fût sa grand-mere.

4 *Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 2.

5 *Liv.* 2. *chap.* 6.

6 *Voyez l'explication de ce terme au liv.* 1. *chap.* 13. *& ci-après, Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 4.

Siecle xxxvj. fait honneur à Esculape. Il n'y a pas d'apparence que l'on ait tant tardé à visiter les malades dans leur lit; mais ce qui distingua si avantageusement ce Médecin, c'est, comme le remarque le même auteur, 7 *qu'il a été le premier qui ait clairement enseigné la Médecine.* Il se prévalut pour cela des lumieres de son siecle, ayant fait servir la Philosophe à la Médecine, & la Médecine à la Philosophe. 8 *Il faut faire entrer*, dit-il lui-même, *la Philosophie dans la Médecine, & la Médecine dans la Philosophie; car un Médecin, qui est Philosophe, est égal à un Dieu.*

C'est pour cela que les Médecins 9 *Dogmatiques*, ou *Raisonnans*, ainsi appellez par opposition aux *Empiriques*, dont on a parlé & dont on parlera encore dans la suite, l'ont unanimément reconu pour leur chef; comme celui qui a le premier joint *le Raisonnement* à l'*Expérience*, dans la pratique de la Médecine. Les Philosophes, qui s'étoient mêlez de cet Art avant lui, étoient forts en raisonnemens; mais l'expérience, ou la pratique, leur manquoit. Hippocrate est le premier, qui ait possedé l'un & l'autre.

Ce qu'on vient de dire semble contraire à ce que l'on a avancé d'abord sur la foi de Celse; *qu'Hippocrate avoit séparé la Médecine d'avec la Philosophie.* Pour sauver cette contradiction apparente, il ne faut que supposer qu'Hippocrate, qui étoit d'une famille où l'on suçoit, pour ainsi dire, la Médecine avec le lait, ayant trouvé cet art entre les mains des Philosophes, qui s'en étoient saisis depuis peu, au préjudice des Asclépiades, il crût ne pouvoir pas mieux soûtenir l'honneur chancellant de sa maison, qu'en tâchant d'acquerir, outre les conoissances qu'il avoit par tradition, celles qui faisoient valoir ces nouveaux Médecins. Mais dès qu'il les eut acquises il déclara ouvertement qu'encore que la Philosophie fût très-utile pour donner une idée juste des choses, & pour conduire méthodiquement ceux qui avoient en vûe de perfectionner les Arts, cependant elle n'étoit pas suffisante d'elle-même pour rendre un homme habile dans toutes les professions, si l'on ne descendoit dans des particularitez qui n'étoient plus de son ressort; que la Philosophie avoit pour objet *la Nature* en général, mais que la Médecine s'attachoit en particulier à considerer la Nature par rapport à *l'homme*, qu'elle envisageoit ou comme *sain*, ou comme *malade*. Qu'il ne s'ensuivoit donc pas que pour être Philosophe l'on fût Médecin, à moins que d'avoir étudié le corps humain en particulier, & de s'être instruit des diuers changemens qui y arrivent, & des moyens de le conserver ou de le rétablir. Que cette conoissance ne pouvant s'acquerir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre géneral de *Philosophe* pour prendre le nom particulier de *Médecin*, sans qu'il s'abstint pour cela de philosopher dans sa profession. C'est ce qu'Hippocrate appelloit, *faire entrer la Philosophie dans la Médecine, & la Médecine dans la Philosophie.*

CHAPITRE

---

7 Primus Hippocrates medendi præcepta clarissimè condidit *Plin. lib. 26. cap. 2.*
8 *Libro de decenti habitu.*
9 Les Grecs les appelloient λογικοὶ & δογματικοί, de λόγος, qui signifie *la raison*, ou *le raisonnement*, & δόγμα, *une opinion, un dogme*. Les Empiriques ont aussi voulu avoir Hippocrate de leur côté. *Voyez ci-après, Part. 1. liv. 3. chap. 6.*

CHAPITRE II.

Philosophie d'Hippocrate.

S'Il en faut croire 1 Galien, Hippocrate n'a pas moins tenu le premier rang entre les Philosophes, qu'entre les Médecins. De plus il assure que *Platon* n'a rejetté aucun des sentimens d'Hippocrate; que les écrits d'*Aristote* ne sont que des Commentaires de la Philosophie de ce dernier, & qu'Aristote n'a fait qu'interpreter Hippocrate & Platon. Que c'est d'eux qu'il a tiré la doctrine des *quatre qualitez premieres*, le *chaud*, le *froid*, le *sec*, & l'*humide*. A la verité il semble qu'Hippocrate se déclare en quelques endroits pour ces qualitez, ou qu'il admet les quatre élemens, *l'air*, *l'eau*, *le feu*, & *la terre*; il combat du moins, dans le livre *de la nature de l'homme*, les Philosophes qui n'en reconoissent qu'un seul. Mais il établit un autre systeme dans le premier livre *de la Diete*, où il n'est fait mention que de deux principes, *le feu*, & *l'eau*, dont l'un donne le mouvement à toutes choses, & l'autre les nourrit & les fait croître. Ces contradictions, & d'autres qu'on remarquera dans la suite, viennent de ce que l'on a mêlé diverses pieces parmi les œuvres d'Hippocrate, qui ne sont point de lui, comme on le verra plus particulierement ci-après. Celui que l'on a cité en dernier lieu, est du nombre de ceux qui ont passé déja anciennement pour supposez.

Mais ce qu'il y a de plus sûr, & qui est d'autant plus important qu'il regarde de plus près la Médecine, c'est qu'Hippocrate fait paroître presque dans tous ses ouvrages qu'il reconoissoit un *principe géneral*, qu'il appelloit 2 *la Nature*, auquel il attribuoit un grand pouvoir, & qui étoit par dessus tous les autres. *La nature*, disoit-il, *suffit seule aux animaux pour toutes choses, ou leur tient lieu de tout. Elle sait d'elle-même tout ce qui leur est nécessaire, sans avoir besoin qu'on le lui enseigne, & sans l'avoir appris de personne.* Et sur ce pied-là, comme si la Nature avoit été un principe doüé de conoissance, il lui donnoit le titre de *juste*. Il lui attribuoit 3 *une faculté*, ou *des facultez* qui sont comme ses servantes. 4 *Il y a*, dit-il, *une seule faculté, & il y en a plus d'une. C'est*, ajoûte-t-il, *par ces facultez que tout est administré dans le corps des animaux. Ce sont elles qui font passer le sang, les esprits, & la chaleur dans toutes les parties, qui reçoivent par ce moyen la vie & le sentiment.* Il dit aussi d'ailleurs, *que c'est la faculté qui nourrit, qui conserve, & qui fait croître toutes choses.*

O 2 La

1 *De naturalib. facult. lib.* 1. & 2. *de decretis Hippocrat. & Platon. lib.* 5. *method. med. lib.* 1. *de elementis, lib.* 1.

2 *Lib. de alimento.* Ce mot se prend en divers sens par cet auteur. Il entend aussi quelquefois par là la constitution particuliere de chaque être.

3 Δύναμις, *faculté, pouvoir, force, vertu, proprieté.* Ce mot s'employe aussi en quelques endroits par nôtre auteur, pour marquer le plus haut degré de force ou de pointe que les humeurs puissent acquerir; comme par exemple, la plus grande *aigreur* que les humeurs *aigres* puissent avoir. On trouvera encore d'autres significations de ce mot dans les écrits des autres Médecins Grecs, qui sont venus après Hippocrate. *Voyez ci-après, Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1.

4 *Lib. de alimento.* Ce livre est un de ceux que l'on a unanimément attribué à Hippocrate.

Siecle xxxvj. La maniere d'agir de la nature, ou son administration la plus sensible par l'entremise des facultez, consiste selon lui, d'un côté à *attirer* ce qui est bon, ou qui convient, à chaque espece, à le *retenir*, à le *préparer*, ou le *changer*; & de l'autre à *rejetter* ce qui est superflu ou nuisible, après l'avoir *separé* de ce qui est utile. C'est sur quoi roule presque toute la Physiologie d'Hippocrate; aussi bien que sur un certain *penchant* qu'il veut que chaque chose ait de se joindre à ce qui a du rapport avec elle, & de s'éloigner de tout ce qui lui est contraire; supposant d'ailleurs une *afinité* entre les diverses parties du corps, qui fait qu'elles *compatissent* reciproquement aux maux qu'elles souffrent, comme elles partagent le bien qui leur arrive en commun; selon la grande maxime qu'il établit, 5 *que tout concourt*, *tout consent*, *& tout conspire ensemble* dans le corps, & cela par rapport à l'*économie animale*, comme on le verra plus particulierement dans les chapitres suivans.

Voila ce qu'Hippocrate appelloit *la Nature*. Il ne décrit pas autrement ce principe de tant de merveilleuses actions, si ce n'est qu'il semble le comparer à une certaine *chaleur* dont il parle de cette maniere; 6 *Ce que nous appellons*, dit-il, la chaleur *ou* le chaud, *me paroît être quelque chose* d'immortel, *qui entend tout, qui void & qui conoît autant ce qui est present que ce qui est à venir*. On void du moins un grand rapport entre les effets qu'il attribue à cette *chaleur*, dont on parlera plus particulierement, & ceux qu'il attribue à *la Nature*.

On trouve dans un des livres d'Hippocrate qu'on vient de citer, & qui est intitulé 7 *des Chairs*, ou selon d'autres, *des Principes*, quelque chose d'assez singulier touchant la formation du Monde universel, & des Animaux en particulier. Il suppose d'abord que *la production de l'homme*, ou *son être*, ce qu'il a *une ame*, ce qu'il est *en santé*, ou ce qu'il est *malade*, ce qu'il a de *biens*, ou de *maux*, ce qu'il *nait*, ou ce qu'il *meurt*, tout cela vient des 8 *choses élevées au dessus de nous*, ou des choses *celestes*. On pourroit entendre par là les *Astres*, dont l'influence peut beaucoup, selon cet auteur, sur les corps des hommes, comme on le verra ci-après. Mais il s'explique lui-même, lors qu'il attribue tout ce qu'on vient de dire à cette *chaleur immortelle* dont on a parlé, & que l'on a dit être la même chose que ce qu'il appelle ailleurs *la Nature*.

La plus grande partie, dit-il, de la chaleur que je viens de décrire ayant gagné le haut dans le temps que toutes choses étoient 9 en confusion, elle a formé ce que les Anciens ont appellé *Æther*. Une autre partie de cette chaleur étant demeurée dans le lieu le plus bas que l'on a appellé *Terre*, il s'y est aussi rencontré du froid & du sec, & une grande disposition au mouvement. Une troisiéme partie de cette chaleur, ayant tenu le milieu entre l'æther & la terre, a fait ce qu'on nomme l'*Air*, qui est aussi un peu chaud. Enfin une quatriéme partie, la plus voisine de la terre, la plus épaisse, & la plus humide a formé ce qu'on appelle *Eau*. Toutes ces choses ayant été broüillées par un *mouvement circulaire*, dans le temps de la confusion dont on a parlé, la portion de chaleur qui étoit demeurée dans la terre, se trouvant répandue en divers endroits & divisée

5 *πάντα ξύῤῥοια ϗ εὔοργα.*

6 *Lib. de Carnibus.*

7 *περὶ σαρκῶν*, ou *περὶ ἀρχῶν*; le dernier est plus naturel & répond mieux au sujet qui est traité dans ce livre.

8 *τὰ μετέωρα*, les choses *élevées* ou *suspendues*.

9 C'est ce qu'on a appellé *Chaös*.

vifée en plufieurs parties, dans un lieu plus & dans un autre moins, la terre fut deffechée par ce moyen; & il s'y forma comme des [10] *membranes* ou des *tuniques*, dans lefquelles les matieres s'étant échauffées, comme par une efpece de *pourriture*, ce qui fe trouva de plus gras & de moins humide, ayant été promtement brûlé, il s'en forma *des Os*. Mais ce qui fe trouva plus gluant, & froid en quelque maniere, n'ayant pû fe brûler, produifit [11] des *Nerfs*, ou plûtôt des *Tendons*, & des *Ligamens*, qui font durs & folides. Quant aux *Veines*, elles ont été faites de ce qu'il y avoit de plus froid & de plus gluant en même temps; la partie gluante ayant été rôtie ou deffechée par la chaleur, ce qui a produit les membranes ou les pellicules dont elles font compofées; pendant que la partie qui n'avoit en elle rien de gras ni de gluant, s'étant diffoute a donné origine à la *liqueur* ou à l'*humide* qu'elles renferment. La *Veffie*, avec ce qu'elle contient, a été formée à peu près de la même maniere, auffi bien que toutes les autres cavitez.

Siecle xxxvj.

Dans les parties, continue Hippocrate, où le gluant furmontoit le gras, il s'eft fait des *membranes*; & dans celles où le gras a prédominé fur le gluant, il s'eft fait des *os*. Le *cerveau* étant [12] la fource ou le propre lieu du froid & du gluant, que la chaleur n'a pû ni diffoudre ni brûler, il s'eft premierement formé des membranes en fa fuperficie; & enfuite des os; par le moyen de quelque petite portion de gras que la chaleur a rôtie. La *Moüelle de l'épine du dos* s'eft faite de la même maniere, étant froide & gluante comme le cerveau, & par conféquent fort differente de la *Moüelle des os*, qui étant fimplement graffe n'eft point revêtue de membranes. Le *Cœur*, ayant auffi beaucoup de gluant, eft devenu une chair dure & gluante envelopée d'une membrane, & creufe. Le *Poumon*, qui eft auprès du Cœur, s'eft produit de cette maniere. Le Cœur ayant échauffé par fa chaleur ce qu'il y avoit de plus gluant dans l'humide, l'a promptement deffeché, & en a fait comme une efpece d'*écume*, pleine de *trous* ou de *tuyaux*, l'ayant auffi rempli de plufieurs *petites veines*. Le *Foye* s'eft formé d'une grande portion d'humide & de chaud, qui n'ont rien eu de gras ni de gluant parmi eux; en forte que fe froid ayant furmonté le chaud, l'humide s'eft coagulé ou épaiffi.

Hippocrate raifonne fur ce même pied, touchant la production de quelques autres parties. Ce qu'on vient de rapporter eft fuffifant, pour donner une idée de fa maniere de philofopher en cette rencontre. Sur quoi je fais cette réflexion; qu'il femble que ce fyfteme d'Hippocrate n'eft pas éloigné de celui d'*Héraclite*. La *chaleur*, par le moyen de laquelle le premier veut que toutes chofes ayent été produites ou formées, étant à peu près la même chofe que *le feu*, qui étoit, felon le dernier, l'élément ou le principe de tous les corps, comme on l'a remarqué au livre précedent. On peut tirer divers paffages du premier livre *de la Diete*, qui confirment ce qu'on vient de dire; celui-ci entr'autres eft formel; *En un mot*, dit Hippocrate, dans un endroit de ce livre, le feu *a difpofé toutes chofes dans le corps à l'imitation de l'univers*. Ces paroles fervent de conclufion à tout ce qu'il avoit dit auparavant fur ce fujet.

Mais tandis que nous fommes fur la Philofophie d'Hippocrate, il ne faut pas oublier, de peur que les *Alchimiftes* ne nous en fiffent une affaire, de rapporter

10 *χιτῶνες.*
11 On verra dans le chapitre fuivant la fignification du mot *νεῦρα*, qui eft ici employé.
12 *μητρόπολις*, *la métropole*, ou *la ville capitale.*

Siecle xxxvj. ter ce qu'il dit dans le dernier livre qu'on a cité ; *que ceux qui travaillent* l'or, *ou qui le mettent en œuvre, le battent, le lavent, & le fondent à un* feu doux, *ou* lent, *parce*, ajoûte-t-il, *qu'un feu* violent *n'est pas propre pour le faire prendre.* On prétend que ceci regarde le mystere de la *Pierre Philosophale*. C'est de quoi on aura occasion de parler, dans la suite de cette Histoire.

En voila assez pour la Philosophie. Passons maintenant des principes géneraux des corps aux principes particuliers du corps de l'homme, & laissons tout ce que la Philosophie peut considerer sur ce sujet, pour voir ce que l'*Anatomie* nous y montre, qui est ce qui appartient proprement à l'histoire de la Médecine. Ceux qui voudront savoir plus particulierement jusques où Hippocrate a poussé sa Philosophie, peuvent lire les livres *de Flatibus*, *de Carnibus*, *de Natura Hominis*, *de Natura Pueri*, & celui *de Diæta*; mais il est bon d'être averti que presque tous ces livres ont été soupçonnez de n'être pas de lui. Son sentiment, touchant *le siege de l'ame*, se trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Anatomie d'Hippocrate.

IL est difficile de donner un extrait bien juste de l'*Anatomie* d'Hippocrate. Trois choses empêchent que l'on ne soit éclairci sur ce sujet, comme il seroit nécessaire. Il se trouve en premier lieu diverses contradictions en ce qu'Hippocrate en a écrit, ou plûtôt dans les livres dont on le fait l'auteur. Secondement quand on ramasseroit tout ce qu'il dit de chaque partie, il n'y auroit presque rien de complet ou d'assez suivi. Enfin quand il ne se seroit pas glissé autant de fautes dans le texte qu'il y en a, ou qu'il y auroit moins de varieté dans les manuscrits originaux, son stile est si concis, & il y a quelques endroits si obscurs, & conçûs en des termes qui lui sont si particuliers, qu'il n'est pas toûjours aisé de le bien entendre, même à ceux qui possedent le mieux la langue Grecque.

On regretteroit fort, par toutes ces raisons, un livre de Galien qui étoit intitulé, *de l'Anatomie d'Hippocrate*, & qui ne se trouve plus aujourd'hui; n'étoit que cet auteur est suspect par la passion qu'il témoigne, lorsqu'il s'agit des interêts de cet ancien Médecin, comme on en verra des preuves dans la suite, par rapport à l'Anatomie même.

Le secours qu'on pourroit attendre en cette occasion des Traducteurs, ou des Commentateurs modernes, n'est pas aussi fort considerable. S'il y a quelques lumieres à en tirer, on doit moins se fier à ceux de nôtre siecle qu'à ceux des précédens; parce qu'il est à craindre que les premiers, tout pleins de leurs nouvelles découvertes, ne croyent les voir par tout; tombant dans l'erreur de ceux qui trouvent, dans *Homere*, tout ce que les arts & les sciences ont de plus fin & de plus particulier, ou dans celle de quelques autres, qui rencontrent *la pierre Philosophale* dans tous les livres des Anciens, de quelque matiere qu'ils traitent.

Afin qu'on ne nous accuse pas nous-mêmes de préjugé, nous rapporterons ici fidelement tout ce que nous avons pû recueuillir de plus distinct & de plus net des descriptions des parties du corps, qui se trouvent dans les œuvres d'Hippocrate; & nous prendrons particulierement garde de ne rien omettre de ce

qui

qui peut avoir quelque rapport avec les matieres ſur leſquelles les Anatomiſtes des ſiecles ſuivans ont eu de differens ſentimens, ou ont prétendu découvrir quelque choſe de nouveau ; afin qu'on puiſſe rendre à chacun ce qui lui appartient, & qu'on ne prive perſonne de la loüange qui lui eſt düe. *Siecle xxxvj.*

Nous ne nous attacherons point à obſerver un certain ordre, dans ce que nous avons à dire ſur ce ſujet; nous rapporterons indifferemment ce que nous trouverons deçà delà, dans les œuvres qu'on a attribuées à Hippocrate, ſelon que les matieres nous viendront en main, parce qu'il n'y a pas dequoi faire un corps complet d'Anatomie. Ceux qui ſouhaiteront une deſcription ſuivie, ou un plus grand éclairciſſement ſur les termes dont on ſe ſervira, trouveront tout cela dans un traité que nous donnerons ci-après ſur cette matiere dans la troiſiéme partie de cette hiſtoire, quand il s'agira de l'Anatomie de Galien.

1 *La nature du corps*, dit Hippocrate, *eſt le principe, ou le fondement ſur lequel doit être appuyé tout raiſonnement en fait de Médecine.* Il ſemble par ce début qu'il veuille recommander l'Anatomie, comme étant un des principaux moyens que l'on ait pour découvrir la nature du corps. Ce qui confirme cette explication c'eſt qu'immédiatement après il entre en matiere enſeignant quelle eſt la ſituation, la compoſition, & les uſages de quelques parties, ſelon qu'il le concevoit. A la verité Hippocrate vouloit bien qu'on étudiât la nature du corps ; mais il paroît par quelques autres paſſages, qu'il jugeoit qu'on n'en pouvoit point avoir de conoiſſance plus certaine ou plus utile, que celle qui s'apprend en pratiquant la Médecine ; & il ſe mocquoit de ceux qui ſe croyent grands Médecins, parce qu'ils ſavent quelque choſe d'Anatomie. 2. *Quelques Médecins*, dit-il, *& quelques Philoſophes diſent qu'on ne peut pas entendre l'art de la Médecine ſi l'on ne conoît ce que c'eſt que l'homme, quelle eſt ſa premiere formation, & la maniere dont ſon corps eſt compoſé. Tout ce que ces gens-là ont dit ou écrit, touchant la nature, me paroît moins appartenir à la Médecine qu'à l'art de la Peinture ; & je ſuis perſuadé qu'on ne peut plus clairement conoître la Nature que par le moyen de la Médecine, comme ceux qui poſſederont bien tout cet art s'en appercevront aiſément.* Ceci s'addreſſe apparemment aux Philoſophes qui l'avoient précedé & à ceux de ſon temps, qui, comme on l'a vû s'étoient ingerez de la Médecine, & avoient cherché les premiers à s'inſtruire par *l'Anatomie.* L'on a remarqué ci-deſſus que les Aſclépiades, prédéceſſeurs d'Hippocrate, avoient eu d'autres moyens d'apprendre à conoître le corps humain que par des *diſſections.* A l'égard d'Hippocrate, il eſt probable qu'il n'avoit pas négligé cette derniere voye qui ſembloit attachée à la Philoſophie dont il s'étoit auſſi fait honneur. Il n'y auroit pas lieu d'en douter ſi le livret, ou le fragment, qu'on lui attribue, & qui a pour titre, *de l'Anatomie*, étoit veritablement de lui ; mais cela n'eſt pas certain, 3. *Erotien*, qui a donné une liſte des livres d'Hippocrate, ne parlant point de celui-ci. Quoi qu'il en ſoit on verra par ce qui ſuit juſques où il étoit allé de ce côté-là, je veux dire juſques où il avoit pénétré dans la conoiſſance du corps, ſoit par l'Anatomie, ſoit par les autres voyes qu'on a touchées en parlant des Aſclépiades. A l'égard de ce qu'on pourroit demander, *ſi Hippocrate a diſſequé des corps humains*;

1 *Lib. de locis in homine.*
2 *De priſca Medicina.*
3 Cet auteur vivoit du temps de Néron, comme on le verra ci-après.

Siecle xxxvj. *mains?* On répondra à cette question 4 ci-après, & on parlera en même temps d'un *squelette d'airain* qu'il avoit consacré à Apollon, & que l'on montroit dans le temple de Delphes.

Origine des Veines *&* des Arteres.

I. Hippocrate reconoît en un endroit 5 *que les Veines viennent du Foye, qui en est l'origine & la racine, comme le Cœur est celle des Arteres.* Ailleurs il soûtient que les Veines & les Arteres viennent également du Cœur. 6. *Il y a*, dit-il, *deux veines caves, ou creuses qui sortent du cœur, dont l'une s'appelle Artere, & l'autre Veine cave.* En ce temps-là l'on appelloit indifferemment du nom de *Veine* tous les vaisseaux qui contiennent du sang, & le mot *Artere* marquoit proprement 7 *l'âpre artere*, ou *la canne du poumon.* Hippocrate donne encore le nom de Veines aux *Ureteres*; & il semble même le donner aussi aux *Nerfs*, comme on le verra dans la suite. Il y a d'ailleurs peu d'endroits où il distingue formellement les arteres des veines, & où il les nomme du nom *d'arteres*; 8 ce qui pourroit rendre suspects les livres, ou du moins les passages, où cette distinction se trouve. *L'Artere*, ajoûte-t-il, immédiatement après, *renferme plus de chaleur que la Veine cave, & l'Artere est le reservoir de l'esprit. Il y a encore d'autres veines dans le corps, outre ces deux. Quant à celle qu'on a dit avoir la plus grande cavité, & être attachée au cœur, elle traverse tout le ventre & le diaphragme, & se partage à l'un & à l'autre Rein, vers les lombes. De même au dessus du Cœur cette veine se divise à droite & à gauche; & montant à la Tête se distribue à chaque temple. On peut joindre d'autres veines à celle-ci, qui sont aussi fort grandes; mais, pour le dire en un mot, toutes les veines qui sont dispersées par tout le corps, viennent de la Veine cave & de l'Artere.*

Voila déja deux sentimens sur l'origine des Veines & des Arteres. On en trouve un troisiéme en trois autres endroits des œuvres du même Hippocrate, soit à l'égard de l'origine des Veines, soit à l'égard de leur distribution. 9 „ Les plus grosses Veines, *dit-il*, qui soient dans le corps sont disposées „ de cette maniere. Il y en a quatre paires en tout. La premiere paire sort de „ derriere la Tête, & descendant par la partie extérieure de la nucque, de „ chaque côté de l'épine, vient à la hanche & aux cuisses, & de là, passant „ par les jambes, aux chevilles externes & à chaque pied. C'est par cette „ raison que dans les douleurs du dos & de la hanche la saignée de la veine „ du jarret & de la cheville externe soulage beaucoup. La seconde paire venant aussi de la Tête, descend d'auprès des oreilles le long du col. On lui „ donne le nom de *Jugulaire*, & elle suit l'épine en sa partie intérieure jusqu'à ce qu'elle arrive aux lombes, où elle se partage de côté & d'autre vers „ les testicules, les cuisses, & le dedans du jarret; allant de là par les chevilles internes au dedans des pieds. C'est pourquoi dans les douleurs des „ testicules & des lombes la saignée des veines du jarret & des chevilles internes

4 *Part. 2. liv. 1. chap. 6.*
5 *Lib. de alimento.*
6 *Lib. de carnibus.*
7 Ἀρτηρίη, ἀπὸ τοῦ τὸν ἀέρα τηρεῖν, *parce qu'elle conserve, ou contient de l'air.*
8 *Voyez ci-après, Part. 1. liv. 4. chap. 4.*
9 *Lib. de Ossium natura; lib. de natura humana, & lib. de locis in homine.*

„ ternes est fort utile. La troisiéme paire sort des Temples, & passant du *Siecle*
„ col vers les épaules s'en vient au poumon, & de là, croisant d'un côté de *xxxvj.*
„ la droite à la gauche, va se rendre sous les mammelles, à la ratte, & aux
„ reins, & de l'autre côté, passant de la gauche à la droite, vient aussi par
„ dessus les mammelles jusqu'au foye & aux reins; & ces deux branches se
„ vont enfin terminer au boyau rectum. La quatriéme paire, sortant du de-
„ vant de la Tête & des yeux, passe sous le poumon & les clavicules. & de
„ là, par la partie supérieure des bras, vient se rendre au pli du coude, aux
„ mains, & aux doits. Et derechef elle revient des doits par la paume de la
„ main, par le coude, & par le dessous des bras, pour aller se rendre aux
„ aisselles; & par la partie supérieure des côtes, d'un côté à la ratte, & de
„ l'autre au foye. Ces deux rameaux, passant par dessus le ventre, se termi-
„ nent enfin aux parties honteuses.

On peut dire, pour sauver la contradiction qu'il y a entre ce passage & les précedens, que le livre *de la nature des Os*, d'où il est tiré, n'est pas d'Hippocrate, mais de *Polybe* son gendre. Ni Galien, ni Erotien n'ont fait mention de ce livre parmi ceux d'Hippocrate; ils n'en ont du moins pas reconu le titre, quoi qu'ils paroissent avoir expliqué de certains mots, qui se trouvent dans ce même livre. Il y a aussi un passage 10 d'Aristote, dans lequel ce Philosophe parlant *de l'origine & de la distribution des veines*, & rapportant sur ce sujet le sentiment de divers Médecins, cite les propres paroles qu'on trouve dans le livre *de la nature des os*, que nous avons traduites, & les cite comme étant de Polybe. Cette preuve paroîtroit suffisante, mais cela n'ôte pas toute la difficulté, parce qu'on lit les mêmes paroles dans le livre *de la nature humaine*, que Galien soûtient fortement être d'Hippocrate; prétendant le prouver par l'autorité de 11 Platon, qui, à ce qu'il dit, en a cité quelques passages, comme étant d'Hippocrate, quoi que d'autres ayent attribué ce livre à Démocrite. Cependant le même Galien 12 nie que ce dernier sentiment, touchant l'origine & la division des veines, soit d'Hippocrate, ou même de Polybe; & il assure que cela doit avoir été ajoûté au texte; ce qui n'est pas probable, puis qu'on trouve encore ce sentiment dans le livre *de locis in homine*.

Il y a une autre difficulté à l'égard du livre des *chairs*, ou *des principes*, d'où l'on a tiré ce que l'on a dit en premier lieu *que les veines & les arteres sortent du cœur*. Aristote, dans le même endroit qu'on vient de citer, après avoir remarqué, *que presque tous les Médecins s'accordoient avec Polybe à faire venir les veines de la tête*, conclut, *qu'ils se trompoient tous, ne sachant pas que c'est du cœur & non de la tête qu'elles viennent*. Si Hippocrate est l'auteur du livre *des chairs*, où ce sentiment d'Aristote est clairement établi, quelle apparence que ce Philosophe ne l'eût pas sû? & pourquoi n'auroit-il pas lû les écrits d'Hippocrate, aussi bien que ceux de Polybe? On pourroit inferer de ceci que ce dernier livre n'est pas mieux d'Hippocrate que celui *de la nature des os*. Mais

10 *De generat. animal. lib. 3. cap. 3.*

11 *Voyez le Phedrus de Platon.*

12 *De Hippocratis & Platonis decretis, lib. 6. cap. 3.* Pélops, précepteur de Galien, étoit d'un sentiment opposé, soûtenant, comme on le verra en son lieu, qu'Hippocrate avoit crû que les veines & les arteres viennent du cerveau, aussi bien que les nerfs, ce que Pélops croyoit aussi.

Siecle xxxvj. il peut se faire qu'Aristote a plûtôt cité en cet endroit Polybe, ou même un *Syennesis* de Cypre, & un *Diogene* d'Apollonie, Médecins de peu de réputation au prix d'Hippocrate; qu'il n'a cité Hippocrate lui-même, dont on ne trouve le nom 13 qu'en un seul endroit de ses écrits. Il se peut, dis-je, qu'il ne l'ait point cité, par malignité ou par envie, quoi qu'il semble en parler avantageusement dans le passage qu'on a indiqué. Platon en a usé avec plus d'honêteté envers cet ancien Médecin; l'ayant nommé avec des marques d'estime, en plus d'un endroit. Il se peut aussi que le livre en question ne soit pas d'Hippocrate. On n'en trouve du moins pas le titre, dans la liste de ses ouvrages que donne *Erotien*.

Description du Cœur.

II. Entre les livres Anatomiques que l'on attribue à Hippocrate, il n'y en a point qui soit écrit avec plus d'exactitude que celui qui est intitulé *du Cœur*. Comme il est fort petit on va le traduire tout entier. „ Le Cœur, *dit l'auteur de ce livre*, a la figure d'une pyramide; sa couleur est d'un rouge foncé. „ Il est enveloppé de tous côtez d'une *tunique* unie, dans laquelle il se trouve, „ en petite quantité, une humeur qui est semblable à l'urine; en sorte que le „ cœur est comme dans une vessie. Ce qui a été fait de la sorte afin qu'il se „ conservât mieux, dans cette espece de chasse. Quant à l'usage de l'humeur „ dont on vient de parler, il n'y en a qu'autant qu'il en faut pour raffraichir „ le cœur, ou pour empêcher qu'il ne s'échauffe trop. Cette même humeur „ distille du cœur, qui attire une partie de la liqueur que le poumon reçoit „ de la boisson. Car lors que quelcun boit la plus grande partie de ce qu'il „ boit tombe dans le ventre, 14 l'Esophage étant comme un entonnoir qui „ reçoit ce qu'on avalle de liquide & de solide. Mais le 15 Pharynx ne laisse pas de tirer une petite partie du liquide, qui s'insinue par sa fente, l'epiglotte, qui est comme le couvercle du Pharynx, empêchant que la plus gran- „ de quantité n'y tombe. On a une preuve de cela si l'on fait boire à quelque „ animal que ce soit, & particulierement à un pourceau, de l'eau teinte de „ bleu ou de rouge, & qu'on lui coupe la gorge en même temps qu'il boit, „ car alors on trouvera cette eau chargée de la même teinture; mais tout le „ monde n'est pas capable de bien faire cette expérience. Il ne faut donc „ point faire difficulté de croire ce qu'on vient de dire que la boisson entre en „ partie dans l'âpre artere. Mais, dira-t-on; d'où vient donc que, lors „ qu'en buvant trop vîte, il entre de l'eau dans cette fente du Pharynx, elle „ cause une grande toux? C'est parce que cette eau, qui est en trop grande „ quantité, s'oppose directement au retour de l'air qui revient du poumon „ dans le temps de l'expiration; au lieu que le peu qu'il en entre par la fente, coulant doucement le long des parois de l'âpre artere, n'empêche pas „ l'air

13 On ne doit pas juger, *dit Aristote*, de la grandeur d'une ville, (*ou du rang qu'elle doit tenir par dessus les autres*) par son étendue, ou par le nombre de ses habitans, mais par ses forces, & par sa puissance. Autrement c'est comme qui diroit qu'un homme plus grand, ou plus haut de taille qu'Hippocrate, seroit plus grand Médecin que lui. *Politicor. lib. 7. cap. 4.*

14 Le canal commun du boire & du manger.

15 La partie supérieure de la canne du poumon.

„ l'air de monter; au contraire cela lui facilite le passage en humectant l'âpre artere. *Siecle xxxvj.*

„ Or le cœur tire cette humidité du poumon, en même temps qu'il en tire „ l'air; & après que l'air a servi à l'usage que le poumon en doit faire, il s'en „ retourne par où il est venu; mais le cœur absorbe une bonne partie de l'hu- „ midité qui passe dans son enveloppe, laissant échaper le reste qui remonte „ avec l'air. Ce même air étant venu jusqu'au palais, 16 sort par un dou- „ ble chemin; & il faut bien qu'il sorte & l'humidité aussi, ces choses étant „ inutiles à la nourriture du corps. Comment, je vous prie, du vent & de l'eau „ crue pourroient-ils servir de nourriture à l'homme? ce n'est pas que l'un „ & l'autre n'ayent d'ailleurs leur usage, car ils servent à soulager le cœur de „ sa maladie naturelle, (de sa chaleur excessive.)

„ Le Cœur, *poursuit nôtre auteur*, est un *muscle* tres fort, non par ses ten- „ dons, mais par sa chair dure & serrée. Il a deux *ventricules* distincts 17 dans „ une seule enceinte, l'un deça, l'autre delà, & qui ne sont point semblables „ l'un à l'autre. L'un est du côté droit, à l'embouchure de la grande veine, „ & l'autre du côté gauche; & ils occupent le cœur presque tout entier. La „ cavité du premier est beaucoup plus grande que celle de l'autre, & il est „ plus mou; mais il ne s'étend pas tout à fait jusqu'à la pointe du cœur, ou „ à son extrémité, qui est toute solide. Il semble qu'il ait été comme cousu „ ou attaché au cœur par dehors. Le dernier ventricule, ou le gauche, est „ situé précisément sous la mammelle gauche, à laquelle il répond en droite „ ligne, & où il se fait sentir par sa pulsation, ou par son battement. Ses „ parois sont épaisses & il a une cavité semblable à celle d'un mortier, laquelle „ va répondre au poumon, qui tempere la chaleur excessive de ce ventricu- „ le par son voisinage. Car le poumon est naturellement froid, & il reçoit „ encore du raffraichissement par l'inspiration de l'air. Tous ces deux ven- „ tricules sont raboteux, & comme rongez, par dedans, particulierement „ le gauche. 18. Le feu naturel, ou la chaleur qui est née avec nous, n'a „ pas son siege dans le droit; & c'est quelque chose de merveilleux que le „ gauche, qui reçoit du poumon un air qui n'est pas temperé, soit le plus „ raboteux. Aussi a-t-il été fait plus épais que l'autre, afin qu'il conservât „ mieux la chaleur dont on vient de parler.

„ Les orifices de ces ventricules ne se voyent point, qu'on n'ouvre, ou qu'on „ ne déchire auparavant les oreilles du cœur, & sa tête, ou sa base. Lors „ qu'on les a déchirées, on découvre deux orifices dans chaque ventricule; mais „ la veine cave qui sort de l'un de ces ventricules (du ventricule droit) trom- „ pe la vüe lors qu'on la coupée. Ce sont là les *fontaines de la nature humaine.* „ C'est *de cette source que coulent les fleuves qui arrosent tout le corps.* Ce sont „ *ces fleuves, qui donnent la vie à l homme; & lors qu'ils tarissent, il meurt.* Auprès „ de la sortie de ces veines (de la veine cave & de la grande artere) & tout „ autour de l'entrée des ventricules, il y a de certains corps mous & creux, „ qu'on appelle *les oreilles du cœur.* Ils n'ont pas neanmoins des trous comme „ les oreilles, & ils ne servent pas à oüir les sons, mais ce sont des instru- „ mens par lesquels la nature attire l'air. Et certes ils me semblent avoir été

P 2 „ faits

16 Διαίρεξ τὴν βρογχίην.
17 Εὔκελον ὅλμῳ.
18 Ἔμφυτον πῦρ.

Siecle xxxvj.

„ faits par *un Ouvrier bien ingénieux*; lequel ayant consideré 19 que le cœur „ seroit fort solide, comme ayant été formé d'un sang coagulé ou épaissi au „ sortir des veines, & qu'il auroit d'ailleurs la faculté d'attirer, y a at- „ taché *des soufflets* comme les forgerons en attachent à leurs forges, afin qu'il „ attirât l'air par cette voye-là. Une preuve que la chose va de cette maniere, „ c'est qu'on voit d'un côté le cœur s'agiter continuellement, & les oreilles „ en particulier s'enfler & se désenfler tour à tour. Je suis encore dans cette „ opinion, que 20 les petites veines attirent l'air dans le ventricule gauche, „ & que l'artere l'attire dans le ventricule droit. Je dis d'ailleurs que ce qui est „ mou est le plus propre à attirer & à s'enfler; & qu'il étoit nécessaire que 21 „ *ce qui est attaché au cœur* fût raffraichi, puis que cela a aussi sa part de la cha- „ leur; mais l'instrument, qui y apporte l'air, n'a pas dû être si ample, de peur „ que ce qui entreroit ne surmontât cette chaleur.

„ Je dois encore, continue Hippocrate, décrire *les membranes cachées* du „ cœur, qui sont d'un ouvrage 22 admirable. Les unes sont tendues dans les „ ventricules du cœur comme des toiles d'araignée. Elles ceignent les orifices „ de ces ventricules de tous côtez, & envoyent leurs filamens jusques dans la „ substance du cœur. Elles me semblent être 23 les nerfs (ou les tendons) de „ ce viscere, & l'origine ou le lieu d'où naissent 24 *les Aortes*. Ces mem- „ branes sont disposées par paires. Car pour chaque orifice la Nature en a „ fabriqué trois, qui sont rondes par dessus en forme de demi-cercle; en sor- „ te que ceux qui conoissent ces membranes, admirent comme elles ferment „ l'extremité des aörtes. Et si quelcun qui saura quel est 25 l'ancien ordre (ou „ l'ordre & la disposition naturelle de ces membranes) en ôte un rang (ou en tient

---

19 On a traduit ces deux lignes comme on a pu, le passage étant assez obscur, aussi bien que divers autres. Si l'on n'a pas bien réussi, les Traducteurs ordinaires n'ont pas mieux rencontré.

20 *φλεβία*.

21 *τὰ ἐπικείμενα τῆς καρδίης βλήματα*. C'est à dire, comme je pense, le ventricule droit.

22 *ἀξιαπηγητότατον*, *digne que l'on en parle*, ou *qu'on l'admire*.

23 *Voyez ci-après dans ce même chapitre au nombre V. où l'on parle des nerfs.*

24 *La grande Artere*, qui est la seule que les Anatomistes des Siecles suivans ont appellée *Aorte*, *& la Veine artérieuse*.

25 *καὶ τὴν καρδίην ἀποθανόντος ἤν τις ἐξεπιστάμενος τὸν ἀρχαῖον κόσμον, ἀφελὼν, τῶν μὲν ἀποστερήσῃ, τῶν δὲ ἐπανακλινεῖ, οὔτε ὕδωρ ἂν διέλθοι ἐς τὴν καρδίην, οὔτε φῦσα ἐμβαλλομένη.* Foësius traduit ainsi ces paroles; *Ac si quis veteris instituti probe gnarus, mortui animalis corde exempto, hanc quidem demat, illam verò reclinet, neque aqua in cor penetrare, neque flatus emitti poterit.* Cornarius n'est pas fort different; *Et si quis veteris, eximendi cor mortui, moris gnarus, aliam auferat, aliam reclinet*, &c. Je ne sai pourquoi ces Traducteurs ont rendu le mot *κόσμος* par celui de *mos*, ou *institutum*, qui n'est point ce qu'il signifie. On doit le traduire par *ordo*, *ordre*, & le rapporter aux membranes. *Κόσμος*, selon Erotien, est un mot Attique qui signifie *ordre*, ou *rang*, *τάξις*. C'est dans le même sens que Philostrate (*in Heroicis*, *pag.* 642.) dit, en parlant des os d'un squelette qui étoient dérangez; *τὰ μὲν ὀστᾶ οὐκέτι ἐν κόσμῳ ἑωρᾶτο.* J'explique aussi *ἀρχαῖος*, *ancien*, comme s'il y avoit *naturel*; *ἀρχαίη φύσις*, dit Erotien, *πρὸ τοῦ νοσεῖν*, *καὶ κατὰ φύσιν ἔσω.* Hippocrate prend ce mot au même sens en divers endroits. Enfin je soupçonne qu'au lieu de *ἀποστερήσῃ*, *auferat*, il faut lire *ἀποστηρίξῃ*, *firmet*; l'égalité de la prononciation ayant pû faire écrire aux Copistes le premier pour le dernier, qui me paroît le meilleur.

„ tient un rang tendu) & baiſſe l'autre, on ne pourra faire entrer ni eau ni vent, dans le cœur. *Siecle xxxvj.*

„ Ces mêmes membranes ſont diſpoſées avec un plus grand artifice, ou „ avec plus de juſteſſe, du côté gauche que du côté droit. La raiſon de cela „ eſt que *l'ame de l'homme*, ou *l'ame raiſonnable*, qui eſt 26 *au deſſus de l'autre* „ *ame*, a ſon ſiege dans le ventricule gauche du cœur. Cette ame ne tire pas „ ſon entretien, ou ne ſe nourrit pas des viandes qui viennent du ventre; „ mais d'une matiere pure & lumineuſe qui ſe ſépare du ſang, en ſorte qu'el- „ le répand ſes rayons de tous côtez; à peu près comme la nourriture natu- „ relle, qui vient des inteſtins & du ventre, ſe diſtribue à toutes les parties. „ Et de peur que ce qui eſt contenu dans l'artere, n'arrête le cours de la „ nourriture envoyée par l'ame, & ne la retienne lors qu'elle eſt en mouve- „ ment, l'orifice de cette artere a été fermé de la maniere qu'on l'a dit. Car „ la grande artere ſe nourrit, par le moyen du ventre & des inteſtins, & non „ pas par cette premiere & principale nourriture. Or que la grande artere ne „ ſe nourriſſe pas du ſang que nous voyons, c'eſt ce qui eſt ſenſible par l'ou- „ verture du ventricule gauche du cœur d'un animal qu'on a égorgé; car on „ le trouve entierement vuide, & l'on n'y découvre que quelques ſéroſitez, „ ou un peu de bile, & les membranes dont on a parlé; mais l'artere n'eſt „ jamais vuide de ſang, ni le ventricule droit. Ce vaiſſeau donc a été l'occa- „ ſion, pour laquelle les membranes ont été faites; car la ſortie du ventricule „ droit eſt auſſi garnie de membranes, mais le ſang ne pouſſe de ce côté-là „ que foiblement. Ce chemin eſt ouvert du côté du poumon, pour y porter „ du ſang pour ſa nourriture, mais il eſt fermé du côté du cœur; toutefois „ en ſorte qu'il reſte quelque paſſage pour l'air, qui doit venir inſenſiblement „ par là du poumon au cœur; non pas en grande quantité, car la chaleur qui „ eſt foible en cet endroit ſeroit ſurmontée par la force du froid; le ſang n'étant „ pas naturellement chaud non plus que l'eau, mais s'échauffant par le moyen „ de la chaleur qu'il reçoit d'ailleurs que de lui-même; quoi que la plus part „ du monde le croye chaud de ſa nature.

Voila où finit le livre *du cœur*, qui ſeroit la piece la plus propre pour donner une grande idée de l'Anatomie d'Hippocrate & de ſon exactitude. Mais ce livre eſt du nombre de ceux, qui ne ſe trouvent citez ni par Erotien, ni par Galien. Ce que l'auteur dit au commencement du même livre *du paſſage de la boiſſon dans le poumon*, étant un ſentiment fort ancien, puis qu'il eſt ſoûtenu par Platon, qui ne pouvoit l'avoir pris que des Médecins qui l'ont précedé, entre leſquels Hippocrate étoit le plus conſiderable; il ſemble que l'on en peut inferer que le livre, où ce ſentiment eſt ſoûtenu, doit être de cet ancien Médecin. Mais rien n'empêche que ceux qui ont ſuppoſé ce livre n'ayent affecté d'y inſerer ce ſentiment, comme pour ſervir de garand de ſon antiquité. Il ſe peut auſſi que le veritable auteur de ce livre, quoi que different d'Hippocrate, & plus moderne que lui, fût de ſon ſentiment à l'égard du paſſage d'une partie de la boiſſon par la canne du poumon. On verra encore 27 ci-après d'autres preuves de la ſuppoſition de ce livre. Au reſte le ſentiment dont on vient de parler, & qui eſt répeté dans le livre *de la nature des os*, ſe trouve amplement

26 *Voyez ci après les ſentimens de Platon touchant l'ame, Part. I. liv. 4. chap. 3.*
27 *Part. 1. liv. 4. chap. 4. & Part. 2. liv. 1. chap. 3.*

Siecle XXXVJ. réfuté dans le quatriéme livre *des maladies*; mais la plus part des auteurs ont reconu que ce dernier livre n'étoit pas d'Hippocrate, non plus que le premier. On trouvera encore quelque chose touchant les usages du cœur, quand on parlera des *Fibres*.

Du Mouvement du Sang *&* des Esprits.

III. On a vû ci-devant qu'on pouvoit tirer des écrits d'Hippocrate trois sentimens differens, touchant l'origine des veines. Il semble qu'on en trouve encore un quatriéme; &, ce qui est de plus particulier, ce dernier sentiment se rencontre dans le même livre où le troisiéme est soutenu, je veux dire dans le livre *de la nature des os*, où l'on fait venir les veines *de la tête*. Voici le passage; *Les Veines*, dit cet auteur, *qui sont répandues par tout le corps, & qui y portent* 28 *l'esprit, le flus, & le mouvement, sont toutes les branches d'une seule veine. J'avoüe que je ne sai point d'où elle tire son principe ni où elle finit, mais supposant* un cercle, *on ne sauroit trouver de commencement.*

Ceci revient à peu près à ce qu'on lit 29 en nn autre endroit. *Il n'y a point de principe, ou de commencement dans le corps; mais toutes les parties sont également le commencement & la fin, car on ne trouve point de commencement dans un cercle.* Il y a encore d'autres passages paralleles. 30. *La nourriture vient des parties du dedans jusqu'aux poils, aux ongles, & à la superficie extérieure. La même nourriture passe aussi des parties du dehors & de la superficie exterieure, aux parties interieures. Tout concourt, tout consent, & tout conspire ensemble dans le corps.*. Et un peu plus bas; *Le grand principe parvient jusqu'aux extrémitez, & les extremitez vont jusqu'au grand principe. Le lait & le sang viennent du superflu de la nourriture, ou, sont ce qui reste aprés que le corps s'est nourri. Les* 31 Circulations *s'étendent fort loin par rapport au fœtus & à la nourriture. Aprés qu'il s'est nourri, ce qu'il y a de reste remonte; & revient en lait & fait la nourriture de la mere, & derechef celle du fœtus quelque temps aprés.* Et plus bas; *Le même chemin, qui va enhaut, va aussi embas,* ou, *il n'y a qu'un seul chemin, qui va enhaut & embas.*

„ 32 Toutes les veines communiquent entr'elles, & coulent les unes dans „ les autres. Car les unes sont jointes immédiatement ensemble; les autres „ s'entre-communiquent par de petites veines, qui sont tendues d'un tronc, „ ou d'une grande veine, à l'autre, & qui sont faites pour nourrir les chairs. „ 33 Il y a un grand nombre de differentes veines qui viennent 34 du ventri- „ cule, *ou* du ventre, par lesquelles la nourriture est portée dans toutes les parties

---

28 *Voyez ci-aprés dans ce même chapitre, article V.*

29 *De locis in homine, in principio.*

30 *Ibidem.*

31 περίοδοι; On trouve aussi le même mot dans le premier livre *de la Diete*. On y trouve encore les mots suivans; περιφέρεσθαι, *tournoyer*; περιφορὴ, *tournoyement*; & περιφερὴς, *qui tournoye*, qui sont des termes par lesquels Hippocrate exprime ce qui se passe dans le corps, par rapport aux ouvrages méchaniques.

32 *De locis in homine.*

33 *De natura hominis.*

34 ἀπὸ τῆς κοιλίης. Foësius dit que tous les manuscrits qu'il a vûs lisent comme cela; Neanmoins Galien lisoit ἀπὸ τῆς κοίλης, *de la veine cave.*

„ parties du corps. Cette même nourriture passe aussi des grosses veines, tant *Siecle*
„ internes qu'externes, au ventre & au reste du corps, & ces veines se four- *xxxvj.*
„ nissent entr'elles de la nourriture; celles du dehors à celles du dedans, &
„ reciproquement celles du dedans à celles du dehors. 35 Les chairs tirent
„ du ventre; & elles tirent aussi du dehors. L'on sent même, ou l'on dé-
„ couvre par le sentiment, 36 que tout le corps est transpirable du dedans au
„ dehors, & du dehors au dedans. *Hippocrate parle encore en quelque lieu du*
„ 37 repos du sang *&* des esprits *dans les vaisseanx, ce qui suppose un* mouve-
„ ment *précedent.*

On a rapporté & traduit le plus exactement qu'il a été possible les passages qu'on vient de lire, qui concernent le mouvement du sang, des esprits, & de la nourriture, dans le corps; parce qu'ils paroissent avoir du rapport avec la plus considerable des découvertes Anatomiques de nôtre siecle. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait reconu une espece de *circulation* du sang & des humeurs. Les passages qu'on a citez sont formels. Il se sert encore en un endroit d'un terme, par lequel on exprime en Grec 38 *le reflus de la mer*, pour marquer *le retour* des humeurs de la peau au centre du corps.

Mais il est nécessaire, afin qu'on ne prenne pas ici le change, en faisant honneur à Hippocrate d'une découverte qui a été reservée à nôtre siecle, ou tout au plus au précédent, de faire les remarques suivantes. C'est qu'il paroît clairement que cet ancien Médecin prétendoit que ce *flus* & *reflus*, ou cette *circulation* dont on a parlé, se fissent par les mêmes vaisseaux, qui portoient & rapportoient également du centre à la circonference, & de la circonference au centre. Et quant à ce qui échappoit aux vaisseaux conus, il passoit, selon lui, par des 39 *canaux insensibles*, & par des voyes qu'on ne peut découvrir; mais qui ne laissent pas d'être ouvertes, tant que l'animal vit, selon les principes qu'il posoit & que l'on a rapportez, que *tout consent*, *tout conspire*, & *tout concourt ensemble dans le corps*; ou que *tout y est ouvert & transpirable du dedans au dehors*, & *du dehors au dedans.*

Si ces principes lui servoient en cette rencontre, *l'attraction*, dont on a parlé ci-dessus, & *les facultez, servantes de la Nature*, le tiroient aisément d'affaire pour le reste. C'est à dire, que les mouvemens du sang & des humeurs se régloient, pour l'ordinaire, selon *la nécessité*, & selon que *l'attraction* les déterminoit. 40 *Le sang*, dit-il, *qui dans l'ordre naturel, ne descend qu'une fois le mois vers la matrice, y va tous les jours, lorsque* 41 *la semence*, ou *le fœtus, qui y est contenu, tire ce qui lui est nécessaire selon ses forces & selon que sa respiration est plus ou moins grande. Dans les commencemens la respiration du fœtus étant petite, il vient peu de sang de la mere; mais à mesure que cette respiration se fait plus grande, le fœtus attire aussi davantage de sang, & il en descend plus dans la matrice.*

Ce

35 *Epidemic. lib. 6. sect. 6.*
36 ἔκπνοον καὶ εἴσπνοον ὅλον τὸ σῶμα.
37 στάσις. *De Diata acutor. lib. 4.* On trouvera ci-après (*chap. 19.*) ce passage tout entier qui est assez remarquable. Nous le rapportons au sujet de la saignée.
38 ἀμπώτις, *lib. de humoribus, in principio.*
39 *De morbis, lib. 4.*
40 *De natura pueri.*
41 γονή.

Siecle xxxvj.

Ce n'est pas le fœtus seul qui tire; toutes les parties le font. 42 *Le ventricule*, dit ailleurs Hippocrate, *est une fontaine qui fournit à tout le corps, lorsqu'il est plein; mais lorsqu'il est vuide, il tire à son tour du corps, qui s'épuise. Le cœur, la ratte, le foye, & la tête sont quatre fontaines qui fournissent aux autres parties, & qui en tirent aussi à leur tour.* On peut trouver dans Hippocrate divers passages paralleles à ceux-ci, & l'on en rapportera quelques uns dans la suite. L'office de *la Nature*, ou des *Facultez*, en cette occasion, c'est, selon lui, de regler *l'attraction*, & de pourvoir à tous les besoins de l'animal. *La Nature*, comme on l'a remarqué, *ou ses Facultez, nourrissent, font croître, & font augmenter toutes choses.*

On ne dira plus qu'un mot, sur le sujet du mouvement du sang dans les veines & dans les arteres, qui fera juger de l'idée qu'Hippocrate en avoit d'ailleurs. *Il y a*, dit-il, dans 43 un des livres qu'on a citez, *deux autres* 44 *veines entre les temples & les oreilles, qui pressent les yeux & qui battent continuellement. Ces veines sont les seules dans tout le corps, qui ne contiennent point de sang, car le sang se détourne d'elles. Or celui qui se détourne, ou qui revient, a un mouvement contraire à celui qui va de ce côté-là, en sorte que le premier voulant se retirer ou s'éloigner de ces veines, & celui qui vient d'enhaut voulant descendre, ils ne s'accordent pas; mais ils se poussent tour à tour, se confondent & circulent l'un avec l'autre, ce qui produit la pulsation, ou le battement de ces veines.*

On ne parle pas présentement des mouvemens extraordinaires du sang, ni de ceux des humeurs; ce sera pour les Chapitres suivans. Je sai que 45 quelques uns des plus grands Anatomistes de ce siecle, grands Médecins, & savans d'ailleurs dans les langues, & en tout genre de litterature, ont crû & croyent encore que les passages qu'on a citez en premier lieu vont plus loin. Nous aurons occasion d'examiner leur sentiment, dans la suite de cette histoire, si Dieu nous fait la grace de pouvoir la continuer jusqu'à nôtre siecle.

Du Cerveau.

IV. Le 46 *Cerveau* est mis par Hippocrate au rang des *glandes*, parce qu'il lui paroissoit *de la même nature que les glandes, étant blanc, friable, & spongieux comme elles*; & il croyoit, *que le cerveau se charge des humiditez superflues du corps, comme les autres glandes, qui étant toutes d'une nature spongieuse, s'imbibent aisément de l'humidité.*

Mais il y a ceci de plus, à l'égard du cerveau. C'est *que la tête étant creuse, & d'une figure ronde, elle attire continuellement, comme une espece de ventouse, l'humidité de toutes les parties du corps, qui s'éleve en forme de vapeurs, après quoi la tête s'en trouvant trop chargée, elle renvoye aux parties d'embas, & particulierement aux glandes, ce qu'elle en a de trop; d'où viennent les fluxions & les catharres.*

Quant

42 *De morb. lib.* 4.

43 *Lib. de locis in homine.* Ce livre est un de ceux dont tous les Anciens ont convenu, comme d'un ouvrage légitime, & non supposé, d'Hippocrate.

44 Il faut se souvenir de ce qu'on a dit au commencement, qu'Hippocrate donne également le nom de *veines*, aux *veines* & aux *arteres*.

45 Messieurs *Riolan*, *Drelincourt*, & divers autres qui vivent encore.

46 *Lib. de Glandulis.* Galien croyoit ce livre supposé.

Quant aux autres usages du cerveau, Hippocrate le fait, 46 en quelques endroits, *le siege de l'entendement & de la prudence*; quoi 47 qu'ailleurs il loge 48 l'*ame*, qui est la même chose que l'entendement, dans le ventricule gauche du cœur, comme on l'a vû ci-dessus. Hippocrate reconoissoit d'ailleurs que le cerveau est revêtu de deux 49 membranes, l'une épaisse, & l'autre mince. On aura occasion de dire encore un mot du cerveau & de ses membranes, lors qu'il s'agira des organes des sens. *Siecle xxxvi.*

Des Nerfs.

V. Si l'on ne trouve pas grand' chose dans Hippocrate touchant l'Anatomie du cerveau, on y trouve encore moins pour ce qui concerne *les Nerfs*. Pour entendre ce que l'on a à remarquer sur ce sujet, il faut nécessairement savoir que les Anatomistes Grecs, qui sont venus après Hippocrate, ont distingué trois sortes de parties que l'on confondoit auparavant; *les Nerfs*, appellez νεῦρα, qui sont les canaux des esprits animaux, qui communiquent le sentiment & le mouvement à toutes les parties du corps; *les Tendons*, nommez τένοντες, qui sortent des extrémitez des muscles, & qui servent à fléchir les membres, à les retirer, & à les étendre; & enfin *les Ligamens*, σύνδεσμοι, qui servent particulierement à affermir les articulations des os. Hippocrate a donné le premier de ces noms aux deux dernieres parties indifferemment; en sorte que le mot νεῦρον, *nerf*, marque également, & très-souvent dans cet auteur *un tendon* & *un ligament*. Il semble qu'il marque aussi quelquefois *un nerf*, quoi que selon la pensée de Galien, Hippocrate se serve plus souvent du mot τόνος, en cette signification.

Il y a un passage dans les *prénotions de Cos*, où il est parlé des 50 *nerfs internes*, & des nerfs *déliez*, par lesquels on peut entendre les nerfs *proprement dits*. Voici un autre passage où le premier des noms, dont on a fait mention, paroît „ aussi être donné aux veritables nerfs. 51 *La* sortie, *dit Hippocrate*, ou l'ori„ gine des *nerfs* est du derriere de la tête, continuant le long de l'épine du dos, „ & jusqu'à l'os Ischium. C'est d'où viennent les nerfs qui vont aux parties „ honteuses, aux cuisses, aux pieds, aux jambes, & aux mains, & qui se „ distribuent même aux bras. Une partie va dans les chairs, & l'autre le long „ du 52 péroné, & au gros doit, pendant qu'il en passe d'ailleurs des chairs „ dans les autres doits. Il en va aussi aux omoplates, à la poitrine, au ventre, „ par les os, & par les ligamens. Il en vient d'autres des parties honteuses, „ lesquels suivans l'anus, tendent vers la cavité de la hanche; & prennent „ ensuite leur chemin, partie par le dessus de la cuisse, partie par dessous „ les genoux, & du genou se vont rendre jusqu'au tendon, à l'os du ta„ lon, aux pieds, quelques-uns au péroné, & quelques autres enfin aux „ reins.

46 *Lib. de morbo sacro.*
47 *Lib. de Corde.*
48 γνώμη, qui signifie *l'ame*, ou *l'esprit*, & *l'entendement.*
59 *Lib. de locis in homine.*
50 τὰ ἐντὸς νεῦρα, καὶ λεπτά.
51 *Lib. de ossium natura.*
52 παρὰ τὴν περόνην.

Siecle XXXVI. Il semble, comme on vient de le dire, qu'Hippocrate parle ici des veritables nerfs. Cependant lorsque dans le même livre il parle de l'usage des nerfs, qu'il désigne par le même nom, il les confond avec les tendons. Les *nerfs*, dit-il, *servent à fléchir, à retirer*, 53 *& à étendre les membres.* On pourroit dire qu'en ce dernier endroit le mot de *nerf* désigne *un tendon*, au lieu qu'au premier il signifie *un vrai nerf.* Mais si Hippocrate conoissoit les nerfs, il semble qu'il n'en savoit pas les usages, puisque dans le même passage il assigne leur propre office aux *veines*. Voici le passage tout entier, par lequel on verra ce qu'il pensoit de l'usage de quelques autres parties. *Les Os*, dit-il, *donnent la force au corps, & le font tenir droit. Les Nerfs servent à flechir, à retirer, & à étendre les membres. Les chairs, & la Peau lient & unissent toutes les parties ensemble. Les Veines qui sont répandues par tout le corps portent* 54 *l'esprit, le flus, ou la faculté de couler, & le mouvement.* Par ces veines qui portent l'esprit &c. il faut entendre *les arteres*, suivant ce qui a été remarqué ci-dessus de l'office qu'Hippocrate donnoit aux arteres. Il y a encore un endroit, dans le quatriéme livre *de la Diete*, où il est parlé *du passage des esprits dans les veines & dans le sang*, & où il est remarqué *que c'est là leur chemin naturel.* Les convulsions, la paralysie, la privation de la voix, les vertiges sont même regardez en cet endroit, comme un effet de *l'interception des esprits dans les veines*; & l'apoplexie y est indiquée, sous le nom 55 *d'interception des veines.*

A l'égard du mot τόνος, que l'on a dit qui marquoit le plus souvent *un nerf*, il faut examiner les principaux endroits où il se trouve, pour en pouvoir mieux juger. Les passages suivans sont les plus considerables. On proposera en premier lieu celui où Hippocrate, après avoir marqué quelques-uns des signes & des accidens qui accompagnent, *la dislocation de l'os de la cuisse faite en devant*, ajoûte, 56 *que dans cette dislocation l'on souffre d'abord une grande douleur, & que l'urine est supprimée, ou retenue; parce que la tête de cet os est couchée sur des nerfs très-considerables; en sorte qu'elle fait une tumeur dans l'aine* &c. Galien, expliquant ce passage, dit, 57 *qu'Hippocrate a entendu par ces nerfs considerables les nerfs qui passent par l'aine, conjointement avec la veine & l'artere, lesquels*, ajoûte-t-il, *sont appellez* 58 *considerables, parce qu'ils sont voisins de la moüelle de l'épine, & qu'ils sortent du même endroit d'où viennent ceux qui vont à la vessie; d'où vient que la tête de l'os de la cuisse étant disloquée de ce côté-là, la vessie elle-même en souffre, & il y survient de l'inflammation, en sorte qu'elle ne peut point laisser sortir d'urine. Il arrive peut-être aussi quelquefois*, continue Galien, *que l'urine s'arrête par la grandeur de l'inflammation, qui s'étend jusqu'au col de la vessie, où est le muscle nommé Sphincter, & qui bouche par ce moyen le passage.*

Si la suppression d'urine, dont on vient de parler, venoit de la compression des nerfs désignez par Galien; il faudroit plûtôt attribuer ce premier accident à un *engourdissement*, ou à une *paralysie* de la vessie, qu'à *l'inflammation* de cette partie, l'inflammation n'étant pas une suite si naturelle de la compression des nerfs, que l'engourdissement. Mais Hippocrate lui-même semble reconoitre que

53 νεῦρον.
54 πνεῦμα, καὶ ῥεῦμα, καὶ κίνησιν.
55 φλεβῶν ἀπόληψις. *Voyez ci-après le passage tout entier, dans le chap. 19.*
56 *Lib. de articulis.*
57 *In lib. de articul. commentar.* 3.
58 ἐπικαιρότατοι.

que cette inflammation est une suite de la douleur qui a précedé; & cela me feroit soupçonner que lors qu'il parle ici des nerfs, il n'a pû n'entendre par là que les parties fibreuses & tendineuses de la vessie & de son voisinage. Siecle xxxv six.

On trouve dans le même livre un autre passage, où Hippocrate semble désigner *les nerf*, par le même nom τόνοι; *Lors qu'on vent*, dit-il, *cautériser ou brûler la peau qui est sous l'aisselle, il faut bien se garder d'aller trop avant, ou d'en prendre trop, de peur de blesser des nerfs considérables qui sont voisins des glandes de cette partie.* Galien veut aussi qu'Hippocrate ait indiqué en cet endroit les nerfs qui vont de la moüelle de l'épine aux bras, & en effet il ne semble pas qu'Hippocrate ait pû entendre autre chose. Cependant ce qu'il ajoûte un peu plus bas, pourroit faire croire qu'il n'a voulu parler que des tendons des muscles qui tirent le bras embas ou de ceux qui l'élevent. *Il ne faut pas ignorer*, dit-il, *que lors que vous aurez élevé fort haut l'humerus, ou le bras, vous ne pourrez point prendre de peau sous l'aisselle, du moins que vous puissiez tant soit peu étendre. Car le bras étant levé, la peau qui étoit sous l'aisselle disparoit, ou ne peut plus être pinsée. Et il faut d'ailleurs prendre garde aux nerfs, qui dans cette posture s'avancent ou s'étendent beaucoup, lesquels il ne faut en aucune maniere offencer.* Il se sert aussi en ce dernier endroit du même nom τόνοι

Le même livre fournit un troisiéme passage, où l'on rencontre le mot τόνοι repeté plusieurs fois. C'est en parlant de l'articulation des vertebres. Mais il semble que tout ce qu'il dit là se peut mieux expliquer des *ligamens*, que des nerfs proprement dits.

On trouve enfin, dans 59 un autre livre d'Hippocrate, le passage qui suit. *Il y a deux nerfs qui viennent du cerveau, & qui, passant au dessous de la grande vertebre, tirent du côté d'enhaut vers la gorge ou l'esophage; & touchans de côté & d'autre à l'artere, viennent se joindre comme s'il n'y en avoit qu'un; & se terminent où les vertebres & le diaphragme prannent leur origine, ou sont attachez. Quelques uns*, continue cet auteur, *ont souçonné que ces nerfs rompant eu cet endroit leur societé, ou se séparant tirrent vers le foye & vers la ratte. Il y a*, poursuit-il *un autre nerf, qui sort de chaque côté des vertebres suivant l'épine, & qui passant obliquement sur les vertebres, vient se distribuer aux côtes. Et ces nerfs, aussi bien que les veines* (dont j'ai parlé auparavant) *me semblent traverser le diaphragme & se porter au mésentere où ils finissent. Ces mêmes nerfs se rejoignant derechef, à l'endroit d'où le diaphragme tire son origine, & passant par le milieu, au dessous de l'artere, se vont rendre aux vertebres, pour venir enfin se consumer dans l'os sacrum.*

Ce passage est du nombre de ceux, qu'il est impossible de bien traduire à cause de leur obscurité. Il est tiré d'un petit fragment d'Anatomie, qui paroit comme hors d'œuvre dans le livre, qu'on a cité; n'ayant aucune liaison avec ce qui précede, ni avec ce qui suit. Galien n'a point laissé de commentaire sur ce livre d'Hippocrate, quoi qu'il rapporte 60 quelque part les premieres paroles du passage, qu'on vient de traduire; ce qui prouve que le fragment d'où il est pris étoit déja inseré de son temps au lieu où on le trouve aujourd'hui. Le même Galien se contente d'insinuer en deux mots que dans ce passage il s'agit des veritables nerfs, sans se donner la peine de l'expliquer tout entier. Et comme il sentoit que ce n'étoit pas ici un endroit à faire de l'honneur à Hippocrate,

59 *De morb. Epidemic. lib. 2. Sect. 4.*
60 *Commentar. in lib. de articulis.*

Siecle xxxvj. pocrate, il tâche d'ailleurs de l'excuser, disant, *que ce qu'Hippocrate en avoit écrit n'étoit que pour lui servir comme* 61 *d'un mémoire, & non pas dans le dessein de traiter cette matiere exactement & à fond.* Il ajoûte, pour le mieux persuader, *que le premier & le troisiéme livre des Epidémiques sont les seuls qu'Hippocrate ait achevez, où qu'il ait écrit à dessein de les donner au public*; d'où il s'ensuit que le fragment dont il s'agit étant pris du second de ces mêmes livres, on ne doit le regarder que comme une espece de broüillon que l'auteur n'avoit pas encore mis au net. Cela peut être, mais il falloit montrer qu'Hippocrate avoit dit d'ailleurs quelque chose de mieux, ou de plus clair, sur ce sujet.

Il ne sert de rien de se tourmenter & de donner la gêne à son esprit, pour trouver dans un auteur ce qui n'y est pas. Quand on accorderoit que cet ancien Médecin, & les Asclépiades ses prédécesseurs, ont conu ou vû quelque tronc de nerfs des plus considerables; comme il est difficile que la pratique de la Chirurgie ne leur en ait pas fourni l'occasion, il ne paroît pas qu'ils les ayent bien distinguez des *tendons*, ou des *ligamens*, ni qu'ils en ayent conu le veritable usage. 62. Le passage qu'on a cité, dans lequel Hippocrate assigne aux *veines* ou aux *arteres* les fonctions des nerfs, est une preuve convaincante de l'ignorance où l'on étoit alors sur ce sujet. Mais il n'y a rien qui la prouve mieux, que ce qu'on trouve dans les écrits de cet ancien Médecin touchant la maniere dont il raisonnoit, avec Alcmæon, & les autres Philosophes de ce temps-là sur *l'oüie*, *l'odorat*, *la vûe*, & les autres sens; on ne voit pas que ni les uns ni les autres eussent seulement pensé à la part, qu'ont les nerfs dans ces sensations.

Des Organes des Sens.

VI. On a vû ci-dessus ce que pensoient sur ce sujet les Philosophes. Voici les descriptions, que l'on trouve dans Hippocrate de quelques organes des sens. „ Les Oreilles, *dit-il*, ont un trou, qui aboutit à un os dur & sec comme une „ pierre, auquel est jointe une cavité fistuleuse, ou une espece de canal obli- „ que & étroit. On trouve à l'entrée de ce canal une pellicule fort mince & „ seche, dont la secheresse, aussi bien que celle de l'os, produit le son; l'air „ étant réflechi tant par cet os que par cette pellicule. Après cela, sans faire mention des nerfs, il tâche de prouver que ce qui est sec resonne le mieux. „ Dans un autre endroit il dit, 63 que les vuides qui sont autour des oreilles, „ ne sont faits pour autre chose que pour oüir les bruits & les sons. *Il ajoûte*, „ que tout ce qui parvient au cerveau par la membrane (*qui l'enveloppe*) est „ clairement entendu; & que c'est pour cela qu'il n'y a qu'un trou qui pene- „ tre, en cet endroit, jusqu'à la membrane qui est étendue tout autour du „ cerveau.

„ *A l'égard de* l'Odorat, *voici ce qu'Hippocrate en dit*; Le cerveau étant hu- „ mide, a la faculté de sentir, ou de flairer, en attirant l'odeur des choses „ seches avec l'air, qui passe au travers de 64 certains corps secs. Le cerveau, „ *ajoûte-t-il*, s'étend jusques dans la cavité du nez. Il n'y a point d'os en cet „ endroit

61 ὑπομνηματικῶς, οὐ συγγραφικῶς.

62 *Voyez ci-après dans le chap. 19. un passage qui prouve la même chose.*

63 *De locis in homine.*

64 Διὰ τῶν βρογχίων ξηρῶν ἐόντων; *au travers des bronchies qui sont seches.*

„ endroit qui se presente entre-deux, mais seulement un cartilage mou com- *Siecle*
„ me une éponge, qu'on ne peut appeller ni os ni chair. *xxxvj.*
„ *Il décrit* l'Oeuil *de cette maniere*. Il y a, *dit-il*, de petites veines fort déliées,
„ qui se portent dans 65 l'œuil par la membrane qui enveloppe le cerveau.
„ Ces veines nourrissent la vüe, *ou l'œuil*, d'une humeur très-pure qui vient du
„ cerveau; dans laquelle les especes des choses apparoissent aux yeux, (*ou qui*
„ *paroît même dans les yeux*) Ces mêmes veines éteignent la vüe, lors qu'elles se
„ dessechent. Il y a aussi trois membranes, qui environnent les yeux. Celle
„ de dessus est la plus épaisse; celle du milieu est plus mince; & la troisiéme
„ est fort déliée, qui conserve l'humide, ou l'humeur de l'œuil. La premie-
„ re étant offensée l'œuil est attaqué de maladie; la seconde étant rompue le met
„ en grand danger, & elle avance au dehors comme une vessie; mais la troi-
„ siéme qui conserve l'humeur, est celle dont la rupture est la plus fâcheuse.
„ *On trouve ce qui suit dans* 66 *un autre livre*. Nous voyons, par cette rai-
„ son, *ou*, la vision se fait de cette maniere. Il y a une veine qui vient de la
„ membrane du cerveau, & qui, passant au travers de l'os entre dans chaque
„ œuil. Par cette veine, *ou*, par ces deux veines, le plus subtil de l'humeur
„ gluante du cerveau distille ou coule, comme par une couloire, & forme
„ autour de soi une membrane semblable à ce qu'il y a de transparent dans l'œuil,
„ laquelle est exposée à l'air & aux vents; ce qui se fait à peu près comme l'on
„ a dit que les autres membranes se forment. Or il y a plusieurs de ces mem-
„ branes autour de l'œuil, qui sont semblables à ce qui est transparent au de-
„ dans. C'est dans ce transparent que la lumiere & les corps lumineux 67 se
„ réflechissent, & c'est par cette réflexion que la vision se fait; car la vision
„ ne se fait point par ce qui n'est pas diaphane, & 68 qui ne refléchit point.
„ Ce qu'il y a d'ailleurs de blanc autour des yeux est une espece de chair; &
„ ce qu'on appelle la prunelle paroît noir, parce que cela est profond; les tu-
„ niques qui sont autour sont noires par la même raison. Nous appellons,
„ *poursuit-il*, membrane, ou tunique ce qui est comme une peau, laquelle n'est
„ nullement noire en elle même, mais blanche & transparente. Quant à
„ l'humide qui est dans les yeux c'est quelque chose de gluant; 69 car nous
„ avons souvent vû après la rupture de l'œuil, qu'il en sortoit une humeur gluan-
„ te, qui est liquide tant qu'elle est chaude, mais qui devient solide comme
„ de l'encens quand elle est refroidie.

Ceux qui croyent qu'Hippocrate savoit tout ce qui les Médecins savent aujourd'hui, pourront dire qu'il donne ici le nom de *veines* aux *nerfs optiques*. Il est vrai que ce nom marque diverses choses dans cet auteur. Il ne le donnoit pas seulement aux arteres, comme on l'a vû ci-dessus. Il se trouve même qu'en quelques endroits il nomme *veines* des vaisseaux qui ne contiennent point de sang, comme sont *les ureteres*; parce qu'ils sont ronds, longs, creux, & blancs

 comme

65 Ἐς τὴν ὄψιν; *dans la vüe*, ou *dans l'œuil*; *lib. de locis in homine*.

66 *Lib. de carnibus*.

67 Ἀπαυγέει C'est endroit est assez obscur.

68 Ce qui est diaphane ne doit pas refléchir. Je ne sai si Hippocrate ne s'est pas bien expliqué, ou si on ne l'entend pas bien.

69 C'est par la pratique de la Médecine ou de la Chirurgie, qu'Hippocrate & ses prédécesseurs avoient appris la plus grande partie de ce qu'ils savoient d'Anatomie. *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 2. chap. 2.*

Siecle XXXVI. comme les veines. Il est encore veritable qu'il distingue quelquefois de certaines veines par une épithete particuliere, les appellant 70 *des veines qui contiennent du sang*; quoi que ce ne soit pas par opposition aux *nerfs*, mais à d'autres veines, qu'il appelle des veines 71 *minces* & *qui contiennent peu de sang*. Il a aussi parlé d'un *nerf plein de sang*, qui semble ne devoir être autre chose qu'une veine, selon la pensée d'Erotien, quoi que d'autres ayent entendu par là *le pannicule charneux*. 72 Un savant commentateur d'Hippocrate prétend que cet ancien Médecin a donné à quelques veines l'épithete de *caves* ou *creuses*, pour les distinguer des veines 73 *solides*; mais je ne trouve point ce dernier mot dans Hippocrate, quoi que les veines *creuses*, dont il est parlé à l'endroit qu'il cite, puissent effectivement marquer les veines & les arteres en géneral, qui sont les unes & les autres des vaisseaux *creux*. Ce que le même interprete dit 74 ailleurs, qu'Hippocrate comprend en un endroit sous le nom de veines des *nerfs*, des *tendons*, & des *ligamens*, ne me paroît pas bien prouvé. Nous apprenons de Rufus Ephesius *que les plus anciens Grecs donnoient aux arteres le nom de nerfs*. S'il est vrai qu'Hippocrate ait nommé *les nerfs optiques*, des veines, l'auteur qu'on vient de citer auroit dû dire aussi que les mêmes Anciens appelloient réciproquement les nerfs du nom d'arteres & de veines.

Que peut on recueillir de tout ceci, si ce n'est que le peu d'exactitude d'Hippocrate, & des auteurs de ce temps-là à distinguer ces differens vaisseaux, par des noms differens, marque qu'ils ne les conoissoient encore que fort superficiellement? Il y a de l'apparence que le mot de 75 *veine* étoit aussi général chez eux que celui de 76 *vaisseau*, qui a marqué parmi tous les Anatomistes des siecles suivans, également *une veine*, *une artere*, & *un nerf*, & qui peut même convenir aux *ureteres*, & à toutes les parties qui servent à conduire des liqueurs, ou des esprits. Cela étant, les Anciens n'ont rien hazardé quand ils ont nommé des veines tous les vaisseaux indifferemment.

Des Fibres.

VII. Avant que de quitter les nerfs, il faut encore examiner le mot Grec ἲς, dont le plurier fait ἶνες, par lequel on prétend qu'Hippocrate ait marqué également *une fibre*, & *un nerf*. *Quelques-uns*, dit Erotien, *veulent que ce mot signifie un nerf; d'autres l'expliquent seulement des fibres dont les nerfs sont composez*. Les auteurs Grecs, qui ont écrit touchant les plantes, ont appellé de ce nom les nerfs ou les filets qui paroissent au dos des feüilles, & les filamens qui sont à l'extremité des racines. Ceux qui ont traité, de la composition du corps des animaux, ont nommé de même *les filets qui sont dans les chairs*, & en d'autres parties, & les Latins ont rendu ce mot par celui de *fibra*. Personne ne nie qu'Hippocrate n'ait aussi employé le même mot en cette signification, comme lors qu'il remarque *que la ratte est pleine de fibres*; il a même reconu

70 φλέϐες ἐναίμονες.
71 Ὀλίγαιμοι, καὶ λεπταὶ, *lib. de ossium natura.*
72 *Foësius, in Oeconomia Hippocratis.*
73 φλέϐες στερεαὶ, *Foësius ibidem.*
74 In voce φλέϐες.
75 φλέψ.
76 Ἀγγεῖον.

reconu *les fibres qui sont dans le sang*. Mais on prétend qu'il a aussi par là dé- *Siecle*
signé *les nerfs*. On cite pour le prouver un passage d'Hippocrate, où il est *xxxvj.*
dit, 77 *que le cœur a des nerfs*, ou *des fibres qui viennent de tout le corps*. Il se sert en cet endroit du mot ἰνίας, qu'on ne trouve pas ailleurs; mais Foësius veut qu'on lise ἶνας. On peut aussi bien traduire ce dernier mot par celui de *fibres*, comme par celui de *nerfs*. Ce qui pourroit faire pencher du côté de la seconde signification c'est ce qui est ajoûté, comme une preuve, ou comme pour confirmer ce qu'on vient de dire du cœur, *que le siege du sentiment est autour du thorax, plutôt qu'en aucune autre du corps*; parce que ceci a du rapport avec l'opinion de ceux qui font venir les nerfs du cœur, comme on le verra dans la suite. Mais la conséquence n'est pas juste, car 78 ceux qui reconoissent le cœur, pour le principe des nerfs, ne regardent pas pour cela les nerfs comme les organes du sentiment. Dailleurs il se peut que ni la leçon commune, ni celle de Foësius ne sont bonnes & qu'il faut lire avec Cornarius, ἡνίας, *habenas*, les rênes, en changeant une lettre qui ne change rien à l'ancienne prononciation. Voici comme ce dernier auteur traduit cet endroit; *Le cœur est situé comme au détroit d'un passage, afin de tenir les rênes pour la conduite de tout le corps. C'est pour cela que le sentiment est autour du thorax, ou de la poitrine, plûtôt qu'en aucune antre partie. Les changemens de la couleur du visage se font aussi selon que le cœur resserre, ou relâche les veines. Quand il les relâche, on devient rouge & l'on prend une bonne & vive couleur; au contraire quand il les resserre, on devient pâle & livide.*

Des Muscles.

VIII. On ne trouve presque rien dans Hippocrate touchant *les Muscles*, que leur nom seul; le passage suivant est le premier où il en est parlé; 79 *Les parties qui ont de la chair tournée en rond*, ou, *tout autour d'elles*, *qui est ce qu'on appelle* 80 un muscle, *ont toutes un ventre*, *ou une cavité. Car tout ce qui n'est pas* 81 *composé de parties differentes, soit qu'il soit couvert d'une pellicule, soit que la chair le couvre, est creux; & tant qu'il est sain, il est plein d'esprit; mais dès qu'il devient malade, il se remplit d'une espece d'eau, ou de sang corrompu. Or les bras ont une chair de cette sorte, les cuisses & les jambes en ont de même, aussi bien que les plus maigres & les plus décharnées.*

On trouve en un autre endroit le mot ξυναγωγέες, qui ne peut ce semble être que l'adjectif de μύες, qui est sous-entendu; οἱ ξυναγωγέες μύες, *les muscles* qui servent *à relever* ou *à resserrer*. Il s'agit là de *l'anus*. Je ne sai s'il y a quelqu'autre passage, où l'action d'un muscle soit touchée. A l'égard des noms, par lesquels les Anatomistes des siecles suivans ont distingué les muscles, il est parlé 82 en un endroit, du muscle nommé *Psoas*.

De

77 *Lib. de Ossium natura.*
78 *Voyez le chap. 4. du livre suivant.*
79 *Lib. de arte.*
80 Ο' μῦς.
81 Ἀσύμφυτον.
82 *Lib. de articulis.*

Siecle xxxvj.

De l'Esophage, *du* Ventricule, *&* *des* Boyaux.

IX. 83 *L'ésophage* est, selon Hippocrate, *un canal qui tient depuis la langue jusqu'au ventricule, qui est le lieu où les viandes se* pourrissent, *ou*, se cuisent. On trouve l'une & l'autre de ces deux expressions dans Hippocrate. Dans le passage qu'on vient de citer, il appelle ventricule, 84 *ventre pourrissant.* 85 Ailleurs il se sert du mot ἀρχεοσαπὴς, c'est à dire, *qui commence à se pourrir*, en parlant de la nourriture ou des viandes qui sont dans l'estomac, & qui ne sont qu'à demi pouries, ou fermentées. Mais on trouve bien plus souvent les mots πέψις, *coction*; πέσσειν. *cuire.* Cette coction se fait, selon lui, par la chaleur du ventricule, *qui est*, dit-il, *une partie toute nerveuse, & qui joint le foye du côté gauche*, d'où lui vient cette chaleur. 86 Au reste il faut remarquer que les mots οἰσοφάγος, & στομαχὸς, signifient la même chose dans nôtre auteur. Le dernier de ces mots Grecs, d'où le Latin *stomachus*, & le François *Estomac* tirent leur origine, marque aussi bien souvent dans Hippocrate *l'orifice*, ou *l'embouchure* de quelque vaisseau ou de quelque partie que ce soit, comme de la vessie du fiel, de la matrice &c.

Il semble qu'Hippocrate ne distingue que 87 *deux boyaux, dont le premier, qui est attaché à l'estomac, & qui est le plus étroit, a douze coudées de longueur, étant d'ailleurs tout replié. Quelques-uns*, ajoûte-t-il, *l'appellent* Colon. Il remarque 88 en un autre endroit; *que l'homme a ce boyau semblable à celui d'un chien, si ce n'est qu'il est plus gros dans l'homme.* Ce même boyau est suspendu ou attaché à une partie, qu'il appelle *Mésocolon*, c'est à dire, *le milieu du Colon*; & cette partie *est attachée elle-même aux nerfs qui viennent de l'épine du dos, & qui passent sous le ventre.* Le second des boyaux est nommé 89 *Archos.* Il est garni tout autour de beaucoup de chair, & vient se terminer à l'anus. Hippocrate dit ailleurs *que ce dernier boyau est poreux*; & il ajoûte quelques autres particularitez touchant les intestins, que nous rapporterons dans l'article 12 où nous parlerons des Reins.

Du Foye, *&* *de la* Ratte.

X. Hippocrate dit du *Foye*, qu'il est *plus abondant en sang, que les autres visceres*, & qu'on y trouve *deux éminences* qu'on appelle *portes.* Il veut que le foye ait *cinq lobes*, ou soit divisé en cinq parties. On a vû ci-devant qu'il le faisoit en un endroit *l'origine des veines.* Il remarque que plusieurs 90 *bronchies* passent du cœur dans le foye, & avec ces bronchies *la grande veine*, par laquelle tout le

83 *Lib. de anatome.*
84 κοιλίη σηπτικὴ.
85 *Lib. de alimento.*
86 *Voyez l'œconomie d'Hippocrate de Foësius*, & *les diverses leçons de Mercurial, liv.* 1. *chap.* 1.
87 *Lib. de anatome.*
88 *De morb. epidem. lib.* 2. *sect.* 4.
89 *De* ἀρχὴ, qui signifie *commencement* ou *principe*, parce que ce boyau est le premier ou le principe des autres, à commencer par le bas.
90 βρογχίαι.

le corps est nourri. Il appelle ailleurs cette veine 91 *la veine du foye*. Enfin il Siecle
assigne au foye l'office de *séparer la bile*, ce qui se fait par le moyen des veines xxxvj.
de ce viscere, qui attirent ce qu'il y a de bilieux, ou de propre à faire de la bile, dans les alimens. Le foye sert aussi à réchauffer le ventricule, comme on l'a remarqué dans l'article précedent.

La *Rate*, commençant à paroître vers la derniere des fausses côtes, du côté gauche, s'étend en sorte qu'elle fait comme la figure de la plante du pied d'un homme imprimée sur la terre. Elle reçoit une veine qui se divise en une infinité de *filamens*, comme des toiles d'araignées, qui sont pleins de sang, & répandus dans toute sa substance. Elle est attachée ou suspendue à *l'omentum*, auquel elle fournit du sang par diverses petites veines. Hippocrate remarque que la rate est 92 *fibreuse*. Il dit aussi ailleurs qu'elle est molle & spongieuse, & que c'est pour cela qu'elle attire du ventricule, auprès duquel elle est placée, une partie de l'humide qui vient de la boisson; le reste étant en suite attiré par la vessie de l'urine.

Du Poumon, *& de la Membrane appellée* Phrénes.

XI. *Le Poumon* a, selon Hippocrate, cinq lobes comme le foye; il est caverneux, rare, & percé de plusieurs trous comme les éponges. 93 C'est pour cela qu'il attire aussi des parties voisines l'humidité qu'elles contiennent, ou qu'il les suce.

Le nom qu'Hippocrate donne à la membrane qui sépare le ventre d'avec la poitrine, est le même que celui par lequel les Grecs désignoient 94 *l'esprit* ou *l'entendement*. Les plus anciens Médecins avoient ainsi nommé cette partie, dans la pensée qu'elle étoit *le siege de l'entendement*, ou de la *prudence*, lui faisant partager l'office qu'ils attribuoient, comme on l'a vû ci-dessus, au cœur qui est dans son voisinage.

Ce n'est pas que cette opinion fût generalement reçue de tout le monde. On la croyoit même fausse déja du temps d'Hippocrate, si le livre *de la maladie sacrée* est de lui. Voici de quelle maniere l'auteur de ce livre parle de cette affaire. *La partie*, dit-il, *qu'on appelle* Phrénes, *a été ainsi nommée mal à propos & à l'aventure. Ce nom n'est fondé que* 95 *sur une opinion & non pas sur quelque chose de réel; car je ne vois pas en quoi cette partie contribue à la prudence ou à l'intelligence. Tout ce qu'elle fait c'est que si quelcun est surpris tout d'un coup d'une grande joye ou d'une grande tristesse, cette partie tressaillit; & cause par là quelque espece d'inquietude ou de douleur, parce qu'elle est plus mince & plus fortement tendue qu'aucune partie du corps; n'aiant aucun ventre, ou, aucune cavité, pour recevoir ce qui est bon ou ce qui est mauvais, mais étant également troublée de l'un & de l'autre, à cause de sa foiblesse naturelle. Cette partie*, poursuit-il, *sent, ou a du sentiment, mais elle n'est pas le siege de la sagesse*, *non*

91 ἡπατίτας.

92 ἰνώδης.

93 *De prisca Medicina.*

94 Φρένες. Les Anatomistes suivans ont appellé cette membrane *Diaphragme*, c'est à dire *Séparation*.

95 τῷ νόμῳ, τῷ δὲ ἔντι οὐκ; *Opinione, non reipsa. Voyez ci-devant lib. 2. chap. 6.*

Siecle xxxvj. *non plus que le cœur. C'est pourquoi le nom qu'on lui a donné ne lui convient pas mieux, que celui qu'ont* les oreilles du cœur, *lesquelles n'entendent pas pour cela les sons.*

Hippocrate dit ailleurs de cette membrane *qu'elle a son principe vers l'épine du dos, derriere le foye*; & en un autre endroit, *qu'elle est nerveuse & forte.* Il y a encore un autre passage où il dit, *que cette membrane cause le délire, & la folie, lors que le sang y séjourne ou se meut lentement.*

Des Reins; *des* Uréteres; *& de la* Vessie *de l'urine.*

XII. Nôtre Auteur parlant des *Reins*, les met au nombre des 96 *glandes*, ou du moins il dit qu'elles en ont, & même de plus grosses que toutes les autres qui sont dans tout le reste du corps. On pourroit croire qu'il a plûtôt voulu parler des glandes de leur voisinage, quelles qu'elles puissent être, que de celles qui sont dans cette partie. Il avoit dit, dans le même sens, un peu auparavant, *que les intestins ont des glandes plus grosses que toutes les autres, & que ces glandes attirent l'humidité superflue des intestins.* Quoi qu'il en soit, il étoit dans la pensée 97 *que les Reins*, par une faculté qui leur est particuliere, ou, par les glandes dont on a parlé, *attirent des veines près desquelles ils sont situez, une partie de l'humidité qui vient de la boisson; & que cette humidité se filtrant, ou se coulant, comme de l'eau, dans la substance des reins, descend dans la vessie par* 98 *les veines qui s'y portent; pendant que l'autre partie de la boisson passe immédiatement des intestins dans la même vessie; les intestins, ou, l'intestin, étant spongieux & poreux à l'endroit où il la touche.*

Des parties qui distinguent les Sexes; *& de la maniere dont se fait* la generation.

XIII. On trouve dans Hippocrate le nom des principales parties qui distinguent les deux sexes, mais il ne parle point de la maniere dont elles sont composées. Il y a seulement ce mot touchant *les vésicules séminales*, ou par où il semble qu'il ait voulu décrire les vésicules, que de grands Anatomistes modernes n'ont pas sû voir. 99 *Il se trouve*, dit-il, *de chaque côté de la vessie de petites cellules, semblables à celles où les abeilles font leur miel, dans lesquelles la semence est contenue.*

Il croyoit que la semence vient de *toutes les parties du corps*, mais particulierement *de la tête*, descendant par les veines, qui sont auprès des oreilles, jusques dans la moüelle de l'épine du dos, & de là dans les reins. Quant à la maniere dont *la conception* se fait, & ce qui regarde *la formation de l'enfant* dans le sein de sa mere, il prétendoit, 100 *que les deux semences*, celle de l'homme & celle
„ de la femme, s'étant mêlées dans la matrice, elles s'épaississent & s'échauf-
„ fent ou se spiritualisent; en sorte que dans la suite l'esprit qui est contenu dans

96 *De glandulis.*
97 *De ossium natura.*
98 Il donne ce nom aux *urétéres. Voyez ci-dessus article VI.*
99 *Libro de ossium natura.*
100 *De natura pueri.*

„ dans leur centre, se pousse au dehors & attire une portion de l'air que la Siecle
„ mere respire; par le moyen duquel le mêlange de ces deux semences rece- xxxvj.
„ vant du raffraichissement, se nourrit, ou s'enfle, jusques à ce qu'il se forme
„ par dessus une petite pellicule, qui en suite en contient d'autres sous elle,
„ qui sont toutes attachées ensemble.

„ Il ajoûte, qu'en ce temps-là le sang de la mere descendant dans la matrice
„ & s'y figeant, sert à la production d'une espece de chair, du milieu de
„ laquelle sort le *nombril*, qui est un canal descendant de ces mêmes pel-
„ licules, par lequel le fœtus respire, se nourrit, & reçoit de l'accroisse-
„ ment. *Ce qu'on vient de dire* que le fœtus se nourrit par le nombril, *est repe-*
„ *té* [1] *en plus d'un endroit. Mais cela n'empêche pas qu'Hippocrate n'assure* [2] *ail-*
„ *leurs*, que le fœtus se nourrit par la bouche, & en suçant; qu'autrement il
„ n'auroit pas des excrémens dans les boyaux en venant au monde, & ne sau-
„ roit pas sucer d'abord la mammelle, s'il n'avoit fait auparavant quelque cho-
„ se de semblable.

„ *Hippocrate continuant à parler de la formation de l'enfant, dit*, que la chair
„ dont on a parlé, ayant été formée, le sang de la mere qui est tous les jours
„ attiré en plus grande quantité dans la matrice, par cette chair qui respire,
„ est cause que les pellicules s'enflent & qu'il s'y fait comme des replis, par-
„ ticulierement dans les extérieures; lesquelles se remplissant de ce sang,
„ produisent ce qu'on appelle *chorion*. Il arrive ensuite à mesure que la chair
„ croît, que l'esprit en distingue ou en débroüille les parties, en sorte que
„ chacune va vers sa semblable; ce qui est épais, vers l'épais; ce qui est rare,
„ vers le rare; ce qui est humide, vers l'humide; chaque chose allant en son
„ propre lieu, ou du côté de ce qui est de sa même nature, & d'où elle a ti-
„ ré son origine. En sorte que ce qui est procedé de l'épais demeure épais,
„ ce qui vient de l'humide demeure humide, & le reste à proportion; la
„ chaleur amenant d'ailleurs les os à la dureté qu'on voit qu'ils ont. Après
„ cela, les extrémitez du corps se poussent au dehors comme les branches
„ d'un arbre. Les parties tant internes qu'externes se distinguent mieux; la
„ tête s'éleve au dessus des épaules & s'en éloigne, comme les bras s'éloi-
„ gnent des côtez, & comme les jambes s'écartent l'une de l'autre. Les
„ nerfs, ou les ligamens vont aux jointures; la bouche s'ouvre; le nez,
„ & les oreilles s'élevent au dessus des autres parties de la tête, & se
„ percent; les yeux se remplissent d'une humeur pure; & les marques
„ du sexe paroissent. Les visceres, *poursuit nôtre auteur*, se distinguent ou
„ se rangent aussi. L'enfant commence à respirer par la bouche & par
„ les narines; le ventre se remplit d'esprit ou d'air, aussi bien que les
„ boyaux & il y vient aussi de l'air par le nombril. Enfin les boyaux &
„ le ventre s'ouvrent, en sorte qu'il se fait un passage qui conduit à l'a-
„ nus, comme il s'en fait un autre qui tend de la vessie au dehors.

Hippocrate, ou l'auteur du livre qu'on a cité, ayant raisonné de cette maniere sur la formation du corps de l'enfant, fait voir qu'il se passe à peu près la même chose dans *la production des plantes*; & il explique sur les mêmes principes comment elles naissent de leurs semences. Il tâche même de faire voir que *les oiseaux* ne se for-

 ment

1 *Lib. de alimento. lib. de natura pueri.*
2 *Lib. de carnibus.*

Siecle xxxvj. ment pas autrement *dans leurs œufs*, mais il ne s'étend pas beaucoup là-dessus. *Le jaune de l'œuf* est, selon lui la matiere dont les oiseaux se produisent, & *le blanc* est, celle de leur nourriture. Il conclut enfin de tout ceci, *que la Nature est la même*, ou *qu'elle agit d'une maniere uniforme, par rapport à la génération des hommes, à celle des plantes, & à tout ce qui sort de la terre*, qui est le même sentiment qu'avoit 3 Empedocle.

Ce qu'Hippocrate dit de la maniere, dont il avoit découvert que le mêlange, ou le resultat des semences, dans la matrice, se couvre bien-tôt d'une pellicule est assez remarquable. *Il eut*, dit-il, *occasion de s'instruire là-dessus, ensuite d'un conseil qu'il avoit donné à une esclave Musicienne, qui étoit grosse depuis six jours. Comme cela portoit un grand préjudice à ses maîtres, à cause de sa voix, il lui dit de faire plusieurs sauts, ce que cette femme ayant pratiqué la semence tomba avec bruit. Cela étoit semblable à un œuf crud, dont on auroit ôté toute la coquille, & dans lequel il y auroit une liqueur fort transparente.* Il ajoûte, *qu'on voyoit des fibres blanches fort subtiles sur la membrane qui contenoit cette liqueur; lesquelles étoient mêlées d'une sanie grossiere & rougeâtre; en sorte que toute la membrane paroissoit rouge. Il y avoit dans cette membrane je ne sai quoi de délié qu'il prenoit pour le nombril, & c'étoit où la membrane commençoit & d'où elle tiroit son origine.*

Nôtre Auteur continuant à examiner ce qui arrive à l'enfant dans la matrice, depuis que son corps est formé jusqu'au temps de l'accouchement, dit, „ que le corps des femelles a toutes ses parties formées & distinctes au bout de „ quarante-deux jours, pour le plus tard; & celui des mâles, au bout de trente; ce „ qui arrive ainsi, premierement, parce que la semence d'où se produit la femelle „ est plus foible & plus humide que celle d'où s'engendre le mâle. Il en rend encore une autre raison tirée du temps des purgations des femmes après l'accouchement, laquelle on ne rapportera pas ici pour éviter la longueur. Il ajoûte, à l'égard „ de la difference des sexes; que les mâles se forment lorsque la semence, tant du „ mâle que de la femelle, se trouve forte; & les femelles, lorsque ces semences „ sont plus foibles, ou plus humides, & moins chaudes. *Il remarque aussi*, que „ les mâles viennent du côté droit de la matrice, qui est le plus fort & le plus „ chaud; & les femelles du côté gauche.

„ Le corps de l'enfant ayant été ébauché de cette maniere, s'augmente & croît „ tous les jours, attirant à soi ce qu'il y a de plus gras dans le sang de la mere; ce qui „ fait que ses os deviennent plus durs; ses doits se séparent, & il vient des ongles „ à leurs extrémitez; aussi bien que des cheveux & des poils, à la tête & au reste „ du corps. Alors l'enfant commence à se remuer, le mâle au bout de trois mois „ & la femelle au bout de quatre, pour l'ordinaire, quoi que cela puisse quelque- „ fois un peu varier. Enfin l'enfant étant venu à sa juste grosseur, & grandeur, „ comme ce qu'il tire de sa mere n'est plus suffisant pour le nourrir, il se remue „ avec force, & rompant les membranes qui l'enveloppoient, il se procure la „ sortie, ce qui arrive ordinairement le dixiéme mois. Quand il est né il se nour- „ rit du lait de sa mere, ou de sa nourrice. La matiere de ce lait se tire de ce qu'il „ y a de plus gras & de plus huileux dans les alimens, ce qui se fait de cette manie- „ re. La matrice, à mesure qu'elle grossit, presse les parties voisines, & principa- „ lement l'omentum & le ventre; & par cette compression les oblige de se dé- „ charger de leur graisse, qui est aussi-tôt attirée par les mammelles, dont la „ substance est spongieuse, & dont les veines se dilatent ensuite davantage, à „ mesure que l'enfant suce.

Voila,

3 *Voyez le chap. 5. du livre précedent.*

Voila, selon nôtre Auteur, de quelle maniere les enfans se forment & croissent *Siecle*
dans le sein de leur mere, & comment ils viennent au monde; ce qui se doit en- *xxxvj.*
tendre de ce qui arrive ordinairement, & qui n'exclud pas les cas extraordinaires, dont Hippocrate rend aussi raison, dans quelques livres qu'il a composez sur cette matiere en particulier.

Des enfans qui naissent à sept mois; & de ceux qui naissent à huit.

XIV. Il y a un de ses livres, qui est intitulé; *de l'enfant qui nait à sept mois*, & un autre qui a pour titre, *de l'enfant qui nait à huit mois*. Le premier de ces enfans peut vivre & atteindre l'âge le plus avancé, mais non pas le second, qui selon nôtre Auteur, doit nécessairement mourir en venant au monde, ou du moins n'y demeurer que très peu de temps. La raison qu'il rend de cette difference est que sept mois après la conception, l'enfant qui est dans la matrice étant parfaitement formé, & se trouvant déja fort, quoi qu'il ait encore quelque temps à croître, se remue plus vigoureusement, ce qui fait que les membranes qui l'enveloppent se relâchent un peu; de la même maniere qu'on voit que les épics s'entr'ouvrent, quelque temps avant que le grain soit mûr. Il arrive donc que ce relâchement allant quelquefois plus loin que les membranes ne peuveut porter, elles se rompent, en sorte qu'il faut que la femme accouche; & son accouchement étant prématuré, plusieurs de ceux qui naissent à ce terme-là, meurent aussi-tôt après. Mais comme on a remarqué que l'enfant avoit déja en ce temps-là toutes les parties de son corps bien formées, il ne laisse pas d'y en avoir quelques uns qui échappent, lors qu'on les éleve avec soin.

Quant à ceux qui demeurent encore dans le sein de leur mere après ce terme, ou après le relâchement des membranes, Hippocrate suppose que les grands efforts qu'ils ont faits, les rendent languissans & malades pendant *quarante jours*; en sorte que s'ils naissent dans cet intervalle, les nouveaux efforts qu'ils sont obligez de faire, pour sortir de la matrice, achevent de les abbatre, & les tuent nécessairement; au lieu que ceux qui passent ce terme, & particulierement ceux qui ont quarante autres jours pour se reprendre, naissant avec toutes leurs forces, subsistent très aisément.

Les deux quarantaines de jours, dont on vient de parler, sont les dernieres des *sept*, qu'Hippocrate prétend qui se passent depuis le moment de la conception, jusqu'à celui de la naissance des enfans, qui viennent selon les loix ordinaires de la Nature. Il prétend du moins que si un enfant n'accomplit pas ces sept quarantaines toutes entieres, ce qui pousseroit le terme de la naissance dix jours au delà de neuf mois; à conter, comme il fait, trente jours pour chaque mois, il doit pour le moins être entré dans la derniere quarantaine; comme cela arrive à ceux qui viennent depuis le commencement du neuviéme mois jusqu'à la fin. Il croyoit de même, à l'égard des enfans que l'on a dit qui viennent à sept mois, qu'il suffit pour qu'ils ayent vie, qu'ils soient entrez dans le septiéme; & c'est pour cela qu'il met ceux qui naissent au bout de cent quatre-vint-deux jours, & une petite partie d'un jour, au rang des enfans venus à sept mois accomplis; quoi que ce nombre de jours ne fasse, à son conte, que six mois & deux jours, & qu'il manque dix-huit jours que le cinquiéme quadragenaire ne soit achevé.

Ce qui avoit engagé Hippocrate dans le sentiment dont il étoit, à l'égard des enfans venus à *sept mois*, qu'il prétendoit devoir plûtôt vivre que ceux qui viennent à *huit*; & à l'égard des *sept quadragenaires* qui s'écoulent, selon lui depuis la conception

Siecle xxxvj. conception jusqu'à l'accouchement naturel, c'est qu'il supposoit que le nombre de *sept* étoit le plus parfait de tous; & qu'il lui attribuoit un grand pouvoir, non seulement par rapport à la formation du corps des enfans, ou à leur naissance, mais encore par rapport au temps de la vie & de la mort de tous les hommes, & aux maladies auxquelles ils sont sujets, selon ce qu'il dit en un endroit, 4 *que l'âge de l'homme, ou sa vie, est de sept jours, ou est reglée par le nombre septenaire, & que tout ce qui lui arrive, ou tout ce qui regarde l'économie de son corps, est administré par rapport au nombre de sept, ou à des périodes septenaires.* En quoi il suivoit l'opinion de Pythagore qu'on a rapportée ci-dessus, & reconoissoit, avec ce Philosophe, les loix d'une certaine 5 *harmonie*, selon laquelle tout l'univers est conduit, & qui se rencontre dans la combinaison ou dans la jonction de certains *nombres*, dont *le septenaire* est le plus considerable. Mais quel qu'ait été le fondement sur lequel Hippocrate s'est appuyé, pour décider du sort des enfans qui naissent dans les divers temps qu'on a marquez; c'est une chose remarquable que sa décision ait été suivie, s'il faut ainsi dire, de toute la terre, & que son autorité seule ait été la regle 6 des Jurisconsultes, dans les loix que les Empereurs Romains ont faites sur ce sujet.

Il est temps de finir ce qui regarde son Anatomie, avec cette digression que l'on a faite à l'occasion des parties qui distinguent les sexes, après avoir remarqué qu'on trouve encore dans les écrits d'Hippocrate diverses choses concernant *les os*, leur nombre, leur figure, leur assemblage, &c. C'est la partie de l'Anatomie sur laquelle il est le plus exact, comme étant celle dont la conoissance est la plus nécessaire pour l'exercice de la Chirurgie, qu'il entendoit très-bien, comme on le verra en son lieu. Cependant on n'a pas crû devoir rapporter ici ce qu'il a dit sur ce sujet, parce que Riolan en a déja donné un extrait, & que c'est la partie de l'Anatomie sur laquelle l'on a le moins disputé dans la suite. On trouvera un abregé complet d'Anatomie, où l'Osteologie sera jointe, quand on en sera à Galien. Voila ce que l'on avoit à dire, touchant l'Anatomie d'Hippocrate. On verra encore quelque chose qui y a du rapport, dans le chapitre suivant, & dans la seconde partie de cette histoire, chap. 3. & 6.

CHAPITRE

---

4 *Lib. de carnibus.*

5 *Lib. de Septimestri partu.* Voyez encore *la sixiéme section du second des Epidémiques.*

6 Septimo mense nasci perfectum partum jam receptum est, propter auctoritatem doctissimi viri Hippocratis. *Paulus, in Leg. 3. Paragr. de statu hominum.* Hippocrate est encore cité d'ailleurs, par les Jurisconsultes anciens, sur la même matiere.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE IV.

Des Causes de la Santé, *&* *de* celles des Maladies; *de leur* Sujet; *& de leurs principales* Differences.

On a vû ci-dessus quels sont, selon Hippocrate, les élémens de tous les corps en géneral. Lorsqu'il s'agit du corps humain, en particulier, ou de celui des animaux, il établissoit aussi trois principes particuliers; *le Solide*, *l'Humide*, & *les Esprits*; qu'il explique autrement, par 1 *ce qui contient*, *ce qui est contenu*, & *ce qui donne le mouvement*.

On ne peut entendre par *ce qui contient*, que *les parties solides*; comme les os, les nerfs, ou les tendons, & les ligamens, les cartilages, les membranes, les fibres, & autres parties semblables. Par *ce qui est contenu*, Hippocrate entendoit principalement quatre sortes *d'humeurs*, ou de matieres liquides qui se trouvent dans le corps; 2 *le sang*; *la pituite*, ou *le phlegme*; *la bile jaune*; & *la mélancholie*, ou *bile noire*. Par *ce qui donne le mouvement*, il vouloit marquer ce qu'il appelle autrement *Esprit*, qui est, selon lui, une matiere qui tient de la nature de l'*air*, d'où elle tire son origine, & qui est répandue par tout le corps; on dira quelque chose de plus particulier, sur tout cela.

Pour commencer par *les humeurs*, Hippocrate veut que *le sang* soit naturellement *chaud* & *humide*, de couleur *rouge*, & *doux* au goût; *la pituite*, *froide* & *humide*, *blanche*, *gluante*, & *un peu salée*, *la bile jaune*, *seche*, *gluante*, *amere*, & tirée de ce qu'il y a de plus *gras* dans le sang & dans les alimens; *la mélancholie*, *noire*, *froide*, & *seche*, *très-gluante*, *flatueuse*, & *facile à fermenter*.

Le corps de l'homme est, selon lui composé de ces quatre substances. C'est par elles, dit-il, qu'on a *la santé*, & qu'on est *malade*. On se porte bien tant que ces humeurs demeurent en leur état naturel, & qu'elles sont dans une juste proportion entr'elles, par rapport à leur quantité, à leurs qualitez & à leur mélange. Au contraire l'on se porte mal, lorsque quelcune de ces choses est en moindre quantité, ou qu'elle est plus abondante qu'il ne faut; lorsqu'elle se tient séparée des autres en quelque partie du corps; & enfin lorsque toutes ces humeurs n'ont pas les qualitez requises, & qu'elles ne sont pas mêlées ensemble, comme elles le doivent être. On peut définir *la santé* & *la maladie* sur ce qu'on vient de dire de l'une & de l'autre; Hippocrate lui-même n'en ayant pas donné de définition expresse, si ce n'est lorsqu'il dit en un endroit; qu'on appelle maladie, 3 *tout ce qui incommode l'homme*; mais cela est trop géneral.

Quant aux usages de chaque humeur en particulier, il croyoit que *le sang*, bien conditionné, nourrit les parties, & qu'il est la source de la chaleur animale; qu'il fait la bonne couleur & la bonne santé. Il croyoit aussi que *la bile jaune* conserve le corps dans son état naturel, empêchant que les petits vaisseaux, & les voyes cachées, qui sont en si grand nombre, ne se bouchent; & tenant

1 *τὰ ἴσχοντα, τὰ ἐνισχόμενα, καὶ τὰ ὁρμῶντα. Epid. lib. 6. sect. 8.*
2 *Lib. de natura hominis.*
3 *ὅ τι ἂν λυπέῃ τὸν ἄνθρωπον.*

Siecle xxxvj.

tenant ouverts les conduits par où les excremens s'évacuent. Il lui attribue de plus d'aiguiser les sens, & d'aider à la coction des alimens. *La bile noire* est, selon lui une espece de lie servant de soûtien & de fondement aux autres humeurs. *La pituite* sert aux nerfs, aux membranes, aux cartilages, aux articulations, à la langue, & à d'autres parties pour les rendre souples, & faciliter leur mouvement.

Outre les quatre premieres qualitez, que l'on a dit qu'Hippocrate attribuoit aux humeurs, qui sont *l'humidité, la secheresse, la chaleur*, & *le froid*; outre ces qualitez, dis-je, & quelques autres que l'on a touchées, il paroît par quelques passages qu'il croyoit qu'elles en possedoient une infinité d'autres, qui avoient leurs usages, & qui ne devenoient nuisibles, qu'entant que l'une venoit à acquerir un plus grand degré de force, à dégenerer, à se séparer du reste &c.
,, Voici comme il en parle lui-même. 4 Les Anciens, *dit-il*, n'ont point crû
,, que le sec, le froid, le chaud, ou l'humide, ni aucune autre qualité sem-
,, blable, causât quelque incommodité à l'homme; mais ils ont crû que ce qu'il
,, y avoit de plus fort ou d'excessif en chacune de ces qualitez, & que la na-
,, ture humaine ne pouvoit pas surmonter, étoit ce qui incommodoit, & c'est
,, ce qu'ils ont tâché de corriger ou d'ôter. Or entre les choses douces, ce
,, qui est très-doux est le plus fort; comme entre les amers, & les aigres, ce
,, qui est très-amer & très-aigre; en un mot ce qui tient le plus haut degré en
,, chaque chose. Ce sont, *continue Hippocrate*, ces dernieres choses que les
,, Anciens ont crû qui se trouvent dans le corps de l'homme, qui lui sont nui-
,, sibles. Il se rencontre en effet dans nôtre corps, de *l'amer*, du *salé*, du *doux*,
,, de *l'aigre*, de *l'âpre*, de *l'insipide*, & une infinité d'autres matieres qui ont
,, diverses qualitez, selon qu'elles sont abondantes ou qu'elles sont fortes. Ces
,, differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne font de mal à qui que ce
,, soit; tant que les humeurs, sont mêlées, & que par ce mêlange elles se tem-
,, perent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs se séparent & qu'elles
,, demeurent à part, alors leurs qualitez deviennent sensibles, & incommo-
,, des en même temps.

On peut recueuillir de ce qu'on vient de dire, qu'Hippocrate n'entendoit pas que les matieres, dont on a parlé, agissent seulement par les qualitez que les Philosophes ont appellé *premieres*, qui sont celles qu'on a touchées d'entrée. Bien loin de là il dit peu après, *que ce n'est pas* le chaud *qui a une grande force, mais* l'aigre, l'insipide, *&c. soit dans l'homme, soit hors de l'homme, soit à l'égard de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit, ou de ce qu'on applique au dehors de quelque maniere que ce soit; & il conclut que de toutes 5 les facultez il n'y en a point, qui ait moins de pouvoir que* le chaud *&* le froid.

Ce que l'on a dit des humeurs qui se séparent des autres, a du rapport avec ce qu'Hippocrate remarque en divers endroits, *que les humeurs se meuvent*. Il exprime quelquefois ce mouvement qui cause diverses maladies, par un terme qui marque 6 *une impetuosité* à peu près semblable à celle des animaux, qui entrent en chaleur en certain temps.

Il

4 *De prisca Medicina. Voyez au livre precedent chap. 5. le sentiment d'Alcmaon.*

5 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 2. la signification du mot* δυνάμεις.

6 ὀργᾷν, *impetu ferri, libidine accendi.* De ce verbe vient le nom ὀργασμός, qui désigne cette espece de mouvement.

Il y a d'autres passages par lesquels il semble qu'Hippocrate n'accuse que 6 deux Siecle sortes d'humeurs, *la bile*, & *la pituite*, d'être les causes des maladies. Ce qui xxxvj. arrive lors que ces deux humeurs se mêlent avec le sang, & qu'elles pechent soit par rapport à la qualité ou à la quantité; soit par rapport au lieu où elles doivent se rencontrer, ou ne ne se rencontrer pas. Mais comme il parle ailleurs de deux sortes de bile, ces deux humeurs se pourront reduire à trois; & en les joignant au sang il s'en trouvera toûjours quatre.

7 En d'autres endroits il en ajoûte une cinquéme, qui est *l'eau*; dont il prétend que la ratte soit la source, comme le foye, & le cerveau, sont celles du sang, de la bile, & de la pituite. Quelques Commentateurs veulent que cette *eau* soit la même chose que *la mélancholie*, à laquelle Hippocrate la substitue. On ne void pas dabord comment pouvoir accorder leur sentiment, avec l'idée qu'il avoit de cette derniere humeur. Nous avons dit ci-dessus qu'il regardoit la mélancholie comme une espece de *lie* des autres humeurs, en quoi elle n'auroit pas du rapport avec l'eau. Et il semble qu'on ne trouve pas mieux son conte en faisant de deux sortes de *mélancholie*, l'une qui est celle qu'on vient de décrire, & l'autre qui doit plûtôt être appellée *bile noire*, qui n'est autre chose que la bile jaune que l'on suppose qui se noircit en s'échauffant & en se brûlant par une chaleur excessive, parce que celle-ci n'a rien non plus de commun avec l'eau. Néanmoins ce qui appuye le sentiment dont il s'agit, c'est qu'il est dit dans le même endroit touchant cette *eau*, qu'elle est *la plus pesante des humeurs*. Rien n'empêche aussi qu'on ne puisse dire que c'est ici un different systeme, comme 8 l'auteur du livre, d'où il est tiré, a passé anciennement pour être different d'Hippocrate.

Cette eau pourroit encore avoir du rapport avec ce qu'Hippocrate appelle ailleurs *Ichor*; par où l'on a entendu toute sorte d'humeur *claire* & *aqueuse*, qui se trouve dans le corps d'un homme, soit sain, soit malade. Mais il semble plûtôt donner ce nom à ce qu'il y a de plus clair dans les humeurs lors qu'elles sont mal disposées ou corrompues; car il appelle de ce nom cette espece de *sanie* qui coule d'un *ulcere malin*, & qui est plus claire que ne doit être *le pus*; il parle aussi en quelques endroits des *Ichours acres & bilieuses*, & des *Ichours brûlantes*. Mercurial rapporte toutes les significations de ce mot, dans ses diverses leçons liv. 4. chap. 12.

On trouve encore un troisiéme systeme sur les causes des maladies dans un autre livre intitulé, 9 *des vents, ou des esprits*, qui est parmi les œuvres d'Hippocrate, mais que plusieurs ont crû n'être pas de lui. L'auteur de ce livre se sert tantôt du mot de 10 *vents*, & tantôt du mot *d'esprits*; avec cette difference que le dernier marque les esprits ou l'air, & les vents qui sont renfermez dans le corps, au lieu que le premier marque ceux du dehors, d'où il prétend neanmoins que viennent ceux de dedans par le moyen de l'air qu'on respire, & de celui qui est contenu dans les alimens que l'on prend. Il paroît par la lecture de ce livre, qui est un des mieux raisonnez ou dont le raisonnement est mieux suivi qu'aucun autre de ceux d'Hippocrate, qu'il regar- de

6 *Lib. de affectionibus; & lib.* 1. *de morbis.*
7 *Lib.* 4. *de morbis.*
8 Ce livre a été attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate.
9 Περὶ φυσῶν.
10 Φυσαὶ, & πνεύματα.

Siecle xxxvj. de *l'air*, où, *les esprits* comme les veritables *causes des maladies* & *de la santé*, préferablement même aux *humeurs*, qui ne tiennent lieu en cette rencontre que de causes *aidantes*, entant que les esprits se mêlent avec elles. Mais on peut concilier ce dernier sentiment avec celui que l'on a rapporté, & que l'on a attribué à Hippocrate, touchant les effets des humeurs, en disant que tout ce que l'on a remarqué qu'elles font, par rapport à la santé, ou aux maladies, suppose l'impulsion des *esprits*, comme du *premier mobile*, & que c'est pour cela qu'Hippocrate les a désignez, comme l'on a vû ci-dessus, par *ce qui donne le mouvement*.

Il y a, selon Hippocrate, autant de *causes externes* de la santé & des maladies, qu'il y a de choses hors du corps de l'homme qui peuvent agir sur lui, & autant qu'il y a de varieté dans sa conduite, & dans tout ce qui lui arrive pendant tout le cours de sa vie. Cela supposé, il est facile de voir que la santé & les maladies dépendent en géneral des causes suivantes; de *l'air*, qui nous environne; de *ce que nous mangeons* & de *ce que nous buvons*; du *sommeil*, & des *veilles*; de *l'exercice*, & du *repos*; des choses *qui sortent de nôtre corps*, & de celles *qui y sont retenues*; & enfin des *passions*. On met aussi au nombre des causes externes de la santé & des maladies, *la rencontre des corps étrangers*, qui nous est quelquefois utile, mais qui peut aussi nous nuire; *les poisons*, & *les animaux venimeux* sont dans le rang des dernieres de ces causes. On ne s'engagera pas à traiter plus particulierement ce qui regarde les causes des maladies, parce que cela nous meneroit trop loin; & l'on s'en dispensera avec d'autant plus de raison qu'il faudroit répeter tout cela quand nous en serons à Galien, dont le systeme, à cet égard, est plus clair & plus méthodique que celui d'Hippocrate, de qui il suit neanmoins presque en tout les principes.

On touchera seulement en peu de mots, premierement le rapport qu'Hippocrate trouvoit entre quelques-unes des causes externes, & les internes. Il faisoit, par exemple, comparaison des *quatre humeurs* dont on a parlé, avec les *quatre âges* de l'homme, avec les *quatre saisons* de l'année, & avec les *climats* & les *lieux*, qui sont *chauds*, *froids*, *secs*, ou *humides*. Il croyoit que *l'enfance*, ou *l'adolescence*, le *printemps*, & *les païs temperez* doivent produire *du sang*, & par conséquent plus de maladies *sanguines*, & moins de celles qui dépendent des autres humeurs. *La jeunesse*, *l'été*, & *les païs chauds* & *secs*, sont propres, selon lui, pour produire de la *bile*, & toutes les maladies qu'elle cause. *L'âge viril*, *l'autonne* & les lieux dont l'air est *grossier* & *inégal* contribuent à la formation de la *mélancholie*, & des maladies *mélancholiques*. Enfin *la vieillesse*, *l'hyver*, & *les païs froids & humides* engendrent *la pituite*, & les maladies *pituiteuses*. Il examine de même avec soin quels sont *les alimens* qui produisent du sang, de la bile, &c. Il traite aussi des effets du *sommeil* & des *veilles*, de *l'exercice* & du *repos*, & des autres causes externes que l'on a touchées, par rapport aux *quatre humeurs*, & à toute l'utilité, où tout le dommage qu'on en peut géneralement recevoir.

On remarquera en second lieu, qu'entre toutes les causes dont on a fait mention, les deux plus génerales sont, selon Hippocrate, *les alimens*, & *l'air*, & que ce sont celles qu'il examine avec toute l'attention possible. Premierement pour ce qui regarde *la nourriture*, il a composé divers livres sur ce sujet seul. Il s'est attaché fort exactement à distinguer celle qui est bonne de celle qui est mauvaise, selon les differens états où l'on se trouve. Il y étoit d'autant plus obligé que sa maniere de traiter les maladies rouloit presque entierement sur

cet

cet article, je veux dire sur le choix de la nourriture, soit à l'égard de 11 la qualité, soit à l'égard de *la quantité*, ou du *temps* propre pour la donner, comme on le verra dans la suite. *Siecle xxxvj.*

Il faisoit aussi une grande consideration de *l'air*, & de ce qui en dépend. L'on a vû en gros ce qu'il pensoit sur les quatre saisons & sur les divers païs. Il examinoit d'ailleurs *les vents*, qui regnent ordinairement ou extraordinairement; *les déréglemens des saisons*; & même *le lever* ou *le coucher* 12 *des Astres*, ou le temps de certaines *Constellatious*, comme de *la Canicule*, de *l'Arcturus*, & des *Pleïades*; aussi bien que le temps des *Solstices*, & des *Equinoxes*; parce qu'il croyoit que ces jours ou ces temps-là causent de grands changemens dans les maladies, mais il n'explique pas comment cela se fait.

On peut inferer de ce que nous venons de dire, qu'Hippocrate regardoit la conoissance de *l'Astronomie* comme nécessaire à un Médecin, & qu'il étoit persuadé que les Astres ont quelque influence sur nos corps. Ceci a du rapport avec ce qu'il dit d'ailleurs des 13 *choses du ciel*, qu'il conte entre les causes des maladies, & avec ce qu'on a remarqué 14 ci-dessus, que, selon Hippocrate, *nôtre santé, nôtre vie, nôtre mort, & tout ce qui regarde nôtre être, dépend des choses qui sont élévées au dessus de nous, ou des choses d'enhaut.* Et il y a apparence qu'il a encore entendu quelque chose d'approchant, quand il parle ailleurs de 15 je ne sai quoi de *divin*, qu'il reconoissoit dans les causes des maladies. Quelques-uns de ses plus anciens Commentateurs avoient crû que lors qu'il parle de cette maniere, il fait allusion à ce qu'ont dit sur ce sujet 16 les Poëtes, & Homere en particulier, qui attribue à *la colere des Dieux* certaines maladies qui arrivent aux hommes. Mais Galien n'est pas de leur sentiment, & il a raison de leur faire cette leçon, 17 *que ceux qui commentent ou qui interpretent un auteur, ne doivent pas écrire tout ce qui leur semble être veritable, ou ce que l'auteur a dû croire, selon eux; mais ce qui est veritablement, selon son sentiment, quand même cela seroit faux.* Or Galien soûtient, qu'il n'y a aucun des livres d'Hippocrate, dans lequel il ait attribué aux Dieux la cause des maladies. Et il prouve d'ailleurs qu'Hippocrate n'a pas été dans cette opinion, premierement par la raison que ce dernier rend des accidens qui arrivent dans une maladie qu'il décrit, & du nom qu'on donnoit en ce temps-là à cette maladie. On appelloit ceux qui en étoient atteints d'un nom qui signifie *frappez* dans la prévention où l'on étoit, 18 sans doute parmi le peuple, que ces gens-là avoient été *frappez* de cette maniere *par quelque divinité*, à peu près comme *par la foudre.* Mais Hippocrate remarque expressément que les Anciens

 n'avoient

11 Ποίην, καὶ πόσον; *Lib de alimento.*

12 *Lib. 1. de diæta. lib. de aëre, aquis, & locis. lib. de humoribus. lib. 4. de morbis. aphorism. lib. 3.*

13 ἢν τὰ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἀνεπιτήδεια ἔῃ, *si les choses qui dépendent du ciel ne sont pas favorables.*

14 *Liv. 3. chap. 2.*

15 θεῖόν τι, *Lib. prognostic. lib. de natura muliebri; & lib. de morbo sacro.*

16 Je ne sai ce que Galien a entendu lors qu'il dit, que ceux qui attribuent les maladies à la colere des Dieux, empruntent, pour le prouver, le témoignage de ceux qui ont écrit *ce qu'on appelle les Histoires*, διὰ τῶν γραψάντων τὰς παλαιὰς ἱστορίας.

17 Βλητοὶ, *lib. de ratione victûs in acutis.*

18 C'est du moins la consequence qu'on doit tirer du raisonnement de Galien, autrement sa preuve ne vaudroit rien. On parlera encore de cette maladie ci-après.

Siecle xxxvj. n'avoient ainsi appellé ceux qui étoient attaquez de cette maladie, que parce que ceux qui en mouroient avoient après leur mort les côtez *livides* & *meurtris*, comme ceux qui ont reçû des coups. Il le prouve, en second lieu, par un des livres d'Hippocrate qui est intitulé, *de la maladie sacrée*, c'est à dire, *du haut mal*, dans lequel livre cet ancien Médecin s'efforce d'ôter de l'esprit des peuples l'opinion qu'ils avoient, *que les Dieux envoyoient certaines maladies aux hommes*. On pourroit fortifier les preuves de Galien, par ce qu'Hippocrate dit [19] ailleurs d'une maladie particuliere aux *Scythes*, qui passoit de même pour *divine*, & dont on parlera dans la suite.

Pour revenir à la signification de ce qu'Hippocrate a appellé *divin*, dans les maladies, le même Galien conclud que ce Médecin n'a entendu autre chose par là que *la constitution de l'air qui nous environne*; ce qui est équivoque; parce que l'air peut être disposé d'une maniere qu'on pourroit y reconoître quelque chose de tout extraordinaire, & que l'on appelleroit *divin* par cette raison. C'est effectivement là le sentiment de quelques [20] Commentateurs modernes, qui ont crû que *le divin* d'Hippocrate dépendoit veritablement des qualitez de l'air, mais de certaines qualitez qu'ils ont nommées *occultes*, ou *cachées*; parce qu'elles n'ont aucun rapport avec les ordinaires, ni avec aucune autre qualité que l'on conoisse. Ce n'est pas cependant ce que Galien veut dire en cet endroit; ni Hippocrate lui-même qui semble s'expliquer en faveur du premier sentiment, lors qu'il dit, [21] *que la maladie qu'on appelle* sacrée, *tire son origine des mêmes causes que les autres maladies*; *savoir, des choses qui vont & viennent, ou qui sont sujettes au changement, comme sont* le froid, le soleil, les vents, *qui souffrent des vicissitudes perpetuelles. Or quoi que ces choses,* ajoûte-t-il, *soient* divines, *il ne faut pas s'imaginer que cette maladie soit* plus divine *que les autres; mais toutes les maladies doivent être regardées comme* humaines, *& comme* divines, *tout ensemble*.

On dira peut-être que l'on a douté de l'auteur de ce livre. Mais si l'on fait reflexion sur la coûtume constante d'Hippocrate, de marquer exactement la constitution des saisons, dans lesquelles ou après lesquelles les maladies qu'il veut décrire ont paru, on verra que de quelque sorte de maladie qu'il veuille parler, même lors qu'il s'agit de maladies *pestilentielles*, il ne fait mention que des changemens ordinaires de l'air, par rapport au chaud, au froid, au sec & à l'humide; il observe, par exemple, qu'un printemps pluvieux a été précedé d'un hyver humide, ou suivi d'un été brûlant; que tels ou tels vents ont soufflé &c. sans dire un seul mot des autres qualitez particulieres & cachées de l'air, lesquelles on suppose causer les maladies extraordinaires.

Il est vrai qu'on trouve dans ses écrits quelques autres passages, sur lesquels on prétend fonder *les qualitez cachées*, dont on vient de parler, & que Galien admettoit, aussi bien que les auteurs modernes qu'on a citez. On y trouve premierement le mot de [22] *cause cachée*. Galien soûtient que quand Hippocrate parle des maladies [23] *Epidémiques*, qu'il dit venir de l'air, ou de ce que nous

19 *Lib. de aëre, aquis, & locis.*
20 *Fernel, Gorraus, & d'autres.*
21 *Lib. de morbo sacro.*
22 *αἰτίη ἄδηλος, lib. de alimento.*
23 On expliquera ce terme dans ce même chapitre.

nous respirons, qui est chargé d'une 24 exhalaison mal-saine, ou propre à faire des maladies, il prétend que cette exhalaison malfaisante n'agit point par les qualitez ordinaires, mais par une proprieté cachée ou inexplicable de toute sa substance. Cependant je ne vois pas qu'Hippocrate se soit expliqué sur la nature de cette exhalaison, non plus que sur celle de l'influence des Astres, ou sur la maniere dont ils agissent sur les corps inferieurs, quoiqu'il suppose, comme on l'a dit, leur action. Il semble que cette exhalaison est la même chose que ce qu'il appelle 25 *des impuretez*, ou *des infections*. On finira ce qui regarde les causes des maladies, en remarquant que dans le même endroit où Hippocrate fait venir de *l'air* les maladies Epidémiques, il tâche de prouver qu'elles ne viennent point des *alimens*, comme les maladies ordinaires; & c'est par où l'on voit que, selon lui, l'air est la cause la plus génerale des maladies.

Siecle xxxvj.

Les Humeurs, & les Esprits étant, comme on l'a vû, les causes de la santé & des maladies, *les parties solides & contenantes*, qui sont la troisiéme sorte de substance qui compose le corps des animaux, devront en être *le sujet*, puis qu'elles sont saines ou malades, selon la bonne ou la mauvaise disposition qu'y causent les humeurs & les esprits, & selon les impressions avantageuses ou fâcheuses qu'y font les corps étrangers & tout ce qui vient du dehors. C'est la conséquence qu'on peut tirer de quelques passages d'Hippocrate, tels que sont les deux qui suivent. 26 *Lors*, dit-il, *que quelcune des humeurs se tient à part, ou qu'elle se sépare des autres, il faut nécessairement que* le lieu *d'où elle est sortie soit atteint de maladie; & même que* celui où elle sera coulée *en trop grande abondance souffre du mal & de la douleur.* Le second passage est celui où il dit, 27 *que les maladies qui viennent d'une* partie du corps *qui est considerable, sont les plus dangereuses; car*, ajoûte-t-il, *si la maladie doit* demeurer, *ou* avoir son siege *dans l'endroit où elle a commencé, lors qu'une partie des plus importantes souffre, il faut que tout le corps souffre.*

A l'égard des *differences* des maladies, on ne trouve rien de suivi, ni de fort étendu sur ce sujet dans Hippocrate. Ce qu'on en peut recueillir, c'est premierement que les differentes causes dont on vient de parler, & les differentes parties du corps font autant de differentes sortes de maladies, selon ce qu'il dit dans ce passage. 28 Les differences des maladies dépendent des choses suivantes, de la nourriture, de l'esprit, de la chaleur, du sang, de la pituite, de la bile, & de toutes les humeurs; aussi bien que de la chair, de la graisse, de la veine, de l'artere, du nerf, du muscle, de la membrane, de l'os, du cerveau, de la moüelle de l'épine, de la bouche, de la langue, de la gorge, ou de l'ésophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme, du ventre, du foye, de la rate, des reins, de la vessie, de la matrice, de la peau.

De ces maladies Hippocrate en regardoit quelques-unes comme *mortelles*, d'autres comme simplement *dangereuses*, & d'autres comme *aisées à guerir*; selon la cause qui les produit, ou selon la partie, ou le sujet malade.

Il

24 *νοσερὴ ἀπόκρισις.*
25 *μιάσματα*, de *μιαίνω*, *je souille, je salis. lib. de flatibus.*
26 *Lib. de natura hominis.*
27 *Ibidem.*
28 *Lib. de alimento.*

Siecle xxxvj. Il fait une autre difference génerale des maladies, par rapport au temps de leur durée ordinaire, lors qu'il les distingue en 29 *aigues* ou *courtes* & *violentes*, & en 30 *chroniques* ou *longues*; & cela encore par rapport aux diverses causes dont on a parlé; les maladies aigues étant causées, selon lui, par la bile & par le sang, & cela dans la fleur de l'âge, au printemps, & en été; & les longues au contraire étant produites par la pituite, & par la bile noire, dans la vieillesse, & pendant l'hyver. De ces maladies les unes sont *plus aigues*, les autres *moins*, & il en est de même des longues. On verra ci-après quelle est la durée des unes & des autres.

Hippocrate distinguoit aussi les maladies par rapport aux lieux où elles ont cours, soit ordinairement, soit extraordinairement. Il appelloit les premieres, c'est à dire, celles qui sont *ordinaires* & *familieres* à de certains lieux, des maladies 31 *Endémiques*; & les dernieres, ou celles qui regnent extraordinairement tantôt en un lieu tantôt en un autre, & dont plusieurs personnes se trouvent également atteintes, pendant un certain intervalle de temps, maladies *Epidémiques*, c'est à dire, selon la même etymologie, maladies *qui ont cours parmi le peuple*; comme *la peste*, qui est la plus terrible des maladies de cette nature. Il faisoit un troisiéme genre de maladies, opposé au précedent, & il le marquoit par le nom de maladies 32 *dispersées*; indiquant par là toutes les maladies de differens caracteres qui attaquent divers particuliers dans une certaine saison; en un mot les maladies ordinaires, qui sont l'une d'une sorte & l'autre d'un autre.

Il distinguoit celles 33 *qui naissent avec nous*, ou qui nous sont *héréditaires*, d'avec *celles qui nous viennent d'ailleurs*.

Il regardoit enfin les maladies comme étant 34 *d'une bonne nature*, ou comme étant *d'une nature maligne*. Les premieres sont celles qui se guérissent aisément, ou le plus souvent; & les secondes celles qui donnent une grande peine aux Médecins, & qui souvent ne guérissent point, quoi qu'on y employe tous ses soins.

CHA-

---

29 ὀξέες, ἢ βραχέες, λίαν ὀξέες, κατοξέες, ὀξύτατοι, *aigues*, & *très-aigues*.

30 χρονίαι, μακραί.

31 ἔνδημοι, ἢ ἐνδήμιοι, de ἐν, *en*, & de δῆμος, *peuple*, ou *nation*, comme qui diroit *maladies qui sont dans la nation* ou propres à la nation; telles que sont *la Phthisie* en Angleterre; *les Scrophules* en Espagne.

32 σποράδες.

33 σύμφυτοι, συγγενέες, καὶ οὐ συγγενέες.

34 εὐήθεες, ἢ κακοήθεες, de ἦθος ou ἤθεα, qui signifie *les mœurs*, *les coûtumes*; par une métaphore tirée des manieres d'agir ou de l'humeur des hommes, dont les uns sont *d'un bon naturel*, les autres *malins*.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE V.

Des Changemens remarquables, *qui arrivent dans les maladies; & particulierement des* Crises, *& des* jours Critiques.

HIppocrate envisageoit les changemens qui arrivent aux maladies, par rapport à quatre differens temps; 1 *le commencement* de la maladie; son *augmentation*; son *plus haut dégré*; & son *déclin*. Ce qui se doit entendre des maladies dont l'issue est heureuse, car dans les autres la mort tient lieu de déclin. Le troisiéme temps, ou le troisiéme période est donc suivi du changement le plus considerable, car il décide de la vie ou de la mort du malade. Ce qui se fait ordinairement, ou du moins très-souvent par une *Crise*.

Hippocrate appelloit *Crise*, c'est à dire, *jugement*, tout *changement subit qui arrive dans les maladies; soit en mieux, soit en pis, soit que la guérison suive immediatement, ou peu de temps après*. Ce changement se fait, selon lui, par la Nature, qui *juge* de cette maniere le malade, en l'absolvant, ou en le condannant. Pour entendre ce qu'il veut dire, il faut se souvenir de l'idée qu'il a de la Nature, qu'il regarde comme reglant toute l'économie du corps. Si donc les maladies consistent en un désordre de cette économie, comme on le recueuille de ce que l'on a dit sur leurs causes, la Nature & les maladies se doivent toûjours trouver opposées. Mais comme dans leur combat, ou dans le different qu'elles ont ensemble, la Nature est comme *juge & partie*, elle doit avoir le plus souvent le dessus; & c'est par cette raison que le mot de Crise se prend le plus ordinairement pour un jugement favorable, & qui termine heureusement la maladie.

La maniere dont la nature agit, en cette rencontre, pour détruire son ennemi, c'est en ramenant les humeurs, dont le désordre cause celui de tout corps, à leur état ordinaire, par rapport à leurs qualitez, à leur quantité, à leur mélange, à leur mouvement, ou aux lieux qu'elles occupent, & à toutes les autres manieres dont elles pechent. Entre les moyens, que la Nature employe pour cela, Hippocrate contoit particulierement sur ce qu'il appelle 2 *la coction* des humeurs. C'est là le premier but qu'elle se propose. C'est par cette coction qu'elle se rend la maîtresse, & qu'elle achemine les choses à une bonne crise. Les humeurs ayant été amenées à ce degré, ce qu'il y a de superflu & de nuisible se vuide promtement de lui-même, ou du moins il est aisé de le faire sortir par les moyens dont on parlera quand il s'agira de la cure des maladies, ou des soins que la Médecine apporte pour aider la Nature, en cette rencontre. Le superflu étant évacué, ce qui se fait par *une perte de sang*; par *un flus de ventre*, ou par *un vomissement*; par *des sueurs*; par *une décharge d'urine*; par *des tumeurs*, ou *des abscès*; par *des galles*; *des boutons*; *des pustules*; *des taches* &c. la Nature réduit aisément le reste en l'état, où il étoit avant la maladie.

Mais il faut bien remarquer que les évacuations, dont nous venons de parler, ne

1 ἀρχη; ἐπίδοσις; ἀκμη; χάλασις.

2 πέψις. ou πεπασμός. Hippocrate dit aussi quelquefois *que la maladie elle-même se cuit*; πέσσεται ἡ νοῦσος; *lib. de ratione victûs in acutis.*

Siecle xxxvj. ne sont regardées par nôtre auteur comme les effets d'une vraye crise, que lors qu'elles sont considerables par leur quantité; *les petites vuidanges n'étant point suffisantes*, selon lui, *pour faire une bonne crise*. Elles sont au contraire une marque que la Nature est accablée sous le fardeau des humeurs, qu'elle laisse aller faute de pouvoir les retenir, parce qu'elles l'irritent continuellement. En ce cas-là ce qui sort est *crud*, parce que la maladie est encore la plus forte; & tant que les choses demeurent en cet état, on ne peut esperer qu'une *mauvaise crise*, ou qu'une *crise imparfaite*, qui marque ou le triomphe de la maladie, ou que ses forces égalent celles de la Nature; d'où s'ensuit ou la mort, ou une prolongation de la maladie. En ce dernier cas, la Nature a souvent assez de terme, pour tenter une nouvelle crise plus heureuse que la premiere, après avoir fait de nouveaux efforts pour avancer de son mieux la coction des humeurs. On parlera dans le Chapitre suivant, des *signes de coction*, ou de *crudité* proposez par nôtre auteur, & de quelques autres signes qui regardent encore les crises.

Ce que nous avons principalement à remarquer ici, c'est que la coction ne se peut faire, selon lui que dans un certain terme; à peu près comme il faut à chaque fruit un certain temps pour meurir, car il compare l'état des humeurs, que la Nature a cuites, à celui des fruits qui sont venus à leur maturité. Le temps nécessaire pour cela se regle, selon les differences des maladies que l'on a désignées dans le Chapitre précedent. Dans celle qu'Hippocrate a appellées *très-aigues*, la coction est parfaite & la crise se fait au *quatriéme jour*; dans celles qui sont simplement *aigues*, cela va jusqu'au *septiéme*, & quelquefois jusqu'à *l'onziéme*, & même jusqu'au *quatorziéme*, 3 qui est proprement le plus long terme qu'Hippocrate donne aux maladies véritablement aigues; quoi qu'en quelques endroits il semble le pousser jusqu'au 4 *vintiéme*, ou *vint & uniéme* jour, & même jusqu'au 5 *quarantiéme*, & *soixantiéme*.

Toutes les maladies, qui passent ce dernier terme, sont mises au rang des *chroniques* ou longues; & au lieu que dans celles qui ne passent pas le *quatorze*, ou au plus tard le *vint*, chaque 6 *quatriéme* jour fait un jour de crise, ou du moins est un jour remarquable, & par lequel on peut juger s'il y aura crise dans le quaternaire suivant, & si elle sera heureuse ou non; dans celles qui vont de *vint* à *quarante*, Hippocrate ne conte plus que par chaque *septenaire*; & dans celles qui passent *quarante*, il commence à conter par *vintaines*; comme il paroît par la progression suivante, qui contient les jours marquez expressément par Hippocrate, dont le premier est le *quatriéme*; duquel il passe au *septiéme*; puis à *l'onze*; au *quatorze*; au *dix-sept*; au *vint*; & de celui-ci au *vint-sept*; au *trente-quatre*; & enfin de ce dernier au *soixante*; au *quatre-vint*; au *cent*; & au *six-vint*. Après ce dernier terme, les jours de crise ne se content plus, & la chose se réduit à ceci, qu'au lieu que les maladies qui vont jusqu'au *cent vintiéme* jour, ont leurs crises reglées par le nombre des jours, celles qui passent ce terme ne sont plus regardées que par rapport aux changemens generaux des saisons; en

3 *Aphorism. 23. sect. 2.*
4 *Lib. de crisibus.*
5 *Lib. de diebus criticis.*
6 Il faut pour trouver le conte juste, conter ce quatriéme jour deux fois, au milieu des deux premiers Septenaires, & aussi deux fois au commencement du troisiéme; comme on le verra ci-après par la progression de ces nombres, telle qu'on la trouve dans Hippocrate.

en ſorte que les unes ſe terminent, par exemple, vers les Equinoxes, ou vers les Solſtices, les autres dans le temps du lever ou du coucher des Aſtres ou des Conſtellations dont on a parlé. Ou ſi les nombres ont encore lieu, on ne conte plus que par *mois* & par *années* entieres. C'eſt ainſi qu'Hippocrate veut [7] que certaines maladies des enfans ſoient jugées dans le *ſeptiéme mois* de leur naiſſance; & d'autres ſeulement dans leur *ſeptiéme*, ou même dans leur *quatorziéme année*. *Siecle xxxvj.*

Il reſte une remarque à faire touchant le *vintiéme* & le *vint & uniéme* jour. C'eſt que l'un & l'autre ſont également marquez pour des jours de criſe [8] en differens endroits des œuvres de nôtre Auteur. Voici la raiſon qu'il rend en l'un de ces endroits, pourquoi il préfere le premier de ces jours au dernier, qui feroit le conte juſte des trois ſeptenaires complets; c'eſt, dit-il, que les jours d'une maladie ne doivent pas être contez entiers, parce que [9] les années ni les mois ne ſont pas non plus compoſez de jours entiers. Cependant cette raiſon n'empêche pas qu'il ne mette ailleurs le *vint & uniéme* jour pour un veritable jour de criſe, comme preſque tous les autres jours *impairs*, qui paroiſſent tellement affectez pour les criſes, qu'il dit dans un de ſes Aphoriſmes, que les ſueurs qui commencent le troiſiéme, le cinquiéme, le neuviéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dixſeptiéme, le vint & uniéme, le vint-ſeptiéme, le trente & uniéme, & le trente-quatriéme jour d'une fiévre ſont bonnes; & que celles qui arrivent en d'autres jours marquent que le malade ſera beaucoup travaillé, que ſon mal ſera long & ſujet à des rechutes. Il dit encore expreſſément dans un autre [10] aphoriſme; *que la fiévre qui quitte dans un jour qui n'eſt pas* impair *eſt ordinairement ſujette à une rechute.* Galien expliquant ce paſſage prétend qu'il faut lire, *un jour de criſe*, au lieu de *un jour impair*; mais il ſe donne de la peine en vain; parce que la même choſe ſe trouve en quelques autres endroits; comme dans le ſecond *des Epidémiques*, où il y a un paſſage parallele à celui qu'on vient de citer, & un autre qui dit; *que ceux qui meurent de maladie, meurent néceſſairement dans un des jours* impairs; *& même ſi la maladie eſt longue, dans un mois ou dans une année qui tombent dans le nombre* impair. On peut encore voir ſur ce ſujet le quatriéme livre *des maladies*, où ce qu'on vient de dire des jours *impairs*, eſt regardé comme un ſentiment *reçû de tout le monde*; en ſorte que quand on objecteroit que ce livre n'eſt pas d'Hippocrate, mais de Polybe ſon gendre, la preuve n'en ſeroit pas moins forte; car cet auteur ne débite pas ce ſentiment comme le ſien propre, mais comme un ſentiment géneralement reçû.

Galien étoit obligé de ſe déclarer contre les jours *impairs*, par la même raiſon qu'il rejette tout ce qui concerne la dignité du nombre ſeptenaire, & des autres *nombres*, qui étoient regardez par les Pythagoriciens comme ayans par eux-mêmes un certain pouvoir, ou comme étant plus parfaits les uns que les autres, de la maniere qu'on l'a dit ci-devant. Et quoi qu'il convienne que les criſes arrivent dans les *ſeptenaires*, ce n'eſt pas à la force de ce nombre qu'il attribue cet effet, mais à *la lune*, qui gouverne *les ſemaines*, leſquelles ſont compoſées de ſept jours. Je ne ſai ſi Hippocrate penſoit à l'influence de la lune en cette occaſion, mais ce qu'il dit dans un de ſes livres, qu'on a cité ci-deſſus, [11] *d'une*

7 *Aphoriſ.* 28. *ſect.* 3.
8 *Lib. de criſibus,* & *lib. de diebus criticis, item Aphoriſm.* 36. *ſect.* 4. &c.
9 *Lib. de Septimeſtri partu. Voyez ce qui a été dit ci-deſſus touchant les enfans qui viennent à ſept mois.*
10 *Aphoriſm.* 61. *ſect.* 4.
11 *Lib. de Septimeſtri partu.*

Siecle xxxvj.

harmonie qui résulte de la jonction de certains nombres plus entiers & plus parfaits que les autres, fait bien voir qu'il avoit donné dans le sens de Pythagore; & c'est ce que reconoît Celse, lorsqu'il dit [12] *que les nombres des Pythagoriciens étoient autrefois fort celebres, ou faisoient grand bruit, & que c'est ce qui avoit fait tomber les anciens Médecins dans l'erreur.* Il est visible que ceci s'addresse à Hippocrate.

Au reste quelque opinion qu'eût ce dernier, touchant le pouvoir des jours impairs & des autres jours de crise que l'on a indiquez, il n'a pas laissé de reconoître que la chose varie quelquefois. C'est ce qui paroît par l'exemple qu'il rapporte lui-même d'une crise salutaire, arrivée dans le *sixiéme* jour d'une maladie; & d'une autre de même nature, qui se fit dans un *quinziéme*; mais ce sont des cas rares, qui n'empêchent pas que la regle générale qu'il pose ne puisse subsister.

Il faut encore remarquer, avant que de finir ce Chapitre, premierement, qu'Hippocrate ne prétendoit pas que toutes les maladies se terminassent toûjours par des crises; mais il croyoit neanmoins qu'elles ne se terminoient jamais bien sûrement sans cela: & que quand on guérissoit sans qu'il y eût eu crise, on étoit sujet à avoir des rechutes. Il faut remarquer en second lieu qu'outre les changemens que l'on a dit qui arrivent dans les maladies ensuite desquelles le malade meurt ou guérit, Hippocrate parle souvent d'un autre sorte de changement; qui est lors que la maladie au lieu de se terminer, ne fait que [13] *changer d'espece*; comme quand *une Pleurésie* se change en *Inflammation de poumon*, ou *une Ophthalmie* en *Phthisie*; ou *Cancer des mammelles*, en *Cancer de la matrice*, &c. ce qui arrive lorsque la cause materielle de la maladie quitte une partie, pour se jetter sur une autre.

CHAPITRE VI.

Des autres Accidens qui accompagnent, qui précedent, ou qui suivent les maladies; & des Signes *par lesquels Hippocrate les distinguoit les unes des autres, & conoissoit par avance quel en seroit le succès, ou celles qu'on devoit avoir dans la suite.*

LA grande réputation qu'Hippocrate s'est acquise est principalement un effet de son application à observer jusqu'aux moindres *circonstances des maladies*; & du soin qu'il a eu d'écrire avec une grande exactitude tout ce qui les avoit précedé, & tous les accidens dont elles étoient accompagnées; ce qui soulageoit, ou ce qui faisoit du mal, qui est proprement ce qu'on peut appeller faire l'histoire d'une maladie.

Par cette voye il n'apprenoit pas seulement à *distinguer les maladies* les unes des autres, par *les signes* qui sont particuliers à chaque espece; mais il se faisoit encore

12 Verùm in his quidem Antiquos, tunc celebres admodum Pythagorici numeri, fefellerunt. *lib.* 3. *cap.* 4. *Voyez ci-dessus liv.* 2 *chap.* 4.

13 Hippocrate appelloit μετάστασις, ou μεταπίπτωσις ce changement, ou le mouvement de la matiere par lequel il est causé.

encore une habitude, en comparant les mêmes maladies qui attaquoient diverses personnes, & les accidens qui avoient accoûtumé de préceder ou de suivre, il se faisoit, dis-je, par ce moyen là une habitude de prédire les maladies avant qu'elles vinssent, & d'en déterminer au juste le succès, quand elles étoient venues. Il semble même qu'il veuille insinuer, 14 en quelque endroit, qu'il est le premier de tous les Médecins qui ait mis cela en usage, ou qui ait enseigné la maniere de pouvoir dire par avance à un malade ce qui lui doit arriver, qui est ce qu'on appelle *faire le prognostique* d'une maladie. Siecle xxxvj.

C'est par cet endroit, je veux dire par *le prognostique*, qu'il s'est fait admirer de toute l'Antiquité, qui étoit sans doute persuadée de la maxime qu'il débite lui-même; 15 qu'un Médecin qui sur quelques signes qui lui paroissent dans une maladie, dit a un malade tout ce qui lui est arrivé, & ce qui lui arrive de jour en jour; & qui après avoir été informé de lui, ajoûte ce que le malade a omis, & marque par avance ce qui arrivera dans la suite, passera toûjours pour connoître parfaitement l'état de ce malade, & fera qu'on s'abandonnera entierement à sa conduite. Et comme il n'est pas toûjours au pouvoir du Médecin de sauver ceux qu'il traite, le prognostique servira du moins à le mettre à couvert de tout blâme. Hippocrate possedoit si bien *la doctrine des signes* qu'on peut dire que ç'a été son fort. Et Celse remarque, 16 que les Médecins qui étoient venus après Hippocrate, quoi qu'ils eussent innové plusieurs choses, touchant la maniere de traiter les maladies, ils s'en étoient tenus, *pour ce qui est des signes*, à ce que celui-ci en avoit écrit.

On trouve un très grand nombre d'Observations touchant *les signes des maladies* dans tous ses écrits, mais ils sont particulierement recueillis dans le livre *des aphorismes*, & dans trois autres livres qui ne traitent que de cette matiere seule; *les Prénotions*, ou *les Prognostiques*; *les Prédictions*; & *les Prénotions de Cos*. Galien ne veut pas que les deux derniers soient d'Hippocrate, parce qu'ils sont pleins de fautes. Il ajoûte que ce qu'il y a de bon a été pris des deux premiers, & des livres *des maladies Epidémiques*. Cela n'a pas empêché que plusieurs savans, tant anciens que modernes, n'ayent commenté ces mêmes livres & n'en ayent fait beaucoup d'estime.

Pour pouvoir conter en quelque façon sur un prognostique, c'est à dire, pour pouvoir dire par avance que telle chose paroissant, telle autre suivra nécessairement, il faut l'avoir remarqué très-souvent, sans que cela ait jamais manqué, ou du moins rarement; une seule expérience, ou même deux ou trois n'étant pas suffisantes pour s'en assûrer. C'est ce qu'on ne peut pas dire de tous les prognostiques d'Hippocrate. On jugeroit plûtôt à l'égard de quelques uns, que ce sont des observations faites en des cas singuliers, par des gens qui remarquoient exactement ce qui arrivoit à chaque malade depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin, & qui comparant ce qu'ils avoient vû les premiers jours avec ce qui suivoit, en tiroient des consequences bonnes ou mauvaises.

C'est ce que Galien tâche d'insinuer, lorsqu'il dit qu'une partie de ces Prognostiques a été tirée des livres *des Epidémiques*. Il se peut que quelcun ayant voulu

14 *Lib. 1. de Diæta. sub princip.*
15 *Lib. prænotion. in princip.*
16 Recentiores quoque Medici, quamvis in curationibus mutarint, tamen hæc Hippocratem optimè præsagisse fatentur. *lib. 2. præfat.*

Siecle xxxvj. se rendre savant dans l'art de prédire le succès des maladies, il a crû que le meilleur moyen de réussir, c'étoit d'examiner les histoires des maladies rapportées par les plus habiles maîtres, & d'en tirer des conséquences qui fissent à son but. Ce moyen étoit en effet très bon; mais pour n'être pas en danger de se tromper, il falloit avoir recueuilli un nombre infini d'observations sur chaque maladie; pour pouvoir trouver parmi ce grand nombre suffisamment de cas tout semblables, dans chaque espece de maladie; en sorte qu'on pût dire sûrement; *lorsque dans une telle maladie de tels signes paroissent, le malade meurt; & au contraire lors qu'on en voit tels autres, le malade échappe.* Si de vint malades, par exemple, qui dans des fiévres continues ont rendu quelques gouttes de sang par le nez, ou qui n'ont que legerement sué par la tête, ou par la poitrine, il en est mort quinze ou dix-huit; & si de vint qui ont saigné abondamment, & sué de même par tout le corps, il en est réchappé autant qu'il en est mort des autres, on peut conclurre en géneral que le premier accident est funeste, & le second de bon augure. Mais il n'y a pas apparence que ceux qui ont recueuilli ces prognostiques, & particulierement les prénotions de Cos ayent toûjours attendu d'avoir autant d'exemples de chaque cas qu'ils proposent, qu'il en auroit fallu. La vie de l'homme n'est pas assez longue pour cela; c'est ce qu'Hippocrate a reconu lui-même, comme on le verra ci-après. L'avantage que cet ancien Médecin avoit à cet égard c'est qu'il pouvoit suppléer au défaut de sa propre expérience, en se prévalant de celle de ses prédecesseurs les Asclépiades, supposé qu'ils eussent été gens capables de faire comme il faut des expériences, ce qui est fort difficile, comme Hippocrate le reconoît aussi. Ce grand homme étoit si fort convaincu de cette difficulté, qu'il n'en fait aucune d'avoüer qu'on peut aisément se tromper, particulierement en fait de prognostique; *Les prédictions*, dit-il, *qui concernent les maladies aigues sont incertaines; & l'on ne sauroit dire au juste si le malade mourra, ou s'il en échappera.* On verra dans la suite d'autres preuves de la bonne foi & de la modestie de cet Auteur.

Ce n'est pas seulement de tout ce qui compose l'homme, qu'il tiroit des indices pour conoître, & pour prévoir les maladies & leurs suites. Les fonctions naturelles, les actions, & les manieres de chaque particulier, ses gestes, ses coûtumes, en un mot toutes les circonstances qui regardent ce qui arrive soit avant, soit pendant une maladie, par nôtre faute ou par celle d'autrui, par la disposition intérieure de nôtre corps, ou par celle où se trouvent à nôtre égard, les choses qui sont hors de nous; tout cela, dis-je, fournissoit à ce Pere de la Médecine des *signes*, sur lesquels il jugeoit de l'état où on étoit par rapport aux maladies, présentes ou à venir.

La premiere chose qu'Hippocrate consideroit, sur tout lorsqu'il s'agissoit d'une maladie aigue, c'étoit *le visage* du malade. C'est un bon signe, selon lui, pour un malade, d'avoir le visage d'un homme qui se porte bien, & tel que le malade lui-même l'a dans sa santé. Autant que le visage s'éloigne de cette disposition, autant y a-t-il à proportion de danger. Voici la description qu'il donne du visage d'un homme mourant. *Quand un malade*, dit-il, *a le nez aigu, les yeux enfoncez, les temples creuses, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, tendue, & seche, & la couleur du visage tirant sur le plombé, on peut assûrer que la mort est à la porte; à moins*, ajoûte-t-il, *que le malade n'eût été épuisé tout d'un coup par de longues veilles, ou par un flus de ventre, ou qu'il n'eût été long temps sans manger.* Les Médecins ont appellé cela, *la face d'Hippocrate*, pour marquer que l'on tient de lui cette observation. *Les levres pendantes, relâchées, & froides* sont regardées ailleurs par cet Auteur, comme une confirmation du prognostique précedent.

Il

Il tiroit auſſi des indices de la diſpoſition des *yeux* en particulier. Lors qu'un malade ne peut pas ſupporter la lumiere ; lors qu'il répand des larmes involontairement ; lors qu'en dormant on lui voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume de dormir ainſi, ou qu'il n'ait le flus de ventre, ce dernier ſigne eſt de mauvais augure, & les precedens marquent auſſi la même choſe. Les yeux ternis ſont pareillement un préſage de mort, ou d'une grande foibleſſe. Les yeux étincelans, fixes, & hagards marquent le delire, & la phrenéſie, préſente ou prochaine. Lors que le malade voit quelque choſe 17 de *rouge*, ou comme des étincelles, ou des éclairs qui paſſent devant ſes yeux, on doit attendre *une hémorrhagie*, ou une perte de ſang, & cela arrive ſouvent devant les criſes, qui doivent ſe faire par cette voye-là. Siecle xxxvj.

La maniere dont un malade *ſe tient couché* indique auſſi quel eſt ſon état. Si on le trouve couché ſur l'un des côtez, le col, les bras, & les jambes un peu retirées, ce qui eſt la poſture d'un homme en ſanté, cela eſt bon ; au contraire ſi un malade ſe tient ſur le dos, les bras étendus, & les jambes pendantes, c'eſt un ſigne de grande foibleſſe, & particulierement lors que le malade *gliſſe*, ou *ſe laiſſe couler embas du côté des pieds*, ce qui marque la peſanteur de ſon corps & la mort prochaine. Lors qu'il ſe couche *ſur le ventre*, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume, cela indique le délire, ou la douleur de ventre.

Quand un malade de fiévre ardente 18 *tâtonne* continuellement *des mains* & *des doits*, & les porte devant ſon viſage ou devant ſes yeux, comme pour ôter quelque choſe qui lui paſſe par devant ; ou les étend ſur ſon lit & ſes couvertures, comme pour chercher, ou pour ôter quelque ordure, ou pour en tirer de petits flocons de laine, tout cela eſt ſigne de délire & de mort.

Entre les marques du délire préſent ou prochain, Hippocrate met encore celle-ci. Lors qu'un malade, naturellement *taciturne*, commence à *parler plus que de coûtume* ; ou lors qu'un *grand parleur* demeure dans le *ſilence*, ce changement tient lieu d'une eſpece de rêverie ; ou il ſignifie que l'on ne tardera pas à y tomber.

Le *trémouſſement*, ou le *treſſaillement des tendons qui ſont au poignet* préſage auſſi le délire.

Quant aux differentes ſortes de délire, nôtre Auteur craint beaucoup plus celui qui roule ſur des ſujets *lugubres*, ou ſur des ſujets *terribles*, que celui dont la matiere eſt *gaye*, & qui eſt accompagné de *plaiſanterie*.

La *reſpiration frequente* ou *preſſée* marque la douleur que le malade ſouffre, ou l'inflammation des parties qui ſont au deſſus du diaphragme. La reſpiration *longue*, ou qui prend beaucoup de temps, eſt une marque de délire ; mais la reſpiration *aiſée* & *naturelle* eſt toûjours d'un très-bon augure dans les maladies aigues. Il paroît que nôtre auteur s'attachoit beaucoup à la *reſpiration*, en matiere de *ſignes*, par le ſoin qu'il prend de décrire en divers endroits toutes les diverſes manieres de reſpirer d'un malade ; la reſpiration *preſſée*, *rare*, *grande*, *petite* ; celle qui eſt *grande* ou *longue en dehors*, c'eſt à dire dans le temps de l'expiration ; celle qui eſt *petite ou courte en dedans*, c'eſt à dire lors qu'on tire ſon haleine ; celle qui eſt *comme doublée* &c.

 Les

17 Μαρμαρυγαί.
18 Καρφολογεῖ, κροκιδίζει.

Siecle xxxvj. Les *veilles continuelles*, dans les maladies aigues, marquent ou la douleur preſente, ou le délire prochain.

Tous *les excrémens*, de quelque nature qu'ils ſoient qui ſortent du corps de l'homme, fourniſſent auſſi à Hippocrate des ſignes ſur leſquels il contoit beaucoup. Il ne faiſoit point de difficulté d'examiner l'urine, la matiere fécale, les vents, la ſueur, les crachats, la ſalive, la morve, les larmes, les ordures des oreilles, le pus des ulceres &c. comme des choſes d'où il tiroit les ſignes les plus certains de la diſpoſition des humeurs.

Mais il ne faut pas, pour cela, croire ce que dit 19 un auteur moderne; qu'Hippocrate étoit ſi ardent à rechercher les occaſions de s'inſtruire dans ſa profeſſion, qu'il n'avoit point de honte de goûter même des excrémens. Si quelcun a écrit cela avant cet auteur, ce ne peut être que quelque plaiſant, qui, pour tourner ce grand Médecin en ridicule, lui a appliqué l'épithete qu'Ariſtophane donne à Eſculape, & que nous avons rapportée dans le premier livre. C'eſt ce que l'auteur que nous avons cité ſemble reconoître, lors qu'il ajoûte, *que d'autres attribuent la même choſe à Eſculape.*

A la verité Hippocrate examinoit toutes ces choſes, par rapport à leurs *qualitez*, c'eſt à dire, à leur *couleur*, à leur *odeur*; à leur *conſiſtence*, aux matieres *étrangeres* ou *extraordinaires* qui s'y rencontrent, à leur *chaleur*, à leur *froid*, à leur *acreté* &c. auſſi bien que par rapport a leur *quantité*, aux *lieux d'où elles ſortent*, au *temps de leur ſejour*, à *la maniere*, & aux *autres circonſtances de leur ſortie*. On ne peut pas même nier qu'il n'y eût quelques-unes des matieres dont on a parlé, deſquelles il jugeoit par le *goût* qu'elles ont; mais il contoit, à cet égard, ſur le goût du malade & non ſur le ſien. Il tiroit, par exemple, de certains indices des 20 *crachats ſalez* ou *doux*; & de *la ſueur*, ou des *larmes*, ou des *excremens du nez*, qui ont de la *ſalure*, ou de *l'aigreur*. Il n'y a que l'eſſai de 21 *la cire des oreilles*, qui eſt, ſelon lui, *douce* dans les mourans, ou dans ceux qui doivent mourir de quelque maladie, & *amere* dans ceux qui en doivent échapper; il n'y a, dis-je; que cet eſſai qui ſemble ne pouvoir être fait par le malade dans l'état où il le ſuppoſe; mais rien n'empêche que le Médecin, qui jugera cela important, ne puiſſe le faire faire par ceux que le malade touche de près, ou par ces ſortes de perſonnes, qu'on employe tous les jours aux plus vils offices.

Il y a un autre paſſage où Hippocrate parlant des *excrémens du ventre*, dit qu'ils ſont 22 *comme ſalez* en de certains cas. Il y a auſſi un endroit où il fait mention d'une eſpece de *fiévre*, qu'il appelle *ſalée*. Sur quoi Galien remarque, qu'encore que *la ſalure* ſe découvre ordinairement par le *goût* & non pas au *toucher*, & au ſentiment, non du malade, mais du Médecin, qui, en lui tâtant le pouls, ſent quelque choſe de rude, ou qui le picque, comme s'il touchoit de la chair ſalée ou qui eût trempé dans de la ſaumure. Je crois qu'on peut en effet juger de certaine eſpece de ſalure par *le toucher*, & que celle des excrémens dont il eſt parlé au premier paſſage qu'on a cité, peut ſe conoître par la maniere dont ils picquent l'anus, à leur ſortie; mais en ce cas c'eſt le malade, & non pas le Médecin, qui en juge.

Entre

19 *Cæl. Rhodigin. in Antiquis Lectionibus.*
20 *Lib. de humoribus.*
21 *Epidemic. lib 6. ſect. 5.*
22 Κοιλίη ταραχώδης τρόποι ἁλμυρώδεα; *Coac. prænot. verſ. 641.*

Entre tous les excrémens, *l'urine* & *la matiere fécale* ſont ce qui fourniſſoit à Hippocrate le plus de ſignes, par rapport à preſque toutes les maladies. Voici ce qu'il dit de plus remarquable touchant l'urine. La meilleure urine d'un malade eſt, ſelon lui, celle dont *le ſédiment*, c'eſt à dire, *la craſſe* ou *ce qui va au fond*, eſt *blanc*, *doux* au manier, & *égal*. L'urine continuant d'être telle pendant tout le temps qu'on eſt malade, juſqu'à ce que la maladie ſoit jugée, on ne court aucun danger, & l'on eſt tôt guéri. C'eſt ce qu'Hippocrate appelloit une urine *cuite*, ou qui marque *la coction* des humeurs. Il remarquoit que cette coction ne paroît ſouvent bien entiere que dans les jours de criſe qui terminent heureuſement la maladie. 23. Il faut, diſoit-il, comparer l'urine avec *le pus* qui ſort des ulceres. Comme le pus qui eſt blanc & qui a les qualitez du ſédiment de l'urine, dont on vient de parler, eſt une marque que l'ulcere eſt ſur le point de ſe guérir; au lieu que le pus qui eſt 24 clair, d'une couleur autre que blanche, & de mauvaiſe odeur, eſt un ſigne que l'ulcere eſt malin, & par conſéquent de difficile guériſon; de même les urines, qui ſont ſemblables à celle qu'on a décrite, ſont les ſeules qui ſoient bonnes; toutes les autres ſont mauvaiſes, & ne different entr'elles, à cet égard, que du plus au moins. Les premieres ne paroiſſent que lors que la Nature a ſurmonté la maladie, & elles ſont un indice de la coction des humeurs, ſans laquelle il n'y a point de guériſon ſûre à eſperer, comme on l'a remarqué ci-devant. Les dernieres, au contraire, ſe rendent tant que la crudité ſubſiſte, ou que les humeurs ne ſont pas encore cuites. Entre les urines de cette derniere ſorte les meilleures ſont *les rougeâtres*, dont le ſédiment eſt *doux* & *égal*; celles-ci marquent que la maladie ſera un peu longue, mais ſans peril. Les plus mauvaiſes ſont celles qui ont une couleur *fort rouge*, qui ſont en même temps *claires* & *ſans ſédiment*, ou *confuſes* & *troubles* en les rendant.

Siecle xxxvj.

Les urines ont auſſi quelquefois un certain 25 *nuage*, qui eſt *ſuſpendu* dans le vaiſſeau où on les a reçues. Plus ce nuage s'éleve ou s'éloigne du fond, ou de la couleur que l'on a marquée en parlant du ſédiment, plus il y a de crudité.

Celles qui ſont *blanches* & *claires comme de l'eau* marquent auſſi une grande *crudité*, & quelquefois un *tranſport de la bile au cerveau*. Celles qui ſont *jaunes* ou *rouſſes* marquent *l'abondance de la bile*. Celles qui ſont *noires* ſont les plus mauvaiſes, particulierement ſi elles ſont *de mauvaiſe odeur*, & qu'elles ſoient ou *tout à fait épaiſſes*, ou *tout à fait claires*. Celles dont le ſédiment eſt ſemblable à *de la farine groſſiere*, ou à *du ſon*, ou à de petites *lames*, ou *écailles*, ſont auſſi de mauvais augure, ſur tout les dernieres; & on juge par là de la mauvaiſe diſpoſition de la veſſie ou des reins. *La graiſſe*, qui ſurnage quelquefois ſur les urines, & qui forme comme *une toile d'araignée*, indique *la conſomption* des chairs & des parties ſolides. L'effuſion d'une *grande quantité d'urine* eſt un ſigne de *criſe*, ou fait une eſpece de criſe.

Il faut enfin remarquer qu'Hippocrate comparoit la diſpoſition de *la langue* à celle des *urines*. C'eſt à dire que la langue étant *jaune*, par exemple, & *chargée de bile*, l'urine doit être de la même couleur; & au contraire que la langue étant *vermeille* & *humide*, l'urine eſt pareillement d'une couleur *naturelle*.

La

23 *Lib. de Criſibus.*

24 Ἐς τοὺς ἰχῶρας μεταβάλλῃ. *Voyez* ci-deſſus chap. 4.

25 Ἐναιώρημα.

Siecle xxxvj. La *matiere fécale*, qui eſt molle, rouſſe, qui a de la conſiſtence, & n'eſt pas d'une puanteur extraordinaire, qui répond à la quantité de ce qu'on a pris, & que l'on rend aux heures accoûtumées eſt la meilleure de toutes. Elle doit auſſi devenir plus épaiſſe lors que la maladie eſt prête a être jugée, & l'on doit prendre à bon augure qu'il ſorte en même temps *des vers* ronds & longs. Que ſi la matiere eſt liquide, elle peut apporter du ſoulagement, pourvû qu'elle ne faſſe pas beaucoup de bruit en ſortant, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & trop fréquemment, ou en ſi grande abondance & ſi ſouvent que le malade tombe en défaillance. Toute matiere aqueuſe, blanche, d'un verd pâle, rouge, écumeuſe, gluante, eſt mauvaiſe. La noire, celle qui eſt comme de la graiſſe, la livide, celle qui eſt de couleur de vert de gris, ſont les plus funeſtes. Celle qui eſt purement noire, & qui n'eſt autre choſe qu'une décharge de la *bile noire*, eſt toûjours d'un très-mauvais augure; cette humeur, de quelque côté qu'elle ſorte, ne paroiſſant jamais qu'elle ne marque le mauvais état où ſe trouvent les entrailles. La matiere qui eſt de diverſes couleurs, marque la longueur de la maladie, & qu'il y aura en même temps du danger. Hippocrate met au même rang la matiere, qui eſt bilieuſe ou jaune & mêlée de ſang; celle qui eſt verte & noire; celle qui eſt comme de la râclure de boyaux. Il regardoit auſſi les ſelles, qui ne contenoient que de la bile pure, ou de la pituite toute ſeule, comme mauvaiſes.

Les matieres, que l'on rend *par le vomiſſement*, doivent être mêlées de bile & de pituite. Celles, où l'on ne découvre que l'une de ces humeurs ſeule, ſont plus mauvaiſes. Les noires, les livides, les vertes, ou de couleur de pourreau, ſont funeſtes. Celles qui ſentent fort mauvais, le ſont auſſi; & lors qu'elles ſont en même temps livides, la mort n'eſt pas loin. Le vomiſſement de ſang eſt très-ſouvent mortel.

Les crachats, qui ſoulagent dans les maladies du poumon & dans les pleuréſies, ſont ceux qui ſortent aiſément & promtement; & il eſt bon qu'ils ſoient d'abord mêlez de beaucoup de jaune; mais s'ils paroiſſent de cette même couleur, ou qu'ils ſoient roux, longtemps après le commencement du mal, ou qu'ils ayent de la ſalure, & de l'acreté, & qu'ils cauſent une grande toux, ils ne ſont pas bons. Les crachats purement jaunes ſont mauvais, & ceux qui ſont blancs, gluans, & écumeux, ne ſoulagent point. La blancheur eſt bien auſſi une marque de coction à l'égard des crachats, mais il ne faut point qu'il y ait de viſcoſité, ni qu'ils ſoient ou trop épais, ou trop clairs. On peut faire le même jugement des *excrémens du nez*, par rapport à la coction, & à la crudité. Les crachats noirs, ou verds, ou rouges, ſont très-fâcheux. Dans les inflammations de poumon, les crachats mêlez de bile & de ſang ſont de bon augure, s'ils paroiſſent au commencement; mais ils ſont mauvais s'ils ne viennent qu'environ le ſeptiéme jour. Mais le plus mauvais de tous les ſignes, dans les mêmes maladies, c'eſt quand les crachats ſont retenus, & que la trop grande quantité de matiere qui ſe préſente pour ſortir par cette voye, cauſe *un boüillonnement*, ou *un râlement*, dans le goſier ou dans la poitrine. Le crachement de ſang eſt ſuivi du crachement de pus, d'où s'enſuit la phthiſie, & enfin la mort.

La bonne *ſueur* eſt celle qui vient dans un jour de criſe, & qui eſt abondante & univerſelle, ou qui vient de toutes les parties du corps en même temps, & qui emporte la fiévre. La ſueur froide eſt mauvaiſe, ſur tout dans les fiévres aigues, car dans les autres elle marque ſeulement de la longueur. Lors qu'on ne ſue que par la tête & par le col, c'eſt un ſigne que la maladie ſera

longue & perilleuse. Une legere sueur, ou moiteur, de quelque partie comme de la tête, ou de la poitrine, ne soulage point, mais elle marque le siege du mal, ou la foiblesse de la partie. Hippocrate appelle cette espece de sueur *éphidrose*. *S'ecle xxxvj.*

Pendant qu'il s'amasse, ou qu'il se fait *du pus* en quelque partie, on sent de la douleur, & la fiévre ne cesse point; mais dés que le pus est formé ou cuit, la douleur & la fiévre cessent. On a vû ci-dessus les qualitez du bon & du mauvais pus, lors qu'on a parlé de celles de l'urine.

26 Les *hypochondres* & *le ventre*, en géneral, doivent toûjours être mous & égaux, tant du côté droit que du côté gauche & par tout ailleurs. Lors qu'il y a de la dureté, ou de l'inégalité, de la chaleur, & de l'élevation, ou qu'on ne peut souffrir qu'on touche ces parties, c'est une marque de la mauvaise disposition des entrailles, à moins qu'il n'y ait de l'inflammation extérieurement.

Hippocrate examinoit aussi l'état du *pouls*, ou du *battement des arteres*. Il est même, selon la remarque de Galien, le premier des Médecins conus qui ait employé le mot de 27 *pouls* dans le sens où on le prend ordinairement, c'est à dire, pour *le battement naturel & ordinaire des arteres*. Car il faut savoir que les anciens Médecins, & Hippocrate lui-même entendoient la pluspart du temps par ce mot *la pulsation extraordinaire*, ou *le battement violent qu'on sent & qu'on apperçoit dans une partie enflammée, sans y porter même les doits*.

Mais le même Galien, qui rend ce témoignage à Hippocrate, ne laisse pas de remarquer en un autre endroit, que la matiere du pouls est la seule de toute la Médecine à quoi cet ancien Médecin n'a presque pas touché. 28 Quelques auteurs Grecs plus modernes que Galien, ont fait aussi la même remarque. On peut neanmoins recueuillir des écrits d'Hippocrate divers préceptes, sur ce sujet; comme lors qu'il dit 29 *que dans les fiévres très-aigues, le pouls est tres fréquent & très-grand*; & lors qu'il fait mention, dans le même endroit, *des pouls tremblans, & qui battent avec lenteur*; & lors qu'il observe, en parlant des pertes blanches des femmes; *que le pouls qui frappe legérement & languissamment les doits, est un signe de mort prochaine*. De même dans *les prénotions de Cos*, il remarque, *que les léthargiques ont le pouls lent & tardif*. Il dit encore 30 en un autre lieu; *que celui de qui la veine* (c'est à dire, l'artere) *du coude, bat, est prêt d'entrer en fureur; ou bien que c'est une personne extremement colere*.

Ces citations font voir qu'Hippocrate n'a pas entierement ignoré les signes qu'on tire du pouls; mais il faut avoüer que s'il a donné quelques préceptes sur ce sujet, ils sont en petit nombre, au prix de ceux qu'il donne avec tant d'exactitude & souvent plus d'une fois concernant tous les autres signes; & il ne paroît pas d'ailleurs qu'il en ait fait lui-même aucun usage, ou qu'il ait réduit ses préceptes en pratique. On ne trouve du moins presque rien sur ce sujet dans ses livres *des maladies Epidémiques*, que les deux passages qu'on a citez, quoi que ces livres soient une espece de journal, où il rapporte un grand nombre

26 τὰ ὑπὸ τ̃ χόνδρων; C'est à dire, *les parties qui sont sous les fausses côtes*.
27 σφυγμὸς; *Galen. de different. & generib. puls.*
28 *Theophilus Protospatharius, lib. de urinis & pulsibus.*
29 *Epidemicor. lib. 4.*
30 *Epidemic. lib. 2.*

Siecle xxxvj. bre d'hiſtoires de maladies qu'il a traitées. Et il eſt ſurprenant qu'étant d'ailleurs ſi exact à obſerver, juſqu'aux moindres ſignes, & juſqu'aux plus legeres circonſtances d'une maladie, il ne nous diſe rien de l'état du pouls de ſes malades. A quoi peut-on juger qu'il conoiſſoit s'ils avoient de la fiévre, ou non? ou qu'il diſtinguoit les divers degrez de cette fiévre, ne parlant point du pouls? 31 Il y a de l'apparence qu'il ne s'arrêtoit pas beaucoup à ce ſigne, je veux dire à celui que fournit le pouls. 32 Peut-être que les divers degrez de la *chaleur* ou du *froid* que ſouffrent les fébricitans, ou *leur inquiétude* plus ou moins grande, & particulierement *leur maniere de reſpirer*, qu'il obſerve à l'ordinaire avec ſoin, étoit ce qu'il croyoit de plus important à examiner, ou même ce qui lui apprenoit s'ils avoient de la fiévre, ou s'ils en étoient exempts, & ſi cette fiévre étoit conſiderable, ou de peu d'importance.

On auroit bien des remarques à joindre aux précedentes, ſi l'on vouloit épuiſer la matiere des *ſignes*. Ceux qu'on a touchez regardent particulierement *le prognoſtique*. On parlera des autres, qui ſervent à *diſtinguer* & à *conoître* les maladies, lors qu'on examinera ces maladies chacune en particulier.

Si Hippocrate rencontroit juſte dans ſes prognoſtiques, c'étoit un effet de ſon jugement, de ſon exactitude, & de l'attention particuliere qu'il faiſoit à chaque cas qui ſe préſentoit; ce qui a fait dire avec juſtice à Galien, 33 *qu'Hippocrate a été le plus ſoigneux & le plus exact de tous les Médecins.* L'application à obſerver tout ce qui arrive à un malade ſemble tellement avoir été de ſon caractere, qu'on ne voit pas que tout Philoſophe qu'il étoit, il ſe ſoit à peu près autant arrêté à raiſonner ſur les accidens des maladies, comme à les rapporter fidélement. Il ſe contentoit de bien remarquer quels étoient ces accidens, pour diſtinguer par là les maladies, & pour juger de l'iſſue de celles qu'il traitoit actuellement, en les comparant avec des ſemblables qu'il avoit eües auparavant en main; & il ne ſe mettoit, pour l'ordinaire, nullement en peine de rendre raiſon pourquoi telle choſe arrivant, telle autre ne manquoit pas de ſuivre. Les *Empiriques*, qui étoient une Secte de Médecins qui s'éleva après lui, & dont on parlera 34 ci-après, diſputoient par cette raiſon aux Médecins *Dogmatiques* ou *Raiſonnans*, l'avantage d'avoir ce Pere de la Médecine de leur côté; car les premiers, prétendoient que la méthode d'Hippocrate n'avoit point été differente de la leur, & ils le regardoient comme un des auteurs de leur Secte.

Galien a eu quelque raiſon de ſe récrier contr'eux à ce ſujet. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait raiſonné, & même quelquefois philoſophé dans ſa profeſſion, comme

---

31 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 4. ce que dit Celſe ſur le pouls, ou ſur les ſignes que l'on en tire.*

32 Gariopontus remarque qu'Hippocrate, & les autres Médecins de ces temps-là, n'avoient point d'autre ſigne pour conoître la fiévre, que *la chaleur* plus grande qu'elle n'eſt dans l'état naturel; *Mutatio enim pulſûs*, dit cet auteur, *febriculæ ſignum confert; ſed ſecundùm Veteres non. Hippocrates enim, & Eugenius, & Philonicus ſolum fervorem naturalem moderationem excedentem ſignum febrium poſuerunt.* de febrib. cap. 7.

33 *Stephanus Athénien* dit que du temps d'Hippocrate on n'entendoit pas encore bien la maniere d'examiner le pouls; & que ce n'étoit pas par le moyen du pouls, que l'on diſcernoit s'il y avoit de la fiévre ou non; mais en mettant la main ſur diverſes parties du corps, particulierement ſur la poitrine, qui eſt le domicile du cœur, la fiévre étant une affection du cœur. *Paragraph.* 15.

34 *Part. 2. liv. 2.*

comme on l'a vû ci-devant. Mais les Empiriques n'auroient pas eu tort s'ils avoient dit simplement que la Philosophie d'Hippocrate n'est pas ce qu'il a de meilleur; & qu'ils préferoient les descriptions toutes nues qu'il donne des maladies & de leurs accidens, & ses préceptes ou ses remarques sur la maniere de les traiter, à tous les raisonnemens qu'on trouve d'ailleurs dans ses ouvrages, sur les causes de ces mêmes maladies. Il est sûr, du moins, que c'est principalement par cet endroit, je veux dire par celui que les Empiriques devoient regarder comme le plus avantageux, qu'Hippocrate a rendu sa Médecine recommandable à la postérité. C'est par là qu'il s'est fait admirer même de ceux, qui ne convenoient pas d'ailleurs de ses principes, comme on l'a déja remarqué, & comme on le verra dans la suite. On peut ajoûter que les livres d'Hippocrate, qui sont les plus raisonnez ou qui contiennent le plus de Philosophie, sont ceux qu'on a attribuez à d'autres auteurs; comme le livre, *de la nature de l'homme*; celui, *de la nature de l'enfant*; celui, *des vents*; le premier, *de la diete*, & quelques autres. L'auteur du livre intitulé, *de subfiguratione Empirica*, qui est parmi les œuvres de Galien, a eu une semblable pensée, lors qu'il dit, que si Hippocrate s'est acquis, au jugement de toute la postérité, une gloire pareille à celle d'Esculape; ça été parce qu'il guérissoit des luxations, des fractures, & des ulceres que d'autres ne savoient pas guérir; & qu'il disoit par avance ce qui devoit arriver à un malade, ou ce qui lui étoit déja arrivé, sans que personne l'en eût instruit; & non pas pour avoir composé de grands livres, ou fait des raisonnements à perte de vüe. Siecle xxxvj.

Au reste il faut ici remarquer que l'habileté d'Hippocrate, & des Médecins qui sont venus après lui, & qui l'ont imité par rapport au *prognostique*, a fait que le peuple, qui ne savoit pas jusques où pouvoit s'étendre leur conoissance à cet égard, les a regardez comme des *devins*, & a exigé d'eux des choses qui étoient au dessus de leurs forces. Quelques-uns de ces Médecins ont été bien aises d'entretenir le vulgaire dans cette opinion, pour le profit qu'ils ont esperé d'en tirer; *puis que le peuple*, ont-ils dit, *veut être trompé, qu'il le soit.*

Ce qui oblige encore aujourd'hui divers Médecins à suivre cette maxime peu charitable & peu honête, c'est qu'on remarque en effet que le monde veut être trompé; & que l'on voit souvent des Médecins, qui croyans avoir d'ailleurs de quoi satisfaire des malades raisonnables, ne veulent pas faire les devins ni les charlatans, sont ceux qui ont le moins d'employ, ou que l'on quitte. Et pour qui les quitte-t-on? pour s'adresser à des miserables, qui quelquefois ne savent ni lire ni écrire; & qu'on va chercher bien loin, pour apprendre d'eux, sur la vüe d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie qu'ils ne conoîtroient point quand même ils verroient le malade. Lors qu'on parle ici du peuple, on ne veut pas marquer simplement ce qu'on appelle *la lie*. Le peuple, ou le vulgaire dont on entend parler est également répandu dans toutes les conditions, & fait toûjours le plus grand nombre dans toutes les Societez. Il arrive même, je ne sai pourquoi, que des gens qui ont d'ailleurs de la pénétration & du bon sens, & qui sont très-entendus en d'autres matieres, semblent s'être défaits de tout leur savoir & de tout leur jugement quand il s'agit de ces prétendus devins, pour qui ils ont autant d'empressement, que le moindre du peuple.

Pour revenir à Hippocrate, c'est une chose remarquable, & qui releve de beaucoup son mérite, qu'ayant vécu dans un temps où la Médecine étoit, comme on l'a vû, toute superstitieuse, il ne se soit point laissé entrainer au torrent. Ni ses raisonnemens, ni ses observations, ni ses remedes ne se sentent

Siecle xxxvj. nullement de cette foiblesse qui avoit été jusqu'alors si generale, & qui a été encore si commune depuis, même parmi plusieurs Médecins. On ne void point non plus que les prognostiques d'Hippocrate ayent d'autre fondement, que les choses purement naturelles. Il est vrai que dans son livre *des songes*, il parle de quelques ceremonies, ou de quelques sacrifices, qu'on devoit faire à certaines Divinitez, selon la nature des songes qu'on avoit faits; mais c'étoit là des devoirs auxquels sa religion engageoit nécessairement. Son bon sens paroît d'ailleurs en ce que, dans le même livre, il rend raison des songes, par les choses que l'on a faites, ou que l'on a dites le jour; ou il en tire des conséquences pour juger de l'état auquel se trouve le corps, selon qu'il est chargé de bile, de phlegmes, de sang, &c. ce qu'il infere des sujets sur quoi roulent les differens songes, & des circonstances qui accompagnent ces mêmes songes. On dira encore un mot de l'éloignement qu'il avoit pour la superstition en fait de remedes, lors qu'on en sera à sa pratique.

CHAPITRE VII.

Des especes de Maladies *qu'Hippocrate a conues, nommées, ou décrites.*

LES maladies dont il est fait mention dans les écrits d'Hippocrate, peuvent se réduire sous cinq *classes* differentes. La premiere est des Mala-
„ dies dont les noms n'ont point changé, & qui ont toûjours été conues de-
„ puis par les Médecins Grecs, sous les mêmes noms, & par les mêmes si-
„ gnes par lesquels cet ancien Médecin les distingue. Cette premiere classe est la plus considerable, & contient elle seule un beaucoup plus grand nombre de maladies, que les quatre suivantes jointes ensemble. La seconde renferme
„ celles qui n'ont pas conservé leurs noms, quoi qu'on les ait reconues par
„ les accidens qu'Hippocrate leur a attribuez. *Je mets dans la troisiéme quel-*
„ *ques maladies* qu'il n'a point nommées, mais qu'il a simplement décrites;
„ *& dans la quatriéme, celles* qui bien que nommées & décrites exactement
„ dans les ouvrages qu'on lui attribue, n'ont cependant point été reconues
„ depuis ce temps-là, ni par leurs noms qui n'ont plus été en usage, ni pas
„ les descriptions que l'auteur en donne. *La cinquiéme enfin, est de celles* qui
„ ont des noms qu'on ne reconoît plus, & qui en même temps ne sont point
„ décrites; ce qui fait qu'on n'en peut presque rien dire que par conjec-
„ ture.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Liste des Maladies de la premiere Classe, *ou de celles dont les noms Grecs se sont conservez, & ont toûjours été à peu près les mêmes.*

ON rangera chacune de ces maladies selon l'ordre de l'alphabet, par rapport à leurs noms François, qui sont une partie formez du Grec, qu'on ajoûte au bas de la page.

A.

1 ABscès, *ou* Apostume. 2 Accouchement fâcheux. *Voyez Arriere-fais, & Purgations. Aines, Tumeurs des Aines; Voyez Bubons.* 3 Alphus; *maladie de la peau.* 4 Alopécie; *maladie de la tête, où les cheveux tombent ou s'éclaircissent en divers endroits.* 5 Amygdales; *maladies de cette partie, comme Inflammation, Suppuration, Ulceration.* 6 *Anus, Chûte, Relâchement, ou Renversement de l'Anus; Voyez Hémorrhoïdes; Inflammation de l'Anus.* 7 Ancylé, ou Ancylosé; *Contraction des jointures.* 8 Aphonie; *Privation de la voix.* 9 Aphthes; *Ulceres de la bouche.* 10 Apoplexie; *Privation subite du mouvement & du sentiment.* Appetit; *Manque d'appetit; Voyez Dégoût; Appetit depravé; Voyez Couleur, & Maladie des femmes grosses.* 11 Arriere-fais retenu. 12 Asthme; *Espece de difficulté de respirer. Voyez Dyspnée.* 13 Avortement.

B.

14 BAillement continuel. 15 Bégayement; *Voyez Langue empêchée.* 16 Boitement; *l'habitude de boiter.* 17 Bosse. 18 *Bouche*; Mauvaise odeur de la bouche. 19 Bouche de travers. Ulceres de la bouche; *Voyez Aphthes.* 20 Branchus; *Enroüeure.* 21 Bras plus courts & plus minces qu'ils ne doivent être. 22 Bubons; *Tumeurs des glandes en général, & de celles des aines en particulier.*

Cachexie,

1 ἀπόστημα, ἀπόστασις, ἐκπύησις, ἐμπύημα. 2 δυστοκία. 3 ἀλφὸς. 4 ἀλώπηκες.
5 παρίσθμια, ἀντιάδες. Ce sont des noms communs à la partie & à ses maladies.
6 τῆς ἕδρης ἐκτροπὴ, ἕδρη ἐπιφλεγμαινοῦσα. 7 ἀγκύλη. 8 ἀφωνία, ἀναυδίη. 9 ἄφθαι.
10 ἀποπληξία. Ceux qui étoient atteints de cette maladie étoient appellez βλητοὶ, c'est à dire, *Frappez.* Voyez *Foudre,* & *Pleurésie.* Hippocrate confond aussi quelquefois l'apoplexie avec la paralysie, ou donne le premier de ces noms à ces deux maladies. Il semble aussi qu'il appelle l'apoplexie, φλεβῶν ἀπόληψις. *Interception des veines. Voyez ci-dessus liv. 3. chap. 3.* 11 τὰ ὕστερα κατεχόμενα. 12 ἆσθμα. 13 ἀποφθορὴ, ἔκτρωσις, διαφθορὴ, ἐκβολή. Ce dernier mot marque l'action d'avorter, ou de se blesser. 14 χάσμη ξυνεχής. 15 τραυλισμὸς. 16 χώλωσις, *Prorrhetic. lib. 1.* 17 κύφωσις, κύρτωσις, ὕβος. Ce dernier mot signifie aussi *un bossu.* 18 δυσῶδες στόμα. 19 στόμα ἀνεσπασμένον. 20 βράγχος.
21 γαλιάγκωνες, *Bras de belette.* 22 βουβῶνες; nom commun aux glandes des aines, & à leurs maladies.

Siecle xxxvj.

C.

23 CAchexie; *Mauvais état des chairs de tout le corps, causé par la corruption, & par l'abondance des humeurs.* 24 Calcul, *ou* Pierre *des Reins*; *de la Vessie*; *& même de la Matrice*; (*Epidemic. lib.* 5.) 25 Cancer; *espece de tumeur.* 26 Cancer extérieur. 27 Cancer caché. 28 Cancer héréditaire, *ou* qui vient de naissance. Cancer de la gorge; de la poitrine; de la matrice, & d'autres parties. Ulcere chancreux. 29 Cardialgie; *Mal de cœur, Douleur d'estomac.* 30 Carie; *Pourriture des Os.* 31 Carus; *Espece d'assoupissement profond, & dont on ne peut revenir.* 32 Cataphora; *Autre espece d'assoupissement extraordinaire.* 33 Catharre; *Fluxion sur quelque partie. Voyez Rheume.* 34 Catarrhe salé; nitreux; acre & chaud. 35 Catharres qui tuent subitement. 36 Catochus; *Maladie où l'on demeure dans la situation où l'on se trouvoit auparavant, avec les yeux ouverts, sans avoir de conoissance, ni de mouvement.* Causus; *V. Fiévre.* Cerveau enflammé; *Voyez Inflammation.* Cerveau sphacelé; *Voyez Sphacele.* Cerveau ému; *Voyez Emotion.* Cerveau Hydropique; *Voyez Hydropisie.* 37 Chairs superflues, *ou Excrescence de Chairs.* Chute des Chairs; *Voyez Erysipele.* 38 Charbon; *Espece de tumeur.* 39 Chassie. 40 Chassie seche. 41 Chauveté. 42 Cholera; *Grande & subite décharge d'humeurs par dessus & par dessous.* 43 Cholera humide; *&* seche. Chardapsus; *Voyez Ileus.* 44 Col de travers. 45 Coma; *Espece d'assoupissement profond.* 46 Coma veillant; *Espece d'assoupissement, ou de sommeil, où l'on a les yeux ouverts.* 47 Contusion; *ou Meurtrissure.* 48 Convulsions; *Contractions involontaires des muscles.* 49 Corps engourdi. 50 Coryza; *Espece de Catarrhe; Enrheumûre; Enchifrénement.* 51 Couleur mauvaise, pâle ou verte, des personnes qui par un appetit dépravé mangent de la terre & des pierres. 52 Crachement de sang. Crane dont les os se séparent les uns des autres; *Voyez Sphacele.* 35 Crevasses à la langue, & aux levres.

D.

54 DArtres. 55 Défaillance. 56 Dégoût de viandes. 57 Dégoût, *ou* Aversion pour les viandes, qui est ordinaire aux femmes grosses, & accompagnée d'envies de vomir. 58 Délire, *ou Réverie.* 59 Démence. *Voyez Folie.* 60 Démangeaison. 61 *Dents*; Douleurs de Dents. 62 Dents agacées. 63 Grincement de Dents. 64 Dents serrées les unes contre les autres. Dent Sphacelée; *Voyez Sphacele.* Chute des Dents, des machoires, & du palais; *Voyez Machoires; Palais.* 65 Diarrhée; *Cours de ventre.* 66 Douleurs. 67 Dysenterie; *Grandes douleurs des intestins, accompagnées, pour l'ordinaire, d'un flus de sang.* 68 Dyspnée; *Difficulté de respirer en géneral.* 69 Dysurie; *Difficulté d'uriner, accompagnée de douleurs. Voyez Strangurie, & Urine retenue.*

E Ecroüelles

---

23 καχεξίη. 24 λίθος, λιθίασις. 25 καρκίνος, καρκίνωμα. 26 καρκίνος ἀκρόπαθος. 27 καρκίνος κρύπτος, ὑποβρύχιος. 28 καρκίνος σύμφυτος. 29 καρδιαλγίη, καρδιωγμὸς. 30 τερηδὼν. 31 κάρος. 32 καταφορὴ. 33 κατάῤῥοος, ῥεῦμα. 34 ῥεῦμα ἁλμυρὸν, νιτρῶδες, δριμὺ καὶ θερμὸν. 35 κατάῤῥοι συντόμως ἀπόλλυντες. 36 κάτοχος, κατοχὴ. 37 ὑπερσάρκωσις. 38 ἄνθραξ. 39 λημαὶ. 40 λημαὶ ξηραὶ. 41 φαλακρώτης. 42 χολέρα. 43 χολέρα ὑγρὴ, χολ. ξηρὴ. 44 στρεβλοὶ. C'est ainsi que sont nommez ceux qui ont le col de travers. 45 κῶμα. 46 κῶμα οὐχ ὑπνῶδες. 47 ἐκχύμωμα, ἐκχύμωσις. 48 σπασμοὶ. 49 σῶμα ναρκῶδες. 50 κόρυζα. 51 χρῶμα πονηρὸν, χλωρὸν. 52 αἵματος πτύσις. 53 ῥήγματα, Voyez Ruptures. 54 λειχῆνες. 55 ἀψυχίη, λειποθυμίη. 56 ἀνορεξίη. 57 ἄση. 58 παραφροσύνη, παραφορὴ, παρακοπὴ, παράκρουσις, παράληρος. 59 παράνοια. 60 κνησμὸς, κνιπότης. 61 περὶ τοὺς ὀδόντας ἀλγήματα. 62 αἱμωδίη. 63 πρίσις τῶν ὀδόντων. 64 συνερεισμὸς ὀδόντων. 65 διαῤῥοίη. 66 ἀλγήματα, ὀδύναι. 67 δυσεντερίη. 68 δυσπνοίη. 69 δυσουρίη.

Siecle xxxvj.

E.

70 ECroüelles; *Maladies des glandes.* Efforts; *Voyez Extenſion.* Elevûres; *Voyez Exanthemes.* 71 Emotion, *ou* Ebranlement du cerveau. 72 Emproſthotonos; *Eſpece de convulſion, où le corps ſe plie en devant.* 73 Empyeme; *Amas de pus dans la poitrine.* Enflure; *Voyez Oedeme.* 74 Engourdiſſement. Enroüeure; *Voyez Branchus.* Entorſes; *Voyez Luxations.* Ephélides; *Voyez Taches.* 75 Epilepſie; *Haut mal, Malcaduc, Maladie ſacrée, Maladie d'Hercule, Grande maladie, tout cela ſont les noms de la même maladie.* 76 Epilepſie des petits enfans. 77 Epine du dos courbée en dedans. 78 Epine du dos, qui va de travers, ou qui ſe plie à droite ou à gauche. 79 Epinyctides; *Eſpece de puſtules.* 80 Erection empêchée, *ou* Manque d'érection. 81 Eryſipele; *Eſpece de tumeur.* Eryſipele de toutes les parties du corps, du viſage, du poumon, de la matrice. Eryſipele ulcerée & maligne, avec pourriture & chute des chairs. *Voyez ci-après dans les maladies de la troiſiéme claſſe.* 82 Eſquinancie; *Maladie de la gorge.* 83 Eſquinancie s'étendant, ou ſe jettant ſur le poumon. Eſquinancie qui ſuit la luxation des vertebres du col, faite en dedans, & qui eſt ſuivie de la paralyſie. 84 Etonnement, ou Etourdiſſement ſubit. 85 Exanthemes, *ou Elevûres ſur la peau,* dont voici *les eſpeces.* Exanth. accompagnez de demangeaiſon & de chaleur, comme ſi l'on s'étoit brûlé. Exanth. ou petites marques rondes & rouges. Exanth. ſemblables aux marques qui reſtent après la picquure des couſins. Exanth. qui reſſemblent aux marques que laiſſent les coups de foüet. Exanth. où la peau paroît comme déchirée. 86 Exſtaſe; *Raviſſement; forte alienation d'eſprit.* 87 Exſtaſe mélancholique. 88 Extenſion violente des fibres; *ou Efforts.*

F.

89 FAce de travers. 90 Faim, *ou* Famine. Feu; *Voyez Fiévre.* 91 Feu ſauvage; *Eſpece de dartre.* 92 Fiévre. 93 Fiévre intermittente. 94 F. continue. 95 quotidienne. 96 F. tierce. 97 F. hémitritée; *ou tierce & demi.* 98 F. quarte. 99 F. de cinq, de ſept, de neuf jours l'un. 1 F. de jour. 2 F. de nuit. 3 F. ardente, *autrement appellée* Cauſus. 4 F. ardente *nommée* Feu. 5 F. benigne. 6 F. maligne. 7 F. qui a des redoublemens. 8 F. brûlante. 9 F. froide. 10 F. lipyrie; *où le dehors eſt froid pendant que le dedans brûle.* 11 F. humide. 12 F. ſeche.

---

70 χοιράδες. 71 ἐγκεφάλου σεισμός. 72 ἐμπροσθότονος. 73 ἐμπύημα, ἐκπύησις. Ce nom ſe donne à toutes ſortes d'abſcès par Hippocrate, qui deſigne d'ailleurs l'empyeme, ou une maladie approchante par πλεύμων ἔμπυος, *poumon purulent.* Il nomme ceux qui y ſont ſujets ἔμπυοι. 74 νάρκωσις 75 ἐπιληψίη. 76 νηπίων ἐκλάμψιες. 77 λόρδωσις. 78 ῥάχιος διαστροφή 79 ἐπινυκτίδες. 80 Hippocrate déſigne ceux qui ſont dans cette impuiſſance, par ces mots; εἰς τὸ αἰδοῖον ἐπαίρειν ἀδύνατον. 81 ἐρυσίπελας. 82 κυνάγχη. & παρακυνάγχη *Ce ſont deux eſpeces differentes.* 83 κυνάγχη ἐς τὸν πλεύμονα. 84 ἔκπληξις. 85 ἐξανθήματα, ἐξανθίσματα. 86 ἔκστασις 87 ἔκστασις μελαγχολική 88 σπάσμα. 89 παραστρέμμα ἐν προσώπῳ. 90 λιμός. 91 πῦρ ἄγριον. 92 πυρετός *Voyez ci-après chap. 11. ſur la fin.* 93 πυρετός διαλείπων. 94 π. ξυνεχής. 95 π. ἀμφημερινός. 96 π. τριταῖος. 97 ἡμιτριταῖος 98 π. τεταρταῖος. 99 πεμπταῖος, &c. 1 ἀμφημερινός, & ἡμερινός. 2 νυκτερινός. 3 καῦσος. 4 πῦρ. 5 εὐήθης. 6 κακοήθης. 7 ἐπαναδιδών. 8 περικαής. 9 ἠπίαλος, περιψύχθεις. 10 τὸ λειπυρικόν. 11 νοτώδης 12 ξηρός.

Siecle xxxvj. seche. 13 F. salée. 14 F. venteuse. 15 F. rouge. 16 F. livide. 17 F. pâle. 18 F. inquiete. 19 F. inconstante. 20 F. longue & lente. 21 Petite Fiévre continue. 22 F. errante. 23 F. aigue. 24 F. hideuse à voir. 25 F. dont la chaleur est douce ou mordante à la main. 26 F. tuante. 27 F. molle ou douce. 28 F. accompagnée de hocquet. 29 F. où la vûe est obscurcie. 30 F. laborieuse, ou lassante. 31 F. moderée ou tiede. 32 F. sans ordre. 33 F. vertigineuse. 34 F. qui tient du caractere de la tierce. 35 F. gluante. 36 F. causée par la bile pure. 37 F. d'hyver. 38 Fistules; *sortes d'ulceres.* Fistule de l'anus. *Voyez Tubercule.* 39 Flus ou perte de sang des femmes, qui dure plus long temps que leurs menstrues, & dont la couleur est tantôt rouge, tantôt blanche, tantôt rousse, &c. *Voyez ci-après dans la cure des maladies des femmes, chap. 27. Voyez encore Menstrues.* Fluxion. *Voyez Catarrhe, Rhume, Branchus, Corysa; & ci-après, chap. 10.* 40 Folie. *Foudre;* Maladie où l'on est subitement privé de tous les sens, & abbattu comme si on étoit frappé de la foudre; *Voyez Apoplexie.* Autre maladie où l'on a après la mort les côtez livides, comme si on avoit été meurtri, ou frappé de la foudre; *Voyez Pleuresie.* 41 *Foye;* Inflammation & Douleur de Foye. Foye enflé, dur & abscedé. 42 Fractures des os. 43 Frisson. 44 Froid extreme qu'on ressent en de certaines fiévres, & duquel on a de la peine à revenir. 45 Fureur. 46 Furoncle.

G.

47 GAlle. 48 Gangrene. 49 *Gencives;* Démangeaison des Gencives des petits enfans. 50 Gencives chargées de caroncules rondes, ou de tubercules livides & noirs. 51 Gencives noires. Abscès des Gencives. Glandes; *Voyez Bubons, Ecroüelles.* 52 Glaucosis, ou Glaucoma; *Maladie de l'œuil.* 53 Goüettre; *Maladie du cou.* 54 Goutte. 55 Goutte avec des matieres dures aux jointures; *Voyez Tubercules.* Gravelle; *Voyez Calcul, Reins.*

H.

56 HE'morrhagie; *Perte de sang en general.* Pertes des femmes; *Voyez Flus.* 57 Hémorrhoïdes; *Tumeurs de l'anus.* Hémorrhoïdes avec chute de l'anus; *Voyez Anus.* 58 Herpes; *Tumeur ulcerée qui s'étend.* 59 Hocquet. 60 Hydro-

---

13 ἁλμυρώδης. 14 πεμφιγώδης. 15 ἐξέρυθρος. 16 πελιός. 17 ἔξωχρος. 18 ἀσώδης. 19 ἀκατάστατος. 20 μακρὸς, βληχρός. 21 πυρέτιον ξυνεχές. 22 πλανήτης. 23 ὀξύς. 24 ἰδεῖν δεινός. 25 δακνώδης, ἢ πρήνης τῇ χειρί. 26 φονώδης. 27 μάλθακος. 28 λυγγώδης. 29 ἀχλυώδης. 30 κοπώδης. 31 χλίαρος. 32 ἄτακτος. 33 ἰλιγγώδης. 34 τριταιοφυής. 35 γλίσχρος. 36 ἀκρητόχολος. 37 χειμέριος. 38 σύριγγες. 39 ῥοῦς γυναικεῖος, ῥόος ἐρυθρὸς, λευκὸς, πυῤῥός. *Le premier se prend aussi quelquefois pour les Menstrues.* 40 μώρωσις *On trouve aussi le mot* ἐμβροντητος; *qui répond au François, étourdi, écervelé, & le mot* ἄφρων, *insensé.* 41 ἡπατῖτις, ἧπαρ φλεγμαίνων. *Ceux qui avoient cette maladie sont appellez* ἡπατικοὶ, *d'un nom qui est commun à tous ceux qui ont le foye mal disposé.* 42 ἀγμοὶ, κατάγματα. 43 φρίκη. 44 ῥῖγος. 45 μανίη. 46 δοθιὴν. 47 ψώρα. 48 τὸ γαγγραινῶδες, σηπεδόνες μέλαιναι καὶ ξηραί; C'est à dire, *pourriture noire & seche;* σὴψ, *pourriture,* ὁ σφάκελος, σφακελισμός. 49 ὀδαξισμός. 50 κόνδυλοι ἄνωθεν τῶν οὔλων. 51 οὖλα μέλαιναι. 52 γλαύκωσις, γλαύκωμα. 53 γογγῶναι. 54 τὰ ποδάγρα, & ποδαγρικὰ, ἀρθρῖτις. 55 ἀρθρῖτις μετὰ ἐπιπωρωμάτων περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν. 56 αἱμοῤῥαγίη. 57 αἱμοῤῥοΐδες. 58 ἕρπης 59 λύγμος.

60 Hydropisie de plusieurs especes; generale, & particuliere. 61 Hydropisie appellée *Hyposarcidios.* 62 Hydropisie appellée *Leucophlegmatie*, & *Phlegme blanc.* 63 Hydropisie formée par les vents. 64 Hydropisie seche. 65 Hydropisie du poumon. 66 Hydropisie de la poitrine; causée par la rupture des pustules formées sur le poumon. Hydropisie des testicules; de la matrice; de la tête. Hypochondres (*c'est le nom qu'Hippocrate donne aux parties qui sont sous les fausses côtes, ou immédiatement au dessous*) élevez, tendus, murmurans, &c. *Ce sont de differentes dispositions de ces parties, & des accidens ou des signes qui précedent, ou qui suivent certaines maladies.* Maladie des Hypochondres; *Voyez dans les maladies de la seconde classe.* 67 Hypoglosse; *Tumeur sous la langue.* *Siecle xxxvj.*

I.

68 JAunisse. Jaunisse jaune ou pâle, venant du foye. Jaunisse noire, venant de la rate. Autres especes de cette maladie; *Voyez Ileus.* 69 Ileus; *Maladie des boyaux, qui se bouchent, en sorte que les excremens ne peuvent sortir.* 70 Ileus accompagné de Jaunisse. 71 Ileus sanglant. 72 Inflammation. *Disposition des parties où l'on sent une chaleur & une ardeur extraordinaire, soit qu'il y ait en même temps tumeur, soit qu'il n'y en ait point.* Inflammation de poumon; *Voyez Péripneumonie.* 73 Inquiétude des malades; *Impossibilité de demeurer en une place.* *Intestin*; Gros intestin enflammé. Chute du gros intestin; *Voyez Anus.* Douleurs des intestins; *Voyez Dysenterie*; *Trenchées.*

L.

74 LAngue empêchée qui fait qu'on hésite en parlant. 75 Volubilité trop grande de la langue, qui fait bredoüiller. 75 Lepre; *Maladie de la peau & de toutes les chairs.* 77 Léthargie; *Espece d'assoupissement, avec manquement de memoire, fiévre &c.* Espece de Léthargie où le poumon est affecté. 78 Leucé; *Maladie de la peau, qui devient blanche; ou qui est remplie de taches blanches en divers endroits.* Leucophlegmatie; *Voyez Hydropisie.* *Levres*; Ulceres des Levres; *Voyez Aphthes.* Lichen; *Voyez Partie.* 79 Lienterie; *Maladie où l'on rend les viandes par le bas comme on les a prises; ou sans qu'elles soient beaucoup changées.* 80 *Lombes*; Mal ou douleur des Lombes. 81 Luette relâchée. 82 Luette retirée. 83 Luette comme fondue ou pourrie. 84 Luxations, & Entorses.

60 ὕδρωψ; de ὕδωρ, eau. 61 ὑποσαρκίδιος: *C'est à dire* qui vient sous les chairs. 62 Λευκοφλεγματίη, λεῦκον φλέγμα. 63 ὕδρωψ μετ' ἐμφυσημάτων. 64 ὕδρωψ ξηρός. 65 ὕδρωψ πλεύμονος. 66 *Vide lib. 2. de morbis; & lib. de internis affectionibus.* 67 ὑπογλωσσίς. 68 Ἴκτερος. 69 Εἰλεος, χορδαψός; *Voyez ci-après, liv. 4. chap. 5.* 70 Εἴλεος ἰκτερώδης. 71 Εἴλεος αἱματώδης. 72 Φλεγμονὴ, *Phlegmon.* Ce mot marque une espece de tumeur, dans les auteurs Grecs plus nouveaux qu'Hippocrate. 73 Βλησπισμὸς, ῥιπτασμὸς, ἀλύκη, ἀλυσμὸς. 74 Ψελλισμὸς, ἰσχνοφωνίη. 75 Ceux qui ont ce défaut sont appellez ταχυγλωσσότεροι. 76 Λέπρη. 77 Λήθαργος. 78 Λεύκη, λεῦκαι. 76 Λειεντερίη. 80 Ὀσφύος πόνοι. 81 Σταφύλη. 82 Γαργαρέων ἀνεσπασμένος. 83 Κίονες σηπόμενοι. 84 Ἐκπτώσεις, ἐξαρθρήματα, ἐξαρθρώματα, διαστρέμματα.

Siecle xxxvj.

M.

85 MAchoire sphacelée, & qui tombe en suite d'un mal de dents, & après avoir été chargée d'excrescences de chair. Maladie sacrée, Maladie d'Hercule; Grande Maladie; Mal Caduc; Haut mal; *Voyez Epilepsie.* Maladie Dessechante; Maladie Ructueuse; Maladie des Veines Caves; Maladie des Hypochondres; Maladie Corrompante; Maladie Epaisse, Maladie des Scythes; Maladie Livide; Maladie Noire; Maladie appellée Souci; Maladie Phénicienne; *Voyez dans les classes suivantes.* Maladie des Vierges; *Voyez Vierges.* Maladie des femmes grosses, qui ont l'appetit dépravé; *Voyez Appetit.* Manie; *Voyez Fureur.* 86 *Matrice*; Plusieurs maladies de la Matrice; 87 Ses Egarements; ou ses changemens de lieu. 88 Chute de la Matrice. Suffocation de Matrice. 89. Enflure de la Matrice, causée par des eaux ou par des vents; *Voyez Hydropisie.* Excrescence de chair qui vient à l'entrée du col extérieur de la Matrice; *Voyez Parties honteuses.* Tumeur & dureté de l'orifice de la Matrice. Clôture du même orifice, causant la stérilité, ou la suppression des menstrues. Repli & Contorsion de cet orifice. Le même orifice trop ouvert. Matrice purulente, enflammée; pleine de pituite; ulcerée; chancreuse, &c. *Voyez ci-après la cure des maladies des femmes, dans le chap. 27.* 90 Mélancholie; ou Maladies Mélancholiques. 91 Menstrues trop abondans. 92 Menstrues en petite quantité. 93 Menstrues sans couleur. 94 Menstrues sans mélange. 95 Menstrues retenus. 96 Menstrues purulents. Menstrues semblables à des membranes; ou à des filets d'araignées; pituiteux; ichoreux; noirs; grumeleux; acres; bilieux; salez; qui remontent vers les mammelles &c. *Voyez Flus, & Purgations.* 97 Mole; *Masse de chair qui se forme dans la matrice.* 98 Mules.

N.

99 NEphrétique; *Maladie des Reins accompagnée de douleurs, suppression d'urine, & autres accidents.* (*Voyez Calcul.*) Nez; Humidité extraordinaire du Nez; *Espece de Fluxion*; *Voyez Coryza.* 1 Nombril enflammé, ulceré, & ouvert dès la naissance. 2 Nyctalopie; *Maladie de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour.*

O.

3 OEdeme; *Enflure, & Tumeur en géneral.* (*Voyez Tumeur.*) Omentum; Chute de l'Omentum dans l'aine; *Voyez Tumeurs.* 4 Ophthalmie; *Inflammation des yeux*, humide, & seche. 5 Opisthotonos; *Espece de convulsion où le corps*

85 Τῆς γνάθε σφακελισμὸς. *Vide. Epidemic. lib. 5. sect. 7.* 86 Τὰ ὑστερικά. C'est un nom commun à toutes les maladies de la matrice; mais il marque aussi en particulier *la suffocation de matrice.* 87 Πλάναι τῶν ὑστερέων. 88 Ἔκπτωσις τῆς ὑστέρας 89 Πνὶξ ὑστερικὴ. 90 Μελαγχολίη, τὰ μελαγχολικά. 91 Καταμηνίαι ἢ τὰ γυναικεῖα πλείονα. 92 Καταμήνια ὀλίγα. 93 Καταμήνια ἄχρωα. 94 Καταμήνια ἀκρήτως γινόμενα. 95 Καταμήνια ἐκλείποντα. 96 Ἐπιμήνια διέπυα ὑμενώδεα, &c. 97 Μόλη. 98 Χίμετλα. 99 Νεφρῖτις. 1 Ὀμφαλος φλεγμαίνων &c. 2 Νυκτάλωπες; C'est ainsi que sont nommés par Hippocrate ceux qui ont cette maladie, qu'il ne nomme pas elle-même. 3 Οἴδημα. 4 Ὀφθαλμίη, ὑγρὴ, ξηρὴ. 5 Ὀπισθότονος.

corps se plie en arriere. Oreilles ; Tumeurs derriere les Oreilles; *Voyez Parotides.* 6 Oreilles humides des petits enfans. 7 Douleurs d'Oreilles. 8 Bruit & tintement d'oreilles. 9 Orgelet ; *Tubercule , ou petite tumeur qui vient au bord des paupieres.* 10 Orthopnée; *Espece de difficulté de respirer, qui empêche de pouvoir se coucher; Voyez Dyspnée ; Asthme.* 11 Oüie ; Dureté d'oüie ; *Voyez surdité.* *Siecle xxxvj.*

P.

12 PAlais; Abscès & Ulcere rongeant du Palais. Chute & séparation de l'os du palais & des dents; d'où s'ensuit l'enfoncement du nez. 13 Palpitation de cœur. Palpitation des chairs dans toutes les parties du corps. Palpitation entre le nombril & le cartilage qui est vers l'estomac. 14 Paralysie; *Privation du sentiment & du mouvement , universelle , & particuliere.* 15 Paronychie, ou Panaris; *Abscès à la racine des ongles, qui cause beaucoup de douleur.* 16 Parotides; *Tumeurs des glandes qui sont derriere les oreilles. Parties honteuses;* 17 Excressence de chairs à l'entrée des parties des femmes. Pourriture & Chute des chairs des parties honteuses. *Voyez Erysipele.* 18 Paupieres galleuses. 19 Paupieres garnies par dedans & par dehors d'excressences de chair, en forme de figues ou de verrues. Tubercule des paupieres ; *Voyez Orgelet.* 20 Paupieres renversées. 21 Paupieres dont le poil est tourné en dedans. 22 Paupieres collées & jointes ensemble. 23 Peripneumonie ; *Inflammation de poumon.* 24 Périrrhée; *Grande décharge d'humeurs , particulierement par les urines.* 25 Peau qui s'enleve par écailles. 26 Peste , & Maladies pestilentielles. 27 Peur en dormant; Maladie des petits enfans. Phagédéne; *Voyez Ulcere.* Phlegme blanc; *Voyez Leucophegmatie.* Phlegmon ; *Voyez Inflammation.*

 28 Phly-

---

6 Ὤτων ὑγρότητες. 7 Ὤτων πόνοι. 8 Βόμβοι ἐν ὠσὶ, ἦχοι. 9 Κριθὴ ἐν βλεφάρῳ. 10 Ὀρθοπνοίη. 11 Βαρηκοΐη. 12 On trouve la description de cette maladie, au commencement du quatriéme & du sixiéme livre des Epidémiques. 13 Παλμός. 14 Ἀποπληξίη Ce nom est commun dans Hippocrate à *l'Apoplexie*, & à *la Paralysie*; ἀποπληκτὸν τι τοῦ σώματος; *quelque partie du corps qui est devenue paralytique , ou qui a perdu le mouvement & le sentiment.* On y trouve aussi le mot παραλύειν, *relâcher* , en parlant des parties qui sont paralytiques, parce qu'elles se relâchent & se laissent aller, n'ayant plus de maintien. C'est de ce verbe qu'est formé le mot παράλυσις, *paralysie* ; mais je ne le vois pas dans Hippocrate. Il désigne d'ailleurs cette même maladie, ou une espece de cette maladie par le mot παραπληγίη, *Paraplegie* ; par où il semble qu'il ait principalement entendu cette espece de Paralysie particuliere qui arrive à quelque partie du corps en suite d'une Apoplexie ou d'une Epilepsie. C'est comme l'explique Galien. Le mot παραπληξίη marque aussi la même chose , quoi qu'Hippocrate semble lui donner en un endroit un sens different. *Voyez l'Oeconomie d'Hippocrate , de Foësius.* 15 Παρωνυχίη. 16 Τὰ παρ' οὖς φύματα. Hippocrate parle aussi d'une maladie des enfans, qu'il appelle σατυριασμός, *Satyriasme*, qui semble être la même ; & il explique ailleurs ce mot par φύματα παρ' οὖς οἷα τοῖσι Σατύροισιν, *Tumeurs qui viennent derriere les oreilles comme aux Satyres ;* ou plutôt *qui font ressembler aux Satyres* , que l'on peignoit avec les oreilles droites, telles que les ont ceux à qui il vient des tumeurs derriere les oreilles. Il appelle encore ces mêmes tumeurs φῆρια ; parce que les Satyres étoient appellez φῆρες, en langage Ionique. On verra ci-après une autre signification du mot *Satyriasme* dans la Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 6. 17 Κίων ἐν αἰδοίοις. 18 Βλεφάρων ψωρώδεα. 19 Βλεφάρων ἐπιφύσεις, ἢ σῦκα. 20 Βλεφάρων ἐκτροπή. 21 Τρίχωσις 22 Βλεφάρων ξύμφυσις. 23 Περιπνευμονίη. 24 Περιῤῥοίη. 25 Λεποί. 26 Λοιμός. 27 Φόβοι ἐν ὕπνοις.

Siecle xxxvj. 28 Phlyctenes; *sorte de pustules ou d'elevûres en la peau, comme celles qui arrivent* quand on s'est brûlé. 29 Phrenesie. *Fiévre aigue avec grande réverie & de grands emportemens.* 30 Phthsie; *Maladie, du poumon, avec toux, fiévre lente* &c. 31 Phthisie dorsale. 32 Phthisie Nephrétique, ou *qui vient des reins.* 33 Phthisie Ischiadique, ou *qui vient de la hanche.* 34 Phthisie de toute l'habitude du corps. 35 Picquures par tout le corps, & en particulier au bout de la langue. 36 Pithyriase; *Maladie où les cheveux tombent, & où il s'enleve des écailles de la peau de la tête.* 37 Playes. 38 Pleuresie; *Douleur de côté avec fiévre continue, &c.* 39 Pleurésie humide; *où l'on crache.* 40 Pleuresie seche; *où l'on ne crache point.* 41 Pleuresie où l'on a après la mort les côtez livides, comme les ont ceux qui ont été frappez de la foudre. 42 *Poils*; Maladie où les poils de tout le corps tombent. *Voyez Alopécie; Chauveté.* 43 Pollutions nocturnes; *Voyez Semence.* 44 Polype; *Excressence de chair dans le nez.* Poumon enflammé; *Voyez Péripneumonie.* 45 Lobes du poumon en convulsion. Hydropisie du poumon; *Voyez Hydropisie.* Tubercule du poumon; *Voyez Tubercule.* Varice du poumon; *Voyez Varices.* 46 Pourriture des chairs des parties naturelles. Pourriture; *Voyez Gangrene.* 47 Prunelle gâtée. 48 Prunelle blanchâtre; de couleur d'argent; de couleur d'eau marine; de couleur bleüe. 49 Prunelle qui a changé de place. 50 Prunelle qui paroît plus petite, ou plus large, & qui a des angles. 51 Prunelle qui avance par l'oeuil rompu. 52 Cicatrice sur la prunelle. 53 Ulcere de la prunelle. *Voyez Vüe, & Yeux.* Pulsation des Hypochondres; *Voyez Palpitation.* 54 Purgations, qui suivent l'accouchement, arrêtées. 55 Purgations, ou matiere des purgations, remontant jusques au poumon, ou à la tête, & sortant par la bouche, ou par les narines &c. Pustules ou Elevûres de diverses sortes; *Voyez Exanthemes, Terminthi, Epinyctides.* 56 Pustules provenantes d'une sueur acre & mordante, qui ulcere la peau.

R.

57 RAlement. 58 Rate enflammée. 59 Rate élevée, ou enflée. 60 Rate grossie. Reins; *Voyez Nephritis, & Calcul.* Respiration empêchée; *Voyez*

---

28 Φλυκταῖναι. 29 Φρενῖτις. Ce mot vient de *φρένες*, qui est le nom que les anciens Grecs donnoient au *diaphragme*, & qui signifie proprement *l'esprit*, ou *l'ame.* Voyez ci-dessus lib. 3. chap. 3. article 11. 30 Φθίσις, φθίη, φθινώδεα νοσήματα, τῆξις, de φθίνειν, *consumer*, & de τήκειν, *fondre*, parce que dans ces maladies le corps se consume & se fond par maniere de dire. Le poumon est ordinairement le siege de ces mêmes maladies, quoi qu'elles s'attachent aussi à d'autres parties, comme on le verra par les exemples suivans. 31 Φθίσις νωτιάς. 32 Φθίσις νεφριτική. 33 Φθίσις ἰσχιαδική. 34 Φθίσις ἕξιος. 35 Κνιδώσιες διὰ τὸ σῶμα, &c. 36 Πιθυρίασις. 37 Τρώματα. 38 Πλευρῖτις. 39 Πλ. ὑγρή. 40 Πλ. ξηρή. 41 Ceux qui en étoient atteints étoient appellez βλητοὶ, aussi bien que les Apoplectiques. Voyez *Apoplexie.* 42 Μάδισις 42 Ὀνειρωγμοί. Ce nom ne se trouve pas dans Hippocrate; mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, *avoir des songes vénériens.* 44 Πολύπους. 45 Ἄρθρα τοῦ πλεύμονος σπασθέντα. 46 Αἰδοίων σηπεδόνες. *Voyez les maladies de la troisiéme classe.* 47 Ὄψιες διεφθαρμέναι. 48 Κόραι γλαυκούμεναι, ἀργυροειδέες, θαλασσοειδέες, κυανέαι, ἢ κυανώδεες. *Voyez Glaucoma.* 49 Τῆς ὄψιος μετακίνημα. 50 Κόραι αἱ σμικρότεραι φαίνονται, ἢ γωνίας ἔχουσαι. 51 Ὄψις διὰ τοῦ ῥώγματος ὑπερέχουσα. 52 Οὐλὴ ἐν κόρῃ. 53 Κόρης ἕλκωσις. 54 Λοχεία κάθαρσις κατεχομένη. 55 Ce cas est rapporté en quelque endroit par Hippocrate. 56 Ἱδρῶα. 47 Ῥέγχος, κέρχνος. Ce dernier mot signifie *ronflement.* 58 Σπληνῖτις. 59 Σπλὴν ἐπηρμένος. 60 Σπλὴν μέγας.

Voyez Dyspnée; *Orthopnée*; *Asthme*. Rhume; *Voyez Fluxion*. Ronflement; Siecle
Voyez Râlement. 61 Rupture de la poitrine ou du dos. 62 Rupture de quel- xxxvj.
que vaisseau, ou de quelque abscès, au dedans du corps.

S.

63 SAlivation frequente. 64 *Sang*; Vormissement de sang. Grande perte de sang par les selles, dans une fiévre ardente. Perte de sang; *Voyez Hémorrhagie*. Satyriasme; *Voyez Parotides*. 65 Sciatique. *Scrotum*; *Voyez Tumeurs*. 66 *Semence*; Flus de semence, ou de quelque matiere qui ressemble à la semence, & qui sort involontairement; *Voyez Pollutions*. Sommeil profond; *Voyez Carus*; *Catochus*; *Coma*; *Létargie*. Sphacele; Espece de Gangrene; *Voyez Gangrene*. 67 Stérilité; *Voyez Matrice*. Sterteur; *Voyez Ronflement*. 68 Strangurie, *Urine sortant goutte à goutte avec douleur*, *Voyez Dysurie*. Suffocation de matrice, *Voyez Matrice*. 69 Superfœtation. 70 Surdité, *Voyez Oreille*, *Ouïe*.

T.

71 TAches qui viennent aux jambes, pour s'être tenu près du feu. 72 Taches qui viennent au visage, pour avoir été au Soleil. Tayes des yeux, *Voyez Yeux*. 73 Tenesme, ou *Epreintes*. 74 Terminthi, *Especes de pustules*. 75 Testicule grossi ou enflé. Varices, & autres tumeurs des testicules, *Voyez Tumeurs*. 76 Tetanus, *Espece de convulsion où tous les muscles sont tendus, & tiennent le corps droit*. 77 Tête pointue. 78 Mal ou Douleur de Tête. 79 Tête pesante ou chargée. 80 Douleur de Tête, dans laquelle il sort du pus par le nez. Douleur de Tête causé par de l'eau renfermée dans le cerveau, ou au dedans du crane, *Voyez Hydropisie*. 81 Toux. 82 Tremblement. 83 Trenchées. *Voyez Dysenterie*. 84 Tubercules, ou *petites tumeurs*, de diverses sortes. Tubercule de derriere les oreilles, *Voyez Parotides*. Tubercules sur les gencives, *Voyez Gencives*. 85 Tubercule crud du poumon. 86 Tubercule vers la vessie. 87 Tubercule dans le canal de l'urine. 88 Tubercules ou petites tumeurs dures qui viennent au visage. 89 Tubercules durs & pierreux des jointures des goutteux, & qui leur viennent quelquefois à la langue. 90 Tubercules durs vers l'anus, d'où s'ensuit un abscès, & enfin une fistule, qui

 pene-

61 Στῆθος, ἢ μετάφρενον ῥαγὲν On ne sait pas precisément ce qu'Hippocrate a entendu par *μετάφρενον*. Il semble que c'est la partie du dos qui est vis à vis du Diaphragme. 62 Ῥῆγμα. De là vient le mot *ῥηγματίας*. C'est ainsi qu'Hippocrate appelle ceux qui ont quelque vaisseau rompu dans le corps, ou quelque abscès qui s'est ouvert intérieurement. Voyez *Crevasses*. 63 Πτυελισμός. 64 Ἔμετος αἱματηρός. 65 Ἰσχίας. 66 Τὸ γονοειδὲς διελθόν. 67 Ἄτοκοι, καὶ ἄφοροι γυναῖκες; *femmes stériles*. 68 Στραγγουρίη. 69 Ἐπικύημα. 70 Κώφωσις. 71 Φωΐδες. 72 Ἐφηλίδες. 73 Τεινεσμός. 74 Τερμινθοί. 75 Ὄρχις μέγας. 76 Τετανός. 77 Φοξοί; C'est comme on appelle ceux qui ont la tête de cette maniere. 78 Κεφαλαλγίη. 79 Καρηβαρίη. 80 Πύον διὰ ῥινῶν, &c. 81 Βήξ. 82 Τρόμος 83 Στρόφοι, καὶ ἀνειλήσιες. 84 Φύματα, κόνδυλοι, συστρέμματα. 85 Ὠμὸν φῦμα ἐν πλεύμονι. 86 Φῦμα περὶ τὴν κύστιν. 87 Φῦμα ἐν τῇ οὐρήθρῃ. 88 Ἴονθοι. 89 Πῶροι, ἢ ἐπιπωρώματα, ἢ συστρέμματα, ἢ λιθίδια περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν. 90 Περὶ τὴν ἕδρην φῦμα σκληρὸν, &c.

Siecle xxxvj. penetre dans le boyau. 91 Tumeurs & Enflures en géneral; *Voyez Oedeme.* 92 Tumeurs dures. 93 Tumeurs Scrophuleuses; *Voyez Ecroüelles.* 94 Tumeurs de l'aine, du scrotum, ou des testicules, causées par la chute de l'omentum, ou de l'intestin, ou par des varices du testicule, ou par des eaux ramassées dans le scrotum. 95 Typhomanie; *Voyez les maladies de la cinquiéme classe.* Typhus; *Voyez celles de la quatriéme.*

V.

96 VArices; *Veines enflées ou dilatées extraordinairement.* 97 Varice du poumon. 98 Veines bouchées, ou resserrées, qui empêchent le mouvement du sang. 99 Veines qui vomissent du sang sur le cerveau. *Voyez dans les classes suivantes.* 1 Verrues. 2 Vers. 3 Vers ronds & longs. 4 Vers larges & plats. 5 Vers nommez *Ascarides*, qui se trouvent vers l'anus; & quelquefois, dit Hippocrate, dans les parties naturelles des femmes. 6 Vertiges. 7 Vertige tenebreux. 8 Vessie fermée ou bouchée. *Voyez Urine.* Tubercule de la Vessie; *Voyez Tubercule.* Calcul de la Vessie; *Voyez Calcul.* 9 *Vierges*; Maladie des vierges. 10 Ulceres. 11 Ulceres de la tête, qui rendent une humeur de la couleur du miel. 12 Ulceres malins & rongeans. 13 Ulceres fistuleux; *Voyez Fistules.* 14 Ulceres Scrophuleux; *Voyez Ecroüelles & Tumeurs.* 15 Urine retenue; Difficulté d'Urine; Urine sortant goutte à goutte; *Voyez Dysurie; Strangurie.* 16 *Vüe*; Eblouïssement ou affoiblissement de la Vüe. Vüe de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour; *Voyez Nyctalopie.* 17 Perte de la vüe; Aveuglement; *Voyez Paupiere; Prunelle; yeux.*

Y.

18 YEux de travers comme sont ceux des louches. 19 Nuages qui paroissent devant les yeux. Tayes & Cicatrices blanches & d'autres couleurs, qui rendent la vüe trouble. *Voyez Prunelle.* 20 Ongle de l'oeuil. 21 Ulcere de l'oeuil. 22 Oeuil rompu; *Voyez Prunelle.* Yeux enflammez; *Voyez Ophthalmie.* Yeux collez; *Voyez Paupiere.*

Voila quelles sont les maladies du premier ordre. On renvoye à en donner des *définitions* ou des descriptions plus exactes, & à marquer d'autres circonstances touchant leur nature, leurs causes, & leurs signes, quand on en sera à la quatriéme partie.

CHA-

---

91 οἰδήματα. 92 σκληρύσματα. 93 φύματα χοιρώδεα. 94 κῆλαι. C'est le nom géneral qu'Hippocrate donne à ces tumeurs, dont il rapporte les especes qu'on a marquées. 95 τυφομανίη. 96 κίρσοι, ἰξίαι. 97 κίρσος ἐν πνεύμονι. 98 φλεβῶν ἀπόληψις *Voyez Apoplexie.* 99 ὑπερέμετος τῶν φλεβίων περὶ τὸν ἐγκέφαλον. 1 ἀκροχόρδονες 2 ἕλμινθοι, εὐλαὶ, θηρία 3 ἕλμινθοι στρογγύλοι. 4 ἕλμινθ. πλατεῖαι. 5 ἀσκαρίδες 6 ἴλιγγοι. 7 σκοτοδίνη, τὰ σκοτώδεα. 8 κύστις ἀποληφθεῖσα. 9 Cette maladie est décrite par Hippocrate, mais il ne lui donne pas de nom particulier. 10 ἕλκεα 11 κηρίαι, ἄχωρ. *Erotian.* 12 ἕλκεα κακοήθεα. Ceux qu'Hippocrate nomme νομαὶ, & φαγέδαιναι, *qui rongent, & qui mangent*, en sont des especes. 13 ἕλκεα συριγγώδεα. 14 ἕλκεα χοιρώδεα. 15 οὖρον καταχόμενον, &c. 16 ἀμβλυωγμὸς. 17 τύφλωσις, ὀφθαλμῶν στέρησις. 18 ἴλλωσις, ὀμμάτων διαστροφή. 19 νεφέλαι, ἀχλύες, αἰγίδες, ἀργέμων. 20 πτερύγιον. 21 ὀφθαλμοῦ ἕλκωσις. 22 ὀφθαλμὸς ἐρρωγώς.

CHAPITRE IX.

Maladies de la Seconde Classe; *qui n'ont pas conservé les noms qu'Hippocrate leur donne; quoi qu'on les reconoisse par les accidens qu'il leur attribue.*

VOici la description qu'Hippocrate fait de la 1 *Maladie dessechante*. Ceux, dit-il, qui sont atteints de cette maladie ne peuvent demeurer sans manger, ni supporter la nourriture qu'ils prennent. Lors qu'ils sont sans manger leurs entrailles font du bruit, & l'orifice de l'estomac leur fait de la douleur. Ils vomissent tantôt d'une sorte d'humeur, tantôt d'une autre. Ils rendent de la bile, de la salive, de la pituite, des matieres acres; & après avoir vomi, il leur semble qu'ils sont mieux; mais lors qu'ils ont pris de la nourriture, ils sont travaillez de rapports & de rots; ils ont le visage rouge, & une chaleur brûlante. Il leur semble qu'ils doivent beaucoup aller du ventre, mais le plus souvent ils ne rendent que des vents. Ils ont mal à la tête; ils sentent des picqueures par tout le corps, tantôt en une partie, tantôt en l'autre, comme si on les picquoit avec des aiguilles. Ils ont les jambes pesantes & foibles & ils se consument enfin & s'affoiblissent peu à peu. Cette maladie, ajoûte-t-il, est longue; elle ne quitte que dans la vieillesse, supposé que l'on n'en meure pas avant ce temps-là.

Cette description convient assez bien à une maladie que l'on a appellée, dans la suite, *Maladie des hypochondres*. Celle qu'Hippocrate appelle *Maladie ructueuse*, c'est à dire, où l'on rotte frequemment, en est une espece, ou une dépendance; aussi bien que la *Maladie noire*, dont il parle un peu après.

Quant à la maladie qu'il nomme 2 *Souci*, & qu'il dit être très fâcheuse, on la peut ranger sous les maladies *Mélancholiques*, desquelles Hippocrate lui même parle ailleurs, & qu'on a mises entre celles de la Classe précedente. Dans cette maladie, dit-il, on sent comme une épine qui picque les entrailles. Ceux qui en sont atteints sont extremement inquiets; ils fuyent la lumiere & la compagnie; ils se plaisent dans l'obscurité & ils ont peur de tout. La membrane qui sépare le bas du ventre d'avec la poitrine est enflée en dehors; ils souffrent & craignent beaucoup quand on les touche; ils ont des songes terribles, & ils croyent voir à tout coup des objets épouvantables, ou des morts.

CHA-

1 *αὐαντή.*
2 *Φροντὶς νοῦσος χαλεπή; Souci, maladie fâcheuse.*

CHAPITRE X.

Maladies de la troisiéme Classe, *qui sont celles qui n'ont point été designées d'Hippocrate par aucun nom; mais que l'on peut, ou que l'on croit reconoître, sur la description qu'il en donne.*

Hippocrate parlant des accidens qui arrivent à ceux qui ont la *rate grosse*, 1 dit, que leurs gencives se corrompent & que leur bouche sent mauvais. Il ajoûte, que s'il ne leur arrive pas quelque hémorrhagie, & que leur bouche n'ait point mauvaise odeur, ils ont de fâcheux ulceres, & des cicatrices, ou des taches noires aux jambes.

On prétend que c'est ici une maladie qui est aujourd'hui familiere aux peuples du Nord.

Hippocrate faisant 2 ailleurs une description exacte de divers accidens qui accompagnoient une maladie qui étoit devenue Epidémique, & dont il remarque qu'il mouroit plus de personnes qu'il n'en échappoit, dit que ces accidens „ se réduisoient à ceux-ci, des Erysipeles ou des Dartres malignes; des maux „ de gorge avec enroüeure; une fiévre ardente avec phrenesie; des ulceres „ rongeans à la bouche; des tumeurs aux parties honteuses, des ophthalmies; „ des charbons; des émotions de ventre; un grand dégoût; des urines trou- „ bles & en quantité; de l'assoupissement en un temps, des veilles en l'autre; „ point de terminaison entiere & parfaite des maladies, du moins qui fût heu- „ reuse mais un changement qui produisoit des hydropisies & des phthisies. „ *Après avoir débuté de cette maniere, il ajoûte*, qu'en plusieurs de ces mala- „ des de très-petits ulceres dégeneroient en dartres ou en erysipeles, qui ga- „ gnoient toutes les parties du corps; qu'il en venoit particulierement autour „ de la tête aux sexagenaires, pour peu qu'ils négligeassent leur mal. Dans le „ temps même qu'on faisoit actuellement des remedes pour ces maladies, il „ survenoit des inflammations & des dartres, qui se rendoient fort commu- „ nes. Ces dartres venant à s'abscéder & à suppurer, on voyoit tomber à plu- „ sieurs les chairs, les tendons, & les os; & ce qui couloit de ces ulceres n'é- „ toit point semblable à du pus; c'étoit une pourriture toute particuliere, de „ diverses couleurs, & fort abondante. Ceux auxquels il arrivoit quelque chose „ de pareil, autour de la tête, avoient cette partie pelée particulierement vers „ le menton, & les os tout à fait nuds, qui tomboient même en partie. Ces „ accidens étoient quelquefois avec fiévre, & quelquefois sans fiévre; & ils „ faisoient pour l'ordinaire plus de peur que de mal; du moins à ceux en qui „ ces matieres venoient à se cuire ou à produire une bonne suppuration, car „ ils en échappoient la plûpart. Mais ceux dont l'érysipele ou l'inflammation „ ne suppuroit point, mouroient presque tous. En quelque partie que ces „ érysipeles vinssent, la même chose arrivoit. A quelques-uns le bras s'écouloit „ tout entier, c'est à dire, se dénuoit ou se dépouilloit entierement des chairs qui

1 *Prorrhetic. lib.* 2.
2 *Epidemic. lib.* 3. *Sect.* 3.

„ qui le couvroient. A quelques autres les côtez, ou quelque endroit du devant Siecle
„ ou du derriere du corps étoit exposé à un semblable mal. Il arrivoit même xxxvj.
„ quelquefois que la cuisse entiere, la jambe, ou tout le pied restoient tout à
„ fait dégarnis de chair. Mais ceux, dont le bas ventre, ou les parties honteuses
„ étoient atteintes de ce mal, souffroient plus que tous les autres.

J'ai rapporté tout au long la description de cette maladie, afin qu'on puisse la conferer avec quelques autres dont on parlera dans la suite, & qui ont été regardées comme nouvelles, & comme n'ayant point été conues du temps d'Hippocrate, ni même fort long-temps après lui; quoi qu'elles se trouvent accompagnées d'accidens, qui ont du rapport avec ceux qu'on a touchez. Il se trouvera encore d'autres exemples de maladies, que l'on a crû nouvelles par rapport à celles qui sont décrites par Hippocrate, ou que l'on prétend avoir seulement commencé en un certain temps. C'est ce que nous examinerons à mesure que l'occasion s'en présentera; & c'est principalement dans cette vûe que nous avons crû devoir rapporter les noms & les descriptions des maladies, qui se trouvent dans les écrits de cet ancien Médecin, afin, comme nous l'avons déja dit, qu'on puisse conferer ces descriptions avec celles qui suivront, & voir les changemens qui peuvent être arrivez, à l'égard de quelques-uns de ces noms.

On peut mettre dans cette Classe cette maladie particuliere aux Scythes, de laquelle Hérodote fait mention, & qu'il attribue à la colere de Venus Uranie, dont ces peuples avoient pillé le temple. Voici ce qu'Hippocrate en a écrit. [3] Plusieurs, dit-il, d'entre les Scythes deviennent eunuques, font tout ce que les femmes ont accoûtumé de faire, & parlent ou discourent comme s'ils étoient des femmes, d'où vient qu'on les appelle efféminez. Les habitans du païs, qui rapportent [4] à Dieu, ou à la Divinité, la cause de cette maladie, ont de la véneration pour ces personnes-là, & leur rendent une espece de culte, craignant que pareille chose ne leur arrive. Pour moi, continue Hippocrate, je crois que ces maladies sont divines, aussi bien que toutes les autres, & qu'il n'y a point de maladie qui soit plus divine ou plus humaine l'une que l'autre; mais qu'elles sont toutes divines, que chacune a sa nature particuliere, & qu'il n'y en a point où la Nature n'ait part. Je dirai donc de quelle maniere je pense que vient cette maladie. Les Scythes sont sujets à de certaines [5] fluxions sur les jointures, qui sont fort opiniâtres & qui durent long-temps; ce qui leur arrive parce qu'étant incessamment à cheval, ils ont toûjours les jambes pendantes. Quand ce mal est à son période ils deviennent boiteux par la contraction de leurs hanches, & on les traite de cette maniere. Dès le commencement de ce mal, on leur ouvre les veines de derriere les oreilles; & le sang coulant en grande quantité, ils s'endorment de foiblesse, & quelques-uns se trouvent guéris à leur réveil. Or il me semble qu'ils se perdent par cette maniere de se faire traiter; car les veines de derriere les oreilles sont d'une telle nature, que ceux à qui on les ouvre deviennent inhabiles à engendrer & c'est ce qui arrive aux Scythes. Quand ils s'approchent donc de leurs femmes, & qu'ils voyent qu'ils ne peuvent pas avoir leur compagnie, ils ne s'en mettent pas d'abord

3 *Lib. de aëre, aquis, & locis.*
4 Il y a en cet endroit Θεὸς sans l'article.
5 Hippocrate appelle ces sortes de fluxions, ou l'effet qu'elles produisent, κέδματα.

Siecle xxxvj.

fort en peine; mais s'appercevans dans la suite que leur foiblesse continue, alors ils s'imaginent qu'ils ont offencé le Dieu, ou la Divinité, & ils lui attribuent la cause de leur disgrace. Ils prennent l'habit de femme; ils avoüent publiquement qu'ils ne sont plus hommes; ils se tiennent avec les femmes, & remplissent les devoirs de ce sexe, ou s'attachent aux occupations ordinaires à ce même sexe. Il faut remarquer qu'il n'y a que les plus riches des Scythes, ou ceux de la plus haute condition qui soient sujets à ce mal, & que les pauvres n'en sont jamais atteints; sans doute parce que les premiers sont presque toûjours à cheval, au lieu que les derniers n'y vont qu'assez rarement. Or si cette maladie étoit plus divine que les autres, elle n'attaqueroit pas seulement les plus riches, elle seroit également commune à tous. Il arriveroit même que les pauvres y seroient plus exposez que les autres, du moins si les Dieux prennent plaisir que les hommes les honorent, & s'ils leur accordent pour cela des graces. Car les riches sacrifient aux Dieux, leur offrent des victimes, les servent, & leur élevent des statues plus souvent que les pauvres, parce qu'ils ont dequoi le faire; au lieu que ceux-ci n'en ont pas le moyen, & qu'ils maudissent même quelquefois les Dieux de ce qu'ils ne leur ont pas donné des richesses; en sorte qu'il seroit plus convenable que les pauvres fussent châtiez de leurs crimes par cette maladie, plûtôt que les riches. Cette maladie est donc veritablement divine, comme je l'ai dit au commencement, mais toutes les autres le sont aussi, & attaquent naturellement tout le monde.

La pensée d'Hippocrate touchant la distinction que les Dieux devoient faire des riches & des pauvres, au sujet des sacrifices, pourroit faire qu'on l'accusât de libertinage, par rapport à sa Religion; mais on auroit autant de raison de blâmer Homere, lors qu'il introduit en divers endroits, Jupiter quittant toutes affaires pour aller prendre un repas, ou pour aller humer la fumée d'un sacrifice chez les Ethiopiens, avec tous les Dieux à sa suite. Il paroît d'ailleurs par ce qu'Hippocrate dit touchant cette maladie, qu'il n'étoit point superstitieux, comme on l'a déja remarqué ci-dessus; & ce qu'il pense sur ce sujet est bien digne du siecle de Socrate, qui étoit son contemporain. Il semble au reste que cette maladie des Scythes s'attachoit plûtôt aux riches qu'aux pauvres, par la même raison qui fait que nous voyons encore aujourd'hui plus de riches *hypochondres*, ou *mélancholiques*, que de pauvres, & qui n'est pas difficile à trouver.

CHAPITRE XI.

Maladies de la quatriéme Classe; *ou qui n'ont point été reconues des Médecins qui sont venus après Hippocrate, ni par la description qu'il en a faite, ni par les noms qu'il leur donne, qui n'ont plus été en usage.*

ENtre les maladies de cette Classe, qui ne sont pas en grand nombre, non plus que celles des deux précédentes, les plus remarquables sont ces deux; 1 *le Typhus*, & 2 *la Maladie Epaisse*; ce sont les noms par lesquels Hippocrate les

1 τύφος.

2 παχὺ νόσημα; *lib. de intern. affectionibus.*

les désigne. Quelques-uns de ses Commentateurs ont crû que la premiere de ces maladies étoit une espece de *Fiévre ardente*, qui cause une aliénation d'esprit, avec étourdissement. On verra par la description s'ils ont rencontré juste. Siecle xxxvj.

Il y a, selon nôtre auteur, de cinq especes de *Typhus*. La premiere est veritablement une fiévre continue, qui abat toutes les forces; qui est accompagnée de douleurs de ventre, & d'une chaleur dans les yeux, qui empêche le malade de regarder fixement quelque chose que ce soit, ne pouvant d'ailleurs répondre à ce qu'on lui demande, à cause de la grande douleur qu'il souffre; si ce n'est lors qu'il est prêt de mourir, qu'il parle & regarde hardiment.

La seconde espece commence par une fiévre tierce, ou quarte, suivie de douleur de tête. Le malade rend beaucoup de salive, & de vers par la bouche. Les yeux lui font de la douleur; le visage lui pâlit; il lui vient une tumeur ou enflure molle aux pieds, & quelquefois par tout le corps. La poitrine & le dos lui font par fois mal; son ventre fait du bruit; il a les yeux farouches; il crache beaucoup, & sa salive s'attache à la gorge, ce qui lui donne une voix de fausset.

La troisiéme se distingue par des douleurs très-vives dans les jointures, & quelquefois par tout le corps. Le sang infecté par la bile se caille & s'arrête dans les hanches; & la bile, qui est retenue dans les jointures, se durcissant comme du tuf, on devient boiteux.

On conoît la quatriéme à une grande tension, élevation & ardeur du ventre, suivie d'une diarrhée; qui conduit quelquefois à l'hydropisie, & qui est aussi quelquefois accompagnée de fiévre.

Enfin la cinquiéme a pour signes une pâleur & une transparence de tout le corps, comme si c'étoit une vessie pleine d'eau, sans qu'il y ait pour cela d'enflure. Au contraire le corps est exténué, sec, & foible, sur tout vers les clavicules, & vers le visage. Les yeux sont fort enfoncez, & le corps est même quelquefois noir. Le malade cligne rarement les yeux. Il cherche ou tâtonne avec les mains sur ses couvertures, comme s'il vouloit prendre des poils de laine ou des pailles. Il se trouve plus chargé après avoir mangé, que lorsqu'il se portoit bien. Il aime l'odeur de la lampe éteinte. Il a souvent des pollutions quand il dort, & la même chose lui arrive aussi en veillant.

Voila pour le Typhus. La *Maladie Epaisse* n'est pas moins particuliere, & il y en a aussi de plus d'une sorte. La premiere est causée par la pituite & par la bile qui se jettent dans le ventre, le font enfler, & sortent par dessus & par dessous comme un torrent. Le malade est saisi de frissons & de fiévre. La douleur passe du ventre à la tête; & quand elle descend jusqu'aux entrailles, elle cause une suffocation. Quelquefois le malade vomit de la pituite aigre, & quelquefois de la pituite salée. Après le vomissement il a la bouche amere; il lui vient des rougeurs aux côtez, accompagnées de chaleurs; & son dos se courbe. Il ne sauroit souffrir qu'on le touche en aucun endroit; & la douleur qu'il sent est si grande que les chairs lui palpitent, ses testicules se retirent, & la chaleur & la douleur passent en même temps jusqu'à l'anus & à la vessie. Il rend des urines épaisses comme sont celles des hydropiques; les cheveux lui tombent de la tête; il a toûjours les pieds froids. Enfin la douleur occupe particulierement les côtez, le dos, & la nucque, & il semble au malade que quelque chose lui court ou lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne quelquefois du relâche, & d'autres fois elle n'en donne point. La peau de la tête devient

Siecle xxxvj. rouge & épaisse. Cette même maladie dure six-ans, & quelquefois jusqu'à dix. Sur la fin le malade sue copieusement, & sa sueur est fort puante. En dormant il a très-fréquemment des pollutions, & la semence qu'il rend est sanglante & livide.

Il semble d'abord qu'Hippocrate décrit ici le *Cholera*, ou quelque espece de *Colique*, mais la suite, comme on voit, n'y a pas grand rapport.

La seconde espece de *maladies épaisses* est produite par la bile seule, qui se jette sur le foye & dans la tête. Le foye s'enfle & presse le diaphragme. La tête & particulierement les temples sont d'abord saisies de douleurs. Le malade n'entend pas bien, & souvent il ne void que fort peu. La fiévre & le frisson surviennent alors; c'est à dire, au commencement du mal, & en ce temps-là on a par fois de grands relâches, d'autresfois on en a de moindres. Plus le mal dure & plus la douleur devient forte; les prunelles se dilatent, & le malade ne void goutte; en sorte que si vous mettez le doit devant ses yeux, il ne l'apperçoit point & ne les cligne point. Que s'il lui reste quelque peu de vûe, il tire incessamment avec les doits les petits flocons de laine qui sont sur ses couvertures, croyant que ce sont des ordures, ou des poux. Mais lorsque le foye s'étend davantage du côté du diaphragme, le malade réve, & s'imagine d'avoir devant les yeux des reptiles, ou des bêtes farouches de toutes les sortes, ou des hommes armez; il veut se battre contre tout cela; il parle, il s'agite, comme s'il étoit à un combat. Si on ne le laisse pas en liberté, il menace; & si on le laisse aller, il tombe; il a les pieds toûjours froids. S'il dort c'est avec des tressaillemens continuels; il est épouvanté par des songes affreux, & à son réveil il raconte tout ce qu'il a fait & vû. D'autres fois il demeure couché tout le jour & toute la nuit, sans dire un mot, ayant la respiration fort pressée. Son délire passe aussi par intervalles; il revient à lui; il répond à toutes les questions qu'on lui fait; il entend tout ce qu'on dit; mais peu de temps après il retombe derechef dans le premier état. Cette maladie attaque principalement les voyageurs, ou ceux qui ayant passé par des lieux inhabitez, ont été effrayez par la vûe de quelque spectre.

La troisiéme espece est causée par la pituite; ce qui se découvre par les rapports qu'a le malade, qui sentent comme s'il avoit mangé des raiforts. Cette maladie, ou la douleur qui l'accompagne, commence par les jambes, d'où elle monte jusqu'au ventre; & se répandant vers les entrailles y cause un grand bruit, qui est suivi d'un vomissement de pituite aigre & pourrie. Mais cette évacuation ne soulage point le malade; il tombe au contraire en réverie, & sent une douleur si inquiétante dans les entrailles, & par fois une douleur de tête si grande & si fixe, qu'il n'entend, ni ne void que fort confusément. Il sue beaucoup, & sa sueur est fort puante, mais il en est soulagé. Il a la même couleur que ceux qui ont la jaunisse. Cette maladie est moins souvent mortelle, que la précedente.

La quatriéme espece tire son origine du [3] *plegme blanc*, & suit les fiévres qui ont duré long-temps. Cette maladie commence par la face, qui s'enfle; elle passe ensuite au ventre, qui s'éleve. On sent une douleur comme si on avoit fait beaucoup d'exercice, & le ventre souffre comme s'il étoit chargé d'un grand fardeau. Les pieds s'enflent aussi. S'il tombe de la pluye sur la terre, le malade ne peut souffrir cette odeur; & s'il se trouve par hazard exposé à cette pluye, &

3 *Voyez ci-dessus, chap. 8.*

& qu'il sente l'odeur de la terre, il tombe d'abord. Cette maladie a des intervalles libres; mais elle est plus longue que la précedente, sa durée est de six-ans. *Siecle xxxvj.*

Voila quelles sont les especes des maladies qu'Hippocrate décrit ici. On ne trouve point que nos Praticiens modernes, ni même ceux d'entre les anciens qui sont venus après lui, ayent décrit aucune maladie particuliere qui fût accompagnée de tant d'accidens tout à la fois, qui ayent si peu de rapport les uns aux autres. Et ce qu'il y a encore de plus singulier c'est qu'Hippocrate, ou l'auteur du livre qu'on a cité, fait quatre ou cinq especes de chacune de ces deux maladies, qui se trouvent si differentes les unes des autres, qu'on ne peut comprendre pourquoi elles se trouvent rangées sous un même genre. C'est ce qui a fait que les Médecins des siecles suivans, qui ont aisément reconu *l'Hydropisie*, par exemple, *la Phthisie*, *la Pleuresie*, aux caracteres qu'Hippocrate leur donne à chacune, ont méconu les deux maladies en question.

On pourroit donc inferer de là, ou que *le Typhus*, & *la Maladie Epaisse* ont cessé, & n'attaquent plus personne aujourd'hui; ou qu'elles n'ont jamais été & que ce sont des maladies feintes, dont la description est faite à plaisir. On ne croit pas devoir s'arrêter à la premiere de ces conjectures, quoi qu'il ne soit peut-être pas impossible que quelques maladies cessent, comme on prétend qu'il en nait en de certains temps de nouvelles; cette question sera traitée ci-après. Il n'y a pas non plus de l'apparence que ceux qui ont décrit ces maladies l'ayent fait pour nous tromper; mais voici de quelle maniere on peut présumer que la chose est allée.

Premierement il faut savoir que [4] la plus grande partie des auteurs, tant anciens que modernes, conviennent que le livre où ces maladies sont décrites n'est point d'Hippocrate; mais que c'est l'ouvrage des Médecins *Cnidiens*, desquels on a parlé dans le livre précedent. Ce qui confirme ce sentiment c'est que Galien remarque expressément que ces Médecins contoient quatre sortes de *Jaunisses*, trois sortes de *Phthisies*, differentes de celles qui sont spécifiées dans la liste des maladies de la premiere Classe, & qu'ils multiplioient de même, sans nécessité, les especes de diverses autres maladies. Or est-il qu'on trouve toutes ces distinctions dans ce même livre, ce qui est une preuve qu'il doit être de la façon de ces mêmes Médecins. Et bien loin qu'Hippocrate en use comme eux, [5] que lui-même a blâmé les Cnidiens de ce qu'ils avoient distingué trop curieusement les maladies; comme si une maladie devoit toûjours avoir un nom different, parce qu'elle differe en quelque petite chose d'une autre, qui se trouve la même quant à l'essentiel, ou aux caracteres qui distinguent réellement les genres ou les especes des maladies. C'est la même erreur dont Galien reprenoit aussi *les Empiriques*, qui, faute de méthode, s'attachoient plûtôt aux symptomes ou aux accidens, dont la varieté peut être infinie, qu'à la maladie elle-même, d'où vient qu'ils multiplioient les maladies à l'infini. Le grand nombre d'especes de *Fiévres*, que l'on trouve dans Hippocrate, & dont nous avons donné la liste dans le Chapitre huitiéme de ce même livre, doit aussi être attribué aux mêmes Cnidiens. L'inutilité de la pluspart de ces distinctions ayant été reconue par les Médecins des siecles suivans, ils ont réduit les especes de fiévres à un beaucoup plus petit nombre, comme on le verra ci-après.

 Le

4 Prosper Martianus, Médecin Romain qui a commenté Hippocrate, sur la fin du siecle passé, est presque le seul qui soit d'un avis contraire.

5 *De Dieta in acutis, lib. ultimo.*

Siecle xxxvj. Le même défaut de méthode qui faisoit faire aux Cnidiens des distinctions sans néceßité, avoit produit l'embarras & la confusion qu'on trouve dans les descriptions du Typhus & de la Maladie Epaisse. En un mot la faute de ces Médecins consiste en ce qu'ils n'ont pas distingué les accidens qui sont propres à de certaines maladies en particulier, & qui en sont inséparables, d'avec ceux qui sont communs à plusieurs. Ce qui peut être venu de ce que ces mêmes Médecins ayant observé tous les accidens qui étoient arrivez à un particulier, pendant plusieurs années qu'il avoit été malade, ils ont rapporté tous ces symptomes à une seule maladie, quoi que ce particulier en eût eu plusieurs successivement, & qui étoient toutes differentes. Une preuve de cela est qu'ils remarquent eux-mêmes que quelques-unes des maladies, qu'ils décrivent, avoient duré jusqu'à dix années. Mais quand ces maladies n'auroient pas été si longues, nous voyons tous les jours des personnes, qui ont des maladies qu'on appelle *compliquées*, c'est à dire, qui ont tout à la fois trois ou quatre maladies differentes. Enfin il se peut que la faute vienne des Copistes, & que ces pieces anciennes ayant passé par les mains d'une infinité de gens, l'on ait confondu & mêlé des observations differentes, sans que les auteurs ayent eu de part à ce désordre.

On peut joindre à ces maladies, celle qui est appellée, *grande maladie des veines caves*, & celle qui est nommée, *Vomissement des veines sur le cerveau*. Ces noms qui avoient été mal imposez, ou qui dépendoient de l'idée particuliere que ces anciens Médecins avoient du corps, n'ayant pas mieux été retenus ni reconus que les précedens.

CHAPITRE XII.

Maladies de la cinquiéme Classe ; *ou qui ont des noms que l'on ne reconoît plus, & qui en même temps ne sont point décrites ; ce qui fait qu'on n'en peut rien dire que par conjecture.*

Hippocrate fait mention d'une maladie qu'il appelle 1 *Maladie Phthinique*. Le rapport qu'il y a entre Phthinique, & Phthisique, a fait croire à quelques Interpretes, qu'il s'agissoit ici de *la Phthisie* ; mais les plus savans convienent qu'il y a une faute, & qu'au lieu de φθινικὴ, il faut lire φοινικίη, *maladie de Phénicie*. Ils appuyent leur sentiment sur ce qu'on trouve ce dernier mot dans les anciens Glossateurs d'Hippocrate, qui ajoûtent, *qu'il a entendu par là une maladie commune dans la Phénicie, & dans les autres païs Orientaux, qui semble n'être autre chose que l'Eléphantiase*. Ce qui confirme cette explication c'est qu'Hippocrate traite dans le même endroit de maladies approchantes, comme sont *la Lepre, les Dartres*, & la maladie appellée *Leucé*. Je remarquerai seulement que Galien, qui est l'auteur du Glossaire qu'on a cité, pourroit s'être trompé à cet égard, en cela seulement qu'il croit que *la maladie de Phénicie*, est la même que celle qu'on a appellé *Eléphantiase* ; au lieu qu'il se peut qu'elle y eût simplement quelque rapport, & que par cette maladie de Phénicie Hippocrate eût entendu

1 *Prorrhetic. lib. 2. sub finem.*

entendu 2 *la Lepre des Juifs*, qui étoit une espece de *Leucé*, & qui pourroit Siecle
avoir quelque chose de commun avec *l'Eléphantiase*, sans que ce fût précisément xxxvj.
la même chose.

Les Glosses d'Hippocrate desquelles on parlera ci-après, fournissent d'autres exemples de maladies, qu'on ne peut non plus conoître que par conjecture; parce que leurs noms ne sont plus en usage, & que d'ailleurs elles ne sont point décrites. Telle est cette maladie qu'Hippocrate appelle 3 *Tangæ*, que l'on croît être une espece de tumeur. Telle est encore celle qu'il nomme 4 *Hippouris*, par où l'on soupçonne qu'il marque une certaine sorte de fluxion longue & opiniâtre, qui se jette sur les parties génitales de ceux qui vont trop long-temps & trop souvent à cheval, ou une foiblesse, ou quelqu'autre incommodité de ces mêmes parties, provenante de la même cause. Celle qu'il nomme 5 *Anémie*, que l'on croit être un gonflement de veines causé par un sang flatueux, ce qui les met en danger de se crever, est aussi du même rang; aussi bien que 6 *la Typhomanie*, que l'on prend pour une maladie qui tient de la Léthargie & de la Phrénésie; & celle qui est appellée 7 *Phéréa*.

CHAPITRE XIII.

Des moyens de conserver la santé.

APrès avoir vû en quoi consistent la santé & les maladies, quel en est le sujet, & quelles en sont les causes, & les differences, il faut premierement dire un mot des conseils qu'Hippocrate donnoit à ceux qui se portent bien; après quoi l'on examinera les moyens, qu'il employoit pour guérir les malades.

L'une de ses principales maximes étoit celle-ci; 1 *que pour entretenir sa santé, il ne faut ni trop se charger de nourriture, ni être paresseux à prendre de l'exercice, ou à travailler.*

Il disoit en second lieu, *qu'il ne falloit point s'accoûtumer à un régime de vivre trop exact, ni trop étudié, ni à manger trop peu*; parce, ajoûtoit-il, *que ceux qui se sont fait une fois cette regle se trouvent très-mal pour peu qu'ils s'en écartent; ce qui n'arrive pas à ceux qui vivent un peu plus irrégulierement, ou avec plus de liberté.*

Il ne laisse pas néanmoins d'examiner avec soin tout ce dont les personnes saines se nourrissoient, en ce temps-là. Sur quoi on ne sauroit s'empêcher de remarquer qu'ils étoient bien moins délicats que nous; ce qui paroît par le soin qu'Hippocrate prend de dire, quelle est la qualité de la chair de *Chien*, de *Renard*,

2 Monsieur Le Clerc doit donner une Dissertation sur la Lepre des Juifs, où l'on pourra s'éclaircir sur cet article.

3 ταγγαὶ, *Epidemic. lib.* 2.

4 ἱππούρις, *Epidemic. lib.* 7.

5 ἀνεμίη, *ibidem.*

6 τυφομανίη *Epidemic. lib.* 4.

7 Φηρέα, *Epidemic. lib.* 6. *sect.* 3. *Voyez ci-dessus, chap.* 8. au mot *Parotides.*

1 ἄσκησις ὑγιείης, ἀκορίη τροφῆς, ἀοκνίη πόνων. *Epidemic. lib.* 6. *sect.* 4. *aphorism.* 20.

Siecle xxxvj. *Renard*, de *Cheval*, *d'Asne*, ce qu'il n'auroit pas fait si ces viandes n'avoient été alors en usage, du moins parmi le peuple. On ne rapportera pas ici ce qu'Hippocrate a écrit, touchant les autres sortes de viandes. Il suffit de savoir qu'il examine presque toutes celles dont on se sert aujourd'hui ; comme sont les herbages, le lait, le petit lait, le fromage, les chairs tant de la volaille que des bêtes à quatre pieds, le poisson, frais & salé, le bled, les legumes, & toutes les sortes de grains dont on se nourrit, aussi bien que les differentes sortes de pain que l'on en fait. Il parle aussi très-souvent d'une espece de nourriture liquide, ou de boüillon, qui se faisoit avec de la *farine d'orge*, ou d'autre grain, que l'on délayoit & que l'on faisoit cuire avec de l'eau. Mais comme cet article regarde aussi la maniere, dont il nourrissoit les malades, on en parlera plus particulierement dans le chapitre qui suit.

Hippocrate n'est pas moins exact, sur la matiere de la *boisson*. Il s'attache premierement à distinguer les bonnes *eaux* d'avec les mauvaises. *Les meilleures*, selon lui, *doivent être fort claires, legeres, sans odeur, ni goût, & puisées de sources qui soient tournées au levant*. Les eaux *salées*, & celles qu'il appelle *dures*, c'est à dire, à mon avis pesantes, & celles qui sont *marécageuses* sont les plus mauvaises, aussi bien que celles qui viennent des *neiges fondues*. Mais quoi qu'Hippocrate fasse toutes ces distinctions, il conseille neanmoins à ceux qui se portent bien de boire de la premiere eau qu'ils rencontrent, ce qui a du rapport avec le conseil qu'il a donné auparavant, de n'être point si exact dans le régime de vie. Il parle aussi, mais en deux mots, des eaux *alumineuses*, ou qui tiennent de *l'alun*, & de celles qui sont *chaudes*, sans s'étendre davantage sur leurs qualitez ou sur leur usage. On void seulement par là qu'il a eu conoissance des *eaux minerales*, quoi qu'il n'en face point mention dans sa pratique, & qu'il ne les ordonne dans aucune maladie.

A l'égard du *vin*, il conseille en quelques endroits de le mêler avec une égale partie d'eau; & Galien remarque qu'Hippocrate regle par là la juste proportion qu'on doit garder dans ce mélange, en sorte, dit-il, que le vin puisse chasser par sa force ce qui nuit au corps, & l'eau contribuer à temperer l'acreté des humeurs. Mais je pense qu'il ne s'agit en ces passages que des cas particuliers qui y sont exposez, & peut-être que c'étoit la plus grande quantité de vin qu'on bût en ces temps-là, où l'on n'en buvoit presque jamais de pur. Aussi voit-on qu'Hippocrate reglant la quantité de vin que l'on doit prendre, par rapport aux differentes saisons de l'année, dit qu'en été on le doit beaucoup tremper, au printemps & en autonne un peu moins, & qu'en hyver on doit 2 moins y mettre d'eau qu'en tout autre temps, ce qui présuppose qu'il en faut toûjours mettre. Il n'y a qu'un seul endroit, à la fin du troisiéme livre de la Diete, où Hippocrate conseille de *boire du vin pur, une fois ou deux*, ou de boire jusqu'à la gayeté, pour se remettre de la fatigue qui suit un travail pénible. Il semble même qu'il conseille de *s'enyvrer*. C'est comme l'ont pris les Traducteurs, & c'est ce qui a donné, occasion aux débauchez de dire qu'Hippocrate veut que l'on s'enyvre une ou deux fois par mois. Mais il faut traduire le mot μεθυσθῆναι par, *boire du vin pur*, comme le traduit Monsieur Dacier, ou par *boire beaucoup*, ou *boire jusques à la gayeté*; sans toutefois s'enyvrer, comme on l'explique dans le passage du deuxiéme chapitre de l'Evangile

2 Οἶνος ὡς ἀκρητέστατος; c'est à dire *le vin le moins trempé qu'il se puisse*; ce qui est opposé à ce qu'il appelle οἶνος ὑδαρέστατος; *du vin extremement trempé*.

l'Evangile de S. Jean, où le même mot se rencontre. Hippocrate distingue d'ailleurs les diverses sortes de vins qui étoient alors en usage, & marque exactement leurs qualitez. Siecle xxxvj.

L'Exercice qu'il conseille, tant à ceux qui se portent bien, qu'aux valétudinaires, devoit être pris selon les regles & avec les précautions qu'il marque, & qui sont les mêmes qu'on a touchées, en passant; lors qu'on a parlé d'Herodicus, que l'on a dit avoir été l'auteur de la *Médecine Gymnastique*, ou de *l'Art de s'exercer pour la santé.* Sur quoi il faut remarquer qu'Hippocrate lui même, dans ses trois livres intitulez, *de la Diete*, & dans le livre *des Songes*, qui est une suite des précédens, prétend que c'est à lui que l'on a l'obligation de la même chose, je veux dire d'avoir inventé la Gymnastique, qui renferme la Diete. Mais ces livres ont été regardez, déja du temps de Galien, comme étant d'un autre auteur, & on les attribuoit alors, selon la remarque du même Galien, à *Euryphon*, à *Phaon*, à *Philistion*, à *Ariston*, ou à quelqu'autre des Médecins qui ont vecu à peu près du temps d'Hippocrate. Si j'osois joindre mes conjectures à celles-là, je dirois que les livres en question pouvoient être *d'Hérodicus*; qui a passé, du consentement de toute l'Antiquité, pour l'Inventeur de la Gymnastique Médicinale, comme on l'a vû cidessus.

Quoi qu'il en soit, les conseils de l'auteur de ces livres, par rapport à l'art dont on vient de parler, roulent sur les differens temps qu'on doit prendre pour se promener, ou pour s'exercer de quelqu'autre maniere, & sur l'état où l'on doit être avant que de l'entreprendre, si ce doit être à jeun, ou après avoir pris de la nourriture, le matin, ou le soir, à l'air, au soleil, ou à l'ombre, s'il faut être nud, c'est à dire, sans manteau, ou s'il faut être habillé, quand il faut aller lentement, & quand il est nécessaire d'aller plus vîte, ou de courir; le tout par rapport aux differens âges, & aux differens temperamens, & dans la vüe de diminuer le trop d'embonpoint, de dissiper les humeurs, ou d'en tirer quelqu'autre avantage.

La *lutte* même, quoi que ce soit un exercice violent, entroit en conte avec les autres. Il est encore parlé au même endroit d'un jeu de mains & de doits, que l'on jugeoit utile pour la santé, & qui étoit appellé *Chironomie.* Il y est aussi fait mention d'un exercice qui se faisoit autour d'une espece de Ballon suspendu qu'on nommoit *Corycus*, & qu'on poussoit de toute sa force avec les mains. On peut consulter sur tout cela Mercurial qui traite à fond de ces matieres. Et comme l'on a vû ci-devant que *les Bains* étoient compris dans la Gymnastique, aussi bien que la coûtume de se faire froter, & de se faire oindre, on trouve dans cet auteur tout ce qui regarde ces anciennes pratiques. Mais Galien remarque, à l'égard des Bains, qu'ils n'étoient pas encore bien communs du temps d'Hippocrate, ce qu'il recueuille d'un passage de cet auteur, où il dit, 3 *qu'il y a peu de maisons où l'on trouve les choses nécessaires pour la commodité du Bain.* On verra dans le chapitre suivant ce qu'Hippocrate pensoit du Bain & de ses utilitez.

Au reste, comme la santé ne dépend pas seulement du bon usage de *la nourriture*, & de *l'exercice*, ou du *repos*, & qu'il est d'ailleurs important d'avoir des regles pour les autres choses dont on a parlé ci-devant, en traitant des causes de la santé, comme sont *le sommeil*, ou *les veilles*; *l'air*, & *les autres*

3 *De Diæta in acutis.*

Siecle xxxvj. *corps qui nous environnent*; ce qui doit *sortir de nôtre corps*, ou y *être retenu*, & enfin *les passions*; la conservation, dis-je, de la santé dépendant de toutes ces causes, Hippocrate n'a pas manqué de donner des préceptes sur tout cela.

Pour commencer par les choses qui doivent sortir de nôtre corps, ou y être retenues, il vouloit qu'on eût un grand soin de ne pas amasser ou garder trop long-temps les excremens. Outre l'exercice dont on vient de parler & qui en consume une partie, il vouloit que l'on excitât ou que l'on réveillât la Nature, lors qu'elle ne travailloit pas à l'expulsion du reste, ou que l'on ôtât les obstacles qui l'empechoient d'agir. Il employoit premierement pour cela des viandes propres à relâcher; & quand ce moyen ne suffisoit pas, il vouloit qu'on se servît de *lavemens*, & de *suppositoires*. La matiere dont il composoit des lavemens, pour les personnes exténuées & maigres, c'étoit du lait & des choses onctueuses qu'on mêloit avec de la décoction de pois chiches; au lieu que pour ceux qui étoient replets, il se servoit seulement d'eau marine, ou d'eau salée. On verra dans le chapitre seixiéme d'autres compositions de lavemens, & d'autres particularitez touchant ce remede. L'on y parlera aussi des suppositoires & de la maniere de les préparer.

Hippocrate conseilloit encore, comme un grand preservatif contre les maladies, *les vomitifs*; qu'il faisoit prendre une ou deux fois le mois, pendant l'hyver & le printemps. Les plus simples de ces vomitifs se faisoient avec de la décoction d'hyssope, y ajoûtant un peu de vinaigre & de sel. Il faisoit prendre cette boisson à jeun à ceux qui avoient beaucoup d'embonpoint; au lieu que ceux qui étoient maigres la prenoient après avoir soupé, ou disné. Mais comme les vomitifs sont des remedes, qui servent aussi dans les maladies; on en parlera encore ci-après en même temps que des purgatifs.

Le coït est utile, selon Hippocrate, pourvû que l'on consulte ses forces, & que l'on n'aille pas à l'excès, qu'il blâmoit toûjours en toutes sortes de rencontres; & qu'il vouloit aussi qu'on évitât, par rapport au sommeil & aux veilles.

On trouve aussi dans ses écrits diverses remarques, touchant le bon & le mauvais *air*. Il fait voir que la bonne ou la mauvaise disposition de l'air dépend non seulement des divers climats, mais de la situation de chaque lieu en particulier qu'il examine à cet égard avec soin. Ce n'est pas qu'il prétende insinuer que l'on doive être trop scrupuleux sur cet article, ou qu'il veüille obliger chacun à quitter son lieu natal, ou celui où l'on est établi, pour en chercher un meilleur, ce qui troubleroit toute la societé; mais c'est pour faire conoître aux Médecins quelles sont les maladies qui doivent regner en un endroit plutôt qu'en un autre, afin qu'ils tâchent de les prévenir, ou qu'ils s'étudient à y apporter du remede, & qu'ils apprennent à conter sur la diverse situation des lieux, par rapport à la santé & aux maladies.

Hippocrate reconoissoit enfin le bon & le mauvais effet des *passions*, & il vouloit qu'on se moderât beaucoup à cet égard.

CHAPITRE XIV.

Pratique d'Hippocrate, ou sa maniere de traiter les maladies. Maximes generales sur lesquelles cette Pratique est fondée.

Si l'on fait réflexion sur ce que nous avons dit ci-devant, du pouvoir qu'Hippocrate attribuoit à la *Nature*, par rapport à l'économie animale, & aux maladies en particulier, dont la Nature est, selon lui, l'arbitre & le juge; les terminant dans un certain temps limité & par des mouvemens reglez, comme nous l'avons remarqué en parlant des *Crises*, on en inferera d'abord qu'il devoit se contenter d'être spectateur des efforts de la Nature; sans en faire beaucoup de son côté, pour l'aider en cette rencontre.

On sera même confirmé dans cette pensée, si l'on consulte les livres intitulez *des maladies Epidémiques*, qui sont comme les journaux de la pratique d'Hippocrate; car il en résultera que cet ancien Médecin ne fait le plus souvent autre chose que décrire les accidens d'une maladie, & ce qui est arrivé à chaque malade jour par jour, jusqu'à sa mort ou à son rétablissement, sans parler d'aucun remede. Il n'est pas néanmoins absolument vrai qu'il n'en fit jamais point, comme on le reconoîtra par la suite; mais il faut convenir qu'il en faisoit très-peu, par rapport à ce qui s'est pratiqué dans les siecles suivans. On verra quels sont ces remedes, après que l'on aura rapporté en abregé les principales maximes, sur lesquelles ils sont fondez.

Hippocrate disoit en premier lieu, *que les contraires, ou les opposez, sont les remedes de leurs opposez*; C'est à dire que supposé que de certaines choses soient opposées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique cette maxime dans l'aphorisme où il dit; *que l'évacuation guérit les maladies qui viennent de replétion, & la replétion celles qui sont causées par l'évacuation.* Ainsi, le chaud détruit le froid, & le froid le chaud &c.

Il disoit secondement que la Médecine est *une addition de ce qui manque, & une soustraction, ou un retranchement, de ce qui est superflu*; axiome qui se trouve aussi expliqué par celui ci; *Il y a*, dit nôtre auteur, *des sucs, ou des humeurs, qu'il faut en de certaines rencontres vuider, ou faire sortir du corps, ou les dessecher, & d'autres qu'il faut remettre dans le corps, ou faire qu'elles s'y produisent derechef.*

Quant à la maniere de s'y prendre, pour *ajoûter* ou *retrancher*, il avertit en géneral, *que l'on doit se garder de vuider, ou de remplir, tout d'un coup, ou trop vîte, ou trop abondamment, & qu'il est même dangereux de réchauffer, ou de refroidir subitement, ou plus qu'il ne faut, tout ce qui va à l'excès étant ennemi de la Nature.*

Hippocrate reconoissoit en quatriéme lieu; *qu'il faut tantôt* dilater, *& tantôt* resserrer, *dilater ou ouvrir* 4 *les passages par lesquels les humeurs se vuident naturellement, lors qu'ils ne sont pas suffisamment ouverts, ou lors qu'ils se ferment; & au contraire resserrer ou étressir les passages relâchez, lors que les sucs qui y passent*

4 Ἀἰ ἔφοδοι.

Siecle xxxvj. *sent n'y doivent point passer, ou qu'il en passe trop.* Il ajoûte, *qu'il est des occasions où l'on doit* adoucir; *qu'il en est d'autres où il faut* endurcir, *& d'autres où il faut* ramollir; *d'autres où il faut* rendre plus mince *ou* plus subtil, *& d'autres où il faut* épaissir; *d'autres où l'on doit* exciter *ou* reveiller; *& d'autres enfin où l'on est obligé de* rendre engourdi *ou* d'ôter le sentiment; *le tout par rapport aux humeurs, ou aux parties solides du corps.*

Il donne cette cinquiéme leçon; *qu'il faut prendre garde au cours que les humeurs prennent, d'où elles viennent, où elles vont; & en conséquence de cela, lors qu'elles vont où elles ne doivent pas aller, qu'on leur fasse* 5 prendre un détour, *ou qu'on les conduise d'un autre côté, à peu près comme on détourne les eaux d'un ruisseau. Ou, en d'autres occasions, qu'on tâche de* 6 rappeller *ou* faire retourner en arriere *ces mêmes humeurs, attirant enhaut celles qui se portent embas, & embas, celles qui se portent enhaut.*

Il remarque en sixiéme lieu, *que l'on doit faire sortir par des voyes convenables ce qu'il faut necessairement qui sorte, & qu'on doit prendre garde que les humeurs, qui sont une fois sorties des vaisseaux, n'y entrent pas derechef.*

Voici un septiéme précepte; *Quand on fait,* dit nôtre auteur, *quelque chose selon la raison, quoi que le succès ne réponde pas toûjours, on ne doit point aisément ou trop viste changer de maniere d'agir, tant que les raisons que l'on a eües au commencement subsistent.* Mais comme cette maxime peut quelquefois tromper, en voici une huitiéme, qui lui sert de correctif, ou de limitation. *Il faut,* dit Hippocrate, *faire une grande attention* 7 *à ce qui soulage, & à ce qui fait du mal; à ce qu'on supporte aisément; & à ce qu'on ne sauroit souffrir.*

Le neuviéme conseil est un des plus importans; 8 *Il ne faut rien faire témerairement. Il faut quelquefois se reposer, ou demeurer sans rien faire. De cette maniere, si vous ne faites point de bien au malade, vous ne lui faites du moins point de mal.*

Aux extremes maladies il faut, selon Hippocrate, *des remedes extremes. Ce que les médicamens ne guérissent pas, le fer le guérit; ce que le fer ne guérit point, le feu le guérit; mais ce que le feu ne peut guérir, doit être regardé comme incurable.* Enfin nôtre auteur avertit, *qu'on ne doit pas entreprendre les maladies désesperées, cela étant au dessus des forces de la Médecine.*

Voila dix ou onze maximes, des plus génerales de la Pratique d'Hippocrate, qui supposent toutes ce grand principe qu'il a posé au commencement, *que la Nature guérit elle-même les maladies.*

CHAPITRE

5 *παροχετεύειν, Derivare.*
6 *ἀντισπᾶν, Repellere.*
7 *ἃ ὠφελέει, ἃ βλάπτει, τὸ εὔφορον, τὸ δύσφορον.*
8 Epidemic. lib. 6.

CHAPITRE XV.

Des Remedes qu'Hippocrate mettoit en usage, & premierement de la Diete, *ou du* Régime de vivre.

LA Diete étoit le premier, le principal, & souvent le seul remede qu'Hippocrate employoit, pour remplir la plufpart des vües qu'on a touchées. Par ce moyen il opposoit l'humide au sec, le chaud au froid; il ajoûtoit ou suppléoit à ce qui manque; il diminuoit du superflu &c. Et, ce qui est, selon lui, le point le plus considerable, il soûtenoit la Nature; il l'aidoit à surmonter la cause du mal, en un mot il la mettoit en état de faire d'elle-même tout ce qu'il faut pour la guérison des maladies.

La *Diete des malades* est un remede qui est tellement propre à Hippocrate, qu'il n'a pas moins voulu passer pour en être l'Inventeur, que de celle des personnes qui sont en santé, dont on a traité ci-devant. Et pour mieux faire voir que c'est un remede nouveau, il dit expressément, 1 *que les Anciens*, c'est à dire tous les Médecins qui l'avoient précedé, *n'avoient presque rien écrit touchant la Diete des malades, ayant omis cet article, qui étoit neanmoins l'un des plus essentiels de l'art.* La maniere dont on a vû qu'Esculape & ses fils traitoient leur malade, par rapport à cela, est une preuve qu'Hippocrate disoit la verité; & l'on peut joindre à son témoignage celui de Platon, qui tâchoit même de justifier à cet égard la conduite de ces premiers Médecins, comme on l'a remarqué dans le même endroit. En sorte que ce que Pline a dit 2 qu'Hippocrate étoit l'Inventeur de la Médecine *Clinique*, se peut dire à plus juste titre, ou peut être expliqué de la Médecine *Diétetique*; nom qui fut donné à la plus noble partie de tout l'Art, en suite du partage qui se fit de ce même art quelques siecles après, comme on le verra en son lieu; ce qui marque combien l'on contoit en ces anciens temps sur le secours que les malades tirent d'une bonne conduite par rapport au boire & au manger. Le seul des anciens Médecins, ou de ceux qui sont venus avant Hippocrate, qui lui pût disputer autant qu'il nous paroît, l'invention de la Diétetique, c'est 3 *Hérodicus*, à qui Platon semble l'attribuer dans le passage qu'on a cité ci-devant; mais il y a de l'apparence qu'Hérodicus n'avoit fait qu'ébaucher ce qui regarde cet art, qu'Hippocrate amena en suite à sa perfection, du moins selon qu'on en a jugé.

Dans les maladies *Chroniques*, Hippocrate nourrissoit ses malades d'une maniere, & dans les *aigues* d'une autre. Dans ces dernieres, qui sont celles qui demandent particulierement de l'exactitude par rapport à la nourriture, il préferoit la *liquide* à la *solide*, sur tout quand il y avoit de la fiévre. Il employoit pour cela une espece de *bouillons d'orge mondé*, auxquels on donnoit alors le nom

1 *De diæta in acutis.*
2 *Voyez ci dessus, chap.* 1 *& Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 12.
3 *Voyez liv.* 3. *chap.* 13. *& liv. chap.* 8.

Siecle xxxvj. nom de 4 *ptisane*, qui étoit commun tant à ces boüillons, qu'à la farine du grain dont on les composoit. Voici de quelle maniere les Anciens apprêtoient la ptisane; ils faisoient premierement tremper l'orge dans de l'eau, jusqu'à ce qu'il s'enflât; & ils le faisoient en suite secher au soleil, & le battoient pour en ôter l'écorce. Après cela ils le faisoient moudre; & ayant fait long-temps boüillir la farine dans de l'eau, ils l'exposoient au soleil, & quand elle étoit seche ils la serroient. C'est proprement cette farine ainsi préparée qu'ils appelloient *ptisane*. On faisoit bien à peu près la même chose avec du *froment*, du *ris*, des *lentilles* & d'autres grains, mais on nommoit ces ptisanes du nom de ces mêmes grains, *ptisane de lentilles*, de *bled* &c. au lieu que la ptisane d'orge s'appelloit simplement *ptisane*, par excellence. Lors qu'on vouloit s'en servir, on en faisoit boüillir une partie dans douze ou quinze parties d'eau, & quand elle commençoit à s'enfler en cuisant, on y ajoûtoit un filet de vinaigre, avec un peu d'huile & de sel, & par fois un peu d'aneth, ou de porreau, pour corriger ce que la ptisane avoit de gluant, & empêcher qu'elle ne remplît de vents. Hippocrate propose ce boüillon pour les femmes, qui ont des douleurs de ventre après l'accouchement; 5 *Faites cuire*, dit-il, *de la ptisane, avec du porreau & de la graisse de chevre, & en donnez à l'accouchée.* On ne trouvera pas ce ragoût fort étrange, si l'on fait réflexion sur ce que nous avons dit ci-devant de la maniere de vivre de ces temps-là.

Il préferoit la ptisane à toute autre sorte de nourriture, dans les fiévres; parce, disoit-il, qu'elle adoucit & qu'elle humecte beaucoup, outre qu'elle est de facile digestion. S'il s'agissoit d'une fievre continue, il vouloit, qu'au commencement on donnât au malade de la ptisane qui fût médiocrement épaisse; & qu'on diminuât ensuite peu à peu la quantité de la farine d'orge, à mesure qu'on approchoit des jours où le mal doit être à son plus haut période. Alors il ne nourrissoit le malade, qu'avec ce qu'il appelloit 6 *le suc de la ptisane*, c'est à dire, *de la ptisane coulée*; afin que la Nature étant en partie déchargée du soin de cuire les alimens, elle pût plus aisément surmonter la maladie.

Pour ce qui est de la quantité de la nourriture & du temps de la donner, il faisoit prendre deux fois le jour de la ptisane aux malades, qui faisoient deux repas par jour dans leur santé; ne jugeant pas qu'ils en dûssent prendre plus souvent étant malades, que lors qu'ils se portoient bien. Il n'osoit pas même d'abord accorder de la nourriture deux fois le jour à ceux qui ne mangeoient qu'une fois le jour en santé, mais il vouloit qu'on y vint peu à peu. Dans les accès de fiévre, il n'en donnoit point du tout; & dans les maladies où il y a des redoublemens, il ôtoit la nourriture pendant ce temps-là. Il nourrissoit plus les enfans, & moins les hommes faits, ou les vieillards; donnant neanmoins beaucoup à cet égard à la coûtume de chaque particulier, ou à celle du païs.

Mais quoi qu'il ne fût pas d'avis de nourrir trop les malades, de peur d'entretenir leur maladie, neanmoins il faut remarquer qu'il n'étoit point du sentiment de quelques

4 πτισάνη, de πτίσσειν, qui signifie *broyer*, ou *ôter l'écorce*.

5 *Lib. de dentitione.*

6 πτισάνης χυλὸς. On se nourrissoit aussi anciennement de boüillons faits avec pece de *grains*, ou de farine formée en *petits grains*, qu'on appelloit en Grec c'est à dire, *grain*, & en Latin *Alica*. Voyez ci-après Part. 2. liv. 4. sect. 1. ch

quelques Médecins de son temps qui leur ordonnoient une longue abstinence, sur tout au commencement des fiévres. La raison qu'il en apportoit, c'est que par cette méthode on les affoiblissoit extrémement pendant les premiers jours de la maladie, ce qui obligeoit en suite de leur donner plus de nourriture qu'il n'en falloit dans le gros du mal; qui, selon lui, est le temps qu'il en faut le moins donner. Il reprochoit aux Médecins qui en usoient de cette maniere, 7 *qu'ils dessechoient leurs malades comme des harangs avant qu'il en fût temps, & qu'ils les faisoient mourir de faim.* Siecle xxxvj.

Hippocrate choisissoit d'ailleurs dans les maladies aigues, & particulierement dans les fiévres, des nourritures qui raffraichissent & humectassent, & il propose entr'autres la *blete*, la *citroüille*, le *melon*, les *arroches*, & la *patience*. Il nourrissoit de cette maniere ceux qui étoient en état de manger, ou de prendre quelque chose de plus que de la ptisane.

8 La boisson la plus ordinaire qu'Hippocrate donnoit aux malades étoit faite de huit parties *d'eau* sur une de *miel*; dans de certaines maladies, on y ajoûtoit un peu de 9 *vinaigre*. On avoit aussi alors une autre espece de bruvage approchant de celui, dont on a dit ci-devant que l'un des fils d'Esculape beuvoit étant blessé. 10 Ce bruvage étoit plus ou moins composé & se faisoit differemment selon les maladies. On en trouve 11 une description proposée pour un Phthisique, dans laquelle il entre de la *rue*, de *l'aneth*, du *séleri*, de la *coriandre*, du *vin rouge âpre*, de *l'eau*, de la *farine de froment*, & de celle *d'orge*, avec du *vieux fromage de chevre*.

Hippocrate n'approuvoit pas qu'on ne donnât que de l'eau aux malades; & quoi qu'il leur ordonnât souvent les boissons, dont on vient de parler, il ne leur défendoit pas toûjours 12 le vin. Il en accordoit même quelquefois l'usage dans les maladies aigues & dans les fiévres, pourvû qu'il n'y eût ni réverie, ni douleurs de tête. La quantité d'eau qu'il vouloit qu'on y mît dans la santé, faisoit qu'il ne le croyoit pas nuisible aux malades étant pris de cette maniere. Il distingue d'ailleurs avec soin les vins propres en cette rencontre, préferant à tous les autres le vin blanc qui est clair, qui porte l'eau, & qui n'a ni douceur, ni odeur.

Voila quelle étoit la Diete des maladies aigues. Quant à celle des maladies chroniques, on verra en quoi elle differoit de la premiere dans les exemples qu'on rapportera ci-après des cures des maladies. On remarquera seulement par avance, que *le lait* & *le petit lait* étoient fort employez en cette occasion, soit qu'ils tinssent lieu de nourriture, soit qu'Hippocrate les regardât comme un médicament.

On a vû ci-devant que *les Bains* & *l'Exercice* entroient dans la Diete des personnes en santé; il en étoit de même des malades. Il y avoit plusieurs maladies, où Hippocrate jugeoit le bain néceſsaire; & il marque toutes les conditions requises

---

7 Il appelloit cela προταριχεύειν τοὺς ἀνθρώπους. Il désignoit aussi la trop grande abstinence par les mots de λιμοκτονίη, & λιμαγχίη de λιμὸς, *la faim*, & κτείνειν, ἄγχειν, *tuer*, *étrangler*.

8 On appelloit ce breuvage en Grec μελίκρατον, ou Hydromel, & en Latin *Mulsa*.

9 Quand on y ajoûtoit du vinaigre on l'appelloit *Oxymel*.

10 On appelloit cette boisson *Cyceon*, qui signifie *mélange*.

11 *Hippocr. lib. de internis affect.*

12 *Voyez ci-après, liv. 3. chap 26.*

Siecle XXXVI. requises pour rendre le bain utile, entre lesquelles celles-ci sont les principales. Que le malade qui se baigne se tienne en repos dans sa place, & qu'il ne parle point, mais qu'il laisse faire ceux qui le baignent, ou qui lui versent de l'eau sur la tête, ou qui l'essuyent. Qu'on se serve d'éponges pour l'essuyer, & qu'on n'employe point l'instrument appellé *Strigil* (qui servoit à racler de dessus la peau les ordures que les huiles ou les onguens dont on s'oignoit, y avoient laissées.) Que l'on se précautionne contre le froid. Que l'on ne se baigne pas incontinent après avoir mangé ou bû; & que l'on s'abstienne de même de manger & de boire, d'abord au sortir du bain. Que l'on prenne garde si le malade avoit accoûtumé de se baigner dans sa santé, & si le bain lui faisoit du bien ou du mal. Enfin que l'on s'abstienne du bain lors que le ventre est ou trop libre, ou trop resserré; & si on ne l'a pas déchargé auparavant, ou si l'on est trop foible; si l'on a des envies de vomir, ou un grand dégoût, ou que l'on saigne du nez.

L'utilité que le bain apporte est, selon Hippocrate, qu'il raffraichit & humecte, qu'il ôte la lassitude, qu'il ramollit la peau & les jointures, qu'il fait uriner, qu'il dissipe la pesanteur de tête, qu'il rend les narines humides, & les autres conduits ouverts. Hippocrate accorde jusqu'à deux bains par jour à ceux qui y sont accoûtumez dans leur santé. On parlera ci-après d'une espece de bain particulier, ou du *demi-bain*, 13 quand il s'agira des autres remédes extérieurs.

A l'égard de l'*Exercice des malades*, Hippocrate l'approuvoit fort dans les maladies Chroniques, comme on le verra par quelques exemples de ses cures que nous rapporterons dans la suite; mais il ne jugeoit pas qu'il fût bon dans les maladies aigues, & il blâmoit ouvertement 14 son maître Hérodicus, qui fatiguoit même les fébricitans par de violens exercices, comme on l'a remarqué dans le livre précédent. Ce n'est pas qu'il crût qu'un malade dût toûjours demeurer au lit; il n'approuvoit point la paresse ou le peu de courage de ceux qui ne peuvent quitter le lit, ou plûtôt qui ne veulent pas, quoi qu'ils le puissent. 15 *Il faut quelquefois*, dit-il, *pousser hors du lit les timides, & exciter les paresseux.*

CHAPITRE XVI.

De la Purgation; *sous laquelle on comprend tous les moyens de décharger les intestins & l'estomac.*

Lorsque la Diete ne paroissoit pas suffisante à Hippocrate, pour délivrer la Nature du fardeau des humeurs ou trop abondantes, ou corrompues, il employoit d'autres moyens pour les évacuer, & pour satisfaire à l'une des vûes que l'on a touchées ci-dessus, qui est de diminuer ou d'ôter ce qui est superflu. Le

---

13 *Voyez le chap.* 24.
14 *Liv.* 2. *chap.* 8.
15 *Epidemic. lib.* 6.

Le premier de ces moyens étoit [1] *la Purgation*, qui comprend tous les artifices dont on se sert pour décharger l'estomac & les boyaux; quoi que ce mot marque aussi en particulier l'évacuation des excremens du bas ventre & des humeurs qui viennent de tout le corps, & qui se vuident avec les excremens par les selles, ensuite de quelque médicament pris par la bouche. Surquoi, il ne faut pas oublier de remarquer de quelle maniere nôtre auteur concevoit que ce médicament agit. Il croyoit que le médicament purgatif étant entré dans le corps fait premierement vuider l'humeur qui a le plus de rapport à sa nature, après quoi il attire & purge aussi les autres. [2] *Tout de même*, disoit-il, *que chaque plante attire de la terre premierement le suc qui a du rapport à sa nature, & ensuite des sucs étrangers; ainsi un médicament qui doit purger la bile, tire premierement la bile; mais s'il est trop fort, ou si son action continue trop long-temps, ne trouvant plus de bile à purger, il purge encore la pituite, & après la pituite, la bile noire, & enfin le sang.* Ce sentiment est conforme à ce qui a été dit [3] de *l'attraction* par le moyen de laquelle nôtre auteur veut que se fassent la plupart des choses, qui concernent l'économie animale. *Siecle xxxvi.*

Les purgatifs que l'on employoit du temps d'Hippocrate ont la plûpart la proprieté de purger par les selles, & de faire vomir en même temps; ou s'ils ne font pas toûjours ce dernier effet, du moins ils purgent presque tous violemment. Ces médicamens sont *l'Ellebore blanc*, & *l'Ellebore noir*, dont le premier est un des plus violens médicamens qu'on puisse donner pour faire vomir; les *Bayes Cnidiennes*, qui ne sont autre chose que la semence du *Tymelæa*; le *Cneorum*, qui est aussi un remede tiré du *Tymelæa* ou du *Chamelæa*; le *Peplium*, qui est une espece de *Tithymale*, aussi bien que le *Peplus*; le *Thapsia*; le suc de *l'Hippophaë*, espece de *Rhamnus*; *l'Elaterium*, qui est le suc du *Concombre sauvage*, la *Coloquinte*, la *Scammonée*, & la *Pierre Magnésienne*, qui est une espece d'*Aimant*. Hippocrate parle encore du *Cnicus*, qu'on prend pour le *Carthame*, & d'une espece de *Pavot*, qu'il appelle [4] *Pavot blanc*, & qu'il met au rang des purgatifs, mais il faut bien se garder de le confondre avec le pavot blanc d'aujourd'hui.

Comme ces purgatifs étoient la plupart fort vigoureux, nôtre auteur prenoit de grandes précautions lorsqu'il vouloit s'en servir. Il n'en donnoit point dans le temps de la *Canicule*. Il ne purgeoit jamais *les femmes grosses*, si ce n'est dans le cas du gonflement des humeurs, dont on parlera dans ce même Chapitre; & il donne cet avis, qu'en cette occasion il est même dangereux de purger avant le quatriéme, & après le septiéme mois de la grossesse. Hippocrate devoit aussi par la même raison s'abstenir de purger les enfans & les vieillards, ou du moins y venir fort rarement.

Le principal ou le plus fréquent usage, qu'il fit d'ailleurs des purgatifs, c'étoit dans les maladies *chroniques*. Dans les *aigues* il étoit beaucoup plus circonspect à cet égard. De tous les fébricitans, ou autres malades de maladies aigues, dont il fait l'histoire dans ses livres intitulez *des maladies Epidémiques*, il y en a

1 *κάθαρσις*, de *καθαίρειν*, *purger*, *nettoyer*, *ἰνηθμὸς*, *ἴνησις*, de *ἰνάω*, *je purge*, *j'évacue*. Hippocrate se sert aussi du mot *φαρμακεία*, qui vient de *φάρμακον*, *médicament*. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 7.*

2 *Lib. de natura hominis.*

3 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 2.*

4 *Lib. 3. de morbis. Voyez ci-après, chap. 22.*

Siecle xxxvj. très peu à qui il dise avoir donné des médicamens purgatifs. Il remarque même expressément 5 que ces remedes ayant été donnez en certains cas, dans les maladies dont il s'agit, avoient produit de très-mauvais effets.

Il semble qu'on pourroit conclurre de là qu'Hippocrate rejettoit absolument l'usage des purgatifs, dans ces maladies; mais il conste d'ailleurs qu'il n'étoit pas de ce sentiment. Il donnoit effectivement des purgatifs dans les maladies aigües, aussi-bien que dans les chroniques, mais non pas si souvent, comme on l'a déja remarqué. Il croyoit par exemple, 6 que la purgation étoit utile dans la *pleuresie*, lorsque la douleur est au dessous du diaphragme; & il donnoit, en cette occasion de l'Ellebore noir, ou du Peplium, mêlé avec du Laserpitium. Il déclare d'ailleurs en divers endroits qu'on peut donner des purgatifs dans les maladies aigues, en y apportant les précautions requises, qui sont tirées des regles suivantes.

La principale regle qu'Hippocrate donne touchant la purgation, est celle-ci; *que l'on doit seulement purger les humeurs qui sont cuites, & non pas celles qui sont encore crues; & qu'il faut bien se garder de purger au commencement d'une maladie; 7 si ce n'est que les humeurs s'enflent ou se remuent extraordinairement, ce qui arrive peu souvent*. L'intelligence de cette maxime dépend de ce qui a été dit ci-devant, de la *coction* des humeurs. Par *le commencement de la maladie*, Hippocrate entendoit tout le temps qui se passe depuis le premier jour jusqu'au 8 quatriéme accompli. Il n'avoit pas été le premier qui eût remarqué qu'on se trouvoit mal de remuer les humeurs, ou de purger, avant ce temps-là. L'on a vû dans le premier livre, que les Médecins Egyptiens avoient déja fait la même observation. Hippocrate pouvoit l'avoir apprise de Démocrite, qui avoit long-temps voyagé en ce païs-là, ou de quelque Egyptien, supposé que les Asclépiades ses prédécesseurs n'eussent pas aussi fait eux-mêmes cette observation.

Il y a un autre aphorisme, qui paroît diamétralement opposé au précedent. C'est celui où il est dit; 9 *que dans les commencemens des maladies il faut remuer*, c'est à dire, purger, *ce que l'on croit devoir remuer*. Cet aphorisme a fait de la peine aux Médecins des siecles suivans, qui ont tâché de le concilier avec le premier. Galien tire Hippocrate d'affaire, en expliquant le mot *remuer*, par *faire tous les remedes*, qu'il faut pour le soulagement d'un malade, entre lesquels il conte particulierement *la saignée*, & *la purgation*, en sorte que *le remuement* qu'Hippocrate conseille dans cet aphorisme se fait plûtôt, selon la pensée de Galien, par le premier de ces remedes que par le dernier; quoi que cet Auteur convienne que le dernier, c'est à dire, la purgation, peut aussi quelquefois avoir lieu au commencement de ces maladies, mais plus rarement. Cette explication de Galien pourroit être admise s'il n'y avoit pas un troisiéme aphorisme qui explique celui qu'on vient de citer &

5 Vide historiam *Scomphi* pleuritici; *Epidemicor. lib. 5. in princip.* historiam *Scamandri*, & alias sequentes.

6 *De ratione victûs in acutis.*

7 *εἰ μὴ ὀργᾷ, nisi turgeant.* On ne fait pas bien ce qu'il a entendu par *ὀργᾷν*, qui est un terme qui exprime proprement les mouvemens des animaux, comme on l'a dit ci-dessus, *chap. 4.* La pluspart des Commentateurs croyent qu'il a voulu marquer un mouvement subit des humeurs, qui se gonflent, & cherchent à sortir de quelque côté, ou à se jetter sur quelque partie. *Aphorism. 22. sect. 1.*

8 *Lib. de ratione victûs in acutis.*

9 *Aphorism. 29. sect. 2.*

& qui paroît contraire au sens de Galien. C'est le vint-quatriéme de la premiere section, qui dit, *qu'il faut rarement purger dans les maladies aigues, & le faire dans le commencement, après avoir soigneusement examiné si c'est bien le cas.* Galien sauve la contradiction apparente qui se trouve entre cet aphorisme & le premier, en disant, que c'est dans les maladies longues qu'il faut toûjours attendre la coction avant que de purger; mais que dans les aigues, on peut le faire dès le commencement, lorsque les humeurs se gonflent; & il ajoûte, que le cas étant rare c'est ce qui oblige Hippocrate à avertir que l'on examine bien toutes choses, en cette occasion, avant que de faire ce remede. *Siecle XXXVI.*

Il paroît effectivement qu'Hippocrate purgeoit quelquefois, au commencement des maladies aigues; & outre ce qu'on trouve dans l'aphorisme qu'on vient de lire, il dit ailleurs en termes exprès, *que l'on doit purger au commencement des fiévres, lorsque les urines des malades sont troubles, mais qu'il faut s'en abstenir si elles sont claires.* Néanmoins il faut convenir qu'il le faisoit rarement, comment que les choses allassent. Ce que l'on a dit d'entrée, que sur un grand nombre de malades de maladies aigues, dont il parle dans les livres que l'on a citez, il ne s'en trouve que très peu à qui il ait donné des purgatifs, en est une preuve.

Il donne d'ailleurs cet important avertissement, qui a du rapport avec le premier des aphorismes que nous avons rapportez; 10 *Ceux*, dit-il, *qui essayent de résoudre, ou de dissiper, par un remede purgatif, les inflammations qui se forment dans quelque partie, ne tirent rien de cette partie, où est l'inflammation, à cause de la grande tension qu'il y a, & parce que la maladie est encore crue; au contraire ils fondent ou corrompent ce qui restoit de sain dans la partie, & qui tenoit encore bon contre le mal.* Mais pour revenir aux contradictions veritables ou apparentes des aphorismes que l'on vient de lire, ce ne seroit pas une chose fort surprenante que ces aphorismes ne s'accordassent pas, s'il est vrai, comme Galien lui-même en convient, que dans le recueuil qui porte le nom d'aphorismes, il y en ait de supposez. On pourroit inferer de-là que cette supposition a eu lieu à l'égard de quelcun de ceux dont il s'agit ici, quoi que Galien ne la reconoisse pas.

Au reste Hippocrate vouloit 11 qu'avant que de purger un malade, on rendît son corps fluide, ou ses humeurs disposées à s'évacuer, en les détrempant suffisamment, afin qu'elles pussent sortir avec plus de facilité.

Il disoit enfin, à l'égard du choix des purgatifs, qu'il falloit donner aux bilieux, ou dans les maladies bilieuses, les médicamens qui purgent la bile; dans les pituiteuses, ceux qui purgent la pituite; dans les mélancholiques, ceux qui purgent la mélancholie ou la bile noire, & dans l'hydropisie en particulier ceux qui purgent les eaux. Il ajoûtoit que l'on conoît si un purgatif a tiré du corps ce qu'il est nécessaire qui en sorte, selon que l'on s'en trouve, ou bien ou mal. Si l'on s'en trouve bien, c'est une marque que le médicament a effectivement vuidé l'humeur qui péchoit. Au contraire, si l'on est plus mal, Hippocrate prétendoit, que l'on n'a point rendu l'humeur qui fait le désordre, quelque quantité d'humeurs que l'on rende; car il ne jugeoit pas qu'une purgation pût être avantageuse, par la quantité des matieres qu'elle faisoit sortir du corps, mais par leur qualité, & par l'effet qui s'ensuivoit.

10 *Lib. de rat. vict. in acut.*
11 *Aphorism. 9. sect. 2.*

Siecle xxxvj. 12 Le *Vomissement* est encore une maniere de purgation, qui se fait par le haut, & qui tire de plus loin que de l'estomac, pour peu que le vomitif soit fort. On a vû ci-devant quels étoient les vomitifs, qu'Hippocrate ordonnoit par précaution aux personnes qui se portent bien. A l'égard des malades il leur en conseilloit quelquefois de semblables, lorsqu'il n'avoit dessein que de nettoyer leur estomac. Mais quand il vouloit rappeller les humeurs des réduits les plus cachez du corps, il employoit des médicamens plus vigoureux; & l'*Ellebore blanc*, que nous avons mis au rang des purgatifs, étoit un de ceux dont il se servoit le plus souvent en cette occasion. Il en faisoit particulierement prendre 13 aux *mélancholiques* & aux *fous*; & c'est du grand usage que tous les anciens Médecins ont fait de ce médicament en semblable cas, qu'est venu le proverbe, *avoir besoin d'Ellebore*, pour dire, *avoir perdu le sens*. Il en donnoit aussi dans les fluxions, qui viennent, selon lui, du cerveau & qui se jettent sur les narines, ou dans les oreilles, ou qui remplissent la bouche de salive, ou qui causent des douleurs de tête opiniâtres, ou une lassitude & une pesanteur extraordinaire, ou une foiblesse de genoux, ou quelque enflure de tout le corps. Il en donnoit encore aux 14 *Phthisiques* avec du boüillon de lentilles; à ceux qui étoient malades de l'hydropisie, appellée *Leucophlegmatie*, & en d'autres maladies Chroniques; mais on ne void pas qu'il s'en soit servi dans les maladies aigues, si ce n'est dans le 15 *Cholera morbus*, où il dit avoir donné de l'Ellébore avec succès. On ne vomit déja que trop dans cette maladie; mais en ce cas le vomissement fut guéri par le vomissement, ou par un vomitif, comme cela arrive quelquefois.

Quelques uns prenoient ce médicament à jeun, mais la pluspart le prenoient après avoir soupé, de la même maniere qu'on a dit que cela se pratiquoit à l'égard des vomitifs qu'Hipprocrate faisoit prendre par précaution. La raison pourquoi il les donnoit le plus souvent après le repas, c'étoit apparemment afin qu'ils se mêlassent avec les viandes, & que perdant par ce moyen un peu de leur acrimonie, ils agissent avec moins de violence sur l'estomac. Il donnoit aussi quelquefois d'une plante nommée *Sesamoides*, dans la même vüe de faire vomir, & quelquefois il la joignoit à l'Ellebore. Il faut enfin remarquer qu'il donnoit en de certains cas de l'Ellebore, qu'il appelle 16 *mol*, ou *doux*. Il se peut que ce fût une préparation particuliere, par laquelle ce médicament avoit été adouci, afin que son action fût moins forte.

Lors qu'Hippocrate vouloit simplement tenir le ventre libre, ou procurer l'evacuation des excrémens contenus dans les boyaux, sans tirer de plus loin, il se servoit premierement de quelques simples propres pour cela, comme de la *mercuriale*, ou du *chou*, dont il faisoit boire le suc & la décoction. Il employoit pour le même effet le *petit lait*, & même le *lait de vache* ou *d'ânesse*, y ajoûtant un peu de *sel*, & le faisant quelquefois boüillir. Il donnoit aussi en quelques occasions le lait d'ânesse seul, en bonne quantité, afin qu'il lâchât le ventre. Il en ordonne, 17 dans un endroit, jusqu'à *seize Cotyles* ou *hémines*;

12 ἔμετος, de ἐμέειν, *vomir*, d'où vient le mot *émétique*, qui signifie vomitif.
13 *De Diæta, lib. 1. Voyez ci-dessus, liv. 1. chap. 2. & 9.*
14 *De morbis, lib. 2. & de intern. affectionibus.*
15 *Epidemic. lib. 5.*
16 μαλθακὸς ἐλλέβορος.
17 *De ratione victûs in acutis.*

ues, or chaque hémine contenoit *neuf onces Italiques* de liqueur. Je ne sai s'il n'y a point de faute en ce passage. On trouve dans le septiéme livre des maladies Epidémiques l'exemple d'un jeune homme à qui nôtre auteur en fait prendre *neuf hémines* en deux jours ce qui est beaucoup moins. On pourroit aussi dire que le temps nécessaire pour prendre les seize cotyles, dont il est parlé dans le premier passage, n'étant pas marqué, rien n'empêche qu'on n'entende que cette quantité de lait étoit pour plus d'un jour. *Siecle xxxvj.*

Il semble qu'Hippocrate fait aussi quelquefois mention de certains 18 *demi-purgatifs*, ou d'une maniere de purgation, qui peut tenir le milieu entre les lavemens & les purgatifs proprement dits; mais le terme qu'il employe est équivoque, & il peut également signifier une purgation *incomplete*, comme quelques commentateurs l'expliquent, & une purgation qui se fait *par le bas*, ou, *par dessous*, c'est à dire une purgation ordinaire, ainsi appellée par opposition au vomissement, qui est une purgation *par le haut*.

On a déja remarqué ci-dessus qu'Hippocrate mettoit en usage les 19 *Suppositoires* & les 20 *Lavemens* dans le même dessein de lâcher le ventre. Les suppositoires étoient composez de *miel*, de suc de *mercuriale*, de *sel*, de *nitre*, de poudre de *coloquinte*, & d'autres ingrédiens acres pour irriter l'anus, dans lequel on les introduisoit en 21 forme *ronde* comme *une bâlle*, ou *ronde & longue*, à peu près comme le petit doit, ou plus ou moins longue selon la nécessité. On a déja vû ci-devant quels étoient les *lavemens*, qu'Hippocrate ordonnoit aux personnes qui se portent bien. Ceux qu'il faisoit pour les malades étoient quelquefois composez de la même maniere. D'autres fois il prenoit de la décoction de *bletes*, ou d'autres herbes semblables, dans laquelle il délayoit du *miel*, de *l'huile*, & du nitre, ou d'autres ingrédiens, selon qu'il vouloit attirer, laver, irriter, adoucir, ou selon les maladies dont il s'agissoit. La quantité de la liqueur alloit jusqu'à *quatre hémines*, c'est à dire, *trente-six onces Italiques*; ce qui semble marquer qu'il faisoit donner ces lavemens à diverses reprises.

CHAPITRE XVII.

De la Purgation de la Tête *& de celle du* Poumon.

Hippocrate se proposoit aussi quelquefois de 1 *purger la tête seule*. Il pratiquoit ce remede, après avoir purgé le reste du corps, dans l'apoplexie, dans les douleurs de tête invétérées, dans certaine espece de jaunisse, dans

---

18 ὑποκάθαρσις, & ὑποκαθαίρειν; *lib. de ulceribus*, & *de victûs rat. in acutis, dum de pleuritide.*

19 Προσθετὰ, βάλανοι.

20 Κλυσμοὶ, κλύσματα, κλυσμάτια, κατακλύσματα, de κλύζω, *je lave, je nettoye.* Le mot κλυστὴρ, d'où est tiré celui de *clystere*, marque dans Hippocrate l'instrument avec lequel on donne *le clystere* ou *le lavement*.

21 Les suppositoires ronds étoient ceux qu'on appelloit βάλανοι en Grec, & *Glandes*, en Latin. Ceux qui étoient ronds & longs s'appelloient κολλύρια. Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 1.

1 Τὴν κεφαλὴν καθαίρειν. *Voyez ci-après Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*

Siecle xxxvj. dans la phthisie, & dans la plupart des maladies chroniques. Il employoit pour cela les sucs de quelques plantes, comme, par exemple, le suc de *séleri*, auquel il ajoûtoit quelquefois des drogues aromatiques, faisant tirer ce mélange par les narines. Il se servoit aussi de poudres composées avec la *myrrhe*, la *fleur d'airain*, & *l'ellébore blanc*, lesquelles il faisoit mettre dans le nez pour faire éternuer, & pour attirer de la pituite du cerveau, par cette partie.

Il mettoit encore en usage pour cet effet un instrument, ou une drogue, ou une composition qu'il appelle *Tetragonon*, c'est à dire, *qui a quatre angles*; mais on ne sait pas ce qu'il a entendu par là. On ne le savoit pas même du temps de Galien, 2 qui conjecture que ce pouvoit être *de l'antimoine*, ou de certaines *tables* ou *lames* qu'on trouve dans l'antimoine. Ne pourroit-on point dire, que c'étoit le nom d'une composition ainsi appellée par rapport à la forme extérieure qu'on lui donnoit, à peu près semblable à celle des Trochisques, dont on parlera ci-après. Ce qui me fait croire que cela pourroit être; c'est que 3 Galien lui-même, & les autres Médecins de ces temps-là & des suivans, se sont servis d'une espece de Trochisque, qu'ils appellent aussi *Trigonus*. Il est vrai que *le trochisque trigone* de ces derniers étoit plutôt astringent ou adoucissant que picquant; mais cela n'empêche pas qu'on n'eût pû donner auparavant le même nom à une autre sorte de Trochisques, qui eussent cette derniere qualité, c'est à dire, celle de picquer ou d'irriter.

Hippocrate entreprenoit aussi de purger ou de nettoyer *le Poumon*, ou *la Poitrine* en particulier, dans la maladie appellée Empyeme. Il ordonnoit pour ce sujet au malade, qu'il tirât la langue autant qu'il le pouvoit. Cela étant fait, il tâchoit de faire eutrer dans la canne du poumon une liqueur qui irritoit cette partie, & qui excitant une violente toux, obligeoit le poumon à se décharger des matieres purulentes qui y étoient contenues. Les médicamens, dont il se servoit pour cela, étoient de diverses sortes; quelquefois il prenoit *la racine d'arum*, qu'il faisoit cuire dans une suffisante quantité d'eau & d'huile, avec un grain de *sel*, y délayant un peu de *miel*. D'autres fois, lors qu'il vouloit purger plus fortement, il prenoit *la fleur de cuivre*, & *l'ellébore*. Après cela il secoüoit fortement le malade par les épaules, afin que le pus se détachât mieux. Ce remede, qui se trouve 4 en deux endroits des œuvres d'Hippocrate, est attribué par Galien aux Médecins *Cnidiens*, dont on a parlé ci-devant. Les Médecins des siecles suivans ne l'ont plus pratiqué, soit qu'il n'y ait pas eu des malades qui l'ayent voulu souffrir, soit qu'on l'ait jugé inutile ou impraticable. Ces anciens Médecins avoient inventé ce remede pour exciter la toux, sur ce qu'ils avoient vû que la toux étoit le seul moyen, par lequel le pus se vuide naturellement de la poitrine, & se tire du poumon comme par une pompe. C'est ce qu'on a déja remarqué dans le livre précedent.

CHAPITRE

2 *Voyez les Glosses d'Hippocrate, dans Galien.*

3 *Galen. method. med. lib. 12. cap. 1. Cal. Aurelian. Tardar. lib. 2. cap. 14. Aëtius, & alii.*

4 *De morb. lib. 2. & de intern. affectionibus.*

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XVIII.

Si Hippocrate a mis en usage les purgations, *ou les* purifications superstitieuses *dont il a été parlé ci-dessus?*

ON a vû ci-devant que Mélampe, Polyide, & quelques autres, se servoient de certaines *purgations* ou *expiations* qui regardoient autant les crimes que les maladies. Il semble qu'Hippocrate ait aussi approuvé cette pratique, lors qu'il dit; 1 *qu'un Médecin doit avoir conoissance des purgations ou des purifications utiles à la vie.* 2 Cornarius l'a entendu de cette maniere; & en effet on ne sauroit autrement expliquer ce passage ou ce mot; car il ne s'agit point ici des purgations dont on a parlé dans les chapitres précedens; & les autres Commentateurs, qui l'ont pris en ce dernier sens, se sont trompez.

Mais on peut dire que comme il se rencontre de la variation dans les 3 manuscrits originaux, à l'égard du mot en question, & que tout ce passage, y compris ce qui suit immédiatement, est fort obscur, il se peut qu'Hippocrate ait voulu dire tout autre chose. 4 *L'éloignement pour la superstition*, qui est une des qualitez qu'il requiert en un Médecin, dans ce même endroit, où il fait un parallele d'un Philosophe avec un homme de cette profession, paroît contraire à cela; car enfin comment accorder la nécessité qu'il imposeroit au Médecin d'entendre *les purifications*, qui consistoient en des céremonies superstitieuses, avec *l'éloignement pour tout ce qui est superstitieux.* Il est vrai 5 qu'un autre Traducteur d'Hippocrate lit autrement ce dernier mot, & l'entend en un sens opposé. Mais *le penchant à la superstition*, ou *la crainte superstitieuse des Dieux* n'est pas ce dont on a accusé les Philosophes, non plus que les Médecins, qu'Hippocrate compare ici les uns avec les autres, comme on l'a déja dit.

On n'a d'ailleurs qu'à lire le livre intitulé, *de la maladie sacrée*, pour voir comme Hippocrate se mocque ouvertement de toutes les cérémonies ridicules qu'on pratiquoit de son temps pour guérir cette maladie, & en particulier des expiations ou des purifications qui se faisoient pour ce sujet. On ne rapportera pas tout ce qu'il dit là-dessus. On remarquera seulement qu'il met ceux qui se mêloient de ces expiations, les Magiciens, & les Bâteleurs dans le même rang, finissant un long discours qu'il fait sur cette matiere, par ces paroles, plus dignes d'un Chrêtien que d'un Payen comme il étoit; *C'est*, dit-il, *la Divinité qui nous purifie, & qui nous lave de nos plus grands pechez, & de nos crimes les plus énormes. C'est la Divinité qui nous protege, & c'est en entrant dans les temples, qui sont la demeure des Dieux, que nous devons aller chercher à nous purifier de ce que nous avons d'impur.*

Je

1 Εἴδησις τῶν πρὸς βίον χρηστῶν καὶ ἀναγκαίων καθαρσίων, *lib. de decenti habitu.*

2 Traducteur moderne d'Hippocrate.

3 Quelques manuscrits lisent καθαρσίης, au singulier, ce qui fait entierement varier le sens, & qui ne signifie rien, si on le rapporte au mot suivant, qui est aussi fort obscur.

4 Ἀδεισιδαιμονίη.

5 Fabius Calvus traduit comme s'il avoit lû δεισιδαιμονίη.

Siecle xxxvj. Je ſai bien que le livre qu'on vient de citer a paſſé pour être d'un autre auteur. Mais on a d'ailleurs une preuve convainquante qu'Hippocrate n'étoit point pour les remedes ſuperſtitieux, en ce qu'il n'en propoſe aucun de cette ſorte dans ſa pratique, & que ceux dont il ſe ſert ſont purement naturels. On peut encore voir comme il ſe mocque, 6 en un autre endroit, de la coûtume qu'avoient les filles de ſon temps, qui étoient travaillées de la mere, d'offrir à Diane des habits d'un très-grand prix. Il ne fait point difficulté de dire que les Devins ou les Prêtres, qui donnoient ce conſeil à ces pauvres filles, les trompoient miſerablement. Si l'on joint enfin à toutes ces raiſons le jugement que fait Hippocrate, touchant la maladie des Scythes dont il a été parlé ci-devant, il paroîtra clairement qu'il n'étoit rien moins qu'adonné à la ſuperſtition.

Un Savant qui a commencé, depuis peu de traduire Hippocrate en François, veut que cet ancien Médecin ait entendu par les purgations dont on a parlé, *les purgations de l'eſprit*, qui ſont un effet de la Philoſophie; mais je ne ſai ſi cela n'eſt point trop recherché.

CHAPITRE XIX.

De la Saignée; *& de l'application des* Ventouſes.

LA *Saignée* eſt encore un autre moyen qu'Hippocrate avoit *d'évacuer* ou *d'ôter le ſuperflu* de ce qui eſt dans les vaiſſeaux & dans les parties. Il ſe propoſoit en ſecond lieu par là de *détourner*, ou de *rappeller* le ſang qui ſe porte en des lieux où il ne doit pas aller. Un troiſiéme but de la ſaignée c'étoit de *procurer un mouvement libre au ſang & aux eſprits*, comme on le recueuille du paſſage ſuivant; *Lors*, dit Hippocrate, *que quelcun perd tout d'un coup la parole, ce ſont* 1 *les veines qui ſe bouchent ou ſe ferment, qui cauſent cet accident, ſur tout quand il arrive à une perſonne qui ſe porte bien d'ailleurs, ſans qu'il y ait eu de violence étrangere, ou de cauſe ſenſible. En ce cas-là, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, & tirer plus ou moins de ſang, ſelon la conſtitution ou l'âge du malade. Il arrive en même temps à ceux qui perdent ainſi la parole des rougeurs de viſage; des immobilitez des yeux; des tenſions extraordinaires des bras; des grincemens de dents; des battemens d'arteres, ou des palpitations. Ils ne peuvent deſſerrer les machoires; ils ont les extremitez froides, & les eſprits* 2 *ſont interceptez, ou les paſſages que ces eſprits ont dans les veines ſont bouchez. Que s'il ſurvient des douleurs, c'eſt par l'abord de la bile noire & des humeurs acres. Or les parties internes étant mordues, ou irritées, par ces humeurs, elles ſouffrent beaucoup, & les veines étant pareillement irritées & deſſechées ſe tendent extraordinairement, s'enflamment, & attirent tout ce qui y peut couler; en ſorte que le ſang ſe corrompant, & les eſprits ne pouvant plus paſſer au travers de ce ſang* 3 *par leurs chemins*

---

6 *Lib. de his quæ ad virginem ſpectant.*

1 Φλεβῶν ἀπολήψιες. Il dit alleurs dans le même ſens, κύστις ἀποληφθεῖσα, *la veſſie bouchée.*

2 Πνευμάτων ἀπολήψιες ἀνὰ τὰς φλέβας, *Interceptiones Spirituum in venis.*

3 Τὰς κατὰ φύσιν ὁδοὺς, *leurs chemins naturels.*

chemins ou par leurs passages ordinaires, il arrive que les parties se réfroidissent à cause du sejour ou du repos des esprits. De là viennent les vertiges, les manquemens de la voix, la pesanteur de tête & les convulsions, si ce désordre s'est fait sentir jusqu'au 4 cœur, au foye, ou à la 5 grande veine. De là viennent encore les épilepsies & les paralysies, si la fluxion tombe sur le voisinage des parties qu'on vient de nommer, & qu'elles se dessechent par l'impossibilité où sont les esprits d'y pouvoir passer. En ce cas-là, après avoir fait des fomentations; il faut d'abord ouvrir la veine, pendant que les esprits & les sucs sont encore 6 suspendus ou s'élevent encore. Siecle XXXVI.

Hippocrate avoit une quatriéme intention, lors qu'il saignoit; c'est qu'il prétendoit par ce moyen de *raffraichir*. Ainsi, 7 dans *l'Ileus*, il ordonne la saignée au bras & à la tête, *afin*, dit-il, *que le ventre supérieur cesse d'être échauffé.* Les autres vües particulieres qu'Hippocrate pouvoit avoir, dans l'administration de ce remede, paroîtront dans l'examen qu'on va faire des principaux cas où il le jugeoit nécessaire. On verra en même temps quelles précautions il prenoit en cette rencontre, quelles sont les veines qu'il ouvroit, la quantité de sang qu'il tiroit, & d'autres circonstances concernant la saignée.

Il faut premierement remarquer qu'il se regloit à peu près de même pour la saignée, que pour les purgatifs, par rapport au temps & aux personnes. *On doit*, dit-il, *tirer du sang dans les maladies aigues, lors qu'elles sont véhémentes ou fortes, & supposé que le malade soit robuste & à la fleur de son âge.* Il s'ensuit de là en premier lieu, qu'il ne saignoit ni *les enfans* ni *les vieillards*; & j'ai été surpris de la conséquence que 8 Riolan tire d'un passage de nôtre Auteur, par lequel il prétend prouver que cet ancien Médecin saignoit quelquefois des enfans. On peut voir là-dessus la note qui est au bas de la page.

Hippocrate ne saignoit point non plus les femmes grosses, & il remarque expressément que la saignée leur cause l'avortement; mais il saignoit quelquefois au pied celles qui demeuroient trop long-temps au travail d'enfant, supposé qu'elles fussent jeunes, robustes, & sanguines.

Il insinue aussi ailleurs qu'il faut avoir égard au temps, soit par rapport à la maladie, soit par rapport à la saison, lors qu'on veut faire une saignée.

Il ajoûte, dans le premier passage qu'on a cité, comme pour expliquer ce qu'il entend par les maladies, qui sont *aigues & vehémentes* en même temps; Il ajoûte, dis-je, 9 *que l'on doit tirer du sang dans les grandes douleurs*, & particulierement dans *les inflammations*; entre lesquelles il conte celles qui attaquent les principaux visceres, comme le foye, le poumon, la rate; celle qui cause

4 *Voyez* ci-dessus liv. 3. chap. 3. article 2. 5. 6. & 7.

5 ἐπὶ τὴν φλέβα; Il faut remarquer qu'il n'est point fait ici mention du *cerveau* ni des *nerfs*.

6 μετεώρων ἐόντων.

7 *De morb. lib.* 3. *Vide Cal. Aurelian acutar. pass. lib.* 3. *cap.* 17.

8 Callimedontis puero, propter tuberculum ad collum, secta vena; Epidemic. lib. 5. & 7. Nota, *dit Riolan*, puero detractum sanguinem. Il y a dans le Grec τῷ Καλλιμέδοντος; *filio Callimedontis*, & non pas *puero*, comme a traduit Cornarius, ce qui a trompé Riolan, pour n'avoir pas daigné consulter le texte Grec, qu'il entendoit fort bien. Il n'est point dit quel âge avoit ce fils de Callimedon. *Riolan. de circulat sanguin. cap.* 3.

9 *De ratione victûs in acutis.*

Siecle xxxvj. *l'esquinancie*, & celle qui fait *la pleurésie*; supposé, à l'égard de cette derniere, que la douleur soit plus haut que le diaphragme. En ce cas il veut *qu'on laisse couler le sang jusques à ce que le malade tombe en défaillance*; sur tout si la douleur est très aigue; ou bien il conseille qu'on ne ferme point la veine *que la couleur du sang ne change, en sorte que de rouge il devienne livide, ou de livide rouge.* &c. Dans l'Esquinancie, il saignoit aux deux bras tout à la fois. La difficulté de respirer est aussi contée entre les principales maladies, qui demandent la saignée. Hippocrate fait encore mention d'une espece *d'inflammation de poumon*, qu'il appelle *enflure* ou *tumeur du poumon causée par la chaleur*, dans laquelle il veut que l'on tire du sang de toutes les parties du corps, & il indique particulierement *les bras, la langue, & les narines.*

Dans les *douleurs*, il vouloit 10 *qu'on ouvrît la veine la plus proche de l'endroit douloureux*; & il remarque expressément, touchant *la pleurésie* en particulier; 11 *qu'il faut ouvrir la veine interne du bras, du côté de la douleur.* Par la même raison il faisoit ouvrir les veines des *narines*, & celles du *front*, dans les *douleurs de tête.* C'est aussi ce qui l'obligea à saigner au pied une esclave Iduméenne, qui après avoir accouché souffroit de grandes douleurs à une hanche & à une jambe, ce qui lui causoit des convulsions. Lors que la douleur ne pressoit pas, & qu'il s'agissoit de faire des saignées pour la prévenir, il vouloit alors 12 *qu'on ouvrît les veines des parties les plus éloignées, afin de rappeller insensiblement le sang qui se porte vers le siege ordinaire de la douleur.*

Les *fiévres continues* les plus ardentes, où il n'y a pas de la *douleur*, ni des marques *d'inflammation*, ne sont pas mises par Hippocrate au rang des maladies aigues qui demandent la saignée. Il prétend au contraire que la fiévre elle-même doit empêcher, en certains cas, qu'on ne tire du sang. 13 *Si quelcun*, dit-il, *a un ulcere à la tête il faut le saigner, pourvû qu'il n'ait pas de la fiévre.* 14 *Il faut*, dit-il encore, *saigner ceux qui perdent tout d'un coup la parole, supposé qu'ils soient sans fiévre.*

Peut-être craignoit-il la saignée dans les fiévres, parce qu'il supposoit, comme il paroît par quelques passages, que la fiévre est causée par la bile & la pituite qui s'échauffent, & échauffent en suite tout le corps ce qui produit la fiévre, & qu'il jugeoit que ces humeurs ne peuvent pas être vuidées par la saignée. On voit d'ailleurs qu'il regarde la presence ou l'abondance de la bile, comme un empêchement à ce remede; & qu'il veut 15 *que l'on s'abstienne de saigner, même dans le crachement de sang, lors qu'il y a pleurésie, & qu'il y a de la bile*, c'est à dire, à mon avis, *dans une pleurésie bilieuse*, & qui n'est pas accompagnée d'une grande douleur.

Il faut ajoûter à cela qu'Hippocrate faisoit une grande difference entre la fiévre *qui ne succede à aucune autre maladie*, mais qui est elle-même *la maladie principale*, ou *l'accident principal*, & entre la fiévre *qui suit* ou *accompagne les inflammations.* En ce temps-là, selon la remarque de Galien, on n'appelloit proprement fiévre que celle de la premiere sorte; la derniere n'étant point nommée de

10 *Epidemic. lib. 6. Sect. 6.*
11 *De ration. victûs in acut.*
12 *Lib. de natura hominis.*
13 *Epidemic. lib. 2. sect. 6.*
14 *Ibidem.*
15 *Epidemic. lib. 6. sect. 3.*

de ce nom, mais de celui de la partie où est l'inflammation; comme *pleurésie, péripneumonie, hépatitis, nephritis* &c. qui sont des noms qui marquent que *la pleure, le poumon, le foye, les reins* sont atteints de maladie, mais qui ne désignent nullement la fiévre qui accompagne cette maladie. Dans ce dernier genre de fiévre Hippocrate saignoit toûjours, mais il n'en étoit pas de même du premier. *Siecle xxxvj.*

Cela supposé, il ne faut pas être surpris si dans tous les livres des maladies Epidémiques, que l'on a dit être des journaux de la pratique de nôtre Auteur, il est si rarement fait mention de la saignée dans les maladies aigues & particulierement dans les fiévres, quoi que continues & très-ardentes, qui y sont décrites en grand nombre. Dans tout le premier & le troisiéme livre, qui sont les plus achevez, on ne trouve qu'un seul exemple de ce remede qui fut pratiqué dans une *pleurésie*; encore Hippocrate avoit-il renvoyé de le faire, jusqu'au huitiéme jour de cette maladie.

Galien rend une autre raison de la conduite de cet ancien Médecin, en cette „ rencontre; 16 Hippocrate, *dit-il*, n'ayant point parlé de la saignée, non „ seulement à l'égard de Pythion, mais encore de divers autres malades, qui „ sembloient avoir besoin d'être saignez, selon ses propres principes, autant „ que nous en pouvons juger par ses écrits, il faut nécessairement conclurre „ de deux choses l'une; ou qu'on ne leur a point tiré de sang, ou qu'Hippo- „ crate a oublié d'en parler dans l'histoire qu'il fait de leur maladie. Or il n'est „ pas vraisemblable qu'il ait manqué de saigner ceux dont la maladie le reque- „ roit, car ce grand homme aimoit la saignée, comme il paroît par ses écrits „ les plus légitimes & qui sont reconus de tout le monde pour être veritable- „ ment de lui; tels que sont *les aphorismes*, le livre *du régime de vivre dans* „ *les maladies aigues*, celui *des articulations*, & enfin celui que nous avons en „ main, où il parle de cette maniere; *J'ai ouvert la veine du bras, le huitiéme* „ *jour, & il en est sorti beaucoup de sang comme cela étoit nécessaire.* S'il a fait une „ saignée le huitiéme jour de la maladie dont il parle, il est à croire à plus forte „ raison, qu'il a mis en usage ce remede les jours précedens. D'autre côté, „ il n'y a pas d'apparence qu'il ait oublié d'en faire mention dans les cas où il „ l'a pratiqué, d'autant plus qu'il rapporte des remedes, beaucoup moins im- „ portans, n'ayant pas même omis les suppositoires. S'il y a donc, *poursuit* „ *Galien*, de la difficulté de part & d'autre à l'égard de ces deux sentimens, „ il faut se déterminer pour celui où il y en a le moins. Cela supposé, ma „ pensée est que le remede en question a été employé en plusieurs de ces ma- „ lades qu'Hippocrate a traitez; mais qu'il a été omis, dans la narration de la „ maladie, comme si cela s'entendoit de soi-même. Je tombe d'autant mieux „ dans ce sentiment, qu'Hippocrate a marqué expressément qu'il a saigné au „ huitiéme jour; & je crois qu'il n'a fait cette observation que parce que c'est „ une chose, qui ne se pratiquoit pas ordinairement, n'ayant point parlé des „ saignées faites les jours précedens, parce que cela étoit de l'usage „ commun.

Plusieurs d'entre les Commentateurs modernes d'Hippocrate sont du sentiment de Galien. Mais on pourroit leur répondre qu'Hippocrate ayant été fort exact, comme Galien le reconoît lui-même, à rapporter jusqu'aux plus petits

 remedes

16 *In lib. 3. Epidemic. comment. 1.*

Siecle xxxvj. remedes dont il s'étoit servi, tels que sont les suppositoires, il est difficile de croire qu'il eût omis ici l'un des plus considerables. On peut ajoûter que Galien a soûtenu dans un autre endroit, qu'Erasistrate, Médecin dont on parlera ci-après, n'avoit jamais saigné personne; par cette seule raison que ce Médecin n'avoit jamais parlé de la saignée, en faisant mention des remedes qu'il avoit employez en diverses occasions. Si l'argument est bon contre Erasistrate, il le sera aussi contre Hippocrate. Il étoit d'ailleurs aussi important que l'on fût informé des remedes qui avoient été faits aux malades de ce dernier, que du progrès de leur mal; car enfin les accidens qui surviennent dans une maladie dépendent quelquefois autant des remedes que l'on pratique, ou que l'on omet, que de la nature de la maladie elle-même. Il y a bien plus d'apparence que si Hippocrate ne parle point de la saignée, dans la plûpart des cas qu'il a décrits, c'est qu'il ne s'en est point servi; & cela n'est point tant contre ses principes, que Galien le veut insinuer; il paroît, au contraire, qu'il les suit en cela précisément, comme ce qui a été dit ci-dessus le justifie.

Si Hippocrate avoit fait de bonnes saignées à ses fébricitans, dans les premiers jours de leur maladie, comme le prétend Galien; il n'auroit peut-être pas eu occasion de voir tant de fiévres se terminer par des *Crises*, c'est à dire, comme il a été remarqué, par des évacuations naturelles, & qui viennent d'elles-mêmes en de certains jours. Cet ancien Médecin contoit d'une telle façon sur le secours de la *Nature*, & sur *le Régime*, qui étoit son remede favori, qu'il croyoit qu'en ayant soin de nourrir les malades selon les regles qu'il donne, on devoit pour le reste les laisser le plus souvent en repos. Ce sont-là ses veritables principes, & qu'il n'abandonne point; en sorte que ses livres des maladies Epidémiques semblent n'avoir été faits, que dans la vüe de laisser à la postérité un modelle de la maniere dont il croyoit que l'on doit se conduire, par rapport à ces mêmes principes.

Pour revenir aux regles qu'Hippocrate se prescrivoit concernant la saignée, 17 on remarque que dans toutes les maladies qui ont leur siege *au dessus du foye*, il saigne *aux bras*, ou aux autres veines *supérieures*; mais que dans les maladies qui attaquent *les parties plus basses*, il ouvre les veines *d'embas*; comme sont celles *des pieds*, ou *de la cheville*, ou *du jarret*. 18 Si le ventre étoit trop libre, & qu'on jugeât la saignée nécessaire, Hippocrate vouloit qu'on le raffermît avant que de saigner.

Les exemples qu'on a rapportez jusques ici des saignées, ordonnées par Hippocrate, ne regardent presque que des maladies *aigues*. On en trouve aussi plusieurs concernant les maladies *chroniques*. 19 Un jeune homme se plaignoit d'une douleur de ventre, accompagnée d'un grand bruit, lors qu'il demeuroit quelque temps sans manger, & qui cessoit après avoir pris de la nourriture. Cette douleur & ce bruit continuant, les alimens ne profitoient point à ce malade; au contraire il s'amaigrissoit & devenoit tous les jours plus exténué. On lui avoit inutilement donné divers médicamens, tant purgatifs que vomitifs. Enfin on s'avisa de lui tirer, par invervalles, du sang de l'une & de l'autre main, 20 jusqu'à ce qu'il ne lui en restât presque plus, ce qui le guérit parfaitement.

Hip-

17 *Galen. comment. in aphorism. 6. lib. 6.*
18 *De ratione victûs in acutis, sub finem.*
19 *Epidemie. lib. 5. sub princip.*
20 ἕως ἔξαιμος ἐγένετο; *jusqu'à ce qu'il fut sans sang.*

Hippocrate ſaignoit auſſi dans l'*Hydropiſie*, & même dans l'*Hydropiſie venteuſe*. Il propoſe dans l'une & l'autre de ces maladies la ſaignée du bras. 21 Dans une maladie où *la rate groſſit*, & où il y a divers autres accidens, il veut que l'on réïtere pluſieurs fois la ſaignée du bras, de la veine qu'il appelle *veine de la rate*. On parlera encore de cette maladie dans la ſuite. *Siecle xxxvj.*

A l'égard de la ſaignée *de la langue*, qu'il pratiquoit 22 dans une eſpece de *Jauniſſe*, il ſe peut que ce fût un remede Empirique, ou qui étoit uniquement fondé ſur l'expérience, ſans qu'on pût rendre raiſon pourquoi il étoit utile en cette occaſion. Ce qui confirme cette penſée c'eſt que le livre, où il eſt fait mention de ce remede, a paſſé pour être un ouvrage des Médecins *Cnidiens*, qui étoient, comme on l'a vû, des Empiriques. Il ſe peut auſſi que ce remede fût fondé ſur quelque raiſon, que nous ne ſavons point; parce que nous n'avons pas la même idée de la diſpoſition des veines, ou du rapport qu'elles ont avec les diverſes parties du corps, qu'en avoient ces Anciens. Ce qu'Hippocrate dit ailleurs, *que ſi l'on ouvre, ou ſi l'on brûle à quelcun les veines ou les arteres des temples, il ne peut plus engendrer*, ne paroît pas mieux appuyé ſur aucune raiſon, & il y a autant lieu de demander quelle communication particuliere il y a entre les veines des temples & les parties qui ſervent à la generation, comme de rechercher celle qu'il peut y avoir entre le foye ou la rate, qui ſont les parties malades dans la jauniſſe, & les veines de la langue. On ne ſe tireroit pas mieux de l'une de ces difficultez que de l'autre, ſi Hippocrate ne nous avoit appris lui-même 23 que la ſemence, qui vient, ſelon lui, de toutes les parties du corps & particulierement de la tête, deſcend par les veines des temples ou de derriere les oreilles; en ſorte que quand on brûle ces veines, on coupe le chemin de la ſemence. L'on a vû 24 ci-deſſus, que cette ouverture des veines de derriere les oreilles étoit familiere aux Scythes, qui ſe tiroient par là d'une certaine eſpece de *Sciatique*. Au reſte il n'y a pas de doute que la ſaignée, auſſi-bien que la purgation, qui ſont les deux remedes des effets deſquels on peut le plus aiſément rendre raiſon, ne doivent être regardez en diverſes rencontres que comme des remedes Empiriques. Il ſuffiſoit à Hippocrate & aux autres anciens Médecins, de ſavoir que ces remedes avoient été utiles en certains cas, pour les obliger à s'en ſervir le même cas ſe préſentant; quoi qu'ils ne viſſent point pourquoi ces mêmes remedes operoient de telle, ou de telle maniere.

On voit par ce qui a été dit touchant la ſaignée, qu'il étoit des occaſions où Hippocrate ne faiſoit qu'une ſaignée dans une maladie, mais il la faiſoit grande; il la pouſſoit quelquefois juſqu'à ce que le malade tombât en défaillance. D'autrefois il ſaignoit aux deux bras tout à la fois. En d'autres rencontres il faiſoit pluſieurs ſaignées les unes après les autres, en diverſes parties du corps, mais il ne marque pas la quantité de ſang qu'il tiroit à chaque fois.

Les veines qu'il ouvroit étoient celles *des bras*, 25 ou *des mains, des chevilles*,

21 *Lib. de affectionibus.*

22 *De morb. lib. 2.*

23 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 3.*

24 *Liv. 3. chap. 10.*

25 Par le mot χεὶρ, *main*, les Grecs entendoient ſouvent *tout le bras*; en ſorte que quand ils vouloient déſigner la main ſeule, ils diſoient quelquefois ἄκρη χεὶρ; *l'extrémité du bras*, ou *la main extréme*. Hippocrate fait particulierement mention de deux veines du bras, l'une qu'il appelle *hepatitis*, & l'autre *ſplenitis*, ſuppoſant que la premiere vient du *foye*, & la derniere de la *rate*.

Siecle xxxvj. *les*, en dedans & en dehors ; celles *du jarret*, *du front*, *du derriere de la tête* ; de *dessous les mammelles*, *des temples*, *de la langue*, *du nez*, & enfin celles de *l'anus* ; sans conter qu'il en brûloit quelques-unes & qu'il ouvroit aussi *les artetes*, comme on le dira en parlant des remedes de la Chirurgie.

Hippocrate appliquoit aussi *des Ventouses*, pour rappeller & pour attirer le sang, ou les autres humeurs qui se portoient sur quelque partie. Quelquefois il se contentoit de la simple attraction, qu'avoit fait la ventouse. D'autrefois il *scarifioit* encore, c'est à dire, il *découpoit* ou *faisoit diverses piqueures*, à l'endroit sur lequel elle avoit été appliquée. 26 On parlera ci-après plus particulierement des diverses sortes de ventouses dont usoient les Anciens, & de la maniere dont ils les appliquoient. On parlera aussi des *Cauteres* quand on en sera à la Chirurgie d'Hippocrate.

CHAPITRE XX.

Des Remedes Diurétiques, *& des* Sudorifiques.

QUand la saignée & la purgation, qui étoient les deux principaux & plus universels moyens dont Hippocrate se servoit pour diminuer le superflû du sang ou des humeurs, ne suffisoient pas, il avoit recours aux *Diurétiques*, & aux *Sudorifiques*. C'est ce qu'il insinue dans le passage suivant, où il n'est pas néanmoins fait mention de la saignée. 1 *Toutes les maladies*, dit-il, *se terminent ou se guérissent par les évacuations qui se font par la bouche, ou par le ventre, ou par la vessie, ou par quelqu'autre semblable ouverture ; mais la sueur est commune à toutes les maladies, ou les termine toutes également.*

Les remedes 2 *Diurétiques*, c'est à dire, *qui font uriner*, se faisoient diversement, selon la nécessité, ou la disposition des personnes. Quelquefois on employoit *le bain* pour cela, d'autrefois on donnoit du *vin doux*. La nourriture que l'on prenoit y contribuoit aussi. Entre les herbages dont on se sert ordinairement, Hippocrate recommande en cette occasion l'*ail*, l'*oignon*, le *porreau*, le *concombre*, le *melon*, la *citroüille*, le *séleri*, le *cithysus*, le *fenoüil*, l'*adiantum*, le *solanum*, aussi-bien que toutes les choses acres, & qui ont de l'odeur. Il met au même rang le miel mêlé avec de l'eau & du vinaigre, & toutes les viandes salées. Mais quand il vouloit pousser plus fortement de ce côté-là, il prenoit quatre *cantharides*, auxquelles il ôtoit les ailes & les pieds, & en faisoit boire la poudre avec du vin & du miel. Il ordonnoit ces divers remedes en diverses maladies Chroniques, après avoir purgé, lorsqu'il croyoit que 3 le sang étoit encore chargé de cette espece d'humeur qu'il appelle *Ichor* ; ou lorsque les urines étoient retenues.

Hippocrate se servoit aussi de remedes *Sudorifiques*, ou qui font *suer*. Il y a même de certains cas où il veut 4 que l'on provoque les sueurs, aussi-bien que les

---

26 *Voyez Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 4. & 5.*
1 *De ratione victûs in acutis. p. m. 403.*
2 διουρητικὰ, de οὐρέειν, *uriner.*
3 αἷμα ἰχωροειδὲς, *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 4.*
4 κρέσσον δὲ διουρέειν καὶ ἰδίειν, *Satiùs urinam & sudorem provocare, de morb. mulier. lib. 1.*

les urines, mais il ne dit pas comme il faut s'y prendre pour cela. Il avertit *Siecle*
dans un autre endroit, 5 *qu'il faut bien examiner s'il est à propos de faire suer, xxxvj.*
& quand, & comment; mais il n'en indique point non plus les moyens. 6 Il n'y a qu'un seul passage, que je sâche, où il parle de provoquer la sueur, *en versant sur la tête du malade une grande quantité d'eau chaude, jusqu'à ce*, dit-il, *que les pieds suent*, c'est à dire, jusqu'à ce que la sueur s'étende par tout le corps, ou qu'elle passe de la tête aux pieds. Ensuite de cela, il veut *que l'on mange beaucoup de farine cuite; que l'on boive du vin pur par dessus, que l'on se couvre ou que l'on s'envelope avec des couvertures, & que l'on se tienne en repos.* Ce qu'il ajoûte immediatement après, *ou que l'on mange deux ou trois bulbes de narcisses à son souper*, ne me paroît pas avoir du rapport avec le but d'exciter la sueur, les narcisses étant mis au rang des vomitifs par Dioscoride. Il se peut qu'Hippocrate donne le choix au malade de suer, ou de vomir. Il se pourroit aussi que le narcisse dont parle Hippocrate n'ait plus été conu sous le même nom, dans la suite: comme cela est arrivé à l'égard de quelques autres simples, dont les noms ont changé. Je ne vois pas dans Hippocrate d'autres médicamens sudorifiques pris par la bouche. La maladie pour laquelle il propose les remedes, dont on vient de parler, c'est *une fiévre, qui n'est*, dit-il, *point causée par la bile ni par la pituite, mais qui vient ou de lassitude, ou de quelqu'autre cause.* On voit par là qu'Hippocrate n'approuvoit pas que l'on fit suer ceux qui avoient d'autres fiévres, que celle qu'il désigne.

CHAPITRE XXI.

Des Médicamens simples qui changent la disposition du corps, & des humeurs, par rapport à leurs qualitez sensibles, sans faire aucune évacuation.

1 LEs médicamens, dit Hippocrate, *qui ne purgent ni la bile, ni le phlegme*, c'est à dire, qui ne sont purgatifs, *agissent ou en raffraichissant, ou en échauffant, ou en sechant, ou en humectant, ou en resserrant & épaississant, ou en resolvant, ou dissipant.* Il joint à ces remedes *ceux qui procurent le sommeil*, desquels on parlera dans le chapitre suivant. Il ne spécifie point quels sont ces médicamens qui raffraichissent, qui humectent &c. & il y a de l'apparence que ce qu'il appelle ici un médicament, tenoit aussi lieu de nourriture. C'est ce qu'il semble insinuer, lorsqu'il dit un peu plus bas; *que les viandes & let boissons dont les hommes se servent dans leur santé, doivent aussi leur servir quand ils sont malades, en les choisissant, ou en les préparant selon la necessité qu'il y a de raffraichir, d'humecter, de dessecher, ou d'échauffer.*

Comme ceci a du rapport avec la Diete des malades, on peut voir ce qui a été dit ci-dessus à cet égard. Pour ce qui est des médicamens qui *épaississent, résolvent, attenuent, ramassent, fondent, dissipent*, Hippocrate les employoit extérieu-

---

5 *Epidemic. lib. 6. sect. 2.*
6 *Epidemic. lib. 2. sect. 6. Vide & aphorism. 42. lib. 7.*
1 *De affectionibus* p. m. 525. Ce livre a été attribué à *Polybe*. Voyez ci-après chap. 26. ce qui est remarqué touchant les remedes raffraichissans.
2 ἢ ξυνάγοντα, ἢ διαχέοντα. Le premier signifie *ramasser, resserrer, épaissir*; & le second, *résoudre, dissiper, fondre, répandre*, ou *étendre*.

Siecle xxxvj. extérieurement & intérieurement, soit pour faire ramasser la matiere d'un abscès; soit pour résoudre ou dissiper une tumeur; soit pour épaissir une humeur acre & subtile; ou pour atténuer & subtiliser un suc épais & gluant. On parlera de tous ces remedes, dans le chapitre vint-quatriéme, où l'on traitera de la Pharmacie d'Hippocrate.

CHAPITRE XXII.

Des Médicamens Somniferes, *ou qui procurent le sommeil.*

HIppocrate parlant dans le passage qu'on vient de citer des remedes qui procurent le sommeil, dit, 1 *qu'ils produisent cet effet en donnant* 2 *du repos, ou du calme, au sang*; mais il n'indique point non plus quels sont ces remedes. Il parle en divers autres endroits d'une plante qu'il appelle 3 *Mécon*, qui est le nom que les Grecs donnent au *Pavot*; mais il faut remarquer qu'il attribue souvent à cette plante une qualité *purgative*, ce qui fait voir que ce n'est pas du pavot qu'il entend parler en ces endroits-là. 4 Galien nous apprend que quelques-uns prenoient le *Peplus*, qu'on a mis au rang des purgatifs, & le *Papaver spumeum* pour une même plante; & dans les Glosses d'Hippocrate, il dit que *Méconium* & *Peplus* signifient quelquefois la même chose, dans nôtre Auteur. Je pense qu'il faudroit lire *Mécon*, & non pas *Meconium*; Pline remarquant que le *Tithymale*, qui est la même chose que le Peplus, s'appelloit autrement *Mécon*; ou du moins Galien auroit dû dire, que le Meconium étoit le suc du Peplus, & non pas le Peplus même.

On trouve aussi dans Hippocrate d'autres passages, dans lesquels ces deux mots *Mécon* & *Méconium* se prennent dans la même signification, que leur ont toûjours donnée les Grecs des siecles suivans, c'est à dire, que le premier marque le *pavot somnifere*, & le dernier *le suc* qu'on en tire; ce qui fait voir qu'on a appellé d'un même nom, du temps d'Hippocrate, deux choses fort differentes, le *Peplus*, qui est comme on l'a dit, une espece de Tithymale, qui purge, & le *Pavot* qui est astringent & qui fait dormir. Cet Auteur fait même encore mention d'une troisiéme espece de *Méconium*; qui n'est autre chose que les premiers excremens, que rend un enfant nouvellement né.

Dans le second livre *des maladies des femmes*, le même Auteur 5 propose *le suc de Pavot*, pour une maladie de matrice; & une preuve qu'il a bien entendu par là le Pavot qui fait dormir, c'est qu'il ordonne quelques lignes plus bas le *Méconium*, qu'il appelle 6 *somnifere*, pour le distinguer des autres. Il conste par ces passages qu'Hippocrate conoissoit la proprieté qu'a le Pavot de faire dormir. Mais il faut remarquer qu'il en use très-rarement; & l'on ne void point qu'il propose ce remede

---

1 On a remarqué dans le Chapitre précedent, que le livre d'où ce passage est tiré a été attribué à *Polybe*, qui étoit, comme on le verra, plus grand raisonneur qu'Hippocrate.

2 ἀτρεμίη.

3 μήκων.

4 *De simpl. medicam. facult. lib.* 8.

5 ὀπὸς μήκωνος. Du mot ὀπὸς *suc*, a été formé celui de ὄπιον, en Latin *Opium*. On peut voir dans Dioscoride la difference que l'on a faite entre *Opium* & *Méconium*.

6 ὑπνωτικὸν μηκώνιον.

mede dans les cas où on l'a donné depuis, comme dans les *veilles* qui accompagnent Siecle
diverses maladies, & particulierement dans les *douleurs*. xxxvj.

Il propose 7 en un endroit, où il s'agit de *Convulsions*, la racine de *Mandragore*, qui a une qualité approchante de celle du Pavot, ou de l'opium; mais il avertit qu'on n'en doit donner qu'une petite quantité, de peur de troubler le cerveau. Il ordonne encore ailleurs, pour une fiévre quarte, la Mandragore, & la semence de *Jusquiame*, qui est d'un effet à peu près semblable. On parlera encore 8 ci-après des remedes somniferes, & de l'usage qu'on en a fait, ou de ce qu'on en a craint, dans ces anciens temps.

Hippocrate parle encore ailleurs du *pavot blanc*, & du *pavot noir*, en ces termes; *le pavot*, dit-il, *resserre le ventre, le noir plus que le blanc; quoi que le blanc le fasse aussi, mais il nourrit & il a beaucoup de force.* A la verité nous apprenons de Dioscoride & de Galien que les Anciens mettoient de la semence de pavot, dans des gâteaux qu'ils faisoient avec de la farine & du miel, & quelquefois même dans du pain; mais il ne semble pas que ce fût à dessein de se nourrir de cette semence. 9 Il y a neanmoins des gens qui en font encore aujourd'hui du pain, ou qui en mêlent avec de la farine dont ils font leur pain. Peut être qu'en le faisant cuire, ou la semence dont il est composé, cela lui ôte sa qualité somnifere & malfaisante.

CHAPITRE XXIII.

Des Médicamens ou Remedes appropriez à chaque espece de maladie, de l'effet desquels on ne rend point de raison.

Les remedes dont on a parlé jusques à present agissent d'une maniere sensible, & c'est par leur moyen qu'Hippocrate remplissoit les vûes génerales, que l'on a dit qu'il se proposoit dans la cure des maladies. Outre ces remedes il en employoit encore d'une autre sorte, sans autre raison, que l'on sache; si ce n'est parce qu'ils avoient accoûtumé d'être utiles, dans les cas particuliers où on les appliquoit. Son expérience, jointe à celle de ceux qui l'avoient précedé, lui pouvoit suffire en cette occasion pour le porter à l'usage de ces remedes, quoi qu'il ne vid pas comment pouvoir rendre raison des effets qu'ils produisoient.

On verra quels étoient ces remedes, dans les exemples que nous donnerons de la maniere dont Hippocrate traitoit quelques maladies particulieres. Mais il ne faut pas oublier de remarquer ici, que ces derniers remedes sont apparemment ceux qu'il avoit tirez de ses prédécesseurs les *Asclépiades*, qui en qualité d'*Empiriques*, qu'ils étoient, se mettoient peu en peine de la maniere dont leurs remedes operoient, pourvû qu'ils guérissent les maladies pour lesquelles ils s'en servoient. Quoi qu'Hippocrate contât beaucoup sur les premiers remedes, dont on a parlé ci-devant, il ne négligeoit pas néanmoins ceux-ci; & presque tous les Médecins qui sont venus après lui ont continué de joindre ces deux sortes de remedes, pour la guérison des maladies.

7 Voyez ci-après, chap. 26.
8 Part. 2. liv. 2. chap. 7.
9 Vide Mundium de Esculentis, &c.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXIV.

Des remedes qui se font par l'application extérieure de certaines matieres sur diverses partis du corps; Des Médicaments composez en géneral; & de la Pharmacie *d'Hippocrate.*

ENtre les remedes qui s'appliquent extérieurement, 1 les *Fomentations* tiennent le premier lieu. Hippocrate les employoit très-souvent, & en faisoit de diverses manieres. La premiere étoit celle où il faisoit 2 asseoir le malade pendant quelque temps, dans un vaisseau où l'on avoit mis de la décoction d'herbes ou de simples appropriez à son mal; en sorte que la partie où étoit le mal trempât dans cette décoction. Cela se pratiquoit principalement dans les maladies de la matrice, de l'anus, de la vessie, des reins, & generalement de toutes les parties qui sont au dessous du diaphragme. On pouvoit aussi parler de ce remede en même temps que des Bains, dont il est une espece.

Pour la seconde maniere de fomenter, on prenoit de l'eau chaude qu'on mettoit dans un *outre*, ou dans une *vessie*, ou même dans un *vaisseau de cuivre* ou *de terre*; & on appliquoit cela sur la partie malade, comme par exemple, sur le côté, dans la pleurésie. On se servoit aussi d'une grosse *éponge*, qu'on trempoit dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur chaude, & qu'on exprimoit en suite pour en faire sortir une partie de l'eau avant que de l'appliquer. On employoit au même usage de *l'orge*, ou de la semence *d'orobe*, ou du *son*, que l'on avoit fait cuire avec quelque liqueur propre & que l'on avoit mis dans un *sac de toile*. On appelloit ces fomentations des *fomentations humides*.

Il s'en faisoit aussi de *seches*, avec du *sel* ou du *millet* rôti, que l'on mettoit de même dans des sachets que l'on appliquoit sur la partie.

La derniere sorte de fomentations étoit celle qui se faisoit, par le moyen de la *vapeur* qui s'élevoit d'une liqueur chaude. On trouve dans le premier livre *des maladies des femmes*, un exemple de cette espece de fomentation. On jettoit à diverses reprises dans de l'urine de petites pieces de fer qu'on avoit fait rougir au feu; & on faisoit en sorte que la personne malade recevoit la vapeur qui s'élevoit. Hippocrate se proposoit par les fomentations de réchauffer les parties sur lesquelles il les appliquoit, de résoudre, ou dissiper, ou attirer dehors l'humeur malfaisante qui y étoit contenue; de ramollir; d'appaiser les douleurs, & d'ouvrir les conduits, ou même de les fermer, selon que les matieres étoient émollientes ou astringentes.

3 Les

1 Πυρίη, πυρίαμα, θέρμασμα, de πῦρ, qui signifie *du feu*, & de θερμαίνειν *échauffer*. On disoit aussi χλίασμα, de χλιαίνειν, *échauffer*, *rendre tiede*. Le dernier de ces noms est commun aux *fomentations*, aux *cataplâmes*, & à toutes les applications extérieures *d'huiles*, *d'onguens*, &c. Le Latin *Fomentum* vient de *fovêre*, échauffer, tenir chaud.

2 On appelloit cette maniere de fomentation ἐγκάθισμα, de ἐγκαθίζειν; *s'asseoir dedans*, *lib. de superfœtat*, *de rat. vict. in acut*, *de morbis*. 3.

3 Les *Parfums* étoient aussi fort pratiquez par Hippocrate, pour des vües approchantes. Ainsi 4 dans *l'Esquinancie*, il faisoit brûler de *l hyssope*, avec du *soufre* & du *bitume*, & l'on en attiroit la fumée dans le gosier avec un tuyau, ce qui faisoit sortir beaucoup de pituite par la bouche & par le nez. Ou bien il prenoit pour le même effet 5 du *nitre*, de *l'origan*, & de la semence de *cresson*, qu'il faisoit cuire avec de l'eau, du vinaigre & de l'huile; & pendant que cela étoit sur le feu il vouloit qu'on en attirât la vapeur dans la bouche avec une canne. *Siecle xxxvj.*

On trouve particulierement dans Hippocrate la description d'un grand nombre de parfums pour les maladies des femmes, pour leur provoquer leurs mois, & pour arrêter leurs pertes de sang, pour aider à la conception, pour appaiser les douleurs & la suffocation de matrice &c. Il employoit dans ces occasions les aromates que l'on conoissoit alors; comme *le Cinnamome*, la *Casia*, la *myrrhe*, & diverses plantes odorantes, aussi bien que quelques mineraux, comme le *nitre*, le *soufre*, le *bitume*; & il en faisoit recevoir la vapeur dans l'orifice de la matrice, par le moyen d'un entonnoir.

Les *Gargarismes*, qui sont des especes de fomentations de la bouche & de la gorge, étoient pareillement conus d'Hippocrate. Il se servoit dans l'Esquinancie d'un gargarisme fait avec de *l'origan*, de la *sarriette*, du *séleri*, de la *mente*, & du *nitre*, le tout cuit avec de l'eau & un peu de vinaigre. Cela étant coulé on y ajoûtoit du miel, & on s'en gargarizoit, c'est à dire, on s'en lavoit la bouche & le gozier de temps en temps.

Il faisoit aussi un grand usage des 7 *huiles* & des *onguens*, dans le dessein de ramollir, d'adoucir, d'appaiser les douleurs, de meurir les abscès, de résoudre les tumeurs, d'ôter la lassitude, de rendre le corps souple, & pour diverses autres vües particulieres. On aura encore occasion de parler de l'usage & de la préparation des *onguens*, des *parfums liquides*, & des *huiles*, quand on en sera à 8 *Prodicus* disciple d'Hippocrate, & à 9 Andromachus Médecin de Neron; c'est pourquoi on ne s'étendra pas beaucoup ici sur cette matiere. On remarquera seulement qu'Hippocrate employoit & de l'huile simple, c'est à dire de l'huile *d'olive* toute pure, & des huiles plus ou moins composées. Celles qui l'étoient le moins se faisoient par le moyen de quelque herbe, ou de quelque fleur; comme, par exemple, *des roses*, ou des feuilles de *myrte*, que l'on faisoit infuser dans la premiere huile dont on a parlé. Celles qui l'étoient le plus se faisoient avec plusieurs sortes d'ingrédiens. Il n'y entroit pas seulement des feuilles & des fleurs de plus d'une sorte; on y ajoûtoit encore des aromates & d'autres matieres. Hippocrate parle entr'autres d'une huile ou d'un 10 onguent appellé 11 *Susinum*, dans lequel il entroit des fleurs de *lis*, avec quelques aromates; d'un Onguent *Narcissinum*, qui se faisoit aussi avec des

3 θυμιάματα, ὑποθυμιάσεις.
4 *De morb. lib.* 3.
5 *De morb. lib.* 1.
6 Ἀναγαργάλικτα, & ἀναγαργαρίσματα.
7 Ἔλαιον, ἄλειφα, μύρον. Ces trois noms marquent, dans Hippocrate, tout ce qui est propre à joindre.
8 *Voyez ci-après liv.* 4. *chap.* 2.
9 *Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 2.
10 *Voyez au même endroit la difference qu'il y avoit entre les huiles & les onguens.*
11 *Voyez Dioscoride.*

Siecle xxxvj. fleurs de *narcisses* & des aromates infusez dans de l'huile d'olive. Mais le plus considerable ou le plus composé de tous les onguens, dont il est fait mention dans nôtre Auteur c'est celui qu'il appelle *Netopum*, dont il se servoit particulierement dans les maladies des femmes. Nous apprenons d'Hesychius que c'étoit un onguent fort composé. Hippocrate parle aussi d'une huile ou d'un onguent *d'Egypte*, qui se composoit, comme on le fait d'ailleurs, avec plusieurs sortes d'aromates, & qui semble être le même que le *Netopum*, ou comme Dioscoride l'appelle *Metopium*. A l'égard d'une autre huile, qui est appellée par Hippocrate *huile blanche d'Egypte*, Galien prétend 12 en un endroit que ce n'étoit que de l'huile d'olive très-pure & très-bonne que l'on tiroit d'Egypte; mais il remarque 13 ailleurs que c'est la même huile, ou le même onguent qu'on appelloit autrement *Mendesium*.

Hippocrate se servoit aussi d'une autre sorte d'onguent, qu'il appelle 14 un *Cérat*, qui étoit composé principalement *d'huile* & de *cire*, le dernier de ces ingrédiens ayant donné son nom à ce médicament. Voici la composition d'un cérat que nôtre Auteur recommande pour ramollir une tumeur, & pour nettoyer une playe; *Prenez*, dit-il, *de la moüelle, ou de la graisse d'oye, gros comme une noix; de la resine de lentisque ou de la térébenthine, gros comme une féve, & autant de cire. Faites fondre cela à feu lent avec de l'huile de roses, pour en faire un cérat.*

Il joignoit aussi quelquefois de la *poix* à la cire & à l'huile, & il en faisoit une composition qui avoit plus de consistence, ou qui étoit plus dure que la précédente; & il l'appelloit 15 *Céropissus*.

16 Les *Cataplâmes* étoit une sorte de médicament, qui avoit moins de consistence que les deux précedens. Ils étoient composez de poudres ou d'herbes, que l'on délayoit, ou que l'on faisoit cuire dans de l'eau ou dans quelqu'autre liqueur; & on y ajoûtoit quelquefois de l'huile. Dans l'Esquinancie, Hippocrate propose un cataplâme fait avec de la farine d'orge, cuite dans du vin & de l'huile. Les Cataplâmes s'appliquoient dans le dessein de ramollir, d'adoucir, de résoudre une tumeur, de faire meurir un abscès, à peu près comme les cérats. Il y avoit aussi des cataplâmes raffraichissans, composez avec des feuilles de *poirée* cuite dans de l'eau, ou des feuilles *d'olivier*, de *figuier* ou de *chêne*.

Hippocrate préparoit encore une sorte de médicament qu'il appelloit 17 un *Collyre*. Il étoit composé avec des poudres auxquelles on joignoit une très-petite quantité d'onguent, ou de quelque suc de plante, pour en former une masse solide & seche, dont la figure étoit ronde & longue. On parlera plus amplement de ce remede, dans le premier chapitre du livre second de la troisiéme partie. On y parlera aussi d'une autre sorte de composition, qui ne differoit de la précédente qu'à l'égard de la forme; les ingrediens étant à peu près de la même nature. C'étoit de certaines 18 *Tablettes*, de la grandeur d'une petite

12 *De simpl. medicam. facultat. lib. 2.*

13 *In Glossis Hippocr.*

14 Κήρωμα, κηρωτή.

15 Κηρώπισσος.

16 Καταπλάσματα.

17 Κολλύριον, de morb. lib. 2.

18 Φθοΐδες, φθοΐσκοι, de φθοΐς, que signifie *un gâteau*, parce que ces tablettes étoient plattes & rondes comme un petit gâteau, φθοΐσκοι ὅσον δραχμιαῖοι, *Des tablettes de la grandeur ou du poids d'une dragme. De morb. mulier. lib. 1.*

petite piece de monoye qui servoient à parfumer, en les jettant sur des charbons *Siecle*
allumez, & à d'autres usages. On y parlera enfin des *poudres*, qui sont la base *xxxvj.*
de divers médicamens.

Voila presque toutes les compositions, qui servoient aux applications extérieures, aux *Pessaires* près, dont on parlera dans le chapitre *des maladies des femmes*. A l'égard des médicamens composez qui se prennent intérieurement, on les peut envisager ou comme *liquides* ou comme *solides*. 19 Ceux qui étoient en forme liquide se préparoient, en faisant cuire ou infuser quelques simples dans des liqueurs appropriées, & en gardant la colature pour s'en servir au besoin; ou en délayant dans ces mêmes liqueurs quelques poudres qui se prenoient en même temps; ou en joignant diverses matieres liquides ensemble. On peut voir 20 ci-dessus la préparation d'un breuvage appellé *Cyceon*, & de quelques autres.

Les médicamens, qui étoient en forme *solide*, étoient composez de sucs épaissis, de gommes, de résines, ou de poudres qui étoient liées avec ces matieres, ou avec du miel, ou quelqu'autre chose propre à donner à cette sorte de médicament la consistence nécessaire. On le formoit en suite d'une maniere & d'une grosseur commode, pour pouvoir être 21 avallé aisément.

On peut mettre au rang des médicamens solides celui qui est indiqué dans le premier livre *des maladies des femmes*, sous le titre de 22 *médicament composé de sels*.

Il y avoit une troisiéme sorte de médicament, qui tenoit le milieu entre le solide & le liquide, lequel on devoit prendre comme 23 *en léchant*, c'est à dire, en mettre un peu sur la langue, & l'avaller doucement. Ce remede servoit à adoucir l'acreté des humeurs qui irritent la gorge, & la canne du poumon, & qui causent la toux, & d'autres incommoditez; à inciser, à atténuer, ou à epaissir les matieres qui se jettent sur ces mêmes parties &c. Le *miel* en étoit la base, comme on le verra dans quelques descriptions qu'on en donnera ci-après, en rapportant quelques exemples de la cure de certaines maladies de la poitrine, selon la méthode d'Hppocrate.

C'est ce que l'on avoit à observer, touchant les médicamens qu'Hippocrate composoit. On aura occasion de traiter plus amplement cette même matiere, je veux dire celle de la composition des médicamens, à mesure que l'on avancera dans l'Histoire de la Médecine. Si l'on joint à ceci ce qu'il y a sur le même sujet dans la troisiéme partie, à l'endroit que nous avons cité, l'on aura un détail assez exact de toute la Pharmacie ancienne.

On voit par tout ce que nous venons de dire, de quelle sorte étoient les médicamens composez dont il est fait mention dans les écrits d'Hippocrate. Si le livre *de affectionibus* étoit de lui, on en pourroit inferer qu'il avoit écrit sur cette matiere en particulier; car l'auteur de ce livre en cite d'autres, qui ne traitoient que des médicamens seuls. Ces derniers livres portoient le titre de

 Pharmaca,

19 *Φάρμακα ποτά.*

20 *Liv. 3. chap. 15.*

21 On appelloit ces médicamens καταπότια, de καταπίνειν, *avaller quelque chose de solide.*

22 Τὸ ἀπὸ ἁλῶν ξυντιθέμενον. Les manuscrits du Vatican lisent ἀπὸ πολλῶν, *de plusieurs ingrédiens.*

23 On appelloit à cause de cela ce remede ἔκλειγμα, ἐκλεικτὸν, de λείχειν, *lécher.* On dit en François *un Eclegme*, en termes de Médecine.

Siecle xxxvj.

Pharmaca, & de *Pharmacitis*, *ut scriptum est in Pharmacis*, dit cet Auteur, c'est à dire, *in libris de Pharmacis agentibus*. Quant au mot *Pharmacitis*, c'est un adjectif avec lequel on doit joindre le substantif *liber*, qui est sous-entendu; *Pharmacitis Liber*, *livre concernant les médicamens*. Mais le livre d'où ceci est tiré est attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate; & il faut remarquer que *ces livres* ou *ce livre de médicamens* n'est point cité ailleurs par Hippocrate lui-même. Au reste Galien remarque que cette sorte de livres étoient fort rares en ces anciens temps; parce que les Médecins de ces temps-là avoient accoûtumé de donner la description des médicamens qu'ils employoient, en même temps & dans les mêmes endroits où ils décrivoient les maladies auxquelles ces médicamens étoient propres.

Mais il ne faut pas oublier de faire ici une réflexion très-importante sur la Pharmacie d'Hippocrate, c'est que les médicamens composez dont il se servoit étoient en très-petit nombre, & qu'il y entroit aussi très-peu de simples, deux ou trois pour l'ordinaire, quatre ou cinq pour le plus, & rarement davantage. A la verité, on trouve dans *Actuarius* la description d'un Antidote fort composé, qu'il appelle *l'Antidote d'Hippocrate, pour lequel*, ajoûte cet Auteur, *il reçut une couronne* des Athéniens; mais il est aisé de voir que c'est un conte fait à plaisir, & qu'Actuarius donne à l'Antidote dont il s'agit un de ces titres spécieux, que les Grecs savoient si bien donner à leurs médicamens, pour les pouvoir mieux débiter, comme on en verra divers exemples dans la suite.

Il faut encore remarquer qu'Hippocrate possedoit la *Pharmacie*, ou *l'Art de préparer & de composer les médicamens*, C'est ce que 24 Galien prétend prouver par un passage du second livre *des Epidémiques*, où il fait parler Hippocrate de cette maniere; 25 *Nous conoissons la nature des médicamens ou des simples, avec lesquels se font tant de choses differentes; car les médicamens ne se composent pas tous également, mais les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Quelques simples doivent être cueuillis tôt, & quelques autres tard. On les prépare aussi differemment. On seche les uns; on broye, ou on pile les autres; on les fait cuire &c.*

Enfin la derniere observation, que l'on doit faire sur la Pharmacie d'Hippocrate, c'est qu'il savoit non seulement comment les médicamens se préparent, mais qu'il les préparoit encore lui-même, ou les faisoit préparer dans sa maison par des serviteurs qu'il instruisoit à cela. C'est ainsi qu'en usoient tous les Médecins de son temps, & la Pharmacie ne faisoit pas encore alors une profession particuliere, non plus que la Chirurgie dont on parlera bien-tôt.

CHAPITRE

24. *Lib. de Theriaca ad Pisonem.*

25 Ce passage est assez obscur dans Hippocrate. Galien, ou l'auteur du livre qu'on cite rapporte ce même passage fort different de ce qu'il est dans nos Editions d'Hippocrate.

CHAPITRE XXV.

Liste des médicamens simples *dont il est fait mention dans les écrits d'Hippocrate.*

ABrotanum, Absinthe, Adiantum, Agnus castus, Ail, Airain, fleurs d'airain, limailled'airain, écaille d'airain, airain brûlé. 1 Alica, Althæa, Alun, Alun d'Egypte, Alun scissile, Alun brûlé, Amandes, Ammoniac, Amomum, Anagallis, Anagyris, Anchusa, Anémone, Aneth, Anis, Anthemus, ou Anthemis, Apariné, Argent, fleurs d'argent, Aristoloche, Armoise, Aromates en géneral, Arriere-fais d'une femme; Arroches, Asne, fiente d'asne, Aspalatum, Asperges, Asphodeles, Atriplex, Avoine, Auronne. Voyez *Abrotanum.* Aymant.

Baccharis, Beurre, Bitume, Blettes, Bombylium, 2 *espece de Mélisse*, Bryonia, Bulbe blanc, petit Bulbe qui croît parmi les bleds, Buprestis, *nom d'animal, & nom d'herbe.*

Cachris, Calamintha, Calamus aromaticus, Cantharides, Cappres, Carabé, Cardamome, Castoreum, Cedre, Cedria, Centaurée, Cerf, ses cornes, sa moüelle &c. Chalcitis, Chamæleon, Champignons, Chaux vive, Chêne, Chevre, son lait, sa graisse, sa fiente, l'ordure de sa peau, & ses cornes; Chien; 3 Chondrus, Chou, Chrethmus, Chrysocolla, Chrysitis, Ciguë, Cinnamome, Cire, Cire blanche, Cneorum, Cnestrum, Cnicus, Cridia grana, Coins, Coloquinte, Concombre, Concombre sauvage, Corysa, Coriandre, Cormes, Cornes de bœuf, de cerf, de chevre, *râpée & brûlée.* Courges, ou Citrouilles, Cratæogonon, Cresson, Crinanthemum, Cumin, Cumin d'Ethiopie, Cyclamen, Cyperus, Cyprès, Cytisus.

Daphnoïdes, Daucus, Dictam, Dictam de Crête, Dracontium, Dracunculus.

Eau marine, Ebene, Ecrevices, Elaterium, Ellebore blanc, Ellebore noir, Encens, manne d'Encens, Epervier, Epine blanche, Epine d'Egypte, Epipetron, Ericé, Erviolum, Ervum, Erysimum, Escarbots, Euanthemum.

Farine de divers grains, grossiere, fine &c. Fenugrec, Fenouil, Férula, Féves, Fiel de bœuf, de pourceau, de scorpion marin, &c. Figuier domestique, & sauvage, leurs bois, leurs feuilles, & leur fruit, Fleurs d'airain, d'argent. *Voyez Airain, Argent*, Frêne, Fromage, Froment.

Galbanum, Galle, Genevre, Glans Ægyptia, Glastum, 4 Grains formez avec de la farine. *Voyez Chondrus & Alica.* Graisse de divers animaux, Grenades, Grenoüilles.

Herbe

1 Voyez *Chondrus*, & *Grains.*
2 *Voyez Erotien.*
3 Voyez *Alica*, & *Grains.*
4 *Voyez ci-dessus liv. 3. chap. 15.*

Siecle xxxvj. Herbe appellée *Charien*, Hérisson, Hérisson marin, Hippomarathrum, Hippophaë, Holoconitis, Horminum, Huiles, Hippocystis, Hyssope, Hyssope de Cilicie.

Indicum ou *poivre*, Jonc odorant, Irio, Voyez *Erysimum*, Iris, Isatis, Voyez *Ilastum*, Jusquiame.

Lait de Chevre, d'Anesse, de Vache, de Brebis, de Jument, de Chienne, petit Lait, Laitue, Lagopyrus, Laserpitium, Laurier, Lentilles, Lentisque, résine de Lentisque, Lie de vin, Lie de vin brûlée, Lierre, Lievre, son poil, Lin, Lotus, Lupins.

Malicorium, Mandragores, Mauve, Méconitis, 5 Méconium purgatif, Méconium somnifere, Méconium des excremens, Mélanthium, Mélilot, Mente, Mercuriale, Meures, Miel, Miel de Cedre, Millet, Minium, Misy, Modus, *racine*, Molybdæna, Mousse, Moûtarde, Mulet, sa fiente, Myrica, Myrrhe, Myrrha Stacte, Myrthe, Myrtidanum.

Narcisse, Nardus, Nitre, Nitre rouge, Noix, Noix Thasiennes.

Ocymum, Oenanthé, Oesype, Oeufs, Oignons, Olivier, son bois, ses feuilles, sa galle, son fruit, ses noyaux, son huile, Orge, Orge d'Achille, Origan, Orobe, Orpiment, Ortie, Oye, sa graisse, sa moüelle, sa fiente.

Panax, Parthenium, Pastenade, Passules, 6 Pavot, Pentaphyllum, 7 Peplium, Peplus, Pepons, Perséa, Persil, Persil frisé, Peucedanum, Peuplier, Phaseolus, Philistium, Pierre Cyanéenne, 8 Pierre Magnésienne, Pignons, Pin, Pivoine, Poirée, Poires, Pois, Pois chiches, Poivre. Voyez *Indicum*, Poix, Polium, Polygonum, Pommes, Porreaux, Pourpier, Prassium, Pseudodictamnus, Pulegium.

Racine blanche, Raifort, Raisins, marc de Raisins, Ranoncule, Rave, Regueliffe, Renard, sa fiente, Résine, Résine du Lentisque, & du Térébinthe, Rhamnus, Rhus, Ricinus, Ronce, Roquette, Rose, Rômarin, Rubia, Rue.

Saffran, Sagapenum, Sandaracha, Sarriette, Sauge, Saule, Scammonée, Scille, Scolopendre, Seche, os de Seche, & ses œufs, Sel, Sel de Thebes, Séleri, Serpent, Sesame, Sesamoïdes, Seseli, Sisymbrium, Solanum, Sorbes, Soufre, Spodium, Staphisagre, Stœbé, Struthium, Stybis, Styrax, Succinum, Sureau, Suye.

Tæda, Taureau, son foye, son fiel, son urine: Telephium, Terebinthe. Voyez *Résine*. Terre blanche, Terre d'Égypte, Terre noire de Samos, Tapsia, Thlaspi, Thym, Tithymale, Tithymalis, Torpedo, *poisson*, Tortue, Tragus, *herbe*, Tribulus, 9 Trigonum, Triolet, Tymbra.

Veau marin, son poumon, Verbascum, Verbena, Vert de gris, Verjus, Vers, Vigne, sarmens, pampre, tendrons, Vins de diverses sortes, Vinaigre, Violette blanche, Violette noire, Umbilicus Veneris, Urine.

Xanthium. Yeuse. Zea.

Voila les noms des simples dont il est parlé dans Hippocrate, à quelques-uns près

5 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 22. & 16.*
6 *Voyez le chap. 22.*
7 *Voyez le chap. 16.*
8 *Ibidem.*
9 *Voyez ci-dessus liv. 3. chap. 17.*

près que l'on peut avoir omis, mais qui sont en petit nombre. La langue Grecque ayant eu ses changemens, aussi bien que la plus part des autres Langues, & les noms des plantes n'ayant pas moins changé que les autres; il est arrivé que quelques-uns de ceux dont Hippocrate se sert n'ont plus été en usage dans les siecles suivans, de sorte qu'on étoit déja en peine deux ou trois siecles après lui, pour deviner quelles plantes il avoit voulu marquer par tel ou tel nom; mais comme cela n'en regarde qu'un très-petit nombre, la chose n'est pas de si grande importance. De plus il faut remarquer qu'Hippocrate pouvoit conoître plusieurs autres simples, outre ceux dont nous avons rapporté les noms; mais il n'en parle pas dans ses écrits. Ce qui fait croire qu'il en conoissoit davantage, c'est que Théophraste, qui vivoit environ cent cinquante ans après lui, en a décrit un beaucoup plus grand nombre, comme on le verra ci-après.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXVI.

Exemples de la cure particuliere de quelques maladies, tant aigues que chroniques.

On trouvera ici outre une application des regles générales, que l'on a données ci-devant, divers remedes particuliers dont il n'a point été parlé. Pour commencer par la cure des *fiévres*, l'on a vû la difference qu'Hippocrate faisoit entre celles *qui ne succedent à aucune autre maladie, mais qui sont elles-mêmes la maladie principale, ou l'accident principal de la maladie*, & entre celles *qui accompagnent les inflammations*. On a remarqué en même temps que, dans la premiere sorte de Fiévre, *la Diete* étoit presque le seul remede qu'il employât; ne jugeant point qu'il fût nécessaire ni de saigner, ni de purger, ni de faire aucune autre chose si ce n'est de nourrir le malade de la maniere qu'on l'a marqué. On ne répetera pas ce qui a été dit là-dessus.

On a vû de même à l'égard des *Inflammations*, ou des maladies accompagnées d'inflammation, comme sont *la pleurésie*, & *la Péripneümonie*, l'usage qu'il faisoit de la saignée & de la purgation, & les précautions qu'il prenoit par rapport à ces deux remedes qui sont les plus considerables. Il faut encore remarquer, à l'égard de la premiere de ces maladies, qu'il essayoit premierement d'appaiser la douleur de côté, ou de dissiper la matiere qui la cause, en appliquant des *fomentations* sur cette partie, comme on l'a vû dans l'exemple que l'on a rapporté ci-devant d'un homme atteint de pleurésie, qu'il ne saigna que le huitiéme jour de la maladie. Il est expressément remarqué à l'endroit que l'on a cité *que les fomentations n'avoient point diminué la douleur*, ce qui suppose qu'il avoit commencé par ce remede. Les fomentations étoient alors, & ont été pendant long-temps un remede presque universel; & l'usage des huiles, des onguens, des cataplâmes, & des autres applications extérieures n'étoit guére moins fréquent, comme on le verra dans la suite. Hippocrate n'appliquoit pas seulement ces remedes sur la partie malade, dans la pleuresie; 1 il faisoit quelquefois oindre presque tout le corps, & particulierement les lombes & les

1 *De diæta in acutis.*

Siecle xxxvj. & les jambes; quoi qu'il n'y ait proprement que la poitrine qui souffre dans cette maladie.

A l'égard des remedes, qu'il donne intérieurement pour le même mal, il paroît qu'il contoit beaucoup sur ceux 2 qui font *cracher*. Il propose de plus le remede qui suit. 3 *Prenez*, dit-il, *de l'auronne, du poivre, & de l'Ellebore noir. Faites cuire le tout dans du vinaigre, où l'on aura délayé du miel; & donnez cela au commencement de la maladie, si la douleur est pressante.* Il propose enfin pour le même mal, aussi bien que pour les inflammations de foye, & les douleurs qui sont vers le diaphragme, du *panax* cuit dans la même liqueur; & il insinue que ces remedes servent à lâcher doucement le ventre, & à provoquer les urines; de maniere que l'*Ellébore noir*, qu'il ordonne en premier lieu, ne doit pas être regardé comme un veritable purgatif, ce qui auroit été contre ses principes, mais simplement comme un remede qui tenoit le ventre libre.

En quelqu'autre endroit il accorde 4 du *vin*, aux pleurétiques, pourvû que ce ne soit pas d'un vin violent, & qu'il soit fort trempé. Il en accorde même dans une espece d'*inflammation de poumon*, & dans la *léthargie*, ce qui fait que l'on doit moins s'étonner qu'il ordonne du *poivre*, dans la pleurésie, & qui est une preuve que l'intention de *raffraichir*, ou la crainte d'*échauffer*, n'étoient pas les plus puissans motifs par lesquels Hippocrate se déterminoit dans la cure des maladies aigues. Il recommande néanmoins d'un autre côté, à l'égard des pleurétiques, qu'on leur donne souvent & beaucoup à boire d'une boisson composée avec de l'eau & du vinaigre, où on mêloit quelquefois un peu de miel; le tout pour faire cracher, & pour humecter. Il se peut aussi que le remede, où entre le poivre, fût 5 un de ces remedes dont on a parlé ci-devant, que l'on donne parce que l'on en a vû de bons effets en de semblables occasions; sans raisonner d'ailleurs sur la maniere, dont ces effets se produisent.

Dans l'*inflammation du poumon*, il se conduisoit à peu près comme dans la pleurésie. L'on a vû ci-devant qu'il faisoit diverses saignées; il faut encore remarquer qu'il cherchoit à dégager le poumon, par le moyen des remedes qui atténuent & incisent les matieres épaisses, & qui facilitent le crachement. Il indique particulierement pour cela 6 un éclegme qui est composé avec des *pignons*, du *galbanum*, & du *miel d'Attique*.

L'on a vû de même qu'il ordonne la saignée à ceux qui perdent tout d'un coup la parole, & qui ont des accidens semblables à ceux de l'*apoplexie*, de la *paralysie*, des *convulsions*, & autres maladies de cette nature. Après ce remede, il veut que l'on fasse *vomir*, & qu'en suite on *purge*, en donnant 7 une grande quantité de *lait d'ânesse*. Mais ce dernier remede semble plûtôt convenir à ceux qui sont réchapez de ces maladies, ou du moins qui se sont tirez d'une premiere attaque. Les *fomentations* doivent aussi avoir été mises en usage dès le commencement.

Pour les *Convulsions* en particulier, après avoir saigné il donnoit du *poivre*, & de l'*Ellébore noir*, dans du boüillon de poule. Il faisoit *éternuer*. Il *fomentoit*. Il

2 *De locis in homine.*
3 *De diæta in acutis.*
4 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 15.*
5 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 23.*
6 *Voyez le chap. 24.*
7 Jusqu'à douze hémines, & même jusqu'à seize. *Voyez ci-dessus, chap. 16. liv. 3.*

Il *baignoit*, & il *oignoit* continuellement. 8 En un autre endroit, il veut *que l'on fasse du feu des deux côtez du lit du malade*; qu'on lui donne de la racine de 9 *Mandragore*, en petite quantité, depeur que cela ne trouble le cerveau; & qu'on lui applique *des Sachets* fort chauds sur les tendons de derriere, c'est à dire, aux tendons de la nuque. *Siecle xxxvi.*

Dans l'*Esquinancie*, il ouvroit les veines *des bras*, & celles qui sont *sous la langue*, & *sous les mammelles*. Il donnoit des *éclegmes*, & il vouloit que l'on se *gargarizât* chaudement. On a vû ci-dessus comment il composoit les éclegmes, & les gargarismes, & les *parfums*, dont il se servoit aussi en cette occasion. Il conseilloit de plus que l'on se fit raser la tête; que l'on y appliquât un cérat, aussi bien que sur le col; que l'on fomentât, & que l'on oignît cette derniere partie & qu'on la couvrît de laine. 10 Lorsqu'il y avoit grand danger de suffocation il introduisoit une cannule ou un tuyau, jusques dans le gozier, afin que l'on pût respirer par là. Enfin quand le mal relâchoit, il purgeoit avec de l'*élaterium* recent, pour prévenir par ce moyen une rechute.

Il commençoit la cure de l'*Ileus*, par un *vomitif*, quoi que dans cette maladie l'on ne vomisse déja que trop, à peu près 11 comme l'on a remarqué qu'il en usoit dans le *Cholera*, qui est aussi une maladie dont le principal accident est le vomissement. Il tiroit ensuite du sang des veines *des bras*, & de celles *de la tête*. Il raffraichissoit les parties du corps qui sont au dessus du diaphragme, à la reserve du cœur; & il échauffoit celles qui sont au dessous. Dans cette vûë 12 il faisoit asseoir le malade dans un vaisseau où il y avoit de l'eau chaude, & l'oignoit ensuite continuellement d'huiles, ou lui appliquoit des cataplâmes le plus chaudement qu'il se pouvoit. Il se servoit aussi en cette occasion de 13 *suppositoires*, de la longueur de dix doits, faits avec du miel seul; & il les enduisoit de fiel de Taureau, à l'une des extrémitez. Ces suppositoires ayant tiré les plus prochains excrémens, il donnoit un lavement. Mais si les suppositoires ne produisoient pas cet effet, il introduisoit dans l'anus *un soufflet de forgeron*, & ayant fait enfler le ventre, & les boyaux en les remplissant de vent, il tiroit le soufflet, & donnoit le lavement. Il avertit que ce lavement doit être composé de choses qui n'échauffent pas beaucoup, mais qui dissolvent les excrémens; & il veut qu'après l'avoir pris, on bouche l'anus avec une éponge, & que le malade 14 s'asseye dans le demi-bain d'eau chaude, retenant le plus longtemps qu'il se pourra son lavement.

En voila assez pour les maladies *aigues*. A l'égard de celles qu'on appelle *Chroniques* ou *longues*, on commencera par la cure de la *maladie dessechante*, qui a été décrite ci-devant, & que l'on a dit être une espece de *maladie des hypochondres*. Pour la guérir Hippocrate proposoit prémierement *la promenade*, *à pied*, & *l'exercice*; & si l'on étoit trop foible, il conseilloit que l'on se servît de quelque voiture, & que l'on fit souvent de petits voyages. Il ajoûtoit que l'on devoit se *purger*, & même se faire *vomir*, de temps en temps; prendre

8 *De locis in homine.*
9 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 22.*
10 *De morb. lib. 3.*
11 *Liv. 3. chap. 16.*
12 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 24.*
13 *Voyez ci-dessus, chap. 16.*
14 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 24.*

Siecle XXXVJ. *le bain d'eau froide* en été; & *s'oindre* en automne, & en hyver avec des huiles; boire du *lait d'ânesse*, ou du *petit lait*; s'abstenir des viandes *douces*, & *huileuses*; user de choses *raffraichissantes*, & *qui tiennent le ventre libre*, & enfin prendre des *lavemens*.

Hippocrate fait 15 ailleurs mention d'un jeune homme, qui avoit une maladie approchante de celle dont on vient de parler, & qui fut guéri par des saignées réïterées.

Il traitoit les *Phthisiques*, premierement en les purgeant avec d'assez violens purgatifs, tels que sont les bayes de *Thymelæa*, où de *Tithymale*. Après cela il leur faisoit boire, du lait d'ânesse, ou du lait de vache, y ajoûtant le tiers d'eau mêlée de miel. Il leur donnoit aussi du petit lait, & ensuite du lait de toutes les sortes, du lait de vache, de chevre, d'ânesse, de jument, soit pur, soit mêlé de la maniere qu'on vient de le dire; ou bien il y joignoit un peu de sel lorsqu'il vouloit le rendre purgatif. Il leur 16 brûloit aussi le dos, & la poitrine en plusieurs endroits; & il entretenoit ouverts pendant quelque temps, les ulceres qu'avoit fait la brûlure. Enfin il avoit recours à la *purgation de la tête*, qui se faisoit de la maniere qui a été indiquée 17 ci-dessus. Et pour ce qui regarde le régime de vivre convenable à cette maladie, il ordonnoit aux Phthisiques de se nourrir de chair de *chevre*, & quelquefois de celle de *pourceaux*, qui est comme on l'a vû, le conseil que donnoit Esculape dans le même mal. Hippocrate ordonnoit même à ceux qui ne crachoient pas aisément le pus dont leur poumon étoit plein, de se nourrir de viandes *fort grasses*, & *fort salées*, pour aider à rendre ce pus & pour leur nettoyer la poitrine. Il leur permettoit encore l'usage du *vin*, pourvû qu'il fût en petite quantité, & noir & âpre, tel qu'étoit celui qui entroit dans le 18 *Cyceon*, dont on a parlé, qui étoit aussi une espece de breuvage qu'il ordonnoit pour cette maladie. Il conseilloit enfin un exercice moderé, & particulierement la promenade.

Dans l'*Empyéme*, qui est une maladie causée par du pus ramassé entre le poumon & les côtes, Hippocrate propose *la purgation de la poitrine*, dont il a aussi été parlé 19 ci-devant. On trouve encore une autre cure de l'Empyéme par le moyen de la Chirurgie, comme on le verra ci-après.

Nôtre Auteur guérissoit la *douleur de tête*, premierement en *lavant* ou *fomentant* long-temps cette partie avec de l'eau chaude, & ensuite en faisant *éternuer*, & en tirant de la pituite, qui est ce qu'il appelloit *purger la tête*. Il défendoit le vin, & recommandoit que l'on s'humectât. Si cela ne suffisoit pas il ouvroit *les veines des narines*, & *celles du front*; & si nonobstant ces remedes le mal s'opiniâtroit, il *brûloit les veines* de la tête en divers endroits, & faisoit diverses incisions sur cette partie, comme on le verra 20 ci-après, dans sa Chirurgie.

21 Il remédioit à l'*enflure* ou à la *grosseur de la Rate*, qui est une maladie qui suit quelquefois les fiévres, en donnant des purgatifs qui vuident *les eaux*; & 22 de

15 *Epidemic. lib. 5. sub princip. Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 19.*
16 *Voyez ci-après, chap. 28.*
17 *Voyez liv. 3. chap. 17.*
18 *Ibid. chap. 15.*
19 *Liv. 3. chap. 17.*
20 *Chap. 28.*
21 *De locis in homine.*

22 de la nourriture qui soit propre à diminuer *la pituite* ou à la purger. Si ce *Siecle*
n'étoit pas assez, il vouloit que l'on brûlât legerement tout au tour du nombril en divers endroits, pour tirer par ce moyen des eaux. *XXXVJ.*

Pour une autre maladie de la Rate, Hippocrate conseille au malade de *fendre du bois*, pendant plusieurs jours, de *lutter* fortement, & de prendre beaucoup d'exercice. Entre les viandes qu'il ordonne en cette rencontre, il y a de la chair de *chien.*

Il traitoit l'*Hydropisie*, premierement en prescrivant un régime de vivre qui tendoit à dessecher le corps, & à le décharger des humiditez superflues. 23 Il vouloit que l'on se promenât, que l'on prît autant d'exercice qu'il est possible, ou que l'on entteprît quelque travail pénible, que l'on se fit suer, & que l'on dormît ensuite. A l'égard du manger & du boire, il étoit d'avis que l'on mangeât des choses seches & acres, ce qui est, disoit-il, le moyen de rendre beaucoup d'urine, & de se fortifier; & que l'on se nourrît de pain chand trempé dans du vin noir, & de l'huile, & de chair de pourceau cuite dans du vinaigre. Il falloit d'ailleurs boire très-peu, & choisir du petit vin blanc dans les commencemens, & du gros vin noir quand le mal avoit déja fait de grands progrès. Que s'il arrive, ajoûte nôtre Auteur, que le malade ait de la difficulté de respirer, il faut lui tirer du sang du bras, supposé que ce soit en été, qu'il soit à la fleur de son âge, & qu'il ait beaucoup de forces.

Dans l'endroit où Hippocrate donne ces conseils, il semble qu'il confonde la cure de l'hydropisie 24 *hyposarcidios*, avec celle de l'hydropisie *venteuse*, qui sont les deux especes de cette maladie dont il fait mention dans ce passage. *Il y a*, dit-il, *de deux sortes d'hydropisie, l'une appellée* hyposarcidios, *que l'on ne peut pas éviter lorsqu'elle commence une fois de venir; & l'autre qui est* venteuse, *dont on ne peut guérir que par un grand bonheur, & qui demande que le malade se travaille beaucoup ou qu'il prenne un exercice pénible, qu'on lui fasse des fomentations, & qu'il vive avec beaucoup de retenue, qu'il mange*, poursuit Hippocrate, *des choses seches & acres*, &c. qui est ce que l'on a dit auparavant. Je crois qu'il commence la cure de la premiere espece d'hydropisie, par ces dernieres paroles, & que ce qu'il a dit avant cela en deux mots de l'*exercice*, des *fomentations*, & de la *retenue*, ou de la *temperance*, regarde la derniere espece, à moins que la même cure ne serve pour toutes les deux especes.

Outre ces remedes, Hippocrate propose en d'autres endroits des *purgatifs*, qui fassent vuider par le bas *l'eau*, & *la pituite*, & non pas *la bile*. Et derechef 25 en un autre endroit, où il distingue l'hydropisie qui vient du *foye*, d'avec celle qui vient de la *rate*, il veut que l'on prenne, dans le commencement de la premiere de ces maladies, un remede composé avec de *l'origan*, cuit dans du vin, & du *laserpitium*, gros comme un grain d'orobe. Ce bruvage devoit être suivi du *lait de chevre*, dont on prenoit *quatre hémines*, avec le tiers d'hydromel. Il vouloit de plus que l'on s'abstint de nourriture solide les dix premiers jours de la maladie, pendant lesquels il découvroit si le mal étoit mortel ou non; que l'on prît de la ptisane coulée, cuite avec du miel, & que l'on

---

22 *σιτία τὰ φλεγματωδέστατα*, *Voyez l'Oeconomie de Foësius sur le mot φλεγματώδης.* Ce que cet Auteur dit en cet endroit vaut mieux que sa traduction de ce passage.

23 *Lib de victûs rat. in acutis.*

24 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap.* 8.

25 *De intern. affectionib.*

Siecle xxxvj. bût d'une sorte de vin blanc qu'il spécifie, & qui n'étoit pas violent. Les dix jours étant passez, il accordoit de la chair de *cocq* rôti, qu'il vouloit que l'on mangeât chaude, de celle de 26 *petits chiens*, & quelque sorte de *poisson* qu'il nomme, avec le même vin dont on a parlé. Mais lorsque les eaux commençoient à tomber dans le ventre, ou que l'hydropisie étoit formée, il venoit aux mêmes remedes qui ont été indiquez auparavant, au vin noir, & âpre, à l'exercice &c. Pour l'hydropisie qui vient de la rate, il donnoit au commencement de l'*Ellébore*, dans le dessein de faire vomir, & il purgeoit ensuite avec du 27 *Cneorum*, du suc d'*Hippophaë*, ou des *Grains Cnidiens*; ce qui étoit suivi du *lait d'ânesse*, à la quantité de 28 *huit hémines*, y délayant un peu de miel. Si ces remedes n'étoient pas suffisans, il avoit recours à ceux que la Chirurgie fournit, comme on le verra ci-après.

Hippocrate guérissoit la *fiévre quarte*, premierement en purgeant par le bas. Cette purgation étoit suivie de celle de la tête; & après avoir purgé encore une fois comme la premiere, si la fiévre continuoit, il laissoit passer le temps de deux accès, & après cela il venoit au bain d'eau chaude. Au sortir du bain il donnoit gros comme un grain de millet du fruit de 29 *Jusquiame*, autant de *Mandragore*, du suc de *Laserpitium*, 30 gros comme trois féves, & pareille quantité de *Triolet*, le tout délayé dans du vin pur. Que si le malade étoit robuste & paroissoit se porter bien d'ailleurs, ou qu'une fiévre, venue de lassitude ou de fatigue, se fût changée en quarte, il commençoit par des fomentations, & donnoit ensuite de l'ail, & du miel, & du bouillon de lentilles dans lequel on avoit mis du miel, & du vinaigre. Le malade ayant pris cette nourriture, nôtre Auteur le faisoit vomir, & après l'avoir baigné dans un bain chaud, quand il étoit réfroidi, il lui faisoit boire du 31 *Cyceon*, avec de l'eau; & le soir il le nourrissoit de viandes legeres lui permettant d'en prendre autant qu'il vouloit. Dans l'accès suivant, il le baignoit encore chaudement, & après l'avoir couvert de plusieurs couvertures pour le faire suer, il lui faisoit boire un bruvage composé avec des racines *d'Ellebore blanc*, ou plûtôt avec une seule fibre longue de trois doits, une dragme de *triolet*, du *laserpitium*, le poids de deux féves, & du vin pur. Si le malade vomissoit c'est ce que nôtre Auteur demandoit; si non, il le faisoit vomir avec un médicament fait exprés, après lui avoir purgé la tête. Il lui ordonnoit enfin une nourriture legere, & acre en même temps, & si l'accès prenoit à jeun, il falloit alors s'abstenir de médicament vomitif.

32 Dans une *diarrhée*, & *dysenterie*, avec douleur de ventre, & avec enflure des pieds, Hippocrate remarque que *de la farine délayée dans du lait*, c'est à dire, *de la bouillie*, fût plus utile que n'avoit été *le petit lait de chevre*, qu'on avoit employé auparavant; & il ajoûte, qu'un autre malade de la même maladie s'étoit fort bien trouvé du *lait d'ânesse*, que l'on avoit fait cuire. Il avoit remarqué auparavant que *du petit lait*, & *du lait*, *où l'on avoit éteint des caillous ardens*, avoit soulagé une personne qui se trouvoit dans le même cas. On voit par là qu'Hippocrate ne se servoit

26 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 15.*
27 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 16.*
28 *Ibidem.*
29 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 22.*
30 Je ne sai s'il n'y a point de faute dans la dose de ces médicamens.
31 *Epidemic. lib. 7.*
32 γάλα πεπυρωμένον. On trouve dans ce passage, qui est au commencement du livre qu'on vient de citer, plusieurs autres manieres de se servir du lait.

servoit presque que du *lait*, dans cette maladie. Il propose en un autre endroit, *Siecle*
pour le même mal, *des féves* cuites avec du *rubia tinctorum*, dans un boüillon *xxxvj.*
gras. On trouvera encore un remede bien singulier pour la dysenterie 33 quand on parlera des écrits d'Hippocrate.

Au reste il faut remarquer que les exemples des cures, que nous avons rapportées dans ce Chapitre, sont tirez indifferemment des ouvrages qu'on a attribuez à Hippocrate, sans distinction de ceux qui ont passé pour n'être pas de lui, & de ceux que l'on a crû légitimes.

CHAPITRE XXVII.

Des Maladies des Femmes.

LE corps des femmes étant autrement disposé que celui des hommes, elles ont aussi des maladies qui leur sont particulieres. Ces maladies dépendent principalement de la *matrice*, & elles sont en assez grand nombre, comme on a pû voir par la liste que nous en avons donnée ci-dessus. Hippocrate attribuoit une bonne partie de ces maladies aux divers *changemens de lieu* de la partie qu'on a nommée; laquelle il supposoit pouvoir non seulement se relâcher, & tomber en telle sorte qu'elle pende en dehors, mais encore s'élever jusqu'au foye, jusqu'au cœur, & même jusqu'à la tête; ou tourner son orifice à droite, à gauche, en avant & en arriere. De tous ces mouvemens ceux qui produisent de plus terribles accidens, ce sont, selon Hippocrate, ceux par lesquels la matrice remonte, & presse le foye, le cœur, & les parties les plus hautes. Les accidens dont il s'agit sont un promt changement de couleur, un grincement de dents, des mouvemens convulsifs, une difficulté de respirer qui va jusqu'à la suffocation entiere, une privation de tous les sens; enfin un froid universel, comme si la personne étoit morte.

Pour tirer d'affaire les femmes qui sont en cet état Hippocrate veut qu'on leur bande le dessus du ventre avec une bande, & que l'on pousse doucement la matrice embas; qu'on leur ouvre la bouche; qu'on leur fasse avaller du bon vin; & qu'après qu'elles sont revenues à elles on leur donne un médicament purgatif, & enfin du lait d'ânesse.

Si le mal est plus opiniâtre, après avoir remis la matrice en son premier lieu, il faut que la malade boive d'une décoction où il entre du *castoreum*, de l'herbe appellée *corysa*, de la *rue*, du *cumin d'Ethiopie*, de la semence de *raifort*, du *soufre*, & de la *myrrhe*. Il faut d'ailleurs, pour la réveiller, pour la faire éternuer, & pour faire descendre la matrice, lui tenir sous le nez des choses puantes, ou lui en faire recevoir la fumée en les brûlant. Nôtre Auteur choisissoit pour cela de la *laine*, du *bitume*, du *castoreum*, du *soufre*, de la *poix*, des *cornes*, des *plumes d'oiseaux*, ou *la mêche d'une lampe nouvellement éteinte*. Pendant ce temps-là il faisoit oindre d'un autre côté les parties d'embas avec des huiles ou des parfums liquides de la meilleure odeur, tel qu'étoit celui qu'il appelloit 1 *Netopum*.

Il

---

33 *Voyez ci-après chap. 30.*
1 *Voyez ci-dessus, liv. 3, chap. 24.*

Siecle xxxvj. Il employoit encore divers autres remedes soit intérieurement soit extérieurement, entre lesquels il ne faut pas oublier de mettre 2 *les Pessaires*. On appelloit ainsi une espece de suppositoires, que l'on introduisoit dans le col extérieur de la matrice. Ils se faisoient avec de la laine ou du charpi, ou du linge, avec quoi l'on mêloit diverses choses, comme des poudres, des huiles, de la cire &c. On donnoit ensuite à cela une forme ronde & longue comme celle d'un doit. L'usage des Pessaires étoit anciennement fort fréquent; on en faisoit un remede presque universel pour les maladies des femmes. On s'en servoit dans l'intention de ramollir, d'adoucir, d'ouvrir, d'attirer, d'irriter, de resserrer, de purger & nettoyer la matrice, de la dessecher, de la retenir &c. On employoit pour cela tantôt des huiles & des graisses, ou des sucs d'herbes; tantôt des matieres acres & irritantes, comme le *nitre*, la *scammonée*, le *tithymale*, les *cantharides*, *l'ail*, le *cumin*; tantôt des astringentes, comme l'écorce & la fleur de *grenades*, le *rhus*, ou le *sumach*, *l'alun* &c. tantôt des *aromates*, de la *myrrhe*, du *castoreum*, & des plantes odorantes. Il n'est point, comme on l'a dit, de maladies de matrice où l'on n'employât les pessaires. On remedioit par ce moyen à la suffocation que l'on prétendoit que cette partie causât; on provoquoit les menstrues, où on les arrêtoit; on apportoit du remede au relâchement, à la chute, à l'humidité superflue, aux ulcerations, & aux inflammations de la matrice, à l'hydropisie de cette partie, aux fleurs blanches, à la stérilité; on facilitoit l'accouchement des enfans morts; on faisoit sortir l'arriere-faix, on procuroit les purgations des femmes accouchées &c. sans conter que l'on se servoit aussi de ce moyen pour faire avorter.

Ce n'est pas qu'Hippocrate n'employât d'ailleurs divers autres remedes, dans les maladies qu'on vient de nommer. On ne les parcourra pas tous, pour éviter la longueur. On se contentera de donner ici un abbregé de la maniere dont il traitoit, deux maladies des plus considerables, quoi que fort communes, & qui sont opposées l'une à l'autre, la *suppression des mois*, & leur *trop grand & trop frequent écoulement*. Il commençoit la cure de la premiere de ces maladies, en donnant 3 des purgatifs & des vomitifs. Et après avoir mis en usage les pessaires les plus acres, les parfums, les fomentations, & les bains chauds, pratiquez deux fois chaque jour, il faisoit prendre intérieurement divers medicamens que l'expérience avoit fait conoître propres à attirer, ou à faire sortir le sang par les voyes ordinaires. Il se servoit quelquefois pour cela du *crethmus*, ou crête marine, cuite dans du vin fait avec l'arbre appellé *Tæda*; il y ajoûtoit de la *mercuriale*, & des *pois chiches*. Si ces remedes étoient trop doux, il préparoit une boisson avec cinq *cantharides* dont il ôtoit la tête, les ailes, & les pieds, avec du *tribulus marin*, de *l'anthemus*, de la semence de *séleri* ou de *persil*, & quinze *œufs de seche*, le tout infusé dans du vin doux. Il prenoit encore des feuilles & des fleurs de *ranoncules*, qu'il faisoit aussi tremper dans du même vin, y joignant du *dictam de Crête*, du *peucedanum*, du *panax*, de la racine de *pivoine*, de la semence de *violettes blanches*, du *suc de chou*, du *laserpitium*, gros comme un grain d'orobe, & de la semence de *cresson*. Ces deux derniers médicamens devoient être délayez dans du vin ou dans

2 Πεσσοὶ, προσθετὰ, κολλύρια. On les appelloit encore *μητρὲ πριαπισκωτὰ*, à cause de leur figure, mais ce mot ne se trouve pas dans Hippocrate. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 5. & Part. 3. liv. 2. chap. 1.*

3 *De morb. mulier. lib. 1. & de natur. muliebr.*

dans du *lait de chienne*. Hippocrate employoit encore divers autres simples pour guérir cette maladie, lesquels on ne rapporte pas. Siecle xxxvj.

A l'égard du *flus immoderé*, il recommandoit que l'on s'abstint 4 du bain, & de tout ce qui peut échauffer, aussi bien que des viandes & des médicamens qui font uriner, ou qui lâchent le ventre. Il vouloit aussi que l'on fît le lit plus haut du côté des pieds, & que l'on introduisît des pessaires astringens. 5 Il vouloit de plus, que l'on fomentât le ventre & les parties d'embas avec une éponge & des linges trempez dans de l'eau froide; que l'on fît boire à la malade d'une boisson composée avec la semence de *persil* rôtie, pilée & passée par le tamis, celle *d'erysimum* préparée de même, celle de *peplium*, ou de *pavot* passée avec de la *farine* grossiere, celle *d'ortie*, la *galle* ou *mousse d'olivier sauvage*, la *galle*, la *rue*, *l'origan*, le *pulegium*, la farine *d'orge*, la farine de *froment*, & le *fromage de chevre*; le tout accommodé en maniere 6 de Cyceon. Voila les remedes qu'Hippocrate faisoit au commencement de cette maladie, auxquels il faut joindre 7 *l'aplication d'une grande ventouse* sur les mammelles. Mais dès que la perte de sang commençoit à diminuer, il pratiquoit les remedes qui suivent, pour l'arrêter entierement. Il donnoit des purgatifs & des vomitifs, & il faisoit des fomentations adoucissantes & astringentes aux parties basses, & il y appliquoit en suite un cataplâme fait avec de la farine *d'épautre* d'où l'on n'avoit pas ôté le son, du fruit de *figuier sauvage*, & des *feuilles d'olivier*. Enfin il venoit au *lait de vache*, cuit ou crud, selon l'état de la malade. De plus il recommande *la semence d'érysimum* rôtie, & délayée dans du vin; & il y joint des *parfums* où il entre du *vinaigre*, du *soufre*, de *l'épautre*, 8 de la *myrrhe*, & *du fruit de serpent*. Ces derniers remedes regardent proprement une espece particuliere de perte de sang, laquelle il dit venir des lieux qui sont 9 *sous les articulations de la matrice*. Dans un autre endroit il met *la cigüe*, prise intérieurement, entre les remedes qui arrêtent les pertes de sang. *Prenez*, dit-il, *autant de cigüe que l'on en peut tenir avec trois doits, & beuvez en la décoction faite dans de l'eau*. On fera 10 ci-après quelques réflexions sur ce remede.

La cure des pertes de sang qui sont accompagnées de douleurs, d'acreté, de mauvaise odeur, & autres accidens se faisoit à peu près de même. Hippocrate donnoit *l'Ellebore blanc*, & ensuite quelqu'autre purgatif, & enfin les astringens & des adoucissans dont on a parlé. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'outre les fomentations, il recommande encore *les clysteres* ou *les lavemens pour la matrice*, qui étoient employez dans les ulceres & dans quelques autres maladies de cette partie, & qui étoient composez des mêmes matieres dont on faisoit les fomentations, les cataplâmes, & les pessaires. Nôtre Auteur employoit aussi dans cette cure le *lait d'ânesse*. Et à l'égard du régime

4 *Lib de locis in homine.*
5 *De morb. mulier lib.* 2.
6 *Voyez ci-dessus liv.* 3. *chap.* 15.
7 *Aphorism.* 50. *sect.* 5.
8 Καρπὸς τοῦ ὄφιος. Cet Ophis, ou ce *serpent*, pouvoit être une espece de plante.
9 ὑπὸ τῶν ἄρθρων. Ce mot signifie diverses choses dans Hippocrate; & il n'est pas toûjours aisé de savoir ce qu'il entend par là. Voyez ci-dessus dans la liste des maladies chap. 8. au mot *poumon*.
10 Part. 2. liv. 2. chap. 7.

Siecle xxxvj. gime de vivre, il conseilloit que l'on usât d'herbages cuits, qui n'eussent rien d'acre, de poissons gluants, cuits avec de l'oignon & de la coriandre, dans de la saumure douce & grasse; que l'on mangeât des chairs de porc, d'agneau, de mouton, plûtôt rôties que boüillies; que l'on bût de petit vin blanc avec un peu de miel; que l'on ne se baignât pas trop souvent, & que le bain ne fût pas trop chaud. Enfin la matrice ayant été assez humectée, & l'acreté des humeurs adoucie, il défendoit entierement le bain, & finissoit par un régime & des remedes propres à resserrer, tels que sont ceux que l'on a indiquez ci-devant.

CHAPITRE XXVIII.

Chirurgie d'Hippocrate.

1 CE *que les médicamens ne guerissent pas, le fer le guérit; & si le fer ne sert de rien, il faut avoir recours au feu.* C'est de la *Chirurgie* qu'Hippocrate tiroit les deux derniers remedes dont on vient de parler, ou la maniere de les administrer, & plusieurs autres moyens de guérir les maladies. On a vû ci-dessus qu'il exerçoit lui-même la Pharmacie; il en étoit de même de la Chirurgie. En ce temps-là une seule & même personne étoit chargée de tout ce qui concerne la Médecine en géneral; en sorte que celui qu'on appelloit alors Médecin, ordonnoit les médicamens, les préparoit, & faisoit tous les remedes & toutes les opérations néceſſaires pour la guérison des maladies, ou du moins faisoit faire tout cela à des serviteurs, qui travailloient sous sa main & sous ses yeux. C'est ce que Galien remarque, & qui paroît d'ailleurs par la seule lecture des écrits d'Hippocrate, & particulierement par le serment qu'il exige de ses disciples; auxquels il fait promettre, *qu'ils ne tailleront point ceux qui ont la pierre, mais qu'ils laisseront faire cette operation à ceux qui en font une profession particuliere*; ce qui suppose qu'il leur permettoit l'exercice de tout le reste de la Chirurgie. D'ailleurs un de ses livres, dans lequel il ne traite que de choses appartenantes à la Chirurgie, est intitulé 2 *la Boutique du Médecin*, & non pas *du Chirurgien*, qui est pourtant le titre qu'Hippocrate auroit dû donner à son livre, si la Chirurgie avoit été alors un art détaché du reste de la Médecine. Mais bien loin que cela fût, 3 *la Chirurgie* n'avoit pas même de nom particulier, & l'on ne conoissoit pas encore cette partie de la Médecine sous ce nom, qui ne se trouve en nul endroit des écrits de nôtre Auteur, & qui n'a appa-

1 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 14.*

2 Ἰητρεῖον.

3 On trouve dans Hippocrate les mots suivans, χειρισμὸς, χείριξις, χείρισμα, qui approchent de χειρουργία, mais qui ne marquent pas précisément la même chose; les premiers de ces termes n'étant employez que pour désigner *l'action de manier* ou *de penser une partie du corps*, ou *d'operer dessus*, ou pour marquer *la cure d'une maladie par le moyen de la main*; au lieu que le dernier, quoi qu'il signifie aussi *operation de la main*; comme on l'a remarqué dans le premier livre, au sujet de *Chiron*, a été donné à l'art même *qui enseigne à operer*, & non à *l'action d'operer*, ou à *l'operation*.

apparemment commencé à être en usage, que dans le temps du partage de la Médecine dont on parlera 4 ci-après. *Siecle xxxvj.*

Mais comme les noms ne changent point les choses, de quelque maniere que l'on nomme *l'Art qui enseigne à guérir les maladies par l'operation de la main*, il n'y a pas de doute qu'Hippocrate ne le possedât, & même que cet art n'eût une grande part dans toute sa pratique de la Médecine prise en géneral.

On a vû ci-devant qu'Hippocrate brûloit ou cautérisoit la poitrine & le dos des Phthisiques & le ventre de ceux qui avoient la rate grosse. Les instrumens dont il se servoit pour cet effet, étoient tantôt 5 *des fers chauds*, tantôt *des fuseaux de boüis*, qu'il trempoit dans de l'huile boüillante, tantôt une espece de *champignon*, qu'il faisoit brûler sur la partie, tantôt ce qu'il appelle *du lin crud*. Il faisoit un grand usage de ces manieres de brûler, dans toutes les douleurs qui sont fixes & attachées à une partie. Dans *la Goutte*, par exemple, & dans *la Sciatique*, il brûloit ou cautérisoit les doits des pieds & des mains, & la hanche, avec *le lin crud*. 6 Un fameux Médecin Anglois, mort depuis peu d'années, comparoit cette maniere de cauteriser avec celle que l'on pratique aujourd'hui aux Indes, où l'on se sert pour cela d'une mousse nommée *Moxa*; mais la comparaison qu'il fait n'est pas tout à fait juste. Elle le seroit, si par le mot ὠμόλινον, *lin crud*, il falloit entendre *du fil* ou *de la filasse de lin*, comme le prennent les Commentateurs d'Hippocrate; au lieu que ce mot Grec signifie *de la toile faite avec du fil de lin qui n'a pas été blanchi à la lessive*. 7 Le savant *Mercurial*, qui n'a pas ignoré cette derniere signification, n'a pas laissé, de croire, que dans l'endroit où Hippocrate parle de *brûler avec du lin crud*, il entendoit par ce lin crud *des étoupes* ou *de la filasse de lin*. Il y a bien plus d'apparence que l'ancienne maniere de cautériser avec le lin crud, ou plûtôt avec *la toile de lin neuve*, étoit la même que l'on pratique encore aujourd'hui en Egypte, comme nous l'apprenons de Prosper Alpinus qui en parle ainsi; 8 *Les Egyptiens*, dit cet auteur, *prennent un peu de cotton qu'ils enveloppent dans une petite piece de toile de lin, roulée en forme de pyramide, & ayant mis le feu du côté pointu de cette pyramide, ils appliquent le côté large sur la partie qu'ils veulent cautérisir, appuyant toûjours dessus jusques à ce que toute la pyramide ou la toile soit brûlée*. Voila ce que dit Alpinus; sur quoi il faut remarquer que dans cette operation ce n'est pas seulement le feu qui brûle, l'huile caustique qui distille le long du linge y contribue beaucoup, & le cotton qui est au milieu ne sert que pour mieux faire brûler le linge.

Le Cautere est si familier à Hippocrate, qu'il n'y a presque point de maladie chronique où il ne le propose. Dans l'hydropisie naissante, il cautérisoit le ventre en huit endroits, vers la région du foye. Dans les douleurs de tête, il appliquoit aussi huit cauteres sur cette partie, deux vers les oreilles, deux sur le derriere de la tête, deux à la nucque, & deux auprès des angles des yeux. Lors que les cauteres ne servoient de rien, il faisoit une incision tout autour du front en for-

 me

4 *Part. 2. liv. 1. chap. 9.*

5 καυτήριον; *Cautere*, c'est à dire, *instrument dont on se sert pour brûler quelque chose.*

6 *Mr. Sydenham.*

7 *Voyez le sixiéme livre des diverses leçons de Mercurial*, 2. *Athénée*, liv. 9. *Eustathe sur l'Odyssée* liv. 5. *Hesychius*, *Phavorin*, *& les autres Lexicographes.*

8 *Médecina Ægyptiorum, lib. 3 cap. 12.*

Siecle xxxvj. me de couronne, & il entretenoit pendant quelque temps les bords de la playe ouverts & relevez, par le moyen du charpi qu'il mettoit entre deux, pour donner issue aux humeurs, & au sang.

Il pratiquoit aussi les mêmes incisions, dans *les fluxions qui se jettent sur les yeux*; & il n'y épargnoit pas non plus les cauteres, qu'il faisoit non seulement à la tête, mais encore au dos. Ceux qui feront réflexion sur la violence & l'opiniâtreté de ces maux, & particulierement ceux qui y sont sujets, ne devront pas trouver étrange qu'on ait tâché de les guérir par des moiens aussi vigoureux, ou aussi cruels; & il n'y aura pas dequoi s'étonner si ces maladies sont presque aujourd'hui au rang des incurables, l'aversion ou l'horreur que l'on a pour des remedes de cette nature étant beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit autrefois.

On faisoit alors si peu de difficulté de se laisser cautériser ou brûler quelque partie, qu'on le pratiquoit même sans être malade. 9 Les *Scythes Nomades* se faisoient brûler les épaules, les bras, la poitrine, les cuisses, & les lombes, pour avoir le corps & les jointures plus fortes & plus fermes, & pour consumer l'humidité superflue des chairs, qui empêchoit, à ce qu'ils croyoient, qu'ils ne bandassent leurs arcs, & qu'ils ne lançassent leurs javelots avec assez de force. Ces mêmes peuples se cauterisoient encore fréquemment les arteres des temples, pour prévenir 10 une fluxion qui leur tomboit ordinairement sur la hanche, pour aller trop à cheval. On peut joindre à ces Scythes les Sauromates leurs voisins, dont les femmes, 11 à ce que dit Hippocrate, vont à cheval, se servent de l'arc & du javelot, & font la guerre tant qu'elles sont filles; sans pouvoir se marier qu'elles n'ayent tué auparavant chacune trois de leurs ennemis, & offert un sacrifice à la Divinité selon la coutume de leur païs. Dès qu'elles sont mariées, ajoûte nôtre Auteur, elles sont exemtes d'aller à la guerre, si ce n'est dans un besoin pressant. Elles n'ont point de mammelle droite, parce qu'on la leur a *brûlée* pendant leur enfance avec *un fer chaud* propre pour cela; afin d'empêcher que cette partie ne croisse, & de faire passer toute la force au bras & à la l'épaule du même côté. Voila ce que dit Hippocrate de ces femmes, que l'on a appellé à cause de céla *Amazones*, c'est à dire, *sans mamelles*, & dont on trouve l'histoire, vraye ou fausse, dans Justin, dans Strabon, & ailleurs.

Hippocrate employoit encore un remede plus considerable que les précedens, pour une espece de douleur de tête, qu'il croyoit venir d'une eau renfermée dans le cerveau, ou entre le crane & le cerveau. Il faisoit en cette occasion une ouverture au crane avec un instrument qui emportoit une piece de l'os. C'est ce qu'on appelle *trépaner*, qui est un mot dérivé du 12 nom Grec de l'instrument dont on vient de parler. Cette opération avoit été principalement inventée pour les *fractures du crane*, dans l'intention de faire sortir par l'ouverture qu'on faisoit, de petites pieces d'os pointues & raboteuses, qui picquent en ce cas la premiere des membranes du cerveau; ou pour vuider du sang, ou du pus, qui par leur sejour sur cette partie causent divers accidens; ou enfin pour pouvoir relever le crane lors qu'il se trouve enfoncé.

Si

9 *Hippocr. lib. de aëre, aquis, & locis.*
10 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 10.*
11 *lib de aëre, aquis & locis.*
12 τρυπάνη, ou τρύπανον; *Une tariere, ou autre instrument propre à percer.*

Si Hippocrate mettoit en usage des remedes de la nature de ceux dont on vient de parler, pour des douleurs de tête & pour des fluxions sur les yeux, il n'est pas surprenant qu'il ait beaucoup fait valoir la Chirurgie en d'autres maladies plus dangereuses. Il ouvroit fort hardiment la poitrine de ceux qui avoient 13 *un Empyeme*; lors que les remedes plus doux n'étoient pas suffisans; & il s'y prenoit de cette maniere. Quinze jours après le temps qu'il jugeoit que le pus étoit formé ou extravasé dans la poitrine du malade, il le faisoit mettre dans un bain chaud; & l'ayant en suite placé sur un siege, il lui secoüoit les épaules, & approchant l'oreille de sa poitrine, il écoutoit s'il s'y feroit du bruit, & de quel côté cela arriveroit. Il étoit plus avantageux, selon nôtre auteur, que le bruit se fit du côté gauche, & il croyoit qu'on pouvoit faire une incision de ce côté-là avec moins de danger. Que si l'épaisseur des chairs, & la quantité du pus empêchoient qu'on ne pût oüir du bruit, il choisissoit le côté où il y avoit le plus d'enflure & de douleur, & il faisoit son incision de ce côté-là, plûtôt sur le derriere que sur le devant, & le plus bas qu'il pouvoit. Il ouvroit donc premierement la peau seule, entre deux côtes, avec un rasoir large; & en ayant pris ensuite un plus étroit & plus pointu, il l'envelopoit avec de la toile, ou quelque autre étoffe; en sorte qu'il n'y eût que la pointe qui parût, de la longueur de l'ongle du gros doit, & le poussoit dans la partie jusqu'à cette profondeur. Cela étant fait, & le pus étant sorti en une quantité suffisante, il bouchoit la playe avec une tente de linge attachée à un fil, & pendant dix jours il vuidoit du pus, une fois chaque jour. Le pus étant à peu près tout écoulé, il feringuoit dans la plaie du vin & de l'huile, & le faisoit en suite sortir après qu'il y avoit demeuré douze heures. Enfin dès que le pus commençoit à devenir clair comme de l'eau, ou un peu gluant, il mettoit dans la playe une tente d'étain creuse; & à mesure que l'humeur se tarissoit, il diminuoit la tente, & laissoit peu à peu consolider la playe. Siecle xxxvj.

14 Il faisoit la même operation dans *l'hydropisie du ventre*, ouvrant *auprès du nombril*, ou sur le derriere, *vers la hanche*, pour vuider les eaux qui s'y recontroient. Mais il remarque expressément, *que ceux qui se tirent d'affaire par ce moyen sont en petit nombre*. En un autre endroit il avertit, *qu'il faut promtement venir à cette operation*, avant que le mal ait beaucoup avancé, & qu'il faut bien se garder de tirer trop d'eau à la fois, parce que ceux en qui le pus ou les eaux se vuident tout d'un coup, meurent infaillliblement.

15 Dans *l'hydropisie de la poitrine*, après avoir préparé le malade comme dans l'empyeme, il découvroit la troisiéme côte, en commençant à conter par la plus basse; & l'aiant percée avec une espece de *trépan*, il tiroit une petite quantité d'eau, & bouchoit la playe avec une tente de 16 *lin crud*. Il mettoit en suite une éponge molle par dessus, & bandoit la plaie, de peur que la tente ne tombât. Il continuoit après cela de tirer de l'eau pendant douze jours, une fois le jour, & au bout de ce temps-là il tiroit toute celle qui venoit; travaillant d'ailleurs à dessecher la poitrine par des médicamens, & par un régime de vivre particulier.

A l'égard de *l'enflure* qui survient aux jambes, aux cuisses, & au scrotum, Hip-

13 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 26.*
14 *Lib. de affectionibus.*
15 *Lib. de intern. affectionibus.*
16 *Voyez au commencement de ce chapitre.*

Siecle xxxvj. Hippocrate dit qu'il faut hardiment 17 scarifier ces parties, c'est à dire, les picquer en plusieurs endroits 18 avec une lancette pointue. Il faisoit d'ailleurs les opérations les plus hardies & les plus difficiles de la Chirurgie. Il *ouvroit le dos* pour vuider *les abscès des Reins*. Il *tiroit les enfans morts* du ventre de leur mere, avec des crochets, ou avec un crochet, auquel il donne le nom *d'ongle*, parce qu'il étoit comme l'ongle d'un oiseau de proye. Il les tiroit même piece à piece lors qu'il ne pouvoit mieux faire.

Mais il donnoit particulierement des preuves de son adresse & de sa dextérité, dans la cure de la maladie qu'il appelle 19 *Trichosis*, qui est lors que les poils des paupieres se tournent en dedans, ce qui cause une douleur & des picqueores insupportables. Il prenoit une aiguille enfilée, qu'il passoit par la partie supérieure & la plus tendue de la paupiere jusques embas; & il en passoit une autre plus bas, au-dessous de l'endroit où la premiere avoit été passée; cousant en suite, & liant les deux filets ensemble jusques à ce que les poils tombassent.

On tailloit aussi de son temps ceux qui avoient *la pierre dans la vessie*; mais il y a de l'apparence qu'Hippocrate ne se mêloit point de faire lui-même cette opération, dont la pratique faisoit déja de ce temps-là un mêtier particulier & séparé du reste de la Chirurgie, comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre. A cela près il exerçoit tout le reste de la Chirurgie. Il réduisoit fort bien *les os cassez & disloquez*, & ses livres qui traitent de cette matiere contiennent des leçons qui sont encore presque toutes suivies aujourd'hui. On ne fera pas un détail des préceptes qu'il donne sur ce sujet, soit touchant *l'extension*, qui se doit faire de la partie avant que l'on puisse *réduire* les os en leur place, soit touchant les instrumens ou les machines nécessaires pour cela, soit enfin touchant la maniere de *bander*, ou de *situer* cette même partie, après la réduction faite.

On ne rapportera pas non plus tout ce qu'il enseigne concernant la maniere de *trépaner* & les précautions que l'on doit prendre avant que d'en venir là; les distinctions des diverses sortes de fractures & de contusions du crane &c. les moiens que l'on a pour *arrêter le sang*, ou pour *rejoindre les bords d'une playe*, & pour la *consolider*; pour *deterger* ou *nettoyer le pus d'un ulcere*; pour le *dessecher*, pour *faire croître la chair*, & enfin *le réduire à cicatrice*. On ne s'attachera pas, dis-je, à tout cela parce qu'il le faudroit repeter quand nous en serons à 20 *Celse* qui a fait un traité complet de Chirurgie, tiré une bonne partie d'Hippocrate, duquel traité on donnera un extrait. On remarquera seulement que la matiere des médicamens chirurgicaux, dont Hippocrate se servoit, n'étoit pas tirée des *herbes* seules, comme du temps de *Chiron* & *d'Esculape*. On trouve déja dans Hippocrate l'usage de plusieurs sortes de mineraux; comme du *nitre*, de *l'alun*, du *vert de gris*, de la *fleur d'airain*, du *cuivre brûlé*, du *plomb*, du *spodium*, du *chalcitis*, & autres de cette nature.

On remarquera enfin qu'outre divers préceptes très-utiles qu'Hippocrate donne sur la Chirurgie, on trouve dans ses écrits quelques observations sur ce sujet faites en des cas particuliers, qui servent beaucoup pour l'instruction du Chirurgien

---

17 *καταχᾶν.*
18 *ὀξυτάτῳ μαχαιρίῳ.*
19 *De vict. ration. in acutis.*
20 *Voyez ci-après Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 5.*

Chirurgien, & pour le porter à ne point négliger même les plus petites blessures. C'est dans cette vûe que nôtre auteur rapporte quelques exemples de personnes qui sont mortes d'une très-petite playe au front, dont l'os étoit un peu découvert; de quelques autres à qui une simple playe d'un doit du pied a causé des convulsions, & la mort; d'autres qui ont eu un pareil sort pour s'être froissé un doit de la main; d'autres qu'un coup donné avec la main sur le devant de la tête, a fait mourir, quoi que ce coup eût été donné en joüant; & d'autres enfin qui en suite d'une grande douleur au pouce du pied, & de quelques pustules noires survenues tout d'un coup à une tumeur du talon, ont été emportées en deux jours.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXIX.

Sentimens & Maximes d'Hippocrate concernant la Médecine & les Médecins en general.

1 Toute la Médecine est établie depuis long-temps; & l'on a trouvé le principe & la voye pour découvrir, comme on l'a déja fait, plusieurs excellentes choses, qui serviront encore à en découvrir beaucoup d'autres; pourvû que celui qui les cherchera soit propre à cela, & qu'ayant conoissance de ce qu'on a déja trouvé, il suive la même piste. Celui qui rejette tout ce qui a été fait avant lui, & prenant une autre route dans sa recherche, se vante d'avoir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe lui-même, & trompe les autres avec lui.

2 La Médecine est le plus noble de tous les Arts. Mais l'ignorance de ceux qui l'exercent, & de ceux qui en jugent témerairement, fait qu'elle est regardée comme le moindre. D'ailleurs ce qui nuit à la Médecine, c'est qu'elle est la seule entre les arts où il n'y ait point d'autre peine établie contre ceux qui l'exercent mal, que le deshonneur & la honte; mais c'est à quoi ces sortes de gens ne sont pas sensibles. Ce sont des especes de Comédiens, qui répresentent des personnages bien differens de ce qu'ils sont eux-mêmes. Car il y a beaucoup de Médecins de nom, mais peu qui le soient effectivement, ou dont les œuvres répondent à la profession qu'ils font.

3 Il en est de la Médecine comme des autres arts, il y a de bons & de mauvais ouvriers. 4 L'art est long, & la vie est courte, l'occasion échappe, l'expérience est trompeuse, & le jugement difficile. Il ne suffit pas que le Médecin fasse son devoir; le malade & ceux qui sont auprès de lui doivent faire le leur; & il faut que les choses de dehors soient disposées comme il est convenable.

5 Pour pouvoir acquerir la science de la Médecine dans un haut degré, les conditions

---

1 *De prisca Medicina.*
2 *Lex.*
3 *De prisca Medicina.*
4 *Aphorism. 1. lib. 1.*
5 *Lex.*

Siecle xxxvj. conditions suivantes sont nécessairement requises, la disposition naturelle, les moyens de s'instruire, l'étude & l'application dès l'enfance, un esprit docile & bien tourné, de la diligence, & beaucoup de temps.

6 Un Médecin ne doit pas avoir honte de s'informer des moindres personnes du peuple, touchant des remedes que ces personnes ont donnez avec succès. C'est à mon avis par ce moyen-là que l'art de la Médecine s'est établi peu à peu, c'est à dire, en ramassant, & recueuillant une à une les observations faites en divers cas particuliers, lesquelles étant ensuite toutes jointes ensemble, ont fait un corps complet.

7 Quelques-uns se font un mêtier de décrier celui d'autrui, sans obtenir ce qu'ils se proposent, & sans qu'il leur en revienne d'autre avantage que celui de faire une vaine parade de leur savoir. Il y a, à mon avis, bien plus d'esprit à trouver, ou à inventer des choses utiles (*comme est la Médecine*) & à perfectionner ce qui ne l'est pas encore, qu'à s'efforcer par des discours peu honêtes de détruire auprès des ignorans, & des gens sans expérience, des choses de cette nature, qui ont été établies par d'habiles gens, & que l'expérience a confirmées.

8 Ceux qui tâchent de détruire la Médecine, sous le prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des Médecins, n'ont pas plus de raison de blâmer la conduite des Médecins, que celle des malades, comme si les premiers ne pouvoient qu'ordonner mal à propos des remedes, & que les derniers ne fissent point de fautes de leur côté, ce qui leur arrive neanmoins très-souvent! Où comme si l'on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie aussi bien, ou plûtôt qu'à la faute du Médecin qui l'a traité!

9 Ce n'est pas que les Médecins ne fassent jamais de fautes. Ceux qui en font le moins, ou qui en font peu souvent, doivent être fort estimez; car il est impossible que l'on rencontre toûjours aussi juste, qu'il seroit nécessaire.

10 Les plus habiles Médecins sont quelquefois trompez dans les cas qui se ressemblent.

11 C'est plûtôt l'opinion ou la conjecture qui juge des maladies obscures & difficiles à conoître, que l'art; quoi qu'en cette rencontre ceux qui ont de l'expérience soient préferables à ceux qui n'en ont point.

12 Un Médecin approuve souvent ce qu'un autre Médecin désaprouve. C'est ce qui expose leur art à la calomnie du peuple, qui s'imagine à cause de cela qu'il n'y a rien de plus vain que cet art. Il en est, dit-on, de même du mêtier des Médecins que de celui des Augures, dont l'un dit, à l'égard du même oiseau,

---

6 *Praeceptiones.*

7 *Lib. de arte.* On void par ce que dit ici Hippocrate qu'il y avoit déja de son temps, aussi bien qu'il y en a aujourd'hui, des gens qui se mocquoient de la Médecine, & des Médecins. Le Philosophe Héraclite, dont on a parlé ci-dessus étoit de ce nombre. Peut être qu'Hippocrate a aussi en vüe les Poëtes Comiques de son temps qui n'épargnoient pas sa profession. La maniere dont on a vû qu'Aristophane traitoit le Dieu de la Médecine, fait juger qu'il ne devoit guére mieux parler des Médecins.

8 *Ibidem.*

9 *De prisca Medicina.*

10 *Epidemic. lib. 6.*

11 *Lib. de flatibus.*

12 *De victûs ratione in acutis.*

oiseau, que s'il a paru du côté gauche c'est un bon signe, mais que si on l'a vû du côté droit le présage est mauvais, & l'autre dit tout le contraire. Siecle xxxvj.

13 Il ne faut jamais assûrer positivement qu'un tel remede guérira, parce que les moindres circonstances font varier les maladies, & qu'elles se rendent quelquefois plus longues, & plus mauvaises que l'on ne pense.

14 Le but de la Médecine est de délivrer entierement les malades de leurs maladies, ou du moins d'en appaiser la violence; mais on ne doit pas entreprendre ceux dont la maladie est incurable par elle-même, ou par la destruction totale des organes; car la Médecine ne peut pas s'étendre jusques-là.

15 Un Médecin doit souvent visiter ses malades & prendre garde à tout avec une grande attention.

16 Il importe beaucoup à un Médecin pour établir son crédit, d'avoir un air de santé, & une bonne couleur. On s'imagine quelquefois qu'un homme, qui n'a pas le corps bien disposé, ne sauroit donner d'utiles avis aux autres qui sont dans le même état.

17 Un Médecin doit avoir de la propreté dans ses habits; de la gravité dans ses manieres. Il doit être moderé dans toutes ses actions; chaste & retenu dans le commerce, qu'il est obligé d'avoir avec le sexe. Il ne doit point être envieux, ni injuste, ni aimer le gain deshonête. Il ne doit pas être grand parleur; mais il faut neanmoins qu'il soit prêt à répondre à tout le monde, avec douceur. Il doit encore être modeste, sobre, patient, promt à faire tout ce qui est de son devoir, sans se troubler; pieux, sans aller jusqu'à la superstition, se conduisant avec honêteté dans sa profession, & dans toutes les actions de sa vie. 18 En un mot il doit être homme de bien, & avoir en même temps la prudence, & l'industrie requise pour bien exercer son art.

19 Il n'y a point de deshonneur pour un Médecin, lorsqu'il est en peine touchant la maniere dont il doit se conduire en de certains cas auprès d'un malade, de faire appeller d'autres Médecins, afin d'aviser, conjointement avec eux, sur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade.

20 Pour ce qui est du salaire que l'on doit au Médecin, il en usera en cette rencontre avec honêteté, & avec humanité; ayant égard au pouvoir, ou à l'impuissance où se trouve le malade de le recompenser plus ou moins liberalement. Il est même des occasions où le Médecin, ne doit point demander ni point attendre de recompense; comme lorsqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui sont des personnes que tout le monde est obligé de secourir. Il y a d'autres occasions où il peut convenir par avance de son salaire avec le malade, afin que ce malade se remette avec plus d'assûrance entre ses mains, & soit persuadé qu'il ne l'abandonnera point.

21 Ceux qui ont les premiers jugé que la Médecine étoit digne que l'on re-

13 *Lib. praceptionum.*
14 *Lib. de arte.*
15 *Lib. de decenti habitu.*
16 *Lib de Medico.*
17 *Ibidem, & de decenti habitu;* item *lib. pracept. & jusjurand.*
18 *Lib. de glandulis.*
19 *Lib. praceptionum.*
20 *Ibidem.*
21 *De prisca Medecina.*

Siecle xxxvj. connût Dieu pour son Auteur, ont à mon avis raisonné juste. 22 La Médecine a une grande veneration pour les Dieux; & les Médecins ont cela de commun avec les Philosophes, ou avec ceux qui font profession de la sagesse, qu'ils ont la conoissance de la Divinité fortement imprimée dans leur esprit.

Voila quel les sont les principales maximes d'Hippocrate, & ce qu'il pensoit touchant la Médecine en general, & le devoir des Médecins. Il ne se peut rien de mieux. On laisse au Lecteur à faire là-dessus les réflexions convenables, & aux Médecins à en faire leur profit. Ceux-ci y apprendront d'ailleurs qu'il y avoit déja du temps d'Hippocrate un grand nombre de Médecins, mais peu de bons. Ils y apprendront encore, que l'usage des *consultations* étoit déja établi en ce temps-là, ce qui est une remarque importante à nôtre Histoire. On parlera 23 ci-après du *serment*, qu'Hippocrate exigeoit de ses disciples, & qui renferme quelques-unes des maximes que l'on a touchées.

CHAPITRE XXX.

Des Ecrits d'Hippocrate.

IL y a trois remarques principales à faire touchant les écrits de nôtre Auteur; la premiere, qui concerne l'estime que l'on en a toûjours faite; la seconde, la distinction que l'on doit faire de ses écrits légitimes d'avec ceux qui sont supposez; & la troisiéme, son langage, & son style. On remarquera donc, en premier lieu, que l'on a eu de tout temps une estime, & un respect tout particulier pour les écrits d'Hippocrate. Galien veut *que l'on regarde ce qu'Hippocrate a dit comme la parole d'un Dieu, & il ajoûte, que si cet ancien Médecin a écrit avec quelque obscurité, pour être plus court, ou s'il semble avoir omis en certains endroits quelque petite chose, il n'a du moins rien écrit qui ne soit très à propos. Les livres d'Hippocrate*, dit Suidas, *sont très-conus de ceux qui étudient la Médecine, qui en font un si grand cas qu'ils croyent que ce que cet auteur a dit est sorti d'une bouche divine, & non pas d'une bouche humaine.*

Mais outre ces témoignages, une marque évidente de la consideration que l'on a toûjours faite des écrits d'Hippocrate, c'est qu'il y a peu d'Auteur sur qui l'on ait fait tant de commentaires. Entre les Anciens qui y ont travaillé, Galien parle d'un *Marinus*, d'un *Asclépiade*, d'un *Héraclide Tarentin*, d'un *Héraclide Erythréen*, d'un *Zeuxis*, d'un *Métrodore*, d'un *Satyrus*, d'un *Sabinus*, d'un *Rufus Ephesien*, d'un *Pelops*, d'un *Numesianus*, d'un *Quintus*, auxquels il faut joindre *Galien* lui-même; *Celse*, qui a souvent traduit Hippocrate mot à mot; *Palladius*, Auteur Grec plus nouveau que les précedens, & de qui nous avons un Commentaire sur le livre des Fractures, & sur le sixiéme des Epidémiques, &

22 *Lib. de decenti habitu.* On peut voir de quelle maniere Monsieur Dacier a traduit ou paraphrasé tout ce passage. Ce que j'en rapporte est ce qu'il y a de plus clair. La crainte que j'ai eüe de faire dire à Hippocrate des choses, à quoi il ne pensoit peut être pas, a fait que je m'en suis tenu à ces premieres lignes.

23 *Voyez le chap, 32.*

& enfin *Mnémon*, dont on parlera [1] ci-après, aussi bien que de la plûpart de ceux que l'on vient de nommer. J'oubliois l'Auteur du Commentaire sur les aphorismes, attribué à Oribase. Cet Auteur joint à quelques-uns des Commentateurs d'Hippocrate dont on vient de parler, un *Soranus*, un *Domnus*, & un *Attalio*. Il y en a eu sans doute plusieurs Autres parmi les anciens, sans conter ceux qui ont expliqué ses mots obscurs, comme on le verra dans ce même chapitre. Le nombre des Modernes n'est pas moins grand, comme on le remarquera aussi en son lieu. *Siecle xxxvj.*

Pour venir à la distinction que l'on doit faire des véritables écrits d'Hippocrate d'avec les faux, on commencera par la liste que donne *Erotien*. Cet Auteur, qui vivoit sous Neron, distinguant les livres d'Hippocrate, ou qui passoient pour tels de son temps, selon les matieres dont ils traitent, conte ceux qui suivent. Les livres, dit-il, qui concernent la doctrine des signes sont le livre intitulé *le Prognostique*; deux livres *des Prédictions*, lesquels deux derniers, ajoûte-t-il, ne sont pas d'Hippocrate, comme nous le ferons voir ailleurs; & le livre *des Humeurs*. Les livres qui appartiennent à la Physique, & qui sont les plus raisonnez, sont le livre *des vents*, celui *de la nature de l'homme*, celui *de la maladie sacrée*, celui *de la nature de l'enfant*, celui *des lieux & des saisons*. Les livres concernant la maniere de traiter les maladies, sont le livre *des fractures*, celui *des articulations*, celui *des ulceres*, celui *des playes, & des dards*, celui *des playes de la tête*, celui *de la boutique du Médecin*, celui qui est intitulé *Mochlicus*, celui *des homorrhoïdes & des fistules*, celui *de la Diete*; deux qui sont intitulez *des maladies*, celui *de la ptisane*, celui *des lieux, ou des parties, qui sont dans l'homme*, deux livres *des maladies des femmes*, un autre *des femmes stériles*, un autre *de la nourriture*, & un autre enfin *des eaux*. A l'égard des *Aphorismes*, & des six livres *des maladies épidémiques*, ils traitent de matieres mêlées. Ceux qui restent concernent l'art en général, le livre intitulé *le serment*, celui *de la loi*, & celui *de l'ancienne Médecine*. Quant à *la harangue de l'ambassade*, & au *discours prononcé à l'autel*, ces deux pieces servent plûtôt pour prouver les bienfaits d'Hippocrate envers sa patrie, qu'ils ne regardent la Médecine.

Voila ce que dit Erotien. Galien parle d'un *Artémidorus Capito*, & d'un [2] *Dioscoride*, qui étoient tous deux d'Alexandrie, & qui avoient ramassé, & donné au public tous les écrits d'Hippocrate joints ensemble. Il ajoûte que cette édition avoit eu l'approbation de l'Empereur Adrien, sous lequel ils vivoient, & qui avoit beaucoup de passion pour la Médecine. Mais Galien ne laisse pas de les censurer pour s'être donné trop de liberté, & avoir changé divers mots du texte qu'ils n'avoient pas entendus. On ne peut pas dire si le catalogue des livres d'Hippocrate que ces Auteurs avoient recueillis étoit plus grand que celui que donne Erotien, mais il y a bien de l'apparence qu'il l'étoit; puisque Galien qui les a suivis de près, fait mention de quelques livres comme étant d'Hippocrate, ou comme passans pour être de lui, desquels le nom ne se trouve point dans la liste d'Erotien. Ces livres sont celui qui est intitulé *des affections*, celui qui a pour titre *des affections internes*, & deux autres livres *des maladies*, outre ceux dont Erotien parle. Galien reconoît aussi une addition au

1 *Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 8. Ce Mnémon passoit pour être l'auteur des caracteres qui se trouvent à la fin de quelques Histoires des maladies qu'Hippocrate décrit dans son troisiéme livre des maladies Epidémiques. On expliquera ceci à l'endroit que l'on cite.

2 *Voyez ci-après, Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 3.

Siecle xxxvj. au livre intitulé *Mochlicus*, qui n'est autre que le livre que nous avons aujourd'hui, intitulé *de la nature des os*. Il avoit pareillement vû le titre du livre *des Glandes*, qui passoit pour être d'Hippocrate, quoi que Galien le crût supposé. Il reconoît encore que le livre intitulé, *de l'enfant qui nait à sept mois*, le suivant qui est *de l'enfant qui nait à huit mois*, pouvoit ne faire alors qu'un même livre avec le précedent. Il semble aussi que Galien parle de plusieurs livres touchant *la Diete*, au lieu qu'Erotien n'en cite qu'un. Et quoi qu'il ne crût pas que les *Prénotions de Cos* fussent d'Hippocrate, il paroît qu'elles passoient communément pour telles du temps du même Galien; & que l'on avoit reçu *le septiéme livre des maladies Epidémiques*, quoi qu'il le regardât comme manifestement supposé.

Suidas, qui est des derniers auteurs Grecs, parle de cette maniere des livres d'Hippocrate, à la fin du passage que l'on a cité ci-devant; Le premier, dit-il, des livres d'Hippocrate est celui qui contient *le Serment*. Le second renferme *les Prédictions*. Dans le troisiéme, sont *les Aphorismes*, ouvrage qui surpasse l'esprit humain. Le quatriéme fait cet admirable recueil qu'on a appellé *Exécontabiblos*, c'est à dire, *composé de soixante livres*, qui contient tout le reste de ce qui regarde la Médecine & la Philosophie.

Nous en avons aujourd'hui pour le moins autant que Suidas en conte. Ceux dont le titre ne se trouve ni dans Erotien, ni, à ce que je crois, dans Galien, sont les suivans; Le livre intitulé *de la nature de la femme*; celui *de ce qui concerne les vierges*; celui *de la semence*; celui *des chairs*; celui *de la superfetation*; celui *de la dentition*, ou *de la naissance des dents*; celui *du cœur*; celui *de la vüe* ou *de la prunelle*; celui *de l'anatomie*; celui *de la maniere de tirer les enfans morts du ventre de leur mere*; celui *du Médecin*; celui *de la bienséance*; & celui *des préceptes*. Cassiodore, (*divinar. lect. cap.* 31.) cite un livre d'Hippocrate, qui avoit été traduit en Latin, sous ce titre, *De herbis & curis*. Ce livre étoit sans doute supposé.

On trouve de plus à la fin du recueil, que nous avons des œuvres d'Hippocrate, de certaines pieces qui paroissent sous le nom de 3 *Pieces étrangeres*, soit parce qu'elles ne sont pas toutes d'Hippocrate, soit parce qu'elles ne traitent pas toutes de la Médecine. Ces pieces consistent en quelques *lettres* que l'on suppose avoir été envoyées ou reçues par Hippocrate, ou avoir été écrites à son sujet; en un *Arrest* ou *Senatus-Consulte des Athéniens*, en sa faveur; aux deux discours qu'Erotien désigne, comme on l'a vû, sous le nom de *Harangue de l'Ambassade* ou *de la Députation*, & *de Discours prononcé à l'autel*; en *la vie* & *la généalogie d'Hippocrate* écrite par Soranus. On y a joint deux petits livrets, dont l'un traite *des Purgatifs*, & l'autre est intitulé *de la composition du corps humain*, qui est adressé au Roi *Perdiccas*.

On ne rapportera pas ici tout ce que les Critiques ont dit, touchant la distinction des veritables écrits d'Hippocrate d'avec les faux, ou les supposez. On remarquera seulement qu'il y en avoit déja plusieurs de suspects du temps de Galien & d'Erotien, entre ceux dont ils rapportent les titres. Quelques-uns de ces livres étoient déja attribuez en ces temps-là aux *fils d'Hippocrate*, les autres à *son gendre*, ou à *ses petits-fils*, ou à *ses disciples*, ou à *ses prédecesseurs*; comme celui *des articulations* & celui *des fractures*, que quelquels-uns ont crû être de son grand-pere, qui portoit le même nom que lui; quoi que d'autres ayent soûtenu

3 Τὰ ἔξωτικά; C'est Foësius qui leur a donné ce nom.

soûtenu que ce *premier Hippocrate* n'a rien écrit. L'on en a même attribué à d'autres Médecins, qui ont été avant lui, ou à peu près en même temps que lui, & à des Philosophes, comme à *Démocrite*, que l'on a crû l'auteur du livre *de la nature de l'homme*. *Siecle xxxvi.*

4 Galien impute, avec beaucoup de vraisemblance, cette *supposition de livres & de titres*, qui est si ordinaire à l'égard des écrits les plus anciens, à l'avidité que les Copistes & les gens de lettres ont eüe pour le gain; & il assûre que les sommes considerables que les Rois 5 *Attalus* & *Ptolomée*, qui travailloient à l'envi, à faire chacun une grande Bibliotheque, donnoient à ceux qui leur apportoient des écrits d'auteurs fameux, ont causé cette supposition de noms, & cette confusion qui se trouve dans la disposition des ouvrages anciens.

On vient de dire que l'on ne s'arrêteroit pas à rapporter ici le jugement des Critiques touchant les veritables écrits d'Hippocrate. Ceux qui voudront s'éclaircir à fond là-dessus peuvent consulter *Mercurial* & les autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet. On avertira seulement qu'il est important de remarquer que c'est à cette supposition, dont on vient de parler, que l'on doit attribuer les contradictions qui se rencontrent dans quelques sentimens d'Hippocrate, dont les uns paroissent directement opposez aux autres, comme on a pû le voir par ce qui a été dit ci-devant.

On remarquera en second lieu que les livres d'Hippocrate, qui se trouvent les mieux raisonnez, sont ceux dont on a le plus douté, ou que l'on a tenus pour les plus suspects, comme on l'a déja insinué précédemment.

On doit enfin observer que les pieces qu'on a appellées *étrangeres*, & que l'on a dit être jointes à la fin des œuvres d'Hippocrate, sont la plus part, & peut-être toutes, supposées, comme on le fera voir plus particulierement dans le chapitre suivant.

Quant au style & au langage d'Hippocrate, qui est la derniere chose que nous avons à examiner, par rapport à ses écrits, il ne faut pas trouver étrange que *Capito* & *Dioscoride*, dont on a parlé dans ce même chapitre, n'entendissent pas toûjours Hippocrate, quoi qu'ils fussent Grecs naturels, ou du moins d'une ville où l'on parloit Grec. Erotien dont on a aussi fait mention, & qui vivoit environ cinquante à soixante ans avant eux, avoit déja fait *un Glossaire*, c'est à dire *un Dictionaire des mots obscurs & surannez* dont cet ancien Médecin s'étoit servi, ou du moins de ceux qui n'étoient plus en usage dès long-temps dans la langue Grecque.

Nous apprenons même de cet Auteur, dont l'ouvrage est venu jusqu'à nous, que plusieurs autres Médecins ou Grammairiens avoient travaillé à la même chose long-temps avant lui, entre lesquels il nomme les suivans: *Xénocrite*, Grammairien, qu'il dit avoir été le premier qui ait écrit sur ce sujet; *Callimachus*, disciple d'Hérophile; *Bacchius*; *Philinus* l'Empirique, *Apollonius* Cittien; *Apollonius* Ophis; *Dioscoride* Phocas, ou plutôt *Phacas*; *Glaucias*, autre Empirique;

4 *In lib. Hippocr. de nat. hum. comment.* 2.

5 Galien ne dit point de quel Roi Attalus ni de quel Roi Ptolomée il entend parler; mais comme il remarque ailleurs (*in lib.* 3. *Epidemic. comm.* 2.) que Ptolomée *Evergetes* avoit eu beaucoup d'empressement pour avoir des livres, il semble qu'Attalus *Galatonices* ayant vécu en même temps, ce furent ces deux Rois qui disputerent à qui auroit les meilleurs. Tous les autres auteurs ont attribué à Philadelphe ce que Galien dit ici d'Evergetes; & ce qu'il dit d'Attalus, Strabon le dit *d'Eumenes*. Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 3.

Siecle xxxvj. pirique ; *Lysimachus*, de Cos ; *Euphorion* ; 6 *Aristarque* ; *Aristocles* ; *Aristopeas* ; *Antigonus* & *Didyme*, tous deux d'Alexandrie ; & le dernier aussi Grammairien ; *Epiclès* ; *Lycus* Néapolitain ; *Straton*, & *Mnestheus*. Voila quels sont ceux qu'Erotien nomme dans ses Glosses, auxquels il faut joindre *Galien*, & *Herodote*, dont les Glossaires nous sont aussi restez. On parlera d'Hérodote ci-après *Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 2.*

On a déja remarqué à l'égard du style d'Hippocrate, qu'il est fort concis, ce qui fait que l'on a peine d'entendre ce qu'il veut dire en divers endroits. On peut ajoûter qu'il a d'ailleurs de la gravité ; Erotien observe que la phrase d'Hippocrate est la même que celle d'Homere.

Son langage semble être proprement Ionique ; & l'on a vû 7 ci-dessus que quelques Auteurs ont prétendu qu'Hippocrate avoit écrit en cette Dialecte, ou en ce langage, en faveur de Démocrite, au lieu qu'étant de l'Isle de Cos il auroit dû écrire en Dorique ; mais 8 Galien veut que le langage de cet ancien Médecin tienne quelque chose de l'Attique ; & il ajoûte, que quelques-uns disoient qu'Hippocrate avoit écrit en *vieux Attique*.

Quoi qu'il en soit, il paroît qu'il étoit arrivé un changement assez considerable dans la langue Grecque, pendant l'espace qui s'étoit écoulé entre Hippocrate & quelques-uns de ses Glossateurs, par la peine où étoient ces Auteurs-là d'entendre ce qu'il avoit voulu dire par tel mot, quoi qu'ils fussent Grecs aussi bien que lui. On peut consulter, touchant les mots de cette nature, Erotien & Galien.

Mais il faut encore remarquer qu'outre l'obscurité, qui résulte des mots difficiles à entendre qui se trouvent dans Hippocrate, il y en a une autre qui vient des fautes qui se sont glissées, & des diverses leçons qui se trouvent dans les manuscrits de cet Auteur, dont les ouvrages ont passé par tant de mains differentes, qu'il ne se peut qu'il n'y ait de grandes variations. On en rapportera un seul passage dans lequel on verra un exemple de la variation dont on vient de parler, & où l'on trouvera même un mot qui a fait de la peine aux Interpretes, & qui a donné lieu à une équivoque assez plaisante. On lit dans le septiéme livre *des maladies Epidémiques*, sur la fin, les paroles qui suivent : πορνεία ἄχρωμος δυσεντερίης ἄκος. *Fabius Calvus*, Médecin de Ravenne, qui a le premier traduit Hippocrate en Latin sur un Manuscrit du Vatican, par ordre de Clement Septiéme, explique le premier mot de ce passage comme s'il avoit lû πόρνη, *meretrix*, au lieu de πορνεία, *fornicatio* ; & prenant le nom qui suit pour un nom de femme, il traduit ainsi tout le passage ; *Meretrix Achromos dysenteriæ medela* ; comme s'il y avoit eu, du temps d'Hippocrate, une femme débauchée nommée *Achromos* qui eût un remede pour la dysenterie.

Cornarius & Foësius, autres Interpretes modernes d'Hippocrate, traduisent le même passage de cette maniere ; *Scortatio impudens, vel turpis, dysenteriæ medetur*. En effet 9 Aëtius & 10 Paul Eginete remarquent *que le coït a quelquefois*

6 Il y a eu un Aristarque Médecin, qui étoit de Tarse, & qui est cité par Galien ; Je ne sai si c'est le même qui fut Médecin de Bérénice veuve d'Antiochus, & fille de Ptolomée Philadelphe. Voyez *Polyænus* liv. 8. Il se pourroit aussi que le fameux Grammairien Aristarque eût travaillé à expliquer les mots difficiles d'Hippocrate.

7 *Liv. 2. chap. 6.*

8 *In lib. Hippocr. de fracturis, commentar. 3.*

9 *Tetrabibl. 1. serm. 3. cap. 8.* 10 *Lib. 1. cap. 35.*

quefois été utile pour guérir de vieilles diarrhées, & peut-être font-ils allusion à ce passage. Supposé donc qu'il faille lire, avec Cornarius & Foësius, πορνείη, & non pas πόρνη, le premier de ces mots se trouvant dans tous les manuscrits, il n'y aura plus de difficulté que sur le mot ἄχρωμος. Voici quel est là-dessus le sentiment de 11 Monsieur Dacier. Il prétend qu'Hippocrate a dit tout autre chose que ce qu'on lui fait dire, & il traduit ainsi ce passage : *La fornication est un méchant & détestable remede à la dysenterie.* Il faut, selon cet Auteur, lire ἄχρωμον au lieu d'ἄχρωμος, & le rapporter à ἄχος. Ce mot ἄχρωμος est, dit-il, un vieux mot, qui ne se trouve que dans Hippocrate & dans Artémidore, & l'on ne sait pas bien sûrement ce qu'il signifie. Suidas l'explique *impudique*, *impudent*, c'est à dire, *qui est sans couleur*, qui ne rougit point. C'est la premiere idée du mot, mais il signifie en même temps *méchant*, *détestable*; comme ἄχρωον, qui est le même qu'ἄχρωμον, est expliqué par Hesychius πονηρὸν, *méchant*. Par ce seul mot donc Hippocrate fait entendre que ce remede, dont quelques autres Médecins avoient sans doute fait mention, est très méchant & pour la santé & pour les mœurs, en ce qu'il blesse l'honêteté & la bienséance. Hippocrate n'avertit pas avec plus de soin de ce qu'il faut suivre, que de ce qu'il faut éviter. Cette sentence est du dernier genre. Voila ce que dit Monsieur Dacier, qui, à mon avis, a ouvert le veritable sens de ce passage; sur lequel je m'étois trompé avec tous les autres, quoi que d'une autre maniere. Je ne doute point que la correction que ce savant Critique a faite, en changeant le ς du mot ἄχρωμος en un ν, & en rapportant ce mot à ἄχος, ne soit très juste. Je remarquerai seulement qu'il me semble qu'on peut laisser au premier de ces mots la signification que lui donnent Suidas & Phavorin, ou du moins une qui en approche. Ces deux Lexicographes expliquent ἄχρωμον par ἀναιδὴς, *impudent*, *qui n'a point de honte*. Je crois, avec Henri Estienne, que le mot αἰσχρὸν, *vilain*, *infame*, seroit plus propre & exprimeroit beaucoup mieux le sens du passage que ces Auteurs rapportent sur le mot ἄχρωμος, & qui est le même que le passage d'Artémidore dont parle Monsieur Dacier, sans marquer le livre, ni le chapitre où il se trouve. Ce passage est dans le quarante quatriéme chapitre du livre quatriéme d'Artémidore. Il s'agit là d'un homme qui avoit songé qu'il voyoit sa femme dans un lieu public, ἐν πορνείῳ; *Il arriva en suite*, dit le même auteur, *que cet homme fut fait peager; & c'est ce que son songe lui avoit marqué; car ce nouveau mêtier qu'il exerçoit est un mêtier infame, ou deshonête*; ἦν γὰρ αὐτῷ ἡ ἐργασία ἄχρωμος. La signification du dernier mot est, comme on void, fort claire, par ce qui precede, & sert beaucoup à éclaircir ce qu'a voulu dire Hippocrate quand il s'est servi du même terme. Je traduirois donc simplement le passage dont il s'agit de cette maniere, en retenant d'ailleurs la correction de Monsieur Dacier; *La fornication est un vilain remede à la dysenterie*; & je ne prendrois pas ceci pour un conseil qu'Hippocrate donne, mais pour une observation d'un fait ou d'un cas arrivé à quelque personne. Il se peut même que cette observation ne soit point d'Hippocrate, étant tirée d'un livre qui n'a point été reconu par les plus anciens Critiques, pour un ouvrage légitime de cet auteur. Et c'est sans doute par cette raison que le mot ἄχρωμος ne se trouve point dans les Glossaires d'Hippocrate, ou peut-être parce que ce n'est pas un mot qui fût hors d'usage du temps des Glossateurs, puis qu'Artémidore, qui vivoit sous Antonin

Siecle xxxvj.

11 *Remarques sur le troisiéme livre de la Diete.*

Siecle xxxvj. tonin le débonnaire, l'a employé. Pour revenir au paſſage d'Hippocrate, je ne ſai pas même s'il n'y a point quelque plus grande ordure cachée ſous le mot πορνεῖν; car autrement cet ancien Médecin auroit pû ſe ſervir du terme de συνουσίη. En voila aſſez, & peut-être trop, ſur cette matiere.

CHAPITRE XXXI.

Des Lettres d'Hippocrate, & autres pieces qui ſont ajoûtées à la fin de ſes Oeuvres; où l'on trouve diverſes circonſtances touchant ſa vie, ſa mort, & les principales occaſions qu'il a eües de paroître dans l'exercice de ſa profeſſion.

APrès avoir parlé des écrits de nôtre Auteur, ou du moins de ceux qui lui ont été le plus generalement attribuez, il faut néceſſairement examiner les pieces que nous avons appellées 1 *étrangeres*. On a déja vû en quoi elles conſiſtoient, & on commencera par les deux diſcours, dont parle Erotien, comme par les plus anciennes de ces pieces. Celui que l'on prétend qu'Hippocrate prononça devant l'autel de Minerve, s'adreſſe aux villes ou aux Communautez de Theſſalie, auxquelles il ſe plaint de ce que les Athéniens avoient fait deſſein de réduire ſous leur domination l'Iſle de Cos ſa patrie, les priant de la ſecourir dans ce danger preſſant; ce diſcours eſt fort court. Celui que l'on attribue à Theſſalus, qui eſt intitulé *Harangue de la députation*, eſt au contraire fort étendu. Il eſt addreſſé aux Atheniens, & on les y fait reſſouvenir des bienfaits qu'ils ont reçûs des prédeceſſeurs d'Hippocrate, depuis un temps fort éloigné, & d'Hippocrate lui-même, auſſi bien que de ſa famille. Les obligations que l'on ſuppoſe que les Athéniens & les autres Grecs avoient aux Ancêtres d'Hippocrate, conſiſtoient au ſecours que *Nebrus*, ſon triſayeul, dont il a été parlé dans la ſeconde partie, avoit donné aux Amphictyons. Voici en abregé comme la choſe ſe paſſa. Les Amphyctions ayant aſſiegé la ville de *Criſa*, la peſte ſe mit dans leur camp; ce qui les obligea de conſulter l'oracle d'Apollon ſur ce qu'ils avoient à faire. L'oracle leur répondit, *qu'ils continuaſſent le ſiege, qu'ils prendroient la ville, pourvû qu'ils allaſſent inceſſamment à Cos, & qu'ils amenaſſent le fân d'une biche, avec de l'or.* Ils envoyerent donc à Cos, où Nebrus, qui étoit de cette ville là, & grand Médecin, leur explica l'oracle diſant qu'il étoit lui-même *le fân de biche*, & *Chryſus*, l'un de ſes fils, *l'Or*, 2 ſelon la ſignification de leurs noms. Il ajoûta qu'il équiperoit à ſes dépens une galere de cinquante rames, fournie de tout l'appareil de guerre & de médecine, qui ſeroit néceſſaire. Il vint effectivement au camp avec ſon fils, & contribua à la priſe de la place, mais par un moyen qui eſt indigne de la profeſſion qu'il exerçoit. Il empoiſonna une fontaine qui alloit dans la ville, ce qui obligea les Criſéens de ſe rendre.

Ce qu'Hippocrate & ſes enfans avoient fait pour les Athéniens & pour les Grecs en géneral, c'eſt premierement que le pere avoit refuſé d'aller chez les *Illyriens*

1 *Voyez le chapitre précedent.*
2 νεβρὸς ſignifie *un fân de biche*; & χρυσὸς ſignifie *de l'or.*

Illyriens & les *Pæons*, qui l'avoient demandé, & lui avoient offert de grandes sommes, pour qu'il vint les délivrer de la peste qui ravageoit leur païs. La raison de ce refus, c'est qu'ayant conu par certains vents qui regnoient alors, que cette maladie viendroit en suite dans la Grece, il crut que sa présence & ses avis ne seroient pas inutiles à son païs. En effet il envoya ses fils, son gendre & ses disciples par toutes les Provinces, pour donner les conseils nécessaires pour se garantir de ce mal, & vint lui-même en Thessalie & peu de temps après à Athénes, où il leur fut d'un grand secours; dequoi les Athéniens eurent alors tant de reconoissance, qu'ils donnerent à Hippocrate une couronne d'or, & l'initierent, aussi bien que son fils qui parle, dans les mysteres de Cerés & de Proserpine. On montre en second lieu que les Athéniens étoient encore obligez par un autre endroit à Hippocrate, & à Thessalus lui-même; en ce que celui-ci, par le commandement de son pere, suivit, en qualité de Médecin la flotte qu'Alcibiade mena en Sicile, ayant fait de plus tous les préparatifs pour ce voyage à ses depens, & ayant refusé le salaire qu'on lui avoit offert. *Siecle xxxvj.*

Voila les principaux articles, auxquels Thessalus s'attache, pour faire sentir aux Athéniens combien ils étoient redevables à sa maison. De ces articles je n'examinerai que celui qui concerne *la peste* qu'Hippocrate prévit devoir venir dans la Grece, sur quoi je trouve quelques difficultez. Premierement le temps n'en est point marqué, & on ne trouve rien d'ailleurs dans les auteurs touchant cette peste venue de *l'Illyrie*. A la verité Aëtius remarque qu'Hippocrate se rencontrant à Athénes dans un temps de peste, conseilla, *que l'on allumât de grands feux par les rues, afin de purifier l'air, ou de le rendre plus sec.* Galien attribue aussi le même conseil à Hippocrate en pareille occasion, disant, *qu'il ordonna que l'on fit de grands feux en divers quartiers de chaque ville de la Grece, & que l'on jettât dans ces feux, des fleurs, des herbes, & des drogues de bonne odeur*; mais il y a cette difference essentielle qu'il fait venir cette peste dont il parle de *l'Ethiopie*; indiquant par là cette grande peste qui a été si bien décrite par *Thucydide*, & que cet Historien dit être venue précisément du même endroit. Or l'Ethiopie est directement opposée à l'Illyrie, la premiere étant au midi de la Grece, & l'autre au Septentrion.

On dira à cela qu'il pourroit n'y avoir de l'erreur ou de l'incertitude qu'à l'égard du lieu de l'origine de ce mal, le fait ne laissant pas d'être le même. Mais si l'on veut qu'il s'agisse dans la harangue de Thessalus, de la grande peste d'Athenes, il se trouvera deux difficultez très-considerables; la premiere c'est que l'Auteur qu'on a cité en dernier lieu, & qui est des plus dignes de foi, remarque que cette peste fut si terrible, particulierement dans Athénes, qu'on ne peut pas dire que le secours de la Médecine y eût fait grand' chose. Au contraire, le même Historien assûre, *que les Médecins n'y conoissoient rien; que l'on mouroit également avec Médecin & sans Médecin; & que les Médecins mouroient eux-mêmes plûtôt que les autres, parce qu'ils avoient plus de commerce avec les malades.* Cela étant, je ne sai quel honneur Hippocrate pourroit y avoir acquis; outre qu'il n'est pas probable que Thucydide eût ômis de parler de ce Médecin, si celui-ci avoit été à Athenes & s'y étoit distingué.

La seconde difficulté consiste en ce que si l'on veut qu'Hippocrate ait pû se rencontrer alors à Athénes, il faudra le faire naître long-temps [3] avant la LXXX. Olym-

3 On ne s'arrête pas à ce que dit Suidas, sur le mot πύῤῥων, *que Démocrite fut le maître de ce Métrodore, duquel Hippocrate le Médecin & Anaxarque Sectateur de Démocrite*

Siecle xxxvj. Olympiade, qui est le temps auquel on a dit, après Soranus, qu'il vint au monde; car à ce conte, il n'auroit eu que trente ans la seconde année de la guerre du Péloponnese & de l'Olympiade LXXXVII. que cette peste s'éleva. Mais quand on supposeroit qu'à cet âge-là il pouvoit déja s'être rendu fameux dans sa profession, ce qui ne seroit pas impossible; il s'ensuivroit toûjours qu'il n'auroit pû avoir alors des fils en état de pratiquer la Médecine, & une fille mariée à un Médecin son disciple.

Pour trouver à peu près son conte il faudroit suivre *Eusebe*, qui veut qu'Hippocrate ait fleuri dans la LXXXVI Olympiade; ou *Aulu-Gelle*, qui le range avec *Sophocle*, *Euripide*, & Démocrite, qu'il dit avoir été tous un peu plus âgez que *Socrate*. Or tous les Auteurs conviennent que ce dernier naquit sur la fin de l'Olympiade LXXVII. Quant à Démocrite, il n'avoit qu'un an plus que Socrate; mais Euripide étoit né la LXXV Olympiade, & Sophocle la LXXIII. Il faudroit donc faire Hippocrate du moins aussi vieux que ce Poëte Tragique, afin que les faits qu'on a posez touchant la peste d'Athénes, pussent être veritables; en ce cas il auroit eu cinquante-huit ans, & par conséquent il auroit déja pû avoir des fils Médecins. Mais il y a bien plus d'apparence que ce que disent Aëtius & Galien, ou l'auteur du livre *de la Theriaque*, est supposé, & qu'ils imputent à Hippocrate ce que Plutarque a dit, avec plus de vraisemblance 4 *d'Acron*, qui étoit quelque temps avant Hippocrate. S'il y a eu d'ailleurs une peste qui soit venue d'Illyrie en Grece, c'est ce que nous ne savons pas.

Le *Senatus-Consulte* des Athéniens, autre piece de la nature des précedentes, mais plus nouvelle, parle aussi d'une peste venue des païs barbares dans la Grece, où Hippocrate & ses disciples furent d'un grand secours. Il est ajoûté que le Roi de Perse ayant fait appeller Hippocrate, pour venir dans ses états où le même mal faisoit beaucoup de ravage, & lui ayant promis de le combler d'honneurs & de richesses, celui-ci méprisa ses offres & refusa d'y aller, regardant ce Roi comme un Barbare & un ennemi de la Grece. Sur quoi les Athéniens, en recompense des utiles avis qu'il leur avoit donnez, & de son attachement pour tous les Grecs en géneral, lui avoient fait l'honneur de l'initier dans les grands mysteres, comme autrefois Hercule, lui avoient donné une couronne d'or du poids de mille pieces, la bourgeoisie d'Athenes, & le droit d'être nourri toute sa vie aux dépens du public dans le Prytanée; accordant d'ailleurs, à sa consideration, à tous les jeunes gens de l'Isle de Cos la liberté de venir à Athénes, pour y être élevez & instruits avec la jeunesse de la ville.

Voila ce que porte le *Senatus-Consulte* d'Athénes. L'endroit qui regarde les démarches faites pour attirer Hippocrate dans la Perse, & le refus qu'il fit d'y aller, est encore appuyé par diverses lettres que l'on a conservées & que l'on prétend avoir été écrites à ce sujet. Les unes sont des Ministres *d'Artaxerxes*, Roi de Perse, pour donner avis à ce Prince de la grande réputation d'Hippocrate, & pour lui conseiller de l'appeller; les autres sont d'Artaxerxes lui-même, qui profite de ce conseil, & les autres enfin d'Hippocrate, qui répond en ces termes à toutes les offres avantageuses qu'on lui fait; *J'ai*, dit-il, *dans mon païs le vivre*, *le*

furent les disciples. Si cela étoit veritable, Hippocrate seroit encore moins ancien que ne le fait Soranus, car il auroit été contemporain d'Aristote & d'Alexandre le Grand, ce qui ne peut pas être. On pourroit corriger Suidas en mettant *Chrysippe* au lieu de Démocrite, & *Erasistrate*, au lieu d'Hippocrate. Voyez ci-après, Part. 2. liv. 1. chap. 1.

4 *Voyez ci-dessus, liv. 2. chap. 7.*

le vêtement, & le couvert. Il ne m'est pas permis de posseder les richesses, ni les grandeurs des Persans, non plus que de guérir les Barbares, qui sont ennemis des Grecs. Siecle xxxvj.
On a même encore les lettres qui marquent l'indignation qu'eut Artaxerxes du procedé d'Hippocrate, & la terrible menace qu'il fait aux habitans de Cos, au cas qu'ils refusent de le lui remetter pour le châtier; & la réponse de ces géneureux Insulaires, qui ne s'épouvantent point pour cela, mais témoignent qu'ils ne livreront jamais leur citoyen, quoi qu'il en puisse arriver.

Ce qui peut faire soupçonner la supposition de ces lettres, quand il n'y auroit point d'autre raison pour cela, c'est que Thessalus, qui est en si belle humeur d'en conter dans sa harangue dont nous avons parlé, & de faire valoir aux Athéniens les obligations que les Grecs avoient à son pere, n'auroit apparemment pas oublié de lui faire honneur de ce qui regarde le sujet de ces lettres, s'il y avoit eu quelque chose de véritable.

Mais quand on accorderoit que les pieces que nous avons examinées ne sont pas toutes supposées, ce qui est pourtant le plus probable, on ne devra pas faire le même jugement des autres lettres qu'on prétend aussi avoir été écrites ou rêçuës par Hippocrate, ou par d'autres à son sujet, & qui n'ont été reconues ni par Erotien, ni par Galien. Elles sont certainement l'ouvrage de quelque Grec demi-savant & fort peu judicieux, qui les a composées long-temps après, par un jeu d'esprit assez grossier, ou pour gagner quelque argent par ce moyen. Ceux à qui Hippocrate écrit sont entr'autres un *Philopœmen*, un *Denys d'Halicarnasse*, un *Cratevas*, un *Damagetus*, un Roi *Demetrius*, & un Roi *Perdiccas*, sans conter *Démocrite*, & *Thessalus* fils d'Hippocrate. Quant à *Philopœmen* on aura de la peine à croire que l'auteur de ces lettres ait entendu le fameux Géneral de l'Achaïe, qui n'a vécu que plus de deux cents ans après Hippocrate. On ne croira pas non plus que le *Dénys*, dont il s'agit ici, soit le celebre Historien d'Halicarnasse, qui vivoit sous Auguste. Mais à quel Roi *Demetrius* peut avoir écrit Hippocrate? puis qu'il n'y en avoit point de son temps dans le monde, & que le premier qui a porté ce nom, a été *Demetrius Poliorcetes* fils *d'Antigonus*, l'un des Successeurs *d'Alexandre*. On peut dire la même chose de *Cratevas*, qui a vécu, dans le siecle de *Mithridate* & de *Pompée*, comme on le verra 5 ci-après. L'auteur de ces lettres ayant oüi parler d'un fameux Herboriste de ce nom, ou ayant vû ses ouvrages, crût sans doute qu'il pouvoit bien lui faire écrire par Hippocrate, sans s'informer, à l'égard de cet Herboriste, non plus qu'à l'égard de Demetrius & des autres précedens, s'ils avoient vécu en même temps que cet ancien Médecin. On trouve un exemple aussi ridicule d'anachronisme, dans la lettre qui est à la tête du livre de Marcellus Empiricus, & que l'on suppose aussi addressée à *Mécénas* par le même Hippocrate.

Quand on n'auroit pas des preuves aussi convaincantes de la supposition de ces lettres, il ne faut que les lire, pour voir qu'elles ne sont point d'Hippocrate; & je ne crois pas qu'il faille se contenter de dire avec un savant Médecin moderne, 6 *qu'à peine sont-elles dignes de passer pour des productions du 7 divin vieillard.* 8 On peut assûrer sans crainte qu'elles en sont

5 *Voyez Part. 2. liv. 3. chap. 12.*
6 *Vix divino sene dignas epistolas*; Rhodius in Scribon. Larg.
7 C'est le titre que l'on a donné à Hippocrate, comme on le verra ci-après.
8 *Vide Scaligeri Epistol.* 406.

Siecle xxxvj. sont très-indignes. Qu'y a-t-il de plus impertinent, par exemple que l'ordre qu'Hippocrate donne à Cratevas, *de lui cueuillir toutes les herbes qu'il pourra trouver*, sans en spécifier aucune, & *de les lui envoyer, parce*, dit-il, *qu'il est appellé pour aller traiter Démocrite?* Joignez à cela la sentence qu'on lui fait ajoûter, *qu'il seroit à souhaiter que Cratevas pût arracher, aussi aisément qu'il arrachera les racines des herbes qu'on lui demande, la racine amere de l'avarice, ou de la cupidité de l'argent, en sorte qu'elle ne repoussât plus.* Si Hippocrate étoit aussi grand babillard dans ses écrits de Médecine qu'il l'est dans ses lettres, on n'auroit garde de se plaindre de sa brieveté. La lettre qu'il adresse à *Denys*, est la plus plaisante de toutes. Il prie cet ami de venir dans sa maison, pendant qu'il sera chez Démocrite, (car toutes ces lettres roulent sur ce voyage, dont il semble vouloir informer par avance toute la terre). & d'avoir l'oeuil sur la conduite de sa chere moitié, qu'elle ne fasse quelque fredaine en son absence. *Elle a été*, ajoûte-t-il, *fort bien élevée chez son pere, mais le sexe est fragile, & a besoin qu'on le tienne en son devoir, en quoi un ami réüssit mieux que des parens*, &c. On se contentera de ces deux échantillons, par où le Lecteur verra si cela sent bien la gravité d'Hippocrate.

A l'égard des lettres, que Démocrite, & Hippocrate se sont écrites l'un à l'autre, il y en a deux du premier qui sont assez courtes; dans l'une il parle du voyage qu'Hippocrate avoit fait pour le venir voir, à dessein de lui donner de l'Ellebore, ayant été appellé pour cela par les concitoyens de Démocrite qui le prenoient pour un fou, comme on la vû ci-dessus; *vous me trouvâtes*, dit Démocrite, *comme j'écrivois de l'arrangement du monde, de la disposition des poles, & du cours des astres; & vous jugeâtes par là que ceux qui vous avoient envoyé vers moi étoient eux-mêmes des fous, & que je n'étois nullement dans l'état qu'ils pensoient.* Démocrite débite là-dessus en deux mots ses sentimens philosophiques touchant les *simulacres*, ou les *especes*, répandues dans l'air, dont ses livres, dit-il, font mention. Il avertit ensuite Hippocrate, qu'il ne faut pas qu'un Médecin juge d'un malade seulement par la vüe, qu'en ce cas lui Démocrite auroit couru risque de passer pour un fou dans son esprit; & il finit en disant qu'il renvoye à Hippocrate un livre que celui-ci avoit composé touchant *la folie*, lequel livre est ajoûté immédiatement après cette lettre. Il ne contient qu'une page, & ce n'est qu'une répetition de quelques lignes du livre d'Hippocrate, *de la maladie sacrée*, qui est même cité dans ce dernier.

La seconde lettre, ou le second livre de Démocrite adressé à Hippocrate, est intitulé *de la nature de l'homme*, qui est le titre d'un livre d'Hippocrate, qui a été attribué à Démocrite, comme on l'a vû ci-dessus. Ce livre ou cette lettre est à peu près le double plus longue que la précedente. L'on y trouve une énumeration des principales parties du corps, & les offices qu'elles ont, sur quoi il n'y a rien qui vaille la peine d'être remarqué que ce qui est dit de la rate, *qu'elle dort*, & *qu'elle ne sert à rien*, ce qui est un sentiment qu'on verra soûtenu [9] dans la suite.

Il n'y a qu'une lettre d'Hippocrate à Démocrite, plus courte que les deux dont on vient de parler. Il commence par lui dire, que si les Médecins reüssissent quelquefois dans leur art, le peuple en attribue la cause aux Dieux; & que s'ils n'ont pas un heureux succès, alors on ne pense plus à la Divinité, & on n'accuse plus que les Médecins. *J'ai acquis*, poursuit Hippocrate, *plus de blâme*

9 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. chap. 5.*

blâme que d'honneur, dans l'exercice de ma profession; car encore que je sois avancé en âge je n'ai pas atteint à la perfection par rapport à cet art, & Esculape lui-même, qui l'a inventé, n'en est pas venu jusques-là. Hippocrate parle ensuite en deux mots de son voyage vers Démocrite, lui rend témoignage qu'il n'est rien moins qu'insensé, & le prie de lui écrire souvent, & de lui envoyer les livres qu'il a composez. Siecle xxxvij.

Les lettres d'Hippocrate à Damagetus, sont celles qui instruisent plus particulierement de la conversation qu'eut Hippocrate avec Démocrite, lors qu'il étoit allé pour le traiter. Il y en a une qui est fort longue. Ce Médecin y rend conte à Damagetus de son voyage, & de tout ce qui lui est arrivé jusques à son retour. On a vû dans le livre précedent le sujet de ce voyage, & le succès qu'il eut; on n'en dira pas davantage, pour éviter la longueur. On remarquera seulement que ces lettres n'ont rien du style d'Hippocrate. Il est d'ailleurs aisé à concevoir qu'on a pû aisément faire une histoire suivie sur ce que la tradition débitoit en gros de la folie prétendue du Philosophe Démocrite, & du voyage d'Hippocrate dans le dessein de le guérir.

La lettre écrite au Loi Perdiccas, est apparemment aussi de la nature des autres, c'est à dire, également supposée. On y void, aussi bien que dans celle qui est adressée au Roi Démetrius, quelques remarques d'Anatomie, & quelques maximes concernant la Médecine, qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête, à la reserve de quelques-unes qui sont tirées des écrits d'Hippocrate.

Le petit livret *des Purgatifs*, contient les précautions requises pour se servir utilement de ce remede. Il y a plus d'apparence que c'est un recueuil des préceptes donnez par Hippocrate sur ce sujet, que le propre ouvrage de cet ancien Médecin.

La *vie d'Hippocrate*, écrite par *Soranus*, contient, outre ce qui a été dit au commencement de ce livre, de la patrie de ce Médecin, de son extraction, du temps de sa naissance, de ses études, & de ses maîtres, un abregé de ce qui lui est arrivé de plus remarquable, par rapport à sa profession, jusques à sa mort. *Hippocrate*, dit Soranus, *ayant perdu son pere & sa mere, quitta son païs, & vint s'établir dans la Thessalie.* 10 *Andreas dit malicieusement dans son livre intitulé de l'origine de la Medecine, que ce fut pour avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide. D'autres ont écrit qu'Hippocrate n'entreprit ce voyage que pour apprendre ce qui se faisoit en divers lieux, & pour avoir occasion de s'instruire toûjours mieux dans son métier; mais* 11 *Soranus de Cos prétend qu'Hippocrate fut porté à s'en aller demeurer en Thessalie, par un songe. Il se fit admirer*, poursuit nôtre Auteur, *dans toute la Grece, qu'il parcourut en pratiquant la Medecine. Un jour, entr'autres, qu'il fut appellé, conjointement avec* 12 *Euryphon, autre Médecin qui étoit plus âgé que lui, auprès de Perdiccas, fils d'Alexandre Roi de Macédoine, que l'on croyoit atteint d'une fiévre lente, il conut que l'esprit de ce jeune Prince étoit plus malade que son corps; & comme il observoit attentivement toutes les actions de son malade, ayant pris garde qu'il avoit changé de couleur en regardant Phila, qui avoit été maîtresse du Roi son pere, il jugea que le Prince en étoit amoureux, & trouva moyen de le guérir en faisant savoir à cette belle le mal qu'elle causoit. Il fut aussi demandé par les Abdéritains, pour venir traiter Démocrite d'une espece de folie, &* pour

10 On parlera de ce Médecin dans *la 2. Part. liv. 1. chap. 7.*

11 Il y a eu plusieurs Soranus, comme on le verra ci-après; *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 4.*

12 On a parlé d'Euryphon ci-dessus, *liv. 2. chap. 7.*

Siecle xxxvj. *pour délivrer leur ville de la peste*, &c. Soranus parle ensuite du refus que fit Hippocrate d'aller en Illyrie, & même à la Cour d'Artaxerxes; de la maniere dont il détourna la guerre, que les Athéniens étoient sur le point de faire à ceux de l'Isle de Cos; & enfin des honneurs qu'il avoit reçûs des Athéniens eux mêmes. On omet tout cela, parce qu'on en a déja suffisamment parlé dans ce chapitre, pour venir au reste du discours de cet Auteur. *Hippocrate*, continue-t-il, *mourut à Larissa, ville de Thessalie, en même temps que Démocrite, âgé de quatre-vint-dix ans, ou de quatre-vint-cinq, ou de cent-quatre, ou enfin selon d'autres, de cent-neuf. On l'ensevelit entre Gyrtone & Larissa, & l'on montre encore aujourd'hui son sépulchre; où il y a eu pendant fort long-temps un essain d'abeilles, dont on alloit chercher le miel pour guérir les enfans des aphthes* (qui sont de petits ulceres qui viennent à la bouche) *en leur en frotant les parties malades. On represente Hippocrate dans plusieurs tableaux, avec la tête couverte d'un bonnet comme celui d'Ulysse, ce qui est une marque de noblesse; ou couverte de son* 13 *manteau. Quelques-uns disent que c'est afin qu'on ne s'apperçoive pas qu'il étoit chauve; d'autres veulent que ce soit parce qu'il avoit la tête foible; d'autres croyent que c'est pour marquer que cette partie, qui est le siege de l'ame doit être bien conservée; ou pour faire conoître qu'Hippocrate aimoit* 14 *le voyage, ou pour désigner l'obscurité de ses écrits, ou pour apprendre qu'il faut éviter même dans la santé, ce qui peut nuire. D'autres enfin croyent qu'Hippocrate relevoit ainsi le bord de son pallium sur sa tête, afin qu'il ne l'empêchât pas d'operer. Il y a de grandes disputes touchant ses écrits légitimes, les uns sont à cet égard d'un sentiment, les autres d'un autre. Plusieurs raisons font qu'il est difficile d'en rien dire de bien certain. Premierement il y a beaucoup de difficulté touchant les mots dont il se sert; secondement touchant sa phrase ou son style; car c'est une chose qui change, & l'on écrit quelquefois d'une maniere étant jeune, & d'une autre étant avancé en âge.* Soranus finit en disant, *qu'Hippocrate n'aimoit point l'argent; qu'il avoit les manieres graves & honêtes, qu'il aimoit très particulierement les Grecs, & qu'il en avoit donné des preuves en délivrant*, comme il a été dit, *des villes entieres de la peste, ce qui lui avoit procuré de grands honneurs.* Il ajoûte, *qu'Hippocrate laissa deux fils*, Thessalus & Draco, *qui furent aussi très-fameux dans la profession de leur pere, & un grand nombre de disciples.*

CHAPITRE XXXII.

Quelques autres particularitez concernant les voyages d'Hippocrate, les éloges qu'on lui a donnez, ses qualitez personnelles; le serment qu'il exigeoit de ses disciples, & ce qu'on a dit contre lui.

ON a vû ci-devant qu'Hippocrate avoit quitté son païs natal, pour aller demeurer en *Thessalie*. L'auteur de sa vie nous apprend d'ailleurs, comme nous venons de le voir, que cet ancien Médecin avoit parcouru la Grece en exerçant sa profession. Il paroît par ses écrits qu'il avoit principalement pratiqué

13 C'étoit un *pallium*, ou un manteau long, à la Grecque, comme le portoient les Philosophes.

14 Ce n'étoit qu'en voyage, ou en guerre, ou étant malades que les Anciens avoient la tête couverte.

tiqué dans la *Thessalie*, & même dans la *Thrace*; & l'on void que les observations qu'il nous a laissées dans ses livres *des maladies Epidémiques*, ont presque toutes été faites dans ces deux Provinces, dont il nomme les principales villes, comme *Larissa, Cranon, Ænus, Oeniades, Phera, Elis, Perinthus, Thasus, Abdera, Olynthus*. 1 Galien remarque aussi qu'Hippocrate avoit souvent été à *Smyrne*, mais il prétend que ce fut une autre ville que celle de l'Asie mineure, qui porte le même nom. 2 Mercurial a crû que cet ancien Médecin avoit voyagé dans la *Scythie*, dans la *Libye*, & à *Délos* (par où Hippocrate marque, selon Erotien, les trois parties du monde conues de son temps, la premiere étant mise pour l'*Europe*, la seconde pour l'*Afrique*, & la troisiéme pour l'*Asie*,) parce qu'il parle de ces païs en deux endroits de ses ouvrages, mais la conséquence n'est pas juste. Siecle xxxvj.

Hippocrate avoit sans doute eu occasion de voir les diverses villes dont on a parlé, y ayant été appellé par des malades; comme on a supposé ci-devant que les Abdéritains l'avoient demandé, pour venir traiter Démocrite leur citoyen. Presque toutes ces villes étoient fort petites, ou n'étoient que de bons bourgs, en sorte qu'une seule n'étoit pas suffisante pour entretenir un Médecin. C'est ce que 3 Galien insinue, lorsque parlant d'un certain cas de Chirurgie qu'Hippocrate n'avoit point décrit, ou n'avoit jamais vû; & que lui Galien dit avoir vû cinq ou six fois, une fois en Asie, & quatre à Rome, il avoüe qu'il n'auroit peut être jamais eu de semblable occasion s'il n'avoit demeuré en de grandes villes, telles que Rome, *dont un seul quartier*, ajoûte-t-il, *contient plus d'habitans que la plus grande des villes où Hippocrate ait jamais été.*

C'est apparemment à cette nécessité où étoient les Médecins du temps d'Hippocrate de courir le païs, pour pouvoir subsister, ou pour trouver des occasions d'exercer leur art, qu'il fait lui-même allusion, lorsqu'il dit dans le petit livre intitulé la Loy, que nous avons cité ci-devant, qu'un Médecin qui aura toutes les qualitez qu'il désigne, ou qui sera dans l'état qu'il marque, pourra 4 *aller de ville en ville*, & soûtenir la réputation de Médecin par ses œuvres aussi bien que par ses paroles.

Pour venir aux éloges que l'on a donnez à Hippocrate, l'Antiquité est allée fort loin de côté-là. Il a non seulement passé, d'un consentement presque universel, pour *le Prince de la Médecine*, ses sentimens ont encore été regardez comme des *Oracles*, & l'on a vû ci-devant l'estime particuliere que l'on a faite de ses écrits. Il a partagé avec Platon le titre de *divin*; il a même eu cet avantage par dessus ce Philosophe, qu'on l'a appellé *le divin vieillard*, par excellence, & sans le nommer par son nom, au lieu qu'on a dit *le divin Platon.*

Mais afin qu'on ne croye pas que les Médecins, soient les seuls, qui en font tant de consideration, Seneque l'appelle *le plus grand des Médecins*, &, *l'auteur de la Médecine*. Il est, selon Pline, *le pere de toute la Médecine*; & ce qui est de plus glorieux pour cet ancien Médecin, son autorité seule suffit 5 dans le *Droit*, pour décider plusieurs questions très-difficiles concernant la Médecine.

Macrobe

1 *In lib. de articul. comment.* 1.
2 *Variar. Lection. lib.* 2. *cap.* 18.
3 *In lib. de articul. comment.* 1.
4 ἀνὰ τὰς πόλιας φοιτῶν.
5 *Voyez ci-dessus, liv.* 3. *chap.* 3. *sur la fin.*

Siecle xxxvj. Macrobe va plus avant que tous les autres, lors qu'il dit, *qu'Hippocrate ne sauroit ni tromper autrui, ni se tromper soi-même.* Mais il faut remarquer ici que cet illustre Médecin étoit bien éloigné d'avoir si bonne opinion de lui-même. Il ne faisoit point de difficulté d'avoüer ses fautes. Il disoit même ouvertement, 6 comme on l'a vû, *qu'il falloit si bien apprendre la Médecine qu'on manquât le moins qu'il est possible*, & il ajoûtoit, *que dans cette profession celui-là est fort à loüer qui fait le moins de fautes*, ce qui suppose qu'il n'est personne qui n'en fasse. Celse, & Plutarque remarquent qu'Hippocrate a reconu en quelque lieu, *qu'il avoit été une fois trompé en sondant une playe de la tête, par les sutures du crane, qui lui avoient fait croire que l'os étoit cassé*; & 7 Quintilien le loüe même de cette ingénuité. On ne void pas non plus que ce grand homme craigne de rapporter des exemples de malades, qui sont morts entre ses mains. De quarante-deux malades dont il décrit les maladies, dans le premier & le troisiéme livre *des maladies Epidemiques*, il ne s'en trouve que dix-sept qui se soient tirez d'affaire, tous les autres sont morts. C'est pourquoi on l'en doit croire lors qu'il dit, dans le second des livres qu'on vient de citer, en parlant de certaine sorte *d'esquinancie*, qui étoit accompagnée de grands accidens, *que tous en échapperent; s'ils étoient morts*, ajoûte-t-il, *je le dirois de même.*

On void dans ce procedé le caractere d'un honête homme; & il paroît qu'il étoit tel par toutes ses maximes que nous avons rapportées 8 ci-devant, & par celles que renferme 9 le *serment* qu'il exigeoit de ses disciples, dont voici les principales; *Qu'un Médecin sera obligé de regarder, comme son propre pere, celui qui lui aura enseigné la Médecine; qu'il lui fera part de tout ce qui sera en son pouvoir, par rapport aux choses nécessaires à la vie; qu'il regardera aussi les enfans de cet homme là comme ses freres, & qu'il leur enseignera à son tour la même profession, s'ils sont en dessein de l'apprendre, sans en exiger de salaire; qu'il leur communiquera tout ce qu'il saura, comme à ses propres enfans; & qu'il en usera de même à l'égard de tous ceux qui voudront s'engager par le présent serment, mais non pas à l'égard des autres. Qu'il ordonnera à ses malades* 10 *le régime de vivre qu'il jugera leur être le plus convenable, & qu'il empêchera de tout son pouvoir qu'on leur nuise. Qu'il ne se laissera jamais persuader de donner à personne une drogue mortelle, ou du poison, ni ne conseillera à un autre de le faire; & que pareillement il ne donnera à aucune femme des remedes pour la faire avorter; mais qu'il exercera son art en homme de bien. Qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre dans la vessie; mais laissera faire cela aux personnes qui se destinent en particulier à cette operation. Que dans les maisons, où il entrera, ce sera uniquement à dessein de travailler au bien du malade; & qu'il se conduira en sorte que l'on n'ait jamais aucune matiere de soupçon contre lui, ou qu'on le puisse accuser d'avoir fait le moindre tort ou la moindre injure à qui que ce soit; particulierement d'avoir abusé de quelque femme, ou fille, ou jeune homme, soit libre soit esclave; enfin qu'il observera de tenir*

6 *Liv.* 3. *chap.* 14.

7 Nam & Hippocrates, clarus arte Medicinæ, videtur honestissimè fecisse qui quosdam errores suos, ne posteri errarent, confessus est.

8 *Voyez le chap.* 29.

9 *Voyez ci-après Part.* 1. *lib.* 4. *chap.* 2.

10 Ceci comprend la principale partie du devoir d'un Médecin qui traite un malade selon les maximes de nôtre auteur. *Voyez ci-dessus liv.* 3. *chap.* 15.

nir secret ce qu'il aura vû ou entendu, soit en faisant la Médecine, soit autrement, Siecle
lors qu'il jugera que c'est une chose qui ne doit pas être plubliée. La conclusion xxxvj.
est *qu'il souhaite que toute sorte de bonheur lui arrive dans l'exercice de sa profession, s'il tient religieusement son serment; & le contraire, s'il se parjure.* Celui qui fait ce serment jure par *Apollon le Médecin*, par *Esculape*, par 11 *Hygiæa*, par *Panacæa*, & par tous les autres *Dieux* & *Déesses*.

On a reproché à Hippocrate qu'il avoit lui même violé ce serment, en ce qui concerne *les remedes pour faire avorter*. 12. On a parlé ci-devant de ce cas. Tout ce que l'on peut dire c'est que le livre, d'où il est tiré, a passé pour être de *Polybe*, ce qui seroit accuser le gendre pour excuser le beau-pere. Je ne sai point de quelle autre maniere on peut tourner cette affaire, pour justifier Hippocrate.

Ce n'est pas la seule accusation, que l'on a faite contre lui. On lui a voulu imputer, comme on l'a vû dans sa vie, d'avoir mis le feu à la Bibliotheque de *Cnide*. 13. On a encore dit, pour le rabbaisser, qu'il ne s'étoit servi que des remedes, qu'il avoit copiez dans le temple d'Esculape, qui étoit à *Cos*, les ayant fait passer pour siens, & s'en étant fait honneur avec d'autant plus de facilité que ce temple brûla, peu de temps après que ce larcin avoit été fait. Il est vrai qu'Hippocrate ordonne 14 *des pignons* & *du miel*, à ceux qui ont *la Péripneumonie*, & que c'est la même ordonnance qu'Esculape faisoit en ce cas là, comme on l'a vû ci-devant. Il est encore vrai qu'Hippocrate faisoit prendre aux *Phthisiques* des viandes *grasses* & *salées*, comme Esculape leur conseilloit de manger du *lard*. Mais si Hippocrate étoit des descendans de ce Dieu, il pouvoit fort naturellement avoir ces remedes de sa maison propre, par la tradition de ses Ancêtres les Asclépiades, qui étoient tous Médecins, sans qu'il fût obligé de copier ces mêmes remedes dans les temples d'Esculape. Je croirois même, à l'égard des deux ordonnances dont il s'agit, 15 que le Dieu les avoit plutôt prises d'Hippocrate, que celui-ci ne les avoit prises de lui; car les personnes, pour qui Esculape ou ses Prêtres les avoient faites, vivoient plusieurs siecles après Hippocrate.

On ne met pas au rang des choses, qui ont été dites contre Hippocrate, ce que les Médecins des siecles suivans peuvent avoir écrit pour refuter ses sentimens, ou pour décrier sa méthode. C'est ce que l'on examinera à mesure que l'occasion s'en présentera.

---

11 *Voyez ci-dessus liv. 1. chap. 19.*
12 *Liv. 3. chap. 3. article 13.*
13 *Plin. lib. 29 cap. 1.*
14 *Voyez ci dessus liv. 1. chap. 20. & liv. 3. chap. 19.*
15 *Voyez ci-dessus liv. 1. chap. 20. Ce que l'on a remarqué touchant l'adresse des Prêtres d'Esculape.*

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXXIII.

PHÆON; PHILISTION; ARISTON; PHERECYDES; PYTHOCLES; PHILETAS; ACUMENUS; PITTALUS; ARCHIDAMUS; METON; ERYXIMACHUS, Médecins contemporains d'Hippocrate.

IL n'y a pas de doute qu'il n'y eût plusieurs Médecins, du temps d'Hippocrate; le nombre des Médecins, ou de ceux qui portent ce nom, a toûjours été fort grand. C'est ce qu'Hippocrate a remarqué lui même lors qu'il a dit, *qu'il y avoit plusieurs Médecius de nom, mais peu qui le fussent en effet.*

Galien parle de quatre Médecins, qu'il dit avoir vêcu partie avant Hippocrate, partie en même temps. Ces Médecins sont *Phæon* ou *Phaòn*, *Euryphon*, *Philistion*, & *Ariston*. Je ne sai quel étoit PHAON. Quant à *Euryphon* Cnidien, il en a été parlé 1 ci-dessus. Pour PHILISTION, il a pû fort bien être contemporain d'Hippocrate, ayant été le maître *d'Eudoxe* Cnidien, qui florissoit dans l'Olympiade CIII, & duquel on parlera dans la suite. Ce Médecin, je veux dire Philistion, étoit de Locres ou de Sicile. On ne sait rien de considerable touchant ses sentimens, si ce n'est qu'il étoit de celui d'Hippocrate, 2 en ce qui concerne le passage d'une partie de la boisson dans le poumon, & qu'il a passé d'ailleurs pour *Empirique*, comme le remarque l'auteur du livre intitulé *subfiguratio Empirica*, qui est attribué à Galien. Philistion croyoit que la respiration sert pour ventiler la chaleur naturelle; & que des quatre qualitez premieres, le chaud, le froid, l'humide, & le sec, les unes tenoient lieu d'agent, & les autres de patient. Je ne sai point non plus quel étoit le frere de Philistion, que 3 Cælius Aurelianus cite, sans le nommer autrement. Philistion avoit écrit d'ailleurs 4 touchant *la maniere d'aprêter les viandes*, comme le remarque Athénée.

ARISTON a passé pour être auteur du livre *de la Diete* qui est parmi les œuvres d'Hippocrate. Diogene Laërce parle de six hommes qui ont porté ce nom, sans conter le pere de Platon, mais il ne dit pas qu'aucun d'eux ait été Médecin. PHERECYDES a aussi été regardé comme l'auteur du livre dont il s'agit. Je ne sai si c'est le Philosophe, ou un autre. Le Philosophe est avant Hippocrate; on a parlé de lui dans le livre précedent.

Il n'y a que deux ou trois mots, dans le septieme livre *des maladies Epidémiques*, touchant un certain PYTHOCLES; duquel il est dit, *qu'il donnoit à ses malades de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau.* Galien parle encore d'un

1 *Liv.* 2. *chap.* 7. & *liv.* 3. *chap.* 31.
2 *Aulu-Gelle*, *liv.* 17. *chap.* 11.
3 *Tardar. lib.* 5. *chap.* 1.
4 *Voyez ci-après Part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 5.

d'un ancien Médecin nomme Philetas, auquel on avoit attribué le même livre d'Hippocrate que lon a cité, en parlant d'Ariston. *Siecle xxxvj.*

On peut joindre aux précedens le Médecin 5 Acumenus, ami de Socrate, & de qui Platon & Xenophon parlent avantageusement. Mais on ne sait rien touchant ses sentimens, si ce n'est, *qu'il trouvoit meilleures pour la santé les promenades faites en plein air, que celles qui se faisoient* 6 *dans les portiques, & autres lieux couverts.*

Pittalus, ou *Spittalus*, comme l'appelle Suidas, est aussi à peu près du même temps qu'Hippocrate; 7 Aristophane ayant parlé de lui, comme d'un Médecin qui étoit son contemporain. Le Scholiaste de ce Poëte dit que ce Pittalus étoit un Médecin d'Athenes qui avoit eu divers disciples, c'est tout ce qu'on en apprend; car Aristophane lui même ne l'introduit qu'à l'occasion d'un malade, auquel il conseille de s'adresser à Pittalus; ce qui marque néammoins que ce devoit être un Médecin fameux; ou peut être qui se mêloit particulierement de guérir la maladie dont il parle, qui est une maladie des yeux.

Acesias a été aussi cité par Aristophane, au rapport de *Diogenien* (auteur Grec qui a écrit un recueuil de proverbes) Cet Acésias étoit si malheureux dans sa pratique, que plus il prenoit de soin d'un malade & plus le mal empiroit; ce qui donna lieu à ce proverbe; 8 *Acésias l'a traité*, dont les Grecs se servoient lors qu'une affaire devenoit toûjours plus mauvaise, plus on prenoit de soin de la rendre bonne.

Archidamus peut être aussi de ce temps-là, ayant été cité par 9 *Diocles*, qui vivoit peu de temps après Hippocrate. *Archidamus*, disoit Diocles, *croyoit que l'huile dont on se fait oindre & frotter après le bain, durcit & brûle la peau, parce qu'en frottant l'huile s'échauffe. Il préferoit, par cette raison, les frictions seches.* Pline nomme dans son indice un *Archidemus*, qui pourroit bien être le même; ces noms n'étant differens qu'en ce que le premier est Dorique, & le dernier de la Dialecte commune.

Meton, ce fameux Astronome Athénien, qui vivoit environ la LXXXVI. Olympiade, & qui a parlé le premier de la *grande année*, a aussi passé pour Médecin, à ce que dit Tiraqueau.

Eryximachus, cité par Platon dans son *Festin*, étoit encore un fameux Médecin de ce temps-là. Ce Philosophe lui fait dire qu'il y a trois moyens pour se délivrer du hocquet; le premier est de retenir quelque temps son haleine; le second c'est de se laver la gorge avec de l'eau; le troisiéme de se faire éternuer. C'est tout ce qu'Eryximachus dit, concernant la pratique de la Médecine. Mais il fait d'ailleurs un discours pour prouver que les Médecins doivent avoir conoissance de cet *amour Philosophique*, par lequel toute la Nature subsiste, & sur lequel ce Dialogue de Platon roule tout entier. *La Médecine*, dit Eryximachus, *est une science des choses qui concernent l'amour ou la disposition amoureuse du corps, par rapport à la replétion ou à l'inanition.*

5 *Voyez le Phædrus de Platon*; & *Xenophon, des faits & dits de Socrate.*

6 Ἐν τοῖς δρόμοις. C'est comme l'explique Mercurial.

7 *In Acharnensibus.*

8 *Vide Erasm. Adag.*

9 *Galen. de simpl. medicam. facult. lib. 1. cap. 5. & sequent. On parlera de Diocles au livre suivant.*

Siecle xxxvj. *nition.* Il ajoûte que les Médecins doivent s'attacher à reconcilier les choses qui se contrarient, comme le froid & le chaud, l'amer & le doux, l'humide & le sec; & que, comme la Musique fait produire une harmonie en accordant des tons fort differens; de même la Médecine doit s'étudier à entretenir une bonne union entre les humeurs du corps, qui sont de differenre nature. Voila en abregé ce que dit Eryximachus, par où l'on voit qu'il étoit entierement dans les principes d'Hippocrate, aussi bien que Platon qui le fait parler. Ce que ce Philosophe a dit d'ailleurs, touchant la Médecine, se trouvera dans le livre suivant.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIERE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME.

Ce qui s'eſt paſſé depuis la mort d'Hippocrate, juſqu'à Chryſippe excluſivement, ou depuis la fin du Siecle XXXVI, juſqu'au commencement du Siecle XXXVII. inclus.

CHAPITRE I.

THESSALUS, & DRACO, deux fils d'Hippocrate, POLYBE ſon gendre; le reſte de ſes deſcendans, avec toute ſa généalogie, à commencer depuis Apollon & Eſculape.

Hippocrate laiſſa deux fils, *Theſſalus*, & *Draco*, qui ſuivirent la profeſſion de leur pere; & une fille dont on ne ſait pas le nom, qu'il maria à un de ſes diſciples nommé *Polybe*. Ses deux fils en eurent entr'autres chacun un, à qui ils donnerent le nom de leur pere; & ce nom fut ſi eſtimé dans cette famille qu'il y eut juſqu'à ſept des deſcendans d'Hippocrate, qui le porterent les uns après les autres, & qui furent tous Médecins, du moins s'il en faut croire [1] Suidas.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

[1] *Voyez ci-après chap. 6.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

THESSALUS, l'aîné des fils d'Hippocrate, a été celui qui a fait le plus de bruit. 2 Il passa la plus grande partie de sa vie dans la Cour d'Archelaüs Roi de Macédoine. On lui a attribué, aussi bien qu'à son frere, & même à leurs enfans, quelques-uns des livres qui se trouvent dans le recueuil des œuvres d'Hippocrate, déja dès avant le temps de Galien, comme on l'a remarqué ci-dessus. Le même Galien appelle Thessalus *un homme admirable*. Il eut deux fils, outre celui dont on a parlé, un *Gorgias*, & un *Draco*.

Quant à DRACO, frere de Thessalus, on ne sait aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il eut, comme on l'a dit, un fils nommé *Hippocrate* qui fut Médecin de *Roxane*, femme d'Alexandre le Grand.

3 POLYBE acquit aussi beaucoup de réputation, & continua d'enseigner les disciples de son beaupere. On a encore aujourd'hui quelques livres, qui portent son nom; dont les uns traitent *des moyens de conserver la santé*; les autres, *des maladies*; & un autre enfin, *de la nature de la semence*; où l'on trouve à peu près les mêmes choses, qui sont dans Hippocrate. Il est fort probable que ce sont des livres supposez. Ceux qui se trouvent parmi les ouvrages d'Hippocrate, & qui ont déja passé anciennement pour être de Polybe, font beaucoup d'honneur à ce dernier; étant, comme on l'a remarqué ci-devant, de tous les livres attribuez à Hippocrate, ceux qui sont le mieux raisonnez, ou dont le raisonnement est le mieux suivi. C'est de l'un de ces livres qui est intitulé, *de la nature de l'enfant*, qu'est tirée la plus grande partie de ce que nous avons rapporté, touchant *la maniere de la conception*, & *de la formation de l'enfant dans le ventre de sa mere*. On trouve aussi dans le *quatrieme livre des maladies*, que l'on a attribué d'un consentement presque universel au même Polybe, 4 un systeme assez ingénieux sur les causes des maladies, tirées des quatre humeurs établies par cet Auteur, qui sont *la pituite*, *le sang*, *la bile*, *& l'eau*.

Galien rend témoignage à Polybe qu'il n'a jamais abandonné les sentimens d'Hippocrate, ou qu'il n'y a apporté aucun changement, non plus que Thessalus; mais cela n'est pas vraisemblable, du moins à l'égard du premier. Et si le livre que l'on vient de citer est veritablement de Polybe, on y voit déja quelque difference, par rapport au systeme dont on a fait mention; mais il se trouve de plus que le sentiment concernant *le passage d'une partie de la boisson dans la trachée artere*, qui est, comme on l'a vû, soûtenu en plus d'un endroit des œuvres d'Hippocrate, est fortement combattu dans ce livre.

On ne sait rien de particulier, touchant les autres descendans d'Hippocrate, que le peu qu'on en a dit, encore est ce quelque chose d'assez incertain; de maniere que la race de cet Illustre Médecin finit proprement, du moins à l'égard de l'Histoire de la Médecine, par ses fils & par son gendre. On peut voir ce qui a été dit 5 ci-devant de ses prédecesseurs les Asclépiades. 6 Meibomius a dressé une Table de leur généalogie, que nous insererons ici. Cette Table commence par *Apollon*, & par *Esculape*, les chefs de cette noble famille, & finit par les derniers de leurs descendans conus. Mais il est nécessaire d'avertir que ce savant homme s'est trompé sur la fin, particulierement en deux endroits. Pre-

2 *Galen. in lib. Hippocr. de natur. hum. comment.* 1.
3 *Ibidem.*
4 *Voyez ci-dessus, liv.* 3. *chap.* 4.
5 *Liv.* 2. *chap.* 2.
6 *Vid. Meibomii commentar. in Jusiurand. Hippocr.*

Premierement il place mal *Anchitus* & 7 *Pausanias*; car, supposé qu'ils fussent de la race des Asclépiades, ce que je ne sai pas, ils doivent être mis plus haut; le dernier ayant été disciple d'Empédocle, qui vivoit un peu avant Hippocrate II. ou Hippocrate le grand, comme nous l'avons vû dans le livre précedent. La seconde erreur de Meibomius, qui est pour le moins aussi considerable que l'autre, c'est qu'il met *Julius Bassus*, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, *Diodotus*, au rang des Asclépiades, sur la foi d'un passage de Dioscoride où il y a une faute. Tous ces Médecins avoient été disciples d'un autre Médecin nommé *Asclepiadès*, & on les appelloit à cause de cela *les Asclépiadéens*, ce qui a donné occasion à la méprise, comme on le verra clairement 8 ci-après. On devoit aussi faire entrer dans cette Table généalogique un *Septieme Hippocrate* dont parle Suidas, & enfin y donner rang à un fameux Historien & Médecin de la même famille, qui est *Ctésias*, dont nous parlerons au chapitre suivant. On verra ce qu'il y a à dire touchant *Erasistrate*, dans le chap. 2. du livre 1. de la Seconde Partie.

Suite du Siecle xxxvj; & commencement du xxxvij.

Au reste il ne faut pas confondre les fils de nôtre Hippocrate, avec ceux dont parlent 9 Aristophane, 10 Galien, & 11 Athénée. Ces derniers étoient fils d'un certain *Hippocrate* Athénien, qui avoit passé pour un homme de néant; & ils étoient eux mêmes si brutaux & si malhonêtes, qu'ils furent cause qu'on n'appelloit point autrement à Athenes les gens de ce caractere que *les enfans d'Hippocrate*.

Il y a encore un autre Hippocrate, parmi les auteurs Grecs qui ont écrit de la *Vétérinaire*, ou de la *Médecine des Bêtes*, & que l'on a recueillis en un volume; ou plûtôt ceux qui ont fait ce recueuil ont emprunté le nom du grand Hippocrate, & lui ont attribué des écrits auxquels il n'a eu aucune part.

CHAPITRE II.

PRODICUS; DEXIPPUS; & APOLLONIUS, Disciples d'Hippocrate. CTESIAS son parent. THEOMEDON, autre Médecin.

Hippocrate ne se contenta pas d'enseigner son art à ceux de sa maison; 1 comme il faisoit la Médecine par un principe d'humanité, & non pas simplement pour en tirer du profit & de la gloire, il voulut bien faire part de ses conoissances à des étrangers. Il fut le premier des Asclépiades qui en usa

---

7 Il y a eu un autre *Pausanias* Médecin dont on parlera dans le chapitre quatriéme; mais il n'est pas dit qu'il fut fils d'*Anchitus*, ni de la race des Asclépiades.

8 *Part. 2. liv. 3. chap. 11.*

9 *In Nubibus.*

10 *Lib. quòd animi mores sequ. temperam. corpor.*

11 *Lib. 3.*

1 C'est ce que Galien assure, & c'est ce qu'on recueille aussi des maximes d'Hippocrate que l'on a rapportées, & qui sont tirées de ses écrits.

Suite du Siecle xxxvj; & commencement du xxxvij.

usa de cette maniere; ce qui fit que la Médecine, qui avoit été, comme on l'a dit, renfermée dans une seule famille, fut dès lors communiquée à tout le monde, & put être apprise, du moins dans la Grece, par tous ceux qui voulurent s'y appliquer. On a vû ci-devant quel étoit le serment qu'Hippocrate exigeoit de ses disciples.

L'un des plus considerables, après ceux de sa maison, fut un nommé PRODICUS, de *Sélymbre* ou *Sélivrée*, 2 qui a eu la réputation d'avoir inventé *la Médecine Onguentaire* qui consistoit à oindre le corps avec divers onguens ou diverses huiles simples ou composées, dans la vüe de conserver la santé & de guérir plusieurs maladies. Mais il est visible que l'on a confondu le disciple d'Hippocrate, avec le maître de ce dernier; la Médecine Onguentaire étant de la dépendance de la *Gymnastique*, c'est sans doute à 3 *Hérodicus*, & non pas à *Prodicus* à qui l'on a dû plûtôt en attribuer l'invention. Ce n'est pas à dire que personne ne se fût avisé de s'oindre avant le temps d'Hérodicus, mais c'est qu'il avoit apparemment donné le premier des regles fort étendues là-dessus, comme il en avoit donné 4 à l'égard de *l'exercice*, qui étoit encore plus ancien que l'usage des onguens ou des huiles.

Le peu de difference qu'il y a entre *Hérodicus* & *Prodicus*, & particulierement entre le H & le Π, qui sont les premieres lettres de ces deux noms Grecs, a a fait qu'on a souvent mis l'un pour l'autre, & que dans les manuscrits d'Hippocrate le premier est tantôt appellé Prodicus, tantôt Hérodicus. 5 Galien ayant suivi la premiere leçon, fait mention de deux Médecins du nom de *Prodicus*, dont l'un étoit de *Lentini*, & l'autre de *Sélivrée*; mais il ne dit point duquel il s'agit dans le passage qu'il commente, renvoyant à un autre endroit où il dit l'avoir expliqué. Il y a beaucoup d'apparence que le premier avoit été le maître d'Hippocrate, & le second son disciple. A l'égard de leurs noms, comme Platon & Plutarque appellent toujours celui-là *Hérodicus*, on peut, pour les mieux distinguer, lui conserver ce nom, & appeller le dernier *Prodicus*. On aura 6 ci-après occasion de dire quelque chose touchant les huiles & les onguens, que celui-ci pouvoit employer, s'il est vrai qu'il eut inventé la Médecine onguentaire, outre ce qui a été dit sur ce sujet, quand il s'est agi de la Pharmacie d'Hippocrate.

Prodicus avoit composé divers ouvrages qu'on trouve citez dans Galien, qui ne paroît pas néanmoins en faire beaucoup de cas. Il l'accuse de n'avoir pas suivi la méthode de son maître, ni celle des autres anciens Médecins; mais de s'être arrêté à pointiller sur des noms ou des mots, ce qui n'est jamais le caractere d'un habile homme dans quelque profession que ce soit. Galien rapporte un exemple de cette fausse exactitude de Prodicus sur le mot *Phlegme*, qui est Grec, & que les Latins ont rendu par celui de *Pituite*. Tous les autres Médecins anciens avoient entendu par là une humeur *froide & épaisse*, Prodicus lui seul vouloit que ce qu'on appelloit *phlegme* fût une humeur *chaude*, fondé sur l'étymologie de ce mot tirée d'un

2 *Plin. lib. 29. cap. 1*
3 *Voyez ci-dessus liv. 2. chap. 8.*
4 *Voyez le chapitre que l'on vient de citer.*
5 *Comment. in lib. 6. Epidemicorum.*
6 *Part. 3e liv. 2. chap. 1.*

d'un autre mot Grec qui signifie 7 *brûler*; donnant le nom de 8 *morve* à la premiere sorte d'humeur que l'on a dit qui s'appelloit autrement *pituite*.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

DEXIPPUS, ou *Dioxippus*, autre disciple d'Hippocrate, étoit de l'Isle de Cos comme lui. Suidas remarque qu'il avoit écrit un livre *de la Médecine en général*, & deux autres *des Prognostiques*. Le même auteur ajoûte que Dexippus ayant été appellé par *Hecatomnus*, Roi de Carie, pour traiter ses fils *Mausolus*, & *Pixodarus*, qui avoient chacun une maladie desesperée, ce Médecin ne voulut y aller qu'à condition qu'Hecatomnus, cesseroit de faire la guerre aux *Cariens*. Sur quoi Vossius remarque 9 qu'il faut lire *à ceux de Cos*, au lieu de *aux Cariens*, étant plus vraisemblable que Dexippus voulut détourner la guerre, qui se faisoit contre sa patrie; à quoi on peut ajoûter qu'il n'y a pas de l'apparence que ce Roi attaquât ses propres sujets.

Aulu-Gelle veut que Dexippus, ou Dioxippus comme il l'appelle, fût aussi pour 10 le passage immédiat de la boisson dans le poumon. Je ne sai rien de sa maniere de pratiquer la Médecine, si ce n'est qu'on les a blâmez, lui & 11 APOLLONIUS, troisiéme disciple d'Hippocrate, de ce qu'ils donnoient beaucoup à manger à leurs malades, & les faisoient d'ailleurs mourir de soif. Erasistrate disoit d'eux, pour les tourner en ridicules, *qu'ils faisoient douze portions de la sixiéme partie d'une cotyle d'eau, qu'ils mettoient chacune dans autant de petites coupes de cire, pour en donner une ou deux, tout au plus, à leurs malades dans l'ardeur de la fiévre*; or la Cotyle étoit une mesure qui ne tenoit que neuf onces de liqueur. Mais Galien, de qui nous apprenons cette particularité, prétend que ce soit là un effet de la malignité d'Erasistrate, qui avoit en vûe de faire tomber sur le maître ce qu'il disoit des disciples. On parlera 12 ci-après de divers Médecins, qui ont porté le nom d'*Apollonius*.

CTESIAS, Médecin *Cnidien*, vivoit un peu plus tard, ayant été contemporain de *Xénophon*, qui fleurissoit sur le milieu du trente-sixiéme siecle, en même temps que Platon. Nous apprenons de Galien 13 que *Ctésias*, étoit de la famille des Asclépiades, & parent d'Hippocrate. Le même Galien observe que Ctésias reprenoit Hippocrate, de ce qu'il s'attache à enseigner le moyen de *la dislocation de la cuisse*. C'est en vain, disoit le premier, qu'on entreprend cette réduction, parce que la tête de l'os étant une fois sortie du lieu de son emboîtement ne peut plus y être contenue, quelque soin que l'on prenne pour cela. Tout ce que l'on sait d'ailleurs touchant Ctésias, c'est qu'ayant été fait prisonnier dans la bataille où *Cyrus le jeune*, fut vaincu par son frere *Artaxerxes Mnémon*, il traita ce dernier d'une blessure qu'il avoit reçue au combat; après quoi il pratiqua la Médecine, en Perse, pendant dix-sept-ans, & trouva d'ailleurs le moyen de se rendre aussi célebre Historien que Médecin, en écrivant l'histoire d'Assyrie, & de Perse tirée des Archives de ces Païs-là, & dont il nous est resté quelques fragmens.

7 φλέγειν; d'où le mot φλέγμα, doit être tiré; Galen. de Hippocr. & Platon. decret. lib 8. cap. 6. & de natural. facult. lib. 2. cap.

8 βλέννα.

9 πρὸς Κώυς, au lieu de πρὸς Κᾶρας. *Vossius de Philosophiâ.*

10 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 3. art. 2.* & *chap. 33.*

11 Il y a eu divers autres Médecins du même nom. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 1. chap. 7.*

12 *Part. 2. lib. 2. chap. 7.*

13 *In lib. de articul. comm. 3.*

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

THEOMEDON, maître d'*Eudoxe*, dont on parlera au chapitre suivant, devoit être plus âgé que Ctésias, & précisément du temps des disciples d'Hippocrate. On en pourra juger, par celui auquel Eudoxe a vécu.

CHAPITRE III.

PLATON, DENYS, Tyran de Syracuse, NICHOMACHUS, PERIANDER, CRITOBULE, MENECRATE, & EUDOXE.

C'Est encore dans ce même siecle que vivoit PLATON, qui étoit né dans l'Olympiade LXXXVIII. environ trente-deux-ans après Hippocrate. Ce Philosophe suivant les traces de *Pythagore*, de *Démocrite*, & des autres Philosophes Médecins, dont on a parlé ci-devant, entreprit aussi bien qu'eux, de traiter de diverses choses concernant la théorie de la Médecine, & particulierement l'économie du corps humain, & les principes dont il est composé. *Les Pythagoriciens*, dit [1] Elien, *se sont fort appliquez à la Médecine, Platon s'y est est aussi beaucoup attaché, aussi bien qu'Aristote, & divers autres Philosophes.* On rapportera ici ce qu'il y a de plus considerable sur ce sujet, dans les écrits de Platon, autant qu'on le pourra entendre, ce qui n'est pas toûjours fort aisé. On a crû même en devoir faire un extrait un peu long, parce qu'il s'y trouve diverses choses qui ont du rapport avec quelques sentimens des modernes, & d'autres qui servent à illustrer les sentimens d'Hippocrate.

Platon ayant supposé deux principes géneraux, [2] *Dieu, & la Matiere*, il concevoit que la premiere forme que prend la matiere est *triangulaire*; & que de ces *triangles* se produisent ensuite les quatre *élémens* sensibles, *le feu, l'eau, l'air, & la terre*, dont tous les corps lui paroissoient être composez.

A l'égard du *corps humain*, il croyoit que *la moüelle de l'épine du dos*, est l'endroit par où il commence à se former; que cette moüelle se couvre ensuite *d'os*, & que ces os se couvrent de *chairs*. Il prétendoit, en conséquence de ceci, que *les liens qui joignent*, ou *qui attachent l'ame au corps*, sont dans cette moüelle, qu'il appelloit *le siege de l'ame mortelle*; car pour *l'ame raisonnable*, il la logeoit dans *le cerveau*, qu'il dit être *une continuation de cette moüelle*, & qu'il regarde comme un champ préparé pour recevoir cette *divine semence*.

Quant à la partie de l'ame d'où dépendent *la generosité, la valeur, & la colere*, il la plaçoit auprès de la téte, entre *le diaphragme*, & *le col*, c'est à dire, dans *la poitrine*, ou dans *le cœur*, en quoi il suivoit Pythagore; & il vouloit que *le poumon* environnât le cœur pour le raffraichir, & pour calmer les mouvemens violens de cette ame qui y est logée, par la fraîcheur qu'il reçoit tant de l'air qu'il respire que de la liqueur que l'on boit, laquelle il supposoit tomber en partie dans le poumon. [3] Ce dernier sentiment de Platon, concernant le passage de la boisson, a fait dire à un Ancien que ce Philosophe avoit aprêté à rire à la postérité pour s'être voulu mêler du mêtier d'autrui; mais celui qui a dit cela

---

1 *Var. histor. lib. 9. cap. 22.*

2 Θεὸς καὶ ὕλη.

3 *Aulu-Gelle, liv. 17. chap. 11. Macrob. liv. 17. chap. 15. Plutarch. Symposiac. lib. 7. quest. 1.*

cela n'avoit pas fait reflexion 4 qu'Hippocrate, & d'autres Médecins dont on a parlé ci-devant, avoient eux-mêmes soûtenu cette opinion, & que Platon ne parloit apparemment qu'après eux. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Nôtre Philosophe imaginoit encore une autre *partie*, ou *espece d'ame*, qui *recherche*, ou *appete* non seulement *le boire*, & *le manger*, & tout ce qui est nécessaire au corps; mais qui est encore le principe des *desirs*, & de la *cupidité*, en géneral. Cette ame est placée entre *le diaphragme*, & *le nombril*. Elle est logée dans la partie la plus basse, & la plus éloignée de la tête, afin qu'elle n'interrompe point par ses agitations, & par ses troubles l'*ame raisonnable*, qui est la meilleure partie de nous mêmes, dans ses méditations, & dans les pensées qu'elle a pour le bien commun. Ces agitations ou ces troubles de l'ame inférieure lui sont suscitez par des *spectres*, ou par des *phantômes*, que *le foye* lui présente. Le *foye*, ajoûte nôtre Auteur, n'a été fait poli, & reluisant comme un miroir, qu'afin qu'il puisse reflêchir les images qu'il reçoit, & qui lui sont communiquées par *l'esprit*, pour produire *du trouble*, ou *de la tranquillité*, & du plaisir dans l'ame inférieure; selon que le foye est lui-même, ou troublé par l'amertume de la *bile*, ou tranquille & calme par la prédomination des sucs *doux*, & opposez à la bile.

Outre ce que l'on vient de dire du *cœur*, & de l'ame qui y est logée, voici ce que Platon pensoit encore touchant ce viscere; *le cœur*, dit-il, *qui est en même temps* 5 *la source des veines, & de ce sang qui* 6 tournoye rapidement *dans toutes les parties, a été établi comme* 7 *un Satellite, ou comme un commandant, afin que quand la colere s'allume par le commandement de la raison, au sujet de quelque injustice qui se commet, ou de la part du dehors, ou au dedans par les desirs, & les passions, d'abord tout ce qu'il y a de sensible dans le corps se dispose, par l'ouverture de tous les pores, à écouter ses menaces, & à obeir à ses commandemens.*

L'opinion de ce Philosophe, touchant la maniere dont se fait la respiration, n'est pas moins particuliere. Il croyoit que n'y ayant point de *vuide* dans le monde, l'air qui sort du poumon, & de la bouche, par l'*expiration*, rencontranr celui qui environne le corps par dehors, le pousse, en sorte qu'il le fait rentrer par les pores de la peau & des chairs. Il arrive après cela que ce dernier air s'insinuant jusques dans le plus profond du corps il vient remplir la place que le premier a quittée; en suite de quoi se portant du dedans au dehors par la même voye des pores, il pousse aussi à son tour celui du dehors, & le fait rentrer dans la bouche, & dans le poumon par l'*inspiration*. On voit par-là que Platon confondoit la *transpiration* avec la *respiration*, prétendant que l'une & l'autre se fait tout ensemble comme par deux especes de *demi-cercles*.

Il croyoit, à l'égard des *chairs*, qu'il entre dans leur composition *de l'eau*, *du feu*, & *de la terre*, & de plus un certain *levain aigre*, ou *piquant* & *salé*.

Voila quelques-unes des pensées de Platon, touchant le corps humain tel qu'il est dans son état naturel. Quant aux causes de sa destruction qui sont *les maladies*, *la vieillesse*, & *la mort*, il supposoit premierement, que les corps qui environnent le nôtre, le dissolvent & le fondent continuellement; ensuite de quoi chaque substance qui en sort, ou qui s'en exhale, retourne au principe d'où elle a été tirée. Il supposoit, en second lieu, que *le sang*, qui est, selon lui, *une matiere fluide, formée des*

4 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 3. & 33.*
5 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 3. articl. 1.*
6 περιφέρεται. *Voyez ci-dessus au même chap. articl. 3.*
7 *Ibidem, articl. 7.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

des alimens par un artifice particulier de la nature, qui les incise, & les réduit en petites parties, par le moyen d'un 8 feu, *qui s'éleve au dedans de nôtre estomac, & qui suit l'esprit ou l'air*. Il supposoit, dis-je, que le sang, dont la couleur rouge marque évidemment l'impression du *feu*, dont on vient de parler, sert à nourrir les chairs, & generalement tout le corps, & à remplir tous les vuides qui s'y trouvent, comme par une espece d'arrosement ou d'inondation generale.

Cela supposé, il disoit que pendant que nous sommes jeunes, ce sang étant plus abondant dans les parties ne supplée pas seulement aux dissipations, ou à la diminution des chairs, que l'on a dit qui se fait tous les jours, mais après avoir remplacé ce qui manque il fournit encore dequoi augmenter la masse du corps; d'où vient que dans la jeunesse nous croissons, & nous devenons plus grands, & plus gros. Il n'en est pas de même, dès que nous sommes plus avancez en âge; il s'en va plus alors de la substance de nôtre corps que le sang n'en peut remettre, & cela fait que nous diminuons peu à peu.

Il arrive même que les principes de nos corps, ou les *triangles*, dont on a parlé, qui dans nôtre jeunesse se trouvoient plus forts que ceux dont les alimens sont composez, & les réduisoient aisément en leur substance, les rendant semblables à eux; il arrive, dis-je, que ces triangles viennent à se désunir, & à se relâcher, à force d'avoir soûtenu si long-temps le choc des *triangles étrangers*; & c'est ce qui ameine *la vieillesse*, qui est suivie de la mort, lorsque les triangles dont *la moëlle de l'épine* est faite, se dissolvent & se désunissent, en sorte que les liens, avec lesquels l'ame y étoit attachée, se rompent entierement, & la laissent en liberté.

Pour ce qui est des maladies qui nous attaquent en tous les âges, & qui avancent le temps ordinaire de la mort, Platon croyoit que nos corps étant d'ailleurs composez des *quatre élémens* que l'on a nommez, les désordres qui surviennent à ces élémens en sont les principales causes. Ces désordres consistent dans l'excès ou dans le défaut de chacun des élémens, lorsqu'ils ne conservent pas la juste proportion de leur premier mêlange, ou lorsque changeant de place ils passent de la leur propre dans une place étrangere.

Il ajoûtoit, pour s'expliquer plus particulierement, que *le feu* venant à exceder, on voit naître des fiévres *continues & ardentes*. Que si *l'air* excede, il produit des fiévres *quotidiennes intermittentes*. Si c'est *l'eau*, la fiévre *tierce* ne manque point de venir, & si c'est *la terre*, la fiévre *quarte* suit. Comme la terre est la plus pesante de tous les élémens c'est ce qui fait qu'il lui faut quatre fois autant de temps qu'au feu, pour se remuer, & aux autres élémens à proportion.

Platon ne s'en est pas tenu seulement à ces généralitez, il entreprend encore d'expliquer en particulier les changemens qui arrivent dans nôtre corps, par rapport au *sang*, & aux *humeurs*, qui sont les causes les plus prochaines des maladies. Pendant que *le sang*, se conserve dans son état naturel, ce Philosophe concevoit, comme on l'a déja remarqué, qu'il sert à nourrir le corps, & à le conserver en santé. Mais lorsque les chairs viennent à se fondre, & à se résoudre, l'humeur qui en sort rentrant dans les veines y porte cette corruption, & changeant le sang en diverses manieres, le rend *jaune* de *rouge* qu'il étoit, & *amer*, ou aigre, ou salé; en sorte que ce qui étoit *pur sang*, devient en partie *bile*, *phlegme*, ou *serositez*. Ce qu'on appelle *bile*, continue Platon, se produit en particulier de ce qui s'est fondu des plus vieilles chairs. C'est une humeur qui reçoit diverses formes, & varie beaucoup, soit par rapport à la *couleur*, soit par rapport au *goût*; mais on en distingue principalement deux especes, la bile *jaune*, qui est *amere*, & la bile *noire*,

qui

8 πῦρ αἰωρούμενον ἐντὸς, καὶ πνεύματι ξυνεπόμενον.

qui est *aigre*, & *picquante*. Quant au *phlegme*, & aux *sérositez*, ou aux *eaux*, il semble que Platon les confond, ou qu'il n'en fait qu'une sorte d'humeur. Le *phlegme*, selon lui, se produit des nouvelles chairs; & les *sérositez*, ou les *eaux*, qui paroissent quelquefois sous le nom particulier de *sueurs*, ou de *larmes*, ne sont que du phlegme *fondu*, ou *résout*. Il semble même qu'il confond en un autre endroit le phlegme, & les sérositez avec la bile, lorsqu'il dit que ce qu'on appelle *phlegme aigre*, est la même chose que *la sérosité de la bile noire*. Mais dans l'explication des effets de ces humeurs, il se retranche aux deux principales, qui sont 9 *la bile*, & *le phlegme*, & il reconoît que ces deux sucs sont les causes de toutes les maladies, entant qu'ils se mêlent avec le sang.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

Lorsque la bile s'évapore au dehors, ou qu'elle se jette du côté de la peau, elle cause les diverses especes de *tumeurs accompagnées d'inflammation*, que les Grecs appelloient 10 *des phlegmons*; mais lorsqu'elle est retenue au dedans elle produit toutes sortes de 11 *maladies brûlantes*. La bile devient particulierement nuisible, lors qu'étant mêlée avec le sang elle corrompt l'ordre de ses *fibres*, qui sont, selon nôtre Auteur, de certains filamens répandus dans le sang, pour faire qu'il ne soit ni trop clair, ni trop épais, afin que d'un côté il ne s'évapore pas, & que de l'autre il puisse toûjours se mouvoir aisément dans les veines. Cette même bile continuant ses ravages, après avoir brisé les fibres du sang, pénétre jusques à la mouëlle de l'épine, & s'en va rompre les liens de l'ame dont on a parlé, à moins que le corps (*c'est à dire, les chairs*) venant à se fondre, ou à se résoudre, n'ôtent à la bile la force qu'elle avoit. Lorsque cela arrive, la bile vaincue, & contrainte de sortir du corps, se jette par les veines dans le bas ventre, & dans l'estomac, d'où elle sort par les selles, & par le vomissement, à peu près comme ceux qui s'enfuyent d'une ville émuë par une sédition, & cause en passant le *flux de ventre*, les *dysenteries*, ou *diarrhées*, & autres décharges qui sont le plus souvent salutaires.

Le *phlegme doux*, & *insipide* produit *les enflures*, & quelques *impuretez de la peau*; & lorsqu'il s'y mêle quelques vesicules d'air, on appelle alors cette maladie 12 *phlegme blanc*. Que si ce phlegme se mêle avec la *bile noire*, & qu'il pénétre jusques dans les reservoirs du cerveau, il cause l'*Epilepsie*.

Quant au phlegme *aigre*, ou *salé*, il est la cause de toutes les maladies comprises sous le nom de *catarrhes*, ou de *fluxions*, & il apporte du désordre, & de la douleur dans tous les lieux où il se jette.

On finira ces réflexions de nôtre Auteur sur les causes des maladies, par l'idée qu'il avoit de la *matrice*, ou de ses proprietez, & de quelques-unes de ses maladies. 13 *La matrice*, disoit-il, *est un animal qui souhaite de concevoir, ensorte que si on le laisse trop long-temps sans porter du fruit, il s'irrite & court deça delà par tout le corps; il bouche les passages de l'air, il ôte la respiration, il cause de grandes inquiétudes, & une infinité de maladies.*

Nous ne nous arrêterons pas à raisonner sur tout ce que nous venons de dire. Nous ferons seulement quelques observations sur le sentiment de Platon touchant l'*aigreur*, & la *salure* des humeurs, ceci étant important à l'Histoire de la Méde-

9 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 4.*
10 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 8.*
11 *πυρίκαυτα νοσήματα.*
12 C'est le nom d'une espece d'hydropisie dans Hippocrate; *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 8.*
13 *Ibidem, & chap. 27.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

Médecine, à cause des divers systemes que l'on a bâtis dans la suite sur la même matiere. Hippocrate avoit déja parlé, avant nôtre Philosophe, de l'*aigre*, & du *salé*; mais comme il a plûtôt traité de cette disposition des humeurs, pour montrer quels effets elle produit, que pour en indiquer l'origine, il faut voir ce que Platon aura découvert de plus à cet égard.

On doit premierement remarquer qu'il parle d'une *aigreur*, & d'une *salure* qui se trouvent *naturellement* dans le corps, & pendant qu'on est en santé. Telle est l'aigreur, & la salure des chairs, qu'il dit être composées d'eau, de feu, & de terre, & outre cela d'un *levain aigre*, & *salé*, commme on l'a vû ci-dessus. Il ne dit point d'où vient ce *levain*; mais il semble, de la maniere qu'il en parle, qu'il soit tiré de quelqu'autre matiere que des élémens ordinaires, ou que ce soit quelque chose de different de l'eau, du feu, & de la terre, qui concourent d'ailleurs pour leur part à la formation des chairs.

Nôtre Auteur reconoît en second lieu *une salure* & *une aigreur* qui *ne sont pas naturelles*, & qui se trouvent dans les humeurs qui causent les maladies. Il semble d'abord que cette aigreur & cette salure viennent aussi de la source de l'aigre & du salé naturel, c'est à dire, des chairs, qui en se corrompant & se dissolvant infectent, comme il le croyoit, le sang, & le changent en bile & en phlegme. Mais on peut dire que ce dernier aigre ou salé est quelque chose de fort different du premier, quoi qu'ils viennent tous deux des chairs, puis que celui-là est un effet de leur corruption, au lieu que celui-ci est le principe de leur conservation; mais Platon ne s'expliquant pas d'ailleurs là dessus, on n'en dira pas davantage.

Il ajoûte une troisiéme sorte d'aigreur, qui est celle de la *bile noire*, qui devient, dit-il, aigre, d'amere qu'elle étoit, lors que l'amertume qui lui est naturelle, s'atténue & se subtilise jusqu'à un certain degré. On pourroit dire que le mot Grec, que l'on a traduit par 14 *aigre*, pourroit aussi bien signifier, & dans ce dernier passage & dans les autres qu'on a citez, *picquant*, ou *aigu*, qu'*aigre*, les Grecs n'ayant qu'un seul mot pour exprimer l'une & l'autre de ces qualitez. Mais il est clair, par l'opposition que Platon fait de ce mot à celui par lequel il désigne 15 *l'amer*, qu'il faut traduire le premier par *aigre*, & non pas par *picquant*, ce dernier n'étant pas si naturellement opposé à l'amer comme l'aigre.

Platon parle encore ailleurs de *l'aigre*, & de la maniere dont il agit sur la langue. Il prétend qu'il tire son origine des choses *acres* & *picquantes*, qui ont été subtilisées ou attenuées en se pourrissant, & il lui attribue d'être l'auteur des *fermentations* & des *ébullitions*, qui se font lors que des humeurs grossieres & terrestres viennent à se mouvoir, & à s'enfler ou à s'élever.

Il faut enfin remarquer, à l'égard de ces mots ὀξὺς, ὀξεῖα, & ἁλμυρὸς, ἁλμυρὰ, *aigre*, & *salé* ou *salée*, qui sont des adjectifs, que Platon leur joint le même *substantif* 16 qu'Hippocrate leur avoit joint, qui est celui de δύναμις, qu'on peut traduire par les mots de *force*, *puissance*, *faculté*, *proprieté*, ou *vertu*, selon le sens d'Hippocrate, aussi bien que par le mot de *goût* ou *saveur*, δύναμις ὀξεῖα, *sapor acidus*, comme a traduit Serranus.

Au reste nôtre Philosophe croyoit, à peu près comme Hippocrate que les mala-

14 Ὀξύ.
15 Πικρόν.
16 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 2.*

maladies ont un certain temps fixé pour leur durée. Comme le temps de la vie de chaque animal est reglé par le sort dès que l'animal vient au monde, & que ce temps ne peut être ni avancé ni differé que par les passions, qui viennent aussi elles mêmes par une espece de nécessité : de même, disoit-il, les maladies doivent nécessairement faire leur cours. Cela étant, on doit plutôt les adoucir ou entreprendre d'arrêter leur progrès, par le moyen d'une bonne conduite, par rapport [17] au *boire*, au *manger*, & à *l'exercice*, que par le moyen des *médicamens*; sur tout de ceux qui sont [18] *purgatifs*, qui ne doivent être employez qu'en des cas extrémement pressans; autrement d'un petit mal, vous en faites un bien grand, & au lieu d'un seul vous en attirez plusieurs. *Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.*

On void par ce que nous venons de dire, que Platon ne s'éloigne guere des principes d'Hippocrate; & comme ils ont été contemporains, il y a de l'apparence que celui-là qui a vêcu le dernier, a tiré diverses choses des écrits de celui-ci; sur tout témoignant, comme il fait, d'avoir beaucoup d'estime pour ce grand Médecin. On peut voir ce qui a été dit [19] ci-dessus des sentimens de Platon touchant la Médecine Gymnastique. On trouve dans Galien la description de quelques médicamens qui portent le nom de Platon, comme s'il en avoit été l'inventeur; mais ils étoient apparemment de quelqu'autre Platon, ou plûtôt on avoit pris le nom de ce Philosophe pour les faire valoir davantage.

Nous finirons ce chapitre, par ce que ce même Philosophe pensoit touchant quelques unes des qualitez nécessaires à un Médecin; *On doit avoir, dit-il, dans une ville, de bons Médecins qui, outre l'étude requise pour apprendre leur profession, ayent vêcu dès leur jeunesse avec un grand nombre de malades, & ayent eux mêmes passé par plusieurs sortes de maladies, étant naturellement infirmes & valétudinaires.* Cette maxime est entierement opposée à celle d'Hippocrate, [20] qui veut un Médecin qui se porte bien. Quelques uns ont encore remarqué que Platon avoit choisi exprès *l'Academie*, lieu le plus mal sain qu'il y eût à Athenes, pour y demeurer avec ses disciples, par cette même raison que ce lieu étoit mal sain; dans la pensée que la mauvaise disposition du corps rend l'esprit meilleur; mais il est bien permis de douter que ce Philosophe eût cette vüe.

C'est en ce même temps que vivoit Denys le pere, *Tyran de Syracuse*, qui pratiquoit la Médecine, & qui faisoit lui même diverses opérations, brûlant, taillant, coupant, & faisant tout ce que cet Art, & celui de la Chirurgie, demandent, comme on l'apprend [21] d'Elien. Denys a été, comme on sait, contemporain de Platon, & ce Philosophe a eu de grandes habitudes avec lui.

Le pere d'Aristote, qui s'appelloit Nicomachus vivoit, aussi à peu près du temps de Platon. Il étoit de *Stagire*, dans la Macédoine, & Médecin du Roi *Amyntas*, pere de *Philippe*. [22] Il étoit de la race des Asclépiades, aussi bien qu'Hippocrate, & se disoit descendu d'un fils de Machaön qui s'appelloit aussi *Nico-*

17 *Voyez ci-dessus chap.* 15. & 19.
18 *Ibid. chap.* 16.
19 *Liv.* 1. *chap.* 14. & *liv.* 2. *chap.* 8.
20 *Voyez ci-dessus liv.* 3. *chap.* 29.
21 *Variar. histor. lib.* 11. *chap.* 11.
22 *Voyez ci-dessus liv.* 4. *chap.* 1.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

Nicomachus, comme on l'a vû ci-dessus. Il avoit écrit, à ce que dit Suidas, six livres concernant la Médecine, & un livre de Physique, mais il ne nous est rien resté de tout cela.

PERIANDER étoit aussi du même temps. Il avoit acquis une grande réputation dans la Médecine, mais s'étant mis à faire des vers, apparemment il y reüssit mal. 23 C'est ce qu'on peut inferer de la raillerie que lui fit *Archidamus*, fils d'*Agesilaus* Roi de Lacédemone, qui lui demanda lequel étoit le plus avantageux de passer pour un mauvais Poëte, ou d'être regardé comme un bon Médecin.

Philippe, Roi de Macédoine, qui vivoit dans le même temps, avoit un Médecin nommé 24 CRITOBULE, qui tira fort heureusement de l'œuil de ce Prince une fleche dont il avoit été blessé, & conduisit la cure d'une maniere que Philippe n'eut point le visage défiguré.

MENÉCRATE, de Syracuse, étoit aussi contemporain du même Roi. Il avoit si bonne opinion de lui même, ou de son métier, qu'il crut qu'il falloit faire revenir le temps auquel les Médecins passoient pour des Dieux. Apparemment 25 l'épithete dont Homere régale Machaon, étoit fort de son goût. Ménécrate se faisoit appeller *Jupiter*, mais Philippe le mortifioit extrémement. Ce Prince ayant reçu une lettre de Ménécrate qui commençoit ainsi; *Ménécrate Jupiter* 26 *souhaite toute sorte de prosperité au Roi Philippe*; il lui fit cette réponse; *Philippe* 27 *souhaite la santé à Ménécrate*, voulant lui marquer qu'il étoit malade d'esprit; & afin que celui-ci n'en doutât pas, Philippe ajoûta, *qu'il lui conseilloit d'aller à Anticyre*, ville fameuse pour l'abondance de l'ellébore qui y croissoit, & dont on purgeoit les fous, comme on l'a remarqué ci-dessus. Plutarque attribue la même chose au Roi *Agesilaus*.

Philippe fit un autre affront à Ménécrate. Il l'invita un jour à un grand repas; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part en un lieu fort élevé, avec un encensoir dessus, il donna ordre qu'on le repût de fumée pendant que les autres conviez feroient bonne chere à une autre table auprès de lui. 28 Elien dit que Ménécrate se réjoüissoit au commencement de l'honneur qu'on lui faisoit, jusqu'à ce que la faim le pressa.

29 Athénée nous apprend d'autres particularitez de la conduite de ce Médecin qui ne sont pas moins plaisantes; *Ménécrate*, dit cet auteur, *avoit acoûtumé de faire faire des promesses par écrit à ceux qu'il avoit guéris de la* 30 *maladie sacrée, qu'ils lui obéiroient & qu'ils le suivroient à l'avenir, comme les valets suivent leurs maîtres.* Athénée ajoûte, qu'un nommé *Nicostrate*, qui étoit d'Argos, ayant été délivré de cette maladie par les remedes de Ménécrate, alloit après lui, habillé comme un *Hercule*, & prenoit le nom de ce Héros. Un autre nommé *Ni-*

cagoras

---

23 *Voyez Plutarque dans les bons mots d'Archidamus.*

24 *Plin. liv. 7. chap. 37.*

25 Ἰσόθεος φώς, *Homme égal à un Dieu*; C'est une epithete qu'Homere donne aussi à quelques autres de ses héros.

26 Χαίρειν, ou εὐπραγεῖν, *se réjoüir*, ou, *être joyeux*, ou, *être en prosperité.*

27 Ὑγιαίνειν, *se porter bien.* Tous ces termes se mettoient également au dessus des lettres, mais le dernier étoit équivoque, comme en cette occasion.

28 *Variar. histor. liv. 12. chap. 5.*

29 *Liv. 7. chap. 10.*

30 *C'est à dire* du haut mal; *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 8.*

cagoras le suivoit avec l'habit de *Mercure*, assorti des ailes & du caducée de ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisiéme, sous le nom & l'équipage *d'Apollon*. Un quatriéme étoit ajusté comme *Esculape*. Pour Ménécrate, il avoit une robe de pourpre, une couronne d'or à la tête, & un sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toute la Grece en cet état, avec sa troupe divine.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

Il écrivit un jour au Roi Philippe en ces termes; *Vous regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lors qu'il vous en prend la fantaisie, faire perir ceux qui se portent bien; mais moi je puis rendre la santé à ceux qui ne l'ont pas, la conserver à ceux qui l'ont, & même les faire venir jusqu'à l'âge le plus avancé, pourvû qu'ils ayent de la soûmission pour moi. Les Macédeniens sont vos gardes, & se tiennent auprès de vôtre personne. Je tire le même service de ceux qui ont été guéris par mes soins, & à qui moi, qui suis Jupiter, ai donné la vie.*

L'histoire de ce Médecin servira à divertir le Lecteur, si elle n'est utile à autre chose. Nous parlerons dans la troisiéme partie d'un autre *Ménécrate*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme a fait 31 Vossius.

EUDOXE, vivoit dans le même temps. On aura encore occasion de parler de lui ci-après, aussi bien que de son Maitre *Theomedon*.

CHAPITRE IV.

ARISTOTE, PHILIPPE, GLAUCIAS, ALEXIPPUS, PAUSANIAS, ANDROCYDAS, CRITODEME, THESSALUS, & CALLISTHENES.

ARistote avoit écrit deux livres intitulez 1 *de la Médecine*, mais nous ne les avons plus aujourd'hui, non plus que ceux dont le titre étoit, 2 *Livres concernant l'Anatomie*. Diogene Laërce lui attribue un autre livre intitulé 3 *de la pierre*. On trouve ce livre traduit en Latin dans le *Théatre Chimique*, avec un autre qui traite *du parfait Magistere*, c'est à dire, *de la pierre Philosophale*, mais il sont l'un & l'autre visiblement supposez. Si Aristote avoit écrit un livre, du titre de celui que Diogene Laërce cite, supposé qu'il fallût entendre par *la pierre*, la pierre *Philosophale*, il n'y a pas de doute que ce livre auroit fait plus de bruit parmi les Anciens, au lieu qu'on n'en trouve ni traces ni vestiges dans tous les Auteurs que nous avons, & qui ont écrit pendant l'espace de plus de cinq cents ans qui se sont écoulez entre le prétendu auteur de ce livre, & celui qui le cite. A l'égard de ce dernier, je veux dire de Diogene Laërce, il n'est pas impossible que l'on attribuât déja de son temps à Aristote le livre en question; mais il est plus probable qu'il y a une faute dans le texte. On aura occasion de dire encore un mot là-dessus, quand on en sera à 4 Theophraste.

 Ce

31 *De Philosophiâ, chap.* 11.
32 *Voyez Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 1.
1 Ἰατρικὰ; *Diogen. Laërt. in vitâ Aristotelis.*
2 Ἀνατομῶν, & ἐκλογὴ ἀνατομῶν.
3 Περὶ τῆς λίθου.
4 *Voyez ci-après, Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 8.

Suite du Siecle xxxvj; & Commencement du xxxvij.

Ce n'est pas de ce côté là qu'Aristote a travaillé pour la Médecine, c'est en écrivant les autres livres que l'on a citez les premiers. Mais comme ces livres se sont perdus, nous serions obligez de finir ici ce qui concerne la Médecine de ce Philosophe, s'il ne nous étoit heureusement resté son *histoire de animaux*, & celle *de leur generation*, & *de leurs parties*, où l'on trouve plusieurs choses curieuses par rapport à l'histoire des animaux en géneral, & à *l'Anatomie* en particulier. 5 *Alexandre le grand*, de qui il avoit été précepteur, ayant envie de conoître la nature & les differentes proprietez des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela la somme de huit cent *talens*, qui font un milion neuf cens vint mille livres de France. Ce Prince lui fournit encore plusieurs milliers d'hommes de divers quartiers de la Grece & de l'Asie, qui avoient ordre de lui obéir, & de lui communiquer tout ce que le métier de la chasse & de la pêche leur pouvoit avoir appris, & même de nourrir exprès toutes sortes d'animaux, pour découvrir ce que chaque espece avoit de particulier, & le lui rapporter.

Il semble qu'avec de si grandes aides Aristote devoit mettre au jour quelque chose de fort exact sur cette matiere. Cependant les Anciens ont déja remarqué qu'il avoit avancé plusieurs choses contraires à la verité. On pourroit l'excuser à cet égard, en disant qu'il l'a fait sur la foi d'autrui, n'ayant pû tout voir ou tout faire lui-même. Mais supposé qu'il eût été obligé en quelques occasions de s'en tenir au rapport des gens dont on a parlé, comme par exemple en ce qui concerne certaines proprietez des animaux, que le hazard seul fait découvrir; il y en a d'autres où il devoit travailler lui-même, ou du moins être present & diriger le travail d'autrui. Telles sont les choses qui regardent *l'Anatomie*. Quelle opinion peut on avoir de l'exactitude de ce Philosophe, à cet égard, lors qu'on lui void soûtenir, *que tous les animaux ont le col flexible & composé de vertebres, à la reserve des Loups & des Lions, qui ont cette partie composée d'un seul os*; & lors qu'il assure, *que les os des Lions n'ont point de mouelle*; contre toutes les expériences qu'on en a faites? On peut consulter le savant 6 *Borrichius* sur les autres erreurs où Aristote est tombé, par rapport à l'Anatomie du *Lion*, & à celle de *l'Aigle*, & du *Crocodile*.

Ceux qui ont donné au public la dissection d'un Lion faite à Paris, dans l'Académie des sciences, ont aussi pris soin de faire voir les bévües de ce Philosophe touchant l'Anatomie de l'animal dont on vient de parler; tout ce qu'ils mettent en fait peut être veritable. Il n'y a qu'un seul endroit où ils semblent faire dire à Aristote une chose, à quoi il n'a jamais pensé. On trouve ces paroles 7 dans un de ses livres; φαίνεται λέων τῶν ζώων ἁπάντων τελεώτατος μετειληφέναι τῆς τοῦ ἄρρενος ἰδέας, que l'Interprete Latin traduit ainsi; *Videtur Leo animalium omnium perfectissimum animal in assumendo maris formam*. Ces Messieurs expliquent ces mots comme si Aristote avoit voulu dire par là, *que le Lion a par exellence & plus que tous les autres animauz, les marques visibles & apparentes de son sexe*; ce sont leurs propres termes; & ils ajoutent pour prouver que ce Philosophe s'est trompé, que l'uretre du Lion, c'est à dire, *le canal de la verge*, jointe à ses ligamens, ne sort dehors que de la longueur de trois pouces & demi. Leur conclusion seroit juste si Aristote avoit voulu dire, comme ils le croyent, & Monsieur Borrichius avec eux, que le

5 *Plin. lib.* 8. *cap.* 16. *Athenæus, lib.* 9. *cap.* 13.
6 *Hermet. Ægyptior. & Chimic. Sapientia.*
7 *De physiognomiâ, cap.* 5.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

le Lion est celui de tous les animaux mâles, qui a la partie qui distingue le sexe la plus grande & la plus apparente; mais c'étoit, à mon avis, le plus loin de sa pensée, & je crois qu'il n'a entendu autre chose si ce n'est, *que le Lion est celui de tous les animaux mâles, qui se distingue le plus aisément d'avec les femelles de son espece par son air mâle*; ou si vous voulez, *qui se distingue des autres animaux mâles, par un air fier & veritablement mâle, qui lui est particulier.* Je traduis le mot Grec par le François *air*; que l'on peut rendre par le Latin *species*, qui répond précisément au Grec.

Les diverses dissections qu'Aristote avoit faites d'animaux d'especes differentes, de *bêtes à quatre pieds*, *d'oiseaux*, de *poissons*, *d'insectes*, lui avoient appris plusieurs choses touchant les usages des parties de chacune de ces especes. On ne s'attachera pas ici à examiner tout ce qu'il dit sur cette matiere, ou sur les differences qui se rencontrent entre ces parties & leurs usages, parce que cela nous meneroit trop loin. On touchera seulement en peu de mots ce qui regarde la construction & les usages des parties qui sont communes aux animaux qu'on appelle parfaits, tels qu'est l'homme, & tels que sont les animaux à quatre pieds.

Aristote regardoit *le Cœur*, comme *le principe & la source des veines & du sang. Le sang*, ajoutoit-il, *passe du Cœur dans les veines*, 8 *mais il n'en vient d'aucun endroit dans le cœur*. Il disoit de plus, qu'il sort deux veines du cœur, l'une du côté droit, qui est la plus grosse, & l'autre du côté gauche, qui est la plus petite, & qu'il appelloit *Aörte.* Sur quoi il faut remarquer que ce Philosophe est le premier, 9 à ce que dit Galien, qui ait ainsi nommé *la grande artere*; ce qui prouve que le livre 10 *du Cœur*, où ce nom se trouve, n'est pas d'Hippocrate. Aristote croioit que ces deux veines distribuent le sang à toutes les parties du corps. Il prétendoit, d'ailleurs, qu'il y eût *trois cavitez* dans le cœur, qu'il appelle des *ventricules.* De ces trois ventricules celui du milieu, dont-il ne marque pas plus précisément la situation, est, selon lui, le principe commun des autres, quoi qu'il soit le plus petit; le sang qu'il contient est aussi le plus temperé & le plus pur. Le sang du ventricule droit est le plus chaud, & celui du gauche est le plus froid, ce dernier ventricule étant le plus grand des trois. Tous ces ventricules ont communication avec le *poumon*, par des vaisseaux qui sont differens des deux grandes veines dont on a parlé, & qui se distribuent dans toute la substance du poumon.

Aristote ne faisoit pas seulement sortir du cœur *les veines*, ou les vaisseaux qui contiennent le sang, il vouloit aussi que *les Nerfs* en tirassent leur origine; voici sur quoi il fondoit son sentiment. 11 Le plus grand des ventricules du cœur contient, à ce qu'il disoit, *de petits nerfs*, la veine appellée Aorte est *nerveuse*, & elle est comme un *veritable nerf* dans ses extremitez, n'ayant point de cavité, & étant tendue à la maniere des nerfs dans les endroits où elle se termine vers les articulations des os. Il dit encore, 12 en un autre lieu, *qu'il y a quantité de nerfs*

8 *De partib. animal. lib. 3. cap. 4.* Je ne sai comment ceux qui trouvent *la circulation du sang* dans Aristote, s'accommodent de ce passage. Ce sera une affaire à voir dans la suite.

9 *De venar. & arteriar. dissect.*

10 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 3. article 2.*

11 *Histor. animal. lib. 3. cap. 5.*

12 *De partib. animal. lib. 3. cap. 4.*

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

dans le cœur, & cela fort à propos, parce que les mouvemens viennent de là, lesquels se font en tirant & en relâchant. Il semble qu'il veuille désigner en ce dernier passage, *les tendons* ou *les fibres* qui servent à dilater & à resserrer le cœur, & si l'on a remarqué ci-dessus qu'Hippocrate confondoit *les nerfs* avec *les tendons* & *les ligamens*, il ne paroît pas qu'Aristote ait mieux distingué ces parties, ni qu'il ait conu l'usage des veritables nerfs. Il assure en quelque endroit, 13 *que les nerfs ne sont point continus comme les veines, mais qu'ils sont épars ça & là vers les lieux où sont les articulations*, par où il est visible qu'il entend encore parler des tendons. S'il avoit sû quel est l'usage des nerfs, il n'auroit pas non plus dit 14 ailleurs, *qu'il n'y a que les parties qui ont du sang qui puissent sentir, ou avoir du sentiment*, & il n'auroit pas soûtenu, 15 *que la chair est le propre organe du sentiment.* Quant au *mouvement*, s'il l'attribue aux *nerfs*, il est aisé de voir que les nerfs dont il veut parler sont aussi *des tendons*, ou *des ligamens*.

Le *principe commun* du *mouvement*, & du *sentiment* est, selon Aristote, dans le *Cœur*. Ce viscere est encore le principe de la *nourriture* de toutes les parties, par le sang qu'il y envoye, il est *le foyer* qui contient *le feu naturel*, d'où dépend *la vie*; il est le lieu d'où naissent *les passions*, & ou toutes les *sensations* se terminent, & enfin le veritable *siege de l'ame*; tout cela non pas par la raison que les nerfs en tirent leur origine, comme quelcun pourroit se l'imaginer sur ce qui a été dit ci-devant, mais parce que le cœur est le *reservoir du sang* & *des esprits*. Aristote soûtient même formellement, 16 *que les esprits ne peuvent être contenus dans les nerfs*.

Mais s'il attribuoit de si nobles usages au cœur, *le Cerveau* n'étoit, à son avis, *qu'une masse composée d'eau & de terre, qui ne contient aucun sang, & qui est privée de tout sentiment.* L'office de cette *masse froide* est, disoit-il, *de rafraîchir*, ou *de temperer la chaleur du cœur.* Mais, outre que ce Philosophe donne ailleurs cet emploi au *poumon*, il ne dit pas de quelle maniere il concevoit que le cerveau pût s'en acquitter. Quoi que le cerveau soit immédiatement placé sur *la moüelle de l'épine*, & qu'il soit attaché avec elle, Aristote prétendoit que la substance de la moüelle est quelque chose de tout different de celle du cerveau; celle-là étant une espece de sang préparé pour la nourriture des os, & par conséquent étant *chaude*, au lieu que celle-ci est, comme on l'a déja dit, *très-froide.* Il faisoit d'ailleurs si peu de cas du cerveau, que s'il ne le mettoit pas tout à fait au rang des *excrémens*, il croyoit qu'on ne devoit pas le conter entre les parties du corps qui sont jointes & liées les unes avec les autres, mais qu'il falloit le regarder comme une substance qui est d'une nature particuliere, & differente de toutes les autres parties.

A l'égard des autres visceres, tels que sont *le Foye*, *la Rate*, & *les Reins*, il croyoit que leur premier & leur principal usage est de *soûtenir les veines*, qui seroient pendantes sans eux, & de les affermir en leur place. Outre ce premier usage, il leur en assignoit quelques autres. *Le Foye*, aide à la coction des viandes, qui se fait dans l'estomac & dans les boyaux, par la chaleur qu'il communique à ces parties dont on parlera plus particulierement dans la suite. *La Rate* n'est pas d'un si grand usage; elle n'est, au conte de nôtre Philosophe, nécessaire

13 *Histor. animal. lib. 3. cap. 5.*
14 *De partib. animal. lib. 2. cap. 10.*
15 *Ibidem. cap. 1.*
16 *Lib. de spiritu.*

faire que par accident, pour détourner & pour ramaffer & cuire les vapeurs humides qui s'élevent du ventre; d'où vient que les animaux, en qui ces vapeurs prennent un autre cours, n'ont qu'une très-petite rate. Tels sont *les oiseaux*, & *les poissons*, dont les plumes & les écailles sont formées & nourries de cette humidité; & ces sortes d'animaux n'ont, disoit-il, ni *reins*, ni *vessie*, par la même raison. 17 *Les Reins* ne sont aussi, selon lui, que pour le mieux être seulement. Leur office est d'imbiber une partie de l'excrément qui se porte dans la vessie des animaux, en qui cet excrément est trop abondant, afin de décharger d'autant la vessie. Il ajoûte 18 un peu plus bas, *que les humeurs se filtrent, ou se coulent par la substance des reins* en quoi il toucheroit de plus près à l'usage que l'on a attribué dans la suite à ces parties, mais il parle de cette affaire assez obscurément.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

„ 19 Les Testicules *sont encore des parties faites par la Nature* pour le mieux, „ *& non* pour une absolue nécessité. *Aristote disoit*, qu'il y a deux canaux vei- „ neux qui viennent de l'Aorte dans les testicules; & deux autres qui y vien- „ nent des Reins; que ces derniers contiennent du sang, mais que les premiers „ n'en contiennent point. Qu'il sort de la tête de chaque testicule, ou de l'une „ de leurs extrémitez, un autre canal plus gros & plus nerveux, qui se recourbant „ & s'appetissant remonte vers les deux autres, étant contenu dans une mem- „ brane, & va se rendre à la racine de la verge. *Il ajoûtoit*, que ce dernier canal „ ne contient plus du sang, mais une liqueur blanche, & que venant, com- „ me on l'a dit, se terminer à la verge, ou vers le col de la vessie, il rencontre „ là une ouverture qui va dans la verge, autour de laquelle ouverture il y a com- „ me une espece de 20 gousse, ou d'écorce.

„ Cela supposé, il disoit, que lors que l'on coupe les testicules à quelque „ animal, tous les canaux dont on a parlé se retirent; & que c'est à cause de „ cette retraction que les châtrez ne peuvent plus engendrer. *Pour preuve de* „ *cela*, il citoit l'exemple d'une vache qui avoit conçu, s'étant accouplée avec „ un taureau d'abord après qu'il eut été châtré, & avant que les canaux de „ la semence se fussent retirez. *Il s'explique encore plus particulierement* 21 *en* „ *un autre endroit touchant l'usage des testicules, disant*; qu'ils ne font point par- „ tie des canaux, ou des reservoirs de la semence, & qu'ils nont rien de com- „ mun avec eux; mais qu'ils leur servent seulement de *contrepoids* pour les at- „ tirer embas, & pour retarder le mouvement de la semence; à peu près „ comme les pierres que les tisserans attachent à leurs toiles. Il apportoit enfin comme une preuve de l'inutilité des testicules pour le reste, ou pour le fait principal, l'exemple des *poissons* & des *serpens*, qui étant, à ce qu'il croyoit, privez de ces parties, ne laissent pas d'engendrer.

Il vouloit au reste que 22 la conception se fit par le mélange de la *semence de l'homme* avec *le sang menstruel de la femme* dans la matrice; & il ne donnoit aucune part en cette affaire à la *semence de la femme*, qui n'est, selon lui, qu'un excrément de la matrice, que quelques femmes répandent & d'autres non; sans

17 *De partib. animal. lib. 3. cap. 7.*
18 *Ibidem, cap. 9.*
19 *Histor. animal. lib. 3. cap. 1.*
20 οἷον κέλυφος.
21 *Histor. animal. lib. 1. cap. 4.*
22 *De generat. animal. lib. cap. 20.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

sans que ces dernieres soient pour cela moins propres à concevoir, ou privées du plaisir qui accompagne le coït ; ce plaisir venant du chatoüillement qui est causé par l'écoulement des esprits dans les parties, qui servent à la generation.

Pour ce qui est du lieu où se fait *la coction des alimens*, & de la maniere dont elle se fait, voici ce que nôtre Philosophe pensoit là-dessus. Les alimens, disoit-il, se préparent premierement *dans la bouche* des animaux qui usent d'une nourriture qui a besoin d'être coupée, ou hachée. Mais il ne faut pas croire qu'il se fasse là quelque espece de coction; la viande y est simplement réduite en petites parties, afin qu'elle puisse plus aisément se cuire, & être pénétrée, après qu'elle est descendue dans *le ventre supérieur*, & dans *l'inférieur*, qui sont tous deux destinez à ce dernier office, c'est à dire, à cuire les alimens. Et comme la bouche est l'ouverture par laquelle entre la nourriture qui est sans préparation, & *l'ésophage* le canal qui porte cette nourriture jusques dans le ventre supérieur, *ou le ventricule*, il faut pareillement qu'il y ait d'autres ouvertures, par le moyen desquelles toutes les parties du corps tirent la nourriture dont elles ont besoin; ces dernieres ouvertures sont *les veines du mésentere*, qui tirent ce qui leur est nécessaire du ventre, & des intestins comme les bêtes tirent le foin de la creche.

Comme *les plantes*, poursuit nôtre Auteur, tirent leur nourriture par leurs racines qui sont répandues dans la terre, de même les animaux tirent la leur par les veines dont on vient de parler, qui sont autant de racines pour attirer du ventre, & des intestins le suc qui y est contenu; ces dernieres parties étant à l'égard des animaux ce qu'est la terre à l'égard des plantes. Il dit encore ailleurs, que les mêmes veines, c'est à dire, les veines du mésentere, sont des ramaux de la grande veine & de l'Aorte, & qu'elles vont toutes se rendre aux intestins. A l'égard de l'*omentum*, Aristote croyoit qu'il aide, conjointement avec le foye, à la coction des viandes, échauffant de sa part, par le moyen de sa graisse, qui est chaude, les parties où cette coction se fait, auxquelles il est contigu.

Il ajoûtoit touchant la coction des alimens, & en explication de ce qui a été dit ci-devant, *qu'elle se fait partie dans le ventre supérieur & partie dans l'inferieur*; il ajoûtoit, dis-je, que la masse des alimens, ou la nourriture, étant encore trop récente, ou n'étant pas encore assez cuite, tant qu'elle est dans le ventre supérieur, & étant d'ailleurs privée de tout son suc, & de tout ce qu'elle a d'utile, après qu'elle est descendue au fond du ventre inferieur, en sorte qu'il n'y reste plus que la crasse & l'excrément ; il faut nécessairement qu'il y ait un espace entre-deux, dans lequel la nourriture *se change*, & où elle ne soit ni *crue*, ni *réduite en excrement*. Cet espace est le menu boyau appellé *jejunum*, qui est immédiatement après le ventre superieur, & qui tient par consequent le milieu entre ce ventre, dans lequel on a dit que les alimens sont encore en partie cruds, & le fond du ventre inférieur qui ne contient que des excrémens.

Voila quels sont les lieux où se fait, selon Aristote, la coction des alimens. A l'égard de la maniere dont elle se fait, ce Philosophe appelle cette coction une espece d'*élixation*; c'est à dire, qu'il prétend, que les alimens se cuisent dans nôtre corps comme les viandes que l'on fait boüillir dans un pot, & cela par la chaleur des parties voisines, qui sont principalement *le foye*, & *l'omentum*, comme il a déja été remarqué.

Au reste on void par ce qui a été dit du boyau *jejunum*; & par la distinction que nôtre Auteur fait ailleurs du *colon*, du *cœcum*, & du *rectum*, que l'on co-

noissoit

noissoit déja alors les boyaux un peu plus distinctement que l'on ne faisoit du temps d'Hippocrate, qui semble n'en avoir reconnu que deux, *le colon*, & *le rectum*, comme on l'a observé ci-dessus. *Suite du Siecle xxxvj.*

Quant à l'usage du *Poumon*, ou à la maniere dont la *respiration* se fait, Aristote prétendoit que le Cœur s'enflant par trop de chaleur, il oblige le poumon, & la poitrine de s'enfler, & de se mouvoir aussi, & de recevoir par consequent l'air qui de là s'insinue dans le Cœur, pour le raffraîchir en y entrant, & pour emporter, lorsqu'il en sort, les vapeurs épaisses, & chaudes qui exhalent de ce viscere, & servir en même temps à former la voix. Ce qui oblige d'ailleurs l'air à entrer dans le poumon à mesure que le poumon s'enfle, c'est pour éviter qu'il n'y ait du *vuide*, qui est une chose que la Nature abhorre. *& commencement du xxxvij.*

23 Nôtre Auteur ne s'étend pas beaucoup sur la fabrique de *l'oreille*. Il remarque seulement que le dedans est tourné en forme de *coquille*, qui va aboutir à un os, qui est, dit-il, semblable à l'oreille, & où le son parvient comme dans le dernier vaisseau qui le reçoit. Il n'y a point de passage de-là au cerveau; mais il y en a un *qui va au palais*, & une veine descend du cerveau jusques au même endroit, c'est à dire, jusqu'à l'os de l'oreille. Aristote dit 24 ailleurs, *que l'oüie se fait par le moyen de l'air extérieur, qui meut l'air intérieur, ou l'air qui est renfermé dans l'oreille*. Il ajoûte, *que si la membrane de l'oreille est mal disposée, on n'entend pas, par la même raison que l'on ne void pas, quand la tunique de l'œil est dans un semblable état*.

25 Le *Nez*, a un canal qui est séparé en deux par un cartilage. Quelques veines qui sont jointes au cerveau, mais qui viennent du cœur, se vont rendre dans ce même canal, qui est *l'organe de l'odorat*, entant qu'il reçoit l'air extérieur, & ce qui y est répandu.

La *chair* est, comme on l'a déja remarqué, *l'organe du toucher*. La *langue* est celui du *goût*, parce qu'elle est molle, spongieuse, & d'une nature approchante à celle de la chair.

26 *L'œuil*, s'étend jusqu'au cerveau; il est situé de côté & d'autre sous une *petite veine*. 27 L'humeur qui est dans l'œuil, & qui fait qu'il *voit*, c'est ce qu'on appelle *la prunelle*. 28 L'œuil a cela de particulier, entre tous les organes des sens, qu'il est humide & froid, ou qu'il contient une humeur froide & humide, qui n'y est pas dès le commencement, ou qui n'est pas d'abord dans sa perfection, mais qui se sépare, ou distille de la partie la plus pure de l'humeur du cerveau, par les canaux que l'on void qui vont de l'œuil à la membrane du cerveau.

Il est aisé de voir, par ce que l'on vient de dire, qu'Aristote ne donnoit aux *nerfs* aucune part dans ce qui regarde *les sens*, ou *les sensations*; & comment auroit il reconu en cette rencontre les nerfs, & leur ministere, ayant l'idée qu'il avoit du cerveau.

Le *Diaphragme*, qu'il appelle *Diazoma*, n'a point d'autre office, selon nôtre Auteur, que celui de séparer le ventre d'avec la poitrine, afin que celle-ci, qui est *le siege de l'ame*, ne soit point infectée des vapeurs qui s'élevent de l'autre.

Voila

23 *Histor. animal. lib. 1. cap. 21.*
24 *De anima, lib. 2. cap. 8.*
25 *De generat. animal. lib. 2. cap. 6.*
26 *Histor. animal. lib. 1. cap. 11.*
27 *Ibid. cap. 9.*
28 *De generatione animal. lib. 2. cap. 6.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

Voila ce que nous avons recueuilli des écrits d'Ariſtote concernant l'Anatomie. Il faut remarquer que tant lui que Platon, ont appellé également du nom de *veines*, les veines *proprement dites*, & *les arteres*; & qu'ils n'ont donné le nom d'artere qu'à la *canne du poumon*, qu'on a appellée 29 l'*âpre artere*; d'où l'on peut inferer que ſi l'on trouve 30 dans Hippocrate le mot *artere*, au ſens des Modernes, ou en celui des Anatomiſtes, dont on parlera ci-après, ce mot y a été ajoûté, ou que les livres dans leſquels il ſe rencontre ne ſont pas de cet Auteur. Le ſeul endroit, que je ſâche, où il ſemble qu'Ariſtote donne le nom d'*arteres*, aux arteres proprement dites, c'eſt dans ſon livre *de l'eſprit*; où il dit en termes exprès, *que la peau eſt composée d'une veine, d'une artere, & d'un nerf*; *d'une veine*, ajoûte-t-il, *car la peau rend du ſang quand on la picque, d'un nerf, car elle ſe peut étendre*; *d'une artere, car elle eſt tranſpirable*. On pourroit dire qu'Ariſtote a entendu parler en cet endroit des arteres proprement dites, & qu'il ne leur fait contenir que de l'eſprit, ſelon l'opinion de Praxagore, & d'Eraſiſtrate, de laquelle on parlera dans la ſuite. Il ſe pourroit auſſi que ce livre ne fût pas d'Ariſtote.

Il faut encore faire une autre remarque importante, touchant l'Anatomie de cet Auteur, c'eſt qu'il n'avoit jamais diſſequé que des bêtes, & que de ſon temps on n'avoit pas encore oſé anatomiſer des cadavres humains. C'eſt ce qu'il inſinue lui-même lorſqu'il dit, 31 *que les parties internes du corps de l'homme ſont inconnues, ou que l'on n'a rien de bien certain là-deſſus; mais qu'il en faut juger par la reſſemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.* Je ſuis ſurpris que 32 Riolan ait ſoûtenu le contraire, & encore plus qu'il l'ait voulu prouver par des paſſages d'Ariſtote qui ne font rien au fait; mais il n'eſt pas le ſeul, à qui la prévention & l'entêtement pour les Anciens ont fait faire de ſemblables bévûës. On dira encore un mot ſur cette matiere, dans le premier livre de la partie ſuivante, lorſqu'il s'agira d'Hérophile.

On remarquera enfin 33 qu'Ariſtote avoit écrit touchant les noms des parties du corps, ce qui ſuppoſe que les Médecins précedens avoient négligé cette matiere. Il avoit auſſi écrit quelques livres touchant *les Plantes*, dont il nous en reſte quelques-uns, mais où il traite cette matiere plûtôt en Philoſophe qu'en Médecin.

Il étoit né la premiere année de l'*Olympiade* XCIX. & il mourut l'an troiſiéme de la CXIV. *Olympiade*, qui revient à l'An du Monde trois mille ſix cens vint-huit, âgé à ce conte-là d'environ ſoixante trois ans. Il étoit, comme on l'a vû, fils de Médecin, & de l'ancienne famille des *Aſclépiades*. Il appartenoit encore à la Médecine par un autre endroit, mais qui ne lui a pas fait beaucoup d'honneur. 34 *Epicure* lui reprochoit qu'étant jeune il avoit conſumé tout ſon patrimoine en débauches, & qu'après avoir été à la guerre pendant quelque temps, il s'étoit mis à 35 *vendre des antidotes dans les marchez*, juſques à ce que

29 τραχεῖα, *âpre*, *inégale*, par oppoſition aux arteres proprement dites, que les Anatomiſtes ſuivans appelloient λεῖαι ἀρτηρίαι, *arteres unies*.

30 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 3. article 1. & dans la ſeconde partie. liv. 1. chap. 3.*

31 *Hiſtor. animal. lib. 1. cap. 16.*

32 *Anthropograph. lib. 1. cap. 4.*

33 *Galen. introduct. cap. 10. Voyez ci-apres part. 2. liv. 1. chap. 6.*

34 *Diogen. Laërt. & Heſych. Mileſ. in vita Epicuri.*

35 φαρμακοπωλεῖν. *On verra plus particulierement, dans la ſeconde partie. liv. 1. chap. 9. ce que ſignifie ce mot.*

que l'Ecole de Platon ayant été ouverte, il entreprit d'étudier sous ce Philosophe. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Les Médecins d'Alexandre le grand devoient être contemporains d'Aristote son Précepteur. Le plus considerable étoit PHILIPPE, *Acarnanien*, à qui ce Prince témoignoit tant de confiance, qu'il prit en sa présence une Médecine qu'il lui apportoit; avant que ce Médecin eut pû lire une lettre qu'Alexandre lui remit en même temps, par laquelle on donnoit avis au dernier que Philippe devoit l'empoisonner. Je pense que ce pourroit bien être le même Philippe qui est appellé *Epirote* 36 par Celse, l'Acarnanie faisant partie de l'Epire. Ce dernier Philippe, dit l'Auteur que l'on vient de citer, se trouvant à la Cour du Roi *Antigonus*, & ayant promis de guérir un courtisan, qui étoit atteint d'une espece d'hydropisie, des moins mauvaises, n'eut pas le succès qu'il attendoit. Ce n'est pas que le Médecin ne fit tout ce qu'il devoit, mais la mauvaise conduite du malade empêcha sa guérison. On lui avoit dit qu'il s'abstint de boire, & qu'il prit très-peu de nourriture, mais au lieu d'observer ce régime, comme on lui refusoit ce qu'il demandoit, il mangeoit jusqu'aux cataplâmes qu'on lui appliquoit, & buvoit de son urine. Il n'est pas impossible que le même Philippe, qui avoit été Médecin d'Alexandre, le fût aussi d'Antigonus, son successeur en Asie. L'on void, au reste, que ce Médecin suivoit en quelque maniere la pratique d'Hippocrate, qui vouloit que l'on bût & que l'on mangeât très-peu dans l'Hydropisie, comme on l'a remarqué ci-devant. L'Auteur de cette histoire ajoûte qu'un autre Médecin fameux, qui avoit été disciple de *Chrysippe*, avoit assûré par avance que le malade dont on vient de parler ne guériroit point, & que sur ce qu'on lui dit que Philippe avoit promis de le guérir, il répondit, *que Philippe n'avoit égard qu'à la maladie, mais que lui regardoit au naturel, ou à l'humeur du malade, qui n'observeroit point le régime qu'on lui prescriroit.* On a crû que ce dernier Médecin ne pouvoit être qu'Erasistrate, dont on parlera dans le livre suivant.

GLAUCIAS, autre Médecin d'Alexandre, ne fut pas si heureux que le précedent. Ce Prince lui ayant imputé la mort d'*Hephestion*, son favori, que Glaucias avoit traité dans sa derniere maladie, le fit crucifier.

Plutarque fait mention de deux autres Médecins d'Alexandre, ou des grands de sa Cour; l'un de ces Médecins s'appelloit ALEXIPPUS, & l'autre PAUSANIAS. Le premier ayant guéri *Peucestas* d'une maladie, Alexandre lui écrivit pour l'en remercier; & le dernier étant dans le dessein de donner de l'Ellébore à *Craterus*, ce même Prince lui écrivit aussi pour lui témoigner la peine que lui faisoit la maladie de Craterus, & pour exhorter ce Médecin à prendre toutes les précautions nécessaires pour donner ce remede à propos.

Pline parle aussi d'un Médecin, nommé ANDROCYDAS, qui écrivoit à Alexandre en ces termes; *Lorsque vous buvez du vin, souvenez vous que vous beuvez du sang de la terre.* Il ajoûtoit, *que comme la cigüe est poison à l'homme, le vin est poison à la cigüe.*

37 CRITODEME étoit Médecin des armées d'Alexandre. Ce fut lui qui pensa ce Prince des blessures qu'il reçut, au siege d'une petite ville dans le païs des *Maliens*, ou des *Malles*. Il étoit de la race des Asclépiades, comme on l'a vû 38 ci-dessus.

Part. I. Ll Justin

36 *Lib.* 3. *cap.* 21.
37 *Voyez Arrian, liv.* 6. Strabon, *liv.* 15. &c.
38 *Lib.* 4. *chap.* 1.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

39 Justin joint à tous ces Médecins d'Alexandre un nommé THESSALUS, qui eut, dit-il, part à l'empoisonnement de ce Prince. Quelques Savans ont crû qu'il y avoit une faute dans le texte de cet Auteur, & qu'au lieu de *Medicus Thessalus*, il falloit lire *Medius Thessalus*, c'est à dire, *Medius Thessalien*. En effet Plutarque, Arrien, & Diodore, parlent d'un *Medius*, chez qui Alexandre avoit passé la nuit à joüer, & à boire, lorsqu'il fut empoisonné, ou qu'il tomba malade. On parlera 40 ci-après d'un Médecin nommé *Medius*, qui pouvoit être à peu près de ce temps-là, mais il n'est pas remarqué que celui chez qui Alexandre étoit, fût Médecin. C'étoit un courtisan, & l'un des flateurs de ce Prince.

41 Saint Epiphane, parlant des Auteurs qui ont écrit touchant *les plantes*, met CALLISTHENE de ce nombre. 42 Il semble que ce ne peut être que le parent d'Aristote. 43 Le malheureux sort de ce Callisthene est assez conu. L'on a dit qu'Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage de fer, & ensuite déchirer par des Lions, pour lui avoir parlé trop librement, ou pour avoir eu part à une conspiration contre la vie de ce Roi. Pline cite aussi dans son Indice un *Callisthene*, qui peut être le même.

CHAPITRE V.

DIOCLES.

LE premier Médecin, qui ait fait du bruit, après Hippocrate, & ses fils c'est DIOCLES de *Caryste*, que les Athéniens appelloient par cette raison 1 *le second Hippocrate*. 2 Tous les anciens Auteurs conviennent qu'il a suivi de près ce pere de la Médecine, lui ayant succedé à l'égard du temps, & à l'égard de la réputation. On le fait Auteur d'une lettre que nous avons encore aujourd'hui, & qui est adressée à *Antigonus*, Roi d'Asie; ce qui marqueroit que Dioclès vivoit du temps de ce Successeur d'Alexandre, & non pas du temps de *Darius fils d'Hystaspe*, 3 comme l'ont écrit deux Auteurs modernes. Mais les erreurs de Chronologie, que l'on a fait voir ci-dessus au sujet des prétendues lettres d'Hippocrate, font que l'on ne peut guére conter sur cette sorte de preuves; la lettre de Dioclès pouvant être aussi suspecte que celles dont on vient de parler. Ceux qui ont fait vivre Dioclès du temps de Darius fils d'Hystaspe ont grossierement erré, parce qu'en ce cas là ce Médecin auroit été plus ancien qu'Hippocrate, ce qui ne peut pas être. Les autres qui supposent qu'il vivoit du temps d'Antigonus ne se sont pas, quoi qu'il en soit, trompez de beaucoup. Dioclès,

---

39 *Lib.* 12. *cap.* 13.
40 *Part.* 2. *liv.* 1.
41 *De haresib. lib.* 1. *in princip.*
42 *Vide Tiraquell. de nobilit. cap.* 31.
43 *Voyez Q. Curce, Plutarque, Justin, Arrian, D. Laërce, Ciceron & d'autres.*
1 *Theodorus Priscianus, lib.* 4.
2 *Plin. lib.* 26. *cap.* 2. *Celsi præfatio.*
3 *Tiraquell. de Nobilit. cap.* 31. *& Wolgang. Just. in Chronolog. Medicor.*

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

Dioclès, qui est certainement venu après Hippocrate, & qui se trouve d'ailleurs avoir vêcu avant 4 Pranagore, qui a été précepteur de quelques Médecins contemporains de *Ptolomée Soter*, peut avoir été à peu près de l'âge d'Aristote. Cela supposé il n'est pas impossible que Dioclès ait survêcu à ce Philosophe qui mourut à soixante trois ans, & par consequent qu'il ait pû voir le commencement du regne d'Antigonus, & des autres successeurs d'Alexandre, qui mourut environ deux ans avant Aristote. C'est ce que l'on peut dire pour établir la possibilité du fait que l'on pose, que Dioclès a écrit à Antigonus. A cela près, je croirois le premier plus ancien qu'Aristote de quelques années.

La lettre de Dioclès contient des préceptes touchant *la conservation de la santé*, qui consistent à prévoir les maladies par de certains signes, & à les prévenir en faisant de certains remedes. Le corps y est divisé en quatre parties, la tête, la poitrine, le ventre, & la vessie; & l'on y trouve les remedes qui servent à garantir ces parties de leurs maladies ordinaires. Pour la tête on propose *des gargarismes*, dans la vûe de la purger, & des *frictions*. Pour la poitrine on conseille *les vomitifs*, soit à jeun, soit après le repas. A l'égard du ventre on insinue qu'il faut *le tenir libre*, non par des médicamens, mais par un bon régime, par l'usage des *bletes*, de la *mercuriale*, de *l'ail boüilli*, de l'herbe appellée *patience*, du boüillon de *chou*, des *confitures au miel*. Enfin pour les maladies de la vessie on indique quelques remedes qui provoquent les urines, comme sont les racines de *séleri*, & de *fenoüil*, cuites dans du vin, avec de l'eau où l'on aura fait cuire du *daucus*, du *smyrnium*, de *l'aunée*, & des *pois chiches*.

Voila ce que contient cette lettre, qui pourroit être un extrait de quelques livres de Dioclès, 5 dans lesquels il traitoit à fond *de la conservation de la santé*, ou *des choses qui sont saines*. Un de ces livres étoit dédié à un nomme *Plistarchus*. Diocles en avoit composé divers autres qui se sont perdus, aussi bien que ceux dont nous venons de parler. Athénée fait mention d'un livre où ce Médecin traitoit *des poissons*, & d'un autre qui enseignoit 6 *la maniere d'aprêter les viandes*. Nous apprenons du même Athénée que plusieurs autres anciens Médecins avoient écrit sur ce dernier sujet. Il nomme entre les autres *Philistion*, dont on a parlé ci-dessus, *Erasistrate*, *Philotime*, *Euthydeme*, *Glauque*, & *Dionysius*. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas de chercher ce qui plaît au goût, mais de rendre les viandes plus propres pour la santé. Neanmoins Platon se plaint de ce que *l'art des Cuisiniers* s'étant introduit dans la Médecine, sous le prétexte de rendre les viandes plus saines, il produisoit un effet tout contraire; & ce Philosophe prétend que cet art est la même chose à l'égard de la Médecine que 8 *l'art de farder* ou *de parfumer* est à l'égard de la Gymnastique, dont on a parlé ci-devant. Il appelle tous ces arts *les flateurs de la Médecine & de la Gymnastique*. On void par ce passage de Platon, que l'on avoit déja commencé de son temps à écrire sur le sujet dont il s'agit, & peut être que ce qu'il dit regarde les livres de Dioclès, qui pouvoit déja avoir écrit pendant la vie de ce Philosophe.

 Dio-

4 On parlera de ce Médecin au chapitre suivant.
5 *Galen. de aliment. facult. lib. 1. chap. 13.*
6 Ce livre étoit intitulé ὀψαρτυτικά.
7 Ὀψοποιητικὴ.
8 Κομμωτικὴ.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

Dioclès avoit composé un autre livre intitulé *Des maladies, de leurs causes, & de leur cure.* 9 Galien en cite un fragment concernant une maladie que Dioclès appelloit 10 *malade mélancholique* ou 11 *flatueuse*, & qu'il décrivoit de cette maniere; Il y a, disoit cet ancien Médecin, „ une maladie que quelques „ uns appellent maladie mélancholique d'autres maladie flatueuse ou venteu- „ se, dans laquelle on rend de la salive claire & en quantité, lors que l'on a „ pris de la nourriture difficile à se cuire. On a encore des rapports aigres, „ des vent, & de la chaleur dans les 12 hypochondres, avec un murmure ou „ grand bruit, non pas d'abord, mais quelque temps après avoir mangé. L'on „ a aussi quelquefois de grandes douleurs d'estomac, qui à quelques uns s'é- „ tendent jusqu'au dos. En suite les viandes étant digerées tout cela s'arrête, „ pour revenir derechef après que l'on a repris de la nourriture; & les mêmes „ accidens attaquent quelquefois à jeun, & quelquefois après le repas; en sorte „ que l'on vomit les viandes crues, & souvent des phlegmes amers & chauds, „ ou des phlegmes aigres dont les dens sont agacées. La plupart de ces ma- „ ladies commencent dés la jeunesse; mais comme que ce soit, ou en quel- „ que temps qu'elles commencent, elles durent long-temps. On peut soup- „ çonner, *continue Dioclès*, que ceux qui en sont atteints ont plus de chaleur „ qu'il ne faut dans les veines qui reçoivent l'aliment de l'estomac, & que le „ sang qu'elles contiennent s'est épaissi, Car on a une preuve sensible que „ ces veines sont obstruées ou bouchées, en ce que la nourriture ne se distri- „ bue pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule sans se cuire, & au „ lieu de passer dans les canaux qui doivent la recevoir, & d'aller, pour la „ plus grande partie, dans le bas ventre, on la rend le jour suivant par le vo- „ missement. Une autre preuve qu'il y a plus de chaleur qu'il n'y en doit „ avoir naturellement, c'est que les malades sont effectivement fort échauffez, „ & qu'ils se trouvent d'ailleurs soulagez quand ils prennent des choses raffrai- „ chissantes. *Dioclès ajoûte*, que quelques uns disent que dans ces maladies „ l'orifice du ventricule, qui est joint aux boyaux, s'enflamme; que cette „ inflammation fait l'obstruction, & empêche que les alimens ne descendent „ dans les boyaux au temps acoutumé, en sorte que leur séjour dans le ventri- „ cule cause le gonflement, la chaleur, & les autres accidens dont on a „ parlé.

Dioclès avoit aussi traité en particulier *des maladies des femmes.* 13 Il avoit traité *des Plantes.* Il avoit composé un livre intitulé *la boutique du Médecin*, qui est le même titre qu'Hippocrate a donné à l'un de ses livres. Il avoit enfin ecrit un autre livre intitulé *des semaines.* On a vû dans 14 l'Anatomie d'Hippocrate une observation touchant une vésicule pleine d'eau qu'une femme avoit rendu sept jours après avoir conçu. Dioclès ayant fait d'autres observations sur la même matiere (peut-être dans le livre qu'on vient de citer) remarquoit les progrès de cette vésicule, & les changemens qui s'y font de semaine

---

9 *De locis affect. lib.* 3. *chap.* 7.
10 *Voyez ci-dessus liv.* 3. *chap.* 8.
11 Πάθος φυσῶδες. On ne trouve pas ce dernier nom dans Hippocrate.
12 Ce mot est expliqué ci-dessus, *liv.* 3. *chap.* 8. *à la lettre H.*
13 *Nicandri Schol. in Theriac. Oribas. lib.* 4. *chap.* 3.
14 *Liv.* 3. *chap.* 3. *article* 13.

ſemaine en ſemaine de cette maniere. [15] „ La ſeconde ſemaine, *diſoit-il*, la *Suite du*
„ ſuperficie de cette véſicule eſt chargée comme de gouttes de ſang. La troi- *Siecle*
„ ſiéme, ce ſang paroît dans le centre de l'humeur contenue dans la véſicule. *xxxvj.*
„ La quatriéme cette humeur ſe coagule, en ſorte que cela reſſemble à une *& Com-*
„ maſſe de ſang & de chair qui n'eſt pas encore ſolide. La cinquiéme il ar- *mence-*
„ rive quelquefois qu'il ſe forme dans la maſſe dont on vient de parler une fi- *ment du*
„ gure humaine de la groſſeur d'une abeille, qui renferme dans ſa petiteſſe *xxxvij.*
„ tous les membres, & où tous les traits du corps ſont déja formez. Jai dit,
„ *pourſuit Dioclès*, que cela arrive quelquefois ainſi dans la cinquiéme ſemai-
„ ne, parce qu'il n'arrive pas toûjours, & que dans ce premier cas, c'eſt à
„ dire lors que le corps eſt formé à cinq ſemaines, les femmes accouchent au
„ ſeptiéme mois. Mais lors qu'elles ne doivent accoucher qu'à la fin du neu-
„ viéme, ſi c'eſt une fille qui doit naître, les membres ſont diſtincts la ſixié-
„ me ſemaine, & ſi c'eſt un mâle, la ſeptiéme. De même après l'accou-
„ chement la ſeptiéme heure fait conoître ſi l'enfant qui eſt venu au monde
„ doit vivre, ou s'il étoit déja en quelque façon mort dans le ventre de ſa me-
„ re, en ſorte qu'il ne lui reſte qu'un peu de ſouffle, car en ce dernier cas l'en-
„ fant ne peut ſupporter l'air plus de ſept heures. Que s'il paſſe ce terme, c'eſt
„ une marque qu'il vivra, à moins que quelque accident ne l'emporte, com-
„ me cela peut arriver à ceux qui viennent le mieux. Pareillement au bout
„ de ſept jours après la naiſſance on void tomber le ſuperflu du nombril; au
„ bout de deux fois ſept jours l'enfant apperçoit la lumiere; & enfin après ſept
„ fois ſept jours, il remue la prunelle & tourne le viſage pour ſuivre les ob-
„ jects qui ſe préſentent à ſa vüe. Sept mois étant accomplis, il commence
„ à avoir des dents; après deux fois ſept mois, il ſe tient aſſis ſans crainte de
„ tomber; après trois fois ſept mois, il parle; & après quatre fois ſept mois
„ il eſt aſſez fort pour marcher ſurement; après cinq fois ſept mois il a en
„ averſion le lait de ſa nourrice, ſi non qu'on ne le force en quelque maniere
„ à tetter plus long-temps. Quand il a atteint les ſept ans, les premieres dents
„ qui lui ſont venues ſont place à d'autres, qui pouſſent en ce temps-là, &
„ & qui ſont plus propres pour mâcher de la viande ſolide; la même année
„ l'enfant parle parfaitement ou diſtinctement; d'où vient que l'on dit que les
„ ſons des [16] ſept voyelles ſont une invention de la Nature (quoi que [17] les
Latins les ayent réduites à cinq, en faiſant deux de leurs voyelles tantôt lon-
gues & tantôt bréves, mais on en trouvera toûjours ſept ſi l'on s'attache aux
divers ſons de ces mêmes voyelles plutôt qu'aux caracteres qui les déſignent.)
„ Après deux fois ſept ans, on vient à l'âge de puberté &c. Après trois fois ſept
„ ans, la barbe vient aux jeunes gens, & dès lors on ne croît plus en longueur,
„ comme on ne croît plus en largeur quand les quatre Septenaires ſont achevez le
„ cinquiéme ſeptenaire donne toutes les forces que l'on peut jamais avoir. Pen-
„ dant le ſixiéme, on conſerve toutes entieres les forces que l'on avoit auparavant.
„ Pendant le ſeptieme, les forces commencent à diminuer en quelque maniere,
„ mais cela n'eſt preſque pas ſenſible; & il faut remarquer que quand on a atteint
„ ſept ſepténaires d'années, alors on eſt dans l'âge que l'on appelle parfait.
„ Enfin quand la dixaine, qui eſt auſſi un nombre des plus parfaits, ſe
„ multiplie par le nombre de ſept, ou que l'on a atteint dix fois ſept ans,

15 *Macrob. in ſomn. Scipion.*
16 Les Grecs avoient de plus que nous le η & le ω, c'eſt à dire le e & le o longs.
17 *C'eſt Macrobe qui parle.*

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

„ les Physiciens croyent que ce sont là les limites de la vie, & les hommes qui „ passent ce terme sont exemts de tous emplois &c.

Il paroît par cet extrait, que Dioclès n'étoit pas moins attaché qu'Hippocrate & que Pythagore au nombre de *sept*. Macrobe attribue encore la même observation au Philosophe *Straton*, dont on parlera ci-après.

18 Galien remarque que Dioclès a été le premier qui ait écrit *de l'Administration Anatomique*, c'est à dire de la maniere dont il faut s'y prendre & de l'ordre qu'il faut tenir pout dissequer & pour démontrer les parties du corps. Il rend en même temps raison du silence de ceux qui avoient précedé Dioclès, & de ce qui obligea ce dernier à écrire sur cette matiere. „ Avant Dioclès, *dit Galien*, la Médecine „ étant presque toute renfermée dans la famille des Asclépiades, les peres ensei- „ gnoient l'Anatomie à leurs enfans, & les acoutumoient dès l'enfance à disséquer „ des animaux. Eu sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition „ manuelle, il étoit inutile d'écrire de quelle maniere cela se faisoit; car il étoit „ autant impossible qu'ils l'oubliassent, que les lettres de l'alphabet qu'ils avoient „ apprises presque en même temps. Mais l'art de la Médecine étant sorti de cette „ famille, par le moyen des disciples qu'Hippocrate avoit commencé de faire, „ Dioclès voulut écrire sur ce sujet en faveur de ceux qui n'étoient pas issus de pe- „ res Medecins.

Voila ce que dit Galien de Dioclès. Celui-ci néanmoins, au rapport du même Galien, n'avoit pas pénetré fort avant dans l'Anatomie; quoiqu'apparemment il ne s'en fût pas tout à fait tenu à ce qu'en avoient fait ses predécesseurs, qui n'étoient pas Anatomistes; comme on l'a remarqué 19 ci-devant, en même temps que l'on a examiné le passage de Galien que l'on vient de lire.

Quant à la pratique de Dioclès, elle étoit à peu près la même que celle d'Hippocrate. Il *saignoit*, il *purgeoit* comme lui, & dans les même occasions. On peut voir plus particulierement, dans Cælius Aurelianus, comment il traitoit diverses maladies. 20 Le même auteur rapporte que Dioclès faisoit boire de la *colle de taureau*, ou de la *colle forte*, cuite dans de l'eau avec de la farine & des ronces, à ceux qui crachoient du sang. 21 Il faisoit aussi avaller une *pilule* ou une *balle de plomb* à ceux qui avoient la maladie nommée *Ileus*, qui est un remede dont Hippocrate ne fait pas mention. Il distinguoit entre *Ileus* & *Chordapsus*, qui sont deux noms qu'Hippocrate semble donner à la même maladie. Dioclès vouloit que le dernier de ces noms marquât une maladie du gros boyau.

Il exerçoit aussi la Chirurgie, & il avoit entr'autres choses inventé un instrument pour tirer le fer d'un dard ou d'une fleche lors qu'il étoit resté dans une playe. On appelloit encore cet instrument du nom de Dioclès du temps de Celse. 22 Il avoit pareillement inventé des manieres de bandages pour la tête, qui portoient aussi son nom.

Au reste Galien rend témoignage à Dioclès qu'il faisoit aussi la Médecine par un principe d'humanité, comme avoit fait Hippocrate, & non pour le profit ou pour la gloire, qui sont les motifs par lesquels plusieurs Médecins agissent. Il en parle d'ailleurs comme d'un grand homme dans son art, & qui possedoit toute la Médecine. Le même Dioclès disoit qu'il ne faut pas écouter ceux qui croyent que l'on peut rendre raison de tout. Il ajoûtoit qu'il suffit, pour conter sur un remede, qu'on l'ait souvent experimenté, quoique nous ne conoissions pas la cause de l'effet qu'il produit; qu'il étoit neanmoins bon de rechercher cette cause, afin de persuader mieux les personnes auxquelles nous parlons de cet effet. (de aliment facult. lib. 1. cap. 1.)

18 *De administrat. Anatomic. lib.* 1. 19 *Liv.* 2. *chap.* 2. 20 *Tardar. lib.* 2. *chap.* 13. 21 *Acutar. lib.* 2. *chap.* 17. 22 *Galen. de fasciis.*

cap. 1.) Galien parle encore d'un autre 23 *Dioclès* Chalcédonien, mais je ne sai quand il a vêcu. *Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.*

CHAPITRE VI.

PRAXAGORE, & PETRON.

1 PRaxagore est le troisiéme Médecin, après Hippocrate & Dioclès, qui ait acquis une grande réputation. Nous avons supposé que ce dernier étoit du moins de l'âge d'Aristote. Praxagore a dû être le plus jeune des trois; mais non pas de beaucoup, puis qu'il a été le 2 précepteur d'Hérophile; qui vivoit sous Ptolomée Soter, & de quelques autres du même temps, comme on le verra au livre suivant.

Praxagore étoit fils de 3 *Nicarchus*. 4 Il étoit de l'Isle de Cos, aussi bien qu'Hippocrate, & de la même famille, c'est à dire, de la famille des Asclepiades, avec cette particularité qu'il fut le dernier de cette race. C'est ce que dit Suidas, qui veut qu'Hippocrate ait eu sept de ses descendans, qui ont porté son nom les uns après les autres, & qui ont tous été Médecins, comme on l'a vû ci-dessus. Mais je pense que Galien veut seulement dire ici que Praxagore est le dernier des Asclépiades qui ait fait du bruit; ce qui paroît veritable, les Anciens n'ayant point parlé de ces prétendus descendans d'Hippocrate, qui avoient le même nom que lui. Au reste Galien ne marque pas si Praxagore étoit de la même branche qu'Hippocrate. Il se trouvera dans la suite un Médecin de l'Empereur Claude qui se disoit aussi être descendu des Asclépiades; mais il se peut que ce fût un titre qu'il affectât, pour se rendre plus considerable. C'est *Xénophon* dont le nom se trouve dans la généalogie que nous avons rapportée 5 ci-dessus, & dont nous parlerons en son lieu.

Pour revenir à Praxagore, il est mis au rang de ceux qui ont dignement soutenu l'honneur de la Médecine *raisonnée*. Galien en parle fort avantageusement, & comme d'un homme qui entendoit très-bien son mêtier. Il avoit composé plusieurs livres, que nous n'avons plus aujourd'hui. Le même Galien en cite quelques-uns; comme celui qui étoit intitulé *de l'usage de l'abstinence*, ceux où Praxagore traitoit *des accidens ordinaires & extraordinaires des maladies*; un autre *des choses naturelles, ou qui arrivent naturellement*, & un autre enfin concernant *les médicamens*.

Ce Médecin passoit de son temps pour un grand *Anatomiste*; mais tout ce qu'il avoit écrit ayant été perdu, nous ne savons que très-peu de chose de ses sentimens à cet égard. Il croyoit avec Aristote *que les Nerfs viennent du cœur*. Il ajoûtoit 6 *que les Arteres se changent en nerfs, à mesure que leur cavité s'étrécit en approchant des extremitez.* Il soûtenoit aussi, avec le même Philosophe, *que le cerveau ne sert presque de rien*, & il ne le regardoit que comme *un appendice*

23 *Médicam. local. lib. 7. chap. 4.*
1 *Post Hippocratem Diocles Carystius, deinde Praxagoras. Cels. præfat. lib. 1.*
2 *Galen. de different. pulf. lib 4. cap. 3.*
3 *Idem, de dissect. vulvæ, cap. ultimo.*
4 *Idem, method. Med. lib. 1.*
5 *Voyez ci-dessus, liv. 4, chap. 1.*
6 *Galen. de Hippocrat. & Platonis decretis, lib. 1. cap. 6.*

Suite du Siecle xxxvj ; & Commencement du xxxvij.

dice de la moüelle de l'épine. Il vouloit enfin 7 *que les arteres ne continssent aucune humeur*, sentiment que nous verrons poussé plus loin par Erasistrate. Sur quoi l'on doit remarquer qu'il paroit d'ici que Praxagore est le premier auteur qui ait distingué des veines les *arteres proprement dites*; les Médecins précedens ayant également appellé du nom de veines les arteres & les veines, comme on l'a observé ci-devant en rapportant des passages d'Hippocrate & d'Aristote sur ce sujet.

Praxagore est encore le premier, à ce que dit Rufus Ephésien, qui ait distingué avec plus d'exactitude, qu'on ne l'avoit fait auparavant, les differentes *humeurs* ou les differens *sucs* qui se trouvent dans le corps, & qui leur ait donné à chacun des noms particuliers. Il les appelloit l'un *doux*; l'autre 8 *également mêlé*, ou *temperé*; l'autre 9 *ressemblant à du verre*, (qui étoit une espece de phlegme fort acre) l'autre *aigre*; l'autre *nitreux*; l'autre *salé*; l'autre *amer*; l'autre *de couleur de porreau*; & l'autre *de couleur de jaune d'œuf*. Il ajoûtoit encore deux autres especes de suc, l'un qu'il appelloit 10 *râclant*, c'est à dire, qui produit un sentiment comme si on râcloit la partie avec quelque chose de trenchant; l'autre qu'il nommoit 11 *fixe*. 12 Il faisoit dépendre la plûpart des maladies de la differente disposition des humeurs, dont on vient de parler; & il ne croyoit pas que l'on dût chercher les causes des maladies ailleurs que dans les humeurs en géneral, ni par consequent celles de la santé. 13 Galien dit que Praxagore contoit jusqu'a dix sortes de sucs ou d'humeurs, sans parler du sang qui fait l'onziéme, ce qui revient à peu pres au conte de Rufus.

On trouve aussi divers échantillons de la pratique de Praxagore dans Cælius Aurelianus. L'on y remarque, entr'autres choses, qu'il étoit fort 14 pour les *vomitifs*. Il en donnoit dans *l'Esquinancie* & dans *les Convulsions*. Il en donnoit pareillement dans *l'Ileus*, aussi bien qu'Hippocrate, mais il alloit plus loin; il continuoit du provoquer le vomissement jusques à ce que les excrémens sortissent par la bouche; ce qui est un accident qui arrive sur la fin de cette maladie, sans qu'on ait donné de vomitif. Ce Médecin paroît d'ailleurs avoir été fort hardi praticien; en ce que, dans cette même maladie, lors que les premiers remedes n'operoient pas, il vouloit que l'on fit une incision au ventre, & même au boyau pour en faire sortir l'excrement, & qu'on le recousît en suite. Cet exemple & ceux que l'on a apportez ci-devant, particulierement concernant la Chirurgie, font voir que l'on a essayé dès le commencement de la Médecine, presque tous les moyens de se guérir qui peuvent naturellement venir dans l'esprit, pour dangereux qu'ils ayent été. Pour le reste Praxagore pratiquoit à peu près comme Hippocrate. Il avoit une opinion particuliere

7 *Galen. de dignosc. puls. lib. 4. cap. 2.*
8 ἰσόκρατος.
9 ὑαλοειδής.
10 ξυστικὸς.
11 στάσιμος. Ces noms étoient veritablemen nouveaux, aussi bien que ceux qui sont tirez des couleurs du porreau & du jaune d'œuf; mais pour ce qui concerne les sucs, que Praxagore appelloit *doux*, *aigres*, *salez*, *amers*, *nitreux*, Hippocrate en avoit céja parlé. *Voyez ci-dessus liv. 3. chap. 4. & 8.*
12 *Galeni introduct. cap. 9.*
13 *De natural. facult. lib. 2. cap. 9.*
14 *Acutor. lib. 3. cap. 17.*

ticuliere touchant *la fiévre*. Il croyoit 15 *que le siege de la fiévre est dans le tronc de la veine cave, entre le foye & les reins, & que c'est par cet endroit que la fiévre commence.* Il eut plusieurs disciples, entre lesquels les plus considerables ont été *Hérophile*, *Philotimus* & *Plistonicus*, dont on parlera dans le livre suivant. Ce que Tzetzes dit que Praxagore avoit été instruit, par Hippocrate lui-même, pourroit être véritable, en supposant qu'ils ont l'un & l'autre vêcu fort long-temps. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

On peut mettre ici un certain Petron, ou *Petronas*, que 16 Celse dit avoir vêcu avant Erasistrate & Hérophile, bien-tot après Hippocrate. 17 Galien, après avoir parlé de ceux qui macerent leurs malades par de trop longues abstinences, blâme ce Petron pour être allé à l'autre extrémité, c'est à dire, pour leur avoir donné trop de nourriture. Mais le premier Auteur, que nous avons cité, rapporte quelque chose de plus particulier concernant la méthode „ de ce Médecin; *Petron*, dit-il, faisoit bien couvrir les fébricitans, afin de les „ mettre dans une grande chaleur & dans une grande soif. Après cela, lors que „ la fiévre commençoit à se relâcher, il leur donnoit à boire de l'eau froide. Et „ s'il pouvoit par ce moyen leur procurer de la sueur, il croyoit les avoir soula-„ gez. Lors qu'ils ne suoient point, il leur donnoit davantage d'eau & les faisoit „ vomir. Que s'il arrivoit qu'ils fussent délivrez de la fiévre, par l'une ou par „ l'autre des voyes que l'on a indiquées, il leur faisoit d'abord manger de la „ chair de pourceau rôtie, & boire du vin; mais s'ils n'en étoient pas en-„ core quittes, il les faisoit derechef vomir, à force de boire de l'eau salée.

CHAPITRE. VII.

De quelques Médecins, dont Aristote, & Théophraste ont parlé.

On peut joindre aux Médecins du trente sixiéme Siecle, un Syennesis, de Cypre, & un Diogene Apolloniate, citez par Aristote, qui rapporte quelques petits fragmens de leurs écrits, par lesquels il paroit qu'ils croyoient, avec Polybe, 1 *que les veines tirent leur origine de la tête.*

Je leur joins encore les Médecins qui sont citez par Théophraste, un Clidemus, de Platée, & un Thrasias, de Mantinée. Ce dernier se vantoit d'avoir trouvé une drogue, qui avoit une telle propriété qu'elle faisoit mourir sans causer aucune douleur. Il disoit aussi qu'une chose purgeoit l'un, & ne purgeoit pas l'autre; ce qu'il prouvoit par l'exemple d'un certain berger, qui mangeoit une poignée *d'ellébore*, sans que cela lui fit rien. Il ajoutoit à ce berger un de ses propres disciples, nommé Alexias, qui fut aussi un fameux Médecin, un nommé Eudeme, vendeur de médicamens, & un autre *Eudeme*, de Chio, qui tous trois n'étoient point purgez par l'ellébore, quoi que ce soit un des plus violens purgatifs que l'on ait. Le premier Eudeme pourroit

15 *Rufus Ephesius.*
16 *Lib.* 3. *cap.* 9.
17 *Commentar. in lib.* 1. *Hippocrat. de rat. vict. in acut.*
1 *Voyez ci-dessus, liv.* 3. *chap.* 3.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

bien être le même 2 qu'Aristophane appelle *Eudamus*, qui vendoit des anneaux propres contre la morsure des bêtes venimeuses; Eudemus, & Eudamus, étant précisément le même nom, qui ne varie que selon la variation des Dialectes.

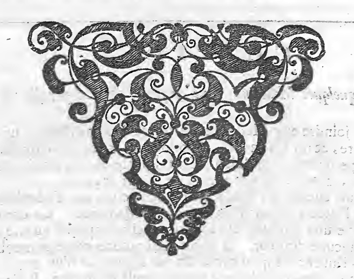
Théophraste cite aussi un 3 ARISTOPHILUS, de Platée; un MENESTOR, qui avoient écrit touchant les plantes, & enfin un 4 DIOTIME, qu'il appelle *Gymnastes*; c'est à dire, qui étoit le maître d'un 5 *Gymnasium*, ou qui avoit traité de la Gymnastique.

Le temps de tous les Médecins, que nous venons de nommer dans ce chapitre, est incertain, c'est pourquoi nous les avons mis comme hors de rang; quoi qu'il soit probable qu'ils ont vécu entre Hippocrate, & Aristote, ou Théophraste, n'y ayant pas de l'apparence qu'ils soient plus anciens que le premier.

---

2 *In Pluto.*
3 *Lib.* 1. *cap.* 3. *& alibi.*
4 *Lib. de sudoribus.*
5 *Voyez ci-devant, liv.* 2. *chap.* 8.

Fin de la Premiére Partie.



Généalogie des Asclépiades.

Arsinoë Messenienne, de la race de Perieres Roi de Messenie; ou Coronis. — Un Inconnu; ou Apollon, comme on l'a crû.

Eriopis. Esculape. — Epione, fille d'Hercule; ou Lampetié; ou Coronis.

Diocles Roi de Phere.

Anticlea. — Machaon, Roi de Phere, d'Ithome & d'Oecalié. Hygeia. Jaso. Aceso. Panacea. Æglé. Romé. Podalire, Roi de Carie. — Syrna.

Damæthus Roi de Carie.

Nicomachus I. Roi de Phere, qui a écrit. Gorgasus, Roi de Phere. Alexanor, qui a eu des temples à Sicyone. Sphyrus, qui dédia un temple à Esculape dans Argos. Polemacrates, qui eut des honneurs divins.

Hippolochus.

Sostrate I.

De toute la posterité du Roi Nicomachus on ne trouve personne jusqu'à Nicomachus pere d'Aristote, qui nacquit environ sept cens ans après.

* * *

Hermias Tyran des Atarnites. Nicomachus II. Médecin d'Amyntas II. Roi de Maced. — Phæstias, issue des Asclépiades.

Pythias. — Aristote né la premiere année de l'Olymp. 99. — Herpylis. Arimneste. Arimnestus.

Un Inconnu, ou Nicanor. — Pythias. Nicomachus III.

Erasistrate de Julias Médecin de Seleucus.

Dardanus.

Crisamis I.

Cleomytades I.

Theodore I.

Sostrate II.

Crisamis II.

Cleomytades II.

Theodore II.

Sostrate III.

Nebrus.

Gnosidicus, qui a écrit. Chrysus, Médecin.

Elaphus, Médecin.

Hippolochus, Gouverneur de la Republ. de Cos, avec Cadmus.

* * *

Hippocrate I. Podalire II. Acheneus.

Un Scythe Gouverneur de la Republ. de Cos. — Phænarete.

Cadmus, Gouverneur de la Républ. de Cos. Praxithea. — Heraclides.

Une fille qui n'est pas nommée. Hippocrate II. Sosander.

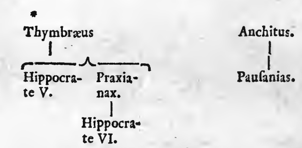
Thessalus, Médecin du Roi Archelaus. Draco, I. Une fille qui n'est pas nommée. — Polybe, gendre d'Hippocrate III.

Hippocrate IV. Médecin de Roxane, femme d'Alexandre.

Gorgias. Hippocr. III. Draco II.

Draco III. Médecin de Roxane.

On conte divers autres Asclépiades, outre les précedens; mais nous ne savons pas la suite de leur Généalogie. Nous trouvons entr'autres les suivans.



*

Thymbræus

Hippocrate V. Praxianax.

Hippocrate VI.

Anchitus.

Pausanias.

Il ne faut pas non plus exclurre de cette famille, ceux dont parlent Dioscoride, & S. Epiphane; savoir *Julius Bassus*, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, & *Diodotus*. On doit pareillement leur joindre *Praxagoras*, *Critodemus*, Médecin d'Alexandre le Grand, & *Xenophon*, Médecin de l'Empereur Claude, qui étoient tous de la race des *Asclépiades*.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y sont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

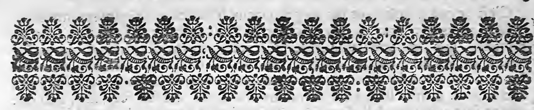
PARTIE SECONDE.



A AMSTERDAM,

Chez G. GALLET, Directeur de l'Imprimerie des HUGUETAN.

M. DCCII.



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE PREMIER.

Où l'on void ce qui s'est passé dans toute la suite du Siecle XXXVII. jusqu'au commencement du Siecle XXXVIII. & où l'on trouve particulierement les innovations de CHRYSIPPE, & de ses Sectateurs; les progrès de l'Anatomie, sous ERASISTRATE, & HEROPHILE, & enfin le partage de la Médecine, en trois professions.

AVANT-PROPOS.

Nous avons vû, dans les livres précedens, que les Philosophes s'étoient ingerez dans la Médecine; mais comme leur application, à cet égard, s'étoit presque bornée à la seule *théorie*, & qu'ils avoient laissé *la pratique* aux Médecins; ceux-ci (entre lesquels Hippocrate, ses fils & son gendre, Praxagore, & Dioclès avoient tenu le haut bout) quoi qu'ils eussent tiré quelques lumieres de la Philosophie, ne s'étoient pas si fort appuyez sur le *raisonnement*, qu'ils n'eussent beaucoup plus donné à l'*expérience*. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

 C'est

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

C'est ce que n'imiterent pas les principaux Médecins, qui vinrent immédiatement après eux ; car au lieu de chercher à soûtenir par de solides raisons les remedes, que l'expérience de leurs prédecesseurs avoit autorisez ils ne raisonnerent au contraire que pour décrier ces mêmes remedes, faisant tous leurs efforts, pour renverser en un moment ce que l'expérience d'un grand nombre de siecles avoit établi. Ils firent neanmoins une chose, qui fut très-utile; c'est que s'étant fort appliquez à l'*Anatomie*, ils pousserent cette partie de la Médecine, beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant. Quelques-uns s'appliquerent aussi à chercher de nouveaux remedes, sans rejetter ceux qui étoient déja trouvez. C'est ce que l'on traitera dans tout ce premier livre, qui finira par le partage de la Médecine, en trois professions differentes, & qui contiendra tout ce qui s'est fait, par rapport à cet Art, jusques à la fin du Siecle XXXVII, & au commencement du XXXVIII.

Mais il y a une remarque à faire, touchant l'intervalle dont nous venons de parler, c'est que dans la liste que nous donnerons des disciples, & des Sectateurs d'Erasistrate & d'Hérophile, il s'en trouvera quelques uns qui ont vécu fort long-temps après ces deux Médecins, & beaucoup plus bas que le Siecle XXXVIII. On ne les met ici que pour rendre complete l'histoire de leurs maîtres. Nous en userons de même ci-après, à l'égard de tous les principaux Chefs de Secte d'entre les Anciens, les faisant suivre immediatement par ceux qui ont embrassé chacune de ces Sectes, quoi que les uns ayent vécu loin des autres. Cet ordre ne paroîtra pas exact par rapport à l'histoire particuliere d'un petit nombre de Médecins, la plûpart peu conus, qui ne se trouveront pas placez avec leurs contemporains ; mais il sera très commode pour éviter les repetitions, & pour n'interrompre point l'histoire de la Médecine, qui est celle que nous avons principalement dessein de donner. Au fond s'il y a quelque désordre il sera aisé de le réparer en donnant à la fin de l'ouvrage, un catalogue alphabetique des noms de tous les Médecins dont on aura parlé, & en marquant le temps auquel ils auront vécu.

CHAPITRE I.

CHRYSIPPE, Médecin Cnidien.

IL y a eu divers hommes savans du nom de [1] *Chrysippe*. Le plus fameux a été un Philosophe Stoicien, qui étoit de Cilicie, qui a vécu sous le regne des quatre premiers Ptolomées, & qui est mort sous le dernier. Celui dont nous voulons parler étoit un Médecin Cnidien, qui a vécu peu de temps auparavant, ayant eu un fils de son même nom, & de sa profession qui vivoit déja sous Ptolomée Soter, & que ce Prince fit mourir cruellement sur une calomnie. Il se trouve un quatriéme Chrysippe disciple d'Erasistrate, Médecin dont on parlera au chapitre suivant. Il s'en trouve encore un cinquiéme, qui a écrit de l'Agriculture; un sixiéme dont parle Cælius Aurelianus, & peut être un septiéme, si celui que cite [2] le Scholiaste de Théocrite, qu'il dit avoir été de l'Isle de Rhodes, n'est pas different de l'un des derniers dont on vient de parler.

Galien

[1] *Diogen. Laërt. in Chrysippo.*
[2] *Idyll. 16.*

Galien a disputé contre les deux premiers; 3 contre le Stoïcien, touchant *le siege de l'ame*, & *des passions*; & 4 contre le Médecin Cnidien sur le sujet de *la saignée*, & de *la purgation*; celui-ci s'étant déclaré contre ces deux remedes, quoi qu'ils eussent été pratiquez de temps immemorial, comme on l'a remarqué ci-devant.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

5 *Chrysippe*, dit Pline, parlant de ce dernier, *renversa, par un babil extraordinaire, les maximes des Médecins qui l'avoient précedé.* Ce babil que l'Auteur que l'on vient de citer reproche au Médecin Chrysippe, est un defaut dont le Philosophe du même nom ne devoit pas être exempt, ayant écrit jusqu'à trois cens onze volumes de *Logique* seulement. Il seroit difficile que le Médecin de Cnide eût été un plus grand diseur de rien que le Dialecticien de Cilicie; mais il y a quelque apparence que Pline a confondu ces deux Chrysippes, comme a fait 6 un Auteur moderne, & ce ne seroit pas la seule équivoque que le premier auroit faite, comme on le verra en son lieu.

Quoi qu'il en soit, sa remarque touchant les innovations de nôtre Chrysippe est confirmée par 7 Galien, qui nous apprend en quoi elles consistoient. Chrysippe, comme le remarque cet Auteur, ne vouloit point de saignée. Il n'admettoit même aucun *purgatif* proprement dit, quoi qu'il employât quelquefois *les vomitifs*, & *les lavemens*. On ne sait rien de bien considerable touchant les raisons dont Chrysippe se servoit pour appuyer son sentiment; parce que ses écrits, qui étoient déja rares du temps de Galien, ne sont pas venus jusqu'à nous, & que le même Galien ne s'est pas tant attaché à Chrysippe qu'à Erasistrate disciple de ce dernier, & qui étoit dans les mêmes sentimens. On verra dans le chapitre suivant comment il les appuyoit, & l'on pourra juger de la validité des raisonnemens du maître par ceux du disciple.

Voici ce que dit 8 Diogene Laërce touchant Chrysippe. Son pere s'appelloit *Erinée*, & il avoit eu pour précepteur cet *Eudoxe*, que nous avons mis ci-devant au rang des Sectateurs de Pythagore, & qui étoit tout ensemble *Astronome*, *Géometre*, *Médecin*, & *Législateur*, ou comme je pense qu'il faut l'entendre, *savant dans la Politique*. On ne sait rien de particulier de la Medecine d'Eudoxe. On apprend seulement que cet homme quoi que fort pauvre, avoit une si grande envie d'étudier qu'un Médecin nommé 9 THEOMEDON, le prit chez lui, & lui fournit toutes les commoditez pour cela. Que dans la suite Eudoxe forma le dessein de faire un voyage en Egypte, ayant obtenu des lettres d'*Agesilaus*, pour *Nectanabis*; que celui-ci recommanda Eudoxe aux Sacrificateurs de ce païs-là, qui étoient, comme on la remarqué ci-devant, Philosophes & Médecins, & enfin que Chrysippe le suivit dans ce voyage. Tout ce qui est ajoûté touchant le sejour d'Eudoxe en Egypte, & ce qu'il fit étant de retour en Grece, ne fait rien à l'histoire de la Médecine, ni à celle de Chrysippe en particulier.

3 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 1. & 2.*
4 *De vena sect. adv. Erasistratum.*
5 *Lib. 29. cap. 1.*
6 *Petrus Castellanus, in vitis Medicorum.*
7 *De vena sect. advers. Erasistratum.*
8 *In Eudoxo & Chrysippo.*
9 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 4. chap. 2.*

Continuation du siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Eudoxe fleurissoit dans la CIII. Olympiade, c'est pour quoi nous l'avons mis 10 ci-dessus entre les contemporains de Platon, & cela est encore une preuve que Chrysippe son disciple a dû vivre environ le temps d'Aristote, ou de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ayant eu comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre, un fils qui vivoit sous Ptolomée Soter, Successeur de ce dernier.

Je ne sai pas autre chose touchant Chrysippe, si ce n'est qu'il avoit écrit 11 *des herbages*, & en particulier *des choux*. Au reste quoi qu'il fut Cnidien, & que l'on ait parlé d'une Ecole 12 d'Asclépiades qui étoit à Cnide, il n'est pas remarqué qu'il fût de cette famille, ni de cette Ecole, qui avoit peut être déja manqué en ce temps-là.

CHAPITRE II.

MEDIUS, ARISTOGENES, METRODORE, & ERASISTRATE, Disciples de Chrysippe.

1 GAlien parle de deux disciples de Chrysippe, dont l'un s'appelloit *Medius*, & l'autre *Aristogenes*. 2 Suidas fait aussi mention du premier, ajoûtant qu'il étoit frére de *Crétoxene*, mere d'Erasistrate. C'est apparemment le même que 3 Diogene Laërce appelle *Midias*, & qu'il dit avoir été mari de *Pythias*, fille d'Aristote, de laquelle il eut un fils, qui porta aussi le nom d'*Aristote*; sur quoi l'on peut voir ce que nous remarquons un peu plus bas, en parlant d'Erasistrate.

Quant à *Aristogenes*, nous apprenons du même Suidas qu'il étoit Cnidien, & qu'il avoit été esclave du Philosophe Chrysippe, & ensuite Médecin du Roi Antigonus *Gonatas*. 4 Mais il y apparence que si Aristogenes avoit servi un Chrysippe, c'étoit plûtôt le Médecin, dont Galien le fait disciple, que le Philosophe du même nom, & que Suidas est aussi tombé dans l'erreur de ceux qui ont confondu les deux Chrysippes. Il y a eu, selon la remarque du même Auteur, un autre *Aristogenes Thasien*, qui avoit beaucoup écrit en Médecine. 5 Sextus Empirique donne à Chrysippe un troisiéme disciple nommé *Métrodore*, duquel on parlera encore au sujet d'Erasistrate. Mais il faut remarquer qu'il y a eu un autre Métrodore, disciple de Sabinus, qui a été mis, aussi bien que son maître, au rang des anciens Commentateurs d'Hippocrate. 6 Cælius Aurelianus en conte un troisiéme qui fut disciple d'Asclépiade. 7 On trouve enfin un quatriéme Métrodore Philosophe, de l'Isle de Chio, qui fut, à ce que dit Suidas, disciple de Démocrite, & précepteur d'Hippocrate.

Les

10 *Part. 1. liv. 4. chap. 3.*
11 *Vide Plin. Laërt. & Schol. Nicandr. in Theriac.*
12 *Part. 1. liv. 2. chap. 2.*
1 *De vena sect. advers. Erasistrat ɶos; cap. 2.*
2 *In voce Erasistratus.*
3 *In vitis Theophrasti & Lyconis.*
4 *Voyez le chapitre précedent, & Ménage sur Diogen. Laërce, liv. 7. sect. 185.*
5 *Advers. Mathemat. cap. 12.*
6 *Voyez ci-après, part. 2. liv. 3. chap. 11.*
7 *Voyez ce qui a été dit ci-devant, part. 1. lib. 3. chap. 31. touchant cette remarque de Suidas.*

Les trois disciples de Chrysippe dont on vient de parler n'ont pas fait à peu près autant de bruit que le quatriéme, qui est ERASISTRATE. Je dis que ce dernier a été disciple de Chrysippe, sur le témoignage de Pline, sur celui de Galien, & en quelque maniere sur celui d'Erasistrate lui-même, qui reconoit, dans Diogene Laërce, *qu'il a beaucoup appris de Chrysippe.* Neanmoins si l'on en croit Sextus Empiricus, Erasistrate n'aura été que le disciple d'un autre disciple de Chrysippe. Voici ce que cet Auteur dit sur ce sujet, à l'endroit que l'on a cité, & où l'on trouve d'ailleurs quelques autres particularitez qui servent à démêler l'extraction d'Erasistrate, & le temps auquel il a vécu; *Pythias, fille d'Aristote, eut trois maris. Le premier fut Nicanor, Stagirite, qui avoit été élevé dans la maison d'Aristote. Le second s'appelloit Procles, qui étoit descendu de Démaratus, Roi de Lacédémone, & qui eut deux fils de ce mariage, Procles & Démaratus, qui étudiérent sous Theophraste. Le troisiéme fut le Médecin* 8 *Métrodore, disciple de Chrysippe Cnidien. Ce Métrodore*, ajoûte nôtre Auteur, *prit soin de l'éducation d'Erasistrate, & eut un fils nommé Aristote.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Ce passage de Sextus ne peut point s'accorder avec ce que dit Pline, 9 *qu'Erasistrate étoit fils de la fille d'Aristote.* L'on peut d'ailleurs opposer à ce dernier Auteur le témoignage de Suidas, de qui nous apprenons que la mere d'Erasistrate s'appelloit *Crétoxene*, & qu'elle étoit sœur de *Médius*, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, & de 10 *Cléombrotus.* Le P. Hardoüin, dans ses remarques sur Pline, tâche de concilier ces Auteurs, en disant *qu'Erasistrate pouvoit être fils de Pythias par adoption*, mais il ne marque point sur quoi il établit sa conjecture. Si elle a quelque fondement ce ne peut être que sur ce que dit Sextus, dans le passage que l'on vient de citer, *qu'Erasistrate avoit été instruit ou élevé par les soins de Métrodore mari de Pythias.*

Erasistrate étoit de *Julis*, dans l'Isle de *Cea*, ou *Ceos.* Suidas, de qui nous l'apprenons, ajoûte *que ce Médecin fut enseveli vis à vis de Samos, sur la montagne appellée Mycalé*, circonstance qui a peut être obligé 11 l'Empereur Julien à dire, qu'Erasistrate étoit de *Samos.* Quant à ce que dit Estienne de Byzance, que le même Erasistrate étoit de *Cos*, patrie d'Hippocrate, il est visible qu'il s'est trompé, en prenant *Cos* pour *Ceos*, une Isle pour une autre. *Chio* est une troisiéme Isle que quelques Auteurs ont aussi prise pour le lieu de la naissance d'Erasistrate, à cause que le nom approche de celui de *Ceos.*

Il se trouve pareillement quelque difficulté touchant le temps auquel Erasistrate a vécu. Eusebe prétend qu'il florissoit sous le regne de *Ptolomée Philadelphe*, environ la CXXXI. Olympiade, qui commença l'An du Monde 3714. ce qui a du rapport, pour le temps, avec ce que dit Sextus, dans le passage qu'on a cité. Mais il semble que si ce Médecin n'a pas été un peu plus ancien, à peine pourra-t-il avoir exercé sa profession, & avoir déja acquis une grande réputation du temps de *Seleucus Nicator*, qui mourut dans l'Olympiade CXXIV. vint & huit ans avant le temps marqué par Eusebe. C'est pourtant ce que l'on recueille de l'histoire suivante, je veux dire, qu'Erasistrate étoit déja fameux avant la mort du Prince que l'on vient de nommer.

12 Antio-

8 Diogene Laërce, comme on l'a vû au commencement de ce chapitre, appelle *Midias*, ce dernier mari de la fille d'Aristote; mais on croit qu'il y a une faute dans le texte, & qu'il faut lire *Métrodore*, au lieu de *Midias.* Voyez Ménage sur Diog. Laërce, *liv. 7. sect.* 185.

9 *Lib. 29. cap. 1.*

10 On parlera de ce Cléombrotus dans la suite de ce chapitre.

11 *Julian. in Misopogone.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

12 Antiochus étant devenu éperdument amoureux de Stratonice, seconde femme de Seleucus son pere, qu'il avoit épousée du vivant de la premiere, qui étoit mere d'Antiochus, cachoit de tout son pouvoir cette passion criminelle. Cependant l'effort qu'il se faisoit en cette rencontre produisit un si facheux effet, que ce Prince tomba dans une langueur qui le consumoit de jour en jour. Sur quoi Seleucus ayant mandé les Médecins les plus experts, entre lesquels étoit Erasistrate, ce dernier fut le seul qui conut la veritable cause de cette maladie, de la maniere qu'on va le dire. Comme il étoit fort assidu auprès de ce jeune Prince, & qu'il observoit avec un grand soin son visage, ses manieres, & toute la disposition extérieure de son corps, il remarqua que toutes les fois que Stratonice entroit dans la chambre d'Antiochus, cela le mettoit dans un grand trouble, que sa voix s'abaissoit, qu'il lui venoit une rougeur extraordinaire au visage, qu'il avoit les yeux étincelans, une legere sueur, & le pouls plus ému; & que Stratonice s'étant retirée tous ces accidens disparoissoient peu à peu. Sur ces indices Erasistrate ne doutant point qu'Antiochus ne fût effectivement amoureux de cette Princesse, il chercha à le tirer d'affaire du mieux qu'il put. Il fit savoir à Seleucus que la maladie du Prince n'étoit causée que par l'amour, mais que malheureusement il aimoit une personne dont il ne pouvoit rien esperer. Seleucus ayant paru fort surpris de cette nouvelle, & particulierement de ce que l'on supposoit qu'il n'étoit pas au pouvoir de son fils de se satisfaire, demanda avec empressement quelle étoit donc cette personne qu'Antiochus aimoit. C'est ma femme, répondit tout d'un coup Erasistrate. Et quoi, dit Seleucus, voudriez vous bien être cause de la mort d'un fils qui m'est si cher en refusant de lui ceder vôtre femme? Voudriez vous bien, Seigneur, repartit ce Médecin, vous resoudre à ceder Stratonice au Prince, s'il en étoit amoureux? Seleucus lui ayant fait de grands sermens qu'il n'hésiteroit pas un moment, Erasistrate lui déclara ouvertement comme la chose se passoit; ce qui obligea ce Roi à tenir sa parole, quoi qu'il eût déja un enfant de Stratonice.

13 Ce fait est rapporté par tant de bons Auteurs, qu'il semble qu'on n'en sauroit douter. Neanmoins, s'il est vrai, comme Sextus le pose, qu'Erasistrate ait été élevé par les soins d'un troisiéme mari de Pythias, fille d'Aristote, quelle apparence que le même Erasistrate pût être fameux dans sa profession avant la mort de Seleucus, qui ne survécut que quarante-ans à Aristote? On sait que Pythias n'étoit pas en âge de se marier quand son pere mourut; il fallut donc qu'il se passât quelques années avant que Nicanor son premier mari l'épousât. Et supposé que Nicanor fût mort peu de temps après son mariage, Procles, à qui cette fille d'Aristote se maria en secondes noces, en ayant eu deux enfans, dût demeurer avec elle long-temps; en sorte que plusieurs années se durent écouler entre la mort d'Aristote, & le temps du troisiéme mariage de sa fille avec Métrodore. Or celui-ci ayant pris soin de l'éducation d'Erasistrate, cela ne suppose-t-il pas qu'Erasistrate devoit être fort jeune en ce temps-là, & par conséquent qu'il n'étoit pas en âge d'exercer sa profession, du moins avec éclat, du temps de Seleucus *Nicator*. Et s'il est remarqué dans le recit de Sextus, que Procles & Démaratus, les deux fils de Pythias, étudierent sous Théophraste, Diogene Laërce dit aussi qu'Erasistrate

12 *Plutarch. in Demetr. Valer. Maxim. lib. 5. cap. 7. Appian. in Syriac. Galenus de præcognitione ad Posthumum, cap. 6. Suidas in voce* Erasistratus. *Julianus in Misopogone.* Ce dernier prétend qu'Antiochus n'épousa Stratonice qu'après la mort de Seleucus, qui ne survécut pas long-temps à la maladie de son fils.

13 Lucien (*dans la Déesse de Syrie*) rapporte la même histoire, mais il fait le nom du Médecin qui guérit Antiochus.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

qu'Erasistrate a été disciple de ce Philosophe; de sorte qu'il est assez vraisemblable que ce dernier, je veux dire Erasistrate, étoit à peu près de l'âge des enfans de Pythias, ou qu'il n'étoit guére plus avancé. Cela étant, il n'auroit pas pû mieux se trouver chez *Antigonus* Roi d'Asie, comme on l'a aussi prétendu, que chez Seleucus. On a rapporté cette histoire 14 ci-devant. Je ne vois point comment on peut concilier ces differens Auteurs, qu'en supposant qu'Erasistrate a commencé fort jeune à exercer sa profession, & qu'il a été d'abord estimé; à moins qu'on ne voulût dire, que le même Erasistrate pouvoit avoir été élevé par Métrodore, long-temps avant que celui-ci se mariât avec Pythias, qu'il pouvoit avoir épousée étant déja vieux, ce sentiment n'étant pas contraire au texte de Sextus; 15 mais j'ai plus de penchant à suivre Eusebe, qui fait, comme on l'a vû, Erasistrate un peu moins ancien.

On attribue enfin à Erasistrate d'avoir guéri un Roi *Antiochus*, & d'avoir reçû pour cela *cent talens*, c'est à dire, *deux cens quarante mille livres*, monoye de France, de *Ptolomée*, fils de ce Roi. C'est Pline, qui en parle de cette maniere. Mais je ne sai quel Roi Antiochus a eu un fils de ce nom. Dans un autre endroit Pline dit la même chose d'un autre Médecin, qu'il appelle CLEOMBROTUS, ou *Theombrotus*, & qu'il dit avoir été de l'Isle de *Ceos*, qui étoit la patrie d'Erasistrate; ce qui donne lieu de croire, ou 16 que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces deux Médecins a été mis dans l'un de ces deux endroits par équivoque, l'histoire étant la même au nom du Médecin près. On a vû dans le commencement de ce chapitre que *Cleombrotus*, étoit le nom d'un oncle d'Erasistrate; ce qui pourroit faire soupçonner que quelques-uns avoient attribué cette avanture à l'oncle, & d'autres au neveu. 17 Le P. Hardoüin dit que le Roi Antiochus, dont il s'agit en cet endroit, étoit Antiochus *Soter*, fils de Seleucus Nicator, dont on a parlé ci-devant; mais aucun Historien n'a remarqué que cet Antiochus, eût un fils nommé Ptolomée. S'il s'agit ici d'Erasistrate, ne pourroit-on point dire que ce fût Ptolomée Philadelphe qui lui fit ce present, pour avoir guéri Antiochus surnommé *le Dieu*, qui avoit épousé Bérénice fille de Ptolomée? En ce cas, il ne faudroit que changer le mot de *fils*, qui peut avoir été mis par équivoque, en celui de *beaupere*.

Au reste en quelque temps qu'ait vécu Erasistrate, ce que l'on a dit de lui qu'il avoit été appellé par divers Rois, soit vrai ou non, fait voir en quelle estime il a été anciennement. L'on a prétendu qu'il alloit de pair avec Hippocrate; & il est appellé par 18 Macrobe *le plus noble*, ou *le plus fameux de tous les anciens Médecins*. Nous allons voir sur quoi pouvoit être fondée cette grande réputation.

14 *Part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 4.
15 *Voyez ci-après, chap.* 4. & 6.
16 *Vid. Tiraquell. de Nobilitate, cap.* 31. & *Harduinum in lib.* 7. *Plin. cap.* 37.
17 *Vide eundem in Plin. lib.* 29. *cap.* 1.
18 *Saturnal. lib. ultim. cap.* 15.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE III.

Anatomie d'Erasistrate.

CE fut premierement par l'*Anatomie*, que ce Médecin put se faire considerer. Galien, qui parle contre lui en diverses occasions, ne laisse pas de rendre témoignage, 1 *qu'Erasistrate avoit beaucoup contribué au rétablissement de l'Anatomie, laquelle*, à ce que dit cet Auteur, *avoit été auparavant comme perdue pendant un certain temps.* Mais il est difficile de savoir de quel temps il veut parler ; pour mieux entendre ce qu'il veut dire, il est nécessaire de rapporter le passage tout entier. *Ceux*, dit-il, *qui n'ont point de honte de parler contre ce qui est évident, sont cause de la longueur de cette dispute.* (que nous avons eüe contre Chrysippe le Stoicien, qui établit le siege de l'ame, & l'origine des nerfs dans le cœur.) *On ne doit s'en prendre ni à Hippocrate, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus, lesquels, après les Anciens, ont rétabli la science de l'Anatomie, qui avoit été négligée 2 dans le temps d'entre-deux, &c.*

Il semble d'abord que Galien veuille marquer le temps qui s'est écoulé entre Esculape, ou ses premiers descendans, & Hippocrate ; qui est ce temps inconu, pendant lequel on n'a presque sû ce qu'étoit devenue la Médecine, comme on l'a remarqué ci-devant ; mais on verra par ce qu'il dit ailleurs que ce n'a pas été là sa pensée. Pour sauver la contradiction, qui se rencontreroit entre le passage que l'on vient de lire, & quelques autres de ce même Auteur, il faut nécessairement mettre un point après Hippocrate, & recommencer une autre période, de cette maniere. *On ne doit point s'en prendre à Hippocrate. On ne doit point non plus en accuser Erasistrate, ni Eudeme, ni Hérophile, ni Marinus, qui ont, après les Anciens, rétabli la science de l'Anatomie, qui avoit été négligée dans le temps d'entre-deux* ; ou bien on peut tourner la phrase de Galien, d'une autre façon, & traduire ainsi. *On ne doit s'en prendre, ni à Hippocrate, ni à ceux qui ont rétabli l'Anatomie qui avoit été négligée dans l'intervalle qu'il y a eu entr'eux & lui, tels que sont Erasistrate, Eudeme, Hérophile*, &c. Selon cette explication, qui renferme le véritable sens de Galien, Hippocrate ne se trouvera pas au rang des restaurateurs de l'Anatomie ; ce qui ne s'accorderoit pas „ avec ce que le même Auteur dit en un autre endroit ; 3 que les anciens Mé- „ decins, & même les Philosophes, s'étoient beaucoup attachez à l'Anatomie ; „ & qu'en ce temps-là les peres exerçoient leurs enfans, non seulement par „ la lecture & par l'écriture, mais encore par les dissections qu'il leur faisoient „ faire ; en sorte qu'ayant appris cela de jeunesse, il étoit impossible qu'ils l'ou- „ bliassent. Mais, *ajoûte-t-il*, il n'en fut pas de même dans la suite, dès que „ la Médecine fut sortie de la famille des Asclépiades, & dès que les Méde- „ cins eurent commencé à enseigner leur art à des étrangers, particulierement „ à des hommes avancez en âge, pour qui ils avoient de l'estime, & qu'ils „ conside-

1 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib.* 8. *cap.* 1.
2 ἐν τῷ μεταξὺ χρόνῳ.
3 *De administr. anatom. lib.* 2. *cap.* 1.

,, consideroient à cause de leur vertu. Ces personnages là n'étant pas assez jeunes pour travailler eux mêmes à l'Anatomie avec succès, ou pour s'instruire des parties du corps par la vüe, en mettant la main à l'œuvre, ils ne purent l'apprendre que fort imparfaitement. De là vint que par succession de temps, les instructions nécessaires sur cette partie de la Médecine 4 ayant souvent passé d'une main à l'autre, l'Anatomie alla toujours en empirant.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Galien, comme on voit, suppose que l'Anatomie a été dans sa fleur tant que la Médecine a été renfermée dans la famille des Asclépiades; & il fixe, en termes exprès, le commencement du déclin de cette science, je veux dire de l'Anatomie, au temps que la Médecine a commencé de sortir de cette famille. Or on n'apprend pas que la Médecine en soit sortie, si ce n'est lors que les Philosophes ont commencé à s'introduire dans cet art, ou seulement lors qu'Hippocrate a commencé à faire des disciples, comme Galien lui-même le remarque ailleurs. Cela étant, on croira difficilement à l'égard des premiers, c'est à dire des Philosophes, qu'ils ayent été la cause du déchet de l'Anatomie, eux qui avoient interêt de l'amener à son plus haut période, quand même ils n'auroient pas eu en vüe la Médecine. Galien lui-même n'étoit pas dans cette pensée, puis qu'il joint les Philosophes aux Médecins, lors qu'il parle du temps auquel l'Anatomie étoit, selon lui, à sa perfection; entendant sans doute par ces Philosophes, Démocrite & les autres qui ont précedé Hippocrate. Il ne reste donc que le temps, qui a suivi la mort de ce dernier.

Mais c'est ici où est la plus grande difficulté, car si Hippocrate a été aussi grand Anatomiste, que Galien le suppose, qui est ce, je vous prie, qui pourroit croire que ce qu'il savoit à cet égard, se soit si tôt perdu, ou ait échappé à la mémoire des hommes, en sorte que *Dioclès*, Praxagore, & tous les autres Médecins de leur temps, eussent si peu profité de ses lumieres ou de sa tradition, que Galien ait pû avec justice les appeller, comme il fait, 5 *des Anatomistes grossiers*? Il faudroit pour cela qu'il se fut écoulé beaucoup de temps, entre Hippocrate & les Médecins que l'on vient de nommer. C'est ce que Galien voudroit insinuer quand il dit *que les conoissances Anatomiques avoient passé plusieurs fois d'une main à l'autre*, pendant cet intervalle. Mais où trouver toutes ces successions, ou ce grand nombre de générations, puis que tous les Auteurs conviennent, que Dioclès a suivi Hippocrate de fort près, en sorte qu'il a dû être contemporain de Platon, comme on l'a remarqué ci-dessus? Cela étant, s'il n'a pas vû Hippocrate, il a du moins pû voir ses fils, ou son Gendre, lesquels on doit présumer avoir aussi bien hérité du savoir de leur pere, par rapport à l'Anatomie, qu'ils ont passé pour ses dignes successeurs, à l'égard du reste de la Médecine. Et pour ce qui concerne Praxagore, qui est venu presque en même temps que Dioclès, quand il n'auroit pas pû s'instruire par le même canal, c'est à dire, par la tradition d'Hippocrate & de ses disciples, n'étoit il pas lui-même, de l'aveu propre de Galien, des descendans d'Esculape, & de cette famille où l'on naissoit Anatomiste; de sorte qu'à cet égard Hippocrate ne devoit point avoir d'avantage par dessus lui? Galien ne se seroit pas embarassé là dedans, s'il n'avoit été prévenu mal à propos en faveur des Asclépiades, comme il est aisé de le voir, & comme on l'a déja remarqué 6 ci-devant, en parlant de ces anciens Médecins.

4 πολλαῖς διαδοχαῖς.
5 *De dissect. vulvæ, cap.* 9.
6 *Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 2.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Il est certain qu'Erasistrate a été le premier, conjointement avec *Hérophile*, duquel on parlera bien-tôt, qui ait poussé l'Anatomie un peu loin; mais Galien qui regardoit le premier comme le rival d'Hippocrate, n'avoit garde d'en convenir, se déclarant, comme il fait par tout, pour ce dernier.

C'est encore une chose sure qu'avant Erasistrate & Hérophile, on n'avoit pas osé anatomiser des *corps humains*; & que du temps d'Aristote, qui a précedé de fort peu ces deux Médecins, on n'avoit encore dissequé que des bêtes, comme on l'a observé [7] ci-dessus. Il est vrai qu'en Egypte l'on avoit acoûtumé dès long-temps auparavant d'embaumer les corps morts, ce qui ne pouvoit se faire sans les ouvrir; aussi Galien avoüe-t-il que cette coûtume pouvoit avoir fourni aux Médecins de ce païs là une occasion favorable de s'instruire. Mais comme il n'y a pas d'apparence que ceux qui travailloient à ces embaumements osassent satisfaire entierement leur curiosité, ni foüiller aussi avant qu'il auroit été nécessaire dans les corps humains, que l'on regardoit comme quelque chose de sacré; l'Anatomie ne put pas s'être beaucoup avancée, pendant que l'on n'avoit pas d'autres moyens que celui-là. Il falloit nécessairement avoir des cadavres, sur lesquels on pût tout entreprendre.

C'est apparemment ce qu'on obtint de l'inclination qu'eurent les Princes de ce temps-là pour l'avancement des sciences & des beaux arts. *Alexandre le grand* avoit commencé le premier à favoriser ceux qui s'attachoient à l'Histoire Naturelle, en obligeant Aristote à travailler à celle des Animaux & de leurs parties. Et sans doute *Ptolomée Soter*, ou Ptolomée fils de Lagus, succeda aussi bien à Alexandre à l'égard de cette même inclination qu'à l'égard de la portion de son Empire qui lui échut en partage. Cela est d'autant plus probable qu'il paroît que Ptolomée étoit savant, ayant écrit lui-même l'histoire d'Alexandre, comme on l'apprend d'Arrien. *Ptolomée Philadelphe* fils du précedent n'eut pas moins d'empressement à favoriser les lettres & les arts, ayant attiré dans sa Capitale les plus grands hommes de son temps, & ayant ramassé, avec une dépense extraordinaire, des livres de tous les endroits du monde; pour en composer une grande Bibliotheque, [8] qui fut encore augmentée par ses Successeurs.

Il est vraisemblable que ce furent ces deux Rois, qui passant par dessus le scrupule que l'on s'étoit fait jusqu'à lors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiser, n'accordérent pas seulement aux Médecins les corps des criminels qu'on avoit suppliciez; mais, s'il en faut croire le témoignage de quelques Auteurs, leur remirent encore entre les mains plusieurs de ces malheureux pour les dissequer tout vifs, dans la pensée que l'on découvriroit par ce moyen des choses que l'on ne pouvoit voir autrement; *Hérophile & Erasistrate*, dit Celse, *ont dissequé vifs des criminels condannez à la mort, que les Rois tiroient des prisons pour les leur remettre*. On aura encore occasion de toucher cette derniere circonstance, quand il s'agira d'Hérophile.

Sous lequel de ces deux Princes qu'ait vécu Erasistrate, il y a de l'apparence que profitant d'une conjoncture si favorable, il fit dans l'Anatomie ces découvertes qui lui acquirent tant de réputation. Mais comme ses écrits ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait presque sur ce sujet que ce qu'on en

7 *Part. 1. liv. 4. chap. 4.*

8 *Voyez ci-dessus, part 1. liv. 3. chap. 30. & ci-après, part. 2. liv. 1. chap. 8.*

en apprend de Galien, qui ne cite ordinairement Erasistrate que pour le réfuter. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

La principale des découvertes de ce dernier, qui n'a cependant pas été faite sur des corps humains, mais qui ne lui a pas fait pour cela moins d'honneur, c'est celle de 9 *certains vaisseaux blancs qu'il trouvoit dans le mésentere des chevreaux qui tettent, & qu'il croyoit être des arteres.* Il ajoûtoit, *que ces vaisseaux paroissoient premierement pleins d'air, & en suite de chyle.*

D'ailleurs Erasistrate & Herophile ont été les premiers qui ont conu les veritables ou les principaux usages du *Cerveau* & des *Nerfs*, ou du moins ceux que tous les Anatomistes ont assigné depuis à ces parties. Rufus Ephésien dit qu'Erasistrate reconoissoit de deux sortes de *nerfs*; les uns qui servent au *sentiment*, & les autres au *mouvement*. Il ajoûtoit, dit cet Auteur que les premiers sont *creux*, & qu'ils tirent leur origine *des membranes du cerveau*, au lieu que les autres sortent *du cerveau même* & *du cervelet*. Mais 10 Galien nous apprend qu'Erasistrate, ayant mieux examiné la chose, avoit enfin reconu dans sa vieillesse, *que tous les nerfs viennent également du cerveau.* C'est ce qu'on recueuille d'un passage de cet ancien Anatomiste que Galien rapporte, & que nous traduirons tout entier, pour faire voir l'idée que le premier avoit du *Cerveau*, du *cervelet*, des *Nerfs*, & de tout ce qui dépend de ces parties. Nous examinions, dit „ Erasistrate, quelle étoit la nature du *cerveau d'un homme*, & nous le trou„ vions partagé en deux parties, comme dans tous les autres animaux. Il avoit „ un ventricule, ou une cavité, d'une forme longue; 11 Ces ventricules „ avoient communication l'un avec l'autre, ou se rendoient tous en un, par „ une ouverture commune, selon la contiguité de leurs parties, tendans en „ suite vers le cervelet, où il y avoit aussi une petite cavité. Mais chaque par„ tie étoit séparée & renfermée par des membranes; & le cervelet en parti„ culier se renfermoit par lui-même, aussi bien que le cerveau, qui ressem„ bloient par ses contours & par ses divers replis au boyau jejunum. Le cer„ velet étoit pareillement replié & contourné de diverses manieres; en sorte „ qu'il étoit aisé de conoître en voyant cela, que si, dans les jambes des bê„ tes qui courent le plus vîte, comme sont le cerf, le lievre, & quelques „ autres, l'on remarque des tendons & des muscles bien disposez pour cet „ effet, dans l'homme, qui a l'entendement de plus que les autres animaux, „ cette grande varieté & multiplicité des replis du cerveau a aussi été faite „ pour une fin particuliere, (*qui a sans doute du rapport à cet avantage de l'hom„ me.*) De plus nous observions, *continue Erasistrate*, toutes les apophyses ou „ productions des nerfs qui sortoient du cerveau; de maniere, pour le dire en „ un mot, que le cerveau est visiblement le principe de tout ce qui se fait „ dans le corps. Car le sentiment de l'Odorat vient de ce que les marines sont „ percées, pour avoir communication avec les nerfs; l'Oüie se fait aussi par „ une semblable communication des nerfs avec les oreilles; la langue & „ les yeux reçoivent de même des productions des nerfs du cerveau.

 On

9 *Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis, cap. 5. & Administrat. Anatom. lib. 7. cap. ultimo.*

10 *De Hippocr. & Platon. decret. lib. 7. cap. 3.*

11 Il manque apparemment ici quelque chose dans le texte, ou il y a une faute.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

On void ici, par la propre déclaration d'Erasistrate, qu'il avoit dissequé des hommes, ce qui confirme ce l'on a dit ci-devant sur le témoignage de divers Auteurs. 12 Erasistrate avoit aussi décrit fort exactement, au jugement de Galien, les *membranes* qui se trouvent vers les orifices du cœur, & il soûtenoit avec Aristote que les *veines* & les *arteres* tirent leur origine de ce viscere. *Il y a*, disoit-il, *de certaines membranes inserées aux orifices des vaisseaux du cœur, du ministere desquelles le cœur se sert, soit pour la réception, soit pour l expulsion des matieres qui y entrent ou qui en sortent.* Quelques-uns, *interrompt ici Galien*, ont osé nier qu'il y eut de semblables membranes, & les ont regardées comme une fiction d'Erasistrate, ou comme une chose inventée pour appuyer son systeme; mais elles sont si bien conues des Anatomistes, qu'il faut être bien novice pour ignorer ce que c'est. Il y a, *poursuit Galien*, trois de ces membranes à l'orifice de la *veine Cave*, qui ressemblent aux pointes des fers de fleches ou de dards, d'où vient que quelques-uns des disciples d'Erasistrate les ont appellées *Triglochines*, c'est à dire, *membranes à trois pointes*. Il y en a aussi à l'orifice de *l'artere veineuse*, (j'appelle ainsi celle qui du ventricule gauche se disperse dans le poumon) de semblables pour la forme, mais le nom n'en est pas le même, car cet orifice n'a que deux de ces membranes. Les autres deux orifices (celui de la *veine artérieuse* & celui de *la grande artere*) en ont aussi chacun trois qui ont la figure de la lettre *Sigma* (qui avoit la figure de nôtre C.) Galien cessant „ ici de parler introduit derechef Erasistrate disant, que ces deux derniers ori- „ fices sont chacun également disposez pour porter hors du cœur; que par le „ premier il sort du sang pour aller au poumon, & par le second de 13 l'es- „ prit pour être répandu dans tout le corps. (*Il manque ici quelque chose au* „ *texte Grec.*) Il arrive de cette maniere, *continue Erasistrate*, que ces mem- „ branes rendent alternativement au Cœur des offices opposez. Celles qui sont „ attachées aux vaisseaux qui introduisent les matieres regardent du dehors au „ dedans, afin qu'elles se puissent baisser étant poussées par l'impétuosité des „ matieres qui abordent, & que se couchant jusques dans les cavités du cœur, „ elles en ouvrent l'entrée, pour l'introduction des matieres qui y sont atti- „ rées; car il ne faut pas croire que ces matieres y entrent d'elles mêmes com- „ me dans un receptacle inanimé, mais le cœur, par sa diastole (*ou lors qu'il* „ *se dilate*) les attire, comme les soufflets des forgerons attirent l'air, & c'est „ de la maniere que le cœur se remplit. Les membranes des vaisseaux qui „ servent à mettre dehors les matieres sont tournées tout au rebours, c'est à „ dire, qu'elles regardent du dedans au dehors, en sorte qu'étant aisément cou- „ chées ou renversées par les matieres qui sortent, elles ouvrent les orifices „ dans le temps que le cœur fournit ou pousse ces matieres; au lieu qu'autre- „ ment elles ferment exactement les mêmes orifices, & ne laissent rien re- „ tourner en arriere de ce qui est une fois sorti; que même que les membra- „ nes des vaisseaux qui servent à introduire les matieres ferment les orifices de „ ces vaisseaux, lors de la systole du cœur (*ou lors qu'il se resserre*) ne laissant „ rien sortir derechef de ce qui y a été une fois attiré.

Il seroit à souhaiter que Galien nous eût laissé plusieurs fragmens de la nature de ces deux. Au reste ce qu'il dit que quelques-uns croyoient *que les membranes*

---

12 *De Hippocr. & Platon. decret. lib.* 1. *cap.* 10. *& lib.* 6. *cap.* 6.

13 On trouvera un peu plus bas l'explication de ce que dit ici Erasistrate.

branes du cœur étoient une fiction d'Erasistrate; est encore une preuve convaincante que le livre 14 du cœur, attribué à Hippocrate n'est nullement de lui, puis qu'il y est fait mention de ces mêmes membranes. Si ce livre eût été de celui dont il porte le nom, Galien nauroit pas manqué de le remarquer pour faire honneur à l'Auteur; & pour fermer la bouche à ceux qui vouloient que les membranes dont il s'agit fussent une invention d'Erasistrate; il n'y avoit qu'à faire voir à ces gens là ce qu'Hippocrate avoit écrit auparavant là-dessus.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Mais il est surprenant que le même Erasistrate, qui avoit si bien examiné le cœur, & dissequé tant d'animaux vifs, embrassât, à l'égard des *arteres*, un sentiment que tous les autres Anatomistes ont regardé comme absurde. Il assuroit, après Praxagore, duquel on a parlé dans le livre précedent, 15 *que, dans l'état naturel les arteres ne contiennent point de sang, & qu'elles ne sont remplies que d'esprit ou d'air, non plus que le ventricule gauche du cœur.* Il étoit aisé de le convaincre par la vüe; mais il avoit recours à ce subterfuge: 16 *D'abord*, disoit-il, *que l'on ouvre le ventricule gauche du cœur, l'esprit s'évapore sans qu'on le voye, & ce ventricule se remplit à l'instant de sang*; il disoit la même chose des arteres.

Ce qui l'avoit engagé dans ce sentiment, touchant l'usage des arteres, c'est, dit Galien, *parce qu'il ne comprenoit pas pourquoi il y auroit eu de deux sortes de vaisseaux destinez à porter la même liqueur*, c'est à dire, pourquoi *les veines* & *les arteres* auroient également contenu & charrié du sang. S'il avoit eu conoissance du mystere de la *circulation*, que 17 quelques Savans voyent clairement dans Hippocrate, il n'auroit pas été si embarrassé sur cet article. Il auroit veritablement pû y venir, par la conoissance qu'il avoit des *membranes* ou des *valvules* du cœur, s'il ne s'étoit pas trompé à l'égard d'une de ces valvules, comme on l'a vû ci-dessus. Ce que l'on va dire, éclaircira plus particulierement le sentiment de cet ancien Anatomiste, & instruira en même temps de ce qu'il pensoit sur les *causes des maladies*.

18 Erasistrate assuroit, *que* la grande veine *est le reservoir du sang, &* la grande artere *celui de l'esprit.* Il ajoûtoit, *que ces reservoirs se divisant en divers ramaux deviennent plus petits, mais que le nombre en devient plus grand; & que comme il n'y a point d'endroit, dans tout le corps, où l'un de ces ramaux se termine, qu'il ne trouve encore un plus petit ramau, qui reçoit ce que le plus gros apporte; il arrive qu'avant que tous ces ramaux soient parvenus à la superficie du corps, ils se divisent en des extrémitez* 19 *si menues & si déliées, que le sang qu'ils contiennent ne peut plus en sortir, à cause de leur petitesse.* De cette maniere, poursuit nôtre Anatomiste, *encore que les bouches des arteres & des veines soient fort voisines, le sang ne laisse pas de se tenir dans ses bornes particulieres, sans entrer dans les vaisseaux de l'esprit, & jusques là le corps de l'animal demeure dans son état naturel. Mais lors que quelque cause violente vient troubler cette économie, le sang* 19 *se jette dans les arteres, & c'est là la source des maladies. Entre les causes dont nous*

14 *Voyez Part. 1. liv. 3. article 2.*

15 *Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis?*

16 *Ibidem, & de Hippocrat. & Platon. decret. lib. 1. chap. 6. & de vena sect. adv. Erasistratum, chap. 3.*

17 *Voyez Part. 1. liv. 3. article 3.*

18 *Galen. de vena sect. advers. Erasistratum.*

19 *Erasistrate se servoit du mot* παρέμπτωσις, *chûte d'un lieu à un autre*, pour exprimer ce *passage* ou cette *transfusion* du sang des veines dans les arteres.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

nous venons de parler la trop grande abondance du sang est la principale; car par là les tuniques des veines se dilatent plus qu'à l'ordinaire; & leurs extrémitez qui étoient auparavant fermées, s'ouvrent; d'où s'ensuit la transfusion du sang des veines dans les arteres. Et ce sang par son irruption s'opposant au cours & au mouvement de l'esprit qui vient du cœur, si l'opposition de ces deux matieres est directe, ou si le sang s'arrête auprès d'une partie principale, c'est ce qui cause la fievre; mais s'il arrive quel esprit le repousse en arriere, en sorte qu'il ne passe pas l'extremité de l'artere, il se fait seulement inflammation dans la partie. Quant à l'inflammation & à la fievre qui arrivent dans les playes, elles sont aussi causées par la subite évacuation des esprits qui suit l'incision de l'artere, & qui oblige de même le sang à venir incessamment tenir la place de ces esprits, 20 *de peur qu'il n'y ait du vuide.*

Erasistrate se servoit de cette comparaison, pour appuyer son systeme; 21 *Comme la mer,* disoit-il, *qui se tient calme tant qu'elle n'est pas agitée par les vents, s'enfle d'une maniere extraordinaire, & s'éleve par dessus ses bords, lors que les vents soufflent; de même le sang s'émouvant dans le corps, sort de ses canaux ordinaires, pour entrer dans les reservoirs de l'esprit, où il s'échauffe, & met en suite tout le corps en feu.*

Voila l'idée qu'avoit Erasistrate des causes des maladies en géneral, qui semble bien differente de celle que lui fait avoir 22 un autre Auteur, qui assure que ce Médecin ne recherchoit pas les causes des maladies dans *les humeurs* ou dans *les esprits*, mais seulement dans *les parties solides*; au lieu qu'Hippocrate regardoit ces trois substances, comme les causes & le sujet de la santé & des maladies. Je pense que cet Auteur veut dire seulement qu'Erasistrate n'admettoit pas les differentes humeurs dont parle Hippocrate, ou du moins qu'il n'en faisoit pas grand cas, & n'en tiroit pas les causes dont il s'agit. C'est ce que Galien confirme; mais il prétend qu'encore qu'Erasistrate négligeât les humeurs, il avoit neanmoins été contraint d'en parler en diverses occasions; comme lors qu'il disoit, 23 *que la paralysie vient de ce que l'humeur, qui sert à nourrir les nerfs, y est arrêtée pour être trop gluante*; & lors qu'il avoit parlé de la *bile* & des *urines noires*.

Il soutenoit, à l'égard de la 24 *Respiration*, qu'elle ne sert aux animaux que *pour remplir d'air les arteres*; ce qui est une suite de sa premiere hypothese, & il croyoit que la chose se fait de cette maniere; 25 *Le thorax, ou la poitrine, se dilatant, le poumon se dilate aussi, & se remplit en même temps d'air. Cet air passe jusqu'aux extrémitez de l'âpre artere, & de ces extremitez dans celles des* 26 *arteres unies du poumon; d'où le cœur l'attire en se dilatant, pour le porter en suite dans toutes les parties du corps, par la grande artere.* Lors qu'on lui objectoit que le cœur ne laisse pas de se mouvoir comme à l'ordinaire, pendant le temps qu'on retient son haleine, il répondoit que le cœur tire, en cette rencontre, de l'air de la grande artere. On repliquoit à cela que les membranes, qui sont attachées à l'orifice de cette artere, ne permettent pas qu'il en revienne quoi que ce soit dans

20 *Voyez le chapitre suivant.*
21 *Galen. Histor. Philosoph. Plutarch. Cels.*
22 *Galen. attribut. liber, cui titulus Introductio, chap. 9.*
23 *Galen. de atrâ bile.*
24 *De usu respirat. chap. 1.*
25 *Ibidem, & de locis affect.*
26 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 4. chap. 4.*

dans le cœur; mais il se tiroit d'affaire, en disant qu'encore que la chose aille de cette maniere dans l'état naturel, il ne s'ensuit pas que cela doive continuer pendant les momens que l'on retient son haleine, qui est un état violent, & qui par cette raison ne peut durer que très peu de temps. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

Erasistrate avoit encore un sentiment assez particulier, sur la maniere dont les alimens se préparent dans l'estomac. 27 Il croyoit que l'estomac, ou le ventricule, se retire & se resserre pour embrasser de plus près les viandes, & pour les *broyer*; ce broyement tenant lieu, selon lui, de la *coction* dont parle Hippocrate. Et à l'égard du *chyle*, c'est à dire, *du suc des alimens* qui se tire dans l'estomac, il disoit 28 que ce suc ayant passé de l'estomac dans le foye, il vient se rendre en un certain lieu, où les rameaux de la veine cave, & les extremitez des vaisseaux qui dépendent du reservoir de la bile, aboutissent également; en sorte que les parties du chyle s'insinuent dans les orifices de ces deux sortes de vaisseaux, selon que ces orifices sont disposez pour les recevoir; c'est à dire, que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle passe dans les canaux dépendans du reservoir de la bile; & ce qu'il y a de sang pur passe dans les orifices des rameaux de la veine cave, & se sépare d'avec la bile, en prenant un autre chemin. Galien fait encore dire 29 ailleurs à Erasistrate, *que les veines se divisent dans le foye, pour la séparation de la bile.*

Au reste il faut remarquer 30 qu'Erasistrate, ni ses Successeurs ne se picquoient point de rendre raison des causes de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plûtôt aux Philosophes qu'aux Médecins. Quoi qu'ils crussent, par exemple, que l'estomac se resserre, comme on l'a dit, pour embrasser la nourriture, ils se mettoient fort peu en peine d'expliquer par le menu les causes particulieres & la maniere de ce resserrement. Ils ne faisoient point non plus difficulté de dire qu'ils étoient incertains si la bile se produit dans le corps, ou si elle est déja contenue dans les viandes que l'on prend.

Une autre preuve de l'ingénuité d'Erasistrate, c'est ce que l'on rapporte d'ailleurs, 31 qu'il avoüoit franchement au sujet de cette espece de *faim* qu'on ne peut rassasier, & qu'il appelle *Boulimie*, (mot qui ne se trouve pas dans Hippocrate, mais dont tous les Médecins Grecs se sont servis depuis) *qu'il ne savoit point pourquoi cette maladie arrive plûtôt pendant le grand froid, que pendant les chaleurs*; quoi qu'il jugeât que *la faim* en géneral vient, lors qu'il reste du vuide dans l'estomac & dans les intestins; & que la longue ou facile abstinence vient au contraire de ce que l'estomac s'est fortement resserré ou rétrêci. C'est par cette raison, ajoûtoit-il, que ceux qui jeunent volontairement, ont faim au commencement, mais non pas après avoir jeuné quelque temps. Il apportoit, pour appuyer son opinion, 32 l'exemple des Scythes, qui, lors qu'ils étoient obligez de jeuner, se serroient le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrécir.

Erasistrate reconoissoit que l'urine se sépare dans les reins; mais il ne con-

27 *Cels. præfat.*
28 *Galen. de facultat. natur. lib.* 2. *chap.* 9.
29 *De usu Part. lib.* 4. *chap.* 13.
30 *Galen de facult. natur. lib.* 2. *chap.* 9. & *de atrâ bile*, *chap.* 5.
31 *Aul. Gell. lib.* 16. *chap.* 3.
32 *Gal. de natural. facult. lib.* 1. *cap. ultimo.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

venoit pas avec Hippocrate, que cela se fît *par attraction*, rejettant entierement cette sorte d'attraction, quoi qu'il ne s'explicât pas d'ailleurs sur la maniere dont cette séparation se fait. Quelques-uns de ses premiers Sectateurs coyoient, comme le témoigne Galien, que les parties qui sont au dessus des reins ne reçoivent que du sang pur; que celui qui est aqueux, ou chargé de sérositez, étant le plus pesant, tend vers le bas par son propre poids; & qu'après que ce sang a été déchargé de ce qu'il a d'aqueux & d'inutile, il est envoyé aux parties qui sont au dessous des reins, pour nourrir ces parties.

Il faut enfin remarquer qu'Erasistrate avoit redressé Platon, touchant l'usage de la *trachée artere*, par laquelle celui-ci croyoit que se porte la boisson, pour arroser le poumon; 33 sentiment qui étoit commun à ce Philosophe avec Philistion, Hippocrate & la pluspart des Médecins de ces temps-là.

CHAPITRE IV.

Pratique d'Erasistrate.

POur commencer par la *Saignée*, Galien prétend qu'Erasistrate l'avoit entierement bannie de la Médecine, comme avoit fait Chrysippe précepteur de ce dernier. Il se sert pour le prouver du témoignage de l'un des principaux disciples d'Erasistrate, nommé 1 *Straton*, qui le loüoit *d'avoir traité, sans saigner, toutes les maladies dans lesquelles les Anciens saignoient.* Galien prouve encore qu'Erasistrate n'avoit point saigné, parce que dans tous ses ouvrages il n'avoit fait mention de la saignée, qu'en un seul endroit, à propos du *vomissemont de sang*, & qu'il n'en avoit même parlé que pour montrer qu'elle étoit inutile dans cette maladie. A la verité Erasistrate n'avoit pas fait de livre exprès contre ce remede, selon la remarque de Galien, & l'on ne trouvoit rien de positif là-dessus dans ses écrits; mais il semble que l'on pouvoit certainement conclurre qu'il ne saignoit jamais, de ce qu'il n'avoit pas saigné dans des occasions où la saignée paroît à presque tous les autres Médecins d'une nécessité indispensable. On vient de voir qu'il désaprouvoit la saignée dans le *vomissement de sang*. Il constoit encore par d'autres observations, tirées des propres écrits d'Erasistrate, qu'il n'avoit point saigné un nommé Criton, qui étoit mort d'une *esquinancie*, & une jeune fille de Chio, *à qui le sang regorgeoit sur le poumon, pour n'avoir pas ses mois*, & qui en étoit aussi morte. L'un des remedes par lesquels Erasistrate suppléoit aux saignées, dans *les pertes de sang*, c'étoit les ligatures des extremitez, comme des bras, & des jambes. Le reste se tiroit principalement de la diete.

Quoi qu'il n'y eût pas, ce semble, lieu de douter, après ce que l'on vient de dire, qu'Erasistrate ne fut contre la saignée en géneral, 2 ses Sectateurs, qui vivoient du temps de Galien, soûtenoient néanmoins que leur Maitre n'avoit pas absolument condanné ce remede, & qu'il s'en servoit quelquefois, quoi que

33 *Voyez Aulu-Gelle, Plutarque, & Macrobe, & ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 3. & liv. 4. chap. 3.*

1 *De venæ sect. adv. Erasistr. chap. 2.*

2 *De vena sect. advers. Erasistrateos.*

que plus rarement que les autres Médecins. Il y a de l'apparence que ces *Erasistratéens*, c'est ainsi qu'on appelloit les Sectateurs d'Erasistrate, convaincus de la nécessité de la saignée, du moins en quelques occasions, faisoient leurs efforts pour prouver qu'Erasistrate ne l'avoit pas entierement rejettée; plûtôt afin de maintenir son crédit, que pour en être véritablement persuadez eux-mêmes. Cependant Cælius Aurelianus ne laisse pas d'être de leur côté, assurant *qu'Erasistrate a saigné dans les pertes de sang*, & ajoûtant *que ce ne sont que quelques-uns de ses Sectateurs, qui n'ont pas approuvé ce remede*, ce qui est positivement contraire à ce qu'a dit Galien.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

On ne peut pas savoir toutes les raisons, que Chrysippe ou Erasistrate avoient pour ne point saigner. Galien remarque seulement en deux mots, à l'égard du premier, qu'il croyoit, *que l'obligation où sont les malades, particulierement dans les cas d'inflammaeion & de fievre, de faire abstinence, ne permet pas qu'on leur tire du sang, de peur de les affoiblir trop.* Le même Auteur ajoûte, que les disciples d'Erasistrate ne convenoient pas même entr'eux des raisons, pour lesquelles la saignée est condannable. *Apœmantes*, continue cet Auteur, *& Straton en alleguent de très-foibles. Ce qu'ils disent se réduit à ceci, qu'il est fort difficile de reüssir dans la saignée, soit parce qu'on ne peut pas toûjours bien discerner la veine qu'on veut ouvrir, soit parce qu'on n'est pas sûr si l'on ne picquera point une artere pour une veine. Que quelques-uns sont morts de peur, ou en suite d'une défaillance, avant ou après la saignée. D'autres ajoûtent que l'on ne peut pas savoir au juste la quantité de sang qu'il est nécessaire de tirer; & que si l'on en tire moins qu'il ne faut, cela ne sert de rien; si l'on en tire plus, on court risque de tuer le malade. D'autres disent* 3 *que l'évacuation du sang, qui est dans les veines, est suivie de celle des esprits, qui passent en cette rencontre des arteres dans les veines. D'autres disent enfin que l'inflammation étant formée dans les arteres, par le sang qui s'est coagulé à leur entrée, il est inutile de saigner.*

4 Si Erasistrate n'approuvoit pas la saignée, il ne *purgeoit* pas non plus, si ce n'est très-rarement, quoi qu'il donnât des *lavemens* & même des *vomitifs*, comme faisoit Chrysippe. Mais il vouloit que les lavemens fussent doux; & 5 il blâmoit la quantité & l'acreté de ceux dont les Anciens s'étoient servis. On verra un peu plus bas, comme il usoit des vomitifs. Quant aux *purgatifs*, voici les raisons pour lesquelles il ne s'en servoit pas beaucoup, & ce qu'il pensoit touchant les effets qu'ils produisent. La *purgation*, selon lui, ne fait pas un different effet de la saignée, l'une & l'autre ne servent qu'à diminuer également la *plenitude*. Or il prétendoit, avec Chrysippe, que l'on a pour cela d'autres moyens plus sûrs, que l'on indiquera dans la suite de ce chapitre. Il ajoûtoit, *que les humeurs que les purgatifs font vuider n'ont pas été telles dans le corps qu'elles paroissent après qu'on les a rendues; mais que le médicament les a fait changer de nature, comme par une espece de corruption*; sentiment qui a été soutenu depuis par un grand nombre de Médecins, comme on le verra en son lieu.

6 Il faut de plus remarquer qu'Erasistrate ne croyoit point que les purgatifs

3 *Voyez le chap. précedent.*
4 *Galen. de medicam. purgant. facultat. lib. 2. & 3.*
5 *Cælius Aurelian. accetorum lib. 3. chap. 17.*
6 *Galen. de purgant. medicam. facult. chap. 1. 2. 3.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

gatifs agissent *par attraction*, comme le suppose Hippocrate. Il substituoit à cette prétendue attraction ce qu'il appelloit 7 *la suite naturelle de l'évacuation.* Voici ce que quelques-uns de ses disciples pensoient sur la question, *pourquoi certaines humeurs en particulier sont purgées par certains médicaments?* Ils disoient *que les humeurs les plus subtiles & les plus déliées sortent les premieres; que les plus grossieres sortent les dernieres. De cette maniere les médicaments les plus foibles font vuider seulement quelques eaux; ceux qui sont un peu plus forts font rendre de la bile; & ceux qui sont les plus vigoureux purgent la bile noire.* Mais Galien leur objectoit que cette explication n'étoit pas conforme au sentiment de leur maître, que l'on a rapporté ci-devant.

Le même Galien parle d'un médicament en forme solide, dans lequel il entroit du *Castoreum*, & dont Erasistrate se servoit pour purger, ou pour tenir le ventre libre, mais on ne sait pas quel purgatif il y mêloit; cette composition ne se trouvant point décrite, dans l'Auteur que l'on vient de citer. Si elle étoit purgative, comme le dit le même Auteur, il y a de l'apparence qu'Erasistrate l'employoit rarement.

Le principal remede qu'il substituoit aux saignées, & aux purgations c'étoit *le jeune*, ou *l'abstinence.* Lorsque ce remede, joint aux *lavements*, & aux *vomitifs*, ne suffisoit pas pour ôter *la plénitude*, qui est, selon lui, la cause la plus génerale de toutes les maladies, il avoit recours à l'*exercice.* On verra par ce qui suit comme il vouloit que l'on en usât à tous ces égards, mais il faut auparavant dire un mot sur cette cause des maladies, de laquelle on vient de parler.

On a vû dans le chapitre précedent qu'Erasistrate regardoit *la plénitude des veines*, comme la premiere cause des maladies, & qu'il prétendoit que cette plénitude est ordinairement suivie de la *transfusion du sang des veines dans les arteres*, & conséquemment de *la fiévre*, & de *l'inflammation.* Il reconoissoit d'ailleurs une autre espece de *plénitude particuliere*, qui est celle de la *partie malade.* 8 L'on en trouve un exemple dans l'histoire qu'il fait de la maladie de *Criton*, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Erasistrate donne à cette maladie, qui étoit une *Esquinancie*, le nom de *plénitude Synanchique*, c'est à dire, ajoûte-t-il, *inflammation des amygdales, & de la luette.* Il pouvoit de même appeller l'*Apoplexie*, *plénitude Apoplectique*, la *Pleurésie*, *plénitude Pleuritique*, ou *de la pleure*, &c. De cette maniere la *plénitude* étoit toûjours la cause, & le genre de la maladie. On verra encore, dans la suite, de quelle maniere Erasistrate s'expliquoit lui-même sur ce sujet.

Pour revenir à sa méthode de prévenir, & de traiter les maladies, par *l'abstinence, l'exercice*, &c. voici comme il se conduisoit à cet égard. 9 » Ceux, *dit-il*, » qui ont accoûtumé de prendre un grand exercice, en doivent un peu plus prendre qu'à l'ordinaire, lorsqu'ils se sentent de la plénitude, afin de prévenir par ce moyen une maladie. Après s'être exercez suffisamment, qu'ils se mettent dans un bain chaud, & qu'ils se fassent suer. Ensuite, s'ils se trouvent échauffez, qu'ils prennent pendant quelques jours le bain d'eau froide. Cela étant fait, qu'ils se tiennent en repos pendant un autre espace de temps, qu'ils ne prennent que très peu de nourriture, c'est à dire, qu'ils retranchent le diner, & qu'ils soupent lege-

---

7 τὴν πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίαν. Il semble qu'Erasistrate entendoit par là quelque chose d'approchant de *la crainte du vuide*, dont parle Aristote.

8 *Galen. de vena sect. advers. Erasistrateos, cap.* 3.

9 *Ibidem. cap.* 8.

„ gerement. Ils doivent même observer que les alimens qu'ils prendront, nourrissent peu, comme sont la plûpart des herbages, tant cuits que cruds, les citroüilles, les concombres, les melons, les figues, & les légumes, que l'on fera cuire avec des herbes; & que le pain n'ait aucun défaut. En se nourrissant de cette maniere ils se tiendront le ventre libre, & n'useront pas d'une nourriture trop forte; le contraire arriveroit s'ils se nourrissoient de chair, ou de poisson, ou de mets où il entrât de la farine, ou qui fussent faits avec de la farine; qui sont toutes nourritures, dont on doit s'abstenir en cette occasion, ou du moins en prendre très-peu. Il faut observer avec soin ce régime de vie, pour ôter sûrement la plénitude, qui cause les maladies. Quant à ceux qui ne sont pas accoûtumez à un grand exercice, ou à un travail penible, il ne leur tourne pas à conte de s'exercer beaucoup, quoi que l'exercice soit en lui-même un moyen très-propre pour évacuer sans danger ce qu'il y a de superflu dans nôtre corps. Pour ceux qui vomissent aisément, il leur est toûjours utile de vomir après avoir soupé, prenant garde qu'il ne s'écoule pas trop de temps entre le souper, & le vomitif qu'ils ont à prendre; en sorte qu'ils puissent vomir à peu près dans le temps que le chyle acheve de se distribuer, & que ce qui reste de la masse des alimens est encore dans l'estomac. Que le jour suivant ils se baignent, & qu'ils suent, & qu'après cela ils se remettent peu à peu à leur genre de vie ordinaire.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

„ Comme la plénitude, *dit Erasistrate un peu plus bas*, se rencontre en diverses parties, au foye, au ventre, &c. & qu'elle cause à quelques personnes des mouvemens épileptiques, à quelques autres des douleurs de jointures, &c. il faut regler differemment la cure de ces maladies. Il ne faut pas, par exemple, traiter de même ceux qui ont du penchant à l'Epilepsie, & ceux qui crachent du sang. Les premiers doivent être dans un continuel exercice, les derniers au contraire doivent éviter la fatigue, & le travail, de peur d'ouvrir davantage les vaisseaux qui sont déja ouverts. Les personnes sujettes à l'Epilepsie doivent, comme on l'a dit, travailler & fatiguer continuellement, manger & boire très-peu, se baigner rarement, & éviter toutes les choses de cette nature qui causent un changement trop grand, ou trop subit dans le corps. Au contraire ceux qui sont sujets à la Gravelle doivent prendre des alimens aisez à digerer, se baigner fréquemment, & boire souvent; de peur que leur urine devenant trop acre ne ronge les parties par où elle passe. Il est d'ailleurs nuisible à ces gens là de prendre beaucoup d'exercice. Ceux en qui il se fait ordinairement fluxion sur le foye, ou sur la rate, doivent aussi s'abstenir du trop grand exercice, & des bains froids, ils doivent plûtôt chercher à se guérir par l'abstinence du manger, & du boire, & par les bains chauds.

Ce sont les propres termes d'Erasistrate rapportez par Galien, qui font voir qu'il n'est pas absolument vrai qu'il blâmât l'*Exercice* en géneral, comme il semble qu'on pourroit l'inferer de ce que dit ailleurs le même Auteur, 10 *qu'Asclépiade, de qui l'on parlera dans la suite, condannoit ouvertement l'exercice; & qu'Erasistrate, quoi qu'il parût un peu plus retenu sur ce sujet, étoit au fond de son même sentiment.* Mais on pourroit dire, qu'Erasistrate n'approuvoit l'exercice que dans les cas de plénitude, ou comme un remede qui ne doit être pratiqué que par ceux qui se sentent trop pleins, & qu'il croyoit que ceux qui se portent bien peuvent s'en passer; en quoi il auroit été opposé à Hippocrate, comme en ce qui regarde la *saignée*, la *purgation*, & même l'*abstinence*, sur tous lesquels articles il ne convenoit point avec lui.

 L'on

10 *De sanitat. tuend. lib. 1. cap. 8.*

Continuation du siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

L'on a vû qu'Erasistrate ordonnoit à ses malades, ou à ceux qui avoient de la plénitude, de se nourrir de *citroüilles*, de *melons*, de *concombres*, & d'*herbages*. Il ne spécifie point à l'égard de ce dernier article quels herbages il entendoit. Il est remarqué 11 ailleurs que ce Médecin faisoit un grand cas de la *Chicorée*, dans les maladies des visceres du bas ventre, & particulierement dans celles du foye. Une preuve de l'estime qu'Erasistrate faisoit de cette plante, c'est qu'il décrit avec un grand soin la maniere de l'aprêter, qui consiste *à la faire boüillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elle soit cuite; à la jetter ensuite une seconde fois dans de l'eau boüillante* (pour lui ôter mieux son amertume) *& après l'avoir retirée, la conserver dans un pot avec de l'huile, & du sel, & enfin y ajoûter, quand on la veut servir, un filet de vinaigre qui ne soit pas trop fort.* Galien, qui rapporte ceci, remarque de plus qu'Erasistrate avoit si grand peur que l'on ne manquât à bien aprêter la chicorée, qu'il avertit même, *qu'il faut en lier plusieurs plantes ensemble, & les faire cuire de cette maniere qui est plus commode*, comme si les Cuisiniers, ajoûte Galien, ne savoient pas ce que c'est que de faire boüillir une botte de chicorée. Il semble qu'Erasistrate pouvoit se passer de marquer ces minuties; mais ceci a du rapport avec ce qu'on a dit dans le livre précedent, 12 que plusieurs Médecins de ces temps-là, entre lesquels on a conté celui-ci, s'étoient attachez à composer des livres, sur *la maniere d'aprêter les viandes*, ce qui ne surprendra pas beaucoup, si l'on considere que leur Médecine rouloit presque toute sur le *régime de vivre*.

Celle d'Erasistrate consistoit d'ailleurs en quelques remedes 13 extérieurs, comme sont *les fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions*, & autres de cette sorte. Du reste il se déclaroit particulierement pour les remedes, & pour les médicamens les plus simples. 14 Il se récrioit fort contre les *compositions Royales*, & contre les Antidotes que les Médecins de son temps appelloient 15 *les mains des Dieux*; & il ne pouvoit supporter que l'on mêlât ensemble *les mineraux*, *les plantes*, & *les animaux*, les choses *tirées de la mer*, & *celles que la terre produit*. Il vaudroit beaucoup mieux, disoit-il, s'en être tenu à la *ptisane*, à la *citroüille*, & à l'*hydrelæum*. Par la ptisane, ou par les boüillons d'orge, & par la citroüille, il vouloit marquer *la diete*, & par l'hydrelæum, c'est à dire, *de l'eau & de l'huile*, mêlez ensemble, il désignoit *les lavemens* dont on a parlé dans la pratique d'Hippocrate, ou les matieres dont on *s'oignoit*, & dont on *se fomentoit*, reduisant ainsi la Médecine à quelque chose de très-simple, comme on vient de le dire.

Erasistrate n'étoit pas moins ennemi des *raisonnemens superflus*, que des médicamens trop composez. On en a déja touché quelque chose ci-devant; mais il faut encore remarquer que la crainte qu'il avoit eüe que les erreurs, dans lesquelles il pourroit tomber en raisonnant sur les causes des maladies, n'influassent sur la pratique, & ne le trompassent également dans les cures qu'il entreprendroit, l'avoit obligé de prendre à cet égard de grandes précautions. 16 *Erasistrate & Hérophile*, dit

11 *Galen. de composit. pharmac. local. lib.* 8. *cap.* 8. & *de vena sect. advers. Erasistrateos*, *cap.* 4.

12 *Liv.* 4. *chap.* 5.

13 *Voyez Cælius Aurelianus.*

14 *Plutarch. Sympos. decad.* 4. *quæst.* 1.

15 Il y a apparence que ceci regarde Hérophile, celui-ci ayant donné ce nom aux médicamens comme on le verra au chap. 6. & ceci serviroit encore à prouver, qu'Erasistrate a vécu un peu après Hérophile, ou s'ils ont été contemporains, que le premier a voulu censurer celui-ci. *Voyez ci-devant*, *chap.* 2. *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

16 *Method. med. lib.* 3. *cap.* 3. *Voyez ci-après*, *liv.* 2. *chap.* 6.

dit Galien, *n'ont été qu'à demi Médecins Dogmatiques*, ou Raisonnans; *ils ne vouloient* Conti-
traiter par le raisonnement, ou par les rêmedes que le raisonnement suggere; *que les* nuation
seules maladies des parties organiques, ou instrumentelles. du Siecle

De la maniere que Galien parle de cette affaire, cela ne paroît pas avantageux xxxvij.
pour ces Médecins; aussi ne se proposoit il rien moins que de les loüer par cet en- & com-
droit. Il seroit à souhaiter que nous eussions encore un livre qu'Erasistrate avoit mence-
composé, & qui étoit intitulé *des causes*, on y verroit, sans doute, quelque chose ment du
d'assez curieux sur le sujet dont il s'agit. Ce livre est cité par 17 Dioscoride, de qui xxxviij.
nous apprenons que cet ancien Médecin ne donnoit pas tellement dans le sens des Empiriques, comme Galien le voudroit insinuer, qu'il ne jugeât très-necessaire la recherche des causes, non seulement des maladies des parties organiques, mais de celles de toutes les autres maladies. Il est vrai qu'il semble accorder aux Médecins de la Secte Empirique, (qui commença à peu près de son temps, & dont on parlera au livre suivant) que l'on ne pouvoit pas toûjours découvrir les causes *spécifiques*, ou *particulieres*, de diverses maladies; mais il ne s'ensuit pas, disoit-il, qu'il en soit de même des causes 18 *génerales*, qui sont *apparentes*, & *sensibles*, qui fournissent des 19 *indications* sures. Il citoit là-dessus l'exemple de ceux qui ont pris du *poison*, ou qui ont été mordus par quelque *bête venimeuse*. Ce venin, continue-t-il, ne nous fournit pas une indication curative tirée de sa nature *spécifique*, qui nous est inconue, mais cela n'empêche pas que nous ne tirions une indication génerale des effets que ce venin produit, sur laquelle nous nous conduisons dans la cure de cette maladie en raisonnant ainsi; la cause des effets que nous voyons dépend d'une matiere venimeuse qui détruit en peu de temps les parties qu'elle touche, & qui cause la mort, en s'insinuant promptement par tout le corps; il faut donc tâcher de l'attirer au dehors le plus vîte qu'il se peut, & empêcher qu'elle ne pénétre plus avant. Dans cette vûe, si quelcun a pris du poison, il faut incessamment lui faire boire une grande quantité d'eau, & le faire ensuite vomir, afin que le poison sorte de son estomac. Si un autre a été blessé par un animal venimeux, il faut dilater la playe, 20 la sucer, y appliquer des ventouses, scarifier la partie, la cauterizer, mettre dessus des médicamens propres à attirer, & enfin, si l'on ne peut mieux faire, il faut retrancher cette partie, le tout pour rappeller au dehors la matiere de ce venin, & pour empêcher son progrès.

De tout ceci Erasistrate conclud qu'il a fallu nécessairement raisonner, & tirer des indications de la *cause apparente*, pour trouver ces remedes; en sorte que *l'observation*, ou *l'expérience*, qui étoit la seule regle que les Empiriques vouloient reconoître, n'étoit venue en cette occasion qu'après *le raisonnement*, ou *la recherche de la cause*; ce qui prouve que les mêmes Empiriques avoient tort de négliger l'indication que cette recherche fournit, & de s'obstiner à ne vouloir point qu'on raisonnât dans la Médecine.

On demandera peut être si Erasistrate ne joignoit point aux remedes dont on a parlé

---

17 *In Theriacor. præfat.*

18 αἰτία ἐπιπολάζουσα καὶ καθολικὴ. Le premier de ces mots signifie une chose qui se fait voir, ou qui paroît, comme un corps qui revient au dessus de l'eau après y avoir été plongé, ou qui se tient sur l'eau.

19 Les Empiriques n'admettoient point *l'indication*, comme on le verra ci-après, lib. 2. chap. 2.

20 C'est ce que faisoient les Psylles. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 2. où il est parlé de Synalus.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

parlé, les médicamens qu'on appelle des *Antidotes*? Il est probable qu'il s'en servoit aussi, quoi qu'il n'approuvât pas ceux qui étoient fort composez, comme on l'a remarqué ci-devant, mais il ne s'en servoit que comme de médicamens que l'*expérience* seule avoit montrez & autorisez, sans avoir égard en cette rencontre à la *cause* du mal, ni à la maniere dont les Antidotes agissent; autrement il auroit fallu beaucoup raisonner, & s'attacher aux causes *spécifiques* & *particulieres*, ce qui étoit autant contre ses principes que contre ceux des Empiriques. Ce n'est pas qu'il négligeât entierement ces dernieres causes, puisqu'il avoit même recherché, comme on l'a vû ci-dessus, celle de la *fiévre*, qui est une des plus difficiles à découvrir; mais il y a de l'apparence qu'encore que ce Médecin crût pouvoir donner carriere à son esprit, pour ces sortes de recherches, il ne les regardoit pas comme essentielles à la pratique de la Médecine, & ne faisoit pas difficulté de dire, qu'on ne peut raisonner solidement que sur les causes sensibles, & que ces dernieres causes sont les seules qui fournissent des indications curatives bien sures. Nous aurons occasion de parler plus amplement sur cette matiere, dans le livre suivant.

21 Il y a diverses maladies, sur lesquelles Erasistrate n'avoit rien écrit, peut être faute d'avoir eu occasion de faire lui-même des expérience suffisantes sur ces maladies; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable que 22 Galien fait remarquer qu'on avoit dit de ce Médecin, qu'il négligeoit assez la pratique, se tenant à la maison, & voyant rarement des malades.

Il s'étoit neanmoins attaché à toutes les parties de la Médecine, & il n'avoit pas moins cultivé la Chirurgie que les Médecins qui étoient avant lui. Il paroît même avoir été autant hardi Chirurgien, qu'il étoit cruel Anatomiste (s'il est vrai comme on l'a dit qu'il dissequât des hommes tout vifs.) Dans le *Scirrhe du Foye*, ou dans les tumeurs qui surviennent à ce viscere. Cælius Aurelianus remarque *qu'Erasistrate incisoit la peau, & tous les tégumens qui couvrent le Foye; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit ensuite des médicamens sur la partie toute nue.* On rapporte le passage tout entier, 23 au bas de la page, afin que le Lecteur voye lui-même si l'on ne s'est point trompé dans l'explication des termes dont cet Auteur se sert, qui sont quelquefois assez particuliers.

Cependant Erasistrate qui operoit si hardimnt sur le foye, 24 n'approuvoit pas la *paracentese*, ou *la ponction du ventre*, dans l'hydropisie; parce, disoit-il, que les eaux étant vuides, le foye, qui est enflé, & qui est devenu dur comme une pierre, se trouve plus pressé qu'à l'ordinaire par les parties du voisinage, que les eaux tenoient éloignées, ce qui fait mourir le malade.

Ce

21 *Cæl. Aurelianus.*

22 *De venæ sect. advers. Erasistr. cap.* 4.

23 *Erasistratus in Jecorosis præcidens superpositas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus, quæ ipsum jecur latè amplectantur; tum ventrem* deducit, *audaciter partem patientem nudans.* Je ne sai si au lieu de *deducit*, il ne faudroit point lire *diducit*, *il sépare*, ou *il ouvre*. Car *ventrem deducere*, se prend ailleurs dans cet Auteur, pour *lâcher*, ou *décharger le ventre*, par des lavemens, ou par des purgations. Il dit encore en d'autres endroits, à peu près dans le même sens, *deducere corpus sudoribus provocatis*, c'est à dire, comme il l'explique lui-même, rendre le corps attenué, ou diminuer l'embonpoint, *tenuare corporis habitudinem. Cæl. Aurel. tardar. lib.* 3. *cap.* 4.

24 *Idem tardar. lib.* 3. *cap.* 8. *Galen. in aphorism. comment.* 6.

Ce Médecin ne vouloit pas non plus que l'on arrachât les dents qui ne branloient point. 24 Il avoit acoutumé de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, *qu'on montroit dans le temple d'Apollon un instrument de plomb fait exprès pour arracher les dents; pour marquer qu'il ne faut entreprendre d'ôter que celles qui branlent, & qui ne demandent pas un plus grand effort pour les arracher, qu'on n'en peut attendre d'un instrument de plomb.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Erasistrate avoit écrit plusieurs livres, dont on trouve les titres & quelques fragmens dans Galien, & dans Cælius Aurelianus. Le premier de ces Auteurs lui rend témoignage qu'il avoit écrit fort exactement sur *l'hydropisie*. Il cite de plus les livres suivants, celui où Erasistrate traitoit *des maladies du ventre*; celui *de la conservation de la santé*; celui *des choses salutaires*; celui *de la coutume*; celui *des fiévres & des playes*; celui *des divisions*, où il rapportoit diverses observations qu'il avoit faites sur les maladies; celui *de la rejection*, ou *du vomissement, & crachement de sang.* Galien cite encore un livre d'Erasistrate 25 intitulé, *de l'évacuation du sang*, ou *de la saignée*; mais je ne sai comment ceci s'accorderoit avec ce que le même Galien dit ailleurs, comme on l'a rapporté ci-dessus, *qu'Erasistrate n'avoit point écrit sur la saignée*. Il se peut qu'il y ait une faute à l'endroit où ce livre est cité.

Erasistrate avoit encore traité *de la paralysie*, & *de la goutte*. Dans le premier de ces livres il faisoit mention de la 26 *paralysie du péritoine*, qui est suivie de la retention d'urine; parceque le péritoine, disoit-il, ne presse pas la vessie pour lui faire rendre ce qu'elle contient. Il parloit aussi d'une autre espece de paralysie qu'il appelloit *paradoxe*, c'est à dire, *étrange*, ou *extraordinaire*; dans laquelle on est subitement contraint de s'arrêter sans pouvoir marcher, & un moment après on marche librement. On ne sait point ce que contenoit le livre *de la goutte*, si ce n'est seulement 27 qu'Erasistrate y condannoit l'usage des *purgatifs*, & qu'il promettoit dans ce livre à un Roi 28 Ptolomée un cataplâme pour la goutte, dont il ne donnoit pas la description. De plus Erasistrate avoit écrit *contre les Médecins de Cos*, entre lesquels étoit Hippocrate, qu'il contrarioit à l'ordinaire, étant dans des sentimens fort opposez aux siens, comme on l'a vû par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit enfin écrit plusieurs livres *d'Anatomie*, étant déja fort âgé, comme Galien le marque. On doit joindre à tous ces livres celui *des Causes*, dont on a aussi fait mention ci-dessus.

Au reste 29 on a dit d'Erasistrate, qu'étant devenu fort vieux, & souffrant dès long-temps de grandes douleurs causées par un ulcere qu'il avoit à un pied, & qu'il n'avoit pû guérir, il se fit mourir en avallant du suc de cigue; l'on ajoûte qu'il dit un peu auparavant, que c'étoit un avantage pour lui que son mal lui remît en mémoire sa patrie.

Galien parle 30 en quelque endroit d'un autre Erasistrate qui étoit de *Sicyone*.

24 *Cal. Aurel. tardar. lib. 3. cap. 4.*
25 *Galen. de libris propriis.*
29 *Cal. Aurel. tardar. pass. lib. 2. cap. 1.*
27 *Ibid. lib. 5. cap. 2.*
28 Si le surnom de ce Roi étoit ajoûté, cela serviroit à démêler le temps auquel Erasistrate a vécû.
29 C'est *Petrus Castellanus* qui dit ceci, dans son livre intitulé *des vies des Médecins.* J'avoüe que je ne sai où il l'a pris.
30 *Medicament. local. lib. 2. cap. 10.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE V.

Disciples ou Sectateurs d'Erasistrate.

CE Médecin a eu plusieurs disciples, & plusieurs Sectateurs. 1 Strabon, qui vivoit sous les Empereurs Jules, Auguste, & Tibere, remarque qu'il y avoit eu peu avant lui une Ecôle d'Erasistratéens à *Smyrne*, dans laquelle HICESIUS présidoit. 2 Cet Hicesius a passé pour un des plus grands Médecins de son temps. Il eut un disciple nommé HERACLIDE, comme on l'apprend de Diogene Laërce dans la vie d'Héraclide de Pont. Erasistrate avoit même encore des Sectateurs du temps de Galien, qui a véçû plus de quatre cens ans après lui, & qui nomme entr'autres 3 un MARTIAL, qu'il avoit conu à Rome. Il y avoit eu auparavant 4 un XENOPHON, qui étoit des premiers disciples d'Erasistrate, ou de ses propres disciples. Celui-ci avoit écrit touchant *les noms des Parties du corps*, aussi bien qu'un autre Sectateur d'Erasistrate nommé APOLLONIUS, qui étoit de *Memphis*, & qui n'est peut être pas different d'Apollonius *fils de Straton*, cité par Galien. On conte entre les mêmes Sectateurs un 5 ARTEMIDORE, de *Sidé*; un CARIDEMUS; un APOLLOPHANES, qui peut être le même que celui dont parle l'historien Polybe, & qu'il dit avoir été Médecin d'Antiochus *Soter*; un PTOLOMÉE; un 6 HERMOGENES, duquel Galien dit qu'il étoit un des plus zelez Sectateurs d'Erasistrate; un 7 APOEMANTES; un 8 CHRYSIPPE; un 9 STRATON, (qui étoit peut-être le pere d'Apollonius de Memphis) dont les noms se trouvent dans Galien & dans Cælius Aurelianus, & enfin un MÉNODORE, indiqué par Athénée.

10 Galien assure que tous les Sectateurs d'Erasistrate, avoient une si grande véneration pour leur Maitre, & pour ses sentimens, qu'ils les regardoient comme ceux d'un Dieu.

CHAPITRE

---

1 Lib. 12.

2 *Voyez Pline.*

3 *De lib. propris, cap. 1.*

4 *Galen. introduct. cap. 10.* Aristote, comme on l'a remarqué, avoit commencé d'écrire sur le même sujet. *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 4. chap. 4.*

5 *Voyez Cælius Aurelianus.*

6 *Galen. de simpl. medicam. facultat. lib. 1. cap. 27.* Je ne sai si c'est le même qui vivoit sous Hadrien, & duquel nous parlerons ci-après.

7 On a parlé de ce Médecin au chapitre précedent, en même temps que de Straton. Ce dernier eut des disciples, & des Sectateurs, appellez *Stratoniciens.*

8 *Voyez Cælius Aurelianus.*

9 On parlera ci-après d'un autre Médecin du même nom, en même temps que du Philosophe *Straton.*

10 *De natural facult. lib. 2. cap. 4. Voyez le chap. suivant.*

Continuation du Siécle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE VI.

HEROPHILE.

VOici un autre Médecin, qui n'a pas fait moins de bruit qu'Erasistrate. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui a été attribué à Galien, nous apprend *qu'Hérophile* étoit de *Chalcédoine*; mais Galien lui-même le fait 1 *Carthaginois*. Je ne doute point qu'il n'y ait une faute dans le texte du dernier, qui est venue de la prononciation presque égale de deux lettres, qui font toute la difference qu'il y a entre ces deux noms Grecs.

HEROPHILE vivoit sous *Ptolomée Soter*, ayant été contemporain du Philosophe *Diodore*, que 2 Diogene Laërce fait vivre sous ce Prince, & duquel Sextus Empiricus fait un assez joli conte, où Hérophile a beaucoup de part. 3 *Le Médecin Hérophile*, dit cet Auteur, *fit une réponse fort plaisante au Philosophe Diodore, qui soûtenoit, entr'autres opinions, qu'il n'y a point de mouvement; & prétendoit le prouver par ce sophisme*; Si quelque corps se meut, ou il se meut dans le lieu où il est; ou dans le lieu où il n'est pas. Or il ne se meut point dans le lieu où il est; car ce qui est dans un lieu y demeure, & par conséquent on ne peut pas dire qu'il se meut. Il ne se meut point aussi dans le lieu où il n'est pas; car un corps ne peut ni agir, ni pâtir là où il n'est pas. Donc rien ne se meut. *Ce Philosophe s'étant un jour disloqué un bras, & étant venu prier Hérophile qu'il le lui remît, celui-ci lui fit cet argument*; Ou l'os de vôtre bras s'est remué dans le lieu où il étoit, ou dans le lieu où il n'étoit pas. Or il ne peut s'être remué, selon vos principes, ni dans l'un, ni dans l'autre lieu. Donc il ne s'est point remué. *Le pauvre Philosophe voyant qu'Hérophile se mocquoit de lui, le supplia de laisser la Dialectique & les Sophismes, & de le traiter selon l'art de la Médecine.* On voit par cette histoire qu'Hérophile exerçoit aussi la Chirurgie. On pourroit encore inferer de l'argument qu'il retorqua à Diodore, qu'il entendoit la Logique ou la Dialectique, & cela avec d'autant plus de fondement que Galien l'appelle 4 en un endroit *Dialecticien*.

Mais pour revenir à ce que l'on a dit du temps auquel Hérophile a vécû, on a encore sur ce sujet le témoignage de Galien, qui le fait 5 en deux endroits disciple de *Praxagore*, & 6 en un autre, contemporain *d'Erasistrate*. L'on a vû ci-devant qu'il y avoit deux sentiments differens sur le temps de ce dernier, & que selon l'un Erasistrate se trouve plus ancien, & selon l'autre plus nouveau. Galien faisant ici vivre ce Médecin avec Hérophile semble suivre le premier de ces sentimens. Il se peut veritablemenr qu'Erasistrate ait vû Hérophile, mais

1 *De usu part. lib.* 1. *cap.* 8. Il y a de l'apparence que les Copistes ont écrit Καρχηδόνιος, *Carthaginois*, au lieu de χαλκηδόνιος, *Chalcédonien*, ayant mis un ρ pour un λ, & ayant transposé le χ, ou le K.

2 *In Diodoro.*

3 *Pyrrhon. Hypothes. lib.* 2. *cap.* 22. & *lib.* 3. *cap.* 8.

4 *Method. med. lib.* 1. *cap.* 3.

5 *Ibidem*; &, *de differ. puls. lib.* 4. *cap.* 3.

6 *In aphorism. Comment.* 6, *in princip.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

mais cela n'empêche pas que celui-ci ne pût être plus âgé que lui. Et si nous avons parlé premierement d'Erasistrate, ou si nous l'avons mis le premier en rang, ce n'est pas que nous le crussions le plus ancien; ce n'a été que parce qu'on l'a fait disciple de Chrysippe, que nous avions placé immédiatement auparavant, & duquel il a suivi les sentimens.

Hérophile se trouveroit beaucoup plus ancien non seulement qu'Erasistrate, mais il auroit même précedé de beaucoup Hippocrate, s'il avoit vécu vers la LIII. Olympiade, comme 7 Neander l'infere d'une prétendue lettre de *Phalaris* à Hérophile. Je ne trouve point cette lettre parmi celles de ce Tyran, que l'on a imprimées depuis peu à Oxford; mais quand elle se trouveroit où là ou ailleurs, ce seroit une lettre supposée, 8 comme le sont toutes les autres; ou il s'agiroit en cet endroit d'un autre Hérophile. La chose est trop claire pour s'y arrêter davantage; & il y a lieu d'être surpris que 9 Vossius, qui parle après Neander, n'ait pas fait remarquer cette faute de Chronologie, ou du moins qu'il ait laissé la question en suspens. Ce qu'on peut dire pour excuser ce savant homme, c'est que son ouvrage d'où cette remarque est tirée, est un ouvrage posthume & imparfait, qu'il auroit revû s'il l'avoit fait imprimer lui-même. On ne peut pas excuser ainsi 10 d'autres Auteurs plus modernes, qui sont dans la même erreur.

Nous commencerons par la définition, qu'Hérophile donnoit de la Médecine; 11 *La Médecine*, disoit-il, *est une science ou une conoissance de ce qui fait la santé; de ce qui fait les maladies; & d'une troisieme sorte de choses qui sont neutres, ou qui n'ont aucun rapport ni avec la santé, ni avec les maladies.* Celui de qui nous tenons cette définition d'Hérophile l'explique ainsi; Par, *ce qui fait la santé*, il faut, dit-il, entendre la disposition des parties du corps, telles qu'elles sont lorsqu'on se porte bien. *Ce qui fait les maladies*, n'est au contraire que ce qui change, ou fait changer cette disposition. Enfin, *les choses neutres* sont toutes les précautions que l'on prend, & tous les remedes que l'on pratique pour conserver la santé, & pour guérir les maladies; la matiere d'où ces secours se tirent n'ayant d'elle même aucun rapport avec la bonne ou la mauvaise disposition du corps humain.

Hérophile & Erasistrate ont eu cela de commun, comme on l'a remarqué ci-dessus, que l'on a dit de tous deux qu'ils avoient dissequé des hommes tout vifs. Voici de quelle maniere 12 *Tertullien* parle du premier; *Hérophile, dit-il, ce Médecin, ou ce Boucher, qui a dissequé un nombre infini d'hommes, pour sonder la nature, qui a haï l'homme pour le conoître, n'en a peut-être pas mieux pénétré pour cela l'intérieur; la mort apportant un grand changement à toutes les parties qui*

---

7 *In syntagmate de Medicina origine* &c.

8 *Monsieur Bentley* prouve inconetestablement la supposition de ces lettres dans une Dissertation Angloise; & plusieurs autres Savans les avoient déja regardées comme fort suspectes.

9 *De Philosophiâ, cap. 11. paragraph. 11.*

10 Voyez l'Indice des Auteurs de Pline du P. Hardoüin; & Mr. Dacier dans sa Préface sur les œuvres d'Hippocrate.

11 *Galeni Introduct. cap. 6.*

12 Herophilus ille, Medicus aut Lanius, qui sexcentos exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, nescio an omnia interna ejus liquidò explorarit; ipsa morte mutante quæ vixerant, & morte non simplici, sed ipsa inter artificia exsectionis. *Tertull. unum esse spiritum & animam.*

qui ne doivent plus être les mêmes lors quelles n'ont plus de vie; particulierement ne s'agissant pas ici d'une mort simple, mais d'une mort procurée par les divers tourmens auxquels la recherche exacte de l'anatomiste a exposé des malheureux.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

Le fait pourroit être veritable, je n'en disputerai point la possibilité; d'autant plus qu'il se trouve dans ces derniers siecles des exemples d'une semblable inhumanité, dont on parlera en son lieu. Mais ne pourroit on point soupçonner qu'Hérophile & Erasistrate étant les premiers qui ont dissequé des corps humains, la nouveauté de leur entreprise ayant frappé les esprits, fit qu'on exaggera la chose, & qu'on en publia beaucoup plus qu'il n'y en avoit, comme c'est la coutume en pareille occasion; à peu près de la même maniere que nous avons remarqué ci-dessus que *Médée* n'avoit eu la reputation de faire boüillir des hommes vifs, que parce qu'elle étoit la premiere qui eût mis en usage les bains chauds? Qui peut encore aujourd'hui ôter au peuple la créance où il est, dans les villes où il y a des Ecoles de Médecine, qu'on y enleve secrettement des hommes pour les anatomiser?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérophile & Erasistrate avoient effectivement dissequé plusieurs corps humains. On a vû ci-dessus par un fragment des ouvrages Anatomiques de ce dernier, qu'il parle lui-même du cerveau d'un homme qu'il avoit dissequé. Et voici de quelle maniere Galien parle d'Hérophile; 13 *C'étoit*, dit-il, *un homme consommé dans tout ce qui regarde la Médecine, & qui avoit particulierement une très-grande conoissance de l'Anatomie; qu'il avoit apprise, non pas en dissequant simplement des bêtes, comme font ordinairement les Médecins, mais principalement en dissequant des hommes.*

Le même Galien remarque 14 ailleurs que c'étoit à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faisoit ses dissections. Ce qui rend plus vraisemblable ce qu'on a avancé en parlant d'Erasistrate, que c'étoit à la curiosité des Rois de ce païs-là, que l'on a nommez, & à leur inclination à favoriser les arts, que ces deux Médecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'instruire en anatomisant des corps humains; liberté qu'eurent très-rarement ceux qui vinrent après eux, durant plusieurs siecles; soit qu'il n'y eût plus de Rois aussi savans & aussi curieux, que les premiers Ptolomées; soit que le scrupule des peuples eût passé jusqu'aux Souverains, ou l'eût emporté sur leur autorité. Je sai bien que *Riolan* a soûtenu, contre ce que l'on vient de dire, que non seulement on avoit anatomisé des hommes avant le temps dont il s'agit, mais que l'on avoit même toujours continué jusqu'au temps de Galien; & l'on a vû ci-dessus qu'il assuroit qu'Aristote avoit pratiqué cette sorte de dissection. Mais tout ce que ce savant Anatomiste prouve, c'est qu'Aristote a effectivement dissequé des animaux, & qu'il a fait des livres d'Anatomie, auxquels il renvoye souvent son Lecteur. C'est aussi ce qu'on ne nie pas; on nie simplement qu'il ait dissequé des hommes; & c'est ce que Riolan ne prouve point, & ne sauroit prouver, Aristote avoüant lui-même, comme on l'a vû, qu'il n'avoit jamais anatomisé que des bêtes.

15 Il ne réussit pas mieux lors qu'il entreprend de faire voir *qu'Hippocrate* avoit même déja dissequé des corps humains. Il cite sur ce sujet, en premier lieu, l'Auteur du livre *de la nature & de l'ordre de chaque partie du corps*, qui est du

13 *D dissect. vulva, cap. 5.*
14 *Administrat. anatomic. lib. 7. cap. 5.*
15 *Anthropograph. lib. 1. cap. 13.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

du nombre de ceux que l'on a faussement attribuez à Galien, & que Riolan lui même croit être l'ouvrage d'un Juif, ou d'un Arabe. Voici les paroles de cet Auteur; 16 *Apollon*, dit-il, *Hippocrate*, *Apollonius*, *& les autres grands personnages qui ont été avant nous, avoient trouvé à propos de foüiller dans les entrailles des hommes morts, pour savoir pourquoi & comment ils étoient morts; mais quant à nous l'humanité nous empêche de pouvoir les imiter en cela.* Le témoignage d'un Auteur de cette nature n'est, comme on voit, d'aucun poids, & ne vaut pas la peine de s'y arrêter d'avantage.

La seconde raison, dont Riolan se sert pour prouver qu'Hippocrate a dissequé des cadavres humains, est tirée d'un 17 passage de cet ancien Médecin, où il dit, au sujet de la dislocation des vertebres faite en dedans, *qu'il est impossible de reduire cette espece de dislocation, si ce n'est qu'on dissequât ou qu'on ouvrît la personne, & qu'on poussât en suite les vertebres en dehors; ce qui*, ajoûte-t-il, *ne se peut faire que sur un mort, & nullement sur un vivant.* Voila ce que dit Hippocrate, sur quoi Riolan fait cette reflexion; *A quoi bon*, s'écrie-t-il, *Hippocrate nous renverroit-il à la dissection du corps humain, si elle n'avoit pas été en usage de son temps?* Je laisse à juger au Lecteur si cette conséquence est juste. Hippocrate lui même fait voir par ce qu'il ajoûte immédiatement après, qu'il n'a point proposé d'ouvrir le corps de ceux qui ont les vertebres disloquées, dans la pensée que ce fût une chose à entreprendre; mais seulement pour montrer l'absurdité du sentiment de quelques Médecins de son temps, qui prétendoient qu'on peut réduire cette espece de dislocation; *Pourquoi*, dit-il, *écris-je ceci? parce qu'il y a des gens qui se vantent d'avoir réduit la luxation des vertebres faite en dedans.* C'étoit donc pour se mocquer de ces gens-là qu'Hippocrate avoit écrit ce que l'on a lû auparavant, & c'est la même chose que s'il leur avoit dit: Vous qui osez soûtenir que vous avez réduit la luxation des vertebres faite en dedans, apparemment vous avez travaillé sur des corps morts, car la chose est impossible sur un homme vivant. Je laisse à penser encore un coup quelle consequence on peut tirer de là, pour prouver que l'on dissequoit alors des cadavres humains.

A la verité on pourroit inferer qu'Hippocrate en avoit dissequé, ou du moins qu'il en avoit fait des *squelettes*; de ce que dit Pausanias; *que l'on montroit à Delphes une statue d'airain qui représentoit un homme dont la chair avoit été toute consumée, en sorte qu'il ne restoit que les os; & que l'on disoit que cette statue avoit été consacrée au Dieu Apollon par le Médecin Hippocrate.* Mais je répons premierement à cela que la tradition pouvoit être fausse. En second lieu, si l'on fait reflexion sur ce qui a été remarqué 18 ci-dessus touchant la maniere dont on a dit que les Asclépiades prédecesseurs d'Hippocrate pouvoient avoir appris à conoitre le corps humain, on verra qu'il n'est pas impossible qu'Hippocrate se fût aussi instruit de la même maniere. Je veux dire, pour appliquer ce que l'on a dit en cet endroit au *squelette* dont il s'agit, qu'il avoit été aisé à cet ancien Médecin de faire dessiner un squelette que le temps & la pourriture avoient fait, & que le hazard avoit pû découvrir, sans qu'aucun homme eût

16 Majoribus nostris Apollini, Hippocrati, Apollonio, & cæteris Santonicis, placuit mortuorum viscera scrutari, ut scirent unde & quomodo interirent; hoc autem nobis facere ipsa humanitas prohibet.

17 *Lib. de articulis.*

18 *Voyez Part. 1. liv. 3. chap. 2.*

eût décharné & assemblé ces os. C'est ce qui paroitra encore plus clairement par ce qu'on dira sur cette matiere, quand on en sera a Galien, qui avoue que c'est ainsi, c'est à dire, par des cas que le hazard lui avoit présentez, qu'il a appris lui même à conoitre la nature & l'arrangement des os du corps humain.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Toutes ces preuves n'étant pas plus fortes, n'empêcheront donc point que nous ne puissions conclurre, comme nous avons fait d'abord, *qu'Hérophile & Erasistrate sont les premiers que l'on conoisse qui ont dissequé des hommes.* On a vû ci-devant le témoignage que Galien rend au premier, par rapport à l'Anatomie. L'une des principales preuves de l'exactitude d'Hérophile, c'est qu'il s'attacha à des parties de l'Anatomie auxquelles on n'avoit comme point touché avant lui. La *Neurologie*, ou la dissection des *Nerfs*, étoit, comme on l'a remarqué, un païs inconu. Galien nous apprend qu'Hérophile a été le premier, après Hippocrate, qui ait traité exactement cette matiere; lui joignant un autre Médecin nommé *Eudeme*, dont on parlera, avec lequel cet Auteur partage la loüange qu'il donne à cet égard à Hérophile. Pour ce qui est d'Hippocrate qui entre aussi en part de la même chose, Galien étant en possession de l'élever par dessus tous les Médecins de l'Antiquité, lui fait honneur en cette rencontre d'une conoissance qu'il n'avoit point, autant que l'on en peut juger par ses écrits. On peut voir ce qui a été dit ci-devant sur ce sujet.

Il est fort probable qu'Hérophile a été le premier de tous ceux que l'on conoit qui ait découvert *les nerfs* proprement dits, & qui ait sû les démontrer. Il faisoit, à ce que dit Rufus Ephésien, de trois sortes de Nerfs. *Les premiers*, 19 *qui servent au sentiment, & qui sont aussi les ministres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent*, disoit-il, *leur origine partie du cerveau, dont ils sont comme des germes, & partie de la moüelle de l'épine du dos. Les seconds viennent des Os, & vont se terminer à d'autres Os. Les troisiémes sortent des Muscles, & vont se rendre à d'autres Muscles.* On void par là qu'Hérophile donnoit encore le nom de *nerfs* à ce qu'on a appellé dans la suite, des *ligames*, & des *tendons*; mais il importe peu quel nom on donne aux choses, pourvû qu'on les distingue d'ailleurs. Au fond cette distinction de trois sortes de nerfs qu'on a attribuée à cet ancien Anatomiste, est une preuve que d'autres ne l'avoient pas faite avant lui, & que l'on confondoit auparavant ces parties, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Les écrits d'Hérophile s'étant perdus, on ne sait rien d'ailleurs de ses découvertes à l'égard des véritables nerfs, si ce n'est qu'il donoit le nom particulier de *pores optiques* aux nerfs qui se portent au fond de l'œil, & que l'on appelle *nerfs optiques*, soûtenant que ces nerfs ont une cavité sensible, qui ne se trouve pas dans les autres.

On n'a rien à rémarquer touchant l'idée qu'il avoit des usages du *cerveau* en particulier, si ce n'est qu'il logeoit *l'ame raisonnable* dans les *ventricules*.

Mais l'une de ses principales découvertes, par rapport à celles qui se sont faites seulement dans ce siecle, ou que l'on a crû nouvelles, quoi qu'elles pussent être fort anciennes, c'est celle de 20 *certaines veines qu'il trouvoit dans le Mésentére, qui sont*, disoit-il, *destinées à nourrir les intestins, & qui ne vont point vers la veine porte, comme toutes les autres, mais se rendent à de certains corps*

19 Αἰσθητικὰ καὶ προαιρετικὰ νεῦρα.
20 Galen. de usu Part. lib. 4. chap. 19.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

corps glanduleux. L'on a vû ci-dessus qu'Erasistrate avoit aussi découvert quelque chose d'approchant.

Au reste comme Hérophile avoit appris l'Anatomie autrement que par la lecture des livres de ceux qui l'avoient précedé, & qu'il s'étoit fait des idées particulieres des parties sur ce qu'il en avoit vû dans les corps qu'il avoit dissequez, & particulierement dans les corps humains, il attacha à ces idées les termes qui lui parurent les plus propres pour les bien exprimer; c'est à dire, qu'il inventa de nouveaux noms, & qu'il en donna à quelques parties qui n'en avoient point.

Il nomma, par exemple, le premier des boyaux, ou celui qui est le plus près du ventricule, d'un nom qui marque que ce boyau est long de [21] *douze pouces*.

Ayant aussi remarqué que le vaisseau, qui passe du ventricule droit du cœur dans le poumon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaisse comme celle d'une artere, il le nomma [22] *veine arterieuse*; & il appella par la raison contraire *artere veineuse* le vaisseau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Mais quoi que les noms qu'il imposa à ces vaisseaux marquent la conoissance qu'il avoit du cœur & de ses dépendances, néanmoins Galien remarque [23] qu'il avoit décrit négligemment *les membranes du cœur*, auxquelles il avoit pourtant donné aussi un nom, les appellant *des séparations* ou *des cloisons nerveuses*.

[24] C'est encore Hérophile qui a donné à deux tuniques de l'œil les noms de *tunique Retine*, & de *tunique Arachnoide*: & qui a nommé la membrane qui tapisse les ventricules du cerveau du nom de *membrane Choroide*, parce qu'il trouvoit qu'elle ressemble au *Chorion*, qui enveloppe le fétus dans la matrice.

Il comparoit aussi la cavité, qui forme le quatriéme ventricule du cerveau, à l'extremité *d'une plume* [25] *qui est taillée pour écrire*, ou d'un *roseau* qui servoit à cet usage en Egypte. Il a pareillement donné le nom de [26] *pressoir* à l'endroit, où tous les sinus de la dure mere viennent s'unir; & il a appellé, comme on l'a dit, *pores optiques*, les nerfs optiques.

C'est encore lui même qui a donné le nom de *parastates glanduleux* à ces glandes qui sont vers la racine de la verge. Il nommoit ces parastates *glanduleux* pour les distinguer des autres parastates qu'il appelloit *variqueux*, & qu'il plaçoit à l'extremité des vaisseaux qui apportent la semence des testicules, ou plûtôt, comme il le croyoit, qui servent eux mêmes à la produire; car quoi qu'il ne niât pas que les testicules servissent en quelque chose à la géneration de la semence, il prétendoit que les vaisseaux dont on vient de parler y ont beaucoup plus de part. Ce mot de parastate signifie *assistant*, ou *qui se tient auprès*. Quelques anciens Médecins ont donné le même nom à *l'Epididyme*.

C'est

21 Δωδεκαδάκτυλον. *Galen. de loc. affect. lib. 6.*

22 *Rufus Ephesius.*

23 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 1. chap. 10.*

24 *Rufus Ephesius; & Cels. lib 7. chap. 13.* parce que la premiere de ces tuniques lui paroissoit avoir du rapport avec un *rets* ou un *filet*; & l'autre avec *une toile d'aragnée.*

25 Ἀναγλυφὴ τοῦ καλάμου, *Galen. administr. anatomic. lib. 9. chap. 5.*

26 Ληνός, *Galen. de usu Part.*

C'est ce qu'on verra plus distinctement dans l'Anatomie de Galien. Il paroît qu'Hippocrate & Aristote avoient eu conoissance des *parastates variqueux* d'Hérophile, quoi qu'ils ne leur donnent pas le même nom. On peut voir ci-dessus ce que ces Auteurs ont dit sur ce sujet.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

L'autorité d'Hérophile, pour ce qui regarde l'Anatomie, a été si grande que les noms qu'il avoit donnez à toutes ces parties se sont presque tous conservez. 27 Erasistrate & ses Sectateurs s'appliquérent aussi à nommer les parties du corps qui n'avoient point eu encore de nom ; afin, dit l'Auteur de cette observation, que les Médecins pussent s'entendre lors qu'il s'agissoit de quelque partie du corps, sans qu'il fût nécessaire de porter la main dessus pour montrer quelle partie c'étoit, mais il s'agit là des parties exterieures. Aristote comme on l'a vû ci-dessus, avoit aussi travaillé à la même chose.

On n'a pas d'autres particularitez à rapporter touchant l'Anatomie d'Hérophile; on remarquera seulement, en quittant cette matiere, qu'il ne s'étoit point déterminé sur le lieu d'où *les veines* tirent leur origine. Au reste, le témoignage de toute l'Antiquité est si avantageux pour lui, qu'on ne peut pas lui disputer le premier rang entre les Anatomistes de son temps. Si ses écrits étoient venus jusques à nous, nous pourrions en juger par nous-mêmes, mais comme ils se sont perdus, nous ne pouvons dire autre chose, si ce n'est que ce que les Auteurs en ont cité suffit pour donner une grande idée de son exactitude, & de son habileté; particulierement si l'on considere qu'il vivoit dans un temps, où l'Anatomie étoit encore très-peu avancée, & qu'il avoit presque tout tiré de son propre fond. 28 Un savant Anatomiste du siecle passé admiroit si fort Hérophile qu'il disoit *que le contredire en fait d'Anatomie, c'étoit contredire l'Evangile*; l'éloge est des plus outrez.

Hérophile possedoit d'ailleurs toutes les autres parties de la Médecine. L'on a vû ci-devant qu'il entendoit la Chirurgie. Il s'étoit aussi beaucoup attaché à la *Botanique*, ou à la *science des Plantes*, & il faisoit tant d'estime des herbes qu'il disoit ordinairement, 29 *qu'il n'y a pas jusqu'à celles, qu'on foule tous les jours aux pieds, qui n'ayent de très-grandes proprietez.*

On a dit de plus d'Hérophile qu'il a été le premier de tous les anciens Médecins Dogmatiques, qui a fait un grand usage des *médicamens*, tant *simples* que *composez*; en sorte que ni lui ni ses disciples n'entreprenoient de traiter aucune maladie sans médicamens. C'est 30 Celse qui fait cette remarque, qui suppose que les Médecins précedens s'en passoient pour l'ordinaire. On peut voir ce qui a été dit là-dessus, dans la pratique d'Hippocrate. Le même Hérophile avoit acoutumé de dire, 31 *que les médicamens n'étoient rien, ou qu'ils étoient les mains des Dieux, selon qu'on savoit les employer.*

Une autre découverte de ce Médecin c'est qu'il a été le premier qui a traité avec exactitude la doctrine des *pouls*, 32 qui avoit été négligée jusques à lui. Je sai bien que Pline prétend qu'il porta les choses trop loin sur ce sujet;

27 *Galen. Introduct. chap.* 10. *Voyez ci-dessus chap.* 5.
28 *Fallope.*
29 *Plin. lib.* 25. *chap.* 2.
30 *Lib.* 5. *præfat.*
31 *Galen. de compos. medicament. local. lib.* 6. *chap.* 3. *Scribon. Larg. Epistol. ad Callistum. Voyez ci-après Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.
32 *Voyez ce qui a été dit sur ce sujet ci-devant, Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 6.

Continuation du Siecle xxxvij & commencement du xxxviij

33 *Il falloit, selon Hérophile,* dit cet Auteur, *être Musicien, & même Geometre pour se conoître parfaitement en ce qui regarde le pouls, c'est à dire, pour en entendre la cadence, & pour en savoir la mesure juste selon les âges, & selon les maladies.* Mais cette remarque de Pline est fondée sur une erreur du peuple, qui avoit ainsi parlé d'Hérophile, parce que cet habile Anatomiste & Médecin, avoit, sans doute, été le premier, qui se fût servi en cette occasion du mot ῥυθμὸς, *rhythmus, cadence*, qui est un terme de Musicien, qu'il appliquoit au sujet des pouls, & qui a été retenu par tous les Médecins des siecles suivans. Il est vrai que Galien, de qui nous apprenons qu'Hérophile avoit écrit fort au long *de la cadence du pouls*, prétend qu'il s'étoit embarassé, & qu'il avoit même débité à cet égard des absurditez; mais cela seroit pardonnable à un homme, qui écrivoit le premier sur cette matiere.

Ce que Pline ajoûte, 34 *que cette grande subtilité n'étant pas du goût de tout le monde, on quitta la Secte d'Hérophile*, n'est pas vrai-semblable; Hérophile ayant eu un grand nombre de disciples, ou de Sectateurs fort long-temps après sa mort, comme on le verra au chapitre suivant. Je ne sai d'ailleurs comment accorder cette grande subtilité, que Pline attribue à Hérophile, avec ce que Galien dit de lui, qu'il étoit *à demi Empirique*, comme on l'a remarqué ci-dessus en parlant d'Erasistrate, que Galien met au même rang; il va même plus avant, il conte en un autre endroit Hérophile, & ses Sectateurs entre les Empiriques.

Nous apprenons du même Galien, 35 qu'Hérophile avoit écrit contre les *Prognostiques* d'Hippocrate, qui est l'endroit par où on l'a le moins attaqué. Ce que l'on a remarqué ci-devant que ce dernier ne s'étoit presque point attaché au *pouls*, ou aux signes qu'il fournit, pouvoit avoir donné occasion au premier de l'attaquer là-dessus.

Cælius Aurelianus, qui rapporte quelques particularitez de la pratique d'Hérophile, nous apprend que ce Médecin n'avoit rien écrit touchant la cure de diverses maladies, même de quelques-unes des plus communes; comme sont *la pleurésie, & l'esquinancie*; quoi qu'il eût traité de la nature de ces maladies, ayant entr'autres choses soûtenu, *que c'est le poumon qui est la partie malade dans la pleurésie, & que la péripneumonie ne differe de la pleurésie, qu'en ce que dans celle-là tout le poumon souffre, au lieu que dans celle-ci il n'y en a qu'une partie qui soit atteinte.* Il parloit néanmoins d'une maladie assez rare, qui est *la paralysie du cœur*; mais il n'en disoit pas autre chose, si ce n'est que l'on doit imputer à cette maladie certaines morts subites que l'on voit quelquefois arriver. 35 Hérophile suivoit d'ailleurs les sentimens de Praxagore son maître, & ceux d'Hippocrate, en ce qui concerne les effets des humeurs, par rapport à la santé & aux maladies, & il pratiquoit à peu près comme eux. Il estimoit particulierement l'*Ellebore blanc*. Il comparoit ce remede à un vaillant capitaine qui sort des

33 Omnes alias Sectas damnavit Herophilus, in musicos pedes venarum pulsu descripto per ætatum gradus. (*lib.* 29. *cap.* 1.) Arteriarum pulsus in cacumina membrorum maximè evidens index ferè morborum, in modulos certos, legesque metricas per ætates stabilis, aut citatus, aut tardus, descriptus ab Herophilo, Medicinæ vate, mira arte (*lib* 2. *cap.* 37.) Deserta deinde & hæc Secta est, quoniam necesse erat in ea literas scire (*lib.* 12.)

34 *In lib. prognostic comment.* 1.

35 *Galen. introduct. cap.* 9.

des premiers d'une ville, après avoir animé, & mis en mouvement tous ceux qui doivent le suivre dans une sortie. (*Plin. lib.* 25. *sect.* 23.)

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Il y eût du temps de Jules César 36 un autre *Hérophile* Médecin de chevaux, qui se disoit descendu de C. Marius; mais qui étant reconu fut banni d'Italie, & enfin executé à mort, pour avoir formé le dessein de tuer tous les principaux du Sénat.

On trouve aussi dans Hyginus (*chap.* 274.) un HIEROPHILE, qui enseigna la Médecine à la Sage-Femme *Agnodicé*, de laquelle on parlera ci-après (*part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 13.) Je ne sai quand ce Hiérophile peut avoir vécu. Je le mets ici à cause du rapport qu'il y a entre son nom, & celui d'Hérophile.

CHAPITRE VII.

Disciples & Sectateurs d'Hérophile.

CEux d'entre les Sectateurs d'Hérophile dont les noms se sont conservez sont les suivants; ZEUXIS, *de Tarente*; ALEXANDRE, *Philalethe*; DEMOSTHENE, *Philalethe*; ZENON, ANDREAS, CALLIANAX, BACCHIUS, CHRYSERMUS, HERACLIDE, *Erythréen*; ARISTOXENE, GAIUS, DEMETRIUS, SPEUSIPPUS, MANTIAS, APOLLONIUS *Mus*; CALLIMACHUS, DIOSCORIDE *Phacas*; & PHILINUS.

Nous apprenons de Galien que les Ecoles d'Erasistrate, & d'Hérophile avoient été toutes deux florissantes long-temps après la mort de ces Médecins. Strabon assure aussi que la doctrine d'Hérophile, étoit en réputation jusques dans la Phrygie, où il y avoit, du temps de Strabon même, une Ecole d'Hérophiliens dans laquelle *Zeuxis* avoit présidé, & après lui *Alexandre*, surnommé *Philalethe*, c'est à dire, *ami de la verité*. 1 *Démosthene*, disciple d'Alexandre, eût aussi le même surnom. Il avoit écrit, sur *les maladies des yeux*, des livres qui sont citez par Galien, par Oribase, & par d'autres. & qui étoient fort estimez. Le même Galien cite aussi un 2 *Démosthene de Marseille*, 3 mais on ne sait pas si c'est le même. 4 *Zénon* acquit aussi beaucoup de réputation dans la Secte d'Hérophile. Il avoit écrit concernant *les médicamens*, aussi bien que la plûpart des Hérophiliens, qui les mettoient beaucoup en usage, comme on l'a remarqué au chapitre précedent. Galien cite en quelques endroits un *Zénon de Laodicée*; on ne sait pas si c'est le même, ou un autre; non plus que le Zénon Athénien, cité par l'Auteur du livre intitulé *de medicinis expertis*, attribué au même Galien.

Andréas s'étoit aussi particulierement attaché aux *médicamens*. Mais Galien dit que cet Andréas avoit rempli ses livres de faussetez, & de choses vaines, & superstitieuses, & il fait une comparaison de ce Médecin avec Hippocrate, qui n'est guére avantageuse au premier. On pourroit croire, avec Tiraqueau, que

---

36 *Valer. Maximus, lib. & cap. ultim.*

1 *Galen. de differ. pulf. lib.* 4. *cap.* 4. *&* 5.

2 *De compositione medicament. per genera, lib.* 5. *sub finem.*

3 *Vide Reinef. Variar. Lect. lib.* 5. *cap.* 2. Monsieur Ménage, dans son Anti-Baillet, dit que Démosthene de Marseille vivoit sous Néron.

4 *Galen. de simpl. medicam. facult. in principio.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

que Galien en a usé de cette maniere à l'égard d'Andréas ; parce que celui-ci avoit écrit contre Hippocrate, *qu'il disoit avoir quitté sa patrie, & s'être enfui en Thessalie, après avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide* ; c'étoit dans un livre intitulé *de l'origine de la Médecine*, qu'Andreas avoit dit ce que l'on vient de lire. Mais Galien n'est pas le seul, qui a blâmé ce Sectateur d'Hérophile. L'Auteur du grand *Etymologicon*, nous apprend qu'Eratosthenes, dont on a fait mention ci-devant, & de qui l'on a dit qu'il avoit écrit *de l'origine des Asclépiades*, traitoit de plagiaire le même Andréas, & l'accusoit de s'être fait honneur des écrits d'autrui. Au reste, il ne faut pas être surpris si ce Médecin, avoit écrit contre Hippocrate. L'on a vû qu'Erasistrate & Hérophile en avoient fait autant; ce qui étoit fort naturel à des gens qui avoient des principes differens de ceux de cet ancien Médecin, & qui avoient innové diverses choses dans la Médecine; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il fût permis à Andréas de débiter des calomnies, supposé que ce qu'il disoit d'Hippocrate ne fût pas veritable, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'étoit pas.

Entre les livres qu'Andreas avoit composez, il y en avoit un intitulé 5 *Narthex*. Ce mot Grec désignoit particulierement, une plante que les Latins, ont nommée *Ferula*. Il signifioit aussi *un bâton*, ou *une verge*, ou *un thyrse*, comme celui que portoit Bacchus; mais il marquoit encore *une boette*, ou *un boettier*, où les Chirurgiens tiennent leurs onguens. C'est ce dernier sens qu'Andréas avoit eu vûe, lorsqu'il donna à son livre le titre de *Narthex*. Il vouloit, sans doute, dire que les Médecins, ou les Chirurgiens devoient porter ce livre avec eux comme une espece de boettier, où ils trouveroient des médicamens, pour toutes les maladies. 6 Divers Médecins, qui vinrent après lui, donnerent le même titre à des livres, où ils décrivoient des médicamens. On apprend d'ailleurs qu'Andréas avoit beaucoup écrit sur la Chirurgie, & il est même cité par Celse, entre les principaux Auteurs de cet art.

Je pense que c'est du même Andréas que parle l'Historien Polybe, & duquel il dit qu'il vivoit sous Ptolomée *Philopator*; & que Théodore Vice-Roi l'avoit fait mourir. Il n'y a du moins rien, qui repugne à l'égard du temps. Tiraqueau croit que nôtre Andréas est le même qui est appellé *Andron*, par d'autres Auteurs; & il cite là-dessus Pline, qui appelle, dit-il, Andron, dans le Chapitre dix-huitiéme de son vintiéme livre, le même que Dioscoride nomme *Andréas*, en parlant de la même chose. Mais s'il y a quelque édition de Pline, où on lise en cet endroit *Andron*, 7 c'est apparemment une faute. Ce que Celse cite Andron, dans le même livre, où il a nommé au commencement Andréas, ne prouve pas mieux que ce ne fut qu'une même personne. Au reste Andron avoit aussi écrit touchant les médicamens. Cassius fait mention d'un Andréas de *Caryste*; & Galien, dans les Glosses d'Hippocrate, cite un Médecin du même nom, qu'il dit avoir été fils de *Chrysaris*. Je ne sai si ces Auteurs parlent du même, ou d'un autre.

8 *Callianax*, n'est conu que par ce qu'en rapportent Galien, & Palladius, qui

---

5 *Schol. in Nicandri Theriac.* Voyez dans Martial, *liv.* 14. *épigram.* 78. l'explication du mot *Narthecium*, qui est le diminutif de *Narthex*.

6 *Vide Galen. de compos. medicam. per genera, lib.* 5.

7 *Voyez l'édition du P. Hardoüin, qui est la meilleure. Les autres que j'ai vües lisent aussi de même.*

8 *Galen. comment.* 4. *in* 6. *Epidemic. Palladii comment. in eundem librum.*

qui disent que ce Sectateur d'Hérophile, n'avoit point de douceur pour ses malades; & qu'un certain personnage qu'il traitoit d'une maladie dangereuse lui ayant un jour demandé s'il mourroit de cette maladie, il lui répondit fort crüement par ce vers d'Homere, *Patroclus mourut bien qui valloit plus que vous.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Bacchius avoit écrit un livre intitulé, *des choses les plus remarquables concernant Hérophile, & ceux de sa Secte.* Il avoit écrit dans ce même livre, ce qu'on vient de lire touchant Callianax, & c'est de Bacchius que les Auteurs que l'on a citez l'ont tiré.

9 *Chrysermus* est cité par Sextus Empiricus au sujet d'une proprieté du temperament, ou d'une disposition particuliere qui faisoit que toutes les fois que ce Chrysermus mangeoit du poivre, ou quelque chose de poivré, il devenoit 10 *Cardiaque*, c'est à dire, il tomboit dans des défaillances accompagnées de sueurs, & autres accidens. C'est le même qui est cité par 11 Pline, & par 12 Galien, au sujet du pouls.

13 Héraclide Erythréen fut disciple du précedent. On n'a rien de bien particulier, à remarquer à son égard, non plus qu'à l'égard d'*Aristoxene*, cité par 14 Galien; si ce n'est qu'ils avoient aussi écrit l'un & l'autre sur le *pouls*, & qu'ils en avoient donné chacun des définitions, aussi bien que Chrysermus. *Gaius* & *Démetrius*, sont pareillement citez par Cælius Aurelianus sur des choses de peu d'importance. Le nom de *Speusippus* se trouve dans 15 Diogene Laërce.

Galien dit de *Mantias*, qu'il a été le premier, non seulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont lui Galien avoit conoissance qui ait décrit plusieurs bons médicamens. Il étoit des propres disciples d'Hérophile, & n'abandonna point ses sentimens, au lieu que plusieurs des autres devinrent *Empiriques.*

Apollonius, surnommé *Mus*, ou *le Rat*, étoit 16 concitoyen & condisciple d'Héraclide dont on vient de parler. Il avoit écrit, aussi bien que Bacchius, & quelques autres Hérophiliens, divers livres touchant *la Secte d'Hérophile*, & divers autres touchant *la composition des médicamens.* Strabon ajoûte dans l'endroit qu'on a cité, qu'Apollonius & Héraclide Erythréen, avoient vécu de son temps, c'est à dire, qu'il pouvoit les avoir vûs, quoi qu'ils fussent beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vécu depuis le temps de Jules César, jusqu'à celui de Tibere. On ne peut pas savoir de quel temps sont les autres Sectateurs d'Hérophile, & on ne les a mis ici que pour ne pas les détacher de leur maître, comme on en a usé à l'égard des 17 Sectateurs d'Erasistrate. On parlera dans le livre suivant de divers autres Médecins, qui ont porté le nom d'*Apollonius*, & on dira encore quelque chose touchant Apollonius *Mus*, qui semble avoir été confondu avec les Empiriques, aussi bien que plusieurs des Sectateurs d'Hérophile.

 Nous

9 *Pyrrhon. Hypothes. lib. 1. cap. 14.*
10 *Voyez ci-après, liv. 4. sect. 1. chap. 6.*
11 *Lib. 22. sect. 32.*
12 *De different. puls. lib. 4.*
13 *Ibidem.*
14 *Ibidem.*
15 *In vita Speusippi Philosophi.*
16 *Strabon, liv. 14.*
17 *Voyez l'avant-propos qui est au devant de ce livre.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Nous avons conté ci-devant *Callimachus*, entre les Glossateurs d'Hippocrate. 18 *Dioscoride Phacas*, avoit travaillé à la même chose, aussi bien qu'une partie des Hérophiliens que nous avons nommez, comme Zeuxis, Héraclide Erythréen, & Bacchius. Nous parlerons dans le livre suivant de *Philinus*, autre disciple d'Hérophile, qui avoit pareillement écrit sur Hippocrate, & qui s'érigea en chef de Secte.

CHAPITRE VIII.

Divers Médecins & Philosophes, qui ont été contemporains d'Erasistrate, & d'Hérophile, ou de leurs Disciples.

QUoi qu'Erasistrate, & Hérophile ayent été ceux, qui ont fait le plus de bruit de leur temps, quelques-uns de leurs contemporains, ne laisserent pas de se distinguer.

PHILOTIME, fut de ce nombre. 1 Il avoit été disciple de Praxagore, aussi bien qu'Hérophile. On ne sait rien de ses sentimens, si ce n'est qu'il avoit poussé celui de son maître, & celui d'Aristote, touchant le *cerveau*, un peu plus loin qu'eux, soûtenant 2 *que cette partie étoit inutile*. Cependant Galien en parle comme d'un homme, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiste, & bon Médecin & Chirurgien.

PLISTONICUS, 3 autre disciple de Praxagore, avoit écrit touchant les *humeurs* .4 Il avoit de plus composé un livre intitulé *de l'usage de l'eau, pour la santé*. Tout ce qu'on apprend d'ailleurs de ses sentimens, c'est qu'il disoit 5 que ce n'est point par une *coction*, comme l'avoit crû Hippocrate, que les alimens se préparent dans l'estomac, mais par une espece de *putréfaction*, ou de *pourriture*. Sur quoi l'on doit remarquer qu'Hippocrate s'est bien servi du mot de *coction*, pour exprimer ce qui arrive aux alimens dans l'estomac, mais cela n'empêche pas qu'il n'admît aussi la *putréfaction*, de Plistonicus, & qu'il n'ait employé 6 en quelques endroits les mêmes termes dont ce dernier se sert pour la désigner.

EUDEME, que Galien joint ordinairement avec Hérophile, & qu'il lui compare pour l'exactitude dans l'Anatomie, particulierement en ce qui concerne les *Nerfs*, a vécu à peu près dans le même temps, autant que l'on en peut juger par la maniere dont Galien en parle. Cet Auteur (*de Antidot. lib.* 2. *cap.* 14.) rapporte la composition d'une Thériaque dont usoit Antiochus Philometor, qui avoit été décrite en vers par un *Eudeme*, & se trouvoit gravée sur la porte du temple d'Esculape. Si cet Eudeme étoit contemporain du Roi, dont

18 *Voyez ci-après, Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 3. *où l'on parle encore de ce Dioscoride, à l'occasion de Pedacius Dioscoride.*

1 *Galen. method. med. lib.* 1. *cap.* 3.

2 *Galen. de usu part. lib.* 8. *cap.* 3.

3 *Cels. præfat. lib.* 1. *Galen. de atrâ bile.*

4 *Athenæus, lib.* 2.

5 *Celsus ibidem.*

6 *Voyez ci-dessus. Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 3. *artic.* 9.

dont on vient de parler, qui est Antiochus le grand, comme on l'apprend de Pline, (*lib.* 20. *cap.* 24.) il auroit vécu du temps des disciples d'Hérophile, & pourroit être le même que celui dont nous avons parlé, mais cela n'est pas certain. Il y a eu divers Médecins de ce nom, comme on le verra ci-après; *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 1.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

PASITHEMIS est joint par Diogene Laërce à *Midias*, (dont il a été parlé au chap. 2. de ce même livre) comme ayant vécu dans le même temps.

Strabon fait mention d'un APOLLODORE, Médecin, qui avoit dédié quelques livres à Ptolomée *Soter*, & qui ne peut pas être different de celui que Pline dit avoir écrit au Roi Ptolomée touchant les vins dont ce Prince devoit boire. On parlera de quelques autres *Apollodores*, dans le livre suivant.

[7] ARISTARQUE, Médecin de *Bérénice* fille de Ptolomée Philadelphe, est du temps des disciples d'Erasistrate, & d'Hérophile.

Je ne sai pas précisément en quel temps vivoient MNE'SITHE'E, & DIEUCHES, qui sont citez par Galien comme de grands hommes, & qu'il conte entre les principaux des plus anciens Médecins, mais je pense qu'ils ont pû vivre dans le trente-septieme siecle. Il y a eu deux *Mnésithées*, Médecins, l'un qui étoit *Athenien*, qui est celui dont Galien parle, & qui a été le plus célebre; l'autre, qui étoit *Cyzicénien*, dont Oribase fait mention. [8] *Dieuchès* avoit écrit un livre tout entier des vertus du *Chou*; & il en avoit composé d'autres sur *la maniere d'aprêter les viandes*, desquels on trouve quelques citations dans Oribase. La même matiere a aussi été traitée par Diocles & par Erasistrate, comme on l'a vû ci-dessus. Dieuchès eut des disciples, entre lesquels Athenée conte un NUMENIUS, qui est cité par Celse, & par le Scholiaste de Nicander.

Diogene Laërce fait aussi mention d'un SIMON, Médecin, qui vivoit du temps de Seleucus Nicanor. Quant à *Simon*, l'Athénien, dont parle le même Auteur, il étoit Philosophe plûtôt que Médecin, quoi qu'il eût écrit un livre intitulé *de la Santé.* Ce dernier Simon étoit ouvrier en cuir. Ce qu'il savoit de Philosophie, il l'avoit appris en écoutant les discours de Socrate, qui s'arrêtoit quelquefois dans la boutique de ce Simon. [9] Suidas cite un autre *Simon*, aussi Athenien, qui avoit écrit *de la Médecine des chevaux.* Nous avons parlé [10] ci-devant d'un *Simos*, ou *Simus*; Médecin, de l'Isle de Cos. On trouve ce dernier nom [11] dans Pline.

CLE'OPHANTUS, qui est cité par Celse & par Pline, doit encore être joint, par rapport au temps, aux Médecins dont-il s'agit en ce chapitre. Ce qui le prouve c'est que l'un de ses disciples a vécu sous Ptolomée *Evergetes*, comme nous allons le voir. Cléophantus avoit écrit en particulier *de l'usage du vin dans les maladies*, contre le sentiment des autres Médecins. Je ne sai si c'est par cet endroit qu'il se rendit fameux ; mais *Asclépiade*, qui fut lui-même fort célebre,

---

7 *Voyez ci dessus part.* 1. *liv* 3. *chap.* 30.

8 *Plin. lib.* 20. *cap.* 9. *Voyez la premiere partie, liv.* 2. *chap.* 4. *à l'article de Pythagore.*

9 *In voce* σίμων.

10 *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 20. *à l'endroit où il est parlé d'Esculape de Cos.*

11 *Lib. & cap.* 22.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

bre, comme nous le verrons ci-après, faisoit du cas de Cléophantus. Il y a eu un autre *Cléophantus* contemporain de Ciceron, qui viendra en son rang.

Une autre preuve de la grande réputation du premier, c'est qu'il eut divers disciples & Sectateurs, qu'on appelloit *Cléophantins*. ANTIGENES, cité par 12 Cælius Aurelianus, étoit de ce nombre; aussi bien que MNE'MON, de *Sidé* en Pamphilie. 13 L'on a anciennement attribué à celui-ci d'être l'Auteur des caracteres, qui se trouvent à la fin des histoires de quelques-unes des maladies, dont Hippocrate fait mention dans son troisieme livre *des maladies Epidémiques*. On ne rapportera pas tout ce que Galien dit à ce sujet de Mnémon. On remarquera seulement qu'il insinue que celui-ci, à ce que disoient quelques-uns, ayant pris un exemplaire des œuvres d'Hippocrate dans la Bibliotheque de Ptolomée *Evergetes*, sous le prétexte de vouloir expliquer le troisiéme livre des maladies Epidémiques, y avoit ajoûté les caracteres dont on vient de parler; contrefaisant l'écriture de l'original, & se servant d'encre propre à cela. D'autres assuroient que cet exemplaire d'Hippocrate qui étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, & où ces memes caracteres se trouvoient, avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par Mnémon, qui le vendit à Ptolomée, 14 que Galien dit avoir eu un grand empressement pour remplir sa Bibliotheque de bons livres, & avoir fait des dépenses extraordinaires pour cela. Ils ajoûtoient que le titre de cet exemplaire portoit, que ce même livre étoit venu par les vaisseaux, ou par mer, & que Mnémon Sidite l'avoit corrigé.

Ceux qui ont lû Hippocrate savent ce que c'est que les caracteres, que l'on vient de dire que Mnémon avoit ajoûtez au texte de cet Auteur; il faut néanmoins en dire ici un mot, parce que cela sert à faire voir d'un côté la grande estime que l'on faisoit des Observations d'Hippocrate, & de l'autre la maniere dont les Médecins qui sont venus peu de temps après lui prétendoient s'instruire en tirant ce qu'il y a d'essentiel dans ces observations, & en le mettant en „ notes abregées. 15 Pythion, *dit Hippocrate*, qui demeuroit auprés du temple „ de la Terre, eut dès le premier jour les mains tremblantes, une fiévre aigue „ & de la rêverie. Ces accidens augmenterent le second jour. Le troisieme, „ c'étoit la même chose. Le quatrieme il rendit de la bile pure en petite quan- „ tité. Le cinquieme, il y eut encore de l'augmentation, à l'égard des premiers „ accidens, le malade dormit peu, & son ventre se resserra. Le sixieme, les „ crachats furent de diverses couleurs, & en partie tirans sur le rouge. Le septie- „ me, le malade eut la bouche de travers. Le huitiéme, tous les accidens aug- „ menterent encore, & le tremblement en particulier continuoit toujours. De- „ puis le commencement jusqu'au huitiéme jour les urines furent claires & „ sans couleur, avec un nuage suspendu au milieu. Le dixieme il sua; les „ crachats furent un peu plus mûrs, & la maladie fut jugée, c'est à dire ter- „ minée par une espece de crise. Environ le temps de cette crise, les urines se „ tinrent un peu claires. Enfin au bout de quarante jours un abscès qui s'étoit „ formé

12 *Acutor. lib. 2. cap. 10.*

13 *Galen. in lib. 3. Hippocratis, de morb. vulgar. comment. 2.*

14 Il paroît par ce passage, que Ptolomée Evergetes suivoit les traces de Philadelphe son pere, qui est celui qui avoit établi le premier la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie. *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 3. chap. 30. & part. 2. liv. 1. chap. 3.*

15 *Epidemic. lib. 3. sect. 1. ægr. 1.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

„ formé vers l'anus, se dissipa par une évacuation d'urine, qui obligeoit „ le malade à uriner à tout moment avec quelque acreté, ou quelque „ douleur.

Au dessous de cette description on trouve les caracteres dont-il s'agit, dont le premier ressemble à un Π, qui a un I, au milieu; le second est un simple Π. Le troisieme est un ΟΥ. Le quatrieme un Μ; & le cinquieme enfin un Υ. On explique ces caracteres de cette maniere, πιθανὸν πλῆθος οὔρων τεσσαρακοστῇ ὑγείαν, c'est à dire, *Il est probable que la quantité d'urine, qui fut rendue le quarantieme jour, guérit le malade*; par où l'on a voulu marquer que cette derniere crise, qui étoit arrivée par une grande évacuation d'urine, avoit été plus parfaite que la précedente où il y avoit eu des sueurs; & insinuer en même temps que cette difference venoit de ce que la premiere crise ne s'étoit pas faite dans 16 un jour critique, comme la derniere. Peut-être aussi que ces Médecins vouloient dire quelque autre chose que l'on ne sait pas.

Il y eut encore, dans l'intervalle que nous marquons, un 17 ARCHELAUS, Egyptien, qui dédia au Roi Ptolomée un livre en vers où il traitoit de *l'histoire naturelle*, comme on l'apprend *d'Antigonus Carystius*, qui vivoit sous Ptolomée Philadelphe; d'où l'on peut inferer que c'étoit au même Ptolomée qu'Archélaus avoit dédié son livre. Athénée parle d'un autre *Archelaüs*, qui étoit de la Chersonese, & qui avoit écrit sur un sujet approchant de celui que l'autre avoit traité. Vossius croit que c'est le même que le précedent.

ARCHIBIUS, que Pline dit aussi avoir dédié quelque livre de Médecine au Roi *Antiochus*, doit être du même rang que les autres dont on a parlé. 18 Galien cite aussi un Médecin de ce nom.

JOLLAS, ou *Jolaüs*, Bithynien, cité par Pline, par Dioscoride, & par d'autres, comme ayant écrit *des médicamens*, est d'un temps plus incertain, quoi qu'il n'ait pas dû être éloigné de celui dont il s'agit.

Nous avons conté ci-devant un APOLLOPHANES, entre les disciples d'Erasistrate. L'Historien Polybe donne un Médecin de ce nom à Antiochus *Soter*.

NICIAS, de Soli, Médecin de *Pyrrhus*, est du rang des précedens par rapport au temps. Théocrite parle de lui avantageusement; mais cela n'empêcheroit pas qu'il ne fût indigne d'être joint avec les autres, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoisonner le Roi son Maître, avec qui ils étoient en guerre. Elien attribue le même fait à un autre Médecin nommé *Cineas*, qui pouroit être le nom du précedent renversé; *Cineas* pour *Nicias*. On a aussi dit la même chose d'un *Timochares*, qui n'étoit pas Médecin.

Il se trouve un autre *Nicias*, de Nicopolis, Médecin contemporain de Plutarque. Le même Auteur cite d'ailleurs un *Nicias Mallotes*, qui avoit écrit *des pierreries*, & qui peut être le même qui est aussi cité par Stobée.

On pourroit encore placer entre les Médecins précedens *l'Auteur du commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate*, qui est attribué à Oribase; ce premier Auteur ayant dû être contemporain de Ptolomée Evergetes, par l'ordre duquel il dit avoir écrit. Mais il est visible que c'est une piece supposée, & même fort

16 *Voyez part. 1. liv. 3. chap. 5.*

17 *Voyez Diogene Laërce; Pline, dans l'Indice du liv. 28. & le Schol. des Thériac. de Nicander.*

18 *De compos. medicam. per genera. lib. 5. cap. 14.*

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

fort grossierement, l'Auteur citant Pelops, Rufus, Soranus, & Galien qui ont tous vécû plus de trois cens ans après le Roi d'Egypte que l'on a nommé.

NICANDER, de 19 *Colophon*, Poëte & Médecin célebre, a vécû, selon quelques-uns, sous Ptolomée Philadelphe, ou selon d'autres, sous Attalus *Galatonices*. Il nous est resté deux des ouvrages de Nicander; l'un, qui est intitulé *Theriaca*, où il décrit en vers les accidens qui suivent les blessures faites par des *bêtes venimeuses*, y joignant les remedes propres; & l'autre dont le titre est *Alexipharmaca*, où il traite des *poisons*, & des *contrepoisons*. 20 Demetrius Phalereus, Theon, Plutarque, & 21 Diphilus de Laödicée, avoient écrit des commentaires sur le premier de ces livres. Nous avons encore aujourd'hui des scholies Grecques très-savantes, sur l'un & sur l'autre de ces mêmes livres, mais on ne sait pas le nom de l'Auteur. Vossius soupçonne qu'elles sont de Diphilus, dont on vient de parler.

Nicander avoit encore écrit un *recueil de remédes*; & il avoit mis en vers *les Prognostiques d'Hippocrate*. Il avoit d'ailleurs composé des *Métamorphoses*, comme fit depuis Ovide, & d'où il y a apparence que celles *d'Anatonius Liberalis* ont été tirées. Ciceron & d'autres Auteurs citent aussi les *ouvrages sur l'Agriculture*, ou *les Géorgiques* de Nicander.

Entre les *poisons* dont ce Poëte Médecin fait mention, il ne s'en trouve que deux qui soient tirez des *mineraux*, la *litharge*, & la *ceruse*, ce qui marque qu'on n'en conoissoit point d'autres en ce temps-là. Tout le reste est tiré des *plantes* & des *animaux*. L'un des plus pernicieux de ces poisons étoit cellui qu'on appelloit *Toxicum*. Les Botanistes ne l'ont point décrit, parce qu'ils ne savoient, sans doute, pas de quelle plante il se tiroit, ou ce que c'étoit, quoi qu'ils en conussent les mauvais effets; comme la même chose nous arrive encore aujourd'hui à l'égard de quelques drogues, qui sont dans l'usage de la Médecine, sans que l'on sâche quelquefois si elles son tirées d'une plante ou d'un animal, & quelle est la maniere dont elles se préparent, parce qu'elles viennent de païs éloignez. Nicander met aussi *l'Opium* au rang des poisons. On aura 22 ci-après occasion de parler plus particulierement de cette drogue, & de son usage dans la Médecine ancienne.

Il se trouve un *Mutius Fonteius Nicander*, Médecin, dans une ancienne Inscription, mais on ne sait pas quand il a vécu.

Philippe, dernier Roi de Macédoine, de ce nom, avoit un Médecin nommé 23 CALLIGENES, qui tint cachée la mort de ce Roi jusqu'a ce que *Persée* son

---

19 *Cicero, de Oratore*; *Suidas*. Nicander dit lui-même, au commencement de l'un de ses Poëmes, qu'il étoit voisin de l'Apollon de *Claros*. Or le temple de Claros, où ce Dieu rendoit ses oracles, étoit tout auprès de Colophon, comme le remarque Strabon, (*liv.* 13.) On a confondu ce Nicander avec un Grammairien qui étoit de Thyatire (*Steph. Byzant. in voce Thyatira.*) On trouve dans Vossius (de Historic. Græc.) les titres des livres de ces deux Nicandres, que cet Auteur ne distingue pas d'abord; quoi qu'il convienne à la fin que ces livres ne sont peut être pas tous d'un même Nicander.

20 Steph. Byzan. in voce *Carope*. Ce Demetrius est different du fameux Philosophe Péripatéticien, qui a vécu auparavant; ou Stephanus s'est trompé.

21 *Athenæus*.

22 *Part* 2. *liv.* 2. *chap.* 7.

23 *Voyez Tite Live*.

son Successeur en eût reçu la nouvelle. Ce Philippe étoit contemporain de Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde M. M. M. DCCXXX.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Les Médecins contemporains d'Hérophile & d'Erasistrate, ou de leurs disciples ne furent pas les seuls qui travaillerent à l'avancement de la Médecine; il y eut aussi de fameux *Philosophes*, qui les seconderent. Le premier & le plus considerable est THEOPHRASTE, qui succeda à Aristote dans l'Olympiade CXIV, au commencement du regne de Ptolomée *fils de Lagus*, sous lequel on a dit qu'Hérophile fleurissoit. La plus grande partie des écrits de Théohraste, qui sont venus jusqu'à nous, concernent *les Plantes*. Mais comme les Plantes peuvent être considerées par rapport à *l'Agriculture*, à la *Physique*, ou à la *Médecine*, on peut dire que ce Philosophe, non plus qu'Aristote, n'a eu principalement en vüe d'en parler que comme Physicien. C'est ce qui l'a obligé à examiner plûtôt la maniere dont elles croissent, & les parties qui les composent, que leurs proprietez Médicinales. Neanmoins il touche quelquefois ce dernier sujet en passant; & comme il en a décrit plusieurs, son travail à cet égard n'est pas inutile aux Médecins. On aura occasion d'en parler plus particulierement quand on en sera à 24 *Dioscoride*.

Il nous reste d'ailleurs quelques petits livres de Théophraste, touchant *les Vertiges*, les *Défaillances*, les *Sueurs*, & la *Paralysie*, dans lesquels il recherche simplement les causes de ces maladies; sans parler des remedes qu'il y faut apporter. Il dit, à l'égard des *Vertiges*, qu'ils viennent *lors qu'un esprit étranger, ou une humidité superflue se porte à la tête, ou* 25 *autour de la tête, soit que cela vienne de quelque chose que l'on ait pris intérieurement, comme du vin ou quelqu'autre liqueur, soit que l'on ait tourné en rond; car*, ajoûte-t-il, *le cerveau est naturellement humide; & quand quelque esprit étranger y entre, il fait de la violence après qu'il s'y est insinué, & pousse l'humidité naturelle jusques dans les veines, en la faisant mouvoir en rond; en sorte que cet esprit fait le même effet que si quelqu'un prenoit cette tête & la faisoit tourner en rond; étant indifferent que la même chose se fasse par une cause externe, ou par une cause interne.*

La Paralysie arrive *par un refroidissement, ou par une privation & un défaut d'esprits. Car c'est l'esprit qui est l'auteur de la chaleur & du mouvement; en sorte que s'il devient immobile, le sang & l'humide se réfroidissent nécessairement. C'est par cette raison que l'on se sent les pieds engourdis, aussi bien que les membres supérieurs, lors qu'ils sont pressez par une chaise ou de quelqu'autre maniere; car cette compression arrête ou intercepte l'esprit, qui ne pouvant plus se mouvoir comme à l'ordinaire, cause le refroidissement du sang.* On void par ce que l'on vient de lire, que ce Philosophe ne pensoit pas mieux aux *nerfs*, dans cette occasion, qu'Hippocrate, & qu'il ne conoissoir pas mieux leurs usages que son Maitre Aristote. Quelqu'un pourroit trouver étrange que Théophraste ayant vêcu du temps d'Hérophile, comme nous le supposons, n'eût point profité des lumieres de celui ci, par rapport à l'Anatomie; mais il se peut que ce Philosophe eût composé le petit livre, d'où le passage que nous avons traduit est tiré, avant qu'Hérophile eût fait toutes ses découvertes, ou que Théophraste qui demeuroit à Athenes ne fut pas encore informé alors de ce qui se faisoit à Alexandrie où Hérophile travailloit; ou enfin il n'est pas impossible que le premier, qui pouvoit

24 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 3.*

25 Τὰ περὶ τὴν κεφαλήν; façon de parler Grecque.

pouvoit être le plus âgé, ait méprisé les découvertes du dernier; supposé qu'il en ait eu conoissance; à peu près comme divers Anatomistes du siecle passé, même des plus fameux, qui vivoient dans le temps que l'on découvrit la circulation du sang, ne la voulurent point admettre, quelque évidentes qu'en fussent les preuves.

Nous avons aussi un livre de Théophraste, qui est intitulé *Des Pierres*, où il traite de toutes les sortes de pierres, des fines & des autres, de leur nature, de la maniere dont elles se forment, des lieux où on les trouve &c. Comme on void par le catalogue de ses écrits, qu'il a donné à quelques-uns de ses livres les mêmes titres qu'Aristote avoit donnez aux siens, il y a de l'apparence que l'on a changé le plurier en singulier dans le titre du livre d'Aristote, *de la pierre*, duquel on a parlé ci-devant.

Apulée, dans sa premiere Apologie, cite un livre de Théophraste concernant *le mal caduc*, & un autre intitulé *des animaux qui ne voyent point*. Cet Auteur ajoûte que Théophraste disoit dans ce dernier livre, que la dépoüille d'une espece de *Lézard*, nommé *Stellio*, est un remede pour le mal dont on vient de parler; mais qu'on a de la peine à trouver de cette dépoüille, parce que ces animaux la mangent incontinent qu'ils l'ont posée.

26 Aristote eut un autre disciple nommé MÉNON, qui avoit composé un livre intitulé 27 *l'Assemblée des Médecins*, ou *Recueil Médicinal*. Galien dit que quelques uns attribuoient ce livre à Aristote lui même; mais qu'il étoit reconu de la plûpart pour être de *Ménon*. Ce même livre, qui se trouvoit encore du temps de Galién, s'est perdu depuis, ce qui a été une grande perte par rapport au sujet que je traite, je veux dire, à l'histoire de la Médecine. Ménon avoit recueuilli dans ce livre, ou dans ces livres, car il y en avoit plusieurs, les divers sentimens de tous les Médecins qui avoient été avant lui. La seule particularité, qui nous est restée de tout ce que cet Auteur avoit ramassé, c'est ce que rapporte 28 Plutarque touchant une certaine *maladie du Foye*, qui portoit ceux qui en étoient atteints à *chasser aux rats*, & à les épier comme font les chats. Plutarque ajoûte que cette maladie étoit décrite 29 *dans les livres de Mélon*, & il la met au nombre de quelques autres, qu'il dit avoir paru en certains temps & disparu dans la suite. Ce qui l'obligeoit à croire que cette maladie ne se voyoit plus, c'est que de tous ceux que les Médecins, postérieurs à Ménon avoient dit être 30 *malades du foye*, il n'y en avoit pas un de qui ces Médecins eussent observé qu'il faisoit la guerre aux souris. Mais la conséquence n'étoit pas juste; parce que les premiers qui avoient vû que certains malades épioient les souris, pouvoient s'être trompez lors qu'ils avoient jugé que cette fantaisie venoit d'une mauvaise disposition du foye; sans que cela empêchât que leur observation ne fût vraye quant au fond, c'est à dire, en ce qui concernoit la description des accidens de la maladie, qui est une chose qui tomboit sous les sens, quoi que la cause en fût cachée. Les livres des

26 *Galen. comment. 1. ad lib. Hippocr. de nat. hum.*

27 Συναγωγὴ ἰατρικὴ.

28 *Sympo*s*iac. lib. 8. quæst. 9.*

29 Ἐν τοῖς Μελωνείοις; Le savant Reinesius a le premier remarqué qu'il falloit lire Μενωνείοις, & qu'il s'agissoit ici des livres de *Ménon* citez par Galien. *Reines. Var. Lect. lib. 1. cap. 10.*

30 ἡπατικοὶ; *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 8.*

des Médecins tant anciens que modernes, sont remplis d'histoires de malades qui sont tombez dans toutes sortes d'égaremens d'esprit ou d'imagination, les uns ayant contrefait *les loups*, les autres *les chiens*, & même 31 *les chats*, qui est le cas dont il s'agit ici. Il se pourroit aussi que les preneurs de rats, dont parloit Ménon, cherchassent ces animaux pour les manger, par une *dépravation d'appetit*, comme il arrive aux personnes qui mangent de la *craye*, du *charbon*, des *cendres*, du *plâtre*, & autres choses absurdes.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

HERACLIDE, de Pont, autre Philosophe, avoit étudié partie sous Aristote, partie sous *Speusippus*, disciple de Platon. Il avoit écrit un livre *des causes des maladies*, & un autre intitulé, 32 *de la maladie ou l'on est sans respiration.* Héraclide disoit que dans cette maladie on demeuroit quelquefois jusqu'à trente jours sans respirer, en sorte que l'on paroissoit mort, sans néanmoins que le corps se corrompît. L'on a vû ci-dessus qu'Empédocle avoit guéri une femme de cette maladie, qui est une espece de *suffocation de mere.* On parlera dans le livre suivant d'un autre Héraclide, fameux Empirique.

STRATON, qui étoit aussi du nombre des Péripatéticiens, succeda à Théophraste, & fut précepteur du Roi Ptolomée Philadelphe. Il avoit écrit quelques livres concernant *la Médecine*, & *l'Histoire naturelle*, comme on l'apprend de Diogene Laërce, qui ajoûte que ce Philosophe étoit distingué par le titre de *Physicien* qu'on lui donnoit ordinairement, & qui étoit fondé sur ce que Straton s'étant presque entierement attaché à la Physique, ou à la recherche des choses naturelles, avoit négligé la *Morale*, & les autres parties de la Philosophie. Diogene Laërce remarque au même endroit, qu'Aristote avoit cité un ancien Médecin, nommé *Straton*; mais cette citation ne se trouve pas dans ce que nous avons des écrits de ce Philosophe. L'on a parlé ci-devant d'un troisiéme Straton, que l'on a conté entre les disciples d'Erasistrate.

34 TIMON, Phliasien, Philosophe de la Secte de *Pyrrhon*, vivoit aussi sous Ptolomée Philadelphe. Il étoit encore Médecin & Poëte; & il eut un fils nommé XANTHUS, auquel il enseigna la Médecine. Pline (in Indic. lib. 25.) cite un *Xanthus* Médecin.

CHAPITRE IX.

Partage de la Médecine en trois Professions.

CE fut à peu près du temps d'Hérophile & d'Erasistrate, selon la remarque de 1 Celse, que la Médecine, qui jusqu'alors avoit été exercée avec

---

31 *Martin Weinrich*, Médecin du Siecle passé, rapporte un exemple de cette sorte de fantaisie. *Voyez les diverses leçons de Reinesius; à l'endroit que l'on a cité.*

32 Περὶ τοῦ ἄπνου.

33 Nam Strato, Theophrasti auditor, quanquam fuit acri ingenio, tamen ab ea disciplina omnino semovendus est: qui cùm maximè necessariam partem Philosophiæ, quæ posita est in virtute & in moribus, reliquisset, totumque se ad investigationem Naturæ contulisset, in ea ipsa plurimum discedit à suis. *Cicero, Academic. quæst. lib. 1.*

34 *Diogen. Laërt. in Timone.*

1 *Vid. præfat. lib. 1.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

toutes ses dépendances par une personne seule, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la suite l'occupation de trois personnes differentes.

Ces trois parties furent la Médecine [2] *Diététique*, la [3] *Pharmaceutique*, & la *Chirurgique*. La premiere employoit *le régime de vivre*, pour guérir les maladies; la seconde, *les médicamens*; & la troisiéme, *l'opération de la main*. Si l'on suivoit cette division à la lettre, l'on en pourroit tirer cette conséquence, que ceux qui mettoient en usage la Diete ne devoient point se servir de médicaments, ni ceux qui administroient les médicamens, ou qui operoient de la main, employer la Diete. Mais Celse s'explique [4] ailleurs lors qu'il dit, *que toutes les parties de la Médecine ont une si grande liaison l'une avec l'autre qu'elles ne peuvent point être séparées; que celle qui traite par la diete y joint quelquefois les médicamens; & que celle qui se sert des médicamens a aussi besoin de la diete; en sorte que chaque partie tire son nom de ce d'où elle prend le plus, ou de ce qui est le principal de son employ.*

Cette même division pourroit aussi faire croire que Celse a voulu marquer les trois professions, par lesquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'est à dire, celle des *Médecins*, celle des *Apothicaires*, & celle des *Chirurgiens*. Mais la chose n'alloit pas précisément de cette maniere. Ceux qui exerçoient la premiere des parties de la Médecine que l'on a désignées, qui est la *Diététique*, étoient, à la verité, les mêmes que nos Médecins; mais il n'en étoit pas ainsi des autres, comme on le verra par la suite. Les premiers ayant eu pour leur département les maladies du dedans, dont la cause est pour l'ordinaire difficile à trouver, avoient été de tout temps les plus estimez. [5] Ce qui avoit d'autant plus porté les peuples à leur donner la préference c'est que les Médecins Diétetiques assuroient, comme on l'a remarqué ci-dessus, que pour exercer leur profession en habiles gens, ils étoient engagez à conoitre toute la Nature, c'est à dire être Philosophes, sans quoi la Médecine étoit défectueuse.

Ceux qui exerçoient la troisiéme partie differoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embrassoient pas tant de choses qu'eux. Ils ne se mêloient que de la *Chirurgie* proprement dite, c'est à dire, de la seule Opération de la main, & ils n'entreprenoient point les maladies qui se peuvent guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, selon Celse, traiter *les playes*, & encore moins *les ulceres* & *les tumeurs*, si ce n'est dans les cas où il falloit nécessairement faire quelque *ouverture*, ou quelque *incision*.

Les maladies, que l'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la *Pharmaceutique*, qui les traitoient par *l'application des médicamens*, qui arrêtent le sang, qui consolident, qui mondifient, qui font croître les chairs, qui font suppurer, qui font percer ou vuider un abscès. Ceux ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui se peuvent guérir par l'application extérieure des médicamens. Que s'ils n'en pouvoient venir à bout, & qu'il falût employer le fer & le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On void par là qu'ils étoient bien differens de nos Apoticaires.

Avant

2 *Voyez ci dessus*, *Part*. 1. *liv*. 3. *chap*. 15.

3 En Latin *Médicamentaria*.

4 *Præfat. in lib.* 5.

5 Ejus autem quæ victu morbos curat longe clarissimi Auctores, altius quædam agitare conati, rerum quoque Naturæ cognitionem sibi vindicaverunt, tanquam sine ea trunca & debilis Médicina esset. *Cels. præfat. in lib.* 1.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit *Médecins* remplissoient seuls tous les devoirs de ces trois professions, comme on l'a remarqué ci-devant, & l'on ne reconoissoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux sortes de Médecins. Les premiers, que l'on appelloit Médecins 6 *Architectes*, servoient seulement les malades de leur conseil, & donnoient les ordres aux seconds, qui étoient appellez Médecins 7 *Manœuvres*, & qui travailloient de leurs mains sous les yeux des autres, soit pour les operations, soit pour la composition ou pour l'application des remedes. La même subordination se rencontre, selon Aristote, dans tous les arts. Mais il arriva dans la Médecine que les derniers dont on a parlé, qui étoient les serviteurs des premiers, & quelquefois leurs enfans, ou leurs disciples, s'ingererent de faire seuls ce qu'ils n'avoient fait auparavant que sous la conduite d'autrui, & de se faire un mêtier particulier chacun de ce qu'il entendoit le mieux, par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmaceutique, en sorte que la Médecine se trouva partagée comme on l'a dit.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom, qu'ils ont aujourd'hui. On les appelloit *Chirurgiens*, ou *Médecins Chirurgiens*, c'est à dire *Médecins operans de la mains*. On trouve aussi dans Pline le nom de 8 *Vulnerarius*, ou *Vulnerum Medicus*, *Médecin des playes*, qui conviendroit plutôt à ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, parce que les playes étoient de leur département, selon la division de Celse, qu'aux Chirurgiens; mais je pense que Pline a entendu par là un Chirurgien, ces professions n'ayant pas toûjours été si bien distinguées, qu'on ne les ait souvent confondues.

Ceux qui s'attachoient à la *Pharmaceutique*, ou à la Médecine *Médicamentaire*, étoient appellez 9 *Pharmaceutæ*. Le nom de *Pharmacopœus* se prenoit en mauvaise part, & signifioit dans l'usage ordinaire *un Empoisonneur*, qu'on appelloit encore φαρμακὸς, & φαρμακεὺς, du mot *Pharmacum*, qui signifie indifferemment toute sorte de drogue ou de composition *bonne* ou *mauvaise*, & tout *médicament* ou tout *poison*, tant simple que composé. Les Latins ont dit de même *médicamentum* pour *poison*, & 10 *Médicamentarius* pour *Empoisonneur*, quoi que le dernier de ces noms désignât aussi un *Apothicaire*, comme le premier signifioit d'ailleurs un médicament.

Le mot *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre espece de profession. On appelloit ainsi en géneral tous ceux qui vendoient des médicamens, quoi qu'ils ne les préparassent pas. Mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui *Charlatans*, ou *Bâteleurs*, qui montent sur le théatre, & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit à cause de cela 11 *Circulatores*, *Circuitores*, &

6 Ἀρχιτεκτονικοὶ. 7 Δημιουργοὶ; *Aristote.. Politicor. lib. 3. cap. 11.* 8 *Lib. 29. cap. 1.* 9 *Galen. ad Thrasybulum*, *cap. 24.* 10 Médicamentaria mulier; id est, Venefica; Cod. Theodos. de Repud. Titul. 16. Leg. 3. 11 Ces noms Latins semblent être exprimez par le Grec περιοδευταὶ. Saumaise (*Plinian. Exercit. in Solin.*) & divers autres Savans sont de ce sentiment. Galien parle d'un *Magnus*, qu'il appelle περιοδευτὴς, & de qui il rapporte la composition d'un médicament. Ce pouvoit être un de ces *Bâteleurs*, qui ont quelquefois de bons remedes, mais qu'ils appliquent mal en diverses occasions. (*de compos. medicam. local. lib. 5. cap. 7.*) Le mo περιοδευτὴς marque d'ailleurs, chez les Jurisconsultes, *un Médecin* proprement dit; parce, disent les Commentateurs, qu'il faut nécessairement que les Médecins facent souvent le tour de la ville où ils pratiquent, ou qu'ils aillent & viennent pour voir leurs malades. Le mot περίοδος ou περίοδοι exprime ces allées & ces venues. De περίοδος on a fait περιοδευτής. (*Pandect. 1. de Excusat. Lib. 6. Paragraph. Grammatici.*) On appelloit aussi du même nom des Ecclésiastiques qui avoient charge de visiter les malades dans les diverses paroisses, ou dans les Dioceses. *Vid. Menag. Amœnit. Juris. & ci-après, Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 13.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

& *Circumforanei*. On les appelloit encore ἀγύρται, *Agyrtæ*, d'un mot qui signifie *assembler*, parce qu'ils assembloient le peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de sots, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui, pour les écouter & pour ajoûter foi à ce qu'ils disoient, ni même quelquefois de 12 gens de bon sens qui se divertissoient à les entendre causer, sans vouloir leurs remedes. Ils étoient aussi nommez ὀχλαγωγοί, par la même raison. On leur donnoit enfin le nom de 13 *Sellularii Medici*, ἐπιδιφέσιοι ἰατροί, *Médecins Sédentaires*, parce qu'ils se tenoient assis dans leurs boutiques, en attendant les châlans. C'est là le mêtier qu'Epicure reprochoit à *Aristote*, comme on l'a remarqué ci-dessus. C'étoit aussi celui d'*Eudamus*, dont on a parlé au dernier chapitre de la premiere partie; celui d'un *Chariton*, de qui Galien a tiré quelques descriptions de médicamens, & qu'il appelle ὀχλαγωγὸς, celui d'un *L. Clodius*, d'Ancone que 14 Ciceron appelle *Pharmacopola Circumforaneus*, qui étoit d'ailleurs un empoisonneur. Il est enfin parlé d'un de ces *Coureurs de marchez*, dans l'inscription suivante,

L. SABINUS. L.

PRIMIGENIUS.

Ortus ab Iguvio Medicus fora multa sequutus
Arte feror nota nobiliore fide.
Me consurgentem valida fortuna juventa
Constituit, rapidis imposuitque rogis.
Clusino cineres flammæ cessêre sepulcro,
Patronus patrio condidit ossa solo.

Celui-ci devoit être plus homme de bien que le précedent. La lettre L. qui est après son nom marque qu'il étoit Affranchi, outre qu'il est parlé de son Patron dans l'épitaphe. *Magnus*, dont il est parlé dans la note qui est au bas de cette page, étoit peut être aussi de la même profession.

Je ne sai si ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'est à dire, *Mêleurs*, ou *Broyeurs de drogues*, étoient les mêmes que les *Pharmaceutæ*, ou si l'on appelloit seulement ainsi ceux qui composoient les médicamens, quoi qu'ils ne les applicassent pas. Ces derniers pouvoient être les valets des *Droguistes*, qu'on appelloit en Latin *Seplasiarii*, & 15 *Pigmentarii*, & en Grec παντοπῶλαι, & 16 καθολικοί, parce qu'ils vendoient de toutes sortes de drogues. On les appelloit encore 17 ῥωποπῶλαι, μιγματοπῶλαι, & dans les derniers temps de la Grece, πιμεντάριοι, qui étoit un nom formé du Latin.

Les

12 Itaque auditis, non auscultatis, tamquam Pharmacopolam; nam verba ejus audiuntur, verùm ei se nemo committit si æger est, *dit Caton dans A. Gelle.*

13 *Salmas. in Solinum.*

14 *Orat. pro Cluentio.*

15 De *pigmentum*, qui signifie proprement les drogues dont les Peintres, ou les Teinturiers se servent; mais qu'on a appliqué à toutes sortes de drogues en géneral; d'où vient que Cælius Aurelianus, appelle de ce nom l'aloë. *Credibile est ad ejus pigmenti,* (id est, aloës) *in Stomacho effectum sensum, accurrere materiam*, &c. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 9.

16 Ce dernier mot se trouve dans Galien, (*de Antidot.*) qui appelle ainsi un Marchand qui vendoit les drogues pour la Thériaque, qui se préparoit chez l'Empereur Antonin.

17 De ῥῶπος, qui signifie toute sorte de menues marchandises, & de μίγμα, mélange,

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Les boutiques, ou les magasins de ces Marchands s'appelloient 18 *Seplasia*, au neutre plurier, & leur mêtier 19 *Seplasia*, au feminin singulier. Ils vendoient aux Médecins, aux Peintres, aux Teinturiers, & aux Parfumeurs toutes les drogues tant simples que composées, dont ils avoient besoin. Ces mêmes Marchands, aussi bien que les faiseurs de médicamens, étoient sujets à vendre des drogues, & des compositions mal conditionnées, & mal faites, & il y avoit autrefois, aussi bien qu'aujourd'hui, une grande infidelité dans ces mêtiers. C'est ce qui obligeoit Pline à censurer les Médecins, de son temps de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien conoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit, aussi bien que les médicamens composez, qu'ils employoient sur la bonne foi de ceux qui les leur vendoient; au lieu de les composer eux mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins.

Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes, que les Médecins achetoient. Ils tiroient les Simples, les plus communs, des *Herboristes*, qu'on appelloit en Latin *Herbarii*, en Grec ῥιζοτόμοι, *coupeurs de racines*, & βοτανολόγοι, ou βοτανικοί, *cueuilleurs d'herbes*, & non pas 20 βοτανισταί, ce dernier nom étant propre à ceux qui mondoient les bleds, ou qui en arrachoient les mauvaises herbes. Les Herboristes, pour mieux faire valoir leur mêtier, affectoient superstitieusement de cueuillir les Simples en de certains temps particuliers, & avec diverses précautions, & cérémonies ridicules; & ils ne manquoient pas aussi d'imposer d'ailleurs aux Médecins, en leur donnant une herbe, ou une racine pour une autre, lorsque ceux-ci ne les conoissoient pas bien.

Les Herboristes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient aussi des lieux propres pour tenir leurs Simples, leurs drogues, & leur compositions. On appelloit ces lieux en Grec ἀποθῆκαι, *Apothecæ*, d'un nom géneral qui signifioit toutes sortes de lieux, ou l'on resseroit quelque chose, & d'où l'Italien *Botega*, & le François *Boutique*, ont été formez, aussi bien que le nom d'*Apothicaire*, en a été tiré.

Les Boutiques des *Chirurgiens*, s'appelloient ἰατρεῖα, chez les Grecs, du mot ἰατρὸς, Médecin; parce que tous ceux qui se mêloient de quelque partie de la Médecine que ce fût, s'appelloient anciennement Médecins, & que les Médecins proprement dits étoient aussi Chirurgiens, comme on l'a remarqué ci-devant, en plus d'un endroit. Plaute a traduit ce mot par celui de 21 *Medicinæ.* Et comme de son temps la Médecine n'avoit pas encore été partagée à Rome, & que le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, & le Droguiste, étoient une seule personne; ce nom convient dans ce Poëte Comique à toutes les Boutiques en géneral, où l'on exerçoit quelque profession dépendante de la Médecine; soit qu'on y vendît des médicamens, ou des drogues, soit qu'on y pensât des blessez &c. tout de même que le mot 22 *Medicus*, marque chez lui *un vendeur de drogues*.

18 Quodque ab Idumæis vectum Seplasia vendunt.
Et quidquid confert Medicis Lagæa Cataplo. *(Marcellus.)*

19 Credunt Seplasiæ, *dit Pline en parlant des Médecins*, omnia fraudibus corrumpenti; jam quidem facti emplastra, & collyria mercantur; tabesque mercium aut fraus Seplasiæ sic quæritur eis. *lib.* 34. *cap.* 11.

20 *Vide Salmas. Exercitat. Plinian.* C'est néanmoins de ce mot que celui de *Botanista*, qui se prend ordinairement pour *Herboriste*, est tiré.

21 *Amphitruon. act.* 4. *scen.* 1. *Epidic. act.* 1. *scen.* 2.

22 Ibo ad Medicum, atque me ibi toxico morti dabo. *Mercator. act.* 2. *scen.* 4.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Pollux appelle la Boutique, d'un Teinturier du nom de φαρμακεῖον. Celles de ceux que nous avons appellez *Pharmacopolæ*, s'appelloient *Pharmacopolia*; comme celles des Parfumeurs, & Onguentaires, qu'on nommoit *Myrepsi*, dont on a parlé ailleurs, s'appelloient *Myropolia*, & *Myrothecia*. Pour celles des Barbiers, on leur donnoit le nom de κουρεῖα, en Latin *Tonstrinæ*.

Pour revenir au partage de la Médecine, nous l'avons expliqué précisément au sens de Celse, qui l'a regle de cette maniere; soit que la chose se pratiquât effectivement ainsi de son temps, soit qu'il ait voulu simplement marquer comme elle devoit aller. Quoiqu'il en soit, cet usage changea dans la suite, les uns ayant empieté sur le mêtier des autres, ou en ayant exercé plus d'un, ou les mêmes noms étant restez, quoi que les emplois n'ayent plus été les mêmes. Quelques siecles après Celse, ceux que l'on nommoit en Grec πημεντάριοι, & en Latin *Pimentarii*, ou *Pigmentarii*, qui devoient être proprement des *Droguistes*, comme on l'a remarqué, faisoient aussi la fonction d'*Apothicaire*, témoin ce passage d'un ancien Commentateur de Platon, 23 *le Médecin ordonne, & le* Pimentarius *sert, & prépare ce dont on a besoin.* On ne peut pas savoir quand ce changement s'est fait, l'Auteur que l'on vient de citer vivoit environ quatre cens ans après Celse.

Le partage dont on a parlé n'empêcha pas aussi que dans la suite, & dans le temps même de Celse, plusieurs Médecins ne retinssent l'ancien usage, & quoi que leur profession tirât son nom de la *Diete*, ils ne s'étoient pas si uniquement attachez à ce moyen de secourir les malades, qu'ils n'employassent non seulement les autres remedes, comme il a été dit, mais qu'ils n'eussent encore sous eux les *manœuvres*, dont on a parlé, c'est à dire, des gens qui *saignoient*, qui *scarifioient*, qui *ventousoient*, qui *donnoient des lavemens*, qui *appliquoient des cataplâmes*, & *des emplâtres*, qui *oignoient*, qui *fomentoient*, qui *baignoient*, qui *préparoient des médicamens*, &c. On parlera ci-après du Médecin *Cassius*, qui avoit un esclave qui lui faisoit ses compositions. Ce Médecin vivoit en même temps que Celse, ou un peu avant lui. La même chose se pratiquoit aussi du temps de 24 Galien. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'on n'en usât, à cet égard, d'une maniere en un lieu, & d'une maniere en l'autre, dans le même temps.

Il arriva même après Hérophile, sous lequel on a dit que le partage dont il s'agit s'étoit fait, que divers Médecins fameux écrivirent sur la *Chirurgie*, & sur la *Pharmaceutique*, en particulier; ce qui marque qu'ils se retenoient la connoissance de tout ce qui dépend de la Médecine, comme on avoit fait auparavant. Et premierement pour ce qui regarde *les médicamens*, quoi qu'on en trouvât diverses descriptions dans les écrits des Médecins, qui avoient précedé, comme dans ceux d'Hippocrate, de Dioclès, &c. 25 Ces descriptions étoient mêlées, & répandues deça de là, dans leurs ouvrages de pratique, & les livres de médicamens étoient fort rares en ce temps-là, comme le remarque Galien; en sorte que ce fut proprement au temps du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire sur cette matiere en particulier, ou à composer des *recueuils de médicamens*; & ce furent les Médecins qui y travaillerent. L'on

23 ὁ μὲν ἰατρὸς ἐπιτάττει, ὁ δὲ πημεντάριος διακονεῖ, τὰ πρὸς τὴν χρείαν εὐτρεπίζων, *Olympiodorus, in Gorgiam Platonis.*

24 *In lib. Hippocr. de morb. Epidem. 6. commentar. 5.*

25 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 3. chap. 24.*

L'on a vû ci-dessus qu'Hérophile avoit commencé à mettre les médicamens dans un plus grand usage qu'ils n'avoient été auparavant. Il fut suivi en cela par ses disciples, qui par cette raison, c'est à dire, pour le cas qu'ils en faisoient, ne manquérent pas d'en écrire à part. Les Médecins Empiriques, qui vinrent en même temps, écrivirent aussi beaucoup de leur côté sur le même sujet. Entre les Hérophiliens qui se distinguérent par cet endroit, Celse fait particulierement mention de *Zénon*, *d'Andréas*, & *d'Apollonius Mus*, & Galien leur joint *Mantias*. On a parlé ci-devant de tous ces Médecins.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

CHAPITRE X.

Chirurgiens fameux.

LA Chirurgie en particulier semble avoir été plus réellement séparée du tronc de la Médecine, que la Pharmacie. [1] La Chirurgie, à ce que dit Celse, commença particulierement en Egypte, d'avoir ses Professeurs à part, environ dans le même temps. PHILOXENE fut un des premiers qui composa plusieurs volumes sur cette matiere. Il y eut encore en ce païs-là un AMMONIUS, d'Alexandrie, qui fut surnommé [2] *Lithotome*, c'est à dire, *Coupeur de pierres*, parce qu'il s'avisa le premier de couper, ou de rompre dans la vessie les pierres qui étoient trop grosses, pour pouvoir sortir par l'ouverture qui se fait pour cela. D'où l'on peut recueillir que le mot de *lithotomie*, dont quelques uns se servent pour marquer l'operation par laquelle on tire la pierre de la vessie, n'est pas propre, & que l'on parleroit plus juste en appellant cette operation *cystotomie*, puisque c'est la vessie, & non pas la pierre que l'on coupe.

Divers autres Médecins, ou Chirurgiens écrivirent de la [3] Chirurgie à peu près au même temps; entre lesquels on conte un GORGIAS, deux HERONS, & deux APOLLONIUS, dont l'un étoit le pere, & l'autre le fils. Il y eut encore un EUENOR, un NILEUS, un MOLPIS, un NYMPHODORE, un PROTARCHUS, un SOSTRATE, & un HERACLIDE Tarentin, fameux Médecin Empirique, dont on parlera plus amplement. Mais comme les livres de ces Auteurs, ne sont pas venus jusqu'à nous, on n'a rien de considerable à en dire. Celse & Galien rapportent de la plûpart de ces Chirurgiens quelques traits de pratique, comme on le peut voir en consultant ces deux derniers Auteurs. Tout ce que nous avons à dire touchant la Chirurgie ancienne, outre ce qui a été remarqué quand il s'est agi d'Hippocrate, se trouvera lorsque nous en ferons à Celse, sur la fin de cette seconde Partie.

---

1 *Cels. in præfat. lib.* 7.

2 *Ibidem, cap.* 26.

3 *Galen. Introduct. Idem in lib. Hippocrat. de articul. comment.* 3. *Cels. in præfat. lib.* 7. & *lib.* 8. *cap.* 21.



HISTOIRE DE LA MEDECINE, SECONDE PARTIE,

LIVRE SECOND.

Où l'on trouve l'Histoire de la Secte EMPIRIQUE, qui commença avec le Siecle XXXVIII.

AVANT-PROPOS.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

ON a vû dans le livre précedent les efforts de quelques Médecins, pour combattre la méthode de ceux qui les avoient précedez, & pour détruire par la force de leurs raisonnemens, une pratique très-ancienne. L'on y a vû aussi un progrès très-considerable dans l'Anatomie. Dans celui-ci au contraire l'on verra des gens qui lassez, ou peu satisfaits du raisonnement, & des découvertes des Philosophes, & des Anatomistes, ont prétendu que l'on pouvoit se passer de l'un & de l'autre, & que les seules lumieres que l'on doit suivre dans l'exercice de la Médecine, sont celles que fournit l'*Experience*. On les appella par cette raison *Empiriques*, d'un mot Grec qui signifie *Expérience*, comme on le verra ci-après, & leur Secte fût appellée, *la Secte Empirique*. Elle commença avec le Siecle XXXVIII. & dura fort long-temps après. Nous verrons dans ce livre quelle étoit cette Secte, quels en ont été les Auteurs, & quels Disciples, ou Sectateurs ils ont eu, quoi qu'une partie de ces derniers ayent vécu fort long-temps après les autres. Nous avons suivi la même méthode à l'égard des Sectateurs d'Erasistrate, & de ceux d'Hérophile, & nous en avons rendu raison.

CHAPITRE

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant

CHAPITRE I.

SERAPION, & PHILINUS, Chefs des EMPIRIQUES.

1 SERAPION, Alexandrin, fut le premier qui s'avisa de soutenir *qu'il ne sert de rien de raisonner dans la Médecine, & qu'il faut s'attacher uniquement à l'Expérience*; ou du moins comme il fut le premier qui soutint ce sentiment avec chaleur, & qu'il fut d'abord suivi par plusieurs autres, il se trouva per là érigé en Chef de la Secte dont nous parlerons. C'est ce que nous apprenons de Celse.

2 D'autres ont attribué la même chose à PHILINUS, de l'Isle de Cos, qui avoit été disciple d'Hérophile, & ont ajoûté que ce fut Hérophile qui fournit occasion à Philinus d'établir cette Secte. Ils n'ont pas dit comment cela se fit, mais il n'est pas malaisé de le deviner, par ce que nous avons rapporté touchant Hérophile, qui est qu'il passoit pour être *à demi Empirique*, parce qu'il étoit dans la pensée qu'on ne devoit raisonner dans la Médecine, que lors qu'il s'agissoit de maladies qui dépendoient d'un désordre arrivé à quelque partie organique ou instrumentelle. Ce que l'on a remarqué d'ailleurs qu'Hérophile avoit fortement recommandé les *médicamens*, & que ses disciples s'étoient beaucoup jettez de ce côté-là, sert encore d'une seconde preuve, car on sait que la recherche des médicamens a été l'unique but des Empiriques. C'est sans doute par cette raison *qu'Hérophile* & quelques-uns des Hérophiliens, comme 3 *Zeuxis, Héraclide Erythréen, & Bacchius*, sont mis au rang des Empiriques par Galien; quoi que cet Auteur sût très-bien la difference qu'il y avoit entre la Secte d'Hérophile, & celle de Philinus ou de Sérapion.

4 D'autres enfin ont voulu *qu'Acron* d'Agrigente, de qui nous avons parlé dans la premiere Partie, fût le fondateur de cette Secte. Les Empiriques le soûtenoient eux mêmes, afin d'avoir l'avantage de l'antiquité par dessus les Médecins Dogmatiques, qui n'avoient commencé qu'avec Hippocrate. Pour éclaircir cette difficulté, il faut remarquer qu'il y a eu de deux sortes d'Empiriques parmi les Anciens Médecins. Ceux qui ont vécu depuis Esculape, ou depuis le premier qui a réduit la Médecine en art, jusqu'au temps qu'on y a joint les *raisonnemens*, ou la *Philosophie*, ceux-là ont été les premiers *Empiriques*; mais il y a cette difference entr'eux & ceux du parti de Sérapion ou de Philinus, que les premiers étoient Empiriques sans en porter le nom, en sorte qu'on ne peut pas les regarder comme des Sectaires, ainsi que nous l'avons déja remarqué dans la Préface, d'autant plus qu'ils ont été les premiers de tous les Médecins, & qu'il n'y en avoit point d'autres de leur temps; au lieu que les derniers Empiriques choisirent eux mêmes ce titre, & affectérent de faire

1 Serapion primus omnium nihil hanc rationalem disciplinam pertinere ad Medicinam professus, in usu & experimentis eam posuit. *Cels. præfat. lib. 1.*

2 *Galen. Introductio.*

3 *Galen. in aphor. Hipp. comment. 7.*

4 *Plin. lib. 29. cap. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

secte à part ou de se séparer des Dogmatiques. En un mot l'Empirique de ceux-là étoit purement naturelle, au lieu que celle de ceux-ci étoit un effet de leur méditation & de leur raisonnement, duquel ils savoient parfaitement bien se servir pour établir leur parti, & pour le soutenir, quoi qu'ils se déclarassent ouvertement contre les *raisonneurs*.

Philinus & Sérapion ne doivent pas avoir vécu fort loin l'un de l'autre. Le premier vivoit en même temps qu'Hérophile, ayant été son disciple, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. On apprend d'Athénée qu'il avoit écrit touchant *les plantes*; il avoit aussi commenté Hippocrate, mais on ne sait point d'ailleurs comme il s'y prit pour établir sa secte.

Quant à Sérapion, il pratiquoit apparemment la Médecine à Alexandrie, qui étoit sa patrie. On ne sait pas précisément quand il a vécu, mais je le mets avec Philinus, ou avec les disciples d'Hérophile, d'un côté parce qu'il est venu après Hippocrate contre lequel il a disputé, & de l'autre parce qu'il a précedé Héraclide de Tarente fameux Empirique, dont il sera parlé dans la suite, & qui a suivi d'assez près les contemporains de Philinus. 5 Nous apprenons de Galien que Sérapion avoit fort mal traité Hippocrate dans ses écrits, où il faisoit d'ailleurs paroître beaucoup d'orgueuil, se loüant à tout coup lui-même, & ne faisant aucune estime de tout ce qu'il y avoit eu de grans hommes dans la Médecine avant lui. Il avoit écrit un livre intitule 6 *des médicamens qu'on peut faire aisément*, & l'on trouve quelques échantillons de sa pratique dans Cælius Aurelianus, qui font voir qu'il avoit retenu les remedes d'Hippocrate, & des autres Médecins de ce temps-là, quoi qu'il rejettât leurs raisonnemens. On ne sait point de quelles raisons il se servoit, pour soutenir son sentiment, ses écrits ayant été perdus, aussi bien que 7 ceux de tous les autres Empiriques; & l'on n'auroit pas même de nouvelles des uns ni des autres à l'heure qu'il est si leurs adversaires ne les avoient citez en les réfutant. Nous rapporterons en abregé, dans le chapitre suivant, ce que l'on recueille touchant le systeme des Empiriques en géneral de quelques écrits que Galien a fait contr'eux.

CHAPITRE II.

Systéme des Empiriques.

1 LA Médecine *Empirique*, 2 comme porte l'étymologie de ce nom, dépendoit toute de *l'Expérience*. Ceux de cette Secte disoient qu'on pouvoit faire de trois sortes d'experiences pour discerner, par rapport à la santé, ce qui

---

5 *De subfigurat. Empirica, cap. ultimo.*

6 Ces médicamens s'appelloient en Grec εὐπόριστα.

7 C'est à dire les livres dans lesquels ils disputoient contre les Médecins Dogmatiques pour soûtenir la Secte Empirique; car l'on a d'ailleurs des écrits de *Marcellus l'Empirique*, concernant les médicamens, & peut-être quelques autres.

1 Voyez les livres de Galien, *de Sectis*; *de optimâ Sectâ*; & *de subfigurat. Empiricâ*.

2 ἐμπειρικὴ, de ἐμπειρία, *expérience*. On l'appelloit autrement τηρητικὴ, & μνημονευτικὴ, qui sont deux noms tirez de deux verbes, dont l'un signifie *observer*, & l'autre *se souvenir*.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

qui est utile d'avec ce qui est nuisible. La premiere & la plus simple est celle que produit *le hazard*. Quelcun, par exemple, qui avoit une grande douleur de tête, étant tombé s'est ouvert la veine du front, & ayant perdu beaucoup de sang, on a vû qu'il a été soulagé. Ils mettoient au même rang les expériences que l'on fait en observant ce qu'opere quelquefois *la Nature seule*, sans l'aide d'aucun remede, comme dans le cas suivant. Quelcun qui avoit la fiévre s'est trouvé mieux en suite d'une perte de sang par le nez, d'une sueur, ou d'une diarrhée. La seconde maniere de faire des expériences est celle où l'on fait quelque chose *par essay, à dessein de voir quel en sera le succès*; comme lors que quelcun ayant été mordu par un serpent ou par quelqu'autre animal venimeux, applique d'abord sur la blessure la premiere herbe qu'il trouve; ou lors qu'un homme qui a la fiévre essaye de se guérir, en beuvant autant d'eau qu'il en peut supporter; ou enfin quand une personne fait un remede, portée à cela par un songe, 3 comme cela arrivoit souvent parmi les Payens. La troisiéme maniere est celle que les Empiriques appelloient *imitatoire*, qui a lieu lors qu'après avoir vû ce qu'ont produit *le hazard*, ou *la Nature*, ou *le Dessein*, on essaye une autre fois si l'on réussira de même, en imitant ce qui a été fait en ces occasions.

Les Empiriques disoient que cette derniere sorte d'expérience est proprement celle qui fait l'Art, quand elle a été reiterée plusieurs fois. Ils appelloient 4 *Observation*, ou 5 *Autopsie* ce que chacun avoit experimenté soi même de cette maniere, & qu'il avoit vû de ses propres yeux; & ils donnoient le nom 6 *d'Histoire* à ce qui s'en rédigeoit par écrit; c'est à dire, que l'Autopsie ou l'Observation n'étoit autre chose que ce qu'avoit vû chaque particulier, qui avoit pris garde à tout ce qui s'étoit passé dans le cours d'une maladie, soit par rapport aux signes ou aux accidens de la maladie, soit par rapport aux remedes, au lieu que l'Histoire étoit une narration, ou une espece de régître de tout ce qui avoit été observé par ces particuliers, lequel régître étant complet, ou comprenant toutes les maladies qui arrivent aux hommes & les remedes que l'on y a apportez, la Médecine se trouvoit toute établie à un seul point près. C'est que comme il arrive quelquefois de nouvelles maladies, sur lesquelles nôtre propre expérience ni celle d'autrui ne nous fournissent rien; ou que nous pouvons nous rencontrer en des lieux, où les moyens de secours qui ont été expérimentez ailleurs nous manquent, il faut nécessairement se tourner de quelqu'autre côté pour soulager le malade. Les Empiriques avoient pourvû à ces cas particuliers par ce qu'ils appelloient 7 *la Substitution d'une chose semblable*. C'étoit un nouvel essay, qu'ils faisoient après avoir comparé une maladie avec une autre maladie, ou une partie du corps avec une autre partie de même nature, ou enfin un Simple

3 *Voyez ci dessus, part. 1. liv. 1. chap. 6.*

4 τήρησις.

5 αὐτοψία, c'est à dire, *ce que l'on a vû soi même.*

6 ἱστορία.

7 τῦ ὁμοίε μετάβασις Le mot μετάβασις signifie proprement *passage*, ou *changement*, & ὅμοιον signifie *semblable*. Les Interpretes Latins de Galien ont traduit, *Transitus ad simile*, mais il semble qu'ils n'ont pas suivi le Grec mot à mot, ou du moins qu'ils ont tourné la phrase autrement qu'elle n'est dans le texte, quoi qu'ils ne se soient pas éloignez du sens de l'Auteur; le mot de *substitution*, dont nous nous servons, revient aussi à la même chose, quoi que l'expression soit differente.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

ple ou un remede quel qu'il fût, dont la nature eût été conue & expérimentée, avec un autre qui eût du rapport avec le premier. Ils essayoient, par exemple, dans les *dartres* les remedes de *l'érysipele*; dans les maladies des *bras* ce qui s'étoit pratiqué dans celles des *jambes*; & s'il leur manquoit des *coins*, qui sont un fruit âpre, ils prenoient des *nêfles*, qui ne le sont pas moins.

L'Observation, *l'Histoire*, & *la Substitution d'une chose semblable* étoient donc les trois fondemens de leur art, & c'étoit là sans doute, ce que quelques-uns d'entr'eux appelloient 8 *le Trepied de la Médecine*. *L'observation*, disoient les Empiriques, étant celle par où l'on a commencé, elle a examiné autant ce qui étoit nuisible, que ce qui étoit utile; & même, pour n'oublier rien, elle s'est étendue dans les commmencemens, sur plusieurs choses qui ont été trouvées 9 indifferentes ou superflues dans la suite; mais on a remedié à ce défaut par le moyen de *l'Histoire*, qui a appris à distinguer ce qu'on avoit observé utilement d'avec ce à quoi il ne falloit pas s'arrêter.

Si *l'Histoire*, qui étoit la regle fondamentale de toute la pratique des Empiriques, & leur répertoire universel, leur servoit en cette occasion, ils ne s'en prévaloient pas moins, pour distinguer les *simples incommoditez*, telles que sont *la chaleur*, *l'enflure*, la *douleur*, la *toux*, la *difficulté de respirer*, *l'inflammation*, &c. qu'ils appelloient des *symptomes* ou des *accidens*, lors que chacune de ces incommoditez venoit seule, d'avec 10 *le concours*, que l'on voit quelquefois de touts ces accidens ensemble. C'est à ce *concours* qu'ils étoient principalement attentifs. Sur quoi il faut encore remarquer qu'ils ne donnoient pas ce nom à la rencontre ou à l'assemblage de tontes sortes d'accidens indifferemment, mais seulement à l'assemblage de ceux que l'on avoit vû, par une longue observation, convenir de telle maniere ensemble qu'ils commençassent, s'augmentassent, & diminuassent presqu'aussi-tôt les uns que les autres, ou du moins que l'un ne vînt pas sans l'autre. C'est là proprement ce qu'ils appelloient *concours*, en un seul mot; & pour distinguer les divers concours ils appelloient les uns tantôt du nom de la partie qui étoit particulierement malade, comme *Pleurésie*, *Péripneumonie*, lors que *la Pleure*, ou *le Poumon* souffroient. Quelquefois ils leur donnoient des noms tirez de quelcun des principaux accidens, comme *Inflammation*, *Fureur* &c. D'autrefois ils les nommoient par rapport aux choses auxquelles le mal ressembloit, comme 11 *Chancre*, *Elephantiase* &c. Pour être surs, par exemple, si un homme avoit une *Pleuresie*, ils examinoient s'il avoit une fiévre continue, de la douleur au côté, de la difficulté de respirer, de la toux, & des crachats sanglans; lors que tous ces accidens, concouroient ou se rencontroient ensemble, il n'y avoit pas de doute que ce ne fût la maladie dont il s'agit. Il falloit que tous ces accidens se rencontrassent, ou du moins les plus essentiels, comme la fiévre continue, la douleur de côté, la difficulté de respirer, & la toux, pour former *le concours pleurétique*, ou *la pleurésie*.

---

8 τρίπους τῆς ἰατρικῆς; C'étoit un nommé *Glaucias*, dont on parlera ci-apres, qui avoit inventé ce nom.

9 Voyez dans la premiere part. liv. 3. chap. 11.

10 συνδρομή.

11 On appelle *chancre* une tumeur dure, noirâtre & entourée de veines noires, qui représentent les pieds d'un *écrevisse de mer*, ou d'un *cancre*. L'Elephantiase est une maladie qui rend la peau semblable à celle de *Elephans*, c'est à dire dure, livide, ridée, & rude au toucher.

pleurésie. Un de ces accidens seul, ni même deux, ne suffisoient pas pour tirer la même conclusion. Si cet homme n'avoit eu que de la toux, & des crachats sanglants, cela ne marquoit pas une pleurésie; c'étoit un indice de la *phthisie*, particulierement si ces deux accidens étoient accompagnez d'un troisieme & d'un quatrieme, qui sont la fiévre lente & la maigreur. Enfin si ce même homme ou un autre avoit de la douleur au côté, & même de la fiévre, sans toux, ni crachats sanglants, ni grande difficulté de respirer, & qu'il eût d'ailleurs des vomissemens, & de la difficulté d'uriner, alors c'étoit *la gravelle*, ou *une colique nephrétique*.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

On void par là que les Empiriques n'avoient pas changé les noms des maladies conues, mais qu'ils avoient retenus ceux qui étoient en usage avant l'établissement de leur Secte, soit parmi les Médecins Dogmatiques, soit parmi les premiers Empiriques; de la même maniere que les Médecins Dogmatiques avoient rêçu, sans y rien changer, les noms que les premiers Empiriques avoient trouvé à propos de donner aux maladies. Tous ces trois ordres de Médecins convenoient aussi ensemble touchant les *concours* dont nous avons parlé, c'est à dire, que les mêmes signes qui servoient aux uns pour conoître & pour distinguer les maladies, servoient aussi aux autres; mais voici la difference essentielle qu'il y avoit d'ailleurs entre les Empiriques, tant du premier que du second rang, & les Dogmatiques, c'est que ceux-ci ne se contentoient pas de conoître les maladies par le concours des accidens qui en désignoient l'espece, ils vouloient de plus pénetrer dans les causes de ces accidens, au lieu que les autres ne s'embarassoient point l'esprit de cette recherche, & s'occupoient uniquement à celle des remedes, comme on le verra plus particulierement dans la suite.

Les Empiriques avoient aussi pour cela recours à *l'Histoire*, qui contenoit, comme on l'a dit, & la description des maladies avec toutes leurs circonstances, & une relation exacte de tous les remedes que l'on avoit trouvé d'un bon effet. Cela étant ils avoient grand interêt de prendre garde que les Observations, dont leur Histoire étoit composée, eussent été faites & recueuillies par des gens *de bonne foi*, & *capables de bien observer*. Ils se précautionnoient pour ce sujet de deux manieres. Ils donnoient premierement beaucoup à la réputation des Auteurs, qui leur servoit de garant en cette rencontre. *Hippocrate*, par exemple, en étoit mieux crû *qu'Andreas*, parce que le premier passoit géneralement pour un homme du caractere qu'ils demandoient, au lieu que le dernier étoit regardé [12] comme un menteur. La seconde précaution que les Empiriques prenoient, c'est qu'ils s'attachoient, autant qu'ils leur étoit possible, à ce qui avoit été remarqué par plusieurs, qui assurassent tous avoir vû la même chose en diverses occasions; en sorte que c'étoit là une espece de confrontation de témoins, & de quelque Secte que fussent ces témoins cela n'importoit point aux Empiriques, qui ne prenoient que les faits, & laissoient les raisonnemens.

Voila quelle étoit la méthode des Empiriques. Comme elle n'étoit fondée que sur des choses évidentes, & qui paroissent de même à tout le monde, il ne falloit, selon eux, faire usage que des *sens* & de la *mémoire* dans l'exercice de leur art. Ou s'il s'agissoit de raisonner, c'étoit d'une maniere si simple

12 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 1. chap. 7.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

qu'on n'étoit pas sujet à se tromper. Il ne falloit tirer que certaines conséquences tout à fait naturelles, & qui se présentent d'elles mêmes. Un de leurs Auteurs appelloit cette espece de raisonnement *Epilogisme*, comme qui diroit *conclusion.*

Les Médecins Dogmatiques convenoient bien avec les Empiriques de tous les moyens de conoître, ou de guérir les maladies, desquels on a parlé, mais ils en ajoûtoient un quatrieme qui étoit *l'Indication*; par lequel, selon eux, on devoit commencer, comme par le fondement de toute la méthode de traiter les maladies. Ce qu'ils appelloient Indication n'est autre chose 13 *qu'une Insinuation de ce qui doit être fait pour guérir un malade, tirée de la nature de sa maladie, des causes de cette maladie, & des diverses circonstances qui l'accompagnent, sans avoir aucun égard à l'experience.* 14 Les Empiriques n'avoient garde d'avoir recours à ce moyen, qui supposoit la conoissance des *causes* des maladies, qu'ils jugeoient inutile, & même capable de jetter dans des erreurs qui influent sur la pratique, sur tout quand on recherchoit les causes *cachées*. On verra de quelle maniere les Médecins, de ces deux partis, s'attaquoient & se defendoient, à cet égard, dans les deux discours suivans; où Celse rapporte les principales raisons, qu'ils disoient de part & d'autre.

CHAPITRE III.

Raisonnement des Médecins Dogmatiques, pour défendre leur méthode contre celle des Empiriques.

„1 LEs Médecins Dogmatiques soûtenoient, qu'il est nécessaire d'avoir co„noissance des *causes cachées* des maladies, aussi bien que des *évidentes*; qu'il „faut savoir comment se font *les actions naturelles* & *les diverses fonctions du corps* „*humain*, ce qui suppose nécessairement la conoissance des *parties intérieures*. „Ils appelloient *causes cachées* celles qui concernent les élémens ou les principes „dont nos corps sont composez, & ce qui fait la bonne ou la mauvaise santé. Il „est impossible, disoient-ils, qu'on puisse savoir comment il faut s'y prendre „pour guérir une maladie, si l'on ignore d'où elle vient, puis qu'il est sans doute „qu'il faut autrement se conduire, si les maladies en géneral viennent de l'ex„cès ou du défaut de l'un des quatre élémens, comme quelques Philosophes „l'ont crû; autrement, si tout le mal vient des humeurs, comme l'a crû Hérophi„le; autrement, si c'est aux esprits qu'il faille s'attacher, 2 selon la pensée d'Hip„pocrate; autrement, si le sang 3 se transvasant des veines qui sont destinées à le „contenir dans celles qui ne doivent contenir que des esprits, il excite de l'inflam„mation, & si cette inflammation produit le mouvement extraordinaire du sang qu'on

---

13 On verra plus particulierement ce que c'est que *l'Indication* & de quel usage elle est, quand on en sera à Galien.

14 *Voyez dans ce même livre, chap. 5.*

1 *Cels. præfat. lib. 1.*

2 On peut inferer de ce passage que Celse a crû que le livre *de Flatibus* étoit veritablement d'Hippocrate.

3 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 3.*

„ qu'on remarque dans la fievre, selon l'opinion d'Erasistrate; autrement „ enfin, si c'est par le moyen des 4 *petits corps* qui s'arrêtent dans des passa- „ ges invisibles & qui bouchent le chemin, comme l'assure Asclépiade. Ce- „ la supposé, il faut nécessairement convenir que celui de tous ces Médecins „ qui ne se trompera point dans la premiere origine de la cause des maladies „ reüssira le mieux dans leur cure.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

„ Les Dogmatiques ne nioient pas que *les Experiences* ne fussent aussi né- „ cessaires, mais ils assuroient que ces experiences ne pouvoient se faire & „ n'avoient jamais été faites que par *le raisonnement*. Ils ajoûtoient, qu'il est „ vraisemblable que les premiers hommes, ou ceux qui se sont les premiers „ mêlez de la Médecine, n'avoient pas d'abord conseillé aux malades la pre- „ miere chose qui leur étoit venue dans l'imagination; mais qu'ils y avoient „ pensé plus d'une fois, & que l'expérience & l'usage leur avoient ensuite „ fait conoitre s'ils avoient raisonné juste, ou s'ils avoient bien conjecturé. „ Qu'il importoit peu que l'on dît que la plufpart des remedes avoient été ex- „ périmentez dès le commencement, pourvû que l'on convînt que les essais „ qu'on en avoit faits étoient une suite *du raisonnement de ceux qui avoient essayé* „ *ces remedes.*

„ Ils disoient de plus, que l'on voyoit souvent arriver de *nouvelles sortes de* „ *maladies*, pour lesquelles l'usage ou l'expérience n'avoient encore rien ensei- „ gné; & qu'ainsi il étoit nécessaire de prendre garde d'où elles étoient ve- „ nues, & comment elles avoient commencé, sans quoi il n'y avoit personne „ qui pût savoir pourquoi il se serviroit en cette rencontre d'une chose plutôt „ que d'une autre. Voila, selon les Dogmatiques, quelles sont les raisons „ pour lesquelles il faut s'attacher à la recherche des *causes cachées*. Quant „ aux *causes évidentes*, qui sont d'une nature à pouvoir être découvertes & „ conues de tout le monde, & où tout la sçience consiste, par exemple, à sa- „ voir si le mal est venu de chaud ou de froid, pour avoir eu faim, ou pour „ avoir trop mangé, & choses semblables, ils avoüoient qu'il falloit nécessai- „ rement être informé de tout cela, & y faire les réflexions convenables, „ mais ils ne croyoient pas qu'il fallût simplement s'en tenir là.

„ Ils disoient encore, à l'égard des *actions naturelles*, qu'il falloit que l'on „ sût, pourquoi & comment nous recevons l'air dans nos poumons, & „ pourquoi il en sort après y être entré; pourquoi nous prenons des alimens, „ & comment ils se préparent, & se distribuent ensuite par tout le corps; „ pourquoi les arteres s'élevent & s'abbaissent; quelles sont les causes des „ veilles, & du sommeil &c. & ils soûtenoient qu'on ne pouvoit point re- „ medier aux incommoditez qui regardent ces fonctions, si l'on ne savoit „ rendre raison de toutes ces choses. Pour donner un exemple de cela tiré „ de la *préparation des alimens*; ou ils se *broyent*, disoient ces Médecins, dans „ l'estomac, comme l'a crû Erasistrate; ou ils s'y *pourrissent*, selon le senti- „ ment de Plistonicus, disciple de Praxagore; ou ils s'y *cuisent*, par l'effet „ d'une chaleur particuliere, si Hippocrate a bien rencontré; ou toutes ces „ opinions sont également fausses, s'il en faut croire Asclépiade, & *rien ne se* „ *cuit*, mais les matieres se portent & se distribuent par tout le corps *crues* &

 „ comme

4 On verra ce sentiment plus au long dans le livre suivant. Asclépiade n'étoit pas encore du temps de Sérapion & de Philinus, mais Celse fait parler ici les Empiriques en géneral, les raisons des derniers étant les mêmes que celles des premiers.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

„ comme on les a prises. Sur ces divers sentimens, il faut convenir que l'on „ doit donner d'autre nourriture aux malades, si celui d'Hippocrate est verita- „ ble, & d'autre si celui d'Erasistrate ou des autres est mieux fondé. S'il faut „ que les viandes soient broyées, ou doit choisir celles qui se broyent plus ai- „ sément; si elles se pourrissent, il faut prendre celles qui sont plus faciles à „ pourrir; si c'est la chaleur qui les cuit, il faut s'attacher à celles qui sont les „ plus propres à exciter cette chaleur; mais si rien ne se cuit ni ne se change, „ il ne faut pas se donner tant de peine, ou il faut plutôt s'attacher aux vian- „ des qui changent le moins de nature.

„ Ils soûtenoient enfin, que comme les douleurs & les maladies les plus „ considerables viennent des *parties internes*, il est impossible qu'on y apporte „ du remede sans conoitre ces parties. Qu'il étoit par conséquent nécessaire „ *d'ouvrir les corps des morts* & d'examiner leurs entrailles; qu'il seroit même „ encore plus à propos d'imiter 5 Hérophile & Erasistrate, qui avoient dis- „ sequé tout vifs des criminels condannez à la mort, & que les Rois leur „ avoient fait remettre; ce qui avoit procuré à ces Médecins la satisfaction de „ voir à découvert, même avant que ces malheureux expirassent, ce que la „ Nature tenoit auparavant caché, & de considerer la situation, la couleur, „ la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la mollesse, l'âpreté, ou le „ poliment, les éminences & les cavitez de chaque partie; pour savoir ce „ qui reçoit, & ce qui est reçu &c. Ils ajoûtoient, qu'il n'est pas possible, „ lors que quelcun souffre de la douleur au dedans du corps, de savoir ce qui „ lui fait mal, si l'on ne sait précisément la situation de chaque viscere & de „ chacune des parties internes, & qu'il ne se pouvoit pas faire qu'on guérit „ une partie malade sans la conoître. Que lors que les entrailles d'un blessé „ sortent ou paroissent par la playe, celui qui ignore la couleur que doit avoir „ la partie saine ne sauroit discerner ce qui est en bon état d'avec ce qui est „ corrompu ou alteré, & par conséquent n'y peut point remédier; qu'au „ contraire, on y appliquera surement des remedes, si l'on a conoissance de l'état „ naturel des parties offensées; & qu'en un mot ce n'est pas une cruauté, „ comme quelques uns le croyent, de chercher des remedes pour une infi- „ nité d'innocens, en faisant souffrir un petit nombre de scélerats.

CHAPITRE IV.

Réponse des Médecins Empiriques.

„ LEs *Empiriques disoient au contraire*, qu'ils ne faisoient profession de co- „ noitre que *les causes évidentes*, estimans que toutes les questions qui re- „ gardent 1 *les causes obscures*, ou *les actions naturelles*, sont superflues, par- „ ce que la Nature est d'elle même incompréhensible. On ne pouvoit, di- „ soient ils, leur nier cette verité, si l'on faisoit réflexion sur la diversité des „ sentimens de ceux qui avoient disputé de ces matieres; puis que ni les Phi- „ losophes

---

5 *Voyez le livre précedent.*

1 Galien (*de sectis, cap. 5.*) dit que les Empiriques soûtenoient qu'on ne peut donner aucune démonstration des choses qui sont d'elles mêmes incertaines.

„ losophes ni les Médecins eux-mêmes n'étoient pas d'accord. Pourquoi, ajoû- *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.*
„ toient ils, en croiroit-on plûtôt Hippocrate qu'Hérophile, ou Hérophile
„ qu'Asclépiade? Si l'on se veut payer de *raisonnemens*, il se peut faire que ce
„ que les uns & les autres diront paroîtra vraisemblable. Si l'on demande
„ *des cures*, il se trouvera que tous en ont fait, & ainsi on ne pourra point
„ savoir de quel côté se ranger. Que s'il suffisoit de *raisonner*, pour être Mé-
„ decin, il n'y auroit point de plus habiles Médecins que les Philosophes;
„ mais que, par malheur, *la science de guérir* leur manquoit, quoi qu'ils eus-
„ sent *des raisonnemens* de reste. Que les moyens que la Médecine employoit
„ étoient differens selon la nature des lieux, qu'il falloit d'autres remedes à
„ Rome, d'antres en Egypte, & d'autres dans les Gaules; ce qui ne devroit
„ pas être, si les causes des maladies étoient pas tout les mêmes. Que les cau-
„ ses étoient souvent manifestes, comme cela se void dans les playes; mais
„ qu'il ne sensuit pas de là que les remedes, qu'on y doit apporter, soient éga-
„ lement apparens, ou faciles à trouver. Si donc la conoissance des causes
„ qui sont évidentes ne peut pas suggerer les remedes dont il faut se servir,
„ quelle apparence que les causes qui sont cachées, obscures & douteuses,
„ nous puissent donner davantage de lumiere? & si ces dernieres causes sont
„ incertaines & presque incompréhensibles, n'est-on pas mieux fondé d'atten-
„ dre du secours des choses assurées, & qui ont été expérimentées en diverses
„ occasions, comme cela se pratique dans tous les autres Arts? Qu'un La-
„ boureur ou un Philosophe ne devenoient pas plus habiles gens dans leur
„ mêtier par des *disputes*, mais par *l'usage* & *l'expérience*. Que l'on pouvoit
„ certainement conclurre que toutes ces *questions difficiles* n'appartenoient point
„ à la Médecine, par cela même que ceux qui avoient des opinions fort dif-
„ ferentes sur ce sujet ne laissoient pas de tirer également d'affaires leurs ma-
„ lades; ce qui n'arrivoit ainsi que parce qu'ils ne s'attachoient pas dans la
„ pratique aux *causes cachées*, mais qu'ils s'en tenoient aux expériences qui leur
„ avoient autrefois réüssi. Que la Médecine ne devoit pas son origine à des
„ questions de cette nature, mais à des expériences semblables à celles dont
„ on vient de parler.

„ Quelques uns des malades, continuoient ils, qui étoient au commence-
„ ment sans Médecins, prenoient beaucoup de nourriture les premiers jours
„ de leur maladie, parce qu'ils ne manquoient pas d'appetit; d'autres ne man-
„ geoient rien du tout, parce qu'ils étoient dégoutez; sur cela on remarqua
„ que ceux qui n'avoient rien pris s'étoient mieux trouvez. Quelques-uns
„ avoient mangé étant dans un accès de fiévre; d'autres avoient mangé un peu
„ auparavant; & d'autres après que la fiévre les avoit quittez; on prit garde
„ que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès avoient été les premirs guéris.
„ De semblables choses étant arrivées fort souvent, il s'étoit rencontré des per-
„ sonnes soigneuses qui avoient fait des *observations* de ce qui avoit le mieux
„ réüssi, & qui dans la suite avoient conseillé à d'autres malades de pratiquer
„ la même chose. Qu'ainsi la Médecine étoit née des *essais* qui s'étoient faits,
„ tantôt *au bien des malades*, tantôt *à leur préjudice*, & qu'elle avoit premiere-
„ ment appris à leurs dépens à discerner ce qui étoit *pernicieux* d'avec ce qui
„ étoit *salutaire*; & que les remedes propres à chaque maladie ayant été trouvez
„ peu à peu par cette méthode, les hommes avoient commencé à *raisonner*, &
„ à chercher pourquoi ces remedes operoient de telle ou de telle maniere; que la
„ Médecine n'avoit pas été inventée après les raisonnemens, mais les raisonne-
„ mens après la Médecine. Les Médecins Empiriques demandoient encore aux

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

„ Dogmatiques, si les raisonnemens leur enseignoient la même chose que les „ expériences, ou s'ils enseignoient le contreire? & là-dessus ils disoient, „ que si les raisonnemens suggeroient la même chose, ils étoient superflus, „ & que si l'on en inferoit quelque chose qui fût contraire à l'expérience, ils „ étoient préjudiciables. Qu'à la verité il avoit été nécessaire au commencement de faire des essais avec beaucoup de soin & de peine, mais que de „ leur temps il y en avoit assez de faits, sans qu'il en fallût faire de nouveaux, „ aux dépens, comme il a déja été dit, des pauvres malades, & qu'on n'avoit „ qu'à joüir du travail des Anciens.

„ Qu'il ne failloit pas croire qu'il arrivât *de nouveaux genres de maladies*, ou „ qui demandassent une *nouvelle Médecine*; mais que s'ils survenoit quelque „ espece de mal que l'on ne conût pas, il n'étoit pas besoin de recourir d'abord „ à quelque cause obscure, mais qu'en ce cas un habile Médecin devoit regarder à quelle maladie de celles qu'on void ordinairement ce nouveau mal „ avoit du rapport, & essayer les remedes qui ont réüssi en semblable rencontre.

„ Ils disoient de plus, qu'ils étoient bien éloignez de croire qu'un Médecin „ pouvoit se passer de raisonner, ou qu'un animal sans raison pût pratiquer la „ Médecine, quoi qu'ils fussent persuadez que les conjectures qu'on tiroit des „ causes cachées & obscures ne faisoient rien au fait; puis qu'il importoit de „ découvrir non pas ce qui fait la maladie, mais ce qui la guérit; & qu'on „ n'a que faire de savoir comment se fait la coction ou la digestion des alimens, pourvû qu'on sache quels sont ceux qui se cuisent ou se digerent le „ mieux. Qu'il étoit de même inutile de rechercher comment & pourquoi „ nous respirons, mais qu'il falloit plûtôt travailler à avoir des remedes pour „ la toux, la courte haleine, & les autres incommoditez qui regardent la respiration. Qu'il ne falloit pas se peiner à découvrir pourquoi les arteres „ battent, mais plutôt à conoître ce que marquent les divers changemens qui „ arrivent à leur battement, ce qui s'apprend par l'expérience. Qu'à l'égard „ de toutes les autres questions que les Dogmatiques proposoient, on pouvoit „ disputer de part & d'autre, avec une égale probabilité, & que pour l'ordinaire ceux qui avoient le plus d'esprit, ou qui parloient le mieux, l'emportoient. Or ce ne sont pas les beaux discours qui guérissent les maladies, „ ce sont les remedes; & s'il arrivoit qu'un muet en eût de bons, & que „ l'expérience lui en eût appris le véritable usage, ce muet-là ne seroit-il „ pas un plus grand Médecin qu'un homme qui auroit l'usage de la langue, „ & qui ignoreroit celui des remedes?

„ Les Empiriques soûtenoient enfin que les Médecins Dogmatiques ne „ s'attachoient pas seulement à des choses inutiles ou superflues, mais qu'ils „ choquoient même visiblement les principes de l'humanité. A quoi bon, „ disoient les premiers, dissequer des hommes tout vifs, & faire de la Médecine, qui doit servir au salut du genre humain, un cruel instrument de „ sa destruction, si par des voyes si horribles on ne peut pas même découvrir tout ce qu'on souhaiteroit; & si l'on peut au contraire en apprendre „ autant qu'il faut qu'on en sache, sans commettre aucun crime? 2 Ni la couleur,

2 On trouve cette même pensée dans le passage de Tertullien qu'on a cité au sujet d'Hérophile, & elle se trouve encore dans Ciceron; *Corpora nostra non novimus, qui sint situs partium, quam vim quæque pars habeat ignoramus; itaque Medici ipsi, quorum intererat ea nosse, aperuerunt ut viderentur, nec eò tamen, ajunt Empirici, notiora esse illa; quia fieri possit ut patefacta & detecta mutentur.* Academic. quæst. lib. 4.

„ leur, ni la molleſſe, ou la dureté, ni la pluſpart des choſes de cette nature ne ſe rencontrent point ſemblables, dans un corps qu'on a ouvert, à ce qu'elles ſont dans un corps entier. Car ſi la crainte, la douleur, l'abſtinence du manger, ou le trop de nourriture, la laſſitude, & mille autres legeres incommoditez, ſont bien capables de faire du changement à cet égard dans les corps des perſonnes qu'on ne diſſeque pas; comment voulez-vous que les parties du dedans, qui ſont extrémement tendres & qui peuvent être alterées par l'air ou par la lumiere ſeule à laquelle elles n'ont jamais été expoſées, ne changent point au même égard ſous le couteau, & ſous des playes douloureuſes & cruelles, & qu'il n'arrive pas encore un plus grand changement par la mort? Qu'y a-t-il de plus ridicule que de s'imaginer que les choſes doivent être les mêmes dans un homme mourant, ou même déja mort, qu'elles étoient lors qu'il vivoit? On peut veritablement ouvrir le bas ventre, & parcourir tous les viſceres qu'il contient, pendant que l'homme reſpire; mais dabord qu'on a déchiré le diaphragme, cet homme n'expire-t-il pas à l'inſtant? Voila pourtant le ſeul moyen, par lequel le cœur & les parties qui l'environnent ſe préſentent enfin aux yeux du Médecin homicide, non point dans l'état où elles étoient pendant la vie, mais telles qu'elles doivent être après la mort; & ainſi tout ce que ce Médecin, ou plûtôt ce bourreau, a avancé, c'eſt d'avoir égorgé un homme de la maniere du monde la plus cruelle, ſans qu'il ſache pour cela comment les parties qu'il voit étoient faites, avant que l'homme expirât. Les Empiriques ajoûtoient que s'il y avoit quelque partie du dedans qui ſe pût voir, l'homme étant encore en vie, le hazard fourniſſoit aux Médecins aſſez d'occaſions pour cela; lors, par exemple, qu'un Gladiateur, dans un Cirque, ou un ſoldat, dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, avoient reçu de grandes bleſſures. Que c'étoit là un légitime moyen de s'inſtruire de la ſituation, de la figure des parties, & des autres choſes qu'on peut ſavoir ſur ce ſujet, par des actes de pitié & d'humanité, & non par une déteſtable cruauté; & en recherchant non de donner la mort, mais de conſerver la vie. Ils prétendoient même qu'il n'étoit pas néceſſaire de mettre en pieces les cadavres, & il diſoient que ſi cela n'avoit rien de cruel c'étoit du moins une ſaleté; en un mot que les choſes étant, comme on l'a déja remarqué, fort changées dans un corps mort, il valoit mieux s'abſtenir d'y toucher, & ſe contenter de ce qu'on pouvoit apprendre, en tâchant de guérir ceux qui étoient vivans.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.

CHAPITRE V.

Jugement de Celſe ſur la Diſpute des Empiriques & des Dogmatiques, & quelques additions au ſyſtéme des premiers.

VOila de quelle maniere Celſe fait parler les Dogmatiques & les Empiriques. Il ſemble qu'il plaide beaucoup mieux la cauſe de ceux-ci, que celle des autres dont il ne rapporte pas les meilleures raiſons; neanmoins dans le jugement qu'il en fait, il tient un milieu entre ces deux partis; voici quel eſt ſon ſentiment là-deſſus. A la verité il croit qu'il n'y a rien qui contribue plus à la gueriſon des maladies, qui eſt le principal but de la Médecine, que *l'expérience*,

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

périence, & que les raisonnemens tirez des choses obscures n'appartiennent pas proprement à l'art de guérir les maladies, mais qu'il ne faut pourtant pas nier que l'étude ou la méditation des choses naturelles ne serve beaucoup à ouvrir l'esprit d'un Médecin. Qu'il est vraisemblable que si l'application qu'Hippocrate & Erasistrate, qui ne se sont pas contentez de traiter des fébricitans ou de penser des playes, ont eüe pour la Physique & pour tout ce qui en dépend, ne les a pas fait Médecins, à proprement parler, ils se sont du moins rendus plus grans Médecins par ce moyen, qu'ils n'auroient été sans cela. Que si l'on objecte que les *raisonnemens* trompent, on peut répondre qu'il est des occasions où les *experiences* ne trompent pas moins. Qu'il n'y a donc point de doute que l'on ne doive raisonner dans la Médecine, mais que cela n'empêche pas que l'on ne doive tirer ses principales instructions de ce qui est évident, *rejettant tout ce qui est obscur hors de l'art, mais non pas hors de la pensée de l'ouvrier ou du Médecin.* Celse conclut enfin que c'est une chose cruelle & même superflue d'ouvrir des hommes vivans, mais qu'il est nécessaire de s'instruire sur des corps morts; & qu'à l'égard de ce qu'on ne peut apprendre que sur des personnes vivantes, la longue expérience avoit montré par une voye plus douce, quoi que plus lente, ce qu'il faut que l'on en sâche.

On peut inferer de ce que dit cet Auteur, qui vivoit sous Tibere, comme on le verra ci-après, que de son temps on faisoit des dissections de cadavres humains; mais il y a de l'apparence que cela se pratiquoit assez rarement, comme on le prouvera quand on en sera à Galien, qui est venu environ cent ans après Celse. Il y a une autre remarque à faire, sur ce que celui-ci veut que les Empiriques admissent *les causes évidentes* des maladies. Il faut savoir que ces Médecins faisoient bien profession de rechercher ces sortes de causes, mais ce n'étoit pas pour en tirer des inductions qui marquassent les remedes qu'il y avoit à faire. Les Empiriques ne s'informoient des causes évidentes & des causes externes, que comme des autres circonstances des maladies; elles leur tenoient simplement lieu de signes, & elles faisoient partie de ce qu'ils appelloient 1 *le concours* des accidens, qui étoit ce qui leur désignoit l'espece de la maladie; l'exemple suivant fera mieux concevoir leur pensée. Si un homme qui avoit été mordu d'un *chien enragé*, se présentoit à un Empirique, ce Médecin ne se contentoit pas d'examiner la playe, qui dans le commencement n'étoit pas differente de celle qu'auroit causée la morsure d'un autre chien; il s'informoit de plus si celui qui avoit mordu cet homme n'étoit point enragé, & ayant sû qu'il l'étoit, il en inferoit qu'il ne falloit pas traiter cette playe comme une playe simple, mais qu'il falloit y appliquer les médicamens, que l'expérience avoit fait conoître propres pour guérir celles qui sont faites par des chiens enragez, & qu'il étoit d'ailleurs nécessaire que le malade prît intérieurement les remedes que la même expérience avoit découvert aux Médecins qui avoient auparavant traité de semblables maladies.

Les Médecins Dogmatiques se conduisoient de la même maniere, pour ce qui regarde la pratique; c'est à dire, que les remedes qu'ils employoient étoient les mêmes que ceux des Empiriques, mais les premiers raisonnoient differemment. Comme ils supposoient que le venin des chiens enragez, de quelque nature qu'il soit, agit en passant de la superficie au centre du corps, ou en s'insinuant

1 *Voyez ci-dessus, chap. 2. &, Gal. method. medend. lib. 4. cap. 3.*

ſinuant du dehors au dedans, 2 ils tâchoient d'arrêter ſon cours, & de le rappeller ou de l'attirer inceſſamment par l'endroit qui lui avoit donné entrée. Dans cette vûe ils faiſoient des ligatures, ils ſcarifioient le tour de la playe, ou ils la dilatoient, ils y appliquoient des ventouſes & des attractifs, ils la tenoient long-temps ouverte, ils donnoient intérieurement des expulſifs, le tout pour ſuivre l'indication tirée de la cauſe du mal, qui ſe portant, comme il a été dit, vers le centre du corps, demande ou indique qu'on face une révulſion la plus promte qu'il ſe peut & qu'on l'attire au dehors ſans perte de temps. Les Dogmatiques alloient plus avant; ils faiſoient tous leurs efforts pour découvrir la nature du venin, ou de la cauſe des accidens qui ſurviennent en cette occaſion. Ces accidens, diſoient ils, n'ont aucun rapport avec ceux qui dépendent d'un excès ou d'un défaut de chaleur, de froid, d'humidité, ou de ſechereſſe, ni avec ceux que cauſent les autres qualitez ſenſibles, il faut donc que ces accidens ſoient cauſez par un venin qui agit *par toute ſa ſubſtance*, & qui demande par conſequent des remedes qui operent par toute leur ſubſtance, tels que ſont les *Antidotes*. Enfin le dernier retranchement de ces Médecins, lors qu'ils n'étoient pas ſatisfaits de la maniere d'expliquer les effets & la nature du venin dont il s'agit, c'étoit de dire qu'il ſuffiſoit que l'expérience eût montré les remedes qu'il falloit lui oppoſer. Les Empiriques, qui faiſoient les mêmes remedes, laiſſoient aux Dogmatiques toutes leurs autres raiſons & n'employoient que la derniere. Ils ſe ſervoient, diſoient ils de tels, ou de tels remedes parce qu'on les avoit ſouvent donnez avec ſuccès, pour prévenir, ou pour guérir la rage. Ils diſoient la même choſe à l'égard de toutes les autres maladies. Quand on leur demandoit pourquoi ils n'entreprenoient par de réduire d'abord une jambe diſloquée lors qu'il y avoit un ulcere, ou une playe à l'endroit de la diſlocation? C'eſt, répondoient ils, parce qu'on a obſervé qu'il ſurvient des convulſions quand on fait la réduction en ce cas là; & ſi on demandoit une ſeconde fois pourquoi cela arrivoit ainſi? ils répondoient nettement qu'ils n'en ſavoient rien, & qu'ils ne s'en mettoient pas en peine parce, que cela ne fait rien à la cure. En un mot ils ne recherchoient jamais les *cauſes cachées*, ils n'en tiroient jamais *d'indication*, & ils ne s'attachoient même aux *cauſes évidentes* que comme à des moyens de diſcerner les eſpeces des maladies, ſans raiſonner aucunement ſur la maniere dont ces cauſes agiſſent. On trouvera dans le chapitre ſeptiéme une objection que les Médecins Dogmatiques faiſoient aux Empiriques touchant l'invention des remedes.

Secte Empirique dans le siecle xxxviij. & ſuivans.

CHAPITRE VI.

Reflexions d'un Médecin moderne ſur le jugement de Celſe, & ſur la diſpute dont on vient de parler.

Je ne puis m'empêcher d'inſerer ici les réflexions d'un Médecin de mes amis qui trouve celles de Celſe fort judicieuſes, mais qui croit que la diſpute dont

2 Voiez ci deſſus liv. 1. chap. 4.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans,

il s'agit est assez importante pour demander que l'on étende un peu davantage ce que cet Auteur a dit en deux mots.

Il faut avoüer, dit nôtre ami, qu'il n'y a rien de plus absurde que le projet des Empiriques anciens de vouloir bannir le raisonnement de la Médecine, si l'on prend cette proposition dans un sens absolu. L'on convient que l'expérience est le veritable fondement de cet art, mais bien loin qu'elle exclue le raisonnement, elle ne sauroit être juste sans lui; le raisonnement établit la validité de l'expérience, aussi bien que l'experience confirme le raisonnement. Le hazard a veritablement pû fournir occasion de faire diverses expériences, mais cela n'empêche pas qu'on n'en doive du moins un aussi grand nombre au raisonnement; il semble même que celles qui sont un fruit du raisonnement doivent passer de beaucoup les autres. La Chirurgie en particulier se trouvera presque toute fondée sur cette derniere sorte d'experience. Le hazard n'a pas fait que l'on se soit avisé de coudre les bords d'une playe pour les rapprocher & pour les faire rejoindre; & encore moins que l'on ait entrepris de tirer une pierre de la vessie en y faisant une incision. Outre la nécessité du raisonnement qui paroît tout à fait évidente, dans l'un & dans l'autre des cas proposez, on void que le dernier suppose même la conoissance Anatomique de la partie; puis qu'on n'a pû choisir le col de la vessie, préferablement au fond, pour y faire une ouverture, que parce que l'on a sû que le premier endroit étant charnu, pourroit plus aisément se consolider, ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre de l'autre qui n'est que membraneux.

Cette derniere réflexion detruit une seconde erreur des Empiriques qui regardoient l'Anatomie comme une chose inutile. On a pû veritablement apprendre diverses choses, touchant la situation & la disposition des parties internes du corps en pensant des blessures; & il est probable que les plus anciens Médecins n'ont guerre avancé dans la conoissance de ces parties que par cette voye, mais comme on ne doit pas s'en tenir à ce qu'ils ont dit là-dessus, sans l'avoir vû, & que chaque particulier qui se voüe à la Médecine a interêt de s'instruire par lui-même le plus tôt qu'il peut, c'est une chose ridicule de lui proposer de le faire par une voye lente & incertaine, pendant que l'Anatomie en fournit une plus promte & plus sure. On ne s'arrêtera pas plus long-temps à refuter les Empiriques sur ces deux chefs, ni sur ce qu'ils soûtenoient que la conoissance de la cause d'une maladie n'indique jamais le remede, qui est ce qui les obligeoit à croire que l'on pouvoit se passer, & du raisonnement, & de l'Anatomie, ils avoient assurément tort si l'on rend au pied de la lettre ce qu'ils ont dit, ou ce qu'on leur fait dire là-dessus. Mais ne pourroit on point donner à leur opinion un certain sens qui la feroit paroître plus raisonnable qu'elle ne le semble d'abord? C'est ce que je vais essayer de faire, ou du moins de marquer le milieu qu'ils auroient dû tenir.

1 Galien dit qu'Hérophile fournit occasion à Philinus d'établir la Secte Empirique. Il y a apparence que ce fut parce que le premier donnoit plus aux médicamens que les Médecins précedens n'avoient fait, & parce qu'il avoüoit que l'on ne conoit guere distinctement que les causes des maladies des parties organiques. Cette derniere raison put porter Philinus à envisager tout ce que les Médecins avoient dit, sur les causes des maladies en géneral comme quelque chose de fort incertain. Il pouvoit encore se confirmer dans cette opinion voyant qu'Hip-

1 *Voyez ci dessus, liv. 2. chap. 1.*

qu'Hippocrate n'avoit pas toujours été suivi à cet égard par ceux qui étoient venus après lui; que Polybe même, gendre de ce grand Médecin, avoit eu son systeme particulier, & que Diocles & Proxagore avoient aussi eu leurs opinions à part, quoi que les remedes de tous ces Médecins fussent à peu près les mêmes. Mais ce qui dut particulierement déterminer cet Empirique à prendre le parti qu'il prit, c'est que les Médecins de son temps, à force de vouloir raisonner sur les causes des maladies, étoient venus jusques à condanner de grands remedes qui avoient été pratiquez avec succès de temps immémorial; & pourquoi les condannoient ils? parce que ces remedes ne s'accordoient pas avec leurs systemes sur les causes des maladies. Les suites de ce désordre étoient d'autant plus à craindre, que plus on croyoit acquerir de lumiere & plus il sembloit qu'on s'éloignât de l'expérience. Nous ne savons pas si Chrysippe, 2 qui fut celui qui se déclara le premier contre *la saignée* & contre *la purgation*, entendoit l'anatomie, mais 3 son disciples Erasistrate, qui y avoit fait de grands progrès, ne laissa pas d'embrasser le même sentiment, quoi qu'il semblât d'ailleurs ennemi des grands raisonnemens. Philinus réfléchissant sur tout cela, & voyant de plus que tout ce qu'il avoit appris lui-même d'Hérophile, qui étoit encore plus habile Anatomiste qu'Erasistrate, ne le rendoit pas plus savant dans l'art de guérir les maladies, il se crut bien fondé à conclurre qu'il étoit inutile de rechercher leurs causes, & même que l'Anatomie n'étoit pas pour cela d'un grand secours, en un mot, qu'il ne falloit pas tant raisonner, & qu'il n'y avoit pour tout que l'expérience qui fit le Médecin.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

La pensée de cet Empirique paroîtra d'abord absurde, mais si on l'examine d'un certain côté on ne laissera pas d'y trouver quelque chose d'assez bien suivi, pourvû que l'on se déface des préjugez que l'on pourroit avoir. On croit ordinairement qu'il faut conoître une maladie pour la pouvoir guérir, selon la maxime commune, qui dit *qu'une maladie conue est à demi guérie*. On s'imagine même qu'un Médecin doit conoître jusqu'aux causes les plus prochaines & les plus immédiates des maladies; & qu'il ne suffit pas, par exemple, de savoir que la fiévre vient d'une agitation extraordinaire des parties du sang, mais qu'il faut encore ne pas ignorer quel est le principe, ou quelle est la premiere cause de ce mouvement. Que ce n'est pas assez de savoir que dans l'Apoplexie un homme se trouve tout d'un coup perclus de tous ses sens, parce que les esprits animaux n'influent pas dans les organes du mouvement & du sentiment, mais qu'il faut être instruit au juste de la nature des matieres qui arrêtent le cours de ces esprits. Que ce n'est rien de conoître que la pierre qui se trouve dans les reins, ou dans la vessie est formée de certaines humeurs qui se durcissent, si l'on ne détermine précisément quelles elles sont, & pourquoi elles se durcissent & se pétrifient de la sorte. L'on croit enfin, en conséquence de ce que nous venons de dire, que la conoissance des causes des déreglemens qui arrivent dans nôtre corps, dépendant nécessairement de celle de son état naturel, l'Anatomie qui nous fournit les principaux moyens pour acquerir cette conoissance, doit être la clef de toute la Médecine.

Il n'y a rien de plus plausible que tout cela, & il seroit effectivement à souhaiter que l'on eût une conoissance exacte & particuliere des causes des maladies, soit par le moyen de l'Anatomie, soit par tous les autres qu'on peut ima-

2 *Voyez liv. 1. chap. 1.*
3 *Ibidem, chap. 4.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

imaginer ; il y a de l'apparence qu'on en pourroit guérir plus aisément une partie ; mais on ne prend pas garde d'un côté, que cela se peut plûtôt souhaiter qu'espérer, & de l'autre, que les remedes sont plûtôt trouvez en de certaines rencontres que les causes des maladies ne sont découvertes. Je n'en veux point d'autre preuve que celle que nous fournit *la fiévre*. On s'est donné beaucoup de peine depuis le commencement du monde pour en chercher la cause, sans l'avoir peut-être encore pû trouver ; & il est à croire que si l'on avoit autant pris de soin pour découvrir un remede qui la guérit, & qu'on se fût autant, ou plus attaché à expérimenter qu'a raisonner, nôtre siecle n'auroit pas eu l'honneur d'en avoir trouvé un qui prouve clairement, qu'on a plus d'obligation à celui qui l'a le premier essayé, qu'a tous les Médecins qui se sont distillez le cerveau depuis deux mille ans pour trouver la cause de la maladie que ce remede guérit. C'est ici, à mon avis, où les Empiriques triomphent ; puis qu'il n'y a rien de si sûr que cette merveilleuse écorce qu'on nous a apportée du Perou, il y a environ cinquante ans, guérit aussi infailliblement les fiévres intermittentes, sans qu'il soit besoin de raisonner, qu'on les manquoit avant qu'elle fut conue, quelques beaux raisonnemens que l'on sût faire sur leurs causes. Si l'on a donc trouvé un remede de cette nature pour cette espece de mal, on ne doit pas désespérer d'en trouver pour les autres. Celui-ci est du moins garant de la possibilité de la chose ; & il y a bien de l'apparence que si l'on conoissoit les proprietez de toutes les plantes, sans parler des animaux, & des mineraux, on guériroit la plus grande partie des maladies qui se peuvent guérir, quoi qu'on ne sût point au vrai la cause qui les produit.

Si la guérison des maladies est le seul & l'unique but de la Médecine, on peut dire qu'en ce cas-là on l'auroit atteint, ce qui doit suffire. Et s'il y avoit quelque chose de plus à souhaiter sur ce sujet, il faudroit en abandonner la recherche aux Philosophes, & que les Médecins les laissassent joüir tranquillement de ce qu'ils croiroient avoir trouvé, & se faire fête de leurs découvertes prétendues ou veritables. On pourroit alors dire avec justice que 4 *là où le Médecin finit le Philosophe commence*. On n'auroit plus de sujet de s'étonner, avec 5 Quintus, frere de Ciceron, *de ce que les Médecins ayant trouvé un grand nombre d'herbes & de racines qui servent contre les venins, pour les maladies des yeux, pour les playes &c. ne savent pas encore quelle est la nature de ces plantes, & ne peuvent point rendre raison de la maniere dont elles agissent.* On leur feroit plûtôt dire ce qu'ajoûte 6 un peu plus bas le même Auteur ; *Que la Scammonée purge, & que l'Aristoloche, qui a tiré son nom de l'effet qu'on a vû qu'elle produisoit, serve contre la morsure des serpens, c'est ce que je vois, moi qui l'ai experimenté, 7 en suite d'un songe qui m'a porté à faire cet essai, & il me suffit d'être assuré de la chose. Si l'on demande comment cela se fait, ou pourquoi cette plante a cette*

4 Ubi definit Medicus, ibi incipit Physicus.

5 Mirari licet quæ sint animadversa à Medicis herbarum genera, quæ radicum ad morsus bestiarum, ad oculorum morbos, ad vulnera, quarum vim atque naturam ratio nunquam explicavit, utilitate & ars est & inventor probatus. *Cicero, de Divinat. lib. 1. cap 7.*

6 Quid scammonea radix ad purgandum, quid aristolochia ad morsus serpentum possit, quæ nomen ex inventore reperit, rem ipsam, inventor ex somnio, video ; quod satis est: cur possit nescio. *Ibidem cap. 10.*

7 *Voyez ci-dessus chap. 2.*

cette proprieté? c'est ce que je ne sai pas, & que je me mets fort peu en peine de savoir.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Les plus judicieux des Empiriques vouloient bien qu'on raisonnât, mais ils ne vouloient pas qu'on allât trop loin. 8 Neoptolemus disoit, *qu'il falloit nécessairement qu'il philosophât, mais qu'il couperoit court, n'étant pas d'humeur de philosopher à fond.* Les Empiriques auroient été de son goût. Il faut convenir qu'on peut raisonner assez juste sur certaines géneralitez des causes de quelques effets dont nous nous appercevons; mais lors que nous voulons pénétrer jusques aux causes de ces causes, c'est là où nous nous embarrassons ordinairement, & c'est pourtant-là ou nous nous picquons de parvenir. Cependant il est certain que la Médecine n'a pas été fondée sur des *raisonnemens abstraits*, ou poussez fort loin, mais sur des raisonnemens simples & naturels, dont les principaux ont été tirez 9 *des choses qui font du bien & de celles qui font du mal*; cela a été nuisible au malade, il le faut donc éviter une autre fois; cela au contraire lui a servi, il faut donc le réiterer en semblable cas. Il ne faut qu'avoir le sens commun pour raisonner de cette maniere. L'indication que fournissent les causes évidentes se présente de même fort naturellement. Cet homme se meurt d'une perte de sang; il faut donc pour le secourir tâcher d'arrêter cette perte. Un autre a un flux de ventre qui le consume; il faut des remedes qui le resserrent. Et comme on ne se contente par d'opposer des digues aux torrens, mais qu'on tâche de détourner doucement leur cours; de même, dans l'une & dans l'autre de ces maladies, il faut tâcher de divertir d'un autre côté, & de rappeller le sang ou les humeurs qui sortent en trop grande abondance, en même temps qu'on leur ferme le passage par des astringens. Et si la matiere qui sort marque, par la douleur qu'elle cause, qu'elle est acre & rongeante, il faut joindre à ces remedes les adoucissans, afin que cette matiere n'irritant plus les parties qui la contiennent, elles la puissent plus aisément retenir. Enfin s'il se joint à cela d'autres accidens, il faut y pourvoir selon le même raisonnement.

Il ne faut pas non plus une grande Philosophie, pour discerner en plusieurs occasions *la partie malade*, aussi bien que les diverses *causes* d'un même accident. Un tel ne pouvant pas uriner souffre de grandes douleurs vers les côtez; comme les *reins* sont situez en cet endroit & qu'ils servent à la séparation de l'urine, on peut dire, assurément, que ce qui retient l'urine est dans les reins. Et si, outre les douleurs qu'il sent, il rend quelques gouttres de sang, on juge que le passage est bouché par quelque matiere acre, ou pour l'ordinaire par quelque gravier, dont l'asperité a ouvert quelque petit vaisseau dans le rein, en sorte qu'il en sort du sang. Si dans la même suppression d'urine les douleurs sont au bas ventre, avec dureté & tension de cette partie, ou vers les parties naturelles; ce sera vers le *col de la vessie* où sera arrêté ce qui bouche le passage. La differente situation des *reins* & de *la vessie* indiquera encore des remedes differens. Les reins étant dans un lieu où les médicamens ne peuvent pas être portez immédiatement, il faut se contenter d'évacuer premierement la plénitude des vaisseaux par la saignée, d'où s'ensuit le relâchement des chairs. Il faut en suite dégager & ramollir les boyaux & les parties

8 Philosophari sibi ajebat necesse esse, sed paucis, nam omnino haud placere. *Tusculanar. quest. lib. 2. Apuleii Apolog. 1.*

9 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 3. chap. 14.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

parties les plus voisines, par les lavemens, les purgatifs, & les bains, aussi bien que par les huiles ou les matieres huileuses qui servent d'ailleurs à diminuer la douleur, conjointement avec les autres remedes, que l'experience a fait conoitre propres pour produire ce dernier effet, afin que par tous ces moyens on facilite la sortie du corps étranger qui est contenu dans cette partie.

Il n'en est pas de même de la vessie; comme elle se décharge de l'urine qu'elle contient par un canal assez court, & dans lequel on peut pénétrer du dehors, après avoir fait les dégagemens generaux & pourvû à l'inflammation, cela fait penser à introduire une sonde dans ce canal, qui en repoussant la pierre, ou la matiere qui se présentoit au passage, procure la sortie de l'urine. Que si cette pierre est d'une grosseur considerable, on ne peut avoir en ce cas que deux moyens de la tirer dehors, qui sont, ou de faire une incision dans la partie la plus commode, ou de seringuer quelque liqueur dans la vessie, qui ait la faculté de dissoudre ou de rompre la pierre, si tant est qu'on ait un tel remede.

Voila précisément jusques où 10 Erasistrate & Hérophile vouloient qu'on allât à l'égard du raisonnement. Ils concevoient que tant que les désordres qui arrivent à nôtre corps ne dépendent que du dérangement des parties qu'on appelle Organiques, telles que sont celles dont on vient de parler, on peut esperer d'y remédier en raisonnant sur la nature, ou sur la figure, & l'usage de ces parties & sur le changement qui y arrive, conformément aux lumieres que l'Anatomie fournit, desquelles on peut se prévaloir pour trouver les remedes convenables; mais lors que ces désordres s'étendent jusqu'aux autres parties dont on ne conoit pas la fabrique, ces Médecins ne croyoient pas que le raisonnement fût d'un aussi grand secours que l'expérience, quoi qu'Erasistrate en son particulier eût peché contre cette regle, en recherchant les causes de la fievre, ce qui l'implica en diverses erreurs.

Mais, pour revenir aux usages qu'on peut tirer du raisonnement, on dira, sans doute, que quand on accorderoit que les maladies que nous avons touchées ne demandent pas un raisonnement plus fin, & qu'on les peut guérir sans philosopher davantage, on ne doit pas tirer la même conséquence pour une infinité d'autres, dont les causes ne sont pas si aisées à découvrir, mais qu'on découvre pourtant à la fin en poussant le raisonnement. On void, par exemple, que l'indication qui se tire du mouvement extraordinaire & intestin du sang dans la *fiévre*, & de la chaleur qui l'accompagne, ne sert pas de beaucoup pour y apporter du remede; puis que ni *les saignées*, ni *les purgations*, ni *les raffraichissans*, qui sont les secours qu'insinue dabord cette premiere idée qu'on se fait de cette maladie, ne la guérissent pas toûjours, & souvent ne sont d'aucun effet.

Je conviens de cette verité, & si à force de raisonner on pouvoit trouver des remedes plus surs que ceux là, les Empiriques n'auroient pas le mot à dire; mais par malheur on ne void pas qu'on avance beaucoup plus de cette maniere que de l'autre. Si l'on descend plus dans le particulier & que l'on dise, que puis que l'évacuation du sang, ou celle de quelques humeurs qu'on a crû qui le tenoient en mouvement, n'ont pas été capables d'arrêter la fiévre, non plus que les remedes qui raffraichissent, il faut en trouver quelqu'autre, cela

10 *Voyez le commencement du livre précedent.*

cela va le mieux du monde. Si l'on ajoûte que ce qui excite ce mouvement intestin des parties du sang, est un *levain* particulier auquel il faut s'attacher & travailler à l'adoucir, ou à l'éteindre, à faute de quoi la fiévre continuera quand vous ne laisseriez qu'une goute de sang dans le corps, cela peut encore être veritable, mais voyons ce que ce raisonnement opérera. Il obligera à chercher avec soin quelle est la nature de ce levain, mais il ne contribuera en rien à le faire découvrir. On saura bien en géneral, ou du moins on croira le savoir, que ce levain doit être un *acide*, ou un *aigre*. On supposera même qu'il faut nécessairement lui opposer un *alkali*, parce qu'on a remarqué que les alkalis détruisent les acides, en rompent leurs pointes; mais il se trouve tant de differentes especes d'acides & d'alkalis, que vous essayerez peut être de cent sortes de ces derniers, avant que vous ayiez trouvé celui qui peut mortifier l'acide dont il s'agit, chaque alkali n'étant pas propre pour détruire chaque acide; & si le hazard ne nous avoit pas découvert le *Kinkina*, nous serions peut-être à chercher jusqu'à la fin du monde.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On repliquera que c'est une assez grande découverte que d'avoir trouvé que c'est un acide qui cause la fiévre, & que cette découverte paroît d'autant mieux établie que le Kinkina qui la guérit est un alkali, ou du moins que l'alkali y est le plus sensible. Cette découverte seroit considerable, s'il s'ensuivoit qu'on n'eût qu'à chercher parmi les alkalis pour trouver un remede semblable au Kinkina, ce qui épargneroit beaucoup de peine & abrégeroit le chemin des essais; mais on sait que ce ne sont pas les alkalis seuls qui domtent les acides, qu'un acide plus puissant en domte un moindre, & l'on voit effectivement des gens se guérir de la fiévre tierce par l'usage du 11 *verjus*. Il semble de plus que l'acide & l'alkali n'agissant reciproquement l'un sur l'autre, du moins d'une maniere bien sensible, que lors qu'ils sont purs, on ne devroit être soulagé que par des médicamens artificiels, la nature ne produisant aucun simple où ces principes ne soient mêlez, & c'est pourtant ce qui est contraire à l'expérience.

On peut dire, d'ailleurs à l'égard de l'acide & de l'alkali, (qui semblent être le *non plus ultra* de nos découvertes, par rapport aux principes des corps dont on peut juger *à posteriori*, ou par les effets) que l'hypothese commune qui établit le premier comme la cause, non seulement de la *fiévre*, mais presque de toutes les maladies, est trop génerale pour être de quelque utilité dans la pratique. *L'Epilepsie*, la *Phthisie*, la *Goutte* sont également les productions d'un acide, c'est du moins ce qui résulte de nôtre raisonnement & de nôtre recherche; mais de quoi nous sert cela, si nous ne trouvons pas plus aisément l'alkali opposé, que les Anciens ont trouvé un remede à ces maladies en conséquence de quelqu'autre raisonnement, & si nous ne guérissons pas mieux ces mêmes maladies qu'on ne les guérissoit autrefois? Parlons franchement, l'indication de vuider, & de dégager les passages du sang & des humeurs, toute génerale qu'elle est, ne l'est guére plus que l'hypothese de l'acide & de l'alkali; & soit que les maladies se guérissent par les évacuations, soit que les évacuations disposent seulement la machine de nôtre corps à se défaire plus aisément de ce qui lui nuit, on voit autant, pour ne pas dire plus, de maladies

---

11 Celse prétend guérir la fiévre quarte en faisant boire au malade deux verres de vinaigre un peu avant l'accès.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

dies guéries par ce moyen que le plus simple raisonnement avoit trouvé, que par ceux que les recherches les plus curieuses ont produits.

Après avoir vû ce qu'on peut attendre du raisonnement en géneral, & même de quelques principes établis sur des expériences de *Chimie*, il faut maintenant dire, un mot de *l'Anatomie*; qui est celle qui fournit aux Médecins la plus grande matiere de raisonner, en leur découvrant l'intérieur du sujet sur lequel ils doivent travailler. Il est vrai que par ce moyen nous acquerons une conoissance génerale des parties de nôtre corps. L'Anatomie nous aprend, par exemple, quelle est la situation, la figure, la grandeur, la connexion de celles qui sont les plus grossieres; elle nous aide même par là à découvrir quelques uns de leurs usages les plus sensibles, ce qui est d'une grande utilité, particulierement pour la Chirurgie. Mais si nôtre corps est composé, selon la division d'Hippocrate, de parties *solides*, *d'humeurs*, & *d'esprits*; quand on accorderoit que les premieres sont conues, cela ne servira pas beaucoup pour la Médecine, si l'on ne conoit aussi les dernieres, qui sont celles qui donnent le mouvement à toute la machine animée, & qui étant d'une nature à souffrir les plus grands & les plus promts changemens, sont par cette raison le siege ordinaire des maladies. Or il n'y a rien de moins conu qu'elles le sont; ou la conoissance qu'on en a, est du moins si superficielle, & il y a encore tant de sujets de douter, & tant d'éclaircissemens à souhaiter, qu'on ne peut guere conter là-dessus sans s'exposer à un danger évident de se tromper.

Si nous conoissons donc si mal les parties qui composent nôtre machine, nous n'avons aucun lieu de nous flater de pouvoir découvrir au vrai les causes de ce qui s'y passe, tant qu'elle est dans son état naturel, ni par conséquent d'esperer de pouvoir raisonner juste sur les désordres qui y surviennent. Mais quand on conoîtroit beaucoup mieux le corps de l'homme, on n'en tireroit peut-être pas tout l'usage que l'on pense, à moins que l'on ne vînt à un degré de conoissance, où les hommes ne peuvent presque esperer de pouvoir atteindre. On a reproché anciennement aux Médecins, 12 *qu'ayant intérêt de conoître les corps des hommes, ils s'étoient avisez de les ouvrir, ou d'en faire l'Anatomie, seulement afin qu'on crût qu'ils les conoissoient*; mais il semble que ce reproche n'est plus de saison, aujourd'hui qu'on a fait un si grand nombre de découvertes sur cette matiere, au delà de celles qu'avoient faites les Anciens, & qu'on a pénetré si avant dans le secret de l'économie animale. Je voudrois cependant que l'on me dît ce que toutes ces découvertes ont produit de nouveau dans la pratique, ou de combien de remédes elles ont enrichi la Médecine? Il faut dire, la verité; On ne void pas que la Médecine en ait profité de grand chose; & ce n'est pas sans quelque raison que l'on a raillé les Médecins sur ce 13 qu'il ne meurt pas moins de gens depuis qu'on a trouvé *la circulation du sang*, qu'il en mouroit auparavant. Cette découverte est de la derniere importance pour la conoissance du mouvement du sang, cependant, à la reserve de quelques usages que la Chirurgie en peut tirer, aussi bien que de celle des *vaisseaux lymphatiques*, & des *canaux excrétoires des glandes*, tout le reste n'est pas fort considerable.

Il en est de même des autres découvertes. L'adresse qu'ont eüe 14 quelques Mo-

12 Itaque Médici, quorum intererat ea nosse, corpora aperuerunt ut viderentur. *Cicero, Academic Quaest. lib.* 4.

13 *Voyez les Dialogues des morts de M. De Fontenelles.*

14 *Sylvius de le Boë, & de Graaf son disciple.*

Modernes de tirer le *suc du Pancreas* leur a beaucoup servi à bâtir un Systeme assez ingénieux sur les causes des *fievres intermittentes*; mais avec tout cela, si le Kinkina ne fût venu à nôtre secours, la fiévre quarte ne seroit elle pas toûjours l'opprobre de la Médecine ? N'est-il pas encore très veritable qu'on n'a pas sû mieux guérir *l'Apoplexie* & la *Phthisie*, depuis que le fameux Malpighi a démontré *les glandes de la substance corticale du cerveau*, qui sont le lieu où se séparent les esprits animaux, & après qu'il a fait conoître *les vésicules*, les *glandes* & les autres vaisseaux qui composent le poumon ? N'est il pas vrai, dis-je, qu'on n'a pas mieux guéri ces maladies, qu'on les guérissoit pendant qu'on ne conoissoit ni de près ni de loin ces parties ?

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Il me semble que toutes ces raisons établissent si solidement le droit des Empiriques qu'il n'y a rien à repliquer, & qu'on ne doit pas hésiter à conclurre que l'invention d'un seul remede est d'un plus grand fruit à la société que tous les raisonnemens sur les causes cachées des maladies, & que toutes les découvertes les plus curieuses de l'Anatomie. Ces raisonnemens & ces découvertes sont tout au plus des moyens de trouver des remedes, mais les remedes eux-mêmes sont précisément ce qu'on cherche.

Ce n'est pas qu'il faille croire que l'Anatomie soit inutile d'ailleurs, même à l'égard de ce qu'elle a, qui peut le moins servir à la pratique de la Médecine, & que l'on n'ait bien de l'obligation aux Anatomistes de la peine qu'ils ont prise, & qu'ils prennent encore tous les jours. Si la découverte de quelque nouvelle étoile nous fait du plaisir, quoi que cette étoile soit fort éloignée de nous, & qu'elle n'ait peut-être aucun rapport avec nous, ne doit-on pas avoir infiniment plus de satisfaction d'avancer dans la conoissance d'une chose qui nous touche de si près comme fait nôtre corps ? Et bien que nous ne voyons pas encore aujourd'hui de quel fruit sont diverses belles découvertes Anatomiques, le temps nous apprendra, peut-être, à en tirer plus d'usage à l'avenir que nous n'en tirons à l'heure qu'il est. Au pis aller, si les Médecins ne s'en prévalent pas en qualité de Médecins, ils s'en prévaudront comme Physiciens, car il ne leur est pas défendu d'étudier la Physique. On reconoit au contraire, avec Celse, que cette étude leur est nécessaire par diverses raisons, & qu'elle ne sauroit leur nuire pourvû que dans la pratique ils se souviennent toûjours qu'ils sont Médecins, c'est à dire, qu'ils exercent un mêtier, où il est plus important de faire des expériences que de disputer; que certaines causes sont aisées à découvrir, & que ces causes indiquent même les remedes, mais qu'il en est d'autres plus cachées sur lesquelles on ne débite presque que des conjectures; qu'en ce dernier cas il faut en attendant mieux se contenter de conoître la maladie par ses *signes*, & l'ayant bien conue de cette maniere y faire les remedes que l'expérience a montrez, & peut montrer à l'avenir. C'est précisément la conduite qu'a tenu Hippocrate, qui par cette voye s'est attiré la reputation d'un très grand Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs un Anatomiste, & peut-être un Physicien assez grossier.

Voila pour ce qui regarde ce qu'on doit attendre du *raisonnement* dans l'exercice de la Médecine. Il est juste d'examiner maintenant ce qu'on peut dire contre *l'experience*, & de voir dans quelles erreurs on peut tomber en suivant cette derniere route, & comment on peut s'en garantir. On dira premierement à l'égard des remedes qui ont été trouvez sans l'aide du raisonnement, comme le Kinkina, que l'on a cité pour exemple, & qui apparemment n'a été découvert que par un

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

pur effet du hazard, que si l'on attendoit que le même hazard nous mît en main un remede de cette nature pour toutes les autres especes de maladies, on courroit risque d'attendre jusqu'à la fin du monde, sans être même certain de trouver rien de semblable. Est ce donc, ajoûtera-t-on, que jusques à ce que l'on ait été assez heureux, pour rencontrer de tels remedes, il faudra demeurer les bras croisez, & laisser mourir les malades sans essayer de les secourir par les moyens que le raisonnement nous indique? L'expérience, sur laquelle on veut que l'on s'appuye, ne nous rend elle pas convaincus qu'il y a d'autres voyes de tirer d'affaire les malades, que celle des 15 *spécifiques*?

Je répons qu'il ne s'agit pas ici d'obliger les Médecins à quitter la méthode ordinaire, qui consiste dans l'usage des remedes *évacuants*, *aperitifs*, *astringens*, *adoucissans*, &c. On est convenu, avec eux, que le secours qui s'en tire est sensible en diverses occasions, & on leur accorde que ce secours est même assez géneral, & s'étend quelquefois jusqu'aux maladies dont les causes ne sont pas bien conues. Mais ce que l'on demande, c'est qu'en faisant de cette méthode tout l'usage qu'il leur plaira, ils ne négligent pas de chercher à soulager leurs malades, par les remedes que l'expérience leur pourra d'ailleurs mettre en main, & qu'ils ne s'en tiennent pas uniquement à cette premiere voye de guérir les maladies. La maniere dont on employe le Kinkina ne prouve-t-elle pas clairement que les remedes spécifiques ne sont point incompatibles avec les remedes qu'on appelle géneraux, & que le raisonnement suggere? Le Kinkina n'empêche point que l'on ne purge, & que l'on ne saigne avant que de le donner, & ces remedes faits auparavant rendent même son action plus sure. En joignant donc ces deux manieres de traiter les maladies, on peut dire que l'on aura tout ce qu'on peut souhaiter, & l'objection qui a été faite demeurera sans force; car premierement on ne laissera pas de travailler au soulagement des malades par tous les moyens que le raisonnement fournit, & l'on pourra même les employer seuls lors qu'on n'en aura point d'autres; & en second lieu les soins, & l'empressement que l'on apportera de tous côtez dans la recherche des spécifiques, feront que ces derniers remedes ne seront plus une production du hazard seul, comme ils l'ont été jusques ici par la négligence des Médecins des siecles précedens & du nôtre.

Pour trouver il faut chercher, mais c'est dequoi il ne paroît pas que l'on se soit mis beaucoup en peine. N'est ce pas une chose honteuse que de plus de dix mille plantes que nos Herbiers nous décrivent, il n'y en ait pas la dixiéme partie qui soient en usage dans la Médecine, c'est à dire, dans un usage 16 ordinaire? On ne se sert presque que de celles qui sont conues dès long-temps; & encore les proprietez qu'on leur attribue sont elles précisément les mêmes qu'on leur a attribuées depuis le temps de Dioscoride, & des premiers qui ont écrit de la vertu des simples; comme si nous n'avions pas dû pousser plus loin & faire de nouveaux essais, tant sur les maladies dont ils ont parlé, que sur d'autres, & avec les mêmes plantes, aussi bien qu'avec les autres que nous conois-

sons

15 On appelle ainsi les médicamens qui guérissent une certaine espece de maladie, par une qualité que l'on ne conoît pas, & qui n'a point de rapport avec les qualitez que les Philosophes ont appellées premieres, ou secondes, comme sont le chaud, le froid, le dur, le mol, &c.

16 *Voyez un peu plus bas ce qu'on remarque touchant les remedes secrets dans le même chapitre.*

sons de plus qu'eux. D'où vient que nous ne l'avons pas fait, si ce n'est parce qu'il n'y a pas, à peu près, autant de peine de raisonner sur un principe qu'on a une fois posé, que de faire des expériences? 17 *Il y a bien plus de plaisir*, disoit Pline, *d'être assis à son aise dans les Ecoles, & d'écouter le discours d'un Professeur, que d'aller courant les montagnes, & les lieux deserts pour chercher des herbes.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On repliquera qu'il n'en est pas de la Médecine comme des autres Arts, dans lesquels si l'on fait des essais il n'en coûte que de l'argent, au lieu qu'ici on ne peut essayer qu'aux dépens de la personne du prochain, & l'on conclurra qu'il vaut mieux s'en tenir à la pratique ordinaire, & suivre une route batue, quoi que plus longue, que de chercher à abreger aux perils & risques de qui que ce soit. Mais on ne considere pas que si les expériences ne réussissent pas toûjours, elles ne sont pas pour cela nécessairement préjudiciables à ceux sur qui elles se font. Le petit nombre de *poisons*, qui se trouvent parmi la multitude des simples conus fait bien voir qu'on peut faire divers essais innocens. Et si l'on tire du sang, ou si l'on purge, souvent assez mal à propos, sans qu'il en arrive de grands accidens, nôtre machine étant disposée d'une maniere si admirable qu'elle repare souvent d'elle même les désordres qui y arrivent du côté du déhors; si l'on abuse, dis-je, impunément des remedes de cette conséquence, à plus forte raison pourra-t-on essayer quelques simples, supposé que ce ne soit pas des poisons, sans en craindre de fâcheuses suites.

Pour ce qui est des fautes que l'on peut faire d'ailleurs, ou des diverses manieres dont on peut se tromper, en matiere d'expériences, ou d'essais, voici à mon sens ce qui peut être dit en géneral là-dessus.

Il n'y a qui que ce soit qui ne convienne que les expériences pour être justes, demandent une personne judicieuse, intelligente, & attentive. Il faut pour cela un homme qui n'ait uniquement en vüe que de trouver la verité, qui se soit défait de tous ses préjugez, qui ne croye que ce qu'il voit clairement, & sur tout qui ne se lasse point d'essayer diverses fois la même chose avant que de se déterminer de quelque côté; mais comme il se trouve peu de gens qui ayent toutes ces qualitez, Celse a bien raison de dire, *que si les raisonnemens trompent, il est des occasions où les expériences ne trompent pas moins.*

Les essais que nous faisons sont de deux sortes, ou nous sommes les premiers à les faire, ou nous essayons si nous réussirons en imitant ce que d'autres ont fait avant nous. Or il est évident, à l'égard des premiers, que nous pouvons aisément y être trompez. Un Médecin raisonnant sur la cause d'une maladie se détermine à un remede tout nouveau, ou qui est de son invention, & qui peut, à son avis, remplir toutes les indications qu'il s'est proposées. Il le donne à son malade, & revient le voir quelque temps après, tout plein de la pensée que son remede doit avoir produit un bon effet, ou pour le moins dans une grande impatience d'en apprendre des nouvelles. Si le malade se trouve mieux là-dessus, le Médecin ne manque point de s'applaudir à soi même sur cet heureux succès; & concevant une grande estime pour le remede dont il s'est servi, il met d'abord cela en note, ou du moins il en conserve le souvenir. Cependant il n'y a rien de si aisé que de se tromper à cet égard, & méme de plus d'une maniere. Il se peut que vôtre raisonnement, tout clair qu'il vous a paru, fût

18 Sedère namque in Scholis auditioni operatos, gratius erat quàm ire per solitudines, & quærere herbas. *lib. 26. cap. 2.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

fût mal fondé, & par conséquent que le remede que vous avez donné n'ait pas causé du soulagement, par la raison que vous aviez imaginée, supposé même que ce que vous voyez de changement soit un effet du remede, & ne parte pas d'une autre cause qui vous est inconue, ce qui arrive très-souvent. Que savez vous si ce n'est point un coup de la Nature toute seule, ou un effet de la disposition où étoient les humeurs avant que le malade prît le remede, plûtôt que du remede même? Ne peut il pas y avoir diverses circonstances dans ce mal dont vous n'étes pas informé, soit qu'on vous les ait cachées à dessein, soit que vous n'ayez pas questionné vôtre malade là-dessus? & n'est il pas vrai que ces circonstances peuvent être d'une telle nature, que n'en ayant pas conoissance on ne sauroit pénétrer, ni dans la cause du mal, ni dans celle des effets que les remedes produisent?

Il semble que les expériences *imitatoires*, ou celles qu'on fait après d'autres personnes, sont plus sures que les premieres, ou moins dangereuses, soit à l'égard des Médecins pour ne pas se tromper, soit à l'égard des malades pour n'en souffrir pas; mais on peut tout de même y être déçu. Il se peut ou que ceux que nous imitons n'ayent pas eu la bonne foi nécessaire, ou qu'ils se soient trompez eux-mêmes; de quelque maniere que la chose aille, nous nous trouvons engagez dans l'erreur en les voulant suivre. Mais quand on supposeroit que les expériences qu'on se propose d'imiter fussent très-fidelles, & très-bien faites, n'est il pas vrai, que vous qui les réiterez, faites un nouvel essai à vôtre égard, & que par conséquent il ne faut qu'une legere circonstance, qui fasse varier le cas, pour que l'expérience ne réussisse point?

Il paroît effectivement que la chose va de cette maniere, mais il seroit à souhaiter que toute la difficulté consistât en la peine qu'il y a, de discerner si les cas qui se présentent sont parfaitement semblables à ceux qui ont été décrits auparavant, & que les expériences de ceux qui nous ont précedez fussent assez justes & en assez grand nombre; si l'on ne réussissoit par toûjours en les réiterant, on réussiroit du moins le plus souvent. On peut dire qu'on a une histoire assez exacte de la plûpart des maladies, & qu'on a observé avec assez de soin le *concours* des principaux accidens en chaque espece de maladie, pour me servir du terme des Empiriques. Les mêmes signes qui ont servi il y a deux mille ans à discerner l'*Epilepsie*, la *Pleurésie*, la *Phthisie*, & les autres maladies les unes d'avec les autres, nous servent encore aujourd'hui, & la Séméiotique, ou la doctrine des signes, est la partie de l'art qui a le moins varié. On pourroit s'imaginer qu'encore que la Phthisie, ou la Pleurésie que les Anciens ont décrites soient les mêmes, à parler en géneral que celles que nous voyons aujourd'hui, la difference des temperamens, des âges, des païs, peut faire que ce soit des maladies differentes dans chaque individu, ou dans chaque particulier. Je conviens qu'il y a de certaines circonstances, ou de certains accidens qui font qu'une maladie n'est pas en tout semblable à une autre de la même espece; mais cette variation ne fait point changer l'essentiel de la cure, & ne regarde pour l'ordinaire que la dose des remedes, ou le temps de les donner, & quelques autres circonstances qu'on peut appeller étrangeres; en sorte qu'il est vrai de dire, que la maladie étant la même quant au principal, les remedes sont aussi les mêmes quant à l'essentiel. Le Kinkina, que nous avons déja souvent pris pour exemple, en fournit une preuve convaincante, guérissant, comme il fait, également toutes les sortes de fiévres intermittentes, autant dans un païs que dans un autre, & autant les enfans que les vieillards, les temperamens bilieux que les temperamens phlegmatiques.

Il

Il est donc certain qu'il y a peu de danger de se tromper à l'égard du discernement des maladies, supposé qu'on y apporte l'attention nécessaire, mais il n'en est pas de même des remedes qu'on propose pour les guérir, & sur tout des remedes qui sont indiquez par la cause de la maladie, ou qui sont une suite du raisonnement. Pour discerner les maladies, les premiers Médecins n'ont eu besoin que de *faire usage de leurs sens*; mais pour trouver des remedes de la nature de ceux dont on vient de parler, il a fallu *raisonner*, & *faire des expériences*; il a fallu, dis-je, faire l'un & l'autre, & c'est ce qu'on n'a pas toûjours fait. Si l'on avoit toûjours joint l'expérience au raisonnement, ou que l'on eût attendu que l'expérience l'eût vérifié, comme les sens en auroient été derechef les juges, on n'auroit pas non plus été sujet à se tromper. Mais on n'a pas toûjours eu la patience nécessaire pour cela; & le penchant qu'on s'est trouvé avoir pour croire qu'on raisonnoit juste, a fait qu'on s'est le plus souvent hâté de se déterminer sur des choses qui n'étoient pas suffisamment éclaircies, ou qu'on n'avoit pas réiterées assez souvent, & qu'on a ramassé un grand nombre d'Observations, qui ne sont fondées que sur le raisonnement précedent de ceux qui les ont faites. C'est là une des principales causes qui fait que nous ne pouvons pas toûjours conter surement sur l'effet de divers remedes, que nous pratiquons sur ce que nous en avons lû dans les livres de Médecine; quoi qu'il faille convenir que le travail de ceux qui nous ont précedé n'a pas été tout inutile. On auroit grand tort d'avoir cette opinion; & si l'on sait bien choisir, il se trouvera que sur les Observations, ou les expériences dont on parle, il y en a plusieurs qui ont été très-bien faites; mais il faut, pour le redire encore une fois, savoir bien choisir.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Il y a deux ou trois autres causes de la rareté des bons remedes, tant spécifiques qu'autres. La premiere, c'est *la mauvaise foi* de quelques Médecins qui ont assuré, contre la vérité, qu'ils avoient vû de bons effets de certains remedes en certains cas qu'ils marquent. La seconde, qui est la plus ordinaire, c'est l'*intérêt particulier*, ou l'*envie*, qui regne entre les gens de même profession, & 18 qui a empêché de tout temps les Médecins, de se communiquer les uns aux autres les remedes qu'ils ont crû les plus excellens. Il n'en a pas été de même des raisonnemens, pour subtils qu'ils ayant été; comme c'est ce qui coûte le moins, & qui frappe quelquefois le plus, on n'en a jamais guére été chiche, & l'on a pris plaisir de s'en faire honneur en les publiant, ou de bouche, ou par écrit devant tout le monde; ce qui est encore une preuve convainquante, pour le dire en passant, que les Médecins eux mêmes ont toûjours regardé les remedes comme ce qu'il y a d'essentiel dans la Médecine, & comme le principal de leur art.

Une troisiéme cause de la disette où l'on est de bons remedes, c'est *la paresse des Médecins*, qui ne daignent pas en chercher eux mêmes, comme on l'a déja remar-

18 Nihil intentatum inexpertumque Priscis fuit, nihil deinde occultatum quod non prodesse posteris vellent. At nos elaborata iis abscondere atque supprimere cupimus, & fraudare vitam etiam alienis bonis. Ita certè recondunt qui pauca aliqua novêre invidentes aliis, & neminem docêre in authoritatem scientiæ est. Tantum ab excogitandis novis ac juvandâ vitâ mores absunt! summumque opus ingenium diu jam hoc fuit ut intra unumquemque rectè facta veterum perirent! At hercule, singula quosdam inventa Deorum numero addidere; omnium utique vitam clariorem fecere, cognominibus herbarum tam benignè gratiam memoriâ referente. *Plin. lib. 25. cap. 1.*

Secte Empiriquedans le Siecle xxxviij & suivans.

remarqué ci-devant. Cette paresse est venue particulierement de la pensée, où l'on a été que la Médecine étoit un art consommé, en sorte qu'il n'y avoit qu'à se prévaloir des lumieres de ceux qui nous ont précedé; & cette même prévention fait encore que l'on prend ordinairement pour *expérience*, ce qui n'est qu'une méchante *routine*. Il ne faut pas toûjours croire qu'un Praticien, pour avoir vieilli dans l'exercice de sa profession, soit beaucoup plus habile pour cela. Plusieurs Médecins, à force de pratiquer, se sont fait une telle habitude de voir des malades, & de leur ordonner des remedes, que cela ne leur donne plus de peine. Cependant la facilité avec laquelle ces gens là exercent leur mêtier ne vient pas, comme on se l'imagine, d'une parfaite conoissance qu'ils en ayent, mais de ce qu'ils se sont fait de bonne heure un certain *lieu commun*, pour toutes les maladies, duquel ils ne se sont jamais départis, & auquel ils sont tellement accoûtumez qu'ils l'ont toûjours devant les yeux, en sorte qu'ils sont incapables de faire attention à aucune autre chose. On pourroit appeller cela pratiquer la Médecine *machinalement*.

Voila quelques unes des principales manieres dont on peut être trompé en fait d'*expériences*. Il semble qu'on ait commencé depuis quelque temps à prendre plus de précautions, pour s'empêcher de tomber dans l'erreur de ce côté-là, & que dans le siecle où nous sommes on ne manque pas de Médecins qui donnent des marques d'une grande diligence, & d'une grande application à faire des expériences de la maniere qu'on le demande. Nous avons les écrits d'un fameux 19 Praticien Anglois, mort depuis peu, qui ne s'éloigne guére des regles qu'on a données, & qui a renouvellé avec succès l'*Empirique raisonnable*. Il seroit à souhaiter que tous les Médecins, suivissent son exemple.

On void encore en divers païs de l'Europe des Societez établies par de grands Princes pour travailler à l'avancement de la Médecine. C'est dans ces Societez que se forme le projet de tant de nouveaux livres qui sortent tous les jours, & dans lesquels on prend à tâche de traiter de quelque *plante*, en particulier, ou de quelque *animal*, ou *mineral*, par rapport aux usages qu'ils peuvent avoir dans la Médecine. Ce dessein est assûrément beau, & digne de l'occupation des plus habiles gens; mais je ne sai par quel malheur il n'est quelquefois pas trop bien exécuté, ni pourquoi une partie de ces livres contiennent plûtôt un recueuil de tout ce qui a été dit sur un sujet, que de ce qu'on en a dû dire? On remarque même qu'il y en a quelques uns, où pour ne rien oublier, l'on rapporte, jusqu'à des *fables de vieilles*, comme s'il n'y avoit pas d'ailleurs assez de mensonges dans l'Histoire Naturelle; & l'on croit après cela s'être bien acquité de sa tâche? Il semble que pour réussir dans un dessein de cette nature, ou pour ne tomber pas dans les fautes que l'on vient de toucher, il vaudroit mieux laisser en arriére tout ce que l'antiquité a sû, sur chaque matiere qu'il s'agit d'examiner, dans la supposition que c'est une chose conue, & ne produire que des expériences de son crû; ou si l'on veut faire mention des expériences anciennes, ce ne devoit être que pour les confirmer par quelque nouvel exemple, ou pour en faire une judicieuse critique, le tout en peu de mots. Les réflexions que les Auteurs de ce projet ont faites sur la grande étendue de la Médecine, & sur l'impossibilité qu'il y a qu'un seul homme puisse suffire pour toutes les expériences nécessaires en cette rencontre, les ont portez avec beaucoup de raison à partager ce travail entre plusieurs personnes, mais la difficulté est d'en trouver un assez grand nombre qui ayent les qualitez requises pour cela.

Quelcun

19 *Sydenham.*

Quelcun ne manquera pas de conclure de tout ce que l'on vient de dire, que si le *raisonnement* est si peu sûr, & *l'expérience* accompagnée de tant de difficultez, la Médecine ne doit être qu'une chimere, ou un mêtier dont on ne peut se mêler sans témérité, & sans hazarder la vie du prochain. Voila, dira-t-on, qui justifie le reproche que l'on a fait de tout temps aux Médecins, 20 *qu'ils apprennent aux périls & risques du public, & qu'ils font des experiences en tüant le tiers & le quart.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij, & suivans.

Je répons à cela en peu de mots, premierement à l'égard du *raisonnement*, que quoi que les raisonnemens outrez soient le plus souvent sujets à l'erreur, les raisonnemens simples trompent rarement; & pour ce qui est des *experiences*, encore qu'elle ne réüssissent pas toûjours, on a fait voir qu'elles ne sont pas pour cela nécessairement préjudiciables à ceux sur qui elles se font, & que l'on peut faire divers essais innocens; outre qu'il ne s'agit pas toûjours de nouvelles expériences, & que si l'on sait bien profiter de celles qu'ont faites ceux qui ont été avant nous, il s'en trouvera de fort judicieuses, & qui conduisent, comme par la main, les Médecins qui rencontrent de pareils cas. A la verité la réiteration, ou l'imitation de l'expérience est une nouvelle experience pour celui qui la fait en dernier lieu, comme on l'a remarqué ci-devant, mais elle est, avec tout cela plus sûre que la premiere. Quant à l'art en lui-même il est fondé sur la conoissance des maladies, par leurs *signes* & par leurs *causes sensibles*, plûtôt que par celles qui sont *cachées*; sur la *méthode* de guérir ces maladies en éloignant les premieres de ces causes, qui indiquent une partie des remedes qu'il faut pratiquer; & enfin sur le secours que *l'experience*, tant du présent que du passé, fait voir que l'on tire de certains remedes.

J'avoüe qu'il n'est pas impossible que l'on se trompe quelquefois en suivant cette route; & il ne faut pas croire que les indications que suggere la méthode soient toujours appuyées sur des démonstrations aussi claires que celles des Mathématiques. Il reste, quoi qu'il en soit, quelque lieu à la *conjecture*. L'art de la Médecine a cela de particulier, que la vie de l'homme semble trop courte pour le pouvoir bien apprendre. C'est encore, si vous voulez, le plus imparfait des arts, à cause de sa vaste étendue, mais cela n'empêche point que tout imparfait qu'il est on n'en tire divers avantages; & il faut esperer que l'on en pourra encore plus tirer à l'avenir, si l'on s'y prend comme il faut. Il peut arriver que l'on coure en certaines occasions quelque risque en s'abbandonnant à la conduite de ceux qui l'exercent, quoi qu'ils soient très-habiles gens, mais on en court bien davantage en se traitant soi-même, ou en ne faisant point de remedes, sur tout si la maladie est d'une nature à en demander. On convient qu'il y en a quelques-unes qui se guérissent d'elles mêmes; mais il y en a d'autres où il faut nécessairement des remedes, & où les remedes sont d'un effet sensible; comme il seroit aisé d'en donner des exemples, si la chose n'étoit assez évidente, & si cette dispute n'étoit pas déja trop longue, Le parti qu'un homme de bon sens doit prendre par rapport à la Médecine. c'est de ne se fier pas au premier venu; au lieu 21 *qu'il arrive, à l'égard de cet art seul, qu on en croit d'abord sur sa parole qui que ce soit qui se dise Médecin*; quoi qu'il

20 Discunt periculis nostris, & experimenta par mortes agunt. *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

21 In hac artium sola evenit ut cuicunque Medicum se professo credatur statim, cùm sit periculum in nullo mendacio majus. *Plinius.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

qu'il n'y ait point d'occasion où l'imposture soit d'une plus fâcheuse conséquence,) c'est de choisir, autant qu'il se peut, un Médecin conu, & conu particulierement pour être homme de bien, prudent, judicieux, & pour avoir pratiqué long-temps. S'il a toutes ces qualitez il faut croire qu'il entend sa profession. S'il est homme de bien il se fera une affaire de conscience de servir comme il faut son prochain, & il ne négligera rien pour cela. S'il est prudent il ne fera rien legérement. Enfin s'il est judicieux, & qu'il ait long-temps pratiqué, il aura profité des occasions qu'il aura eu de s'instruire. Je laisse à part l'étude & le savoir, parce qu'un particulier, qui n'est pas du mêtier, ne peut pas bien juger de ce qu'un Médecin qu'il veut choisir tient à cet égard, & que ce n'est pas de ce côté-là qu'il le doit regarder, de peur de se tromper, & de prendre pour du savoir, ce qui n'est quelquefois que du babil. Le savoir se trouve d'ailleurs compris dans ce que j'ai dit qu'un Médecin qui aura les qualitez désigneés ne manquera point d'entendre sa profession.

Voila ce que pensoit nôtre ami sur sa dispute des Médecins Dogmatiques & des Empiriques. Quelques-uns diront peut-être qu'il décrie la Médecine en faisant sentir trop vivement les difficultez qui se trouvent dans l'exercice de cet art. Mais Hippocrate avoit dit avant lui, 22 *que l'Art est long, que la vie est courte; que l'occasion échappe; que l'expérience est trompeuse; que le jugement est difficile, & que le succès de ce qu'un Médecin entreprend dépend outre cela de la conduite du malade, de celle des gens qui le servent, & de diverses circonstances étrangéres.* C'est le premier avertissement & la premiere leçon que cet illustre Médecin nous donne, & dont les réflexions que l'on vient de lire ne sont que le commentaire. Comme on ne s'est point avisé de blâmer Hippocrate pour avoir parlé de cette maniere, nôtre ami a lieu d'esperer qu'on lui fera la même grace. Si l'on trouve d'ailleurs qu'il est un peu trop partisan des Empiriques, il ne force personne d'entrer dans ses sentimens.

CHAPITRE VII.

APOLLONIUS; GLAUCIAS; & HERACLIDE Tarentin, *les premiers des Empiriques après Sérapion & Philinus. On parle aussi par occasion de divers Médecins du nom d'Apollonius, d'Apollodore, & d'Héraclide.*

LES premiers des Empiriques qui suivirent Sérapion furent *Apollonius*, & *Glaucias*, après lesquels vint *Héraclide* de Tarente. C'est ce que l'on apprend de 1 Celse. Mais au lieu qu'il ne parle que d'un Apollonius, l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui est parmi les œuvres de Galien, en nomme deux, Apollonius le pere, & Apollonius le fils, qui étoient, dit-il, *d'Antioche*, & qui succederent à Philinus & à Sérapion.

Quelques-uns ont crû que ce sont les mêmes que 2 Pline appelle *les deux Apol-*

22 *Aphorism. 1. Voyez ci-dessus part. 1. liv. 3. dans les maximes d'Hippocrate.*
1 *Lib. 1. præfat.*
2 *Lib. 20. cap. 4.*

Apollodores. Mais cela ne peut pas être, car Pline lui-même nous apprend dans ce passage que l'un de ces Apollodores étoit de *Tarente* & l'autre de *Citium*; au lieu que les deux Apollonius étoient *d'Antioche*, comme on vient de le remarquer.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

Au reste le nom *d'Apollodore* se rencontre si souvent dans les écrits des Anciens, que cela a obligé *Scipion Tetti*, savant Napolitain, à faire un traité exprès *des Apollodores*; mais il y en a peu d'entr'eux qui ayant été Médecins, du moins dont j'aye conoissance, car je n'ai pas vû le livre de Tetti. Les deux que Pline cite l'étoient, & ils avoient écrit touchant les contrepoisons. C'est apparemment de l'un des deux que Galien a tiré la description d'un Antidote contre la vipere; & sans doute c'est aussi un des mêmes qui est cité par le Scholiaste de Nicandre, comme ayant écrit touchant les bêtes venimeuses. Nous avons parlé ci-dessus d'un Apollodore qui vivoit sous Ptolomée Soter. Ce dernier étoit de Lemnos, comme le marque Pline dans l'indice des Auteurs qu'il cite dans son quatorzieme livre. Il cite encore dans le quinzieme un Apollodore de Pergame, en sorte que voila en tout quatre Apollodores Médecins.

Il y en a bien eu davantage qui ont porté le nom d'*Apollonius*. Le plus ancien de tous est *le disciple d'Hippocrate*, dont on a parlé ci-dessus, *Apollonius de Memphis*, que l'on a conté entre les disciples d'Erasistrate a été, apparemment, le second. Après lui viennent *les deux Empiriques Antiochiens*, & en suite *Apollonius Mus*, Sectateur d'Hérophile, dont on a aussi parlé. Mais outre ceux-là il s'en trouve encore plusieurs autres qui sont distinguez par le nom de leur patrie, ou par des surnoms, quoi que l'on ne sache pas en quel temps ils ont vécu pour la plûpart. 3 Galien parle d'un Apollonius *Archistrator*; d'un Apollonius *Cyclas*; d'un Apollonius *Claudius*; d'un Apollonius *Organicus*; d'un Apollonius *de Tarse*; d'un Apollonius *Thirius*; d'un Apollonius *fils de Straton*, qui pourroit être le même qu'Apollonius de Memphis, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & d'un Apollonius *Thespianus*. 4 Cælius Aurelianus leur joint un Apollonius *Titiensis*, ou plûtôt *Citiensis*, & un Apollonius *Glaucus*. On trouve encore, dans Strabon & dans Erotien, un Apollonius *Cittiæus*, qui n'est peut-être pas different de celui que Cælius appelle *Citiensis*. Erotien en particulier parle d'un Apollonius *Ophis*, ou *Ther*, c'est a dire *serpent*, que je prens aussi pour le même que l'Apollonius Thirius de Galien.

On peut ajoûter aux précedens l'Apollonius *Pergamenien*, qui est cité par Varron, Columella, & Oribase, comme ayant écrit des Plantes; & celui dont parle 5 *Apulée*, de sorte qu'en voila du moins seize, sans conter Apollonius *de Tyane*, ce fameux Magicien, qui a aussi passé pour Médecin, & quelques autres dont on trouve les noms dans des Inscriptions anciennes.

Pour revenir aux deux Apollonius *Empiriques*, il faut que l'un ait été plus fameux que l'autre, puis que Celse n'en reconoit qu'un seul, comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre. Galien ne parle aussi que d'un Empirique Apollonius, 6 qu'il dit avoir demeuré long-temps à Alexandrie, &

 avoir

3 *De Composit. medicament. per genera, & sec locos.*
4 *Capite de Apoplexia.*
5 *Metamorphos. lib. 9.*
6 *De composit. medicam. sec. locos, lib. 2. cap. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

avoir composé des livres intitulez, *des médicamens aisez à préparer*, ou *trouver*. Il rapporte même la description de plusieurs de ces médicamens, & marque avoir de l'estime pour leur Auteur, quoi qu'il le censure en quelques endroits pour avoir traité cette matiere sans distinguer assez exactement les cas où les remedes dont il s'agit peuvent être propres.

On pourroit même croire que cet Apollonius n'est pas different d'Apollonius *Mus*, c'est à dire, *le Rat*, Sectateur d'Hérophile. 7 L'Auteur que l'on vient de citer attribue à ce dernier aussi bien qu à l'autre des livres intitulez *des médicamens aisez à préparer*, & il ne semble pas qu'il distingue ces deux Médecins. 8 Celse nous apprend aussi qu'Apollonius Hérophilien, surnommé *le Rat*, avoit beaucoup écrit concernant les médicamens, ce qui pourroit persuader que c'est le même que l'Apollonius Empirique, dont il a parlé dans la préface de son premier livre. Cela paroît d'autant plus probable, que Galien ne met pas grande difference entre les Hérophiliens & les Empiriques, & qu'il dit d'Hérophile lui-même qu'il étoit Empirique, comme on l'a remarqué 9 ci-dessus. Mais il reste une difficulté, en ce que Strabon dit qu'Apollonius Mus étoit *Erythréen*, au lieu que l'Auteur de *l'Introduction*, que nous avons cité au commencement de ce chapitre, veut que les deux Apollonius Empiriques fussent d'*Antioche*; outre que l'Empirique Apollonius dont parle Celse, a vécu avant Héraclide Tarentin, comme cet Auteur le remarque lui-même. Or cet Héraclide a dû vivre pour le plus tard dans le temps que 10 Strabon assigne à Apollonius Mus, comme nous le verrons ci-après en parlant d'Héraclide.

A l'égard de *Glaucias* nous n'avons pas grand chose à dire sur son sujet. Galien rapporte 11 que cet Empirique avoit commenté le sixieme livre des Epidémiques d'Hippocrate, & qu'il avoit écrit divers livres pour défendre sa Secte. C'étoit lui qui appelloit *l'Observation*, *l'Histoire*, & le *Transitus ad simile*, dont on a parlé ci-devant comme du fondement de la Médecine Empirique, *le Trepied de la Médecine*.

HÉRACLIDE Tarentin fut le plus considerable de tous les Médecins de cette Secte 12 Il avait été disciple de *Mantias*, Hérophilien, Mais il quitta les principes de son Maitre pour se donner tout entier à l'Empirique. Dans cette vüe il s'attacha à examiner avec soin ce qu'on appelle *la Matiere de la Médecine*, c'est à dire *les plantes*, *les animaux*, & *les mineraux*, & à préparer divers médicamens dont il donna les descriptions, marquant en suite les proprietez que chacun de ces médicamens possedoit, selon que l'expérience qu'il en avoit fait les lui avoit découvertes. Une partie des livres qu'il composa sur ce sujet étoient dédiez à un nommé *Astydamas*, & une autre partie à une Dame nommée *Antiochis*, comme on l'apprend de Galien. Cælius Aurelianus parle d'un autre livre d'Héraclide qui étoit intitulé *Nicolas*, cet Auteur ayant donné à son livre le nom de celui à qui il le dédioit. On verra ci-après quelques

7 *De compos. Medicam. sec. locos, lib. 6. cap. 4.*
8 *Lib. 5. præfat.*
9 *Part. 2. liv. 2. chap. 1.*
10 *Ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 7.*
11 *In sext. de morb. vulgar. comment. 1.*
12 *De simplic. medicam. facult. lib. 6. de compos. medicam. par genera, lib. 2. cap. 4. &c.*

ques autres exemples de ſemblables dédicaces. Ce livre traitoit *des maladies internes.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

Héraclide avoit encore écrit touchant la *Diete*, ou le régime de vivre, qu'il faut obſerver en chaque maladie. On ne ſait pas tout ce qu'il diſoit ſur ce ſujet; mais s'il faut juger du reſte par l'abſtinence qu'il ordonnoit à ceux qui avoient la fiévre quarte, on verra qu'il alloit fort loin à cet égard. Nous apprenons de Celſe que cet Empirique vouloit, que dans les commencemens de cette maladie on jeunât juſqu'au ſeptieme jour. *Peu de gens*, ajoûte Celſe, *ſont capables de ſoûtenir cette abſtinence; mais ſuppoſé qu'il s'en trouvât quelques-uns, ils ſeroient ſi foibles après cela qu'ils ne pourroient ſe remettre, quand même ils ſeroient quittes de fiévre; & ſi la fiévre ne laiſſoit pas de continuer ils ſuccomberoient ſous les premiers accès qui viendroient.* (*Voyez ci-après liv.* 3. *chap.* 7.)

Héraclide avoit auſſi écrit contre Hérophile au ſujet du *pouls*. Au reſte Cælius Aurelianus, qui eſt en poſſeſſion de maltraiter la pluſpart des Médecins qui ne ſont pas de ſa Secte, parle aſſez honêtement de celui-ci. Il lui donne [13] en un endroit le titre de *noble*, ou de *fameux* Empirique; & il dit [14] ailleurs, *qu'Héraclide eſt celui de tous les Empiriques dont ceux de cette même Secte ſont le plus de cas*; ajoûtant *qu'il eſt le dernier de tous*, c'eſt à-dire, le dernier de ceux qui ont été celébres, ou de ceux dont on a parlé, car il y en a eu d'autres après Héraclide, & qui ont même vécu avant Cælius Aurelianus; ou avant Soranus, qu'il copie; mais il paroît qu'il les a mépriſez, & n'a pas daigné les mettre au rang des autres qui les avoient précedez; quoi que Celſe, qui vivoit auſſi avant Soranus, diſe, en parlant des Empiriques qui ont ſuivi Héraclide, qu'il y a eu *de grands hommes* parmi eux, *non mediocres viri*, mais il ne les nomme pas.

Ce qui acheve l'éloge d'Héraclide, c'eſt que l'on a dit de lui, [15] *qu'il ne parloit jamais contre la verité pour défendre les interets de ſa Secte, comme faiſoient pluſieurs Médecins, tant de cette Secte que des autres; qu'il étoit de bonne foi, & qu'il ne rapportoit que ce qu'il avoit expérimenté lui-même.*

Galien qui lui rend ce témoignage, ajoûte, *qu'Héraclide poſſedoit auſſi bien la pratique de la Médecine qu'aucun autre de ſes contemporains.* On peut voir dans Cælius Aurelianus comment cet habile Empirique s'y prenoit à cet égard en diverſes maladies. On y trouvera en géneral une pratique aſſez conforme à celle d'Hippocrate, de Diocles, & de Praxagore, à quelques articles près, entre leſquels on peut mettre la longue abſtinence, dont on a parlé, qu'Hippocrate, ni les autres n'auroient pas approuvée.

Héraclide employoit d'ailleurs en divers cas le *pavot*, & *l'opium*, ſoit intérieurement ſoit extérieurement, ce que n'avoit pas fait Hippocrate, du moins autant qu'il nous en paroit par ſes écrits, dans leſquels il eſt aſſez rarement parlé de ces remedes, quoi qu'ils fuſſent conus dès long-temps, comme on l'a remarqué ci-deſſus. On ne void pas non plus que Praxagore ni Diocles s'en ſoient ſervis. Il ſe trouve même que quelques Médecins de ces anciens temps ont parlé de l'Opium comme d'une drogue dangereuſe, & dont on ne devoit point ſe ſervir dans la Médecine. Eraſiſtrate témoigne, dans [16] Dioſcoride,

13 *Acutorum, lib.* 2. *cap.* 9.

14 Empiricorum ſufficit ſoli Heraclide Tarentino reſpondere. Etenim eorum poſterior atque omnium probabilior apud ſuos invenitur. *ibid. lib.* 1. *cap.* 17.

15 *Galen. in lib. Hippocr. de articul. comment.* 3. &, *de compoſit. medicam. per genera lib.* 4. *cap.* 7.

16 *lib.* 4. *cap.* 65.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

coride, *que 17 Diagoras avoit blâmé l'usage de l'Opium dans les douleurs des oreilles & dans les inflammations des yeux; parce qu'il affoibli la vûe & qu'il plonge dans un assoupissement fâcheux. Andreas*, continue Dioscoride, *ajoûtoit que ceux qui s'oignent les yeux avec de l'Opium, seroient d'abord aveuglez si on ne le falsifioit pas, & si on le vendoit tout pur. Mnésidemus approuvoit seulement qu'on le fit sentir pour procurer le sommeil, mais il en blâmoit tout autre usage.* On a parlé ci-dessus de Diagoras & d'Andreas. Quant à Mnésidemus, je ne le trouve point cité ailleurs, & je ne sai s'il ne faudroit point lire *Mnésitheus*, qui est le nom d'un fameux Médecin dont on a aussi parlé ci-devant.

Il est vraisemblable que ce sont les Empiriques qui ont les premiers fait beaucoup d'usage de l'opium. En effet, ils ne pouvoient rien trouver dans toute la matiere de la Médecine qui leur fit plus d'honneur. Comme ils faisoient profession de s'appuyer uniquement sur l'expérience, & qu'ils se mocquoient des raisonnemens, on leur demandoit sans doute des *effets*, puisqu'ils ne vouloient pas donner des *paroles*. Or il n'y avoit rien de plus commode que l'opium pour pouvoir tenir les promesses qu'ils faisoient aux malades, accablez de douleurs ou de veilles, de charmer leurs maux par un doux sommeil. Et comme de toutes les maladies celles qui sont accompagnées de douleurs mettent les malades dans une plus grande impatience de guérir, il n'y a pas de doute que les Médecins qui leur promettent de les soulager & qui tiennent leur parole ne passent dans leur esprit pour de très habiles gens. L'opium, en ce temps-ci, aussi bien qu'en celui là, a souvent fait la fortune à des Médecins, qui n'avoient de mérite que celui d'avoir donné ce remede dans une conjoncture favorable, mais il en a aussi perdu de très habiles, pour s'en être servis malheureusement.

18 Galien rapporte la description d'un médicament d'Héraclide, qui est assez singulier. Il entroit dans ce médicament quatre dragmes de suc de *Cigüe*; autant de suc de *Jusquiame*; du *Castorium*; du *Poivre blanc*; du *Costus*; de la *Myrrhe* & de l'*Opium* de chacun une dragme. On mêloit tout cela avec du vin cuit, & l'ayant exposé au soleil jusqu'à ce qu'il fût bien épais, on en faisoit des pilules, qui servoient non seulement pour faire dormir, mais qui étoient encore utiles pour appaiser les douleurs, pour ceux qui avoient été blessez par quelque bête venimeuse, & pour les femmes sujettes à la suffocation de mere.

Il faut considerer dans ce médicament, ou cet Antidote, outre l'opium, les sucs de *cigüe* & de *jusquiame*. On peut dire à l'égard de la derniere de ces plantes, qu'Héraclide entendoit le Jusquiame *blanc*, qui n'est pas mal faisant comme l'autre; mais la Cigüe des Anciens ayant été la même que la nôtre commune, & cette plante ayant passé chez eux pour un poison, on sera surpris qu'Héraclide osât en mêler dans un médicament qu'il falloit prendre par la bouche. Il n'a cependant pas été le seul qui s'est servi de cette plante de la même maniere. On en a déja vû un exemple dans Hippocrate; & on trouve 19 dans Galien diverses compositions pour le dedans, où il entre le suc, la décoction, ou la semence de cigüe. L'Auteur, que l'on vient de citer, croyoit avec toute l'Antiquité que la cigüe est extremement froide, & que c'est par son

17 *Voyez ci-dessus Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 6.
18 *De Antidot. lib.* 2. *chap.* 13.
19 *De compos. medicam. sec. locos, lib.* 7.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

son froid qu'elle cause la mort; mais [20] il prétendoit qu'elle ne produit ce mauvais effet que lors qu'on en prend une certaine quantité, la comparant en cela à *l'Opium* & à la *Mandragore*. On la joignoit donc à l'opium comme un médicament de la même nature, & on la regardoit tout de même comme un adoucissant, d'où vient qu'on s'en servoit pour la toux & pour le crachement de sang. Le *poivre* & les autres aromates, qui sont ajoûtez dans la composition d'Héraclide, étoient mis d'ailleurs comme des correctifs, ou comme des drogues, qui par leur chaleur temperoient le froid de celles dont on a parlé.

Héraclide employoit encore un autre médicament somnifere plus simple que le précedent. Il n'entroit dans ce dernier que deux dragmes de semence de *jusquiame*, une dragme *d'anis*, & demi dragme *d'opium*. On piloit le tout, & l'ayant détrempé avec quelques gouttes d'eaux, on en formoit trente pilules, qui étoient pour autant de prises. Héraclide se servoit de ce remede dans la maladie appellée *Cholera*, faisant boire deux verres d'eau par dessus. Un troisiéme remede de la même nature, qu'il donnoit aussi dans le même cas, c'étoit celui qu'il composoit avec de la *myrrhe*, du *pavot*, & du *Saffran*,

Voici quelques autres particularitez de la pratique de cet Empirique. Il faisoit vomir dans *l'Esquinancie*, aussi bien que Praxagore, après avoir tiré du sang. [21] Il se servoit pour cela d'un vomitif particulier, qu'il préparoit de cette maniere. Il faisoit long-temps infuser dans un vaisseau de cuivre du *panax Heracléotique*, de *l'origan*, du *sumach*, & d'une sorte *d'oignons* que Cælius Aurelianus appelle *Cæpulæ Germanæ*, le tout bien broyé & arrosé d'une suffisante quantité de vin. Après cela il formoit de petites boules avec cette pulpe, & les détrempoit avec du vin mêlé de miel, lors qu'il vouloit s'en servir. Un Commentateur de Cælius a crû que les oignons, dont il est parlé ici, étoient de ceux que l'on appelle aujourd'hui *bulles vomitoires*; mais il n'étoit pas néceſsaire que ces oignons fussent propres d'eux-mêmes à faire vomir; la teinture vitriolique qu'ils tiroient du cuivre dans cette préparation étoit suffisante pour leur communiquer cette qualité, qu'Héraclide augmentoit encore en y ajoûtant quelquefois d'un mineral appellé *Mélanteria*, qui tient aussi du vitriol, & du suc de *thapsia*, qui est fort acre.

Cælius remarque aussi que dans la même maladie Héraclide donnoit à quelques-uns de *l'Elaterium*, le poids de *sept deniers*, & à d'autres le poids d'un *demi obole*. Mais il y a, sans doute, une faute dans ce passage, & les *deniers* doivent être changez en *grains*; n'y ayant aucune proportion entre sept deniers Romains, qui font sept dragmes, & un demi obole, qui ne fait que cinq grains, & qui peut être une dose médiocre de l'élaterium, qui est un violent purgatif.

Voici de quelle maniere ce Médecin traitoit les *Phrénétiques*. Il recommandoit premierement qu'on les tînt dans un lieu obscur. Il leur faisoit en suite prendre un lavement, & quelques heures après il leur tiroit du sang. Il donnoit encore un autre lavement après la saignée, & continuoit d'en donner tous les jours, tant que duroit la maladie. Il rasoit après cela la tête, & la fomentoit avec de la décoction de feuilles de *laurier*. Après quoi il faisoit

20 *In aphorism. Hippocrat.*

21 *Cælius Aurel. acutor. lib. 3. chap. 4.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

oindre cette partie avec de *l'huile rosat*, & y appliquoit un cataplâme fait avec de la *farine*, de *l'hydromel*, de la poudre *d'iris*, de *l'huile de lentisque*, & du *calamus aromaticus*. Il leur oignoit encore la tête & les narines avec une composition où il entroit du *peucedanum*, de *l'opium*, du *castoreum*, de *l'huile d'amandes ameres*, du *vinaigre*, & de *l'huile d'iris*.

Cælius Aurelianus qui rapporte cette composition d'Héraclide prend de là occasion de demander, comment les Empiriques avoient pû soupçonner ou deviner que tous ces ingrédiens, qui sont fort differens les uns des autres, pussent concourir ensemble à un même but, & produire un certain effet dans un cas particulier? Est il possible, ajoûte-t-il, que *la Nature*, ou *le Hazard*, qui, selon les Empiriques ont fait trouver tous les autres remedes, ayent, pû enseigner aux hommes à joindre des drogues qui ont si peu de rapport les unes avec les autres? Galien fait en quelque endroit la même objection à ceux de cette Secte, sur l'usage qu'ils faisoient de divers médicamens composez, qui supposent nécessairement qu'il a fallu raisonner pour trouver cette composition, ou pour faire cet assemblage; & en effet il semble que ce que les Empiriques disoient de l'invention des remedes, qu'ils attribuoient une grande partie au hazard, ne se pouvoit guére appliquer qu'aux médicamens simples.

Pour revenir à la cure de la Phrénésie, lors qu'il paroissoit à Héraclide que cette maladie venoit de crudité, il commençoit aussi par un lavement, mais il se passoit de la saignée, & purgeoit alors avec un médicament où il entroit de la *Scammonée*. Dans les personnes dont tout le corps en géneral ne lui sembloit pas être trop chargé de sang, il ouvroit d'abord la veine du front, sans avoir fait auparavant d'autre saignée. Enfin lors que la phrénésie pouvoit être attribuée à la corruption des humeurs, ce Médecin, commençant à son ordinaire par un lavement, faisoit en suite boire beaucoup d'eau, & du vin mêlé avec du miel, & même du vin de Chio, ou de Rhodes, bien trempé dans le commencement, & en suite pur.

Cette distinction, qu'Héraclide apporte des diverses causes de la Phrénésie, donne encore occasion à Cælius de dire, que cet Empirique abandonne en cela les principes de sa Secte, qui ne permettoit pas cette recherche des causes. Mais Héraclide pouvoit être un Empirique distingué, qui vouloit bien qu'on raisonnât, pourvû qu'on ne poussât pas le raisonnement trop loin.

Au reste, ce célebre Empirique n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans toutes les autres parties de la Médecine. Le temps auquel il a vêcu est incertain. Celse le met un peu après Apollonius l'Empirique, mais on ne sait pas non plus quand celui-ci vivoit, du moins s'il est different d'Apollonius *Mus*. Strabon, comme on l'a remarqué ci-devant, parle de ce dernier comme d'un homme qu'il pouvoit avoir vû, c'est à dire, qui étoit beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vêcu depuis le regne de Jules César jusqu'à celui de Tibere. Supposé donc qu'Apollonius Mus ait vêcu sous le premier de ces Empereurs, ou même un peu auparavant, Héraclide qui étoit disciple d'un disciple d'Hérophile doit l'avoir précedé de beaucoup; & avoir vêcu à peu près sur la fin du siecle trente huitieme.

Nous avons parlé ci-dessus de quatre autres Héraclides Médecins. Le premier a été le pere d'Hippocrate; le second le Philosophe Médecin de Pont; le troisiéme le Médecin Erythréen, Sectateur d'Hérophile; le quatriéme le disciple d'Hicesius Erasistratéen. Nôtre Empirique fait le cinquiéme. Diogene Laërce conte jusqu'à quatorze hommes savans du nom d'Héraclide, sans y comprendre le pere d'Hippocrate.

CHAPITRE

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

CHAPITRE VIII.

DIONYSIUS; CRITO; MENODOTUS; THEODAS; HERODOTE; SEXTUS; SATURNINUS; CALLICLES; DIODORUS; LYCUS; ÆSCHRION; PHILIPPE; PLINIUS; VALERIANUS; & MARCELLUS; autres Empiriques.

IL y eut divers autres Médecins Empiriques, avant & après Héraclide. Il semble que 1 Galien lui donne un condiscipte nommé *Dionysius*. Je dis qu'il semble, parce que l'on n'est pas sûr si Galien appelle ce Médecin condiscipte d'Héraclide, ou de Criton dont il est parlé au même endroit. Mais comme on trouve aussi un Criton, ou deux Critons Empiriques, si Dionysius a étudié avec l'un d'eux, il sera toûjours de la même Secte. Je ne sai pas autre chose touchant ce Dionysius.

Je ne sai rien non plus touchant *Crito*, si ce n'est que 2 Galien range un Médecin de ce nom entre les plus anciens Empiriques, Il y a eu pareillement sous l'Empire de Trajan un Criton Médecin Empirique, comme on le verra ci-après, mais qui doit être different de celui dont on vient de parler, qui a dû preceder Héraclide. C'est du dernier de ces Critons que Dionysius a été condiscipte.

3 Diogene Laërce fait mention de cinq autres Médecins de la Secte Empirique. Le premier est *Ménodotus*, qu'il dit avoir été disciple d'un Antiochus de Laödicée, Philosophe Pyrrhonien. Ce Ménodote étoit de Nicomédie. 4 Galien en parle comme d'un méchant Auteur, qui avoit composé de fort gros livres & en grand nombre, dans lesquels il chargeoit d'iniures les Médecins des autres Sectes. Il vivoit après Héraclide, comme on en peut juger par le temps auquel ses disciples ont vêcu.

Le second des Empiriques dont parle Diogene Laërce, c'est *Theodas*, ou *Theudas*, condiscipte de Ménodote. Galien le cite comme un de ceux qui avoient le mieux écrit pour la Secte Empirique.

Le troisiéme s'appelloit *Hérodote*. Il étoit de Tarse, fils d'un nommé Arieus, & il avoit étudié sous Ménodote. Il y a eu un autre Hérodote de la Secte *Pneumatique*. 5 On parlera ci-après de ce Médecin, & de cette Secte. Athénée cite un troisiéme Hérodote Lycien qui avoit fait un traité des *Figues*. On dira encore un mot du premier Hérodote dans l'article qui suit.

Le quatriéme s'appelloit *Sextus*. Il fut disciple du précedent, & Maitre de *Saturninus*, surnommé *Cythenas*, qui fait le cinquiéme des Empiriques dont parle Laërce. Il ne nous est resté aucun écrit de tous ces Médecins, si ce n'est de Sextus seul. C'est le même qui est conu sous le surnom *d'Empirique*. Nous

1 *Pharmacor. local. lib. 5. chap. 7.*
2 *De subfigurat. Empiricâ.*
3 *In vitâ Timonis.*
4 *De Subfigurat. Empiricâ; & de Optimâ Sectâ.*
5 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 2.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Nous avons trois de ses livres, qui contiennent *les Sentimens des Pyrrhoniens*, & 6 dix autres où il dispute contre toutes les Sciences. On a un autre ouvrage intitulé 7 *Sexti Placiti*, ou comme d'autres veulent, *Platonici, de Medicinâ & Animalibus*. S'il en falloit croire ce titre, ce livre seroit de *Sextus de Chéronée*, Philosophe Platonicien, neveu de Plutarque, & Précepteur de l'Empereur Marc Aurele. Mais si ce livre est de l'un des deux Sextus, il sera plûtôt du premier, ou de celui qui a été Empirique. Ce qui fait que quelques uns ont confondu ces deux Auteurs, c'est qu'ils vivoient presque en mêmes temps. Suidas qui a fait cette équivoque donne aussi à Sextus de Chéronée un Hérodote pour Précepteur, mais il ajoûte, que cet Hérodote étoit de Philadelphie.

Je trouve une autre difficulté touchant le premier Sextus, qu'on appelle ordinairement l'Empirique. Ce titre est tiré de celui qui lui est donné dans ses livres; à quoi l'on peut joindre le témoignage de Diogene Laërce, qui dit que l'Auteur de ces mêmes livres étoit Médecin, de la Secte Empirique. Ce témoignage semble être encore confirmé par 8 Galien, qui met un Sextus Empirique entre les Auteurs qui ont le mieux défendu cette Secte; & en quelque maniere par 9 Sextus lui-même, qui dit qu'il est Médecin.

Je conviens qu'il étoit Médecin, mais nonobstant les autoritez que j'ai apportées il y a lieu de douter qu'il se fût attaché à la Secte Empirique, qui est ce que l'on veut savoir. Ce doute est fondé sur un passage de cet Auteur, où il dit en termes exprès, 10 *que ceux qui croyent que la Médecine Empirique est fondée sur la Philosophie Sceptique, se trompent*; & où il fait voir, *que si cette Philosophie a du rapport avec quelque Secte de la Médecine c'est avec la* 11 *Secte Méthodique*. Quelle apparence donc que Sextus, qui étoit certainement Scepticien, ou Pyrrhonien, eût embrassé, par rapport à la Médecine, une Secte qu'il reconoit contraire aux principes de sa Philosophie? Il se peut que Diogene Laërce ait confondu ces deux Sectes de la Médecine, qui ont quelque chose de commun dans leurs principes. Il se peut aussi qu'il y ait eu un Sextus Empirique, comme Galien, & Diogene Laërce le disent, mais il semble qu'il doit être different du Pyrrhonien, par la raison que l'on employe. Il se peut, dis-je, qu'il y ait eu un Sextus Empirique, & un Pneumatique; à moins qu'on ne voulût dire que Diogene Laërce s'est aussi bien trompé à l'égard d'Hérodote, qu'à l'égard de Sextus.

Galien joint aux Empiriques 12 un *Callicles*, un *Diodore*, & un *Lycus*. Je ne sai rien touchant les deux premiers que leur nom. Quant à Lycus, je crois que ce doit être un autre que celui dont le même Auteur parle 13 ailleurs, qui étoit de Macedoine, & Anatomiste; auquel il rend témoignage qu'il passoit pour celui qui avoit le mieux écrit *des muscles*, quoi que son livre sur cette matiere fût trop gros, parce qu'il y avoit inseré diverses questions de Logique. Or

---

6 Ces dix livres, qui sont intitulez, *contra Mathematicos*, sont citez par Diogene Laërce comme étant de Sextus l'Empirique.

7 Barthius, (*Adv. lib.* 28. *cap.* 1.) croit que ce livre est d'Apulée, dont on parlera ci-après.

8 *Introduct cap* 4.

9 *Adv. Mathemat. lib.* 7. *pag. m.* 175.

10 *Pyrrhon. hypothes lib.* 1. *cap.* 34.

11 On traitera de cette Secte dans le livre 4. & l'on y rapportera plus au long le passage de Sextus.

12 *Method. med. lib.* 2. *cap.* 7.

13 *de musculor. dissect.*

Or on sait que les Empiriques ne se mêloient guére, ni de l'Anatomie, ni de la Logique. Quoi qu'il en soit celui de ces deux *Lycus*, ou *Lupus*; c'est à dire, *Loup*, qui étoit Anatomiste, 14 a vécu peu de temps, avant Galien. Ce dernier le censure entr'autres choses d'avoir crû 15 *que l'urine est produite de ce qu'il y a de superflu dans le sang destiné à la nourriture des reins.* 16 Galien blâme encore Lupus d'avoir repris Hippocrate en divers endroits, faute de l'avoir entendu.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

17 Galien fait encore mention d'un autre Empirique nommé *Æschrion*, qu'il appelle son concitoyen, & son maître, & qu'il dit avoir été très-entendu dans la *matiere des médicamens.* Cet Auteur rapporte dans le même endroit un remede qu'il avoit appris d'Æschrion contre *la morsure des chiens enragez.* Ce remede étoit de la cendre d'*écrevisses de riviere*, que l'on faisoit brûler tout vifs dans une poîle d'airain jusqu'à ce qu'ils se pussent aisément mettre en poudre. Il falloit pescher ces écrevisses quand le Soleil étoit au signe du Lion, & le dixhuitiéme jour de la Lune. Cet Empirique donnoit pendant quarante jours une grande cueuillerée de cette cendre, délayée dans de l'eau, lorsqu'il commençoit la cure incontinent après la morsure; mais lors qu'on l'appelloit plus tard il doubloit la dose. Il ajoûtoit aussi quelquefois sur dix parties de cette cendre une partie d'*encens*, & cinq de racine de *gentiane*, en poudre. Il appliquoit d'ailleurs sur l'endroit qui avoit été mordu, une emplâtre composée d'une espece de poix appellée *Pix Brutia*, & d'*Opopariax*. Il prenoit une livre de la premiere de ces drogues, & trois onces de la derniere, & les faisoit fondre ensemble dans une suffisante quantité de vinaigre. Galien fait une estime particuliere de ce remede.

Le même Galien, nous apprend aussi que son maître Pelops avoit disputé contre un Empirique nommé *Philippe*, mais on ne sait rien de particulier concernant cette dispute. (*de propr. cap.* 2.)

On ne sait pas s'il y eut dans la Secte Empirique des Médecins distinguez long-temps après Galien, ou après Æschrion son contemporain qui vivoit dans le Siecle XLII. du Monde, dans le second Siecle de N. S. J. C. Le seul d'entre ceux qui l'ont suivi, dont les écrits nous soient restez, c'est *Marcellus*, surnommé l'*Empirique*. Cet homme vivoit sous Théodose, & il semble qu'il ait eu 18 quelque Office dans la Cour de cet Empereur, d'où l'on pourroit inférer qu'il étoit Chrêtien, quand on n'en auroit pas les preuves que l'on en a d'ailleurs, & qui sont tirées de la préface, & de quelques autres endroits de son livre. Néanmoins tout Chrêtien qu'il étoit, il a rapporté dans ce même livre divers moyens superstitieux de guérir des maladies; comme sont 19 certaines *paroles*, prononcées par le malade, ou par d'autres, ou certains *billets*, dans lesquels on écrit quelques vers Grecs, ou Latins, ou quelques mots barbares.

Au reste l'ouvrage de Marcellus est un recueil de médicamens, pour toutes les maladies, tiré de divers Auteurs, entre lesquels il nomme *l'un & l'autre Pline, Apulée, Celse, Apollinaire, Designatianus, Siburius, Eutropius, & Ausonius.*

 On

14 *De anatomic. administrat. lib.* 4. *cap.* 10.
15 *De facult. natur. lib.* 1. *cap.* 17.
16 *De ordine librorum suorum.*
17 *De simplic. medicam. facultat. lib.* 11.
18 *Marcellus vir Inluster, ex magno officio Theodosii senioris.* C'est le titre que Marcellus, se donne dans sa préface.
19 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 12.

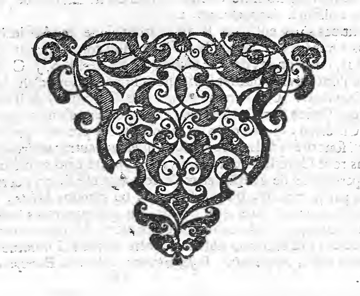
Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On parlera ci-après des quatre premiers, & des deux derniers; quant aux deux qui restent je ne sai ce qu'ils étoient. Marcellus étoit de Bourdeaux. On le range entre les Médecins, parce qu'il a écrit de Medecine, quoi que sa préface puisse faire douter qu'il ait été effectivement Médecin.

On parlera de *Plinius Valerianus*, que l'on met aussi au rang des Empiriques, quand on en sera à l'autre *Pline*, c'est à dire, dans la troisiéme partie de cette Histoire.

Il n'y a pas d'autres Empiriques anciens, dont les noms nous soient restez. Cette Secte s'est soûtenue fort long-temps, & il y a de l'apparence qu'elle subsisteroit encore avec honneur, si tous ceux, qui en ont fait profession, depuis Marcellus, s'étoient autant attachez à la conoissance des *maladies*, qu'à celle des *médicamens*, comme avoient fait les premiers. Mais ces nouveaux, entre lesquels on peut mettre Marcellus lui-même, ayant négligé cette premiere partie de la Médecine, sont insensiblement tombez dans le mépris, & ont dégeneré en cette espece de Médecins, que l'on appelle encore aujourd'hui *Empiriques*; qui sont précisément les mêmes que ceux qu'on appelloit *Pharmacopolæ, Agyrtæ, Circulatores*; c'est à dire, *Vendeurs de médicamens, Charlatans*, &c. desquels 20 on a parlé ci-devant, au lieu que les Empiriques anciens étoient de veritables Médecins.

20 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 9.*



HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE TROISIEME.

Où l'on trouve principalement l'Introduction de la Médecine à Rome, par ARCHAGATUS, dans le Siecle XXXVIII. du Monde; & les changemens qu'ASCLEPIADE apporta à cet Art, dans le Siecle XXXIX. On parle aussi, à l'occasion de CLEOPATRE, des FEMMES, qui ont exercé la Médecine.

AVANT-PROPOS.

LA suite des Médecins Empiriques, nous a insensiblement entrainez fort bas. Nous avions commencé par *Plinius*, & par *Sérapion*, qui exerçoient la Médecine à Alexandrie, sous le second, ou le troisiéme des Ptolomées, & nous avons fini par *Marcellus*, qui vivoit à Rome sous Théodose.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Pour reprendre le fil de nôtre Histoire, il faut maintenant remonter jusqu'au temps auquel les deux premiers de ces Empiriques fleurissoient, ou au temps des autres disciples d'Hérophile, & des Médecins leurs contemporains, dont les derniers vivoient, comme on l'a remarqué, sous Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde MMM. DCC. XXX.

 Ce

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Ce fut environ ce temps-là que les Romains profitant de la foiblesse de tous les autres Etats, commençerent à marcher à grands pas vers la Monarchie Universelle. Ce fut aussi dans le même temps que les Arts, & les Sciences commencerent à passer de l'Egypte, & de la Grece dans l'Italie.

L'An DXXXV. de la fondation de Rome, qui répond à la troisiéme année du regne de Ptolomée Philopator, *Archagathus* fut le premier des Médecins Grecs qui vint s'établir à Rome, & qui porta la Médecine de son païs dans cette grande ville. On verra dans le chapitre suivant comment il s'y prit en cette rencontre, & le succès qu'il eut.

Dès lors jusqu'au temps d'*Asclépiade*, autre Médecin Grec, qui étoit contemporain de Mithridate, & de Pompée, & qui vint aussi pratiquer la Médecine à Rome, il s'écoula environ un Siecle, pendant lequel il semble que les Romains furent sans Médecins, ou du moins sans Médecins étrangers, comme on le verra ci-après. C'est dans cet intervalle que vivoient une bonne partie des Sectateurs d'Erasistrate, & d'Hérophile, & de ceux de Philinus, & de Sérapion; en sorte que les Médecins que nous trouvons dans ce même intervalle, outre ceux dont nous venons de parler, & que nous avons nommez ci-devant, sont en petit nombre.

Mais si le siecle dont il s'agit fournit peu de nouvelle matiere à nôtre Histoire, le suivant nous en fournira beaucoup. L'on y verra même la Médecine beaucoup changée par les nouveautez qu'Asclépiade commença d'introduire, & qui donnerent occasion à d'autres Médecins, qui le suivirent, de bâtir encore d'autres Systemes sur le sien; de sorte que les principes d'Hippocrate, & des autres anciens Médecins, auxquels on s'étoit attaché jusqu'à lors, furent presque entierement abandonnez. C'est de quoi l'on traitera dans ce troisiéme livre, & dans le quatriéme. Il faut encore avertir ici que l'on parlera des disciples, & des Sectateurs d'Asclépiade, immédiatement après avoir parlé de lui, de la même maniere que l'on en a usé ci-dessus à l'égard des disciples d'Erasistrate, d'Hérophile, & de Sérapion, ou de Philinus. On viendra ensuite à ses contemporains, & on finira par l'Histoire des femmes, qui ont exercé la Médecine.

CHAPITRE I.

En quel temps la Médecine s'est introduite à Rome. Si les Romains ont éte sans Médecins, avant l'arrivée d'ARCHAGATHUS; & quelle a été la Médecine de CATON.

ON a prétendu qu'avant la venue d'*Archagathus* à Rome, la Médecine n'y étoit point conue; & s'il en faut croire Pline, elle n'y a même été reçue qu'après tous les autres Arts liberaux, & toutes les Sciences. 1 *Le peuple Romain*, dit cet Auteur, *a été plus de six cens ans sans Médecins, quoi que d'ailleurs il n'ait pas été paresseux à recevoir les Arts, & qu'il ait même été fort avide de la Médecine, jusqu'à ce que l'ayant conue par expérience, il l'a condamnée. Cassius Hemina,*

---

1 *Lib. 29. cap. 1.*

Hemina, continue Pline, *nous apprend qu'Archagathus, fils de Lysanias, du Péloponnese, fut le premier Médecin qui vint à Rome, sous le Consulat de* Lucius *Æmilius, & de* Marcus Livius, l'An DXXXV. de la fondation de la Ville; *ajoûtant, qu'on lui avoit donné la Bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté une boutique à ses dépens dans le carrefour d'Acilius, pour y exercer sa profession; qu'au commencement on lui avoit donné le surnom de* 2 guérisseur de playes, *& que son arrivée fut très-agreable à tout le monde; mais que peu de temps après, la pratique de couper, & de brûler, dont il se servoit, ayant paru cruelle, on changea son premier surnom en celui de* bourreau, *& l'on prît dès lors une grande aversion pour la Médecine, & pour tous les Médecins.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Il paroîtra surprenant que les Romains se soient passez si long-temps de Médecins; & l'on opposera à l'autorité de Pline celle de 3 Denys d'Halicarnasse. *La peste*, dit ce dernier, *étant venue à Rome, l'An* CCCI. *de la fondation de la Ville, & s'étant rendue plus furieuse qu'aucune autre peste, qui eût été de memoire d'homme, elle emporta presque tous les esclaves,* & *la moitié des citoyens; les Médecins ne suffisant pas pour le nombre des malades.* Il y avoit donc alors des Médecins à Rome, c'est à dire, plus de deux cens ans avant le temps marqué par Pline, comme il y en a eu de tout temps chez tous les peuples. Mais pour concilier ces deux Auteurs il faut entendre des Médecins étrangers, & particulierement des Grecs, ce que dit le premier. Il s'explique lui-même un peu plus bas en ces termes; *Pour être convaincu*, ajoûte-t-il, *de la verité de ce que j'ai avancé*, c'est à dire, pour être convaincu de l'éloignement que les Romains de ce temps-là avoient pour la Médecine, *il ne faut qu'entendre là-dessus le sentiment de Marc Caton, qui a vécu soixante, & dix ans après Archagathus, & qui étoit un homme duquel on peut dire, que l'honneur du triomphe, qui lui a été decerné, & la charge de censeur qu'il a exercée sont ce qui le réleve le moins, tant il y a eu d'autres choses considerables en sa personne. Voici ses propres termes, tirez d'une lettre qu'il écrivoit à son fils; je vous dirai quand il en sera temps, mon fils Marc, ce que je pense de ces Grecs, & ce que j'estime le plus de tout ce qui est à Athénes. Il est bon d'étudier, comme en passant, leurs lettres, & leurs sciences, mais il ne faut pas les apprendre à fond. Je viendrai à bout de cette race méchante, & fiere; mais soyez assuré,* 4 *comme si un devin vous l'avoit dit, qu'aussi tôt que cette nation nous aura communiqué ses lettres elle gâtera, ou corrompra tout; & cela se fera d'autant plus aisément si elle nous envoye encore ses Médecins.* 5 *Il ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares, par le moyen de la Médecine; & encore exigent ils un salaire pour cela de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils se fient mieux à eux, & qu'ils les puissent perdre plus facilement. Ils sont assez insolens pour nous appeller Barbares, aussi bien que les autres; ils nous traitent même plus insolemment, en nous appellant* 6 Opiques. *En un mot souvenez vous que je vous ai défendu les Médecins.*

2 Vulnerarius. *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap.* 9. Anciennement la Médecine, & la Chirurgie, s'exerçoient par une même personne. 3 *Lib.* 10.

4 Plutarque a remarqué que Caton s'étoit fort trompé dans sa conjecture.

5 L'auteur que l'on vient de citer qui rapporte à peu près la même chose que Pline, ajoûte que Caton étoit entré dans ce soupçon contre les Médecins Grecs, sur ce qu'il avoit lû qu'Hippocrate avoit refusé son secours à Artaxerxes, disant qu'il ne guérissoit pas les Barbares, qui étoient les ennemis des Grecs. *Voyez ci-dessus, part. 1. lib. 3. sur la fin.*

6 C'est à dire, *grossiers, sans politesse, ignorans.* Opici étoient certains peuples qui étoient venus de divers endroits s'établir dans la campanie, & dont le langage étoit un mélange de celui de diverses nations, en sorte qu'ils ne parloient, ni bien Latin, ni bien Grec, qui étoient les deux langues de leur voisinage, & les plus polies.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Il est visible par la maniere dont Caton parle, qu'il n'avoit en vüe que la Médecine étrangere, & c'est ce que Pline reconoît lorsqu'il se fait cette objection; *Croirons nous donc*, dit-il, pour conclusion, *que Caton ait condanné une chose si utile*, c'est à dire, la Médecine? *Non assurement; puis que lui même a bien daigné nous apprendre par quelle Médecine lui, & sa femme étoient venus à un âge fort avancé; & qu'il avoit fait un livre où il marquoit de quelle maniere il traitoit son fils, & ses esclaves, & même ses bœufs, quand ils étoient malades.*

Les Romains n'ont donc pas été absolument sans Médecins au commencement de leur République; mais il y a de l'apparence qu'ils ne s'étoient servis, jusqu'à la venue d'Archagathus, que de la Médecine naturelle, ou de la simple Empirique, telle que l'on a supposé que les premiers hommes la pratiquoient; & c'est cette Médecine, qui étoit du goût de Caton, & de laquelle il avoit écrit le premier de tous les Romains. Voici quelques particularitez touchant la maniere dont il s'y prenoit. On sait premierement que Caton approuvoit les remedes superstitieux, & l'on trouve dans ce qui nous est resté de ses écrits des 7 *paroles*, qu'il prononçoit pour guérir une dislocation, ou une fracture. 8 Pline nous apprend d'ailleurs que Caton employoit beaucoup les *Choux*, qui selon la remarque du même Auteur, ont fait toute la Médecine des Romains, pendant six cens ans. Cette *panacée* paroîtra sans doute, ridicule aujourd'hui, mais on s'étonnera moins que ces bonnes gens ayent fait tant de cas d'une plante si commune, si l'on se souvient de l'estime où elle étoit 9 parmi les plus habiles d'entre les premiers Médecins Grecs.

Plutarque observe touchant la Médecine de Caton, quil n'approuvoit pas que l'on s'abstint de manger dans les maladies; qu'il recommandoit les *herbages*, & les chairs de *canards*, de *pigeons*, & de *lievres*. Mais cet Auteur ne fait pas un si grand cas de cette Médecine de Caton, qu'en a fait Pline. Il remarque au contraire que la femme de ce Romain, & son fils moururent avant lui; ajoûtant que si Caton lui-même vint à un âge fort avancé, il en avoit eu plus d'obligation à son bon temperament qu'à sa Médecine. Plutarque étant Grec pourroit être soupçonné d'avoit voulu vanger les Médecins de sa nation, quoi que ce qu'il dit soit fort vraisemblable.

A l'égard de la Médecine Grecque, il n'est pas surprenant que les Romains n'en eussent point eu de conoissance jusqu'à la venue d'Archagathus, puis qu'ils ont d'ailleurs beaucoup tardé à recevoir les sciences, & les autres beaux arts; & si Pline a dit dans le passage que l'on a cité, *que le peuple Romain n'avoit pas été paresseux à recevoir les Arts*, cela se doit seulement entendre des méchaniques, qui sont entierement nécessaires à la vie. 10 Ciceron nous apprend, *que la*

---

7 Luxum si quod est, hac cantione sanum fiet. Harundinem prende tibi viridem P. IV. aut V. longam. Mediam diffinde, & duo homines teneant ad coxendices. Incipe cantare in alio. S. F. motas væta daries dardaries astataries dissunapiter, usque dum coëant. Ferrum insuper jactato. Ubi coierint, & altera alteram tetigerit; id manu prende, & dextra sinistra præcide. Ad luxum aut fracturam alliga, sanum fiet, & tamen quotidie cantato in alio, S. F. vel luxato. Vel hoc modo, huat, hanat, huat, ista pista sista, domiabo, damnaustra, & luxato. Vel hoc modo, huat, haut haut ista sis tar sis ardannabon dunnaustra. *Cato, de re rustic. cap.* 160.

8 *Lib.* 25. *cap.* 2.

9 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 4. *& part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 8.

10 *Tusculanar. quæst. lib.* 1.

la Poësie ne s'étoit introduite chez les Romains que fort tard, & qu'ils avoient fort méprisé la Philosophie jusqu'à son temps. 11 Suëtone ajoûte, *que la Grammaire n'étoit point du tout en usage chez les premiers Romains, bien loin d'y être estimée; parce que ce peuple étoit encore fort grossier en ces temps là, & si uniquement attaché aux affaires de la guerre, que personne n'y vaquoit guere aux arts Liberaux.* Mais il ne faut point d'autre preuve que les belles lettres sont venues fort tard à Rome, que la crainte qu'avoit Caton qu'elles ne s'y introduisissent de son temps, quoi qu'il ait vécu, comme on l'a dit, soixante & dix ans après Archagathus.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE II.

Si les Médecins ont été bannis de Rome du temps de Caton? On parle aussi de SYNALUS, de MARUS, d'AGATHARCHIDES, & de quelques autres Médecins contemporains de Caton.

IL y a une autre question qui regarde la disposition d'esprit où étoient les premiers Romains à l'égard de la Médecine, qu'il faut encore éclaircir; c'est de savoir s'il est vrai, comme 1 quelques Auteurs modernes l'ont assuré, *que les Médecins ayent été bannis de Rome du temps de Caton le Censeur?*

Il y a de l'apparence que cette histoire a été forgée sur l'avanture d'Archagathus, qu'on a rapportée au chapitre précedent; quoi qu'il ne soit pas dit que ce Médecin fut chassé de Rome, mais simplement que sa profession y fut décriée. D'ailleurs Caton n'a pû avoir aucune part à cette affaire, puis qu'il n'avoit que quinze ans, lors de la venue d'Archagathus à Rome, où celui-ci ne fit pas apparemment un long séjour; mais ceux qui ont inventé ce fait ne se piquoient pas sans doute, d'une grande exactitude dans la Chronologie.

Ce n'est pas qu'il ne soit tout visible, par ce qui a été dit, que Caton avoit une grande aversion pour les Médecins, & particulierement pour les Médecins Grecs; soit que ce fût par un principe de défiance contre cette nation, soit qu'il trouvât leur maniere de faire la Médecine trop affectée; & qu'étant accoûtumé à la vieille Empirique il traitât cette nouvelle Médecine de Charlatanerie. C'est ce que Pline a voulu insinuer, lors qu'il dit, 2 *que Caton condannoit, non la Médecine en elle-même, mais la maniere dont on l'exerçoit.*

Il n'avoit pas été le premier des Romains à se mettre de mauvaise humeur contre les Médecins de cette nation; le mauvais traitement fait à Archagathus ayant précedé le temps auquel Caton commença à avoir quelque autorité. Pline a même voulu insinuer 3 que le mépris que les Romains avoient pour la Médecine, avoit influé dès long-temps auparavant, c'est à dire depuis l'An CCCCLXI.

---

11 *De Illustrib. Grammaticis.*
1 *Agrippa, de vanitate scientiarum. Essais de Montagne* &c.
2 *Non rem damnans sed artem. lib. 29. cap. 1.*
3 *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxvii. & tout le Siecle xxxix.

CCCCLXI de la fondation de la ville, jusques sur le Dieu qui préside à cet art; puis qu'alors on ne daigna pas recevoir Esculape dans l'enceinte de Rome, nonobstant la peine qu'il avoit prise de venir délivrer cette ville de la peste; Il est vrai que Plutarque a justifié le procedé du Peuple Romain dans cette occasion, comme on l'a remarqué 4 ci-devant en rapportant cette histoire.

Mais quoi qu'il en soit, il ne s'ensuit pas de l'éloignement que Caton & les Romains de ces temps-là pouvoient avoir pour les Médecins, qu'ils ayent jamais donné un arrêt de bannissement contr'eux; je ne sache pas du moins qu'aucun Auteur ancien l'ait remarqué. Mais quand cela seroit, que pourroit on inferer de là au désavantage de la Médecine? Est ce que le goût des Romains du temps de Caton, ou celui de Caton lui-même, qui condannoit ce qu'il ne conoissoit pas, doit décider du prix de cet art? Certes cela ne vaut pas la peine de se récrier si fort contre la calomnie, comme ont fait 5 quelques Médecins modernes qui ont entrepris de la refuter avant moi.

Chaque peuple a envisagé la chose selon sa portée, & comme il lui a plû; d'où vient que les uns sont allez à un excès, les autres à un autre. Les Grecs étoient dans une prévention bien differente de celle des premiers Romains, par rapport au même art. 6 Il étoit défendu par une ancienne loi des *Athéniens* aux femmes & aux esclaves de se mêler de la Médecine, jusques là qu'ils ne souffroient point de sages-femmes. 7 Ceux de *Locres* allerent encore plus loin; l'estime & le respect qu'ils avoient pour la Médecine ayant porté leur Roi Zeleucus à faire une loi qui ordonnoit, *que si quelcun étant malade avoit bû du vin contre les ordres du Médecin, quoi qu'il guérît nonobstant cela, on le punît de mort pour avoir désobéi.* On voit par ces differens exemples qu'il ne faut pas juger du prix des choses par l'opinion qu'en a un peuple, ou un autre, mais par ce que dicte la droite raison.

SYNALUS, Médecin d'Annibal, vivoit en même temps que Caton; quoi que celui-ci fût beaucoup plus jeune, n'ayant eu que quatorze, ou quinze ans lors que la seconde guerre Punique commença. On ne sait rien de ce Médecin que ce qu'en dit *Silius Italicus*, dans l'endroit où il introduit *Synalus* pensant les blessez de l'armée d'Annibal; & où il lui rend témoignage, 8 *qu'il entendoit fort bien à faire sortir le fer d'une playe, par des enchantemens, ou par des paroles, & qu'il savoit assoupir les serpens.* Cela a du rapport avec ce que l'on vient de dire de la Médecine de Caton, & avec la pratique d'Esculape & des autres anciens Médecins, dont on a parlé dans la premiere partie de cette histoire.

Pour ce qui regarde en particulier *les charmes qui endorment les serpens*, Synalus étoit à peu près du même païs que les *Psylles*, peuples de Lybie, fameux par la même science, & par la disposition particuliere de leur corps ou de leur tempé-

4 *Part. 1. liv. 1.*

5 *Voyez ce qu'ont écrit là-dessus. Messieurs Drelincourt & Spon.*

6 *Hygin. fab. cap.* 274. On rapportera cette histoire plus au long ci-après; *part. 2. liv. 3. chap.* 13. *Voyez ci-dessus, par 2. liv. 1. chap. 6.*

7 *Ælian. var hist. cap* 37.

8 ——— ——— ferrumque è corpore cantu
Exigere. & somnum torto misisse Chelydro,
Anteibat cunctos. *Sil. Italic. lib. 5.*

temperament, qui faisoit qu'aucune sorte de serpens ne pouvoit leur nuire, sans qu'il fut même nécessaire qu'ils recourussent à des charmes. D'où vient que l'on disoit, que ceux de cette nation exposoient à ces animaux venimeux leurs enfans nouvellement nez, pour savoir si leurs femmes n'avoient point eu de commerce avec des étrangers, étant persuadez qu'il n'arriveroit point de mal à ces enfans si leurs meres s'étoient bien conduites. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Le même Silius Italicus parle 9 ailleurs d'un ATYR, Africain, qui savoit faire l'expérience dont on vient de parler, & qui de plus ôtoit aux serpens leur venin. La réputation où étoient les Psylles, à cet égard, faisoit que quand d'autres personnes, qui n'étoient pas de ce païs-là, avoient été mordues par un serpent, on employoit un Psylle, lors qu'il s'en trouvoit quelqu'un sur le lieu, pour sucer la playe & pour attirer le venin. C'est ce que l'on pratiqua à l'égard de Cléopatre qui s'étoit faite picquer par des aspics, & à laquelle on vouloit sauver la vie pour la faire paroître dans le triomphe d'Auguste; mais le remede fut inutile. On peut voir dans 10 Celse ce qu'il pense à l'égard des Psylles, ou de leur prétendue proprieté de temperament, qu'il regarde plûtôt comme un effet de leur seule hardiesse, ajoûtant que toute autre personne peut sans danger sucer une playe faite par un serpent, pourvû que cette personne là n'ait point d'ulcere, ou d'excoriation dans la bouche. Cette remarque de Celse est confirmée par un grand nombre d'expériences que l'on a faites dans ce siecle sur le venin des viperes, qui n'est nuisible, qu'entant qu'il se mêle immediatement avec le sang. 11 Les *Marses*, peuples d'Italie, savoient aussi charmer toutes sortes de serpens.

Pour revenir à Synalus, le Poëte, que l'on a cité, ajoûte que ce Médecin étoit descendu d'un ancien Synalus, qui avoit les mêmes talens, qu'il avoit reçus de 12 *Hammon* son pere, & qui passérent en suite à sa posterité.

Il y avoit aussi en ce temps-là, 13 au rapport du même Silius Italicus, un MARUS *Pérusin*, qui étoit soldat & Médecin. La longue expérience qu'il avoit du mêtier de la guerre lui ayant donné occasion de voir souvent penser des blessez, fit qu'il apprit à les penser lui-même; d'où vient qu'il rendit cet office à *Serranus*, fils de *Regulus*, après une bataille, où le premier avoit recu quelques blessures.

14 Sous Ptolomée Philometor, qui commença à regner l'An du Monde MMMDCCLXX, on trouve un AGATHARCHIDES, Historien & Philosophe. Ce qui nous oblige de le mettre au rang des Médecins de ce temps-là, quoi qu'il ne fût pas de cette profession, c'est qu'il avoit écrit une histoire où il parloit d'une maladie dont Hippocrate, ni les autres Médecins, qui ont précedé cet Agatharchides, n'ont rien dit. *Les peuples qui habitent autour de la mer rouge,* disoit cet Auteur, *sont sujets à une maladie particuliere. Certains petits dragons, ou petits serpens, qui se trouvent dans leurs jambes ou dans leurs bras, leur mangent ces parties. Ces animaux sortans de ces mêmes lieux montrent quelquefois un peu la*

9 *Lib.* 1.
10 *Lib.* 5. *cap.* 27.
11 *Voyez ci-dessus, part* 1. *liv.* 1. *chap.* 21.
12 *Ibidem. chap.* 5.
13 *Lib.* 6.
14 *Vossius de Histor. Græc. lib.* 1. *Strabo, lib.* 14. *Plutarch. sympos. lib.* 8. *quæst.* 9.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

la tête; mais si tôt qu'on les touche ils rentrent; & s'enfonçant dans les chairs, ou s'y tournant de tous côtez, ils y causent des inflammations insupportables. Voila ce que dit Agatharchides, sur quoi Plutarque, de qui nous tenons cette observation, ajoûte, qu'avant le temps de cet Historien, & même depuis, personne n'avoit rien vû de semblable, en d'autres lieux. Il se trouvera neanmoins des Médecins, qui sont venus après Plutarque, qui ont vû & traitté la même maladie, qui n'est pas tellement éteinte, comme le croyoit cet Auteur, qu'elle n'ait cours encore aujourd'hui dans les lieux que marquoit Agatharchides, & en beaucoup d'autres.

C'étoit précisément dans ce même temps que fleurissoient les Ecoles d'Herophile & d'Erasistrate; en sorte que l'on peut rapporter ici une bonne partie de ceux que nous avons contez entre les Sectateurs de ces deux fameux Médecins. On a là-dessus le témoignage de 15 Strabon, que nous avons cité 16 ci-devant sur ce sujet.

CHAPITRE III.

ATTALUS; MITHRIDATE; POMPEIUS LENÆUS; TIMOTHEE; TRYPHON; ZACHALIAS; ZOPYRUS; NICOMEDE; & PARTHENIUS.

ATTALUS *Philométor*, dernier Roi de Pergame, qui fit héritier le Peuple Romain, fut contemporain de Caton, quoi que celui-ci fût beaucoup plus âgé, étant mort vint ans avant Attalus, qui mourut la même année que *Numance* fut détruite, l'An du monde MMMDCCCXVIII. Ce Prince aimoit beaucoup la Médecine & vouloit savoir les choses pat lui-même. *Il cultivoit*, dit Plutarque, *des plantes venimeuses, comme du jusquiame, de l'ellebore, de la cigüe, de l'aconit, du dorycnium, qu'il semoit & qu'il plantoit lui-même dans ses jardins, & qu'il cueilloit chacune dans le temps le plus propre; afin de pouvoir faire des expériences sur les sucs, les semences, & les fruits de ces plantes, pour conoître leurs proprietez.* L'Auteur de cette remarque regarde cette occupation d'Attalus comme un amusement indigne d'un Roi, & il lui préfere par cette raison *Démétrius*, surnommé *Poliorcetes*, c'est à dire *Preneur de Villes*, qui ne se divertissoit qu'a faire construire des vaisseaux, ou des galeres, & des machines de guerre, d'une grandeur prodigieuse. Mais il seroit à souhaiter que les Rois se fissent un plaisir de s'occuper plûtôt à des choses utiles à la societé, comme faisoit Attalus, que de faire consister toute leur gloire à imiter Démétrius, qui ne cultivant que les arts de la guerre ne pensoit point aux arts de la paix, & à rendre ses peuples heureux. Attalus ne s'attachoit pas seulement à examiner *les poisons*, il essayoit aussi *les contre poisons*, donnant des uns & des autres à des Criminuels condannez à la mort, comme on l'apprend de 1 Galien. 2 Il préparoit de plus divers bons médicamens, dont une partie portoient encore son nom du temps de Galien.

15 *Strabon, lib. 12. Voyez ci-devant part. 2. liv. 1. chap. 5.* & 6.
16 *Plutarchus in Demetrio.*
1 *Galen. de simpl. medicamentor. facultat. lib.* 10.
2 *Idem, de compos. medicam. per genera, lib.* 1. *cap.* 13.

Galien, qui en rapporte la composition; & qui assure qu'Attalus, qu'il appelle son Roi (parce que lui Galien étoit de Pergame) avoit eu une grande application pour cela.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

3 Le même Auteur remarque aussi que ce Prince s'étoit attaché à découvrir la verité de ce que l'on disoit communément des proprietez de certains animaux rares, comme sont *les Chevaux du Nil, les Basilics*, &c. Il ajoûte qu'encore qu'Attalus eût fait une exacte recherche sur ce sujet, ce qu'il en avoit écrit se réduisoit à peu de chose; preuve, dit Galien, qu'il n'avoit pas trouvé veritable tout ce qu'on en disoit. Cet Auteur attribue, comme on l'à vû
4 ci-dessus, à un Attalus & a un Ptolomée d'avoir travaillé à l'envi à qui feroit la plus belle Bibliotheque. L'on a remarqué au même endroit que Ptolomée Philadelphe étant celui qui avoit établi la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie, il n'y avoit point encore d'Attalus en ce temps-là; mais que comme *Evergetes*, fils de ce Ptolomée, l'avoit continuée, il se pouvoit qu'Attalus *Galatonices*, son contemporain, lui eût fait concurrence à cet égard. On a ajoûté que Strabon attribue le même dessein à *Eumenes*, fils du précedent, & pere de nôtre Attalus Philométor. Il y a de l'apparence que ce dernier, curieux comme il l'étoit, ne manqua pas aussi d'aggrandir la Bibliotheque de ses peres, & que tous ces Rois de Pergame avoient travaillé les uns après les autres à ramasser des livres. C'est ce que le même Strabon avoit insinué auparavant, disant que les Rois *Attaliques*, comme il les appelle, cherchoient par tout des livres pour faire une Bibliotheque. Le passage de cet Auteur vaut la peine d'être rapporté tout entier. 5 Aristote, dit Strabon, est le premier de tous ceux que nous conoissons qui a fait une Bibliotheque, & ce fut lui qui porta les Rois d'Egypte à en faire autant. Il laissa la sienne à Théophraste, qui la laissa à son tour à Neleus. Celui-ci la fit transporter à Scepsis (dans la Troade) & elle passa entre les mains de ses héritiers, gens sans lettres, qui se contenterent de tenir ces livres en lieu sûr, sans en avoir autrement de soin. Et comme ils eurent appris que les Rois Attaliques, ou de la race d'Attalus, desquels la ville de Scepsis dépendoit, recherchoient des livres pour faire une Bibliotheque à Pergame, ils cacherent les leurs dans une fosse. Enfin ces livres ayant demeuré long-temps en ce lieu, & ayant été en partie gâtez par l'humidité & par les vers, ceux qui contenoient les œuvres d'Aristote & de Theophraste furent vendus pour une grande somme à un nommé Apellico. Cet homme qui aimoit beaucoup les livres, mais qui n'étoit pas Philosophe, cherchant à reparer le dommage qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit achetez, les fit copier, remplit comme il put les vuides qui s'y trouvoient, & en fit de cette maniere une édition pleine de fautes. Les anciens Peripatéticiens, poursuit Strabon, tels qu'étoient ceux qui suivirent immédiatement Théophraste, n'ayant que peu de livres, & même qui avoient été composez par des étrangers, ou par des Auteurs qui n'étoient pas de leur Secte, 6 ne pouvoient point philosopher sur ce qu'ils trouvoient d'écrit, en sorte qu'ils étoient contraints de se faire eux-mêmes des systemes avec beaucoup de peine. Mais ceux qui vinrent après que les livres dont on a parlé eurent vû le jour, eurent bien

N 2 plus

3 *De simplic. medicam. facult. lib.* 10.
4 *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.
5 *Lib.* 13. Voyez encore Plutarque dans la vie de *Sylla*.
6 Μηδὲν ἔχειν φιλοσοφεῖν πραγματικῶς, ἀλλὰ θέσεις ληκυθίζειν.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix. plus de facilité, en suivant Aristote, quoi qu'ils fussent pourtant obligez de deviner en divers endroits, à causes des fautes qui se trouvoient dans ces livres. Rome a aussi beaucoup contribué à la multiplication de ces fautes, car Sylla ayant pris Athenes incontinent après la mort d'Apellico, & y ayant trouvé la Bibliotheque de ce dernier, qu'il fit apporter en Italie; Tyrannion Grammairien, qui avoit beaucoup d'inclination pour Aristote, eût ses écrits à sa disposition, par la faveur de celui qui en avoit le soin; & en laissa prendre diverses copies, mais où il se glissa encore de nouvelles fautes par l'avarice des Libraires qui employerent de mauvais Copistes, &c. Voila ce que dit Strabon, par où l'on voit quel a été le sort des livres anciens, & de ceux d'Aristote en particulier.

MITRIDATE, Roi de Pont, qui commença d'être en guerre avec les Romains vers le milieu du Siecle xxxix, ne fut pas moins curieux de la Médecine qu'Attalus. On dit que pour empêcher qu'aucun poison ne pût lui nuire, il s'étoit accoutumé à en prendre tous les jours, s'étant auparavant muni d'un contrepoison. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une composition qui porte le nom de *Mithridate*, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, ou le contrepoison dont on vient de parler; quoi qu'il se trouve des Auteurs qui ont soutenu que ce remede étoit quelque chose de beaucoup plus simple 7. Pompée, disent ces derniers, ne se fut pas plûtôt rendu maitre du Palais de Mithridate, qu'il fit chercher fort exactement la recepte du fameux Antidote dont il avoit appris que ce Roi se servoit, mais il fut bien surpris lors qu'on l'eût trouvée, & qu'il vit qu'il ne s'agissoit que de *vint feüilles de rue, d'un grain de sel, de deux nois, & de deux figues sechés.* C'étoit là tout le remede. Il falloit le prendre tous les matins à jeun, & boire un doit de vin par dessus. On aura occasion 8 dans la suite de dire encore un mot du premier Antidote de Mithridate.

Cependant comme toutes les conoissances de ce Prince ne consistoient pas au médicament dont on vient de parler, Pompée ne perdit pas sa peine en foüillant dans les cabinets & dans les cassettes de Mithridate; il y trouva plusieurs livres écrits en diverses langues, qui contenoient les plus rares secrets de la Médecine, qui avoient été tirez de divers endroits. Ce qui obligea ce Géneral Romain de donner ordre à POMPEIUS LENÆUS son Affranchi, qui étoit habile Grammairien, & que Pline conte aussi entre les Médecins, de traduire ces livres en Latin; 9 *de maniere*, dit Pline, *que la victoire que les Romains remporterent sur Mithridate, fut non seulement avantageuse à la République par l'agrandissement de ses Etats, mais encore par l'usage que ses Citoyens en tirerent dans la suite, par rapport à la santé.* Le même Auteur avoit dit un peu auparavant que

7 Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Consociata modis; sed Magnus scrinia Regis
Quum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthesin, & vulgata satis medicamina risit;
Bis denum rutæ folium, salis & breve granum,
Juglandesque duas, totidem cum corpore ficus.
Hæc oriente die pauco consperssa Lyæo
Sumebat; metuens dederat quæ pocula mater *Q. Serenus Samonicus.*

8 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 2.*

9 *Lib. 25. chap. 2.*

que ce fut après la victoire remportée sur Mithridate que la Médecine s'étoit premierement introduite à Rome; mais cela ne peut pas être, comme on le verra au commencement du chapitre suivant. Appian fait mention d'un Médecin de Mithridate nommé TIMOTHE'E. Le même Auteur parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre lesquels il nommé un TRYPHON. Il y a eu aussi un fameux Chirurgien de ce nom, dont on parlera 10 ci-après. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Il est fait mention dans 11 Pline d'un ZACHALIAS, Babylonien, qui avoit dédié à Mithridate un livre, où il traitoit, *des pierres pretieuses*, & de quelques autres; comme de la pierre *hématite*, à laquelle il attribuoit de grandes vertus, & entr'autres d'être utile pour les maladies des yeux. Ce qu'il en disoit d'ailleurs est purement superstitieux. Il y a de l'apparence que ce Zachalias, ou plûtôt *Zacharias*, comme je crois qu'il faudroit lire, étoit Juif; le nom & même le païs le marquent.

12 Galien rapporte la description d'un Antidote d'un Médecin nommé ZOPYRUS, que celui-ci avoit communiqué à Mithridate, comme un remede assuré contre toutes sortes de poisons & de venins. Cet Auteur ajoûte que Mithridate en fit faire diverses expériences sur des criminels condannez à mort, qui réussirent toutes. 13 Celse parle aussi d'un Antidote appellé *Ambrosia*, composé par un Médecin du même nom pour un Roi Ptolomée. Quoi que cet Antidote soit un peu different du premier, il pourroit être du même Médecin, qui l'auroit présenté à l'un des derniers Ptolomées, contemporain de Mithridate. Il se trouve un autre *Zopyrus*, Médecin, 14 qui vivoit du temps de Plutarque.

Ces Médecins ne furent pas les seuls qui travaillerent pour Mithridate. 15 Asclépiade, dont on parlera au chapitre suivant, ayant été fortement sollicité par ce Roi de quitter Rome pour venir dans ses Etats, s'en excusa, mais il écrivit quelques livres en Médecine qu'il lui dédia.

NICOMEDE, Roi de Bithynie, contemporain de Mithridate, est aussi mis au nombre des Médecins. On trouve dans Galien quelques médicamens qui portent le nom de ce Roi. Il y a d'ailleurs quelqu'autre Nicomede, Médecin, dans les Inscriptions anciennes.

PARTHENIUS, de Nicée, Poëte Grec, est pareillement regardé comme Médecin, parce qu'il avoit écrit un livre *des maladies d'amour*. Il fut pris par Cinna, dans la guerre contre Mithridate, & remis en suite en liberté à cause de son savoir. Il instruisit Virgile dans la langue Grecque, comme le remarque Macrobe. Suidas le fait vivre jusqu'au temps de Tibere, ce qui ne semble pas être possible. Quant à ce *Parthenius* qui est Auteur d'un livre intitulé, *de la dessection du corps humain*, ce n'est pas le même. Celui-ci est des derniers Grecs. On parlera de divers autres Médecins contemporains de Mithridate, en parlant de ceux qui ont vêcu du temps d'Asclépiade.

10 *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 3.
11 *Lib.* 37. *chap.* 10.
12 *De antidot. lib.* 2. *chap.* 8.
13 *Lib.* 5. *chap.* 23.
14 *Symposiac. lib.* 3. *quæst.* 6.
15 *Plin. lib.* 25. *chap.* 2.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE IV.

ASCLEPIADE, fameux Novateur entre les Médecins Dogmatiques, qui rétablit la Médecine à Rome, environ cent ans après l'arrivée d'Archagathus.

ON a vû dans la premiere Partie que les descendans d'Esculape s'appelloient *les Asclépiades*, c'est à dire les enfans *d'Asclépius*, qui est le nom Grec d'Esculape. Voici maintenant un Médecin qui n'étoit pas de cette famille, & qui s'appelloit néanmoins Asclepiade, ou *Asclépiades*, de son nom propre, comme divers autres dont on parlera ci-après.

Ce Médecin étoit déja en grande reputation à Rome pendant la vie de Mithridate, c'est à dire vers le milieu du siecle xxxix, comme je l'ai remarqué dans le chapitre précedent, sur le témoignage de Pline; d'où je conclus que cet Auteur s'est contredit lors qu'il a écrit, dans le même chapitre, que la Médecine s'étoit seulement introduite à Rome après la victoire de Pompée sur Mithridate. On a vû ci-dessus qu'Archagathus, Médecin Grec, étoit venu dans cette même ville environ cent ans auparavant, qu'il y fut d'abord bien reçu, mais que sa profession y fut ensuite décriée. Il y a de l'apparence qu'Asclépiade fut un des premiers qui la remit en crédit. 1 Il étoit de *Prusa*, dans la Bithynie, mais il vint s'établir à Rome à l'imitation d'une infinité d'autres Grecs qui avoient commencé à se jetter dans cette capitale du monde, dans l'esperance dy faire une plus grande fortune que chez eux. Il enseignoit au commencement la *Rhetorique*; mais ne trouvant pas son conte à ce mêtier, il voulut essayer si celui de la Médecine seroit moins ingrat. Et quoi qu'il n'en eût, à ce que dit Pline, aucune conoissance, il crut que l'ayant étudiée quelque temps, il payeroit assez d'esprit, monoye que l'on prend encore aujourd'hui pour bonne en cette rencontre, aussi bien qu'on la prenoit alors.

La voye la plus sûre que ce Médecin trouva pour se mettre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepied d'Archagathus, qu'il savoit avoir été blâmé à cause de la méthode cruelle qu'il avoit suivie, & de condanner, non seulement cette méthode, mais encore une grande partie des remedes que les autres Médecins pratiquoient tous les jours. Les remedes qu'Asclépiade improuvoit consistoient, 2 selon la remarque de Pline, à étouffer les malades à force de les charger de couvertures pour tirer de la sueur de leur corps à quelque prix que ce fût, ou les 3 *rôtir* auprès du feu, ou aux rayons du Soleil. Asclépiade condannoit encore une ancienne maniere de guérir les *esquinancies*, en introduisant dans la gorge avec beaucoup de peine & d'éffort un certain instrument qui servoit à ouvrir le passage. Mais ce contre quoi il se récrioit le plus c'étoit contre *les vomitifs*, que l'on prenoit alors très frequemment, & même contre *les Purgatifs*, qu'il regardoit comme nuisibles à l'estomac.

En

1 *Plin. lib.* 26. *chap.* 3.
2 *Lib.* 26. *chap.* 3.
3 On parlera plus amplement de ce remede dans le livre suivant, & on verra pourquoi on l'ordonnoit.

En même temps qu'Asclépiade condannoit les remedes dont on vient de parler, il n'en proposoit que de fort doux; & il disoit ordinairement, qu'un Médecin doit guérir ses malades 4 *sûrement, tôt, & agréablement.* Ces trois mots renferment les plus belles promesses que l'on puisse attendre de la Médecine, mais le malheur est qu'on a bien de la peine à les effectuer.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

La maniere superstitieuse de guérir les maladies à laquelle on s'étoit attaché jusqu'alors, ou les remedes *Magiques*, qui étoient en grand usage avant la venue d'Asclépiade, & desquels Caton lui même s'étoit servi, mais dont on commençoit à se lasser, parce qu'on n'en voyoit aucun effet, contribuerent encore beaucoup à faire recevoir cette nouvelle Médecine. C'est ce qu'a remarqué Pline dans le commencement du quatriéme chapitre de son vint & sixiéme livre, où on lit ces paroles; 5 *les vanitez de la Magie lui servirent plus que tout le reste.* 6 Un Auteur Allemand les ayant lûes, & n'ayant pas pris garde qu'elles se rapportoient avec ce que Pline avoit dit à la fin du chapitre précedent, a expliqué ce passage comme si Pline avoit voulu dire, *qu'Asclépiade s'étoit particulierement servi de la Magie dans l'exercice de la Médecine*, ce qui est absolument contraire à la pensée de Pline, & au sentiment d'Asclepiade, qui étoit *Epicurien*, comme on le verra bien tôt.

7 *Jusqu'à Asclépiade*, dit Pline, *l'Antiquité avoit tenu bon.* 8 Hérophile avoit eu beau raffiner; ni lui, ni ses semblables n'avoient pas été suivis de tout le monde, & l'on voyoit encore des restes considerables d'ancienne Médecine soutenir le crédit qu'elle avoit eu dès le commencement. Mais ce nouvel Esculape ayant reduit toute la science d'un Médecin à la conoissance, ou à la recherche des *causes des maladies*, la Médecine, qui étoit au commencement *un art fondé sur l'expérience*, ne fut plus qu'une simple *conjecture*; & changea entierement de face.

Ce qui fit que l'on se rangea plus aisément du parti d'Asclépiade, au préjudice de l'ancienne Médecine & que l'on goûta son raisonnement, c'est qu'il affecta, comme on l'a déja remarqué, de ne proposer que des remedes fort doux & fort faciles. L'Auteur que l'on vient de citer les réduit à ces cinq; *l'abstinence des viandes*; *l'abstinence du vin* en certaines occasions; 9 *les frictions*; *la promenade*, & 10 *la gestation.* Chacun voyant qu'il pouvoit faire cela avec grande facilité

4 *Tutò, Celeriter, & Jucundè*; *Id votum est*, ajoûte Celse, (liv. 3. chap. 9.) *Sed ferè periculosa esse nimia & festinatio & voluptas solet.* Il seroit à souhaiter que cela se pût faire; mais il y a ordinairement du danger de vouloir guérir trop vîte, & de ne donner rien que d'agreable.

5 *Super omnia eum adjuvêre Magicæ vanitates.*

6 *Doringius de Medicinâ & Medicis.*

7 Durabat tamen Anriquitas firma, magnasque confessæ rei vindicabat reliquias, donec Asclepiades Medicinam ad causam revocando conjecturam fecit, *lib.* 26. *chap.* 3.

8 Ceci se rapporte à ce qu'Hérophile avoit écrit touchant *le pouls*, comme on l'a vû ci-devant.

9 Les differentes manieres de se faire frotter.

10 Les differentes manieres de se faire porter ou voiturer.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

facilité crut que cette Médecine étoit d'autant meilleure qu'elle étoit aisée à pratiquer; en sorte qu'Asclépiade, qui étoit d'ailleurs fort éloquent, & en même temps grand Philosophe, attira, pour ainsi dire, tout le genre humain, & fut regardé comme s'il étoit tombé du Ciel.

Pline ajoûte que ce Médecin, savoit encore gagner les esprits par des manieres toutes particulieres, tantôt en promettant du vin aux malades, & en leur en donnant à propos, quoi qu'il le défendit ordinairement, tantôt en leur faisant boire de l'*eau raffraichie*. Et comme il avoit été un des premiers qui eût mis en usage ce dernier remede, il prenoit plaisir qu'on l'appellât 11 *le Donneur d'eau fraiche*, & qu'on le considerât par cet endroit. Cependant *le vin* ne contribua pas moins à établir sa réputation. 12 Apulée témoigne qu'Asclépiade a été le premier des Médecins qui s'est avisé de secourir les malades, en leur donnant du vin. Le même Auteur fait ensuite un fort joli conte d'un homme que l'on croyoit mort, & que l'on alloit enterrer, auquel Asclépiade rendit la vie. Il ne dit pas si ce Médecin se servit du vin en cette occasion, mais il semble qu'on pourroit inferer, de ce qu'il a dit auparavant de l'usage qu'Asclépiade en faisoit, que ce fut cette liqueur qui fit le miracle, quoi que cet Auteur n'en parle pas, & qu'il attribue le rétablissement de cet homme à de certains médicamens qu'Asclépiade lui donna.

Asclépiade s'avisoit encore tous les jours de quelque nouvelle invention pour faire du plaisir à ses malades. Il les faisoit mettre dans des *lits suspendus*, qui étoient comme des especes de berceaux qu'on branloit, pour les endormir, ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit même inventé cent nouvelles sortes de *bains*, & entr'autres des bains *suspendus*.

Voila quel étoit Asclépiade, selon Pline; mais comme cet Auteur ne parle presque jamais de sang froid, quand il s'agit de loüer, ou de blâmer, il faut que nous cherchions ailleurs de quoi exprimer plus naturellement le caractere de ce Médecin, & faire conoître en même temps plus particulierement, les changemens qu'il fit dans la Médecine. Comme tout son raisonnement sur ce sujet rouloit sur sa Philosophie, il faut nécessairement voir en premier lieu quels étoient ses principes par rapport à cette derniere science, après quoi nous verrons comment il les appliquoit à la premiere.

CHAPITRE V.

Systeme Philosophique d'Asclépiade.

GAlien dit que ceux qui veulent expliquer les écrits d'Asclépiade doivent entendre ce qu'il a voulu dire par 1 les *élemens détachez*, ou *qui ne s'accordent pas*, par

11 Δοσίψυχρος.

12 *Fl ridor. lib. 4. Cels. lib. 2. cap. 6. Plin. lib. 7. cap. 37.*

1 ἄναρμα στοιχεῖα, ὄγκοι καὶ πόροι, καὶ περὶ τὸ λεπτομερὲς φορά. *In 3. Epidemic. Comment. 1.* ἄναρμα est sans doute mis pour ἀνάρμοστα. On ne trouve pas le premier de ces mots dans les Dictionaires. Je crois que cette *disconvenance*, des élemens d'Asclépiade, est fondée sur le *choc des atomes*, dont on parlera ci-après, & que c'est ce qu'Horace, & d'autres Auteurs appellent, *rerum concordia discors*, un accord discordant.

par les *molecules*, ou *petites masses*, par les *pores*, & par le *mouvement tendant à subtiliser les parties*; ce qui suppose que ces termes étoient familiers à Asclépiade, & que c'est sur quoi étoit fondé son systeme Philosophique. Le même Galien remarque 2 ailleurs que selon Asclépiade, *la matiere est inalterable*, & que tout ce que nous voyons est composé de divers *petits corps*, entre lesquels il y a plusieurs *vuides*. Il ajoûte, que ce Médecin Philosophe, croyoit que l'*ame* elle-même est composée de ces petits corps; & faisant un parallele des sentimens d'Asclépiade avec ceux d'Hippocrate, pour en rendre la difference d'autant plus sensible, il dit, que ce dernier avoit crû que *la substance*, ou *la matiere*, est une, en elle-même, mais qu'elle peut recevoir de l'*alteration*. 3 Que la nature, qui fait toutes choses avec toute la justesse, & tout l'artifice possible, a formé, entre ses autres productions, *les plantes*, & *les corps des animaux*, leur ayant donné des *facultez*, par lesquelles chaque plante, & chaque animal *recherche*, & *attire*, ce qui lui est propre, & *repousse*, ou *rejette*, ce qui lui est contraire &c. Que cette même nature, continuant de pourvoir au besoin de chaque espece, & en particulier à ceux du corps humain, elle travaille puissamment à le délivrer des maladies qui l'attaquent; ce que l'on remarque principalement en de 4 certains jours qu'il appelloit *Critiques*, comme qui diroit *jours du jugement*, Asclépiade nioit tout cela; & il se mocquoit particulierement de la nature, & des facultez prétendues d'Hippocrate, & encore plus de ce que celui-ci disoit de l'*attraction*, qu'Asclépiade n'admettoit en aucune rencontre, non pas même à l'égard de l'*aymant*, & du *fer*; supposant que tout ce qui arrive dans les cas proposez se fait par le concours des *petits corps*, & par la diverse disposition des *pores*.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Asclépiade, poursuit Galien, ne vouloit pas non plus que l'*ame* eût reçu dès le commencement aucune conoissance; ni qu'il y eût en elle aucun *penchant*, ni aucune *aversion*, pour quoi que ce fût, ni aucun discernement de ce qui est *juste*, ou *injuste*, de ce qui est *honête*, & de ce qui est *malhonête*; mais que tout ce qu'il nous semble qui se fait au dedans de nous, se fait par le *sentiment*, ou par les *sens*, & dépend des *sens*; que d'ailleurs l'animal est conduit par de certains 5 *simulacres*, ou par de certaines choses qui lui apparoissent, & par une certaine *memoire*, ou *reminiscence*. Galien ajoûte que quelques uns de ceux qui suivoient cette Philosophie prétendoient qu'il n'y a dans l'*ame* aucune faculté qui *raisonne*; mais que nous sommes entrainez par nos passions, comme les bêtes, sans qu'il soit en nôtre pouvoir de resister, ou de ne vouloir pas quelque chose de ce que les passions nous inspirent; en sorte, que selon eux, la *generosité*, la *prudence*, la *moderation*, la *continence*, sont de pures bagatelles; que nous ne nous *aimons*, point les uns les autres, ou nos enfans, & *que les Dieux n'ont aucun soin de nous*; enfin que les *songes*, les *prodiges*, les *augures*, l'*Astrologie*, ne sont que vanitez.

Voila ce que Galien, qui étoit dans des sentimens fort opposez, a remarqué de plus considerable touchant la Philosophie d'Asclépiade, qui est, comme on void, à peu près la même que celle de Démocrite, & d'Epicure, dans les écrits desquels, ou dans ceux de leurs Commentateurs, on trouvera une explication plus particuliere de la plûpart des choses qu'on a rapportées.

Mais le seul des auteurs anciens qui nous restent où l'on puisse voir avec plus de clarté quels étoient proprement les sentimens d'Asclépiade par rapport à la Philosophie,

2 *De facult. natur. lib. 1. cap. 12.*
3 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 3. chap. 2.*
4 *Ibidem, chap. 5.*
5 Φαντασίαις. *Voyez là-dessus la Philosophie d'Epicure dans Laërce, & dans Gassendi.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

sophie, & même l'application qu'il en faisoit à la Médecine, c'est Cælius Aurelianus. 6 Asclepiade, dit cet auteur, établissoit pour principes de tous les corps les *atomes*, qui sont, selon lui, de petits corps perceptibles à l'entendement seul; qui n'ont aucune qualité; mais qui dès le commencement étans dans un mouvement éternel, ou continuel, & venans à se rencontrer, ou à se heurter les uns contre les autres, se rendent par ce moyen encore plus petits, & se divisent en un nombre innombrable de particules, ou de fragmens, d'une grandeur, & d'une figure differente. Il ajoûtoit que ces particules se réünissant dans la suite, & s'approchant réciproquement par leurs mouvemens divers, forment tout ce qu'il y a au monde, ou toutes les choses sensibles, lesquelles conservent en elles mêmes la même disposition au changement qu'avoient eu les particules dont elles étoient composées, par rapport à la grandeur, à la figure, au nombre, & à l'ordre. Et quand on lui demandoit d'où venoit donc que les atomes, ou les particules dont on vient de parler n'ont aucune qualité, & que les corps qu'elles composent en possedent plusieurs, il répondoit que ces qualitez dépendoient de l'ordre, de la *figure*, du *nombre*, ou de la *grandeur*, qu'ont plusieurs de ces particules jointes ensembles; & il se servoit de la comparaison de l'*argent*, qui étant *blanc*, pendant qu'il est en masse, ne laisse pas de paroître *noir*, lorsqu'il est en limaille, & de la *corne*, qui est *noire*, étant entiere, & *blanche*, étant râpée.

On voit par ce nous venons de dire, qu'il y avoit quelque difference du sentiment d'Asclépiade à celui d'Epicure, ou de Démocrite, quoi que les uns, & les autres reconussent les *atomes*; car ceux de ces derniers étoient differens des atomes du premier, ceux de celui-ci étant divisibles en plusieurs parties, au lieu que ceux des autres ne pouvoient être divisez. Je pense que ce que Cælius appelle ici des *atomes*, est la même chose que Galien a appellé 7 des *molécules*. Epicure reconoissoit bien les molécules avec Asclépiade; Lucrece, qui a été précisément contemporain de ce Médecin, parle aussi de quelque chose de semblable; mais il y a cette difference que les molécules d'Epicure, & de Lucrece ne sont pas regardées par ces Philosophes comme les premiers principes des corps, mais seulement comme la premiere chose qui resulte de l'assemblage des atomes, lesquels sont, selon eux, les premiers, & les veritables principes des corps; au lieu qu'Asclépiade semble tirer les atomes des molécules, quoi qu'il donne le nom d'atomes aux molécules elles-mêmes, du moins dans l'Auteur d'où nous avons tiré ceci. On pourroit croire que cet Auteur n'a pas bien traduit, ou n'a pas bien entendu Asclépiade, si l'on fait réflexion sur ce que dit Galien, 8 *qu'Asclépiade retenant les sentimens de Démocrite, & d'Epicure, touchant les principes des corps, n'a fait que changer les noms, appellant les atomes des molécules, & donnant au vuide le nom de pores.* Mais Galien lui-même

6 Primordia corporis primò constituerat *atomos*, corpuscula intellectu sensa, sine ulla qualitate solita, atque ex initio *comitata* (*je n'entens pas ce dernier mot, si ce n'est qu'il ait voulu dire, que les atomes étoient joints les uns aux autres*) æternum moventia, quæ suo occursu offensa mutuis ictibus in infinita partium fragmenta solvantur; magnitudine atque schemate differentia. Quæ rursum eundo sibi adjecta, vel conjuncta, omnia faciant sensibilia, vim in semet mutationis habentia, aut per magnitudinem sui, aut per multitudinem, aut per schema, aut per ordinem. Nec, inquit, ratione videtur carere quòd nullius faciam qualitatis corpora; aliud enim partes, aliud universitatem sequitur; argentum denique album est, sed ejus affricatio nigra, caprinum cornu nigrum, sed ejus alba sarrago. *Cæl. Aurel. acutor. lib.* 1. *cap.* 14.

7 ὄγκοι.

8 *De Theriac ad Pison. cap.* 11.

même établit ailleurs une difference formelle entre le sentiment d'Asclépiade & celui de Démocrite, ou d'Epicure, opposant les principes de l'un à ceux des autres; 9 *soit*, dit-il, *que les corps des animaux se trouvent composez de molécules & de pores, comme le croyoit Asclépiade, ou de petits corps indissolubles, comme l'a crû Epicure.* Le premier des livres que l'on a cité est soupçonné n'être pas de Galien, mais le dernier est certainement de lui. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on a aussi attribué à Galien, quoi qu'il soit d'un autre Auteur, nous apprend aussi, 10 que les élémens d'Asclépiade étoient des *molécules*, ou de petites masses 11 *fragiles*; & c'est proprement cette *fragilité* qui distinguoit les principes d'Asclépiade de ceux d'Epicure, qui étoient *indissolubles*, ou qui ne pouvoient être partagez. Il semble que les principes de *Descartes*, ont quelque rapport avec ceux du premier, comme ceux de *Gassendi* sont les mêmes que ceux du dernier.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Cælius Aurelianus ajoûte qu'Asclépiade soûtenoit d'ailleurs, 12 *que rien n'arrive sans quelque cause*, mais que tout ce fait *par une certaine nécessité*; & qu'il disoit que ce qu'on appelle *la Nature* n'est autre chose que *le corps*, ou *la matiere*, & *son mouvement*. On rapportera encore quelques-uns des principes Philosophiques de ce Médecin dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE VI.

Application du Systeme Philosophique d'Asclépiade à sa Médecine.

Asclépiade inferoit de la derniere proposition, que l'on a lûe à la fin du chapitre précedent qu'Hippocrate n'avoit sû ce qu'il disoit, lors qu'il parloit de la *Nature* comme d'un principe *intelligent*, & lors qu'il lui attribuoit des *Facultez* dont l'une *attire*, l'autre *retient*, l'autre *repousse* &c. Il faisoit aussi le même jugement de ce que cet ancien Médecin, avoit crû touchant la maniere dont la Nature termine les maladies, c'est à dire, touchant les *Crises*, que celui-ci fixoit à de certains jours, comme au septiéme, au quatorziéme &c. ajoûtant que ces crises sont toûjours favorables lors que la Nature est la plus forte, & toûjours fâcheuses lors que la maladie a le dessus; comme si la Nature & la maladie étoient deux personnes, ou deux êtres, qui agissent avec conoissance, en se combattant l'un l'autre. Tout ce qu'Hippocrate a remarqué à cet égard se peut fort bien expliquer, selon Asclépiade, sans supposer autre chose que *la matiere*, & *le mouvement*, deux principes qu'il croyoit suffisans

 pour

9 *De Hippoc. & Platon. decret. lib. 5. cap. 3.*
10 *cap. 9.*
11 ὄγκοι θραυστοί.
12 Je ne sai si Cælius Aurelianus ne s'est point trompé, en attribuant ici à Asclépiade un dogme qui paroît opposé à la Philosophie de ce dernier, & qui étoit particulier aux Stoiciens. *Omnia fieri necessitate & nihil sine causâ; & neque Naturam aliud esse quam Corpus, vel ejus motum.* Cæl. Aurel. ibidem. A l'égard de *l'ame*, Cælius Aurelianus souscrit à peu près à ce qu'a dit Galien sur ce qu'Asclépiade en pensoit. On peut voir ce qu'il dit à l'endroit que l'on a cité.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

pour produire tout ce qu'on attribue ordinairement à la Nature. 1 *On se trompe*, disoit-il encore, *de croire que ce qu'on appelle la Nature fait toûjours du bien, elle fait souvent du mal.* Et quant aux jours marquez particulierement pour les Crises, ou aux jours dans lesquels Hippocrate prétendoit que l'on void ordinairement arriver du changement en mieux, ou en pis dans les maladies, 2 Asclépiade nioit que cela arrivât plûtôt ces jours-là que les autres. Il alloit encore plus avant. 3 Le temps, ajoûtoit-il, ne se rend pas propre de lui-même, ni par une volonté particuliere des Dieux, pour la guérison des maladies, c'est à faire au Médecin à le rendre tel par son adresse, ou par son habileté; c'est à dire qu'il ne faut jamais attendre sans rien faire, qu'une maladie se termine d'elle-même dans un certain temps, comme faisoit Hippocrate, mais que le Médecin doit, par ses soins & par ses remedes, accelerer, ou avancer le temps de la guérison, se rendant, pour ainsi dire maitre du temps. C'est apparemment cette inaction d'Hippocrate qu'Asclépiade avoit en vûe, lors qu'il disoit en raillant, que la Médecine des Anciens n'étoit autre chose 4 *qu'une méditation*, ou *une étude de la mort*, par où il vouloit sans doute marquer qu'il sembloit que les anciens Médecins ne se tenoient auprès des malades que pour observer de quelle maniere & par quels accidens ils mouroient, plûtôt que pour les empêcher de mourir, sous prétexte que la Nature doit tout faire en ces occasions.

Voila de quelle maniere Asclépiade disputoit contre Hippocrate, & voici quel étoit son systeme touchant les causes de la santé & des maladies, autant du moins que l'on peut le recueillir de Cælius Aurelianus, qui n'est pas toûjours fort clair, & qui n'en traite qu'en peu de mots.

L'Assemblage, disoit Asclépiade, des divers petits corps dont on a parlé, & qu'on a dit être d'une figure differente, fait qu'il se trouve divers *pores* ou divers *espaces* au dedans de la masse que forment ces petits corps, & que chacun de ces pores est aussi d'une differente figure & d'une differente grandeur. Cela supposé, ces pores se trouvans dans tous les corps que nous voyons, il s'ensuit que le corps humain à aussi les siens, qui contiennent, aussi bien que ceux de tous les autres corps, d'autres petits corps, ou d'autres matieres qui passent & repassent par ces mêmes pores qui ont communication ensemble. Et comme ces pores, ou ces espaces sont plus ou moins grands, les petits corps & les matieres qui y passent different aussi en grandeur & en petitesse. Le *sang* fait la matiere des plus grands d'entre les petits corps, & *l'esprit*, ou la *chaleur* fait celle des plus petits.

De ces principes Asclépiade inferoit, que le corps humain subsiste dans son état naturel tant que les matieres dont on a parlé sont reçues librement par les pores; & au contraire qu'il commence à décheoir de cet état d'abord que ces matieres trouvent quelque obstacle à leur passage; en sorte que *la Santé* dépend, selon lui, de la 5 *juste proportion* des pores, avec les matieres qu'il doivent

1 Non solùm prodest natura, sed etiam nocet. *Cæl. Aurel. ibidem.*

2 Et neque esse, inquit, in passionibus statos dies quos crisimos appellant; etenim non certo aut legitimo tempore ægritudines solvuntur. *Ibidem.*

3 Oportunitatem temporis fieri magis ab Artifice posse, quàm sua sponte, aut deorum nutu, venire. *Ibidem.*

4 *θανάτου μελέτην. Galen. de Ven. Sect. adv. Erasistratum, cap. 5.*

5 *συμμετρία καὶ ἀμετρία. Vid. Galen. method. med.*

vent recevoir & auxquelles ils doivent donner passage; comme *les maladies* *Suite*
viennent de la *disproportion* qui se rencontre entre ces mêmes pores & les mê- *du Siecle*
mes matieres. L'obstacle le plus ordinaire, en cette occasion vient de la part *xxxviij.*
des petits corps, qui s'embrassent, & qui sont 6 retenus dans quelques-uns *& tout*
de leurs passages ordinaires, soit que ces petits corps abordent en trop grand *le Siecle*
nombre, soit que leur figure soit irréguliere, soit par rapport à la vîtesse, ou a *xxxix.*
la lenteur de leur mouvement; mais il arrive aussi quelquefois que les passages, ou les pores eux-mêmes, se trouvent mal disposez pour recevoir les matieres, comme lors qu'ils deviennent trop petits, ou obliques, ou lors qu'il se ferment ou s'ouvrent plus ou moins qu'il ne faut.

Entre les maladies qui sont causées par le défaut des petits corps qui s'arrêtent d'eux-mêmes dans les passages, Asclépiade contoit la *Phrénesie*, la *Léthargie*, la *Pleurésie*, & les *Fiévres ardentes*. Les *Douleurs*, en particulier, sont rangées entre les accidens qui doivent leur origine au séjour des plus grands de touts les petits corps, c'est à dire du sang, comme on la expliqué ci-devant. D'un autre côté il mettoit au nombre des maladies causées par la mauvaise disposition des pores, les *Défaillances*, ou les *Langueurs*, *l'Extenuation*, ou la *Maigreur*, & *l'Hydropisie*. Ces dernieres maladies viennent de la trop grande ouverture des pores; & l'Hydroposie en particulier vient de ce que les chairs sont percées de divers petits trous, ce qui reduit en eau la nourriture qui se jette dans ces trous. La *faim*, principalement celle qu'on appelle *Canine*, est causée par l'ouverture des grands pores de l'estomac & du ventre, & la *soif* par l'ouverture des petits.

Il semble qu'Asclépiade reconoit encore une troisiéme cause des maladies, qui consiste 7 *au trouble & à la confusion des sucs, ou des matieres liquides & des esprits*; mais il prétendoit que ces sucs ou ces esprits sont seulement les causes *antécédentes*, & non pas les causes *conjointes*, ou les causes les plus prochaines, des maladies. Il disoit la même chose de la *Plénitude*, laquelle, selon lui, augmente souvent le mal, quoi qu'elle n'en soit jamais la cause principale.

Asclépiade s'expliquoit encore, selon les mêmes principes, sur les causes des *Fiévres intermittentes*. 8 Les Fiévres, disoit-il, dont les accès reviennent tous les jours, ou les *quotidiennes*, sont causées par la rentention des plus grands de tous les petits corps. Celles qui reviennent de deux jours l'un, ou les *tierces*, dépendent du séjour de certains corps un peu plus petits que les premiers; & enfin les *quartes* sont produites par l'arrêt des plus petits de tous ces corps; ce qui arrive ainsi, à ce qu'il croyoit, parce que les pores peuvent être plus vîte pleins & plus vîte vuides des grands corps que des petits; c'est du moins ce

6 Cælius Aurelianus appelle cette retention des petits corps. *Statio corpusculorum.* Il s'ensuivoit de là un accident que Cassius, Sectateur d'Asclépiade, appellé, ἔνστασις. Ἔνστασις, dit cet Auteur, ἐστὶν ὄγκος ἐν λόγῳ θεωρητοῖς ἀραιώμασι, διὰ σφήνωσιν. *On appelle* ἔνστασις *un amas qui se fait dans les pores perceptibles à l'esprit, & qui les bouche comme si on y mettoit un coin.* problem. 76. Cela revient à ce que les autres Médecins nommoient ἔμφραξις, *Obstruction*, & qui regarde autant les grands comme les petits pores.

7 Liquidorum atque spiritûs turbatio. *Cal. Aurelian. ibidem.*

8 Typum quotidianum majorum corpusculorum Statione fieri asseverat; citò etenim, inquit, ea exantlari atque impleri. Tertianum verò statione minorum corpusculorum. Item quartanum minutissimorum; difficilè enim impleri atque exantlari possunt. *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

ce que je pense qu'a voulu dire Cælius, quoi qu'il parle d'une maniere à faire juger que ce sont les petits corps, & non pas les pores, qui se vuident.

Voila de quelle maniere Asclépiade appliquoit ses principes Philosophiques à la Théorie de la Médecine. On verra dans le chapitre suivant le rapport que ses remedes avoient avec son raisonnement.

CHAPITRE VII.

Pratique d'Asclépiade.

LA pratique d'Asclépiade étoit une grande partie fondée sur le systeme que l'on vient de lire. 1 Ce Médecin avoit composé un livre intitulé *des secours*; ou *des remedes communs*, qu'il réduisoit particulierement à ces trois, dont on a déja parlé ci-dessus; à la *Gestation*, ou aux differentes manieres de se faire porter ou voiturer; à la *Friction*, ou à la pratique de se faire frotter; & au *Vin*, ou à l'usage de cette liqueur dans chaque maladie.

Asclépiade prétendoit être le premier qui eût traité des deux premiers de ces articles, mais Celse remarque qu'Hippocrate l'avoit déja fait auparavant. Toute la difference qu'il y avoit entre ce que ces deux Médecins avoient dit sur ce sujet consistoit, selon Celse, en ce que le premier n'en avoit parlé qu'en peu de mots, suivant sa coûtume, au lieu que le dernier en avoit écrit fort amplement. Tous ceux qui avoient traité de la *Gymnastique* devoient aussi avoir fait mention de ces deux remedes, & *Hérodicus* inventeur de cet art ne les avoit pas oubliez, 2 comme on la vû ci-dessus. A l'égard du soulagement que les malades peuvent recevoir par l'usage du vin, Asclépiade tenoit aussi de *Cléophantus*, 3 dont il a été parlé, ce qu'il savoit sur ce sujet.

Ceux qui voudront s'instruire à fond touchant la Gestation & la Friction peuvent consulter 4 Mercurial. On remarquera seulement en géneral, avec 5 Celse, qu'une des plus douces manieres de se faire voiturer étoit lors que l'on prenoit un bateau, & que l'on se promenoit sur quelque riviere, ou dans un port; la plus violente voiture étoit lors qu'on voguoit exprès en pleine mer. Mais les plus commodes étoient la litiere, le carrosse, la chaise, & les lits suspendus dont on a parlé.

Asclépiade se proposoit par ces divers exercices de rendre les pores plus ouverts, & de faire passer plus librement les sucs & les petits corps qui causent les maladies par leur séjour; 6 & au lieu que les Médecins précedens n'avoient eu recours à la Gestation que sur la fin des maladies longues, & lors que les convalescens, étant sans fiévre, se trouvoient neanmoins trop foibles pour pouvoir

1 *Cels. lib. 2. cap. 14.*
2 *Part. 1. liv. 2. chap. 8.*
3 *Part. 2. liv. 1. chap. 8.*
4 *De arte Gymnasticâ.*
5 *Lib. 2. cap. 15.*
6 *Ibidem.*

voir encore prendre de l'exercice en marchant, Asclépiade alloit beaucoup plus avant, il employoit la Gestation dans les fiévres les plus ardentes, & dès le commencement. Il avoit pour maxime qu'il falloit guérir la fiévre par la fiévre, qu'il falloit épuiser les forces du malade, en le faisant veiller, & en le laissant avoir soif, jusques là que les deux premiers jours il ne lui permettoit pas seulement de se raffraichir la bouche avec une goutte d'eau. On dira sans doute que cette pratique d'Asclépiade, qui a quelque rapport avec celle d'Hérodicus, répondoit mal aux douceurs qu'il promettoit à ses malades. 7 C'est aussi ce que Celse remarque; mais il ajoûte, que si ce Médecin les traitoit en bourreau pendant les premiers jours de la maladie, il leur accordoit dans la suite toutes les douceurs possibles, jusqu'à regler la maniere dont ils devoient faire dresser leurs lits pour être couchez le plus mollement, & le plus délicatement qu'il se pouvoit.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Asclépiade employoit aussi la Friction en diverses rencontres dans la même vûe d'ouvrir les pores. 8 L'Hydropisie est l'une des maladies où il pratiquoit ce remede; 9 mais l'usage le plus singulier qu'il en faisoit c'est lors qu'il tâchoit de faire dormir les Phrénétiques à force de les frotter 10 Il estimoit d'ailleurs si fort la friction, qu'il avoit écrit sur cette matiere beaucoup plus au long que sur les deux autres remedes dont on a parlé.

Il est assez surprenant qu'Asclépiade exerçant si fort les malades condannât l'exercice à l'égard des personnes, qui se portent bien, disant ouvertement 11 qu'il ne leur est point nécessaire, dogme qu'il avoit tiré d'Erasistrate.

Pour ce qui est du vin, qui étoit la troisieme panacée d'Asclépiade, ce Médecin ne suivoit guere les regles que les autres observoient en le donnant aux maladies. Il l'accordoit aisément à ceux qui avoient la *fiévre*, pourvû qu'elle eût un peu diminué de sa premiere violence. 12 Il ne défendoit pas même le vin aux *Phrénétiques*, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il leur en faisoit boire jusqu'à les enyvrer, prétendant par là de les faire dormir; parce, disoit-il, que le vin a la faculté d'assoupir & de procurer le sommeil, qui est du tout nécessaire à ceux qui ont cette maladie. Il semble que par cette raison il n'en devoit point donner aux 13 *Léthargiques*, qui ne dorment que trop, néanmoins il leur en accordoit aussi, pour les exciter & pour réveiller leurs sens; pendant que d'un autre côté il leur faisoit sentir des odeurs fortes, comme sont le *vinaigre*, le *castoreum*, la *rue*, &c. pour les faire éternuer, & qu'il leur faisoit appliquer sur la tête des cataplâmes de moutarde délayée dans du vinaigre. Asclépiade ne donnoit pas toujours à ses malades du vin naturel, il leur faisoit prendre quelquefois du 14 *vin mariné*, c'est à dire, mêlé avec de l'eau

7 *Lib. 3. cap. 4.*
8 *Ibidem, cap. 21.*
9 *Ibid. cap.* 18.
10 *Cels. lib. 2. cap.* 14.
11 *Galen. de tuendâ sanitate, lib. 1.*
12 *Cæl. Aurelian. lib. 1. cap. 14. & 15.*
13 *Idem, acutor. lib. 2. cap. 1.*
14 Vinum tethalassomenon; *Idem, acutor. lib. 1. cap. 14. & 15.* On mêloit particulierement de l'eau marine daus le vin de Cos, & cela se faisoit dans cette Isle afin que le vin fût plus petillant, & qu'il se pût garder plus long-temps. Ou mettoit aussi en d'autres endroits de la Greçe des tonneaux pleins de vin nouveau dans la mer, & on les y tenoit quelque temps, ce qui rendoit ce vin plus vîte prêt à boire. Cette derniere sorte de vin s'appelloit *Thalassites*. Voyez Pline, *liv. 14. chap.* 8.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

l'eau marine, dans la pensée que le vin, aidé de la pointe du sel dont cette eau est chargée, penetroit beaucoup plus avant & ouvroit plus puissamment les pores. La quantité qu'il donnoit de ce vin alloit jusqu'a une chopine. 15 Il faisoit aussi quelquefois boire de *l'eau salée* à ceux qui avoient *la jaunisse*, pour leur lâcher le ventre; & il n'étoit pas tellement pour le vin qu'il n'employât très-souvent de l'eau, & qu'il ne fit même beaucoup tremper le vin à ceux à qui il en permettoit l'usage, à la reserve de quelque cas particulier, comme celui de la phrénésie, où il prétendoit, comme on l'a vû, guérir les malades en les enyvrant. Il ordonnoit, dit Cælius Aurelianus, à ceux qui avoient un *caterrhe* d'augmenter du double, ou du triple la quantité du vin qu'ils beuvoient ordinairement, *en sorte*, ajoûte Cælius, *qu'il leur faisoit boire moitié eau & moitié vin*. On void par là, pour le dire en passant, que les Anciens étoient 16 fort sobres à l'égard du vin dans leur parfaite santé, & qu'ils ne beuvoient que la sixiéme, ou la quatriéme partie de vin pour le plus. De cette maniere il n'est pas surprenant qu'en usant avec tant de retenue il se trouvât des Médecins qui ne le leur défendoient pas même dans les fiévres.

Il ordonnoit à ceux qui avoient 17 *le flux de ventre* de boire de l'eau la plus froide qu'il se pourroit, & il loüoit fort en diverses occasions *l'eau froide*, & même les *bains froids*.

Asclépiade joignoit aux remedes, dont on a parlé, un régime particulier par rapport au manger. 18 Celse dit qu'après que ce Médecin avoit bien fatigué ses malades, pendant les trois premiers jours de leur maladie, il leur donnoit à manger le quatriéme; mais 19 Cælius Aurelianus ne parle d'aucun terme précis. Asclépiade, dit-il, commençoit à nourrir ses malades dès que l'accès ou la fiévre diminuoit, donnant de la nourriture aux uns le premier jour, aux autres le second, aux autres le troisieme, & ainsi de suite jusqu'au septieme. On aura de la peine à croire que le jeune puisse être poussé jusqu'à ce dernier terme; néanmoins Celse lui-même parlant de la maniere dont les prédecesseurs d'Asclépiade conduisoient leurs malades à cet égard, convient que ces Médecins leur ordonnoient une abstinence de six jours; ajoûtant que le climat de l'Asie ou celui d'Egypte peuvent permettre cette longue abstinence, par où il semble que cet Auteur croyoit qu'on ne pouvoit pas pratiquer la même chose en Grece, ou en Italie; quoi qu'il remarque 20 ailleurs qu'Héraclide de Tarente faisoit jeuner jusqu'au septiéme jour ceux qui avoient la fiévre quarte, 21 comme nous l'avons vû ci-dessus. Or Tarente étoit en Italie, ou dans ce qu'on appelloit la grande Grece, mais on ne sait pas si Héraclide pratiquoit en son païs. On pourroit croire qu'il ne s'agit pas ici d'une abstinence entiere, & que ces malades jeunoient seulement à l'égard de la viande solide, prenans d'ailleurs quelques bouillons d'orge fort clairs, à la maniere de ceux que donnoit Hippocrate dans le plus gros de la fiévre; mais si cela étoit, ces Auteurs l'auroient infailliblement remarqué, au lieu qu'ils n'en disent rien. Nous ne devons pas juger de ce que l'on pouvoit supporter

15 *Cels. lib. 3. cap. 24.*
16 *Vid. Mercurial. var. Lect. lib. 1. cap. 18.*
17 *Cels. lib. 4. cap. 19.*
18 *Lib. 3. cap. 4.*
19 *Acutor. lib. 1. cap. 14.*
20 *Lib 3. cap. 15.*
21 *Part. 2. liv. 2. chap 7.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

supporter en ces temps là par ce que nous supporterions aujourd'hui, la maniere de vivre des Anciens ayant été fort differente de la nôtre.

Presque toute la pratique d'Asclépiade rouloit sur les remedes dont on vient de parler, ou du moins ils en faisoient le principal. Et comme il avoit banni de la Médecine 22 la plus grande partie des médicamens, dont les autres Médecins se servoient ordinairement, cela fit que quelques-uns publierent qu'il n'en vouloit du tout point. 23 *Scribonius Largus*, qui vivoit environ cent ou six vints ans après lui, traite de menteurs ceux qui avoient dit cela, & après s'être fort emporté contr'eux, il conclut qu'il est vrai qu'Asclépiade s'abstenoit pour l'ordinaire de donner des médicamens dans les maladies aigues; croyant que la nourriture, & quelquefois le vin, donnez à propos, étoient suffisans, mais cet Auteur ajoûte que cela n'empêche pas qu'Asclépiade ne se servit de médicamens, aussi bien que les autres Médecins, dans les maladies chroniques ou longues; ce qu'il prouve par un passage d'un livre du même Asclépiade, intitulé, 24 *des préparations*, où celui-ci disoit expressément, *qu'un Médecin est bien chétif qui n'a pas deux ou trois compositions toutes prêtes, & dont il ait fait l'expérience, pour toutes sortes de maladies.* Il y a de l'apparence que les compositions dont Asclépiade vouloit parler étoient plûtôt des compositions de médicamens qui s'appliquent extérieurement que de ceux que l'on prend par la bouche. Il se servoit de cette premiere sorte de remedes pour le moins aussi souvent qu'aucun autre Médecin. Il oignoit les malades avec des *huiles*; il les couvroit *d'onguens*, & de *cataplâmes*; il employoit des *parfums*, des *sternutatoires*, des *gargarismes*; sans conter les *lavemens*, qui lui étoient fort familiers.

Mais ce qui a pû faire dire à quelques-uns qu'il improuvoit tous les médicamens, c'est qu'il n'en donnoit presque jamais de *purgatifs*, le mot Latin *medicamentum*, ou le Grec φάρμακον, qui signifient un médicament en géneral, de quelque nature qu'il soit, ayant aussi été pris, dans un sens plus restreint, pour 25 un *médicament purgatif* en particulier. Il est évident que lors que Pline dit, 26 *qu'Asclépiade s'étoit declaré contre les medicamens que l'on fait boire aux malades, comme contre les ennemis de l'estomac*, il est, dis-je, évident qu'il n'a pû parler en cet endroit que des *medicamens purgatifs*, & c'est dans le même sens que Celse a dit, dans le passage qu'on a cité en dernier lieu, *que les medicamens offencent pour l'ordinaire l'estomac*, Le mot de *medicamentum*, ou *medicamen*, est encore mis seul, dans Cælius Aurelianus, pour marquer un médicament purgatif; 27 *Hippocrate*, dit cet Auteur, *attendoit le quatrieme jour pour donner un medicament*, c'est à dire un médicament purgatif, comme il paroit par ce qui précede. On peut enfin joindre à ces autoritez celle d'Hippocrate, qui employe le mot *pharmacia* pour signifier *la purgation* en particu-

22 Medicamentorum usum ex magna parte Asclepiades, non sine causa sustulit; & cum omnia ferè medicamenta Stomachum lædant malique succi sint, ad ipsius victûs rationem potius omnem curam suam transtulit. *Cels. lib.* 5. *præfat.*

23 *Epistolâ ad Callistum.*

24 Παρασκευαστικῶν.

25 Nous disons de même en François *une Médecine* pour *un médicament purgatif*; & *prendre Médecine*, pour dire *se purger.*

26 Arguit & medicamentorum potus Stomacho inimicos. *lib.* 26. *chap.* 3.

27 *Acutor. lib.* 2. *chap.* 13.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

lier, opposant ce mot à celui de *phlebotomia*, qui signifie *la saignée*. 28 Ceux, dit-il, à qui la saignée ou la purgation sont nécessaires doivent être saignez, ou purgez au printemps. On pourroit apporter divers autres exemples s'il étoit nécessaire.

On a déja remarqué qu'Asclépiade avoit suivi l'opinion d'Erasistrate à quelque égard; il avoit aussi donné dans les sentimens de ce Médecin en ce qui concerne les remedes *purgatifs*. Erasistrate avoit crû, comme on l'a vû, que ce qui se vuide par le moyen de ces remedes vient du sang & des parties solides du corps, qui ont été comme fondues, en sorte que, selon lui, les purgatifs produisent les humeurs au lieu de les purger; *la scammonée*, par exemple, change le sang en *bile*, les *fleurs d'airain* le changent en *eau*, le *carthame* & les *bayes Cnidiennes* le convertissent en *pituite*. 29 Asclépiade croyoit aussi la même chose; & lors qu'on lui objectoit que divers malades se trouvoient bien après avoir rendu ces humeurs, par le moyen des purgatifs appropriez, il répondoit que cela ne leur arrivoit pas pour avoir été déchargez de quelques mauvaises humeurs, comme on le croyoit communément, mais pour avoir diminué de la plénitude, ou de ce qu'il y avoit de superflu dans tout le corps, quoi que ce superflu ne fût pas plus gâté que le reste. Il disoit même 30 que les excrémens du ventre ne sont pas naturellement quelque chose d'étranger, ou qui soit aussi inutile & aussi nuisible qu'on se l'imagine, puis que quelques animaux s'en nourrissent, & que leur corps s'augmente par ce moyen. Mais quoi qu'il crût qu'on pouvoit recevoir quelque soulagement par cette sorte d'évacuation, il ne croyoit pas néanmoins que l'on dût s'en servir, si ce n'est fort rarement, parce que le bien qui en pouvoit suivre étoit balancé par le mal que les purgatifs faisoient d'ailleurs au corps.

Une autre raison qui faisoit qu'Asclépiade purgeoit rarement, c'est qu'il n'étoit pas dans l'opinion que la *plenitude* ou la trop grande abondance des humeurs pût être la cause *conjointe*, ou la cause la plus prochaine des maladies, c'est à dire celle qui les fait ou qui les entretient, en sorte que cette cause étant ôtée les maladies doivent nécessairement cesser. 31 *Si cela étoit*, disoit Asclépiade, *il s'ensuivroit qu'après de bonnes & amples évacuations, faites dans les commencemens de la maladie, le malade devroit être incontinent hors d'affaire, au lieu que la maladie, bien loin de cesser après les évacuations, va le plus souvent en augmentant.* La plénitude n'étoit donc tout au plus, selon lui, qu'une cause *antécedente* des maladies, ou une cause par accident.

Lors que le ventre étoit resserré, Asclépiade jugeoit les *lavemens* suffisans pour le relâcher, 32 & il en donnoit presque dans toutes les maladies, quoi que plus rarement que ne faisoient les autres Médecins & avec plus de précautions qu'ils n'en prenoient. Il craignoit particulierement que l'usage trop frequent de ce remede ne causât de trop grandes évacuations & n'affoiblît par consequent

28 *Aphorism. lib. 6. 47.*

29 *Galen. de natural. facult. lib. 1. cap. 13. Idem de medicam. purgant. facult. cap. 1. 2. 3. & de elementis, lib. 2. chap. 3.*

30 Excrementa ventris negat aliena esse naturâ, siquidem ex ipsis etiam corpora augentur, quædam denique ex his animalia solummodò nutriuntur. *Cal. Aurel. acutor. lib. 1. chap. 14.*

31 *Galen. contra ea quæ à Juliano in Hippocr. aphor. dicta sunt, chap. 6.*

32 *Cels. lib. 2. chap. 12.*

quent les malades. Il ordonnoit aussi quelquefois des *vomitifs* qu'il faisoit particulierement prendre 33 après le souper, mais pour ce qui est des purgatifs il s'en abstenoit presque entierement. Ce qu'il pensoit touchant la maniere dont ils agissent devoit le détourner de s'en servir, & les autoritez de Celse & de Pline, que nous avons citez sur ce sujet, ne sont pas le seul fondement sur lequel on s'appuye pour prouver que ce Médecin ne pratiquoit guére ce remede; Cælius Aurelianus, dans lequel on trouve un abregé de la pratique d'Asclépiade en diverses maladies, ne le fait jamais ordonner aucun purgatif, si ce n'est dans le chapitre de la *Paralysie*, & dans celui de la maladie appellée *Catalepsis*.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Mais si Asclépiade avoit suivi Erasistrate, à l'égard de la *purgation*, il l'avoit en partie abandonné à l'égard de la *Saignée*, soit que l'évidence du secours que l'on tire de ce remede l'eût rendu convaincu de la necessité qu'il y a de s'en servir, soit que ce remede s'accommodât mieux à ses principes que le précedent. 34 *Quoi qu'Asclépiade, dit Galien, n'ait laissé passer presque un seul dogme des Anciens sans y trouver quelque chose à dire, n'ayant épargné aucun des Médecins qui l'avoient précedé, pas même* 35 *Hippocrate, & qu'il ait été assez hardi pour appeller en raillant la Médecine des Anciens, une* 36 Méditation de la mort, *il n'en est pas venu jusqu'à oser bannir la saignée de la Médecine.*

Asclepiade contoit particulierement sur ce remede dans les *douleurs*, parce, disoit-il, que les douleurs étant causées par la retention des plus grands d'entre les petits corps dans les passages, & ces corps étant composez de sang, comme on l'a vû ci-dessus, il n'y a que la saignée qui puisse les tirer de là. Il saignoit par cette raison dans la *Pleurésie*, c'est à dire, parce que cette maladie est accompagnée de douleur; & il ne saignoit point dans la *Péripneumonie*, ou *Inflammation de poumon*, parce qu'elle est ordinairement sans douleur. Il ne saignoit point non plus dans aucune espece de *Fiévre*, pas même dans la *Phrénesie*. Mais ne saignant pas dans ces dernieres maladies il paroît surprenant qu'il saignât dans celle que Cælius appelle 37 *Cardiaca passio*, Passion du cœur, dont les signes sont un pouls fort petit & fréquent, un abbattement général des forces, des défaillances à tout coup, une sueur froide, avec froid des extrémitez &c. La raison qui obligeoit Asclépiade à saigner en cette occasion, c'est qu'il concevoit que cette maladie est causée par une tumeur qui se forme auprès du cœur, par le trop grand amas, ou par la trop grande compression des petits corps dans les pores de ce viscere, lesquels ne peuvent être dégagez que par la saignée. Il saignoit aussi dans *l'Epilepsie*, & en général dans les maladies *Convulsives*; aussi bien que dans les *Pertes de sang*, de quelque nature qu'elles fussent.

Il pratiquoit la même chose dans 38 *l'Esquinancie*, ouvrant tantôt *les veines des bras*, tantôt celles de la *langue*, tantôt celle du *front*, & même celles des *angles des yeux*, appliquant de plus des *ventouses scarifiées*, le tout pour ouvrir les

33 *Voyez ci-dessus, Part. 1. lib. 3. chap. 16.*

34 *De ven. Sect. advers. Erasistrat.*

35 Asclépiade avoit néanmoins commenté Hippocrate, où il en avoit expliqué les endroits les plus obscurs. *Galen. in Officin. Hippocr. comment. 1.*

36 *Voyez le chapitre précedent.*

37 *Acutor. lib. 2. chap. 38.*

38 *Tardar. lib. 1. chap. 4.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

les pores. Si ces remedes ne suffisoient pas il faisoit une incision aux *amygdales*, & il venoit même à la *Laryngotomie*, c'est à dire, à l'ouverture du *Larynx*, ou de la *trachée artere*. Mais Cælius 39 traite cette derniere operation de fabuleuse, ou d'imaginaire, disant qu'aucun des prédécesseurs d'Asclépiade n'en avoit parlé, & que c'étoit une invention téméraire de ce Médecin, qui n'avoit été pratiquée de personne.

Asclépiade étoit aussi pour la *Paracenthese*, c'est à dire, pour la *picqueure* du ventre, dans l'Hydropisie, mais il vouloit qu'on ne fit qu'un fort petit trou. Ces deux opérations qu'il proposoit marque qu'il ne tenoit pas toûjours les promesses qu'il avoit faites de n'employer que des remedes fort doux. Voila quelques échantillons de sa pratique, qui suffisent, pour faire voir en géneral quelle étoit sa méthode. On peut s'en instruire plus particulierement dans Cælius Aurelianus, & dans Celse. On trouvera ci-après, (*chap.* 11.) un raisonnement d'Asclépiade, touchant les ulceres ronds.

Quant à ce que Plutarque dit de l'*Hydrophobie*, & de l'*Eléphantiase*, 40 que ces deux maladies étoient nouvelles du temps d'Asclépiade, ou qu'on ne les avoit pas vûes auparavant, la chose a été contestée parmi les Anciens. L'on aura occasion de dire encore un mot sur cette question, particulierement touchant l'Hydrophobie dans le livre suivant. Et pour ce qui est de l'Elephantiase, il est vrai que ce nom ne se trouve pas non plus que l'autre, dans Hippocrate; 41 mais il y a quelque chose d'équivalent, concernant cette derniere maladie.

CHAPITRE VIII.

Anatomie d'Asclépiade.

IL ne paroît pas qu'Asclépiade ait été fort versé dans l'Anatomie, ou du moins nous n'avons pas grand chose de lui sur ce sujet. Il croyoit, 1 dit Galien, que l'urine passe immédiatement, & en forme de vapeur, des boyaux dans la vessie, par les pores de ces parties; sur quoi cet Auteur le redresse vigoureusement, le renvoyant aux cuisiniers, & aux bouchers, qui pouvoient lui montrer que la vessie est comme attachée aux reins par le moyen des ureteres. Il le renvoye aussi à ceux qui ayant eu la pierre, ou quelque corps étrange dans les reins avoient senti par leur propre expérience que la cavité de ces parties étant bouchée l'urine est retenue. Il se peut qu'Asclépiade ne crût pas qu'il ne vint point du tout d'urine dans la vessie par les reins, & par les ureteres; mais que la promptitude avec laquelle on rend quelquefois par les urines ce que l'on vient de boire, lui eût fait naître la pensée qu'il pouvoit y avoir encore quelqu'autre voye pour l'urine plus courte que celle des reins. En ce cas Galien auroit eu autant

39 Est etiam fabulosa arteriæ ob respirationem divisura, quam laryngotomiam vocant, & quæ à nullo sit antiquorum tradita, sed caduca atque temeraria Asclepiadis inventione affirmata. *acutor. lib.* 3. *cap.* 4.

40 *Symposiac. lib.* 8. *problem.* 9.

41 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 3. *cap.* 12.

1 *De naturalib. facultat. lib.* 1. *cap.* 13.

autant de raison de censurer Hippocrate, 2 qui avoit été dans le même sentiment.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

A l'égard de la *Respiration*, voici ce qu'Asclépiade pensoit sur ce sujet. 3 Il comparoit le poumon à un entonnoir, & supposoit que la subtilité de la matiere qui est dans la poitrine est la cause de la respiration, cette matiere étant contrainte de ceder à l'air qui vient du dehors, & qui se trouvant plus grossier entre, ou coule avec impétuosité dans le poumon. Il ajoûtoit, que la poitrine étant remplie de cet air, & ne pouvant, ni en recevoir davantage, ni demeurer en cet état, elle repousse l'air à son tour; jusques à ce que la pesanteur du même air fasse un nouvel effort pour rentrer dans la poitrine, où il reste toûjours une petite portion de matiere subtile. Il arrive, disoit encore Asclépiade, quelque chose de semblable lors qu'on applique des ventouses. Et quant à la respiration volontaire elle se fait par la contraction des petits pores du poumon, & par le rétrécissement des bronchies, selon nôtre volonté.

Asclépiade nioit que les viandes se puissent *cuire*, dans l'estomac, & il soûtenoit qu'elles ne font que s'y dissoudre, ou se diviser en plusieurs petites parties, qui ne sont en elles-mêmes ni froides ni chaudes, & qui ne sont doüées d'aucune qualité sensible, mais qui se changent, à mesure qu'elle se distribuent dans le corps, tantôt en *artere*, tantôt en *nerf*, tantôt en *veine*, tantôt en *chair*, selon que les pores qui les reçoivent sont disposez. On a vû ci-dessus qu'Erasistrate avoit eu une pensée à peu près semblable touchant les pores des vaisseaux qui contiennent la bile, c'est à dire, qu'il croyoit que les pores de ces vaisseaux font eux-mêmes la bile.

P 3 CHAPITRE

---

2 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 3. *articl.* 12.

3 Ceci est tiré d'un passage de Plutarque qui est assez obscur, & où je ne doute pas qu'il n'y ait quelque faute. Voici le passage tout entier : Ἀσκληπιάδης τὸν μὲν πνεύμονα χώνης δίκην συνίστησιν, αἰτίαν δὲ τῆς ἀναπνοῆς τὴν ἐν τῷ θώρακι λεπτομέρειαν ὑποτίθεται· πρὸς ἣν τὸν ἔξωθεν ἀέρα ῥεῖν τε καὶ φέρεσθαι παχυμερῆ ὄντα, πάλιν δὲ ἀπωθεῖσθαι, μηκέτι τοῦ θώρακος οἵου τε ὄντος μήτ' ἐπιδέχεσθαι, μήτ' ὑστερεῖν, ὑπολειπομένου δέ τινος ἐν τῷ θώρακι λεπτομεροῦς ἀεὶ βραχέος, (οὐ γὰρ ἅπαν ἐκκρίνεται) πρὸς τοῦτο πάλιν τὸ ἴσω (vel εἴσω) ὑπομένον βαρύτητι τοῦ ἐκτὸς ἀντεπιφέρεσθαι. Ταῦτα δὲ πάλιν ταῖς σικύαις ἀπεικάζει, &c. *De placitis Philosophorum, lib.* 4. *cap.* 22. Je crois qu'au lieu de βαρύτητι, il faut lire ἡ βαρύτης, & à l'égard du mot ὑστερεῖν, que les Traducteurs rendent par *carere*, je le traduis par *cessare*. Galien rapport aussi le sentiment d'Asclépiade en ces termes; Ἀσκληπιάδης αἰτίαν τῆς ἀναπνοῆς εἶναί φησι τὴν ἐν τῷ θώρακι λεπτομέρειαν, πρὸς ἣν τὸν ἔξωθεν ἀέρα ῥεῖν τε καὶ καθαίρεσθαι παχυμερῆ ὄντα, πάλιν δὲ ἀπωθεῖσθαι, μηκέτι τοῦ θώρακος τοιοῦτόν τι ὑποστέγοντος, ὑπολειπομένου δὲ τινὸς ἐν τῷ σώματι ὑπὸ λεπτομεροῦς ἀεὶ βραχέος, οὐ γὰρ ἅπαν ἐκκρίνεσθαι, καὶ πρὸς τοῦτο πάλιν τὸ ὑποκείμενον ἡ βαρύτης τοῦ ἐντὸς ἀντεπιφέρεται. *Histor. Philosoph. Edit. Basil.* 1538. Dans ce dernier passage, au pénultiéme mot, je crois qu'il faut lire ἐκτὸς, au lieu de ἐντὸς. Monsieur Di Capoa (*ragionamento quinto, pag.* 369.) infere du passage de Plutarque, qu'Asclépiade avoit quelque conoissance de la *vertu de ressort*, que les Modernes attribuent à l'air. On pourroit aussi croire que cet ancien Médecin, attribuoit cette force à la poitrine en géneral, ou aux muscles de cette partie, ou au poumon en particulier. Au reste *Jonsius*, croit avec raison que l'*Histoire Philosophique*, attribuée à Galien est le même ouvrage que celui de Plutarque, *de placitis Philosophorum*, qui a été quelque peu déguisé.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE IX.

Quelques particularitez de la vie, & de la conduite d'Asclépiade. Les éloges qu'on lui a donnez; ce qu'on a dit contre lui, & sa mort.

LE témoignage de l'Antiquité est presque tout à l'avantage d'Asclépiade. 1 Apulée l'appelle *le Prince*, ou *le premier des Médecins, si l'on en excepte Hippocrate seul.* Il est aussi appellé *un très grand auteur de la Médecine*, par 2 Scribonius Largus; & *un Médecin qui ne le cede à aucun autre*, par 3 Sextus Empiricus. Celse en faisoit pareillement beaucoup d'état, comme on le verra ci-après. Une autre preuve de la grande réputation qu'Asclépiade avoit acquise c'est qu'il fut demandé par Mithridate, comme on l'a vû ci-dessus; mais ce que je trouve de plus avantageux pour lui c'est qu'il a été le Médecin, & l'ami de 4 Ciceron, comme celui-ci le témoigne lui-même, faisant d'ailleurs beaucoup de cas de l'éloquence d'Asclépiade; ce qui prouve que ce Médecin n'avoit pas quitté son mêtier de Rhéteur faute de capacité.

Galien qui n'étoit pas pour la Médecine d'Asclépiade, ne laisse pas d'avoüer aussi qu'il étoit fort éloquent, mais il lui reproche d'ailleurs qu'il étoit un Sophiste, & qu'il étoit en possession de contredire tout le monde. 5 Cælius Aurelianus luï impute aussi le même defaut. Lors, dit-il, qu'on appelloit Asclépiade, pour voir un malade qui avoit eu un autre Médecin, il affectoit de rejetter tous les remedes que ce Médecin avoit proposez, & d'approuver tous ceux dont il n'avoit point parlé, comme si les mêmes remedes qui auroient été nuisibles, étant administrez par un autre, devenoient utiles lors que luï-même les avoit ordonnez. L'Auteur que l'on vient de citer tire cette consequence d'un passage de l'un des livres d'Asclépiade, où celui-ci avoit dit en parlant de la cure de la Phrénésie; que si un homme atteint de cette maladie tomboit entre ses mains sans avoir passé par celles d'un autre Médecin, & sans avoir fait auparavant aucun remede, alors lui Asclépiade appliqueroit extérieurement des matieres odorantes, comme du castoreum, du peucedanum, de la rue, & du vinaigre, ou de la liqueur où ces mêmes matieres auroient infusé, & qu'il feroit ensuite donner un lavement pour dégager la partie obstruée. Mais, ajoûtoit-il, si un autre Médecin a traité auparavant ce malade, il faudra d'abord en entrant défendre toute sorte d'application de cataplâmes, ou d'huiles, & tout usage de drogues qui ayent de l'odeur, tirer le malade de l'obscurité, & le faire mettre dans un lieu clair, &c. Il se peut qu'Asclépiade n'en usât pas de cette maniere, par un esprit d'envie, ou de contradiction, comme Cælius le veut insinuer, mais par un tout autre motif. Comme on peut quelquefois guérir

1 *Floridor. lib. 4.*

2 *Epistol. ad Callistum.*

3 *Adversf. Mathematicos, lib. 7. pag. 175.*

4 Neque verò Asclepiades is, quo nos Medico amicoque usi sumus, tum cùm eloquentiâ vincebat cæteros Medicos, in eo ipso quòd ornatè dicebat, Medicinæ facultate utebatur, non Eloquentiæ. *de Oratore, lib. 1.*

5 *Acutor. lib. 1. cap. 15.*

rir une même maladie en suivant de differentes routes, il pouvoit croire que l'on réüssissoit en de certaines rencontres, en changeant la maniere de la cure, qui avoit été pratiquée dès le commencement, & en passant du froid au chaud, & du chaud au froid. Une preuve qu'il pouvoit être dans cette pensée c'est qu'il appelloit la cure qu'il propose en cet endroit une cure 6 *hardie*, c'est à dire, une cure extraordinaire, & que l'on ne doit presque entreprendre qu'en des cas désesperez. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Des traits de pratique comme celui-ci, faisoient sans doute croire à plusieurs personnes, qui ne savoient pas par quel principe Asclépiade agissoit, qu'il étoit un insigne Charlatan, c'est là l'idée qu'il semble que Pline ait voulu donner de ce fameux Médecin, dans ce que nous avons rapporté au commencement; & l'on n'en doutera pas un moment, quand on verra ce que le même Auteur ajoûte pour couronner les éloges dont il feint de l'accabler. 7 *Asclépiade*, dit-il, *ayant défié la Fortune, en disant qu'il consentoit qu'on ne le crût point Médecin s'il étoit jamais attaqué de quelque maladie que ce fût, demeura victorieux, ou gagna cette espece de gageure, car il ne mourut que dans une extreme vieillesse, & encore par un accident, pour être tombé d'un escalier.* Il n'y a pas de l'apparence qu'un Philosophe comme Asclépiade eût été assez fou pour parler de cette maniere.

Nous pourrions mieux juger de ce qu'il tenoit si ses écrits étoient venus jusqu'à nous, mais ils se sont tous perdus, aussi bien qu'un grand nombre d'autres pieces curieuses des plus habiles gens de l'Antiquité, lesquelles nous serviroient beaucoup aujourd'hui. Quoi qu'Asclépiade ne fût peut être pas un modele à suivre pour la pratique, il y auroit sans doute bien du plaisir à lire ses livres, qui devoient être fort bien écrits, & s'ils n'étoient pas utiles aux Médecins, ils serviroient du moins aux Philosophes, & donneroient du jour à ce que nous avons d'Epicure, de Lucrece, & de Démocrite. Au reste la réputation d'Asclépiade ayant été fort grande, & pendant sa vie, & après sa mort, il ne manqua pas d'avoir un grand nombre de disciples, & de Sectateurs. Nous allons bien tôt voir les noms de quelques uns d'entr'eux, & quelques particularitez de leurs écrits; mais il faut auparavant dire un mot, à l'occasion de ce Médecin, de divers autres qui ont aussi porté le nom d'Asclépiade, & qui sont tous venus après lui, afin qu'on ne les confonde pas les uns avec les autres.

CHAPITRE X.

*Divers autres Médecins du nom d'*ASCLEPIADE.

Entre les auteurs anciens qui ont écrit de la composition des médicamens il se trouve deux *Asclépiades*, qui sont citez par Galien, & qui sont tous deux

---

6 Vehemens, & periculosa curatio, quam *philoparabolon* appellavit. On expliquera cet mot *philoparabolos*, dans la troisiéme partie, *liv.* 1. *chap.* 2. en parlant des esclaves qui ont été Médecins.

7 Sponsione cum fortunâ factâ, ne Medicus crederetur si unquam invalidus fuisset ipse; & victor, supremâ in Senectâ, lapsu scalarum exanimatus est, *lib.* 7. *cap.* 37.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

deux differens du premier ; ce qui eſt évident par la remarque que fait le même auteur, [1] que ces deux Aſclépiades ont vécu après Andromachus qui a été Médecin de Neron.

Celui que Galien cite le plus ſouvent ſur cette matiere, & qu'il nomme pour l'ordinaire ſimplement Aſclépiade, étoit plus particulierement diſtingué par le ſurnom de [2] PHARMACION, comme on l'apprend du même Galien. Ce ſurnom marquoit l'application principale de ce Médecin, qui étoit, comme on vient de le dire, la compoſition des *médicamens*, appellez en Grec *pharmaca*.

[3] Cet Aſclépiade, qu'un [4] Savant confond avec le premier dont on a parlé, avoit compoſé dix livres ſur cette matiere, dont il y en avoit cinq qui traitoient des médicamens que l'on applique extérieurement ; & cinq autres concernant les médicamens qui ſe prennent par la bouche. Les deux premiers de ces livres portoient le nom d'une Dame nommée *Marcella*, à qui ils étoient dédiez ; en ſorte que le premier de ces cinq livres étoit intitulé [5] *Marcelle premiere* ; le ſecond, *Marcelle ſeconde*, &c. Les derniers portoient le nom d'un nommé *Maſon*, ou *Mnaſon*, à qui ils étoient auſſi dédiez, & qui pouvoit être de la famille *Papiria*, à laquelle ce ſurnom étoit propre.

Galien rend témoignage à ce même Aſclépiade qu'il avoit fort bien écrit, & le met au rang des meilleurs auteurs qui avoient travaillé ſur la matiere dont on a parlé. Il le loüe même en particulier de ce qu'il avoit eu ſoin de marquer exactement le *modus faciendi*, ou la maniere dont on devoit s'y prendre pour bien faire les compoſitions qu'il décrivoit. Il le loüe encore d'avoir marqué avec la même exactitude les qualitez de chacun de ces médicamens, & la maniere de s'en ſervir. Voici un exemple qui fera conoître en quoi conſiſtoit cette exactitude, & de quelle utilité elle étoit ; *Emplâtre d'Aſclépiade pour les ulceres* [6] *Chironiens, & autres qui ſe ferment difficilement ; Prenez du ſquama æris, une once ; de la cire, demi livre ; de la réſine de larix, demi once. Il faut faire fondre la cire, & la réſine ; & après y avoir mêlé le reſte pulveriſé ſubtilement, on remuera bien le tout.* Voici la maniere de s'en ſervir ; *étendez une petite quantité de cette emplâtre ſur une piece de peau, qui ne contienne que la partie ulcerée. Mettez tout autour quelque médicament qui empêche l'inflammation, & ne levez vôtre emplâtre qu'au bout de trois jours. Alors vous laverez doucement la partie, & après avoir pareillement lavé, & ramolli l'emplâtre, qui a déja ſervi, vous la remettrez ſur l'ulcere ; & pratiquerez la même choſe de trois en trois jours, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée.* Galien qui rapporte cette méthode, après avoir témoigné qu'il l'approuve, tâche d'en rendre raiſon par un certain rapport que l'emplâtre acquiert avec le corps du malade, par le long ſéjour que cette emplâtre fait ſur la partie. Mais il ſemble qu'on peut rendre une raiſon plus ſenſible de l'effet du ſéjour de la même emplâtre ſur la partie pendant pluſieurs jours ; qui eſt, qu'en levant rarement l'emplâtre, ou en la laiſſant trois jours ſans la lever, la cicatrice a mieux le temps de ſe faire, ou les chairs ſe nourriſſent plus commodément, parce que l'ulcere eſt moins ſouvent expoſé à l'air qui peut en y introdui-

1 *De compoſit. medicam. ſec. locos, lib. 6. cap. 4.*
2 *De ſimplic. medicam. facult. lib. 10.*
3 *De compoſ. medicam. per genera, lib. 1. cap. 16. & 17. ibid. lib. 2. cap. 5. lib. 3. cap. 9. lib. 4. cap. 4.*
4 *Monſieur Di Capoa, pag. 369.*
5 *Voyez ci-deſſus un exemple d'une pareille maniere de dédicace, part. 2. liv. 2. chap. 7.*
6 *Voyez part. 1. liv. 1. chap. 10.*

troduisant des matieres étrangeres rompre les fibres qui commençoient à se lier ensemble pour former les chairs, & la peau. Outre que le mouvement qui se fait dans la partie en levant, & en appliquant plus souvent l'emplâtre interrompt de même la formation de la cicatrice, en brisant, ou en dérangeant les fibres qui sont fort tendres. Enfin le renouvellement de l'emplâtre retarde aussi la cicatrice par la même raison, c'est à dire, par le mouvement qu'une nouvelle emplâtre produit dans la partie; une emplâtre qui n'a point servi ayant beaucoup plus de force, & de pénétration qu'une autre qui a déja servi.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Pour revenir à nôtre Asclépiade *Pharmacien*, quoi que Galien l'ait loüé en quelques endroits, cela n'empêche pas qu'il n'observe ailleurs que ce Médecin avoit affecté, pour grossir ses livres, de ramasser des compositions de toutes sortes de médicamens, de quelque nature qu'ils fussent, tant bons que mauvais; & qu'il en avoit rapporté plusieurs où il entroit 7 de la fiente de divers animaux, & même de la fiente humaine, lesquels il recommandoit non seulement pour le dehors, mais même pour le dedans, ce qui est une ordure insupportable. 8 Cet Asclépiade se distinguoit encore par le prénom de *Marcus Terentius*, qu'il avoit emprunté de la famille *Terentia*, à l'exemple du Poëte *Terence*, & de plusieurs autres Médecins Grecs, qui avoient pratiqué la même chose dès qu'ils s'étoient établis à Rome. L'avantage qu'ils en tiroient, c'est qu'en même temps qu'on les adoptoit dans les familles Romaines, ou qu'on leur permettoit d'en prendre le nom, on leur donnoit le droit de la Bourgeoisie, & ils étoient inserez dans les Tribus. On verra divers autres exemples de cet emprunt de noms, dans ce même chapitre, & ailleurs dans la suite de cette histoire.

Le troisiéme Asclépiade, ou le dernier des deux que Galien dit avoir écrit de la composition des médicamens, c'est, à mon avis, celui qu'il appelle ailleurs 9 ARIUS ASCLEPIADES. Celui-ci n'avoit pas fait comme l'autre qui avoit rempli ses livres de toutes sortes de médicamens sans aucun choix. Tout ce que ce dernier avoit écrit sur la même matiere étoit de son propre fond, & les receptes qu'il donnoit étoient toutes de son invention, c'est pourquoi il n'avoit composé qu'un seul livre, au lieu que le Pharmacien en avoit composé dix.

Galien parle encore d'un quatriéme Asclépiade qu'il appelle ASCLEPIADES PHILOSOPHICUS, ou PHILOPHYSICUS, duquel il tire aussi quelques descriptions de médicamens. Rhodius a crû que cet Asclépiade Philosophysicien étoit le même que le grand Asclépiade, ou le Rhéteur, & Philosophe Médecin, mais cela est fort incertain. Lors que Galien parle de ce dernier il le distingue par le nom de sa patrie, ou par le temps auquel il a vécu, *Asclépiade Bithynien*, ou *Asclépiade le vieux*; ou il l'appelle Asclépiade tout court.

Galien cite enfin un autre Asclépiade, avec le prénom de GALLUS MARCUS, de maniere qu'on trouve, à mon avis, dans Galien quatre Asclépiades, sans conter le Bithynien, qui ont tous quatre fourni des compositions de médicamens.

Ce ne sont pas là tous les Médecins qui ont porté le nom d'Asclepiade. 10 On trouve cette Inscription à Rome; L. ARRUNTIO SEMPRONIANO ASCLE-

7 *De simplic. medicam. facultat. lib.* 10.
8 *Galen. de composit. medicam. per genera, lib.* 7. *cap.* 6.
9 *Voyez ci-après, part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 2.
10 *Recherches Curieuses d'Antiquité de Spon.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

PIADI IMP. DOMITIANI MEDICO T. F. I. Cet Asclépiade, que Reinesius a eu raison de croire different du *Pharmacien*, quoi que Monsieur Spon les confonde, fait le le sixieme.

Le septieme se trouve dans un autre monument qui est à Arignan; 11 C. CALPURNIUS ASCLEPIADES PRUSA AD OLYMPUM MEDICUS PARENTIBUS ET SIBI ET FRATRIBUS CIVITATES VII A DIVO TRAIANO IMPETRAVIT NATUS III NONAS MARTIAS DOMITIANO XIII COS. &c. Monsieur Spon traduit ainsi mot à mot toute cette Inscription; *Cajus Calpurnius Asclépiades, Médecin, de la ville de pruse au pied du mont Olympe, a obtenu du divin Empereur Trajan sept villes pour ses pere & mere, pour lui, & pour ses freres; & est né le quatrieme Mars sous le treizieme Consulat de Domitien; le même jour que sa femme Veronica Chélidon, avec laquelle il a vécu cinquante & un ans; ayant été approuvé par les personnes de la premiere qualité à cause de sa science & de ses bonnes mœurs; ayant été Assesseur dans les Magistratures du Peuple Romain, non seulement dans l'Italie, mais aussi dans les autres Provinces* &c. Monsieur Spon ajoûte, *qu'à supputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Asclépiade & celui de qui est cette Inscription, le dernier étant de la même ville, le premier peut avoir été son petit fils, & l'héritier de sa science & de sa réputation; puis qu'il obtint de la liberalité de l'Empereur Trajan, apparemment pour l'avoir délivré de quelque maladie dangereuse, la possession de sept villes, ce qui est une particularité qu'aucun Auteur n'a remarquée; comme en effet il y a mille points historiques dans les Inscriptions anciennes, qui nous seroient d'ailleurs inconus. Il étoit né*, continue Mr. Spon, *sous le treizieme Consulat de Domitien, qui répond à l'année de la Fondation de Rome, 840. & à celle de Nôtre Seigneur, 88. Et il mourut âgé de 70. ans, sous l'Empire d'Antonin Pie, l'année de Rome 910. Par consequent il exerça la Médecine sous Trajan, Adrien, & Antonin, & même plusieurs Magistratures, ce qui fait voir qu'il étoit de condition libre, & dans une haute estime.*

Il n'est pas impossible que cet Asclépiade fût des descendans du Bithynien, comme l'a crû Mr. Spon; mais il s'est trompé dans son calcul quand il ajoûte, qu'à supputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Asclépiade & celui de qui est cette Inscription, le dernier peut avoir été petit fils de l'autre. Ciceron, qui étoit plus jeune qu'Asclépiade, ou qui en parle du moins dans l'endroit qu'on a cité ci-dessus comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, Ciceron, dis-je, étoit né l'An 647 de la Fondation de Rome, sous le Consulat de Q. Cæpio & de Q. Serranus, comme le témoigne Aulu-Gelle. Or depuis l'An 647 jusqu'à l'An 840, qui est le temps de la naissance de ce dernier Asclépiade, il s'est écoulé 193 ans; ce qui est le double de l'intervalle qu'il peut y avoir entre la naissance d'un grand pere, & celle d'un petit fils.

Outre ces sept Asclépiades Gruter en marque encore deux; un TITUS ÆLIUS ASCLEPIADES, *Affranchi de l'Empereur*; & un 12 PUBLIUS NUMITORIUS ASCLEPIADES, *Affranchi*, & *Sextumvir de Vérone*, *Médecin Oculiste.* Le même Auteur parle aussi d'un *Lucius Fontejus Fortis*, de la race des Asclépiades; mais ce dernier ne portoit pas le nom d'Asclépiade; il se disoit descendu de l'ancienne famille des *Asclépiades*, c'est à dire, de la postérité d'Esculape, dont on a parlé dans la premiere Partie de cette Histoire.

Une

11 *Ibidem.*
12 *Voyez encore Rhodius sur Scribonius Largus.*

Une autre Inſcription fournit un dixieme Aſclépiade; Scriboniæ Jucundæ L. Scribonius Asclepiades Uxori Statuit. 13 Rhodus croit que celui-ci étoit le même que *Scribonius Largus*, duquel on parlera ci-après.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

11 Cælius Aurelianus parle enfin d'un Médecin du même nom, qu'il appelle Asclepiades Titiensis, qui feroit l'onzieme s'il eſt different de tous ceux que nous avons nommez. Je crois qu'il faudroit lire *Citienſis*, pour *Citiæus*, qui eſt de *Citium*. On a parlé ci-deſſus d'un Apollonius que le même Auteur appelle auſſi *Titienſis*, & que l'on a jugé n'être pas different de celui que d'autres ont appellé *Citiæus*. Il ſe trouveroit peut-être encore d'autres Aſclépiades Médecins, ſi l'on en faiſoit une recherche fort exacte; de ſorte qu'il y a lieu d'être ſurpris que 15 *Reineſius*, ſavant Antiquaire, qui avoit promis une Hiſtoire de la Médecine, & qui étoit d'ailleurs fort verſé dans la lecture des Anciens, ſe face en quelque maniere de fête d'avoir découvert en tout ſix Médecins de ce nom.

Il y a eu divers autres Aſclépiades, mais qui n'ont pas été Médecins. Suidas a confondu l'Aſclépiade de Bithynie, avec un Aſclépiade *Myrléen*, qui étoit Grammairien & qui a vécu ſous Ptolomée Philopator. Voſſius, dans ſon livre des Hiſtoriens Grecs parle de divers autres Aſclépiades qui avoient écrit ſur diverſes matieres.

CHAPITRE XI.

Diſciples & Sectateurs du premier Aſclépiade.

IL eſt temps de quitter ces derniers Aſclépiades pour venir aux diſciples & aux Sectateurs du premier. 1 Dioſcoride met en ce rang les ſuivans; *Julius Baſſus*; *Niceratus*; *Petronius*; *Diodotus*; *Sextius Niger*; & il remarque que tous ces Médecins s'attacherent particulierement à la *Matiere Médicinale*, c'eſt à dire, à décrire les *plantes*, les *animaux* & les *mineraux*, qui ſervent à la Médecine. Comme leurs écrits ne ſont pas venus juſques à nous, on n'en ſait aucune particularité, ſi ce n'eſt ce que Pline en rapporte en quelques endroits, & ce que Dioſcoride en dit; qui eſt, qu'ils avoient, à la vérité, décrit avec exactitude les ſimples, ou les drogues les plus conues, mais qu'ils avoient touché fort legerement leurs vertus & les moyens de diſcerner celles qui ſont légitimes & bien conditionnées, d'avec celles qui ſont falſifiées ou gâtées; n'ayant d'ailleurs point examiné les effets de ces drogues par rapport à l'expérience, qui eſt la veritable regle qu'on doit ſuivre en cette occaſion, mais s'étant amuſez à faire des diſcours inutiles ſur les cauſes de ces effets, & à entaſſer diſputes ſur diſputes; outre que ces Auteurs avoient ſouvent pris une drogue pour une autre. Dioſcoride ajoûte

13 *In Scribonium Largum.*
14 *Acutor. lib. 2. cap. 5.*
15 *Inſcript. Claſſ. 1.*
1 *Lib. 1 præfat.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

te que Niger, quoi que le plus habile de tous, étoit quelquefois tombé dans cette derniere erreur, & que tous géneralement n'avoient pas suivi un bon ordre. 2 Galien cite aussi une partie de ces Auteurs comme ayans bien écrit sur le sujet dont on a parlé.

A l'égard de JULIUS BASSUS, en particulier, quelques manuscrits de Dioscoride l'appellent *Tullius Bassus*; & Cælius Aurelianus lui donne le même nom. D'autres exemplaires de Dioscoride lisent *Tylæus*, & 3 S. Epiphane le nomme *Bassus Tylius*, mais il a de l'apparence que la premiere leçon est la meilleure. Galien cite quelquefois ce Médecin à l'occasion de quelques compositions de médicamens; & Cælius Aurelianus, parlant de l'Hydrophobie, dit que Tullius Bassus ordonnoit dans cette maladie des sternutatoires & des lavemens, ajoûtant que Niger étoit ami de ce Médecin. Nous apprenons de Pline 4 que Bassus avoit écrit en Grec, quoi qu'il fût Romain.

NICERATUS est de même cité par Galien comme Auteur de quelques médicamens; & Cælius Aurelianus parle de lui au sujet d'un livre, où Niceratus traitoit de la maladie appellée *Catalepsis*.

Pour ce qui est de PETRONIUS & de DIODOTUS, que Dioscoride distingue, Pline de ces deux n'en fait qu'un; *Petronius Diodotus*, dit cet Auteur, *celui qui a écrit un livre intitulé* antilegomena, *les Contradictions*, *ou* anthologoumena, *Recueüils*. Ce livre pourroit être celui où Petronius Diodotus avoit traité des Plantes, Pline remarquant que ce Médecin y condannoit l'usage du *Seris*, qui est une espece de *chicorée*, contre l'avis de tous les autres Médecins. St. Epiphane, à l'endroit qu'on a cité, distingue bien Petronius d'avec Diodotus, mais il confond le premier avec Niger; *Petronius Niger*, dit-il, *& Diodotus*. Il y a de l'apparence que c'est une faute de Copiste, & qu'il doit y avoir une virgule entre les deux premiers noms. *Celse (liv. 6.) cite un Theodotus*.

SEXTIUS NIGER, selon la remarque de 6 Pline, avoit aussi écrit en Grec, comme Julius Bassus son ami. Dioscoride, comme on l'a vû lui donne le premier rang entre ceux dont il parle, & Galien en fait de l'estime. On trouve un Q. CLODIUS. Q. L. NIGER, *Médecin Oculiste*, dans un ancien monument.

Au reste il faut remarquer, touchant ce que nous avons suposé au commencement, *que tous les Médecins dont on vient de parler sont disciples ou Sectateurs d'Asclépiade*, & dont nous avons donné Dioscoride pour Auteur, qu'il s'exprime de cette maniere dans les Editions ordinaires; *Julius Bassus*, dit-il, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, *& Diodotus*, *qui sont tous des Asclépiades*, ou *des descendens d'Esculape*. 7 Meibomius à suivi cette maniere de lire, mais il est clair qu'il y a une faute, & qu'au lieu d'*Asclépiadæ*, les descendans d'Esculape, il faut lire *Asclépiadæi*, les Sectateurs d'Asclépiade, comme il y a dans d'autres manuscrits de Dioscoride. Quelle apparence que ces Médecins, qui étoient presque tous Romains, fussent tous descendus d'Esculape? On

2 *De simplic. medicam. facultat. lib. 1. cap. 7.*
3 *Contra hareses, lib. 1. in principio.*
4 *In indice auctorum.*
5 *Lib. 20. cap. 8.*
6 *In indice auctorum.*
7 *In jusjurand. Hippocratis cap. 1.*

On verra ci-après un *Xénophon*, Médecin de l'Empereur Claude, qui se disoit de cette race, mais il étoit Grec & de la même ville qu'Hippocrate. Il est bien plus probable que ces Médecins, qui ont tous vêcu après Asclépiade, dont la réputation a été fort grande, ont suivi ses opinions & ont été ses Sectateurs. Ce que Dioscoride ajoûte qu'ils s'étoient fort attachez à rendre raison des proprietez des Simples, marque le penchant qu'ils avoient pour la Physique, en quoi ils suivoient apparemment leur Maitre, dont la Médecine étoit toute fondée sur la Philosophie, comme on l'a vû ci-dessus. Mais on a encore sur ce sujet le témoignage de Galien, 8 qui range aussi Niger entre les Sectateurs d'Asclépiade. Il est vrai que le passage où il en parle n'est pas mieux exempt de fautes que celui de Dioscoride, mais les plus anciens manuscrits sont clairs là-dessus.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

9 MÉTRODORE est mis par Galien entre les plus zélez sectateurs d'Asclépiade. Je pense que c'est le même de qui 10 Pline dit, qu'à l'imitation de *Cratevas*, dont on parlera ci-après, il s'étoit contenté de faire peindre, ou de peindre lui même diverses plantes, & d'ajoûter les proprietez qu'on leur attribuoit, sans en donner aucune description. 11 *Dionysius*, Médecin dont on parlera aussi à son tour, pratiqua la même chose. On a fait ci-dessus mention d'un autre Métrodore, disciple de Chrysippe; & d'un troisiéme qui avoit commenté Hippocrate.

12 Asclépiade eut un autre disciple nommé MOSCHION, qu'on appelloit autrement *le Correcteur*, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son Maitre. On parlera d'un autre *Moschion* 13 dans la suite.

ARTORIUS est mis au même rang que les précedens, par Cælius Aurelîanus. Je crois que c'est le même Médecin qui est appellé *l'ami d'Auguste* par Suetone & par Plutarque, 14 & qui sauva la vie à cet Empereur le jour de la bataille de Philippes, en lui conseillant de se faire porter ce jour là au champ de bataille tout malade qu'il étoit. Ce fut un songe que ce Médecin avoit fait qui l'obligea à donner cet avis à Auguste, lequel, sans cela, seroit tombé entre les mains de Brutus, qui força, pendant le combat, le camp que cet Empereur avoit quitté. 15 Cælius Aurelianus de qui nous apprenons qu'Artorius étoit Sectateur d'Asclépiade & qui rapporte quelques traits de sa pratique, lui joint à cet égard un CLODIUS, un ALEXANDRE de Laodicée, un 16 CHRYSIPPE, qui avoit traité de la maladie appellée *Catalepsis*, & un TITUS.

Ce dernier est, sans doute, le même 17 qu'Estienne de Bysance appelle TITUS AUFIDIUS, qu'il dit avoir été Sicilien; & auditeur d'Asclépiade.

8 *De simplic. medicam. facult. lib. 6.*
9 *Ibidem, lib. 1. chap. 27.*
10 *Lib. 25. chap. 2.*
11 *Voyez Part. 2 liv. 4. sect. 1. chap. 13.*
12 *Galen. de different. puls. lib. 4. chap. 16.*
13 *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 13.*
14 *Voyez encore Dion, Velleius Paterculus, & Valere Maxime.*
15 *Acutor. lib. 3. chap. 11. & lib. 2. chap. 29. Item, tardar. lib. 4. chap. 28.*
16 *On a parlé ci-devant, Part. 2. liv. 1. chap. 1. de quelques autres Médecins de ce nom.*
17 In voce *Dyrrhachium*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Le même Auteur nous indique encore deux autres disciples d'Asclépiade, un NICON, Agrigentin, & un PHILONIDES, de Dyrrnachium ; ajoûtant que ce dernier avoit exercé la Médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation, & composé quarante cinq livres concernant sa profession. Il y a eu un autre *Philonides*, Médecin, de Catania en Sicile ; qui est cité par Galien & par Scribonius Largus.

18 Galien parle d'un EUNOMUS, qu'il appelle *Eunomus Asclépiades.* Je crois qu'il faut lire *Eunomus Asclépiadæus*, c'est à dire Eunomus disciple d'Asclépiade.

On doit ajoûter à tous ces Sectateurs d'Asclépiade, un Médecin qui vivoit du temps de Celse, ou un peu avant lui, & à qui il rend témoignage 19 *qu'il étoit le plus ingenieux des Medecins de son siecle* ; Or Celse a vêcu sous Auguste & sous Tibere, comme on le verra ci-après. C'est de CASSIUS de qui il parloit, & c'est le même que 20 Galien & 21 Scribonius Largus appellent *Cassius le Medecin.* On trouve dans la Bibliotheque de Gesner un *Cassius Felix* que cet Auteur cite sur la foi de Matthieu Sylvaticus, & dont il soupçonne que les ouvrages manuscrits sont cachez dans quelque Bibliotheque. Le même Gesner fait ce Cassius different du premier, & d'un troisiéme qui est appellé *Cassius Jatrosophista*, duquel nous avons quatre vint quatre problemes de Médecine, écrits en Grec. Je n'ai rien à dire de Cassius Felix ; mais pour ce qui regarde ce dernier, le surnom de *Jatrosophista* (c'est à dire *Medecin Philosophe*) qu'on lui donne, répond si bien au titre *d'ingenieux* que Celse donne à celui dont on a parlé au commencement, que cela seul semble suffire pour persuader que le Cassius de Celse & celui-ci ne sont qu'une même personne. On peut d'ailleurs faire voir que le Cassius Jatrosophiste, ou l'Auteur des Problemes, 22 étoit dans les sentimens d'Asclépiade, ou se servoit de ses mêmes principes, d'où l'on peut en quelque maniere inferer qu'il n'est pas different du Cassius de Celse ; ce Cassius ayant vêcu précisément dans le temps des premiers disciples d'Asclépiade.

Ce qu'on vient de dire, du parti qu'avoit embrassé ce Médecin se recueille de divers endroits de ses écrits. On tire premierement cette conséquence du Probleme quinziéme, où cette question est proposée ; *pourquoi ceux qui ont les yeux chassieux guérissent quelquefois de cette maladie après avoir eu la fiévre, & quelquefois aussi perdent entierement la vüe?* Cassius attribue cela au *changement de pores* causé par la fiévre, qui survient en cette occasion par une espece de 23 *métasyncrise.* Il ajoûte, pour s'expliquer, que si la fiévre n'est pas trop violente, & que la métasyncrise soit médiocre, les chassieux s'en trouvent bien ; mais si la fiévre cause un trop grand mouvement, elle est, au contraire, extrémement nuisible. On tire la même conséquence du Probleme LXXXI, où Cassius établit la cause de la Paralysie & des mouvemens Convulsifs dans 24 *l'obstruction des pores*, ou des *trous imperceptibles* d'Asclépiade. Je ne crois pas

18 *De composit. medicament. per genera*, *lib. 5. chap.* 14.
19 Ingeniosissimus seculi nostri Medicus, *lib.* 1. *præfat.*
20 *De composit. medicament. local. lib.* 9.
21 *Composit.* 120.
22 *Vide Mercurial. Var. Lect. lib.* 4. *chap.* 13.
23 On verra ci-après l'explication de ce terme. *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 3.
24 *Voyez encore ci-dessus, Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 6.

pas après cela qu'il y ait lieu de douter que l'Auteur de ces Problemes ne fût Asclépiadéen.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

La plupart des questions qui sont agitées dans le petit ouvrage que nous avons de lui, sont d'ailleurs assez curieuses & l'on y répond d'une maniere fort ingenieuse. „ *On demande* pourquoi les ulceres ronds sont plus difficiles à cicatriser que les autres? Quelques Sectateurs d'Hérophile, *dit Cassius*, „ se fondans sur un raisonnement tiré de la Géometrie, ont crû que cela vient „ de ce que la figure circulaire, quoi que son enceinte semble petite, n'est „ pas veritablement telle, mais occupe un espace beaucoup plus grand qu'il „ ne paroit; or plus les ulceres sont grands, plus il faut de temps pour les fermer. Asclépiade, *répond Cassius*, renverse ce raisonnement lors qu'il fait „ voir, que pour venir plûtôt à bout de ces sortes d'ulceres, il faut emporter „ leurs bords, ce qui les aggrandit encore plus. Voici, *continue nôtre Auteur*, „ comment Asclépiade lui-même concevoit que la chose se fait. Il faut, disoit-il, supposer premierement que chaque chose a son mouvement qui lui „ est propre & naturel. Il faut supposer, en second lieu, que le mouvement „ le plus violent est celui qui tire son origine immédiatement des principes, „ c'est à dire du milieu, ou du centre des choses qui se meuvent. Il expliquoit „ sa pensée par l'exemple des fleuves & du feu, dont le milieu, ou le centre „ est toûjours ce qui est principalement agité, & ce qui se meut le plus rapidement. Pour appliquer ce raisonnement aux ulceres, il prétendoit que ceux „ qui sont ronds, ayant toutes les parties de leur circonference également „ proches du mieux, elles sont agitées d'un mouvement plus violent que les „ parties des ulceres d'une autre figure. Asclépiade, ajoûtoit, que ce mouvement se fait lors que les petits corps, étant poussez dans le détroit des pores, ils forcent le passage, & sortent derechef avec violence, ce qui empêche que la cicatrice ne puisse se faire. *Cassius répond à cela*, que si le raisonnement d'Asclépiade étoit juste, il s'ensuivroit que les ulceres des jeunes gens, ou des personnes les plus vigoureuses, seroient les plus difficiles „ à guérir, les petits corps étant chez eux dans un plus grand mouvement, „ & que le contraire devroit arriver aux personnes les plus foibles & les plus „ avancées en âge, ce qui est contre l'expérience. *La véritable cause du fait* „ *dont il s'agit est donc, selon Cassius*, que dans les ulceres ronds les parties saines sont également éloignées les unes des autres; ce qui fait qu'elles ont „ plus de peine à se joindre; au lieu que dans les ulceres qui ont des angles, „ les parties saines, & la peau, par où la cicatrice doit nécessairement commencer, se trouvans plus voisines, particulierement vers l'extrémité des „ angles, la cicatrice s'y forme plus aisément, & les bords de l'ulcere qui sont „ les plus proches l'un de l'autre se joignent avec plus de facilité, ce qui continue jusques à ce que toute la partie soit couverte.

„ *Voici une autre question. On veut savoir* d'où vient que dans les playes de „ la tête, lors que les membranes du cerveau sont offencées du côté droit, „ le gauche tombe en paralysie; & lors que le côté gauche est blessé, le droit „ devient aussi paralytique? *Cassius répond*, que cela vient de ce que les nerfs, „ qui tirent leur origine de la base du cerveau, se croisent, en sorte que ceux „ qui viennent de la partie droite de cette base, se portent vers le côté gauche, „ & ceux qui partent de la gauche, se vont rendre au côté opposé. Arétée, dont on parlera ci-après, croyoit aussi que les mêmes nerfs se croisent. On peut consulter Cassius touchant les autres questions qu'il propose. Ce qu'il dit sur cette derniere fait voir que s'il étoit grand Philosophe, il n'en étoit pas

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

meilleur Anatomiste non plus que son Maitre. Il se trouve encore un *L. Annius Cassius Mithradorus*, Médecin. *Voyez les Miscellanées d'Antiquitez Curieuses de Spon.*

Celse, Scribonius Largus, & Galien rapportent la description d'un médicament que Cassius donnoit contre la *Colique*, & qu'il faisoit préparer par un de ses esclaves nommé [25] *Atimetus*, dont on parlera encore ci-après.

Asclépiade eut aussi un disciple nommé THEMISON, dont on parlera dans le livre suivant. On parlera aussi dans le commencement de la troisiéme Partie, *d'Antonius Musa*, qui peut passer pour avoir été des Sectateurs d'Asclépiade.

CHAPITRE XII.

Divers Médecins contemporains d'Asclépiade.

ON a remarqué ci-dessus qu'Asclépiade étoit déja en réputation vers le milieu du Siecle XXXIX. Il y a de l'apparence qu'étant mort fort âgé, comme on l'a aussi remarqué, il s'en fallut peu qu'il ne vît la fin de ce même Siecle; de maniere que les Médecins qui ont vêcu pendant cet intervalle, c'est à dire depuis le milieu du Siecle dont on vient de parler, jusqu'au commencement du quarantiéme, peuvent être regardez comme ses contemporains.

Ciceron, qui vivoit dans ce même temps, nous a conservé les noms de plusieurs de ces Médecins, dont il parle comme de personnes qu'il a vües, & avec qui il a même eu quelque commerce. CRATERUS étoit l'un des plus considerables. Il étoit Médecin de *Pomponius Atticus*; & il paroit que Ciceron avoit beaucoup de confiance en lui par [1] deux endroits des lettres qu'il écrit au premier.

Mais le témoignage *d'Horace* & celui de *Perse* sont particulierement avantageux à ce Médecin. Il faut que la reputation que Craterus s'étoit acquise fût bien grande & qu'on le regardât comme un homme, qui possedoit parfaitement bien son art, & dont les decisions étoient infaillibles, puis que ces deux Poëtes, qui ont vêcu après lui (particulierement le dernier, qui est venu cent ans après) mettent son nom pour désigner un Médecin du caractere que l'on vient de toucher;

> *Non est Cardiacus, Craterum dixisse putato,*
> *Hic æger*, &c. Sermon. Lib. 2. Sat. 3.
> *Et quid opus Cratero magnos promittere montes.* Sat. 3.

C'est la même chose que si quelcun disoit aujourd'hui; *Cet homme n'a point la maladie que vous pensez; contez là dessus comme si Fernel vous l'avoit dit*; quoi que ce Médecin soit mort il y a près de cent cinquante ans. On verra ci-après d'autres exemples d'une semblable maniere de parler.

Néan-

---

25 *Voyez Part. 3. liv. 1. chap. 4.*

1 Commovet me Attica; etsi assentior Cratero; *& ailleurs*, De Attica doleo, credo tamen Cratero. *Ad Atticum, Epist. 13. & 14. lib. 12.*

Néanmoins quelque grand Praticien que fût Craterus on ne voit pas qu'il soit fort cité, & les Anciens ne nous parlent point de ses livres. Cet exemple fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que ceux qui ont le plus d'employ, & qui par conséquent pourroient écrire le plus utilement, ayant plus d'expérience que les autres, écrivent cependant plus rarement. C'est peut-être là une des principales causes du peu de progrès que la Médecine a fait jusques à present. Galien ne parle de Craterus que pour rapporter la description de deux ou trois médicamens, dont ce dernier avoit acoutumé de se servir; mais il ne dit rien d'ailleurs de sa pratique ni de ses opinions. L'un des médicamens dont il s'agit est un Antidote contre les poisons & contre la morsure des bêtes venimeuses. Il n'y entroit que cinq sortes de Simples, du *Marrube*; de la *Vervaine*; de la semence de *Rue sauvage*; du *Scordium*; & de l'écorce de *Rhamnus*, de chacun également. On mettoit tout cela en poudre & on l'incorporoit avec du miel. La dose de cette composition étoit de deux dragmes que l'on délayoit dans un peu de vin, ou que l'on mêloit avec de l'hydromel & de l'huile. Ce médicament étoit, comme on voit, assez simple, & n'approchoit pas de celui de Mithridate, dont on a parlé ci-dessus, & que l'on examinera encore dans la suite.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

2 La seule des cures de Craterus, dont on ait conoissance, c'est celle qu'il fit sur un de ses domestiques, à qui la chair se séparoit des os, par une maladie toute nouvelle & dont on n'avoit point oüi parler jusqu'à ce temps-là, à ce que dit l'Auteur de qui nous tenons ceci. Le moyen dont Craterus se servit pour tirer d'affaire son valet fut de lui faire manger des viperes en guise de poisson. Mais il faut remarquer que la maladie en question n'étoit pas si nouvelle que cet Auteur l'a crû. 3 Celle qu'Hippocrate décrit au troisiéme des Epidémiques semble être précisément la même. Au reste il paroit, par ce qu'on a dit, que Craterus pratiquoit à Athenes, d'où étoit Atticus.

Il y eût aussi, dans le même temps, un autre Médecin, qui ne fut pas moins dans l'estime de Ciceron & d'Atticus, & qui eut même beaucoup de part en leur amitié. Ce Médecin s'appelloit ALEXION; il mourut avant Ciceron, & il en fut extremement regretté, comme il paroît par ce que Ciceron lui même en écrit à Atticus; 4 *Quel malheur, qu'Alexion soit mort! On ne sauroit croire combien j'en ay été touché; & ce n'a pas été par la raison principale que les autres ont eûe de s'en affliger avec moi. Je n'ai pas été en peine, comme eux, à quel Médecin je m'adresserois à l'avenir. Qu'ai-je affaire maintenant de Médecin? Ou si j'en ai affaire, est-ce que les Médecins sont si rares? Je regrette particulierement l'amitié qu'Alexion avoit pour moi, la douceur de sa conversation, & son honêteté. Je suis encore sensible à cet accident par un autre endroit, lors que je considere*

2 *Porphyrius, de abstinentiâ animatorum.*

3 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 10.*

4 O factum malè de Alexione! incredibile est quantâ me molestiâ affecerit; nec, me hercule, ex ea parte maximè quod plerique mecum; ad quem igitur te Medicum conferes? Quid mihi jam Medico? aut si opus est, tanta inopia est? amorem erga me, humanitatem, suavitatemque desidero; etiam illud; quid est quod non pertimescendum sit, cùm hominem temperantem, summum Medicum, tantus improvisò morbus oppresserit? Sed ad hæc omnia una consolatio est, quòd ea conditione nati sumus, ut nihil quod homini accidere possit recusare debeamus. *Epistol. ad Attic. lib. 15. chap. 1.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

sidere combien il y a à craindre pour nous, si un homme qui se conduisoit si bien, & qui étoit si habile Médecin, s'est trouvé tout d'un coup accablé par une aussi grande maladie. 5 *Nous n'avons sur tout cela qu'une seule consolation, c'est que nous devons faire nôtre conte que nous ne naissons qu'à cette condition, que nous ne devrons pas trouver étrange si ce qui peut arriver à tout autre homme nous arrive aussià nous mêmes.* Ce que Ciceron dit ici de ce Médecin nous en donne une grande idée. C'est dommage que nous n'ayons pas autre chose de lui.

Asclapo est encore un Médecin conu, & estimé de Ciceron. Il parle de lui en deux endroits, 6 premierement au sujet d'une maladie de *Tiro* son Affranchi, & il témoige d'ajoûter beaucoup de foi à ce que disoit ce Médecin. Mais ce qu'il en dit, dans une lettre qu'il écrit à *Servius*, est le plus remarquable. 7 *Je suis*, dit-il, *ami fort particulier d'Asclapo, Médecin de Patras. Sa conversation m'a été fort agréable, & son art aussi, dont ma famille a fait quelques expériences. Il m'a satisfait en cette rencontre par son savoir, par sa sincérité, & par son attachement. C'est ce qui m'oblige de vous le recommander, & de vous prier que vous faciez en sorte qu'il conoisse que je vous ai écrit sur son sujet avec empressement, & que m'a recommandation lui a été d'un grand usage.*

Ciceron 8 fait aussi mention d'un autre Médecin nommé Lyso, au sujet de la même maladie de Tiro. Il ne dit rien de son savoir; mais il témoigne seulement avoir peur *que ce Médecin ne soit un peu négligent, comme sont la plûpart des Grecs.*

On trouve de plus dans Ciceron, les noms des quatre Médecins suivans; Nicon, Cleophantus, Phidippus, & Glycon. Le même Auteur nous apprend que 9 le premier de ces Médecins, avoit composé un livre intitulé *de la* 10 *Polyphagie*, d'est à dire, de la disposition à manger beaucoup, & il appelle ce Nicon 11 un agréable Médecin. Le second est nommé dans l'Oraison, *pour Cluentius*. Ciceron dit de lui, *qu'il étoit Médecin* 12 *peu fameux, mais d'ailleurs homme de consideration.* On a parlé ci-dessus d'un autre Cheophantus, & Galien cite un Médecin du même nom au sujet d'une description du Mithridate; je ne sai si c'est l'un de ces deux, ou un autre. Le troisiéme des Médecins qu'on a nommez est cité dans l'Oraison, *pour le Roi Deiotarus.* On en dira encore un mot ci-après. Le quatriéme enfin se trouve dans les lettres de Brutus à Ciceron. On l'avoit soupçonné d'avoir empoisonné les playes du Consul *Pansa*; mais il est pleinement justifié de cette accusation.

On doit joindre aux Médecins précedens, par rapport au temps, celui qui fut pris avec *Jules César* par des Corsaires, près de l'Isle Pharmacusa. On dira encore un mot touchant ce Médecin, dont le nom n'est pas rapporté, quand il s'agira des Médecins, qui ont vécu sous *Jules César*, & sous *Auguste*, aussi bien

5 Cette même pensée est tournée un peu autrement dans l'Epître 16. du cinquiéme livre ad Familiares. *Est autem consolatio illa pervulgata maximè,* &c.

6 *Epistol. 9. ad Tironem.*

7 *Epistol. ad Memmium*, 20.

8 *Epistol. 4. ad Tironem.*

9 *Epistol. 20. ad M. Marium.*

10 On n'a pas de mot François qui exprime parfaitement le Grec, qui signifie également ce qu'on appelle *gourmandise*, qui est un vice, & *la disposition à manger beaucoup*, qui vient du temperament.

11 Suavem Medicum.

12 Medico ignobili, sed spectato homine.

bien que de celui de qui 13 Suetone, dit qu'il visita les playes du même Jules César, après que cet Empereur eut été assassiné. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Ælius Promotus, Médecin d'Alexandrie, qui avoit écrit en Grec, est cité par Possevin comme ayant vécu sous Pompée. Gesner & Tiraqueau disent que ses écrits sont dans quelques Bibliotheques d'Italie. 14 Mercurial cite un passage de cet Auteur, au sujet de l'*aconit*, & il ajoûte, que le livre d'Ælius Promotus, qui traite *des venins, & des poisons*, est dans la Bibliotheque du Vatican.

15 Olympus étoit un Médecin de la Reine Cléopatre, de laquelle on parlera au chapitre suivant. Cette Reine lui fit confidence du dessein qu'elle avoit de se faire mourir; & il écrivit l'histoire de sa mort.

Dioscoride d'Alexandrie, surnommé 16 *Phacas*, à cause qu'il avoit des rousseurs, vivoit aussi du temps du précedent. On l'a conté ci-dessus entre les Sectateurs d'Hérophile; *Dioscoride Phacas*, dit Suidas, *a vécu chez la Reine Cléopatre du temps d'Antoine*. Ce que cet auteur ajoûte fait voir qu'il s'est trompé, en confondant ce Dioscoride, avec celui qui étoit d'*Anazarbe*, duquel on parlera ci-après. Ces deux Dioscorides avoient écrit à peu près sur la même matiere, ce qui peut avoir donné occasion à l'erreur de Suidas. C'est ce qu'on examinera dans la suite.

L'Auteur des lettres qu'on attribue à Hippocrate, suppose que Cratevas vivoit en même temps que cet ancien Médecin, puis qu'il produit, comme on l'a vû, une lettre d'Hippocrate à Cratevas. On a rapporté diverses preuves contre ces prétendues lettres d'Hippocrate. Ce que l'on va dire rendra celle qui concerne Cratevas aussi suspecte que toutes les autres. Pline parle en divers endroits de Cratevas, & entr'autres au sixiéme chapitre du livre vint cinquiéme; où il dit, 17 *que Cratevas a nommé une plante* Mithridatia, *du nom de Mithridate*. On voit par là que Cratevas ne peut pas avoir vécu avant Mithridate. Or celui-ci n'est venu au monde que plus de trois cens ans après Hippocrate. Quand j'ai fait cette remarque je ne savois pas que 18 Monsieur de Saumaise l'eût déja faite, ou du moins qu'il eût inferé du passage de Pline que je viens de citer, que Cratevas vivoit du temps de Mithridate, & de Pompée. On dira peut être qu'il y a eu plus d'un Médecin du nom dont il s'agit, & 19 le P. Hardoüin est de ce sentiment, mais on n'a point de preuve qu'il y ait eu un Cratevas plus ancien, si ce n'est celle qu'on tire des lettres d'Hippocrate; qui sont, comme on l'a prouvé, des pieces manifestement supposées. S'il y avoit eu un fameux Herboriste de ce nom du temps d'Hippocrate, il semble que Théophraste, qui est venu peu de temps après, & qui a traité la matiere des plantes, l'auroit cité, comme il en cite quelques autres. Ou s'il y avoit eu deux Cratevas, tous deux de la même profession, quelle apparence que Pline, Dioscoride, Galien, & les autres Auteurs qui parlent de Cratevas, n'eussent point fait remarquer qu'il se trouvoit deux Herboristes de ce nom? Les autres anachronismes qui se trouvent dans les lettres prétendues d'Hippocrate, font

13 *Suetonius, in J. Cæsare.*
14 *Variar. Lect. lib. 3. cap. 4.*
15 *Plutarch. in Antonio.*
16 Φακὸς, signifie *une lentille.*
17 Ipsi Mithridati adscripsit unam *Mithridatiam* vocatam.
18 *In prolegomen. homonymorum hyles jatricæ.*
19 *In Indice auctorum Plinii.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

voir qu'on ne peut guére conter ſur ce qu'elles contiennent ; en ſorte que ſi l'on n'a point d'autre moyen pour prouver qu'il y a eu deux Cratevas la preuve paroîtra fort foible. On pourroit peut être s'appuyer ſur 20 un paſſage de Dioſcoride qui parle de Cratevas, comme d'un *ancien Auteur*; mais ſi Cratevas a vécu du temps de Mithridate, rien n'empêche que Dioſcoride n'ait pû l'appeller ancien; celui-ci n'ayant écrit, pour le plûtôt, que ſous l'Empire de Neron, c'eſt à dire, environ cent cinquante ans aprés l'autre. On ſait que nous nous ſervons également du mot ancien, pour déſigner un homme qui a vécu il n'y a que cent ans, & un autre qui nous a devancez de pluſieurs ſiecles.

Au reſte Cratevas eſt ſimplement appellé 21 *Herboriſte* par Dioſcoride, qui ſemble même par là le diſtinguer exprès d'Andréas, qu'il appelle Médecin; *Cratevas l'Herboriſte*, dit cet Auteur, *& Andréas le Médecin.* Il ne paroît pas néanmoins que cet homme ſe fût uniquement appliqué à la conoiſſance des *plantes*; il avoit auſſi écrit ſur les *mineraux*, comme on l'apprend de 22 Galien, qui regarde Cratevas, & Dioſcoride, comme les meilleurs Auteurs qui euſſent écrit ſur ces matieres. Dioſcoride lui-même loüe auſſi Cratevas, & il lui rend témoignage que ce qu'il avoit écrit étoit exact, quoi qu'il n'eût pas une conoiſſance fort étendue des ſimples.

Mais nous apprenons de 23 Pline que Cratevas s'étoit contenté de deſſiner, ou de peindre les herbes qu'il conoiſſoit, & de marquer leurs proprietez au bas de la peinture, ſans les décrire autrement; ce qui faiſoit, ajoûte cet Auteur, qu'on avoit de la peine à trouver de bons exemplaires de ſes livres; parce qu'à force d'en faire diverſes copies les unes ſur les autres, les dernieres ne pouvoient qu'être fort differentes de l'original. Quelques autres Médecins, comme *Metrodore*, & *Dionyſius*, avoient imité Cratevas à cet égard, ainſi que le remarque le même Auteur. On peut voir par cet exemple de quelle utilité nous eſt l'art de l'Imprimerie, ou ſimplement celui de tirer des eſtampes; & quelle peine il falloit que ſe donnaſſent les Anciens, qui ſavoient, à la verité, graver, mais qui n'avoient pas conoiſſance de l'art dont on vient de parler. On pouvoit facilement copier des écritures, mais chacun n'étoit pas Peintre pour copier les deſſeins de Cratevas; & les copies des bons Peintres étoient d'ailleurs d'un prix qui ne permettoit pas à tout le monde d'acheter ces ſortes de livres. Il eſt vrai que les eſtampes qu'on tire d'une plante ne repréſentent pas les couleurs, qui ſe trouvoient, à ce que dit Pline, dans la peinture de Cratevas; mais les couleurs peuvent être décrites plus aiſément que la figure de la plante, ne peut être tirée.

24 Aloyſius Anguillara a rapporté quelques fragmens Grecs de l'ouvrage de Cratevas, concernant les plantes, dans ſon livre des ſimples, écrit en Italien. On dit auſſi que le même ouvrage étoit à Conſtantinople, dans la Bibliotheque de Cantacuzene.

On

---

20 *In præfat. lib.* 1.

21 *ῥιζοτόμος*, c'eſt à dire, proprement *Coupeur de racines.* C'étoit le nom que l'on donnoit aux *Herboriſtes*; & les livres qu'ils écrivoient ſur ce ſujet étoient appellez *ῥιζοτομικά*. Le Scholiaſte de Nicander *in Theriac.* cite un livre de Cratevas ſous ce titre.

22 *In lib. Hippocr. de nat. hum.*

23 *Lib.* 25. *cap.* 2.

24 *Vide Harduinum, in Indice auctorum Plin. & Schenkii Biblia Iatrica.*

On peut encore mettre au rang des Médecins de ce temps-là Nigidius Figulus, Sénateur Romain, qui avoit secondé Ciceron dans les efforts que ce dernier fit contre Catilina. Ce Nigidius avoit écrit *des Animaux*. Serenus Sammonicus (*dans Macrobe, liv.* 3. *chap.* 16.) l'appelle *le plus grand Auteur de tous ceux qui ont recherché les choses naturelles*. Nigidius étoit aussi très-expert dans l'Astrologie. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Les Médecins dont nous avons parlé 25 dans le chapitre, où nous avons fait mention de *Mithridate*, doivent être joints aux précedens, les contemporains de ce Prince, & ceux d'Asclépiade étant dans le même rang.

Mais à propos d'Asclépiade, il faut encore remarquer que l'Auteur du livre intitulé l'*Introduction*, lui joint, sinon par rapport au temps, du moins par rapport à la réputation, un Médecin dont le nom est differemment écrit dans les diverses éditions des œuvres de Galien, parmi lesquelles ce livre a été inseré. Celle de Chartier appelle le Médecin dont il s'agit Cianus, Κιανὸς. La version Latine, de l'édition de Jontes, le nomme Cienus. Je ne sai sur quels exemplaires, ou manuscrits ces éditions peuvent avoir été faites, mais le Galien Grec de Basle, imprimé en 1538. ne s'accorde, ni avec l'une, ni avec l'autre; car outre que ce nom n'est pas écrit de même, il commence par une petite lettre, κινὸς, *cinus*. Comme on ne trouve point dans Galien, ni ailleurs, que je sache, de nom semblable, cela me fait soupçonner qu'il y a une faute dans le texte Grec, & que les Copistes, ou les Interpretes ont fait deux hommes d'un seul.

Pour entendre ce que je veux dire, il faut savoir premierement qu'à l'endroit où ce nom est rapporté, ou rapporte aussi ceux des Médecins qui ont fait le plus de bruit dans chaque Secte, & que *Hippocrate, Dioclès, Praxagore, Hérophile, Erasistrate, & Mnésithée*, y sont nommez les premiers comme chefs de la Secte *Dogmatique*. Asclépiade vient ensuite, comme étant dans le même rang, & après lui le prétendu *Cienus*. Voici les propres termes de la derniere édition que j'ai citée; Ἀσκληπιάδης βιθυνὸς, κινὸς ὁ καὶ προύσιος ἐκαλεῖτο. Si au lieu de κινὸς, on lisoit ἐκεῖνος, ou κεῖνος, on attribueroit à Asclepiade seul tout ce qui est dit ici, & on traduiroit de cette maniere, *Asclépiade Bythinien, celui qu'on appelloit autrement le Prusien*. Ou si l'on trouve que ce κινὸς, soit superflu, & que ce pronom ne soit pas en usage en ce sens, on peut dire que θυνὸς, est une repetition des deux dernieres syllabes du mot précedent, βιθυνὸς, dans lesquelle le θ a été changé en un κ, & le υ en ι, par une faute de Copiste. Cette conjecture est fondée sur ce qu'Asclépiade étoit effectivement de Prusa, dans la Bithynie, comme on l'a remarqué ci-devant. Sur ce pied-là *Cienus*, ou *Cianus*, seroit un personnage imaginaire.

R 3 CHA-

25 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 3.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE XIII.

De CLEOPATRE, *&, à son occasion, des Femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.*

LA Médecine a été exercée autrefois par des femmes aussi bien que par des hommes. CLEOPATRE, Reine d'Egypte, qui vivoit du temps de quelques-uns des Médecins, dont on vient de parler, c'est à dire, dans la fin du Siecle XXXIX, & jusques au commencement du Siecle XL. nous en fournit un exemple. Nous avons encore aujourd'hui quelques livres qui portent son nom, & qui traitent *des maladies des femmes*. Si ces livres n'étoient point supposez, la préface ne permettroit pas de douter qu'ils ne fussent de la fameuse Cléopatre Reine d'Egypte, puis qu'elle dit elle-même dans cette préface, qu'elle est sœur d'*Arsinöé*. On sait que Cléopatre eut une sœur de ce nom, qu'Antoine fit mourir, pour plaire à cette Reine ambitieuse. On dira que le livre & la préface dont on parle sont des pieces également supposées, & il y a bien de l'apparence que cela est ainsi; mais on ne peut pas nier qu'il n'y ait eu d'autres écrits de Médecine fort anciens qui ont été publiez sous le nom de Cléopatre peu de temps après sa mort. 1 Galien rapporte diverses compositions concernant *l'ornement*, ou *l'embellissement du corps* qui sont tirées des livres d'une Cléopatre, & il ne cite pas ces livres comme nouveaux. Or Galien vivoit environ deux cens ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. Si ces livres n'étoient point aussi supposez, il ne resteroit qu'a savoir à laquelle des Cléopatres on doit les attribuer, si c'est à la mere ou à la fille. Quoi que cette derniere ait été mariée à un Prince qui entendoit quelque chose dans la Médecine, comme on le verra ci-après, je ne crois pas que ce soit une raison suffisante pour en inferer que les livres en question étoient de sa façon. Ce qui fait qu'on ne peut les donner qu'à la premiere, c'est que les Historiens nous en parlent comme d'une Princesse extremement curieuse & savante. Plutarque nous apprend, dans la vie *d'Antoine*, qu'elle parloit plusieurs langues. Il remarque, de plus, qu'elle avoit fait faire des essais de tous les poisons, pour savoir ceux qui agissent le plus promptement & avec moins de douleur. On a encore une autre preuve plus convaincante de la curiosité de Cléopatre, par rapport à la Physique, ou à la Médecine, c'est l'expérience qu'elle fit devant Antoine, 2 lors qu'elle fit dissoudre dans du vinaigre une perle d'un très-grand prix. Quant aux livres de Cléopatre que nous avons aujourd'hui, ils ne contiennent rien de particulier, & l'on n'y trouve que les mêmes remedes dont les Médecins se servent dans les maladies des femmes. Parmi ces livres je ne comprens pas ceux qu'on lui attribue concernant la Chimie, qui sont visiblement supposez. On trouve aussi, à la fin des Priapées de Scioppius, des lettres de Cléopatre, qui sont des pieces faites à plaisir.

Cléo-

1 *De compos. medicam. local. lib.* 1. *cap.* 1. & 8. *lib.* 4, *cap.* 7. Paul Eginete, Aëtius, & d'autres Auteurs, citent aussi ces mêmes livres.
2 *Plin. lib* 9. *cap.* 35.

Cléopatre n'a pas été la seule de son sexe, & de sa qualité, qui s'est mêlée de la Médecine. La fameuse ARTEMISE, Reine de Carie, a aussi eu la réputation d'entendre le même art. On a dit qu'elle avoit donné son nom à *l'Armoise*, qu'on appelle en Latin *Artemisia*, quoi que d'autres prétendent que cette herbe ait plûtôt tiré son nom de la Déesse *Diane*, qu'on appelloit en Grec *Artémis*, comme on l'a remarqué dans la premiere partie de cette histoire. Artémise vivoit vers la Centieme Olympiade plus de quatre cens ans avant Cléopatre. Il y a encore eû une autre Artémise plus ancienne. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

On a vû ci-devant ce que les Anciens ont attribué à ISIS, à CYBELE, à LATONE, à DIANE, à PALLAS, à ANGITIA, à MEDÉE, à CIRCE, à POLYDAMNA, à AGAMEDA, ou PERIMEDE, à HELENE, à OENONE, à HIPPO, à OCYROE, à EPIONE, à ERIOPIS, à HYGIEA, à ÆGLE, à PANACEA, à JASO, à ROME, & à ACESO, qui ont toutes passé pour entendre la Médecine. On dira, sans doute, qu'il y a peu de fondement à faire sur ces fables; mais quoi qu'il y ait souvent des veritez mêlées dans les contes les plus fabuleux, ce n'est pas sur cela seul, ni sur les histoires de *Cléopatre* & *d'Artémise*, que l'on s'appuye pour faire voir qu'il y a eu autrefois plusieurs femmes qui ont étudié ou exercé la Médecine.

La peine que la pluspart des femmes se font de découvrir aux Médecins certaines maladies secrettes, les a obligées dès long-temps à chercher d'autres femmes à qui elles pussent en faire confidence, & qui pussent les soulager. On a voulu anciennement leur disputer ce droit; & on s'est opposé en quelques lieux à cet établissement. 3 Une ancienne Loi des Athéniens défendoit aux esclaves, & aux femmes de se mêler de la Médecine, jusques là que le métier *d'accoucher*, qu'ils jugeoient dépendant de cet art, ne pouvoit être exercé que par des hommes. Mais quelques-unes des Dames Athéniennes ayant mieux aimé mourir que de souffrir que des hommes les accouchassent, on dit qu'une d'entr'elles nommée AGNODICE, qui avoit appris la Médecine, ou l'art d'accoucher d'un nommé 4 *Hierophile*, s'avisa de se travestir pour secourir les autres; ce qui ayant été découvert obligea les Athéniens à faire une autre Loi qui permettoit aux femmes de condition libre d'apprendre la Médecine.

Les Egyptiens avoient eu long-temps auparavant des *Sages-femmes*; 5 l'Histoire Sainte nous a même conservé les noms de deux femmes Egyptiennes qui exerçoient cette profession, & qui sauverent un grand nombre d'enfans Juifs que la cruauté de Pharaon vouloit faire perir. L'une de ces femmes s'appelloit SCIPHRA, & l'autre PUHA.

Les Sages-femmes de Grece & d'Italie ne se mêloient pas seulement d'accoucher, elles pratiquoient d'ailleurs la Médecine; d'où vient que 6 le mot Latin *Obstetrix*, & le mot *Medica* se trouvent Synonymes dans les livres des Jurisconsultes anciens. Les Grecs avoient aussi leurs *ἰατρῖναι*, terme qui répond au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François *Médecines*. Ces femmes traitoient toutes les maladies qui sont particulieres au Sexe; & l'*Affection hystérique*

3 *Hygin. fabular. cap.* 274.
4 *Voyez ci-dessus, part* 2. *liv.* 1. *chap.* 6.
5 *Exod. cap.* 1.
6 Quoties de prægnatione dubitatur, quinque Obstetrices, id est Medicæ, ventrem jubentur inspicere. *Ulpian. lib.* 1.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

que, où le *mal de mere* étoit principalement de leur ressort; comme on le recueuille d'un passage de 7 Galien; où il est même remarqué que ce sont ces sortes de femmes qui ont donné elles mêmes le nom à la maladie qu'on appelle *hystérique*, c'est à dire, *de matrice*. Il est encore fait mention de ces mêmes femmes, & de la maladie que l'on vient de nommer, dans 8 une Epigramme de Martial qui commence ainsi,

Hystericam vetulo se dixerat esse marito,

Elles s'attachoient aussi à tout ce qui regarde 9 *l'ornement*, ou *l'embellissement du corps*, comme sont non seulement toutes les especes de *fards*, mais de plus tous les médicamens qui servent à ôter, ou à cacher les imperfections, ou les difformitez qui arrivent par des maladies, ou par quelqu'autre cause que ce soit.

Plusieurs de ces femmes avoient même écrit des livres de Médecine qui sont citez par les anciens Médecins. On trouve dans Ætius divers fragmens des livres d'une Aspasie. Je ne sai si c'est la même que cette belle Phocéenne qui fut maîtresse des Rois de perse *Cyrus le jeune*, & *Artaxerxes*. Elien, qui fait assez au long l'histoire de cette Dame, ne nous dit rien sur ce chapitre. Mais comme il la fait passer pour avoir été fort universelle, jusques là que les Princes qu'on a nommez la consultoient sur les affaires de Politique les plus importantes, il se peut qu'elle eût aussi conoissance de la Médecine, & qu'elle en eût écrit, ou du moins que cela eût donné occasion de publier sous son nom les écrits dont nous avons parlé.

Il y a d'assez bons remedes parmi ceux qu'Aspasie propose en diverses maladies des femmes. Ætius l'a du moins crû ainsi, puis qu'il les a rapportez dans ses recueils, ou il n'a apparemment mis que ce qu'il a trouvé de meilleur dans les Auteurs; Il y en a d'autres qui sont dangereux, comme ceux qu'elle ordonne pour *faire avorter*, & pour rendre les femmes *steriles*; ce qui étoit aussi bien un crime parmi les Payens que parmi nous, comme on recueuille du serment d'Hippocrate, & des Lois que les anciens Jurisconsultes ont faites sur ce sujet. Aspasie prétendoit neanmoins qu'il n'y avoit rien de criminel dans ses vûes à cet égard; en ce qu'elle ne se proposoit, comme elle le dit elle-même, que de conserver les femmes qui ne peuvent accoucher sans un peril manifeste de leur vie.

Quoi que l'homicide soit défendu, l'on met encore aujourd'hui en probleme; 10 *S'il est permis de tuer ou l'enfant ou la mere, pour sauver l'un ou l'autre, lors* que

7 *De locis affect. lib. 6. cap. 5.*
8 *Lib. 11. epigram. 72.*
9 L'art d'embellir ou de farder s'appelloit en Grec κομμωτική, on l'a consideré de tout temps comme dépendant de la Médecine. Nous parlerons dans la troisieme partie de quelques Médecins qui ont travaillé sur cette matiere, & nous dirons encore un mot de l'office des femmes à cet égard.

10 At quin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida ni moriturus. Itaque & inter arma Medicorum organon est, quo priùs patescere secreta coguntur, tortili temperamento cum anulo cultrato, quo intus membra cæduntur, anxio arbitrio, cum hebete unco, quo totum pecus extrahitur, violento puerperio. Est etiam æneum spiculum quo jugu-

que l'on void qu'il faut nécessairement sans cela que tous deux meurent? c'est à dire? *Si un enfant étant vivant dans le ventre de sa mere, on peut le tuer pour pouvoir le tirer de là, ne pouvant autrement sauver la mere?* ou, *si la mere étant encore vivante, quoi que malade d'une maladie déséspérée, on peut essayer de lui tirer son enfant vivant, en faisant l'incision de la matrice, au hazard de tuer la mere, ou de la faire mourir plus vîte?* Les avis des Docteurs, & des Casuistes sont de même partagez sur la question qui regarde les médicamens *abortifs*, & ceux *qui causent la stérilité.* Plusieurs croyent que l'on peut s'en servir dans le cas marqué par Aspasie; mais il me semble qu'il faut plûtôt essayer tout autre chose, & au pis aller qu'il vaut mieux qu'un mari s'abstienne de sa femme. Je laisse à part la question; Si l'on peut donner des abortifs, ou causer la stérilité, sans nuire d'ailleurs à une femme? & même, s'il y a de veritables abortifs, & si l'on peut aisément rendre les femmes stériles par quelque médicament?

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

11 Galien & 12 Pline font mention d'une Elephantis, qui avoit aussi écrit touchant les remedes *abortifs*, & touchant les *fards*. Je crois qu'elle est differente de celle qui s'étoit rendue fameuse par ses vers lascifs, dont 13 Suetone, les Auteurs des Priapées, & Martial ont parlé.

Galien rapporte aussi quelques compositions de médicamens d'une Antiochis, qui est apparemmment la même à qui Héraclide Tarentin avoit dédié quelques-uns de ses livres, comme on l'a vû ci-dessus.

On trouve encore une Olympias, de Thebes; une Sotira; une Salpé; une Laïs, toutes citées par Pline, qui ajoûte que la seconde étoit sage-femme. Leurs remedes étoient pour la plus grande partie superstitieux, ce qui n'est pas fort surprenant, les remedes de cette nature ayant été de tout temps du goût du peuple & principalement de celui des femmes.

Il est parlé dans Galien d'une Fabulla Libyca, que l'on a mis au rang des précedentes. Cornarius croit qu'il faut lire *Livia*, & non pas *Libyca*; & il soûtient que cette femme n'étoit point de la profession dont il s'agit, mais que Galien a seulement fait mention d'elle comme d'une personne pour qui l'on avoit préparé le médicament qui est décrit à l'endroit que l'on cite, où on lit ces mots; *Fabulæ Libycæ compositum medicamentum*, qui peuvent être expliquez differemment, selon la differente signification du datif, qui se trouve aussi bien dans le Grec que dans le Latin. Je crois que Cornarius a raison.

Victoria, Salviana, ou Salvina, & Leoparda sont citées par 14 *Theodorus Priscianus*. Africana est aussi nommée par Marcellus l'Empirique, soit que ce fût le nom propre d'une femme qui se mêloit de la Médecine, soit que ce fût le nom de sa patrie. 15 Scribonius Largus parle d'une femme *Africaine* de laquelle il avoit acheté le secret d'une composition pour la Colique.

On joint à toutes ces femmes une Trota, ou Trotula, dont on parlera

latio ipsa dirigitur, cæco latrocinio, ἐμβρυοσφάκτην appellant. *Tertull. lib. de anima, cap. 25. Vide Zacchiæ Quæstion. Medico-Legales.*

11 *Pharmacor. local. lib.* 1. *cap.* 1.

12 *Lib.* 28. *cap.* 7.

13 *In Tiberio.*

14 *Voyez ci-après, part.* 2. *liv.* 4. *Sect.* 1. *chap.* 13.

15 *Compos. CCXXII.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

quand on en sera à *Eros*, Affranchi de Julie, qui vivoit sous Auguste. Tiraqueau met aussi avec elles une ACHROMOS, de laquelle il veut qu'Hippocrate ait parlé au sujet d'un remede que cette femme prétendue avoit pour la dysenterie. On peut voir là-dessus ce qui a été dit ci-devant (*part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.)

Nous finirons ce chapitre par les Inscriptions qui suivent, où l'on void les noms de SENTIA ELIS, de JULIA SABINA, de SECUNDA, & le titre que ces femmes se donnoient. La premiere de ces Inscriptions se trouve à Verone;

16 C. CORNELIUS
MELIBOEUS SIBI
ET SENTIÆ ELIDI
MEDICÆ
CONTUBERNALI.

La seconde est dans le Duché d'Urbin;

17 DEIS MANIB.
JULIÆ Q. L.
SABINÆ
MEDICÆ
Q. JULIUS ATIMEIUS
CONJUGI
BENE MERENTI.

Rhodius croit qu'il faut lire *Atimetus*, & non pas *Atimeius*. On a parlé ci-devant d'un esclave de Cassius qui portoit le premier de ces noms, & on en dira encore un mot dans la troisiéme Partie, en parlant des Médecins qui ont vécu sous Auguste. Quant à *Julia Sabina*, la lettre L. qui suit son nom, & qui est seule avec un point, marque qu'elle étoit une Affranchie, *Liberta*.

Pignorius rapporte la troisieme;

SECUNDA
LIVILLÆ S.
MEDICA

La lettre S. fait *Serva*, Esclave. 18 On parlera des Esclaves Médecins dans l'endroit, où l'on vient de dire que l'on parleroit d'Atimetus; & l'on y traitera de quelques autres employs des femmes par rapport à la Médecine.

Les Grecs avoient aussi leurs ἀκεστρίδες, & leurs ἰατρῖναι, termes qui répondent au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François, *Médecines*. On trouve le premier de ces mots Grecs dans Hippocrate, au livre *des chairs*, sur la fin; il paroit par la suite du discours qu'il donne ce nom aux *sages-femmes*, que l'on appelloit communément μαῖαι. Le second se trouve dans Galien (*de locis affect. lib.* 6. *cap.* 5.) On recüeille de ce passage que les *Jatrinæ* traitoient les maladies qui sont particulieres au sexe, sur tout *l'affection hysterique*, ou le *mal de mere*. Galien remarque même que ce sont les femmes qui ont les premieres appellé cette maladie *affection hysterique*, & que les Médecins ne l'ont ainsi nommée qu'après elles. Il est encore fait mention de ces mêmes femmes & de la même maladie dans l'Epigramme 72 du livre 11 de Martial;

Protinus

16 *Rhod. in Sribon. Larg. compos.* 122.
17 *Ibidem.*
18 *Voyez Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 2.

Protinus accedunt Medici, Medicæque *recedunt.*

Cette Epigramme commence ainſi;

Hyſtericam *vetulo ſe dixerat eſſe marito,*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

On demandera, peut-être, ſi ces *Jatrinæ*, ou ces *Médicæ*, étoient toutes ſages-femmes, & s'il n'y en avoit point qui, ſans ſe mêler des accouchemens, traitaſſent d'ailleurs les femmes dans leurs maladies? Il ſe peut qu'il y en eût quelques-unes qui n'exerçoient que le dernier de ces mêtiers, & que toutes les ſages-femmes fuſſent *Médecines*, ſans que ces dernieres fuſſent toutes ſages-femmes.

Quoi qu'il en ſoit, les femmes dont il s'agit s'attachoient auſſi à tout ce qui regarde *l'ornement* &c.





HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION PREMIERE.
Où l'on trouve l'établissement & le progrés de la Secte METHODIQUE fondée par THEMISON, au commencement du Siecle XL.

AVANT-PROPOS.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

ON a insinué ci-dessus que les Chefs de la Secte Empirique, peu satisfaits des raisonnemens Philosophiques des principaux Médecins de leur temps, & désespérans de pouvoir découvrir quelque chose de plus utile par l'Anatomie, qui neanmoins commençoit alors à se mettre fort en crédit, renoncerent à la Philosophie & à l'Anatomie, & résolurent de se passer de l'une & de l'autre, pour suivre uniquement les lumieres que la seule Experience pouvoit leur fournir. Des raisons approchantes de celles qui avoient porté les Empiriques à se séparer des autres Médecins, obligerent aussi ceux dont nous allons parler à former un troisiéme parti, ou une troisiéme Secte, dans la Médecine, qu'ils nommerent *la Secte Méthodique*. Les principes d'Asclépiade, ayant paru trop difficiles à entendre & trop vastes à l'un de ses disciples nommé Thémison, celui-ci crut qu'il falloit trouver un chemin plus aisé & plus court, ou une *méthode* abrégée, qui fût de la portée de tout le monde. C'est

C'est de là que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Médecine Méthodique*, comme on le verra plus particulierement ci-après. *Secte Méthodique dans le Siecle XL & suivans.*

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant celle des *causes cachées* des maladies. Les Méthodiques allerent beaucoup plus loin; ils ne se contenterent pas de suivre en cela les Empiriques; ils entreprirent de plus de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies que les Dogmatiques, & les Empiriques eux-mêmes avoient distinguées avec beaucoup de soin, & s'imaginerent qu'en observant ce que les maladies ont de *commun* entr'elles, à certain égard, il ne servoit de rien de descendre davantage dans le particulier. Ce fondement posé, ils se mirent en suite dans l'esprit, que comme il n'y avoit proprement, selon eux, que de deux sortes de maladies, il ne falloit aussi que de deux sortes de remedes, qui étoient naturellement indiquez par les deux genres dont on vient de parler; de maniere qu'il suffisoit de conoitre sous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée pour trouver en peu de temps le remede. Par la même raison il n'étoit point nécessaire d'entendre ni de Philosophie ni d'Anatomie, ni même d'avoir une grande experience pour posseder la Médecine. Ce Systeme parut si commode qu'un grand nombre de Médecins l'embrasserent, & que cette Secte, qui commença presque avec le Siecle XL, environ deux cents ans après l'établissement de celle des Empiriques, se soûtint, même avec quelque éclat, pendant trois ou quatre Siecles.

Il n'y avoit eu auparavant que deux autres Sectes generales dans la Médecine, la Secte Dogmatique & la Secte Empirique; car encore que les Médecins Dogmatiques, ou Raisonnans, ayent été fort partagez entr'eux, & que chacun ait pû avoir son sentiment particulier; neanmoins comme ils sont tous convenus que *le raisonnement*, & *l'expérience* sont les deux bases de la Médecine, & qu'ils ont également fait profession de rechercher les *causes* des maladies par le moyen de l'Anatomie, & même de la Philosophie, tous ensemble n'ont proprement formé qu'un seul parti. Cette remarque est importante, pour éviter la confusion qui pourroit naître de ce que l'on a parlé ci-devant de la *Secte d'Hérophile*, de celle *d'Erasistrate* & de quelques autres. Ce mot de *Secte* ne doit pas être pris à la rigueur en ces endroits. On ne s'en est servi, après les Anciens, que pour désigner le gros de ceux qui ont suivi les sentimens particuliers de ces fameux Médecins, & qui ont été à cause de cela appellez leurs *Sectateurs*. Asclépiade lui même qui avoit fait de grands changemens dans la Médecine, & qui avoit pareillement eu ses Sectateurs, ne doit pas non plus être distingué des Dogmatiques, ni regardé comme le Chef d'une Secte particuliere. Autrement il faudroit faire presqu'autant de Sectes qu'il y a eu de Médecins de réputation, dont les sentimens ont été un peu differens de ceux des autres, ce qui seroit embarrassant. Au reste, j'ai divisé ce quatriéme livre en deux Sections, dont la premiere comprendra tout ce qui regarde la Secte Méthodique en particulier; dans la seconde je traiterai de quelques autres Sectes nées de la Méthodique, ou qui se sont formées peu de temps après. Je garderai d'ailleurs le même ordre que j'ai suivi à l'égard d'Erasistrate, d'Hérophile, de Philinus, & d'Asclépiade, c'est à dire, qu'après avoir fait l'histoire particuliere de Thémison, je ferai, sans interruption, celle de tous ses Successeurs les Médecins Méthodiques, quoique les derniers d'entr'eux ayent vêcu fort long-temps après lui. Je reprendrai en suite le fil de l'Histoire generale de la Médecine, dans le commencement de la troisiéme Partie, en revenant au temps de Thémison.

Secte Méthodique dans le Siecle XL & suivans.

CHAPITRE I.

THEMISON Chef de la Secte METHODIQUE, ou celui qui en a le premier dressé le plan. PROCULUS & EUDEME, ses Disciples, & VECTIUS VALENS.

THémison de Laödicée, l'un des disciples d'Asclépiade, vivoit sur la fin du Siecle XXXIX, & jusques vers le milieu du XL; comme on le recueille de ce que Celse en parle comme d'un homme qu'il a pû voir, mais qui n'étoit plus lors qu'il écrit; 1 *Thémison*, dit cet Auteur, *a changé dernierement, & dans sa vieillesse, quelque chose au systeme de son Maitre.* Ce mot *nuper*, *dernierement*, marque que cela étoit arrivé peu de temps avant que Celse écrivît. Or Celse a écrit, comme on le verra dans la suite, peu de temps après le milieu de ce même Siecle, sur la fin du regne d'Auguste, où au commencement de celui de Tibere.

Le changement que fit Thémison aux opinions d'Asclépiade paroitra par ce que l'on va dire, mais on ne laissera pas de faire dans la suite quelques reflexions sur ce sujet, pour faire mieux comprendre en quoi ces deux Médecins étoient differens. La Secte dont Thémison fut Auteur, fut appellée la Secte *Méthodique*, parce qu'il se mit en tête de trouver une *méthode* pour rendre la Médecine plus aisée à apprendre & à pratiquer; Voici quels étoient ses principes.

2 Il disoit premierement, que la conoissance des causes des maladies n'étoit point nécessaire, pourvû qu'on prît garde à ce que les maladies ont de *commun*, ou de *rapportant*, entr'elles. Ce fondement posé, il réduisoit toutes les maladies sous deux, ou tout au plus sous trois genres principaux. Le premier étoit le genre *resserré*; le second, le genre 3 *relâché*, ou *coulant*; & le troisiéme le genre *mêlé*, qui tenoit partie de l'un, partie de l'autre des deux premiers; c'est à dire que dans les maladies comprises sous ce troisiéme genre il y avoit d'un côté du *relâchement*, & de l'autre du resserrement.

Thémison observoit en second lieu que les maladies sont quelquefois *aigues*, & quelquefois *chroniques*, ou *longues*; qu'elles *croissent & vont en augmentant*, en certain temps; qu'en un autre elles sont à leur *plus haut période*; & qu'enfin on

---

1 Ex Asclepiadis successoribus Themison nuper ipse quoque quædam in Senectute deflexit. *Cels. præfat. lib.* 1. Pline (*liv.* 29. *chap.* 1.) marque expressément que Themison avoit été *auditeur* d'Asclepiade, mais ce qu'il dit d'ailleurs là-dessus n'est pas clair. On rapporte ce passage ci-après, *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

2 *Celsi præfat. lib.* 1.

3 Themison se servoit de ces termes Grecs, στεγνὸν, ἢ ῥοῶδες, στέγνωσις, ἢ ῥύσις, qui répondent à ceux de *resserré*, & *coulant*; *resserrement*, & *flus*; termes qui étoient équivoques ou synonymes à ceux ci; τάσις ἢ χάλασις, *tension*, ou *relâchement*; ἀτονία, ἢ ῥῶσις, *flaccidité*, ou *fermeté*; συναγωγὴ ἢ χύσις, *contraction*, ou *effusion*; ἀραίωσις, ἢ πύκνωσις, *rareté*, ou *épaisseur* Tous ces mots, qui reviennent à peu près à la même chose, expriment ce que vouloient dire les Méthodiques; & ils se servoient tantôt des uns tantôt des autres selon les occasions. Les termes de ἀνεστομωμένον, *ouvert* & κεκλεισμένον, *fermé* ou *bouché*, leur étoient également familiers.

on les void *diminuer*, qui est la même distinction qu'avoit fait Hippocrate. En consequence de cela Thémison disoit qu'il falloit autrement traiter les maladie *aigues*; autrement les maladies *chroniques*, autrement celles qui sont dans le temps de leur *augmentation*, autrement celles qui sont à leur *plus haut période*, autrement celles qui *diminuent*. Il prétendoit que la Médecine consistoit uniquement en l'observation de ce petit nombre de regles fondées sur des choses tout à fait *évidentes*; & il supposoit que toutes les maladies, de quelque nature qu'elles soient, qui se trouvent comprises sous quelcun des genres que l'on vient de désigner, doivent être traitées de la même maniere, de quelque cause qu'elles viennent, quelque partie qu'elles attaquent, & en quelque païs, ou en quelque saison que l'on se rencontre. Sur ces principes il définissoit la Médecine, par, *une Méthode qui conduit à conoitre ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qui est évidente en même temps.*

Secte Méthodique dans le Siecle xi & suivans.

De cette maniere Thémison convenoit avec les Médecins Empiriques, en ce qu'il ne contoit point, non plus qu'eux, sur ce qui est *obscur*; on dira encore un mot sur ce sujet un peu plus bas. Il convenoit d'ailleurs avec les Médecins Dogmatiques, en ce qu'il admettoit comme eux le *raisonnement*. Il s'accordoit encore avec les mêmes en ce qu'il établissoit, aussi bien qu'eux, pour fondement de sa méthode, *l'Indication*, laquelle étant une suite du raisonnement étoit rejettée par les Empiriques, comme on la vû ci-dessus. Mais s'il étoit du sentiment des Médecins Dogmatiques, à l'égard de l'Indication en géneral, il ne laissoit pas d'être fort éloigné d'eux, en ce qu'il ne reconoissoit point d'autre indication que celle que lui fournissoit *le genre de la maladie*; au lieu que les Médecins Dogmatiques prétendoient, que le genre, ou l'espece du mal, n'étoit point ce qui indiquoit le remede qu'il y faut apporter, & la maniere dont on doit se conduire dans la cure; mais qu'on devoit plûtôt regarder en cette rencontre à la *cause* qui a produit ce mal & qui l'entretient, laquelle, selon eux, indique d'autant plus naturellement le remede, que dans toutes les maladies le remede consiste à ôter, ou à éloigner la cause qui les a produites. Thémison rejettoit de même les autres indications que les Médecins Dogmatiques tiroient de *l'âge* du malade, de ses *forces*, de son *païs*, de sa *coutume*, de la *saison de l'année*, de la nature de la *partie malade* &c. en quoi il étoit aussi opposé aux Médecins Empiriques, lesquels, quoi qu'ils ne voulussent pas oüir parler *d'indication*, ne laissoient pas d'avoir de grands égards à toutes les circonstances que l'on vient de rapporter, & qui remplissoient les observations qui leur servoient de regle dans la pratique.

Il n'est pas plus difficile de voir la difference qu'il y avoit entre le Systeme de Thémison & celui d'Asclépiade son Maitre. L'on a vû que celui-ci croyoit que *la Santé* consiste en une *juste proportion des pores du corps*, & *les maladies* en une *disproportion de ces mêmes pores*. A la verité, c'est cette opinion d'Asclépiade qui avoit donné lieu à celle de Thémison; mais au lieu que le premier envisageoit une partie de ces pores comme des cavitez, ou des espaces insensibles, qui s'étoient faits par le concours des atomes, dans le temps de la formation de chaque corps, & qu'il raisonnoit là-dessus en Philosophe, celui-ci n'alloit pas si avant; il se contentoit apparemment de croire qu'il doit y avoir des pores en divers endroits du corps humain, de quelque nature qu'ils fussent, quoi qu'on ne le voye pas. C'étoit du moins la pensée de quelques-uns des Méthodiques qui vinrent après lui, qui apportoient là-dessus l'exemple de la *peau*, de laquelle on n'apperçoit pas les *trous*, quoi qu'il soit très

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

certain, par les sueurs qui en sortent, qu'il y en a plusieurs. Thémison ne pouvoit pas admettre les pores d'Asclépiade, parce que cela étoit contre ses principes, qui ne devoient être tirez, comme on l'a dit, que de choses évidentes; il reconoissoit bien des pores, mais il ne vouloit pas déterminer de quelle nature ils étoient. Les pores, disoit il, ne sont pas évidens, mais je les découvre, ou je les suppose, par une consequence évidente tirée de la sueur. C'est dans cet esprit que les Méthodiques disoient que la Médecine est *un moyen*, ou *une méthode qui conduit d'une chose évidente, ou apparente à une autre chose qui n'étoit pas conue.*

Mais la principale difference qu'il y avoit, par rapport aux moyens de trouver des remedes, entre les sentimens d'Asclépiade & ceux de Thémison; c'est qu'encore que le premier cherchât les causes de la santé & des maladies dans la proportion, ou disproportion des pores, néanmoins il ne croyoit pas que cette idée génerale suffit à un Médecin, en sorte qu'il ne dût s'informer de rien de plus particulier. Asclépiade croyoit avec Hippocrate & tous les autres Médecins, hors les Méthodiques, qu'il falloit regarder à ce que les maladies ont de *commun* & à ce qu'elles ont de *propre*; au lieu que Thémison se contentoit de voir le rapport général qu'il y a entr'elles, sans s'embarrasser l'esprit des differences particulieres qui s'y rencontrent. Ce qu'on dira touchant *Thessalus*, autre Médecin Méthodique, confirmera ce que l'on vient d'avancer. Enfin Thémison ne s'attachoit point à la recherche des *causes* des maladies comme avoit fait Asclépiade; il n'en vouloit conoitre que *le genre*, qu'il découvroit, disoit-il, par des signes évidens, de la même maniere que les Empiriques faisoient profession de conoitre & de discerner les maladies par leurs signes, & non pas par leurs causes, qu'ils regardoient comme impénétrables. C'est en quoi les Empiriques & les Méthodiques s'accordoient particulierement; je veux dire à chercher à s'instruire de la nature des maladies par leurs signes, ce qui faisoit que les uns & les autres étoient fort exacts à rapporter tous les signes d'une maladie. On verra par la suite comme ces derniers s'y prenoient à cet égard.

Ceci est tiré pour la plus grande partie de Celse; & c'est tout ce que l'on peut découvrir du systeme de Thémison, qui paroit assez different de celui d'Asclépiade, quoique le même Celse insinue, comme on l'a vû, que la difference n'étoit pas grande. Il est vrai qu'à l'égard de sa pratique on voit par les extraits qu'en donne Cælius Aurelianus, que ce Médecin imitoit à peu près Asclépiade, mais comme il n'avoit inventé la Méthode que dans sa vieillesse, il y a de l'apparence qu'il n'avoit pas eu le temps de proportionner parfaitement ses remedes à son raisonnement sur la nature des maladies. 4 *Thémison*, dit Cælius, *étoit encore engagé dans les erreurs d'Asclépiade, & la Secte Methodique n'etoit alors que dans ses premiers rudimens, ou n'étoit pas encore bien formée.*

Entre les fautes que Thémison avoit commises contre les loix de la Méthode, on lui reprochoit qu'il donnoit à boire de l'eau froide aux malades qu'il avoit fait saigner, ce qui étoit, selon les autres Méthodiques, ordonner deux remedes contraires l'un à l'autre, la saignée qui sert à *relâcher*, & l'eau froide qui *resserre*. Cælius Aurelianus remarque aussi que Thémison donnoit en diverses maladies des *purgatifs*. Il purgeoit par exemple dans *l'Asthme*, avec du *diagrede*, & dans la *Lethargie* avec de *l'Aloës* dissout dans de l'eau. Dans la maladie appellée *Catalepsis* il purgeoit aussi avec du *diagrede*, auquel il joignoit du *Castoreum*; il employoit encore divers autres purgatifs, ce que les Méthodiques n'approuverent pas dans la suite. Thémison

4 *Tardar. lib. 1. chap. 1.*

misson ne se conduisoit point non plus comme ces derniers par rapport aux divers temps propres, pour *prendre de la nourriture*, pour *s'exercer*, pour *se baigner*, pour *tirer du sang*, pour *appliquer des ventouses*, & mêmes *des Sansues*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Mais il y a une remarque historique à faire à l'égard de ce dernier remede, je veux dire à l'égard de l'*application des Sansues*. Je ne crois pas que Thémison fut le premier qui se fût avisé de le pratiquer, & Aurelianus ne le remarque pas. Cependant je ne vois point qu'Hippocrate, qui a fait mention de toutes les autres manieres de tirer du sang, & presque de toutes les sortes de secours qu'on donne ordinairement aux malades, ait parlé de celui-ci. Je ne vois pas même dans les extraits que Cælius, donne de la pratique de *Diocles*, de *Praxagore*, d'*Hérophile*, d'*Héraclide Tarentin*, d'*Asclépiade*, & des autres Médecins qui ont été entre Hippocrate, & Thémison; je ne vois pas, dis-je, que l'application des Sansues se trouve entre les remedes dont ces Médecins se servoient. On pourroit dire qu'encore qu'ils auroient conu ce remede, il ne s'ensuit pas qu'il doive être rapporté dans les extraits que nous avons concernant leur pratique, ces extraits étant aussi courts qu'ils le sont; mais cette réponse ne satisfait pas tout à fait, parce qu'on n'oublie pas dans ces mêmes endroits de parler de remedes qui sont de moindre importance que celui dont il s'agit. Et pour ce qui est d'Hippocrate, dont nous avons les œuvres toutes entieres, ou peut s'en faut, il est visible que son silence sur ce même remede est une preuve qu'il ne l'employoit pas.

Qui sera ce donc qui aura inventé l'application des Sansues? Je pense qu'il en est à peu près de ce remede comme de la 5 *saignée*, de laquelle on n'a pu marquer les premiers qui l'ont pratiquée. On ne sait point non plus qui est l'inventeur de l'application des Sansues; mais comme Thémison est, si je ne me trompe, le plus ancien, & le premier des Auteurs que nous avons, qui en ait parlé, cela me semble être une preuve que ce remede étoit nouveau de son temps, du moins parmi les Médecins, qui que ce soit qui l'ait inventé. Ce même remede fut continué par ceux de la Secte de Thémison en diverses occasions; dans la pensée que comme la saignée, ou l'ouverture des grandes veines, causoit un *relâchement géneral*, dans tout le corps, les Sansues relâchoient *en particulier*, la partie sur laquelle elles étoient appliquées; à peu près comme les ventouses, 6 qu'ils appliquoient quelquefois après que les Sansues étoient tombées, pour tirer davantage de sang, ou comme ils parloient, pour relâcher davantage.

Il semble même que l'application des Sansues étoit tellement propre, ou particuliere aux Méthodiques, que Galien dont la pratique étoit fort differente de la leur, & qui est venu fort long-temps après Thémison, n'en a pas daigné parler. L'on trouve, à la verité, quelque petite chose sur ce sujet dans ce fragment, ou dans ce livre imparfait, qui est intitulé, *des ventouses, de la Scarification, des Sansues*, &c. qui est parmi les œuvres de cet Auteur; mais qui apparemment n'est pas de lui, puis qu'on trouve à peu près la même chose, pour ce qui regarde les Sansues, dans 7 *Oribase*, qui déclare avoir tiré ce qu'il en dit d'*Antyllus*, & de *Ménémachus*, qui étoient Méthodiques, du moins le dernier, & non pas de Galien. On ne peut pas dire, que Galien ne conût pas ce

5 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 1.*
6 *Cæl. Aurel. acutcr. lib. 3. cap. 3.*
7 *Lib. 7.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

ce remede. Les Méthodiques le pratiquoient tous les jours à ses yeux, mais il faut qu'il le méprisât ; à cela près il semble qu'il en auroit dû parler, aussi bien qu'il a parlé de l'application des ventouses, dans sa *Méthode de traiter les maladies*, & dans les livres qu'il a faits exprès *sur la saignée*.

Au reste, quoi que dans les extraits que nous avons d'Héraclide, & de quelques autres Empiriques on ne trouve, comme nous l'avons remarqué, pas un mot touchant les Sansues, ce remede a neanmoins tout l'air d'un remede Empirique, ou d'un remede qui peut même être venu des païsans. Il est du moins vraisemblable que les païsans se sont les premiers apperçus de l'effet de la picqueure des Sansues, après avoir vû plusieurs de ces insectes attachez à leurs pieds & à leurs jambes, lorsqu'ils étoient allez nuds pieds dans des marêts, & après avoir remarqué que l'évacuation du sang que les Sansues leur avoient tiré, & de celui qui coule encore par la blessure, après qu'elles ont lâché prise, leur avoit tenu lieu d'une saignée. Mais on n'en sait pas mieux, pour cela, en quel temps les Médecins ont commencé à se servir de ce remede.

On n'a plus que deux ou trois petites remarques, à faire touchant Thémison. La premiere c'est que 8 Dioscoride nous apprend que ce Médecin ayant été un jour mordu par un chien enragé, ou ce qui seroit bien plus particulier, ayant simplement servi avec beaucoup d'assiduité un de ses amis qui étoit tombé dans la rage, il y tomba lui-même, mais qu'après avoir beaucoup souffert il fut enfin guéri. 9 Cælius Aurelianus ajoûte que Thémison étant atteint de cette fâcheuse maladie avoit souvent entrepris d'écrire sur ce sujet; mais qu'autant de fois il retomboit dans la même maladie. La seconde, c'est qu'encore que Juvenal ait reproché à ce Médecin le grand nombre de malades qu'il avoit tuez,

Quot Themison ægros autumno occiderit uno,

Cela n'est pas si desavantageux qu'on pourroit penser; c'est du moins une preuve que bien des gens se mettoient entre ses mains. Quoi que Juvenal ait vécu après nôtre Thémison, & qu'il n'ait pû le voir, je ne doute point que ce ne soit du même dont il a voulu parler; il n'y a du moins pas eu d'autre Médecin célebre, de ce nom, après celui-ci. Il se pourroit aussi que ce Poëte Satyrique ait eu en vûe quelque Médecin de son temps, qu'il appelle Thémison pour cacher son veritable nom; ou enfin, que sous le nom de Thémison il ait compris tous les Médecins de la Secte Méthodique; mais comme que ce soit, cela est dit par rapport au même Thémison dont nous venons de parler, & dont Pline fait bien plus d'état que Juvenal. Il l'appelle en un endroit *summus auctor*, un grand Auteur, & il remarque ailleurs que Thémison avoit fait un livre, où il traitoit du *plantain*, & où il disoit qu'il avoit le premier trouvé cette plante. Il en parle encore en quelques autres lieux. L'on apprend aussi de 10 Galien que Thémison étoit le premier qui eût donné la description du *Diacodium*, qui est un remede composé du suc, & de la décoction des têtes de *pavot*, & de miel. Il avoit pareillement inventé une composition purgative appellée *Hiera*, dont on parlera dans la troisiéme partie, à propos des médicamens des anciens. On trouvera

8 *Lib. 6. cap. de rabie.*
9 *Lib. 14. cap. 17.*
10 *Medicam. local. lib. 7. cap. 2.*

trouvera encore 11 quelque chose concernant ce Médecin, dans les chapitres suivans.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Thémison eut apparemment plusieurs disciples, mais il n'y en a eu que deux dont les noms nous soient restez, un PROCULUS, & un EUDEME, qui sont mis en ce rang par Cælius Aurelianus. A l'égard de ses Sectateurs tous les Méthodiques doivent être regardez comme étant de ce nombre, quoiqu'ils ayent fait de grands changemens à ses principes, & qu'il se soient presque tous voulu ériger en chefs de Secte, comme on le verra ci-après. Je ne sai rien touchant *Proculus*, que ce qu'en rapporte l'Auteur que je viens de citer, qui est quelque chose de peu considerable concernant la pratique.

Pour ce qui est d'*Eudeme*, dont Cælius rapporte aussi quelques petits traits de pratique, remarquant entr'autres choses qu'il donnoit des *lavemens d'eau froide*, à ceux que l'on appelloit *Cardiaci*, (*Voyez ci-après, part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 6.) je crois que c'est le même que l'adultere de Livie, qui est appellé par Tacite *l'ami, & le Médecin de cette Dame*, & qui empoisonna Drusus son époux. Tacite ajoûte, *que cet Eudeme faisoit parade de beaucoup de remedes secrets, afin de paroître plus habile dans son art*; maxime qui a réüssi à plusieurs Médecins qui n'avoient pas d'ailleurs des talens, pour se faire distinguer en agissant plus naturellement. Je dis que ce Médecin de Livie, & le disciple de Thémison peuvent être une même personne, parce que le temps n'y repugne pas, & que les disciples de Thémison vivoient sous Tibere, aussi bien que l'Eudeme de Tacite. Toute la difficulté qu'il pourroit y avoir, c'est que les Méthodiques n'étoient guére pour les secrets, comme on le verra dans la suite; mais on peut répondre que la *Méthode* n'étoit pas encore dans sa perfection du temps de Thémison, comme on l'a remarqué.

L'on a parlé ci-devant de trois, ou de quatre *Eudemes*; dont le premier étoit Vendeur d'Antidotes, *Pharmacopola*; le second, étoit un Médecin de Chio; (*part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 7.) Le troisiéme c'est l'Anatomiste contemporain d'Hérophile, ou de ses disciples, (*part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 8.) Le quatriéme, est celui dont on a parlé au même endroit, & de qui l'on dit, qu'il avoit décrit en vers la composition d'une espece de Thériaque, supposé qu'il soit different de l'Anatomiste, ce qui pourroit bien être. Le galant de Livie fait le cinquiéme. On trouve encore dans Galien un Eudeme qu'il appelle l'*ancien*, & dont il rapporte quelque composition de médicament; (*pharmacor. local. lib.* 9. *cap.* 5.) Athénée (*lib.* 9.) cite un Eudeme *Athenien*, qui avoit écrit touchant *les herbages*. Enfin Apulée, (*Apolog.* 1.) parle d'un Eudeme qui avoit traité *des animaux*. On ne sauroit dire, si ces derniers sont differens des quatre ou cinq premiers.

VECTIUS VALENS, qui eut le même commerce avec Messaline femme de Claude, qu'Eudeme avoit eu avec Livie, est introduit par Pline, comme Auteur d'une nouvelle Secte. Il y a de l'apparence qu'il avoit aussi donné dans celle de Thémison, mais qu'il commença à y faire quelques changemens, comme firent presque tous les Méthodiques qui vinrent après lui, & dont chacun prétendit par cette raison, je veux dire pour avoir un peu changé les principes de Thémison, être l'Auteur d'une nouvelle sorte de Médecine. Pline ajoûte que Valens étoit fort éloquent, & qu'il s'acquit une grande réputation dans son art. Je pense que c'est le même que Cælius Aurelianus, appelle *Valens le Physicien*.

11 *Voyez encore ci-après, part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1. *où il est parlé des Archiatres*; & *part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 2. où il est parlé d'un *Thémison* Médecin, qui étoit esclave d'Apulée. *Ibidem, lib.* 2. *cap.* 3.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

CHAPITRE II.

THESSALUS, autre Médecin Méthodique, qui poussa la Méthode plus loin que n'avoit fait Thémison. Quelques particularitez touchant sa conduite; & une partie de son Systeme.

THémison, comme on l'a remarqué, étant déja vieux lors qu'il jetta les fondemens de sa Secte, & n'ayant pas eu le temps de méditer assez sur ce sujet, il en laissa le soin à ceux qui vinrent après lui. Ses disciples, dont on a parlé, dûrent travailler à cette affaire, mais on n'apprend aucune particularité de ce qu'ils firent, non plus que des progrès de Vectius Valens, que l'on a dit avoir été occupé à la même chose. Il y a de l'apparence que tous ces gens là n'avancerent pas autant que THESSALUS, qui vivoit sous Neron, environ cinquante ans après Thémison, & qu'il fut le premier qui amplifia, ou qui corrigea si bien les principes de ce Médecin, qu'il eut la réputation 1 d'avoir perfectionné *la Méthode.* Cet homme étoit de *Trallé*, en Lydie, & fils, 2 s'il en faut croire Galien, d'un cardeur de laine, chez lequel il avoit été élevé parmi des femmes. Cependant la bassesse de son extraction, & le peu de soin que l'on avoit eu de son éducation n'empêcherent point qu'il ne s'avançât, & qu'il ne fit une grande fortune. Le moyen qu'il trouva, pour cela fut de tâcher de s'introduire chez les Grands; & comme il savoit qu'ils aiment à être flattez, il n'oublia rien de ce côté-là, affectant d'ailleurs une complaisance toute particuliere, & des manieres tout à fait soumises; ce qui est une conduite que Galien jugeoit bien differente de celle des plus anciens Médecins, tels qu'étoient les descendans d'Esculape, qui commandoient, dit cet Auteur, à leurs malades, comme un Géneral à ses Soldats, ou un Prince à ses sujets. Au contraire Thessalus obéissoit aux siens comme les esclaves obéissent à leurs maîtres. Si ses malades vouloient *se baigner*, il les baignoit; s'ils vouloient *de la glace*, ou *de la nege*, pour boire frais, il leur en donnoit; s'ils souhaitoient *du vin*, il leur en accordoit. Ces réflexions de Galien, qui ajoûte que Thessalus avoit bien des compagnons, font voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a sû distinguer entre *la fin de l'Art*, & *la fin de l'Ouvrier.*

Pour revenir à Thessalus, 3 il ajoûtoit aux qualitez dont on a parlé, une extréme impudence; & autant qu'il étoit humble, & soumis à l'égard de ceux dont il vouloit acquerir, ou conserver la pratique, autant étoit il orgueuilleux, & insolent par rapport à ceux de sa profession. On pourroit croire que Galien, qui en parle de la sorte, le faisoit par passion, d'autant plus qu'il maltraite extraordinairement, tant ce Médecin Méthodique, que ses disciples, qu'il appelle *les ânes de Thessalus.* Mais une preuve que Galien avoit quelque raison de traiter Thessalus d'impudent, c'est qu'encore qu'il fût tout visible que ce dernier avoit bâti sur les fondemens jettez par Thémison, & en partie par Asclépiade, il ne laissoit pas de se vanter que tout étoit de son cru, débutant par ces termes dans une Epître qu'il adressoit

1 *Galen. Introduct.*
2 *De crisib. lib. 2. cap. 4. method. medend. lib. 1. cap. 3.*
3 *Galen. method. med. lib. 1. cap. 1. 2. 3. 4.*

adressoit à Neron. *J'ai fondé une nouvelle Secte, qui est la seule veritable, y ayant été obligé parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précedé n'a rien trouvé d'utile ni pour la conservation de la santé, ni pour chasser les maladies; & qu'Hippocrate lui-même, a débité sur ce sujet plusieurs maximes nuisibles.* Thessalus assuroit de plus que personne avant luî n'avoit découvert les 4 *rapports*, ou les *convenances* qu'ont les maladies entr'elles, non pas même Thémison, qui passoit pour avoir le premier parlé de ces rapports; ce qu'il avoit écrit sur ce sujet étant, selon Thessalus, quelque chose de monstrueux.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

Ce ne fut pas là tout. La bonne opinion que Thessalus avoit de lui-même, ou l'avantage qu'il croyoit avoir sur tous ceux qui exerçoient le même mêtier que lui, le porta à cet excès de vanité de se donner le titre de 5 *Vainqueur des Médecins.* Voici de quelle maniere Pline parle de cette affaire. Après avoir dit que le Médecin *Vectius valens*, duquel on a parlé, s'étoit acquis un grand credit dans la Cour de l'Empereur Claude, il continue ainsi; 6 *Peu de temps après parut Thessalus, sous le regne de Neron; Ce Médecin improuvoit toutes les maximes de ceux qui l'avoient precedé, & déclamoit avec une espece de rage contre tout ce qu'il y avoit eu de Médecins au monde; mais on peut juger de son esprit & de sa conduite en cette occasion, par la preuve qu'il en donna d'ailleurs, lors qu'il prit le titre de* Vainqueur des Médecins, *titre qu'il fit graver sur son tombeau, qui est au chemin d'Appius. Jamais Bâteleur,* continue Pline, *n'a paru en public avec une plus nombreuse compagnie que celle que Thessalus avoit ordinairement,* &c.

Il n'y a pas dequoi s'étonner que Thessalus attirât une si grande foule de monde, & particulierement de disciples, 7 promettant, comme il faisoit, d'enseigner toute la Médecine dans six mois. Et en effet, si cet art n'eût consisté qu'en ce que les Méthodiques vouloient que l'on en fût, il est sûr qu'il ne falloit pas un long terme pour l'apprendre; puisque d'un côté ils retranchoient, comme on l'a dit, aux Médecins Raisonnans, ou Dogmatiques, l'examen des *causes des maladies*, & que de l'autre ils substituoient aux pénibles *Observations* sur lesquelles les Empiriques se fondoient uniquement, les Indications tirées des *Rapports* dont on a parlé, qui étoit la chose du monde la plus aisée; de maniere que le seul travail qui restoit aux Méthodiques ne consistoit presque qu'en la conoissance & au choix des remedes, ce qui n'étoit pas non plus fort difficile, n'en cherchant principalement que de deux sortes.

Voici ce que Galien dit de la difference qu'il y avoit des sentimens de Thessalus à ceux d'Asclépiade, par où nous commencerons à découvrir le systeme du premier; *Thessalus,* 8 dit cet Auteur, *a réduit toutes les maladies qui se peuvent guérir par le régime à deux sortes, comme avoit fait Asclépiade, mais il a ôté, ou crû*

inutiles

4 On les appelloit en Grec κοινότητες, en Latin *Communitates* termes qui répondent au François *Communautez*; mais ce mot a un usage fort different dans nôtre langue.

5 *ἰατρονίκης.*

6 Eadem ætas, Neronis principatu, ad Thessalum transilivit, delentem cuncta majorum placita, & rabie quadam in omnis ævi Medicos perorantem; quali prudentiâ ingenioque æstimari vel uno argumento abundè potest, cùm monumento suo (quod est Appia via) Jatronicen se inscripserit. Nullius histrionum equorumque trigarii comitatior egressus in publico erat. *Plin. lib. 29. cap. 1.*

7 *Galen. Method. Medend. lib. 1. cap. 1.*

8 *Method. medend. lib. 1. cap. 6.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI. & suivans.

inutiles plusieurs vûes particulieres selon lesquelles Asclépiade se conduisoit dans la pratique de la Médecine. C'est à dire qu'encore qu'Asclépiade regardât l'ouverture ou le resserrement des pores, comme ce qui établit les deux genres principaux des maladies, il croyoit néanmoins qu'il falloit chercher des differences un peu plus particulieres, & distinguer ce que chaque maladie a de propre. Galien oppose 9 en un autre endroit Thessalus à Asclépiade & à Thémison joints ensemble. *Thessalus*, dit-il, *a changé quelque chose dans le systeme de Thémison & d'Asclépiade, car au lieu que ceux ci croyoient que comme la santé consiste en la symmetrie ou proportion des pores du corps, & la maladie en la disproportion des mêmes pores, le retour à la symmetrie est ce qui fait le rétablissement de la santé; Thessalus a crû qu'il falloit, pour guérir une maladie changer entierement tout l'état des pores de la partie malade; & c'est*, ajoûte Galien, *de cette opinion qu'est venu le mot de* 10 métasyncrise, *qui ne signifie autre chose qu'un changement qui arrive dans les pores.*

Pour ce qui regarde la difference qu'il y avoit d'ailleurs entre le systeme de Thémison en particulier & celui de Thessalus, c'est ce que l'on ne sait pas bien au juste. On sait seulement en géneral, comme on l'a dit ci-dessus, que Thessalus avoit apporté du changement aux dogmes de Thémison, & qu'il passoit pour avoir perfectionné la Médecine Méthodique. Sur ce pied là il semble qu'on pourroit attribuer à Thessalus tous les principes des Méthodiques qui sont venus après lui; mais nous apprenons de Galien que les Médecins de cette Secte n'étoient guere d'accord entr'eux. Les uns, par exemple, prétendoient que le *flux* & le *resserrement* fussent communs à toutes les maladies en géneral; les autres soûtenoient que ce flux & ce resserrement n'avoient lieu, ou ne servoient d'indication, que dans les maladies qui se guérissent par le régime de vivre, & par là ils excluoient particulierement celles qui demandent le secours de la Chirurgie. C'est, sans doute, ce dernier sentiment qui a obligé l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, d'ajoûter de nouveaux *rapports* à ceux de Thémison, & il se peut que ces nouveaux rapports soient ceux que Thessalus avoit inventez, mais on n'en est pas entierement sûr, quoi qu'il paroisse qu'il étoit du sentiment qu'on a touché en dernier lieu, comme le premier passage de Galien que nous avons cité le prouve.

L'Auteur de *l'Introduction*, après avoir remarqué, qu'il y a non seulement des *rapports*, ou des *convenences* qui regardent les *maladies*, mais qu'il y en a encore qui regardent leur *cure*; & que les premiers sont appellez *passifs*, qui consistent au *resserrement* & au *flux*; & les derniers *curatifs*, qui consistent à *relâcher* & à *resserrer*; sans conter une autre espece de rapport qu'il appelle *temporaire*, qui regarde la differente maniere de se conduire dans les differens temps d'une maladie; après avoir, dis-je, fait ces remarques, qui expliquent ce que Thémison avoit dit en gros, il ajoûte qu'il y a des rapports qui concernent la *Chirurgie* en particulier, & qui sont differens des autres; ces derniers rapports consistent à *ôter ce qui est étranger, ou étrange à l'égard du corps*, ou *à l'égard de son état naturel.*

Il y a de deux sortes de choses, poursuit cet Auteur, que l'on peut appeller *étranges* ou *étrangeres* par rapport au corps; les unes sont *extérieures*, les autres *intérieures*. Les extérieures sont, par exemple, *une épine* ou *une fleche*, ou quel-

9 *Method. med. lib. 4. cap. 4.*
10 On expliquera plus particulierement ce terme dans le chapitre suivant.

quelqu'autre chose du dehors, qui blesse, & qui demeurant dans la partie blessée y cause une grande incommodité, & empêche qu'on ne puisse guérir; il est visible que les choses étrangeres de cette nature demandent qu'on les ôte & qu'on les retire de la partie. Voila pour les choses extérieures. Quant à celles qui sont intérieures, le même Auteur en fait trois especes differentes. Il y a premierement de certaines choses qui sont dans nôtre corps, ou qui en font partie, & qui ne laissent pas d'être à charge, comme si elles étoient étrangeres, parce qu'elle ne sont pas en leur lieu; comme, par exemple, *un os disloqué* ou *cassé*, qui demandent par consequent en partie qu'on les ôte du lieu où ils sont, & en partie qu'on les remette dans leur place naturelle.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

Il y a en second lieu des choses qui deviennent étranges par leurs *excès*, comme par leur *grosseur*, ou par leur *grandeur*, ou par leur *superfluité*; telles sont toutes les especes de *tumeurs*, tous les *abscès*, toutes les differentes sortes *d'excrescences*, de *verrues*, un *sixieme doit* &c. Dont les unes demandent seulement qu'on les ouvre, ou qu'on les dissipe, les autres veulent être coupées ou emportées. Il y a au contraire des choses étranges par *défaut*; comme sont les *ulceres profonds*, le *bec de lievre*, (qui est un manquement de chair, ou une fente dans la levre supérieure) lesquelles insinuent qu'on doit ôter, ou plûtôt remplir le vuide, & suppléer à ce qui manque.

Voila quelles sont les convenances des maladies Chirurgicales & de leurs remedes. Cet Auteur ajoûte enfin une autre espece de convenance, qu'il appelle *Prophylactique*; qui regarde les maladies causées par les *poisons*, par les *bêtes venimeuses*, & en géneral par *tout ce qui peut causer des maladies, sans que l'on sache ce que c'est.*

Quoi qu'on ne soit pas entierement certain que Thessalus fût l'Auteur de tous ces rapports, ou de toutes ces convenances, comme on l'a dit ci-dessus, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'étoit du moins de celles qui regardent la Chirurgie; puis que l'on sait d'ailleurs qu'il avoit même établi plusieurs especes differentes, de quelques-uns des genres que l'on vient de toucher. [11] *Ceux qui suivent Thessalus*, dit Galien, *croyent que tout* ulcere, *en quelque partie du corps qu'il soit, demande la même cure. S'il est* creux *qu'il faut toujours* le remplir. *S'il est* égal, *qu'il faut toujours* le cicatriser. *Si la chair* y croit trop, *qu'il faut* la consumer. *S'il est* récent *&* sanglant, *qu'il faut en* rejoindre les bords, *&* le fermer *incessamment.*

Thessalus établissoit même une convenance pour les *vieux ulceres* en particulier. Voici ses propres termes tirez de Galien; [12] Les convenances des
„ vieux ulceres qui ne peuvent se fermer, ou qui étant citatrisez s'ouvrent
„ derechef, sont très-importantes; puis qu'il faut nécessairement savoir, à l'é-
„ gard des premiers, ce que c'est qui empêche qu'ils ne se ferment, afin de
„ l'ôter; & à l'égard de ceux qui se renouvellent après avoir été cicatrisez,
„ ce qui fait qu'ils se renouvellent, afin qu'on fasse en sorte que la cicatrice
„ puisse tenir; en changeant l'habitude, ou la disposition, de la partie malade,
„ ou même de tout le corps, & en le disposant d'une maniere qu'il ne souffre
„ plus cette incommodité; ce qu'on peut obtenir par les remedes qu'on appelle
„ [13] *Métasyncritiques.*

Thessalus

11 *Method. medend. lib.* 5. *cap.* 1.
12 *Ibidem. liv.* 4. *cap.* 4.
13 On verra dans le chapitre suivant ce que signifie ce mot.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ *Thessalus continue de cette maniere un peu plus bas*; Les vieux ulceres qui ne „ se ferment point, ou qui étant amenez à cicatrice s'ouvrent derechef, fournissent les indications suivantes. Premierement ceux qui ne peuvent être cicatrisez indiquent qu'on ôte, ou qu'on enleve ce qui empêche qu'ils ne se ferment, & qu'on renouvelle la partie malade, & qu'après les avoir rendu semblables à des playes récentes, on les traite comme s'ils étoient tout nouveaux. Si cela ne réussit pas, vous devez employer les remedes adoucissans, & ceux dont on se sert dans les tumeurs accompagnées d'inflammation. Quant aux ulceres qui étant cicatrisez s'ouvrent derechef, pendant le temps qu'ils commençent à s'ouvrir, ou à s'exulcerer pour la seconde fois, ils indiquent qu'on les traite comme on feroit un phlegmon, c'est à dire, une tumeur enflammée, qui seroit toute nouvelle, & qu'on y applique un cataplâme adoucissant, jusqu'à ce que 14 l'irritation soit passée; après quoi vous travaillerez à cicatriser; & en suite vous appliquerez tout autour du lieu, où étoit l'ulcere, une emplâtre, où il entre de la moutarde, & qui fasse venir de la rougeur en la partie, ou quelqu'autre médicament qui en change la disposition, & face que cette partie ne soit plus susceptible du mal comme elle l'étoit auparavant. Que si vous ne pouvez pas même par cette voye venir à bout de corriger la disposition de la partie, attachez vous à tout le corps en géneral, & tâchez d'y causer du changement par la métasyncrise; ce que vous obtiendrez, ou en faisant faire divers exercices, sur lesquels on prendra avis des experts dans la 15 Gymnastique, ou en augmentant, & diminuant tour à tour la nourriture, ou en débutant par des vomitifs. „

Il paroît par ce que l'on vient de dire que Thessalus ne s'en étoit pas tenu aux convenances de Thémison. On parlera dans le chapitre suivant de quelques autres nouveautez qu'il avoit introduites, après avoir vû ce qu'il entendoit par le mot de *métasyncrise* dont il se servoit.

CHAPITRE III.

De la Métasyncrise, *& des remedes* métasyncritiques. *De* l'Abstinence de trois jours; *& de l'effet des* Purgatifs *selon Thessalus.*

ON a pû comprendre par ce qui a été dit que ce que Thessalus appelloit *métasyncrise* étoit *un changement qu'il prétendoit faire dans tout le corps, ou dans quelque partie seulement*. Galien rend le mot *métasyncrisis* par celui de *metaporopoiesis*, qui marque que le changement dont on a parlé arrive par rapport à l'état des *pores*. Pour entendre mieux quelle est la force, & la vraye signification de ces mots, il faut se souvenir du sentiment d'Asclépiade touchant les corps des animaux, qu'il prétendoit avoir été formez, aussi bien que tout ce qu'il y a dans le monde, par *la rencontre des atomes*, ce qui l'obligeoit d'appeller tous les corps συγκρίματα, ou συγκρίσεις, *confusions*, ou plûtôt *assemblages*; parce

14 ἀγανάκτησις. Ce terme Grec répond précisement au François; l'un est l'autre est métaphorique.

15 On a vû dans la *Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 8. ce que signifie ce terme.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

parce qu'ils étoient, selon lui, un effet de l'assemblage & du mêlange des atomes. Asclépiade se servoit encore, pour expliquer ce qui arrivoit aux corps, des termes de συγκρίνεσθαι, & διακρίνεσθαι, *se mêler* & *se séparer*; de maniere que si le premier de ces mots marquoit ce qui arrive aux atomes lors qu'ils s'unissent pour former les corps, & si le second marquoit leur dissolution, il fallut inventer un troisiéme mot qui exprimât le changement qui se fait lors que ces mêmes corps, après s'être désunis, retournent en leur premier état, & ce mot fut celui de μετασυγκρίνεσθαι. Cælius Aurelianus, qui étoit lui même Méthodique, traduit ce terme par *recorporare*, & μετασύγκρισις, qui en a été formé par *recorporatio*. Je ne sai, au reste si Asclépiade, qui avoit employé les termes de συγκρίνεσθαι, & διακρίνεσθαι, s'étoit aussi servi de μετασυγκρίνεσθαι. mais Cassius, que nous avons conté entre ses disciples, s'en est servi; en sorte qu'il paroît du moins que Thessalus, qui est venu long-temps après Cassius, ne l'avoit pas inventé. Quoi qu'il en soit, 1 Galien remarque avec raison que Thessalus ne se tenoit pas dans les bornes de la *Méthode*, lors qu'il mettoit en usage ce dernier mot; puis que ce mot ne pouvoit être entendu qu'on ne supposât auparavant, comme une chose conue, les *petits corps* & leur *assemblage*. Or cela étoit au delà de ce que les Méthodiques faisoient profession de savoir; car ils ne vouloient point qu'on pénetrât dans des causes qui étoient encore moins cachées que n'étoient ces principes d'Asclépiade.

L'on a vû par le dernier passage de Thessalus, que la *moutarde* est mise au rang des *médicamens métasyncritiques*. On regardoit de la même maniere tous les simples acres & brûlans, qui font rougir la peau, ou qui excitent des vessies, ou causent de la demangeaison à la partie sur laquelle on les a appliquez, telles que sont la *moutarde*, la *grenouillette*, le *thapsia* &c. 2 *Le suc & la racine de thapsia*, dit Dioscoride, *sont les plus forts de tous les médicamens qui ont une proprieté* metasyncritique, *soit pour attirer du profond du corps*, *soit pour* 3 *changer l'état des pores*. Quoi que cet Auteur, qui vivoit en même temps que Thessalus, comme on le verra dans la suite, se soit servi du terme de *métasyncritique*, on n'en peut pas inferer certainement qu'il fût de sa Secte. On trouve ce même terme, par rapport aux médicamens, dans Galien, dans Oribase, dans Aëtius, dans Paul Eginete. Ces Médecins ne faisoient pas difficulté de l'employer pour marquer cette sorte de médicamens qui tirent de loin, quoi qu'ils n'en fissent pas l'usage qu'en faisoient les Méthodiques, ou qu'ils ne raisonnassent pas comme eux. On verra plus particulierement quels étoient ces médicamens & la maniere dont les Méthodiques s'en servoient, dans les chapitres suivans.

Au reste si Thessalus n'étoit pas l'Auteur de la métasyncrise, il fut le premier qui introduisit *l'Abstinence de trois jours*, par laquelle les Méthodiques commençoient la cure de toutes les maladies, & qui fit que ceux de cette Secte furent appellez dans la suite *Diatritarii*, de διατριτὸς, qui est le nom que Thessalus avoit donné à cette abstinence, & qui marque le terme de *trois jours* auquel ce Médecin l'avoit limitée. Asclépiade & plusieurs autres anciens Médecins avoient, à la verité, fait jeuner leurs malades pendant un certain terme, mais ce terme n'avoit pas eu de regle certaine, comme on a pû le re-

 marquer

1 *De simplic. medicam. facultat. lib. 5. chap. 25.*
2 *Lib. 4. chap. 157.*
3 Μεταποροποιῆσαι.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

marquer ci-dessus. On verra plus particulierement ce que c'étoit que cette abstinence quand on parlera de la pratique des Méthodiques.

Ce seroit ici le lieu de traiter de celle de Thessalus en particulier. Il s'en trouve divers petits échantillons dans Cælius Aurelianus, qui conte ce Médecin entre les principaux Auteurs de la Secte. Mais comme le même Cælius ne rapporte rien de bien suivi sur ce sujet, & qu'il nous a donné d'ailleurs un corps complet de pratique selon les regles de la plus exquise *Méthode*, nous laisserons Thessalus, qui dans le fond n'étoit pas fort different de Cælius, ou de Soranus, que celui-ci a traduit, pour parler de ces deux derniers, qui nous fourniront abondamment de matiere par rapport au Systeme & à la Pratique de la Secte de Thessalus, qui étoit aussi la leur.

Nous remarquerons seulement en finissant ce chapitre, que Thessalus ayant suivi Asclépiade & ayant même encheri sur lui, en ce qu'il condannoit les *purgatifs*, il fut suivi lui même à cet égard par tous les autres Méthodiques, qui regarderent ce sentiment comme un des dogmes fondamentaux de leur Secte. Les raisons que Thessalus avoit de ne vouloir point de purgatifs sont à peu près les mêmes que celles d'Erasistrate ou de Chrysippe, qui sont les premiers qui se soient déclarez contre cette sorte de médicament, & qui avoient été en suite soutenus par Asclépiade. Voici de quelle maniere Thessalus s'exprimoit pour combattre le sentiment opposé & pour appuyer le sien. 4 *Prenons*, disoit-il, *un Athlete tel que l'on voudra, c'est à dire l'homme le plus robuste & le plus sain que l'on puisse trouver, & donnons lui un médicament purgatif; nous verrons qu'encore qu'il n'eût rien avant cela que de bon & d'entier en tout son corps, ce que le médicament en fera sortir sera corrompu. Nous inferons de là, sans qu'on puisse y contredire, que ce qui sort n'étoit pas auparavant dans le corps de cet homme, puis qu'il se portoit bien. Nous en inferons en second lieu que le médicament a fait deux choses en cette rencontre, la premiere de changer en pourriture, ou de corrompre ce qui n'étoit pas corrompu auparavant, & la seconde de le faire sortir.* Thessalus ajoûte un peu plus bas *que les Médecins de la Secte d'Hippocrate étoient des insensez, de ne s'appercevoir pas, que quand ils vouloient purger la bile, ils purgeoient la pituite; & au contraire quand ils cherchoient à vuider la pituite qu'ils vuidoient la bile*, d'où il tire encore cette conséquence, *que les purgatifs ne peuvent que nuire en faisant un tout autre effet que celui qu'on en attend.*

On n'a plus rien à remarquer touchant Thessalus, si ce n'est qu'il avoit composé 5 plusieurs gros volumes, ce qui ne s'accordoit pas avec la profession qu'il faisoit d'enseigner la Médecine en six mois; car il falloit apparemment plus de temps pour lire tous ces livres.

CHAPITRE

4 *Galen. Contra ea à Juliano contra aphorism. Hippocr. dicta sunt, chap. 8.*
5 *Method. medend. lib. 2. cap. 3.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE IV.

SORANUS, *le plus estimé de tous les Méthodiques. Quatre ou cinq Médecins de ce nom.*

LE plus habile de tous les Médecins Méthodiques & celui qui mit la derniere main à la *Méthode* ce fut SORANUS, c'est du moins là le jugement qu'en fait Cælius Aurelianus, qui étoit de la même Secte, & qui fait remarquer diverses fautes que Thessalus avoit commises par rapport aux principes de la Secte dont il s'agit, quoi que d'autres l'ayent regardé comme celui qui avoit perfectionné cette espece de Médecine. On pourroit croire que les Méthodiques ayant été partagez entr'eux, l'un donnoit la préference à un Médecin & l'autre à un autre, & que Cælius ne préfere Soranus à Thessalus; que parce qu'il étoit prévenu en faveur des sentimens du premier. En effet, je ne doute point que cet Auteur ne se fût déterminé en partie par cette consideration; mais il est certain d'ailleurs que Soranus a été estimé même par des Médecins qui n'étoient par de sa Secte. Galien qui ne ménage pas fort les Méthodiques, & qui maltraite particulierement Théssalus, ne dit rien contre Soranus. Au contraire, il témoigne en rapportant la description que ce dernier avoit donnée de quelques médicamens; il temoigne, dis-je, qu'il avoit vû par experience que ces médicamens étoient bons. Suidas dit aussi que Soranus avoit écrit plusieurs livres qui étoient fort estimez. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui attribue, comme on l'a vû ci-dessus, à Thessalus d'avoir perfectionné la *Méthode*, met simplement Soranus au rang de quelques autres Méthodiques, dont on parlera ci-après, qui avoient eu des sentimens particuliers.

1 Soranus vivoit sous les Empereurs Trajan & Adrien. Il étoit d'Ephese; son pere s'appelloit *Ménandre*, & sa mere *Phébé*. Il avoit demeuré en suite à Alexandrie, mais il étoit enfin venu s'établir à Rome, où il pratiqua la Médecine sous les Empereurs qu'on a nommez. Ses écrits se sont perdus, mais on peut en quelque maniere se dédommager de cette perte en lisant Cælius Aurelianus, qui avoüe lui même, comme on le verra au chapitre suivant, que tout ce qu'il a écrit n'est qu'une traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu trois, ou quatre autres Médecins du même nom. Le premier étoit Ephesien aussi bien que le précedent, mais il a vêcu long temps après lui. Suidas remarque que ce second Soranus avoit aussi écrit divers livres de Médecine, entre lesquels il y en avoit un qui étoit intitulé, *Des maladies des femmes*, ou *Des choses qui regardent les femmes*. C'est apparemment de ce livre qu'a été tiré le fragment Grec qui a pour titre, *De la matrice & des parties des femmes*, qui a été mis au jour par Turnebus, dans le Siecle passé; & qui est aussi à la fin du vint & quatriéme livre d'Oribase. On trouve pareillement dans 2 Ætius divers extraits des livres d'un Soranus concernant *les maladies des femmes*.

1 *Voss. de Historic. Græc. lib.* 3. *Suidas.*
2 *Tetrabibl.* 4. *Serm.* 4.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

femmes. Ce Soranus étoit, sans doute, celui dont on vient de parler. Il paroît du moins par quelques-uns des remedes que contenoient ces livres, que le premier Soranus n'en étoit pas l'Auteur. On trouve, par exemple, dans le chapitre du scirrhe de la matrice, la proposition d'un *purgatif*, ce qui étoit contre la pratique des Méthodiques, & particulierement contre celle du premier Soranus, comme on le verra ci-après. C'est ce second Soranus qui a écrit *la vie d'Hippocrate* que nous avons. Cette piece a été tirée d'un livre du même Auteur qui contenoit les vies de tous les Médecins qui l'avoient précedé, & l'histoire des Sectes qu'ils avoient suivies; ce qui étoit un dessein approchant du mien.

Le troisiéme Soranus étoit de Molles en Cilicie; on le distingue des autres par le surnom de *Mallotes.* Suidas nous apprend qu'un Philosophe & Médecin nommé *Asclepiodotus*, dont il fait un grand cas, donnoit à ce troisiéme Soranus le premier rang entre tous les Médecins, qui sont venus après Hippocrate. 3 Quelques-uns ont crû que le petit livre Latin, intitulé *Introduction à la Médecine*, qui a été imprimé à Basle & à Venise, sous le nom de Soranus d'Ephese, étoit de Soranus *Mallotes.* 4 Vossius prétend que cet ouvrage n'est d'aucun des trois qu'on a nommez, mais d'un Ecrivain Latin; & il y a toute sorte de raison de croire qu'il ne se trompe pas, non plus qu'en ce qu'il ajoûte, que cette Introduction à la Médecine est d'une très petite conséquence. C'est en effet très peu de chose, & sans doute l'ouvrage d'un chetif Médecin, quel qu'il puisse avoir été. Cet Auteur s'addresse à Mecœnas, dans le chapitre cinquiéme, comme pour faire croire qu'il a vêcu dans le temps de ce favori d'Auguste, mais la supposition est trop grossiere, comme d'autres l'ont remarqué avant moi.

Il n'y a rien de plus absurde que les signes des maladies mortelles rapportez par ce prétendu Soranus; *Si quelcun*, dit-il, *a mal à la tête, si sa face est enflée sans douleur; si la même enflure, ou tumeur survient à la poitrine, & à la main gauche; & que le malade se gratte continuellement les narines, il mourra le vint troisiéme jour. Si les genoux d'un phrenétique deviennent de couleur de rose avec une veritable inflammation, il mourra ce même jour.* Si un homme, dit un peu plus bas nôtre Auteur, *a la luette enflammée, ou relâchée, & qu'il lui vienne sous la langue une pustule* 5 *comme un pou de pourceau, & que le malade souhaite de se baigner ou d'être fomenté, il mourra de cette maladie. S'il vient à quelcun dans une fiévre aigue* 6 *une tumeur noire entre deux doits de la main, que cela soit accompagné de douleur dès le commencement de la maladie, & que le malade souhaite le bain, il mourra le troisiéme jour, Si quelcun a une douleur d'estomac & une fiévre aigue; s'il lui survient une pustule douloureuse au pied droit, & qu'il ne souhaite rien, il mourra le vint & deuxiéme jour. S'il vient à quelcun, dans* 7 *un cholera, trois pustules, en forme de poix chiche, auprès du nombril, l'une blanche, l'autre rouge, & la*

3. *Joannes Lonaus Boscius Oration. de Medicina Auctoribus.*

4. *De Philosophiâ.* Marsilius Cagnatus est du même sentiment. *Voyez la Centurie des Plagiaires de Monsieur Fabricius.*

5. *Instar pediculi porcini.*

6. *Tumor niger in modum horbiliæ.* Je ne sai ce que cet Auteur entend par le mot *horbilia*, à moins qu'il n'ait voulu désigner cette pustule qui vient au bord des paupieres, & qu'on appelle *hordeolum.*

7. *Choleribus laborant.*

la troisiéme livide, il mourra le même jour. Si quelcun a des douleurs de ventre, & qu'il lui vienne au sourcil, ou au bas de la paupiere une tumeur noire, en maniere de noisette, il mourra dans quatre jours. Voila qui passe toute la pénetration des prognostics ordinaires des Médecins; & quoi qu'il s'en trouve d'assez singuliers dans les Coaques d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant, il y en a peu qui approchent de ceux que l'on vient de lire, & de cinq ou six autres que Soranus propose encore, qui est tout ce qu'il dit sur la matiere des signes.

Secte Méthodique dans le Siecle x I & suivans.

Il semble que des prognostics de cette sorte ont été tirez des écrits de quelque Empirique peu judicieux, & l'on en pourroit inferer que nôtre Auteur étoit de la Secte des Empiriques. Mais il paroît d'ailleurs qu'il n'en étoit point, en ce qu'il veut qu'un Médecin entende la Grammaire, la Rhetorique, l'Arithmétique, & l'Astronomie, &, ce qui est de plus particulier, qu'il s'engage même par serment d'apprendre ces arts, ou ces sciences. Il y joint encore 8 ailleurs la Philosophie, & il veut qu'un Médecin ait conoissance des élemens du corps, des facultez &c. Il paroît enfin que nôtre Auteur n'étoit pas de la Secte Empirique par un passage tiré de la fin du chapitre quatriéme, où il dit expressément qu'un Médecin doit joindre le raisonnement à l'experience, s'il ne veut pas exposer la profession qu'il exerce à la raillerie de tout le monde, que l'experience est aveugle sans la raison &c.

9 Un Savant, qui a fait cette derniere remarque avant moi, ajoûte qu'il est aisé de voir que Soranus étoit de la Secte Méthodique, mais il me pardonnera si je ne suis pas de son sentiment à cet égard, non plus qu'en ce qu'il soupçonne que le petit livre dont il s'agit peut être de Cælius Aurelianus. Je n'y trouve ni traces, ni vestiges des opinions des Méthodiques en général, ni de celles de Cælius en particulier. Au contraire tout y est diamétralement opposé au systeme de l'Auteur que l'on vient de nommer, & à celui des autres Médecins de sa Secte. Le style, qui a quelque rapport à celui de Cælius, n'est pas une preuve suffisante pour conclurre que cet auteur & celui de l'Introduction à la Médecine soient une même personne.

Au reste, il n'y a pas grand fondement à faire sur le titre qui est au devant du livre de nôtre prétendu Soranus, où il est traitté *d'Archiater vetustissimus & Peripateticus.* Je ne sai si cet Auteur étoit Peripatéticien, cela pourroit être, mais il est visible par son langage qu'il n'est pas fort ancien, & il paroît d'ailleurs qu'il ne mérite pas d'être appellé *Archiater.* On pourroit dire que celui qui a attribué ce livre à Soranus d'Ephese, ou qui a emprunté le nom de cet ancien Médecin, a ajoûté la qualité *d'Archiater*, que le veritable, ou le premier Soranus pouvoit posseder; mais ce Soranus lui même n'a jamais eu ce titre, comme on le verra 10 ci-après.

On trouve dans les Priapées de Scioppius des Lettres de Marc Antoine à un Q. Soranus, & de celui-ci à M. Antoine, de Cléopatre au même Soranus, & de Soranus à Cléopatre. Dans ces lettres l'on demande & l'on donne des remedes contre l'incontinence. Ce sont des pieces visiblement supposées.

L'Auteur de la vie d'Hippocrate cite un quatriéme, ou un cinquiéme Soranus qui étoit, dit-il, de l'Isle de Cos.

8 *Cap.* 1. & 3.

9 *Johannes Albert. Fabricius, in Centuriâ Plagiariorum.*

10 *Voyez Part.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 1, *où l'on traite amplement des Archiatres.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

CHAPITRE V.

CÆLIUS AURELIANUS, Copiste de Soranus. Quelques remarques generales touchant sa personne, & ses Ecrits.

CEt Auteur a écrit en Latin. Il paroît par son stile, qui est d'ailleurs assez particulier, comme on le verra ci-après, qu'il étoit Africain; & c'est ce que confirme le titre de son livre, où il est appellé *Cælius Aurelianus Siccensis*. Sicca étoit le nom d'une ville de Numidie. 1 D'autres l'ont appellé *Lucius Cælius Arianus*, au lieu d'*Aurelianus*; comme s'il avoit été d'*Aria*, ou d'*Ariana*, qui sont des Provinces de l'Asie, mais le plus grand nombre des Savans est pour le premier de ces deux noms. On trouve aussi dans Cassiodore un *Cælius Aurelius*, qui doit être le même, comme on le verra ci-après.

On ne sait rien de certain touchant le temps auquel il a vécu. Quelques uns l'ont crû plus ancien que Galien, parce que ce dernier ne se trouve point cité parmi les Auteurs dont Cælius a rapporté les sentimens, & qui sont en assez grand nombre; mais comme Galien ne l'a point cité non plus, & que Cælius a nécessairement écrit après Soranus, qui vivoit sous Adrien, & qui n'a par conséquent précedé Galien, que d'environ trente, ou quarante ans, si cette sorte de preuve étoit valable, il s'ensuivroit tout au plus, de ce que l'on vient de dire, que Galien & Cælius pourroient avoir écrit en même temps, & ne s'être pas conus. Mais quoi que l'on puisse certainement inferer de ce qu'un Auteur en cite un autre, que celui qui est cité a vécu, ou a écrit le premier, il ne s'ensuit pas qu'un Auteur qui n'est point cité ait dû vivre après celui qui ne le cite point, ou en même temps que lui; parce que les Auteurs, supposé qu'ils ayent conu ceux dont ils n'ont point parlé, ce que nous ne savons pas, peuvent avoir eu leurs raisons pour n'en dire rien. Galien, par exemple, pourroit n'avoir pas cité Cælius (supposé que celui-ci eût vécu le premier, ce que je ne crois pas) parce qu'il avoit assez d'autres Grecs auxquels il pouvoit s'attacher, sans perdre son temps à refuter un Auteur Latin, comme étoit Cælius, demi Barbare d'ailleurs, & Copiste des Grecs. Cælius de même, quoi qu'il ait apparemment vécu après Galien, peut n'avoir point fait mention de lui, parce que celui-ci étoit ennemi juré des Méthodiques. C'est comme en a jugé Reinesius, qui fondé sur la maniere d'écrire de nôtre Auteur, ne le met que dans le cinquiéme siecle de N.S.J.C. On peut voir dans 2 la note qui est au bas de la page ce que dit à cet égard ce savant Critique, par où il exprime d'ailleurs parfaitement le caractere de nôtre Auteur.

Cælius

1 *Vide Reinesii Var. Lect. lib.* 3. *cap.* 18.

2 Stilo, ut ferebat seculum, (quinto enim vixisse arbitramur, cùm Linguæ Latinæ puritas Europæarum gentium idiotismis, & Hunnorum Gotharumque barbarie penè decoxisset) & genius patriæ, quæ Sicca Veneria Africæ non ignobile oppidum fuit, usus est grandi, implexo, difficili, ad tautologias usque luxuriante, irregulari, semisolæco nonnunquam, modò archaismis, modò peregrinis & novis à vulgò acceptis suspendente Lectorem, omnino mirifico, quasi Ennodii aut Fulgentii alicujus, ut Latini Græcum videri voluisse, Græci locutum Latinè existimare possint: Græcorum ubique adsectator est & interpres, interdum infelicitate etiam sua festivus. Quamvis enim ubique ferè crepet Græcos, in horum tamen literis non nimis profundè doctum fuisse, & minutiis præsertim Grammaticis non nosse attendere adparet: nonnunquam etiam scientem volentem, usitatâ significatione neglectâ, novam utcumque quadrantem vocabulis imposuisse, &c. *ibidem cap.* 17. Je doute que Cælius ait vecu aussi tard que Reinesius le dit. Voyez ce que l'on ajoûte un peu plus bas.

Cælius Aurelianus avoüe lui-même qu'il a traduit Soranus. Cependant il paroît qu'il n'a pas simplement rendu mot à mot en Latin, ce que ce Médecin avoit écrit en Grec, puisqu'il parle souvent de Soranus, comme d'un tiers. *Un tel*, dit-il, par exemple, *est d'un tel avis, mais Soranus, pour lequel je suis, est d'un avis contraire*. Il dit encore à la fin de sa préface sur ses livres des maladies longues, qu'il va commencer par la *douleur de tête*, à l'imitation de Soranus, qui avoit commencé par là à traiter de ces mêmes maladies. Or il est visible qu'il n'auroit pas parlé de la sorte s'il n'avoit été qu'un simple traducteur; mais comme Soranus étoit son Héros, & comme il l'appelle, *le Prince de sa Secte*, il ne fait point de difficulté d'avoüer qu'il ne parle qu'après Soranus, qu'il pouvoit d'ailleurs avoir en partie copié.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

De plus ce qui semble prouver que Cælius, ne doit pas être regardé comme un simple Copiste des ouvrages d'autrui, c'est qu'il cite lui-même plusieurs livres de sa façon, & entr'autres un livre de *lettres Grecques*, adressées à un nommé Prætextatus, dans lesquelles il combattoit fortement l'usage de la *Hiere*, qui étoit un médicament purgatif dont Thémison s'étoit servi, & dont on parlera encore ci-après. Cælius cite encore un livre qu'il avoit dédié à un certain *Lucrece*, & qui contenoit *un abregé de la Médecine par demandes, & réponses*; des livres de *Chirurgie*; d'autres touchant les *fiévres*, les *causes des maladies*, les *remedes ordinaires*, la *composition des médicamens*, les *maladies des femmes*, & enfin *la conservation de la santé*.

Il n'y a pas de l'apparence que tous ces livres fussent copiez de Soranus, mais il se peut que ceux dont on a parlé auparavant le fussent, pour la plus grande partie. A cela près on ne comprend pas comment Cælius n'auroit parlé dans ces premiers livres que des Médecins qui ont précédé Soranus, & comment il n'en auroit point cité plusieurs autres qui ont vécu pendant l'espace de deux ou trois siecles, qui se sont écoulez entre Soranus, & lui, selon la supposition de Reinesius, ce qu'il n'a point fait, quoi que ceux qu'il cite d'ailleurs soient en grand nombre. Il faut nécessairement admettre cette consequence, ou convenir que Cælius est plus ancien que Reinesius ne l'a crû, ce qui pourroit être, car enfin le stile, par où l'on en juge, peut tromper, outre qu'il est aisé de voir que ces livres ont été fort alterez, comme tout le monde en convient. Si le *Cælius Aurelianus*, de Cassiodore (*divinar. lection. cap.* 31.) est le même que nôtre Cæl. Aurelianus, comme il semble que cela doit être, puisque Cassiodore met expressément l'Auteur qu'il cite au rang des Médecins qui ont écrit en Latin. Si c'est, dis-je, le même, il aura vécu, pour le plus tard, dans le siecle cinquiéme; car Cassiodore est lui-même de ce siecle là. Mais il n'est pas impossible que nôtre Auteur ait précedé celui qui le cite de deux ou trois siecles, & qu'il n'ait pû écrire peu de temps après Soranus, qui étoit du second. Son stile, comme je l'ai dit, n'est pas une assez forte preuve du contraire. Tertullien, qui étoit aussi Africain, & qui a suivi de près Soranus, a un stile assez dur, quoi qu'un peu meilleur que celui de Cælius Aurelianus. Au fond ce dernier étoit un étranger, qui pouvoit ne parler pas si bien Latin, que l'on parloit encore de son temps, même dans les Provinces.

Quoi qu'il en soit, il ne nous est resté des Ouvrages de Cælius que ces mêmes livres, dont il fait honneur à Soranus, dans lesquels il traite *des maladies aigues*, & *des maladies longues*, mais par bonheur ce sont les principaux, puisqu'ils renferment la maniere de traiter, selon les regles des Méthodiques, presque toutes les maladies, à la reserve de celles qui demandent le secours de la Chirurgie. Un autre avantage que l'on en tire, c'est que nôtre Auteur, en voulant refuter les sentimens de plusieurs fameux Médecins de l'Antiquité, nous a conservé divers petits extraits de leur pratique, de laquelle nous ne saurions rien sans lui, à la reserve de ce qui concerne Hippocrate, qui est le premier de ceux dont il parle, & de qui il rapporte

néan-

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

néanmoins quelques passages qui ne se trouvent pas dans les œuvres que nous en avons. Les autres qu'il cite le plus souvent sont *Diocles*, *Praxagore*, *Heraclide*, *Tarentin*, *Asclépiade*, & *Thémison*. Ce sont, dis-je, ces Médecins auxquels il s'attache plus particulierement, & dont il examine la pratique avec plus d'exactitude. Il leur joint encore *Erasistrate*, & *Hérophile*, mais ces deux derniers, comme il remarque, n'ayant pas écrit sur toutes les maladies, c'est par cette raison qu'il n'en parle pas si souvent que des autres. Il cite aussi en divers endroits *Sérapion*, & il y a de l'apparence qu'il l'auroit cité plus fréquemment, s'il n'avoit regardé Héraclide 3 comme renfermant lui seul tout ce que les Empiriques avoient de meilleur. Les autres dont Cælius fait plus rarement mention, sont en assez grand nombre. L'on y trouve non seulement *Thessalus*, & quelques autres Médecins Méthodiques dont on parlera dans la suite, mais encore divers autres de toutes les Sectes, indifferemment, tant de ceux dont on a déja parlé, que de ceux dont on n'a rien dit.

Pour revenir aux livres de cet Auteur, que nous avons dit qui traitoient des maladies considerées, ou comme *aigues*, ou comme *longues*, il faut remarquer que cette distinction des maladies faisant un des *rapports* des Méthodiques, ces Médecins affectoient de suivre cette même distinction, ou division, dans les titres qu'ils donnoient à leurs livres de pratique. Asclépiade avoit bien écrit des livres intitulez *des maladies aigues*; mais Thémison, 4 selon la remarque de nôtre Auteur, avoit été le premier qui eût écrit en particulier *des maladies longues*, & qui eût donné ce dernier titre à ses livres. Cælius assure même, que de tous les Médecins qui avoient précedé Thémison, les uns n'avoient rien dit de ces maladies, ou parce qu'ils les jugeoient incurables, ou parce qu'ils les croyoient plûtôt de la dependance des *Baigneux*, ou de ceux qu'on appelloit 5 *Aliptæ*, & *Iatraliptæ*, que de celle des Médecins; les autres en avoient écrit deça delà dans leurs livres de pratique, & en même temps qu'ils avoient traité des maladies aigues. Nôtre Auteur ajoûte que *Thessalus*, & *Soranus*, ayant imité Thémison, furent aussi suivis par divers autres. Les deux premieres éditions que nous avons des livres de Cælius Aurelianus, sont celle de Paris de l'année 1529. in folio, qui ne contient que les trois livres *des maladies aigues*; & celle de Basle de la même année, & de la même forme, où l'on ne trouve que les cinq livres *des maladies Chroniques*. Jean Sichard qui a donné cette édition croyoit que les livres des maladies aigues avoient été perdus avec les autres ouvrages de Cælius. La troisiéme, qui est aussi in folio, est celle d'Aldus de 1547. où Cælius est joint à d'autres Auteurs, & où il n'y a non plus que les cinq livres dont on vient de parler. Dalechamp a enfin fait imprimer ce même Auteur complet, à Lyon en 1567. chez Roüillé in octavo, avec des notes marginales, mais il ne s'est pas nommé. Van der Linden parle encore d'une édition de Londres, qu'il attribue au même Dalechamp; mais j'apprens de bon lieu que l'on doute qu'il s'y en soit jamais fait aucune.

CHAPITRE

3 *Acutor. lib. 1. cap. 7.*
4 *Tardar. præfat.*
5 On parlera de ces gens là dans le premier livre de la troisiéme Partie, & on en a déja dit un mot ci-dessus, *Part. 1. liv. 2. chap. 8.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivant.

CHAPITRE VI.

Réduction de chaque maladie sous le genre qui lui convient, selon Cælius. On parle aussi de l'Hydrophobie en particulier, & de quelques autres maladies rares décrites par le même Auteur.

APrès avoir parlé du titre des livres de Cælius, il faut voir un peu plus particulierement ce qu'ils contiennent. Nous y sommes d'autant plus obligez que c'est le seul ouvrage bien complet qui nous soit resté concernant la pratique des Méthodiques; ce que nous avons dit jusques à present n'ayant guére regardé que les élemens de la *Méthode*, ou les premiers principes sur lesquels les Méthodiques croyoient que la Médecine en géneral est fondée. L'on a vû que les Médecins de cette Secte regardoient toutes les maladies, tant les *aigues*, que les *longues*, comme étant comprises sous deux genres principaux, le genre *resserré*, & le genre *relâché*, desquels il en naît un troisiéme, qu'ils appelloient *mêlé*, lorsque la maladie tenoit en partie du premier de ces genres, & en partie du second. L'on verra maintenant en particulier quelles sont les maladies que Cælius rangeoit sous chacun de ces genres.

Pour commencer par les maladies dépendantes du 1 *resserrement*, & qui sont en même temps *aigues*, nôtre Auteur met en ce rang premierement la *Phrénesie*; quoi qu'il reconoisse qu'il y en a une espece qui appartient au *relâchement*, laquelle se distingue de la premiere par des décharges fréquentes du ventre, ou par des sueurs continuelles. Il vient ensuite à la *Léthargie*, qui dépend, selon lui, d'un resserrement encore plus fort que celui qui fait la phrénésie, & qu'il définit, après Soranus, par 2 *un assoupissement profond, accompagné d'une fiévre aigue, quoi que le pouls soit en même temps grand, tardif, & vuide.* La *Catalepsie* vient après, qui a du rapport avec la Léthargie, & dont on parlera encore à la fin de ce chapitre. Cælius passe de ces maladies à la *Pleurésie*, & à la *Péripneumonie*; il reconoit qu'elles sont sous le genre *mêlé*, c'est à dire, qu'elles tiennent partie du *resserrement*, & partie du *flux*; du dernier entant que les malades crachent, & rendent des phlegmes, ou quelquefois du sang; du premier entant qu'il y a tumeur dans la partie malade, toute *tumeur* marquant nécessairement le resserrement; & comme cette tumeur est ce qu'il y a de plus considerable en cette rencontre, cela fait que le resserrement l'emporte par dessus le flux. Toutes ces maladies sont accompagnées de fiévre. En voici d'autres qui toutes aigues qu'elles sont s'en trouvent exemptes; l'*Esquinancie*, de laquelle il y a diverses especes, qui dépendent toutes de quelque *tumeur*, ou *enflure* interne, ou externe, l'*Apoplexie*, les *Convulsions*, l'*Ileus*, l'*Hydrophobie*, ou la *Rage*, dont on parlera encore ci-après, &c.

Les maladies *longues* dépendantes du genre *resserré* sont, la *Douleur de tête*, qui revient de temps en temps, les *Vertiges*, l'*Asthme*, qui tient aussi en partie du

1 *Morbi strictura*, comme les appelle Cælius.

2 Pressura, id est, sopor profundus, celer vel acuta, cum acutis febribus, & pulsu magno, tardo, & inani. *acutor. lib. 2. cap. 1.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

du *flux*, par la raison qu'on a touchée en parlant de la pleurésie; l'*Epilepsie*, la *Manie*; la *Jaunisse*; la *Suppression des Hémorrhoides*, & *celle des Mois*; la *Polysarcie*, ou le trop de chair; la *Mélancholie* qui dépend aussi en partie du *flux*, à cause des vomissemens, & des diarrhées qu'ont de temps en temps ceux qui en sont atteints. La Paralysie; les Caterrhes; la Phthisie; la Colique; la Dysenteries tiennent aussi de l'un, & de l'autre genre; *l'Hydropisie* est de la même classe. On la met ordinairement, dit Cælius, sous le genre resserré, mais les symptomes font qu'elle tient du relâché.

Les maladies *aigues* comprises sous le 3 *flux* sont, la *Passion Cardiaque*, qui est souvent un symptome des fiévres ardentes, ou une maladie accompagnée de défaillances, & de sueurs froides, avec un très-petit pouls; le *Cholera*, que Cælius définit, 4 *un relâchement, ou un écoulement de l'estomac, du ventre, & des intestins, qui cause un promt peril; le vomissement de sang*, &c.

Les maladies *longues* rangées sous le *flux* sont, le *Crachement de sang*, la *Diarrhée*; le *flux excessif des mois*; *l'Amaigrissement*; le *flux Hémorrhoïdal*. Le reste des maladies de cette nature se trouve parmi celles qui ont été réduites sous le genre *mêlé*.

5 Quand on demandoit aux Méthodiques, par quels signes ils distinguoient les maladies qui dépendent de ces divers genres? ils répondoient, premierement à l'égard de celles qui sont sous le genre *resserré*, qu'ils les conoissoient à ce que les évacuations ordinaires étoient retenues, & à ce que les parties s'enfloient, ou devenoient plus grosses, ou plus dures, qu'elles ne sont ordinairement; le contraire arrivant à l'égard des maladies qui sont sous le *flux*, dans lesquelles les évacuations accoûtumées deviennent plus grandes; certaines matieres qui doivent être retenues dans le corps, en sortent; les corps se rendent plus mous, plus lâches, ou plus maigres &c. Les Méthodiques pouvoient en effet se tirer d'affaire de cette maniere, par rapport à la plus grande partie des maladies; mais comme il y en a quelques-unes dont les principaux symptomes ne semblent rien avoir de commun avec le *flux*, ou le *resserrement*, cela devoit leur faire plus de peine, d'autant plus que les rapports qu'ils établissoient entre les maladies devoient être évidens. Cela les embarassoit effectivement, mais quand ils ne pouvoient pas rendre raison des principaux symptomes ils s'attachoient à ceux qui sont de moindre conséquence, & se sauvoient encore par là. Quelque maladie que l'on leur proposât il étoit difficile que parmi les symptomes, qui accompagnoient cette maladie, il ne s'en trouvât quelques-uns qui marquassent, ou directement, ou indirectement le flux, ou le resserrement, & cela leur suffisoit. *L'Hydrophobie*, ou *l'aversion pour l'eau*, qui est un des principaux accidens, où tombent ceux qui ont été mordus par des chiens enragez, n'étoit pas un accident que les Méthodiques entreprissent d'expliquer selon leurs principes. Cælius, qui fait l'histoire de cette maladie avec beaucoup d'exactitude, ne s'attache pas en particulier à cet accident qui n'a aucun rapport avec le flux, ou le resserrement, non plus que *l'envie de mordre* qu'ont ces malades; mais *le hocquet*, & *la soif*, aussi bien que la *retention des excremens*, & la *pesanteur de tout le corps*, ces accidens, dis-je, qu'il remar-

---

3 *Morbi Solutionis*, dit Cælius.

4 Solutio stomachi, ventris, & intestinorum, cum celerrimo periculo.

5 *Galen. de optimâ Sectâ, ad Thrasybul, cap.* 30.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

remarque dans cette même maladie, quoi que moins remarquables, & moins essentiels que les deux premiers, le déterminent à la mettre sous le genre *resserré.*

Ce que cet Auteur a d'ailleurs écrit sur la maladie dont on vient de parler merite qu'on s'y arrête quelque peu. Il nous aprend en premier lieu que de son temps on doutoit *si l'Hydrophobie étoit une maladie du corps, ou une maladie de l'esprit*; & il se déclare pour ceux qui vouloient que dans cette occasion l'un, & l'autre fussent maladies. L'esprit, disoit-il, est malade, en ce que les Hydrophobes craignent l'eau sans raison, & n'osent pas boire quoi qu'ils ayent soif; le corps ne se porte pas bien non plus, puis que ces malades sont alterez, qu'ils ont le hocquet, & les autres accidens dont on a parlé; & en un mot puis que la morsure du chien a premierement agi sur le corps. Après cela il vient à la question; *quelle est la partie qui souffre principalement dans cette maladie?* & il répond que c'est *l'estomac, & le ventre*, ce qu'il prouve par les mêmes accidens, quoi qu'il reconoisse d'ailleurs que tout le corps souffre. Cette question étant ainsi décidée, Cælius en propose encore une troisieme; savoir, *si l'Hydrophobie etoit une maladie nouvelle, ou non, par raport au siecle, où il* vivoit? Il s'étend beaucoup plus sur cette derniere question que sur les deux autres, & il remarque premierement, que supposé que la maladie dont il s'agit fût une maladie nouvelle; il ne s'ensuivroit pas qu'on dût la mettre sous un genre nouveau, ou qu'on dût proposer une nouvelle maniere de la guérir. Il se peut, dit-il, que des maladies particulieres soient nouvelles, ou arrivent de nouveau, mais il n'en est pas de même des maladies génerales, ou principales, sous lesquelles toutes les autres particuliéres sont comprises. Ces maladies génerales, qui sont le *flux*, & le *resserrement*, ne peuvent pas être nouvelles, & comme elles ne changent jamais, leur cure est aussi toûjours la même à parler en géneral, & celle des maladies particulieres ne doit, par consequent, pas être differente.

Nôtre Auteur rapporte en second lieu les raisons de ceux qui vouloient que l'Hydrophobie fût une maladie nouvelle; & il nous apprend *qu'Artémidore & Carideme*, qu'on a contez entre les Sectateurs d'Erasistrate, étoient de ce „ sentiment. Si cette maladie n'étoit pas nouvelle, *disoient ces Médecins*, les „ Anciens, qui en ont décrit un si grand nombre, & qui n'en ont oublié au- „ cune de celles que nous voyons aujourd'hui, à celle là près, n'auroient pas „ manqué d'en faire mention, s'ils l'avoient conue. D'ailleurs, cette maladie „ ne paroit pas seulement étrange aux ignorans, ou à ceux qui ne sont pas du „ mêtier, elle déconcerte même les plus habiles Médecins; & là où les cau- „ ses des autres maladies se peuvent trouver à force de raisonner, la cause de „ celle-ci paroit du tout incompréhensible. A quoi l'on peut ajoûter qu'elle est „ incurable; ce qui marque vraisemblablement qu'elle est nouvelle; autrement „ il n'est pas croiable qu'on eût été jusqu'à aujourd'hui sans y trouver de re- „ mede, ou sans en découvrir la cause.

„ Ceux qui sont d'un sentiment contraire, *poursuit Cælius*, disent premiere- „ ment qu'il est faux que les anciens n'ayent point fait mention de cette ma- „ ladie. Démocrite, ajoûtoit-il, qui a été contemporain d'Hippocrate, en a „ non seulement parlé, mais il en a même indiqué la cause, en même temps „ qu'il a décrit cette espece de convulsion qui fait courber le corps en arriere. „ Et Hippocrate lui-même, quoi qu'il n'ait pas traité exprès de cette maladie, „ ne laisse pas d'en avoir dit quelque chose, comme on le peut inferer de ce „ qu'il remarque [6] que les phrenetiques boivent peu, & que le moindre bruit

 leur

6 Hippocrate appelle ces Phrénetiques βραχυπόται, *Parvibibuli.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ leur fait peur. Or on sait que le principal symptome de la Rage est l'aversion „ pour l'eau, ce qui fait que ceux qui sont atteints de cette maladie boivent „ peu, ou ne boivent du tout point. Polybe, gendre d'Hippocrate, a aussi „ touché cette maladie en passant, lors qu'il a dit, que 7 ceux qui fuyoient „ l'eau mouroient promptement. Homere semble encore faire allusion à l'Hy-„ drophobie dans la fable de Tantale, qui ne pouvoit boire, quoi que l'eau d'un „ fleuve vint fort près de sa bouche. D'ailleurs ce Poëte, introduisant Teu-„ cer qui après avoir tué huit Troyens se plaint de n'avoir pû tuer Hector, „ qu'il appelle chien enragé, on en peut inferer qu'ayant conu l'animal qui „ cause l'Hydrophobie, il doit aussi avoir eu conoissance de cette maladie. Le „ Poëte Ménandre fait aussi une *description de l'état de ceux qui ayant trop pris de* „ *vin n'en* peuvent plus boire, qui semble avoir quelque rapport avec la dispo-„ sition, où sont les Hydrophobes.

„ Ce n'est pas seulement par des autoritez, *poursuit Cælius, ou les Auteurs qu'il* „ *fait parler*, que ceux qui soutiennent ce sentiment prétendent prouver l'an-„ tiquité de l'Hydrophobie. La raison, disoit-il, veut encore que cette ma-„ ladie soit aussi ancienne que les autres; puis qu'il y avoit autrefois des chiens „ aussi bien qu'il y en a aujourd'hui, & qu'Homere nous apprend que de son „ temps ces animaux étoient déja sujets à la rage. Quant à ce qu'on ajoûte que „ cette maladie étonne également les Médecins, & ceux qui ne sont pas Mé-„ decins, ce n'est pas une raison qui prouve qu'elle soit incurable. Il y a bien „ d'autres maladies qui ne sont pas moins surprenantes, comme l'Apoplexie, „ & la 8 Satyriase. La cause de l'Hydrophobie n'est pas même si fort „ incompréhensible qu'on se l'imagine; puis que plusieurs Médecins, & plu-„ sieurs Philosophes ont crû l'avoir découverte. Mais supposé que cette cause „ fût incompréhensible, personne ne doute que la maladie qu'elle produit ne „ soit quelque chose qui se peut comprendre, ou qui est sensible, & par con-„ séquent il n'est pas impossible qu'on en guérisse, quoi qu'on n'en sache pas „ la cause. Supposé même que ce mal soit effectivement incurable, on ne voit „ pas qu'on en puisse conclurre, comme font Artemidore, & Carideme, „ que ce soit un mal nouveau; le Cancer est conu depuis fort long-temps, 9 „ mais on ne le guérit pas mieux pour cela.

„ Enfin, comme les accidens qui accompagnent l'Hydrophobie, tels que sont „ le hocquet, la soif, l'imagination blessée, la crainte, accompagnent séparé-„ ment, ou tous ensembles, diverses autres maladies, par exemple, la phréné-„ sie, on ne peut pas dire que ce soit des accidens nouveaux; & par consequent „ l'Hydrophobie, dans laquelle ils se trouvent aussi, ne peut pas être appellée „ une maladie nouvelle.

Voila quelles étoient les raisons de ceux qui soûtenoient l'antiquité de l'Hydrophobie. Cælius se range de leur parti, quoi qu'il ne trouve pas toutes leurs preuves également fortes. 10 Il semble qu'il prétend qu'on ne doit pas beaucoup

---

7 Polybe appelloit ceux qui étoient atteints du mal dont il parle φυγυδρους, *Aquifuga*.

8 On dira un mot de cette maladie à la fin de ce chapitre.

9 Les maladies qui étoient incurables il y a deux mille ans le sont encore toutes aujourd'hui, & il est bien à craindre qu'elles ne le soient toujours.

10 Poetarum quoque testimonium longè vetustissimum, atque non rectis necessariò verbis destinatum, accipiendum ducimus. *Le Lecteur jugera de ce que cela signifie.*

coup conter sur le témoignage des Poëtes. Il reconoit aussi que l'autorité d'Hippocrate, sur laquelle on s'est appuyé, regarde proprement une certaine sorte de Phrénetiques, & non pas les Hydrophobes.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

On void par cette dispute que les Anciens ont été fort partagez sur cette question. 11 Plutarque n'étoit pas de l'avis de Cælius. L'on a vû ci-dessus qu'il croyoit que l'Hydrophobie, & l'Elephantiase étoient des maladies qui n'avoient commencé à paroître que du temps d'Asclépiade. Il y a un passage formel dans Aristote, qui sert à confirmer ce que dit Plutarque; *Les chiens*, dit ce Philosophe, *sont sujets à la rage, à l'esquinancie, à la goutte. La premiere de ces maladies les rend furieux, & tous les animaux qu'ils mordent deviennent enragez, à la reserve de l'homme. Ce mal fait mourir les chiens eux-mêmes, & tout animal qui est mordu par une autre animal enragé, excepté l'homme.* Plusieurs Savans ont crû qu'il y avoit quelque faute dans ce passage d'Aristote; mais 12 Mercurial soutient qu'il n'y en a point, & qu'effectivement on n'avoit pas encore vû des hommes enragez du temps d'Aristote. Ce Philosophe vivoit plus de deux cens ans avant Asclépiade. On examinera plus à fond la question qui regarde toutes les maladies nouvelles en géneral, quand on en sera aux Siecles qui approchent un peu plus du nôtre, & dans lesquels on prétend communément qu'il s'est élevé de nouvelles maladies. Au reste, Cælius remarque encore touchant l'Hydrophobie, qu'elle est plus frequente en de certains lieux qu'en d'autres. La Carie, & l'Isle de Crête y sont, dit-il, fort sujettes; & il ajoûte que ce dernier lieu, en particulier, se trouvant exempt de tous autres animaux vénimeux, est d'ailleurs très-souvent rempli de chiens enragez.

Pour revenir au genre sous lequel nôtre Auteur rangeoit l'Hydrophobie, il semble qu'il se seroit plus aisément débarrassé, s'il avoit eu égard à la *Convenanse Prophylactique*, de laquelle on a dit, que quelques Méthodiques faisoient dépendre les maladies causées par *les poisons*, & par *le venin des animaux*; mais il y a de l'apparence qu'il n'étoit pas du sentiment de ces Médecins. La maniere dont il s'y prend pour traiter l'Hydrophobie, le fait voir; & il paroît que l'idée du *resserrement*, qui étoit le genre sous lequel il mettoit cette maladie, est la seule à quoi il s'attache pour trouver les remedes nécessaires dans cette occasion. D'ailleurs on verra ci-après qu'il n'étoit point pour les remedes qu'on appelle *spécifiques*.

On ne sait pas s'il réussissoit par sa méthode, mais il seroit à souhaiter qu'il nous eût appris comment il s'y prenoit, lors qu'il s'agissoit de prévenir la rage en ceux qui avoient été mordus par des chiens enragez; & comment il pensoit les playes faites par la morsure de ces animaux. On verroit ce qu'il auroit eu à
„ dire sur l'histoire suivante qui est proposée par Galien; 13 Deux hommes
„ ayant été mordus par un chien enragé, allerent chercher du secours chacun
„ chez le Médecin qui avoit accoûtumé de le traiter. On suppose que la playe
„ de l'un & de l'autre étoit si petite qu'à peine la peau avoit elle été effleurée;
„ & l'on ajoûte que l'un des Médecins pensa la playe de l'un des malades com-
„ me l'on pense les playes, & les ulceres ordinaires, & que sans se mettre en
„ peine d'autre chose il la guerit, ou la cicatrisa dans peu de jours. L'autre
„ Médecin dès qu'il sut que la playe en question avoit été faite par un chien

 enragé,

11 *Sympofiac. 8. Probl.*
12 *Vide Mercurial. Var. Lectiones.*
13 *Galen. de Sectis, cap. 8.*

„ enragé, bien loin de la cicatriser, la rendit plus grande qu'elle n'étoit, &
„ appliqua dessus des médicamens pénétrans, & acres qui la tinrent long-
„ temps ouverte, donnant d'ailleurs au malade des remedes internes spécifi-
„ ques contre la rage. Qu'arriva-t-il de là? Ce dernier malade fut parfaitement
„ guéri, & hors de danger de tomber dans l'Hydrophobie, au lieu que l'au-
„ tre qui avoit été traité par le premier Médecin, & qui ne croyoit point avoir
„ de mal il y avoit long-temps, vint tout d'un coup enragé, & mourut avec
„ des convulsions. Vous semble-t-il, *dit aux Médecins Méthodiques celui qui fait*
„ *cette histoire*, qu'il eût été inutile en cette occasion de rechercher la cause
„ évidente du mal, de laquelle vous témoignez à l'ordinaire vous mettre si
„ peu en peine? N'est il pas visible, au contraire, que l'un des malades dont
„ on vient de parler est mort par la negligence du Médecin entre les mains de
„ qui il est tombé, & qui a fait deux fautes considerables; l'une de ne s'être pas
„ informé de la playe, c'est à dire, de quel animal son malade avoit été mor-
„ du, & l'autre, de ne s'être pas servi des remedes que l'experience a fait voir
„ être propres en cette occasion. Ceux qui admettoient la convenance *Prophylactique* ne se trouvoient pas dans l'embarras de répondre à cette objection, mais Cælius, comme on l'a dit, ne semble pas recevoir cette convenance.

Ce qu'on vient de dire de l'Hydrophobie, qui est une maladie fort rare, nous oblige à remarquer que Cælius traite de quelques autres qui ne le sont guere moins, & qu'on ne trouve pas dans la pluspart des livres de Pratique. Il employe aussi, soit pour désigner ces maladies, soit pour en désigner d'autres plus communes, des noms qui ne se trouvent pas dans Hippocrate. Il parle premierement de la *Satyriase*, & du *Priapisme*. [14] Dans l'une, & dans l'autre on a une tension extraordinaire, involontaire, & continuelle de la verge; la difference que nôtre Auteur met entre ces deux maladies, c'est que la premiere est dans le rang des longues, au lieu que la derniere est au nombre des courtes, ou des aigues. On peut voir ce qu'il dit d'ailleurs sur ce sujet. Il traite aussi de la [15] *Phthiriase*, qui est une maladie dans laquelle on a le corps couvert d'une infinité de poux, ou du moins les parties qui ont le plus de poils en sont toutes remplies. Ces poux, ajoûte Cælius, ne sont pas toûjours des poux ordinaires; ils sont quelquefois d'une forme particuliere, plus larges, & plus durs que les autres; la morsure en est même plus sensible. Quelques-uns, dit-il, les appellent *Pediculi ferales*, comme qui diroit des poux *qui menacent de la mort*; & ils penetrent souvent jusques dans la chair par dessous les poils, ou les cheveux. Les autres accidens de ce mal sont, outre la demangeaison, des veilles continuelles, une pâleur excessive, un fort grand dégoût, une débilité d'estomac, & enfin la chute de tous les poils, & de tous les cheveux. C'est, poursuit-il, une maladie du genre *relâché*, [16] causée par une bile rougeâtre, qui passant au travers des pores engendre ces animaux. Pour la cure il propose les mêmes remedes qui servent contre *l'Eléphantiase*, ou la *Ladrerie*, de laquelle il a traité dans le chapitre précedent, & qui consistent une grande partie en applications extérieures.

Cælius Aurelianus parle aussi fort amplement de la maladie appellée [17] *Cata-*

14 *Acutor. lib.* 3. *cap.* 18. *Tardar. lib.* 5. *cap* 7.
15 *Tarder. lib.* 3. *cap.* 2.
16 Cælius semble abandonner ici son systeme, qui ne permet pas que l'on s'informe de la cause des maladies.

17 *Catalepsis* ou *Apprehensio*; dont les principaux signes sont, à ce qu'il dit, une fiévre aigue, avec privation de la voix, un engourdissement de tous les sens, une immobilité de tout le corps, & enfin des yeux fixes & toûjours ouverts. Hippocrate, dit-il, & Diocles, ont nommé cette maladie du nom d'*Aphonie*, qui signifie simplement *privation de la voix*. Praxagore l'a appellée *affection Comateuse*; & Philippe la nommée *Catoché*. Voila ce que dit nôtre Auteur, sur quoi il faut remarquer que le nom de Catoché, ou *Catocha* n'étoit pas de l'invention du Médecin qu'il cite, car Hippocrate s'étoit déja servi de ce terme, comme on l'a vû ci-dessus; mais Hippocrate ne s'étant pas clairement expliqué sur ce qu'il entendoit par là, il y a de l'apparence que Philippe avoit emprunté ce même terme de lui, ou qu'il avoit crû qu'Hippocrate avoit voulu dèsigner par ce nom la maladie dont il s'agit. Cælius ajoûte que la Catalepse avoit été confondue, par la pluspart des anciens Médecins, avec la *Léthargie*, & il nous apprend qu'Asclépiade & ses Sectateurs sont les premiers qui ont distingué ces deux maladies, & qui ont donné à la premiere le nom de Catalepse. Entre les Sectateurs d'Asclépiade, qui avoient écrit sur ce sujet il nomme *Chrysippe*. Il parle aussi de *Niceratus* comme d'un Auteur qui avoit traité la même matiere. Aprés ces deux Médecins vinrent *Magnus*, *Agathinus*, & *Archigines*, tous trois de la Secte Méthodique, ou de la Secte Pneumatique, desquels on parlera ci-aprés, qui écrivirent encore mieux touchant la Catalepse que n'avoient fait les précedens; en sorte que ces derniers acheverent, à ce que dit Cælius, ce que les premiers n'avoient qu'ébauché.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

La maladie que nôtre Auteur appelle *Cardiaca Passio*, & dont ceux qui en étoient atteints sont appellez en Grec καρδιακοί, & en Latin 18 *Cardiaci*, est encore du nombre de celles qui n'ont pas été nommées du même nom par Hippocrate. Les principaux accidens de cette maladie sont, selon Cælius, un abbatement total des forces, avec froideur des extrémitez, comme des bras, & des jambes, & quelquefois même de tout le corps; un pouls frequent, petit, foible, inégal, & que l'on a peine d'appercevoir; & enfin des sueurs tantôt de la tête seule, tantôt de tout le corps. Cette maladie a du rapport avec la *Cardialgie*, & la *Lipothymie*, ou la *Syncope*. Dalechamp, dans ses notes sur Cælius, croit que les plus anciens Médecins avoient confondu l'affection Cardiaque dont il s'agit avec *l'Apoplexie*.

On trouve aussi dans Cælius la description d'une maladie qu'il nomme *Onirogonos*, ou *Songe Vénerien*. Ce mot ne se trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, *avoir des songes vénériens*, d'où a été formé le nom ὀνειρωγμός, qui est employé par d'autres Auteurs, & qui fait croire qu'il pourroit y avoir une faute dans le texte de Cælius, & qu'au lieu *d'onirogonos* il faudroit lire *onirogmos*. C'est la conjecture de 19 Froësius; mais 20 Reinesius prétend que ce sont deux maladies fort differentes, sans en dire autre chose.

Il y a dans Hippocrate le mot *Phagedæna*; mais il se prend dans un sens bien

17 *Acutor. lib. 2. chap. 10. & Tardar. lib. 2. chap. 5.* Cælius faisoit de deux sortes de Catalepse; l'une qui étoit du rang des maladies aigues, & l'autre de celui des maladies longues.

18 *Vide Horat. sermon. lib. 2. Satyr. 3. & Juvenal. Satyr. 5.*

19 *Vide Oeconomiam Hippocr.*

20 *Vide Reines. Var. Lect. Lib. 3. chap. 17.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

bien different de celui que Cælius lui donne. Hippocrate désigne par là une espece *d'ulcere rongeant & malin*; au lieu que Cælius donne le nom de *Phagedæna* à cette sorte de *faim* qu'on a appellée autrement *Faim Canine*, & qu'Erasistrate, comme on l'a vû ci-devant, nommoit *Boulimia*.

Le mot *Polysancia*, qui signifie *trop de chair*, ou *d'embonpoint*, ne se trouve pas non plus dans Hippocrate. Cælius fait un chapitre entier sur cette maladie.

Le nom de *Passion Cæliaque*, qui se trouve dans nôtre Auteur, est pareillement de ceux qu'Hippocrate n'a pas employé. C'est une espece de *flux de ventre*, dont ceux qui en étoient atteints étoient appellez par les Grecs *Cæliaci*, & par les Latins *Ventriculosi*, à ce que dit Cœlius.

Il en est de même du mot *Stomachici*, dont nôtre Auteur se sert pour désigner ceux qui ont des douleurs d'estomac; & du mot *Incubo*, ou *Incubus*, qui est le nom d'une maladie où nous sentons en dormant quelque chose qui nous presse la poitrine, ce qui nous fait songer que c'est une personne qui se couche sur nous, & qui nous veut étouffer. Cælius dit que Themison appelloit cette maladie *Pnigalion*, d'un mot Grec qui signifie *étouffer*; & que quelques Ancien l'avoient appellée *Ephialtes*, d'un verbe qui signifie *sauter dessus*, comme quand on monte à cheval; & *Epibole*, d'un autre verbe qui signifie *jetter dessus*, ou *mettre l'un sur l'autre*.

On parlera de la maladie appellée *Colique*, sur la fin de cette Seconde Partie, quand on en sera à la Médecine de Celse.

Les divers noms dont Cælius se sert pour distinguer les diverses especes d'Hydropisie, comme *Ascites*, Hydropisie *Ascite*; *Tympanites*, Hydropisie *Tympanite*, ne se trouvent pas non plus dans Hippocrate, quoi que cet ancien Médecin ait conu & décrit ces maladies.

On ne trouve pas mieux dans Hippocrate le mot *Eléphantiase*, qui est dans Cælius Aurelianus; quoi qu'il y ait quelque chose d'approchant, ou d'équivalent dans le premier de ces Auteurs. Nous avons vû ci-dessus que l'on prétendoit que cette maladie n'avoit pas été conue, non plus que l'Hydrophobie, avant le temps d'Asclépiade. Cælius n'avoit pas inventé les noms des maladies dont on a parlé; il ne les rapporte qu'après d'autres Médecins qui les leur avoient donné pendant le temps qui s'étoit écoulé entre Hippocrate & lui.

Au reste, il ne faut pas oublier de remarquer que nôtre Auteur est toûjours d'une grande exactitude, lors qu'il s'agit de rapporter les *Signes* d'une maladie, en sorte que les Médecins qui ne s'accommoderont pas de ses raisonnemens, ni de ses remedes, ne laisseront pas d'être satisfaits de la maniere dont il décrit chaque maladie. Les Méthodiques avoient cela de commun avec les Empiriques qu'ils s'attachoient beaucoup, aussi bien que ces derniers, à distinguer les maladies par leurs signes. Ils y étoient d'autant plus obligez les uns & les autres qu'ils n'avoient que ce moyen de conoitre les maladies, évitant, comme ils faisoient, d'en rechercher *les causes*.

On oublioit de dire que Cœlius met au rang des maladies l'infame penchant de ceux que les Grecs appelloient μαλακοὶ, & les Latins *molles & subacti*, lesquels nôtre Auteur oppose à ces femmes que l'on nommoit *Tribades*. Et quoi qu'il reconoisse que ces abominables dispositions étoient plûtôt des vices, ou des maladies de l'esprit que des maladies du corps, & un fruit de la corruption des mœurs, il croit néanmoins que la naissance de ces personnes ou la maniere dont elles avoient été conçues y contribuoit quelque chose, & il

il débite là-dessus les conjectures du Philosophe Parménide. 21 Les Poëtes ont aussi parlé de ces vices enormes, comme si ç'avoient été des maladies, mais il est visible qu'ils n'ont employé ce dernier terme qu'en un sens figuré, de la même maniere que nous disons encore aujourd'hui, en parlant d'un homme qui a de l'inclination au *larcin*, qu'il a *cette maladie*, ou qu'il a la maladie de dérober.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE VII.

Des Maximes sur lesquelles la Pratique de Cælius étoit fondée. Des remedes géneraux dont il se servoit. Et de ceux qu'il condannoit.

Les exemples qu'on a rapporté des maladies que les Méthodiques rangeoient sous le genre *relâché*, ou sous le genre *résserré*, suffisent pour donner une idée de ce que ces Médecins pensoient là-dessus. Il faut maintenant commencer à voir quelle étoit leur pratique, sur quelles maximes particulieres elle étoit appuyée, & quels étoient en géneral les remedes qu'ils employoient, & ceux qu'ils improuvoient. L'on a vû qu'ils prétendoient que les convenances qu'ils établissoient entre les maladies devoient être *evidentes*, & qu'ils s'attachoient autant à ce que les maladies ont *d'évident*, qu'à ce qu'elles ont de *commun* entr'elles. Cælius étoit si fort pour cette évidence, qu'il fuyoit, autant qu'il le pouvoit, 1 les *définitions*; de peur de s'embarrasser dans quelque question obscure, en voulant pénetrer dans l'essence des choses, ce qui semble nécessaire pour les définir exactement selon les regles de la Logique. Au lieu donc de définitions, il se contentoit de simples *descriptions*.

Il alloit plus avant, retenu par la même crainte de s'impliquer. Il croyoit qu'il ne falloit pas se mettre fort en peine de distinguer 2 la partie qui est particulierement affectée dans chaque maladie, c'est à dire, celle qui souffre le plus. 3 *Les Médecins des autres Sectes*, dit cet Auteur, *ont cherché quelle est la partie malade dans la Phrénesie. Les uns ont dit que c'est le cerveau; les autres le cœur, ou le diaphragme; quant à nous, nous ne nous fatiguons pas beaucoup l'esprit sur ce sujet.* La même raison qui obligeoit les Méthodiques à être fort retenus lors qu'il s'agissoit des *définitions*, les engageoit à se conduire de même, par rapport au discernement de la partie malade, qui est souvent fort difficile à découvrir; mais ils avoient une autre raison d'en user ainsi; c'est qu'ils ne croyoient pas que l'on dût jamais changer la cure génerale par aucun égard particu-

21 Hispo subit juvenes, & *morbo* pallet *utroque*. *Juvenal. Satyr.* 2. *Campanum in morbum*, in faciem permulta jocatus. *Horat. Sermon. Lib.* 1. *Satyr.* 5. *Vide Clariss. Dacerii notas.*

1 Definire Methodici, juxta Sorani judicium, declinant. *acutor. lib.* 2. *chap.* 26. Definitiones Soranus dicere declinavit, *ibid. chap.* 31.

2 De præpatienti loco valde certandum non existimat Soranus, ne in occulta quæstione versetur.

3 Quæsitum ab aliarum Sectarum principibus quis locus in phrenitide laboret? alii cor, aut phrenas dixerunt. Nos, sive locorum, sive vicinitatis causâ, generalem non mutamus curationem. *acutor. lib.* 1. *chap.* 8.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

particulier pour la nature de certaines parties, ou pour le voisinage de quelques autres. La consideration, disoient ils, des parties qui souffrent n'est d'aucun usage, pour indiquer les remedes dont on doit se servir; car 4 on ne peut pas dire, par exemple, que *l'inflammation*, qui est une maladie *resserrée*, attaquant une partie nerveuse, il faille plutôt *relâcher*, si cette maladie tenoit une partie où il y eût des veines, des arteres, ou de la chair &c. l'indication du *relâchement* ayant également lieu, dans toutes les inflammations.

Il étoit néanmoins de certains cas où les Méthodiques se croyoient obligez de conoitre précisément la partie malade, mais ce n'étoit pas pour varier la cure. 5 *Quelles sont les parties*, dit Cælius, *d'où coule le sang que l'on rend par la bouche? Il y en a plusieurs; l'entrée ou le dessus de la gorge; l'âpre artere; le poumon; la poitrine; la pleure; le diaphragme, l'estomac; le ventre; &, selon quelques-uns, le foye; la ratte, & la grande veine qui est attachée à l'épine du dos.* Après avoir ainsi répondu à la question proposée, il en fait une seconde. *Pourquoi*, dit-il, *tâchons nous de découvrir de quelles parties le sang coule dans certaines maladies?* & il répond ainsi; *Nous tâchons de découvrir quelles sont ces parties, pour pouvoir appliquer nos remedes sur ces parties mêmes, ou sur celles qui leur sont les plus voisines; & non, comme quelques-uns le pourroient croire, pour changer de cure selon la diversité des parties; puis que la même cure leur convient à toutes.*

Une autre maxime des Méthodiques, c'est qu'ils croyoient 6 *qu'on doit s'attacher à guérir les maladies par les choses les plus simples, & par celles dont nous faisons usage dans la santé; comme sont l'air que nous respirons, la nourriture que nous prenons* &c. Il n'y a personne qui ne convienne aisément que ce seroit le mieux si cela se pouvoit, & les plus anciens Médecins avoient déja cherché à tirer tout l'avantage qu'ils avoient pû de ces sortes de choses, mais les Méthodiques alloient plus loin. Ils prenoient premierement un soin tout particulier de rendre l'air que le malade respiroit tel qu'ils supposoient qu'il dévoit être, pour contribuer à la guérison de ce malade; & comme ils ne reconoissoient que de deux sortes de maladies, des maladies de *relâchement* & des maladies de *resserrement*, tout leur application dans cette rencontre rouloit sur la maniere de procurer aux malades un 7 *air relâchant* ou *resserrant*, selon qu'ils avoient besoin de l'un ou de l'autre. Pour leur procurer le premier ils les logeoient dans des chambres bien claires & médiocrement chaudes & grandes. Au contraire pour avoir un air resserrant ils les mettoient dans des chambres peu éclairées & fort fraîches. Dans cette vüe les Méthodiques ne se contentoient pas de choisir des apartemens tournez au Septentrion & où le Soleil donnoit rarement; ils choisissoient même quelquefois des grottes & des lieux 8 souterrains. Ils couvroient aussi pour le même sujet le plancher de feuilles & de branches de *lentisque*, de *vigne*, de *grenadiers*, de *myrtes*, de *saules*, de *pins*; ils l'arrosoient *d'eau fraîche*; ils se servoient de *soufflets* ou *d'évantails*; en un mot, ils n'oublioient rien de ce qui peut donner plus de fraîcheur à l'air. *Il faut*, disoient ils, *avoir plus de soin de l'air qu'on respire, que des viandes qu'on man-*

4 *Galen. de Sectis, chap.* 7.
5 *Tardar. lib.* 2. *chap.* 11.
6 Est melius simplicibus atque consuetis mederi rebus. *ibid. chap.* 13.
7 Aër laxativus; aër stringens.
8 *Hypogæa.*

mange; parce qu'on ne mange que par intervalles, au lieu qu'on respire continuellement, & que l'air entrant sans cesse dans le corps, & pénetrant jusques dans les plus petits espaces, resserre ou relâche plus puissamment, que ne fait la nourriture.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Les Méthodiques prenoient encore garde de fort près à la maniere, dont les malades étoient *couchez*; & ils leurs faisoient préparer des *lits* differens, selon les maladies. Ils marquoient avec soin quelles sortes de *couvertures* ces malades devoient avoir; s'ils devoient coucher sur un *matelas*, ou sur un *lit de plumes*; quelle *posture*, ils devoient tenir dans le lit; si le lit devoit être *grand*, ou *petit*; comment il devoit être *tourné* par rapport aux fenêtres, &c. En un mot, ils étoient extrémement scrupuleux sur toutes les choses de cette nature, sur lesquelles les autres Médecins passoient plus legérement.

Quant à la nourriture, les Méthodiques la regloient aussi par rapport à leurs vües particulieres; & ils s'appliquoient entierement à distinguer les viandes, ou les boissons qui *resserroient*, ou qui *relâchoient*. On verra plus particulierement dans la suite de quelle maniere, ils nourrissoient leurs malades, & on dira un mot de quelques autres usages qu'ils tiroient de certaines sortes de viandes.

Mais il faut auparavant remarquer que les Méthodiques, ou du moins Cælius & Soranus, n'étoient point pour les remedes *spécifiques*. On l'avoit déja dit en parlant d'hydrophobie, & il est visible que c'est là une conséquence de la derniere maxime qu'on a rapportée; les spécifiques étant pour l'ordinaire, „ tirez de choses dont on n'a point accoûtumé de se servir. 9 D'où vient, „ *dit Cælius*, qu'on donne à ceux qui ont le haut mal de la chair de belettes „ seche, ou de la chair humaine, ou une certaine excrescence qui vient aux „ jambes des chevaux? Ou pourquoi fait-on prendre à ces malades du membre, „ & des testicules du chien d'eau, des cloportes, de l'eau où les forgerons ont „ éteint leur fer, du cœur de lievre, & de chameau, du cerveau d'un oiseau „ aquatique que les Latins, appellent Gavia ou Larus, &c. On ne peut pas dire „ que l'on ait trouvé ces remedes en raisonnant, ou en tâchant de pénetrer „ dans ce qu'on appelle les causes cachées. On ne peut pas dire aussi qu'on ait „ découvert les effets de ces diverses matieres dans la maladie, dont il s'agit, „ par des essais que le hazard ait procurez, comme les Empiriques prétendent „ que la plûpart des remedes ont été trouvez. On ne voit point, dis-je, comment le hazard peut avoir introduit ces matieres dans l'usage de la Médecine, puisqu'elles sont presque toutes si abominables, & si fort éloignées de „ celles dont on se sert ordinairement, qu'on ne peut concevoir comment on „ a pû en prendre sans y penser. Si l'on dit que c'est un fruit des essais que les „ premiers Médecins ont faits exprès, & par fantaisie, il y a lieu de s'étonner que ces Médecins ayent choisi ces ordures, pour faire des expériences, „ & qu'ils ne se soient pas plûtôt attachez à découvrir les grands usages que l'on „ peut tirer de l'air, des veilles, du sommeil, de la nourriture, & des autres „ choses dont personne ne peut se passer, en reglant chacune de ces choses, „ selon que chaque maladie le demande. Cælius ajoûte que les remedes de la nature des premiers dont on a parlé sont dangereux; & il cite l'exemple de *Thémistocle*, qui mourut pour avoir bû *du sang de taureau*, qui est aussi fort recommandé pour le mal caduc. Cet Auteur fait le même jugement de tous les autres spécifiques qu'on propose dans les autres maladies, & il conclut, dans le chapitre de l'hydrophobie; *que ces remedes, lesquels le peuple croit avoir été bien éprouvez,*

9 *Tardar. lib. 1. cap. 4.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

éprouvez, & trouvez bons ensuite de plusieurs expériences, ne valent pourtant rien; parce qu'ils sont fort souvent contraires à ceux que l'art prescrit; c'est à dire, que quelques uns de ces remedes resserrent quand il faut relâcher, & relâchent lors qu'il est nécessaire de resserrer.

Cette derniere considération suffisoit aux Méthodiques, pour leur faire rejetter les remedes spécifiques, puisqu'ils n'en admettoient point d'autres que ceux qui avoient du rapport au relâchement, ou au resserrement. Cependant il étoit des occasions, où ces Médecins ne pouvoient guére se passer de spécifiques; & Cælius est contraint de reconoître l'effet de ces remedes, lorsqu'il s'agit de *tuer les vers*. Mais comme on a remarqué que quelques uns des Méthodiques avoient inventé des convenances particulieres, pour les maladies qui concernent la Chirurgie, & que la principale de ces convenances consistoit à *ôter ce qui est étranger*, ou *étrange*, *par rapport au corps*; 10 Cælius se sauvoit en rangeant *les vers*, & leur cure sous cette convenance, c'est à dire, qu'il prétendoit que les vers étant des choses *étrangeres*, il falloit se servir des remedes qui les tuent, & qui les font sortir du corps. Il croyoit d'ailleurs qu'on pouvoit faire mourir, & faire sortir les vers en traitant diverses maladies, desquelles les vers dépendent comme de leur cause, en les traitant, dis-je, selon la regle génerale du flux, & du resserrement. Cependant il faut remarquer qu'en ce cas même Cælius est obligé d'employer les spécifiques, dont on se sert ordinairement, comme sont la *farine de lupins*, le *fiel*, l'*huile*, le *vinaigre*, la *râpure de corne de cerf*, &c. Il ne sert rien à cet Auteur de dire, qu'il a recours à ces remedes comme à des *resserrans*. Pour se tirer d'affaire par-là, il faudroit qu'il employât également ces mêmes matieres en d'autres occasions dans la seule vûe de resserrer, & c'est ce qu'on ne voit pas qu'il fasse.

Les Méthodiques ne se contentoient pas de bannir de la Médecine les médicamens spécifiques, ils se déclaroient encore contre les *Purgatifs*, dont l'usage est plus grand, & plus géneral que ne l'est celui des spécifiques. L'on a vû les raisons que *Chrysippe*, *Erasistrate*, *Asclépiade*, *& Thessalus* employoient contre ce remede. Cælius souscrit à leur sentiment, & après avoir blâmé Héraclide l'Empirique, qui purgeoit les Phrénétiques avec de la *scammonée*, il lui fait cette
» question. Où croyez vous, *dit-il*, que puisse être la crudité que vous pré-
» tendez vuider par vos purgatifs? Si vous dites qu'elle est dans les intestins;
» un lavement pouvoit suffire pour l'en tirer. Est-elle dans la tête, ou dans
» tout le corps? 11 Vous ne répondez pas, & vous laissez cela comme une
» chose incertaine. C'est une preuve que vous vous en remettez à la bonne
» conduite de vôtre médicament, & que vous croyez qu'il agit comme un
» animal qui a de la conoissance, & qui sait discerner ce qui est corrompu
» d'avec ce qui ne l'est pas, & vuider le premier plûtôt que le dernier. *Cælius*
» *parle encore* 12 *ailleurs contre les purgatifs*, *disant* qu'ils sont du tout nuisibles
» à l'estomac, & qu'ils offencent les nerfs.

Outre

10 Si ipsa animalia corrumpenda viderimus, erunt medicamina adhibenda, ut tamquam *aliena* atque *indigentia detractione* auferantur. At si passionibus fuerint appenditia, quæ sæpe generandorum animalium fuerunt causæ, erunt congrua iisdem passionibus adhibenda. *Tardar. lib.* 1. *cap.* 8.

11 Les Empiriques n'avoient garde de répondre à cette question, parce qu'ils ne s'informoient point des causes cachées des maladies.

12 *Tardar. lib.* 1. *cap.* 1.

Outre ces raisons que les Méthodiques avoient, pour condanner les *purgatifs*, il y en a encore une autre qui étoit la principale. C'est qu'ils croyoient que ces remedes, en lâchant beaucoup le ventre, 13 jettoient les malades dans un nouveau mal; tout relâchement du ventre, ou toute évacuation qui passoit l'ordinaire étant, selon eux, une maladie du genre relâché. On voit par là que les Méthodiques auroient rejetté les purgatifs par la seule raison que ce remede ne s'accordoit pas avec leur systeme, quand même ils ne seroient pas entrez dans celles dont Erasistrate, & les autres Médecins qu'on a nommez se servoient, pour décrier ce même remede.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

Il n'y a que le seul cas de l'*Hydropisie*, dans lequel Cælius tolere les purgatifs; mais on voit qu'il n'y vient qu'avec contrainte, & après avoir proposé la cure de cette maladie, selon ses veritables principes. Voici comme il en „ parle lui-même. La veritable, & la 14 belle maniere, *dit-il*, de traiter „ l'hydropisie est celle que je viens d'enseigner; & c'est avec raison que nous „ évitons en cette occasion les médicamens qui se donnent par la bouche; car „ les uns émeuvent la vessie, les autres en ulcerant, & déchirant les entrail- „ les causent la dysenterie, ou gâtent l'estomac, & ne servent qu'à donner „ du dégoût, & à augmenter la soif. C'est pourquoi, si l'on est contraint de „ venir à l'usage des médicamens que les Grecs appellent hydragogues, c'est „ à dire, qui vuident les eaux, on en donnera à ceux qui ont le corps tout „ rempli d'eau, ayant ensuite le soin d'empêcher que le corps ne se remplisse „ derechef. Entre ces remedes, *continue Cælius*, il y a 15 l'Euphorbe, que „ l'on mêle avec du vin cuit, ou que l'on délaye avec un jaune d'œuf, à la „ quantité de deux ou trois 16 cueuillerées. On peut aussi donner la décoction „ de squille, &c. La dose de l'Euphorbe, que donne ici Cælius, est si grande par rapport à celle que l'on donne aujourd'hui, qui ne va qu'à cinq ou six grains, ou à un scrupule tout au plus, pour les plus robustes; Cette dose, dis-je, est si grande, qu'il semble qu'il y ait une faute dans le texte. Cela est d'autant plus vraisemblable que Theodorus Priscianus proposant l'Euphorbe dans le même cas n'en ordonne qu'un grain, c'est à dire, comme je crois, non pas le poids d'un grain, mais une de ces petites masses de la grosseur d'un poids, qui sont formées du suc épaissi de l'arbre que l'on appelle Euphorbe, & qui peuvent peser quatre ou cinq grains. Je lirois donc, dans Cælius, au lieu de deux ou trois cueuillerées, deux ou trois grains.

Cælius n'admettoit guére plus aisément les *Diurétiques*, ou les médicamens qui font uriner. Il s'en servoit neanmoins dans l'hydropisie, mais en évitant ceux qui étoient trop pénétrans, & trop odorans.

Il ne vouloit point non plus de *lavemens* composez avec des matieres *acres*, & *picquantes*, parce que les lavemens faisoient l'effet des purgatifs. *Si le ventre*, dit-il, *n'est pas libre, on se servira d'un simple lavement laxatif. On le composera* avec

13 Purgativa verò medicamina, quæ Cathartica appellant, prærumpunt corpus, atque solicitam eidem passioni solutionem provocant. *Acutor. lib. 2. cap. 21.*

14 Mundior curatio.

15 Ex quibus est Euphorbium mulso commixtum poto datum, vel ovis sorbilibus aspersum, duorum vel trium cochleariorum quantitate &c.

16 Ce que les Anciens Medecins appelloient une cueuillerée, *cochlear*, étoit une mesure juste, qui tenoit, ou *une dragme*, ou *un scrupule*. La premiere étoit appellée *la grande cueuillerée*, & la seconde *la petite*. Voyez Rhodius sur Scribonius Largus.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

avec de l'eau, & de l'huile, ou de la décoction de lin, & fénugrec, à laquelle on ajoûtera par fois un peu de miel. Nôtre Auteur donnoit aussi quelquefois des *lavemens* 17 *pour nourrir*; il appliquoit même dans cette vûe *des cataplâmes*.

Mais quoi qu'il ne voulût aucun purgatif, il ne laissoit pas de donner souvent des *Vomitifs*, comme on le verra ci-après.

Les médicamens *Narcotiques*, ou *Somniferes*, étoient aussi condannez par les Méthodiques. 18 *Si l'on donne un médicament somnifere en petite dose*, dit Cælius, *il causera une pesanteur de tête, ou un assoupissement fâcheux; & si on en donne davantage, il causera la mort.* Il étoit néanmoins des cas, où cet Auteur approuvoit le *Diacodium*, qui est un médicament fait avec la décoction des têtes de *pavot*, & le miel. Il s'en servoit dans le crachement de sang, mais il ne regardoit pas alors ce remede comme un somnifere; il le donnoit comme un astringent, pour resserrer, ou fermer le vaisseau d'où sortoit le sang.

Les Cauteres, & tous les médicamens qui font escarre, & qui ulcerent étoient aussi rejettez par Cælius, qui regardoit ces remedes comme cruels, & comme inutiles. *Les Cauteres*, disoit-il, *émeuvent trop dans le temps du plus grand mal; & ils sont inutiles dans le temps du relâche.*

Toutes les maximes des Méthodiques, que l'on a rapportées jusques à present, font une difference essentielle de leur pratique avec celle des autres Médecins; mais l'*abstinence de trois jours*; par laquelle les premiers commençoient la cure de toutes les maladies, n'est pas moins considérable. C'étoit ce terme de trois jours qu'ils appelloient *Diatritos*, & non pas l'abstinence elle-même, comme l'a crû Gorræus. Cet espace de trois jours, ou ce troisiéme jour auquel les Méthodiques, s'attachoient scrupuleusement fit qu'on les appella *Diatritarii*, comme on l'a déja remarqué ci-devant en parlant de Thessalus. L'Auteur qu'on vient de citer remarque, après 20 Galien, que ces Médecins laissoient écouler trois jours entiers avant que de donner aucune nourriture à leurs malades, ajoûtant, qu'ils commençoient seulement à leur donner quelque chose le quatriéme jour, & après cela le sixiéme, puis le huitiéme, & ainsi de suite, en sorte que la premiere nourriture ne se donnoit qu'après le premier *diatritos*, ou après les trois premiers jours passez; au lieu que dans la suite on en donnoit de deux jours l'un. Il semble que Galien devoit parfaitement savoir comment les Méthodiques se conduisoient à cet égard. Cependant il conste, par une infinité de passages de Cælius Aurelianus, qu'ils ne faisoient jeuner leurs malades que les deux premiers jours, & qu'ils les nourrissoient le troisiéme. On pourroit soudre cette difficulté en disant que les Copistes de Galien ont erré dans le chifre, ou que Soranus, lequel Cælius suit, & qu'on a remarqué qui n'étoit pas d'accord avec les autres Médecins de sa Secte, pouvoit avoir retranché un jour du *diatritos* de *Thessalus*, & des autres Méthodiques. Au reste il faut remarquer que Cælius donne le nom de *diatritos*, non seulement à l'espace de trois jours, mais encore au troisiéme jour en particulier, & qu'il se sert ordinairement de cette distinction, *intra diatriton*, & *in ipsa diatrito*, c'est à dire, comme il l'explique, *pendant l'espace de trois jours*, & *dans le troisiéme jour même.* C'est ce qui

17 Nutribiles clysteres, & nutribilia cataplasmata. *acutor. lib. 2. cap. 37.*
18 *Acutor. lib. 1. cap. 17.*
19 *Tardar. lib. 1. cap. 1.*
20 *Method. med. lib. 10. cap. 6.*

qui fait qu'en parlant du terme de sept jours il dit que ce terme comprend trois *diatritos*, le cinquiéme jour étant le troisiéme à commencer à conter dès le troisiéme inclus ; & le septiéme se rencontrant aussi, selon ce conte le troisiéme à l'égard du cinq.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Antipater, Auteur Méthodique cité par Cælius, dit qu'il y en a une raison naturelle qui fait qu'on doit attendre le troisiéme jour, pour donner de la nourriture, mais il ne nous apprend pas quelle est cette raison. 21 Hippocrate, ou Polybe semblent avoir crû qu'il faut deux jours entiers, pour achever entierement tant la coction de la viande, que la distribution des sucs dans le corps, & la séparation, ou l'évacuation des excremens; en sorte que, selon ces Auteurs, le corps se trouve seulement dégagé le troisiéme jour de tout ce que la nourriture y avoit apporté le premier. Peutêtre que c'est ce qui obligeoit les Méthodiques à attendre ce troisiéme iour, & que c'étoit là ce qu'Antipater vouloit dire. Après cette premiere abstinence, qui alloit, comme on vient de le remarquer, jusqu'au troisiéme jour, & non pas jusqu'au quatriéme, Cælius ne nourrissoit ses malades que de deux jours l'un, si ce n'est qu'il leur survînt quelque foiblesse, ou quelque défaillance; auquel cas il passoit par dessus la regle ordinaire, & donnoit de la nourriture tous les jours indifferemment.

Il faut encore remarquer que le troisiéme jour étoit destiné par Cælius, non seulement pour commencer à nourrir les malades, mais particulierement, pour commencer à leur faire les plus grands remedes. Ce jour là il leur 22 tiroit, pour la premiere fois, du sang, à moins que la violence de la maladie ne l'eût obligé à le faire plûtôt, c'est à dire, comme il parle, *intra diatriton*, dans l'espace des deux premiers jours, ce qui arrivoit rarement. Cette saignée, qui se faisoit le même jour qu'on destinoit à nourrir le malade, précedoit la nourriture; ce qui doit donner à penser aux Médecins d'aujourd'hui, qui n'osent pas quelquefois saigner certains malades à jeun, de peur que cela ne les affoiblisse trop. Les Méthodiques étoient si peu susceptibles de cette peur, qu'ils ne donnoient même à leurs malades après cette saignée, & après l'abstinence qui l'avoit précedée, qu'une nourriture assez legere. Cette nourriture consistoit, pour l'ordinaire, en un boüillon composé avec de l'eau, & de la farine de froment préparée d'une maniere particuliere, & formée en petits grains, qui est ce qu'on appelloit *Alica*; ce nom étant commun, tant à cette sorte de farine, qu'au boüillon qu'on en composoit. 23 Cælius préfere cette nourriture à la *ptisane* d'Hippocrate, ou aux *boüillons d'orge*, qu'il dit être venteux, & astringens.

On a dit que les Méthodiques reservoient les plus grands remedes, pour le troisiéme jour, ce qui suppose que ceux qu'ils employoient avant ce temps-là n'étoient pas fort considerables. En effet pendant les deux premiers jours, ou pendant le temps de l'abstinence, ces Médecins permettoient seulement à leurs malades, de se laver la bouche avec de l'eau, ou d'en boire quelque peu, & pour le surplus ils ne leur faisoient autre chose si ce n'est qu'ils les *soignoient*, ou qu'ils les couvroient de *cataplâmes*, & de

21 *De Morbis, lib.* 4.

22 On parlera plus particulierement dans le chapitre suivant de l'usage que les Méthodiques faisoient de la saignée.

23 Pline est aussi dans le même sentiment. On peut le consulter sur la signification du mot *Alica*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

de *laines trempées dans des huiles chaudes*, si la maladie étoit du genre resserré; & dans des huiles *froides*, si la maladie étoit du genre relâché. Ils joignoient à ce remede, en ce dernier cas, les *fomentations* raffraichissantes, & l'application de toutes les matieres qui resserrent. Mais quoi que ces remedes nous paroissent peu considerables, les Méthodiques n'en avoient pas cette idée. Ils croyoient qu'en relâchant, ou en resserrant extérieurement, le dedans se resserroit, & se relâchoit aussi, & ils se mocquoient des autres Médecins, qui étant dans une pensée toute contraire, 24 prétendoient, en certaines occasions, remedier au flux, ou au relâchement des parties extérieures, en ouvrant les pores des intérieures. Ils ne se mettoient pas même en peine, comme il a déja été dit, de discerner fort scrupuleusement le propre siege du mal; mais ils relâchoient, & resserroient tout le corps en géneral, en quelque endroit que fût le flux, ou l'astriction. Les Méthodiques continuoient de faire les remedes dont on vient de parler de deux jours l'un, c'est à dire, pendant le jour destiné à l'abstinence. On parlera dans le chapitre onziéme, de l'usage qu'ils faisoient de la *Métasyncrise*, & de la regle qu'ils appelloient *circulaire*; mais il faut auparavant voir un peu plus particulierement quels étoient leurs moyens géneraux de relâcher, & de resserrer. C'est à quoi seront employez les deux chapitres qui suivent.

CHAPITRE VIII.

Des Remedes relâchans en particulier.

On a deja remarqué que comme les Méthodiques ne reconoissoient que deux genres de maladies, le genre *resserré*, & le genre *relâché*; ils n'employoient aussi que de deux sortes de remedes, les uns qui *relâchoient*, les autres qui *resserroient*. C'est au choix, & à l'application de ces remedes qu'ils étoient principalement attentifs.

Entre les remedes *relâchans*, la *saignée* tenoit, selon eux, un rang très-considerable; & ils se mocquoient des Médecins qui saignoient dans la vüe de 1 *raffraichir*, entre lesquels ils contoient Hippocrate. Sur ce principe les Méthodiques saignoient dans toutes les maladies qui dépendent du genre resserré, & même dans celles qu'ils comprenoient sous le genre *mêlé*, lorsque le resserrement prévaloit. Ils saignoient, par exemple, dans la pleurésie, quoi qu'accompagnée de flux de ventre, parce qu'ils jugeoient que le resserrement causé par la tumeur du côté, étoit plus pressant que le relâchement du ventre. Ils avoient pour maxime d'attendre le premier *diatritos*, c'est à dire, le troisiéme jour, pour saigner, & ils pratiquoient rarement ce remede avant ce temps-là; parce qu'ils ne croyoient pas que l'on dût saigner, tant que l'on pouvoit soupçonner quelque *corruption*, ou quelque *indigestion*, ce qui confirme ce qu'on a dit ci-dessus touchant l'usage du *diatritos*, que cette abstinence n'avoit, sans doute, été instituée que pour consumer ce qu'il y avoit de superflu dans les premieres voyes.

Les

24 Superficie fluentia augentur potiùs quàm minuuntur interiorum fluxu. *Acut. lib.* 2. *c.* 38.
1 Phlebotomare convenit laxamenti causâ, non, ut Hippocrates affectandum putat, ob frigidandum corpus. *Acutor. lib.* 3. *cap.* 17.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Les Méthodiques improuvoient fort la méthode des autres Médecins, qui laiſſoient quelquefois couler le ſang juſqu'à ce qu'on trombât en défaillance ; & ils ne croyoient pas que l'on dût jamais aller à cet excès, qui ne ſervoit qu'à abbatre les forces déja aſſez abbatues par le mal, & par l'abſtinence, laquelle pluſieurs d'entre les autres Médecins ordonnoient auſſi bien qu'eux, dans le commencement des maladies.

Ils condannoient auſſi l'ouverture des [2] veines qui ſont *ſous la langue.* Cælius dit, *que cette ſaignée eſt ſuperſtitieuſe, & fondée ſur un faux principe, & qu'elle remplit d'ailleurs la tête ; ſans conter qu'on ne peut que difficilement arrêter le ſang.*

Les Méthodiques étoient encore oppoſez autres Médecins, particulierement à ceux qui ſuivoient Hippocrate, en ce que ceux-ci ne ſaignoient que les jeunes gens ; au lieu que les premiers [3] ſaignoient indifferemment en toutes ſortes d'âges, pourvû que l'on eût des forces ſuffiſantes.

Il ſemble que les Méthodiques ne ſaignoient qu'une ſeule fois, dans chaque maladie. On ne trouve du moins aucun exemple dans Cælius d'une ſaignée réiterée, ſi ce n'eſt dans le ſeul cas de la *manie*, où cet Auteur croit que ſi l'on a été empêché la premiere fois, par quelque cauſe que ce ſoit, de tirer la quantité de ſang que l'on ſouhaite, l'on doit y revenir une ſeconde.

Mais ſi ces Médecins ne ſaignoient pas ſouvent, ile employoient d'un autre côté fort fréquemment *les Ventouſes*, dans la même vûe de [4] relâcher. Ils commençoient à pratiquer ce remede le ſecond *diatritos*, ou le troiſieme, c'eſt à dire, le cinquieme, ou le ſeptieme jour de la maladie, lors que c'étoit une maladie aigue. Et comme ils ne s'attachoient pas à diſcerner la partie malade, pourvû qu'ils fuſſent aſſurez du genre de la maladie, ils couvroient ſucceſſivement preſque tout le corps de ventouſes, dans la plûpart des maladies. Dans la phreneſie, par exemple, ils ne ſe contentoient pas d'appliquer leurs ventouſes ſur la tête, autour du col, & ſur toutes les parties voiſines de la tête. Ils en appliquoient encore ſur les feſſes, ſur le bas du ventre, & du dos, & ſur les hypochondres.

L'application de ces ventouſes étoit le plus ſouvent accompagnée de la [5] ſcarification des parties, ſur leſquelles on les appliquoit. Ou ſi ces Médecins ne trouvoient pas à propos de ſcarifier, ils faiſoient premierement picquer par des ſanſues, & après qu'elles étoient pleines de ſang, & qu'elles étoient tombées, ils appliquoient des ventouſes qui achevoient de tirer la quantité de ſang, qu'ils jugeoient ſuffiſante pour le ſoulagement du malade.

Ils appliquoient auſſi quelquefois des ventouſes ſans ſcarifier la partie, & ils les appelloient des ventouſes [6] *legeres* ; nous les appellons aujourd'hui des ventouſes *ſeches*. Cælius ſe ſert auſſi de [7] ce dernier nom en parlant des ventouſes, mais il le donne à celles qui étoient appliquées avec la flamme d'une méche.

2 *Acutor. lib.* 1. *cap.* 12.

3 Non ſolos oportet juvenes phlebotomare, ſed etiam alios in aliis ætatibus conſtitutos. *Ibid. lib* 3. *cap.* 17.

4 Cucurbitæ ſunt adjutorii genus deſtrictivum. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 29.

5 *Voyez part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 19.

6 Leves, quas κούφας appellant ; *Acutor. lib.* 2. *cap.* 29.

7 Arentes & ſiccatæ ; *Ibidem. lib.* 1. *cap.* 11.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Les Ventouses des Méthodiques, aussi bien que celles de tous les autres Médecins, se faisoient communément de *cuivre*; & les unes avoient l'embouchure plus étroite pour attirer plus fortement; les autres l'avoient 8 plus large, & les bords en étoient recourbez en dehors; afin qu'elles attirassent plus foiblement. Lors qu'il s'agissoit de ventouses des parties sensibles, ou qui ne pouvoient pas supporter le poids des ventouses ordinaires, 9 Cælius nous apprend qu'on leur substituoit des vaisseaux de *verre*, ou *d'argille*, qui étoient plus legers. On avoit aussi des ventouses de *corne*. On parlera ancore dans quelque autre endroit des ventouses des Anciens, de leur matiere, & de leur figure, aussi bien que de la maniere dont ils les appliquoient.

Nous avons déja remarqué que les Méthodiques se servoient fort des *sansues*. Ce remede étoit aussi un remede *relâchant*. Ils s'en servoient, & avec les ventouses, & sans les ventouses. On peut voir ce qui a été dit sur l'application des sansues en géneral, quand il a été parlé de la pratique de Thémison.

Les autres moyens de relâcher que pratiquoient le Méthodiques consistoient en des *fomentations* faites avec des éponges trempées dans de l'eau tiede, & en des applications extérieures *d'huile chaude*, & de *cataplâmes émolliens*. Ils tiroient aussi des moyens de relâcher, de *l'air*, de la *nourriture*, du *sommeil*, des *veilles*, de 10 l'*exercice*, &c. comme on en a déja touché quelque chose, & comme on le verra plus particulierement ci-après. Ils pratiquoient sur tout l'*exercice* à la fin des maladies, ou après tous les autres remedes; & ils mettoient en usage toutes les differentes especes de *gestations*, dont il a été parlé cidevant. Cælius fait mention de 11 l'*escarpolette*, comme d'un exercice propre à ceux qui relevent de la *Léthargie*.

CHAPITRE IX.

Des Remedes Resserrans *en particulier.*

Les Méthodiques n'étoient pas moins industrieux à trouver des moyens de *resserrer*. 1 L'on a déja vû de quelle maniere ils disposoient l'*air* pour cet effet, & la peine qu'ils prenoient pour le rendre astringent, & raffraichissant. L'on a aussi vû qu'ils employoient dans le même dessein *l'eau*, & les *huiles froides*. Ils ajoûtoient même quelquefois à l'eau fraîche un peu de *vinaigre*, & après en avoir imbu une éponge, ils la passoient successivement sur toutes les parties du corps. Ils trempoient aussi des linges dans cette liqueur, ou dans des décoctions de *plantain*, de *pourpier*, de *myrte*, de *roses*, de *sempervivum*, &c. & ils les appliquoient sur les parties qu'ils vouloient resserrer.

2 Si

---

8 Cucurbitas apponimus quæ sint osculo latiore atque labiis flexis, ut lenius atque blando tractu arripiant membra; *Ibidem, lib.* 3. *cap.* 17.

9 In cucurbitularum vicem, ne earum pondere grave quicquam ægrotantes sentiant, vitrea apponimus vascula, vel testea, quæ Græci amphoras vocaverunt. *Ibidem.*

10 Omnis motus viarum efficit raritatem. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 40.

11 Domestica mollis & pensilis gestatio. *Ibidem. lib.* 2. *cap.* 6.

1 *Voyez ci-dessus, chap.* 7.

2 Si les *sueurs* étoient importunes, ou affoiblissoient trop; ils mettoient de la *craye* en poudre, de *l'alun*, du *plomb brûlé*, du *plâtre*, & d'autres matieres de cette nature dans un linge délié, & ils en saupoudroient legérement toutes les parties; ou ils faisoient des *cataplâmes* dans lesquels ils faisoient entrer ces mêmes drogues. La *nourriture*, qu'ils employoient en cette rencontre, contribuoit aussi de son côté à resserrer. Ils donnoient à leurs malades de la *farine d'orge* boüillie dans de l'eau; du *pain rôti*, & trempé dans du *vinaigre*, des *coins* &c. & ils leur faisoient boire de *l'eau froide*, en petite quantité, de peur qu'en en prenant trop, cela ne ramollît au lieu de resserrer. Ils y mêloient même un peu de vin, en certaines occasions; mais il falloit que ce fût de *gros vin rouge*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivant.

CHAPITRE X.

Maniere de traiter les Tumeurs *en particulier, qui semble opposée à la Méthode.*

VOila de quelle maniere ces Médecins s'y prenoient pour relâcher, & pour resserrer. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'encore que les Méthodiques eussent pour maxime constante de resserrer dans les maladies de relâchement, & de relâcher dans les maladies de resserrement, il y avoit un cas particulier, où ils se devoyoient en quelque façon de cette regle. C'étoit lors qu'il s'agissoit des *Tumeurs*. Quoi que ces maladies soient du genre resserré, ils ne les traitoient pas toujours également; ils se conduisoient autrement dans le temps qu'elles commençoient à se former, & autrement dans le temps qu'elles étoient toutes formées. Dans l'Esquinancie, par exemple, qui est un tumeur de la gorge, ils appliquoient au commencement des remedes médiocrement astringens, comme faisoient tous les autres Médecins pour arrêter quelque peu le cours de la fluxion; & dans la suite, ou dans le progrès du mal, ils venoient aux émolliens. Ils défendoient cette pratique, qui semble renverser leur maxime génerale, en disant que s'ils resserroient au commencement de la formation des tumeurs, ils consideroient que les humeurs étant encore en mouvement pour se jetter sur la partie, le resserrement n'étoit pas encore fait, & qu'au contraire on devoit plûtôt regarder cetre partie comme étant relâchée, par l'abord continuel des humeurs.

---

2 *Acutor. lib. 2. cap. 37.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE XI.

De l'usage de la Métasyncrise. *De la maniere de traiter* les maladies Longues, *& en particulier* le Mal de Tête. *De la Regle* Cyclique, *ou* Circulaire.

POur achever ce qui concerne la pratique des Méthodiques, il faut voir l'usa- qu'ils faisoient de ce qu'ils appelloient *Métasyncrise*, dont il a déja été parlé, & comment ils se servoient de la regle *circulaire*. C'est sur quoi rouloit le plus fin de leur pratique, & par où ils entreprenoient de guérir particulierement les maladies *chroniques*, ou *longues*, qui sont celles qui font le plus de peine aux Médecins. On ne peut mieux être instruit sur tout cela, qu'en rapportant un exemple qui le rendra plus sensible. Nous choisirons, dans cette vüe, la cure du *mal de tête* telle qu'elle est proposée par Cælius Aurelianus. Si le livre de cet Auteur étoit un peu plus commun, nous nous contenterions de renvoyer à ce qu'il en a dit, mais comme plusieurs Médecins ne l'ont jamais vû, on ne nous saura pas mauvais gré si nous inserons ici la plus grande partie du chapitre, où il traite de cette maladie. Cælius fait de deux sortes de maux de tête, l'un qui est compris sous les maladies aigues, & l'autre sous les maladies chroniques, tous les deux étant également sous le gente *resserré*. Voici comme il s'y prend pour guérir la derniere espece, & même la premiere.

„ 1 La douleur de tête, *dit cet Auteur*, n'étant pas encore bien forte, il „ faut que le malade couche dans une chambre médiocrement fraîche, & „ obscure, & qu'il ait la tête un peu haute sur le chevet; qu'il observe un „ grand silence, & qu'il se tienne en repos tant par rapport à l'esprit, que par „ rapport au corps; s'abstenant d'ailleurs de manger jusqu'au premier *diatri-* „ *tos*, c'est à dire, jusqu'au troisiéme jour. Pendant cet intervalle il faut lui fro- „ ter doucement, & legérement les jointures, & lui fomenter, ou bassiner „ la tête avec de l'huile froide, ou qui soit tirée d'olives vertes ; y ajoûtant „ même quelque suc qui soit astringent sans être repercussif, comme est „ le suc de l'herbe appellée polygonum, du plantain, de la chicorée, „ du pourpier, des ronces, des tendrons de la vigne, du solanum, du „ mourron, du sideritis, du myrte. Toutes ces plantes, ou leurs sucs peu- „ vent aussi servir pour en faire des cataplâmes, en y joignant de la farine „ d'orge. On peut enfin appliquer sur le front quelque médicament, où il en- „ tre plusieurs simples de la nature de ceux dont on vient de parler, tel qu'est „ le médicament appellé diatheon.

„ Si la douleur est plus violente, où si elle augmente, alors il faut loger „ le malade dans une grande chambre, médiocrement chaude, mais qui ne „ soit pas trop éclairée, de peur que la trop grande lumiere ne lui nuise. Il „ faut aussi appliquer sur les parties dont on a parlé de la laine fine, legere, „ & bien nette, que l'on trempera continuellement dans de l'huile douce qui soit

1 Ce qu'on a dit au chapitre précedent de la cure des Tumeurs doit être appliqué à celle du mal de tête. Quoi qu'il soit sous le genre resserré, Cælius le traite au commencement comme une maladie du genre relâché.

„ soit chaude. Et si la douleur est encore plus grande, on se servira tour à tour de laines, & de draps fins, ou minces, pliez en plusieurs doubles, que l'on trempera dans la même huile, & après les avoir legérement exprimez, on les appliquera sur les temples. On se servira en même temps de vessies remplies à demi d'huile chaude, & de sachets pleins de farine, passant doucement la main chaude, & les doits sur les parties qui souffrent, sans que le malade parle, ou se remue en quelque maniere que ce soit. Si la douleur tend du côté des dents, le malade tiendra du 2 *mulsum* chaud, ou de l'huile dans sa bouche, sans faire aucun mouvement; supposé qu'il puisse supporter cela sans qu'il lui cause des nausées, ou des envies de vomir.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ Si la douleur augmente, nonobstant les remedes dont on vient de parler, il en faudra chercher de plus efficaces; & si les forces le permettent on tirera du sang du bras, le troisiéme jour, c'est à dire, du bras qui sera le plus commode, si toute la tête fait mal; mais si la douleur n'est que d'un côté, on fera la saignée du bras du côté opposé, afin que le mouvement que cause cette évacuation se fasse plus loin de la partie malade. Après cela on permet au malade de se laver la bouche, & on lui fait boire de l'eau chaude. On lui oint aussi, dans le même jour, la tête avec de l'huile douce qu'on a fait échauffer; on lui bassine le visage avec de l'eau chaude, & on lui donne à boire, & à manger. Sa nourriture en cette rencontre est du pain lavé avec de l'eau chaude, ou un boüillon fait avec 3 *l'alica*, & l'hydromel, ou 4 du pain délayé, & cuit dans de l'eau, y ajoûtant fort peu de semence d'anet de sel, & de miel. On peut aussi donner des œufs mollets; & cette même sorte de nourriture doit être réiterée de deux jours l'un, pendant le cours de la maladie, jusqu'à ce que les douleurs diminuent.

„ Le mal ne diminuant pas, on tondra le malade de fort prés, pour soulager la partie qui souffre, ou pour lui donner quelque raffraichissement, en rendant les pores plus ouverts, & pour la mettre mieux en état pour l'application des remedes. On pourra même raser la tête avec un rasoir. On la couvrira de cataplâmes; on y appliquera une ventouse 5 legere pendant le temps de l'accès, ou du redoublement de la douleur, & une ventouse scarifiée dans le temps du déclin; choisissant pour cela l'endroit, où est la plus grande douleur. On appliquera aussi des sansues, & l'on sera d'autant plus obligé de le faire, si l'inégalité des endroits douloureux de la tête empêche que la ventouse n'y puisse tenir. Après cela on fomentera la tête avec des éponges trempées dans de l'eau chaude, ou dans une partie d'eau, & une partie d'huile, ou dans de la décoction de guimauves. Si le ventre a été resserré pendant quelques jours, on donnera un lavement composé avec de l'eau chaude, de l'huile de rüe, & du miel. On fomentera par ce

 moyen

2 C'étoit un mélange de vin & de miel. On l'appelloit *vinum mulsum*, comme on disoit *mulsa*, & *aqua mulsa*, pour dire de l'eau mêlée avec du miel, qu'on appelloit Grec *Hydromeli*, de même que le premier étoit appellé *Oinomeli*, Voyez Pline sur la composition de ces liqueurs.

3 On a expliqué ces mots dans le chapitre 7.

4 Cælius dit que les Grecs appelloient cette espece de boüillon, qui revient à nôtre *panade*, τορύνατον, de τορύνη, qui signifie *une cuiller*, parce qu'on se servoit d'une cuiller pour défaire le pain à mesure qu'il cuisoit.

5 On a expliqué ces mots dans le *chap*. 8.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

,, moyen les intestins, & on soulagera la tête, en vuidant des excrémens qui
,, contribuoient à augmenter sa douleur par leur mouvement, & par les va-
,, peurs qu'ils lui envoyoient. C'est pourquoi il faudra venir à ce remede, avant
,, même que d'appliquer les ventouses. On continuera dans la suite les cata-
,, plâmes laxatifs, composez avec les farines de lin & de fénugrec, ou de panic,
,, l'huile & le miel, y joignant un peu d'eau.

,, La douleur ayant diminué en suite de ces remedes, on se servira de [6] ce-
,, rats, ou d'onguents & de malagmes simples, tel qu'est celui qu'on appelle
,, *diachylon*; & on commencera à diversifier un peu la nourriture, choisissant
,, celle qui a le plus de rapport avec la simplicité de celle qu'on a donnée en pre-
,, mier lieu. Telle est la nourriture qui se tire de la cervelle de pourceau, ou
,, de chevreau, des poissons tendres, des grives, des pigeonneaux, des pou-
,, lets, & entre les herbages, des courges, des mauves, des blettes, que l'on
,, apprêtera tantôt avec de l'huile & du [7] garum, tantôt un peu plus délica-
,, tement. Ces herbages contribuent beaucoup à tenir le ventre libre; & il
,, est bon de s'en servir en ce cas, puis que l'on voit des personnes, qui étant
,, dans la plus parfaite santé se trouvent la tête pesante, pour manquer un seul
,, jour d'aller du ventre.

,, Il faudra outre cela employer la gestation, & se faire porter en chaise de-
,, vant le repas le plus doucement qu'il se pourra. Il faudra aussi se promener
,, à pied, & en suite se faire oindre & fomenter la tête, après que tout le corps
,, aura été relâché & que les soupiraux auront été ouverts par le mouvement
,, susdit, qui sert à relâcher les parties qui sont pressées, & à attenuer celles
,, qui sont épaisses. Ensuite, lors que le mal diminuera de plus en plus, on
,, baignera le malade, & dans un autre diatritos on lui présentera un peu de vin
,, trempé.

,, La douleur ayant cessé, il faudra que le malade tâche d'oublier les heures
,, qu'elle avoit accoutumé de venir, & qu'il demeure fort en repos pendant
,, quelque temps, évitant tout ce qui pourroit le faire retomber, comme de se
,, tenir au soleil, ou près d'un grand feu, l'indigestion, l'acte vénérien, le
,, vin pur, les viandes qui pour leur dureté donnent de la peine à mâcher,
,, [8] les ragouts, les bains chauds, & la vapeur qui s'en éleve. Il faut aussi
,, s'abstenir de parler trop haut & avec force, de se mettre en colere, & il faut
,, se tenir le ventre libre.

,, Enfin si la douleur de tête devient une maladie chronique & qu'elle re-
,, prenne de temps en temps, revenant périodiquement, il faut se servir dans
,, le temps du retour des choses dont on a parlé; les mêmes remedes, qui ont
,, été employez au commencement, étant utiles dans la récidive. Mais il doit
,, y avoir cette difference dans la continuation de la cure, que dans le temps
,, de la douleur, ou dans l'intervalle libre, on doit agir avec un peu plus de har-

,, diesse

6 On expliquera ces termes dans la troisiéme partie.

7 C'étoit une espece de saumure ou de suc qui se tiroit des entrailles de divers poissons que l'on saloit & que l'on exposoit au soleil pour les faire resoudre ou fondre. *Voyez Pline liv.* 31. *sect.* 43. & *les autres Auteurs qui en ont traité.* Au commencement on ne prenoit pour cela que le poisson nommé *Garus*, d'où le *garum* tira son nom; mais on en prit d'autres en suite, entre lesquels le *Scombre*, ou le *Macquereau*, étoit le plus estimé. Ce suc entroit en diverses sauces, & celui dont on a parlé en dernier lieu étoit fort cher. On tiroit le meilleur d'Espagne. *Voyez Horace Satir.* 8. *liv.* 2.

8 Cibi curiosè conditi.

,, diesse, par rapport à l'exercice & aux autres choses dont on a parlé. Il faut
,, donc se servir de la gestation, comme il a été dit; & si l'intervalle est par-
,, faitement libre & que les forces soient entieres, le malade se promenera
,, dans une chaise tirée par des hommes ou par des bêtes, & on fera en sorte
,, que le mouvement soit égal, choisissant, si le temps n'est pas beau, un
,, lieu couvert, qui ait pourtant du jour, & qui soit médiocrement chaud. Si
,, l'air est temperé, & qu'il ne face point de vent, la promenade se fera à
,, découvert; mais en quelque lieu qu'elle se face il faudra prendre garde qu'il
,, ne faille pas tourner trop souvent, ce qui causeroit des vertiges & pourroit
,, renouveller le mal.

Secte Méthodique dans le Siecle xi & suivans.

,, Dans le même temps, la promenade à pied sera aussi fort utile. Au com-
,, mencement le malade se promenera doucement; dans la suite il marchera
,, un peu plus vîte; & si sa tête est dégagée, il pourra avant que de se prome-
,, ne, lire à haute voix, sans pourtant l'élever trop. Cet exercice convien-
,, dra particulierement aux gens de lettre. Après cela il sera encore bon de
,, continuer à s'exercer, & de s'oindre. Cet exercice consistera à courir
,, 9 étant habillé, & on se fera frotter & oindre étant nud. On prattiquera
,, souvent la lutte, selon les préceptes de la Gymnastique; & l'on viendra
,, successivement aux exercices les plus violens, ou qui demandent le mou-
,, vement le plus prompt. On ira même jusqu'aux exercices qui ont accoutu-
,, mé de remplir la tête, ou de la faire tourner, comme sont les mouvemens
,, en rond, *&c.* Ces exercices étant finis le malade se lavera la bouche, se
,, fera fomenter les jointures, & se baignera pendant quelques jours. Il com-
,, mencera aussi à se nourrir 10 d'une nourriture moyenne, beuvant du vin,
,, qui n'ait pas beaucoup de force. Dans le temps que l'on accorde cette nour-
,, riture, il faut d'ailleurs que le malade se divertisse, & qu'il ne s'occupe l'es-
,, prit que de choses agréables. On appelle cette maniere de traiter qu'on
,, vient de marquer en dernier lieu, & dont la principale partie consiste à
,, nourrir comme il faut le malade, affin qu'il se remette; on l'appelle, dis-
,, je, *le* 11 *Cercle Résomptif*, parce qu'elle aide les malades à se reprendre ou
,, à se remettre des fatigues, que leur ont causé les remedes précedens. Voici
,, particulierement comme on doit s'y prendre,

,, Le premier jour le malade prendra fort peu de nourriture, & ne boira
,, que de l'eau; ou, s'il le peut supporter, il s'abstiendra entierement de boire
,, & de manger; & le jour suivant il prendra un leger exercice, & se
,, fera en suite oindre avec des huiles appropriées. Après cela il commence-
,, ra à se nourrir, prenant, pour la premiere fois, seulement la troisiéme par-
,, tie du pain qu'il avoit accoutumé de manger en un repas, & ce pain sera
,, leger & bien levé. On y joindra des œufs, & entre les herbages on choi-
,, sira la blette, la citroüille, la patience, la mauve, & les 12 bulbes; en-
,, tre

---

9 C'est à dire avec la *robbe*, *toga*, ou avec le *pallium*. Lors qu'on ne portoit que le *saye* ou la *tunique*, on appelloit cela être nud, & l'on couroit souvent de cette maniere.

10 *Cibi mediæ materiæ.* On verra par la suite en quoi consistoit cette nourriture.

11 On verra aussi, par ce qu'on dira ci-après, ce que les Méthodiques entendoient par ce mot de *cercle*.

12 On ne sait pas ce que c'étoit que ces *bulbes*, quoi que ce fût une nourriture familiere aux Anciens.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ tre les poissons, ceux qui ont la meilleure chair, comme sont le scare, „ l'asellus ou le merlu; entre les oiseaux les grives, les becquefigues, &c. „ Le malade continuera cette maniere de se nourrir, soit par rapport à la „ qualité, soit par rapport à la quantité, pendant deux ou trois jours, selon „ que ses forces le permettront; en sorte qu'il ne s'affoiblisse point trop, faute „ de nourriture, & qu'il ne se charge point plus qu'il ne faut. Alors on ajoû- „ tera une troisiéme partie du pain qu'on avoit retranché, & on donnera au „ malade des grives, des becquefigues, des poulets, & des pigeonneaux. „ Enfin, après trois ou quatre jours, on donnera la quantité entiere du pain „ que l'on donnoit pour l'ordinaire, & on viendra au gibier, comme au lie- „ vre, au chevreuil &c. En suite on mangera de la chair de porc apprêtée „ simplement avec un peu d'anet & de sel. On partagera aussi le vin, com- „ me on a fait le pain; on en augmentera la quantité, comme on a fait à l'é- „ gard du pain; & si le malade vouloit davantage boire, on lui donnera de „ l'eau. Les exercices seront pareillement augmentez à proportion de la nour- „ riture.

„ Ayant achevé de cette maniere le *Cercle Resomptif*, on passera au *Cercle* „ *Métasyncritique*, qui se fera par parties & non tout à la fois; car le mal de „ tête revient aisément, & la tête, qui est naturellement fort susceptible des „ injures du déhors, ne peut pas supporter les changemens qui se font tout „ d'un coup. Le premier jour on fera jeuner le malade. Le jour suivant, „ après qu'il se sera fait porter en chaise, pendant un petit espace de temps, „ & qu'il se sera oint, & même baigné; si la douleur le lui permet, on lui „ donnera le tiers de la quantité du pain qu'il avoit accoutumé de manger, „ & qu'il pouvoit digerer aisément dans sa santé. Il mangera aussi des vian- „ des salées & rôties, apprêtées avec de la moutarde, des olives vertes con- „ fites au sel, & autres choses de cette nature; mais il s'abstiendra du por- „ reau, de l'ail, de l'oignon, & des autres herbages qui remplissent la tête. „ Pour sa boisson on lui donnera du vin, & on continuera à le nourrir de cet- „ te maniere deux ou trois jours, s'il peut aisément le supporter; sinon on „ joindra à ces viandes salées de la cervelle, ou des poissons dont on a parlé.

„ Après cela on ajoûtera le second tiers du pain qu'on avoit retranché, & „ on donnera au malade des herbages, de la cervelle, & du poisson, conti- „ nuant de le conduire de cette maniere pendant trois ou quatre jours. En „ suite on achevera de donner le reste du pain retranché, & l'on passera de la „ nourriture moyenne à celle que fournit la volaille, que l'on continuera au- „ tant de jours que la précedente, finissant par la chair de porc, avec laquelle „ on donnera toute la quantité de pain que l'on avoit accoutumé de manger.

„ Si l'on veut changer plus souvent, on peut partager le pain en quatre par- „ ties, affin que l'on en puisse ajoûter une à chaque fois que l'on changera [13] de „ viande, c'est à dire une partie lors de la nourriture moyenne, une partie lors „ qu'on donnera de la volaille, une autre lors que l'on donnera du gibier, & une „ autre enfin lors que l'on viendra à la chair de porc. Mais afin que le malade ne „ s'ennuye pas de manger pendant quelques jours d'une même sorte de viande, „ il faudra varier autant qu'il se pourra chaque espece de nourriture; en sorte que „ les

13 Singulis pulmentorum mutationibus. Le mot *pulmentum*, qu'employe ici Cælius, exprime proprement le vieux mot François *pitance*, qui marque tout ce qu'on mange avec du pain.

„ les jours que l'on mangera du 14 salé, par exemple, on donnera à un repas „ de la Sardine, & à l'autre du petit Thon; & de même lors de la nourriture „ moyenne, & lors qu'on en sera à la volaille, prenant tantôt des grives, tan- „ tôt des becquefigues, tantôt des 15 ortolans, tantôt des poulets, ou „ des pigeonneaux, & ainsi du reste. On donnera aussi quelquefois des „ pommes en petite quantité, afin qu'elles n'enflent pas; & dans le „ temps que l'on mangera de la chair de porc, on y joindra des herbes, pre- „ nant d'ailleurs garde de n'exceder ni pour la quantité, ni pour la qualité des „ choses dont on usera. Secondement, lors que l'on passera d'une qualité à „ l'autre, le premier jour on ne boira que de l'eau, & l'on s'oindra; mais les „ autres jours on pourra boire du vin & se baigner; mais non pas nécessairement „ tous les jours, parce que le bain trop fréquent pourroit renouveller le mal de „ tête. Il faut aussi augmenter & diminuer tour à tour le mouvement du „ corps.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ Cette premiere partie du cercle métasyncritique étant achevée, on vien- „ dra à la seconde dans laquelle on ne s'attachera qu'à faire vomir le malade, „ & pendant cet intervalle la nourriture tirée des choses acres & salées n'aura „ point de lieu. Le premier jour donc, le malade, après s'être un peu pro- „ mené, tâchera de se faire vomir avec des racines de raiforts, ou avec d'au- „ tres médicamens si les raiforts manquent, & voici de quelle maniere cela „ se fait. On prend l'écorce des racines de raiforts, au poids d'une livre pour „ le plus, & l'ayant coupée fort menu, on la fait tremper dans de l'eau mê- „ lée de miel, que l'on appelle hydromel, ou l'on aura joint un peu de vinai- „ gre simple, ou de vinaigre fait avec l'oignon de scille. Cette écorce étant „ ainsi préparée, on la mange toute, un peu avant le temps ordinaire du re- „ pas, & l'on boit peu à peu toute la liqueur où elle a infusé par dessus. Après „ cela on se promene doucement, & l'on se repose en suite, lors que l'on com- „ mence d'avoir des rapports acres & chauds, qui marquent le mouvement „ qui se fait dans les entrailles, & qui arrivent pour l'ordinaire au bout d'une „ heure. Alors on prend deux verres d'eau tiede, & non davantage, de peur „ d'énerver trop le médicament, & mettant les doits dans sa bouche on s'ex- „ cite à vomir, & l'on continue jusques à ce que l'on ait rendu tout ce que l'on „ avoit pris; après quoi l'on boit une beaucoup plus grande quantité d'eau que „ la premiere, pour laver l'estomac, & pour éteindre les restes du feu que le „ raifort y avoit allumé. Sur cela l'on s'excite derechef à vomir, & l'on re- „ commence en suite à boire de l'eau & à se faire encore vomir; réiterant la „ même chose trois ou quatre fois consécutives, ou jusques à ce que l'eau sorte „ de l'estomac aussi claire qu'elle y est entrée.

„ Le vomissement étant fini, on se fait fomenter la tête, & on se lave la „ bouche avec de l'eau chaude. Quelque temps après on se promene douce- „ ment, pour remettre la tête de l'agitation & du trouble que lui avoient cau- „ sez les fréquens vomissemens; à moins qu'on n'aime mieux se faire oindre „ & frotter avec les mains, en commençant par le haut, & en finissant par „ le bas; ce qui fait le même effet que la promenade, en procurant à tout le „ corps une transpiration aisée & égale. Cela étant fait on boit deux verres

14 On appelloit cette maniere de se nourrir de choses salées *Drimyphagia*.

15 Miliacæ aves; On les appelloit en Grec *Cenchrides*, de *cenchros*, du *millet*, parce qu'on les engraissoit avec du millet.

,, d'eau chaude & on se met au lit, où l'on se tient dans un grand repos de
,, corps & d'esprit, sans manger ni boire de quelque temps, & même sans
,, dormir, si ce n'est dès que l'agitation causée par le remede est calmée. Il
,, faut en user ainsi, parce que si l'on se laisse aller au sommeil avant ce temps-
,, là, c'est à dire, pendant l'agitation, qui remplit & resserre d'abord la tête au
,, lieu de la relâcher; si l'on s'endort, dis-je, le propre du sommeil étant de
,, causer du resserrement, il se trouve que l'on fait tout le contraire de ce que
,, l'on s'étoit proposé de faire, qui étoit de relâcher. Il faut aussi s'abstenir
,, de manger, de peur que la viande ne se corrompe, par la chaleur & l'irri-
,, tation qui restent dans l'estomac, incontinent après le vomissement; sans
,, conter de petites pieces de raifort, qui y restent aussi quelquefois, & qui étant
,, mêlées avec la nourriture la corromproient, & enverroient des vapeurs à
,, la tête, qui augmenteroient son mal au lieu de le diminuer. Car, comme
dit Thémison, la tête est naturellement dénuée de chairs; elle est nerveuse
& couverte de membranes dures, aussi bien que de cheveux; en sorte que
rien n'en peut sortir par transpiration, qu'avec peine. La tête, *ajoûte le même Auteur*, est encore destinée à être le domicile de tous les sens, & étant placée
sur tout le reste du corps, elle reçoit les exhalaisons qui s'en élevent, & l'es-
prit qui se porte naturellement en haut enleve avec lui ces exhalaisons ou ces
vapeurs par la trachée artere & par l'estomac, qui sont comme les gran-
des cheminées du corps.

,, Le jour suivant on se baignera, on se nourrira de viandes du moyen or-
,, dre, & au bout de deux ou trois jours on achevera les autres parties du cer-
,, cle qu'on a commencé. Si l'on manque de raiforts pour provoquer le vo-
,, missement, on se servira en leur place de grains de moûtarde détrempez
,, dans de l'eau, ou de moûtarde liquide que l'on boira, ou d'un mêlange
,, d'eau, de miel, de poivre & de vinaigre. On pourra aussi employer du
,, cresson, ou de la semence de roquette, ou de la décoction de thym, ou
,, d'origan, ou d'hyssope. On pourra même prendre de la saumure, & des
,, bouillons où il entre de l'eau avec du miel & du vinaigre.

,, Si l'on voit que le malade se trouve sensiblement mieux, & qu'il ait des
,, intervalles où il soit entierement libre de douleurs, après lui avoir fait re-
,, passer le cercle Résomptif, on reviendra au vomissement, y joignant
,, [16] la Drimyphagie, & l'on achevera hardiment ce qui reste du cercle mé-
,, tasyncritique. On mettra pour cela en usage les remedes locaux, commen-
,, çant par les plus doux & finissant par les plus forts. Dans cette vûe on ra-
,, sera la tête [17] tantôt à contrepoil, tantôt autrement jusqu'à ce qu'elle rou-
,, gisse; & mettant le malade dans le bain, on lui frotera la tête avec du nitre en
,, poudre. On employera ensuite *la* [18] *paroptese, qui est une maniere d'échauffer*
,, *une partie du corps*, & l'on choisira pour cela des braises dont la chaleur soit éga-
,, le. Un autre jour on se servira de ventouses, qu'on appliquera avec beaucoup
,, de flamme, commençant par le dos & par la nucque & finissant par la tête, &
,, & l'on fera en sorte que ces dernieres tirent le plus qu'il se pourra.

Après

---

16 On a expliqué ce terme dans ce même chapitre.

17 Nunc pro capillatura, nunc contra capillaturam.

18 Παρόπτησις, du verbe ὀπτάω, *je fais rôtir*; parce que l'on faisoit, pour ainsi dire, *rôtir* la partie, qui étoit exposée à la chaleur des braises, comme on fait rôttir de la viande. On a déja touché cette pratique en parlant des remedes d'Asclépiade.

„ Après cela on viendra au *Dropax, qui est une sorte d'emplâtre fort adherente,* *Secte*
„ *& qu'on arrache, ou qu'on leve par force.* Cette emplâtre, *qui est encore ap-* *Métho-*
„ *pellée* Sympasma par nôtre Auteur, sera appliquée premierement aux jambes, *dique*
„ & ensuite au dos, & à la poitrine, depuis la premiere vertebre du col jus- *dans le*
„ qu'au bas du dos. La raison pourquoi on s'attache à ces endroits, c'est qu'il *Siecle*
„ y a communication entre les nerfs de ces parties, & ceux des parties plus *xl. &*
„ hautes. On appliquera enfin le Dropax sur la tête, sur le devant du col, sur *suivans.*
„ le menton; & sur les muscles des temples, ayant premierement rasé ces
„ parties. Et afin que le reste du corps ne prenne pas du froid, pendant ces
„ applications, on fera frotter, & oindre les autres parties, & on oindra de
„ même celles sur lesquelles le Dropax aura été appliqué, après quoi on entre-
„ ra dans le bain.

„ Les parties de la tête ayant été relâchées, ramollies, & ouvertes par ces
„ remedes; on les entretiendra en cet état, par 19 *l'exercice de la voix*, par le
„ fréquent 20 *sinapisme*, & par les remedes qui font *éternuer*. Et après s'être
„ promené quelque temps on se *gargarisera*, avec de la moutarde détrempée
„ dans de l'eau, ou l'on en 21 *mâchera* de la seche, ou du poivre avec du
„ miel, avant que d'entrer dans le bain. Sur quoi, il faut remarquer que la
„ Méthode n'a pas mis en usage le dernier de ces secours, dans le dessein de
„ tirer simplement quelque flegme, mais afin que les parties du dedans de la
„ bouche étant ouvertes, ou émües par ce remede elles communiquent leur
„ émotion au cerveau. Par la même raison, on peut aussi prendre du suc de
„ blete noire, ou du pain de pourceau, la quantité d'une cueillerée, & ayant
„ fait renverser la tête au malade, lui faire entrer de ce suc dans les 22 narines.
„ De cette maniere il se fait une décharge d'humeur, dont on se trouve soula-
„ gé, non parce que cette humeur est sortie, mais plûtôt, comme on vient
„ de le dire, parce que le mouvement du dedans des narines, ou l'irritation
„ qui s'y fait, se communique à la tête, & fait ouvrir ce qui étoit resserré.
„ On met aussi au rang des remedes, ou des secours locaux l'usage de quel-
„ ques autres matieres differentes de celles dont on a parlé, comme sont l'eu-
„ phorbe, & les compositions où cette drogue entre, l'adarcé, l'opobalsa-
„ mum, l'aphronitrum, la myrrhe, &c. On joint enfin à ces remedes l'ap-
„ plication de ces sortes 23 d'onguens, qui ont la proprieté de tirer de fort
„ profond, & d'effacer, pour ainsi dire, les causes des maladies.

„ Cependant on se souviendra de ne point passer d'un remede local à un
„ autre, que le trouble que ce remede aura causé ne soit calmé, & que les par-

 „ ties

19 On appelloit cet exercice *Anaphonesis*.

20 De *Sinapi*, de la *moutarde*. Ce sinapisme se faisoit en laissant long-temps sur quelque partie du corps un cataplâme où il entroit de la moutarde, ce qui faisoit rougir la partie.

21 Les autres Médecins se servoient aussi de ce remede, qu'ils appelloient *apophlegmatisme*, comme qui diroit *remede pour tirer du flegme*; mais ce n'étoit pas la vüe des Méthodiques, comme nôtre Auteur s'en explique.

22 Ce n'est pas dans les narines seules que Cælius faisoit entrer des sucs acres. On voit ailleurs (*Tardar. lib.* 1. *cap.* 5. *& alibi*) qu'il seringuoit de l'eau chargée de nitre dans les oreilles, afin que la vertu récorporative, ou métasyncritique parvînt par les voyes des sens jusques aux membranes du cerveau; *quo etiam per sensuales vias ad membranas cerebri recorporativa virtus adveniat.*

23 Malagmata minytica, de μινύθω, j'efface.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ ties ne soient en état de supporter une seconde agitation semblable à la premiere. C'est pourquoi si nous voyons que le corps ait été fort fatigué après „ un premier remede de cette nature, cela marquera qu'il n'en faut employer „ qu'un seul dans chaque cercle. Mais dans les corps qui l'auront aisément „ supporté, on passera à un autre sans hésiter. D'ailleurs on observera d'employer chacun de ces remedes le jour qui suivra celui auquel on aura changé „ la matiere de la nourriture; afin que l'abstinence qu'on fait ce jour là rende „ le corps plus ouvert, & plus disposé à se prevaloir des remedes. On observera aussi que le Dropax soit appliqué lors qu'on se servira de la nourriture moyenne, & la Paroptese, le Sinapisme, & les Sternutatoires dans „ le temps qu'on se nourrit de volaille. Car alors le corps n'est ni trop affoibli par la Drimyphagie, ou par les viandes salées qui ont précedé, ni trop „ rempli par l'usage d'une trop forte nourriture. On s'abstiendra donc de „ toutes sortes de remedes locaux, dans le temps de la Drimyphagie tant seulement; à moins que ce ne soit un remede fort leger, & que les forces ne „ soient bien entieres. La raison pourquoi l'on doit cesser d'appliquer des remedes locaux, ou extérieurs dans le temps que l'on vient de marquer, c'est „ à dire, pendant que l'on use de viandes salées, & acres, c'est que cette maniere de se nourrir, que l'on appelle, comme il a été dit, Drimyphagie, „ émouvant assez le dedans, il n'est pas à propos d'émouvoir en même temps „ le dehors, de peur de causer une trop grande agitation dans tout le corps.

„ On peut encore joindre à tous les remedes précedens *le Cataclysme*, qui „ est une maniere de laver la tête par la chute violente de quelque eau sur cette „ partie; & il faut que cette eau soit premierement chaude, & ensuite froide. „ Après cela on substitue à l'eau commune, qu'on avoit employée au commencement, les *Eaux* 24 *Minerales*, mais il ne faut pas qu'elles ayent une „ odeur qui puisse incommoder. On peut aussi *nager*, mais il faut prendre garde que ce ne soit pas à ciel découvert, parce que la tête, qui est seule exposée à l'air, se réfroidit nécessairement pendant que le reste du corps, qui „ est dans l'eau, se réchauffe.

„ Enfin si le mal de tête ne cede pas à tous ces remedes; & qu'il revienne „ par intervalles, le malade s'étant suffisamment fortifié par la bonne nourriture, & par le repos, on viendra à l'usage de l'*Ellebore*; & on prendra premierement des raiforts qui auront été picquez avec les fibres du même Ellebore, & qui auront ensuite infusé dans de l'hydromel où l'on ajoûtera un „ peu de vinaigre. Ce remede ayant suffisamment fait vomir, on employera „ les Cuisiniers, & on se nourrira de toutes sortes de bonnes viandes, afin que „ le corps, qui aura été ouvert par le violent mouvement causé par les remedes précedens, & qui se sera 25 déchargé de la vieille chair, dans laquelle „ le mal avoit son siege, en reprenne une nouvelle, ou reprenne sa chair naturelle. Si la maladie s'opiniâtre, nonobstant tout ce qui a été fait, il faut „ revenir

24 Naturales aquæ.

25 *Ut vehementi motu corpus apertum despuat, ut ita dixerim, passionis carnem, quâ depulsâ naturalis atque nova succedat.* C'étoit ce renouvellement de chair que les Méthodiques se proposoient lorsqu'ils employoient la *Métasyncrise*, & c'est par cette raison que Cælius traduit ce mot de *Métasyncrise*, par celui de *Recorporation*, & qu'il appelle les remedes *Métasyncritiques*, des remedes *Recorporatifs*, c'est à dire, *qui sont propres à faire un corps tout nouveau.*

Secte Méthodique dans le Siecle xI. & suivans.

„ revenir deux ou trois fois à l'*Ellebore*, reprenant entre-deux des forces pour „ supporter ce remede. On se servira aussi des [26] *eaux minerales*, & des *étuves seches*; & l'on entreprendra quelque longue navigation *sur mer*, les navigations qui se font *sur des fleuves*, *dans des étangs*, ou *dans des ports* n'étant „ pas propres, parce que ces eaux remplissent la tête d'une vapeur qui s'éleve „ de la terre; au lieu que les vapeurs de l'eau marine ouvrent insensiblement „ le corps, & le dessechent par leur salure, en sorte qu'il y arrive un grand „ changement. Il faut encore chercher des lieux, où regnent des vents doux, „ ou des vents contraires à ceux qui ont accoûtumé d'augmenter le mal de tête, „ & sur tout avoir l'esprit libre, & ne s'occuper que de choses qui divertissent, „ particulierement après le repas, parce qu'il n'y a rien qui remplisse la tête, „ comme la méditation, ou le trop grand attachement de l'esprit, sur quelque „ sujet.

Voila quelle étoit, selon Cælius, la veritable méthode de guérir les maux de tête. Je ne sai s'il se trouveroit aujourd'hui des malades assez commodes, ou assez patiens, pour se soûmettre à une semblable cure. Cet Auteur a bien raison d'appeller [27] *rigoureux* le cercle, dans lequel se font les principaux de ces remedes. Les incisions dont Hippocrate, & les autres Médecins, qui n'étoient pas de la Secte Méthodique, se servoient pour la même maladie, paroissent plus cruelles, mais on en étoit plûtôt quitte. Néanmoins il faut convenir que si les uns & les autres guérissoient leurs maladies par ces secours là, ce que nous ne savons pas, nous qui ne les pratiquons plus aujourd'hui; les personnes qui étoient délivrées d'une maladie aussi longue, & aussi fâcheuse qu'est le mal de tête, ne devoient pas dire du mal de ces remedes, pour violens, ou ennuyeux qu'ils fussent.

Au reste, il faut remarquer que c'étoit sur le discernement des temps propres pour commencer, & pour finir chacun des *cercles*, dont on a parlé, que rouloit principalement la *convenance temporaire*. Cette regle *Cyclique*, ou Circulaire, comme Cælius l'appelle, faisoit un des plus importans articles de la Médecine Méthodique, & on ne pouvoit s'en éloigner, sans faire de grandes fautes. De plus, il faut savoir que ce que Cælius appelle *un cercle*, *cyclus*, ou *κύκλος*, étoit autrement appellé [28] *περίοδος*, *un période*, *un tour*. Ne pourroit-ce point être de là que sont venus les mots *περιοδία*, *περιοδεύειν*, & *περιοδευτής*. On a vû [29] ci-devant que le dernier de ces mots signifioit *un Bâteleur*, *Circulator*, & l'on a même remarqué que les Médecins étoient quelquefois appellez *περιοδευταί*, par les derniers Grecs. La raison qu'on en a apportée, après les Jurisconsultes, c'est parce que les Médecins sont obligez de *faire* souvent *le tour* de la ville, pour visiter leurs malades; mais encore un coup ne pourroit-on point dire, que ce mot tire plûtôt son origine des *Périodes*, ou des *Cercles* des Méthodiques, & que c'est à ces mêmes *Périodes*, que Lucien a égard, lorsque pour marquer que les débauchez préparent de la besogne aux Médecins, il dit, [30] *qu'ils fournissent occasion aux périodes des Médecins*, ce que les Traducteurs ont

---

26 C'est à dire, extérieurement, car on ne voit pas que Cælius s'en servît autrement.
27 Juxta cycli rigorem, *Tardar. lib. 2. cap.* 14.
28 On trouve dans *Moschion*, Auteur Méthodique, *περιοδικὴ ἐπιμέλεια*, *cyclica diligentia*, comme traduit le vieux interprete
29 *Part. 2. liv. 1. chap.* 9
30 *ἰατροῖς παρέχουσιν ἀφορμὰς περιόδων*, *Lucian. in Nigrino.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

tourné d'une autre maniere. Lucien vivoit à peu près en même temps que Soranus, c'est à dire, dans le temps que la Secte Méthodique étoit le plus en vogue. Ces *périodes* des Méthodiques ont pû faire qu'on ait appellé en premier lieu du nom de περιοδευταὶ, ces Médecins en particulier, & qu'on ait dit περιοδεύειν, pour signifier *guérir*, ou *traiter*, *selon les regles de la Secte Méthodique*, & περιοδεία, pour marquer *la cure d'une maladie suivant ces mêmes regles.* Il se peut, dis-je, que la chose soit allée au commencement de cette maniere, & que dans la suite ces mots ayant eu une signification plus génerale, & ayent désigné toutes sortes de Médecins indifferemment, & toutes sortes de cures.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que depuis le temps des Méthodiques que l'on s'est servi de ces termes en ce dernier sens, qui étoit inconu aux anciens Grecs. Je n'en sache du moins aucun de ceux-ci qui ait parlé de cette maniere, & ce n'est apparemment que depuis le temps de Théodose, ou de Justinien que ces mots se sont introduits; en sorte que les Jurisconsultes de ces temps-là sont les premiers qui les ont employez en cette signification. On pourroit m'objecter [31] un passage de Dioscoride, où cet Auteur appelle περιοδευτικὸς τόπος, ou τρόπος, *la maniere de traiter*, ou *de guérir*; mais outre que le livre de Dioscoride d'où ce passage est tiré, passe pour être supposé, cet Auteur vivoit dans le temps que la [32] secte Méthodique étoit dans son lustre. Monsieur de Saumaise avoit bien remarqué que la basse Grece disoit περιοδεύειν, pour dire *guérir*, ou *traiter*, mais il n'explique ce mot que de la cure que font les Bâteleurs, quoi qu'il dise le contraire dans son livre *de Primatu Papæ.* On peut voir d'autres significations des mots dont il s'agit dans le Glossaire Grec de Monsieur Du Cange, & même dans son Glossaire Latin. Monsieur Ménage a aussi expliqué quelques uns de ces mots dans son livre intitulé *Amœnitates Juris.*

Ce que l'on a dit jusques à present peut suffire, pour donner une idée des sentimens, & de la pratique des Médecins Méthodiques. On auroit pû joindre quelque autre exemple à celui que nous avons rapporté de la cure du mal de tête, pour donner une instruction plus complete concernant leur maniere de pratiquer, mais cela nous auroit mené trop loin. Ceux qui voudront s'en instruire à fond peuvent consulter Cælius Aurelianus.

CHAPITRE XII.

Suite des Médecins Méthodiques.

GAlien conte entre les Méthodiques, outre quelques uns de ceux dont on a déja parlé, [1] un OLYMPICUS, de Milet, qu'il appelle *un diseur de bagatelles.* Celui-ci eut pour disciple un APOLLONIDES de Cypre, qui fut le maître d'un JULIEN. Ce dernier vivoit en même temps que Galien. [2] Il avoit écrit quarante huit livres, contre les Aphorismes d'Hippocrate. Voici un petit

31 *Lib. 7. præfat. in principio.*
32 *Exercitat. Plin. pag.* 1050. & 1051. *Edit. Paris.*
1 *Method. medend. lib.* 1.
2 *Galen. contra ea quæ à Juliano in aphorismos dicta sunt, cap.* 6.

petit fragment d'un de ces livres dans lequel ce Médecin combattoit le second Aphorisme. Julien reprend d'abord Hippocrate de ce qu'il s'attache à distinguer les évacuations d'humeurs qui soulagent les malades, d'avec celles qui produisent un effet contraire. Il prétend qu'Hippocrate suppose ce qui est en question. *Si l'on fait voir*, dit Julien, *que les humeurs, de l'évacuation desquelles il s'agit, ne peuvent être les causes des maladies, cet aphorisme tombe de lui-même, comme étant appuyé sur un faux fondement. Si l'abondance des humeurs, qui est ce qu'Hippocrate appelle plénitude, étoit une cause generale des maladies, il n'y auroit rien de plus aisé que de les guérir d'abord; il ne faudroit que procurer l'évacuation de ces humeurs, ce qui se feroit en saignant, s'il y avoit du sang de trop, & en purgeant la pituite, la bile, ou la mélancholie, si elles excédoient.* Julien avoit sans doute tiré cela d'Asclépiade, comme on en peut juger par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit aussi apparemment pris des Méthodiques ses prédécesseurs la plus grande partie de ce qu'il disoit d'ailleurs touchant *la Méthode*, mais il ne laissoit pas de se vanter de l'avoir le premier découverte. Les propres termes dont il se servoit nous feront voir quel étoit le caractere de cet homme, & ce qu'il prétendoit avoir découvert. Après avoir dit que le corps est sujet à deux affections contraires l'une à l'autre, *le relâchement*, & *le resserrement*, lesquelles y causent tour à tour un changement, qui fait décheoir ce même corps de son état naturel; & après avoir témoigné qu'il n'est pas du sentiment d'Asclépiade, & d'Epicure touchant *le vuide*, qu'il nie absolument, il continue de cette maniere. *Je ne puis*, dit-il, *m'empêcher de déclarer que les changemens, & les remuemens qui se font dans les corps, & qui les ouvrent, ou les resserrent, sont suivis de la génération des élemens; & sont les causes du chaud, du froid, du sec, & de l'humide; en sorte que ces dernieres qualitez ne sont que la production des premieres. Voyez*, ajoûte-t-il, *sur quels thrônes sublimes la Méthode est montée, pour se cacher au commun des hommes. J'avois fait dessein, par humilité, & par modestie, de ne la point découvrir, mais je viens de la montrer jusques dans le ciel même. C'est moi seul qui l'ai le premier trouvée, & qui ai dissipé, & écarté le nuage qui la couvroit.* Pour le reste, Julien ne s'explique par fort differemment des autres Méthodiques, sur les causes des maladies. *Nous appellons*, dit-il, un peu plus bas, *santé, l'état moderé de resserrement, & de relâchement qui se trouve dans la* [3] *composition du corps humain. S'il arrive que les maladies dressent des embûches à cette médiocrité, il faut nécessairement que les corps souffrent, ou pour être trop resserrez, trop durs, & trop secs, ou pour être trop mous, trop relâchez, & trop humides.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

On conte encore dans le parti des Méthodiques un [4] MENEMACHUS, d'Aphrodisias, qui n'épargnoit guére plus le papier que le précedent; & qui a été l'un des plus subtils défenseurs de sa Secte. Comme il est cité par Celse, il doit avoir vécu long-temps avant Julien, & avoir suivi de près Thémison.

Il y a eu aussi un [5] DIONYSIUS. Galien parle de trois Médecins de ce nom, dont l'un est appellé condisciple d'Héraclide de Tarente, ou de Criton. Nous l'avons conté ci-devant entre les Empiriques. Le second étoit de [6] Samos, & le troisiéme de [7] Milet. Pline fait mention d'un quatriéme Denys, qui avoit

3 ἐπὶ τῶν ἀνθρωπείων συγκριμάτων.
4 *Galen. Introduct. cap.* 4.
5 *Ibidem.*
6 *De composit. medicam. per genera, lib.* 4. *cap.* 13.
7 *De Antidotis, lib.* 2. *cap.* 11.

Secte Méthodique dans le Siecle xI. & suivans.

avoit écrit *des Plantes*, ou qui avoit seulement décrit les vertus de celles qu'il conoissoit; s'étant d'ailleurs contenté de les peindre, sans en donner la description. C'est apparemment le même de qui Pline dit en un autre endroit, qu'il avoit écrit *un abregé concernant les plantes*. Mais je ne sai point lequel de tous ces Denys a été Méthodique.

Un cinquiéme Médecin du même nom c'est CASSIUS DIONYSIUS d'Utique, qui avoit traduit en Grec les ouvrages de *Mago*, Africain, touchant l'Agriculture, & les Plantes. 8 Estienne de Byzance fait mention de ce Cassius Dionysius, & de son Ouvrage, qui étoit intitulé *Rizotomiques*. Scribonius Largus nomme un sixiéme Dénys, qu'il dit avoir été Chirurgien; & Pline cite un SALLUSTIUS DIONYSIUS, qui fait le septiéme.

9 Photius, en introduit enfin un huitiéme qui étoit Ægéen. Ce Dénys avoit composé un livre qui contenoit cent Chapitres, dont il y en avoit cinquante, qui établissoient chacun un certain sentiment; & cinquante autres qui détruisoient ces mêmes sentimens; en sorte que dans un Chapitre cet Auteur souffloit, comme on dit, le chaud, & dans l'autre le froid; comme cela paroîtra par quelques exemples, qu'on en va rapporter. Dans le premier Chapitre il soûtenoit que la semence vient également du pere, & de la mere; dans le second, il disoit qu'elle ne vient que de l'un des deux. Dans le troisiéme, il vouloit que la semence vînt de toutes les parties du corps; dans le quatriéme, il prétendoit qu'elle n'est fournie que par les testicules. Dans le cinquiéme, il assuroit que la coction qui se fait dans l'estomac est l'effet d'une chaleur; dans le sixiéme, il le nioit. Dans le septiéme, il posoit que ce qu'on appelle coction se fait par un broyement; dans le huitiéme, il disoit que cela se fait autrement. Dans le neuviéme, il attribuoit la même coction à une putréfaction, ou pourriture des viandes; dans le dixiéme, il faisoit voir que cela ne se pouvoit pas, &c. On peut voir le reste dans Photius. Il y a de l'apparence que cet Auteur étoit un Médecin Pyrrhonien, qui avoit écrit ce livre, pour insinuer qu'il n'y a rien de certain dans la Médecine, non plus que dans tout le reste. Il y a eu plusieurs grands hommes, du même nom; mais je n'en sache pas davantage, qui ayent été Médecins.

10 Galien met encore dans le rang des Méthodiques un PHILON, dont on parlera 11 ci-après, un MNASEAS, un RHEGINUS, un ANTIPATER, & un ATTALUS. Il dit que les deux derniers ont vécu de son temps. 12 Attalus en particulier étoit disciple de Soranus. Il pratiquoit la Médecine à Rome, en même temps que Galien, qui eut quelque dispute avec lui au sujet de la cure d'un Philosophe nommé *Théagene*. La cause de leur different venoit de ce que le Médecin Méthodique vouloit appliquer des médicamens, qui étoient simplement émolliens sur une tumeur, que ce Philosophe avoit, à la région du foye, contre l'avis de Galien, qui vouloit qu'on y applicât des astringens, pour ne pas trop affoiblir ce viscere.

SEXTUS,

8 *In voce* Utica. *Vide Gesneri Bibliothecam.*
9 *Bibliothec. Cod.* 185. & 211.
10 *Method. medend. lib.* 1. *cap.* 7.
11 *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.
12 *Method. medend. lib.* 13. *cap.* 15.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

Sextus, qu'on appelle *l'Empirique*, duquel on a parlé 13 ci-devant, comparant la Secte des Philosophes Pyrrhoniens, ou Scepticiens, avec la Secte des Médecins Empiriques, & celle des Méthodiques, veut que cette derniere ait plus de rapport avec celle des Philosophes dont on vient de parler, que la premiere. 14 *Quelques-uns*, dit Sextus, *prétendent que la Médecine Empirique est fondée sur les mêmes principes que la Philosophie Sceptique. Mais il faut savoir que cette Philosophie ne peut s'accorder avec la Médecine, ou la Secte Empirique; en ce que celle-ci soûtient* 15 qu'on ne peut pas comprendre ce qui est incertain. *Elle s'accorderoit plûtôt avec la Secte qu'on appelle Méthodique; cette Secte étant la seule de toutes celles de la Médecine, qui semble ne se conduire pas témerairement par rapport aux choses incertaines, & & qui ne s'ingere point de prononcer si elles sont compréhensibles, ou nom; mais s'attachant à ce qu'il y a d'apparent, elle en tire ce qui lui semble être utile; suivant en cela la même route que les Scepticiens. Nous avons dit ci-devant*, poursuit Sextus, 16 *que ce qui regarde nôtre commune maniere de vivre peut être consideré par rapport à ces quatre choses, la conduite de la nature, la contrainte des passions, les établissemens des Loix, & des Coutumes, & les préceptes des Arts. De la même maniere donc que le Scepticien, contraint par les passions, cherche, par exemple, à boire quand il a soif, & à manger quand il a faim, & se conduit de même à l'égard des autres choses qu'on a désignées; les Méthodiques sont pareillement induits, par les souffrances du malade, à chercher ce qui semble le plus convenable pour le soulager. Ils relâchent ce qui leur paroit resserré, à l'imitation de ceux qui se sentant roides de froid se font mettre dans un lieu chaud; & au contraire ils resserrent ce qui leur semble relâché, comme font ceux qui se trouvant incommodez par les grandes sueurs que cause la chaleur des bains, s'exposent à l'air frais pour arrêter ces sueurs. Quant à ce qui est étranger, ou contre nature, & qui nuit au corps, cela oblige les mêmes Méthodiques à ramener les choses à leur état naturel; à peu près comme un chien tâche de tirer au plûtôt une épine qui lui est entrée dans la chair. Enfin, pour ne passer pas les bornes de nôtre sujet en nous étendant trop, nous estimons que tout ce que disent les Méthodiques se peut rapporter à la violence que nous font les passions tant naturelles, que contre nature. La Secte Pyrrhonienne, & la Méthodique conviennent d'ailleurs en ce que l'une, & l'autre de ces Sectes refuse également d'affirmer positivement quoi que ce soit, & se sert à peu près des mêmes manieres de parler. Car comme le Scepticien dit ordinairement*, Je ne définis rien; Je ne comprens rien clairement: *le Méthodique employe dans le même sens les mots de*

13 *Part. 2. liv. 2. chap. 8.*

14 *Pyrrhoniar. Hippothes. lib. 1. cap. 24.*

15 Il faut expliquer ce passage de Sextus par un autre de Galien, qui a été rapporté ci-dessus *part. 2. liv. 2. cap. 4. dans les notes.*

16 Nôtre Auteur explique sa pensée plus clairement dans le chapitre onzieme du livre que l'on a cité. *Il semble*, dit-il, *que ce qu'il y a à remarquer touchant la maniere commune de vivre peut-être consideré par rapport à ces quatre choses; la conduite de la Nature; la contrainte des passions; l'établissement des loix, ou des Coutumes; & les préceptes des Arts. Par la conduite de la Nature nous suivons ce que les sens, & l'entendement, que nous avons naturellement, nous dictent. Par la contrainte des Passions, nous cherchons à manger quand nous avons faim, & à boire quand nous avons soif. L'établissement des Loix, & des Coutumes nous oblige d'ailleurs à regarder, par rapport à l'usage de la vie, la pieté comme un bien, & l'impieté comme un mal. Enfin nous nous reglons selon les préceptes des Arts, que nous avons embrassez, pour ne demeurer pas sans rien faire; mais il faut remarquer que dans toutes ces choses, nous ne décidons rien.*

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

Convenance, *& de* Rapport; *& il prend le mot* Indication, *pour une chose qui nous porte à chercher ce qui paroit le plus convenable pour opposer aux passions, ou aux affections tant naturelles, que contre nature; sans rien affirmer à cet égard, comme nous l'avons expliqué par les effets de la faim, & de la soif. D'où nous concluons que la Secte de ceux qu'on appelle Médecins Méthodiques nous semble avoir plus de rapport avec la Philosophie Sceptique, qu'aucune autres des Sectes de la Médecine.*

Cette déclaration de Sextus, en faveur de la Secte Méthodique, nous oblige à le ranger entre les Médecins de cette Secte, étant constant d'ailleurs qu'il étoit Médecin aussi bien que Philosophe, comme on l'a remarqué lors qu'on a parlé des Médecins Empiriques.

CHAPITRE XIII.

Des derniers de tous les Médecins Méthodiques conus.

TOus les Méthodiques, que l'on a nommez au chapitre précedent, & dont nous n'avons aucun écrit, ont vécu avant Galien, ou en même temps que lui. Il s'en trouve encore quelques autres dont le temps est incertain, ou qui sont venus fort long-temps après, desquels il nous est resté quelques ouvrages. Le premier est MOSCHION. L'on a parlé ci-devant d'un Médecin de ce nom, que 1 Galien dit avoir été disciple d'Asclépiade. 2 Cet Auteur fait d'ailleurs citer à Soranus un Moschion qui avoit composé des livres touchant *l'ornement*, ou *l'Embellissement*. Pline en cite encore un autre qui avoit écrit touchant *les Raiforts*; & Plutarque en nomme un quatriéme, qui étoit son contemporain, & son ami. Je ne sai si ce sont quatre differens personnages. Je ne sai pas même si le Moschion, dont il s'agit maintenant, doit être l'un de ces quatre premiers, ou s'il fait le cinquiéme.

On découvriroit quelque chose de certain, touchant le temps auquel a vécu ce dernier, si l'on pouvoit déchifrer ce qu'il a voulu dire lors qu'il parle d'un 3 médicament contre la stérilité, lequel il dit avoir donné à *Julie Agrippine*; laquelle, n'ayant pû avoir d'enfans jusqu'alors, avoit mis au monde, en suite de ce remede, un fils que nôtre Auteur appelle *Diogenianus*. Mais je ne conois point d'Agrippine qui ait eu un fils de ce nom. Je ne trouve même personne de ce nom, dans toutes les familles des Empereurs. Je ne sai donc quelle explication on pourroit donner à ce passage, si ce n'est que l'on dit qu'il s'agit ici d'Agrippine mere de Néron, & que c'est à Néron que Moschion donne le nom de *Diogenianus*, qui est approchant de *Diogenes*, c'est à dire, *fils de Jupiter*, à peu près comme Oppian appelle Antonin Caracalla, fils de Severe, *l'aimable rejetton du Jupiter d'Italie*. On répondra que cette conjecture n'est pas bien fondée, parce qu'il paroit au stile de Moschion qu'il est venu long-temps

---

1 *De different. puls. lib. 4.*

2 *De compos. medicam. local. lib. 1. cap. 1.*

3 ἔπεμψα δὲ κυρίᾳ Ἰουλίᾳ Ἀγριππίνῃ τὴν χρῆσιν, ἥτις μέχρι τοῦ δεῦρο μὴ κύουσα ἔσχε προβεβλήκατον υἱὸν Διογενιανόν, *cap.* 161.

Secte Méthodique dans le Siecle xi & suivans.

temps après, & que d'ailleurs 4 il cite Soranus, qui a vécu seulement sous Trajan. Pour soudre cette difficulté, on peut dire que le livre de Moschion que nous avons aujourd'hui, n'est qu'un extrait de ceux qu'avoit écrit l'un des Moschions dont nous avons parlé en premier lieu, & même un extrait fait long-temps après, & fort mal digeré, dans lequel on a inseré diverses choses étrangeres. Le veritable Moschion, Auteur des livres d'où l'extrait dont on vient de parler a été tiré, pouvoit avoir vécu sous Néron, ou un peu auparavant, & être le même que celui qui avoit écrit *de l'Ornement*; ce qui n'étoit, sans doute, qu'une partie d'un plus grand ouvrage concernant *les maladies des femmes*, lequel est appellé 5 *Triacontas*, par l'Interprete Latin de nôtre Moschion. Supposé donc que Moschion ait vécu du temps de Néron, il n'y aura plus qu'une difficulté, qui est de trouver comment appliquer à Julie Agrippine mere de cet Empereur ce qui est dit ici, qu'elle avoit été stérile. Cela ne paroîtra pas si difficile si l'on considere qu'Agrippine n'eut point d'autre enfant que Néron. Je sai bien qu'on a reproché à cette Imperatrice qu'étant mariée à Claude elle se faisoit avorter, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fissent concurrence à Néron en la succession à l'Empire. Il semble même que bien loin d'être stérile elle ne concevoit que trop souvent, s'il en faut croire 6 Juvenal, mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait pû demeurer quelque temps sans devenir grosse, pendant son premier mariage. D'ailleurs, on sait que le peuple parle souvent des Princes selon sa passion, particulierement en de pareilles occasions. Parce qu'Agrippine ne faisoit pas des héritiers à Claude, on ne manqua pas de dire qu'il y avoit de l'artifice, quoi que ce fût peut-être l'effet d'une indisposition qui l'avoit rendue long-temps stérile, ou qui faisoit que si elle concevoit elle ne pouvoit accoucher à terme.

Quoi qu'il en soit, le livre que nous avons de Moschion est écrit en Grec, & il traite *des parties, & des maladies des femmes*; de maniere qu'étant joint aux livres de Cælius Aurelianus, il peut rendre complete la pratique des Méthodiques. Ce livre a été presque tout entier traduit en Latin par un ancien interprete qui semble avoir été Juif, & qui a ajoûté à ce que l'Auteur avoit écrit sur le sujet dont on vient de parler, ce qu'il a trouvé dans les écrits de *Cléopatre*, & de *Theodorus Priscianus* sur la même matiere, ce qui fait de la confusion.

La pratique de Moschion est approchante de celle de Cælius, si ce n'est qu'on trouve dans Moschion des remedes *Spécifiques*, au lieu que Cælius rejette entierement cette sorte de remedes. Mais il se peut que les endroits où Moschion propose ces mêmes remedes, ayent été ajoûtez au texte de cet Auteur qui les condanne ailleurs, & qui par consequent seroit contraire à soi-même, ce qu'on ne peut pas présumer. Au reste on trouve dans ce même Auteur presque tout ce qui regarde la Médecine des femmes, les parties de leur corps, ce qui leur arrive tant en santé qu'étant malades, les moyens de

4 *Cap.* 151.
5 C'est a dire *qui contient trente livres, ou trente volumes.*
6 Cùm tot abortivis fœcundam Julia vulvam
Solveret, & patruo similes effunderet offas. *Satyr.* 2.
On sait que Claude étoit oncle de sa femme Agrippine. Le dernier mot du second vers exprime avec une grande force la pensée d'Antonia mere de cet Empereur; Elle disoit *que son fils étoit un monstre, ou un homme que la nature avoit commencé, sans l'avoir achevé.* Sueton. in Claudio. cap. 3.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

les secourir dans leurs accouchements, le soin que l'on doit avoir des enfans, & des nourrices, & autres choses de cette nature, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez curieuses. Il remarque entr'autres choses que les Anciens se servoient d'un couteau de bois, ou de verre, ou d'un roseau trenchant, ou d'une croûte de pain, pour couper le nombril de l'enfant en venant au monde, ce qu'il traite de superstitieux.

Le Pere Labbe, dans sa nouvelle Bibliotheque des livres manuscrits, dit qu'il y a dans celle de Florence, un livre intitulé *Mystionis Smyrnæi Gynæcia*, qui contient 1072 chapitres. Ce *Mystion* pourroit être nôtre Moschion, & son livre le *Triacontas* dont on a parlé.

VINDICIANUS, qui prend le titre de 7 *Comte des Archiatres de l'Empereur Valentinien*, dans une lettre qu'il écrit à ce même Empereur, & que nous avons encore aujourd'hui, étoit aussi de la Secte Méthodique. La lettre dont on vient de parler l'insinue; ou du moins on y découvre l'esprit de cette Secte, qui blâmoit les remedes des autres Médecins, & en particulier *les saignées réiterées*, *l'artériotomie*, les *cauteres*, & les autres secours tirez du fer, & du feu, lesquels les Méthodiques appelloient cruels. Une autre preuve que ce Médecin étoit Méthodique, c'est qu'il a été 8 le Maître de *Theodorus Priscianus*, qui étoit certainement de la Secte en question, comme nous allons le voir. Vindicianus avoit aussi écrit 9 en vers touchant la Médecine, & il nous en reste quelques fragmens. S. Augustin l'appelle 10 *le grand Médecin de son Siecle*.

THEODORUS PRISCIANUS avoit premierement écrit en Grec quelques livres de Médecine, à la persuasion d'un de ses Collegues qu'il appelle *Olympius*, après quoi il écrivit en Latin ceux que nous avons aujourd'hui, comme on l'apprend de lui-même, & qui sont au nombre de quatre. Le premier est intitulé *Logicus*, quoi qu'il n'y ait rien moins que des raisonnemens philosophiques. Au contraire l'Auteur s'emporte dans sa préface, contre les Médecins Philosophes, ou raisonneurs. 11 *Si la Médecine*, dit-il, *étoit entre les mains de gens sans étude, qui n'eussent point eu d'autre Maitre que la nature, & qui n'entendissent rien dans la Philosophie, on auroit des maladies beaucoup plus legeres, & on useroit de remedes beaucoup plus aisez que ne sont ceux dont on se sert ordinairement. Mais*, poursuit-il, *la maniere la plus naturelle de traiter la Médecine a été négligée, & cet art est entierement à la disposition de certaines gens, qui font consister toute leur gloire à écrire avec politesse, & à disputer contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment*, &c. Tout le reste de cette préface est plein d'exclamations contre l'abus que nôtre Auteur vient de censurer, & il se déclare si ouvertement pour les Empiriques que l'on jureroit qu'il étoit de leur Secte. Je ne vois pas pourquoi ce premier livre est intitulé *Logicus*, dans l'édition d'Aldus que j'ai suivie. L'édition

7 On verra ci-après quelle étoit cette dignité quand on en sera à *Andromachus* Médecin de Néron.

8 *Lib. 4. de Physica Scientia.*

9 Ce sont les vers qui se trouvent à la fin du livre de *Marcellus Empiricus*, & que Rob. Constantin attribue à Serenus Samonicus. Il semble en effet que ces vers sont comme une peroraison, ou conclusion du Poëme de ce dernier.

10 *Ad Marcellin. Epist. 5.*

11 Si Medicinâ minus eruditi ac rustici homines, natura tantùm imbuti, non etiam philosophia, occupati essent, levioribus ægritudinum incommodis vexaremur, & faciliora remedia caperentur. Sed hæc via ab illis omissa est quibus, eloquentiæ studiosis, scribendi ac disputandi gloria major fuit.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

L'édition de Basle, dont on parlera ci la fin de cet Article, intitule ce même livre *Euporistôn*, c'est à dire, *des remedes aisez à faire*, ou *à trouver*. L'Auteur le dédie à son frere *Timothée*. Il lui dédie pareillement le second, où il traite des maladies *aigues*, & des maladies *chroniques*. Ce second livre est intitulé *Logicus*, dans la derniere édition dont on vient de parler, & ce titre paroit assez convenable, parce qu'il y a du raisonnement dans ce livre. Le troisiéme est pour *les maladies des femmes*, c'est pourquoi il est intitulé *Gynæcia*. Il est adressé à une femme qui est differemment nommée dans les differentes éditions. Celle d'Aldus, & celle de Strasbourg l'appellent 12 *Victoria*. Celle de Basle l'appelle *Salvina*. Le quatrieme qui a pour titre *De Physica scientia* est adressé par l'Auteur à un fils qu'il avoit, qui s'appelloit *Eusebe*. Le commencement de ce livre ne répond point à son titre, c'est à dire qu'il n'y est traité de rien moins que de la *Physique*. On n'y trouve que des descriptions de médicamens pour diverses maladies, ou des remedes *spécifiques*, & *empiriques*, dont quelques-uns sont même *superstitieux*. Mais sur la fin il y a quelques questions qui concernent la Physiologie Médicinale. L'Auteur y examine la nature de la *semence*, celle de quelques parties du corps, & quelques unes des fonctions animales, le tout fort grossierement. Ce quatriéme livre ne se trouve pas dans l'édition de Basle.

Au reste, il paroit par le second des livres dont on vient de parler, que l'Auteur étoit de la Secte Méthodique. Il commence toujours ses cures, comme faisoient ceux de cette Secte, par le choix d'une chambre convenable au genre de la maladie dont il traite, & cela par rapport au *relâchement*, ou au *resserrement*, dont on a si souvent parlé au commencement de ce livre. Dans la Péripneumonie, par exemple, qui est, selon les Méthodiques, une maladie de resserrement, il veut que la chambre où couche le malade 13 soit *claire*, & *chaude*, parce, dit-il, que cela sert à *relâcher*. Il parle aussi très-souvent des *cercles* des Méthodiques. Il saigne à peu près comme eux, dans l'espace des trois premiers jours de la maladie ; quoi qu'il craigne quelquefois la saignée, ou 14 qu'il juge que l'on s'en peut passer, & que l'on peut lui substituer quelqu'autre remede, en des occasions où l'on croit ordinairement qu'elle est d'une nécessité indispensable. Mais quoi que nôtre Auteur soit de la Secte Méthodique, il ne laisse pas de s'éloigner à divers égards de la pratique des plus anciens Médecins de cette Secte. Il ordonne souvent des *purgatifs*, ce que ne faisoient point les Médecins dont on vient de parler. Il se jette aussi sur les *Spécifiques*, & ne suit point à l'égard de l'administration des autres remedes l'ordre exact, & scrupuleux que suivoit Soranus. On ne trouvera pas cela étrange, si l'on considere que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cents ans après lui, & que du temps même de Soranus les Méthodiques n'étoient pas tous unanimes ; en sorte que si dans le temps de l'établissement, ou du

 plus

12 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 3. chap.* 13. Nôtre Auteur cite aussi dans son quatrieme livre une *Leoparda*, dont il a été parlé au même endroit.

13 His primò lucidum, & calidum, ut pote calasticum, cubiculum providendum est.

14 Si nulla nos ætatis aut temporis ratio remoretur, phlebotomo subveniemus, licet ad detractionem sanguinis cunctantior non facilè peccaverit. Cùm enim sanguinis commodissimi elementi copia laborantes etiam alienis juvari possint remediis, eo sanè detracto vel amisso difficilè reparantur. *Lib. 2. part. 1. cap. 2. de phreneticis.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

plus haut période de la Secte dont il s'agit, les Médecins qui l'avoient embrassée n'avoient pû convenir entr'eux de divers articles; il n'est pas surprenant que ceux de cette même Secte, qui ne sont venus que trois, où quatre siecles après les premiers, se soient distinguez à quelques égards. Ce en quoi ces derniers differoient des autres n'empêche pas qu'ils ne doivent aussi être regardez comme Méthodiques, car enfin ils n'ont point abandonné le principe fondamental de la Secte, qui consiste à ne reconoître que deux genres de maladies, le genre *relâché*, & le genre *resserré*.

Ce que l'on vient de dire que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cens ans après Soranus, qui a vécu sous Trajan, est fondé sur ce que le premier dit luimême qu'il a été disciple de *Vindicianus*, qui étoit Médecin de l'Empereur Valentinien premier. A ce conte, Theodorus Priscianus a dû vivre sous Gratien, & sous Valentinien second, ou même un peu plus tard. Son stile approche en quelque maniere de celui de Cælius Aurelianus; ce qui peut faire juger qu'il étoit Africain, comme l'Auteur dont on vient de parler. Les Oeuvres de Theodorus Priscianus ont été premierement imprimées à Strasbourg en 1532, mais dans cette édition on lui donne le nom de *Q. Octavius Horatianus*, & le tître *d'Archiater*. Cette même édition est d'ailleurs pleine de fautes, comme l'a remarqué Reinesius, qui explique plusieurs passages de nôtre Auteur dans ses diverses leçons. La même année il s'en est fait une autre édition à Basle, sous le nom de Theodorus Priscianus, mais où le quatrieme livre manque. Aldus, ou ses fils, en ont enfin donné une troisieme en 1547, où les œuvres de nôtre Auteur, qui y paroit aussi sous le nom de Theodorus Priscianus, sont jointes à celles de tous les anciens Médecins qui ont écrit en Latin. Theodorus Priscianus n'y prend pas le titre *d'Archiater*, comme dans la premiere. On verra dans la troisiéme partie ce que signifie ce titre. Le troisiéme livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, se trouve aussi dans un recueuil d'ouvrages concernant la même matiere, fait par Israël Spachius. 15 Il se trouve enfin un livre intitulé *Diæta*, d'un ancien Médecin nommé *Théodore*, lequel Reinesius croit être le même que nôtre Theodorus Priscianus.

Voila tous les anciens Méthodiques dont les écrits, ou les noms nous sont restez. Depuis Theodore Priscien, ou depuis *Olympius*, *Timothée*, & *Eusebe*, dont le premier fait mention, ou auxquels il dédie ses livres, & qui étoient apparemment de sa Secte; on n'a point de nouvelles de cette même Secte jusques au temps de GARIOPONTUS qui n'a écrit qu'environ sept à huit cents ans après ceux dont on vient de parler. 16 Quelques-uns l'appellent *Warimpotus*, d'autres *Raimpotus*, *Warmipotus*, *Guaripotus*, ou *Garimpotus*, *Gariponus*, & 17 *Garnipulus*. On a crû cet Auteur beaucoup plus ancien qu'il n'est. Dans le titre de son livre imprimé à Basle en 1531. il est appellé *Medicus admodum vetustus*. Monsieur Moreau dit aussi, *que Gariopontus est très-ancien, mais que l'on ne sait pas certainement en quel temps il a vécu; que son stile fait juger qu'il étoit Africain.* Mais il paroit par le témoignage de *Pierre Damien*, qui mourut l'an MLXXII, que ce Médecin étoit du même siecle, car

---

15 *Vide Fabricii Bibliothec. Latin.* Diogene Laërce cite aussi un Médecin du nom de *Théodore*, qui est plus ancien.

16 *Vide Fabricii Centuriam Plagiarior. paragraph.* 59.

17 Garnipulus manipulos Galeni surripiens, dit Valescus de Taranta, qui change apparemment le nom de cet Auteur par raillerie.

car il en parle [18] comme d'un homme qu'il avoit vû. Il paroit d'ailleurs que nôtre Auteur étoit du nombre des [19] Médecins de *Salerne*, par un passage que rapporte en un autre endroit Monsieur Moreau, dans lequel il est appellé *Warmipotus*. On a de lui sept livres, qui contiennent sa pratique. Les cinq premiers traitent de presque toutes les maladies à la reserve des *fiévres*, qui font le sujet des deux derniers. Ce même ouvrage avoit été imprimé à Lyon, en 1516, & 1526 sous le titre de *Passionarius Galeni*, comme qui diroit *livre des passions*, ou *des maladies, composé par Galien*. On avoit mis ce titre sur la foi d'un Auteur inconnu, qui assuroit que Rhasis avoit témoigné que le livre en question étoit de Galien, & qu'il avoit été attribué à Gariopontus seulement pour y avoir fait quelques additions. Mais outre que Gariopontus cite lui-même Galien, on trouve dans ses livres plusieurs choses qui sont opposées aux maximes de Galien. A la verité, on y trouve aussi quelques lambeaux qui semblent être tirez des ouvrages de ce dernier; mais ils sont cousus avec plusieurs autres qui sont pris de Theodorus Priscianus, de Trallian, & d'ailleurs. C'est au sujet de ce que nôtre Auteur a emprunté du pénultieme de ceux que l'on vient de nommer, qu'il est mis au rang des Médecins Méthodiques. Reinesius a remarqué que Gariopontus a copié divers chapitres de ce même Auteur, mais fort mal; ayant omis exprès ce qu'il ne comprenoit pas, & ayant mal rapporté ce qu'il croyoit entendre. Les noms Grecs des maladies, & des parties, sont presque tous corrompus. Il met *Hydrophona* pour Hydrophobia; *Bulismes* pour Bulimos? *Ficter* pour Sphincter; *Attoma* pour Atonia; *Apoximeron* pour ἀπεξάξια μοεἰων, c'est à dire, foiblesse des parties génitales, &c. Son stile est d'ailleurs fort mauvais, & ressent bien le temps auquel il écrivoit. Quelques-uns ont crû que cet Auteur avoit écrit en Grec, & que ce que nous avons n'est qu'une traduction, mais Barthius les a refutez. [20] Reinesius, que l'on peut consulter, en a expliqué divers endroits. Le même Savant attribue à Gariopontus le livre intitulé *de Dynamidiis*, qui est parmi les œuvres de Galien.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

Après Gariopontus, je ne sache pas que l'on trouve d'autres Auteurs de la Secte Méthodique. Cette Secte semble avoir été entierement éteinte depuis ce temps-là jusques à la fin du Siecle seizieme, ou plûtôt jusques au commencement du dix-septieme qui va finir, & dans lequel PROSPER ALPINUS, Professeur en Médecine à Padoüe, a voulu la faire révivre, par son livre intitulé, *de Medicinâ Methodicâ*, imprimé en 1611. On aura dans la suite occasion de parler plus amplement de ce Médecin.

CHAPITRE

---

18 Dicam quod mihi Garimpontus senex, vir videlicet honestissimus, & apprimè literis eruditus medicus, retulit. *lib 5. epistol. 16.*

19 Warmipotus quidam Medicus Salernitanus. *Renatus Moreau, prolegomen. in Scholam Salernitanam, ex Ecloga Oxonio-Cantabrigiensi.* Le premier passage est tiré du livre de Moreau, intitulé *De sanguin. missione in pleuritide.*

20 *Variar. Lect. lib. 3. pag. 359. & alibi.*

CHAPITRE XIV.

Objections que quelques anciens Médecins Dogmatiques faisoient aux Méthodiques.

On seroit trop long, si l'on vouloit rapporter ici tout ce qui se trouve dans Galien, contre les Méthodiques, quoi que les principaux livres qu'il avoit écrit sur ce sujet ayent été perdus. Celse a aussi disputé contr'eux. Voici quelques-unes des principales raisons de ces deux Auteurs. Il ne faut pas croire, disoient ils, que les plus anciens Médecins n'ayent pas eu conoissance de ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qu'ils n'y ayent même fait beaucoup d'attention, mais cela ne les a pas empêchez d'aller plus avant. Hippocrate n'a-t-il pas dit expressément, 1 *que pour guérir les maladies il faut prendre garde à ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres, & à ce qui est particulier à chaque maladie.* Les Méthodiques, ajoûtoient nos Auteurs, doivent, malgré qu'ils en ayent, reconoitre des differences fort essentielles dans l'un & dans l'autre des genres de maladies qu'ils établissent, & ces differences doivent faire d'autres nouveaux genres. Car enfin autre chose est vomir du sang, & autre vomir de la bile; & il y a bien de la difference entre avoir une diarrhée, & avoir une dysenterie, ou une perte de sang; entre l'évacuation ou la diminution du superflu, qui se fait dans la santé par des sueurs, & l'amaigrissement, qui est l'effet d'une fiévre lente qui consume le corps.

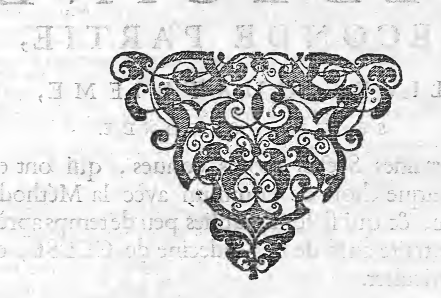
Ces Médecins disoient aussi que les differentes parties, qu'une même maladie attaque, font une difference qui n'est pas moins grande. L'on traite autrement *l'œuil* & autrement *l'oreille* pour le même mal; & il n'est presque aucune des parties du corps qui ne demande des égards particuliers. 2 L'huile, par exemple, qui adoucit & ramollit les tumeurs inflammatoires qui viennent dans toutes les autres parties, cause une douleur insupportable à celles de l'œuil, & augmente le mal au lieu de le diminuer. Galien redresse encore fortement les Méthodiques sur ce que bien loin de rechercher les *causes cachées* des maladies, ils négligeoient même les *causes extérieures & évidentes*; dans la pensée, comme on l'a vû, que ce n'est pas la cause de la maladie qui indique le remede, mais que c'est la maladie elle même. Pour les rendre convaincus du contraire, il se sert de l'exemple qu'on a rapporté 3 ci-dessus, de deux hommes qui ayant été mordus en même temps d'un chien enragé s'addresserent à deux differens Médecins pour être guéris. Sur quoi il arriva que l'un de ces Médecins s'étant informé de la cause exterieure du mal, & traitant son malade selon ce qu'indiquoit cette cause, laissa long-temps la playe ouverte, & se servit de spécifiques. L'autre, sans se mettre en peine de la cause, n'eut égard qu'à la maladie qui étoit une *playe*, & suivant l'indication commune des playes travailla à la cicatriser au plûtôt, d'ou il s'ensuivit que son malade mou-

rut

1 *Epidemic. lib. 5.* Hippocrate a aussi fait mention des remedes *resserrans* & des remedes *relâchans.* Voyez ci-dessus, *Part. 1. liv. 3. chap. 21.*
2 *Galen. de Sectis ad eos qui introducuntur, chap. 8.*
3 *Part. 2. liv. 4. chap. 6.*

fut enragé, au lieu que l'autre se tira d'affaire. L'on a vû au même endroit ce que les Méthodiques pouvoient répondre à cela. Galien ne les épargne pas non plus, sur ce qu'ils ne sembloient faire aucune consideration ni de la saison ou l'on se rencontroit, ni du pais, ni de l'âge du malade &c. Mais ils répondoient que ces circonstances ne faisoient point varier leur méthode, quant au fond; qu'il falloit toûjours resserrer là où il y avoit du relâchement, en quelque païs & en quelque saison que l'on fût & quelqu'âge que l'on eût, & même quelque partie que ce fût qui eût besoin de ce secours; quoique les matieres resserrantes, non plus que les relâchantes, ne dussent pas être prises toutes indifferemment. Et il n'est pas vraisemblable qu'ils crussent qu'on pût donner, par exemple, une même dose d'un médicament à un enfant ou à un vieillard qu'à un homme robuste, ou que l'on dût faire aux uns & aux autres le même remede. On n'en dira pas davantage sur ce sujet, & l'on passera à d'autres Sectes qui s'établirent quelque temps, après que celle des Méthodiques fut en vogue.

Secte Méthodique dans le Siecle xi. & suivans.





HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION SECONDE.

De certaines Sectes moins conues, qui ont eu quelque chose de commun avec la Méthodique, & qui se sont établies peu de temps après. On traite aussi de la Médecine de CELSE, en particulier.

CHAPITRE I.

De la Secte EPISYNTHETIQUE, *& de la Secte* ECLECTIQUE.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl & suivans.

QUoi que Thémison eût d'abord fait un grand nombre de disciples, & que la Secte Méthodique qu'il avoit établie se soit soutenue fort longtemps, il y eut néanmoins plusieurs de ses contemporains, & de ceux qui le suivirent de près, qui ne se rangerent pas de son parti. Les uns n'abandonnerent point les Dogmatiques, & demeurerent attachez à Hippocrate, à Hérophile, à Erasistrate, & à Asclépiade. Les autres furent toûjours pour les Empiriques. Les Méthodiques eux mémes, qui n'étoient pas tous d'accord entr'eux, comme on la vû ci-dessus, donnerent lieu à l'introduction de quelques autres nouveaux Systemes. De leur Secte il en pullula deux autres, la

Secte

Secte *Episynthétique*, & la Secte *Eclectique*, & peut être une troisiéme dont on parlera au chapitre suivant. C'est du moins ce qu'il semble qu'on recueuille de ce que dit l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, attribué à Galien. Cet Auteur, 1 après avoir remarqué que certains Méthodiques, comma *Olympicus*, *Menemachus*, & *Soranus*, n'étoient pas en tout du sentiment des autres, continue de cette maniere; *Quelques-uns*, dit-il, *furent appellez* Episynthetici, *comme* Leonides *d'Alexandrie*, *& quelques autres* Electi, *comme* Archigenes, *d'Apamée en Syrie*; par où cet Auteur semble comprendre ces Episynthetiques, & ces Eclectiques sous les Méthodiques, dont il a parlé immédiatement auparavant. *Secte Méthodique & ses dépendances, dans le Siecle XI & suivans.*

2 Cælius Aurelianus cite LEONIDES, l'Episynthetique, au sujet d'une définition qne celui-ci donnoit de la Léthargie; mais cette définition ne sert de rien pour découvrir quels pouvoient être les sentimens de ce Médecin, par rapport à sa Secte. 3 Aetius rapporte aussi quelques traits de pratique d'un Léonidès, qui peut être le même, sans que pour cela nous soyons mieux instruits de ce que nous voudrions savoir touchant son Systeme en géneral. Comme le nom d'Episynthétique est tiré d'un verbe Grec, qui signifie *entasser* ou *assembler*, il se peut que Léonidès & ceux de son parti prétendissent joindre les maximes des Méthodiques avec celles des Empiriques & des Dogmatiques, & rassembler ou concilier ces diverses Sectes les unes avec les autres. C'est tout ce que l'on peut dire à cet égard, n'ayant pas d'autres lumieres sur ce sujet. On ne sait pas même quand Leonidès a vécu; quoi qu'il soit probable que Soranus, dont il est parlé auparavant dans le passage que l'on a cité, l'a précedé de quelque temps.

Pour ce qui qui est de ceux que Galien, ou l'Auteur du livre que l'on a cité, appelle ἐκλεκτοὶ, *Choisis*, du nombre desquels étoit Archigene, je crois qu'il y a une faute dans le texte original, & qu'il faudroit lire ἐκλεκτικοὶ. Ce qui confirme cette pensée c'est qu'environ cinquante ou soixante ans, avant qu'Archigene parût, il y avoit eu un Philosophe d'Alexandrie, nommé 4 *Potamon*, qui fut Auteur d'une Secte de Philosophie qu'on appelloit la Secte *Eclectique* ἐκλεκτικὴ, c'est à dire *Choisissante*, dans laquelle on faisoit profession de choisir ce que chacune des autres avoit de meilleur. Or ceux de cette Secte devoient plûtôt être appellez ἐκλεκτικοὶ, ou ἐκλέγοντες, *Choisissans*, que ἐκλεκτοὶ, *Choisis*. Ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la Philosophie, Archigene pouvoit l'avoir fait dans la suite à l'égard de la Médecine.

Nous apprenons de Suidas qu'ARCHIGENE vivoit sous Trajan, qu'il avoit pratiqué la Médecine à Rome, & qu'il mourut à l'âge de soixante trois ans, après avoir beaucoup écrit sur la Physique & sur la Médecine. Le même Auteur ajoûte qu'Archigene étoit d'Apamée en Syrie, & que son pere s'appelloit Philippe; ce qui peut avoir donné lieu à l'équivoque de Wolfgangus Justus, qui fait nôtre Archigene Médecin de Philippe Roi de Syrie.

1 *Chap.* 4.

2 *Acutor. Lib.* 2. *Chap.* 1.

3 *Tetrabibl.* 4. *Serm.* 3. *Chap.* 5. 6. 7. 8. Tout ce qui est contenu dans les endroits que l'on cite regarde la maniere de traiter diverses sortes de tumeurs, comme les Scrophules, le Cancer, & quelques autres maladies dépendantes de la Chirurgie.

4 Il vivoit sous les Empereurs Auguste & Tibere. *Voyez Diogene Laërce, dans sa préface*, & *Vossius de Sectis Philosophorum*.

Secte Méthodique & ses dépendances, dans le Siecle XI & suivans.

Archigene auroit encore vêcu sous Adrien, & même l'auroit survêcu, si ce fut lui qui indiqua à cet Empereur un certain endroit sous la mammelle, où il se blessa, pour mourir fort promptement. Dion Cassius qui est l'auteur de cette histoire, attribue ce fait à un *Hermogene*; mais 5 Mercurial a cru qu'il falloit lire Archigene, & non pas *Hermogene*. Je ne sai s'il ne s'est point trompé. L'on a parlé 6 ci-devant d'un Hermogene Sectateur d'Erasistrate; & rien n'empêche, ce me semble, que celui ci n'ait pû vivre du temps d'Adrien, la Secte ou l'École d'Erasistrate ayant subsisté long-temps après ce temps-là. Il paroît même que 7 Galien parle de cet Hermogene, comme d'un homme qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup. Or Galien étoit né sous l'Empereur dont on vient de parler. Quant à cet autre Hermogene, contre lequel 8 Lucile fit une jolie epigramme, il seroit beaucoup plus ancien. 9 Martial qui a imité cette Epigramme, attribue la même chose à un autre Médecin qu'il appelle *Hermocrates*; mais il se peut que ce dernier nom, aussi bien que le précedent soit un nom supposé.

C'est du même Archigene qu'il faut entendre ce que dit Juvenal,

> ——— *tum corpore sano*
> *Advocat Archigenem.*

& ailleurs,

> ——— *si non eget Anticyra, nec*
> *Archigene.*

Juvenal ayant vêcu jusqu'à la douziéme année d'Adrien, il a été contemporain d'Archigene; & la maniere dont il en parle fait voir le grand employ où étoit ce Médecin.

Mais ce n'est pas sur le seul témoignage de Juvenal que la réputation d'Archigene est établie. Il a encore en sa faveur celui de Galien, qui est d'autant plus fort que cet Auteur est du métier, & qu'il n'est pas trop prodigue de loüanges à l'égard de ceux qui ne sont pas de son parti. 10 *Archigene*, dit-il, *a appris*,

---

5 *Variar. Lect. Lib. 1. Chap. 5.*
6 *Part. 2. Liv. 1. Chap. 5.*
7 *Ibidem.*
8 Ἑρμογένην τὸν ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη, καὶ περίαμμα φέρων.

C'est à dire; *Diophante ayant vû en songe le Médecin Hermogene, il ne se réveilla jamais, quoi qu'il portât un préservatif sur lui.* On peut voir l'explication du mot περίαμμα, ci-dessus, *Part. 1. liv. 1. chap. 12.*

9 L'Epigramme de Martial n'est pas si simple ni, à mon avis, si bonne que celle de Lucile. La voici;

> Lotus nobiscum est hilaris, cœnavit & idem;
> Inventus manè est mortuus Andragoras.
> Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
> In somnis medicum viderat Hermocratem. *Lib. 6. Epigr. 53.*

10 *De locis affect. Lib. 2. Chap. 6.*

pris, avec autant de soin, & aussi bien qu'aucun autre, tout ce qui concerne l'art de la Médecine; ce qui a rendu, avec justice, recommandables tous les écrits qu'il a laissez, & qui sont en grand nombre. Mais il ne me semble pas pour cela qu'il soit irrépréhensible, dans tout ce qu'il a écrit; & comme il n'a pas fait difficulté de reprendre ceux qui l'ont précedé, quoi qu'il eût beaucoup proffité de leur travail, on ne trouvera pas mauvais que nous qui venons après lui le traitions, comme il a traité les autres. Il est bien difficile, ajoûte Galien, *qu'étant homme on n'erre pas en quelque occasion, soit pour ignorer entierement certaines choses, soit pour n'en pas juger comme il faut, soit enfin parce qu'on écrit quelquefois un peu plus négligemment.* Il ne se peut pas une censure plus honête.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle I. & suivans.

Au reste, on ne découvre point par ce que dit en suite l'Auteur que l'on vient de citer, ni par ce qu'il dit même ailleurs touchant Archigene, en quoi consistoit ce que ce dernier pouvoit avoir recueuilli de toutes les Sectes. On trouve aussi dans Aëtius divers extraits des ouvrages du même Archigene, qui font voir qu'il possedoit bien la pratique; mais il n'y a rien non plus qui concerne le fond de son systeme, par rapport à la Secte Eclectique. Nous aurons occasion de parler encore de ce Médecin, dans les deux chapitres suivans. Nous finirons celui-ci en remarquant qu'Archigene eut un disciple nommé PHILIPPE, dont Galien fait aussi beaucoup d'estime.

CHAPITRE II.

De la Secte PNEUMATIQUE.

On apprend en premier lieu touchant la Secte *Pneumatique*, ou la Secte *Spirituelle*, que 1 celui qui l'établit s'appelloit ATHENÉE, & qu'il étoit *d'Attalie.* Il y a eu plusieurs villes de ce nom, mais je crois qu'il s'agit ici d'Attalie ville de *Cilicie*, sur ce que 2 Cælius Aurelianus parle d'un Athénée de *Tarse*, qui est apparemment le même. Or Tarse étant une ville de la Province que l'on vient de nommer, Cælius a pu fort aisément mettre l'une de ces deux villes pour l'autre.

Ce Médecin parut après Thémison; comme on peut l'inferer d'un passage de Galien, où il dit que *Magnus*, dont on parlera ci-après, & qui fut Sectateur d'Athénée, avoit composé un livre intitulé, *Des choses qui ont été découvertes après Thémison.* Il est fort probable que Magnus n'avoit composé ce livre qu'en vûe d'y rapporter principalement ce que son Maitre avoit innové, dans la Médecine. Le Silence de Celse & de Pline à l'égard d'Athénée, pourroit aussi être une preuve qu'il ne vivoit pas, ou du moins qu'il n'étoit pas encore conu de leur temps; à cela près, il semble qu'en faisant mention des autres Novateurs, ils n'auroient pas oublié celui-ci. Il se peut veritablement qu'Athénée ne fût pas encore au monde pendant la vie de Celse, qui a vêcu sous Auguste & sous Tibere. Mais, à l'égard de Pline, si l'on considere d'un côté qu'il ne s'est écoulé qu'environ cinquante ans entre cet auteur & *Archigene*; le premier ayant écrit sous les Empereurs Néron & Vespasien, & le second au plus tard sous Adrien; & de l'autre qu'Archigene a été disciple *d'Agathinus*, & celui-ci *d'Athénée*; on trouvera que ce dernier doit avoir eu pour le moins cinquante ans plus qu'Archigene, & par conséquent qu'il a dû être contemporain de Pline. Cela étant, comme l'un des deux a pû écrire avant l'autre, si l'on sup-

1 *Galen. de different. puls. lib. 4. chap. 10, 12, & 14.*
2 *Acuter. lib. 2. chap. 1.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

suppose que Pline ait écrit le premier, ou qu'il fût un peu plus âgé qu'Athénée, il n'y a pas dequoi être surpris qu'il n'ait point parlé de lui.

On va premierement rapporter ce que l'on sait du systeme Philosophique d'Athénée. 3 Il croyoit que ce n'est point le *feu*, l'*air*, l'*eau*, & la *terre*, qui sont les véritables *élémens*. Il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualitez premieres de ces quatre corps, c'est à dire, au *chaud*, au *froid*, à l'*humide*, & au *sec*; dont les deux premieres tiennent lieu, selon lui, de causes *efficientes*, & les deux dernieres de causes *materielles*. Athénée ajoûtoit un cinquiéme élement qu'il appelloit *esprit*. Il concevoit que cet esprit, pénétre tous les corps, & les conserve dans leur état naturel; sentiment qu'il avoit tiré des *Stoiciens*, & qui oblige Galien de donner à Chrysippe l'un des plus fameux d'entre ces Philosophes, le nom de *Pere de la Secte Pneumatique*. C'est la même opinion que Virgile insinue dans ces vers;

> 4 *Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,*
> *Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra*
> *Spiritus intus alit: totamque, infusa per artus,*
> *Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.* &c.

Athénée appliquant ce systeme à la Médecine, vouloit que la plûpart des maladies vinssent lorsque l'esprit dont on a parlé *souffre*, ou 5 *reçoit le premier quelque atteinte*. Mais comme les écrits de ce Médecin ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait point plus particulierement ce qu'il entendoit par cet esprit, ni comment il concevoit qu'il souffre. On peut seulement recueuillir de la définition qu'il donnoit du *pouls*, qu'il croyoit que cet esprit fût une substance qui pouvoit être plus, ou moins étenduë, ou resserrée. 6 *Le pouls*, disoit-il, *n'est autre chose qu'un mouvement qui se fait par la dilatation naturelle, & involontaire de* l'esprit, *qui est dans les arteres, & dans le cœur; lequel esprit, se mouvant de lui-même, & en lui-même, meut en même temps le cœur, & les arteres.*

C'est tout ce qu'on peut découvrir des sentimens d'Athénée, à la reserve de quelque chose qui concerne l'Anatomie, en quoi il suivoit Aristote. 7 Galien remarque qu'aucun des Médecins de ce temps-là n'avoit si universellement écrit de la Médecine qu'Athénée; mais il ne nous reste de tous ses ouvrages que deux ou trois chapitres qu'on trouve dans les recueuils d'Oribase, & dont on ne peut rien tirer qui serve à l'établissement de l'opinion dont il s'agit, & encore moins qui fasse voir de quel usage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine. Ce que nous avons encore à dire dans la suite de ce chapitre, & dans le suivant, fera un peu mieux conoître la Secte de ce Médecin.

Les disciples, ou Sectateurs d'Athénée, dont les noms nous sont restez, sont AGATHINUS, HERODOTE, MAGNUS, & ARCHIGENE. Ce dernier étant le même dont il a été parlé au chapitre précedent, on pourroit trouver étrange qu'ayant été conté dans la Secte *Choisissante*, qui embrassoit toutes les autres, il soit maintenant rangé sous une Secte particuliere, telle qu'est la Pneumatique. Mais il est aisé de répondre à cela que si Archigene est mis au nombre des Pneumatiques, ou s'il étoit

3 *Galen. Introduct. seu Medicus, cap. 9.*
4 *Æneidos, lib. 6.*
5 τούτου πρωτοπαθόντος, subaud. πνεύματος *Galen. ibidem.*
6 *De different. puls. lib. 4. cap. 4.*
7 *De Elementis.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

étoit entré dans le sentiment d'Athénée, cela n'empêchoit pas qu'il ne fût libre d'ailleurs, pour choisir ce qu'il trouvoit de meilleur dans les autres Sectes principales; & quoi qu'il reconût peut être les mêmes causes des maladies que les Dogmatiques, & les Méthodiques admettoient, il se peut qu'ayant joint à ces causes celle sur quoi les Pneumatiques contoient le plus, qui est l'*esprit* dont on a parlé; il se peut, dis-je, qu'il ait été par cette raison enrôllé dans le parti des Pneumatiques. Quoi qu'il en soit, l'Auteur de l'*Introduction*, qui met Archigene dans la Secte Eclectique, ou Choisissante, 8 le place aussi entre les Pneumatiques; & Galien lui-même, qui ne parle nulle part de la premiere de ces Sectes, remarque en plus d'un endroit qu'Archigene etoit du parti d'Athénée, ou de celui des Pneumatiques. Au fonds, ceux-ci étoient une espece de Dogmatiques. Ils ne faisoient pas, à proprement parler, une Secte distinguée, & ils raisonnoient à peu près, comme les Dogmatiques, en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques, & les Méthodiques, qui ne vouloient presque point de raisonnemens. Si le livre *de Flatibus*, étoit effectivement d'Hippocrate, on pourroit dire que cet ancien Médecin avoit donné, en quelque maniere, dans le sens des Pneumatiques. Cependant personne n'a douté qu'Hippocrate, ou l'Auteur de ce livre, quel qu'il puisse être, ne soit un Médecin Dogmatique.

Il reste encore à examiner, si les Pneumatiques avoient aussi quelque chose de commun avec les Méthodiques. Il semble que le titre du livre de *Magnus*, que l'on a rapporté, insinue quelque chose d'approchant. Car enfin ce Médecin ayant traité exprès *des choses qui avoient été trouvées après Thémison*, il y a de l'apparence que c'étoit pour parler des innovations des Pneumatiques, du nombre desquels il étoit, & que ces innovations devoient avoir quelque rapport avec le systeme des Méthodiques que Thémison avoit établi. Ce que nous verrons dans la suite au sujet d'Agathinus, & d'Aretée, nous fournira quelque chose de plus particulier sur la question dont il s'agit. Au reste Magnus étoit aussi un fameux Médecin puisqu'il posseda la charge d'*Archiatre*, sous l'un des Antonins. On parlera de cette charge, dans le second livre de la troisiéme partie.

9 *Hérodote* est conté par Galien, entre les plus zelez des Pneumatiques; & le même Auteur nous apprend que ce Médecin avoit acquis beaucoup de réputation à Rome, où il exerçoit sa profession. Galien parle encore ailleurs d'un Hérodote, qu'il dit avoir composé un livre intitulé *le Médecin*. On trouve un livre sous ce titre parmi les œuvres du même Galien, & les Savans ont remarqué, il y a long-temps, que ce livre, que nous avons souvent cité, est supposé, & que son veritable Auteur est celui qui est indiqué par Galien, c'est à dire, un Hérodote. Nous avons parlé 10 ci-dessus de deux Médecins de ce nom, dont l'un étoit de *Tarse*, en Cilicie, & l'autre de *Lycie*; nôtre Médecin Pneumatique fait le troisiéme, à moins qu'on ne le veuille prendre pour le Lycien. Mais qu'il y ait eu trois Hérodotes, ou qu'il n'y en ait eu que deux, on ne peut pas savoir lequel est l'Auteur du livre dont on vient de parler. Ce ne peut pas être l'Empirique, il n'y a qu'à lire ce livre, pour être convaincu qu'il n'est pas d'un homme de la Secte Empirique. On ne sauroit non plus l'attribuer à nôtre Hérodote Pneumatique, parce que l'Auteur de ce même livre marque expressément, à la fin du chapitre neuviéme, qu'il n'est pas du sentiment des Pneumatiques. Il ne reste que le seul Hérodote Lycien à qui on le puisse donner,

---

8 *Cap.* 9.
9 *De simplic. medicam. facultat. lib.* 1. *cap.* 27. & *de different. pulf. lib.* 4. *cap.* 11.
10 *Part.* 2. *liv.* 2. *chap.* 8.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

ner, comme quelques uns lui attribuent aussi le petit Glossaire, que l'on trouve au commencement de quelques éditions des œuvres d'Hippocrate, mais on n'a pas plus de preuves de l'un que de l'autre.

Agathinus avoit enseigné Hérodote, & Archigene, comme on l'a dit ci-dessus. 11 Galien qui le refute comme les autres Pneumatiques, au sujet de ce qu'il disoit *que le pouls est un mouvement du cœur, & des arteres*, remarque dans le même endroit, aussi bien que dans le chapitre précedent, *qu'Agathinus n'approuvoit pas que l'on entreprît de vouloir tout enseigner par des définitions*. Cette maxime étoit prise des Méthodiques, qui disoient la même chose, comme on l'a vû ci-devant, lorsqu'il s'est agi de Soranus, ou de Cælius Aurelianus son copiste. Tout ce qu'on trouve d'ailleurs dans les extraits des livres d'Agathinus, & de ceux d'Hérodote, qu'Oribase, & Aëtius rapportent, n'indique rien qui puisse marquer quelque conformité entre les sentimens des Pneumatiques, & ceux des Méthodiques.

Diogene Laërce, dans la vie d'Aristippe, parle d'un THEODORE, Médecin qu'il dit avoir été disciple d'Athénée. Il y a de l'apparence que c'est de nôtre Athénée que cela se doit entendre. 12 Pline cite pareillement un *Théodore* Médecin, mais qui est, sans doute, different de celui-ci; s'il est vrai que Pline ait été contemporain d'Athénée, comme nous l'avons supposé. Aëtius fait aussi mention d'un Médecin de ce nom, qui peut être celui dont Pline a parlé. Quant à ce Théodore, dont nous avons un livre *de la Diete*, imprimé à Strasbourg en 1544. avec d'autres ouvrages, 13 on croit avec assez de fondement qu'il n'est pas different de Théodore Priscien, dont nous avons parlé dans la Section précedente.

CHAPITRE III.

De la Médecine d'ARETÉE, qui est le seul des Pneumatiques dont on ait des écrits complets.

JE croyois finir ici ce que j'avois à dire, touchant la Secte Pneumatique, faute d'avoir d'autres lumieres sur ce sujet; mais en parcourant les écrits des Auteurs dont je me proposois de parler dans la suite de cette histoire, j'ai été surpris de découvrir qu'ARETÉE Cappadocien étoit de la Secte dont il s'agit. Je ne sache pas que personne l'ait encore remarqué. Castellanus, qui a écrit un petit abregé des vies des anciens Médecins, dit expressément qu'Aretée n'étoit attaché à aucune Secte. On devroit trouver quelque chose de plus précis dans les Commentaires d'Henischius, Médecin d'Auxbourg, sur Arétée; mais il est de même avis que Castellanus; & ce qu'il y a de particulier c'est qu'il semble n'avoir fait

---

11 *De different. puls. lib. 4. cap. 11.* Ce que l'on remarque ici qu'Agathinus négligeoit les définitions, insinue qu'il n'étoit pas fort pour la Logique. Galien nous apprend encore ailleurs, qu'il avoit quitté un Médecin Pneumatique, sous lequel il avoit commencé d'étudier, parce que ce Médecin se mocquoit des Logiciens. On voit par ces deux exemples que les Pneumatiques étoient apparemment tous dans le même sentiment, en quoi ils imitoient les Méthodiques.

12 *Liv. 24. sect. 120.*

13 *Vide Reines. Var. Lect. lib. 3. cap. 11. & Joh. Alberti Fabricii Bibliothec. Latin. Appendic. pag. 155.*

fait ces commentaires que pour faire dire à Arétée des choses auxquelles celui-ci n'a jamais pensé. Au lieu d'expliquer les endroits difficiles de son Auteur, il a tâché de suppléer ce qui manquoit aux texte, pour achever de traiter chaque matiere non pas au sens d'Aretée, mais à celui de Galien, ou au sien propre. Mercurial, qui étoit si fort versé dans la lecture des anciens Médecins, & qui n'avoit pas manqué de lire Arétée, comme il paroît par divers endroits de ses ouvrages, n'a pas pris garde non plus à la Secte de ce Médecin. On parle d'un commentaire de Monsieur Petit sur Aretée, mais qni n'a pas encore vû le jour. Peut être que ce savant homme avoit découvert plus de choses que les Auteurs dont je viens de parler; mais je n'en puis rien dire n'ayant pas vû son manuscrit, qu'il seroit à souhaiter que l'on fit imprimer.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

Voici sur quoi je fonde mon sentiment touchant la Secte d'Arétée. L'on a remarqué dans le chapitre précedent que ceux de la Secte Pneumatique établissoient un cinquiéme élément, qu'ils appelloient l'*esprit*, lequel recevant quelque alteration cause diverses maladies. Il paroît que c'est de ce même esprit
„ qu'a voulu parler Arétée, lorsqu'il dit; qu'il y a de deux sortes d'Esquinan-
„ cies; que l'une est causée par l'inflammation des instrumens de la respira-
„ tion, ou des amygdales, de l'épiglotte, du pharynx, de la luette, & de la
„ partie supérieure de l'âpre artere; mais que l'autre est une affection de l'*esprit*,
„ qui est lui-même la cause de cette maladie. Dans la derniere de ces Esqui-
„ nancies, *ajoûte nôtre Auteurs*, les instrumens de la respiration, bien loin d'être
„ enflez, sont plus resserrez, & plus retirez qu'ils ne le sont dans l'état naturel;
„ & néanmoins la suffocation, & la difficulté de respirer sont beaucoup plus
„ grandes que dans la premiere. C'est ce qui fait que les malades croyent avoir
„ une inflammation cachée dans les parties les plus profondes du poumon, &
„ dans le voisinage du cœur. Quant à moi, *poursuit-il*, j'estime que c'est *l'esprit*
„ *seul qui souffre*, & qui par un mauvais changement est devenu très chaud, &
„ très sec, sans qu'il y ait pour cela de phlegmon, ou d'inflammation, dans
„ quelque partie que ce soit. Arétée confirme son sentiment par l'exemple des exhalaisons qui s'élevent de ces *fosses* qu'on appelle *Charonéennes*, lesquelles exhalaisons suffoquent en un instant, sans que le corps ait aucun mal. Il le confirme encore par l'*haleine des chiens enragez*, qui fait mourir, dit-il, ceux qui la reçoivent, quoi qu'ils n'ayent point été mordus par ces chiens. Il conclud
„ de ces exemples, qu'il peut arriver un changement, à l'égard de la respira-
„ tion, par des causes intérieures qui ont du rapport aux extérieures; de la
„ même maniere qu'il se rencontre quelquefois au dedans de nôtre corps des
„ sucs qui tiennent de la nature des poisons, aussi bien qu'il s'en trouve dehors;
„ & que l'on voit des maladies naturelles accompagnées des mêmes accidens
„ que ceux que causent les poisons, qui font rendre les mêmes matieres que
„ l'on vomit dans les fiévres. C'est pourquoi, *poursuit nôtre Auteur*, l'on ne
„ doit pas trouver étrange que les Athéniens, qui ignoroient le rapport qu'il
„ y a entre les effets de certains poisons, & ceux de certaines maladies pesti-
„ lentielles, jugeassent que ces maladies leur venoient de ce que ceux du Pé-
„ loponnese, avec qui ils étoient en guerre, avoient empoisonnez les puits
„ du Pyrée.

On pourroit inferer de ces passages que ce qu'Arétée appelle *esprit*, n'est autre chose que *la matiere de la respiration*; & il semble le confirmer lorsqu'il dit ailleurs, *que la cause de l'Asthme est la froideur, & l'humidité de l'esprit*. Mais ce n'est pas en ces cas seuls que l'esprit a part aux maladies. *L'Ileus* est causé, selon Arétée, par *un esprit*, & par un esprit *froid, & lent qui ne peut aisément*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

se faire passage, ni par dessus, ni par dessous. Dans le *Scirrhe de la rate*; le ventre se remplit *d'un esprit épais, & tenebreux, qui semble être humide, mais qui ne l'est pas.* Dans l'*Hydropisie Tympanite*, nôtre Auteur reconoit encore *un esprit qui ne change point de situation, quoi que le corps se meuve*; & il ajoûte, *que si cet esprit se change en eau, ou en vapeur, la Tympanite se change en Ascite.* Il dit ailleurs *que l'odeur, ou la vapeur du pavot épaissit l'esprit sec, & subtil des phrénétiques; & que lors que l'esprit se résout, le corps de l'homme s'en va tout en vapeur, & en humidité.* Pour guérir la Péripneumonie, il veut *que l'on s'attache à rappeller au dehors les humeurs, la chaleur, & l'esprit, qui accablent le poumon.* Il propose enfin, *pour épaissir le sang, & l'esprit* dans les Phthisiques, *l'usage du lait, de l'amidon, & de l'alica.*

On a encore remarqué que les Médecins Pneumatiques prétendoient que le *feu*, l'*air*, la *terre*, & l'*eau*, ne sont pas les veritables élémens; mais que le nom d'élement appartient plûtôt aux qualitez dont ces corps sont revêtus, c'est à dire, au *chaud*, au *froid*, au *sec*, & à l'*humide*. On n'a qu'à ouvrir le livre d'Arétée, pour être convaincu qu'il étoit dans les mêmes principes. On ne l'entend presque jamais parler que des qualitez que l'on vient de désigner. Le *froid*, & l'*humide*, sont, selon lui, les causes de la *syncope*. Le mal de tête long & opiniâtre, que les Médecins nomment *Céphalée*, vient de *froideur*, & de *sécheresse*; les *vertiges* de *froideur*, & d'*humidité*, & l'*Epilepsie* de même, comme la *Mélancholie* vient de *secheresse*. Dans l'hydropisie appellée *Leucophlegmatie*, il reconoit une fluxion *froide*, & *épaisse* qui humecte tout le corps; y produisant à peu près le même effet que produisent *les brouillards*, sur la terre, & dans l'air. Dans l'Hydropisie *Ascite*, lorsque *la chaleur naturelle* du ventre *se refroidit*, il tombe dans cette cavité des gouttes d'une liqueur qui passoit auparavant par la transpiration insensible en forme d'air. Le *flux* appellé *Cœliaque*, vient de *froid*, de l'estomac, & de la *débilité de la chaleur*, qui doit cuire les viandes. Les *fleurs blanches* des femmes, viennent d'un *refroidissement* de la matrice, qui change le sang de rouge en blanc. La *goutte* procede aussi d'une *froideur*; mais la *lepre*, ou l'*élephantiase*, vient particulierement d'un *froid* le plus extreme que l'on puisse concevoir.

On n'auroit jamais fait si on vouloit rapporter tous les passages de nôtre Auteur, où il parle de la même maniere. On remarquera seulement que rebattant si souvent sur ces *qualitez*, il ne fait que très rarement mention de la *bile* de la *pituite*, ou des autres *humeurs*, comme faisoient les Médecins Dogmatiques, & les Empiriques. Bien loin qu'Arétée regardât ces humeurs comme les causes des qualitez susdites, il prétendoit au contraire que ces mêmes humeurs tiroient leur origine de ces qualitez. 14 *S'il arrive*, dit-il, *que le chaud se lasse, ou se fatigue en faisant ses fonctions ordinaires, il se change en acre, & en ignée, & toutes les humiditez, ou les humeurs deviennent bile.* Ce n'est pas qu'Arétée ne reconût la presence, s'il faut ainsi dire, des humeurs dans les maladies; mais il croyoit que les humeurs n'en sont que la *matiere*, au lieu que le *chaud*, le *froid*, &c. en sont *la cause*, comme on le recueille de ce passage. *L'asthme*, dit cet Auteur, *est causé par la froideur, & l'humidité de l'esprit, & les humeurs crasses, & gluantes en sont la matiere.*

On verra quelle étoit la pratique d'Arétée par ce que nous allons dire. L'on a de lui quatre livres touchant les maladies *aigues*, & autant sur les maladies *chroniques*,

14 *De Causis & Notis Diuturnor. cap.* 15.

chroniques, ou *longues*, dans lesquels il rapporte séparément, d'un côté les causes, & les signes, & de l'autre la cure de chacune de ces maladies en particulier. On a remarqué ci-devant que Cælius Aurelianus, Médecin de la Secte Méthodique, avoit suivi la même distinction dans ses livres. dont les uns sont intitulez *Des maladies aigues*, & les autres *des maladies longues*. Quoi que tous les autres Médecins reconnussent ces deux genres de maladies, 15 les Méthodiques avoient cependant été les premiers qui en avoient écrit à part.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xI & suivans.

Ce n'est pas en cela seul qu'Arétée semble suivre ceux de cette Secte. Il regle encore avec eux fort exactement *la maniere dont la chambre du malade doit être tournée, ou disposée en certaines maladies*; quel doit être *l'air* qu'il doit respirer; *le lit* où il doit coucher, quelle *coite*, quel *matelas*, & quelles *couvertures* il lui faut, & autres choses de cette nature, quoi qu'il ne le face pas par rapport au *flux*, ou au *resserrement* des Méthodiques, Nôtre Auteur imite aussi ces Médecins en ce qu'il pratique beaucoup les differentes sortes *d'exercices* qu'ils ordonnoient sur la fin des maladies; comme sont *la promenade*; les differentes manieres de se faire *porter*, ou *voiturer*; l'exercice de la *voix*, qui se faisoit en criant, ou en parlant fort haut; celui qui consistoit à *jetter un palet*, ou de certaines machines pesantes qu'on appelloit *halteres*. Il ordonne encore une certaine *gesticulation des mains*, appellée *Chironomia* dont on a déja parlé dans le chapitre de la Diete d'Hippocrate. Tout cela avoit principalement été mis en usage par les Méthodiques. Arétée va plus loin. Il ordonne à ceux qui sont sujets aux *vertiges* de s'exercer comme faisoient *les Pugiles*, c'est à dire, de *se battre à coups de poing*. Il est difficile de voir quel étoit son but en cette rencontre. Mercurial croit qu'il y a une une faute dans le texte, ce qui est fort vraisemblable. En effet, quelle apparence que la tête des vertigineux, que le moindre bruit, ou le plus petit mouvement étonne s'accommodât d'un semblable traitement? 16 Arétée a enfin ceci de commun avec les Méthodiques, qu'il donne beaucoup aux *applications extérieures*; comme sont les *fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions* &c.

Voila ce qu'Arétée pouvoit avoir tiré des Méthodiques, quoi que son raisonnement fût d'ailleurs fort different du leur, comme on l'a vû par ce qui a été dit concernant l'idée qu'il avoit des causes des maladies. Il ordonne aussi des remedes contre lesquels les veritables Méthodiques, comme Thessalus, & Soranus s'étoient le plus ouvertement déclarés, tels que sont *les purgatifs*. La composition appellée *Hiera* est une de celles dont il faisoit le plus d'usage, & le plus de cas. Il donnoit aussi quelquefois des purgatifs simples, comme de *l'élaterium*, du *cnicus*, de *l'ellebore* &c. Il n'étoit pas moins opposé aux Méthodiques à l'égard des *lavemens acres*, & *irritans*, qu'il ne craignoit point de donner en certaines occasions, contre la pratique de ces Médecins.

Il se servoit encore du *Castoreum* en diverses rencontres, ce que ne faisoient pas les Médecins dont on vient de parler. Il ordonnoit aussi, contre leur sentiment, des medicamens *somniferes*, comme sont *le pavot*, & *l'opium*; mais il

15 *Cæl. Aurel. in Tardar. Præfat.*

16 Cet Auteur se servoit aussi en quelques occasions des mêmes termes que les Méthodiques employoient au sujet de l'effet de la saignée; comme on le verra un peu plus bas.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

il paroît qu'il savoit très-bien prendre ses précautions à cet égard, par l'important avis qu'il donne sur ce ce sujet. *Il faut*, dit-il, *donner quelquefois des remedes somniferes à ceux qui ont une péripneumonie, & de longues veilles, de peur qu'ils ne tombent en fureur, & afin d'adoucir leur mal, & leur inquiétude. Mais il faut bien se garder de donner des médicamens de cette nature quand les malades sont prêts à être suffoquez par la fluxion, ou quand on les voit prêts de mourir; parce qu'on s'expose par là à être accusé de tout le monde de les avoir tuez.*

Enfin Arétée saignoit tout autrement que les Méthodiques. Voici quelques exemples de la maniere dont il s'y prenoit. Dans *l'Apoplexie*, il remarquoit qu'une trop grande saignée tuoit, & qu'une trop petite ne servoit de rien. Néanmoins il croyoit qu'il valloit mieux tirer moins de sang, & y revenir plus souvent. Dans *l'Esquinancie*, il laissoit couler le sang jusqu'à ce qu'on tombât presque en défaillance. Dans le *Vomissement de sang*, il vouloit que l'on saignât toujours, de quelque cause qu'il vint; *Soit*, dit-il *que cette perte de sang suive la rupture d'un vaisseaux; soit que le vaisseau ait été rongé par l'acreté du sang, la saignée est très-utile. Si cet accident est causé parce que le vaisseau est mince, la saignée empêche qu'il ne se creve pour être trop plein. Il faut* ajoute-t-il, *empêcher que l'ouverture que l'on a faite à la veine du bras ne se ferme, afin qu'on en puisse tirer plus commodément du sang pendant plusieurs jours, à diverses reprises. On en doit peu tirer à chaque fois; mais on y doit revenir, & le même jour, & le jour suivant, & le troisiéme, & le quatrieme; si ce n'est qu'il y eût une trop granfoiblesse.* Quelques Médecins du temps d'Arétée tiroient, en cette occasion, du sang des *veines de la main*, mais il ne l'approuve pas; *Pourquoi*, dit-il, *ouvrirez vous plûtôt la veine auprès des doits qu'à l'endroit, où le coude se plie, puis qu'en ce dernier endroit la veine est plus grosse, & mieux disposée pour l'évacuation du sang.* Sur quoi il faut remarquer que c'est ici le premier exemple bien précis que nous avions de la *saignée de la main*. Car encore qu'Hippocrate semble en faire mention, on peut en douter sur ce que le mot Grec qu'il employe signifie également *la main*, & *le bras*, comme nous l'avons remarqué. Ce n'est pas que cette saignée ne fût en usage avant Arétée, ce qu'il la désaprouve en est une marque; & il se peut même qu'Hippocrate l'eût déja pratiquée; mais, comme on l'a dit, la chose n'est pas entierement claire, & il est toûjours vrai qu'Arétée est le plus ancien Auteur qui en ait parlé en termes exprès.

Dans la *fiévre continue ardente*, que l'on appelloit *Causus*, d'un mot qui signifie *brûler*, nôtre Auteur vouloit aussi que l'on tirât à diverses reprises, & pendant quelques jours, beaucoup de sang. Il faut encore remarquer qu'il croyoit que ces sortes de fiévres viennent d'un *phlegmon*, ou d'une inflammation proprement dite, du tronc de la *veine cave*, ou de celui de la *grande artere*. Mais ce qu'il y a de plus particulier c'est qu'on s'imaginoit de son temps que ceux qui étoient malades de cette fiévre appellée *Causus* prédisoient quelquefois l'avenir, & qu'ils parloient, ou avoient des entretiens avec les morts. Arétée semble lui-même en être persuadé, puis qu'il tâche d'en rendre raison, en disant que l'ardeur de la fiévre ayant consumé ce qu'il y a de grossier, ou d'épais, & de tenebreux dans les humeurs, l'esprit reste plus épuré; ce qui le fait appercevoir des choses qu'il ne voyoit pas auparavant. Cette opinion étoit, sans doute, venue de quelque superstitieux qui s'étoit attaché à écouter les rêveries de ces malades, & à les vouloir expliquer, ou à y chercher quelque sens.

Dans les douleurs aigues des reins, qui sont causées per la pierre, & dans les

les inflammations de cette partie nôtre Auteur tiroit encore beaucoup de sang, pour appaiser l'inflammation, & pour *relâcher* les passages dans lesquels la pierre étoit arrêtée, ou qui souffroient de l'inflammation, & *qui étoient*, disoit-il, *comprimez, ou serrez comme par une espece de lien, qu'on ne peut relâcher qu'en évacuant les veines.* 17 Cette expression est la même dont les Méthodiques se servoient en cette rencontre.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

Aretée ne tiroit pas seulement du sang des veines du bras; il faisoit aussi ouvrir la plus part des autres veines que l'on a dit qu'Hippocrate ouvroit. Il saignoit au *front* ceux qui avoient de grandes douleurs de tête, & laissoit couler environ neuf onces de sang, après avoir fait auparavant d'autres saignées au bras. Pour le même mal il tiroit aussi du sang des veines du dedans du *nez*, par le moyen de certains instrumens dont il appelle l'un *Cateiadion*, & l'autre *Storyné*. Au défaut de ces instrumens, il se servoit d'une plume d'oye, dont il coupoit le bout du tuyau en forme des dens d'une scie; l'introduisant ensuite dans le nez jusques auprès de l'os ethmoide, & remuant cette plume avec les deux mains pour faire couler le sang. Dans *l'Elephantiase*, que cet Auteur décrit fort exactement, il saignoit d'un même jour aux deux bras, & aux deux pieds.

Arétée mettoit aussi en usage les *vomitifs*. Il se servoit quelquefois pour cela des bulbes d'une espece de *Narcisse*; mais il faisoit beaucoup de cas de *l'Ellébore blanc*. Voici de quelle maniere il en parle; *L'Ellébore blanc*, dit-il, *ne fait pas seulement vomir; il est encore le plus efficace, & le plus puissant de tous les médicamens purgatifs, non par la quantité, & par la varieté des excrémens qu'il fait rendre, car dans la maladie appellée* Cholera *on en rend de la même maniere. Ce n'est pas non plus par les efforts qu'il fait faire, & par la violence avec laquelle il excite le vomissement, car les nausées, & la navigation sur mer causent les mêmes efforts encore plus violemment, mais c'est par une vertu particuliere qu'on ne sauroit assez admirer; puis qu'encore que l'ellébore purge fort peu en de certaines rencontres, il ne laisse pas de guérir les malades qui en ont pris. D'ailleurs dans le vieilles maladies; lors que tous les autres remedes ont été trop foibles, celui-ci est le seul qui opere. En un mot, l'Ellébore blanc a du rapport avec le feu. Ce que le feu fait en brûlant, ou en enflammant, l'ellébore blanc le fait encore plus puissamment en parcourant tout le corps. Il rend la respiration aisée à ceux qui ne peuvent respirer qu'avec peine. Il donne une bonne couleur à ceux qui étoient pâles, & de l'embonpoint aux maigres.*

La maniere dont nôtre Auteur se servoit des *Cantharides* ne doit pas être oubliée. Les Méthodiques, & même la plufpart des anciens Médecins employoient les médicamens qu'ils appelloient *métasyncritiques*, pour tirer du centre à la circonference. L'on a vû ci-dessus qu'ils prenoient pour cela de la *moûtarde*, ou la plante appellée *thapsia*. Arétée le pratiquoit aussi, mais il employoit de plus les *cantharides*, pour attirer plus puissamment, & pour faire venir sur la peau des vessies qui se remplissent d'une eau acre, & chaude, qui se vuide en suite au soulagement des malades. Cette sorte de remede s'appelle aujourd'hui un *Vésicatoire*. Je ne vois pas que les Médecins plus anciens l'eussent mis en usage, ou du moins qu'ils eussent choisi pour cet effet les cantharides, à la reserve d'Archigene, dont on a parlé au chapitre precedent, & qui étoit de la même Secte qu'Arétée, & peut-être un peu plus ancien que lui. Galien, qui a vécu après Archigene, nous dit seulement en parlant des Cantharides,

 rides,

17 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 8.*

Secte Métho-dique & ses dépen-dances dans le Siecle xl. & sui-vans.

rides, 18 qu'étant mêlées avec de emplâtres appropriez, elles servent à faire tomber les ongles qui sont couvertes d'une mauvaise galle; & que la poudre de cantharides entre dans les médicamens contre la Lepre, & la mauvaise galle, & dans ceux qui sont faits pour consumer, & pourrir les chairs. Il ajoûte enfin, *que l'on se sert intérieurement des cantharides pour faire uriner, en prenant les précautions nécessaires, soit à l'égard de la quantité, soit à l'égard de la maniere de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuisent d'ailleurs.*

La connoissance que les Anciens avoient des effets que les cantharides produisent par rapport aux voyes de l'urine, leur faisoit regarder cet insecte, ou cette mouche comme fort venimeuse, & comme une sorte de 19 poison; ce qui les empêchoit de s'en servir comme d'un remede, si ce n'est dans les occasions que Galien a marquées. Hippocrate avoit déja dit quelque chose de l'usage qu'on pouvoit tirer des cantharides en les donnant interieurement, mais il n'avoit pas remarqué que l'on pût les employer comme un *vésicatoire.* On ne peut pas dire que Galien ne conut pas ce remede, puis qu'Archigene qui vivoit avant lui, & qu'il cite souvent, l'avoit pratiqué, mais il y a de l'apparence que Galien n'en faisoit pas du cas, ou le regardoit comme dangereux.

Arétée propose dans *l'Epilepsie* les frictions de la tête avec les cantharides; & lors qu'il traite de la *douleur de tête*, il fait aussi mention des remedes *qui font venir des vessies sur la peau*, quoi qu'en cet endroit il ne spécifie pas les cantharides; mais comme Archigene les employe dans le même cas, il est fort probable qu'Arétée s'en servoit aussi. *Nous nous servons*, dit Archigene dans Aëtius, *du cataplâme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets, pourvû que les petits ulceres qu'il excite demeurent long-temps ouverts, ou fluent long-temps; mais il faut en même temps garantir la vessie par l'usage du lait, tant intérieurement qu'extérieurement.*

Voila ce que l'on avoit à remarquer touchant la pratique d'Arétée. Il paroit qu'il est fort exact, & bon praticien. Ses remedes sont puissans, & bien choisis, quoi que son raisonnement ne soit pas toûjours des mieux suivis. Cet Auteur est encore fort à estimer en ce qu'il ne parle que de choses qu'il témoigne avoir vûes, & experimentées, & qu'il ne se mêle pas de juger de ce qu'il n'a pas vû. On a un exemple de sa retenue à cet égard dans ce qu'il dit au sujet d'une espece d'*hydropisie* fort particuliere, & dont les autres anciens Médecins n'ont point parlé. *Il y a*, dit-il, *une sorte d'Hydropisie formée par un grand nombre de* Vessies *pleines d'eau, qui se trouvent dans le lieu où l'hydropisie Ascite a son siege* (c'est à dire, dans le bas ventre.) *Chacune de ces vésicules est fort remplie; & si on perce le bas ventre avec un instrument propre pour cela la premiere qu'on rencontre répand d'abord son eau, mais elle se resserre en suite; & si l'on veut avoir davantage d'eau, il faut pousser l'instrument plus avant*, (pour percer d'autres vessies.) *Quelques-uns*, ajoûte-t-il, *disent que ces vessies viennent des intestins, mais je ne l'ai pas vû, & je n'en puis rien dire.*

Cette maladie, qui est des plus rares, me fait souvenir d'une autre qui ne l'est pas moins, & qui est aussi rapportée par nôtre Auteur. *Il y a*, dit-il, *une espece de* Manie *où l'on void ceux qui en sont atteints se déchirer le corps, ou se faire*

18 *De simplic. medicam. facultat.*

19 *Voyez Nicander, Dioscoride, Scribonius Largus, & les autres qui ont écrit des poisons.*

faire des incisions dans les chairs; poussez par une pieuse fantaisie; comme s'ils se rendoient par ce moyen, plus agreables aux Dieux qu'ils servent, & que ces Dieux exigeassent cela d'eux. Cette espece de fureur ne les tient que par rapport à cette opinion ou à ce sentiment de religion. Ils sont d'ailleurs bien sensez. On les réveille, ou on les fait revenir à eux par le son de la flûte, & par d'autres divertissemens, ou en les enyvrant, ou en leur faisant des remontrances. Cette fureur est une fureur Divine; & quand ces gens en sont délivrez ils sont gais & de bonne humeur, se croyans initiez au service du Dieu. Au reste ils sont pâles & maigres, & leur corps demeure long temps affoibli des blessures qu'ils se sont faites. C'est une chose assez particuliere qu'un Payen comme étoit Arétée, mît au rang des maladies cette espece de fureur qu'on prétendoit être inspirée par les Dieux.

On finira ce qui regarde la Médecine de cet Auteur en remarquant qu'il a accoutumé de commencer chaque chapitre par une petite description Anatomique de la partie dont il veut rapporter les maladies. Ce qu'il dit en tous ces endroits de plus particulier se réduit à ceci. Il croyoit qu'il y a dans le cerveau un principe du mouvement & du sentiment, qu'il appelle simplement *principe*, & il ajoûte que les *nerfs* en dépendent. Les *organes de la respiration* sont, selon lui, le *cœur* & le *poumon*; le cœur étant celui qui attire principalement l'air pour le raffraichissement de tout le corps. Il croyoit d'ailleurs que *l'ame* loge dans le cœur. Le *foye*, dit-il, n'est qu'une 20 *masse* ou un *amas de sang coagulé* autour des veines, lesquelles tirent toutes leur origine de ce viscere, comme les arteres tirent la leur du cœur. Le foye est encore le siege de *l'ame appétitrice*. La *vessie* est un nerf froid & blanc. Il croyoit que ce n'est pas seulement par des *canaux sensibles* que la *nourriture* se distribue par tout le corps; mais qu'il en passe une beaucoup plus grande partie en forme de *vapeur*, qui est dirigée par la Nature, en sorte qu'elle pénetre au travers des parties les plus solides & les plus épaisses. Il disoit, à l'égard du lieu où se fait *la coction des alimens*, qu'elle ne se fait pas seulement dans *l'estomac*, mais dans le *colon* même, d'où la nourriture passe dans le foye. L'estomac est d'ailleurs, selon Arétée, la source de la *joye* & du *plaisir*, & quelquefois de la *tristesse*, le voisinage du cœur faisant que l'estomac contribue beaucoup à la gayeté ou à la tristesse, par la sympathie de l'ame. La gayeté, disoit il, est produite par ces trois choses, la bonne coction des viandes, l'accroissement des chairs, & la bonne couleur. La tristesse est causée par ce qui est opposé à ces choses. L'estomac rend aussi l'esprit abbatu quand il manque de nourriture, ou qu'il est travaillé par la bile noire. L'estomac, aussi bien que *les boyaux*, ayant, selon nôtre Auteur, deux tuniques appliquées obliquement l'une sur l'autre, il croyoit qu'en de certaines maladies la tunique intérieure pouvoit se séparer de l'extérieure, & sortir par les selles. Il croyoit même que *la matrice*, qui a aussi deux tuniques, en peut perdre une. La maladie appellée *Lienterie*, où l'on rend par le bas les viandes comme on les a prises, vient, à son avis, de ce que 21 *les pores* qui sont dans les intestins; & qui servent au passage de la nourriture, sont fermez par une cicatrice. Il faut enfin remarquer qu'Arétée prétendoit que les nerfs qui sortent du cerveau se croisent, en sorte que ceux qui viennent du côté droit vont au gauche, & ceux du gauche au droit.

Au reste si l'on compare les sentimens d'Arétée touchant les causes des maladies,

---

20 Αἵματος πάγος.
21 Ἐντέρων ἀραιῶν; *rarum intestinorum.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

ladies, de pratiquer, avec on ne trouvera pas que les sentimens particuliers qu'il avoit par rapport à la théorie ayent beaucoup influé sur sa pratique qui approche de celle de quelques-uns des plus anciens Médecins, tant Dogmatiques qu'Empiriques & quelque peu de celle des Méthodiques. Par où l'on void que le système des Pneumatiques n'avoit pas produit le même effet que celui des Méthodiques, dont les remedes étoient aussi differens de ceux des autres Médecins que leur raisonnement étoit éloigné de celui de ces derniers.

Arétée pouvoit avoir écrit d'autres livres qui ne sont pas venus jusques à nous. Il en promet un concernant *les maladies des* femmes, dans son chapitre du *Marasme*, ou de la *Fiévre Hectique*.

Il ne nous reste qu'à dire, un mot du temps auquel il a vêcu, ce que personne, que je sache, n'a encore bien éclairci. Quelques Auteurs veulent qu'Arétée ne soit veuu qu'après Galien; d'autres le font beaucoup plus ancien. Le sentiment des premiers est fondé sur ce que Galien ne cite point Arétée. Mais outre que nous n'avons pas tous les écrits de Galien, on peut répondre qu'il n'est pas possible que ce dernier ait cité tout ce qu'il y a eu de Médecins avant lui. Il suffit qu'il ait parlé des principaux de chaque Secte, & qu'il se soit attaché, par exemple, à Athénée & Archigene, qui ont fait le plus de bruit, ou qui ont été les premiers des Pneumatiques, sans qu'il fût obligé de faire mention d'Arétée. D'ailleurs il se peut que Galien ne l'ait pas cité, parce qu'ils peuvent avoir vêcu tous deux dans le même temps; en sorte que l'argument qu'on tire du silence de Galien n'a pas assez de force, ou ne fait rien ni pour ni contre.

22 Vossius, qui est du nombre de ceux qui croyent Arétée beaucoup plus ancien, appuye uniquement sa conjecture sur ce que ce Médecin a écrit en langage *Jonique*, qui, à ce que prétend ce savant Critique, n'étoit plus en usage, non plus que le *Dorique*, long temps avant les Césars, ces deux langages ou dialectes n'ayant eu de cours que pendant que la Grece étoit florissante Mais il s'est trompé, à ce dernier égard, comme 23 Monsieur Ménage le prouve par l'un des livres *d'Arrian*, intitulé *Indica*, qui est écrit en langue Jonique; & par deux autres livres écrits en la même langue, le premier par un certain *Cephalio*, ou *Cephalo*, qui vivoit sous Adrien, aussi bien qu'Arrian, & qui est cité par Suidas, le second par un *Dionysius Milesius*, contemporain de Philostrate; qui vivoit sous Severe, & qui est encore cité par le même Auteur.

Il n'y a rien à dire contre cela; & il ne faut d'ailleurs que consulter Arétée lui même pour voir qu'il n'est pas si ancien, ce que Vossius n'a pas fait avec assez d'attention ou de loisir. S'il l'avoit consulté, il auroit vû que ce Médecin, bien loin d'avoir vêcu avant les Césars n'a pû vivre, pour le plûtôt, que sous l'Empire de Néron. Il ne falloit pour cela que jetter les yeux sur les endroits où il parle de 24 *l'Antidote des Vipéres* ou *fait avec les Vipeées*; puis qu'on sait certainement que cet Antidote est de l'invention d'un Médecin de Néron, nommé Andromachus, comme on le verra ci-après. Arétée fait aussi mention au même endroit, de l'Antidote de *Mithridate* par où il est clair qu'il a vêcu après ce Roi, & par consequent qu'il ne doit pas avoir precedé les

22 *De Philosophia, chap.* 13.
23 *In Amœnitatib. Juris.*
24 *De Curat. diuturnor. lib.* 1. *chap.* 5. & *ibidem, lib.* 2. *chap.* 5.

les premiers Empereurs, ce qui suffiroit seul pour détruire la conjecture de Vossius. Je ne parle pas des compositions de *Philon*, de *Bystinus*, & de *Symphon*, qu'Arétée recommande aussi, parce que l'âge de ces Médecins est incertain. On parlera du premier, dans la troisiéme partie.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Concluons de tout ceci que l'on ne peut pas savoir précisément en quel temps Arétée a vêcu, quoi que la conoissance que l'on a de sa Secte prouve qu'il n'a pû vivre qu'après Athénée, que l'on a supposé être contemporain de Pline, qui vivoit sous Vespasien. On sait d'ailleurs qu'Arétée a écrit avant *Paul Egginete* & *Aëtius*, parce que ces deux Auteurs le citent. Mais on n'en peut point tirer de consequence, qui marque au juste le temps auquel il vivoit, parce que les deux Auteurs dont on vient de parler ne sont venus que plus de deux siecles après Pline. On ne peut point savoir non plus lequel d'Arétée, ou de Galien, a écrit le premier ou le dernier. Tout ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ont tous deux vêcu dans l'intervalle qu'il y a eu entre Pline & les deux Auteurs que l'on a dit qui citent Arétée, mais cet intervalle est trop étendu. Il n'est pas impossible, comme on l'a remarqué au commencement, qu'Arétée & Galien n'ayent été contemporains, & il se peut aussi que l'un ait suivi l'autre de plusieurs années. Quant au temps du dernier, il est très conu, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IV.

De la Médecine de CELSE.

QUelques Auteurs veulent que CELSE ait vécu sous Auguste; d'autres le font vivre sous Tibere; d'autres sous Caligula; & d'autres enfin sous Néron, & même jusqu'au temps de Trajan. Le plus grand nombre est de ceux qui prétendent qu'il ait vécu sous Tibere. Il y a de l'apparence qu'il est né sous le regne d'Auguste, mais qu'il n'a écrit que dans le commencement de celui de Tibere. C'est la conséquence qu'il semble que l'on peut tirer de ce que *Columella*, qui vivoit du temps de Claude, parle de Celse comme d'un Auteur qui avoit écrit avant lui, mais qu'il avoit pû voir; 1 *Corneille Celse*, dit-il, *qui est un Auteur de nôtre temps, a renfermé en cinq livres tout le corps de la discipline, ou des beaux arts.* On verra ci-après ce que Columella a entendu par ces mots *tout le corps de la discipline.* On peut tirer une autre preuve du temps auquel Celse a vêcu, de la maniere dont il parle de Thémison, Voici les propres termes de 2 Celse; *Thémison, l'un des successeurs d'Asclépiade, a apporté dernierement, & dans sa vieillesse, quelques changemens aux opinions de son maitre.* Le mot *dernierement* marque que Thémison n'avoit pas précedé Celse de beaucoup. Or Thémison ayant été disciple & successeur d'Asclépiade, il doit avoir vécu, comme on l'a remarqué 3 ci-dessus, dès la fin du Siecle

---

1 Nostrorum temporum Cornelius Celsus totum corpus disciplinæ quinque libris complexus est. *De re rustica, lib.* 1. *chap.* 1. Jul. Atticus, & C. Celsus, celeberrimi ætatis nostræ Auctores. *Ibidem, lib.* 3. *chap.* 17.

2 *Vid. Cels. præfat. lib.* 1.

3 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *Chap.* 1.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XL & suivans.

XXXIX; mais étant mort âgé, ainsi qu'on l'apprend de Celse, il a pû aller jusques au milieu du Siecle XL. Cela supposé, il se trouvera qu'il vivoit encore douze ou treize ans avant la fin du regne d'Auguste, qui a duré jusqu'à la soixante troisiéme année du dernier siecle dont on a parlé; & par consequent que Celse ayant écrit peu de temps après la mort de ce Médecin, il a dû écrire sur la fin de l'Empire d'Auguste, ou pour le plus tard au commencement de celui de Tibere.

Il se rencontre aussi des difficultez touchant le *nom*, la *patrie*, & la *profession* de Celse. La plûpart des éditions de ses livres lui donnent le prénom *d'Aurelius*, parce qu'on trouve dans tous les manuscrits le titre suivant; *A. Cornelii Celsi Artium Liber vj.* Il n'y a qu'une seule édition, qui est d'Aldus Manutius, qui change *Aurelius* en Aulus, & peut-être avec quelque raison, 4 parce que le prénom *Aurelius* étant tiré de la famille Aurelia, comme celui de *Cornelius* de la famille *Cornelia*, il semble qu'on ne peut point les joindre ensemble, n'y ayant pas d'exemples d'une semblable jonction de noms de familles differentes.

Quant à la patrie de Celse, on croit qu'il étoit de Rome, sur la foi de quelques éditions dont le titre le fait Romain. 5 D'autres veulent qu'il fut de *Vérone*, fondez aussi sur quelques autres titres de ses livres; mais ces derniers titres ne sont pas plus sûrs que les autres.

La profession de cet Auteur ne fait pas moins de peine. Plusieurs Savans ont crû qu'il n'étoit point Médecin, & que les ouvrages que nous avons de lui ne sont qu'une traduction de quelque Auteur qui avoit écrit en Grec. Ils tirent cette conséquence d'une lettre qu'on attribue à Celse, qui est addressée à un certain *Pullius Natalis*, & dans laquelle l'Auteur ne se dit point Médecin, mais parle seulement de sa traduction. Mais outre que cette lettre ne fait point mention des livres que nous avons, elle ne sent point le stile de Celse, non plus qu'une autre qu'on lui attribue aussi, & qui est la même qui se trouve encore au devant du livre de *Scribonius Largus*, dont on parlera dans la suite.

D'autres veulent que Celse n'eût étudié la Médecine qu'entant qu'elle fait partie de la Philosophie, non pas pour l'exercer, mais pour imiter Démocrite, Platon & les autres grands hommes dont il a été parlé ci-devant, qui ne vouloient rien ignorer de ce qui regarde la Physique, *Universæ Naturæ prudentes.* Ce qui semble favoriser ce sentiment c'est que Celse a écrit non seulement de la Médecine mais presque de tous les autres Arts Liberaux, comme l'un des titres de son livre le témoigne, & comme Quintilien le remarque expressément, 6 *Celse*, dit-il, *qui étoit un homme d'un esprit médiocre, n'a pas seulement écrit de tous ces Arts*; c'est à dire, de la Rhétorique, de l'Art Poëtique &c. *mais nous a encore laissé des préceptes touchant l'Art militaire, l'Agriculture, & la Médecine.* Ce passage de Quintilien, qu'on examinera encore ci-après, explique celui de Columella, qu'on a rapporté au commencement. Enfin

4 *Vid. Rhodium in Scribon. Larg. Compos.* XCIV, & *Celsi vitam per Rhodium.*

5 *Cal. Rhodigin. Antiquar. Lect. lib.* 14. *chap.* 5.

6 Quid plura? cùm etiam C. Celsus, mediocris vir ingenii, non solùm de his omnibus conscripserit Artibus, sed ampliùs rei militaris, & rusticæ etiam, & Medicinæ præcepta reliquerit? dignus vel illo proposito ut illum scisse omnia illa credamus. *Institut. Orator. Lib. ultimo.*

Enfin le plus fort des argumens dont on se sert pour prouver que Celse n'a pas été Médecin, c'est que Pline, qui donne une liste de tous les Auteurs dont il a tiré son Histoire naturelle, & qui sépare avec beaucoup d'exactitude les Auteurs Grecs, ou étrangers d'avec les Latins, ceux qui étoient Médecins d'avec ceux qui ne l'étoient pas, range toûjours celui-ci entre les derniers.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

Néanmoins plusieurs autres Savans, du nombre desquels est Scaliger, ont crû que Celse étoit veritablement Médecin, & ils opposent l'autorité de Galien à celle de Pline, le premier de ces Auteurs citant un Cornelius, qu'il appelle 7 *Cornelius le Médecin*, & que 8 l'on prétend être le même que nôtre Cornelius. On peut ajoûter à cela que Pline lui-même cite en un endroit Celse, comme Auteur de certain médicament. 9 *Celse*, dit-il, *veut qu'on applique sur la goutte qui est sans enflure, des racines d'hibiscum cuites dans du vin.* 10 On trouve la même chose dans Celse, en sorte qu'on ne peut pas douter que ce ne soit du même Celse que Pline a tiré ce qu'il dit. Je remarque d'ailleurs que Celse n'hésite point à porter son jugement sur tout ce qui regarde la Théorie, & la pratique de la Médecine, & qu'il décide hardiment, & comme de son chef, les questions les plus difficiles de cet Art, ce qu'il semble qu'il n'auroit pas osé faire s'il n'avoit pas été Médecin. Il parle même en quelques endroits de sa propre expérience en fait de Médecine, comme dans le chapitre où il traite d'une maladie des paupieres appellée *Ancyloblepharon*, & où après avoir rapporté la maniere de la guérir, selon quelques Auteurs, il ajoûte, *qu'il ne se souvient pas d'avoir vû personne guéri par cette méthode.* Il n'y a rien, ce me semble, de plus formel.

Nous n'avons de tous les ouvrages de Celse que ceux qui concernent la Médecine, si l'on en excepte quelques fragmens de sa *Rhétorique*, que *Sextus Popma* a mis au jour.

Toute la Médecine de nôtre Auteur est contenue en huit livres, dont les quatre premiers traitent des maladies *internes*, ou de celles qui se guérissent principalement par la *diete*. Le cinquiéme & le sixiéme sont, pour les maladies *externes*, & contiennent diverses formules de médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le septiéme & le huitiéme renferment les maladies, qui dépendent de la Chirurgie.

Hippocrate, & Asclépiade sont les deux principaux Auteurs, auxquels Celse s'est attaché, quoi qu'il ait aussi tiré quelque chose de ses contemporains. Il a suivi le premier lorsqu'il s'est agi du Prognostique, & de diverses operations de Chirurgie, ayant traduit, à cet égard, un grand nombre de passages d'Hippocrate, mot à mot, ce qui a fait qu'on l'a appellé l'*Hippocrate Latin*. Mais il paroît qu'il s'est beaucoup plus attaché, pour tout le reste de la Médecine, à Asclépiade, qu'il appelle *un bon Auteur*, & duquel il avoüe lui-même qu'il a pris plusieurs choses. C'est ce qui a donné occasion à quelques uns de mettre Celse au rang des Médecins de la Secte Méthodique. Mais quand on ne verroit pas par 11 la maniere dont il parle des trois principales Sectes, qui étoient déja établies de son temps, qu'il ne prend parti, pour aucune d'elles en particulier,

7 *Pharmacor. local. lib. 9. cap. 5.*
8 *Vide Rhod. in Scribon. Larg. Compos. 94.*
9 *Lib. 2. cap. 4. sub finem.*
10 *Lib. 4. cap. 24.*
11 *Vide Cels. præfat. lib. 1.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

culier, il n'y auroit qu'à conferer sa pratique avec celle des Méthodiques, pour être convaincu qu'il ne s'accorde pas avec eux, du moins en tout. S'il y a quelque rapport entre sa maniere de traiter les maladies, & celle de ces Médecins, c'est parce que leurs principes sont une suite de ceux d'Asclépiade, qui étoit, comme on vient de le remarquer, l'Auteur favori de Celse, quoi qu'il le redresse aussi quelquefois. On a parlé ci-devant d'une Secte, qu'on a appellée *Eclectique*, ou *Choisissante*; si Celse n'en étoit pas il se conduisoit du moins, selon les principes que ce nom insinue, choisissant ce qui lui paroissoit le meilleur dans chaque Secte, ou dans chaque Auteur. Mais comme sa pratique tient beaucoup de celle d'Asclépiade, d'où celle des Méthodiques a été tirée, c'est ce qui nous a obligez de le mettre à la queüe de tous ces Sectaires, pour finir entierement par lui ce qui concerne leurs sentimens, ou qui semble y avoir du rapport.

On conoîtra par ce qu'on va dire en quoi Celse s'éloignoit d'Hippocrate, pour s'approcher d'Asclépiade, & en quoi il les quittoit quelquefois tous deux. Premierement il se moquoit avec celui-ci des jours critiques du premier, dont il imputoit l'invention à l'entêtement que l'on avoit eu, en ces vieux temps, pour les nombres mystérieux des Pythagoriciens. Il abandonnoit de même Hippocrate à l'occasion de la *saignée*, dont il faisoit un usage plus universel en „ tout sens. Ce n'est pas, *dit Celse*, une chose nouvelle de tirer du sang des „ veines; mais il est nouveau, qu'il n'y ait presque aucune maladie où l'on „ n'en tire. On saignoit autrefois des jeunes hommes, & des femmes qui „ n'étoient pas enceintes; mais on n'avoit pas vû jusqu'à nos jours qu'on saig„ nât des enfans, des femmes grosses, & des vieillards. Les Anciens, *ajoûte-„ t-il*, avoient crû que le premier, & le dernier âge ne pouvoient point sup„ porter ce remede, & qu'une femme grosse qu'on saigneroit se blesseroit in„ failliblement. Mais l'usage ou l'expérience ont fait voir dans la suite qu'il „ n'y avoit rien que l'on dût toûjours pratiquer dans les maximes des Anciens „ sur le sujet de la saignée, & qu'il falloit se conduire à cet égard sur d'autres „ observations que les leurs. Il est important de savoir, non quel âge on a, ou „ si une femme est enceinte, mais quelles sont les forces de chacun. Si un „ jeune homme est trop foible, ou qu'une femme, qui n'est pas enceinte, „ soit trop abbatue, ce seroit mal à propos qu'on leur tireroit du sang, parce „ que la saignée acheveroit de les affoiblir. Mais un enfant vigoureux, un „ vieillard robuste, une femme grosse qui est forte, souffrent sans danger cette „ sorte de remede.

Voici les cas particuliers où Celse jugeoit la saignée nécessaire. Lorsque l'on avoit une *grande fiévre*, que le corps étoit *rouge*, & que *les veines étoient pleines*, il tiroit du sang. Il saignoit aussi dans la *pleurésie*, sur tout lorsqu'elle étoit nouvelle, ou que la maladie commençoit, & que la douleur étoit grande; à cela près il jugeoit ce remede inutile. A l'égard de la *péripneumonie*, il dit que si l'on a des forces, il faut aussi tirer du sang; mais à moins de cela qu'il faut s'en tenir aux ventouses, sans scarifier. Par où l'on voit qu'il n'étoit pas éloigné à cet égard du sentiment d'Asclépiade, & que s'il ne condannoit pas tout à fait la saignée en cette occasion, il ne la recommandoit pas aussi beaucoup. Celse saignoit encore dans les autres maladies des visceres. Il pratiquoit le même remede dans la *paralysie*, dans les *convulsions*, dans la *difficulté de respirer*, qui menace d'étouffer, dans la *privation subite de la voix*, dans l'*apoplexie*, sur quoi il fait cette remarque, que la saignée délivre quelquefois les Apoplectiques, & que d'autres fois elle les tue. Les grandes *douleurs* obligeoient aussi

nôtre Auteur à venir à la saignée. Il en usoit de même dans les *ruptures*, ou *contusions internes*, & lorsque *l'on crachoit*, ou que *l'on vomissoit le sang*; il recommande même en cette rencontre la saignée réiterée. Enfin il saignoit dans toutes les maladies *aigues*, lorsqu'il croyoit que le malade avoit trop de sang. Il saignoit aussi dans la *cachexie*, sans doute parce qu'il jugeoit qu'en cette maladie les veines sont pleines de mauvaises humeurs. On voit par ces exemples qu'il saignoit plus frequemment qu'Asclépiade.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

A l'égard du temps propre pour saigner, Celse disoit, qu'on ne doit point tirer de sang tant qu'il y a de la *crudité*, ou de l'*indigestion*; & pour ce sujet il attendoit ordinairement le second, ou le troisiéme jour; à moins que le cas ne fût pressant. Mais il ne vouloit pas que l'on saignât après le quatriéme, parce que le mauvais sang pouvoit déja s'être dissipé de lui-même, ou avoir fait impression sur les parties; & qu'en ce cas la saignée ne pouvoit qu'affoiblir. Il croyoit que c'étoit égorger un homme que de le saigner dans un *redoublement*. Lorsque le sang sortoit beau & vermeil, il vouloit qu'on fermât la veine, la saignée étant alors, selon lui, plus nuisible qu'utile. Il vouloit enfin, en quelque occasion que ce fût, que l'on partageât la saignée, & que l'on saignât plûtôt deux jours consécutifs que de tirer d'une seule fois la quantité de sang que l'on jugeoit nécessaire; bien loin que l'on dût laisser couler le sang jusques à ce que le malade tombât en défaillance.

Les *Ventouses*, par le moyen desquelles on tire aussi du sang, étoient déja en usage du temps d'Hippocrate, comme on l'a vû ci-devant; mais on s'en servoit beaucoup plus souvent du temps de Celse. 12 Cet Auteur nous apprend qu'il y avoit de deux sortes de ventouses; que les unes étoient de *cuivre*, fermées par le haut, dans lesquelles on mettoit du charpi que l'on allumoit, pour les faire prendre sur la partie. Les autres étoient de *corne*, & ouvertes de part & d'autre. Il falloit, pour faire attacher celles-ci, tirer son haleine de toute sa force par le trou d'enhaut, que l'on bouchoit ensuite avec de la cire. On a vû 13 ci-devant d'autres particularitez touchant les ventouses, dans la pratique de Cælius Aurelianus.

Au reste il est surprenant que Celse, qui paroît assez exact, n'ait rien dit du troisiéme moyen dont les Médecins se servent pour tirer du sang, qui est l'application des *Sansues*. Elle étoit néanmoins en usage avant lui; & l'on a vû cidessus que Thémison s'en étoit déja servi.

Si Celse avoit abandonné Hippocrate à l'égard de la saignée, il n'en avoit pas moins fait à l'égard de la *purgation*. Voici ce qu'il dit touchant ce remede. 14 *Les Anciens*, dit-il, *purgeoient & donnoient continuellement des lavemens, presque dans toutes les maladies. Lors qu'ils vouloient purger ils prenoient de* l'ellebore noir, *ou de la* petite fougere, *ou de* l'écaille d'airain, *ou du* lait de laitue marine, *dont une goutte mêlée avec du pain purge copieusement, ou du* lait d'ânesse, de vache, *ou* de chevre, *dans lequel ils mettoient du* sel; *& après l'avoir fait cuire, & avoir séparé ce qui s'étoit caillé ils faisoient boire le reste à leurs malades.* 15 *Les médicamens*, ajoûte-t-il, (c'est à dire, les médicamens purgatifs) *offencent l'estomac, c'est pourquoi il faut joindre de* l'aloes *à tous les purgatifs. Le ventre étant trop émû*

12 *Lib. 2. cap. 12.*
13 *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 8.*
14 *Lib. 2. cap. 12.*
15 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 3. chap. 7.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XI & suivans.

par des purgations, ou trop souvent relâché par des lavemens, le malade s'affoiblit; & par cette raison, ni l'un ni l'autre de ces remedes n'est propre dans les maladies accompagnées de fiévre. On peut donner de l'ellebore noir aux Atrabilaires, & aux fous; ou à ceux qui sont perclus de quelque membre; mais dans les fiévres, il vaut mieux donner des boissons, & des alimens qui nourrissent, & qui relâchent le ventre en même temps.

Ce que l'on vient de dire des sentimens, & de la pratique de Celse est tiré principalement des quatre premiers de ses livres. On trouve encore dans ces mêmes livres la maniere de se servir de la *gestation*, & de la *friction*, c'est à dire, la maniere de se faire porter, & de se faire frotter. Celse employoit ces deux remedes à peu près comme Asclépiade.

Quant aux regles qui concernent *le manger*, & *le boire*, ce qu'il en dit se réduit à ceci. Qu'il faut que les malades ayent faim, & soif au commencement des maladies; & que dans la suite, il faut les nourrir de bonne nourriture, & ne leur en pas laisser prendre trop, ni permettre qu'ils se remplissent tout d'un coup après avoir jeuné. Il ne désigne point pendant combien de temps les malades doivent faire abstinence; mais il dit qu'en ce cas, il faut avoir égard à la maladie, au malade, au climat, à la saison, & aux autres circonstances de cette nature; n'y ayant, selon lui, aucune regle perpetuelle sur ce sujet. Celse traite aussi dans ces quatre premiers livres des *bains*, des *fomentations*, des moyens de faire *suer*, des differentes matieres qui servent à la *nourriture*, distinguant chaque matiere par ses qualitez.

Le cinquiéme, & le sixiéme livre sont, comme il a été dit, pour la *Pharmacie*. On n'y trouve que très-peu de médicamens *pour le dedans*. Tout ce qu'il y a sur ce sujet se reduit à deux ou trois compositions, pour *procurer le sommeil*, ou pour *adoucir les douleurs*, pour *la toux*, pour *la colique*, pour *faire uriner*, pour *faciliter l'accouchement*. Il y a de plus trois *Antidotes universels*, dont le premier n'a point de nom. Le second est appellé *Ambrosia*, qui étoit, dit Celse, de l'invention de *Zopyrus*, Médecin d'un Ptolomée. Le troisiéme est celui de *Mithridate*. Ce dernier Antidote n'est pas si simple que celui dont on a rapporté ci-devant la description, ni si composé que celui qui fut en suite décrit par *Damocrate*, comme on le verra ci-après. On y trouve enfin quelques Antidotes particuliers, contre *les animaux venimeux*, & contre certaines sortes de *poisons*. Les médicamens *pour le dehors*, y sont au contraire en assez grand nombre; les uns pour *arrêter le sang d'une playe*, pour *la consolider*, pour *dissiper*, ou pour *ramollir* une humeur, pour faire *suppurer* un abscès, les autres pour *nettoyer* un ulcere, pour *ronger*, ou *consumer* la chair superflue, pour *cautériser*, pour *nourrir la chair*, pour *cicatrizer* une playe, &c. le tout par le moyen de 16 diverses sortes d'*Emplâtres*, d'*Onguens*, de *Cataplâmes*, de *Malagmes*, de *Poudres*, de *Trochisques*, &c.

Tout ce que nous avons dit jusques ici donne une idée génerale de la maniere dont Celse se conduisoit dans la cure des maladies. Pour nous instruire un peu plus particulierement de sa méthode, nous allons voir comment il traitoit ceux qui avoient *la fiévre*, qui est, comme il le dit lui-même, la plus commune de toutes les maladies. Sur quoi nous remarquerons premierement qu'il ne s'arrête point à en examiner les causes, suivant en cela les Empiriques. Il s'attache

16 On expliquera plus particulierement ce que sont ces compositions, & les autres dont on a parlé auparavant, dans la troisiéme partie de cette histoire.

tâche seulement à en distinguer, & à en marquer les diverses especes, qu'il réduit à celles-ci, la fiévre *quotidienne*, la fiévre *tierce*, la fiévre *quarte*, la fiévre *hémitritée*, la fiévre *continue*, la fiévre *vague*, la fiévre *pestilentielle*, la fiévre *ardente*, & la fiévre *lente*. On void par là que l'on ne reconoissoit déja plus du temps de Celse, ce grand nombre d'autres especes de fiévres qui ont été designées dans la liste que nous avons donnée de celles dont il est fait mention dans Hippocrate, & dont les distinctions marquoient le défaut de méthode des Médecins de ces anciens temps, comme nous l'avons remarqué au même endroit.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

La maxime la plus génerale de Celse, & sur laquelle il fonde la cure de toutes les sortes de fiévres, c'est celle-ci, *que la matiere qui cause la fiévre se dissipe d'elle même, lors qu'on ne donne rien au malade qui en puisse produire de nouvelle.* Il ne faut donc, selon lui, ni *purgations*, ni *lavemens*, pour évacuer cette matiere, si ce n'est très-rarement. Il faut seulement s'abstenir de nourriture pendant les premiers jours de la fiévre, boire très peu, & dormir modérement, & sur tout faire son conte, 17 *que la nourriture donnée à propos est le meilleur de tous les remedes.*

Touchant la question, *quand il faut commencer d'en donner?* voici quelle est sa pensée. La plûpart, dit-il, des Anciens attendoient souvent jusqu'au cinquiéme & jusqu'au sixiéme jour à nourrir leurs malades; mais cela ne peut tout au plus être pratiqué qu'en Egypte, ou en Asie seulement, parce que la disposition de ces païs-là le permet. Il rapporte ensuite la pratique d'Asclépiade, qui destinoit ordinairement le quatriéme jour à donner la premiere nourriture à ses malades; & celle de Thémison, qui n'en donnoit que trois jours après que la fiévre avoit relâché ou cessé. Mais le sentiment de Celse est qu'il ne doit rien y avoir de fixe à cet égard. *On peut*, dit-il, *donner en quelques occasions de la nourriture dès le premier jour, on peut n'en donner que le second, on peut attendre le troisiéme, le quatriéme, & le cinquiéme jour, en ayant égard à la maladie, à la saison, au climat &c. & suivre toûjours cette maxime, qu'un Médecin doit examiner à tout moment l'état de son malade, afin de pouvoir combattre son mal par l'abstinence tant que ses forces subsisteront, & de le soûtenir par la nourriture quand elles seront sur le point de manquer. Le devoir*, ajoûte-t-il, *d'un bon Médecin est d'un côté de ne charger pas le malade d'une nourriture superflue, ou qui augmente la matiere qui fait le mal; & de l'autre de ne le laisser pas mourir de faim.* Sur quoi il prend occasion de faire cette reflexion, *qu'il est aisé de juger, après ce qu'il vient de dire, qu'un Médecin ne peut pas bien traiter plusieurs malades à la fois, & que le meilleur Médecin, supposé qu'il entende d'ailleurs son métier, est celui qui quitte le moins son malade. Mais c'est*, dit nôtre Auteur, *ce que ne peuvent pas faire ceux qui n'exercent la Médecine que pour le gain, & c'est encore par cette raison qu'ils s'attachent plûtôt aux préceptes de l'Art, qui ne demandent pas un si grand soin, tels que sont ceux qui regardent le conte des jours, & des accès d'une fiévre.*

Celse ayant raisonné de cette maniere sur les causes qui obligent à donner de la nourriture à un malade, ou à ne lui en donner point, & sur le devoir des Médecins en cette occasion, conclud qu'encore qu'il n'y ait rien de fixe, comme il l'a dit au commencement, touchant les jours qu'on doit choisir, le quatriéme est ordinairement le plus propre, pour commencer à faire prendre quelque nourriture aux malades, ce qui revient au sentiment d'Asclépiade.

Après

17 *Optimum medicamentum est oportunè cibus datus.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

Après cela il s'étend à prouver que les jours de *crise*, & les jours *impairs*, qu'Hippocrate & les autres Médecins de ces anciens temps observoient si religieusement, n'ont aucun fondement solide; & il ajoûte qu'Asclépiade a eu raison de se mocquer de leur pratique à cet égard, & d'assurer qu'on peut aussi bien permettre aux malades de prendre des alimens ces jours là que les autres. *Il est*, dit-il, *beaucoup plus important de savoir s'il ne faut donner de la nourriture que lors que le pouls est entierement calme, ou si l'on peut en accorder pendant qu'il y a encore quelque reste de fiévre*; & après avoir rapporté les sentimens d'Asclépiade, & de Thémison sur ce sujet, il conclud, *que si l'on ne peut pas trouver pour cela un intervalle où le malade soit tout à fait libre, il vaut mieux commencer à le nourrir sur le déclin de la fiévre, que d'attendre que la fiévre recommence; parce que l'estomac est moins disposé pour digerer la nourriture dans le commencement d'un accès de fiévre que sur la fin de ce même accès.*

Nôtre Auteur n'étoit pas moins circonspect à l'égard de la boisson. Il croyoit que donner à boire aux febricitans en certaines occasions, comme dans le commencement, & dans l'ardeur de la fiévre, ne servoit qu'à leur augmenter la fiévre, & même la soif. Il ne vouloit point qu'ils bussent le premier jour, à moins qu'ils ne tombassent dans une foiblesse qui obligeât en même temps à leur donner à manger; mais dès le second jour, & les suivans il consentoit qu'ils bussent, lors même qu'il ne leur accordoit pas de la nourriture. Il observoit d'ailleurs de prendre, pour la boisson le même intervalle dans lequel on pouvoit donner des alimens.

Cet intervalle n'étoit pas, selon lui, toûjours fort aisé à rencontrer, parce qu'il n'est pas aisé de savoir si un malade a de la fiévre, ou s'il n'en a point. 18 *On conte*, dit-il, *sur le battement des veines*, ou des arteres, *qui est une chose fort trompeuse*; ce battement étant plus lent, ou plus vîte, & variant beaucoup, „ selon l'âge, le sexe, ou le temperament des personnes. Il arrive même, „ *poursuit il*, que le pouls est foible, & concentré lorsque l'estomac souffre, ou „ lorsque la fiévre commence, quoi qu'on ait d'ailleurs le corps assez bien „ disposé; en sorte qu'on peut croire, dans ce dernier cas, qu'un homme est „ fort foible qui est à l'entrée d'un grand accès, quoi qu'il ait des forces de „ reste, & qu'il puisse se tirer aisément de cet acces. Au contraire le pouls „ est souvent émû, & élevé quand on a été au Soleil; quand on sort du bain, „ ou de prendre de l'exercice; quand on s'est mis en colere, qu'on a eu peur, „ ou par quelqu'autre passion, sans conter que le pouls s'émeut aisément à „ l'arrivée du Médecin, par l'inquiétude où est le malade touchant le jugement „ que ce Médecin fera de l'état où il se trouve. Pour s'empêcher de prendre „ le change à cet égard, il ne faut pas que le Médecin prenne le bras du malade d'abord en arrivant. Il faut auparavant s'asseoir auprès de lui avec un „ visage gay, s'informer de son état, & s'il a quelque sujet de crainte tâcher „ de la dissiper par des discours, où il y ait de la vraisemblance, après quoi „ l'on peut examiner le battement de l'artere. Mais quoi qu'il en soit, cela „ n'empêche pas qu'on ne puisse conclurre que si la seule vûe d'un Médecin „ altere, ou change si facilement le pouls, il peut y avoir mille autres causes „ qui produisent le même effet.

„ La Chaleur, *continue Celse*, qui est un autre signe à quoi l'on s'arrête; „ ne trompe pas moins; car on peut avoir bien chaud après avoir été au soleil

18 *Venis enim maximè credimus, fallacissimæ rei.*

„ leil ; après avoir travaillé, ou fatigué ; après avoir dormi ; ou dans le temps „ que l'on a peur, ou que l'on est en peine de quelque chose. Il faut examiner le pouls, mais il ne faut pas s'en tenir à ce signe seul. On doit premierement savoir que ceux dont le pouls paroit naturel, & qui ont une chaleur douce, comme on a dans la santé, sont sans fiévre. On doit savoir d'ailleurs que la chaleur, & l'émotion ne font pas d'abord la fiévre ; mais qu'il faut pour cela que la peau soit seche inégalement ; que la chaleur se face sentir particulierement au front, & vienne comme du fond des entrailles ; que l'haleine qui sort des narines soit fort chaude ; que la couleur du visage ait changé ; & que l'on soit devenu tout d'un coup, ou pâle, ou plus rouge qu'à l'ordinaire ; que les yeux soient appesantis, & extrémement secs ; ou plus humides qu'ils n'ont accoûtumé de l'être ; que la sueur, lors qu'il y en a, soit inégale ; & enfin qu'il n'y ait pas un intervalle bien égal, entre les battemens de „ l'artere.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

On a crû devoir rapporter exactement tout ce que cet Auteur a remarqué, touchant les signes de la fiévre, & les difficultez qu'il y a à en juger par *le pouls* ; parce que cela peut servir pour l'explication de ce que l'on a dit ci-devant dans la premiere partie, livre troisiéme, chapitre sixieme, qu'Hippocrate ne s'étoit pas fort attaché à ce dernier signe. Il paroit, par ce que l'on vient de dire, que Celse n'avoit pas les mêmes idées de la fiévre, ni des signes auxquels on la conoit, que nous en avons aujourd'hui, ou que l'on en avoit même du temps de Galien. Il se peut qu'Hippocrate ne fût pas éloigné des sentimens de nôtre Auteur, & que par cette raison il n'ait presque rien dit du pouls, comme on l'a remarqué à l'endroit que l'on vient de citer.

Pour revenir à la cure des fiévres en géneral, Celse ajoûte, en finissant, qu'il y a encore quelques observations à faire outre les précedentes. Il faut voir, dit-il, si le corps est *resserré*, ou s'il est *relâché*, qui est la seule chose à quoi 19 quelques-uns font attention. Dans la premiere de ces dispositions, il y a une espece de suffocation ; & dans la seconde il y a une trop grande dissipation, ou un trop grand épuisement. Dans celle-là, il faut nécessairement relâcher le ventre, faire uriner, & faire suer. Il faut même quelquefois tirer du sang, secoüer le corps par des voitures violentes, exposer les malades à la lumiere, & au grand jour, les laisser avoir faim, & soif, & les faire veiller. Il faut en suite les baigner, & les oindre, & alors leur donner un peu à manger, mais fort tard, prenant garde que la nourriture soit legere, simple, liquide, & prise chaudement. On doit choisir pour cela des herbages, comme sont la *patience*, *l'ortie*, la *mauve* ; ou leur donner du boüillon de *poissons à coquille*, tels que sont les *moûles*, ou 20 les *langoustes* ; & si on permet un peu de viande, que ce soit *du boüilli*. Il faut que les malades boivent beaucoup, avant, & après manger, & même en mangeant. On peut aussi leur faire prendre un boüillon gras après le bain, & même du vin doux, & quelquefois du vin Grec salé.

Dans la seconde disposition, c'est à dire, dans le *relâchement*, il faut arrêter la sueur lors qu'il y en a. Il faut faire tenir le malade en repos, & dans un lieu obscur ; le laisser dormir tant qu'il voudra, & ne lui ordonner qu'un exercice fort moderé, &c.

19 Il entend les Méthodiques.

20 *Locusta*. C'est une espèce d'écrevisse de mer, qui a quelquefois plus d'un pied de longueur.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

On void par ce que l'on vient de dire que Celse n'improuvoit pas la maniere dont les Méthodiques traitoient les maladies, quoi qu'il ne la crût pas toûjours suffisante. C'est ce qu'il indique lors qu'il dit au commencement que les deux genres de maladie dont on a parlé, c'est à dire, le *relâché*, & le *resserré*, sont la seule chose à quoi quelques-uns sont attention; par où il insinue que ce n'est pas son sentiment, que l'on doive s'en tenir aux seules indications que fournissent le *relâchement*, ou le *resserrement* des Méthodiques.

Ce que l'on a dit jusques ici concerne la cure des fiévres en géneral. Voici comme nôtre Auteur traitoit chaque espece de fiévre en particulier.

Dans les fiévres *pestilentielles*, il croyoit qu'il ne falloit mettre en usage ni la grande abstinence ni les médicamens purgatifs, ou ceux qui relâchent le ventre. Si les forces le permettoient, il tiroit du sang, sur tout lors que la fiévre étoit ardente. Si le malade étoit trop foible pour le saigner, il le faisoit 21 vomir, lorsque la fiévre baissoit. Il le baignoit dès le commencement. Il lui faisoit boire du vin chaud, peu trempé, & lui faisoit manger des viandes gluantes. S'il s'agissoit d'un enfant qui manquât de forces, il substituoit les ventouses à la saignée. Il lui donnoit des lavemens d'eau, ou des boüillons d'orge; le nourrissant d'alimens legers, & le faisant aussi vomir dans le déclin de la fiévre.

Dans la *fiévre ardente*, il ne donnoit point non plus de purgatifs. Il raffraîchissoit les malades, en les lavant avec de l'huile, & de l'eau qu'il battoit ensemble. Il les logeoit dans de grandes chambres, afin qu'ils eussent plus d'air, ou qu'ils humassent un air plus pur; prenant d'ailleurs garde qu'on ne les chargeât pas trop de couvertures, & que celles qu'on mettoit sur leurs lits fussent legeres. Il leur appliquoit sur l'estomac des feuilles de vignes trempées dans de l'eau. Il ne vouloit pas qu'on les laissât trop long-temps souffrir la soif. Il commençoit à leur donner de la nourriture, plûtôt que dans les autres fiévres, c'est à dire, dès le troisieme jour, & il les oignoit auparavant de la maniere qu'il a été dit. S'il avoient de la pituite amassée dans l'estomac, il les faisoit vomir dans le déclin du redoublement; & leur donnoit en suite des herbes raffraîchissantes, ou une pomme, de celles qui sont les plus propres pour l'estomac. Si après cela l'estomac se trouvoit dégagé de flegmes, il leur donnoit de la 22 ptisane, ou de la crême d'orge, ou *d'alica*, y ajoûtant un peu de graisse fraîche.

Mais lors que la maladie étoit venue au plus haut période de son augmentation, ou pour le plus tôt après le quatrieme jour, il les laissoit premierement avoir bien soif, & leur donnoit en suite beaucoup d'eau froide; en sorte qu'ils en bussent au de là de leur soif; & quand ils s'en étoient remplis de cette maniere, il les faisoit vomir. Quelques-uns, ajoûte-t-il, ne veulent pas même que les malades vomissent; mais se contentent pour tout remede de donner cette grande quantité d'eau. Après que Celse avoit fait l'un & l'autre il faisoit couvrir les malades de beaucoup de couvertures; & leur disoit qu'ils se disposassent à dormir. C'est à quoi la longue durée de la soif, & des veilles, la diminution de la chaleur, & la replétion les portoit naturellement; en sorte qu'ils

21 On verra un peu plus bas de quels vomitifs Celse se servoit.

22 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 15. & part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 7.*

qu'ils dormoient pour l'ordinaire d'un profond sommeil, pendant lequel ils suoient copieusement. Cela ne manquoit pas de les dégager, à moins qu'outre l'ardeur de la fiévre, ou la fiévre ardente, ils n'eussent des douleurs en quelque partie, ou les hypochondres enflez, ou le poumon, ou le gosier en mauvais état, ou quelque ulcere, ou abscès, ou qu'ils ne tombassent en défaillance, ou qu'ils n'eussent le ventre trop libre. En ces cas là, il falloit s'y prendre d'une autre maniere.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Dans la fiévre *hemitritée*, qui est, dit nôtre Auteur, une espece de fiévre dont les accès durent quelquefois vint, & quatre heures, & quelquefois jusqu'à trente six, en sorte qu'on a peu d'intervalles libres, la plus grande attention qu'il faut avoir c'est de prendre bien son temps pour donner de la nourriture lors que l'accès finit, ou décline veritablement. La raison de cela est qu'il y a également de danger en ce cas, soit que l'on se trompe en nourrissant le malade lors qu'il ne faut pas, soit qu'on le face jeuner mal à propos; plusieurs, à ce que dit Celse, ayant péri par l'un, ou par l'autre de ces manquemens. Il conclud enfin que la saignée est fort nécessaire dans cette maladie, & qu'elle doit être faite dès le commencement.

Pour les fiévres *lentes* il ne faut, selon nôtre Auteur, ni aucun médicament, ni aucune regle particuliere pour la nourriture. L'application du Médecin doit être toute entiere à faire que la maladie change d'espece, par où il arrive qu'on peut en suite la guérir plus aisément. Dans cette vûe, il faut souvent laver le corps du malade avec de l'eau froide, où l'on aura mêlé de l'huile; ce qui cause des frissons, qui font le commencement d'un nouveau mouvement, parce qu'ils sont suivis d'une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire, qui se termine enfin par un relâche. On peut aussi dans cette maladie frotter le corps avec de l'huile, & du sel. Que si le froid, & l'engourdissement que ces remedes causent dure trop long-temps, il faut donner au malades trois, ou quatre verres de *mulsum*, c'est à dire, de vin mêlé de miel. A défaut de cela on peut lui faire prendre de la nourriture, & du vin trempé, nonobstant la fiévre, qui à la verité s'augmente par ce moyen, aussi bien que la chaleur; mais en revanche les maux précedens cessent, ou changent de nature, & cela donne lieu d'esperer qu'il y aura de l'intermission à la fiévre, & qu'on pourra mieux y apporter du remede. Celse ajoûte que cette maniere de traiter les fébricitans n'est pas nouvelle, & que c'est à peu près la même méthode que suivoit un certain *Petron*, dont nous avons parlé ci-dessus, dans 23 la premiere partie. Nous ajoûterons seulement une réflexion, que fait nôtre Auteur sur le procedé du Médecin que nous venons de nommer. La Médecine de Petron, dit-il, toute grossiere, & toute témeraire qu'elle étoit, ne laissoit pas de tirer quelquefois d'affaire les malades qu'Hérophile, ou Erasistrate, ou les autres successeurs d'Hippocrate n'avoient pas sû guérir. 24 *La témerité de quelques Médecins guérit souvent des malades qui n'ont pû se remettre, tant qu'on les a traittez dans les formes.*

La fiévre *quotidienne* demande qu'on s'abstienne de nourriture pendant les trois premiers jours, & qu'on en prenne en suite de deux jours l'un. Si cette

23 *Liv. 4. chap. 6.*
24 Ferè quos ratio non restituit temeritas adiuvat.

te fiévre dure long-temps, on doit baigner le malade après que l'accès est passé, & lui donner [25] du vin, particulierement si la fiévre dure long-temps, sans qu'il y ait de frisson au commencement de l'accès.

La fiévre *tierce*, & les autres fiévres *intermittentes*, veulent qu'on se promene, qu'on prénne de l'exercice, & que l'on se fasse oindre, dans les jours libres. Il faut d'ailleurs donner un vomitif le troisieme jour; un lavement le cinquieme; & du vin le septieme, après que l'accès est passé. Si la fiévre ne cesse pas dans ce temps-là, le malade doit garder le lit le jour de la fiévre; se faire frotter à la fin de l'accès, & prendre un peu après de la nourriture, & de l'eau. Le jour suivant il doit s'abstenir de toute nourriture, aussi bien que de tout exercice, & onction, se contentant de boire un peu d'eau. C'est là la meilleure méthode, à moins que le malade ne se sente foible. En ce cas, il peut boire un peu de vin après l'accès, & prendre de la nourriture le jour suivant.

Pour la *quarte*, il faut à peu près les mêmes remedes. Mais si l'on n'en guérit pas de bonne heure, & qu'elle se rende opiniâtre, comme cela est assez ordinaire, il faut s'attacher avec plus de soin à regler dès le commencement ce qu'il y a faire dans la suite. Si cette fiévre a commencé avec des frissons, quoi que l'accès soit fini, le malade ne doit rien prendre de tout ce jour là que de l'eau chaude. Le second jour, & le troisieme, il ne doit rien prendre du tout, pas même de l'eau. Le quatrieme jour, si la fiévre revient avec des frissons, le malade doit se faire vomir avec de l'eau tiede, salée, ou sans sel, prise en grande quantité; & l'accès étant passé, il faut qu'il prenne un peu de nourriture avec du vin trempé des trois quarts d'eau Le lendemain, & le jour suivant il doit faire abstinence, & s'il a soif boire un peu d'eau chaude. Le septieme jour, qui est celui du troisieme accès, il faut prévenir les frissons en se mettant dans un bain chaud avant le temps que la fiévre doit revenir; faire abstinence; se tenir en repos; & ne prendre que de l'eau chaude, si la soif oblige de boire. Le neuviéme, ou plutôt le dixiéme jour, il faut aussi le baigner pour prévenir le froid; & si la fiévre vient on prendra un lavement, & après l'avoir rendu on se fera oindre, & frotter fortement. On prendra en suite un peu de nourriture, & de vin, comme il a été dit; & on s'abstiendra du dernier les deux jours suivans, se faisant encore frotter. Le treizieme jour, il faut derechef essayer le bain; & si l'accès ne laisse pas de venir, on doit encore se faire oindre, & frotter, & boire un peu plus de vin que les jours précedens. De cette maniere il arrive que le repos, & l'abstinence que l'on a pratiquée pendant tant de jours, aussi bien que les autres remedes que l'on a faits, emportent la fiévre.

Que si nonobstant tout cela elle revient, il faut suivre un genre de cure tout different, & faire en sorte que le corps puisse long-temps supporter un mal qui doit être long; & par consequent se garder d'imiter la méthode [26] d'Héraclide de Tatenre, qui en cette rencontre faisoit jeuner ses malades jusqu'au septieme jour. Si la fiévre revient donc le treizieme jour, il ne faut se baigner ni devant ni après la fiévre, si ce ne n'est quelquefois après que le froid est

25 C'est à dire, du vin trempé; car les Anciens n'en buvoient presque jamais de pur. *Voyez ci-dessus part. 2. liv. 3. chap. 7. & part. 1. liv. 3. chap. 13. & 15. & l'article qui est après celui-ci, où Celse s'explique lui-même.*

26 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 2. chap. 7.*

est passé, & quand au froid lui-même 27 l'on a aussi des remedes particuliers pour le faire passer. On se fera en suite oindre, & frotter vigoureusement ; on prendra une forte nourriture; & on boira du vin autant que l'on voudra. Le jour suivant, après s'être reposé quelque temps, on se promenera ; on prendra de l'exercice ; on s'oindra, & on se fera frotter comme auparavant; on prendra de la nourriture sans boire du vin ; & le troisiéme jour on fera abstinence. Le jour que la fiévre devra revenir, on se tiendra levé; on prendra de l'exercice; & on fera en sorte que cet exercice tombe justement dans le temps du retour de la fiévre, car elle quitte souvent par ce moyen; mais si l'accès revient pendant cet exercice, on se retirera. Dans cette maladie les remedes generaux sont les onctions, les frictions, l'exercice, la nourriture, le vin; & si le ventre est resserré il faut le relâcher.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

C'est là ce que font ceux qui ont des forces. Quant à ceux qui se trouvent foibles, la 28 *gestation* leur tient lieu d'exercice. Que si les malades ne peuvent pas même la soutenir, on aura du moins recours à la friction. Si la friction ne leur est pas plus supportable, ils s'en tiendront à l'onction, au repos, à la nourriture reglée; prenant garde que la crudité, ou l'indigestion ne fasse changer la fievre quarte en quotidienne. Car la quarte ne tue personne; mais si elle devient quotidienne, ce qui n'arrive jamais que par la faute du malade ou du Médecin, elle est très-dangereuse.

Lors que la fiévre devient *double quatre*, on ne peut pas mettre en usage l'exercice qu'on a proposé. Il faut alors ou se reposer tout à fait; ou, si cela est difficile, se promener doucement, & s'asseoir en suite, se couvrant avec soin les pieds & la tête. A chaque fois que l'accès vient & s'en va, il faut prendre un peu de nourriture & de vin, & le reste du temps faire abstinence, à moins que l'on ne se trouve trop foible. Mais si les deux fiévres, ou les deux accès, se joignent presque, il faut prendre après l'un & l'autre de la nourriture; ou dans le peu d'intervalle qu'il y a s'exercer quelque peu, s'oindre, & manger quelque chose.

Et comme les longues fiévres quartes se guérissent rarement en une autre saison qu'au printemps, il faut bien prendre garde de ne rien faire alors qui puisse empêcher la guérison. Il faut aussi, dans ces sortes de fiévres, changer souvent de maniere de vivre, ne boire quelquefois que de l'eau, d'autres fois boire du vin; passer des viandes douces à celles qui sont acres, & des acres aux douces; manger des 29 *raiforts*, & se faire en suite vomir; se tenir le ventre libre avec du bouillon de poulet; & mêler des choses qui échauffent avec l'huile dont on s'oint ordinairement. Il faut enfin boire avant l'accès deux verres de *vinaigre*, ou un de 30 *moutarde*, avec trois verres de 31 *vin Grec salé*; ou prendre un brûvage fait avec du *poivre*, du *castoreum*, de la *myrrhe*, & du *laserpitium*, dissouts par égale portion dans de l'eau. Ces derniers remedes guérissent quelquefois en émouvant le corps, ou en changeant l'état

27 *On trouvera ces remedes dans le chap. 12. du 3. livre de Celse.*

28 *On a expliqué ce terme dans ce même chapitre.*

29 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 11.*

30 *Aceti cyathos duos, vel unum sinapis.* Il n'y a pas de l'apparence que ce fût de la moutarde épaisse, comme celle qu'on sert aujourd'hui. Si cela étoit on ne l'auroit pas mesurée au verre.

31 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 3. chap. 7.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

où il étoit auparavant. Si la fiévre quitte entierement, il faut long-temps se souvenir du jour de l'accès, & ce jour là éviter le froid, la chaleur, l'indigestion, la lassitude, de peur que cela ne fasse revenir la fiévre.

Enfin, si la quarte devient dès le commencement quotidienne, il faut jeuner deux jours, se faire frotter le soir, & ne boire que de l'eau. Par ce moyen on est souvent quitte de fiévre le troisiéme jour. Mais, que cela arrive ou non, il faut prendre de la nourriture après le temps de l'accès. Que si l'accès revient ce jour là, il faut faire une entiere abstinence pendant les deux jours suivans, & se faire frotter tous les jours.

Voila de quelle maniere Celse s'y prenoit, pour traiter toutes les diverses sortes de fiévres. D'où l'on recueuille que le principal de sa cure consistoit en *l'abstinence*, & au *régime de vivre*. C'est à peu près la méthode qu'avoient tenue Erasistrate, Asclépiade & divers autres; & qui fut suivie, à plusieurs égards, par les Méthodiques, dont on a tant parlé ci-devant. Hippocrate même, qui n'approuvoit pas la longue abstinence, comme on l'a remarqué, & qui en cela étoit éloigné de ces Médecins, ne laissoit pas de conter principalement sur les differentes manieres & sur les differens temps de nourrir un malade. Il croyoit avoir rempli la partie la plus essentielle du devoir d'un Médecin, lors qu'il avoit reglé la nourriture convenable à chaque espece de maladie, sans s'attacher à tous les autres remedes, que les siecles suivans ont introduits. On fait cette remarque, sans vouloir anticiper sur la suite de cette histoire, mais seulement pour donner en attendant matiere de réflexion à ceux qui croyent qu'un Médecin est inutile, ou néglige ses malades, quand il n'ordonne ni saignée, ni purgation, ni autre médicament. Au reste on peut voir ce qui a été dit 32 ci-dessus, touchant la longue abstinence que la pluspart des anciens Médecins ordonnoient à leurs malades.

On ne s'arrêtera pas davantage, sur la pratique de Celse. On remarquera seulement qu'entre les maladies qu'il décrit il fait mention de la *Colique*. Le nom de cette maladie est de ceux qui ne se trouvent pas dans Hippocrate; & il paroit, de la maniere que Celse en parle, que ce nom étoit nouveau de son temps 33 *Diocles Carystien*, dit-il, *a donné le nom de* Chordapsus *à une maladie du menu boyau; & il a appellé* Ileus *une autre maladie qui a son siege dans le gros boyau. Mais je vois que la pluspart des Médecins nomment aujourd'hui la premiere & la derniere* Colique. S'il en faut croire Pline, ce nom n'étoit pas seulement nouveau du temps de l'Empereur Tibere, sous lequel on a dit que Celse avoit écrit, mais la maladie elle-même étoit toute nouvelle. 34 *La Colique*, dit cet Auteur, *s'est glissée, ou s'est faite sentir pour la premiere fois, seulement sous l'Empire de Tibere. Personne n'en avoit été attaqué avant cet Empereur; en sorte qu'il ne fut pas entendu à Rome, lors qu'il fit mention de ce mal dans un édit où il parloit de l'état de sa santé; le nom de Colique ayant été inconnu jusqu'à ce temps-là.* Le passage de Celse que l'on a cité prouve, à la verité, que le nom de cette maladie étoit assez nouveau de son temps; mais il ne s'ensuit pas de là que la maladie elle même n'eût point été vûe avant le temps dont il s'agit. Celse est

32 *Part. 2. liv. 3. chap. 7.*
33 *Lib. 4. chap. 13.*
34 Tiberii principatu irrepsit id malum (*colum*) Nec quisquam prior Imperatore ipso sensit, magna Civitatis ambage, cùm edicto ejus excusantis valetudinem, legeret nomen incognitum. *lib. 26. chap. 1.*

est même entierement contraire à Pline, à cet égard, puis qu'il convient que Diocles avoit donné à ce mal le nom d'Ileus. On a vû 35 ci-devant en quel temps cet ancien Médecin vivoit. Il semble d'ailleurs qu'Hippocrate a pû comprendre la Colique sous le nom des *tranchées* ou des *douleurs de ventre*, dont il parle en plusieurs endroits.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle & suivans.

Il n'y a pas même d'apparence que le nom de *Colique* fût si nouveau, que Pline le dit; & lors que Celse remarqué que c'étoit le nom que la plûpart des Médecins de son temps donnoient à cette maladie, ce n'est pas à dire que ce nom lui eût été donné précisément en ce temps-là. Cela signifie seulement que les Médecins du temps de Dioclès, ou d'Hippocrate, avoient autrement nommé la maladie en question, & qu'il n'y avoit pas long-temps que le mot *Colique* étoit en usage. Ce qui me confirme dans cette pensée c'est que Celse lui même nous donne la description d'un médicament pour la colique, qui avoit été inventé par *Cassius*, & il ajoûte que ce Médecin *s'étoit glorifié* de l'invention de ce remede. On a parlé ci-devant de ce remede, aussi bien que de Cassius que l'on a conté entre les disciples d'Asclépiade; & l'on a remarqué au même endroit que Celse en parloit comme d'un Médecin de son siecle, mais d'une maniere à faire conoitre que Cassius l'avoit précedé; & le dernier passage que l'on vient de citer prouve la même chose; Cassius, dit Celse, *se glorifioit*. Il paroit par cette expression que Cassius n'étoit plus au temps que Celse écrit. Cælius Aurelianus, traitant de la même maladie, fait aussi mention des remedes que *Thémison* y jugeoit propres. Or Thémison vivoit avant & sous le regne d'Auguste, comme on l'a dit ci-devant.

Je trouve encore un Auteur, que je crois aussi ancien que les deux que je viens de nommer, qui fait mention de la même maladie, & qui la nomme du même nom. C'est *Philon* de Tarse, dont on parlera 36 ci-après. Entre les qualitez que ce dernier attribue à un médicament de son invention, il dit qu'il est propre à ceux qui ont des douleurs au *Colon*. C'est le nom du boyau où est le siege de cette maladie; & c'étoit aussi le nom de la maladie elle-même, comme on le recueuille du passage de Pline, que l'on a cité. Mais quoi que ce nom eût déja été employé, comme on vient de le voir, par des Médecins qui vivoient sous Auguste, il se peut que ce même nom ne fût pas encore conu parmi le peuple, sous le regne suivant. La même chose peut arriver tous les jours à l'égard de certains noms que les Médecins donnent à quelques maladies, & qui se trouvent dans leurs écrits, mais qui pour cela ne sont pas d'abord dans la bouche de ceux qui ne sont pas de la profession. Ainsi ce que Pline dit que personne n'avoit encore oüi parler de la Colique du temps de Tibere n'est pas plus veritable, si on le prend dans un sens absolu, que ce qu'il assure que cet Empereur est le premier des hommes qui ait eu cette maladie.

Il faut encore dire ici un mot d'un autre nom dont Celse se sert, qui est nouveau par rapport à ceux que l'on trouve dans les écrits d'Hippocrate. Cet ancien Médecin avoit parlé des tubercules ou des excrescences qui se forment sur les gencives tout auprès des dens, mais il ne leur avoit pas donné de nom particulier. Dans quelques éditions de Celse ces tubercules sont appellez *Parodoritides*, & dans quelques autres *Parulides*. Le dernier de ces noms a été

35 *Part. 1. liv. 4. chap. 5.*
36 *Part. 3. lib. 1. chap. 1.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI. & suivans.

été retenu par 37 les Médecins Grecs qui ont écrit après lui, mais on ne voit pas qu'ils ayent employé le premier. Il y a encore dans Celse quelques autres noms de maladies, qui ne sont pas moins nouveaux que ceux dont on vient de parler; mais nous n'en disons rien ici, parce que nous aurons occasion de les joindre à ceux qui se trouvent dans Oribase, dans Aëtius, & dans les autres auteurs Grecs ou Latins moins anciens que Celse.

Nous finirons ce qui concerne la Médecine de nôtre Auteur par un conseil qu'il donne pour la conservation de la santé. „ Un homme, *dit-il*, qui est „ d'une bonne constitution, qui se porte bien, & qui ne dépend de person„ ne, doit prendrendre garde de ne s'assujettir à aucune coutume, & ne doit „ avoir besoin ni de Médecin, ni de ceux qu'on appelle 38 *Jatroaliptæ*. Il „ faut qu'il diversifie sa maniere de vivre; qu'il demeure tantôt à la campa„ gne, tantôt en ville, mais plus souvent à la campagne. Il doit naviger, „ aller à la chasse, se reposer quelquefois, mais prendre plus souvent de l'exer„ cice; car le trop de repos rend le corps foible, au lieu que le travail l'affer„ mit; le premier hâte la vieillesse, mais le dernier fait qu'ou demeure long„ temps jeune. Il est bon de se baigner quelquefois dans le bain chaud, & „ quelquefois dans le bain froid; de s'oindre en certains temps, & de s'en „ passer en d'autres; de ne fuir aucune sorte de viande, dont le peuple use; de „ manger quelquefois en compagnie, & d'autres fois en particulier; de man„ ger en un temps un peu plus qu'à l'ordinaire, & en un autre de se regler; „ de faire plûtôt deux repas le jour qu'un seul; & de manger toujours bien, „ pourvû que l'estomac le supporte. Autant que cette maniere de s'exercer „ & de se nourrir est nécessaire, autant celle que pratiquent 39 les Athletes „ est superflue & mauvaise. Car si quelques affaires obligent d'interrompre „ l'ordre de l'ordre de l'exercice auquel on s'est accoutumé, le corps s'en „ trouve mal; & les corps replets comme ceux de ces gens là vieillissent & „ tombent malades fort promptement. On ne doit ni trop rechercher ni trop „ craindre le commerce du sexe. Quand ce commerce est rare, il rend le „ corps plus dégagé; quand il est trop fréquent, il l'abbat. Et comme la „ fréquence ne se mesure pas en cette rencontre par un certain nombre, mais „ par le temperament, par l'âge, & par les forces; il suffit de savoir sur ce „ sujet que le commerce qui n'est suivi ni de foiblesse, ni de douleur, n'est pas „ inutile. Le jour, il est plus dangereux; la nuit, il est plus sûr; & il faut „ bien se garder de manger trop incontinent après, aussi bien que de veiller „ ou de fatiguer. Voila ce que doivent observer les personnes d'une forte „ santé, & tant qu'on est en cet état il ne faut pas faire usage mal à propos „ des choses qui servent à ceux qui se portent mal.

CHA-

---

37 *Voyez Actuarius, Oribase, Aëtius, & Paul Eginete. Parodontis* signifie une tumeur *qui vient auprès des dens*; & *Parulis* signifie une tumeur qui vient *auprès des gencives.* Ce sont deux noms differens d'une même maladie; quoi que quelques modernes y veuillent faire de la distinction.

38 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 2. chap. 8. & Part. 3. liv. 1. chap. 2.*

39 Les Athletes étoient obligez de manger plus que les autres hommes, afin d'avoir les forces nécessaires pour supporter le violent exercice de leur profession. *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 2. chap. 8.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE V.

De la Chirurgie de Celse en particulier.

Hippocrate disoit que la Médecine consistoit toute en *Addition*, & en *Soustraction*; c'est à dire, qu'elle n'avoit pour but que *d'ajoûter* ce qui manque, & de *soustraire* ou *ôter* ce qui est de trop. On suit la même maxime dans la Chirurgie, qui est une des plus considerables parties de la Médecine; mais on s'y propose d'ailleurs de *rejoindre* ce qui s'est séparé, & de *séparer* ce qui s'est joint; pour réduire par ces 1 quatre moyens chaque partie en son état naturel.

Il n'y a qu'à lire les deux derniers livres de Celse, pour voir en abregé tout ce que les Chirurgiens qui l'avoient précedé, & ceux qui vivoient de son temps avoient pratiqué de plus remarquable pour remplir les quatre indications dont on vient de parler. On va donner un extrait qui renfermera les principales operations que cet Auteur décrit; mais il faut auparavant remarquer qu'il donne à la Chirurgie des bornes plus étroites que celles qu'on lui donne communément. 2 Il ne faisoit dépendre de la Chirurgie, pour me servir de ses propres termes, *que les cas où le Chirurgien fait lui même la playe, & non ceux où il la trouve toute faite.* Ou si le Chirurgien peut penser *des playes déja faites*, ou *des ulceres*, Celse croyoit que ce ne doit être que lors que dans l'une ou dans l'autre de ces maladies *la main est plus utile que les médicamens.*

Premiere Indication de la Chirurgie, qui consiste à ajoûter *ce qui manque,*

Cet article est le plus difficile de toute la Chirurgie. Cependant on verra, par ce que l'on en trouve dans nôtre Auteur, que de son temps on étoit déja allé presque aussi loin qu'il se puisse sur ce sujet.

Il n'y a rien qui paroisse moins possible que de rétablir un *nez*, des *oreilles*, ou des *levres* coupées. Cette difficulté ou cette impossibilité apparente n'a pas neanmoins rebuté les anciens Chirurgiens. Si un *doit*, ou quelqu'autre partie de cette nature, composée d'os, manquoit, ils n'avoient garde d'entreprendre de la rétablir; parce qu'ils savoient bien que les os qui avoient été emportez tout entiers ne pouvoient se réengendrer. Mais l'expérience leur ayant appris que la chair & la peau se produisoient aisément & croissoient de nouveau, ils s'étoient avisez, lors que quelcun avoit eu, par exemple, le nez coupé, qui est une partie charnue à son extremité, d'en entreprendre le rétablissement.

Pour en venir à bout ils renouvelloient premierement la playe, en 3 emportant

1 Cette division ne se trouve pas dans Celse. Elle est tirée des écrits des Chirurgiens qui ont écrit long-temps après lui; mais je m'en suis servi parce qu'elle m'a paru commode pour ranger sous un ordre méthodique les operations que Celse a décrites.

2 Ceci est plus amplement expliqué ci-dessus, *Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 9. où l'on a parlé du partage de la Médecine en trois professions.

3 C'est, à mon avis ce que Celse a voulu dire par ces mots *in quadratum redigere*; qui signifient proprement *équarrer*, comme on équarre un soliveau. *Cels. liv.* 8. *chap.* 9.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

portant la cicatrice d'un coup de rasoir. Après cela ils faisoient deux incisions pour séparer la peau de côté & d'autre, & l'amenoient en suite vers le bas, en la tirant doucement, en sorte que les deux extrémitez de cette peau se vinssent joindre, & pussent être cousues ensemble. Que si la peau, à laquelle ils laissoient quelque chair attachée, ne s'allongeoit pas assez pour couvrir la chair de dessous, ils avoient recours à un autre moyen, qui n'étoit pas moins ingénieux. Ils faisoient sur la même peau d'autres incisions en forme de croissant, & ils les dilatoient en les remplissant de charpi; afin que les deux extrémitez de cette peau coupée ne pussent plus se réunir, & qu'il crût de la chair entre deux, qui servit à pousser embas la partie de la peau qui étoit du côté du bout du nez.

Ils faisoient de semblables incisions sur les *paupieres*, pour les alonger, lors qu'elles étoient trop courtes pour couvrir tout l'œil; ce qui arrive à ceux qui ont la maladie appellée *œil de lievre*.

Quoi que ces operations soient également difficiles & douloureuses, on conçoit que la difformité du visage & la grande incommodité que souffrent ceux qui ont le nez coupé ou les paupieres trop courtes peut assez naturellement les porter à souffrir tout cela. Mais lors qu'il s'agit de parties qu'on ne voit point, & lors qu'on ne sent aucune incommodité, il semble qu'on feroit ridicule de proposer le même remede. On trouve néanmoins que les Anciens n'ont pas fait difficulté de le proposer dans le dernier cas. *Si quelcun*, dit Celse, *ayant le gland nud, ou l'extremité de la verge découverte, souhaite*, 4 *pour la bienséance, la couvrir, c'est une chose faisable; mais plus aisément sur un enfant que sur un homme fait, sur quelcun à qui cela est naturel, que sur un autre qui a été circoncis, comme cela se pratique par quelques nations &c.* Cet Auteur rapporte en suite deux moyens pour attirer la peau embas. Le premier, qui regarde ceux qu'on a circoncis, est de séparer la peau, en faisant une incision tout autour du gland, continuant jusques au dessus de la verge; & de tirer en suite cette peau vers le bas, en sorte qu'elle vienne couvrir le gland. Quoi que cette operation fût fort cruelle, il se rencontroit plusieurs Juifs assez patiens pour s'y soumettre, dans la vûe de cacher leur naissance & leur religion, qui les exposoit à 5 payer des impôts extraordinaires, & qui les empêchoit de parvenir aux charges de l'Empire Romain. Quelques-uns de ces malheureux avoient commencé à couvrir les marques de la *circoncision*, déja dès le temps d'Antiochus l'Illustre, comme 6 Joseph lui même le remarque, *afin*, dit cet Auteur Juif, *qu'ils ne pussent être distinguez des Grecs*, 7 *lors qu'en courant & en luttant ils seroient nuds*. Les Juifs pratiquoient encore la même chose du temps de S. Paul, 8 qui les en reprend, ou qui défend à ceux qui embrassoient le Christianisme de couvrir les marques de la circoncision.

Comme

4 *Decoris causâ.*

5 *Sueton. in Domitiano, chap.* 12. *Martial. Epigram.* 54. *lib.* 6.

6 *Lib.* 12. *chap.* 6.

7 On peut ajoûter, lors qu'en se baignant, ou en sortant du bain, le linge dont on se couvroit viendroit à tomber, ce qui arrivoit quelquefois; témoin ce vers de Martial, *liv.* 7. *epig.* 81.

Delapsa est misero fibula, Verpus erat.

8 *Circumcisus aliquis vocatus est, non adducat præputium.* Epist. ad Corinth. 1. chap. 7.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

Comme on ne voit pas que les Payens eussent le même interêt à changer la disposition de la partie dont il s'agit, lorsqu'ils l'avoient naturellement découverte, l'usage en étant toûjours le même, c'est proprement à leur égard que le *decor* de Celse avoit lieu, & il est surprenant que cette consideration les portât à souffrir une operation de cette nature. Le moyen dont on se servoit pour leur attirer le prépuce n'étoit guére moins fâcheux que le précedent. *Il falloit*, selon Celse, *tirer ce prépuce par son extremité jusqu'à ce qu'il couvrît le gland; & l'ayant lié, couper circulairement toute la peau vers le dessus de la verge, & ramener cette peau doucement embas. Il falloit en même temps remplir la playe de charpi pour la dilater, afin qu'il s'y formât de la nouvelle chair qui remplît cet espace, & donnât lieu à la peau d'embas de s'étendre, & de s'alonger, précisément comme dans l'operation du nez, & de la paupiere.*

Seconde Indication de la Chirurgie, suivant laquelle on ôte ce qui est superflu, ou étranger.

La seconde des Indications de la Chirurgie, qui consiste en une espece de *soustraction*, a beaucoup plus d'étendue que la précedente; parce qu'il est plus aisé d'ôter, que d'ajoûter. L'une des plus considerables operations de ce genre c'est l'*amputation des membres gangrenez, ou pourris*. Celse prétend que lorsqu'il s'agit d'amputer, ou de couper quelque membre, comme un bras, ou une jambe qui sera gangrenée, la section se doit faire entre le mort & le vif, en sorte néanmoins qu'on emporte plûtôt du vif que de laisser du mort. Il veut que l'on scie ensuite l'os, & que l'on attire la peau embas, afin qu'elle puisse le couvrir.

On trouve aussi dans nôtre Auteur tout ce qui regarde l'*extraction de la pierre de la vessie*. Il y a ceci de particulier, qu'il ne vouloit pas que cette operation se fit sinon au printemps, ni sur un sujet qui eût moins de neuf ans, ou qui passât les 9 quatorze. Il décrit d'ailleurs fort amplement, & fort exactement tous les signes de la pierre, la maniere de la découvrir par 10 la sonde, & de situer le malade, pour faire l'operation. Quant à la maniere d'operer, voici comme il s'y prend. Il introduit premierement deux doits de la main gauche dans le fondement; & pressant doucement de la droite sur le pubes, il ameine la pierre vers le col de la vessie. Après quoi il fait une incision en forme de croissant dans la peau, tout auprès du fondement; en sorte, dit-il, que les cornes du croissant regardent quelque peu les cuisses du malade, & que l'incision aille jusqu'au col de la vessie. Il fait ensuite une autre incision en travers, & sous la peau, dans la partie la plus basse, & la plus étroite de la premiere; ouvrant par cette derniere incision le col de la vessie, d'une ouverture un peu plus grande que la pierre n'est grosse, afin qu'on puisse la tirer avec moins de peine.

Après avoir décrit cette opération nôtre Auteur parle des accidens qui la précedent, ou la suivent, & de la diversité des pierres. En suite il passe à la maniere de faire cette même operation sur les femmes. S'il s'agit, dit-il, d'une vierge, il faut

 mettre

9 On trouvera l'explication de ce que Celse veut dire en cet endroit dans Paul Eginete, *lib. 6. chap. 60.* Nous verrons ci-après ce que cet Auteur a encheri sur Celse, par rapport à la Chirurgie.

10 Cette sonde étoit une espece de tuyau d'airain, *fistula anea.* On s'en servoit dans les retentions d'urine. On l'appelloit en Grec καθετὴρ, mais Hippocrate donne ce nom à une tente faite avec du charpi, que l'on introduit dans les ulceres creux. Le mot καθετὴρ signifioit d'ailleurs une espece de colier que les femmes portoient. Je trouve aussi que ce mot est employé pour désigner un certain instrument dont les Pescheurs se servoient. *Voyez Artémidore, lib. 2. chap. 14.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

mettre les doits dans le fondement, comme il a été dit, mais si c'est une femme, il faut les mettre dans la vulve. Il faut d'ailleurs faire à celles là une incision au bas de la levre, tirant du côté gauche, & à celles-ci entre l'uretre, ou le canal de l'urine, & le pubes, en l'un & en l'autre sujet transversalement. On trouve aussi dans Celse la maniere de tirer la pierre du canal de la verge, soit avec un instrument propre, soit en faisant une incision au côté de cette partie.

A l'égard des *accouchemens*, ou de la maniere d'*accoucher les femmes d'un enfant mort*, la plus aisée & la plus naturelle, dit cet Auteur, est de tirer l'enfant par les pieds, lors qu'on peut les avoir. Mais s'il vient la tête la premiere, on ne peut délivrer la femme que par le moyen du *crochet*, que l'on plante dans un œuil, dans une oreille, dans la bouche, ou sur le front de l'enfant. S'il se présente en d'autres postures, & qu'on ne puisse pas le situer, comme on veut, tous les moyens que Celse propose en ce cas vont à tirer l'enfant par pieces, lorsqu'il est impossible de l'avoir tout entier.

Quant aux moyens de *vuider les eaux des hydropiques*, nôtre Auteur vouloit qu'on le fit, ou en picquant le ventre quatre doits au dessus du nombril, du côté gauche, ou en picquant, ou perçant le nombril même, après avoir brûlé la peau, ou sans la brûler. L'instrument, qu'il employoit pour, cela étoit une espece de lancette. L'ouverture étant faite il y introduisoit une cannule d'airain, ou de plomb, par laquelle il laissoit couler d'abord la plus grande partie de l'eau. Il bouchoit ensuite la cannule, & ne tiroit chaque jour qu'environ une hémine d'eau, c'est à dire, neuf onces.

Pour la cure du *polype*, qui est une espece de *chair superflue croissant dans les narines*, il ne propose aucun autre moyen de l'emporter, que de la séparer de l'os avec un instrument trenchant, sans toucher au cartilage du nez, & de dessecher ensuite, & cicatriser la playe avec les remedes ordinaires.

Avant que de proposer la cure de la *suffusion*, ou de la cataracte, (qui est, selon nôtre Auteur, *une petite peau, formée d'une humeur épaissie sous les deux tuniques de l'œuil, à l'endroit où il y a un vuide, laquelle peau bouche la prunelle*) il désigne la grandeur, la couleur, & la consistence que cette peau doit avoir. Si la suffusion est petite, immobile, de couleur d'eau marine, ou de fer reluisant, & qu'elle laisse passer à coté quelques rayons de lumiere, il y a de l'esperance d'en pouvoir venir à bout. Mais si au contraire, elle est grande, si elle se meut aisément, si elle est de couleur de [11] cire ou dorée, si la prunelle a changé de figure, il n'y a aucun lieu à l'operation. Les conditions requises s'y rencontrant, il faut introduire une éguille justement à l'endroit qui tient le milieu entre le noir de l'œuil, ou la prunelle, & l'angle le plus proche de la temple; après quoi il faut tourner cette éguille du côté de la suffusion, ou de la petite peau, que l'on tâche d'abaisser, & de retenir au dessous de la prunelle, en sorte qu'elle ne puisse plus se relever.

On void aussi dans Celse comment on *tiroit d'une playe*, toutes sortes de *fléches*, ou de *dards*. On se servoit alors pour cela d'une espece de crochet inventé par Diocles, duquel nous avons parlé dans la premiere partie, ou bien l'on faisoit des incisions.

---

11 J'ai suivi Mercurial, qui croit qu'il faut lire en cet endroit *cereus*, de couleur de cire, au lieu de *cæruleus*, bleu, comme il y a dans le texte de Celse. Ce qui est ajoûté immédiatement après de la couleur de l'*or*, qui est à peu près la même que celle de la cire, confirme cette correction. D'ailleurs tous les autres Auteurs conviennent, que les suffusions de couleur *bleüe*, ou comme dit Celse, de couleur d'*eau marine*, sont les plus aisées à guérir. *Vide Mercurial. Var. Lect. lib. 5. cap. 5.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

incisions. On voit de même dans cet Auteur, comment il faut *arracher les dents*, & ce que l'on doit faire avant, & après l'operation.

On y trouve enfin des moyens de remédier à l'*irritation que causent dans l'œuil les poils des paupieres*, lorsqu'ils se tournent du côté du dedans par un relâchement de la paupiere, ou lorsqu'il en croît un second rang tourné du même côté. Le premier des moyens que Celse propose dans ce dernier cas, c'est de renverser la paupiere, en sorte qu'on puisse voir les poils qui sont au dedans, & de passer une éguille ardente, qui soit platte, sous la racine de ces poils, pour les brûler, & les consumer
12 Le second, est de passer une éguille enfilée d'un double cheveu de femme par la partie extérieure de la paupiere, auprès des poils; & après que l'éguille sera passée d'engager entre les deux cheveux chaque poil qui picque; & faire qu'ils s'attachent en cet endroit, en appliquant sur le trou qu'a fait l'éguille un médicament qui resserre la partie, ce qui fera que ces poils seront dans la suite tournez en dehors. Quoi que Celse propose cette operation, il témoigne ne l'approuver pas, comme étant trop difficile & douloureuse, particulierement lorsqu'il y a plusieurs poils qui vont en dedans. Le troisiéme, moyen qu'il employe, & qu'il regarde comme le plus sûr, remedie en même temps au relâchement des paupieres, qui est souvent la cause que les poils se tournent vers le dedans de l'œuil, comme il a été dit. Il ouvre transversalement la paupiere, & après avoir coupé ce qu'il y a de superflu, prenant garde qu'il n'y en ait, ni trop, ni trop peu, il y fait trois points d'éguille; & faisant une incision tout le long de la paupiere, sous les poils qui sont mal tournez, il les dispose en sorte qu'ils regardent le dehors.

Troisiéme Indication de la Chirurgie, qui est de rejoindre *ce qui est divisé.*

Cette indication se remplit aussi, par plusieurs operations. On trouve premierement dans Celse la réduction des *luxations*, & des *fractures* des os. Cet Auteur, pour ne rien omettre de ce qui peut servir au dessein qu'il a de bien instruire le Chirurgien sur cette matiere, commence par une description abregée de tous les os, qui contient leur situation, leur connexion, leur figure, leur grandeur, en un mot tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur ce sujet, pour pouvoir remedier aux accidens qui surviennent à ces parties. C'est la même Méthode qu'il suit dans les maladies de l'œuil, & dans quelques autres. On ne rapportera pas ce qu'il dit à cet égard, parce qu'il n'y a que des géneralitez, & qu'on traitera plus particulierement de l'Anatomie quand on en sera à Galien.

La plus considerable des operations, qui concerne les os cassez, c'est celle du *trépan*, qui a principalement lieu dans les fractures du *crane*. On peut voir ce qui a déja été dit là-dessus dans la Chirurgie d'Hippocrate. Voici comme Celse se conduisoit en cette occasion. Il vouloit premierement qu'on fit une incision en croix sur les tégumens du crane, qui allât jusqu'à l'os, dans l'endroit où l'on avoit reçu le coup qu'il supposoit avoir cassé l'os. Et comme il croyoit que l'os pouvoit aussi être cassé ailleurs, & quelquefois même dans la partie opposée, lorsqu'il ne trouvoit pas la fracture par la premiere incision, il ne faisoit point de difficulté d'en faire une autre, quand le coup étoit grand, ou quand les accidens paroissoient considerables.

Ayant découvert la fracture, ou la fente de l'os, il ne venoit pas d'abord au trépan, quoi que ce fût, comme il le remarque, la pratique des plus anciens Chirurgiens. Il vouloit qu'on applicât auparavant sur la fente, ou sur l'os cassé, des emplâtres

12 *Voyez ci dessus, part. 1. liv. 3. chap. 28.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

tres propres pour le crane; que l'on bandât ensuite la playe, & qu'on la pensât tous les jours une fois jusqu'au cinquiéme jour, qu'au sixiéme on la fomentât avec une éponge trempée dans de l'eau chaude. Alors, s'il commençoit à croître une espece de chair dans la fracture, & que la petite fiévre qui étoit au commencement fût ou passée, ou moindre, que l'appetit revînt, & qu'on dormît suffisamment, il vouloit que l'on continuât ce remede. Dans la suite, il rendoit l'emplâtre plus mol, y ajoûtant de l'huile rosat, afin que la chair crût plus aisément, l'emplâtre n'étant pas si astringent. Par cette Méthode, dit-il, les fentes se remplissent souvent d'un certain cal, qui est comme la cicatrice de l'os, & qui sert d'une meilleure couverture au cerveau que la chair, qui croît quand on emporte une piece de l'os avec le trépan.

Mais, poursuit-il, si dans le commencement de cette cure la fiévre s'agmente, que le sommeil soit court, & troublé par des songes; si la playe se remplit de sérositez, & ne se nourrit pas, qu'il paroisse des glandes au col, que les douleurs soient grandes, & que le dégoût augmente; alors il faut venir à l'operation de la main, & premierement se servir du ciseau. Le 13 *ciseau* étoit un instrument semblable à celui des menuisiers, sur le manche duquel on frappoit avec un petit marteau. Cela se faisoit ainsi pour aggrandir la fente de l'os, ou pour en emporter les bords, dans la vüe de donner issue au sang, & aux autres matieres qui sont contenues sous l'os, & qui offencent la dure mere, & pour rendre les bords unis. Quand le ciseau ne suffisoit pas, il falloit avoir recours au 14 *trépan*, qui est, dit Celse, *un instrument de fer, concave, rond & long, ayant par le dessous des dens comme une scie, & au milieu un clou, ou une colomne, qui a aussi un petit cercle en son centre*. On tournoit cet instrument comme un vilbrequin jusques à ce qu'il eût emporté une piece de l'os, ronde, selon la forme du trépan. Le clou dont on a parlé ne servant que pour affermir le trépan, afin qu'il ne variât pas dans le temps qu'on commençoit à tourner, on l'ôtoit quand l'os étoit à moitié percé, & le chemin du trépan assuré.

On avoit encore d'autres instrumens, pour percer les os. Ces instrumens étoient des 15 *tarieres*, dont les unes étoient semblables à celles des charpentiers, les autres étoient fort pointues au bout, & alloient en s'élargissant jusqu'à une certaine hauteur, où elles commençoient à s'étressir insensiblement.

On se servoit particulierement de ces tarieres, pour emporter la carie des os, & quand cela ne suffisoit pas on avoit recours au feu. Je ne sai si ces mémes tarieres n'étoient point *le trépan d'Hippocrate*. On peut voir dans Celse les autres précautions qu'il faut prendre pour trépaner, & ce qu'il faut faire après l'operation. On remarquera seulement qu'il arrosoit avec de bon vinaigre la membrane qui couvre le cerveau, afin d'arrêter le sang qui en coule quelquefois, & de resoudre celui qui demeure coagulé au dedans. Au reste cette operation peut aussi être mise sous le genre précedent, ou même sous le suivant.

Dans la réduction des autres *fractures* des os, Celse ne s'éloignoit pas beaucoup d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant. Son procedé en géneral étoit d'étendre la partie dont l'os étoit cassé, de la redresser, de faire que les extremitez des pieces cassées se rencontrassent, & se rejoignissent, & enfin de les contenir en leur place, par le moyen des bandes, des compresses, des attelles, des écharpes, & d'une situation commode pour la partie.

13 *Scalper.*
14 *Modiolus*, en Grec χοινίκιον.
15 *Terebra*. en Grec τρύπανον, d'où vient le mot *trépan*. Voyez ci-dessus dans la Chirurgie d'Hippocrate.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

La cure des os *disloquez* se faisoit aussi en les remettant en leur place, soit par l'adresse, & la force des mains, & quelquefois des pieds, soit par des machines propres à cela. Dans la dislocation de *l'humerus*, par exemple, on poussoit la tête de l'os déboité avec le talon. On se servoit aussi d'une échelle à laquelle on suspendoit le malade, en sorte que le dessous du bras, ou l'aisselle, portât sur l'un des échellons; & on tiroit en suite le bras par embas jusqu'à ce que la tête de l'os qui étoit tombée sous l'aisselle, étant pressée contre l'echellon, rentrât dans le lieu où elle s'emboite naturellement, & d'où elle étoit sortie. On se servoit, dans la même vüe, d'une poutre qu'on arrondissoit, & qu'on garnissoit par dessus en un endroit qui pressoit justement contre la tête de l'os, & on suspendoit après cela le malade, comme dans l'operation précedente. On trouve tous ces moyens, & divers autres dans Hippocrate. Cet ancien Médecin se servoit entr'autres instrumens d'une machine qu'il appelle simplement 16 *un bois*, sur laquelle il faisoit étendre la partie disloquée, afin de la pouvoir allonger, en sorte que la tête de l'os disloqué revînt vis à vis du lieu de son emboitement. Cela se faisoit par le moyens des courroies qui s'attachoyent d'un côté au bois, & de l'autre à la partie, & qui s'étendoient, ou se relâchoient plus ou moins, selon la nécessité, par une espece de *levier*, ou *mousle*. On coupe court sur cette matiere, aussi bien que sur celle des fractures, & on s'en tient à des géneralitez, tant pour éviter la longueur, que parce que c'est la partie de toute la Chirurgie qui a le moins changé.

La *réunion* des parties divisées n'a pas lieu seulement à l'égard de celles qui sont *dures*, comme les os. Celles qui sont *molles* en ont aussi besoin. Dans les *playes*, par exemple, où la chair est coupée, ou divisée, la principale indication est de la réunir, ou d'en rejoindre les bords separez. La Nature fait quelquefois seule cette réunion; d'autres fois on l'aide par l'application des médicamens propres à cela. Mais lors que les bords de la playe se trouvent trop éloignez, ou qu'elle est trop grande, on est obligé, selon Celse, d'employer la *suture*, c'est à dire, la couture, ou la *boucle*. Pour en venir là, nôtre Auteur veut qu'on nettoye, & qu'on essuye bien la playe; & si elle peut se rejoindre par la suture, que l'on se serve pour ce sujet d'une éguille enfilée de fil de lin; & que l'on face suffisamment de points pour retenir les bords. Que si les bords ne peuvent pas s'approcher assez près l'un de l'autre, pour pouvoir faire la suture, il entend que l'on se serve de la *boucle*.

Cette 17 *boucle* de Celse a fait beaucoup de peine aux savans modernes, & a donné lieu à diverses disputes, Comme l'usage des *boucles de métal*, de toutes sortes de figures, a été anciennement fort commun, qu'il y a un grand nombre d'Auteurs qui en parlent, & qu'on en trouve encore aujourd'hui plusieurs dans les cabinets des curieux, qui sont fort fort anciennes, cela a fait que plusieurs Médecins, & Chirurgiens, d'ailleurs très-habiles dans leur art, & très-versez dans la lecture des Anciens, ont crû que la boucle de Celse étoit aussi de métal. Ils se sont imaginez qu'elle se faisoit avec du fer qu'on rendoit pointu, & courbé des deux bouts pour le pouvoir ficher de côté, & d'autre dans les bords de la playe, afin de les rapprocher. Mais ils se sont trompez en confondant 18 *la boucle qui servoit anciennement*

16 *ξύλον. lib. de articul. sect.* 6. On trouve dans Galien, & dans Oribase une plus ample description de cette machine, & de toutes les autres, avec les figures.

17 *Fibula*; *ἀγκτήρ*.

18 *Fibula vestiaria.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

nement pour les habits, avec *la boucle des Chirurgiens*. Il n'y a pas, ce me semble, à hésiter sur le sentiment de 19 Rhodius, qui croit que la simple *suture*, & la *boucle Chirurgicale* étoient la même chose, quant à leur matiere. Cette boucle, à ce que dit cet Auteur, n'étoit point de metal, mais de *fil de lin*, & elle ne differoit point de la suture que les Chirurgiens François appellent *entrecoupée*. Cette suture se fait en passant une éguille enfilée d'un double fil, par les deux bords de la playe, commençant par le milieu; & après avoir fait un nœud, coupant le filet un peu au dessus, & continuant en suite de faire des points d'éguille, & des nœuds de distance en distance, plus près, ou plus loin, selon qu'il est nécessaire. Ce que l'on vient de dire explique en même temps ce que Celse a entendu par le mot *Acia*, qu'il employe pour marquer la matiere dont la boucle devoit être faite, qui n'étoit autre chose que du *fil de lin*, ou *de chanvre*. Les Italiens disent encore aujourd'hui *una matassa d'accia*, pour dire *un écheveau de fil*. Comme ce mot Latin ne se trouve que dans deux autres Auteurs qui ne l'expliquent pas, non plus que Celse, c'est ce qui a donné tant de peine à le deviner. La supposition que quelques-uns ont faite que ce devoit être une espece de *fil de fer*, a fait regarder la Chirurgie ancienne, qui étoit d'ailleurs assez cruelle, comme l'étant beaucoup plus, pour la grande douleur que l'on concevoit, avec raison, que ce fil de fer devoit causer aux blessez, en demeurant planté dans leurs playes.

Celse rapporte encore une autre maniere de coudre les playes, qui est particuliere à *celles du ventre*. Après avoir remis en leur lieu les boyaux qui sont sortis, & coupé ce qui se peut trouver d'alteré dans *l'omentum*, il faut, selon nôtre Auteur, faire une coûture qui prenne dans le péritoine, & dans la peau, de la maniere suivante. On prend deux éguilles enfilées chacune d'un double fil de lin. On en tient une de chaque main; & commençant par le péritoine, qui doit être cousu le premier, on passe l'éguille de la main gauche dans le côté droit de la playe par son extremité, & l'éguille de la droite dans le côté gauche; en sorte que l'une & l'autre éguille entre par le dedans du péritoine, & sorte par le dehors, & que par ce moyen la pointe de l'éguille soit toûjours éloignée des boyaux. Les deux côtez étant retenus chacun par un point d'éguille, il faut changer les éguilles de main, en sorte qu'on tienne de la gauche celle qu'on tenoit de la droite, & de la droite celle que l'on tenoit de la gauche, & faire un autre point avec ces deux éguilles comme la premiere fois. Il en faut faire en suite un troisieme, un quatriéme, & ainsi consecutivement, changeant toûjours les éguilles de main, jusqu'à ce que l'ouverture du péritoine soit toute cousue, & fermée. Après cela il faut passer le même fil, & les mêmes éguilles dans la peau, & la coudre comme on a cousu le péritoine; la pointe de l'éguile venant toûjours du dedans au dehors, & chaque éguille changeant toûjours de main, à chaque point que l'on fait. Ces coûtures étant achevées, on applique sur la partie des médicamens qui servent à réunir, & consolider les playes. Il faut encore observer que les points d'éguille doivent se faire plus près les uns des autres, qu'on ne les fait en d'autres parties; parce que le fil se peut rompre par le mouvement du ventre, & que cette partie est moins sujette aux inflammations que les autres.

Les *Ulceres* sont souvent une suite des plaies, lors qu'elles ne sont pas bien traitées, ou lors qu'elles tardent trop à se fermer; d'autres fois les ulceres suivent les

19 *Vide Rhodium de Acia*, & Turnebi Adversaria, lib. 17. cap. 21. Nunes, & Chiflet ont aussi écrit sur cette matiere, mais ils ne sont pas de son avis.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

les abscès; mais ni les uns ni les autres ne sont pas du département que Celse assigne à la Chirurgie tant qu'il ne s'agit pas de les guérir par quelque operation de la main. C'est pourquoi cet Auteur propose séparement la cure des ulceres dans les livres où il traite de la Pharmaceutique, & où il parle des onguents, des emplatres, du charpi, des tentes, & des autres moyens dont on doit se servir pour les nettoyer, les incarner, les consolider. Mais comme tous ces moyens se trouvent quelquefois inutiles, & qu'il y a des ulceres qui demandent nécessairement la main du Chirurgien, Celse enseigne aussi en particulier la maniere de les guérir par l'operation. Entre ces derniers ulceres il n'y en a point de plus considerables que *les fistules*. On appelle ainsi les ulceres profonds, ou qui s'étendent fort loin comme une espece de 20 canal, & qui sont d'ailleurs durs, & calleux par leurs bords, & tout le long de leur cavité. Toutes les parties du corps sont jujettes à ces ulceres, dont la cure en géneral consiste, selon Celse, à introduire 21 une sonde, propre pour cela, dans la fistule, & à ouvrir cette fistule en coupant la peau, & la chair qui se trouvent sur la sonde, particulierement lors que la fistule à comme diverses branches, il les faut de même toutes ouvrir; & lors que l'on est arrivé au fond, il faut couper ce qu'il y a de calleux tout autour. On doit en suite coudre l'ouverture en faisant la suture *entrecoupée* dont il a éte parlé, & appliquer enfin par dessus un médicament pour consolider. Lors que la fistule est fort profonde, il faut pareillement la suivre autant qu'on le peut, & l'ayant ouverte faire la même suture, & appliquer les mêmes médicamens. Mais si la fistule va aboutir à un os, & que cet os soit carié, il faut emporter la carie avant que de faire fermer la fistule. Dans les fistules de la poitrine, par exemple, ou dans celles du *dos*, il faut couper, ou retrancher l'endroit de la côte qui est carié, avant que d'entreprendre de la fermer. Les fistules du *ventre* doivent être traitées comme les autres, en ouvrant le long des tegumens jusqu'à ce que l'on trouve le fond; & en recousant en suite la playe; quoi que le mouvement continuel de cette partie rende la cure difficile.

Les fistules de *l'anus* demandent une cure particuliere. Il faut premierement introduire une sonde jusqu'au fond; & faire en cet endroit une incision par laquelle on puisse tirer la sonde par sa pointe, & faire passer par la même ouverture un fil de lin retors en trois, ou quatre doubles que l'on aura enfilé à l'autre bout de cette sonde qui doit être percé comme une éguille. On noüera en suite les deux extrémitez du fil, en sorte qu'il soit lâche, & qu'il ne serre point la chair ni la peau qui sont entre-deux. Cependant le malade pourra se promener, & vaquer à ses affaires comme s'il étoit en parfaite santé. Il aura seulement soin de faire remuer le fil deux fois le jour, pour faire entrer dans la fistule la partie de ce fil qui étoit déhors, prenant garde qu'il ne se pourrisse pas; ce que l'on peut prévenir en attachant tous les trois jours de nouveau fil au vieux, & en laissant ce nouveau fil dans la fistule. De cette maniere tirant tous les jours ce fil, la chair & la peau qui sont entre les deux bouts se coupent peu à peu; & ce que ce fil ne touche plus se guérit pendant que le reste se consume. Cette cure, ajoûte nôtre Auteur, est longue, mais elle est sans douleur. Ceux qui sont plus pressez de guérir serrent fortement la peau avec le fil, & introduisent encore pendant la nuit dans la fistule une 22 *tente* enduite

20 *Fistula* signifie un canal, ou un tuyau.
21 On l'appelloit en Latin *Specillum*, & en Grec *μήλη*.
22 *Ex penicillo tenuia quadam intus demittere*, (*lib. 7. cap. 4.*) Celse employe ici le

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

duite de quelque médicament qui attenue la chair, & la peau, en même temps que la tente presse, & dilate cette chair, & cette peau pour les faire plus aisément rompre. Mais cela est douloureux; aussi bien que la Méthode de ceux qui enduisent le fil de médicamens rongeants pour consumer la cal.

Si la fistule est profonde, & qu'elle ait divers *sinus*, ou divers canaux, il faut alors se servir du scalpel, ou du rasoir, de cette maniere. Après avoir poussé la sonde jusqu'au fond il faut faire sur la peau deux incisions paralleles, proches l'une de l'autre, en sorte néanmoins qu'il reste entredeux 23 une *petite langue* qui empêche que les deux bords ne se réunissent d'abord, & afin de pouvoir mettre un peu de charpi dans la playe; après quoi il faut faire la même chose que l'on fait dans la cure des abscès. Mais s'il y a plusieurs sinus qui viennent répondre à une seule ouverture, il faudra ouvrir avec le scalpel la premiere fistule qui va en ligne droite, & passer en suite un fil de lin dans les fistules laterales qui seront découvertes. Que s'il y en a quelqu'une qui penetre si avant qu'on ne puisse pas y porter seurement le fer on y introduira une tente.

Quant aux fistules *lacrymales*, qui sont de petits ulceres qui viennent à l'angle intérieur de l'œil, & qui rendent continuellement une espece de pus clair, si elles vont jusqu'a l'os, il faut, selon Celse, cautériser cet os, & en procurer l'exfoliation, après avoir ouvert la fistule jusqu'au fond.

On trouve aussi dans nôtre Auteur la maniere de traiter les 24 *hernies*, qui sont

---

mot *penicillus*, dont il sert ailleurs, pour désigner une *compresse*, ou un petit linge plié en trois, ou quatre doubles que l'on met sur l'ouverture de la veine après avoir tiré du sang. On trouve aussi dans Scribonius Largus *penicillo abstergere*, pour dire *nettoyer avec un petit linge*, de maniere que *penicillus* signifie *un petit linge*. Ce qui m'a obligé de traduire ici ce mot par celui de *tente*, c'est parce qu'il est impossible d'introduire un linge dans la fistule de l'anus, si ce linge n'est formé comme une tente; ce que Celse explique lui-même par la suite de son discours, & dans le passage suivant; *Satis est*, dit nôtre Auteur, *papyrum intortum, vel aliquid ex penicillo in modum collyrii astrictum eo illinere. (lib. 5. cap. 28.)* Nous apprenons de ce passage que les tentes s'appelloient *Collyria* (*Voyez ci-après Part. 3. liv. 2. chap. 1.*) Et qu'on les faisoit, ou avec du linge, ou avec de l'écorce nommée *papyrus*, dont les Anciens se servoient pour écrire. On y employoit aussi d'autres matieres, comme du *charpi*, en Latin *linamentum*, en Grec ξύσμα ἢ τίλμα ὀθονίων, & de la *mêche* de lampe. Les tentes s'appelloient encore autrement *turunda* en Latin, & μοτοὶ, ou μοτὰ, & μοτάρια en Grec. Celles qui se faisoient avec le linge, ou le *papyrus* étoient appellées μοτοὶ στρεπτοὶ, c'est à dire, tentes tournées, ou tordues, ou entortillées. Celles qui se faisoient avec le charpi se nommoient μοτοὶ τιλτοὶ, ou ξυστοὶ, parce que le charpi se faisoit en raclant le linge, ou en tirant les fils; ces mots pouvoient aussi signifier du simple charpi. Enfin celles qui étoient composées de mêche s'appelloient μοτοὶ ἐλλυχνιωτοί. On donnoit aussi aux *pessaires* le nom de μοτοὶ πελματικωτοί. *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 27.* On faisoit encore des tentes avec des masses d'emplâtres. *Voyez Cels. liv. 5. chap. 28.*

23 *Habenula.*

24 Hippocrate appelle toutes ces especes de tumeurs κῆλαι. Les Latins les nommoient *Herniæ*, Hernies. Du temps de Celse, on avoit déja commencé d'en distinguer les especes par des noms particuliers. Celle qui étoit causée par la chute du boyau s'appelloit ἐντεροκήλη. Celle qui venoit de la chute de l'omentum s'appelloit ἐπιπλοκήλη Celle qui ne descendoit pas plus bas que l'aine s'appelloit βουβωνοκήλη. Celle qui étoit causée par l'enflure de veines des testicules étoit nommée κιρσοκήλη, & en Latin *Ramex*. Lors qu'il croissoit de la chair superflue sur les testicules on appelloit cela σαρκοκήλη. S'il

sont des tumeurs causées par la rupture, ou le relâchement du péritoine, qui est suivi de la chute du *boyau*, ou de *l'omentum*, ou de tous deux ensemble, dans *l'aine*, ou dans le *scrotum*. On comprend sous ce même genre les tumeurs des *testicules* causées, ou par les veines de leurs tuniques, qui s'enflent quelquefois beaucoup, & qui deviennent variqueuses; ou par une espece de chair qui y croît; ou par une humeur, ou des vents qui s'amassent insensiblement entre ces mêmes tuniques.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

Nôtre Auteur, pour mieux faire entendre ce qu'il se propose de dire sur la cure de ces maladies, donne premierement une description Anatomique des parties qu'on a nommées, qui revient à ceci, *testicules*, qui sont une espece de glandes, n'ayans de sensibilité que par le moyen des membranes qui les couvrent, pendent aux aines, chacun par un 25 *nerf*, qui est appellé en Grec *crémastere*, c'est à dire, *suspenseur*, & qui est accompagné d'une veine, & d'une artere. Ce nerf, & ces vaisseaux, aussi bien que les testicules eux-mêmes sont couverts d'une membrane, ou tunique déliée, nerveuse, & blanche, que l'on nomme la tunique *elythroide*. Par dessus cette tunique il y en a une autre plus forte, & qui est fortement attachée à la premiere par sa partie intérieure, on l'appelle *dartos*. Il y a d'ailleurs plusieurs petites membranes, ou fibres qui entrelassent les vaisseaux, & les parties dont on a parlé. Outre ces deux enveloppes propres à chaque testicule, il y en a une troisieme commune à tous les deux, qui est exterieure, & qu'on appelle *Scrotum*. Cette derniere tunique est legerement adhérente par dessous à celle du milieu.

Sous cette tunique naissent presque toutes les maladies ci-dessus mentionnées; dont la cure en géneral consiste à faire une incision soit dans l'aine soit dans le scrotum, plus, ou moins profonde, selon que le mal se trouve sous la premiere, sous la seconde, ou sous la troisieme tunique. Le but que l'on se propose par cette incision est de découvrir le siege du mal, afin de pouvoir en suite, ou évacuer l'humeur superflue qui est contenue entre les tuniques; ou détacher les excrescences de chair qui s'y forment; ou dessecher, & flêtrir les vaisseaux variqueux, en les séparant, en les coupant, & en les liant. Cette incision se fait encore pour pouvoir remédier à la chute de *l'intestin*, ou de *l'omentum*, ou de *tous les deux* ensemble, qui tombent quelquefois dans l'aine, & quelquefois dans le scrotum. Il faut pour ce sujet rétrecir, ou clorre l'endroit où les tuniques internes dont on a parlé, & qui sont des productions du péritoine, se trouvent, ou trop dilatées, ou rompues, & laissent descendre l'intestin, ou l'omentum qu'elles retenoient; voici comme on y procede. On fait premierement une incision au scrotum, ou à l'aine, mais plus souvent à l'aine. Ayant par ce moyen découvert la tunique moyenne, que nous avons appellée 26 *dartos*, qui est proprement celle qui retient l'intestin, & où la dilation, ou la

s'amassoit de l'eau dans leurs tégumens, la tumeur étoit alors nommée ὑδροκήλη. Le nom Latin *hernia* est particulier aux deux, ou aux trois premieres especes. Ce nom avoit quelque chose de honteux, selon la remarque de Celse.

25 Ce que Celse appelle un *nerf* est un muscle, comme on le verra dans l'Anatomie de Galien.

26 Les Anatomistes qui sont venus après Celse, particulierement les modernes, n'appellent proprement *dartos* que la tunique qui revêt le testicule. Ce qui est plus haut que le testicule, quoi qu'il soit connexe au dartos est appellé *processus*, c'est à dire, *dépendance*, du péritoine.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

la rupture se font, on releve cette tunique avec un petit crochet, ou on la tire en haut pour l'éloigner de l'intestin qui est dessous. En suite on l'ouvre par une incision, & aprés l'avoir ouverte, & avoir séparré les fibres qui l'attachent à la tunique inferieure, qui revêt la veine, & l'artere dont on a parlé, aussi bien que le testicule, on repousse l'intestin en haut; on cout, ou on lie fortement cette tunique pour la rendre plus étroite, & plus resserrée à l'endroit où l'intestin tomboit, & on coupe ensuite ce qu'il y a de superflu, laissant pendre hors de la playe le fil qui a servi pour la ligature. Cela étant fait, Celse veut qu'on enleve une *petite langue* de peau autour de l'ouverture de la playe, afin de l'aggrandir, & de procurer par ce moyen une plus forte cicatrice. On recout enfin la playe, & on y applique les médicamens qui servent à consolider.

Nôtre Auteur parle aussi de l'hernie du *nombril*, mais il ne la met pas au rang des autres, & ne lui donne pas le même nom. Il l'appelle simplement éminence, ou élevation du nombril, *umbilici prominentia*. Il fait voir qu'il y en a de diverses sortes, & que cette éminence est causée tantôt par l'intestin qui tombe dans une cavité, qui se fait par la dilatation du nombril; tantôt par l'omentum, tantôt par une humeur, ou une eau qui s'amasse au même endroit; tantôt par de la chair qui y croît, & qui se corrompt quelquefois, en sorte que la tumeur devient chancreuse; tantôt enfin par les vents. Cette derniere espece ne se peut point guérir. Les autres se guérissent en retranchant ce qu'il y a de superflu soit de la chair soit de la cavité du nombril, & en y faisant de fortes ligatures. Mais Celse regarde cette operation comme fort délicate, & il avertit qu'elle ne peut se faire qu'avec les mêmes précautions que l'on apporte pour tailler ceux qui ont la pierre.

Il fait aussi mention d'une maladie qui a du rapport avec l'hernie *charneuse*. Il appelle cette maladie *le nerf durci*, ou *la dureté du nerf*. Il y a de l'apparence qu'il veut parler du *muscle cremastere*, auquel il donne, comme on l'a vû, le nom de nerf. Cette maladie ne se peut, dit-il, guérir ni par les médicamens ni par l'operation. Les accidens sont une fiévre ardente, des vomissemens de bile verte, ou noire, une langue seche, des sueurs froides qui sont suivies de la mort.

Quatrieme Indication de la Chirurgie, *qui est de* séparer *ce qui étoit joint*, *ou* d'ouvrir *ce qui étoit clos*.

La quatrieme Indication, qui est opposée à la précedente, a lieu dans toutes les *tumeurs* qu'il s'agit d'ouvrir, & dans toutes les occasions, ou il faut faire des incisions. Les Anciens employoient pour cela les 27 *lancettes*, & les *scalpels*, ou *rasoirs*, qui sont des especes de couteaux, droits ou courbes, larges, ou étroits, trenchans d'un côté seulement, ou de tous les deux, pointus, ou obtus &c. sans conter les *scies*, & les *trépans*, ou *tarieres* dont on a parlé ci-devant, & qui servent à scier, ou couper, ou percer les os. Toutes les manieres de *brûler*, ou de *cautériser*, avec les instrumens propres à cela, appartiennent aussi à ce genre. Elles avoient lieu, soit à l'égard des chairs saines, ou corrompues, soit à l'égard des os cariez.

Dans la maladie appellée *Ancyloblepharon*, qui est lors que les paupieres se collent, & s'attachent contre le blanc de l'œil, en suite des ulceres de ces parties qui n'ont pas été bien traitez, nôtre Auteur propose de séparer la paupiere avec le trenchant du scalpel, en sorte qu'on ne coupe rien ni de la paupiere ni du blanc de l'œil. Si l'on ne peut mieux faire, ajoûte-t-il, que l'on coupe plûtôt de la paupiere, que du blanc de l'œil, & que l'on oigne en suite ces parties avec des médicamens propres à dessecher, ayant soin de relever souvent la paupiere,

27 On peut consulter l'Onomasticon de Pollux sur les noms des divers instrumens des Chirurgiens.

paupiere, de peur qu'elle ne s'attache derechef. C'est la méthode d'Héraclide de Tarentin; mais *je ne me souviens pas*, dit-il, *d'avoir vû quelcun guérir par ce remede.* Meges, poursuit-il, avoit beaucoup essayé d'autres moyens pour venir à bout de ce mal, sans avoir pû réüssir; parce que la paupiere revient toûjour à se coller, quoi que l'on puisse faire. On a parlé ci-devant d'Héraclide de Tarente, que l'on a conté entre les Médecins Empiriques. Quant à Meges, c'étoit un fameux Chirurgien qui vivoit un peu avant Celse sous Auguste, & dont on parlera dans la suite.

Secte Methodique & ses dépendances dans le Siecle xI. & suivans.

Les vielles *fluxions sur les yeux*, qui les rendent tendres ou chassieux, & rouges, ont obligé les Anciens à tenter toutes sortes de moyens pour se délivrer de cette maladie, qui pour être commune n'en est pas moins opiniâtre. L'on a déja remarqué dans la Chirurgie d'Hippocrate que ce Médecin propose divers grans remedes pour cela, tels que sont les *cauteres* & les *incisions* de la tête. Celse s'étend beaucoup sur ce sujet & le traite fort exactement.

Il est important, dit cet auteur, de discerner par quelles veines est apportée 28 la pituite qui se verse sur les yeux, & de conoitre si c'est par les veines qui sont entre la peau & le crane, ou par celles qui sont entre le crane & la premiere membrane du cerveau. On peut, ajoûte-t-il, guérir ceux qui sont dans le premier cas, mais non pas les autres. Pour conoitre ce qu'il en est, Celse veut que l'on rase premierement la tête, & qu'ayant appliqué sur le devant, dans l'espace qui est entre le sommet & les sourcils, un cataplâme tel qu'on a accoutumé d'appliquer pour suspendre la fluxion, l'on regarde si les yeux sont secs. S'ils le sont c'est une preuve que la fluxion se fait par les veines qui sont sous la peau; mais s'ils demeurent humides, l'on en doit inferer que l'humeur vient par les veines du dedans. Que si l'inflammation diminue, sans être entierement arrêtée; on juge par là que la pituite vient par les unes & par les autres de ces veines, & on n'entreprend point non plus la cure.

 Le

28 *Pituita.* Celse regarde la pituite comme la cause de la *chassie*, & il appelle même cette maladie *pituita oculorum* (liv. 7. chap. 7. sect. 15.) Ce passage de nôtre Auteur me donne occasion d'expliquer ici un vers d'Horace que l'on n'a pas entendu. Voici de quelle maniere ce Poëte finit une épitre qu'il adresse à Mécénas; (*Epistol. 1. Lib. 1.*)

Ad summam sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita *molesta est.*

La pituite dont il veut parler est celle qui tomboit sur ses yeux. Il faut traduire ainsi le derniers vers; *Enfin le sage se porte toûjours bien, si ce n'est qu'il soit chassieux.* Horace après avoir fait l'éloge des Sages, ou des Philosophes Stoiciens, du nombre desquels il se met, & après avoir dit qu'ils jouissent de tous les biens que l'on peut souhaiter, même de la santé, qui est un des plus grands, ajoûte, qu'elle ne leur manque pas non plus, *à moins*, dit-il, *qu'ils ne soient chassieux, comme je le suis.* Cette conclusion, à quoi l'on ne s'attendoit pas, est pour faire rire Mécénas, & particulierement pour se mocquer des prétendus avantages des Stoiciens, que ce Poëte tourne souvent en ridicules, quoi qu'il témoigne en d'autres endroits les vouloir suivre. La raillerie est d'autant plus fine qu'il semble qu'Horace se raille lui même; mais comme il ne se raille qu'en qualité de Sectateur des Stoiciens, cela tombe principalement sur ces Philosophes, qui étoient assez fous pour soutenir que rien ne troubloit leur bonheur, ou leur indolence, & qu'ils étoient insensibles aux plus grands maux, même aux douleurs que causent les maladies. Horace retenoit de la Philosophie Stoicienne ce qu'il y trouvoit de meilleur, & rejettoit le reste, ne s'attachant point à un parti plûtôt qu'à l'autre; *Nullius addictus jurare in verba magistri*, comme il le dit au commencement de cette Epitre.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

Le nombre de ceux qui sont chassieux par le dégorgement des veines du dehors étant le plus grand, on peut, selon nôtre Auteur, soulager la plus part de ceux qui sont sujets à cette incommodité. Il ajoûte que cette raison avoit obligé non seulement les Grecs, mais encore plusieurs autres nations à recourir aux remedes dont on va parler, & qui sont ceux qui se pratiquoient le plus communement & le plus generalement dans presque tous les endroits du monde.

Ces remedes, pour être communs, n'en étoient pas moins douloureux. Le plus simple de tous étoit de brûler en divers lieux les veines des temples, après avoir fait une incision pour les découvrir. Quelques Médecins Grecs, poursuit nôtre Auteur, vouloient que l'on fît jusqu'à neuf incisions à la tête; deux sur le derriere qui fussent paralleles, & une qui les coupât perpendiculairement, deux au dessus des oreilles, & une autre qui prît aussi au travers; & enfin trois autres entre le front & le sommet de la tête, qui fussent toutes trois paralleles.

D'autres tiroient ces lignes tout droit depuis le sommet jusqu'aux temples; & conoissans, par le mouvement des machoires, en quel endroit sont les muscles qui les soutiennent, auxquels ils ne vouloient pas toucher, ils ne coupoient en cet endroit que la peau. Après cela ils dilatoient leur incision & la remplissoient de charpi, afin d'empêcher par ce moyen que les deux extrémitez de la peau ne pussent plus se rejoindre, à cause de la chair qui croissoit entre-deux, & qui servoit à resserrer les veines par lesquelles il croyoit que l'humeur se versoit sur les yeux.

Quelques-uns marquoient avec de l'encre deux lignes qu'ils tiroient du milieu d'une oreille jusqu'au milieu de l'autre oreille, & ayant tiré une autre ligne depuis le dessus du nez jusqu'au sommet de la tête, ils faisoient une incision à l'endroit où ces deux lignes se coupoient. Cela étant fait ils laissoient couler du sang pendant quelque temps, & brûloient en suite le crane dans le même lieu; ne laissant pas d'ailleurs de brûler les veines qui paroissoient éminentes aux temples, & entre le front & le sommet de la tête. Mais dans les sujets où les veines se trouvoient si minces & si profondes qu'on ne pouvoit les séparer de la chair, pour les brûler, ils passoient une ligature autour du col, & l'ayant serrée médiocrement pour faire enfler ces veines, ils marquoient avec de l'encre celles qui se montroient dans les temples & entre le front & le sommet. Après qu'ils les avoient marquées ils en tiroient du sang, & les brûloient legérement avec de petits fers, vers les temples, de peur d'offencer les muscles dont on a parlé, mais profondément entre le front, & le sommet, en sorte qu'il se séparât une esquille de l'os.

Les *Africains* brûloient aussi le sommet de la tête jusqu'à l'os, pour en faire tomber une esquille. Mais nôtre Auteur approuve particulierement la pratique qui avoit cours dans la *Gaule Chevelue*, où l'on choisissoit les veines dans les temples & sur le sommet de la tête, pour les séparer en suite de la chair & les couper.

Voila ce qu'on avoit à remarquer touchant la Chirurgie de Celse, dont on n'a rapporté que les principales operations, par lesquelles on peut voir qu'elle étoit sa méthode & la pratique de ces temps là.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi. & suivans.

CHAPITRE VI.

Jugement des Anciens & des Modernes touchant Celse.

CEt Auteur a été beaucoup estimé, même dans le siecle où il a vécu, & on ne l'a pas moins consideré depuis. *Columella*, qui étoit à peu près son contemporain, ou qui l'a suivi de près le met au rang 1 *des plus fameux Auteurs de ce temps là*; & *Pline* le conte entre ceux dont il a tiré ce qu'il rapporte dans son Histoire Naturelle. Celse est aussi cité par *Quintilien* en divers endroits principalement sur des matieres de Rhétorique; & quoi que ces citations ne semblent pas être avangeuses au premier en ce que ce ne sont le plus souvent que des réfutations de ses sentiments, cela ne laisse pas de lui faire honneur. Un aussi excellent Rhéteur qu'étoit Quintilien ne se seroit pas donné cette peine si Celse n'avoit pas été regardé comme un grand Maitre dans l'Art dont on vient de parler.

On répondra sans doute que si Quintilien avoit eu de l'estime pour nôtre Auteur il n'auroit pas dit ailleurs en termes exprès, que c'étoit 2 *un esprit médiocre.* Mais il faut remarquer qu'il ne parle de lui de cette maniere qu'en le comparant avec Homere, Platon, Aristote, Caton, Varron, Ciceron, les plus grands hommes qu'il y ait jamais eu tant parmi les Grecs que parmi les Romains; en sorte que la seule pensée de le mettre en parallele avec eux est fort glorieuse à Celse, tout médiocre qu'on le fasse au prix de ceux avec qui on le compare. S'il n'a pas égalé les plus grands Auteurs qui avoient écrit avant lui sur les Arts Liberaux, c'est beaucoup qu'il en ait approché; & on lui peut fort bien appliquer ce que Quintilien dit un peu plus bas; *Verùm etiam si quis summa desperet, tamen est, ut Cicero ait, pulchrum in secundis tertiisque consistere.* Si l'on ne peut tenir le haut bout, il y a néanmoins de la gloire d'être conté au second ou au troisiéme rang. Ce qui augmente d'ailleurs l'estime que l'on doit avoir pour Celse c'est qu'il avoit traité de tous les Arts dont on vient de parler, & qu'il avoit eu assez de courage pour entreprendre lui seul une tâche qui étant partagée entre plusieurs personnes n'auroit pas laissé d'être fort chargeante. Cette entreprise paroit si belle à Quintilien qu'il ne peut s'empêcher de dire, que nôtre Auteur mérite que l'on croye qu'il a sû tout ce qu'il faut savoir sur chacune des choses dont il a traité, quand il n'y auroit que cette raison qu'il a osé former le dessein d'écrire de tant de matieres differentes; *dignus, vel ipso proposito, ut illum scisse omnia illa credamus.*

On trouve une ancienne épigramme Latine où Celse parle de cette maniere,

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes
Musas Romano jussimus ore loqui.
Nec minus est nobis per pauca volumina famæ
Quàm quos nulla satis bibliotheca capit.

C'est à dire; *En dictant l'art d'Apollon le Médecin*, ou en écrivant sur la Médecine,

1 Jul. Atticus: & C. Celsus, celeberrimi ætatis nostræ Scriptores. *Columell. lib.* 3. *chap.* 17.

2 On a cité ci-devant ce passage de Quintilien, au commencement du chapitre quatriéme.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans,

decine, *j'ai obligé les Muses à parler Latin. Je n'ai pas moins acquis de réputation par le peu de volumes que j'ai composez que ceux qui ont fait un si grand nombre de livres que les Bibliotheques ont peine à les contenir.* Il y a de l'apparence que cette épigramme n'est pas entiere. Ces mots *quandoque &*, par où elle commence, marquent que c'est la suite d'un discours précedent. Il se peut que l'on eût auparavant fait l'éloge des autres ouvrages de Celse qui ne concernent pas la Médecine.

Entre les Auteurs modernes qui ont loüé Celse on doit principalement citer 3 un très habile Professeur en Médecine & Chirurgie, qui donnoit ce conseil à ses écoliers; *Celse*, disoit-il, *est admirable à tous égards. Vous devez avoir nuit & jour ses écrits entre les mains.* 4 D'autres semblent n'avoir eu d'estime que *pour sa latinité*, & *avoir fait plus de cas de son beau langage que de sa Médecine.* Ceux qui ont fait ce jugement se sont fondez sur ce qu'à leur avis nôtre Auteur *s'étoit trop attaché à Asclépiade*. Ils ont pû en juger comme il leur a plû. Il s'agissoit de choses qui regardent leur profession, & ils ont gardé quelques mesures.

Mais on ne sauroit s'empêcher de trouver étrange que Saumaise, qui n'étoit point Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs très-savant, soit venu à cet excès de parler de Celse comme d'un homme 5 *tout à fait ignorant dans la Médecine*, Ce jugement est fondé sur ce que ce dernier n'a pas bien traduit, au gré de Saumaise, quelques passages d'Hippocrate, qu'il semble avoir copiez. Comme si Celse ne pouvoit pas avoir eu d'autres originaux d'Hippocrate, que ceux que nous avons aujourd'hui! ou comme s'il n'avoit pas été en liberté d'ajoûter ou de diminuer à ce que dit Hippocrate, le traduisant comme il fait sans le nommer, & parlant ordinairement comme de son chef! Mais supposé que nôtre Auteur eût manqué en quelques endroits, faute de bien entendre le Grec, comme cela peut être, s'ensuivroit-il de là qu'il n'entendoit du tout rien dans la Médecine? Il est vrai qu'il suivoit particulierement Asclépiade, comme on l'a remarqué ci-devant, mais Asclépiade n'étoit-il pas un excellent Auteur pour son temps? & s'ensuit-il que parce qu'Asclépiade & Celse ont eu des sentimens differens de ceux de Galien, par exemple, ou de ceux des Médecins modernes, l'on doive pour cela les exclurre du nombre des Médecins?

---

3 Fabricius ab Aquapendent. in Chirurg. dentium.

4 Joh. Heurnius in method. Stud. medic. chap. 5.

5 Celsus ἀνιατρολόγητος, quod arguunt innumeri errores quos incurrit, dum græca in suam latinam traducit. *Salmas. de homonymis hyles jatrica.* Vitruve parlant des qualitez d'un Architecte, qui, selon lui, doit être universel, dit qu'il ne doit pas être Médecin, comme Hippocrate, mais qu'il ne doit pas aussi ne savoir du tout ce que c'est que la Médecine, ou n'en savoir point raisonner; *Nec Medicus, ut Hippocrates, sed non* ἀνιατρολόγητος. C'est de là que Saumaise a pris ce terme Grec.

Fin de la Seconde Partie.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y sont formées ; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez G. GALLET, Directeur de l'Imprimerie des HUGUETAN.

M. DCCII.

A MONSIEUR
LE CLERC,
M. D. S. E. & Professeur en Philosophie, & aux Langues Orientales.

VOICI, MON TRES-CHER FRERE, *la derniere Partie de ce que j'ai écrit, touchant l'Histoire de la Médecine. Agréez que je vous l'envoye, & que je vous la dédie, pour répondre à l'honneur, que vous m'avez fait de mettre mon nom au devant de vôtre Physique. Si vous n'étiez pas mon Frere, je vous ferois des complimens, sur l'inégalité qui se rencontre entre ce que vous m'avez donné, & ce que je vous rends, mais je crois que vous n'attendez pas cela de moi. Le dessein que vous avez eu, en me dédiant vôtre Physique, ça été de laisser quelque monument, par lequel on pût apprendre que vous aviez un Frere qui vous étoit cher.* Illud nunc à te peto, *disoit Cœlius à Ciceron*, si eris, ut spero, otiosus, aliquod ad nos, ut intelligamur tibi curæ esse, syntagma conscribas. Qui tibi istuc, inquis, in mentem venit, homini non inepto? Aliquid ex tam multis tuis monumentis exstare, quod nostræ amicitiæ memoriam posteris quoque tradat. *Vous n'avez pas attendu que je vous fisse la même demande, vous avez bien voulu me prévenir; il est juste que je vous en témoigne ma reconoissance. J'ai pris, pour cela, l'occasion qui se présente dans l'impression de cet Ouvrage, & je n'ai pas voulu differer, parce que je ne sai si je le continuerai. Je suis bien éloigné d'avoir la facilité d'écrire, que vous avez. Vous composez de gros livres,* doctos, Juppiter! & laboriosos, *& cela en vous joüant; au lieu que la moindre chose me coûte beaucoup. Je profite, malgré moi, de l'avertissement de celui qui a dit,* Sæpe stilum vertas; *je fais effaçure sur effaçure,* ad nonam lituram, *quelquefois pour écrire une bagatelle, soit en Latin, soit en François; encore ne suis-je pas satisfait. Vous me direz que je suis bien tôt las, pour avoir peu travaillé. Cela est vray, mais le travail que j'ai entrepris est un travail ingrat, & je puis m'occuper plus utilement, & avec moins de peine, dans l'exercice de ma profession. Pour ce qui est de la réputation, tel croit en acquérir en se produisant, qui ne se fait conoître qu'à son desavantage. Mais supposé que l'on réüssisse, cette réputation, après laquelle nous courons, au dépens de nôtre repos, & souvent même de nôtre santé, de quel fruit est-elle?*

Je ne saurois pourtant quitter l'étude, quelque infructueuse qu'elle soit, mais j'ai résolu de n'en prendre qu'autant qu'il m'en faut, pour ne me point incommoder. Quand on a une famille aussi nombreuse, que la mienne, on ne doit plus penser à écrire. Il me semble que ce qui étoit regardé, comme une grace particuliere du Ciel, chez les Patriarches du Vieux Testament, & par où l'on s'exempte encore aujourd'hui de la taille, en divers lieux; il me semble, dis-je, que cela même doit, par tout païs, dispenser de faire des livres. Vous me citerez, peut-être,

 l'exemple

l'exemple de Tiraqueau, *qui a eu trente enfans, & qui a donné autant de volumes au Public, & vous me direz qu'il s'en faut des deux tiers que je ne sois, au premier égard, dans la classe de ce bon Jurisconsulte. Mais je me contente de l'admirer, sans le vouloir suivre. La dépense que j'ai faite, dans la recherche d'une partie des Livres, dont je me suis servi pour composer celui-ci, me fait craindre celle que j'aurois à faire ci-après, & qui seroit beaucoup plus grande. Je suis dans un lieu, où vous savez que l'on n'a pas des Bibliotheques assez assorties; pour y pouvoir trouver tous les Auteurs, qu'il me faudroit parcourir, si je poussois mon Histoire jusques à nos jours. Vous n'ignorez pas non plus, que je n'ai point de conoissance de la langue Arabe, & que nous n'avons pas d'assez bonnes traductions des Ecrits des Médecins Arabes, dont je devrois parler. Toutes ces considerations font que je me borne à la Médecine Grecque, ou à l'ancienne Médecine, dont Galien fait la clôture; car pour ce qui est de quelques Grecs, qui sont venus après lui, tels que sont* Paul Eginete, Oribase, Aëtius, *&c. ils n'ont presque fait que copier ceux qui ont écrit avant eux.*

On s'attendoit peut-être à quelque chose de plus, & l'on sera surpris que je ne pense pas à achever ce que j'ai commencé. On pourra même m'appliquer, en un certain sens, ce qu'Horace dit d'un méchant Poëte,

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

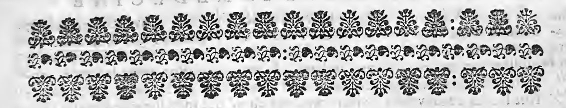
Je promets l'Histoire de la Médecine, *& je n'en donne qu'une petite partie; qu'une partie, qui sera contée pour rien, par ceux qui n'estiment que la nouveauté; mais je me mets au dessus de tous les reproches, qu'on me peut faire. Au fonds, si le titre de mon livre trompe quelcun, je ne me sens coupable, à cet égard, que d'une chose, c'est qu'au lieu de ce titre géneral,* Histoire de la Médecine *je devois avoir mis celui-ci,* Histoire de l'ancienne Médecine; *alors personne n'auroit sujet de se plaindre; mais le Libraire n'y auroit pas si bien trouvé son conte; & l'on fait tous les jours de plus grandes supercheries que celle là, pour avoir l'argent de ceux qui n'achetent les livres que sur l'étiquette.*

Je ne vous parle pas du but, que je me suis proposé en écrivant ceci, je m'en suis déja expliqué dans la Préface. Je vous dirai seulement que si le plan, que je me suis fait, étoit bien suivi; je ne verrois rien, qui fût d'un plus grand usage, pour apprendre comme il faut l'art de guerir les maladies. Quoi que la Théologie soit bien differente de la Médecine, il me semble que si on la traitoit historiquement, & que l'on proposât sans prendre aucun parti tout ce qui a été dit, de part & d'autre, par tous les Théologiens, depuis les premiers Siecles du Christianisme, jusques au nôtre, cela donneroit lieu à des réflexions, qui éclairciroient beaucoup mieux l'esprit, que ne font toutes les disputes. Je vous en laisse le juge, & quoi que je voye à regret que vous travaillez trop pour vôtre santé, je voudrois que vous entreprissiez encore d'écrire sur ce sujet, & qu'après avoir fini cet Ouvrage, vous goûtassiez tranquillement la douceur du repos que je vous souhaite. A dieu, Mon Tres-cher Frere. *je suis tout à vous.*

D. LE CLERC.

A

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA MEDECINE,

TROISIEME PARTIE,

LIVRE PREMIER

Où l'on parle des Médecins, qui ont vécu depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C. sous les Empereurs Jules César, Auguste, Tibere, & Caligula.

AVANT-PROPOS.

THémison, de qui les principes, & les disciples nous ont obligez à interrompre le fil de nôtre Histoire, & à faire une grande digression, vivoit, comme nous l'avons dit, depuis la fin du Siecle XXXIX. jusques vers le milieu du Siecle suivant. Il s'agit maintenant de revenir aux Médecins ses contemporains, qui sont proprement ceux qui ont vécu depuis le commencement de l'Empire de Jules César jusques vers la fin de celui d'Auguste; le premier de ces regnes, qui fut fort court ayant commencé avec le Siecle XL, & le dernier n'ayant passé le milieu de ce même Siecle que de treize ans. Nous verrons après cela, dans la suite de ce premier livre, quels sont les Médecins qui se sont distinguez depuis la mort d'Auguste, sous Tibere, & sous Caligula, jusques à la fin du regne de ce dernier; en sorte que ce livre comprendra ce qui s'est passé depuis le commencement du Siecle XL. du Monde, jusques vers l'an XL. de N. S. J. C.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Tous

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

Tous les Médecins, dont nous avons parlé jusques ici, peuvent être regardez comme étant de quatre ordres differens. Les premiers, qui sont ceux qui sont venus avant Hippocrate, n'ont guére suivi que l'Expérience, parce qu'ils n'avoient pas d'autres lumieres, & par cette raison nous les avons appellez *Empiriques*. Les seconds, dont *Hippocrate*, est le Chef, en encherissant sur les découvertes de leurs prédecesseurs, ont joint le *raisonnement* à l'expérience, sans rejetter d'ailleurs la méthode de ces premiers Médecins. Les troisiémes, qui ont suivi *Sérapion*, & *Philinus*, ont aussi été des Empiriques, mais differens des premiers, en ce que l'Empirique de ces derniers étoit un effet de leur méditation, comme on l'a remarqué ci-dessus, & en ce qu'ils firent Secte à part. Les quatriémes sont les *Méthodiques*, qui affecterent encore plus particulierement que les Empiriques de se séparer de tous les autres Médecins. De cette derniere Secte, il en est né quelques autres, dont nous avons aussi parlé, mais qui n'ont pas tant fait de bruit que les précedentes.

Nous avons rangé presque tous les Médecins, dont nous avons fait mention ci-devant, sous quelqu'un des ordres que nous venons de désigner. Il n'en sera pas de même de ceux que nous introduisons dans ce livre, & dans le suivant. Comme nous ne savons pas le parti qu'ils ont pris pour la plûpart, nous nous contenterons premierement de les placer, selon l'ordre du temps auquel ils se trouvent avoir vécu, & s'il y en a qui ayent d'ailleurs contribué en quelque chose à l'avancement de la Médecine nous rapporterons ce que nous en saurons; sans le considerer par rapport à aucune des opinions des Sectes, dont nous avons fait l'Histoire. Sur ce pied-là, il semble qu'il est assez difficile de dire grand chose d'eux; mais on ne laissera pas de tirer de l'instruction de certains sujets qu'ils ont traitez qui sont communs à toutes les Sectes. Ces sujets regardent une matiere assez importante, qui est celle des *médicamens*, tant *simples* que *composez*. S'il se trouve d'ailleurs quelques-uns des Médecins, dont nous avons à parler, desquels on puisse entrevoir les sentimens par rapport à quelque parti; ils se trouveront être de celui des Dogmatiques que nous ramenerons derechef, dans le troisiéme livre, à l'occasion de *Galien*, qui a été le grand appui de ce parti.

Antonius Musa, de qui nous parlerons dans le premier, nous obligera aussi, à cause de la condition dont il étoit, à traiter des Médecins *Esclaves*. Au reste, pour ce qui regarde les Médecins des diverses Sectes dont nous avons ci-devant fait mention, & qui se trouvent avoir vécu dans le période de temps, ou sous les Empereurs que nous venons de désigner, nous ne répeterons pas ce que nous en avons dit, nous ne ferons que les nommer à la fin de chaque chapitre.

CHAPITRE I.

Des Médecins qui ont vécu sous les régnes de Jules César, & d'Auguste.

LEs Médecins contemporains d'Asclépiade, desquels nous avons parlé ci-devant, ont aussi été les contemporains de Jules César, celui-ci ayant vécu en même temps que Pompée, qui vivoit lui-même du temps d'Asclépiade, & qui

& qui n'étoit que de six-ans plus âgé que César. Il ne s'agit pas maintenant de redire ce qui a été dit touchant ces Médecins. Nous ne devons proprement parler ici que de ceux qui ont vécu depuis le commencement du regne de Jules César jusques à sa mort. Or comme son regne n'a duré que quatre, ou cinq ans, si les Médecins, que nous devons placer en cet endroit, ne sont pas les mêmes que ceux qui ont vécu avant qu'il vînt à l'Empire, & dont nous avons déja fait mention, ce ne pourra être que ceux qui ont aussi vécu sous Auguste son successeur, dont le regne a duré cinquante six ans, & qui en avoit environ vint lors qu'il commença à regner.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Le seul Médecin, que l'on puisse placer précisément sous le regne de Jules César, parce qu'il en est fait mention dans son histoire, c'est 1 Antistius, celui qui visita les playes de cet Empereur après qu'on l'eut assassiné, & dont on ne sait pas autre chose; car pour 2 celui qui étoit au service du même Jules César, & qui fut pris avec lui, près de l'Isle Pharmacusa, on peut croire qu'il mourut avant que son maître fut Empereur; parce que César étoit fort jeune, lors qu'il fût pris par ces Corsaires.

Mais quoi que l'histoire de Jules César, ne nous donne pas matiere de parler de plusieurs Médecins, il ne faut pas oublier de remarquer que son regne ne laissa pas d'être fort favorable à ceux de cette profession. *Jules César*, dit Suétone, *donna le droit de la Bourgeoisie de Rome à tous ceux qui faisoient profession de Médecine, & à ceux qui enseignoient les Arts Liberaux, afin qu'ils demeurassent plus volontiers dans cette ville, & que d'autres vinssent s'y établir.* Il n'en falloit pas davantage, pour attirer un grand nombre de Médecins dans cette grande ville, où ils trouvoient d'ailleurs à bien faire leurs affaires. On voit aussi par là que cet Empereur, également porté pour les sciences, & pour les armes, étoit d'un goût bien different de celui de Caton, qui craignoit tant la venue des Médecins, & des autres gens de lettres. Auguste son successeur eut aussi la même inclination, comme nous allons le voir.

De tous les Médecins, qui ont vécu sous Auguste, le plus fameux ç'a été Antonius Musa, quoi qu'il fût de condition servile, ou simple Affranchi. 3 Quelques Savans ont crû que le surnom de *Musa* lui fut donné, à cause de son bel esprit; mais il y a plus d'apparence, comme d'autres l'ont remarqué, qu'il avoit emprunté ce surnom de la famille *Pomponia*, à laquelle il étoit propre.

Nous aurions pû parler de ce Médecin, en même temps que des disciples d'Asclépiade, parce qu'il semble que Pline l'ait mis en ce rang dans un passage où il en parle de cette maniere. 4 *Mutata*, dit cet Auteur, *& Secta quam postea Asclépiades, ut retulimus, invenerat. Auditor ejus Themison fuit, qui quæ inter initia scripsit, illo mox recedente à vita, ad sua placita mutavit. Sed & illa Antonius Musa, ejusdem auctoritate Divi Augusti, quem contrariâ Medicinâ gravi periculo exemerat.* Le sens de ces paroles est assez embarrassé, particulierement en ce qui concerne Musa; ce qui a fait croire au P. Hardoüin qu'après le mot *ejusdem*, il falloit ajoûter, ou sousentendre *auditor*, en sorte que cela signifie qu'Antonius Musa a été auditeur d'Asclépiade, aussi bien que

1 *Vide. Suetonium in Cæsare.*
2 *Ibidem.* On dira encore un mot de ce dernier dans le chapitre suivant.
3 *Scaliger in Virgilii Catalecta.*
4 *Lib. 29. cap. 1.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

que Thémison. La correction de ce savant Jésuite peut être juste, mais comme cela n'est pas entierement certain, nous avons mieux aimé laisser la chose en suspens. Quoi qu'il en soit, il conste par ce passage que Musa eut une pratique contraire à celle d'Asclépiade, & qu'il forma une espece de nouvelle Secte, differente de celle de ce Médecin, & de celle de Thémison; mais il faut remarquer que la Secte dont parle Pline ne doit pas avoir fait à peu près autant de bruit que la Méthodique, ou l'Empirique, qui sont les deux seules que l'on peut appeller de veritables Sectes. Ce mot de Secte marque seulement ici quelque difference, qu'il y avoit entre les sentimens de Musa, & ceux des deux Médecins dont on vient de parler, mais qui ne renversoit pas le systeme entier des autres Sectes principales; autrement il est difficile que l'on n'en trouvât quelques traces dans les écrits des Anciens, & qu'ils eussent gardé un si grand silence à cet égard. On peut appliquer ici ce qui a été remarqué 5 ci-dessus, touchant les Sectes d'Erasistrate, d'Hérophile, & d'Asclépiade.

La cause de l'avancement de Musa, nous instruira d'une particularité touchant sa pratique, qui a pû donner occasion à Pline de dire que ce Médecin avoit formé une nouvelle Secte. 6 L'Empereur Auguste étant dangereusement malade, & ne pouvant néanmoins se résoudre à prendre aucun médicament, celui-ci lui conseilla de se baigner dans de *l'eau froide*, & même d'en boire. Cela ayant fort bien réussi, valut à Musa, outre de grandes largesses qui lui furent faites par l'Empereur, & par le Senat, le privilege de porter *un anneau d'or*, ce qui jusques là n'avoit été permis qu'aux personnes de la premiere condition. Le même privilege fut commun à tous ceux de sa profession, & ils furent encore exemptez, à cause de lui, de tous impôts pour toûjours. 7 Suëtone ajoûte que le Sénat fit élever à Musa, une Statue d'airain que l'on plaça à côté de celle d'Esculape; & à l'égard de la maladie d'Auguste, voici ce qu'il nous en apprend en un autre endroit. Auguste, dit-il, étant de retour de son expédition de Biscaye, & ayant le foye en mauvais état, en suite d'une longue fluxion, comme il désesperoit de son mal, Antonius Musa, lui proposa un remede hazardeux, & contraire à ceux qui avoyent été pratiquez jusqu'alors; c'étoit de changer les fomentations *chaudes*, dont on s'étoit servi, en des fomentations *froides*, qui sont quelque chose d'approchant des bains froids. Dion ajoûte, pour confirmer la circonstance qui regarde ces bains, que Musa ayant voulu traiter *Marcellus*, neveu, & fils adoptif d'Auguste, comme il avoit traité l'Empereur, il en coûta la vie à ce jeune Prince. Il est vrai, poursuit cet Auteur, que l'on soupçonna que Livie, voyant avec chagrin Marcellus préferé à ses fils, avoit gagné Musa, & que celui-ci le fit périr en le baignant à contretemps.

Ce qui pourroit rendre ce fait douteux, du moins à l'égard du remede, c'est que l'on apprend d'ailleurs que Marcellus mourut aux bains de *Baies*, qui sont chauds. Mais 8 Scaliger veut que Properce, de qui ce dernier fait est tiré, l'ait supposé pour faire sa Cour à Livie, qui étoit bien aise de cacher au monde la veritable cause de cette mort; & il ajoûte, pour appuyer le témoignage

---

5 *Voyez l'avant-propos du quatriéme livre de la seconde partie, Section premiere.*
6 *Dio Cassius, lib.* 53.
7 *In Augusto, cap.* 59. & 81.
8 *In Virgilii Catalecta.*

gnage de Dion, celui de Servius, Commentateur de Virgile, qui dit que Marcellus mourut *in Stabiano*, aux bains de *Stabiæ*, qui sont extremement froids, comme le remarque Pline. 9 Saumaise n'est pas de cet avis, & il répond qu'il n'est pas impossible que Servius se soit trompé, ou que ses Copistes ayent fait une faute en écrivant *in Stabiano*, au lieu de *in Baiano*.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

On ne peut pas autrement concilier Servius avec Properce; mais il seroit plus facile d'accorder Dion avec ce dernier Auteur, par l'entremise de Pline dans lequel il y a 10 un passage où il dit que Musa avoit inventé une maniere de baigner, qui consistoit à verser beaucoup d'eau froide, au sortir du bain, *à balneis*, sur le corps de ceux qui s'étoient baignez. 11 Un Savant croit que les bains, dont parle Pline, étoient des bains *chauds*. Sur ce pied là on diroit que Marcellus pouvoit s'être premierement baigné aux bains chauds de Baies, comme le dit Properce, & avoir été en suite couvert d'eau froide, qui seroit la même chose que le bain froid de Dion. Mais ne peut-on pas entendre par *balineæ* des bains froids, aussi bien que des chauds? 12 Agathinus qui étoit pour les premiers de ces bains, conseille qu'après en être sorti on se fasse encore verser plusieurs cruches d'eau froide sur le corps, ou que l'on reçoive la chute de l'eau d'une fontaine fraiche sur la tête, & sur la poitrine. Horace, qui se baignoit par le conseil de Musa, comme il nous l'apprend lui-même, ne fait point mention de ce prétendu mélange de bains chauds, & de bains froids, qui auroit été propre à tuer les plus robustes. Au contraire, il dit expressément 13 que ce Médecin lui avoit defendu les eaux de Baies, qu'il le faisoit baigner dans de l'eau froide, même en hyver, & que les habitans de Baies se plaignoient de ce qu'on méprisoit leurs eaux *soufrées*, ou qu'on leur préferoit les fontaines froides de *Clusium*, & de Gabies, dont on recevoit l'eau sur la tête, & sur la poitrine, qui sont les mêmes parties qu'indique Agathinus, duquel nous avons parlé 14 ci-dessus, & qui avoit sans doute appris cette méthode de Musa. Avant Musa, selon la remarque de Pline, on ne se servoit que des bains chauds, au lieu qu'il mit en credit les bains froids. On peut voir ce que dit Agathinus, à l'endroit que l'on a cité, touchant l'abus qu'on faisoit autrefois des bains chauds, & touchant l'utilité des bains froids, pris en toutes sortes de saisons.

Pour revenir à la maladie d'Auguste, Pline parle en trois endroits des remedes qui ont guéri cet Empereur. Dans 15 le premier, il dit qu'il fut rétabli *contrariâ medicinâ*, par un remede *contraire*, où il faut sous entendre *à ceux qui avoient été pratiquez*, qui est à peu près ce qu'a dit Suëtone. Dans 16 le second, il remarque qu'Auguste avoit écrit lui-même dans quelques-unes de ses lettres qu'il s'étoit guéri par le moyen de *l'orobe*; & dans 17 le troisiéme, Pline at-

9 *Comment. in Solinum.*

10 Iidem fratres instituêre à balineis frigida multa corpora adstringere. *lib.* 25. *cap.* 7.

11 *M. Lionardo di Capoa, Ragionamento quinto, pag.* 376.

12 *Apud Oribas. Collectan. lib.* 10. *cap.* 7. Le P. Hardoüin cite ce passage sur celui de Pline.

13 *Epistol.* 15. *lib.* 1.

14 *Part.* 2. *liv.* 4. *Sect.* 1. *chap.* 2.

15 *Lib.* 29. *cap.* 1.

16 *Lib.* 18. *cap.* 15.

17 *Lib.* 19. *cap.* 8.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

tribue la même chose à l'usage des *laitues*. Il se peut que ces trois divers remedes eussent été emploiez, en trois maladies differentes.

On ne trouve rien d'ailleurs de fort considerable, touchant la Médecine de Musa. On sait seulement [18] qu'il guérissoit des ulceres très-fâcheux, en faisant manger de la chair de *viperes*, qui est à peu près la même chose qu'on a dite [19] ci-devant de *Craterus*. L'on apprend aussi de Galien [20] que Musa avoit écrit quelques livres concernant les médicamens, & que les compositions qu'il décrivoit étoient fort bonnes. On lui a attribué un petit livre intitulé *de la Betoine*, que l'on a encore, & que [21] l'on soupçonne avoir été tiré de l'Herbier *d'Apulée*, dont on parlera [22] ci-après.

Au reste, si Musa fut dans l'estime d'Horace, Virgile ne le consideroit pas moins, comme on en peut juger par [23] une épigramme de ce dernier qui fait voir que ce n'étoit pas la Médecine seule, qui faisoit honneur à ce Médecin d'Auguste.

Musa avoit un frere nommé EUPHORBUS, qui étoit Médecin d'uu Prince qui se plaisoit lui-même à la Médecine. Ce Prince étoit JUBA second, fils de l'autre Juba, qui avoit été Roi de Numidie, & d'une partie de la Mauritanie, & qui s'étant attaché au parti de Pompée avoit été en suite vaincu par Jules César, & s'étoit fait tuer immédiatement après. Cette mort ayant empêché César de le mener en triomphe, Juba son fils fut mis en sa place. Les Historiens Romains ont remarqué là-dessus que la captivité de ce jeune Prince fut une espece de bonheur pour lui, par l'occasion qu'il eut à Rome de s'instruire dans les belles lettres, & dans les sciences. Il fut même assez heureux, par la faveur d'Auguste, pour se voir dans le même rang qu'avoit tenu son pere. Il épousa en même temps la jeune Cléopatre, qu'on appelloit *Séléne*, c'est à dire, *la Lune*, qui étoit fille d'Antoine, & de la premiere Cléopatre dont nous avons parlé ci-devant.

[24] Entre les livres que Juba avoit écrit, ceux où il traitoit de la Libye, & de l'Arabie, lesquels il dédia à Caïus César petit fils d'Auguste, contenoient plusieurs choses curieuses concernant l'Histoire naturelle de ces païs-là. Il y décrivoit exactement, à ce que dit Pline, l'Arbre qui porte *l'Encens*. Il y parloit aussi de la plante qui produit l'*Euphorbe*; & le même Auteur ajoûte que Juba appella cette plante *Euphorbia*, du nom d'Euphorbus son Médecin. Mais [25] Saumaise fait voir que cela est une fable, & que la drogue appellée *Euphorbe*, étoit conue sous ce même nom dès quelques siecles auparavant.

Quant à Euphorbus lui-même, je ne sai rien de particulier touchant sa Médecine, si ce n'est qu'il est joint à son frere par Pline, pour ce qui regarde l'invention des *bains d'eau froide*.

Après avoir parlé de Musa, & de son frere, nous sommes obligez de dire un mot d'un prétendu [26] CAMELUS, ou CAMELIUS dont le nom se trouve dans quelques

18 *Plin. lib.* 30. *cap.* 13.
19 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 12.
20 *De composit. medicam. local. lib.* 6. *cap.* 4.
21 *Barthii Adversar. lib.* 38. *cap.* 1.
22 *Ci-dessous liv.* 3. *cap.* 9.
23 *Vide Virgilii Catalecta.*
24 *Plin. lib.* 12. *cap.* 14, & *lib.* 25. *cap.* 7.
25 De homonym. mater. medic. cap. 4. & 5
26 *Vide Salmas. Exercitat. Plinian. edit. Traect. pag.* 897. & *Harduinum in Plinium.*

ques manuscrits de Pline, au même endroit que l'on a cité ci-dessus au sujet des *laitues*, dont Auguste usa dans une maladie. Il semble que cet Auteur insinue que l'Empereur Auguste avoit un Médecin qui s'appelloit *Camelus*, & qui l'avoit empêché, par un certain 27 scrupule de religion, de manger des laitues, qui furent le remede qu'indiqua Musa, & qui sauva la vie à cet Empereur. Ce passage de Pline est fort obscur, & different dans presque tous les manuscrits. On peut consulter là-dessus le P. Hardoüin, qui croit qu'on pourroit lire en cet endroit *Artorii Camelii*, au lieu de *prioris Camelii*. S'il s'agit de trouver un nom qui approche du dernier, celui de *C. Valgius* auroit quelque rapport à celui de *Camelius*; & cela seroit fondé sur ce qu'il y a eu effectivement un C. Valgius Médecin qui vivoit du temps d'Auguste, aussi bien qu'un Artorius. Ce que nous allons dire, du premier, servira encore à confirmer nôtre conjecture.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

C. VALGIUS fut le premier des Romains, après Pompeius Lenæus, & Caton qui écrivit *des proprietez des plantes*, ou *de leur usage dans la Médecine*. Pline qui fait cette remarque ajoûte que le livre que Valgius avoit composé sur ce sujet, & qu'il avoit dédié à l'Empereur Auguste, étoit imparfait, & ne contenoit pas grand chose, quoi que l'Auteur passât pour être savant. Il se peut que dans ce livre Cajus Valgius eut décrit les laitues, que 28 d'autres Auteurs ont crû mal saines. Il se peut aussi qu'il eût traité Auguste avant que Musa eût été appellé, & que ce soit par cette raison que Pline dit *prioris Camelii*, ou *C. Valgii*, selon la correction dont on a parlé à l'article précedent.

ÆMILIUS MACER de Verone, Poëte fameux, peut être joint aux Médecins précedens comme ayant vécu sous Auguste, & ayant écrit concernant la Médecine. C'est de lui de qui Ovide dit, 29 *que Macer étant fort âgé lui avoit souvent lû son histoire naturelle des Oiseaux, & ce qu'il avoit écrit touchant les bêtes venimeuses, & les plantes qui servent contre leur venin*, C'est du même Macer que parle encore l'Auteur des distiques de Caton, lors qu'il dit 30 *que Macer nous apprendra en vers quelles sont les vertus des plantes*. On pourroit inferer de ce dernier témoignage que Macer avoit écrit des qualitez de toutes les plantes en géneral, mais il y a plus d'apparence qu'il n'avoit eu en vüe que celles qui servent contre les venins. C'est ce qu'Ovide insinue, dans les vers que l'on a citez; & ce que Quintilien a voulu remarquer, en disant 31 que Macer avoit imité *Nicander*, autre Poëte Médecin, de qui l'on a parlé ci-devant, & qui s'étoit renfermé dans la seule matiere des venin, & des contrepoisons.

Ceux qui ont mis le nom de Macer au devant de cet ouvrage qui nous reste, où la plûpart des plantes les plus usuelles se trouvent décrites, n'ont pas pris garde à ce que l'on vient de dire. Mais ce n'est pas par cet endroit seul qu'on peut juger

 que

27 A cause d'Adonis; *Voyez la note suivante.*

28 Les laitues nuisent aux yeux, & sont fort contraires à ceux qui veulent voir le sexe, à ce que dit Dioscoride, *liv. 2. chap. 165.* Et Constantin César, liv. 12 chap. 13. Ce dernier ajoûte que les Pythagoriciens appelloient la laitue *Eunuque*. Athénée l'avoit dit avant lui. La fable dit qu'après qu'Adonis fut mort Venus le coucha sur des laitues. On infere de là que les laitues sont le tombeau de la volupté, dont Adonis étoit un emblême. Quelques Payens se faisoient un scrupule de religion de manger de cette sorte d'Herbage, à cause de cette fable d'Adonis.

29 Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo
Quæque nocet serpens, quæ juvat herba Macer.

30 Herbarum vires Macer tibi carmine dicet.

31 *Institut. Orator. lib. 10 cap. 1.*

que c'est une piece supposée. Outre que l'Auteur cite Pline, & Galien, qui sont venus long-temps après Macer, ses vers sentent si peu le Siecle d'Auguste qu'il ne faut pas être fort habile Critique, pour voir qu'ils ne sont pas de ce temps-là. Ils ne sont pas, par la même raison, de ce *Macer* auquel Pline le jeune a écrit (*liv.* 3, *epist.* 5.) comme l'a crû Atrocianus (commentar. in Æmil. Macr.) [32] Un Auteur du Siecle passé nous apprend que le nom du faux Macer étoit Odobonus. Le veritable Macer mourut en Asie, comme on l'apprend de S. Jerôme. Servius remarque que ce même Macer avoit aussi écrit un poëme sur les abeilles.

On doit faire le même jugement d'un livre touchant *les maladies des femmes*, qui porte le nom d'un Eros, Affranchi, & Médecin de Julie fille d'Auguste. Le stile n'est nullement du temps d'Auguste; & ce ne peut pas même être une version de l'original de ce Médecin, qu'on pourroit supposer avoir écrit en Grec, puis que Galien y est cité, aussi bien qu'un certain *Cophon*, qui est un Auteur du quatorziéme ou du quinziéme Siecle. Il paroît d'ailleurs, par quelques endroits de ce livre, que l'Auteur étoit Chrêtien.

Le nom de Trotula, que quelques-uns donnent à ce même Auteur semble être un nom de femme. L'on n'en sauroit douter, après avoir lû le chapitre vintiéme du livre dont il est question, où il est parlé *d'une femme nommée Trotula, qu'on avoit appellée pour traiter une jeune fille d'un mal de mere*. Tiraqueau met, comme on l'a vû [33] ci-devant, une *Trota*, ou *Trotula* entre les femmes qui ont exercé la Médecine, & il ajoûte qu'elle étoit de *Salerne*, & qu'elle avoit écrit *des maladies des femmes*. Si c'est à cette femme que l'on doit attribuer le livre en question, c'est en vain que [34] quelques Savans se peinent, pour trouver l'origine du mot *Trotula*, qu'ils croyent un mot corrompu, formé de *Ero Julia*, ou *Eros Juliæ*. Ce qui a fait naître ce soupçon c'est qu'on trouve dans une des Inscriptions, que Gruter a recueuillies, le nom d'un *Eros* qui étoit Médecin d'une Imperatrice, & peut-être de *Livie*

EROS AUGUSTÆ MEDICUS
SPOSIANUS.

Si cet Eros a fait quelques écrits nous ne les avons plus aujourd'hui. Il y a encore deux autres Inscriptions, où le même nom se trouve. On en rapportera une dans le chapitre suivant. Voici la seconde;

L. APULEIUS L.L. EROS
MEDICUS

On dira aussi un mot de ce dernier, dans le même chapitre. Mais l'un des noms qu'il portoit nous oblige de remarquer ici qu'il y a eu sous le Régne d'Auguste un Apulee Celse, de *Centorvi* en Sicile, fameux Médecin. On sait qu'il vivoit en ce temps-là, & peut-être encore sous Tibere, par un passage de *Scribonius Largus*, qui vivoit sous Claude, où cet Auteur dit *qu'Apulée Celse a été son précepteur, & celui de Valens*. Il nous est resté quelques fragmens des livres d'un Apulée, dans l'ouvrage concernant l'*Agriculture* qui a été attribué à l'Empereur *Constantin*. [35] Palladius, & Servius le citent pareillement au sujet de l'Agri-

32 Gaudentius Merula; *Vide Fabricii Bibliothec. Latin.*

33 *Part. 2. liv. 3. chap. 13.*

34 *Adrian. Junius, Animadvers. lib. 6. cap. 1. Vide Rhodium in Scribon. Larg. & Fabric. Bibliothec. Latin.*

35 *De remed. horti vel agri. Titul. 35. Serv. in Georgic. lib. 2.*

culture. 36 On prétend d'ailleurs qu'il y a dans la Bibliotheque du Louvre un manuſcrit d'un livre intitulé *De Remediis Salutaribus*, qui eſt d'Apulée, & où Pline eſt copié. Saumaiſe diſoit auſſi 37 *qu'il avoit un grand fragment tiré de ce même livre d'Apulée, où l'on trouve preſque mot à mot ce que Pline a écrit ſur la même matiere, en ſorte,* ajoûte-t-il, *que ce manuſcrit m'a beaucoup ſervi à corriger des endroits de Pline qui paroiſſoient deſeſperez.* Si ce fragment de Saumaiſe, & le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi ſont véritablement d'un Apulée, ce ne ſera pas d'Apulée Celſe, qui vivoit avant Pline, à moins que Pline ne l'eût copié.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Le livre *des remedes tirez des herbes*, qui eſt attribué à *Apulée de Madaure* n'eſt pas mieux du premier Apulée; on doute même qu'il ſoit du dernier, Nous en parlerons ci-après.

Philotas, *d'Amphiſſa*, vivoit auſſi du temps d'Auguſte. Il étoit Médecin, & avoit fait ſes études à Alexandrie lors qu'Antoine y étoit. Il s'attacha depuis au fils aîné de ce dernier. 38 Plutarque, de qui nous tenons ceci, ajoûte que Philotas ſoupant un jour avec ce fils de Marc Antoine déconcerta un certain autre Médecin, qui étoit de la compagnie, & qui étoit à charge à tout le monde par ſa préſomption, en lui faiſant ce Sophiſme; *Il faut faire boire de l'eau froide à ceux qui ont un peu de fiévre; Or tous ceux qui ont la fiévre ont un peu de fiévre; Il faut donc donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fiévre.* Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, étant demeuré muet; le fils d'Antoine en eut tant de plaiſir, qu'il fit preſent à Philotas de tous les vaſes d'argent dont le buffet étoit chargé. On peut voir ce qui précede, & ce qui ſuit, qui ne fait rien à la Médecine, dans Plutarque. Celſe cite Philotas au ſujet de quelque médicament.

Il eſt auſſi parlé dans 39 Galien d'un *Philotas*, qui avoit décrit en vers la compoſition d'un médicament; mais je ne crois pas que ce ſoit le même, parce que ce Philotas de Galien ſemble être appellé *le compagnon de Criton*, dont Galien a parlé un peu auparavant. Or Criton vivoit ſous Trajan, comme on le verra ci-après.

Anaxilaus, de *Lariſſa* en Theſſalie, étoit un Philoſophe Pythagoricien, qui paſſoit pour Magicien, & qui en cette qualité fut chaſſé d'Italie par Auguſte, comme on l'apprend de S. Jerôme. Il étoit auſſi Médecin. La raiſon pour laquelle on l'accuſa de Magie c'eſt parce qu'il faiſoit de certains jeux, ou de certaines choſes, qu'on croyoit alors ne pouvoir pas ſe faire naturellement. Il faiſoit, par exemple, que tous ceux qui ſe trouvoient à une aſſemblée ſembloient avoir comme des viſages de morts; ce qui étoit l'effet, à ce que dit Pline, de la vapeur d'un peu de ſoufre qu'il faiſoit brûler dans la chambre, où ces perſonnes étoient. Anaxilaus avoit écrit un livre intitulé παίγνια, c'eſt à dire, *des jeux*, ou *des bagatelles*, qui eſt cité par S. Epiphane, & par S. Irenée.

Je crois qu'on pourroit encore placer en cet endroit Philon de *Tarſe*, dont le temps paroît incertain. Galien dit 40 *que l'Antidote de* Philon, *ou le Philonium*

36 *Vide Harduin. in Plin. lib.* 19. *Sect.* 18. *in notis & emendat.*
37 *Præfat. in Homonym. Mater. Medic.*
38 *In Antonio.*
39 *De medicament. local. lib.* 5. *cap.* 7.
40 *Ibidem., lib.* 9. *cap.* 4.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

lonium étoit en grande reputation depuis fort long-temps, & que ce médicament étoit un des premiers, & des plus anciens de ce genre. Par les médicamens de cette sorte on ne peut entendre que les Antidotes, tels que sont le *Mithridate*, la *Theriaque*, la *Hiere*, & autres semblables. Je ne crois pas que la composition de Philon fût tout à fait aussi ancienne que le Mithridate, mais elle alloit sans doute de pair, pour le temps, avec la Hiere simple, qui avoit été inventée par Thémison, dont on a parlé ci-devant, & qui a vécu sous le Régne d'Auguste. La Thériaque étoit plus nouvelle, & ce ne fut que sous Néron que l'on commença à la composer. Ce qui me fait croire que le Philonium étoit quelque peu postérieur au Mithridate, c'est qu'entre les qualitez que Philon donne à cette composition, il le fait propre pour la *Colique*. Or cette maladie n'a pas été conue sous ce nom long-temps avant le Régne de Tibere, comme on l'a dit ci-devant, en parlant de la Médecine de Celse. Je soupçonne donc que Philon a vécu sous Auguste à peu près en même temps que Thémison, & les premiers disciples d'Asclépiade; ce qui n'empêche pas que Galien ne puisse avoir parlé du Philonium, comme d'une ancienne composition; puis qu'il n'a écrit qu'environ deux cents ans après le temps auquel je suppose que cette composition a été inventée.

Philon l'avoit décrite en vers Grecs Elégiaques, & d'une maniere énigmatique, en sorte qu'il falloit bien posséder la Mythologie, ou la Fable pous deviner ce qu'il vouloit dire. *Prenez*, disoit-il, *des cheveux roux, & odorans du jeune garçon dont le sang est encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de Sens: du Nauplium Euboïque, une dragme: autant du meurtrier du fils de Menœtius, que l'on conserve dans des ventres de brebis. Ajoûtez vint dragmes de flamme blanche: & autant pesant de féves des pourceaux d'Arcadie: avec une dragme de la plante qui est faussement appellée racine, & qui vient d'un païs renommé à cause de Jupiter Pisséen. Ecrivez pium, & ajoûtez à la tête de ce mot l'article masculin des Grecs. Prenez dix dragmes de cette derniere drogue; & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du taureau d'Athenes.* On peut voir dans Galien l'explication de ce galimatias qui se réduit à ceci; qu'il faut prendre du Saffran, du Pyrethre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, du Jusquiame, du Spica Nardi, & de l'Opium, le poids qui est marqué de chaque drogue, & incorporer tout cela avec du miel d'Attique.

Galien n'est pas le seul qui ait parlé de ce médicament, qui est encore commun aujourd'hui, Arétée, Paul Eginete, Aëtius, Oribase, & d'autres Auteurs en font pareillement mention. Celse cite aussi Philon, mais ce n'est qu'au sujet d'un *collyre*, & il ne dit rien de son Antidote. Il y a neanmoins de l'apparence que c'est de Philon de Tarse, qu'il a tiré ce collyre.

41 Galien parle encore ailleurs d'un *Philon*, qu'il dit avoir été de la Secte Méthodique, & que nous avons placé en son rang; mais je ne pense pas qu'il doive être confondu avec le premier Philon, quoi que cette Secte ait pû commencer du temps de celui-ci, que j'ai fait contemporain de Thémison. Il y a du moins eu un autre Philon Méthodique, comme on l'a remarqué ci-devant, qui vivoit du temps de Plutarque, & qui étoit son ami. Ce qui persuade que ce dernier Philon étoit de cette Secte, c'est qu'il se servoit des mêmes raisons que les Méthodiques; soûtenant, comme il faisoit, 42 *que la soif ne*

41 *Method. medend. lib. 1. cap. 7.*
42 *Sympoſiac. lib. 6. quæſt. 2.*

ne vient pas de ce que le corps manque d'humidité, mais d'un changement qui s'est fait auparavant dans les pores, qui ont pris une autre figure, & une autre disposition. Il semble qu'il raisonnoit un peu plus que ne faisoient les Méthodiques, mais outre qu'il n'explique pas en quoi consiste cette disposition, comme les Méthodiques n'étoient pas tous d'accord entr'eux, il y en avoit parmi eux qui poussoient le raisonnement un peu plus loin que les autres.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

Nous avons une autre remarque à faire, touchant ce Philon ami de Plutarque, c'est qu'il en est parlé 43 en un autre endroit du même Auteur, où les differentes éditions Grecques ne s'accordent pas. Celle que Xylander a suivie fait dire à Plutarque, *que Philon appelloit certaines compositions les mains des Dieux*; & dans l'édition sur laquelle Adrianus Junius a fait sa traduction, Plutarque attribue à Erasistrate d'avoir donné le même nom aux mêmes compositions, *les compositions*, dit-il, *qu'Erasistrate a appellées les mains des dieux*. Or ni l'une ni l'autre de ces éditions n'ont, à mon avis, rencontré le vrai sens de l'Auteur. La maniere dont 44 Tiraqueau cite ce même passage me semble la meilleure. Plutarque propose en cet endroit cette question; *Si lors que l'on mange de diverses sortes de viandes dans un repas, la coction, ou la digestion se fait mieux?* On dispute là-dessus pour, & contre, & l'un des disputans parle ainsi, selon Tiraqueau; *Si vous blâmez si fort tous les mélanges, ne reprenez pas seulement Philon lors qu'il nous donne à manger, reprenez le encore lors qu'il mêle* (ou qu'ils mêlent, c'est à dire, les Médecins) *un grand nombre de drogues, pour faire ces sortes de compositions Royales, ou ces Antidotes qu'on a appellé les mains des Dieux. Erasistrate censuroit l'absurdité, & le soin superflu de ceux qui mêloient ensemble des choses métalliques, des choses tirées des plantes, & d'autres tirées des animaux venimeux; de celles que la terre produit, & de celles qui se trouvent dans la mer. Il ajoûtoit qu'il valloit mieux laisser ces mélanges, & que la Médecine s'en tînt à l'usage de la ptisane, de la citroüille, & de l'hydrelæum*, &c. Voila ce que dit Plutarque dans le texte que Tiraqueau a suivi, par où l'on voit qu'il n'attribue ni à Philon, ni à Erasistrate d'avoir appellé les Antidotes *les mains des Dieux*. En effet, ni l'un ni l'autre ne leur ont donné ce nom; c'est Hérophile qui en a été l'Auteur, comme Galien, & Scribonius Largus le remarquent, & comme nous l'avons rapporté 45 ci-dessus. Neanmoins Tiraqueau lui-même n'a pas laissé d'attribuer en un autre endroit ces mêmes termes à Philon, & d'autres Savans ont fait la même faute après lui. J'ai crû devoir expliquer ce passage de Plutarque, parce qu'il concerne non seulement Philon, mais encore Erasistrate, & Hérophile, desquels nous avons parlé ci-devant.

Je ne sai si *Herennius Philo*, qui est cité par 46 Estienne de Byzance, comme ayant écrit quelques livres de Médecine, est different de Philon le Méthodique duquel nous venons de parler. Mais je ne suis pas de l'avis d'un 47 Auteur moderne, qui confond ce troisiéme Philon avec Philon de Tarse. Je ne sai sur quoi sa conjecture peut être fondée; mais comme on recueille d'un passage de l'un des livres d'Herennius Philo, cité par le même Estienne de Byzance, qu'il a vécu après quelques disciples d'Asclépiade qui sont nommez dans ce

43 *Ibidem, lib. 4. problem. 1.*
44 *De nobilitate, cap. 31. paragraph. 477.*
45 *Part. 2. liv. 1. chap. 6.*
46 *In voc. Dyrrhachium, & Cyrtus.*
47 *Berkelius in Steph. Byzantin.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

ce passage, il doit être moins ancien que le premier Philon. Je ne saurois dire non plus si le *Philon*, que 48 saint Epiphane conte entre le Auteurs qui ont écrit *des plantes*, est different des autres. S'il étoit le même que Philon de Tarse, il y a de l'apparence que Dioscoride l'auroit cité, comme il cite d'autres Auteurs qui ont écrit sur cette matiere.

Il faut joindre aux Médecins, qui ont vécu sous Auguste, 49 *Artorius*, 50 *Cassius*, 51 *Thémison*, & la plûpart des autres disciples d'Asclépiade desquels il a été parlé ci-devant. Je ne sai même si l'on ne pourroit point mettre ici un 52 FLORUS, duquel Aëtius dit *qu'il étoit Médecin de la mere de Drusus.* Il y a eu plus d'un Drusus; mais le fils de Livie femme d'Auguste a été le plus fameux.

Il y eut aussi de très-bons *Chirurgiens* sous le même Empereur; un TRYPHON le pere, & un EUELPISTUS, fils de *Phleges*. Celse, qui les nomme, parle aussi d'un MEGES, qu'il regarde comme le plus habile de tous ceux de cette profession. Nous apprenons de Galien que ce Méges étoit de Sidon; & l'on recueille de ce qu'en dit Celse, qu'il avoit demeuré à Rome. On ne dira rien touchant la maniere dont chacun de ces trois Chirurgiens travailloit dans son art, parce qu'on n'a pas là dessus des particularitez fort considerables. On a rapporté les noms de quelqnes autres fameux Chirurgiens dans la seconde Partie, Livre premier, Chapitre dixiéme. Et pour ce qui regarde la Chirurgie voyez ci-dessus, *part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 5.*

Il n'y a pas de doute qu'il n'y ait eu un beaucoup plus grand nombre d'habiles Médecins sous l'Empire d'Auguste, qui a été fort long, mais ils ne sont pas conus.

CHAPITRE II.

Des ESCLAVES qui ont pratiqué la Médecine; & du temps auquel on a commencé de voir des Médecins de familles Romaines. On parle aussi des emplois que l'on donnoit anciennement aux esclaves, par rapport à ce même Art; & en particulier de ceux que l'on appelloit Parabolani.

LA condition servile d'Antonius Musa, dont il a été parlé au chapitre précedent, nous fournit une occasion de placer en cet endroit les Médecins Esclaves. 1 Quelques modernes ont soûtenu qu'il n'y avoit que des Esclaves, qui exerçassent la Médecine à Rome dans le temps des premiers Empereurs, & même assez long-temps après. Voici les passages qu'ils citent pour prouver ce qu'ils avancent. Le premier est de Seneque; 2 *Domitius*, dit cet Auteur, *commanda à un de ses esclaves, qui étoit Médecin, qu'il lui donnât du poison.* Le

---

48 *De hæresib. lib.* 1.
49 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 11.
50 *Ibidem.*
51 *Part.* 2. *liv.* 4. *Sect.* 1. *chap.* 1.
52 *Aët. Tetrab.* 2. *Serm.* 3. *cap.* 108.
1 *Robortellus; Dempsterus; & d'autres.*
2 *De beneficiis, lib.* 3. *cap.* 24.

Le même Auteur ajoûte un peu après; *Domitius vécut, ayant obtenu la vie de César, mais qu'un esclave l'avoit sauvé le premier en lui donnant un médicament pour le faire dormir au lieu du poison que Domitius lui avoit demandé.* Voici encore un passage sur le même fait, qui est de Suetone; 3 *Domitius eut tant de peur de la mort, qu'il avoit souhaitée dans le desespoir de ses affaires, qu'il prit des médicamens pour vomir le poison qu'il avoit pris en cette occasion, & dont il se repentoit. Il donna même la liberté à un esclave qui, avoit préparé exprès ce poison d'une maniere qu'il en fut moins nuisible.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J.C.

Dans l'un, & dans l'autre de ces passages, on trouve un esclave Médecin. On tire une troisiéme preuve de la harangue de Ciceron pour le Roi *Déjotarus*, où il est parlé d'un Médecin nommé *Phidippus*, qui étoit aussi esclave. C'est le même que nous avons conté entre les Médecins contemporains d'Asclépiade. On employe aussi le témoignage d'Orose, pour prouver qu'il y avoit à Rome des Médecins de condition servile du temps d'Auguste: 4 *La quarante huitieme année de l'Empire de César Auguste*, dit cet Auteur, *il y eut une si grande famine à Rome, que César commanda que l'on fit sortir de la ville tous les étrangers, & un très-grand nombre d'esclaves; du nombre desquels on excepta les Médecins, & les Précepteurs.* Suetone fournit encore un autre passage, où il est parlé d'un Médecin de la même condition, en ces termes; 5 *Je vous envoye encore avec lui un de mes esclaves qui est Médecin.* On apporte de plus des autoritez tirées des Jurisconsultes; 6 *Lucius Titius a disposé ainsi par son testament; Je vous recommande mes Médecins, un tel, & un tel. Il dépendra de vous de les garder comme de bons Affranchis, & Médecins. Si je leur avois donné leur liberté, j'aurois craint qu'il ne vous arrivât la même chose qu'a ma chere sœur, qui ayant mis en liberté ses Médecins esclaves, en fut abandonnée après qu'elle leur eut payé leur salaire.* On cite enfin des vers de Claudien où il dit, 7 *que les Romains étant en guerre avec Pyrrhus, le Consul Fabricius refusa de se prévaloir de la perfidie d'un esclave de ce Roi, qui offroit de l'empoisonner, & renvoya cet esclave à son maitre, disant que ce n'étoit pas de cette maniere qu'il faisoit la guerre.* Cet esclave étoit, dit-on, Médecin, comme on le recueille de ce que Florus, Plutarque, Aurelius Victor, & Eutrope, qui rapportent le même fait, imputent cette méchante action à un Médecin de Pyrrhus, & de ce que quelques autres Auteurs l'ont attribuée à *Nicias*, Médecin du même Roi, dont nous avons parlé dans la seconde Partie.

Voila ce que les Auteurs modernes qu'on a citez disent, pour appuyer leur sentiment. On peut même ajouter 8 un passage de Diogene Laërce par où il paroit qu'il y avoit des esclaves Médecins, même parmi les Grecs, long-temps avant le commencement de la Monarchie Romaine. On ne peut pas nier que

3 *In Nerone, cap.* 2.

4 *Lib.* 7. *cap.* 2.

5 *In Caligula, cap.* 8.

6 Lucius Titius ita testamento cavit; Medicos tibi commendo illum, & illum. In tuo judicio erit ut habeas bonos libertos, & Medicos. Quòd si ego eis libertatem dedissem, veritus sum quod sorori meæ carissimæ fecerunt Medici servi ejus, manumissi ab ea, qui salario expleto reliquerunt eam. *Scævola, Leg.* 41. *Paragraph.* 6.

7 Noxia pollicitum Domino miscère venena.
Fabricius Regi, nudata fraude, remisit
Infesto quèm Marte petit; bellunique negavit
Per famuli patrare nefas ——— *Claudian. de Bello Gildonico.*

8 *In Diogene, lib.* 6. *Segm.* 30.

Depuis le commencement du siecle XL. jusqu'à l'an XL. de N. S. J. C.

toutes ces autoritez ne prouvent qu'il y a eu des esclaves Médecins, ou des esclaves qui exerçoient [9] quelques parties de la Médecine; nous en nommerons même encore quelques-uns. Mais je ne vois pas que l'on en puisse inferer qu'il n'y eût point alors de Médecins, d'une autre condition. Il n'y a qu'à voir ce que l'on a dit ci-devant de ceux qui ont introduit la Médecine à Rome, pour être convaincu que ce n'est pas à des esclaves que Rome eut cette obligation, mais à des Grecs de condition libre, tels qu'étoient *Archagathus*, & *Asclépiade*. On peut encore mettre au même rang celui qui fut pris avec Jules César par des Pirates, comme on l'apprend de Suëtone, & comme on l'a remarqué ci-dessus. Si ce Médecin avoit été esclave, il semble que Plutarque, qui rapporte le même fait, ne l'auroit pas appellé *l'ami de César*. [10] Robortellus, qui a senti cela a voulu changer le texte de Suetone, & au lieu que cet Historien dit que César fut pris *cum uno Medico*, avec un *Médecin*, il veut qu'on lise, *cum uno amico*, avec un *ami*; mais on peut voir comme [11] Casaubon redesse Robortellus sur ce sujet, & les passages qu'il rapporte, où d'autres Médecins, sont appellez les amis des Princes, des Princesses, & des Empereurs.

Quand on répondroit que la qualité d'esclave, ou du moins celle d'Affranchi, n'empêchoit pas ceux de cet ordre, qui se rendoient recommandables par leurs belles qualitez, d'avoir part à l'amitié des Grands, & des personnes du mérite le plus distingué; témoin les habitudes que *Térence* avoit avec *Scipion*, & avec *Lælius*, & les liaisons de *Musa* avec *Virgile*, & *Horace*. Ce dernier, qui étoit lui-même fils d'Affranchi, étoit aussi fort avant dans la faveur de Mecénas, & dans celle d'Auguste qui l'appelle son ami dans une de ses lettres. Quand on répondroit, dis-je, que par ces raisons le Médecin de Jules César pouvoit être l'ami de cet Empereur, on ne peut pas présumer qu'Archagathus ni Asclépiade fussent de condition servile. Ils étoient d'un païs où, de l'aveu de tout le monde, la Médecine étoit ordinairement entre les mains de personnes libres. Les Athéniens avoient même fait un arrêt, comme on la vû [12] ci-dessus, par lequel il étoit défendu aux esclaves, & aux femmes d'exercer cette profession. Je veux que cet arrêt ne se soit pas toûjours observé, & qu'il ne regardât pas toute la Grece, puis qu'il paroit par le passage de Diogene Laërce que l'on a cité, qu'il y avoit aussi parmi les Grecs des Médecins esclaves, on ne laisseroit pas d'être ridicule de soûtenir que tous les Médecins de ce païs-là étoient de cette condition. Il en est de même à l'égard des Médecins de Rome, ou d'Italie.

Mais sans s'attacher à Archagathus, & à Asclépiade seuls, l'édit de Jules César, que l'on a rapporté, par lequel il donnoit la Bourgeoisie de Rome à tous les Médecins qui y étoient, & à ceux qui viendroient s'y habituer suffit pour prouver que la Médecine n'y étoit pas exercée par des esclaves seulement. L'édit de cet Empereur dût faire venir des Médecins, de toutes parts, & particulierement de la Grece, qui en étoit pleine. Les Grecs furent effectivement les premiers qui porterent la Médecine à Rome avec les autres sciences, comme

9 On verra dans ce même chapitre que ces esclaves, qu'on appelloit Médecins, n'étoient pas tous Médecins proprement dits.

10 *Annotat. ad utriusque linguæ auctores, lib. 1. cap. 21.*

11 *Voyez Casaubon sur Suetone, & ci-dessus part. 2. liv. 3. chap. 11, &* 12 *ibidem, liv. 4. sect. 1. chap. 13. & ci-après part. 3. liv. 1. chap. 3.*

12 *Part. 2. liv. 3. chap. 13.*

me on l'a remarqué ci-dessus, & ils furent presque les seuls qui y exercerent cette profession avec éclat pendant quelque temps, mais les lettres s'étant ensuite plus géneralement répandues en Italie, on ne tarda pas beaucoup à voir des Médecins Romains de très-bonnes familles, & qui furent en reputation.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Pline semble assurer le contraire lors qu'il dit, 13 *que la Médecine est le seul des Arts de la Grece que la gravité Romaine n'avoit pas encore exercé, nonobstant le grand proffit qu'on y faisoit;* mais il s'explique immédiatement après lors qu'il ajoute, *qu'il y a eu tres-peu de Romains qui se soient mêlez de la Médecine.* Il y avoit peu de Romains au prix des autres, mais on ne peut pas dire qu'il n'y en eût du tout point. Il y en auroit sans doute eu davantage; mais le même Auteur nous apprend, 14 *que le petit nombre de ceux de cette ville, qui avoient embrassé la Médecine, avoient d'abord passé chez les Grecs,* c'est à dire, avoient écrit en Grec, *s'étant apperçus que ceux qui traitoient la Médecine autrement qu'à la Grecque n'étoient pas à peu près autant estimez que les autres.* La raison pourquoi les Médecins Romains étoient peu considerez lors qu'ils parloient Latin, ou qu'ils écrivoient en leur langue maternelle, est remarquable; *c'est*, dit Pline, *parce que le peuple a acoûtumé de faire le moins d'estime des conseils qu'on lui donne pour sa santé, lors qu'il entend le mieux ce qu'on lui dit sur ce sujet.*

On voit par ce passage de Pline, quelle étoit la cause qui éloignoit au commencement les Romains de l'exercice de la Médecine. C'est qu'on n'avoit pas bonne opinion d'eux, ou qu'ils ne s'estimoient pas reciproquement, soit par la raison que cet Auteur en allegue, soit que veritablement les Grecs fussent plus propres à cela qu'eux, ce qui est le plus vraisemblable. Il faut ajoûter à cela que les Romains, fiers de leur grande puissance, & qui avoient la plûpart l'esprit tourné du côté des armes, ou des affaires politiques, ne pensoient guere à s'attacher à un mêtier si rebutant, & si ingrat qu'est pour l'ordinaire celui de la Médecine. Cette derniere raison étoit assez forte toute seule, quand il n'y en auroit point eu d'autres, pour les obliger à renvoyer ce fardeau sur des étrangers. Il se trouva pourtant quelques Romains, qui voulurent bien le porter, mais outre qu'ils furent en petit nombre, ils ne commencerent guere à paroître que sur la fin du Régne d'Auguste, & sous celui de Tibere. Pline en nomme quelques-uns de ces derniers, dont nous parlerons au chapitre suivant. A l'égard de ceux qui ont pû vivre sous Auguste, je conte quelques-uns des Sectateurs d'Asclépiade, comme *Julius Bassus*, & *Sextius Niger*; & je ne sai même si ne ne sont point ceux que Pline désigne, lors qu'il parle des Médecins Romains qui ont écrit en Grec. Ceux-ci, comme on l'a vû, avoient écrit en cette langue, & c'est de cet Auteur que nous l'apprenons ailleurs. On doit leur joindre *Cassius* dont il a été parlé en même temps que des deux autres, aussi bien que *C. Valgius*, & *Macer*, qui vivoient, comme on l'a vû au chapitre précedent, sous le même Régne.

Ce que l'on vient de dire des Romains, qui ont exercé la Médecine chez eux, prouve

13 Solam hanc artium Græcarum non exercet Romana gravitas in tanto fructu. *lib. 29. cap. 1.*

14 Paucissimi Quiritium attigère, & ipsi statim ad Græcos transfugæ; imò verò auctoritas aliter quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos expertesque linguæ, non est. Ac minùs credunt quæ ad suam salutem pertinent, si intelligant. *Plin. ibidem.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

prouve encore fortement qu'il y avoit alors d'autres personnes que des esclaves qui se mêloient de cette profession. La chose me paroit si claire, que ce n'est pas la peine de s'y arrêter davantage. Je citerai seulement, pour finir, un passage de Ciceron qui fait voir que la Médecine étoit de son temps regardée à Rome comme un art que les personnes libres pouvoient exercer sans s'abbaisser. *Les Arts,* dit-il, *qui demandent une grande conoissance, ou qui ne sont pas d'une médiocre utilité, comme la Medecine, comme l'Architecture, comme tous les autres Arts qui enseignent des choses honêtes, ne deshonorent point ceux qui les exercent, lors qu'ils sont d'une condition à laquelle ces professions conviennent.* (*Officior. lib.* 1. *cap.* 42.)

Ce n'est pas, comme on l'a déja avoüé, qu'il n'y eût à Rome, & ailleurs des esclaves Médecins, soit qu'ils eussent appris leur mêtier étant déja esclaves, soit qu'étant nez libres ils fussent tombez dans l'esclavage par quelque malheur. L'histoire de Musa qui a donné sujet à traiter de cette matiere, & les passages qu'on a citez le justifient. On trouve même les noms de quelques-uns de ces esclaves dans les livres des Anciens, & dans les Inscriptions qui se sont conservées. Celle qui suit est d'un esclave de l'Empereur Tibere.

15 TI. LYRIUS TI. CÆSARIS
AUG. SER. CELADIANUS
MEDICUS OCULARIUS
PIUS PARENTIUM SUORUM, &c.

Je ne sai si ce n'est point le même qui est nommé *Illyrius* dans une autre Inscription, & qui étoit aussi *Médecin Oculiste,* & esclave du même Empereur. On trouve encore les Inscriptions suivantes;

CN. HELVIUS CN. L. IOLA
MEDICUS OCULARIUS.
Q. CLODIUS Q. L. NIGER.
MEDICUS OCULARIUS
SIBI &c.

La lettre L. avec un point à côté, marque que ces Médecins, étoient des Affranchis, *Liberti.* Nous avons rapporté 16 ci-devant une Epitaphe d'un *Sabinus* Affranchi, qui étoit un Médecin d'une autre espece, *Médicus fora multa secutus,* un Coureur de marchez, ou un Vendeur d'Antidotes. Nous avons aussi fait mention d'un 17 P. NUMITORIUS ASCLEPIADES, Affranchi, & Sextumvir de Verone. Il est parlé de la même charge dans l'Inscription suivante, & du gain qu'avoit fait dans la Médecine celui de qui est cette Inscription;

18 P.

15 *Vide Gruterum, & Rhodium in Scribon. Larg.*
16 *Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 9.
17 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 10. On trouvera encore quelques autres Inscriptions concernant des Affrannhis Médecins, dans le chap. 1. du livre suivant.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

18 P. DECIMIUS P. L. EROS
MERULA MEDICUS
CLINICUS. CHIRURGUS
OCULARIUS VI. VIR
HIC PRO LIBERTATE DEDIT. HS. IↃↃↃ CCC
HIC PRO SEVIRATU IN REMP.
DEDIT HS ∞ ∞
HIC IN STATIUS PONENDAS IN
ÆDEM HERCULIS DEDIT HS. [illegible] [illegible] [illegible]
HIC IN VIAS STERNENDAS IN
PUBLICUM DEDIT HS. [illegible] [illegible] [illegible] IↃↃ CCI ∞ ∞
HIC PRIDIE QUAM MORTUUS EST
RELIQUIT PATRIMONI
HS. ∞ [illegible] [illegible]

C'est à dire, *Publius Decimius Eros Merula, Affranchi de Publius &c. Médecin Clinique, Chirurgien Oculiste, & Sextumvir, a donné pour acheter sa liberté sept cent Sestterces. Il a payé à la Republique pour la charge de Sextumvir, deux mille Sesterces. Pour des Statues qu'il a fait mettre dans le temple d'Hercule, trente mille Sesterces. Pour paver les rues, ou les chemins, trente, & un mille quatre cens Sesterces. Et le jour de devant sa mort, il a laissé de patrimoine dix neuf mille Sesterces.* La premiere chose qu'il faut remarquer touchant cette Inscription, c'est qu'on ne sait pas bien ce que signifient les marques ajoûtées aux Sesterces des dernieres sommes, & que ce n'est que sur une conjecture de Scaliger que l'on suppose qu'elles sont chacune le nombre de dix mille. La seconde remarque qu'il faut faire c'est que comme il y avoit de grands, & de petits Sesterces, & que les premiers valoient mille fois autant que les derniers, cela fait varier la somme, portée par cette Epitaphe, à la même proportion. S'il s'agit ici du grand Sesterce qui valloit environ cent livres monoye de France, cet Esclave auroit gagné huit millions trois cens dix mille livres, ce qui n'est pas croyable. Il paroit même par l'employ qu'il fait de chaque somme qu'il n'a pas entendu des grands Sesterces. On ne croira jamais, par exemple, qu'un esclave ait payé à son Maitre deux cens mille livres pour sa liberté, & encore moins qu'il ait dépensé trois milions en statues pour orner un Temple Il y a bien plus d'apparence qu'il faut conter sur les petits Sesterces. A ce conte il auroit gagné seulement huit mille trois cens dix livres en tout, & n'auroit pas été si riche que quelques Savans l'ont crû.

Mercurial écrit le nom de ce médecin avec un H, *Héros*. On trouve dans Galien un *Héron*, qu'il appelle *Oculiste*, & que Rhodius pretend être le même que celui dont on vient de parler. Celse fait aussi mention de deux *Hérons* Chirurgiens

18 *Vide Mercurial. Var. Lectiones, lib. 3. cap. 22. & Rhod. in Scribon. Larg. Compos. 37.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

rurgiens, comme on l'a vû 19 ci-dessus. Au reste celui de qui est l'inscription qu'on a lüe, ne prenoit pas seulement le titre de *Chirurgien Oculiste*; il se disoit d'ailleurs *Médecin Clinique*, c'est à dire, *Médecin*, au sens que ce mot se prend aujourd'hui, comme nous l'avons expliqué 20 ci-devant.
Ceux dont il est parlé dans les trois Inscriptions précedentes se disoient simplement *Médecins Oculistes*; par où l'on void qu'ils n'embrassoient pas toute la Médecine. Ceux que Suetone, & les autres Auteurs qu'on a citez appellent Médecins, pouvoient aussi n'être pour la plûpart que des Chirurgiens, ou de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique. Car encore que l'on n'ait pas nié qu'il y eût alors quelques esclaves qui exerçoient la Médecine proprement dite, il est certain que le plus grand nombre d'entr'eux remplissoient seulement les fonctions de la Médecine, qu'on peut appeller 21 *ministrante*.

Dés les commencemens de la Médecine, chaque Médecin avoit eu ses valets qu'il faisoit travailler sous ses yeux, comme on l'a remarqué 22 ci-devant. Et quoi que la Médecine eût été partagée en trois professions differentes, dans le temps qu'on a désigné au même endroit, il y avoit toûjours des Médecins qui faisoient préparer des médicamens dans leurs maisons, & qui employoient à cet office leurs esclaves, aussi bien qu'aux operations de la Chirurgie. Il arrivoit de là que ces mêmes esclaves, après avoir bien servi leurs Maitres, étoient souvent mis en liberté, & exerçoient en suite de leur chef les parties de la Médecine qu'ils avoient apprises auparavant.

Cassius, duquel on a parlé 23 ci-dessus, avoit un valet nommé *Atimetus* qui lui composoit ses médicamens. 24 Rhodius croit que c'est le même dont il est parlé dans l'Inscription suivante;

P. ATTIUS ATIMETUS
AUG. MEDICUS AB OCUL.
H. S. E.

Il y a une chose touchant cet esclave de Cassius dans Scribonius Largus, qui a fait de la peine à quelques Critiques, c'est que cet Auteur l'appelle *Legatus Tiberii Cæsaris*, Envoyé de l'Empereur Tibere. Lipse a crû qu'il falloit lire *Legatus Tiberio Cæsari*, legué à Tibere, comme si Atimetus avoit été legué par testament à cet Empereur. Mais je suis de l'avis de Rhodius, qui croit que l'employ d'*Envoyé* n'étoit pas incompatible avec la qualité d'*Affranchi*, qu'Atimetus pouvoit avoir acquise, plusieurs Affranchis ayant été employez à des ministeres fort importans, sous les Empereurs Romains. On trouve aussi 25 un *Atimetus* cité par Galien, au sujet d'un remede pour les yeux; & l'on a parlé 26 ci-devant d'un *Julius Atimetus* dont le nom se trouve dans une Inscription que nous avons rapportée au même endroit. Celle qui suit, & qui est à Rome, dans

19 *Part. 2. liv. 2. chap. 10.*
20 *Part. 1. liv. 1. chap. 13.*
21 *Voyez ci-dessus part. 2. liv. 1. chap. 9.*
22 *Ibidem.*
23 *Part. 2. liv. 3. chap. 11.*
24 *In Scribon. Larg. Compos. CXX.*
25 *De composit. pharmacor. local. lib. 4. cap. 7.*
26 *Part. 2. liv. 3. cap. 13.*

dans le Palais Farnese, fait encore mention d'un *Atimetus*, que Rhodius prend aussi pour le premier. C'est une fort jolie Epitaphe de la femme du même Atimetus, qui s'appelloit, dit-on, *Homonæa*; *Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

MORTE EST MIHI TRISTIOR IPSA
MOEROR ATIMETI CONJUGIS ILLE MEI.

Il faut enfin ajoûter à ces Inscriptions, sans les autres que l'on pourroit encore rapporter, celles dont il est parlé dans le chapitre précedent. Il y en a une d'un *L. Apulejus L. L. Eros*, qui pourroit bien avoir été un Affranchi de *Luce Apulée le Philosophe*. Ce ne seroit pas le seul Médecin qu'il auroit eu entre ses esclaves. Il parle lui-même d'un *Thémison* qu'il appelle Médecin, & qui étoit à son service.

Pour revenir à ce que nous avons commencé de dire, touchant les occupations des esclaves par rapport à la Médecine, il faut encore savoir que la maniere dont elle se pratiquoit anciennement ayant fourni de l'occupation à beaucoup plus de personnes qu'on n'en employe aujourd'hui pour le même sujet, ce fardeau tomboit assez naturellement sur les esclaves. La Médecine *Gymnastique*, dont on a parlé dans la premiere Partie, en occupoit seule un fort grand nombre. Combien ne falloit il pas de gens, pour servir ceux qui se baignoient, & ceux qui se faisoient oindre, frotter &c. Les *Bains*, en particulier, étoient administrez par les 27 *Baigneux*, qui avoient sous eux 28 ceux qui devoient entretenir le feu sous les chaudieres, & prendre soin que l'eau du bain fût comme on la demandoit, & ceux qui avoient la charge de tenir propre le bain, & tout ce qui en dépendoit. On leur donnoit le nom de *Mediastini*. Il semble que cet office étoit à peu près le même que celui des *Soüillons*, ou des *Marmitons*. Néanmoins il se trouve quelques Epitaphes où on ne l'a pas jugé si abjet qu'on n'en ait voulu faire parade.

29 DIIS MANIBUS S.
TITO FLAVIO OLENO
SERVO ET PROCURAT.
BALNEI T. FLAVI. AUG.
VCT. MEDIASTINO
VIX. ANN. IX. MEN.
VII. D. VIII.
TITUS FLAVIUS T. L.
POLYMNESTUS.
MEDIASTINUS.
AUG. N. FAC. CUR.

Je ne sai si *Procurator Balnei* étoit un synonime de *Mediastinus*, ou si c'étoit un emploi plus relevé. Ceux qui étoient commis sur les bains s'appelloient *Præfecti balneis*. On peut voir dans l'Auteur que nous avons cité quelques Inscriptions, où il est fait mention de ces derniers, qui n'étoient pas du rang des esclaves.

27 *Balneatores.*
28 *Fornacatores.*
29 *Vid. Mercurial. de arte Gymnast. pag. 94. Edit. Frisii.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

esclaves. A l'égard du mot VCT. je pense qu'il signifie 30 *Unctor*. Au reste les deux personnages, dont il est parlé dans l'Epitaphe que l'on vient de lire, étoient apparemment des esclaves, ou des affranchis de Vespasien, ou de ses fils, comme le nom, & le prénom de *Titus Flavius* le montrent; ce qui rendoit leur office plus considerable que s'ils avoient servi de simples particuliers, en la même qualité. Il y avoit aussi des valets, pour garder les habits de ceux qui se baignoient. On appelloit ces valets *Capsarii*.

L'application des huiles, des onguens, & des parfums liquides dont on se servoit soit après le bain, soit autrement, occupoit autant de personnes que le bain même. Ceux qui faisoient profession d'administrer ces onguens, ou ces huiles tant aux malades qu'aux sains, se faisoient appeller Iatraliptæ, c'est à dire, *Médecins oignans*. Ils avoient sous eux ceux qu'on nommoit simplement *Aliptæ*, en Grec, & *Unctores*, ou *Reunctores*, en Latin, quoi que le mot *Alipta* se prît aussi quelquefois pour Iatralipta. Ces gens là qui ne servoient qu'à oindre doivent bien être distinguez de ceux qu'on appelloit *Unguentarii*, ou *Ungentarii*, qui étoient ceux qui vendoient les huiles, & les onguens, & de ceux qui se nommoient 31 *Olearii*, qui étoient des esclaves, qui portoient le pot à l'huile après leurs Maîtres en allant au bain.

Après avoir oint, & avant qu'on oignît on frotoit, & on racloit la peau, ce qui étoit l'office des Froteux, *Fricatores*. Ils se servoient pour cela d'un instrument appellé *Strigil*, qui étoit comme un espece de cuiller de bois, de corne, de fer, ou autre matiere. On peut en voir la figure dans Mercurial, & dans Pignorius. Cet instrument étoit particulierement nécessaire pour décrasser la peau, & pour en ôter les restes de l'huile, & même de la poudre dont on se couvroit après s'être fait oindre, lors qu'on vouloit lutter, ou faire quelque autre exercice.

Les Jatraliptæ avoient encore sous eux des gens, qui faisoient profession de broyer, ou de manier doucement les jointures, ou les autres parties du corps, pour les ramollir, & les rendre plus souples. On appelloit ceux qui servoient à cela *Tractatores*. C'est de ces gens, & de leur remede que parle 32 Seneque lors qu'il dit en s'echauffant contre l'abus qui se commettoit à cet égard; *Faut il que je donne mes jointures à amollir à ces effeminez? Ou faut il que je souffre que quelque femmelette, ou quelque homme changé en femme m'étende mes doits délicats? Pourquoi n'estimerai-je pas plus heureux un Mucius Scævola, qui manioit aussi aisément le feu avec sa main, que s'il l'eût tendue à un de ceux qui font profession de manier, ou de broyer les jointures.* Ce qui mettoit Seneque de mauvaise humeur contre cette espece de remede, & contre ceux qui le pratiquoient c'est qu'ils le faisoient la plûpart sans nécessité, & par pure délicatesse. Les hommes employoient même quelquefois à cet office ces femmes que l'on appelloit *Tractatrices*. On peut voir sur ce sujet la description que fait 33 Martial de la débauche d'un riche voluptueux.

Les

30 On explique ce terme dans l'article qui suit.

31 *Salmas. de homonym. hyles Iatricæ, cap.* 103.

32 An potius optem ut malacissandos articulos exoletis meis porrigam? ut muliercula, aut aliquis ex viro in mulierculam versus, digitulos meos ducat? Quidni ego feliciorem putem Mucium, qui sic tractavit ignem quasi illam manum Tractatori præstitisset. *Epistol.* 66.

33 Percurrit agili corpus arte Tractatrix
Manumque doctam spargit omnibus membris. *Lib.* 3. *Epigr.* 81.

Les onguens ne pouvant pas être commodément employez qu'on n'ôtat le poil, les Anciens se servoient pour cela premierement de *pinsettes*, & de *pierres-ponces*; mais lors que ces moyens n'étoient pas suffisans, ils se faisoient appliquer des emplâtres appellez 34 *Dropaces*, faits avec de la poix, & de la resine. On levoit ces emplâtres tout d'un coup, en sorte que les poils s'arrachoient. Ils se faisoient aussi oindre avec des onguens appellez *Psilothra*, qui faisoient tomber les poils. Les hommes qui servoient à cet office étoient appellez *Dropacistæ*, & *Alipilarii*; & les femmes *Picatrices*, & *Paratiltriæ*.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Les *Barbiers*, appellez *Tonsores*, servoient aussi en cette rencontre, mais ils n'étoient pas tous esclaves. Quelques-uns d'entr'eux n'en avoient du moins pas l'équipage, comme on peut le recueuillir d'un passage d'Ammian Marcellin. 35 *Un Barbier*, dit-il, *ayant été mandé pour venir couper les cheveux de l'Empereur Julien, comme cet Empereur vit entrer un personnage habillé fort proprement, il en fut surpris, & dit qu'il n'avoit pas demandé un Médecin, mais un Barbier.* Il se peut qu'en ce temps-là les Barbiers le portassent plus haut, qu'ils n'avoient fait au commencement de l'Empire.

Les femmes en avoient aussi entr'elles qui exerçoient le même mêtier, & qui étoient appellées *Tonstrices*. Il y en avoit une dans la Cour de Cléopatre, qui se nommoit 36 *Eras*, & qui étoit fort avant dans la faveur. Galien, ou l'Auteur du livre *de la Thériaque*, parle de deux autres femmes de chambre de Cléopatre, dont l'une s'appelloit *Næra*, & l'autre *Carmione*, qui avoient le même employ. 37 Martial, & d'autres Auteurs ont aussi fait mention de ces sortes de femmes, & l'on trouve une vieille Inscription sur ce sujet;

SEXTIÆ L. TERTIÆ
TONSTRICI.

On peut mettre au même rang celles qui servoient à coiffer les femmes, ou à teindre leurs cheveux, & à les poudrer, ou parfumer avec des poudres, ou des liqueurs. On appelloit celles de cette profession *Comotriæ*, *Plectriæ*, *Ornatrices*, *Comptrices*. Juvenal parlant d'une de ces especes de Coiffeuses l'appelle 38 *Psecas*, peut être à l'imitation d'Ovide qui nomme ainsi une des Nymphes qui servoit Diane dans le bain, lors qu'elle fut vûe par Actéon. Il semble que ceci est hors de nôtre sujet, mais on a pû voir 39 ci-devant que la *Commotique*, ou *l'Art d'embellir le corps*, est consideré comme dépendant de la Médecine.

34 On parlera dans le livre suivant de la composition de cette sorte de médicamens.

35 Evenerat iisdem diebus ut ad demendum Imperatoris capillum Tonsor venire præceptus, introiret quidam ambitiosè vestitus; quo viso, Julianus obstupuit; Ego, inquit, non Rationalem jussi sed Tonsorem acciri. *Lib.* 2.

36 *Plutarch. in vita M. Antonii.*

37 *Lib.* 2. *Epigram.* 17.

38 *Satyr.* 6. *vers* 489. Psecas est un mot qui tire son origine de ψεκάζειν, ou ψακάζειν, arroser, répandre, ou faire distiller goutte à goutte. Ce mot se trouve écrit avec un h dans Juvenal; mais Reinesius a fort bien remarqué que cette lettre doit être ôtée. Je trouve aussi dans Artemidore le mot ψεκάδες, que Cornarius traduit *minutæ pluviæ*, des menus pluyes, des especes de rosée. (*de insomn. lib.* 2. *cap.* 8.

39 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 13.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Nous finirons par l'employ qu'on donnoit aux esclaves, ou à d'autres personnes de la plus basse condition de *garder les malades*, de *les servir dans toutes leurs necessitez*, de *leur apprêter à manger* & même de pourvoir à tout ce qui concernoit *l'appareil de la sepulture* de ceux qui mouroient, & *la sépulture elle même*. Ceux qui avoient soin des malades, ou les *Garde-malades*, étoient appellez par raillerie *Medici ad matulam*, *Medici Coqui*. Quelques Auteurs leur ont aussi donné le nom de *Clinici*, parce qu'ils ne bougeoient d'auprès du lit des malades. Mais ce n'est pas la propre signification du mot *Clinicus*, qui désignoit, en son veritable sens, un Médecin proprement dit, comme on l'a vû dans ce même chapitre. Martial détourne aussi la vraye signification de ce mot dans une épigramme, où il parle d'un pauvre Chirurgien qui, faute d'employ, s'étoit mis à enterrer les morts, ou à les porter pour les mettre en terre, ou sur le bucher;

> Chirurgus fuerat, nunc est Vespillo *Diaulus*
> Cœpit quo potuit *Clinicus* esse modo.

La pointe de cette épigramme consiste dans l'équivoque, qui naît de la differente signification du mot κλίνη, d'où *Clinicus* a été formé, & qui signifie également *un lit*, & *une biere*. Ceux qui faisoient le mêtier de Chirurgien s'appelloient *Vespillones*, *Succollatores*. Mais ceux qui s'occupoient à laver les corps morts, à les oindre, à les mettre dans un drap, & à faire tout ce qui se faisoit anciennement avant que de porter ces corps sur le bucher, ou avant que de les enterrer, s'appelloient *Pollinctores*.

Dès que les Empereurs Romains eurent embrassé le Christianisme, & que l'on eut établi des Hôpitaux, pour les pauvres malades, ces offices, & ceux dont on a parlé immédiatement auparavant, furent donnez à de certaines gens qui étoient appellez *Parabolani*. Alciat a crû que ce mot étoit composé de la préposition παρὰ, & de βῶλος, qui signifie *une motte de terre*; Parabolanus *quasi adscriptitius glebæ*, comme qui diroit *attaché à la terre*, parce que comme il n'étoit pas permis aux païsans de quitter leur labourage, ceux-ci ne pouvoient non plus abandonner les Hôpitaux. Mais il est plus naturel de dire, avec d'autres Savans, que *Parabolani* vient de 40 παράβολος, qui signifie *hardi*, *temeraire*; parce que ces pauvres gens exposoient leur santé, & leur vie en servant les malades, particulierement lors qu'il y avoit des maladies contagieuses.

Monsieur Godefroy croyoit que ces *Parabolani*, étoient tous du nombre des *Clercs*, ou des *Ecclésiastiques*, parce qu'il est parlé de cet office dans le titre 41 *de Episcopis, & Clericis*. Il se peut que quelques Ecclésiastiques eussent embrassé ce parti, mais il y a de l'apparence qu'ils n'étoient pas seuls dans cet employ. Il se peut aussi, comme l'ont crû d'autres Savans, que ceux qui entroient dans cet ordre le fissent ensuite de quelque vœu, ou par un principe de religion. Mais la raison, pour laquelle il est parlé des Parabolani dans le Code *tit. des Evêques, & des Clercs*, c'est parce que l'élection de ces gens là dépendoit des Evêques. Le nombre de ces Para-

40 παραβαλλόμενος, ἐναποκινδυνεύων, *qui s'expose, ou qui se mot au hazard*, dit Hesychius On trouve divers autres exemples de ce mot pris dans cette signification. C'est aussi ce même sens qu'Asclépiade appelloit une cure *dangereuse*, & *témeraire*, φιλοπαράβολος, comme on l'a vû ci-dessus, *part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 9. Vide Cælium Aurelian. acutor. lib. 1. cap. 15.

41 *C. Leg.* 37. *&* 18. *Lib.* 1. *Titul.* 3. *Codic. Theodos. Leg.* 16. *Titul.* 2.

Parabolani étoit reglé à six-cent pour la ville d'Alexandrie ; comme on le recueuille de la Loi qu'on a citée. Cette même loi leur impose la nécessité de se tenir continuellement auprès des malades, ou dans les Hôpitaux, d'où ils ne devoient pas même sortir, pour assister aux Spectacles, auxquels tout le peuple étoit appellé, ou pour aller au Palais entendre plaider, ce qui étoit permis à tout le monde.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Au reste, il paroît par les propres termes des Lois qui parlent des *Parabolani*, que ce mot étoit en usage, & que cet office étoit déja établi avant ces Lois. En sorte qu'il semble que les Empereurs Theodose, & Justinien n'ont fait que regler la maniere des élection, le nombre, & le devoir de ces gens là, dont le nom pouvoit être ancien, quoi que les réglements qui concernoient leur office fussent nouveaux.

Une autre chose qu'il est important de remarquer, c'est que ceux qui ont pris ces *Parabolani*, pour des Médecins proprement dits, se sont trompez grossierement. Ce qui a donné lieu à leur erreur c'est le mot *curare*, qui se trouve dans les Lois, où il est parlé de l'office dont il s'agit, & qui signifie également *guérir*, & *avoir soin*. Mais il est visible, que ce mot ne se peut prendre en cet endroit qu'en la derniere signification, & que *curare debilium ægra corpora*, (ce sont les propres termes de la Loi) ne signifie sinon *avoir soin des corps foibles, & infirmes des malades*. On peut ajoûter à cela que si les Parabolani avoient été des Médecins d'Hôpitaux, leur élection n'auroit pas dépendu des Evêques, & des Prêtres. Les *Archiatres*, ou les principaux Medecins des grandes villes, desquels on parlera ci-après, auroient été ceux qui les auroient élus, puis que ces Archiatres étoient obligez eux mêmes de voir les pauvres. On laisse à part la pensée d'Accurse, & celle de Pétrarque, qui croyoient que les Médecins sont appellez *Parabolani*, parce qu'ils se servent de beaucoup de *paraboles*, c'est à dire, selon l'explication de ces Auteurs, parce qu'ils parlent beaucoup. C'est une pauvreté, qui ne vaut pas la peine d'être refutée.

CHAPITRE III.

Des Médecins qui vivoient sous les Empereurs Tibere, Caligula, & Claude.

JE pense qu'on peut mettre sous ces deux Empereurs les cinq Médecins suivans, dont [1] Pline fait mention ; ARRUNTIUS, CALPETANUS, RUBRIUS, ALBUTIUS, STERTINIUS. Ce sont les mêmes que l'on a voulu indiquer lors que l'on a dit, au chapitre précedent, qu'il s'étoit trouvé des Romains de familles considerables qui avoient exercé la Médecine dès les commencemens de l'Empire. Je crois qu'ils ont vécu, comme je l'ai dit, sous Tibere, & sous Caligula, ou pour le plûtôt sur la fin du Regne d'Auguste. Il paroît du moins par le témoignage de Pline, qui est le seul Auteur qui parle de ces Médecins, qu'ils ont vécu avant *Valens*, qui vivoit sous Claude. Ils étoient, à ce que dit le même Pline, chez les Princes, ou chez les Empereurs, à CCL. mille

[1] *Lib. 29. cap. 1.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl de N. S. J. C.

mille Sesterces, c'est à dire, à vint-cinq mille livres d'appointement par année Cet Auteur ajoute, *que Q. Stertinius, en son particulier, faisoit beaucoup valoir aux Princes la facilité qu'il avoit de se contenter de cinq cens mille Sesterces*, qui font cinquante mille livres ; *au lieu qu'il en pouvoit gagner soixante mille, à conter ce que lui valoit l'une après l'autre chaque maison de la ville.* L'Empereur Claude, poursuit nôtre Auteur, *donnoit le même appointement au frere de Stertinius; & quoi que ces deux freres eussent consumé leurs revenus par des ornemens publics qu'ils avoient fait faire dans la ville de Naples, ils laisserent encore à leurs héritiers trente millions de Sesterces*, c'est à dire, trois millions de livre. *Mais Arruntius étoit celui qui tenoit alors le haut bout.* Le frere de Stertinius, qui n'est pas nommé autrement, étoit, comme il paroit, plus jeune que lui, & que les autres dont on a parlé, ayant seulement vécu sous Claude. Voila ce que dit Pline de ces Médecins, qui est tout ce que l'on en sait. On parlera encore ci-après des Médecins des Empereurs, quand on en sera à ceux qui ont vécu sous Neron.

Il y avoit aussi, sous le Regne de Tibere un Médecin Grec nommé CHARICLES, duquel 2 Tacite rapporte ce qui suit. *On conut*, dit cet Historien, *que l'Empeur Tibere étoit sur sa fin, par l'adresse d'un fameux Médecin nommé Charicles, qui n'étoit pas Médecin ordinaire de cet Empereur, mais qu'on appelloit quelquefois dans les consultations qui se faisoieut sur sa maladie. Celui-ci, après avoir mangé avec le Prince, feignant de partir pour un Voyage, lui prit la main comme pour la baiser, mais à dessein de lui tâter le pouls. Toutefois il ne pût le faire si adroitement que Tibere, ne s'en apperçût. Mais soit qu'il en fût offencé ou non, & peut-être pour mieux cacher son dépit, il n'en fit aucun semblant ; au contraire, il fit couvrir de nouveau la table, y demeurant plus long-temps qu'il n'avoit accoûtumé, comme pour mieux régaler son ami qui étoit sur son départ. Cependant Charicles assura Macron que l'Empereur n'avoit pas plus de deux jours à vivre, & que son pouls déclinoit sensiblement.* Tacite ajoûte *que le seizieme de May* (qui pouvoit être la fin du terme de Charicles avoit marqué) *Tibere tomba en défaillance, en sorte qu'on crût qu'il étoit mort; mais qu'étant revenu à lui, Macron le fit étouffer à force de couvertures qu'on lui jetta dessus.* C'estoit là un moyen sûr de faire réussir le prognostic du Médecin. Tibere étoit fort prévenu contre la Médecine, comme le remarque dit Tacite. Il disoit même ordinairement 3 *qu'un homme qui passoit trente ans ne devoit plus avoir besoin de Médecins.* Néanmoins, il paroît, par ce qui a été dit, qu'il ne laissoit pas de faire de l'honneur à ceux de cette profession, ayant reçu à sa table le Médecin, dont on a parlé, que Tacite appelle d'ailleurs *l'ami* de l'Empereur. Il se peut même qu'il leur donnât des appointemens considerables, quoi qu'il prît rarement leurs avis. 4 Charicles est cité en quelques endroits par Galien.

FABIANUS PAPIRIUS, qui vivoit aussi sous Tibere, avoit écrit *des animaux & des causes naturelles.* Il étoit savant Philosophe, & d'ailleurs fort éloquent. 5 Pline

2 *Annal. lib. 6.*

3 Suêtone remarque aussi que Tibere, avoit joüi d'une très-bonne santé pendant presque tout le temps de son Régne, quoi que depuis l'âge de trente-ans, il se fût toûjours conduit à sa fantaisie, sans consulter ni appeller aucun Médecin. On trouve dans Plutarque quelque chose d'un peu different : *Tibere*, dit cet Auteur, *vouloit qu'il fût honteux à un homme qui avoit plus de soixante-ans de tendre son bras à un Médecin.* Plutarque met soixante-ans au lieu de trente. *(De tuenda Valetudine, & An seni capessenda sit Respublica.)*

4 *Pharmacor. local. lib. 2. cap. 2.*

5 Pline l'appelle *naturæ rerum peritiſſimus.* Seneque, & d'autres en parlent auſſi.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

On peut encore conter entre les Médecins, qui ont vécu ſous le même Empereur, un ANTONIUS CASTOR, qui poſſedoit, à ce que dit Pline, la conoiſſance des Plantes mieux qu'aucun autre de ſon temps. *Nous l'avons vû*, dit le même Auteur, *cultiver un petit jardin, rempli de diverſes ſortes de plantes, qu'il étoit âgé de plus de cent ans. Il n'avoit jamais eu de maladie, & n'avoit en apparence rien perdu de ſa memoire, ni de ſa vigueur à un âge ſi avancé; ce qui eſt quelque choſe de ſi merveilleux que l'Antiquité n'a rien vû qui le fût davantage.* Si Pline, qui étoit né ſous Tibere, & qui mourut ſous Tite, avoit vû Caſtor ſi vieux, celui-ci devoit être né ſous Auguſte, & avoir vû divers Empereurs, mais il pouvoit être à la fleur de ſon âge du temps de Tibere. 6 Le P. Hardoüin confond cet Antonius Caſtor avec un autre *Caſtor*, dont parle Suidas. Celui-ci étoit un Orateur de Marſeille, appellé *l'ami des Romains*, qui ayant épouſé une fille de Deiotarus, fut tué avec ſa femme par ſon beaupere, qu'il avoit voulu rendre ſuſpect à Céſar. Il eſt viſible que ce Caſtor eſt different du premier, en ce que celui-ci étoit Médecin, au lieu que l'autre étoit Orateur, & que Suidas qui rapporte le titre des livres de cet Orateur, n'en marque aucun qui regarde la Médecine; mais la plus forte preuve c'eſt que le Caſtor de Suidas mourut du temps de Jules Céſar, au lieu que l'autre a vêcu fort long-temps après.

7 Galien cite un *Antonius* Herboriſte, qu'il dit avoir eu beaucoup d'experience. Je ne ſai ſi ce ſeroit Antonius Caſtor.

SALLUSTE de Mopſueſte étoit auſſi un Médecin du temps de Tibere, à ce que l'on apprend du même Suidas. Pline cite un Salluſtius Dionyſius.

On a parlé ci-devant d'un MENECRATE, comtemporain de Philippe de Macédoine. Il y a eu ſous le Regne de Tibere & dès la fin de celui d'Auguſte, un Médecin du même nom. On recueuille que ce dernier Ménécrate étoit de ce temps-là, de ce que 8 Galien dit qu'il a vécu après Antonius Muſa. Il mourut ſous Claude, comme il paroît par une Inſcription Grecque, qui ſe trouve à Rome, & qui eſt rapportée par Gruterus, & par Mercurial. Il eſt appellé dans cette Inſcription *Medecin des Ceſars*, ce qui marque qu'il avoit ſervi pluſieurs Empereurs, apparemment Tibere, Caligula, & Claude. Galien lui rend témoignage qu'il étoit un de ceux qui avoient le mieux écrit ſur *la compoſition des medicamens.* Le même Auteur remarque 9 ailleurs que Ménécrate avoit fait un livre ſur ce ſujet, dont le titre étoit *Autocrator Hologrammatos*, c'eſt à dire, *l'Empereur, dont les mots ſont écrits entiers.* Ce titre paroît ridicule; mais voici ce que l'Auteur vouloit dire par là. Il avoit intitulé ſon livre *l'Empereur*, apparemment parce qu'il l'avoit dédié à l'Empereur qui vivoit en ce temps-là. On a vû 10 ci-deſſus des exemples d'une ſemblable maniere d'intituler des livres. Le mot *Hologrammatos*, qui ſuit, marquoit, comme on l'a dit, qu'il avoit écrit les mots entiers; c'eſt à dire, qu'il avoit écrit

5 *Lib. 36. cap. 15. Voyez l'Indice des Auteurs de Pline par le P. Hardoüin.*
6 *Voyez le même Indice.*
7 *De medicam. local. lib. 2. cap. 2. & ſec. gener. lib. 6.*
8 *Pharmacor. local. lib 6. cap. 4.*
9 *Pharmacor. general. lib. 7. cap. 9.*
10 *Part. 2. liv. 2. chap. 7. Ibid. liv. 3. chap. 10.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

écrit tout au long les noms, & le poids, ou la quantité de chaque simple, pour éviter les fautes qu'on pouvoit faire en prenant une lettre numerale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Cela suppose que les Médecins avoient déja alors la coûtume d'écrire en mots abregez, & de se servir de chiffres, ou de caracteres particuliers, comme on fait aujourd'hui; mais Ménecrate ne trouvoit pas cela à propos, pour les raisons que l'on a touchées. 11 Entre les médicamens qu'il décrivoit dans ce livre, il y en avoit de son invention, comme *l'Emplâtre* que l'on appelle *Diachylon*, c'est à dire, *composé de sucs*, qui est encore aujourd'hui fort en usage.

12 Cælius Aurelianus cite un Ménécrate qu'il appelle *Menecrates Zeophletensis*, qui pourroit être le même.

13 HERAS *Cappadocien* est aussi conté par Galien, entre ceux qui ont bien écrit *de la composition des medicamens*. Il remarque que ce Héras a vécu, ou a écrit après Ménécrate, & devant Andromachus, Médecin de Neron; c'est à dire, depuis le commencement du Régne de Tibere, jusques à la fin de celui de Claude. Il faut qu'il eût deja écrit sous le premier de ces deux Empereurs, puis qu'il est cité par 14 Celse, duquel il pouvoit être contemporain.

CYRUS, Médecin de Livie, femme de Drusus, ne nous seroit pas conu, sans une Inscription qui nous a conservé son nom, & qui nous a appris son employ. Il se trouve aussi dans une autre Inscription un *Cyrus* de *Lampsaque*, qui est appellé *Archiatre*. Aëtius en cite un troisiéme, qui étoit *d'Edesse*, & pareillement *Archiatre*. On parlera de cette charge, ou de ce titre dans le livre suivant.

Entre les Médecins dont il a été parlé ci-devant, & qui ont vécu sous Tibere, il se trouve *Celse*, & *Eudeme*, le Médecin de la même Livie que nous venons de désigner.

Le Regne de Caligula a si peu duré, qu'il est impossible de marquer précisement les Médecins qui se distinguoient alors. Mais il faut conter qu'une partie de ceux que nous mettons sous Tibere, & quelques-uns de ceux que nous rangeons sous Claude, ont aussi vécu sous Caligula. Le seul Médecin, dont je sache qu'il soit parlé dans l'histoire de cet Empereur, c'est un nommé ARCION, qui fut appellé, à ce que dit 15 Joseph, pour penser ceux qui avoient été blessez dans l'émute arrivée lors que le même Empereur fut assassiné. Mais comme Joseph étoit étranger il se peut qu'il n'ait pas bien écrit le nom de ce Médecin, & que ce soit *d'Alcon*, fameux Chirurgien, qu'il ait voulu parler. Cela est d'autant plus vraisemblable que le Chirurgien que l'on vient de nommer, a certainement vécu sous Claude, Successeur de Caligula, comme on le verra bien tôt; & que cet Historien Juif a pû aisément être trompé par le son presque égal des consones *l*, & *r*, que l'on prend souvent l'une pour l'autre. Il est vrai qu'il y a encore un *i* de trop, mais ce peut être autant la faute des Copistes que celle de l'Auteur.

Le premier Médecin qui se présente, sous le regne de Claude, c'est SCRIBONIUS

BONIUS

11 *Galen. de medicam. gener. lib. 7. cap. 9.*
12 *Tardar. lib. 1. cap. 4.*
13 *Pharmacor. local. lib. 6. cap. 4.*
14 *Lib. 5. cap. 22.*
15 *Lib. 19. chap. 1.*

BONIUS LARGUS. Nous avons de lui un *Recueuil de Compositions de médicamens*, qu'il avoit dédié à C. *Ju'ius Callistus*, 16 celui de tous les Affranchis de Claude qui étoit le plus dans la faveur. Ce n'est pas par cette dédicace seule, qu'on peut juger du temps auquel Scribonius a vêcu. Cet Auteur parle en un endroit de Messaline & de Claude, d'une maniere qui ne permet pas de douter qu'il n'ait écrit sous leur Regne; 17 *Messaline*, dit-il, *l'épouse de nôtre Dieu César.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

18 Quelques Savans ont crû que l'ouvrage de Scribonius avoit été écrit en Grec, & que ce que nous avons, qui est en Latin, n'est qu'une traduction, qui a même été faite long-temps après. Ce qui leur a donné lieu de croire cela c'est qu'il leur a semblé que le Latin de Scribonius ne répond pas à la pureté, que cette langue conservoit encore du temps de Claude. Ils ont même voulu montrer des fautes du Traducteur dans cette prétendue version. Mais Rhodius a fait voir que ces Savans se trompoient, & que nôtre Scribonius a tout l'air d'un original; quoi que le langage n'en soit pas tout à fait si pur que celui de Celse, qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup; ce qui prouve seulement, selon Rhodius, que ceux qui vivent dans le même temps ne parlent pas toûjours également bien.

Quant à la personne de Scribonius, son nom marque qu'il étoit Romain, & de la famille *Scribonia*; à moins qu'on ne crût qu'il avoit emprunté ce nom de cette même famille, à l'imitation des autres étrangers dont on a parlé ci-devant; mais si cela étoit il auroit joint son nom propre à ce dernier.

Il s'agiroit de voir quels étoient les médicamens de Scribonius, quelle étoit leur matiere, la maniere de les composer, leurs qualitez &c; mais comme on aura lieu de traiter ce même sujet à fond, à l'occasion de quelques autres Médecins qui ont vécu sous le Régne suivant, on n'en dira pas davantage pour le present.

19 XENOPHON, Médecin de Claude, fut si avant dans la faveur, que cet Empereur obligea le Senat à faire un édit par lequel on exemptoit, à la consideration de ce Médecin, les habitans de l'Isle de Cos, de tous impôts pour toûjours. Cette Isle étoit la patrie de Xénophon, qui se disoit de la race des Asclépiades, ou des descendans d'Esculape. Mais ce bienfait n'empêcha pas ce méchant homme, qui avoit été gagné par Agrippine, de hâter la mort de son Prince, en lui mettant dans le gozier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très prompt. Il faut bien distinguer le Xénophon dont on vient de parler d'avec le disciple d'Erasistrate, du même nom, dont on a parlé ci-devant.

20 Galien parle d'un PAMPHILE qui gagna beaucoup à Rome par un médicament qu'il avoit, lors que la maladie appellée *Mentagra*, y avoit cours. Je ne sai si c'est le même dont j'ai déja dit un mot, au sujet 21 d'Hermes Trismégiste, & qui s'étoit entierement jetté sur les remedes superstitieux ou tirez de simples que personne n'a jamais vû. Galien qui en parle aussi, & qui dit ce que l'on vient de rapporter, fait encore mention d'un Pamphile

22 *Droguiste*

16 *Plin. lib. 36. cap. 7. Dion. lib. 59.*
17 *Messalina Dei nostri Cæsaris.* Compos. LX.
18 *Vide Cornarii præfat. in Marcellum Empiricum.*
19 *Tacit. Annal. lib. 12, sub finem.*
20 *De compos. médicament. local. lib. 5. cap. 7.*
21 *Part. 1. liv. 1. chap. 5.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J.C.

22 *Droguiste* qui avoit décrit quelque composition de médicament. Lequel que ce fut de ces Pamphiles qui eut le remede pour la maladie appellée *Mentagra*, il vivoit sous Claude, puis que c'est sous cet Empereur que l'on voit pour la premiere fois en Italie cette nouvelle espece de maladie. C'étoit comme une mauvaise *Dartre*, qui commençoit par le *menton*, d'où elle fut nommée *Mentagra*, & s'étendoit successivement aux autres parties du visage, ne laissant que les yeux de libres, & descendoit enfin sur le col, sur la poitrine, & sur les mains. Cette maladie ne causoit pas de la douleur, & n'étoit pas dangereuse pour la vie, mais c'étoit quelque chose de si laid, & de si affreux, qu'on auroit préferé la mort. 23 Pline, de qui nous tenons ces circonstances, ajoûte que les femmes, ni le menu peuple, ni les esclaves n'en furent pas atteints, mais seulement les hommes de la premiere qualité. On fit venir, continue cet Auteur, des Médecins d'Egypte, qui est un païs fertile en semblables maux. La méthode qu'on suivoit pour la cure étoit de brûler, ou de cautériser en quelques endroits jusqu'aux os, à moins de quoi le mal revenoit; ce qui faisoit des cicatrices encore plus vilaines que le mal n'étoit laid. Les Médecins y trouverent si bien leur conte, que Manilius Cornutus, Gouverneur de l'Aquitaine, traita pour la somme de 24 deux cens Sesterces, *c'est à dire vint mille livres*, avec celui qui entreprit de le guerir. Voila ce que dit Pline, par où l'on voit que la maladie dont il s'agit n'étoit nouvelle, que par rapport aux parties où elle s'attachoit.

Cet Auteur parle, dans le même chapitre, d'une autre maladie, qui est *le Charbon*, qu'il prétend avoir seulement commencé de paroître du temps que L. Paulus, & Q. Marcius étoient Censeurs, l'An de la Fondation de Rome DXC. L'on a vû ci-dessus qu'Hippocrate, qui vivoit trois cens ans auparavant, conoissoit déja cette maladie par le même nom ; en sorte qu'il faut aussi expliquer, ce que dit Pline de la nouveauté de ce mal, comme ce qu'il a dit du précedent, c'est à dire, que ce n'étoit un mal nouveau, qu'à l'égard des parties qui en étoient atteintes, qui étoient le gozier, la langue, & l'estomac. Ce que Pline ajoûte que la province Narbonnoise étoit particulierement sujette à cette maladie, marque seulement que ce pouvoit être une espece particuliere de charbon. Cela est confirmé par ce que 25 quelques autres modernes écrivent que cette sorte de *Charbon* est encore aujourd'hui une maladie à quoi ceux de cette Province sont sujets, & qui s'appelle par cette raison *le Charbon Provençal*.

Le frere de *Stertinius*, qui n'est point autrement nommé par Pline, vivoit aussi sous Claude. On a déja parlé de lui à l'occasion des Médecins qui ont vécu sous Tibere. 26 *Valens*, que l'on rangé entre les Méthodiques, étoit du même temps. Il y avoit aussi en ce temps-là un HYMENEE, Affranchi de Claude, comme

22 *μιγματοπώλης; de compos. medicament. local. lib. 7. cap. 3.*

23 *Lib. 26. cap. 1.*

24 Cette somme est marquée de cette maniere dans Pline, HS $\overline{CC}$. Cette ligne qui est au dessus des deux C. marqueroit qu'il faut entendre deux cens fois cent mille Sesterces, qui font deux millions de livres. Mais cette somme paroissant trop excessive, pour avoir été le salaire d'un Médecin, le P. Hardoüin a raison de croire qu'il faut entendre seulement deux cens grands Sesterces, qui font la somme qu'on a marquée.

25 *Voyez les notes du P. Hardoüin sur ce passage de Pline.*

95 *Voyez ci-dessus part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 1.*

comme on le recueuille d'une Inscription que l'on rapportera dans le premier chapitre du livre suivant.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Je ne sache pas d'autres Médecins qui ayent été en réputation sous le Regne de cet Empereur, si ce n'est que l'on veüille mettre en ce rang APION, Grammairien Alexandrin, que Suidas dit avoir vécu sous Tibere, & sous Claude, & qui avoit écrit, comme on l'apprend d'Aulugelle, *des choses merveilleuses de l'Egypte*. Pline le cite en divers endroits, & il remarque de plus qu'Apion avoit écrit touchant *la Métallique*.

Mais il y eut aussi dans le même temps un Chirurgien très-fameux, nommé ALCON, que 27 Pline appelle *Medicus vulnerum*, c'est à dire, *Médecin des playes*. Cet Alcon, à ce que dit l'Auteur que nous venons de citer, avoit fait un si grand gain dans sa pratique, qu'ayant payé à l'Empereur Claude une amende de dix millions de petits Sesterces, qui font un million de livres, & ayant été exilé, & en suite rappellé, il regagna dans peu d'années une pareille somme. Martial, qui vivoit sous Domitien, parle souvent d'un Alcon, comme d'un Chirurgien fort conu; il se peut qu'il fut encore en vie en ce temps-là. Il se peut aussi qu'il eût eu un fils de son nom, & de sa profession; ou que Martial nomme, en ces endroits, Alcon, quoi que mort, de la même maniere que nous avons vû que 28 Perse nomme *Craterus*. On ne sait rien touchant la Chirurgie d'Alcon, si ce n'est qu'il étoit expert en l'art de traiter les *Hernies* par l'incision, & à réduire les fractures des os, comme il paroit par 29 un vers de Martial. Voyez, dans ce même chapitre ce qui a été dit d'*Arcion*.

Au reste il ne faut pas oublier de remarquer que l'Empereur Claude faisoit lui-même le Médecin, ou qu'il prenoit un grand soin de s'instruire des choses qui concernent la Médecine, & la conservation de la santé. Il vouloit même que chacun en fut instruit, comme on le recueuille 30 d'un Edit qu'il publia pour faire savoir à tout le monde, que le suc des feuilles de l'arbre appellé *If* étoit le meilleur remede que l'on eût contre la morsure des viperes. L'Auteur de qui l'on tient ceci dit 31 en un autre endroit, que le même Empereur avoit été sur le point de faire un autre Edit, par lequel il auroit déclaré, *qu'il étoit permis de faire des vents, en quelque lieu qu'on se rencontrât*. La raison qui obligeoit Claude à vouloir donner cette permission, c'est qu'il avoit appris qu'une personne avoit couru risque de la vie pour n'avoir osé lâcher un vent.

Saint Paul parle d'un Médecin nommé LUC, que l'on croit être S. Luc l'Evangeliste, qui vivoit sous les Empereurs nommez au commencement de ce chapitre. Nicéphore dit qu'il découloit du tombeau de S. Luc un médicament dont on guérissoit diverses maladies.

27 *Lib. 29. cap. 1.*
28 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 3. chap. 12.*
29 Mitior implicitas Alcon secat enterocelas,
Fractaque fabrili dedolat ossa manu. *Lib. 11. Epigr. 85.*
30 *Sueton. in Claudio, cap. 16.*
31 *Ibidem, cap. 32.*



HISTOIRE DE LA MEDECINE, TROISIEME PARTIE, LIVRE SECOND.

Où il est parlé des Médecins qui ont vécu depuis l'an xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl, sous les Empereurs Neron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan, & Adrien. A l'occasion de ces Médecins on traite principalement de la matiere, & de la composition des médicamens; & de la qualité, ou du titre, d'Archiatre. Il y a aussi quelque chose concernant l'Anatomie.

CHAPITRE I.

Des Médecins qui ont vécu sous Néron, Galba, Othon, & Vitellius. Du titre d'ARCHIATRE possedé par ANDROMACHUS; & de toutes les sortes de médicamens dont on se servoit alors.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Entre les Médecins qui se sont distinguez sous le Regne du premier de ces Empereurs, STATIUS ANNÆUS tenoit un rang très-considerable.

1 Il étoit ami particulier de Seneque. On sait que ce Philosophe ayant été condanné à la mort par Néron, se fit ouvrir toutes les veines, & se mit dans un bain chaud. Comme cela ne le faisoit pas mourir assez tôt à son gré, Statius Annæus lui rendit le triste office de lui présenter dans une coupe le même poison que les Athéniens avoient donné à Socrate, c'est à dire, du suc de *Cigue*; mais l'Auteur de qui cette remarque est tirée, ajoûte que le corps de Seneque avoit déja été si fort refroidi par l'écoulement de son sang, que ce poison ne fit point d'effet sensible.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

2 CRINAS, Médecin de Marseille, s'étant venu établir à Rome sous le même Regne, s'acquit une grande réputation, en affectant de régler la nourriture, tant des sains que des malades, selon les mouvemens des Astres tels qu'ils sont marquez dans les Ephémérides des Mathématiciens, qui est ce que nous appellons des *Almanachs*. Cela le faisoit passer pour plus circonspect, & plus religieux que les autres Médecins, & lui fit gagner de grandes sommes. En effet, il falloit qu'il fût bien riche pour donner, comme il fit en mourant, un million de livres à la Ville de Marseille pour en rebâtir les murailles; ayant autant dépensé d'ailleurs pour d'autres bâtimens.

3 La même ville fournit encore à Rome dans le même temps un CHARMIS, qui accusoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui. Son principal secret consistoit à faire pratiquer les bains d'eau froide, même au cœur de l'hyver, ce qui néanmoins n'étoit pas nouveau, puis que *Musa*, & *Euphorbus* avoient déja mis en usage ces mêmes bains long-temps auparavant, comme on l'a vû ci-dessus. Quoi qu'il en soit, Charmis sût si bien persuader son monde, *qu'il se trouva*, dit Pline, *des vieillards Consulaires qui faisoient gloire d'être vûs tout roides de froid au sortir de l'eau.* Ce Médecin fit aussi une grande fortune; il savoit du moins se faire bien payer. L'Auteur que l'on vient de citer nous apprend que Charmis exigea une fois d'un seul malade, qui étoit de quelque Province de l'Empire Romain, la somme de deux cens grands Sesterces, ou vint mille livres. Il avoit inventé un Antidote, à l'imitation de la Theriaque, auquel il donna son nom. On en trouve la composition dans 4 Galien.

On conte sous le même Regne un EVAX, Roi des Arabes, que Pline dit avoir écrit un livre *des proprietez des plantes*, & l'avoir dédié à Néron. Mais 5 Monsieur de Saumaise a remarqué que les deux lignes où il est parlé de ce Roi ont été ajoûtées au texte de Pline, dans les meilleurs exemplaires duquel elles ne se trouvent point. 6 Le P. Hardoüin confirme la même chose, Saumaise ajoûte qu'il n'a rien lû dans aucun ancien Auteur qui concerne cet *Evax*, dont il croit que le nom a été formé de celui de *Cratevas*, qui est nommé immédiatement après, & qui se trouve écrit dans quelques exemplaires avec un *x*, *Cratevax*. Néanmoins le même Saumaise dit que 7 *Marbodæus, qui étoit un Poëte François du siecle onzieme,*

E 2 fait

1 *Tacit. Annal. lib. 15. cap. 64.*

2 *Plin. lib. 29. cap. 1. Voyez ci-devant part. 1. liv. 2. chap. 3. ce qui est dit au sujet de Pétosiris.*

3 *Plinius ibidem.*

4 *De antidotis lib. 2.*

5 *De hemonymis hyles jatricæ, in prolegomenis.*

6 *In Plin. lib. 25. sect. 4.*

7 *Vid. Gesner. Bibliothec. Tiraquell. de Nobilitate, cap. 31. Vossium de Poëtis Latinis; & Fabricii Bibliothec. Latin. titul. Marbodeus.*

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

fait mention de ce Roi d'Arabie, qu'il prétend avoir dédié à l'Empereur Tibere un livre, où il traitoit *des pierres précieuses*, qui est le même sujet sur lequel Marbodeus a aussi écrit en vers Latins. Gesner assure aussi que le livre d'un Evax, Roi des Indes, concernant les pierreries étoit de son temps dans la Bibliotheque de *Pierre Bonus* à Ferrare, & chez *Wolfgangus Lazius* à Vienne, aussi bien que dans la Bibliotheque de l'Empereur. Il ajoûté que ce livre est écrit en vers Elégiaques Latins, & que c'est une traduction dont l'Auteur est in certain.

Claudius Agaternus étoit un Médecin Lacedémonien, ami du Poëte *Perse*, dont il est parlé dans sa vie. Je ne sai si au lieu de *Agaternus* il ne faudroit point lire *Agathemerus*. Il se trouve un *Claudius Agathémerus*, Médecin, dans *les Marbres d'Oxford*. On sait que Perse vivoit sous Néron.

Erotianus, Auteur d'un Glossaire d'Hippocrate, vivoit aussi sous Néron, comme on le recueuille de sa dédicace à Andromachus, duquel nous parlerons tout à l'heure. 8 Un Savant qui a écrit depuis quelques années soupçonne que le nom d'*Erotianus* a été formé de celui d'*Herodianus*, que Suidas dit avoir beaucoup écrit. On dira encore un mot de cet Auteur dans ce même chapitre, à la fin du discours concernant les Archiatres.

9 Andromachus, le pere, étoit Crétain. Il vivoit sous Néron, comme on en peut juger par son Poëme de la *Theriaque*, dédié à cet Empereur. 10 Galien remarque aussi qu'Andromachus a vécu après Ménécrate, que nous avons placé sous Tibere, & sous Claude, & avant Criton, qui vivoit sous Trajan.

Andromachus est le plus ancien de tous les Médecins conus qui ait été appellé *Archiater*. C'est Galien, dans le premier livre des Antidotes, & l'Auteur du Livre de la Theriaque, attribué à Galien, qui lui donnent ce titre, aussi bien qu'Erotien dans son Glossaire d'Hippocrate. Il y a trois, ou quatre differens sentimens sur la signification de ce même titre. *Chassanée* croyoit que *Archiater*, ou *Archiatros* signifie *le Portier du Palais du Prince*, comme qui diroit *Princeps Atrii*, mais cela se refute de soi même. 11 *Accurse* a mieux rencontré en traduisant *Archiater* par *Prince des Médecins*, ou *qui est des premiers Médecins*; (ἀρχίατρος, *quasi*, ἀρχὸς τῶν ἰατρῶν.

Ce sentiment d'Accurse avoit été suivi par les anciens Traducteurs de Galien, & par divers autres Savans, qui avoient rendu le même mot par *Medicus Primarius*. 12 Mercurial est le premier qui se soit déclaré contre cette explication d'Accurse, & qui ait soutenu que Archiater signifie *le Médecin du Prince* (τοῦ ἄρχοντος ἰατρὸς.) Il appuye son sentiment premierement par cette raison, que le mot *Archiater*, n'a jamais été employé par aucun Auteur Grec, ou Latin avant les Empereurs Romains. Il croit même que ce n'est qu'après les Regnes de Tibere, & de Claude qu'on l'a mis en usage, ce qui se prouve par ce que l'on a dit au commencement, qu'Andromachus, qui vivoit sous Néron, est le premier qui ait pris le titre d'Archiater. Ce titre ajoûte Mercurial, n'étoit pas en usage avant les Empereurs, parce que la chose qu'il designe n'étoit pas encore

---

8 *Johan. Albert. Fabricius, in Exercitat. de Lexicis Græcis, paragrapho* 13.
9 *Galen. attributus liber de Theriaca.*
10 *De medicam. local, lib. 6. cap.* 4.
11 *Not. in Codic. Lib.* 10. *Titulo de profession. & Medic.*
12 *Variar. Lect. lib.* 4. *cap.* 1.

encore, c'est à dire, qu'il ne pouvoit pas y avoir des Médecins des Empe- *Depuis*
reurs avant que les Empereurs fussent établis. Voila ce que dit cet Auteur, à *l'An xl.*
quoi l'on peut répondre que les Rois, ou les Souverains, qui ont été en *de J. C.*
d'autres païs, pouvoient également avoir donné le nom d'Archiatres à leurs *jusqu'à*
Médecins, si ce nom signifie *le Médecin du Prince*. Mais on peut dire aussi, en *l'An*
retorquant l'argument, que si Archiater signifie *le Prince*, ou *le premier des Médecins*, il semble que les Grecs n'auroient pas manqué de donner ce titre à Hippocrate, à Erasistrate, & à divers autres grands Médecins, dont on a parlé ci-devant. Quoi qu'il en soit, c'est un fait constant qu'il ne s'est point parlé d'Archiatres avant les Empereurs. *cxl.*

Mercurial se sert encore de deux autres preuves; la premiere c'est qu'Andromachus n'est pas simplement appellé Archiatre, mais qu'il est appellé *l'Archiatre de Néron*; la seconde, c'est que si *Demetrius*, & 13 *Magnus*, qui sont appellez Archiatres par le même Auteur qui parle d'Andromachus, & qui ont possedé ce titre sous les Antonins, n'avoient pas été les Médecins de ces Empereurs, on ne voit pas pourquoi ils auroient eu le titre d'Archiatres, préferablement à *Archigene*, à *Soranus*, & à divers autres Médecins qui étoient à peu près du même temps, & qui ont été trés-celebres.

14 Alciat est d'un troisiéme sentiment, qui semble tenir le milieu entre celui d'Accurse, & celui de Mercurial. Il croit 15 que l'archiatre est effectivement *le Prince des Médecins*, parce qu'il est *le Médecin du Prince*; celui qui est Médecin du Prince étant par la même raison au dessus des autres Médecins, ou du moins étant regardé de cette maniere; mais il ne s'ensuit pas de là, selon ce Jurisconsulte, que le mot ἀρχίατρος soit formé de τȣ ἀρχȣ ἰατρὸς. Il est vrai, comme le remarque Meibomius, qu'Alciat dit quelque chose immédiatement auparavant que l'on n'entend pas bien, mais il conclud, à mon avis, d'une maniere assez claire.

Voila trois sentimens sur cette affaire; car celui de Chassanée ne doit pas être conté. Je ne sai si Alciat a été suivi par quelcun, mais le gros des Savans se trouve partagé, à l'égard de l'explication d'Accurse, & de celle de Mercurial. Ce dernier a pour lui *Cujas*, *Zwinger*, *Casaubon*, *Mattius*, & *Vossius*, comme le remarque *Meibomius*, qui ne laisse pas, nonobstant l'autorité de tant de grands hommes, auxquels on peut encore joindre 16 *Godefroy*, & *Atteserra*, de se ranger du côté d'Accurse. Celui-ci avoit d'ailleurs été soutenu par *Tiraqueau*, par *Beroalde*, par *Jules Alexandrin*, par *Guido Pancirollus*, par *Vives*, par *Cagnatus*, & par *Gaspar Hoffman*, auxquels 17 *Ménage* se joint encore.

La premiere raison qu'apporte Meibomius, & qu'il a prise de Cagnatus, c'est que de tous les autres mots Grecs qui commencent par *Archi*, comme *Architectus*; *Archiepiscopus*; *Architriclinus*; *Archilestes*; *Archiereus*, pas un ne désigne rien qui appartienne au Prince, ou qui regarde le Prince; mais tous ces mots marquent également quelque chose qui est la premiere, ou la plus excellente en son genre. De même, dit Meibomius, *l'Archiatre* n'est pas *le Médecin du Prince*, mais *le Prince*, ou *le Premier des Médecins*; autrement ce mot seroit le seul excepté de la regle dont on

 vient

13 On a parlé de ce Medecin ci-devant; part. 2. liv. 4. sect. 2.

14 *Ad lib. 2. Codic. Titul de Comitibus, & Archiatris. 6.* Etymologiæ ratio non inde deduci debet quòd ἀρχίατροι essent ȣ ἀρχȣ ἰατροὶ, sed quòd primi principesque Medicorum illi existimandi sint quos in aula sua Imperator habet. *Ibidem.*

15 *In Cassirdori Formul. Comitis. Archiatroeum.*

16 *In Codic. Theodos.*

17 *In amœnitatib. Juris.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de parler. Casaubon avoit prétendu que le mot ἀρχικυβερνήτης, marque dans le passage d'un Auteur qu'il cite, *le Commandant du vaisseau du Roi*, & non pas *le Commandant de toute la flotte*: mais Meibomius refute solidement ce savant Critique.

La seconde raison que le même Meibomius employe, pour prouver que l'Archiatre n'étoit pas le Médecin du Prince, c'est qu'il est parlé dans quelques Auteurs d'un *Théon* & d'un *Glauque*, Archiatres d'Alexandrie, & d'un *Cyrus*, qui étoit Archiatre d'Edesse; or il n'y avoit point de Roi, ou de Prince dans ces villes du temps de ces Archiatres. Il apporte en troisiéme lieu un passage d'Oribase, où cet Auteur dit; *que l'Empereur Julien avoit mandé les Archiatres de tout le païs, & qu'il en avoit choisi soixante & douze, qu'il avoit crû les plus habiles; du nombre desquels étoit Oribase lui-même*; d'où il s'ensuit que le nombre des Archiatres étoit très-grand, & qu'il y en avoit par tout l'Empire. Mais on peut répondre à Meibomius que ce passage ne se trouve pas dans l'Oribase Grec. Le quatriéme argument de ce savant Médecin est tiré de ce que Galien, ou l'Auteur du livre intitulé *de la Theriaque*, dit en parlant d'Andromachus, qu'il possedoit fort bien la Médecine, & que c'est pour cela que les Empereurs l'avoient choisi pour [18] *présider sur les autres Médecins*, c'est à dire, pour être *Archiatre*, comme il en portoit le titre. La cinquiéme, preuve est tirée de ce que S. Augustin appelle *Esculape* Archiatre, c'est à dire, comme il est tout visible, *Chef des Médecins*; & de ce que S. Jerôme donne le même titre au Sauveur du monde; qui est comme s'il avoit dit que Jesus Christ est *le Souverain Médecin*. Meibomius ajoûte que le mot *Archiater* se trouve traduit par celui de *Protomedicus*, dans les Auteurs de la basse Latinité. Il dit enfin que les Médecins des Empereurs s'appelloient simplement [20] *Médecins de César*, ou *de l'Empereur* tel ou tel, comme cela paroît par quelques Inscriptions; & qu'ils ne prenoient poins le titre d'Archiatres qu'ils ne fussent du rang de ceux que l'on appelloit ainsi.

[21] Godefroy (qui écrivoit à peu près en même temps que Meibomius, & qui n'a pas vû le livre de ce dernier, comme celui-ci n'a pas vû ce que Godefroy avoit écrit) est du sentiment de Mercurial par rapport à l'étymologie du mot *Archiater*. Mais il remarque qu'il y avoit de deux sortes d'Archiatres, que Mercurial a confondus. Les premiers étoient appellez *Archiatri S. Palatii*, qui ne servoient, dit Godefroy, que dans la Cour des Empereurs. Les autres, qu'on appelloit simplement *Archiatri*, ou *Archiatri Populares*, servoient le peuple dans les villes de *Rome*, & de *Constantinople*. On les appelloit *Archiatri*, aussi bien que les premiers, poursuit cet Auteur, par rapport à la ville où ils pratiquoient; comme qui auroit dit, *Principis Urbis Medici*, c'est à dire, *les Médecins de la ville Principale*, ou de la ville dans laquelle le Prince fait sa résidence. Ces derniers Archiatres étoient au nombre de quatorze, autant qu'il y avoit de quartiers à Rome; & comme ils avoient un salaire du public, & d'ailleurs divers privileges, ils étoient obligez de voir indifferemment tous les malades sans rien exiger d'eux; le but de l'établissement de ces Archiatres ayant été d'empêcher que les pauvres ne souffrissent faute de Médecins.

Si Monsieur Godefroy ne s'est point trompé en ce qu'il prétend que les Archiatres de Rome, & de Constantinople étoient ainsi appellez parce qu'ils étoient Médecins des villes où étoit le siege des Empereurs, ceci fortifieroit beaucoup le sentiment

18 ἄρχειν ἡμῶν, *présider sur nous*, c'est à dire, *sur les Médecins*.

19 *De civitate Dei, lib. 3. cap. 17.*

20 Voyez dans le livre précedent chap. 3. ce que portoient les monumens de *Cyrus*, & de Ménécrate.

21 *Notis in Cod. Theodosianum.*

timent de Mercurial. Mais outre que ce Jurisconsulte ne prouve pas ce qu'il avance, on peut lui opposer, qu'il y avoit des Archiatres en d'autres villes que dans les deux Capitales de l'Empire; comme à *Alexandrie*, où il y avoit un Archiatre nommé *Théon*, & à *Edesse*, ville de Syrie, où il y avoit un autre Archiatre nommé *Cyrus*, ainsi qu'on l'a remarqué ci-devant. Je ne sai ce que l'on peut répondre à cela, si ce n'est que l'on dit que Theon, & Cyrus pouvoient être tous deux Archiatres de Rome, ou de Constantinople, quoi quel'un fût d'Alexandrie, & l'autre d'Edesse; en sorte que ces dernieres villes doivent être regardées comme leur patrie, & non pas comme le lieu où ils avoient leur employ. Mais si l'établissement des Archiatres de Rome, & de Constantinople étoit d'un aussi grand usage qu'il paroît par ce qui a été dit, on ne voit pas pourquoi on n'en auroit pas aussi établi dans toutes les bonnes villes de l'Empire.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

De cette maniere la difficulté touchant l'étymologie du mot Archiater subsisteroit toûjours, & il seroit toûjours incertain lequel auroit raison de Mercurial, ou de Meibomius. Si j'ose dire ce que je pense là-dessus, il me semble que le premier argument de Meibomius est très-fort, & que si l'on a égard à la justesse de l'Etymologie, ou à l'analogie grammaticale, qui dit *Archiater*, dit *un Médecin du premier rang*, ou *un Médecin qui est par dessus les autres*. La plûpart des preuves que ce savant homme apporte d'ailleurs pour soûtenir cette signification, ne sont pas moins convaincantes. Mais cela n'empêche pas que si l'on fait réflexion sur l'office des Anciens Archiatres, ou des Archiatres proprement dits, on ne voye que s'ils n'étoient pas *les Médecins du Prince*, par rapport à l'Etymologie de leur nom, ils l'étoient à l'égard de leur office, ou de leur employ, & en ce sens là Mercurial pourra aussi avoir raison. Il est clair premierement, pour ce qui regarde les *Archiatres du Palais*, qu'ils étoient les Médecins des Empereurs, ou de la Cour; quoi que tous ceux qui servoient la Cour ne fussent pas nécessairement Archiatres, comme on le verra ci-après. Secondement pour ce qui est des *Archiatres Populaires*, on peut dire qu'ils étoient aussi en quelque façon les Médecins du Prince, puisqu'ils étoient, aussi bien que les autres, aux gages du Prince, & même que le Prince ou l'Empereur les nommoit, ou les confirmoit, après qu'ils avoient été élus par leurs Collegues, comme on le verra dans la suite.

Cela supposé, il ne reste plus qu'à savoir pourquoi ces Médecins du Prince, ou du Public étoient donc appellez *Archiatres*, ou *les premiers des Médecins*? Or il est aisé de répondre à cette question en disant que c'est parce que ces mêmes Médecins prenoient le pas devant les autres, ce qui suffisoit pour les faire appeller *Archiatri*, c'est à dire, *Médecins du premier rang*, quoi qu'ils ne fussent pas toûjours les premiers en mérite. Ceci revient à peu près au sentiment d'Alciat. J'ajoûte que cette prérogative, je veux dire le rang qu'on leur donnoit, étoit un honneur attaché à leur employ, & dont les Médecins des Princes étoient sans doute en possession avant que le titre, dont il s'agit eût été inventé; car il est certain que ce même titre avoit été inconu aux anciens Grecs, & que l'on ne commença à le mettre en usage qu'environ le temps que Mercurial a marqué, ou peut être même assez longtemps après, comme on le remarquera dans la suite.

On pourra demander en second lieu a quoi étoient donc utiles les autres Médecins, si les Archiatres étoient destinez à servir le Prince, & le Public? Je répons que l'établissement des Archiatres *Populaires*, qui étoit principalement fait en vûe de soulager les pauvres, n'empêchoit point les riches d'appeller tel des autres Médecins que bon leur sembloit. De cette maniere ces derniers Médecins ne laissoient pas d'être fort employez, & il s'en pouvoit trouver de fort habiles parmi eux, les charges publiques ne se donnant pas toûjours aux plus capables; outre qu'il

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

se peut que plusieurs Médecins qui aimoient leur liberté refusassent d'être aggregez au nombre des Archiatres, pour éviter la sujétion. On pourroit encore faire une troisiéme question, savoir si le mot Archiater a toûjours eu la même signification ? On y répondra en finissant ce discours.

Ce que l'on a dit du salaire, des privileges, & de l'élection des Archiatres est tiré de diverses Loix que les Empereurs ont faites sur ce sujet, & de quelques écrits des Auteurs qui vivoient en ces temps-là. On trouve premierement 22 que les Archiatres avoient des Salaires du Prince, ou du Public, & que moyennant ces Salaires, ils devoient voir tous les malades, autant les riches que les pauvres, sans rien prétendre d'eux, que ce que l'on vouloit bien leur donner après la fin de la maladie. Il paroît en second lieu par les mêmes Loix que l'on avoit attaché divers privileges à l'employ des Archiatres; que ces Médecins étoient exempts de tous les impôts de l'Empire Romain, pour eux, pour leurs femmes, & pour leurs enfans; qu'ils n'étoient obligez de loger, ni soldats, ni autres dans les Provinces; qu'ils ne pouvoient point être tirez en jugement, ou être obligez de se trouver eux-mêmes devant le Juge, ou emmenez prisonniers; qu'il étoit défendu sous de grandes peines de leur faire insulte &c. La Loi qui porte cela semble même rendre communs ces privileges à 23 tous les Médecins, ou du moins à quelques uns de ceux qui n'étoient pas du nombre des Archiatres; mais il se trouve d'ailleurs qu'une 24 autre Loi n'attribue ces mêmes privileges qu'aux seuls Archiatres du Palais, & à ceux de la ville de Rome. Il paroît en troisiéme lieu que les Archiatres servoient, comme on l'a dit, les Empereurs, & le Public; & que ceux qui avoient servi assez long-temps, ou à qui l'on trouvoit à propos de donner congé, étoient appellez *Exarchiatri*, ou *ex Archiatris*. Il paroît enfin qu'il y avoit un *Collége des Archiatres*, composé d'un certain nombre de Médecins, 25 qui prenoient rang, selon l'ancienneté de leur reception; en sorte que s'il en mouroit quelcun on en mettoit un autre en sa place, qui étoit le dernier de tous; 26 que c'étoit le College qui jugeoit de la capacité des prétendans, & qui les élisoit; mais que l'Empereur les confirmoit après qu'on les avoit élus, où même les nommoit auparavant, & les proposoit aux Archiatres, qui les examinoient ensuite, & les recevoient dans leur Corps.

Ce n'est pas qu'il n'y eût quelquefois des difficultez à l'égard de ce dernier article. L'Auteur que nous venons de citer nous apprend qu'un Médecin nommé *Jean*, de famille Patricienne, ayant obtenu de Théodose la survivance de la charge d'un Archiatre nommé *Epictete*, prétendit ensuite avoir la seconde place, qui étoit celle qu'Epictete avoit tenue. Il se fondoit sur ce qu'il avoit servi dans le Palais, & sur les Lettres de l'Empereur. Cette affaire fit beaucoup de peine au College des Archiatres; parce qu'une partie d'entr'eux vouloient que l'on se tînt à la Loi, & que les autres n'osoient pas se déclarer contre la volonté de l'Empereur. On résolut enfin d'en écrire à l'Empereur lui-même, & d'attendre sa décision. Au reste, on peut recueuillir d'ici que tous les Médecins qui servoient dans le Palais n'étoient pas du nombre des Archiatres; puisque ce Jean, dont parle Symmachus, avoit servi dans le Palais avant que d'être Archiatre, & qu'il vouloit 27 faire valoir son

22 *Codic. lib. 10. Titulo 52. de Professor. & Medic. leg 6. & 9.*

23 *Medicos, & maxime Archiatros.* Ce sont les termes par où commence la Loi sixiéme que l'on a citée ci-devant.

24 *Codic. Lib. 12. Titulo de Metatis & Epidemeticis.*

25 *Codic. lib. 10. Titul. de Professionibus & Medicis.*

26 *Symmachi lib. 10. Epistol. 40.*

27 *Fultus Palatinæ militiæ privilegio.* Symmachus ibid. *Militia* signifie ici *le service*

son service précedent pour obtenir la seconde place dans le College des Archiatres, contre les Loix Imperiales. Il est même remarqué qu'on lui citoit des exemples de ceux qui ayant passé du service du Palais, dans le College dont il s'agit, avoient suivi l'ordre établi par les mêmes Loix.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Voila pour ce qui regarde les Archiatres en géneral. Il faut maintenant dire un mot de la *Comitive*, ou du titre de *Comte*, dont on honoroit en particulier les Archiatres du Palais. On distinguoit entre la Comitive du premier rang, & celle du second; & 28 les Archiatres, dont on vient de parler, parvenoient à l'une & à l'autre. Ceux qui obtenoient la Comitive du premier ordre alloient de pair avec les *Ducs*, & les *Vicaires*; & il semble que ces dignitez étoient au commencement communes à plusieurs Archiatres, ou qu'il y avoit plusieurs de ces Comtes dans un même temps; mais enfin l'on en établit un seul, duquel dépendoient tous les Archiatres, & même tous les autres Médecins.

Ce fut sous les Rois Goths que ce dernier établissement commença, comme le remarqué Godefroy dans ses notes sur le Code Théodosien, & comme on le recueuille de la *Formule du Comte des Archiatres* que Cassiodore nous a laissée. Il paroît de la maniere que ce dernier en parle, que la chose étoit toute nouvelle de son temps; 29 *N'est ce pas*, dit Cassiodore ou la Formule, *une preuve que l'on néglige entierement le bien de la Societé, qu'il n'y ait point de Juge établi sur la Médecine?* Or Cassiodore vivoit sous *Théodoric*. On voit par là que ce Juge n'étoit pas auparavant. Le pouvoir du Comte des Archiatres est exprimé par les termes de la même Formule. 30 *Nous vous honorons dès à present de la dignité de* Comte des Archiatres, *afin que vous soyez seul distingué entre les Maitres de la santé, & que tous ceux qui auront quelque different, par rapport à la Médecine, s'en remettent à vôtre décision. Vous serez* l'Arbitre *d'un Art honorable, &* le Juge *de toutes les contestations, qui ne se décidoient auparavant que par la passion de chaque particulier. Vous guérirez en quelque maniere les malades, entant que vous terminerez des querelles qui leur sont préjudiciables. C'est un grand honneur pour vous que les habiles gens se soumettent à vous, & que vous soyez consideré par ceux que tout le monde considere &c.* Voila justement une maniere de *Pape* dans la Médecine, il ne lui manquoit plus que l'infaillibilité. La même Formule ajoûte 31 que ce Chef des Médecins étoit aussi particulierement obligé d'avoir soin de la santé de l'Empereur, & qu'il avoit un libre accès auprès de sa personne.

On a parlé 32 ci-dessus d'un VINDICIANUS, qui se donne le titre de *Comte des Archiatres*, & qui vivoit sous les Empereurs Valentinien & Valens. On trouve aussi dans Aëtius un ANDREAS, qui a le même titre, mais on ne sait pas quand il a vêcu. On pourroit croire qu'un *Eusebe*, que 33 Symmache,

---

d'un Médecin; *universi qui in Sacro Palatio inter Archiatros militarunt*, dit la Loi 11. *Titul. de Professⁱ. & Med. Codic. Lib.* 10.

28 *Ibidem. & Cod. Theod. lib.* 6. *Titul.* 16. *De Comitib. & Archiatris.*

29 Huic peritiæ deesse peculiarem Judicem nonne humanarum rerum probatur oblivio?

30 Quapropter à præsenti tempore Comitivæ Archiatrorum honore decorare. Ut inter salutis Magistros *solus* habearis eximius, & omnes judicio tuo cedant qui se ambitu mutuæ contentionis excruciant. Esto *Arbiter* Artis egregiæ, eorumque distingue conflictus quos judicare solebat affectus. In ipsis ægros, curas, contentiones noxias abscidis. Magnum munus est subditos habere prudentes, & inter illos honorabilem fieri quos reverentur cæteri, &c.

31 Indulge te quoque Palatio nostro, habeto fiduciam ingrediendi, &c.

32 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1.

33 *Lib.* 2. *Epist.* 18.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

che appelle *Medicorum potissimus*, étoit aussi un Comte des Archiatres; mais il semble que c'est le même Eusebe dont cet Auteur parle ailleurs, & qu'il nomme simplement *Archiatre*. On ne conoit guere d'autres Médecins qui ayent possedé cette charge; leurs noms n'étant pas venus jusques à nous.

Il n'en est pas de même des simples Archiatres; on sait les noms de plusieurs. *Andromachus* est, à ce que l'on croit, le premier. *Théon* Alexandrin, 34 que l'on fait vivre sous Néron, aussi bien que le précedent, est pareillement appellé Archiatre dans le titre d'un de ses livres rapporté par Photius. Ce livre étoit intitulé, *l'Homme, par Théon Archiatre d'Alexandrie*; il y étoit parlé des maladies de toutes les parties du corps humain, & des remedes propres pour les guérir, mais Photius ne trouve pas que ce Médecin eût bien traité cette matiere. Galien cite souvent d'autres livres, que le même Théon avoit écrit touchant la Gymnastique, mais il ne lui donne pas le titre d'Archiatre. 35 Estienne de Byzance parle aussi d'un Théon Médecin, qui avoit commenté le livre de Nicander intitulé *Theriaca*. Nous avons 36 ci-dessus fait mention de *Magnus*, Archiatre de l'un des Antonins. L'Auteur qui lui donne ce titre lui joint un *Demetrius*, qui étoit du même temps & qui avoit le même office. *Oribase*, qui vivoit sous Julien, est aussi appellé Archiatre, comme on l'a remarqué dans ce chapitre. *Théodore Priscien*, qui a été mis ci-dessus au rang des Méthodiques étoit aussi Archiatre, & il avoit un frere, nommé *Timothée*, qui l'étoit comme lui. Le temps des Archiatres *Epictete* & *Jean* est conu par ce que l'on a dit dans ce même chapitre. L'Auteur qui les nomme parle 37 ailleurs d'un *Eusebe* & d'un *Gélase*, qui avoient le même office. *Cæsarius*, frere de S. Gregoire de Nazianze, étoit aussi de ce rang. Quant à *Cyrus de Lampsaque*, & *Cyrus d'Edesse*, autres Archiatres, dont on a parlé à l'occasion des Médecins qui ont vécu sous Tibere, leur temps est incertain. On conte d'ailleurs entre les Archiatres un *Eutychianus*, cité par Marcellus l'Empirique; un *Pierre*, 38 cité par Aëtius; un *Olympius*, Collegue de Théodore Priscien; un *Glaucus* & un *Aurelius*. J'en trouve deux autres dans Reinesius, un *Pasinicus* & un *Eustathius*, dont il dit que S. Basile a parlé dans ses lettres, mais je ne les y ai point pû découvrir. Il y a veritablement une lettre de ce Pere à un Eustathe, qui est simplement appellé Médecin. Il faut ajoûter à tous ces Archiatres les deux dont il est fait mention dans les Inscriptions suivantes, & quelques autres dont on parlera encore à la fin de ce discours.

39 M. LI-

34 *Vide Vossium de Philosophia.*
35 *In voce* Corope.
36 *Part. 2. liv. 4. sect. 2.*
37 *Lib. 5. Epist. 34.*
38 *Tetrabibl. 3. serm. 2. cap. 118.*

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

39 M. LIVIO CELSO TABULARIO
SCHOLÆ MEDICORUM
M. JULIUS EUTYCHUS
ARCHIATROS OLL. D. II.
IN. FR. PED. IIII
D. M.
A. ACTIUS ÇAIUS
ARCHIATER SIBI ET
JULIÆ PRIMÆ CONIUGI
INCOMPARABILI

Les *Ecôles des Médecins* desquelles il est parlé dans la premiere de ces Inscriptions nous obligent de remarquer en passant qu'il y avoit à Rome, à ce que dit Mercurial, trois sortes de lieux où les Savans s'assembloient; les lieux d'exercice, appellez *Gymnasia*, dont il a été fait mention dans la premiere partie; *Le Temple de la Paix*; & des *Auditoires particuliers*. Cet Auteur ajoûte qu'il y avoit aussi une *Ecole des Médecins*, dans le quartier appellé *Esquilia*, qu'elle étoit ornée de plusieurs belles statues de marbre, comme Ligorius l'a conjecturé, sur les ruines qui en sont restées.

A l'égard du *Temple de la Paix*, ce que Mercurial en dit est tiré de Galien, 40 qui remarque d'ailleurs qu'il y avoit dans ce temple des Bibliotheques, & qui ajoûte que ce même temple ayant été consumé par un incendie, ces livres qui y étoient furent brûlez. Cet incendie consuma aussi, à ce que dit cet Auteur, les grandes Bibliotheques du Palais. Je pense que ces dernieres Bibliotheques sont celles qui étoient dans le Temple *d'Apollon Palatin*, où Auguste avoit ordonné que l'on mît les livres des Poëtes & des autres Savans, comme on l'apprend 41 d'Horace, & où les gens de lettres s'assembloient pour lire leurs ouvrages. Le même Galien dit que les Médecins se rencontroient dans le Temple de la Paix, même après que ce Temple eut été brûlé. L'Empereur Adrien, qui vivoit un peu avant Galien, avoit fait construire exprès un College pour les beaux arts, qu'on appelloit *Atheneum*, comme le remarque Aurelius Victor dans la vie de cet Empereur. Je ne sai si ce College étoit vers le Temple de la Paix ou ailleurs, & s'il fut brûlé dans l'incendie dont on a parlé. Il y a de l'apparence que les Médecins y avoient un appartement, aussi bien que les autres gens de lettres y avoient les leurs: mais on assigna en suite aux premiers des Auditoires particuliers du temps d'Alexandre Severe, comme l'a remarqué Aelius Lampridius. 42 Dès que le College des Archiatres fut établi, l'École des Méde-

cins

39 *Mercurial de Arte Gymnastica, lib. 1. cap. 7.* & *Meibomius in Cassiod. Formul. Archiatr.*

40 *De composit. medicam. per genera, lib. 1. cap. 1.* & *de libris propriis, cap. 2.* Le Temple de la Paix ne servoit pas seulement aux Médecins, & aux autres Savans pour s'y assembler, & pour y tenir leurs livres; chaque particulier y portoit ce qu'il avoit de plus précieux. Hérodien, de qui nous tenons cette derniere circonstance, nous apprend que l'incendie dont parle Galien, arriva sous l'Empire de Commode, & il ajoûte que le temple dont il s'agit étoit le plus grand, le plus beau, & le plus riche qu'il y eût à Rome.

41 *Epistol. 3. lib. 1. Epistol. 2. lib. 2.*

42 On ne sait pas précisément en quel temps se fit cet établissement. Il y a bien de l'apparence que ce fut après le Régne de Constantin, comme l'a remarqué Reinesius (*Var. lect. lib. 3. chap. 11.*)

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

cins devint sans doute plus considerable & mieux réglée. On y créa divers offices, & il y eut entr'autres des Secretaires, *Tabularii*, qui tenoient les Régitres, comme étoit *M. Livius Celsus*, dont il est parlé dans la premiere des Inscriptions que l'on a rapportées. Il y avoit même eu, dès le temps de l'Empereur Claude, des Médecins qui faisoient la fonction de *Bibliothécaires*, ou qui avoient la direction des Bibliotheques publiques. Tel étoit celui dont il est fait mention dans l'Inscription suivante; TI. CLAUDIUS AUG. L. HYMENÆUS. MEDICUS A BIBLIOTHECIS.

Au reste il y a lieu d'être surpris que Galien, qui vivoit environ quatre vints ans après Andromachus, n'ait point été du nombre des Archiatres, ou qu'on ne lui donne point ce titre. Il nous apprend lui même qu'il avoit suivi Marc Aurele & Lucius Verus dans un voyage, & que le soin de la santé du premier de ces Empereurs & de ses fils lui avoit été commis pendant quelque temps; par où il paroît qu'il avoit été Médecin de Cour. Il se peut qu'il n'eût pas recherché ce titre; mais il est bien plus étonnant qu'il n'ait presque rien dit des Archiatres, ou qu'il n'en ait parlé que dans le premier livre *des Antidotes*, où il donne en passant le titre dont il s'agit à *Andromachus*, & à *Demetrius*; car pour le livre *de la Theriaque*, où il met encore *Magnus* au même rang, plusieurs le croyent supposé. Pline ne dit rien non plus des mêmes Archiatres, si ce n'est qu'il met *Damocrate*, dont on parlera dans ce même chapitre, au nombre 43 *des premiers d'entre les Médecins*. On pourroit croire que Pline, parlant de cette maniere, a voulu traduire en Latin le Grec *Archiatros*. A cela près, le silence de cet Auteur, qui cite tant de Médecins, témoigneroit que ce titre n'étoit pas en usage de son temps, s'il ne paroissoit d'ailleurs qu'Andromachus, qui vivoit sous Néron, a possedé ce même titre. Galien, comme on vient de le voir, & Erotien, dont on a parlé ci-devant, le lui ont tous deux donné.

Ce n'est pas qu'il suffise toûjours qu'un Auteur ait donné un titre à un autre, pour inferer de là que celui à qui on le donne l'ait possedé. Le Scholiaste de Juvenal appelle *Thémison* Archiater, quoi que celui-ci n'eût jamais été ainsi appellé du temps d'Auguste sous lequel il a vécu, ce titre étant alors inconnu. Mais comme les Médecins les plus fameux, du temps de ce Scholiaste, prenoient le titre d'Archiatres, ce même commentateur a crû devoir en faire honneur à Thémison, qui avoit été célebre sous Auguste. Par la même raison 44 ceux qui ont prétendu qu'Erotien est moins ancien que sa dédicace à Andromachus ne le montre, & qui l'ont regardée comme supposée, n'auroient pas fait beaucoup de cas de son témoignage, à l'égard de la qualité d'Andromachus. Mais je ne vois point pourquoi Erotien ne pourroit pas être du temps de Neron, ou de Vespasien. Ce qui ne permet pas de douter qu'il ait pû vivre en ce temps-là, c'est qu'il est aisé de recueillir qu'il a écrit avant Galien, de ce que ce dernier parle de divers écrits d'Hippocrate, qui ne se trouvent point dans la liste du premier, comme on l'a remarqué ci-devant. Cette preuve me paroît forte; car enfin l'on sait que plus avant l'on est venu, & plus le nombre des écrits d'Hippocrate s'est trouvé augmenté, par les suppositions que l'on a faites. Sur ce pied là, Erotien ne pourra pas non plus être le même *qu'Hérodien*, comme l'a crû le Savant que l'on a cité en dernier lieu, car Hérodien est venu après Galien.

Il

43 Servilius Damocrates *è primis medentium*, *lib.* 25. *chap.* 8.

44 *Marsil. Cognatus*, *observat. lib.* 2. *cap.* 28. *Vide Albert. Fabric. de Lexicis Græcis*, *Paragraph.* 13.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Il en est de même du *faux Soranus*, dont on a parle[45] ci-dessus, que de Thémison. Le titre de son livre, où il est traité d'Archiatre, n'est d'aucun poids non plus que l'autorité du Scholiaste de Juvenal à l'égard de ce dernier, parce que ce Scholiaste, & l'Auteur qui a supposé le livre de Soranus, intitulé *Introduction à la Médecine*, n'ont pas vécu dans le temps des Médecins auxquels ils donnent le nom d'Archiatres. On ne peut pas dire la même chose du témoignage de Galien, & d'Erotien, concernant Andromachus. Ils pouvoient tous deux savoir si ce Médecin de Neron étoit veritablement du rang des Archiatres, Erotien ayant vécu de son temps, & Galien seulement quatre-vints ans après. Mais ne pourroit-on point croire que cette qualité d'Archiatre, que l'un & l'autre de ces Auteurs donnent à Andromachus, & que le dernier donne encore à Demetrius, n'est fondée que sur un mot qui peut avoir été ajoûté par quelque Copiste, au texte de ces deux Auteurs. Ce qui me feroit pancher pour ce sentiment, c'est, comme je l'ai remarqué, le grand silence que Galien garde par tout ailleurs à l'égard de cette dignité; dont il semble qu'il auroit dû parler en plus d'un lieu, si elle avoit été établie de son temps. Si Andromachus avoit été effectivement Archiatre, d'où vient que Galien ne lui donne jamais ce titre dans ses livres *de la Composition des médicamens*, où il le cite très-souvent? On dira peut être que le même Galien, qui parle en divers endroits de *Théon* d'Alexandrie, ne l'appelle point non plus Archiatre, quoi que Théon fût de cet ordre; comme il en résulte du titre de l'un de ses livres, que nous avons rapporté dans ce chapitre, après Photius. Mais il est aisé de répondre que l'exemplaire de ce livre, que Photius a vû, pouvoit avoir été copié nouvellement, ou du moins long-temps après la mort de Théon, & que le Copiste y avoit ajoûté de son chef la qualité d'Archiatre, Théon ayant vécu plus de huit cens ans avant Photius. Comme le titre d'Archiatre sonnoit mieux que celui de Médecin, qui paroissoit trop simple, il y a de l'apparence que les Copistes supposoient souvent le premier de ces titres, pour vendre mieux leurs livres, ou pour faire plus d'honneur aux Auteurs; à peu près comme on a remarqué que le Scholiaste de Juvenal en a usé à l'égard de Thémison. Si Théon avoit été Archiatre, il est probable que Galien l'auroit remarqué, & son silence en cette rencontre, bien loin de faire contre moi, fortifie la preuve que je tire de celui qu'il garde par rapport à Andromachus, dans les livres que j'ai citez en dernier lieu.

Au fond, si les Archiatres avoient été établis du temps de Galien, quelle apparence qu'étant aussi diffus qu'il l'est, & ayant écrit tant de livres, il n'eut point parlé de cet établissement? S'il n'avoit pas voulu le faire à l'occasion d'Andromachus, & de Théon, il ne pouvoit guére se dispenser d'en dire un mot lorsqu'il parle dans son livre intitulé *de præcognitione*, des Médecins de Rome, de leur orgueuil, de leur jalousie, ou de leur envie &c. Mais il n'en dit rien. Où pouvoit-il mieux employer le mot ἀρχίατρος, que lorsqu'il fait mention dans ce même livre d'un Médecin nommé *Antigenes*, qui tenoit, dit-il, le haut bout entre les Médecins de Rome, & qui traitoit tous les grands Seigneurs; πρωτεύειν τῶν ἰατρῶν πεπιστευμένος, ἅπαντάς τε τοὺς πολυδυναμένους ἰώμενος. Il ne manquoit rien à cet homme, pour être Archiatre. Pourquoi donc Galien ne lui donne-t-il point ce titre s'il étoit alors en usage, & pourquoi se contente-t-il de dire qu'Antigene *passoit pour le premier de tous les Médecins*? J'avoüe que cette difficulté s'évanoüiroit, si quelqu'autre Auteur de ce

 temps-là

45 *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 4.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

temps-là avoit fait mention des Archiatres, mais on n'a pour tout que la dédicace d'Erotien qui peut être aussi suspecte de supposition que les prétendus passages de Galien. Dioscoride s'addressant à Andromachus, au commencement de son livre *de Euporistis*, ne lui donne point le titre d'Archiatre. Il l'appelle *très-estime*, ou *très-excellent Andromachus*, τιμιώτατε Ἀνδρόμαχε. Pline, qui cite un si grand nombre de Médecins, tant Romains qu'étrangers, n'en traite pas un d'Archiatre, & il n'y a dans toute son Histoire Naturelle que le seul passage que l'on a rapporté concernant Damocrate, où cet Auteur pourroit sembler avoir voulu désigner le titre dont il s'agit; mais comme ce passage peut fort bien être expliqué d'une autre maniere, & dans le sens qui se présente naturellement, la preuve n'est pas suffisante. Or Pline a vécu sous Néron, & sous Vespasien, dans un temps que l'on suppose que les Archiatres étoient établis. Pline le jeune, qui a aussi parlé de quelques Médecins, & Plutarque, qui en introduit plusieurs dans ses Symposiaques, n'ont donné la qualité d'Archiatre à aucun. Athénée, qui vivoit sous Marc Aurele, a gardé le même silence à cet égard. Enfin c'est un fait dont on ne peut disconvenir, qu'il ne se trouve aucun Historien, ni aucun autre Auteur qui ait parlé des Archiatres, avant le temps de l'Empereur Constantin, si l'on en excepte ce que Galien, & Erotien en ont dit dans les passages qu'on a examinez. Je n'en sache du moins pas un, & je ne vois pas que de plus savans hommes que moi, & qui ont eu beaucoup plus de lecture, que je n'en ai, ayent rien découvert à cet égard.

On dira peutêtre que ce qui ne se prouve pas par des Auteurs, se peut prouver par des Inscriptions. Meibomius rapporte celle qui suit; D. M. T. FL. PÆDEROT. AUG. LIB. ALCIMIANO. SUPERPOSITO. MEDICORUM. EX RATIONE PATRIMONI. &c. On pourroit se persuader que ce *Titus Flavius Pæderotus Alcimianus*, étoit un Affranchi de l'un des Vespasiens, comme on le peut inferer de ce qu'il s'appelle *Titus Flavius*, selon la coûtume qu'avoient les Affranchis de prendre quelquefois le nom de leurs Maîtres, ou de l'ajouter au leur propre. Cela étant, il se trouveroit que du temps des Vespasiens, il y auroit déja eu quelqu'un qui auroit pris le titre de *Superpositus Medicorum*, que Meibomius croit équivalent à celui de *Præsul Medicorum*, donné par Cassiodore au *Comte des Archiatres*. S'il y avoit donc alors un Comte des Archiatres, il devoit y avoir, à plus forte raison, de simples Archiatres. Mais outre qu'il n'y a point eu de Comte des Archiatres, avant le temps que l'on a marqué ci-dessus, rien n'empêche que l'Affranchi qui possedoit cet office de *Superpositus Medicorum*, ne fût une maniere de Magistrat établi sur la Médecine en particulier, pour juger des désordres qui pouvoient survenir par rapport à l'exercice de cet Art; après avoir entendu les sentiment des experts, ou pour présider au nom de l'Empereur dans l'assemblée des Médecins, afin que les choses fussent reglées, comme il faut. Ou plûtôt, il se pourroit que ce fût un homme de qui les Médecins, Chirurgiens, & Pharmaciens de l'Empereur dépendoient, pour recevoir de lui leurs salaires, pour lui rendre conte de leur conduite, &c. quoi qu'il ne fût pas lui-même Médecin.

Je conclus de tout ceci qu'il est fort probable qu'il ne s'est point parlé des Archiatres avant le Régne de Constantin, ou des premiers Empereurs Chrêtiens. Mais dès lors ce titre a été fort conu; & les Médecins des Empereurs, ou les Archiatres de l'Empire Romain, n'ont pas été les seuls qui l'ont porté. On l'a aussi donné, dans la suite des temps, aux Médecins de tous les autres Souverains. Gregoire de Tours, parlant de quelques Médecins des Rois de

France

France les appelle *Archiatri.* Il met en ce rang 46 un *Marileifus,* 47 un *Armentarius,* & 48 un *Reovalis*; dont le premier étoit Médecin de Chilperic, Roi de France; le second semble avoir été Médecin de Sigebert Roi d'Austrasie, qui regnoit un peu après le milieu du sixieme siecle, en même temps que Chilperic; le troisieme possedoit le même office sous Childebert, autre Roi d'Austrasie fils du précedent. L'Auteur que l'on vient de citer, & qui appelle en un endroit Marileifus *Archiater,* s'explique ailleurs en disant que ce Marileifus 49 étoit, ou passoit pour être *le premier Médecin* dans la maison de Chilperic. Je ne sai si l'on pourroit inferer de ce passage que le premier Médecin des Rois, que l'on a nommez, possedoit seul le titre dont il s'agit à l'exclusion des autres Médecins, qui servoient en même temps ces mêmes Rois. Si cette conséquence est bien tirée, le mot Archiater auroit eu en France une signification un peu differente de celle qu'il avoit dans l'Empire Romain. On pourra examiner plus particulierement cette question, dans la suite de cette histoire.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Voici un extrait d'un livre de Monsieur de Filesac, qui servira encore à illustrer nôtre matiere, & où l'on trouvera le nom d'un Comte des Archiatres, & ceux de quelques Archiatres que nous avions omis. *Il semble,* dit cet Auteur, *qu'il y ait eu deux sortes d'Archiatres, qui servoient dans le Palais Impérial, & dont la Loi que nous venons de citer fait mention. Les premiers sont appellez* Archiatri Sacri Palatii, intra penetralia Regalis aulæ florentes, *comme parle le Code Théodosien. Ce sont les mêmes auxquels les Empereurs donnoient deux cens cinquante mille Sesterces* (vint cinq mille livres monoye de France) *de gage annuel, comme on l'apprend de Pline,* liv. 29, chap. 1. *Les autres Archiatres pratiquoient la Médecine dans les villes, ce qui se prouve par quelques Loix du Code, que nous avons déja citées, & particulierement par la Loi sixieme du liv.* 10. *tit.* 42. *& par la Loi neuvieme du même Livre. C'est de ces derniers Archiatres, que parlent S. Ambroise,* Epist. 64. *& S. Augustin,* Epist. 67. *où il y a* Architeater, *pour* Archiater. (Il s'agit là d'un nommé DIOSCORUS) *Il y a une autre faute dans l'Epistre* 263, *où on lit* Arriater, *pour* Archiater. *S. Chrysostome,* Epist. 38. & 81, *parle aussi d'un* HYMETIUS Archiater. *On remarque d'ailleurs qu'il y avoit deux ordres, ou deux classes de ces mêmes Archiatres. Les premiers étoient ceux qui étoient destinez pour le service de chaque ville, par les Loix des Empereurs, & dont le nombre étoit fixé; en sorte qu'une petite ville n'en devoit avoir que cinq, une plus grande sept, & une métropole dix. S. Gregoire de Nazianze, dans sa harangue à la loüange de son frere* Cæsarius, *dit que ce dernier avoit été établi pour enseigner, & pour pratiquer la Médecine dans sa patrie.* (Il ajoûte que son frere avoit d'abord été mis entre les Médecins du premier rang, & qu'il avoit été conté entre les amis de l'Empereur.) *La seconde classe étoit celle des Médecins qu'on appelloit* nouveaux, *desquels parle Symmachus, lors qu'il dit,* (liv. 10 Epist. 40) que la Loi avoit or-
» donné que les premiers de l'Art jugeroient de la science des nouveaux. Cette
» Loi est des Empereurs Valentinien, & Valens; elle est rapportée au Code
» Theodosien, *liv.* 3. *tit.* 3, & au Code Justinien, *liv.* 10. *tit.* 52. Peut être

46 *Histor. Francor. lib.* 5. *cap.* 14.
47 *De miraculis D. Martini lib.* 2. *cap.* 1.
48 *Histor. Francor. lib.* 10. *cap.* 15.
49 Marileifum verò, qui primus Medicorum in domo Chilperici Regis habitus fuerat. *Histor. Francor. lib.* 7. *cap.* 25.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

„ être que quelques-uns des Archiatres accompagnoient toujours le Prince, & „ que les autres ne le voyoient que lors qu'ils étoient mandez. Ces derniers „ faisoient leur séjour ordinaire, chacun dans la ville qui lui avoit été as„ signée.

„ Mais, pour revenir à la Loi, elle nous apprend d'ailleurs que les Archia„ tres parvenoient à un degré d'honneur bien considerable, qui est *la Comiti„ ve du premier ordre*, c'est à dire, qu'ils étoient faits *Comtes du premier ordre.* „ Ceux-ci alloient du pair avec les *Vicaires*, & les *Ducs*, qui possedoient l'une „ des plus grandes dignitez de l'Empire Romain. Il y avoit des Vicaires des „ Provinces d'Asie, de Pont, de Thrace, de Macedoine, pour l'Orient; „ comme on avoit établi dans l'Occident des Vicaires d'Italie, d'Afrique, & „ d'Ilyrie. Il y avoit pareillement des Ducs en Egypte, en Thrace, pour „ ce qui regarde l'Orient; comme il y en avoit dans les Pannonies, dans la „ Sequanique, dans l'Armorique &c. Les Archiatres étoient donc égaux à „ ces Vicaires, & à ces Ducs. S. Augustin parle même (*Confess. liv. 4. chap. 3.*) „ d'un Médecin qu'il dit avoir été *Proconsul d'Afrique*; & qui étoit d'ailleurs „ Mathématicien, & Savant dans l'art de faire des Horoscopes. S. Chrysosto„ me (*Epist. 16. ad Olympiadem Diaconissam*) parle aussi d'un THEOPHILE, „ qu'il appelle *Comte, & Médecin.*

Les Ducs, & les Vicaires, aussi bien que les Comtes, avoient le titre de Spectables, *& ils tenoient le second rang dans l'Empire. Voici de quelle maniere Cassiodore en parle* (lib. 6. cap. 12. in formula Comitivæ primi ordinis) Comitivam tibi primi ordinis ab illa indictione Majestatis favore largimur, ut Consistorium nostrum, sicut rogatus ingrederis, ita moribus laudatus exornes, quando vicinus honor est Illustribus, dum alter medius non habetur. *Or ceux qu'on appelloit* Illustres *étoient en petit nombre. On ne donnoit ce titre qu'à ceux qui avoient les premiers de tous les employs, comme au* Préfect du Prétoire; *au* Préfect de la Ville; *à celui qui étoit appellé* Magister militum, *aux* Questeurs, *&c. Les* Spectables *venoient immédiatement après. Il faut enfin remarquer, sur ce que dit ici Cassiodore, que ces Comtes du premier ordre étoient aussi appellez* Comtes Consistoriens; *& que ce titre étoit par conséquent commun aux Archiatres qui acqueroient la Comitive du premier ordre.* Vide Joannis Filesaci Selectorum, lib. 1. cap. 17. quod inscribitur, *Medicinæ defensio adversus Plinium majorem.* Vide & Meibomium in Cassiodori Formulam Archiatrorum.

Il y auroit quelques remarques à faire sur ce discours de Monsieur De Filesac; mais comme il faudroit pour cela redire une partie de ce qui a été dit ci-dessus, le Lecteur prendra s'il lui plaît la peine de le faire lui-même, en conferant les sentiments de cet Auteur avec ceux qui ont été rapportez ci-dessus. J'ajoûterai seulement à sa remarque touchant les Archiatres, qui étoient appellez *Comtes Consistoriens*, ce que dit Saumaise, (not. in Trebell. Pollionis Macrianum) que cette dignité revenoit à celle des *Conseillers d'Etat* d'aujourd'hui. De là est sans doute venu que les Premiers Médecins des Rois de France, qui sont les mêmes que les *Comites Archiatrorum*, dont on a parlé, sont appellez *Conseillers d'Etat Ordinaires*, ou *Conseillers du Roi en ses Conseils*; en quoi on les distingue des autres Médecins des mêmes Rois, qui ont seulement le titre de *Conseillers du Roi.*

Au reste j'avois encore oublié de joindre aux Archiatres dont j'ai fait mention, un CLAUDIANUS SOLON, *Archiater*, auquel est dédié le livre second, *de remediis paratu facilibus*, attribué à Galien. Quoi que ce livre soit visiblement supposé, il n'est pas impossible qu'il y ait eu un Archiatre de ce nom; mais

mais qui n'aura pas vécu du temps de Galien ; car en ce temps-là ce titre n'étoit pas encore en usage, comme je crois l'avoir prouvé. Le même Galien cite ailleurs, (*de medicament. local. lib. 3. cap. 1.*) un *Solon*, surnommé *Diætarius*, & l'on trouve dans Pline, *liv. 20*, un *Solon*, *de Smyrne*.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Il est temps de revenir à Andromachus, qui a causé cette digression, & qui donnera encore lieu à celle qui va suivre. On ne sait rien concernant les sentimens, ou la méthode de ce Médecin. La seule chose, qui nous est restée de lui, c'est un grand nombre de descriptions de médicamens composez qui étoient en partie de son invention. 50 Galien, qui a pris le soin de rapporter ces descriptions, met Andtomachus au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des médicamens ; mais il le blâme de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la description, sans ajoûter leurs proprietez, ou sans indiquer, si ce n'est rarement, les maladies auxquelles ces médicamens sont propres.

La plus fameuse des compositions que ce Médecin a décrites, ou inventées, c'est l'Antidote qu'il appella 51 *Galéné*, c'est à dire, *Tranquille*, & auquel on donna 52 en suite le nom de Thériaque, comme on le verra ci-après. Andromachus composa un Poëme Grec en vers Elégiaques, qu'il dédia à Neron, & qui nous reste encore aujourd'hui, où il enseigne la maniere de préparer cet Antidote, & où il désigne les maladies auxquelles il est propre. La raison, qu'il avoit de faire cette description plûtôt en vers qu'en prose, c'est afin qu'on ne pût pas si aisément y faire quelque alteration. C'est du moins ce qu'en a pensé 53 Galien, qui approuve le procedé d'Andromachus, & qui le loüe à ce sujet.

54 Jusques là l'Antidote de Mithridate avoit été le seul, qui fût entre les mains de tout le monde; mais aussi tôt que celui d'Andromachus fut conu, le premier devint presque hors d'usage ; quoi qu'a dire le vrai, ce dernier ne fût qu'une imitation de l'autre ; la seule difference essentielle, qui s'y rencontre, ne consistant presque qu'en l'addition des *viperes* qui entrent de plus dans la Thériaque. Quoi qu'il en soit l'Antidote d'Andromachus fut si fort estimé à Rome que quelques Empereurs le voulurent faire composer dans leur Palais, & qu'ils prirent un soin particulier de faire venir exprès toutes les drogues nécessaires pour cela, afin de les avoir bien conditionnées. 55 L'Empereur *Antonin* en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une fêve, & la réputation de ce remede s'établit si bien que divers Médecins entreprirent en vain d'y vouloir faire des changemens, & de produire de nouvelles Thériaques de leur façon. La Thériaque d'Andromachus se soûtint nonobstant cela ; & ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'encore qu'on y ait dès long-temps remarqué bien des defauts, ou des superfluitez, on ne laisse pas encore aujourd'hui, dans les meilleures villes de l'Europe, de suivre scrupuleusement la description de ce Médecin de Néron.

50 *De composit. medicam. per genera, lib. 6. cap. 8. & alibi.*
51 *De Antidotis, lib. 1. cap. 6.*
52 *De usu Theriacæ ad Pamphilianum; Ce livre passe pour n'être pas de Galien.*
53 *De Antidotis, lib. 1. cap. 5.*
54 *Ibidem, cap. 1.*
55 *Ibidem.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Cette description renferme plus de soixante drogues, dont une bonne partie sont des aromates. Il y a aussi quelques simples communs, & des gommes, ou des sucs épaissis, entre lesquels le plus considerable est *l'Opium*. Mais l'ingrédient, qui fit donner à ce medicament le nom de 56 *Thériaque*, ce sont *les viperes*, que l'on préparoit de cette maniere. On les écorchoit après leur avoir coupé la tête, & la queüe; on séparoit la chair des entrailles, & des os; on la lavoit; on la faisoit cuire dans de l'eau avec de l'aneth, & du sel, & on la paitrissoit enfin avec de la mie de pain, pour en former des 57 *trochisques*, ou des manieres de *petits gâteaux*.

Si l'Antidote d'Andromachus avoit les qualitez, que son Auteur lui attribue, il ne faudroit presque point d'autre remede. Il le donne premierement contre tous les poisons, & venins de quelque nature qu'ils soient. Il en fait en suite un remede pour les douleurs, & pour les foiblesses d'estomac; pour l'asthme, & l'oppression de poitrine; pour la phthisie naissante; pour l'empyeme; pour la colique, la jaunisse, l'hydropisie, la foiblesse de vüe, les convulsions, les ulceres de la vessie, l'impuissance vénérienne, les douleurs de reins, & la peste. 58 Andromachus, fils du précedent, & qui avoit mis en prose la description que son pere avoit donnée en vers, dit en peu de mots que l'Antidote appellé *Tranquille* est bon pour toutes sortes de mauvaises dispositions du corps provenantes de cause interne, & en particulier pour les indispositions d'estomac, pour les venins, & pour les fiévres intermittentes.

Voila ce que ces Auteurs disoient de leur Antidote. Cette matiere demande que nous y fassions encore quelques réflexions, & que nous voyions un peu plus particulierement quand, & comment on étoit venu à ces sortes de compositions, & ce que c'étoit que l'on appelloit *Antidote*. On a remarqué ci-dessus qu'Hippocrate, & les plus anciens Médecins sembloient avoir fondé le principal de leur pratique sur l'observation des mouvemens de la nature dans les maladies; faisant consister presque toute la méthode de les guérir dans la *Diete*, c'est à dire, en des regles concernant la nourriture des malades. Hérophile, & ses Sectateurs furent les premiers qui mirent en grand usage *les médicamens*, ou qui commencerent à conter plus que les autres Médecins n'avoient fait sur l'utilité qu'on en peut tirer. A la verité Hippocrate s'en servoit aussi, mais plus rarement, par la raison que l'on a touchée, & ceux qu'il donnoit étoient même fort peu composez. C'est ce que n'imiterent pas les Hérophiliens, ni même quelques Médecins qui vivoient déja à peu près du temps d'Hérophile, témoin la plainte que faisoit Erasistrate son contemporain contre ceux qui faisoient des *Compositions Royales*, & des *Antidotes* qu'ils appelloient *les mains des Dieux*, dans lesquels il y avoit des ingrédiens tirez des plantes, des animaux, des mineraux, de la terre, de la mer &c. comme on l'a remarqué 59 ci-dessus.

Mais pour composez que fussent ces Antidotes, dont Erasistrate se plaignoit, il

56 Du Grec θηρίον, qui signifioit en géneral toutes sortes de *bêtes farouches*, mais qui désignoit aussi en particulier les *bêtes venimeuses*. Quelques Auteurs donnent encore ce nom aux *vers* qui se trouvent dans les corps des hommes, & des autres animaux.

57 On expliquera ce terme dans ce même chapitre.

58 *De Antidotis, lib. 1. cap. 7.*

59 *Part. 2. liv. 1. chap. 4.*

il y a de l'apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux que l'on fit dans la suite ; & qu'avant que l'Antidote attribué à Mithridate parût, dont la plus courte discription contient jusqu'à trente six ingrédiens, on n'en avoit pas vû de si composez. Nous avons parlé ci-devant d'un autre antidote beaucoup plus simple, dont la recette fut trouvée dans le cabinet de ce Roi de Pont, immédiatement après qu'il eut été défait par Pompée. On ne sait pas en quel temps la seconde recette, ou description de l'Antidote prétendu de ce même Roi, qui est celle dont il s'agit maintenant, fut rendue publique, mais il y a de l'apparence que ce ne fut pas long-tems après que la premiere eut paru; soit que cette derniere fût veritablement de Mithridate, soit que l'on eût emprunté son nom. Quoi qu'il en soit, Celse, qui a vécu sous Auguste, & sous Tibere, environ cent ans après Mithridate, a déja décrit *le Mithridate*, & c'est sur le modelle de cette grande composition que celle du Thériaque, & toutes les autres qui sont autant chargées d'ingrédiens ont été faites.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

On peut dire, pour soutenir ces sortes de compositions, que les expériences sur les simples s'étant multipliées de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une proprieté semblable, ou approchante, & plus sûrs ils seroient d'atteindre leur but. Il peut être aussi que comme la conoissance que l'on a tant des qualitez des simples que de la nature des maladies est fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant ensemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre, le médicament se trouvant quelquefois plus savant que celui qui le donne. Mais Pline, & plusieurs autres après lui ont crû 60 que l'on n'avoit entassé tant de drogues que pour faire valoir le mêtier, *ad ostentationem artis*, plûtôt que par l'avantage que l'on en a prétendu tirer, par rapport à la guérison des maladies. Le même Auteur réflechissant sur ce qu'il entre, à ce qu'il dit, de cinquante quatre sortes de simples dans le Mithridate, & sur la petite quantité qu'il se trouve de quelques-uns sur chaque prise, à conter ce qu'il en faut pour toute la composition, s'échauffe si fort contre cet abus qu'il a, dit-il, peine à croire que des hommes ayent été capables d'une semblable fourberie. Cet Auteur met la *Thériaque* à peu près au même rang. Il dit que la composition qu'on appelle *Thériaque*, a été inventée en faveur de la délicatesse, ou de la sensualité; qu'elle est faite de choses étrangeres; quoi que l'on trouve par tout un grand nombre de médicamens simples, qui peuvent faire, chacun séparement, le même effet que l'on attend de la jonction de toutes ces choses étrangeres, ou qui viennent de païs éloignez. Il ne peut parler ici que de la Thériaque d'Andromachus, car ce qu'il dit des drogues que l'on tire de loin, ne peut pas être appliqué à une autre sorte de Thériaque qu'il décrit 61 ailleurs, & qui n'est composée que d'un petit nombre de simples fort communs.

G 2 D'où

60 Mithridatium antidotum ex rebus LIV componitur, interim nullo pondere æquali, & quarundam rerum sexagesimâ denarii unius imperatâ. Quo Deorum perfidiam istam monstrante? Hominum enim subtilitas tanta esse non potuit. Ostentatio artis, & portentosa scientiæ venditatio manifesta est. *Lib. 29. cap. 1.*

61 *Lib. 20, cap. 24.* Pline n'appelle pas même cette derniere composition *Thériaque*; mais Galien la rapportant après Pline, lui donne ce nom. *La Theriaque d'Antiochus*, dit-il, *que Pline dit avoir été écrite sur la porte du Temple d'Esculape.* De Antidotis, lib. 2. cap. 14. C'est, si je ne me trompe, le seul endroit, où Galien nomme Pline. Plinius Valerianus décrit aussi cette Thériaque du Roi Antiochus (*liv. 4. chap. 38.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

D'où l'on peut inferer que l'antidote d'Andromachus, que son Auteur avoit appellé *Galéné*, ou *Tranquille*, ne tarda pas à prendre le nom de *Thériaque*, jusques au temps de Criton, comme l'Auteur du livre *de Usu Theriacæ*, attribué à Galien, l'insinue. Criton ne vivoit que sous Trajan, au lieu que Pline a vécu sous Neron, & sous Vespasien, & a pû voir Andromachus le pere, aussi bien que le fils, duquel il a été contemporain, quoi qu'il ne parle, ni de l'un ni de l'autre.

Pour ce qui concerne le nom d'*Antidote*, que l'on donnoit à la Thériaque, il faut remarquer qu'il est composé de deux mots Grecs, dont l'un signifie *contre* & l'autre *donné*, parce que les antidotes se *donnoient contre* les poisons, & contre la corruption des humeurs, ou les autres mauvaises dispositions du corps. Ce mot semble être masculin, & féminin en Grec, & même quelquefois neutre; & les Latins ont dit également *hæc antidotus*, & *hoc antidotum*. Mais il y a beaucoup d'apparence, je ne sai si quelcun l'a remarqué, que les Grecs l'ont employé au commencement, comme un adjectif, & non pas comme un substantif. Quant ils ont dit ἡ ἀντίδοτος, ils sous entendoient le substantif δύναμις, qui signifie toute sorte de *médicament*, tant simple que composé. Les Latins auroient pû traduire le mot Grec 62 δύναμις, par celui de *potentia*; mais l'usage de la langue Latine, qui avoit attaché à ce dernier mot une idée toute differente, ne le permettoit pas. Il en est de même de la langue Françoise, dans laquelle les mots de *puissance*, ou de *vertu*, n'ont aucun rapport avec celui de *médicament*, ou *composition de médicament*. Les Latins donc, faute de mot propre, pour exprimer le Grec δύναμις, se sont servis des mots *médicamentum*, & *compositio*, δύναμις ἀντίδοτος, *compositio contrà data*; comme on disoit δύναμις τετραφάρμακος, *compositio quatuor medicamentis simplicibus constans*; δύναμις ἡπατικὴ, ἀρτηριακὴ, *compositio pro hepate, pro aspera arteria*. Ce n'est pas seulement par rapport aux antidotes, que l'on sous entendoit le mot δύναμις, on ne l'exprimoit presque jamais en d'autres occasions. On disoit, par exemple, ἡ διὰ κωδειῶν, pour dire *compositio de capitibus papaveris*; & même sans l'article 63 ἀρτηριακὴ, *arteriace*, pour désigner une composition *pour la canne du poumon*, κωλικὴ, *colice*, médicament *pour la colique*. On pourroit dire que la jonction de ces deux mots *antidotus tranquilla*, ou *theriaca*, désigne que le premier est un substantif, le dernier étant certainement un adjectif, mais il faut remarquer que cet adjectif *tranquilla* est une Epithete, ou une espece de surnom que l'on donne à la composition dont il s'agit, & que c'est la même chose que si l'on disoit *compositio antidotos, tranquilla dicta*; en sorte que les deux derniers mots sont également adjectifs. Il en est de même des autres noms particuliers des antidotes; comme *hiera*, c'est à dire, *sacrée*, *teleia*, c'est à dire, *accomplie*, & de toutes les autres épithetes que l'on donnoit à chaque médicament, comme on le verra un peu plus bas. Je puis encore prouver que le mot *antidotus*, étoit un adjectif par l'usage qu'en fait Scribonius Largus, qui appelle 64 *emplastrum antidotum*, une emplâtre qu'on appliquoit sur la morsure des chiens enragez. Il y a encore une remarque

62 Les Grecs ont même employé ce mot pour désigner une simple herbe doüée de quelque vertu; παντοδαπὰς δυνάμεις ἔχον ὄρος, *une montagne où il y avoit de toutes sortes d'herbes médicinales*; (Salmas. de homonym. mater. Medic. in Prolegomenis.) *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 2. d'autres significations de ce même mot.*

63 *Vide Galen. de composit. medicament sec. locos.*

64 *Composit. CLXXV.*

marque à faire sur le mot *compositio*, que nous avons dit que les Latins substituoient au Grec δύναμις, c'est que les Grecs à leur tour ne pouvoient pas exprimer ce mot; car σύνταξις, signifie à la verité *composition*, mais c'est à dire, seulement l'*acte de composer*, & non pas ce qui résulte de cet acte, ou *la chose composée*, qui est ce que les Latins, & les François entendent, au sens qu'on a touché ci-dessus, par le mot *composition*. On trouve dans 65 Artémidore συνταγὴ, que Cornarius rend par *compositio*, mais je crois qu'il doit plûtôt être traduit par *præscriptum*, c'est à dire, *l'ordonnance d'un Médecin*.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à cxl.

Au reste, la matiere qu'Andromachus a traitée donne occasion d'examiner de quelle sorte étoient les médicamens que l'on employoit en ces temps-là. Nous avons commencé par les *antidotes*, & nous avons vû ce qu'il y avoit à dire, touchant le nom de cette espece de médicament, le nombre, & la nature des drogues qui entrent dans l'antidote appellé *Thériaque*, & les proprietez qu'on lui attribuoit. Il ne faut plus que dire un mot touchant, la maniere dont on le préparoit, & la consistence qu'il avoit, qui lui étoit commune avec celle de tous les autres antidotes.

Pour préparer la Thériaque, on mettoit premierement en poudre tous les aromates, & les autres ingrédiens qui pouvoient être pulverisez. On dissolvoit les gommes, & les sucs dans du vin de Falerne, ou de Crête, & on les passoit par un tamis, après les avoir réduits en pulpe. On prenoit ensuite le triple du tout de miel d'Attique, qu'on avoit purifié, & on mêloit tout cela ensemble, selon la maniere conue des Apothicaires. On n'entre pas dans un plus grand détail à cet égard, & on ne rapporte point non plus la description de cet antidote, parce qu'elle est commune aujourd'hui. Ce qu'on a dit de la quantité du miel qui y entroit, à proportion des autres drogues, suffit pour faire conoître que cette composition devoit être médiocrement épaisse. On ne parlera pas ici de divers autres antidotes que d'autres Médecins inventerent, comme on l'a dit ci-dessus, à l'imitation de la Thériaque, & du Mithridate, ni de ceux qui avoient été inventez auparavant. On remarquera seulement qu'ils avoient tous la même consistence, étant presque tous également composez de poudres de differente nature, de gommes ou de sucs, & de miel.

Cette consistence que l'on donnoit aux *antidotes*, dans le sens que ce mot se prend aujourd'hui, c'est à dire, aux *contre-poisons*, ayant été commune à divers autres médicamens composez dont l'usage étoit fort different, cela faisoit que l'on appelloit aussi ces derniers médicamens du même nom que les premiers. Il y avoit des antidotes contre la *Phthisie*, en particulier; contre les *chutes*, & les grandes *contusions*, contre la *colique*, la *pleurésie*, le *calcul*, la *goutte*, le *crachement de sang*, &c. Il y avoit même des antidotes 66 *purgatifs*, qui se faisoient en mêlant des poudres purgatives, d'*aloës*, de *scammonée*, de *coloquinte*, &c. & quelques autres poudres *aromatiques*, avec le triple de miel. L'une des plus fameuses de ces dernieres compositions étoit celle à qui l'on donnoit le surnom de

65 *Lib.* 4. *cap.* 24.

66 *Vide Galen. de composit. medicam. local. lib.* 8. *cap.* 3. Galien distingue trois sortes d'Antidotes. Les uns, dit-il, servent contre les poisons; les autres contre la morsure, ou l'attouchement des bêtes venimeuses; ceux qui sont d'une troisiéme sorte remédient aux incommoditez, qui viennent d'une mauvaise maniere de vivre. Il y a même des antidotes que l'on prétend être propres en tous ces trois cas, comme la Thériaque. *De Antidot. lib.* 1. *cap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de *hiera*, c'est à dire, *sacrée*. La plus simple, & la plus ancienne description que l'on en trouve est celle de *Thémison*, qui avoit apparemment inventé ce nom. Il entre dans cette composition cent dragmes d'aloës, du mastic, du saffran, du nard indique, du cinnamome, du carpobalsamum, & du lasarum de chacun une once, avec du miel à proportion de tout le reste. On appelloit encore cette composition *hiera picra*, c'est à dire, *sacrée amere*, à cause de l'amertume que lui donnoit l'aloës, ou *hiera dialoës*, hiere avec aloës, pour la distinguer des autres *hieres*, que d'autres Médecins composent dans la suite, & où il entroit d'autres purgatifs avec l'aloës. Telles furent les Hieres d'Archigene, de Justus, de Rufus, de Logadius, de Pachius, &c. dont on peut voir la description dans Galien, & ailleurs. A l'égard des autres antidotes particuliers, qui n'étoient pas purgatifs, on a parlé ci-dessus de l'antidote de Cassius, contre la Colique, & du Philonium, ils avoient la consistence de ceux dont on vient de parler.

Comme le goût de la plûpart des antidotes étoit fort désagreable, on en formoit ordinairement de petites boules, qu'on faisoit avaller toutes entieres aux malades. Ces boules étoient appellées *catapotia*, par les Grecs; on appelle *catapotium*, dit 67 Scribonius, un médicament que l'on ne délaye point, mais que l'on avalle tout entier. Cette définition fait voir que les boules dont il s'agit pouvoient être formées également avec des compositions molles, comme étoient les antidotes, & avec d'autres plus solides, & plus dures. En effet 68 Galien parle d'une composition, où il entroit une partie de Coloquinte, deux parties d'aloës, autant de scammonée, & une partie de suc d'absinthe, avec un peu de mastic, & de bdellium. Il ajoûte qu'il avoit formé de cette masse, qui ne pouvoit être que fort solide, onze petites boules qu'il appelle *catapotia*, chacune de la grosseur d'un poix chiche. Trallien appelle cette derniere sorte de *catapotion*, du nom de 69 κόκκος, & κόκκιον, *un grain*, *un petit grain*. Les Latins l'ont nommée 70 *Globulus*, *Glomeramus*, & *Pilula*, une *Pilule*, ce qui revient à la même chose. On trouve dans 71 Aëtius le mot σφαιρίον, *sphærula*, qui n'est point different; mais cet Auteur ne s'en sert pas, pour marquer des pilules à prendre par la bouche. Il s'agit en cet endroit d'une masse destinée pour une emplâtre, de laquelle il veut que l'on forme de petits globes. 72 Dioscoride entend par le même mot les petits grains d'un fruit. 73 Hippocrate a dit γογγύλιον, ou γογγυλίδιον, pour marquer une pilule, ou un *catapotium*.

Les noms particuliers que les Grecs, & les Latins donnoient d'ailleurs aux médicamens composez, qui se prennent intérieurement, étoient simplement tirez de l'usage à quoi on les employoit, ou de la partie, & de la maladie à laquelle

67 *Compos. LXXXVII.* Catapotion vient de καταπίνειν, *avaller.*

68 *Medicam. local. lib. 1. cap. 2.*

69 *Lib. 2. cap. 4.*

70 *Scribon. Larg. Compos. CXXXVIII.* Quelques Modernes, du nombre desquels est Rhodius, ont crû qu'il y avoit de la difference entre *catapotium*, & *pilula*. On voit néanmoins par la composition de Galien, que nous avons rapportée qu'il n'y en mettoit aucune. Actuarius (*method. medec. lib 5. cap. 1.*) dit aussi en termes exprès que ce que les Grecs appellent *catapotium*, les Latins l'appellent ordinairement *pilula*. D'autres, comme Mercurial, (*de capit. affect. lib. 1. cap. 3.*) ont crû que les Grecs n'avoient pas encore l'usage des pilules; mais ils se sont aussi trompez.

71 *Tetrabibl. 4. serm. 3. cap. 34.*

72 *Lib. 2. cap. 213.*

73 *Vide Galen. & Erotiani Glossar.*

quelle ils étoient destinez. Ainsi l'on appelloit *arteriace*, une composition propre, pour l'*âpre artere*, & pour les maladies auxquelles cette partie est sujette, en sousentendant toûjours le substantif δύναμις, comme on l'a remarqué au commencement. Lorsque cette composition servoit particulierement pour la *toux*, on l'appelloit *Bechice*. La consistence que l'on donnoit à ces sortes de compositions étoit quelquefois approchante de celle des antidotes. D'autres fois la composition étoit plus solide, & on en formoit également des especes de *pilules*, ou de *catapotia*, qu'on avalloit d'abord, ou que l'on tenoit quelque temps dans la bouche afin qu'elles se fondissent insensiblement. Les pilules de cette derniere sorte, plus dures que les premieres, s'appelloient en particulier 74 *hypoglottides*, parce qu'on les tenoit sous la langue, afin qu'elles fissent moins d'incommodité. On les appelloit encore *Postilli* en Latin, & τροχίσκοι, *Trochisci*, en Grec, & on leur donnoit ordinairement, la figure d'une petite fêve, ou d'un *lupin*. Mais comme ce nom étoit commun à des compositions qui servoient à des usages fort differens nous aurons occasion d'en parler encore dans la suite, en traitant des médicamens qui s'appliquent extérieurement.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Lorsque ce remede, pour l'âpre artere, étoit plus mol, ou plus liquide, on l'appelloit *eclecton pharmacon*, ou *éclegma*, c'est à dire, un médicament *qui se leche*, ou que l'on prend *en lechant*. 75 Cælius Aurelianus l'appelle *eclectarium*. La matiere de ce médicament, je veux dire de celui qu'on appelloit *arteriace* en géneral, étoit de la gomme Tragacanth, de la gomme Arabique, du jus & de la poudre de reguelisse, de la myrrhe, du miel, ou du vin mêlé de miel; & quelquefois de la thérébentine, du saffran, & d'autres adoucissans, & détersifs. On y ajoûtoit même très-souvent du *diacodium*, c'est à dire, du suc de pavot cuit avec du miel, ou de l'*opium*. Sur quoi il faut remarquer que les médicamens, où ces deux derniers ingrédiens entroient, étoient nommez en particulier *anodyna*, & *paregorica*, c'est à dire, *qui ôtent la douleur*, qui *adoucissent*; soit qu'ils fussent en forme de *catapotia*, ou de *pilules*, ce qui étoit le plus ordinaire, soit qu'ils fussent plus liquides.

C'est à quoi se réduisent les principaux médicamens qui étoient en forme solide, parmi lesquels il faut comprendre les *poudres*, dont on parlera encore ci-après. A l'égard des liquides, ou de ceux que l'on donnoit en boisson, on les préparoit quelquefois en délayant une prise de quelque antidote, ou autre médicament de la même consistence, dans une suffisante quantité de liqueur, comme dans un verre d'eau, de vin, ou 76 d'hydromel. D'autres fois on faisoit seulement cuire quelques simples dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur, & on prenoit la colature. On tiroit aussi *le suc* des plantes, & on le donnoit seul, ou mêlé avec quelque liqueur. Sur quoi, il faut remarquer que la dose des ces médicamens liquides étoit quelquefois assez grande. 77 Galien rapporte un remede de cette sorte, qui est composé d'un verre de *suc de chicorée*, de *trois verres d'eau chaude*, & d'une cueuillerée de *miel*, pour une seule prise. Ces médicamens en forme liquide s'appelloient en Latin *potiones*, en Grec πόσεις, πόημα, ou ποτὰ φάρμακα, ou même φαρμακοπόσματα, c'est à dire, *médicamens qui*

74 *Gal. pharmacor. local. lib. 7. cap. 2. & alibi.*

75 *Tardar. lib. 2. cap. 7. 13. 14. lib. 3. cap. 1. lib. 5. cap.* 8. On a formé de ce mot celui d'*Electuarium*, un *Electuaire*, qui est plus nouveau, & dont la signification est beaucoup plus étendue, comme on le verra en son lieu.

76 On verra un peu plus bas ce que signifie ce mot.

77 *De composit. pharmacor. secund. locos, lib. 8. cap.* 8.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

qui se boivent. Ceux qui se faisoient par la décoction des simples dans de l'eau, s'appelloient *decocta* en Latin, & ἀφεψήματα, ou ἀποζέματα, en Grec. Le premier de ces mots se trouve dans Galien; le dernier est dans Dioscoride, dont le Grec n'étoit pas fort pur, comme on le verra ci-après. Galien parle en un endroit de l'*eau cuite*, que l'on faisoit ensuite raffraichir dans de la *neige*, & que l'on appelloit en Latin 78 *decocta*. Il l'appelle aussi δεκόκτα, en Grec, soit qu'il voulût imiter le mot Latin, soit que la langue Grecque n'eût pas de terme propre, pour exprimer commodément ce même mot.

Cette eau raffraichie étoit plûtôt pour ceux qui se portoient bien, que pour les malades; mais on avoit en ces temps-là d'autres sortes de boissons, dont on se servoit également en santé, & lors qu'on avoit quelque maladie. 79 Paul Eginete les appelle des boissons agréables & utiles. Les unes se faisoient, à ce que dit cet Auteur, avec du vin dans lequel on faisoit infuser diverses drogues, comme du *poivre*, de l'*absinthe*, du *casamum*, qui est une espece de *cyclamen*, & d'autres ingrediens dont les principaux donnoient le nom à ces sortes de bruvages. Quelquefois on y ajoûtoit du 80 *miel*; d'autres fois on n'y en metroit point. On en composoit aussi avec de l'eau, en y faisant boüillir des *pommes*, ou des *roses*; ou avec quelques sucs, comme le *verjus*, le suc de *grenades*, ou de *bayes de myrte*, en y ajoûtant du miel qui soit bien écumé, ce qui rend ces liqueurs plus agréables, plus aisées à se conserver, & même plus utiles. Cet Auteur ajoûte que les premieres de ces boissons, qu'il a dit être composées avec du vin & du miel, s'appelloient 81 *Propomata*, & que la proportion du vin sur le miel étoit de quatre sur un. Nicolaus Myrepsus donne diverses descriptions de cette espece de boisson, où il entre des aromates & des simples de plusieurs sortes, selon les maladies que l'on avoit en vüe. 82 Trallien remarque que les Romains avoient une sorte particuliere de *Propoma* qu'ils appelloient *Recentatum*, qu'on faisoit raffraichir avant que d'en donner à boire. Toutes ces compositions étoient des vins artificiels ou mixtionez, dont quelques-uns, comme ce dernier, n'étoient que pour le plaisir. Il semble que ces sortes de vins n'étoient pas differens, ou étoient à peu prés les mêmes que ceux que l'on appelloit *Condita*, en Latin, & que l'on présentoit à l'entrée du repas; ou avant que l'on mangeât, afin d'exciter l'appetit, comme Apulée, Plutarque, & Athénée le témoignent. Soranus (*Isagog. cap.* 20.) les appelle *Potiones*.

Les autres liqueurs, dont parle Paul Eginete, & qui se préparoient avec du miel & de l'eau, ou des sucs de fruit, sont premierement l'*Hydromel* qui se faisoit simplement avec le miel & l'eau que l'on laissoit fermenter ensemble. On

78 On attribuoit l'invention de cette espece d'eau à la glace, à l'Empereur Néron; soit qu'il l'eût veritablement inventée, soit qu'il en fit un grand usage. Il paroît du moins qu'il regrettoit cette eau, sur la fin de sa vie; lorsque fuyant ceux qui le cherchoient pour le tuer, & étant contraint par la soif de boire de l'eau trouble d'un fossé dans la paume de sa main, il s'écria en reflechissant sur le changement de sa condition; *Et hac est Neronis decocta?* Suëton. in vita Neronis, *cap.* 48. Galen. *Method. medend. lib.* 7.

79 *Lib.* 7. *cap.* 15.

80 Lors qu'on ne mêloit que du vin, & du miel, & qu'on n'y ajoûtoit rien de plus, on appelloit ce mélange, *Vinum mulsum*, ou simplement *mulsum*. On peut consulter Pline sur la maniere dont on le préparoit.

81 On leur avoit donné ce nom parce qu'on les servoit ordinairement à l'entrée du repas.

82 *Lib.* 11. *in princip. Vide Mercurial. Var. Lect. lib.* 1. *cap.* 7.

On l'appelloit en Latin *Aqua mulsa*, ou simplement *Mulsa*. Il y avoit encore l'*Hydromelon*, où l'on ajoûtoit le suc de coin à l'eau, & au miel; l'*Hydrorosatum*, où l'on joignoit les roses aux deux derniers ingrediens. Le 83 *Rhodomelon* avoit les roses de plus que l'*hydromelon*. 84 L'*Omphacomeli* étoit un mélange de miel, & de verjus. Le *Myrtites* se faisoit avec le miel, & le suc de grains de myrte. L'*Apomeli* n'étoit que de l'eau cuite avec des rayons de miel. Enfin le *Rhoites* se faisoit avec le miel, & le suc de grenades. Il se pouvoit faire de semblables préparations avec tous les fruits. Il semble que ces liqueurs, dont on régaloit anciennement les malades, & dont une partie servoit à les désalterer dans les ardeurs de la fiévre, devoient toutes être fort fades, mais la fermentation, ou la coction leur donnoient assez de pointe.

Depuis l'An xL. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Le *Rhodomeli*, ou le *Rhodostacton* dont on a parlé, n'étoient pas des liqueurs. C'étoit une espece de miel rosat, comme on l'a remarqué, qui conservoit à peu près la consistence du miel, & qui se gardoit long-temps.

Voila de quelle nature étoient les médicamens qui se prenoient *intérieurement*. Il n'y en avoit pas d'autant d'especes qu'il s'en trouvoit de ceux qui sont *pour le dêhors*. Entre ces derniers les *Huiles* tenoient le premier rang. 85 On les préparoit en faisant infuser les simples dont on vouloit tirer la teinture, dans de l'*huile d'olives*, ou de l'autre huile tirée par expression des fruits, ou des semences huileuses, comme sont les *noix*, les *amandes*, le *Sésame* &c. mais plus communément dans la premiere. Quand cette huile s'étoit suffisamment chargée de la teinture de la plante qui y avoit infusé, alors on ne l'appelloit plus huile mais 86 *Onguent*, ajoutant le nom de plante, comme, Onguent *de Roses*, *d'Aneth* &c. Ce mot *d'Onguent* se prend aujourd'hui dans une autre signification, particulierement chez les Apothicaires, qui entendent par là une composition d'huiles, de cire, & autres ingrédiens, qui doit avoir une certaine consistence. Il n'en étoit pas de même des Onguens des Anciens; on donnoit anciennement le nom d'onguent à tout ce qui servoit à oindre, & qui étoit quelque chose de plus que de la simple huile. Et comme les onguens que l'on employoit le plus ordinairement à cet usage avoient de l'odeur, & étoient composez d'aromates, cela fit que le mot Grec 87 *Miron*, & le Latin *Unguentum*, marquoient le plus souvent des *onguens aromatiques*, ou des *parfums liquides*.

Les uns n'étoient que pour le seul usage de la Médecine, mais on se servoit des autres autant pour le plaisir que pour la santé. *L'onguent de roses* étoit du nombre des premiers. On l'appelloit en Latin 88 *Rosa* du même nom de la fleur qui y entroit, & qui en étoit la base, quoi que l'on y joignît d'ailleurs du *Jonc odorant*. On se servoit de cet onguent autant, ou plus, que d'aucun autre. On peut voir dans Dioscoride comment on le composoit, & à quoi

83 Ce qu'on appelloit *Rhodomeli*, étoit simplement du miel rosat, & ne semble pas être different du *Rhodostacton*, qui étoit du miel joint à du suc de roses que l'on faisoit cuire ensemble, ou que l'on exposoit au soleil.

84 *L'Oxymel* se faisoit avec le vinaigre, & le miel, & *l'Oxycrat*, avec le vinaigre, & l'eau.

85 Voyez dans le chapitre suivant la préparation de *l'huile de poix*.

86 *μύρον*. *Voyez Dioscoride liv. 1. chap. 33.*

87 Les Grecs modernes appellent encore aujourd'hui *Myròn* la *Sainte huile*, dont on oint les malades, & ils y font entrer divers aromates.

88 *Voyez Celse, & Scribonius Largus.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

il servoit. 89 On y trouvera aussi la description de tous les autres *parfuns liquides* composez de *cinnamome*, de *cassia*, d'*amomum*, de *nard*, de *costus*, de *baume*, de *myrrhe*, & de tous les autres aromates que l'on conoissoit alors.

Comme on se servoit de ces onguens, ou de ces parfuns autant, ou plus par plaisir que par nécessité, ainsi que nous l'avons déja remarqué, & que les femmes débauchées, & ceux qu'on appelloit *effeminez* en faisoient une grande consomption, cet abus obligeoit les gens de bon sens à dire, que tous ces parfuns étoient une suite du luxe, & de la débauche, & que la simple huile d'olives, que l'on gâtoit par l'addition des aromates, valoit beaucoup mieux; témoin cette plainte de Virgile,

Et *casiâ* liquidi corrumpitur usus olivi.

Le Philosophe *Aristippe*, qui a vécu fort long-temps avant ce Poëte, n'étoit pourtant pas de son goût. Il se gardoit bien de condanner les parfuns liquides, parce qu'il les aimoit beaucoup, mais il faisoit des imprécations contre les débauchez de son temps qui se servoient déja de ces parfuns, & qui étoient cause que les personnes graves comme lui, n'osoient presque s'en oindre, de peur qu'on ne les confondit avec cette sorte de gens.

Les onguens avoient un autre nom tiré de l'usage à quoi on les employoit le plus ordinairement. On les appelloit 90 *Acopa*, comme qui diroit Onguens *qui ôtent les douleurs*, ou *la lassitude*, parce qu'on s'en servoit principalement pour se *délasser*, & pour apaiser les douleurs que l'on sent après le travail, & la fatigue. Les huiles les plus simples pouvoient, par la même raison, avoir le même nom. 91 *Anciennement*, dit Galien, *l'huile commune, ou l'huile d'olives, tenoit lieu de ces médicamens que nous appellons aujourd'hui* Acopa, *qui sont pour la lassitude douloureuse. En suite on vint à l'huile de Ricinus, (les Grecs ayant appris cela des Egyptiens qui l'avoyent pratiqué avant eux) à l'huile de raves, à celle de moutarde, de sésame,* &c. *& enfin l'on est venu aux Onguens.* Ce mot *Acopon* étoit si conu en Grece, & dans toute l'Italie où la Médecine se faisoit à la Grecque, qu'on le donna ensuite à toutes les compositions, qui étoient à peu près liquides, comme les huiles, & les onguens, quoi que ces compositions servissent à divers autres usages; comme à ramollir les tumeurs, à rendre le mouvement, & le sentiment aux parties engourdies, &c. & qu'elles fussent même un peu plus épaisses par l'addition qu'on y faisoit de la cire, du miel, de la thérebentine, ou d'autres resines, & gommes, de diverses graisses, & mêmes de quelques poudres en petite quantité. 92 Il suffisoit que ces compositions approchassent de la consistence des onguens pour être nommées *Acopa*, la forme du médicament l'emportant en cette occasion sur son usage, & sur l'étymologie du mot. On en trouve diverses descriptions dans Galien, & ailleurs, qui font voir plus particulierement de quelle nature étoit ce médicament.

Nous

89 On a déja parlé de quelques-uns de ces parfuns, dans la premiere partie, *liv.* 3. *chap.* 24.

90 κόπος, *travail, lassitude, fatigue, douleur.*

91 *De compos. medicam. per genera, lib.* 7. *cap.* 11.

92 *Galen. ibidem.*

Nous apprenons du même Auteur que quelques Médecins de son temps donnoient le nom de *Cereleon*, c'est à dire, *mêlange de cire & d'huile*, à une composition qui étoit encore plus liquide que la précedente, & qui étoit aussi une espece *d'Acopon*. En ce cas il falloit qu'il y eût bien peu de cire. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Le nom de *Myracopa* se donnoit aux mêmes compositions, lors qu'il y entroit des aromates, pour les distinguer de celles qui n'étoient faites qu'avec de simples huiles, ou onguens sans odeur.

Une autre sorte de composition qui étoit plus épaisse que la précédente c'étoit le *Cérat*. Dans celle-ci, outre la cire qui y entroit en plus grande quantité à proportion de l'huile, on y mettoit encore plus de poudres. C'est du moins ce qu'insinue Galien, lors qu'il dit 93 que le *Cerelæon*, & *l'Acopon* sont les plus liquides de toutes les compositions de cette nature; que les *Cérats* viennent après, & enfin les *Emplâtres*. Néanmoins Paul Eginete veut 94 que l'Acopon tienne le milieu entre le Cérat, & l'Emplâtre, donnant le nom de ἐγχρίστεις, 95 *Illitiones*, à des préparations plus liquides qui approchoient de la consistence des *Cerelæa*, ou des *Acopa* de Galien. On parlera dans l'article suivant de l'usage des Cérats.

Les *Emplâtres* étoient une troisiéme sorte de composition qui avoit pour base les huiles, & la cire. Ils avoient plus de consistence que les Cérats, parce qu'il y entroit plus de cire, & même des poudres métalliques, & des terres, comme de la litharge, de la ceruse, de la craye, du bol, & autres semblables qui leur donnoient du corps. Les Emplâtres qui tenoient un peu moins de ces dernieres matieres, & plus d'huiles, étoient appellez 96 *Lipara*, c'est à dire, Emplâtres *gras*, ou 97 *Parygra*, Emplâtres *humides*. Ceux où les matieres seches, & solides prédominoient étoient nommez *Alipanda*, Emplâtres *sans graisse*, ou *Amolynta*, Emplâtres *qui ne salissent point les mains de ceux qui les manient*. Ce dernier mot désignoit les veritables Emplâtres; car la condition requise *de ne point salir les mains*, étoit plûtôt un caractere qui marquoit que l'Emplâtre avoit acquis une juste consistence, & qu'il avoit été cuit comme il faut, qu'une differente espece d'Emplâtre. On peut voir là-dessus Paul Eginete, Aëtius, Oribase, & les autres qui ont écrit sur cette matiere.

Il faut encore remarquer que l'on formoit avec les Emplâtres des petites masses rondes, & longues, de la longueur du doit, pour pouvoir s'en servir plus commodément. On appelloit ces masses 98 *Magdalidæ*, & *Rotundæ*. Nos Apothicaires les appellent encore aujourd'hui des *Magdaleons*.

Ce qu'on appelloit 99 *Malagma* ne differoit pas fort de l'Emplâtre. Celse donne

93 *Ibidem.*

94 *Lib.* 7. *cap.* 19.

95 On peut rapporter sous ce genre les *Oxyrhodins*, qui se faisoient en mêlant du vinaigre avec de l'huile rosat.

96 *Voyez Celse, & Scribonius Largus.*

97 *Galen. de compos. medicam. per genera, lib.* 7. *cap.* 2. & 4.

98 Voyez Marcellus Empiricus. Ce mot vient du Grec μαγδαλία. On appelloit ainsi une masse qui se faisoit avec du son, & de la graisse pour nourrir les chiens. *Voyez un peu plus bas ce que signifioit le mot* Collyre.

99 De μαλάσσω, *je ramollis*.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

donne une idée fort imparfaite de ce médicament, lors qu'il dit *que les Malagmes se font particulierement avec les fleurs, & avec leurs rejettons.* On ne sait ce qu'il peut avoir entendu par *les rejettons* des fleurs; & d'ailleurs il n'entre point de fleurs dans les descriptions de *malagmes* qu'il donne lui-même. Il faut qu'il y ait quelque grande faute dans ce passage. Il conste par toutes les descriptions qu'on trouve de cette espece de médicament dans cet Auteur, dans Galien, dans Aëtius, & ailleurs, que c'étoit une composition faite principalement avec des *gommes*, & des *aromates*, & autres choses *picquantes*, comme des *sels*; & c'est par cette raison que ce remede fondoit les humeurs, & ramollissoit les duretez, comme l'étymologie de son nom le porte. On mettoit une très-petite quantité d'huiles, ou d'axonges dans quelques-uns de ces malagmes, & un peu de cire; & ceux là approchoient le plus des Emplâtres. Dans d'autres il n'y avoit presque que des gommes dissoutes dans du vin, ou du vinaigre, & des résines qui se lioient d'elles mêmes. Ces derniers se piloient quelquefois, & se réduisoient en poudre, & on les délaioit dans quelque liqueur lors qu'on vouloit les appliquer sur quelque partie. Il faut remarquer, à l'égard du nom de ce médicament, qu'il étoit commun à toutes les compositions qui avoient une consistence approchante, quoi qu'elles ne servissent point à ramollir, mais à resserrer, à raffermir &c. comme on à dit que l'on en avoit usé à l'égard des médicamens nommez Acopa. 1 *Je ne sai pourquoi*, dit Galien, *plusieurs Médecins, comme Asclépiade, & Andromachus, donnent le nom de Malagmes à tous les médicamens qui s'appliquent extérieurement, soit qu'ils resserrent, soit qu'ils endurcissent, quoi que ce mot signifie une chose qui ramollit,* Le même Auteur déclare 2 ailleurs, *qu'il est indifferent qu'on se serve du terme de Malagme, ou de celui d'Emplâtre.*

Ce qu'on appelloit *Epithema* étoit aussi à peu près la même chose. 3 Galien dit en un endroit que *l'Epytheme* a plus de corps que le Cérat, & il le met 4 ailleurs entre le Cérat, & l'Emplâtre. Au reste une autre difference qu'il y avoit entre le Cérat, ou l'Emplâtre, & le Malagme, ou l'Epitheme, regardoit l'usage qu'on faisoit de ces médicamens. Les deux premiers étoient particulierement pour les ulceres, playes, fractures, & dislocations; au lieu que les derniers s'appliquoient ordinairement sur la peau entiere, pour ramollir des tumeurs, ou des tendons, pour fortifier les jointures, ou l'estomac, ou quelqu'autre partie foible. Ce n'est pas que le malagme ne servît aussi quelquefois pour les playes récentes, lors qu'on vouloit arrêter le sang, ou les consolider.

Ce qu'Hippocrate appelle 5 *Ceropissus* étoit aussi une espece d'Emplâtre composé de *Cire*, & de *Poix*. C'est de cette sorte d'Emplâtre que l'on se servoit pour faire ce qu'on appelloit un 6 *Dropax*. On étendoit une certaine quantité de cet Emplâtre sur de la toile, ou sur de la peau; on appliquoit cela sur quelque partie du corps; on le levoit, ou on l'arrachoit, & on l'appliquoit derechef, réiterant souvent la même chose, pour faire rougir la partie; dans le

1 *Pharmacor. local. lib. 8. cap. 5.*
2 *Pharmacor. general. lib. 7. cap. 5.*
3 *Method. med. lib. 7. cap. 4.*
4 *Pharmacor. general. lib. 7. cap. 11.*
5 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. dans la Pharmacie d'Hippocrate.*
6 δρώπαξ, πιττωτὸν, *Picatio.*

le dessein d'attirer en dehors les humeurs, ou les sucs qui servent à la nourriture des parties, ou dans la vûe d'ouvrir les pores. Pour rendre cette emplâtre plus efficace on y ajoutoit quelquefois des poudres acres, comme du *pyrethre*, du *poivre*, du *sel*, du *soufre*. 7 On employoit aussi le Dorpax pour faire tomber, ou pour arracher le poil de quelque partie.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Le 8 Cataplâme étoit une composition *molle*, qui se faisoit de diverses manieres; tantôt avec de l'huile, & du miel, & quelques poudres, comme de la farine de lin, de fénugrec, & autres semblables; tantôt avec des herbes cuites dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur; ou simplement avec de l'eau, de l'huile, & de la fleur de farine. On en faisoit aussi avec du pain cuit dans de l'eau, ou avec du son; ou avec des figues, ou avec du levain, & de l'huile. Tous ces cataplâmes servoient à ramollir, à adoucir, à meurir des abscès, ou à les résoudre. Il s'en faisoit aussi d'astringents, de raffraichissans, d'aperitifs &c.

9 Les plus forts de tous étoient ceux qui se faisoient avec de la *moutarde* pilée, & même d'autres matieres plus acres, comme des *cantharides*, qu'on mêloit avec de la mie de pain, ou des figues seches détrempées dans de l'eau, & reduites en pulpe. Ces cataplâmes faisoient rougir la partie, & y excitoient même quelquefois des vessies, & enlevoient la peau. On appelloit cette sorte de cataplâme *Sinapismus*. Il avoit lieu dans les maladies longues, & froides, ou dans celles où les sens sont assoupis. On peut voir ce que nous avons dit ci-dessus touchant l'usage qu'en faisoient d'ailleurs les Médecins Méthodiques.

Il y avoit une autre sorte de composition que l'on appelloit 10 *Smegma*. On s'en servoit particulierement pour nettoyer la peau, pour ôter la demangeaison, & guérir les pustules, & toutes les differentes especes de galle; pour faire tomber le poil; pour ouvrir les pores; pour soulager des douleurs de la goutte, ou pour les prévenir; & pour nettoyer les dents. La base de cette composition c'étoit, ou des choses adoucissantes, ou des poudres déterfives plus, ou moins fortes; comme de la farine de fêves, de chair, & des semences de melons, de la corne de cerf, de la pierre ponce, de l'antimoine, des os de Seche, des coquillages, du plomb brûlé, du vert de gris, du soufre, des sels de differente sorte, comme du sel commun, du sel ammoniac, du nitre, & de l'alun. On prenoit aussi quelquefois du Staphisagre, de l'ellébore, de la centaurée, du poivre, du nard, du cardamome. On prenoit encore des gommes, & des résines, comme du mastic, de l'encens, & autres de cette nature. On brûloit quelques-unes de ces matieres avant que de les mettre en poudre, & on en formoit, par le mélange de quelques sucs, des masses qu'on sechoit, & qu'on mettoit derechef en poudre lors qu'on vouloit s'en servir. Cette poudre étoit quelquefois employée seule, & l'on en saupoudroit le corps avant, & après le bain, oignant en suite avec quelque huile appropriée, pour adoucir la peau. D'autres fois on incorporoit les poudres dont nous avons parlé avec du miel, du vin, ou de l'huile; ou avec

 de

---

7 *Voyez ci-dessus, part. 3. liv. 1. chap. 2.* & *ci-après dans ce même chapitre, où nous parlons du Smegma.*

8 *Voyez, part. 1. liv. 3. dans la Pharmacie d'Hippocrate.*

9 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 3.*

10 De σμήχειν, *torcher, nettoyer en frottant.* Voyez Aëtius & les autres qui ont traité de cette matiere.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de la crême d'orge, & l'on en faisoit une composition de la consistence de celle que nous avons décrite immédiatement avant celle-ci. On s'en oignoit tout le corps; ou seulement quelques parties, & on se baignoit en suite. L'on y ajoûtoit même quelquefois du Savon, & l'on en faisoit des especes de *Savonettes*. 11 Lors qu'il s'agissoit de faire tomber le poil, on prenoit des matieres encore plus fortes & plus acres que celles qu'on a indiquées, comme de l'orpiment, de la sandaraque, de la chaux vive, & on les détrempoit avec quelques sucs. En ce cas on donnoit à cette composition le nom particulier de *Psilothron*, ou *Dépilatoire*.

On voit, par ce que nous venons de dire, que le *Smegma* tiroit son nom de l'usage auquel on l'employoit, & non pas de la forme, ou de la consistence qu'on lui donnoit, qui varioit beaucoup. Il n'en étoit pas tout à fait de même de ce qu'on appelloit un *Collyre*, Ce mot désignoit premierement & proprement une composition qui devoit avoir une certaine forme. Oribase dit 12 *que le Collyre doit être* 13 *long de quatre doits, & que sa forme doit être semblable à celle de la queüe d'un rat*; c'est à dire non seulement ronde & longue comme les Magdaleons d'Emplâtres, dont on a parlé ci-dessus, mais qui d'ailleurs aille peu à peu en diminuant de l'un des bouts, comme l'explique 14 Celse, & comme le marque encore 15 l'étymologie de ce mot. La matiere des collyres en general étoit tout ce qui peut servir à faire une composition, ou une masse de médicament, d'une consistence à pouvoir être reduite en la forme dont on vient de parler. Cette forme faisant l'essence du Collyre rendoit ce nom commun à des médicamens dont les ingrédiens & l'usage étoient fort differens. On appelloit Collyres les 16 *Suppositoires*, qui sont un remede composé avec du savon, du miel cuit &c. auquel on donne la forme dont il s'agit, pour le pouvoir introduire plus commodément dans l'anus. On a déja parlé de ce remede dans la premiere Partie. On donnoit le même nom aux 17 *Tentes* que l'on faisoit avec des masses d'Emplâtres, & que l'on introduisoit dans les fistules ou dans les ulceres profonds. On le donnoit aussi à toutes les autres sortes de tentes dont les Chirurgiens se servent, non seulement pour les playes, ou pour les ulceres, mais pour mettre dans des cavitez naturelles, comme dans l'oreille, dans le nez, dans 18 la verge. On appelloit aussi par la même raison du nom de Collyres 19 les *Pessaires* qui servent pour la matrice, parce que 20 leur figure, aussi bien que celle des tentes, étoit à peu prés semblable

11 Voyez dans ce même chapitre ce qui a été dit du *Dropax*.

12 *Collect. lib.* 10 *cap.* 23.

13 C'est à dire, pour l'ordinaire, car il s'en faisoit de plus longs, & de plus courts. (*Voyez part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 26.)

14 *Lib.* 5. *cap.* 28.

15 κολλούριον, *quasi* κολοβὴ οὐρὰ. *une queüe coupée.*

16 C'est à dire, les suppositoires longs, car il s'en faisoit aussi de ronds.

17 On a parlé des tentes ci-devant, *part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 2. *chap.* 5.

18 *Columell. lib.* 6. *cap.* 6.

19 *Voyez ci-devant, part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 27.

20 On donnoit le nom de κολλύραι, à certains petits pains que l'on faisoit pour les enfans. Il se peut que ces pains fussent ronds, & longs, à peu près comme les collyres Callimaque a dit κολλυρίαν πέτραν, ce que Suidas traduit par une pierre *ronde & longue*. Il est incertain, à mon avis, si κολλύριον, vient de κολλυρίον, ou si ce dernier mot vient du premier.

blable à celle que l'on a dit que devoient avoir les Collyres. Ces sortes de Collyres s'appelloient communément des Collyres *entiers*, ou *formez*, parce qu'on les employoit entiers, ou dans la même forme qu'on leur avoit donnée en les faisant, & pour les distinguer d'une autre sorte de Collyres que l'on *mettoit en poudre*, ou que l'on *délayoit* dans quelque liqueur lors que l'on vouloit s'en servir.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Il n'étoit pas nécessaire que ces derniers eussent toûjours précisément la forme des autres. Il suffisoit qu'ils en approchassent, & ils pouvoient être comme les 21 Magdaleons d'Emplâtres. On ne les mettoit en masse que pour mieux conserver la qualité des ingrédiens dont ils étoient composez, & pour éviter que ces matieres ne s'éventassent, n'étant pas liées par quelques gommes, ou autres choses propres pour les réduire en une masse solide. Pour s'en servir on les piloit dans un mortier, ou on les broyoit sur une pierre à broyer, afin de rendre la poudre plus fine. Ces derniers collyres étoient principalement pour *les maladies des yeux*. 22 Oribase distingue ces deux sortes de Collyres dans le passage suivant; *Ce qu'on appelle proprement des Collyres ce sont*, dit-il, des

---

21 Les Magdaleons d'Emplâtres étoient aussi quelquefois appellez *Collyria*. Voyez *Plin. Valerian. liv. 3. chap. 12.* On donnoit enfin le même nom à de petites *masses de pâte*, que l'on faisoit avaller à la volaisse pour l'engrailler.

22 *Collect. lib. 10. cap. 23.* Voici ce passage, qui est tiré d'*Antillus* par Oribase, tel qu'il est rapporté par Saumaise (*Plinian. Exercitat. Edit. Traject. pag. 649.*) avec les remarques du même Auteur; *Antyllus, cap.* περὶ κολλυρίων, *distinguere videtur* τὰ κολλύρια ἀπὸ τῶν κολουρίων. *Ita enim scribit,* κολλύρια τὰ μὲν ἰδίως λεγόμενα ὀφθαλμοῖς προσφέρεται λεανθέντα. Τὰ δὲ κοινῶς προσαγορευόμενα ὁλόκληρα. Καὶ τὰ μὲν προστίθεται, τὰ δὲ ἐντίθεται, προστίθεται μὲν ὑστέρᾳ, ἐντίθεται δὲ σύριγξι καὶ κόλποις. *Insignis locus.* Κολλύρια *sunt propriè quæ oculis adhibentur.* Τὰ κοινῶς προσαγορευόμενα ὁλόκληρα. *Mendum in his verbis. Legendum, certa fides est,* οὐχ ὁλόκληρα. *Hæc significatio est* τῶν κολουρίων. *Nam propriè* κολούριον *significat* οὐχ ὁλόκληρον, *truncum, mutilum.* Il me semble que Saumaise trouve une faute, où il n'y en a point, & que la negative οὐχ ne doit point être ajoûtée. Le sens me paroît clair. Il s'agit dans ce passage de la distinction, qu'il faut faire entre les Collyres *entiers*, ou qui ont *une certaine forme*, πλαστά, comme les appelle Paul Eginete, (*liv. 7. chap. 16.*) qui sont ceux dont nous avons parlé en premier lieu, & entre les Collyres qui n'ont point de forme particuliere, ou que l'on n'employe pas entiers. Rosarius traduit le passage d'Oribase de cette maniere; *quæ Collyria propriè dicuntur, ea oculis adhibentur: lævigata verò quæ communiter integra nominantur, alia apponuntur, alia imponuntur, &c.* Il falloit dire, *quæ Collyria propriè dicuntur, ea oculis adhibentur lævigata: quæ verò communiter integra nominantur, alia &c.* Je ne change pas un mot. Je ne fais que transposer un point, & au lieu que Rosarius met *verò* devant *quæ*, je le mets après. Il est vrai qu'il semble qu'il y ait dans le Grec quelque chose d'embarrassé, & que selon mon explication, le point, & le καὶ, qui sont devant ὁλόκληρα, sont de trop. Au reste, Saumaise prétend que les Collyres *entiers* (qu'il n'a pourtant pas conu sous ce nom) s'appelloient κολούρια, par un simple λ, parce qu'on appelloit ainsi les colonnes qui sont moins grosses au dessus qu'à la base. Il ajoûte, que ces κολούρια, ont été confondus, par les modernes, & par une grande partie des anciens, avec les κολλύρια, qui sont un médicament *pour les yeux*, & que de ces deux mots ils en ont encôre formé un troisiéme, qui est celui de κολλούρια, par deux λ. Mais cette distinction n'est presque fondée que sur le passage d'Oribase, qui ne fait rien au fait, ou d'où l'on peut même inferer tout le contraire; car si l'on en recueuille d'un côté que *les médicamens pour les yeux*, s'appelloient κολλύρια, on en recueuille de l'autre que ce nom étoit commun aux Collyres *entiers*, qui étoient fort differens. Galien, qui appelle aussi κολλύρια, les médicamens des yeux, appelle du même nom les *tentes*, que l'on met dans les narines, pour guérir le polype, (*pharma-*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

des médicamens qu'on applique aux yeux, après que ces médicamens ont été broyez. Mais les Collyres que l'on appelle communément entiers *servent, ou pour être appliquez, tels qu'ils sont, sur une partie, ou pour être introduits dans une autre. On les met sur la matrice* (ou vers la matrice.) *On les introduit d'ailleurs dans les fistules & dans les ulceres sinueux.* Lors qu'Oribase dit ici qu'on appelle *proprement* Collyre un médicament *pour les yeux*, il veut, ce me semble, seulement insinuer que cette sorte de Collyres étoient les plus conus ; quoi qu'on ne leur eût apparemment donné ce nom que parce qu'ils avoient eu, au commencement, la forme des autres que l'on employoit entiers. Mais comme cette forme n'étoit pas essentielle à ce remede pour les yeux, on la changea dans la suite, & l'on ne laissa pas de retenir le premier nom, en sorte que tous les médicamens propres aux yeux furent appéllez des Collyres. Les uns, qui étoient composez de matieres seches, eurent le nom de ξηροκολλύρια, 23 *Collyres secs,* Les autres, où il n'entroit que des matieres liquides s'appellerent ὑγροκολλύρια, *Collyres humides*, ou *liquides*. Les ingrediens des premiers, qui étoient les mêmes que ceux des collyres *entiers*, étoient des poudres *métalliques*, de *ceruse*, de *pompholyx*, *d'antimoine brûlé*, de *vert de gris*, de *chalcitis*, de *cadmia*, & autres semblables. Il y entroit aussi des poudres tirées des plantes, quelques sucs d'herbes, & quelques gommes, comme du *saffran*, des *roses*, du *suc de chélidoine*, & de *fenouil*, de *l'aloës*, de la *myrrhe*, de *l'Opium*. On mêloit tous ces ingrediens, & on en formoit des masses que l'on faisoit secher, & dont on faisoit de la poudre lors qu'on vouloit s'en servir. Les Collyres liquides étoient seulement composez de matieres liquides ; On prenoit, par exemple, 24 du *miel d'Attique*, qui étoit estimé le meilleur, de *l'opobalsamum*, avec du *fiel de vipere*, de *perdrix*, ou de quelque autre animal ; & du *suc de fenouil*. On faisoit de cela un mélange dont on laissoit tomber quelques gouttes dans les yeux de ceux qui avoient la vüe foible, ou quelque suffusion commençante. Il se faisoit des Collyres, tant secs que liquides pour toutes les autres maladies des yeux, pour arrêter la fluxion, pour ôter l'inflammation, pour appaiser les douleurs, pour nettoyer & consolider les ulceres des membranes des yeux, pour dissiper les taches, ou tayes, en un mot pour guérir toutes les maladies auxquelles les yeux sont sujets. Un Savant, qui a très bien expliqué & commenté Horace dit, sur un vers de ce Poëte où il est parlé des 25 Collyres, *que le Collyre est un médicament composé d'eaux distillées,*

---

cor. local. lib. 3. cap. 3.) Il y a un autre endroit, (*secund. gener. lib 2. cap. 19.*) où l'on trouve le mot κολλύρια, ἀνάπλασσε τραχίσκους ϗ κολλύρια ἀποστακτά. Il s'agit là d'un Collyre, pour les fractures du crane. Ce Collyre étoit de ceux que l'on n'employoit pas entiers. Un peu plus bas cet Auteur se sert du même terme, pour désigner un Collyre *entier*, ou une espece de *tente*. On trouve enfin dans l'Apocalypse, le mot κολλύριον, pour dire un médicament, pour les yeux. Cela me fait croire que κολλύριον, & κολλούριον, se mettoient indifferemment l'un pour l'autre. Quant au mot κολλύρια, qui signifioit *des colomnes pointues*, il se peut qu'on eût ainsi appellé ces colomnes, à cause des Collyres dont elles avoient la figure.

23 Ces Collyres étoient à peu près les mêmes que les Collyres *entiers*, ou du moins se pouvoient faire avec ces derniers.

24 *Oribas. Collectan. lib. 10. cap. 23.* Voyez diverses autres formules de Collyres secs, & liquides dans Aëtius, dans Galien, & dans les autres qui en ont traité.

25 Hic oculis ego nigra meis Collyria lippus
Illinere ——— ——— *Serm. lib. 1. Satyr. 5.*

tillées, & de diverses drogues pour les yeux. Il n'a pas pris garde qu'on n'avoit pas encore en ce temps-là des eaux distillées, & que le Collyre d'Horace n'étoit pas comme ceux que l'on fait aujourd'hui. *Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.*

[26] Les *Trochisques* étoient une composition approchante des Collyres entiers. Il y entroit aussi des poudres de diverses Sortes, que l'on lioit avec quelque liqueur, pour en faire une masse, que l'on partageoit en plusieurs petites parties, dont la forme étoit arbitraire, quoi qu'on les fit le plus souvent ronds & plats; d'où vient que les Latins les appellerent *pastilli*, comme qui diroit *des petits pains* (*pastillus* étant un diminutif de *panis*.) On les faisoit du poids qu'on vouloit, mais ils ne pesoient guére qu'une dragme, pour le plus. On les sechoit ensuite, pour les conserver. Ils differoient des Emplâtres, & des Collyres, en ce qu'il n'entroit aucune matiere huileuse, dans les Trochisques, & qu'ils servoient, pour le dedans aussi bien que pour le dehors. Ceux qu'on destinoit pour le dehors étoient composez de poudres métalliques, dessechantes, détersives, corrosives, &c. comme de vert de gris, d'orpiment, d'alun, de vitriol, & autres de cette nature. On s'en servoit, après les avoir réduits en poudre, pour nettoyer les ulceres, pour consumer les mauvaises chairs, pour absorber l'humidité superflue, pour arrêter le sang, pour consolider, & en diverses autres occasions. Ceux qui étoient pour le dedans étoient faits avec des poudres plus douces, que les précedentes, comme sont celles de corail, de corne de cerf, de bol, de craye, les gommes, & toutes les parties des plantes, & des animaux. On faisoit aussi des Trochisques, que l'on tenoit dans la bouche, & sous la langue, pour guérir de la toux, ou pour arrêter la fluxion; ou même [27] pour sentir bon, & pour corriger la mauvaise haleine. Il s'en faisoit aussi que l'on brûloit, pour parfumer les chambres. Il y avoit enfin des Trochisques qui servoient en particulier pour la Thériaque, comme les Trochisques *de Viperes*, que l'on a décrit dans ce même chapitre en parlant de la Thériaque; les Trochisques *de Squille*, qui étoient peu composez, & ceux que l'on appelloit [28] *Hedychroi*, qui l'étoient beaucoup, & où il entroit divers aromates.

Le *poudres*, qui étoient la base de la plûpart des médicamens dont nous avons parlé, s'appelloient en Grec ξηρία, ou ξηρά, c'est à dire, *médicamens secs*. On les appelloit encore *Diapasmata*, *Catapasmata*, *Catapasta*, *Sympasmata*, d'un mot qui signifie *répandre*, comme quand on jette de la poudre sur quelque chose. On se servoit des poudres en diverses occasions. On en répandoit sur les ulceres. On en poudroit quelquefois tout le corps, pour arrêter les sueurs. On s'en servoit aussi pour l'odeur, & l'on avoit des poudres aromatiques de plusieurs sortes. Il semble que c'est à ces dernieres poudres, que l'on donnoit plus particulierement le nom de [29] *diapasmata*. Les poudres entroient d'ailleurs dans plusieurs médicamens composez, comme on l'a vû ci-dessus.

26 De τροχὸς, *Orbis*, un *Cercle*. On les appelloit aussi κυκλίσκοι. Hippocrate parle d'une espece de Trochisques qu'il appelle φθοΐδες, φθοΐσκοι. *Voyez ci-dessus, part. 1. lib. 3. chap. 2.*

27 Ne gravis hesterno fragres Fescennia vino
Pastillos Cosmi luxuriosa voras. *Martial. lib. 1. Epigr.* 88.

28 C'est à dire, *qui ont une couleur agréable*. On appelloit autrement ces Trochisques, ou la masse dont on les faisoit, *magma hedychroum*. Ce mot *magma* signifioit proprement la lie de l'huile, ou la masse qui reste au fonds des vaisseaux, quand l'huile en est ôtée. On appelloit du même nom les masses d'onguens, & toutes les autres que l'on avoit formées par l'addition de quelque liqueur. *Voyez les Définitions de Gorraus.*

29 Siccis odoribus constant quæ *diapasmata* vocantur. *Plin. lib. 13. cap. 2.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Voila à peu près toutes les ſortes de médicamens, qui s'appliquoient extérieurement. On leur donnoit quelquefois de nouveaux noms, ſelon l'uſage que l'on en faiſoit. Les médicamens, par exemple, qui ſervoient à laver la bouche, & le goſier, étoient appellez des *Gargariſmes*. C'étoit des décoctions, ou des liqueurs où l'on mêloit du miel, & d'autres matieres. Les compoſitions pour les lavemens en particulier, qui ſe faiſoient avec des décoctions, où l'on delayoit auſſi du miel, des poudres, & d'autres ingrediens, dont on a parlé, étoient appellées ἔγχυτα, & ἐγχύματα. Le lavement en general s'appelloit 30 κλύσμα, κλυσμός. Celui qui étoit pour la matrice s'appelloit ἐγκολπισμός. Les liqueurs, ou les poudres, que l'on tiroit par le nez 31, pour décharger le Cerveau s'appelloient *Errhina*, des *Errhines*. Mais les noms que l'on vient de rapporter ſont plûtôt des noms de *remedes*, que des noms de *médicamens*, auſſi bien que ceux qui ſont tirez de l'effet que les médicamens ſimples, ou compoſez, produiſent. Les Grecs & les Latins, avoient des noms particuliers, pour déſigner les remedes qui relâchent le ventre, qui purgent, qui font vomir, qui font uriner, qui font dormir, qui appaiſent les douleurs, qui échauffent, qui raffraichiſſent, qui relâchent, qui ouvrent, qui reſſerrent, qui bouchent, qui ramolliſſent, qui font meurir & percer un abſcès, qui arrêtent le ſang, qui font croître les chairs, qui nettoyent un ulcere, qui conſolident, qui font avorter, qui font accoucher, &c. On trouvera une liſte de tous ces noms, ſelon l'ordre de l'alphabet dans 32 Tiraqueau, & dans les définitions de Gorræus.

Au reſte, il faut remarquer touchant les médicamens en géneral, qu'il y en avoit déja un très-grand nombre de chaque eſpece, du temps d'Andromachus, & qu'il ne tenoit pas aux Auteurs de ces médicamens qu'on n'en eût bonne opinion, ſur les titres ſpécieux qu'ils s'efforçoient de leur donner. Nous avons parlé ci-deſſus d'un Antidote, que l'on appelloit *ſacré*, & du nom de *Tranquille*, que l'on donnoit à la Theriaque. Ces titres n'étoient rien au prix des ſuivans; *Antidotus Athanaſia, Ambroſia, Iſotheos, Iſochryſos, Panacea*, c'eſt à dire, *Antidote Immortel, Divin, Egal à Dieu, Egal à l'Or, qui guérit de toute maladie.* Il y avoit un grand nombre de ſemblables épithetes qui n'étoient pas ſeulement, pour les Antidotes, mais qui étoient communs aux Collyres, aux Emplâtres, & à toutes les autres eſpeces de médicamens; par où l'on peut voir que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il y a des Charlatans.

Quant à la maniere de préparer les médicamens, ou aux moyens dont on ſe ſervoit pour cela, on remarquera en peu de mots que l'on avoit des mortiers, des pilons, des pierres à broyer, des tamis, des couteaux, des ciſeaux, des râpes, des eſpatules, des preſſes, des baſſins, des baſſines, des vaiſſeaux de diverſes ſortes, pour piler, hâcher, broyer, ſaſſer, cuire, fondre les diverſes matieres qui entroient dans les compoſitions, & pour contenir, & conſerver ces compoſitions. Il n'y a point de remarque particuliere, à faire ſur tous ces utenſiles, ni ſur la maniere dont on s'en ſervoit, ſi ce n'eſt pour ce qui regarde une ſorte de vaiſſeau qu'on appelloit *Diploma, Diplangium, Duplex Vas*, c'eſt à dire, *Double Vaiſſeau.* 33 On diſtinguoit déja en ce temps-là les choſes qui devoient

30 *Vide ſup. part. 1. lib. 3. cap. 16.*
31 *Ibidem. cap. 17.*
32 *De Nobilitate, cap. 31. Paragraph. 288.*
33 *Galen. de compoſ. medicam. per genera, lib. 3. cap. 5.*

voient se cuire dans les vaisseaux ordinaires, & à feu ouvert, d'avec celles qu'il falloit faire boüillir dans le *Diploma*, qui n'étoit autre chose qu'un Pot mis, ou suspendu dans un autre Pot, ou dans un Chaudron. On mettoit dans le premier de ces pots ce qu'on vouloit faire cuire, & on remplissoit d'eau le second. On le mettoit ensuite sur le feu, & on y ajoûtoit de l'eau, à mesure qu'elle se consumoit. Cela se faisoit ainsi afin, que les matieres, que l'on faisoit cuire, se cuisissent plus doucement, & plus long-temps, sans qu'il y eût du danger qu'elles se brûlassent. Nous aurons encore occasion de dire quelque chose concernant la préparation de certain médicament particulier, & de quelque mineral dans le chapitre suivant, à l'article de *Dioscoride*. Nous laissons pour le présent ce qu'il y auroit à remarquer touchant les poids, & les mesures des Médecins, parce que nous aurons occasion d'en dire quelque chose, quand nous en serons à *Rhemnius Palæmon*, qui a traité cette matiere.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Le Regne de Néron nous fournit encore un autre Médecin fameux, qui avoit écrit *des médicamens composez*. C'est SERVILIUS DAMOCRATES, ou *Democrates*. On recueuille qu'il a dû vivre sous Néron, & peut être encore sous Vespasien, premierement de ce qu'il a écrit après le Regne de Tibere, comme il en conste par ce qu'il dit lui-même dans la description qu'il donne d'un Antidote rapportée par 34 Galien; *Tibere Auguste*, dit en cet endroit Damocrate, *usoit, à ce que l'on dit, de cet Antidote*. Le second indice, que l'on a du temps auquel ce Médecin a vécu, est tiré de ce que Pline en parle, comme d'un homme de son temps. Or on sait que Pline a vécu sous les Empereurs Neron, Vespasien, & Tite. Nous apprenons du même Auteur, que Damocrates avoit guéri *Considia* fille de *M. Servilius*, homme Consulaire, avec du lait de Chèvres qu'il faisoit nourrir de lentisque. On trouve un *M. Servilius*, entre les Consuls créez dans les dernieres années du Regne d'Auguste. Ce doit être, sans doute, celui dont il s'agit, & dont la fille a pû vivre dans le temps que nous avons assigné à Damocrate. Cette remarque de Pline peut faire croire, avec assez de fondement, que le prénom de *Servilius*, qu'il donne lui-même à Damocrate, étoit emprunté de la famille *Servilia*, selon la coûtume que nous avons touchée ci-dessus. Au reste Damocrate, avoit écrit 35 deux livres en vers Grecs Jambiques, touchant la composition des médicamens. On trouve quelques fragmens de ces livres dans Galien, & l'on y voit entr'autres la description du *Mithridate*, tel que nos Apothicaires le préparent encore aujourd'hui. Il y a aussi une description de la Thériaque, mais qui est un peu differente de celle d'Andromachus. La raison pour laquelle Damocrate avoit écrit en vers sur ce sujet, est la même que celle qu'avoit eüe le Médecin que l'on vient de nommer, & qui avoit pratiqué la même chose. Nous avons remarqué ci-dessus en parlant des Archiatres, que Damocrate est mis par Pline, au rang *des premiers d'entre les Médecins*, & nous avons expliqué ce qu'il vouloit dire par là.

Pline fait mention d'un XE'NOCRATE, Ephésien, fils de *Zenon*, dans les livres où il traite des 36 métaux, de la 37 peinture, & des 38 pierres precieuses.

34 *De Antidotis, lib. 2. cap. 5.*

35 L'un de ces livres étoit intitulé *Philiatros*, c'est à dire, l'*Ami des Médecins*, & l'autre *Clinicus*, ou *le Médecin. Galen. medic. local. lib. 7. cap. 2. & lib. 10. cap. 2.*

36 *Lib.* 33. & 34.

37 *Lib.* 35.

38 *Lib.* 37.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

cieuses. La peinture n'a rien de commun avec la Médecine, mais les métaux & les pierres précieuses fournissent des médicamens. Ce Xénocrate avoit écrit un peu avant Pline, comme ce dernier le témoigne dans son trente-septieme livre, en parlant de *l'ambre jaune*. Cela étant il peut avoir écrit sous Néron, avant que Pline eut commencé de travailler à son Histoire naturelle. On dira encore un mot concernant cet Auteur à la fin de l'article suivant.

39 Pline parle ailleurs d'un autre XENOCRATE, qui étoit certainement Médecin, comme les matieres sur lesquelles il est cité le justifient, & qui pouvoit être contemporain du précedent. C'est le même que Galien cite aussi en quelques endroits, & c'est sur ce que cet Auteur en dit que je conjecture que ce dernier Xénocrate a pû vivre environ le temps de l'autre. 40 *Xénocrate*, dit Galien, *n'est pas un personnage fort ancien; il vivoit* 41 *du temps de nos grands peres*. Cela signifie, à mon avis, que Xénocrate n'avoit précedé Galien que d'environ quatre vint, ou cent ans. Or Néron regnoit à peu près cent ans avant le temps que Galien écrivoit.

42 Nous apprenons du même Auteur que ce Xénocrate étoit d'Aphrodisias dans la Cilicie, & qu'ayant écrit *de la matiere des médicamens* il n'avoit rempli ses livres que de remedes qui étoient la plus part impraticables. Les uns étoient tirez de simples, ou d'animaux rares, comme sont *l'Hippopotame*, ou *l'Elephant*, ou même d'animaux imaginaires, comme *le Basilic*. Les autres étoient pris de certaines choses pour lesquelles tout le monde a de l'horreur, comme des cervelles, du foye, de la chair, ou du sang d'homme; de l'urine & de la fiente humaine, de la cire des oreilles, des ongles râpées, & de quelques autres matieres encore plus sales; comme si l'on ne pouvoit pas avoir d'ailleurs de bons remedes sans user de ces ordures.

Xénocrate avoit encore rendues publiques diverses recettes pernicieuses & superstitieuses. Les unes étoient pour ce qu'on appelloit 43 des *Philtres*, c'est à dire *des remedes pour donner de l'amour*. Les autres étoient pour 44 *faire haïr*; pour 45 *envoyer à quelcun des songes tels qu'on souhaite*; pour 46 *faire souffrir une personne, ou pour la faire mourir*; pour *faire avorter*; pour *empêcher de concevoir* &c. Galien, qui rapporte tout ce que l'on vient de dire touchant les matieres que Xénocrate avoit traitées, fait sur ce sujet deux ou trois reflexions fort judicieuses, & premierement, à l'égard des remedes tirez d'animaux rares il demande, *qui a fourni à Xénocrate, & aux autres qui ont parlé de ces choses avant lui, les moyens pour faire des expériences sur tout ce qu'ils avancent?* 47 *Nôtre Roi Attalus*, continue Galien, *qui a fait autrefois cette recherche avec beaucoup d'empressement, n'a cependant écrit que très peu de chose sur ce sujet. Et pour ce qui est*

39 *Lib. 20. 21. & sequent.*
40 *De simplic. medicament. facult. in principio.*
41 κατὰ τὲς πάππες ἡμῶν.
42 *De simplic medicam. facultat. lib. 6. & 10.*
43 φίλτρα. Je crois que le mot ἀγώγιμα, que Galien ajoûte, est synonyme au premier, ou du moins qu'il n'y a pas une grande difference; l'un signifiant des remedes, *pour faire aimer*, & l'autre des remedes, *pour attirer quelcun*. Je ne trouve pourtant pas ce mot en ce sens dans les Dictionaires.
44 μίσηθρα.
45 ὀνειροπομπά.
46 παθοποιά.
47 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 3. chap. 3.*

est des philtres & des autres médicamens, que l'on a désignez, il est aisé de voir, avant même que de les avoir essayez, que la plus grande partie de ce qu'on dit là-dessus est faux; mais, supposé qu'il y ait quelque chose de veritable, ou de possible, qu'y a-t-il de plus blâmable, & de plus contraire au bien de la société? Je m'étonne qu'il se soit trouvé des gens assez insensez pour rendre publiques des choses de cette nature, ou qui ayent pû croire que ce qui devoit les couvrir de honte pendant leur vie servît à leur acquerir de la gloire après leur mort. Ou ces gens là ont fait des essais sur les choses dont ils ont écrit, ou ils n'en ont point fait? S'ils disent qu'ils ont tout essayé ils passeront pour des scélerats exécrables. S'ils disent, au contraire, qu'ils n'ont rien essayé, il faut convenir qu'ils ne savoient ce qu'ils écrivoient.

Depuis l'An xl. de J. G. jusqu'à l'An cxl.

Néanmoins les Anciens n'ont pas manqué d'Ecrivains sur ces matieres, & particulierement sur celles des *poisons*, ou des *compositions de* poisons. 48 Le même Galien nomme entr'autres ces quatre; *Orphée*, surnommé *le Théologien*, soit que ce fût le même dont il a été parlé dans la premiere partie de cette histoire, soit que l'on eût emprunté son nom, ce qui est le plus vraisemblable; *Horus Mendesius*, le jeune, qui est peut-être le même que *Bolus Mendesius*, dont il a été parlé 49 ci-devant. Ce qui me le fait soupçonner c'est que ce dernier nom se trouve differemment écrit. Quelques Auteurs écrivent *Rolus*, d'autres *Dolus*, & d'autres *Bolus*, qui est le veritable nom de ce dernier, qui avoit d'ailleurs traité de divers remedes superstitieux. Le troisiéme des Auteurs dont Galien parle c'est *Héliodore*, Athénien. Le quatriéme c'est *Aratus*. Je ne sai si c'est le même qui a écrit touchant l'Astronomie. Ce qui pourroit le faire croire c'est que Galien ajoûte qu'une partie de ces Auteurs avoient écrit en vers; or l'ouvrage d'Aratus, intitulé *les Phénomenes*, est en vers. Cet Aratus vivoit sous Ptolomée Philadelphe; le temps des autres est incertain. Tous ces Auteurs, à ce que dit Galien, protestoient, dans de belles préfaces, qu'ils étoient gens de bien, & qu'ils n'avoient dessein de nuire à personne, en rendant publiques ces sortes de choses. Ils n'y auroit rien eu à dire contr'eux s'ils n'avoient traité que des poisons simples, & qu'ils eussent en même temps indiqué les contrepoisons, comme ont fait *Nicandre*, *Dioscoride* & divers autres. Mais ils avoient enseigné à composer des poisons, ce qui est bien different. Il faut nécessairement conoitre les simples qui ont des qualitez nuisibles, pour s'empêcher d'en prendre, au lieu qu'il n'est point nécessaire de savoir comment on compose des poisons.

Ce n'est pas, pour en revenir à Xénocrate, qu'il n'eût mêlé quelques bons remedes parmi tant de mauvais. On trouve une description de *Thériaque* de sa façon, & quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom d'un Xénocrate, & qui traite *de la nourriture tirée* des animaux aquatiques. Ce livre, qui a été imprimé sur la fin du Siecle passé, se trouve manuscrit & beaucoup plus ample dans la Bibliotheque du Louvre & dans celle du Vatican, avec un autre ouvrage du même Auteur sur *les pierreries*, ou sur *les pierres*. Je ne sai si ces livres sont de ce dernier Xénocrate. Celui qui concerne les pierres pourroit être de Xénocrate fils de Zénon. Il y a eu quelques autres Xénocrates, & entr'autres un Philosophe disciple de Platon. C'est à celui ci que 50 le P. Hardoüin attribue les livres dont

48 *De Antidot. lib. 2. cap. 7.*
49 *Part. 1. liv. 2. chap. 6.*
50 *Vide Indicem Auctorum Plinii.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

dont on vient de parler. On a parlé ci-dessus de 51 *Démosthene* de Marseille, & de 52 *Thessalus*, qui vivoient aussi sous Néron.

Je pense qu'on peut encore mettre ici 53 Marinus, qui fut précepteur de *Quintus* dont on parlera au chapitre suivant. Galien le conte entre les meilleurs Anatomistes, & il remarque entr'autres choses que Marinus avoit fort bien écrit sur la matiere des *Muscles*. Mais ce que je trouve de plus considerable c'est qu'il avoit déja entrevû, ou senti, quelque chose des principaux usages que l'on a dans la suite assigné aux *Glandes*, & en particulier à celles du *mésentere* & des *intestins*. Voici de quelle maniere il en parle. 54 *Les Glandes*, disoit Marinus, *servent à deux usages. Les unes appuyent les divisions des vaisseaux, & les tiennent suspendus, de peur qu'ils ne changent de situation dans les mouvemens violens. Les autres engendrent une humeur qui est propre à humecter certaines parties, afin qu'elles ne se dessêchent pas, & qu'elles puissent faire tous leurs mouvemens. Ces dernieres glandes sont comme une éponge remplie d'eau, & percées de divers trous, mais qui ne sont pas sensibles en toutes. D'ailleurs elles reçoivent des veines & des arteres. Il y a*, continue cet Auteur, *des vaisseaux du mésentere, qui vont aboutir à des glandes, qui sont aussi de deux sortes, & pour deux differens usages. Les premieres sont denses, ou serrées, & seches, qui appuyent les divisions des vaisseaux. Les dernieres sont rares, ou poreuses, & humides, & sont jointes à des cavitez, ou à des receptacles. Elles produisent une humeur comme pituiteuse, telle qu'est celle dont la tunique des intestins est enduite.* Il y a eu un autre *Marinus* dont on parlera au chapitre troisiéme.

L'Empereur Néron, sous lequel vivoient les Médecins dont on vient de parler, est mis lui même au rang de ceux de cette profession par Tiraqueau. Cet Auteur se fonde sur un passage de 55 Plinius Valerianus qui parle de cette maniere; *Oris saporem emendari quidam affirmant murino cinere cum melle si fricentur dentes, alioqui verò admiscent marati* (marathri) *radices. Nero quoque ante somnos colluere ora propter halitum fœtidum utile dicit.* Il est visible, comme l'a 56 remarqué le P. Hardoüin, qu'il faut lire *Mero*, comme il y a dans l'ancien Pline, d'où ce passage a été copié, au lieu de *Nero*. J'avois fait la même remarqué avant qu'avoir vû ce que le P. Hardoüin en a dit ; mais il faut encore faire une autre correction au passage de Plinius Valerianus, & lire *dicitur*, ou *dicunt*, au lieu de *dicit*, afin que ce mot réponde à ce qui précede. Tiraqueau s'est encore trompé en inferant que Néron avoit conoissance de la Médecine, d'un passage de Marcellus l'Empirique; où il est parlé d'un remede appellé *Oxyporium*, *dont Néron se servoit.* Il n'est pas remarqué que Neron eût inventé ce remede, quoi qu'il s'en servoit. Je ne sache pas que cet Empereur ait rien fait d'ailleurs pour la Médecine, si ce n'est qu'on voulut dire qu'il avoit inventé une espece *d'eau à la glace*, dont il a été parlé dans ce même chapitre, à propos des médicamens d'Andromachus. On peut voir ce que l'on a dit là-dessus.

Saint Ursicin, Médecin de Ravenne, souffrit le martyre sous Néron.

CHA-

51 *Voyez part. 2. liv. 1. chap. 7.*
52 *Voyez part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 2.*
53 *Galen. in lib. Hipp. de nat. hum. comment. 2.*
54 *Galen. de semine, lib. 2. cap. 6.*
55 *Lib. 1. cap. 29.*
56 *Plin. Histor. Natural. lib. 28. cap. 4. sub finem.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

CHAPITRE II.

Des Médecins qui ont vêcu sous les Empereurs Vespasien, Tite, Domitien, & Nerva.

IL y a eu 1 trois ou quatre DIOSCORIDES Médecins. Le premier a été celui dont on a parlé ci-dessus à l'occasion des contemporains d'Asclépiade. Le second, dont il s'agit maintenant, vivoit sous Néron & sous Vespasien, comme on le prouvera. Le troisiéme, que Galien appelle Dioscoride *le jeune*, a vécu sous Adrien. 2 C'est celui dont nous avons fait mention au sujet des écrits d'Hippocrate. 3 Saumaise a crû que ce dernier n'étoit pas Médecin, parce qu'il est simplement appellé Glossographe par Galien. Néanmoins le même Galien nous apprend que ce Dioscoride n'avoit pas seulement composé un Glossaire d'Hippocrate, mais qu'il avoit encore travaillé à une nouvelle édition des œuvres de ce Chef des Médecins, où il s'étoit même donné la liberté de faire divers changemens, ce qui suppose qu'il devoit être Médecin. Il semble qu'il y ait eu un quatriéme Dioscoride, qui est celui que Galien appelle Dioscoride *de Tharse*; mais on verra ci-après qu'il n'est peut-être pas different du second.

On donne communément au second Dioscoride le prénom de *Pedacius*, que 4 Photius prend mal à propos pour un nom qui marque la patrie de ce Médecin. Quelques manuscrits lisent *Pedanius*, & l'on pretend que Dioscoride avoit emprunté ce dernier prénom de la Famille *Pedania*, à l'exemple de divers autres étrangers qui prenoient le nom des familles Romaines, commes on l'a vû ci-devant. C'est la conjecture de Lambecius, que je trouve du moins autant vraisemblable que celle de Saumaise, qui vouloit que Dioscoride fût appellé *Dioscorides Pedanii* (ou *Pedianii*, comme il écrit) c'est à dire *Dioscoride fils de Pedanius*.

Il paroît, par ce que dit Dioscoride lui même, qu'il étoit contemporain de *Licinius Bassus*, qui avoit été Consul sous Néron avec *Crassus Frugi*. Mais comme Licinius Bassus a pû survivre à cet Empereur & que Dioscoride, quoi que contemporain du même Licinius, a pû être beaucoup plus jeune que lui, on ne sait pas précisément si on doit mettre ce Médecin sous Néron, ou sous Vespasien. On pourroit tirer encore une autre preuve du temps auquel Dioscoride vivoit, de ce qu'il dédie ses livres *de Euporistis* à un *Andromachus*, qui pourroit être, ou le pere, ou le fils. On a parlé de tous deux au chapitre précedent. Mais outre que cette preuve ne seroit pas plus précise que l'autre, elle est d'ailleurs suspecte, parce que les livres qu'on a citez passent pour être supposez, comme on le verra ci-après.

Cette difficulté ne seroit pas fort importante, n'étoit qu'elle en fait naître une autre, qui vient de ce que Pline, dont on parlera dans la suite de ce chapitre, se trouvant aussi avoir vécu sous les deux Empereurs que l'on a nommez, & avoir

1 *Galien dans la préface des Glosses d'Hippocrate, & sur le mot* Indicon.
2 *Voyez Part. 1. liv. 3. chap. 30.*
3 *Prolegomen. in Homonym. Mater. Medic. 10.*
4 *Vide Photii Bibliothec.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

avoir écrit sur la même matiere que Dioscoride, on ne peut point savoir lequel des deux a écrit le premier, ou lequel des deux a copié l'autre, car ils rapportent souvent les mêmes choses, & néanmoins ils ne se citent ni l'un, ni l'autre. 5 Deux savans du Siecle passé ont disputé fortement sur ce sujet, l'un voulant que Pline eût écrit le premier, & l'autre voulant que ce fût Dioscoride. Saumaise a aussi fait conoitre ce qu'il pensoit là-dessus, en deux differens endroits. 6 Dans le premier il conclut, que Dioscoride est un peu plus ancien que Pline, ou qu'il a écrit le premier; & il tire cette conséquence d'un passage de Pline, où cet Auteur, après avoir, ce semble, traduit mot à mot Dioscoride, sur le sujet de la *pierre hématite*, ajoûte, *que ce qu'il vient de dire est suivant le sentiment de ceux qui ont écrit tout fraîchement sur la même matiere*; par où Monsieur de Saumaise prétent que Pline a voulu désigner Dioscoride, quoi qu'il ne le nomme ni en cet endroit, ni ailleurs, parce que ce dernier étoit encore trop nouveau, ou n'étoit pas assez fameux pour être cité.

Le même Saumaise parlant 7 en un autre endroit de la même chose, semble avoir oublié ce qu'il avoit dit auparavant; *Le temps*, dit-il, *auquel Dioscoride a vécu est incertain, quoi qu'il n'ait pas du être éloigné de celui de Pline. On ne peut pas*, poursuit cet Auteur, *savoir précisement lequel des deux est venu le premier, ou le dernier. Il se peut qu'ils ayent écrit en même temps; néanmoins j'ai plus de penchant à croire que Pline a précedé Dioscoride; & je me fonde sur ce que celui là ne cite point celui-ci, comme il fait tous les autres Auteurs desquels il a tiré ce qu'il rapporte dans son Histoire Naturelle; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire si Dioscoride avoit été avant lui, car Dioscoride est un des plus celebres écrivains de l'Antiquité sur la matiere que traite Pline.*

Voila qui est opposé au premier sentiment de Saumaise, qui est néanmoins celui du P. Hardoüin; *Pline*, dit ce Savant Jesuite, *qui étoit un Auteur Romain, méprisoit avec justice Dioscoride, comme un étranger, qui a été souvent accusé d'ignorance par ceux de son païs propre, par Galien, entr'autres, qui étoit d'un jugement exquis sur ces matieres, & qui a vécu peu de temps après Dioscoride. Photius*, continue le P. Hardoüin, *n'a pas mieux traité ce dernier; & ceux qui ne l'ont pas repris n'ont pas daigné parler de lui. Athénée, qui n'est point paresseux à citer des Auteurs, n'a jamais dit un mot de Discoride.* Il est vrai que Galien reprend en quelques endroits Dioscoride. Il remarque premierement, que cet Auteur s'est contenté de dire en géneral que tel, ou tel simple est bon en telle, ou telle maladie, sans distinguer les cas particuliers qui font varier la cure; 8 *Dioscoride*, dit-il, *a écrit que le Polygonum provoque l'urine, & qu'il est utile à ceux qui urinent avec peine; mais il ne marque pas précisément quelle est l'espece de difficulté d'uriner dans laquelle cette plante est propre.* Galien censure 9 ailleurs Dioscoride de ce qu'il dit simplement *qu'une plante est chaude, froide, ou humide, sans désigner exactement le degré de chaleur, de froideur, ou d'humidité que cette plante possede.* Mais on peut dire que Dioscoride croyoit, qu'il suffisoit d'indiquer en géneral les remedes propres pour chaque maladie, laissant à la prudence, & au jugement

5 Nicolaus Leonicenus, & Pandulphus Collenutius. Je n'ai pas lû ces Auteurs, qui sont citez par Petrus Castellanus, *dans ses Vies des Médecins.*

6 *Plinian. Exercitat. cap.* 30.

7 *Prolegomen. Synonimor. mater. Medic. pag.* 10.

8 *De simplic. medicam. facult. lib.* 8.

9 *De composit. medicam. per genera, lib.* 2. *cap.* 1.

ment des Médecins d'appliquer ce qu'il dit aux cas particuliers. Et pour ce qui est des degrez de froid, de chaleur &c. il eût peut être mieux valu que Galien lui-même eût distingué les maladies, & les médicamens par des marques plus essentielles, & plus importantes à la pratique. Mais si Galien reprend Dioscoride en ces endroits, & en quelques autres, il ne laisse pas de reconoître [10] ailleurs que cet Auteur est celui qui a le mieux écrit sur la matiere dont il s'agit, de lui donner des loüanges, & de recommander la lecture de ses livres. Photius ne parle point non plus désavantageusement de Dioscoride; au contraire il le loüe beaucoup; & l'ayant mis en parallele avec Aëtius, Paul Eginete, Trallianus, Oribase, & Galien lui-même, en ce qui concerne la matiere Médicinale, il lui donne la préference. Voila qui est entierement opposé à ce que dit le P. Hardoüin. Quant à Athénée, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il n'ait pas cité Dioscoride, parce qu'Athénée ne s'est proprement attaché qu'aux Auteurs qui avoient traité en particulier des qualitez des herbages propres à manger, des fruits, des vins, & de tout ce qui sert pour la nourriture. S'il falloit conclurre qu'un Auteur en méprise un autre parce qu'il ne le cite pas, on pourroit dire que Galien n'a pas fait de cas de Pline, qu'il ne nomme qu'en un seul endroit au sujet d'une description de Thériaque.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Je crois donc que ce n'est point par mépris que Pline n'a pas cité Dioscoride, ayant cité d'ailleurs, comme il l'a fait divers mauvais Auteurs, comme un *Xénocrate*, & un *Pamphile*, dont on a parlé ci-dessus. La conséquence la plus légitime que l'on puisse tirer du silence du premier de ces Auteurs, par rapport à Dioscoride, ou du silence de celui-ci par rapport à l'autre, c'est qu'ils ont apparemment écrit tous deux dans le même temps; & comme ils ont aussi tous deux tiré des mêmes sources, c'est ce qui fait qu'ils se rencontrent souvent. La question du temps de Dioscoride se trouve de cette maniere assez naturellement décidée, sans qu'il soit besoin d'une plus grande recherche.

Dioscoride étoit *d'Anazarbe* ville de *Cilicie*, qu'on appelloit autrement *Cæsarea Augusta*. Les gens de cette Province ne parloient pas bien Grec; d'où vient, à ce que l'on croit, que l'on donna le nom de *Solécismes* aux façons de parler les plus vicieuses, comme pour dire qu'on parloit ainsi à *Soli*, l'une des principales villes de ce païs-là. C'est par cette raison que le Grec de Dioscoride n'est pas fort pur, comme le remarque Galien, & comme Dioscoride le reconoit lui-même dans la préface de son livre, où il prie les Lecteurs *de s'attacher plûtôt aux choses qu'aux mots, ou à sa maniere d'écrire.*

Le sujet qu'il a traité c'est [11] *la matiere Médicinale.* On appelle ainsi tous les corps qui servent à l'usage de la Médecine, & qui se réduisent principalement à ces trois genres, les Plantes, les Animaux, & les Mineraux, ou les choses qui sont de la nature de la terre. Dioscoride s'est proposé de décrire toutes les especes dépendantes de ces trois genres, de marquer leurs noms, leur nature, les lieux où on les trouve, la maniere de les cueuillir, ou de les préparer pour pouvoir les conserver, & enfin les qualitez qu'on leur attribue par rapport à chaque maladie. Il a renfermé tout cela en cinq livres, que nous avons encore aujourd'hui; & l'on n'en avoit pas davantage du temps de Galien. Outre ces cinq livres on en attribue

10 *De simpl. medicament. facultatib. lib. 6. & alibi.*

11 ὕλη ἰατρική. Dans le titre des livres de Dioscoride rapporté par Photius il y a seulement περὶ ὕλης, *De la matiere*,

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

bue encore deux autres à Dioscoride, où il traite *des poisons*, & *des bêtes venimeuses*, & des précautions, ou des remedes propres pour s'en garantir, & pour empêcher leur mauvais effet. On croit ces derniers livres supposez, & Galien n'en fait point de mention. Néanmoins Photius les cite, & ils sont dédiez, aussi bien que les précedens, à un Médecin nommé *Arius*, que je crois être le même que celui qui est appellé par Galien 12 *Arius de Tarse*, & 13 *Arius Asclépiadæus*, qui avoit écrit l'histoire des Asclépiades, comme on l'a remarqué 14 ci-devant, & auquel le même Auteur dit, que *Dioscoride de Tarse* communiqua la description d'un médicament. Je crois aussi que ce dernier Dioscoride n'est peut-être pas different du nôtre; Galien, ou celui qu'il fait parler, ayant pû fort aisément mettre *Tarse* pour *Anazarbe*, ces deux villes étant de la même Province. Il se trouve enfin deux autres livres que l'on attribue encore a Dioscoride, & qui sont intitulez, *Des médicamens aisez à faire, ou à trouver*. Ceux-ci sont dédiez à *Andromachus* dont on a parlé ci-devant. Ni Galien, ni Photius n'en font point de mention, & la plûpart des Savans les ont crû supposez. 15 Néanmoins d'autres les reconoissent pour légitimes, quoi qu'ils conviennent qu'il y a diverses contradictions apparentes, sur les mêmes matieres, entre ces derniers livres, & les premiers; & qu'il y ait même un grand nombre de fautes, jusqu'à des Solécismes dans les derniers. A l'égard des contradictions, ces Auteurs tâchent de les sauver, en disant que ces livres ont été écrits en different temps; & pour ce qui est des fautes ils les rejettent sur les Copistes, ou sur Dioscoride lui-même qui ne parloit pas mieux, comme nous l'avons remarqué au commencement.

Outre les livres de Dioscoride, desquels nous avons fait mention, il y en a encore un petit dans la Bibliotheque du grand Duc de Toscane, qui n'a point été imprimé, à ce que dit Redi (*Osservaz. intorno alle vipere, p. m.* 31.) Le titre est, Διοσκορίδης περὶ ἀντιφαρμάκων. Ce peut être un extrait des autres ouvrages que nous avons de cet Auteur sur la même matiere, ou une piece supposée. On a aussi un livre intitulé, *l'Alphabet Empirique, ou Traité des remedes experimentez, par Dioscoride, & Estienne Athenien*, traduit du Grec par Gaspard Wolfius. Ce qu'il y a de Dioscoride est pareillement tiré de ses écrits, du moins la plus grande partie. Mais il ne faut pas oublier d'indiquer ici, en passant, le fameux manuscrit de toutes les œuvres de Dioscoride qui est dans la Bibliotheque de l'Empereur, & qui a près de douze cens ans. On dit que toutes les plantes, & tous les animaux, dont cet Auteur parle, y sont peints au naturel. Voyez ce qu'en dit *Lambecius* dans sa Bibliotheque de l'Empereur, & après lui Monsieur Schelhammer, sur le chap. 8. de l'Introduction à la Médecine de Conringius. Quel dommage que l'on envie au public de tels thrésors!

Pour revenir à *la matiere de la Médecine*, qui est ce que nôtre Auteur a le mieux traité, 16 il nous apprend lui-même qu'il avoit eu dès sa jeunesse une grande passion de s'instruire sur ce sujet, & qu'il avoit fait à ce dessein divers voyages, ayant même suivi exprès les armées Romaines, qui étoit un moyen de voyager surement dans les Provinces de l'Empire les plus éloignées. Il avertit d'ailleurs qu'il a écrit sur cette matiere après *Julius Bassus*, apres *Niger*, apres *Niceratus*, apres *Petronius*,

12 *De comp. medicament. per gener. cap. ultimo.*
13 *Voyez ci dessus, part. 2. liv. 3. chap. 10.*
14 *Voyez part. 1. liv. 2. chap. 2.*
15 *Vid. Gesner. & Saracenum in Dioscorid.*
16 *Vid. Præfat. lib. 1. Dioscor.*

Petronius, & *Diodotus*, desquels nous avons parlé ci-devant, quand il s'est agi des Sectateurs d'Asclépiade. Dioscoride ajoûte qu'on ne trouvera pas dans ses écrits de longues disputes, ni de grands raisonnemens, comme dans les livres de ces Auteurs là; mais qu'il y a apporté beaucoup d'exactitude, & qu'on peut être assuré que ce qu'il dit est veritable, ayant experimenté, & vû lui-même la plupart des choses qu'il rapporte. Enfin il blâme ces mêmes Auteurs de n'avoir suivi aucun ordre. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

L'on a remarqué ci-dessus, à propos des écrits de 17 Théophraste concernant *les plantes*, que ceux qui ont traité cette matiere ont eu en vûe, ou l'Agriculture, ou la Physique, ou la Médecine. Le but des premiers a été d'instruire ceux qui cultivent les plantes. Les seconds se sont proposé d'examiner les principes des plantes, la maniere dont elles germent, comment elles croissent, quelle est la nature des parties qui les composent, en quoi consistent certaines differences, ou certains rapports qu'elles ont entr'elles, &c. C'est sur quoi Théophraste a travaillé dans ses livres *de l'Histoire des Plantes*, & *des Causes des Plantes*. Dans ce dessein il s'est plûtôt attaché à faire voir ce que chaque plante a de singulier, par rapport à sa forme, & aux autres circonstances qu'on a touchées, que par rapport aux usages qu'on en tire pour la santé. Il n'oublie pas même quelquefois, d'observer ce que l'on disoit de son temps de certains effets extraordinaires de quelques simples; comme lors qu'il parle de deux sortes d'herbes dont l'une sert pour avoir des mâles, & l'autre pour avoir des femelles, c'est à dire, que ceux qui prennent de l'une de ces deux herbes, avant que d'avoir la compagnie de leurs femmes, engendrent, ou un fils, ou une fille, selon qu'ils ont pris de l'une, ou de l'autre de ces herbes, qu'il ne nomme pas. Il fait encore mention de quelques autres simples dont les uns causent la stérilité, les autres la fécondité, d'autres empêchent le coït, d'autres enfin font que l'on acquiert des forces extraordinaires pour l'acte vénérien. Il est vrai que ce Philosophe reconoit que ce qu'on disoit des proprietez de ces simples est fort suspect, & il paroit qu'il le rapporte seulement afin qu'on ne dise pas qu'il ait rien omis. Le nombre des Plantes que l'on trouve décrites dans Théophraste est de cinq à six cens.

Dioscoride n'en décrit qu'environ une centaine de plus; même il en omet plusieurs de celles dont Théophraste a parlé, laissant en arriere jusqu'à des plantes fort communes, comme le *Buis*, *l'Erable*, l'arbre qui porte *le Liege*, le *Bouleau*, le *Colutea*; & ne faisant de même point de mention de celles qui sont plus rares, comme *l'Ebene*, & quelques autres arbres des Indes. La raison de cela est que Dioscoride ne s'étant proposé d'écrire que sur la matiere Médicinale, il n'a pas crû devoir parler des plantes dont on ne tiroit, de son temps, aucun remede pour les maladies; au lieu que Théophraste, qui donne une Histoire des Plantes a dû ramasser toutes celles qui étoient conues lors qu'il écrivoit. Si l'on fait reflexion sur l'espace de près de quatre cens ans qui se sont écoulez depuis le temps de ce Philosophe jusqu'à celui de Dioscoride, on trouvera que les découvertes de Botanique n'étoient pas allées fort loin pendant tout ce temps-là, du moins par rapport au nombre des simples. Mais si l'on avoit peu avancé à cet égard, les expériences sur chaque simple avoient peut-être été multipliées de beaucoup; & il seroit à souhaiter que nous

17 *Part. 2. liv. 1. chap. 8.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

fussions aujourd'hui appliquer à autant d'usages les plantes que nous conoissons de plus que ces Anciens, qu'ils en attribuoient à chacune de celles qu'ils conoissoient.

Quant à la méthode de Dioscoride, on voit qu'il a souvent mis dans le même rang, ou proches les unes des autres, les plantes qui ont quelque rapport entr'elles; mais comme cet Auteur n'avoit pas conoissance des caracteres qui servent à distinguer plus précisement chaque espece, tels que sont ceux que l'on a découverts depuis peu, il ne paroît pas avoir gardé un ordre fort exact. Ce seroit peu de chose que cela s'il avoit eu l'exactitude nécessaire dans ses descriptions; mais c'est ce qu'il n'a pas toûjours observé. Il lui est même arrivé, aussi bien qu'aux autres Botanistes Anciens, qu'il a négligé de décrire les simples les plus communs, parce qu'il les supposoit conus de tout le monde, & qu'il s'est contenté de les nommer, & d'indiquer leurs proprietez, ce qui a causé dans la suite un grand embarras. L'exemple suivant fera voir de quelle consequence est cette affaire. Dioscoride traitant de l'*Hyssope*, se contente de dire, *que c'est une plante conue*, & sans la décrire aucunement, il passe aux qualitez qu'elle a par rapport à la cure de quelques maladies. 18 On pourroit croire qu'il a parlé de l'hyssope de nos jardins, mais ce qui fait voir que ce n'est pas cela, c'est que dans le chapitre, ou cet Auteur traite d'une plante appellée *Chrysocomé*; il dit *que c'est un petit abrisseau qui a la fleur faite en raisin* (corymboides) *comme l'hyssope*. Dans un autre endroit où il décrit l'*Origan Héracléotique*, il remarque que cet Origan a la feuille semblable à celle de l'hyssope, *disposée en ombelle*. Or l'hyssope que nous avons n'est point disposé de cette maniere là, & sa fleur n'est point *en raisin*, mais *en épi*. Il paroit d'ailleurs que l'hyssope des Anciens devoit être une espece d'arbrisseau qui fournit du bois assez long, par l'histoire de la passion de Nôtre Seigneur Jesus Christ rapportée dans l'Evangile de S. Jean. *On emplit*, dit l'Auteur sacré, *une éponge de vinaigre, & l'ayant mise au bout d'un bâton d'hyssope on la porta à la bouche de J. C.* Le Grec dit l'*ayant mise au tour d'un hyssope*; mais ce qui prouve que cet hyssope étoit une espece de bâton, c'est que S. Matthieu, rapportant le même fait, dit qu'on attacha cette éponge au tour d'une *canne*. On tire encore la même conséquence d'un passage de Josephe, où il dit de Salomon, après la sainte Ecriture, que ce Prince avoit décrit chaque espece d'arbre, depuis le Cedre, jusqu'à l'hyssope. L'hyssope est donc un arbre, & la Vulgate s'exprime de la même maniere; *disputavit super lignis à Cedro usque ad Hyssopum*.

Cette remarque est tirée du livre posthume de Monsieur de Saumaise, que l'on a cité au bas de la page. En voici plusieurs autres qui sont prises du même ouvrage, dont je fis l'extrait suivant, il y a environ dix-ans, pour l'envoyer à mon frere qui l'insera en partie dans la Bibliotheque Universelle, & Historique. Ceci fait beaucoup à nôtre sujet, quoi qu'il ne regarde pas Dioscoride seul. Comme les premiers qui ont donné des noms aux plantes, chez les Grecs, qui sont les plus anciens Auteurs, que nous ayons sur cette matiere, ne les leur ont pas donné dans le même temps, les plantes n'ayant été découvertes que les unes après les autres, il est arrivé qu'on s'y est pris fort diversement. Les unes, dit Saumaise, ont tiré leur nom de leurs proprietez, ou des effets qu'on leur a attribuez; les autres du lieu d'où on les a premierement apportées, ou du nom de celui qui les a le premier trouvées; les autres de la figure de leurs feuilles, de

18 *Vide Salmas. de homonymis hyles Iatricæ, cap.* 19.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de leurs fleurs, de leurs ſemences, de leurs racines, ou de la couleur, de l'odeur, du goût de chacune de ces parties &c. On pourroit en donner divers exemples qu'on ne rapportera pas ici pour éviter la longueur. Mais s'il y a eu un grand nombre de plantes, du nom deſquelles on puiſſe rendre quelque raiſon, il y en a encore davantage de celles dont on n'en ſauroit rendre aucune, ſoit pour avoir été nommées par des païſans, ou par des gens groſſiers, ou autres qui leur ont donné des noms à leur fantaiſie; ſoit parceque nous ignorons les langues étrangeres, d'où ils peuvent avoir été tirez, ou la langue qui étoit en uſage dans la Grece, dans les temps les plus anciens, auſſi bien que les Dialectes qui étoient particuliers, à de certaines Provinces.

Il y a divers exemples, non ſeulement de plantes, mais même d'animaux qui ont été nommez d'une maniere par les anciens Grecs, & d'une autre par les nouveaux. Ceux-là, ſelon la remarque de Varron, appelloient *un pourceau*, *πόρκος*, & ceux-ci l'ont appellé *χοῖρος*. Et pour ce qui regarde les plantes, on ſait que les Grecs, qui ont vécu deux ou trois cens ans après Hippocrate, étoient déja fort en peine, pour ſavoir, par exemple, ce qu'il avoit entendu par le mot *ἰνδικὸν*, que les uns prenoient pour *du gingembre*, les autres pour *la racine du poivre*, & les autres pour une autre plante des Indes. La même difficulté s'étant rencontrée à l'égard de divers autres mots de cet ancien Médecin, il a fallu que les Grecs plus nouveaux, comme *Erotien*, *Galien*, & divers autres, ayent fait des Dictionaires exprès, pour expliquer ces mots, qui n'étoient plus en uſage. Quant aux changemens de noms, par rapport aux differentes Provinces, il y en a auſſi pluſieurs exemples. La même plante qui étoit appellée *ῥύτη*, par les Siciliens, & par les habitans de la grande Grece, étoit nommée par les autres *πήγανον*. De là eſt venu que les Auteurs, qui ont écrit les derniers ſont tombez en diverſes fautes, en faiſant deux plantes d'une, parce qu'elle s'eſt trouvée avoir pluſieurs noms, ou être ſynonymes avec d'autres.

Ce ne ſont pas les ſeules plantes *ſynonymes*, qui ont fait de la peine, il n'y a pas eu moins d'embarras à démêler les plantes *homonymes*, c'eſt à dire, celles qui étant differentes ſe ſont trouvées avoir un même nom. Le mot *ῥάφανος*, par exemple, ſignifioit *un Chou* à Athenes, pendant que dans tout le reſte de la Grece, il déſignoit *un Raifort*; à peu près comme on appelle aujourd'hui à Paris *des Raves*, ce qu'on appelle des Raiforts dans les Provinces, où le mot *Rave*, ſignifie une autre ſorte de racine. Monſieur de Saumaiſe, avoit eu deſſein de remedier à cet inconvenient, par deux traitez, dont l'un étoit intitulé *de Synonymis*, & l'autre *de Homonymis materiæ Medicæ*. L'uſage du premier, ſi on l'avoit, ſeroit de ſoulager les Herboriſtes de la peine qu'ils ſe donnent en vain de chercher encore aujourd'hui, de certaines plantes qu'ils conoiſſent déja, mais qui leur paroiſſent differentes de celles qu'ils cherchent, & qu'ils croyent n'avoir pas encore trouvées, parce qu'elles ont un nom different de celui ſous lequel ils les conoiſſent. On ne ſait pas ſi l'Auteur a effectivement exécuté ce deſſein, ou ſi ce livre s'eſt perdu avec pluſieurs autres.

Quant à l'utilité de celui qu'on a nommé le dernier, & qui a été imprimé après la mort de l'Auteur, par les ſoins de Monſieur *Lantin*, Conſeiller au Parlement de Dijon, il eſt aiſé de la découvrir ſi l'on réfléchit ſur le danger auquel ſont expoſez les Médecins, qui employent les ſimples ſur la foi des Auteurs, tant anciens que modernes, ſans en avoir fait eux mêmes des expériences; car ils peuvent aiſément être trompez, & prendre un ſimple, pour un autre qui ſera du même nom. On peut objecter à Monſieur de Saumaiſe, qu'il s'eſt contenté, en diverſes rencontres, de montrer le peril où l'on eſt de prendre le chan-

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

ge à cet égard, & de faire voir les erreurs effectives, où l'on est tombé, sans fournir les moyens de s'en tirer. Mais Monsieur Lantin, répond, que ce n'est pas peu d'avoir montré aux Herboristes, en quoi ils se trompoient, & de les avoir excitez à la recherche de la verité.

Entre les aides nécessaires, pour bien réussir dans cet examen, Saumaise croit que la Critique est la plus essentielle, & il fait voir que tous les Herboristes, tant anciens que modernes, ne l'ayant pas mise en usage, comme il faut, c'est ce qui les a engagez en diverses erreurs. Il le prouve premierement avec beaucoup de facilité à l'égard de Pline, comme on le verra dans ce même chapitre, & il prétend que les bevües de cet Auteur, qu'il dit être en fort grand nombre, & être venues de ce qu'il n'a pas bien entendu les Auteurs Grecs, en ont aussi fait faire une infinité aux modernes, qui ont écrit après lui sur *la matiere de la Médecine*. Pline n'a pas été le seul qui ait erré, faute de bien entendre ces Auteurs. Dioscoride lui-même, qui a été loüé de tout le monde, pour son exactitude, & à qui Saumaise ne manque pas aussi de donner un grand avantage par dessus Pline, s'est trompé, tout Grec qu'il étoit, en divers endroits. Il semble qu'il y avoit lieu d'esperer qu'on pourroit corriger les fautes de ces deux Auteurs, & voir un peu plus clair dans la science des simples, en consultant les livres d'*Avicenne*, de *Sérapion*, & des autres Médecins Arabes qui vivoient, il y a huit, ou neuf cens ans. Mais outre qu'il paroît qu'ils n'ont fait que traduire Dioscoride, ils ont aussi commis diverses fautes, pour n'avoir pas compris ce qu'il vouloit dire en plusieurs rencontres. Saumaise met encore au rang de ces *Arabes*, *Neophyte*, & quelques autres Grecs modernes, aussi bien que *le faux Apulée*, & *le faux Macer*.

Cela étant ainsi, il ne faut pas s'étonner si ceux qui ont écrit de la matiere Médicinale après ces Auteurs, depuis un siecle, ou deux, ont eu tant de peine à débrouiller ce cahos, & s'ils ont ajoûté de leur part diverses fautes à celles des Anciens. C'est dans la vüe d'empêcher qu'on n'en fasse davantage, ou du moins pour obliger les Médecins à y prendre garde de plus près, que Saumaise à composé ses exercitations sur les homonymes de la matiere de la Médecine, comme on l'a déja remarqué. Il commence par les plantes les plus communes, & ensuite il passe à celles qui sont étrangeres à nôtre égard, & qui l'étoient aussi bien à l'égard des Grecs, comme sont celles qui produisent diverses gommes, & divers aromates. De là il vient aux mineraux, & finit par un petit traité de la *Manne*, & par un autre du *Sucre*.

On a déja apporté ci-dessus l'exemple de l'*hyssope*, & l'on a vû que l'hyssope de nos jardins est different de celui des Anciens; mais il paroîtra bien plus étrange que Théophraste, & Dioscoride, quoi que tous deux Grecs, ayent appellé *Helenium*, deux plantes fort differentes. Celle du premier est mise au rang des herbes dont on faisoit des couronnes, ou des bouquets, & cet Auteur remarque qu'elle approchoit du *serpoulet*. Celle de Dioscoride est tout autre chose, puis qu'il lui donne des feuilles semblables à celles du *verbascum*, ou du *bon homme*, & que c'est la même que les Apothicaires appellent aujourd'hui *Enula Campana*, de l'*Aunée*. Je joindrai ici une petite remarque à celle de Saumaise, touchant cette derniere plante; c'est 19 qu'Horace parlant de l'aunée l'appelle *aigre*, quoi

19 ——— ——— cùm rapula plenus
Atque acidas mavult inulas ——— ———
Sermon. lib. 2. satyr. 2. Un savant Critique dit qu'Horace appelle l'aunée *acide*, à cause de son aigreur, qui la rend ennemie de l'estomac. S'il avoit goûté de cette racine qui

quoi qu'elle soit *amere*. On pourroit croire que ce Poëte parle d'une autre espece de plante, si l'on ne savoit pas qu'il désigne en cet endroit l'aunée préparée, ou confite avec du vinaigre, & d'autres ingrediens, de la maniere que Columelle l'enseigne. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An clx.*

Saumaise apporte un autre passage d'Horace, où ce Poëte compare la pâleur des amans à celle des *violettes*, comme si les violettes étoient pâles. *Nec tinctus violâ pallor amantium.* Ce passage a donné de la peine à tous les Interpretes, qui ont pris ce que dit ici Horace, comme s'il avoit voulu parler des violettes ordinaires, qui sont veritablement violettes, & qui ont donné le nom à cette couleur. Mais Monsieur de Saumaise, nous tire de cet embarras, en nous apprenant que les violettes, dont il s'agit en cet endroit étoient *jaunes*. Les Grecs appelloient veritablement ἴον, en géneral la même fleur que les Latins ont appellée *viola*; mais ils en faisoient deux especes, la premiere s'appelloit μελάνιον, & l'autre λευκοῖον. La premiere est la même que celle qu'on appelloit ἴον, en géneral, & elle venoit d'elle même sans être semée. C'est aussi la même que nous appellons *violette*, au lieu que la seconde, c'est à dire, le λευκοῖον, se semoit, & se cultivoit dans les jardins, étant la même fleur que nous appellons *violier*, ou *giroflée*. Les Grecs en avoient de trois sortes, des jaunes, qui étoient les plus communes, des blanches, & des pourprées. C'est des jaunes, comme on l'a remarqué, qu'Horace a voulu parler; les Latins ayant indifferemment appellé *violæ*, & les μελάνια, & les λευκοῖα, des Grecs. Ce Poëte vouloit marquer, par la couleur de la giroflée jaune, une pâleur qui alloit à un degré excessif, comme celle de ceux qui ont la jaunisse.

La plante que les Grecs appelloient σαμψυχον, *sampsuchum*, & que l'on prend ordinairement, pour nôtre *mariolaine*, étoit appellée *amaracum*, par les Cyzicéniens, & les Siciliens, chez qui elle croissoit en abondance, & d'où on tiroit la meilleure, & la plus estimée. En d'autres endroits de la Grece ce nom d'*amaracum*, se donnoit à une plante fort differente de la mariolaine, assavoir à la *matricaire*, qu'on appelloit encore *parthenium*; & ce qu'il y a de plus particulier, c'est que ce nom de *parthenium*, se donnoit aussi à une troisiéme plante, qui est la *pariétaire*. Saumaise croit que le veritable *sampsuchum* venoit d'Egypte, & que c'est un nom Egyptien, comme l'étymologie le montre, que c'étoit en effet la même plante que les Grecs appelloient *amaracum*, & que l'amaracum des Grecs ne differoit du *sampsuchum* des Egyptiens, qu'à l'égard du plus, ou du moins de force, en quoi ce dernier l'emportoit. Il remarque aussi que la plante appellée μάρον, *marum*, étoit à peu près la même que l'amaracum, & que ces deux mots ont la même origine. *Les Grecs modernes, ajoute-t-il, traduisent le mot* σαμψυχον, *par celui de* μαιωράνα, majorana, *comme pour dire le grand amaracum, au lieu que le marum est le petit. Galien dit que celui-ci est d'une odeur plus fine, & plus agreable, & il a raison. C'est la plante que nous appellons aujourd'hui marjolaine franche.* Monsieur de Saumaise se trompe. Ce qu'on appelle *marjolaine franche*, c'est la marjolaine ordinaire, à laquelle on donne ce nom pour la

est d'une très-grande amertume, il n'auroit pas dit qu'elle est aigre. Je suis surpris que ce savant homme n'ait pas examiné le passage de Columella (*liv.* 12. *cap.* 46.) qu'il indique lui-même, & où il auroit appris d'où vient l'aigreur qu'Horace attribue à l'aunée. Cette racine ainsi préparée devoit être fort utile, pour rétablir l'estomac de ceux qui avoient trop mangé, ou pour leur redonner l'appetit que la continuation de la bonne chere leur avoit ôté.

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

la distinguer d'une autre espece de marjolaine, qu'on appelle *grosse marjolaine*, parce qu'elle a les feuilles plus grosses que l'autre. Elle approche de l'*origan*, & l'odeur n'en est pas si douce que celle de la premiere. A l'égard du *marum*, on l'on ne conoit pas celui des Anciens, ou c'est la plante que tous les herbiers modernes appellent de ce nom, qui a les feuilles beaucoup plus petites que la marjolaine franche, & d'une odeur beaucoup plus forte.

La *squille*, est une espece de bulbe, ou d'oignon fort commun chez les Apothicaires, qui en font diverses préparations, telles que sont le *vinaigre*, & le *miel*, ou l'*oxymel scillitique*, & les *trochisques de squille*, qui entrent dans la thériaque. Nos Médecins attribuent les mêmes facultez à ces médicamens que Dioscoride, & Galien leur ont attribué. Cependant Saumaise prétend que nôtre *squille*, n'est point la même plante, qui avoit ce nom chez les Grecs; car celle-ci avoit la feuille rude, & picquante, ou brûlante, en sorte qu'on ne la pouvoit toucher sans se faire du mal, à peu près comme l'*ortie*; ce qui ne se rencontre point dans la nôtre, outre diverses autres marques, qui ne se trouvent pas les mêmes dans ces deux plantes. Je crois que ce savant Critique se trompe aussi, & que tout ce que les Anciens ont dit de l'acreté de la squille, se doit entendre du suc, qui se tire de cet oignon, & non pas de ses feuilles.

Les Médecins trouveront, selon Monsieur de Saumaise, le même sujet de douter à l'égard d'une herbe beaucoup plus commune, qui est celle qu'on appelle *Althæa*, ou *Bismalva*, en François *Guimauve*. Il croit que la veritable *Althæa* des anciens Grecs, est entierement inconue à nos Herboristes. Il se fonde sur ce qu'il a trouvé dans des vieux Auteurs Grecs, qu'il ne nomme point, mais qu'il dit être encore cachez dans le fond des Bibliotheques. Il se fonde, dis-je, sur ce que ces Auteurs parlent de l'Althæa, comme d'une plante fort rare, & qu'on ne trouvoit qu'en Asie, & en peu d'autres lieux. Il cite les propres paroles de ces Auteurs, & il ajoûte que Théophraste regarde aussi cette plante comme rare, disant qu'il en croît en Arcadie, où on l'appelle ἀγρία μαλάχη, *mauve sauvage*. 20 *L'Althæa*, dit encore Théophraste, *a la feuille semblable à la mauve, si ce n'est qu'elle est plus grande, & plus épaisse, sa tige est molle, & sa fleur jaune.* Il faut, dit Saumaise, que les Médecins avoüent qu'ils n'ont jamais vû d'Althæa semblable à celle que Théophraste a dépeinte, c'est à dire, qui soit *à fleur jaune*. Il ajoûte qu'Harpocration dit que la fleur de l'Althæa, étoit appellée du nom de *rose*, & que Dioscoride appelle cette fleur ῥοδοειδής, *approchante de la rose*, ce qui, selon lui, doit être entendu par rapport à la figure de la fleur, & non par rapport à la couleur, qui doit être jaune.

Ce n'est pas qu'il n'avoüe que la *mauve sauvage*, ou l'*Althæa*, & l'*Ibiscus*, des Latins, est la même que celle de nos boutiques, mais il soutient qu'elle est differente de celle des anciens Grecs. Il soupçonne même que les plus anciens Latin n'ont point eu de conoissance de la veritable *Althæa*. On peut répondre à Monsieur de Saumaise, qu'il n'est pas si difficile qu'il l'a crû de montrer une espece d'Althæa *à fleur jaune*. Presque tous les herbiers la décrivent; quelques-uns l'ont appellée Althæa, d'autres lui ont donné un autre nom. Elle est plus rare que la commune, & elle a toutes les principales marques de celle de Théophraste, la fleur jaune, les feuilles beaucoup plus grandes que celles de la mauve, plus épaisses, & veloutées. Sa tige est molle, c'est à dire, douce au toucher, parce qu'elle

20 ἔχει δὲ ἡ ἀλθαία φύλλον μὲν ὅμοιον μαλάχῃ, πολλῷ μεῖζον καὶ δασύτερον, τοὺς δὲ καυλοὺς μαλακούς, ἄνθος μήλινον.

qu'elle est veloutée aussi bien que la feuille. C'est ce que signifie le mot μαλακὸς dont s'est servi Theophraste, & qui ne doit pas être traduit par *tendre*, comme il l'est dans l'Herbier François de Lion. On dit en ce sens μαλακὸς οἶνος, *du vin doux*.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Quant à l'Althæa ordinaire, il est vrai qu'elle est differente de celle-là. Cependant on peut dire de ses fleurs, avec Dioscoride, qu'elles sont *approchantes des roses*, pour la figure, & la couleur n'en est pas fort éloignée, de sorte qu'il y a de l'apparence que c'est celle qu'il a décrit, & celle que les Médecins ont employée depuis fort long-temps, comme Saumaise en convient, ce qui suffit pour la pratique.

Il n'y a point d'arbre plus commun que *le Pêcher*, cependant il a fourni à Monsieur de Saumaise, la matiere d'une assez grande dissertation. On sait que les Grecs avoient appris par une certaine tradition, que les Persans, ennemis des Egyptiens s'étoient avisez d'envoyer secrettement planter chez eux certain arbre, qu'on appelloit *Persea*, du nom du lieu d'où il est venu, & dont le fruit étoit vénimeux. Ils croyoient que les Egyptiens, tentez par la beauté de ce fruit, ne pourroient s'empêcher d'en manger. En effet ils en mangerent, mais il arriva tout le contraire de ce que les Egyptiens avoient pensé. La bonté du terroir d'Egypte changea de telle maniere ce que ce fruit avoit de nuisible dans son païs natal, que les Egyptiens en purent manger sûrement. C'est ce qu'a voulu dire, Columella par ces vers;

> *——— ——— & pomis quæ barbara Persis*
> *Miserat, ut fama est, patriis armata venenis:*
> *At nunc, exposito patriæ discrimine, læta*
> *Ambrosios præbent succos ignara nocendi.*

Les Grecs & les Romains qui ont écrit après Théophraste, comme Dioscoride & Pline, ont crû que le *Persea* d'Egypte étoit different du *Persica*, c'est à dire du *Pêcher*; parce qu'ils trouvoient que la description, que Théophraste avoit faite du premier, ne convenoit pas au second. Mais ils ne savoient pas qu'il n'y avoit point de Pêcher dans la Grece, du temps de Théophraste; qu'ils y ont été apportez assez tard, & de là en Italie; & que par consequent Théophraste en a parlé comme d'un arbre, ou d'un fruit étranger. Monsieur de Saumaise concluđ que le *Persea*, est le *Persica* sont le même arbre, de ce que ceux qui les font differens, entre lesquels est Dioscoride, décrivent bien le dernier mais point du tout le premier, disans seulement, que c'est un arbre particulier à l'Egypte; ce qui est, dit-il, une preuve qu'ils n'avoient pas vû ce prétendu arbre, & qu'ils n'en parloient que sur un oüi dire. La seule difference qu'il y a, selon Monsieur de Saumaise, entre ces deux noms d'arbre, c'est que le premier étoit en usage chez les anciens Grecs, & le second chez les nouveaux, aussi bien que chez les Romains. Il ajoûte que ce qui a fait méconoitre le *Persea* de Théophraste, c'est que cet Auteur, au lieu de décrire toutes les especes de *Pêcher*, n'a décrit que *l'Abricotier*, qui étoit aussi appellé *Persea*. Pour le distinguer on lui donna dans la suite le nom de *Persea Præcox*; & les Latins l'ont appellé simplement *Præcoqua*; d'où les derniers Grecs ont fait Βερίκοκκα, & d'ou est venu le François *Abricots*. Le Persea ou Persica, fut encore appellé *Rhodacinea* & *Rhodacina*, parce que les premiers de ces arbres avoient été plantez à *Rhodes*, où Théophraste remarqué qu'ils ne faisoient que fleurir, & n'apportoient point de fruit. Mais ce Philosophe pouvoit avoir été mal informé, ce fruit étant encore de son temps tout nou-

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

veau en Grece. Il se peut aussi que le terroir où on les mit d'abord ne fut pas propre; mais il y a de l'apparence qu'en suite ils reüssirent fort bien, & que l'on en tira de là pour en fournir la Grece & l'Italie, où le nom de *Rhodacina* leur fut conservé, duquel, par un renversement fort ordinaire on a fait *Doracina* & *Duracina*, d'où vient le François *Dureau*.

Le Pêcher a pû être encore pris pour un autre arbre, qui est le *Citronnier*; non pour aucun rapport qu'il y ait entre ces deux arbres, ou entre leurs fruits, mais seulement parce que le Citronnier, qu'on a appellé *Malus Medica*, s'appelloit aussi *Malus Persica*.

Le *Citronnier* a été derechef confondu avec cet arbre, dont le bois servoit pour faire des tables, *citreæ mensæ*, qui étoient fort estimées chez les Anciens, l'un & l'autre de ces arbres ayant été appellé *Citrus*; mais pour les distinguer le dernier avoit aussi le nom de *Thua*. C'est du premier, selon Monsieur de Saumaise, qu'a voulu parler Pline, lors qu'il a dit, après avoir fait mention du *Citrus*, ou du *Thua*, *Alia est arbor eodem nomine malum ferens execratum aliquibus odore*. On a de la peine à croire qu'il y ait eu des personnes, qui ayent trouvé si mauvaise l'odeur du citron; mais comme il ne faut pas disputer des goûts, on ne doit pas aussi disputer des odeurs.

L'opinion commune où l'on est que les mêmes choses qui nous paroissent aujourd'hui agreables, ou desagreables au goût, ou à l'odorat doivent avoir toûjours fait le même effet sur tous les autres hommes, est cause qu'on a crû dans ces derniers siecles avoir perdu le *Silphium*, ou le *Laser*, drogue qui entroit dans plusieurs compositions Médicinales des Anciens, & même 21 dans plusieurs de leurs ragouts. On sait qu'il y avoit anciennement de deux sortes de *Laser*, l'un qui croissoit en Cyrene, qui étoit le plus cher & de la meilleure odeur; l'autre qui venoit de Syrie, ou de Perse, qui étoit le moins estimé, & d'une odeur plus puante. On ne trouvoit déja plus du premier du temps de Pline, qui tâche de rendre raison du manquement de cette drogue; mais on avoit abondamment du second, & les Médecins ne faisoient pas difficulté de s'en servir au défaut de l'autre. Presque tous ceux qui ont écrit de la matiere Médicinale depuis un Siecle ou deux, ont soutenu, qu'on ne conoissoit plus ni les plantes qui produisoient ce suc, ni ce suc lui même. Cela peut être veritable à l'égard du Laser de Cyrene, mais Saumaise croit que toutes les marques de celui de Syrie se rencontrent dans cette espece de gomme qu'on appelle *Assa fætida*; le mot *Assa* ou *Asa* ayant été tiré du vieux mot *Lasar*.

Il paroitra fort étrange que cette drogue dont l'odeur n'est supportable qu'aux femmes malades de la mere, & que les Allemands appellent *Stercus Diaboli*, n'ait pas semblé aussi abominable aux Anciens qu'à nous, & qu'au contraire, ils en ayent mêlé dans leurs sauces pour en relever le goût. Mais on cessera de s'étonner de cela, quand on saura, que les Indiens trouvent encore aujourd'hui l'Assa fætida si bonne qu'ils l'appellent *la viande des Dieux*, & qu'ils en mettent dans tous leurs ragouts. L'experience justifie qu'il y a des choses qui ne plaisent pas à l'odorat, & qui ne laissent pas de plaire au goût, témoin *l'ail*, & le *fromage vieux*. Les Anciens ne disoient pas que le *Laser* fût de bonne odeur. Le Scholiaste d'Aristophane, sur la Comedie intitulée *les Cavaliers*, dit en parlant de cette plante 22 que l'odeur en étoit mauvaise. Il n'y a eu que le Silphium

21 *Voyez Apicius de re Culinaria.*

22 σίλφιον, κάκοσμον φυτάριον.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

phium de Cyrene dont l'odeur eût quelque douceur, ou fût en quelque maniere supportable. Pour celui de Perse, on doit juger de ce qu'il sentoit par le nom qu'on lui donnoit de *Scordolasaron*, qui prouve que l'odeur approchoit de celle du *porreau*, appellé en Grec σκόροδον. Dioscoride dit même, pour distinguer le *laser* commun d'avec l'autre, que l'odeur du premier est *plus puante*, βρωμωδέστερον, *virosior*; ce qui suppose que celui de Cyrene étoit puant, quoi qu'il le fut moins que celui de Perse, ou de Syrie. Cet Auteur remarque aussi ailleurs, que le *Sagapenum* tenoit le milieu pour l'odeur, entre le *Silphium* & le *Galbanum*, preuve que toutes ces gommes avoient du rapport ensemble du côté de l'odeur, d'où l'on peut inferer qu'elles étoient toutes puantes, du plus au moins. Mais Saumaise prouve encore par la gomme *Ammoniac* & par le *Galbanum*, dont les Anciens faisoient des parfuns, qu'il ne faut pas juger des effets que produisent les odeurs sur le Cerveau des autres, par ceux qu'elles produisent à nôtre égard. Au reste quoi que l'Assa fætida soit une drogue fort commune, 23 à peine conoit on la plante d'où elle se tire.

Tandis que nous sommes sur les odeurs & sur les goûts, nous rapporterons ici ce que Saumaise remarque au sujet des *Truffes*, que les Grecs ont nommées ὕδνα, les Latins *Tubera*, & les Arabes *Camha*, ou *Terfes*, d'où est venu le François *Truffes*. Il prétend qu'il y en a eu de deux sortes chez les Anciens; les unes qui étoient semblables à celles que nous avons; les autres, qui venoient d'Afrique, qui étoient de la grosseur d'un *coin* & dont l'écorce étoit blanche. Leon Africain dit de ces Truffes que les Arabes les font cuire dans du lait, où sous les cendres, & qu'ils les trouvent d'un très bon goût. Saumaise infere de ce que dit cet Auteur que si ces truffes se mangent sans y faire d'autre façon elles doivent être fort differentes des autres. Il cite là-dessus Avicenne, qui dit, qu'après avoir pelé & coupé menu les truffes on les fait cuire dans de l'eau avec du sel, après quoi on les aprête à l'huile & on y ajoûte du *laser* & des épiceries. Monsieur de Saumaise veut que ces truffes d'Avicenne, qui sont les mêmes que celles que nous avons aujourd'hui, n'eussent de goût que celui que leur donnoit la sauce qu'on y faisoit; en quoi il paroit que ce grand homme n'avoit pas le goût si fin pour les friandises de la cuisine que pour la Critique, ou qu'il n'avoit jamais mangé de truffes; autrement il se seroit apperçu que de quelque maniere qu'on les assaisonne, leur goût naturel se fait sentir par dessus toutes les épiceries.

Les anciens Herboristes distinguoient particulierement les plantes par deux caracteres tirez de la forme de leurs racines. Ils appelloient *racines fibreuses* celles qui étoient toutes composées de *fibres*, c'est à dire de *filamens*. Ils donnoient le nom de *bulbeuses* à celles qui étoient massives, & qui formoient un *bulbe*, c'est à dire une masse solide, à peu près ronde, comme une *truffe*, ou comme un *oignon*. Mais il y avoit aussi quelques plantes, ou racines, auxquelles ils donnoient en particulier, ou en propre le nom de *bulbes*, dont ils faisoient diverses especes. Ils avoient entr'autres le *Bulbe vomitif*, & le *Bulbe bon à manger*. Cette derniere espece de Bulbe étoit si conue des Grecs & des

 Latins

23 J'apprens qu'un Médecin de Westphalie, qui a long-temps demeuré au Japon a apporté des feuilles de cette plante, en Europe, depuis quelques années, avec de grands mémoires concernant l'Histoire Naturelle de ce païs-là. Comme les Anciens ont décrit le *Laser*, ou pourra conferer leur description avec la plante de l'*Assa fœtida*, & on verra par là si c'est une même chose, ou si ceux qui l'ont crû se sont trompez.

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

Latins qu'ils n'ont pas daigné la décrire. Dioscoride se contente de dire que le bulbe, que l'on mange, est une plante conue de tout le monde, & décrit en suite ses proprietez; *Le Bulbe*, dit-il, *est bon pour l'estomac*; *il tient le ventre libre*; *il est nourrissant*; *il excite l'appetit vénérien &c.* C'est une chose surprénante que les Herboristes modernes n'ayent pû déterrer cette plante, ou deviner ce que ce peut être. Une plante si commune autrefois ne peut pas s'être perdue. Il y a de l'apparence que c'est quelque espece *d'oignon* que nous avons encore aujourd'hui, mais que nous ne conoissons pas sous le nom de *bulbe*. On verra par ce que dit Monsieur de Saumaise sur ce sujet que les Arabes, qui ont suivi de près les Grecs, n'en savoient guére plus que nous à cet égard.

Le même Saumaise passant des plantes communes aux étrangeres, fait voir qu'il est encore plus aisé de s'y tromper, par rapport à l'homonymie, qu'aux premieres. Il est vrai qu'il y a de la difference de cette espece d'homonymie à celle dont nous avons parlé au commencement, & dont nous avons donné des exemples. Celle dont il s'agit maintenant regarde les noms anciens qui ont été appliquez, dans ces derniers siecles, à diverses drogues, qu'on a crû les mêmes que celles qui étoient autrefois conues sous ces noms, quoi qu'elles soient differentes; au lieu que la veritable homonymie est celle qui se rencontre entre des noms semblables, donnez par une même nation à des choses differentes.

On n'apportera pas des exemples de toutes les drogues de cette nature. On remarquera seulement en géneral qu'il n'y a presque pas une sorte d'aromate dont les Anciens ayent parlé qu'on ne trouve dans les boutiques de nos Droguistes, si l'on veut se payer de noms. On y trouve, par exemple, *l'Amomum*, quelques modernes décrivent la plante qui le porte, mais Saumaise soutient que cet *Amomum* n'a rien de commun avec celui des Anciens. On n'est guére plus certain, selon le même Auteur, à l'égard des especes de *Nardus*; à l'égard du *Cardamome*, du *Galanga*, du *Zedoaria*, de *l'Aspalathum*, du *Bois d'Aloës*, du *Bois de Rhodes*, du *Macer*, du *Costus*, du *Casia* &c. Saumaise soutient particulierement que nôtre *Cannelle* n'est point le *Cinnamome* des Anciens, quoi qu'on lui donne ce nom en Latin. Le Cinnamome étoit en petites branches, pleines de nœuds par intervalle, & dont le bois étoit joint à l'écorce, au lieu que la Cannelle qu'on nous apporte n'est qu'une écorce sans bois. D'ailleurs les plus grandes pieces du Cinnamome ne passoient pas un pied Romain en longueur, & l'arbre qui les portoit est décrit comme étant fort bas; outre que cet aromate avoit une odeur approchante de celle de la Rue, ou de l'Origan, comme Discoride & Galien le remarquent. Ce n'est pas que les Anciens ne conussent nôtre cannelle, mais Saumaise prétend que c'est ce qu'ils appelloient *Cassia fistula*. La pluspart des Herboristes modernes ont été du sentiment de nôtre Auteur à cet égard, ou plutôt il est du leur.

Il n'y a pas moins d'embarras à l'égard de plusieurs *mineraux*. Nous ne savons rien de bien certain touchant la *Cadmie*, le *Pompholix*, le *Misy*, le *Sory*, le *Colcothar*, & divers autres. Le Sel *Armoniac* que nous avons est fort different du Sel *Ammoniac* des Anciens. Celui-ci étoit un sel naturel, fossile, transparent, & qui se fendoit aisément, au lieu que le nôtre est artificiel, & n'a pas d'ailleurs les marques qu'on a rapportées. Il en est de même du *Nitre*. Celui de nos boutiques, qu'on appelle autrement du *Salpêtre*, est tout autre que celui des Anciens.

Comme l'ouvrage de Monsieur de Saumaise n'a pas été achevé, on n'y trouve pas des exemples d'homonymie par rapport aux *animaux*. Il le

finit

finit par denx petites pieces détachées dont l'une traite de la *Manne*, & l'autre du *Sucre*. *Depuis l'An xl.*

Les Auteurs de Médecine, Grecs & Latins, n'ont point eu conoissance de nôtre *Manne purgative*, ni peut-être de la *Manne des Juifs*. Néanmoins comme ils ont décrit quelque chose d'approchant de cette derniere espece, nous prendrons occasion de parler ici de toutes les sortes de mannes, en continuant nôtre extrait du livre de Saumaise. Ce savant homme remarque en premier lieu à l'égard de la *manne des Hébreux*, qui est la plus ancienne, que si ces peuples nommerent *Manne* cette rosée que Dieu leur envoyoit du ciel, & s'ils se dirent l'un à l'autre *Man hou*, *c'est de la Manne*, ils ne lui donnerent ce nom que parce qu'ils en avoient vû de semblable auparavant, le nom, & la chose même leur étant déja conus. Une preuve de cela, c'est que Moïse les entendant parler de la sorte, ne leur nia pas que ce ne fût de la manne, il se contenta de leur dire, que c'étoit du pain que Dieu leur envoyoit, & que c'étoit dequoi ils se nourriroient à l'avenir. Quelques Interpretes ont crû que *Man hou* signifioit *Qu'est cela?* comme si les Israélites s'étoient demandé les uns aux autres, *quelle étoit cette rosée*; mais Saumaise prétend que cette interprétation ne peut pas être soufferte par ceux qui entendent la langue sainte. *de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Le même Auteur veut encore que le *miel sauvage*, μέλι ἄγριον, dont S. Jean Baptiste se nourissoit dans le desert de la Judée fût cette même manne dont les Israélites avoient usé. Il le prouve entr'autres par le témoignage de Suidas, qui l'interprete de cette maniere. L'une & l'autre étoit de la veritable manne qui ne differoit en rien de la commune, c'est à dire de la manne des Apoticaires. C'étoit une rosée qui tomboit le matin en petits grains ronds, comme de la grêle, qui se fondoit à la venue du Soleil, & qui avoit le goût du miel. Il ajoûte que Dieu ne créa pas une nouvelle espece, & qui n'eût jamais été vüe auparavant, pour l'envoyer du ciel aux Juifs afin qu'ils s'en nourrissent, mais il dispensa de cette maniere une espece déja créée. Ainsi quand Dieu voulut donner de la chair à cette nation il ne créa pas de nouveaux oiseaux, mais il leur envoya des *Cailles*. Le miracle ne consiste donc pas, selon Saumaise, en la production de la manne, comme d'une chose nouvellement créée, & qui ait été en suite abolie, ou anéantie, mais en ce que la manne tomboit, selon l'ordre précis de Dieu, en ce qu'elle tomboit abondamment, en sorte qu'il y en avoit assez pour nourrir cette grande multitude, & enfin en ce qu'elle tomboit toute l'année, & tous les jours, à la reserve du Samedi. Monsieur de Saumaise prévoyoit bien qu'on lui objecteroit que la manne ordinaire étant purgative, il est difficile que les Juifs pussent s'en nourrir; mais il répondoit que la manne ne nous purge que parce que nous en usons rarement. Il ajoûtoit qu'elle purge même si doucement que plusieurs n'en ont point le ventre émû, & il croyoit que si quelcun en prenoit fréquemment elle n'agiroit pas autrement sur son corps que du *miel*. Je n'examine pas si cela pourroit arriver ainsi, mais il paroîtra par la suite que Monsieur de Saumaise n'a pas bien conu la manne purgative. Voici de quelle maniere il continue de parler sur le même sujet.

La Manne, dit-il, est un médicament dont les Arabes ont enrichi la médecine. Ce n'est pas que les Grecs ne l'ayent conue, mais ils n'en ont pas fait grande estime, & ils ne l'ont jamais nommée du nom de *Manne*, ou de *Man*, comme l'appelloient les Arabes. Ils la nommoient δροσόμελι, ou ἀερόμελι, *Miel de rosée*, ou *Miel de l'air*. Le mot *manna* ne laissoit pas d'être en usage, même

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

chez les anciens Grecs, mais il avoit une signification bien differente. Ils appelloient de ce nom les petites pieces qui se séparent du tout lors qu'on froisse, ou qu'on brise quelque chose; *Micas concussu elisas mannam vocamus*, dit Pline. De là vient qu'on a dit *Manna Thuris*, λιβανωτῦ μάννα, pour désigner l'encens, qui étoit en *petits grains*, ou en petites pieces comme des miettes de pain.

Quant au miel de l'air, Aristote, & Theophraste en avoient déja dit quelque chose. Celui-ci distingue trois sortes de miel; le premier que les abeilles font avec les fleurs, le second qui vient de l'air, lors qu'une certaine humeur qui s'étoit élevée de la terre y retombe, après avoir été cuite par le Soleil; le troisiéme qu'il appelloit μέλι καλάμινον, *miel de roseaux*, qui est le même que le *Sucre* des Anciens. Celle du milieu, qui n'est pas differente du δροσόμελι, est la même chose que la manne. Avicenne, continue Monsieur de Saumaise, appelle manne *toute rosée qui tombe de l'air sur des pierres, ou des arbres, & qui se fige comme du miel, ou s'épaissit comme une gomme.* Le même Auteur après avoir ainsi défini la manne, en reconoit de deux sortes, l'une qui est *apparente*, l'autre qui est cachée. Celle-ci se trouve, selon lui, par tout, & les feuilles de la plus-part des arbres en sont chargées, mais faute de se figer suffisamment, ou plûtôt pour être en trop petite quantité on n'en peut presque point recueuillir. L'autre, qui est la seule manne proprement dite, ne se trouve qu'en de certains lieux, & en de certains temps. Il y en a de trois especes; la premiere s'appelle *miel de Casseran*, la seconde *Zirchest*, & la troisiéme *Teneriabin*. Les deux premieres sont liquides, mais la derniere est solide comme de la gomme, & elle se déséche par la chaleur du Soleil. Monsieur de Saumaise croit que cette derniere manne d'Avicenne ne portoit pas ce nom à juste titre, mais seulement pour la ressemblance qu'elle avoit avec la veritable manne, soit pour la douceur, soit pour la figure de ses grains, (car il prétend que le *Drosomeli* se trouvoit en grains sur les feuilles des arbres, avant que le Soleil l'eût fait fondre, & couler le long du tronc.) Il croit, dis-je, que le *Teneriabin* n'avoit de la manne que la ressemblance, & que ce n'en pouvoit pas être une espece, parce que la manne veritable se doit fondre au Soleil, au lieu que le *Teneriabin* s'y durcissoit, ou s'y séchoit, ce qui marque, que c'étoit plûtôt une *gomme*, le propre des gommes étant de durcir de cette maniere.

Monsieur de Saumaise passe en suite à la question. Si la manne tire uniquement son origine de la rosée, ou si les arbres sur lesquels cette rosée tombe n'y contribuent rien du leur? Sur quoi il répond; qu'il peut veritablement se trouver des arbres dont les feuilles sont plus propres que d'autres pour retenir la rosée qui y tombe de l'air; mais il ne croit pas que ces feuilles ayent aucune qualité particuliere par laquelle elles puissent attirer, ou figer cette rosée, comme quelques-uns l'ont crû. Il est encore plus éloigné du sentiment d'Altomari, qui veut que la manne soit un suc que l'arbre produit.

Dioscoride parle d'un suc qu'il dit qu'on tiroit du tronc d'un arbre dans la Syrie, & il appelle ce suc ἐλαιόμελι, comme qui diroit *miel huileux*, ou *huile qui tient de la nature du miel.* Monsieur de Saumaise croit que ce suc est le même dont Théophraste a fait sa seconde espece de miel, & dont Galien fait mention sous le nom de δροσόμελι, & de ἀερόμελι, duquel il dit que les habitans du Liban remplissent des bouteilles, ajoûtant que ces gens là étendent des peaux sous les arbres d'où cette liqueur découle, pour la recevoir. Monsieur de Saumaise n'a pas d'autre preuve pour conclurre que cette derniere liqueur étoit la même que celle de Dioscoride, si ce n'est qu'il prétend, que ceux qui avoient vû

couler

couler la premiere le long du tronc de l'arbre, avoient jugé sur ce seul indice qu'elle en sortoit. Ils ne seroient pas, dit-il, tombez dans cette erreur si les habitans du Liban s'étoient avisez de recueuillir ce suc, ou cette manne avant le lever du Soleil, pendant qu'elle étoit encore en grains, mais par malheur ils n'avoient pas encore cette industrie. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Cet habile Critique auroit mieux fait de s'en tenir à ce qu'avoit écrit *Donatus Antonius ab Altomari* qui étoit du Païs d'où vient la manne. Pour refuter Monsieur de Saumaise il suffit de remarquer, après l'Auteur que l'on vient de citer, que dans la Calabre, qui est le lieu d'où nous vient la plus grande quantité de la meilleure manne, on n'en trouve que sur les *frênes*, ou sur les *Ornes*, qui sont des frênes sauvages; & que les autres arbres n'en fournissent absolument point, quoi qu'il y en ait plusieurs dont les feuilles sont aussi propres à retenir la rosée que celles du frêne; Monsieur de Saumaise convient que les arbres qui en sont chargez ne l'attirent pas par une vertu qui leur soit particuliere; mais si quelcun étoit dans cette pensée, il seroit aisé de le détromper s'il vouloit aller sur les lieux. On lui feroit voir la manne sortant premierement d'elle même du tronc des Frênes dans le temps de la Canicule; c'est cette manne que les gens du païs appellent *manna di corpo*. Il en vient en suite des endroits ou l'on a incisé l'écorce, ou coupé les branches; on appelle cette seconde manne *manna forzata*. Il s'en trouve enfin sur les feuilles qui sort de leurs fibres, & à laquelle on donne le nom de *manna di frondi*; mais c'est celle sur quoi l'on conte le moins, parce qu'on a de la peine à en avoir quelque quantité. Saumaise erroit d'ailleurs en fait, en ce qu'il dit que la manne se fond au Soleil, ce qui est tout le contraire de ce qui arrive en cette occasion, puis qu'après avoir cueilli la manne on l'expose au Soleil pendant quelque temps pour lui ôter son humidité superflue, ou pour la dessecher.

Il se peut que le *Drosomeli*, qui étoit une espece de manne liquide, se fondit à la chaleur; mais il ne faut pas inferer de là qu'il en doive être de même de la manne ordinaire, ou de la manne purgative, que Saumaise confond mal à propos avec la premiere. A l'égard de la *manne des Juifs* il est difficile de dire ce que c'étoit; mais en tout cas elle a plus de rapport avec le *Drosomeli*, qu'avec la manne des Apoticaires, dont il n'y a guere d'apparence que l'on se puisse nourrir, quoi qu'en dise Monsieur de Saumaise. L'experience qu'il assure avoir fait à Dijon, en 1610, pendant un été fort serain, peut fort bien s'accorder avec le sentiment d'Attoman. Le suc que Saumaise recueuilloit sur des feuilles de prunier, & qu'il dit qui étoit rougeâtre, & doux comme du miel, étoit plus vraisemblablement sorti des feuilles de cet arbre, comme la manne sort de celles du frêne, qu'il n'y étoit tombé de l'air. Avicenne parle d'une sorte particuliere de manne qui est amere, parce, dit-il, qu'elle tombe sur une plante nommée *hussar* qui est aussi amere. Mais Monsieur de Saumaise croit que cette manne *Albussar* étoit plûtôt un suc de cette plante qu'une rosée qui fût tombée sur la même plante. Il auroit pris le bon parti s'il avoit fait le même jugement de la *manne de Calabre*.

Hippocrate fait mention d'une espece de miel qu'il appelle κέδρινον μέλι, *Miel de Cedre*. Quelques Savans ont cru que c'étoit de la manne qui venoit du Cedre. Mais Monsieur de Saumaise prétend que c'étoit plûtot une *huile*, ou une liqueur huileuse, qui étoit appellée *miel*, parce qu'elle avoit la consistence du miel, à peu près comme la Thérébentine.

Quant au *Sucre*, ou au σάκχαρον des Anciens, que l'on dit être le même que le μέλι καλάμινον, *Miel de roseaux* de Théophraste, & que d'autres ont appellé

Depuis l'An xi. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

pellé ἅλας ἰνδικὸν, *sel des Indes*, Saumaise dit qu'il se tiroit de certains roseaux, ou de certaines cannes, qui étoient aussi hautes, & aussi grosses que des arbres, & que c'est le même qu'on appelle aujourd'hui *Sacar Manibu*. Les Arabes lui donnoient le nom de *Tabaxir*, qui est encore en usage en Turquie, & en Perse pour désigner cette espece de Sucre. Mais comme les Arabes, non plus que les Grecs, n'avoient pas vû dans leur païs la canne qui le portoit, & qu'ils n'en parloient que par oüi-dire, ils débitoient sur ce sujet des fables toutes pures. Avicenne dit qne l'on croit que les cannes du Tabaxir étant agitées par le vent se heurtent, ou s'entrechocquent de maniere qu'elles prennent feu, & s'enflamment; & que la *cendre* qu'on recueuille après cet embrasement au pied de ces cannes est le *Tabaxir*. Il est vrai qu'il témoigne que c'est un conte répandu parmi le peuple, auquel il n'ajoûte pas foi, mais il ne laisse pas de croire que le Tabaxir est la cendre des roseaux des Indes, ou de leurs racines que l'on brûle exprès; & Averrhoës dit que c'est le charbon fait des nœuds des mêmes roseaux.

Monsieur de Saumaise remarque que cette erreur des Arabes, ou la pensée où ils étoient que leur Tabaxir étoit une espece de cendre, parce qu'il étoit en une poudre grisâtre; il remarque, dis-je, que cette erreur a fait que les Grecs modernes, qui ont traduit ces Arabes, ont rendu le mot *Tabaxir* par celui de *Spodium*, qui est formé de σποδὸς *cendre*. Cela a causé une grande confusion dans la Médecine, en ce que les anciens Grecs avoient appellé *Spodium* une drogue entierement differente, qui est ce que nous appellons de la *Tutie*, & en ce que les mêmes Grecs modernes, & tous les Médecins, & Apoticaires après eux, ont aussi appellé Spodium *l'yvoire brûlée*. Voila trois matieres fort differentes, une espece de sucre, la cendre, ou la suye d'un mineral, & la cendre de l'yvoire, cependant elles ont le même nom.

Pour revenir au Spodium, qui est le Tabaxir, il faut encore remarquer que les Arabes l'ont distingué du sucre des Anciens, quoi que ce fût, comme on l'a dit, la même chose, parce qu'ils croyoient que leur Tabaxir étoit une cendre; au lieu que le sucre des Anciens étoit décrit, ou comme une rosée qui tomboit sur les cannes, ou comme un suc doux, & gras qui sortoit de la canne elle même sans qu'on la brûlât. Ils ont au contraire crû que nôtre sucre étoit le même qu'ils trouvoient dans les livres des Grecs sous le nom de σάκχαρον, & pour ce sujet ils l'ont appellé *Suchar*, ou *zuchar*, quoi qu'il y ait beaucoup de difference entre ces deux sucres. Le premier, ou celui des Anciens, outre qu'il venoit d'un fort grand roseau, comme on l'a déja remarqué, il en sortoit naturellement, & de lui-même, comme une espece de manne; au lieu que nôtre sucre est le suc d'une canne beaucoup plus petite, que l'on fait moudre, & que l'on presse pour en tirer ce suc, auquel on donne ensuite la consistence qu'il a, en le faisant cuire, & en le purifiant. Mais Monsieur de Saumaise fait voir que le sucre que nous avons aujourd'hui étoit absolument inconu aux Anciens; quoi qu'ils eussent entendu parler de la canne qui le produit, & de son suc. Il croit même que les indiens de ce temps-là ne savoient pas encore faire le sucre, mais qu'ils se servoient seulement du suc tiré de la canne qui le porte, comme d'une boisson. Il rapporte comme une preuve que les Anciens ont conu la canne de sucre ces vers de Varro Atacinus,

Indica

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

Indica non magna nimis arbore crescit arundo,
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeant succo contendere mella.

Ce n'est pas que Monsieur de Saumaise, prétende que l'invention du sucre, ou la maniere de le préparer tel que nous l'avons, soit fort nouvelle. Il convient qu'il y a plus de huit cens ans qu'on l'a trouvée, & que c'étoit déja une chose commune du temps d'Avicenne.

Voila ce que j'ai extrait du livre de Monsieur de Saumaise, qui servira pour donner quelque idée des difficultez que l'on rencontre sur la matiere Médicinale, qui est le sujet que Dioscoride a traité. Pour revenir à cet Auteur en particulier, outre les loüanges que l'on a dit que Galien lui avoit données pour son exactitude, il le loüe encore de ce qu'il n'a pas rempli ses livres de fables, ou de remarques superstitieuses, & de vaines curiositez, comme avoient fait Xénocrate, dont nous avons parlé ci-devant. On trouve néanmoins quelque chose de semblable dans le livre *de Euporistis*, comme des secrets pour charmer les serpens, & d'autres bagatelles de cette nature. Mais outre que ce livre peut n'être pas de lui, comme on l'a remarqué ci-dessus, les secrets dont nous parlons passent, pour avoir été ajoûtez au texte, aussi bien que l'on a mêlé parmi ses autres ouvrages des choses qui sont de quelqu'autre Auteur.

Ce n'est pas que Dioscoride n'ait ses défauts. On a remarqué ci-devant qu'il avoit omis la description de divers simples, & l'on trouve qu'il s'est trompé dans quelques-unes de celles qu'il a données. On lui reproche d'ailleurs une bévüe considerable qu'il a faite en parlant du Nard. *Il y a*, dit-il, *de deux sortes de Nard, l'un qu'on appelle Nard Indique, l'autre qu'on nomme Nard Syriaque. Ce n'est pas*, ajoûte-t-il, *qu'il croisse du Nard en Syrie; mais c'est que la montagne, où ces deux plantes se trouvent, regarde d'un côté la Syrie, & de l'autre les Indes.* Il semble de la maniere qu'il parle que la Syrie soit proche des Indes, ou qu'il y ait une montagne qui separe ces deux païs.

Nous finirons ce que nous avons à remarquer touchant Dioscoride, par ce qu'il dit des préparations de quelques mineraux, & de certaine sorte de médicament dont on n'a point parlé, au chapitre précedent. Nous apprenons de cet Auteur que le *vif argent*, se tiroit du *cinabre* de cette maniere. 24 *On met*, dit-il, *sur une terrine une conque de fer, où il y a du cinabre. On ajuste en suite un couvercle sur cette conque, & après l'avoir enduit d'argille tout au tour, on allume des charbons sous la terrine, & la suye qui s'attache, ou qui monte au couvercle ayant cessé de boüillir, & étant refroidie c'est ce qu'on appelle du vif argent.* Le mot ἄμβιξ, dont Dioscoride se sert pour désigner *le couvercle*, que l'on met sur la conque, signifie proprement *un pot olla*, χύτρα, κάδος On le traduit aussi par κύλιξ, *calix*, une *coupe*. Athénée dit qu'on appelloit ἄμβικες, certaines sortes de coupes dont les bords alloient en pointe (φοξίχειλοι,) c'est à dire, dont le fond étoit plus large que le dessus. Pline qui a traduit le passage de Dioscoride, ou qui dit en Latin la même chose que celui-ci a dite en Grec, se sert du mot *calix*. Voici ses propres termes, *patinis fictilibus impositum ferrea concha, calice coopertum, argilla superillita; dein sub patinis accensum follibus continuo igni, atque ita calicis sudore* 25 *deterso, qui fit argenti colore, & aquæ liquore.* Les coupes, ou les gobelets

 de

24 *Lib. 5. cap.* 110.

25 Il y a dans Dioscoride ἀποζεσθεῖσα, Pline avoit apparemment lû ἀποξυσθεῖσα, comme Sarasin veut qu'on lise.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de terre, ou de verre qui avoient la forme, dont on a parlé, servoient quelquefois de *ventouses*, comme on l'apprend de 26 Cælius Aurelianus.

Du Grec ἄμβιξ, *Ambix*, les Arabes ont fait *Ambik*, & par l'addition de l'article *al*, ils ont dit *Alambik*, qui est *un vaisseau propre à distiller.* Mais il ne s'ensuit pas que les Grecs tirassent de leur Ambix, tous les usages que les Arabes ont tiré de leur *Alambic.* Il ne se trouvera pas que du temps de Dioscoride les Médecins, eussent conoissance de la *distillation*, ou se servissent de vaisseaux propres pour distiller. On n'en voit aucune trace dans tous les écrits de Galien, qui a vécu quatre vints ans après Dioscoride, quoi que Galien ait parlé fort au long de la préparation de toutes les sortes de médicamens, qui étoient en usage de son temps. Et je ne pense pas non plus qu'il y ait rien sur ce sujet, dans les écrits des autres Médecins Grecs, beaucoup moins anciens que lui, tels que sont *Oribase*, *Aëtius*, *Paul Eginete* & quelques autres, qui ont pourtant fort amplement traité la même matiere de la composition des médicamens. Le mot *Ambix* désignoit, comme on l'a dit, *un pot* dont on se sert à la cuisine, ou une espece de *gobelet*, c'étoit là la signification ordinaire de ce mot. Les ouvriers qui travailloient à la métallique pouvoient bien avoir un *Ambix*, ou un *pot* d'une sorte particuliere pour l'usage à quoi ils l'employoient, & ce pot pouvoit être approchant en quelque maniere de l'alambic des Arabes, ou des vaisseaux sublimatoires des Chimistes; mais les Médecins n'avoient rien de semblable.

La seule préparation que les Grecs eussent, qui approchât de celles qui se font en distillant, c'est une espece *d'huile de poix* appellée *Pisselæum*, ou *Picis flos* en Latin. Pour tirer cette huile ils suspendoient de la laine, ou une toison, au dessus d'un vaisseau où ils faisoient boüillir de la poix; & quand cette toison étoit suffisamment chargée de la vapeur qui s'élevoit de la poix bouillante, ils l'exprimoient fortement pour tirer ce qui s'y étoit attaché. On trouve cette préparation dans Dioscoride, & c'est l'huile dont nous avons dit au chapitre précedent que nous parlerions dans celui-ci. Mais si la maniere de tirer cette huile prouve que les Médecius avoient déja alors quelque chose d'équivalent à l'Alambic, elle prouve d'un autre côté qu'ils ne conoissoient pas l'alambic, car s'ils l'eussent conu, ils s'en feroient servis en cette rencontre.

Dioscoride parle d'ailleurs de diverses préparations *métalliques*; & je ne doute pas que ceux qui avoient travaillé jusques alors sur les métaux n'eussent déja trouvé plusieurs moyens, & plusieurs vaisseaux particuliers pour les séparer & pour les purifier; la *Chimie métallique* pouvant être fort ancienne, ainsi qu'on la déja remarqué ci-devant. Et comme en chemin faisant ils avoient aussi découvert diverses choses qui pouvoient servir à la Médecine, les Médecins s'en prévalurent le plus tôt qu'il leur fut possible. Les choses dont nous voulons parler sont, par exemple, certaines dissolutions de mineraux, comme le *plomb brûlé*, la *ceruse*, le *vert de gris*, *l'antimoine brûlé*, le *cinabre*; ou certaines parties des métaux qui s'exhalent, & s'attachent aux vaisseaux & aux fourneaux lors qu'on fond ces métaux, ou qui s'en séparent comme une espece de crasse. Telles sont la *litharge*, la *cadmie*, le *pompholix*, &c. La plus part de ces choses étoient entrées dès le temps d'Hippocrate dans les *Emplâtres*, dans les *Collyres*, & dans les autres médicamens qu'on appliquoit *extérieurement*.

On

26 *Item vascula quæ* ambigas *vocant*, *& sunt materia testea vel vitrea confecta.* Le mot *ambigas* est mis pour *ambicas. Voyez Reines. Var. Lect. Lib.* 3. *cap.* 18. *Cæl. Aurel. Tardar. Lib.* 4. *chap.* 7.

On avoit aussi commencé, long-temps avant Dioscoride, à donnner *intérieurement* quelques matieres métalliques, quelques *terres*, & quelques *sels*. On employoit 27 *la fleur* & *l'écaille d'airain*, comme un grand purgatif. On donnoit aussi le 28 *Melanteria*, pour faire vomir. Le *Chalcitis* entroit dans la Thériaque, ou comme un spécifique contre les venins, ou pour quelqu'autre raison que l'Auteur n'a pas dite. Dans la description d'un Antidote attribué à Galien, & rapporté par 29 Nicolaus Myrepsus, il entre du *Cinabre*, mais il est visible que c'est un mot mis pour un autre, comme des Savans l'ont remarqué. On prenoit aussi intérieurement quelques especes de *terres*, ou de *pierres*; comme *la terre Lemnienne*, la *pierre Judaïque*, la *pierre Hématite*; & quelques *sels*, outre le *sel commun*, comme le *Nitre*, le *sel Ammoniac*, & des sels *fossiles*. 30 Aristote & 31 Pline parlent d'un *sel artificiel*, que l'on faisoit dans l'Ombrie, en brûlant des roseaux & du jonc, & en faisant boüillir la cendre dans de l'eau commune. Il ne paroit pas que ce sel pût tenir lieu du sel commun, comme ces Auteurs semblent l'insinuer. Il a plûtôt du rapport avec la *soude*, ou avec le sel que l'on tire du *Kali*, qui est une espece de jonc marin, & auroit été propre à faire du *Savon* ou du *verre*.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Les Anciens avoient d'ailleurs un sel composé qu'on appelloit *Sel Thériacal*, ou *Sel de Viperes*. Sa composition est differemment décrite. Dioscoride dit que l'on prenoit une *vipere*, qu'on la faisoit brûler vive dans un pot de terre neuf avec quelques *figues*, du *sel commun* & *du miel*, & que quand cela étoit réduit en cendres, on y ajoûtoit un peu de *spica nardi*, ou de *malabathrum*. Pline n'ajoûte aux viperes que du suc de fenouil, & un grain d'encens. Mais Galien, Paul Eginete, & Aëtius décrivent un sel Thériacal beaucoup plus composé, y faisant entrer du *sel commun*, ou du sel *ammoniac* & plusieurs des simples de la Theriaque. On peut voir ce qui a été remarqué 32 ci-dessus touchant un médicament *composé de sels*, dont on a crû qu'Hippocrate se servoit. On trouvera aussi dans Aëtius, dans Paul Eginete & ailleurs des sels qu'on appelloit *purgatifs*, parce qu'on joignoit au sel ammoniac de la *scammonée*, & quelques autres drogues.

Enfin les Anciens conoissoient 33 les *Eaux minerales*. Ils s'en servoient beaucoup pour se baigner, & ils en prenoient aussi intérieurement. On peut voir là-dessus ce qu'en dit Pline, liv. 31. chap. 6. & ailleurs. Galien parle aussi en divers endroits des eaux minerales. Il remarque, entr'autres choses, 34 qu'il y avoit des personnes qui avoient accoutumé de boire au printemps, ou en autonne des eaux *soufrées*, *bitumineuses*, ou *nitreuses* pour se purger. Il dit

27 *Dioscorid. lib. 5. chap.* 88. & 89.
28 *Voyez ci-dessus Part. 2. liv. 2. chap. 7.*
29 *De Antidotis chap. 62.*
30 *Meteorolog. lib. 2. chap. 3.*
31 *Lib. 31. chap. 7.*
32 *Part. liv. 3. chap. 24.*
33 *Ibidem, chap. 13.* Les Eaux minerales étoient appellées en Grec *ὕδατα φαρμακώδη*, en Latin *Aquæ medicatæ*. Les Grecs les appelloient aussi *αὐτοφυῆ*, qui répond au Latin *aquæ sponte nascentes*, *aquæ naturales*. Voyez ci-dessus *Part. 2. liv. 5. sect. 1. chap. 11. sur la fin.*
34 *De sanitat. tuend. lib. 4. chap. 4.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

dit aussi 35 ailleurs que ceux qui sont sujets au calcul boivent des eaux minerales par précaution.

Voila à peu près l'usage que les Anciens faisoient des matieres minerales par rapport à la santé. Ils n'alloient guére plus loin à cet égard faute de conoitre mieux les mineraux & les métaux, ou de les savoir préparer pour en tirer d'autres médicamens que ceux dont on a parlé. Le *Fer*, par exemple, dont on a tiré depuis d'excellens remedes, n'étoit point employé par les Médecins du temps de Dioscoride, & on ne savoit point les proprietez qu'il a pour guérir diverses maladies. La *rouïlle de fer*, que l'on prend aujourd'hui très utilement, & qui est en particulier un remede pour les femmes & les filles, est indiquée par Dioscoride comme un médicament *qui empêche la conception*, au lieu qu'on s'en sert dans des vûes toutes opposées. L'ignorance où l'on étoit en ces temps-là touchant l'effet de la plus part des mineraux pris par la bouche, se découvre encore par le sentiment du même Auteur sur le *vif argent*, qu'il regarde comme un poison, *qui ronge les entrailles, & qui les détruit par sa pesanteur.* Le contraire paroit aujourd'hui par l'exemple de ceux qui sont atteints de *l'Ileus*, ou du *misérére*. On leur voit prendre quelques onces de vif argent, le garder même plusieurs jours dans leur corps sans qu'il leur en arrive le moindre mal, & le rendre, en suite goutte à goutte parmi leurs excremens lors qu'ils échappent de cette maladie. Il n'est point de Praticien qui n'en ait vû des exemples. L'on en donne aussi sans danger aux petits enfans qui ont des vers. Il en est de même de *l'Antimoine*, que l'on appelloit *Stimmi*, ou *Stibium*, que du vif argent. On ne s'en servoit anciennement que pour des applications extérieures après l'avoir brûlé, & l'on ne verra pas que Dioscoride, ni aucun autre Auteur de ces temps là, en ait donné intérieurement.

Ces remarques étoient nécessaires pour détromper ceux qui croyent la Chimie Médicinale fort ancienne. Si l'on avoit sû distiller, au temps dont il s'agit, & si l'on avoit eu conoissance de la préparation des mineraux comme on l'a aujourd'hui, seroit-il possible que Dioscoride, qui a été fort diligent & fort exact n'en eût rien dit? Se pourroit il que Pline, qui a recherché si curieusement tout ce que l'on avoit découvert de son temps, par rapport aux remedes, fût demeuré dans le silence à cet égard? Enfin croira-t-on que Galien, qui avoit demeuré long-temps à Alexandrie, capitale de l'Egypte, d'où l'on dit que la Chimie est venue, n'eut fait mention d'aucun médicament Chimique, si l'on en avoit eu en ce païs là? On dira peut être que ceux qui avoient conoissance de ces médicamens les tenoient secrets; mais si l'on n'avoit pas eu la description, ou la communication de ces beaux secrets, on auroit du moins entendu parler de leurs effets, & des merveilleuses cures qui se feroient faites par leur moyen. Les Historiens nous apprendroient que tel, ou tel Empereur, ou Roi a été guéri d'une maladie dangereuse, par une *panacée*, ou par quelque préparation Chimique, au lieu qu'il ne se trouve rien de semblable. On aura occasion de traiter plus amplement de cette matiere dans la suite, & de parler des Auteurs de Chimie Grecs dont on a aujourd'hui les écrits. Il est temps de quitter Dioscoride pour venir à Pline.

Cajus Plinius Secundus étoit de Vérone. Il obtint des emplois considerables de l'Empereur Vespasien, & entr'autres le gouvernement d'Espagne.

35 *De renum affect. dignosc. & cur.*

d'Espagne. Il exerça d'ailleurs divers offices militaires, & se mêla pendant quelque temps de plaider des causes. Il semble qu'avec ces occupations il ne pouvoit pas avoir le temps d'écrire; néanmoins comme il employoit à l'étude toutes les heures où il avoit le moindre relâche, il composa divers ouvrages dont le plus considerable nous est heureusement resté. C'est son *Histoire Naturelle*, qu'il dédie à Tite Vespasien, & qui est divisée en trente sept livres, dont il y en a du moins quinze qui traitent de la *matiere médicinale*. On le conte, par cette raison, entre les Médecins, quoi qu'il ne fît pas profession de la Médecine.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Comme nous avons déja assez examiné cette matiere dans l'article précedent, aussi bien que la question qui concerne le temps auquel Pline peut avoir écrit par rapport à Dioscoride, nous ne repéterons pas ici ce qui a été dit là-dessus. Nous verrons seulement en peu de mots en quoi la méthode de Pline differe de celle de Dioscoride, ou quel a été le but du premier, & ce qu'il a de particulier par rapport, non seulement à Dioscoride, mais encore à Théophraste qui a aussi écrit sur le même sujet. De toute la matiere Médicinale Théophraste n'a choisi que *les Plantes*, & il a traité ce sujet en *Physicien*. Dioscoride, comme on l'a vû, a joint aux Plantes les *Animaux*, & les *Mineraux*, qui est tout ce qui reste de la matiere dont il s'agit, & qu'il a examinée comme *Médecin*. Pline s'étant proposé d'écrire l'Histoire Naturelle a embrassé tout ce que Théophraste & Dioscoride ont traité, & beaucoup davantage, ayant écrit sur tout cela en *Philosophe*, en *Médecin*, & en *Historien*.

En cette derniere qualité, & pour ne rien omettre de ce qu'on pouvoit avoir dit de plus rare & de plus curieux sur son sujet, il rapporte souvent, sur le témoignage, d'autrui des choses qui sont fabuleuses, & qu'on ne trouve pas dans les deux Auteurs précedens. On peut mettre en ce rang ce qu'il dit touchant le *Phœnix*, ou le *Cinnamologus*. 36 Cet oiseau, dit Pline, fait son nid des branches de l'arbre qui porte le cinnamome, & les habitans du païs l'abbattent avec des fleches garnies de plomb, sans quoi on n'auroit point de cinnamome. Il est vrai que cet Auteur remarque 37 ailleurs que c'est une fable inventée pour augmenter le prix de cette espece d'aromate par la prétendue difficulté de le cueuillir. Mais Théophraste & Dioscoride, qui ont tous deux parlé du Cinnamome, se sont bien gardez de débiter ce conte absurde. S'il falloit d'ailleurs ramasser tout ce que Pline a dit touchant la nature & les proprietez imaginaires d'un grand nombre de plantes, d'animaux, ou de mineraux, & touchant divers remedes superstitieux, on n'auroit jamais fait. On peut l'excuser en disant qu'il cite à l'ordinaire ses Auteurs, & on doit encore lui rendre témoignage, que s'il a fait mention de ces bagatelles, il a le plus souvent marqué qu'il n'y ajoûtoit pas foi, non plus qu'à tout ce qui concerne les effets magiques de certains simples. Il a même combattu, autant qu'il l'a pû, la crédulité du peuple sur ce sujet. *Où étoit*, dit-il, *l'herbe appellée Ethiopis, qui desseche les rivieres & les étangs lors qu'on y en jette, & qui ouvre tout ce qu'elle touche? ou celle qu'on nomme Achemenis, qui étant répandue au milieu d'une armée donne de la frayeur à tous les bataillons & les met en fuite? ou le Latacé, que les Rois de Perse donnent à leurs Generaux d'armées, afin qu'ils ayent de tout en abondance, en quelque lieu qu'ils se trouvent? Où étoient*, continue Pline, *ces merveilleuses herbes lors que les Cimbres & les*

36 *Lib.* 10. *chap.* 33.
37 *Lib.* 12. *chap.* 19.

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

les Teutons portoient de tous côtez la terreur par leurs armes, & par leurs hurlemens? ou lors que Lucullus, avec peu de Légions, défaisoit tant de Rois du païs des Magiciens? Pourquoi les Generaux Romains ont ils toûjours eu un si grand soin des convois? ou pourquoi les soldats de César souffrirent ils de la faim à Pharsale, si une seule herbe peut faire qu'on ne manque de rien? Ne valoit il pas mieux que Scipion ouvrît les portes de Cartage avec l'herbe dont on a parlé, que de les battre pendant tant d'années avec tant de machines? Que ne desséche-t-on aujourd'hui avec l'Ethiopis les marais de Pontine, & que ne rend-on par ce moyen à cette partie de l'Italie qui est la plus proche de Rome tant de champs qu'elle perd? On dira peut-être que Pline qui témoigne le peu de penchant qu'il a à croire ce que l'on disoit des effets surnaturels des herbes, dont on vient de parler, & qui marque en divers autres endroits un grand mépris pour tout ce qui sent la superstition, pouvoit se passer de rapporter les fables que l'on débitoit sur ce sujet. Mais il semble qu'écrivant l'Histoire Naturelle, il étoit obligé de faire mention de toutes les proprietez, tant réelles qu'imaginaires que l'on attribuoit à chaque corps. Il y avoit d'autant plus de nécessité de le faire que le nombre de ceux qui étoient infatuez de ces chimeres étoit le plus grand, & que ce que Pline dit touchant ce que l'on en croyoit communément lui fournit en même temps l'occasion d'en faire voir le ridicule.

On accuse d'ailleurs cet Auteur d'avoir manqué d'exactitude, & de s'être souvent trompé faute d'application, ou même pour n'avoir pas entendu les Auteurs qu'il lisoit. 38 Saumaise, 39 Reinesius, & d'autres Savans en ont apporté divers exemples. Saumaise ne laisse pas néanmoins de rendre justice à Pline à d'autres égards; & de témoigner qu'il a beaucoup d'estime pour lui. Il déclare qu'il veut tenir un milieu entre ceux qui ont fait l'éloge de cet Auteur d'une maniere outrée, & ceux qui l'ont traité avec mépris. Il le loüe de son éloquence, & de la maniere forte, & vive avec laquelle il a écrit, & sur tout de ce qu'il n'a laissé échaper aucune occasion de faire, pour ainsi dire, la Médecine aux defauts de son siecle, ou aux maladies d'esprit qu'on avoit alors, en même temps qu'il a indiqué les remedes propres aux maladies du corps. Il l'estime encore beaucoup de ce qu'il a eu assez de courage pour entreprendre un ouvrage aussi vaste qu'est une *Histoire Naturelle Universelle*, ouvrage qui auroit fait peur à tout autre. Il croit enfin qu'encore que Pline se soit trompé en plusieurs choses, on ne laisse pas de lui avoir l'obligation de nous en avoir appris une infinité d'autres que nous ne saurions point sans lui, & de nous avoir donné des extraits d'un grand nombre d'Auteurs, dont il ne nous seroit rien resté sans les soins qu'il a pris.

Quant aux sentimens de Pline touchant la Médecine, quoi qu'il ne condanne pas l'Art en lui-même, il n'épargne pas d'ailleurs les Médecins. Il paroit par divers endroits de ses ouvrages que la Médecine *Empirique* étoit celle qu'il regardoit comme la plus naturelle. La censure qu'il fait à Asclépiade pour avoir changé la vieille Médecine, & pour avoir rendu cet art purement conjectural, en le réduisant presque tout à la recherche des causes des maladies, est une preuve formelle de ce que l'on vient de dire. Pline avoit aussi un grand éloignement pour tout ce qui sentoit l'affectation, ou qui n'avoit pas du rapport avec la simplicité de la Médecine des premiers Siecles. Il ne pouvoit supporter les grandes compositions, non plus que les médicamens tirez des païs fort éloignez. On a vû dans le

38 *In Plinianis Exercitat. & in Dissertat. de Homonymis Materiæ Medicæ.*
39 *Var ar. Lect lib. 2. cap. 7. & alibi.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

le chapitre précedent ce qu'il disoit du *Mithridate*. Voici de quelle maniere il parle des autres médicamens composez, & des drogues étrangeres; 40 *La Nature, cette bonne mere, & cette divine ouvriere, n'a pas fait les Cérats, les Malagmes, les Emplâtres, les Antidotes, ou les Collyres. Ce sont là des inventions des boutiques des Médecins, ou plûtôt de leur avidité pour le gain. Les ouvrages de la Nature se trouvent tout faits, & tout achevez. Peu de chose vous suffira si vous vous contentez de suivre les indications tirées des causes manifestes des maladies, sans vous abandonner à des conjectures, soit qu'il s'agisse de rétablir en son état naturel une partie dont les pores sont resserrez de secheresse, en l'humectant avec quelque suc, soit qu'il faille, avec quelque autre matiere, corriger l'humidité superflue d'une autre partie. Ce n'est pas l'effet d'une conjecture humaine, mais d'une insigne impudence d'avoir ramassé, & mêlé par scrupules, ou par de petites quantitez, un certain nombre de simples. Nous nous garderons bien sur tout de toucher aux marchandises que l'on apporte des Indes, ou de l'Arabie, ni aux drogues tirées d'un autre monde. Les choses qui naissent en des endroits si reculez ne nous paroissent pas propres pour en faire nos remedes. Elles n'y croissent pas pour nous, ni même pour ceux de ces païs là, autrement ils ne les vendroient pas. Qu'on les achete pour leur bonne odeur, ou pour s'en servir dans les parfuns, ou dans les autres compositions où l'on n'a en vûe que la volupté; ou si l'on veut, pour les employer selon que* 41 *la superstition le demande, puis que la coûtume veut qu'en priant on offre de l'encens, & du costus. Pour ce qui regarde la santé, nous prouverons aisément que ces choses n'y servent de rien, afin que la Médecine ait honte d'avoir introduit ces sortes de délices.*

Les Forests, dit 42 ailleurs nôtre Auteur, *& les lieux les plus incultes, ne sont pas sans produire quelques médicamens, la Nature, cette sacrée mere de toutes choses, ayant pourvû à ce qu'il y eût par tout des remedes pour les hommes, en sorte que les déserts même n'en sont pas dépourvûs.* Il ajoûte un peu plus bas, en conséquence de ce que l'on vient de lire; *Voila d'où est venue la Médecine, & voila quels sont les seuls remedes que la Nature avoüe, des remedes familiers, que l'on trouve aisément, que l'on prépare sans dépense, & qui sont tirez à peu près des mêmes choses dont nous vivons. Mais la fraude, & l'adresse interessée de l'esprit humain ont inventé ces boutiques où chaque particulier trouve pour son argent des cautions pour sa vie. De là sont venues ces compositions, & ces mélanges embrouillez que l'on ne cesse de vanter. Il n'y a que l'Arabie, & les Indes lors qu'il s'agit de trouver des médicamens; & l'on va chercher jusques vers la mer Rouge un remede pour une petite égratignure, pendant que chaque pauvre a tous les jours sur sa table les veritables remedes pour toutes les maladies. Pourquoi cela, je vous prie? C'est que si nous tirions des remedes des herbes, ou des arbres*

40 *Lib.* 22. *cap.* 24.

41 *Superstitionis gratia.* Pline est accusé de libertinage par rapport à sa religion, & ce passage pourroit augmenter les autres preuves que l'on en a, si le mot *superstition* se prenoit toujours en mauvaise part; mais je trouve un passage dans Ciceron (*in Verrem lib.* 4.) où il semble que les mots *religion*, & *superstition* sont Synonymes; *Verùm illud maximum; tanta religione obstricta tota Provincia est: tanta superstitio ex istius facto mentes omnium Siculorum occupavit, ut quacunque accidant publicè vel privatim incommoda, propter eam causam, scelere istius evenire videantur.* Si l'on regarde au but de Ciceron, il ne paroit pas qu'il ait pris ici le mot *superstition* dans le sens ordinaire. Il s'en pourroit encore trouver d'autres exemples. Je serois bien aise d'entendre là-dessus le sentiment des Savans.

42 *Lib.* 24. *cap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

arbres de nos jardins, il n'y auroit dans peu de temps point d'Art plus vil que la Médecine. Cela est très sûr. La grandeur du peuple Romain lui a fait perdre ses bonnes coûtumes, & en vainquant nous avons été vaincus. Nous obéissons aux 43 *étrangers, & par le moyen d'un de leurs arts ils ont trouvé le secret de commander aux Empereurs.*

On void par cette critique de Pline, qu'il ne vouloit que des médicamens simples, & qui d'ailleurs fussent tirez des choses qui nous sont les plus familieres. On peut dire au premier égard, qu'il est vrai que les Médecins ont tort d'accumuler en certaines occasions un grand nombre de simples, là où un, ou deux pourroient suffire. Il y a peu de gens éclairez qui ne trouvent fort juste la censure de Pline touchant le Mithridate, & les autres grandes compositions dont on a parlé, quoi que les Médecins se défendent le mieux qu'ils peuvent là-dessus, comme on l'a vû au chapitre précedent. Mais il faut prendre garde de n'affecter pas aussi une trop grande simplicité, & il est absurde de conclurre, comme fait nôtre Auteur, de ce que les emplâtres, & les antidotes ne croissent pas dans les champs, ou ne s'y trouvent pas tout faits, il est, dis-je, absurde de conclurre qu'il n'en faut point. L'experience nous apprend que l'on tire de bons usages de ces sortes de médicamens. Ces compositions, aussi bien que les autres, sont à la verité des productions de l'art. Il faut piler, broyer, faire cuire, ou préparer de quelque autre maniere les choses qui y entrent, & les mêler avec artifice pour leur donner cette forme, je ne vois pas néanmoins qu'on les doive rejetter par cette raison. La terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons; cependant personne ne s'avise de dire qu'il vaut mieux se nourrir avec du bled tel qu'on le moissonne. On est obligé de tenir certains médicamens sous une certaine forme, soit pour la commodité de l'usage, soit afin que les ingrédiens se puissent conserver plus long-temps, & qu'on les trouve tout prests dans l'occasion.

Le raisonnement de Pline n'est pas moins outré, en ce qui regarde les remedes tirez des païs étrangers. Il se peut que si nous conoissions bien toutes les proprietez des choses qui se trouvent chez nous, nous pourions nous passer de la plupart de celles que nous tirons de dehors. Mais étant convaincus, comme nous le sommes, de l'insuffisance de nos expériences à cet égard, je ne vois pas pourquoi nous refuserions de nous prévaloir de ce qu'on a trouvé ailleurs, en attendant que nous rencontrions chez nous quelque chose de semblable. Il n'est pas impossible que nous ayions dans nos jardins, & dans nos bois d'aussi bon fébrifuges que le quin-quina; mais jusques à ce que nous les conoissions on nous permettra bien de nous servir de cette merveilleuse écorce, taut que nous en pourrons avoir aisément.

Voila ce que nous avions à dire touchant les écrits de Pline qui regardent la Médecine. On peut voir quels sont les soins que divers Savans ont pris, pour donner une édition correcte de cet Auteur, dans celle dont on a l'obligation au P. Hardoüin, & qui est préferable à toutes les autres. Pline mourut à l'âge de cinquante six ans, étouffé par les vapeurs, ou par la fumée du mont *Vésuve*, dont il voulut trop s'approcher pour examiner une exhalaison en forme de nuée qui en étoit sortie; à peu près comme on a vû 44 ci-dessus qu'il étoit arrivé à Empedocle, à l'égard de *l'Etna*.

On

43 Ceci s'addresse aux Médecins Grecs. *Voyez ci-dessus part 2. liv. 3. chap. 1. & Pline liv. 29. chap. 1.*

44 *Voyez la 1. partie, liv. 2. chap. 5.*

44 On imprima premierement à Rome, en l'an 1509, un livre intitulé *C. Plinius Secundus de Re Medica.* Ce même livre fût réimprimé plus correct à Basle en 1528, par les soins d'Albanus Torinus. Il s'en est fait en suite trois autres éditions, une à Strasbourg en 1533; une à Venise en 1547, où l'on a joint tous les anciens Médecins Latins, qui est très-belle; & une autre enfin à Basle en 1546. 45 Paul Jove, qui écrivoit dans le temps que cet Auteur commença à voir le jour, & qui étoit de Côme, ayant vû 46 dans cette ville un ancien monument d'un *Plinius Valerianus*, crut que les livres dont il s'agit étoient de ce Pline, qui a été Médecin, comme le témoigne son Epitaphe; *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

D. M.
C. PLINII
VALERIANI
MEDICI
QUI VIXIT
ANN. XXII. M. VI. D. V.
PARENTES.

Il n'en a pas fallu davantage pour obliger de savans hommes, qui ont écrit après Paul Jove, à nommer *Plinius Valerianus* l'Auteur des livres en question, quoi qu'il n'y en ait point de preuves que je sâche, & qu'il y ait même des raisons assez fortes pour détruire ce sentiment, comme on le verra dans la suite. Voici le but que cet Auteur s'est proposé, & ce qui l'a porté à écrire. 47 *Les maladies*, dit-il, *que j'ai eües dans mes voyages, & celles de mes domestiques m'ont souvent donné occasion d'experimenter les fraudes des Médecins. Les uns m'ont vendu à un fort haut prix des médicamens qui ne coûtent presque rien. Les autres ont entrepris de me traiter, seulement pour tirer mon argent, quoi qu'ils n'entendissent point leur métier. J'en ai enfin trouvé d'autres, qui pouvant guérir en peu de jours, ou en peu d'heures, une maladie, l'ont fait durer le plus longtemps qu'ils ont pû, afin de ne perdre pas si tôt le revenu qu'ils en tiroient, plus cruels en cela que la maladie elle-même. C'est ce qui m'a obligé à ramasser de tous côtez des descriptions de remedes, & à en faire un recueuil abbregé, afin de pouvoir me passer des Médecins, & de n'être plus exposé à leurs tromperies &c.* On voit ici précisément l'esprit de l'ancien Pline, que nôtre Auteur a voulu copier dans sa préface, comme il en a tiré d'ailleurs la plus grande partie de ce qu'on trouve dans ses livres, & ce qu'il y a de plus considerable. Voici comme il s'y est pris. Comme il y a dans l'Histoire Naturelle de Pline une infinité de choses, qui ne regardent pas la Médecine, nôtre prétendu Plinius Valerianus s'est attaché à faire un extrait de l'ouvrage dont on vient de parler, seulement pour ce qui concerne la *matiere médicinale.* Et afin que cela fût plus commode pour ceux qui voudroient s'en servir, il a suivi l'ordre que l'on tient dans les livres de Pratique. Il a mis au dessus de chaque chapitre de ses livres le nom d'une maladie,

44 *Vide Fabr. Bibliothecam Latinam.*
45 *Libri de Piscibus Romanis, cap. 35.*
46 Boissard dit avoir vû le même monument à Rome. *Vid. Reines. Var. Lection. pag.* 388.
47 *Vide auctoris præfationem.*

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

& ayant rapporté ensuite, & rangez ensemble tous les remedes que le veritable Pline propose en divers endroits, pour cette maladie. De cinq livres que nôtre Auteur a composez le premier comprend toutes les maladies de la *tête*, & tous les remedes qui y sont propres. Le second indique les moyens de guérir les maladies de la *poitrine*, & du *bas ventre*. Le troisiéme contient les remedes des diverses especes de fiévres, & de quelques autres grandes maladies, comme de la goutte, de l'hydropisie, &c. Le quatriéme décrit les proprietez de la plûpart des herbes, & des fruits que l'on mange ordinairement. Le cinquiéme enfin regle la *diete*, qu'il faut observer dans chaque maladie. De tous ces livres, il n'y a que le dernier qui ne soit pas extrait de ceux de Pline. Les autres en sont tirez, comme on l'a dit, pour la plus grande partie; de sorte que l'on y trouve à l'ordinaire des périodes entieres, où il n'y a rien de changé; ou s'il y a par fois quelque changement, il ne consiste qu'en quelques mots mis pour des autres de la même signification. Ce qu'il y a qui n'est pas du vrai Pline, ce sont principalement des descriptions de médicamens composez, & quelques citations de Dioscoride, & de Galien, qui se trouvent dans le quatriéme, & dans le cinquiéme livre. Les mots que l'on vient de dire, qui sont substituez à ceux de Pline, avec d'autres que l'Auteur a ajoûtez du sien, & la liaison de son discours, tout cela ensemble fait un langage, ou un stile qui n'est pas fort pur; parce que cet Auteur, qui a écrit long-temps après Pline, ne parloit pas à peu près si bien que lui. Mercurial le traite d'Auteur barbare, & en fait très-peu d'état, mais Reinesius prend son parti, & soutient que sa Latinité n'est pas si méprisable que Mercurial l'a crû. On y trouve diverses façons de parler qui sont les mêmes que celles que Cælius Aurelianus, & Theodorus Priscianus employent.

Voila en géneral ce qu'il y a à remarquer touchant les livres de nôtre Auteur, qui paroît visiblement plagiaire, ayant copié Pline, comme il l'a fait, & n'ayant parlé de lui nulle part. Il y a long-temps que les Savans l'ont reconu, mais il n'a pas été aussi aisé d'en découvrir le nom. Car de dire que ce soit veritablement un *C. Plinius Secundus*, comme le premier, & qui se trouve avoir pillé celui-ci sans l'avoir nommé en aucun endroit, on aura de la peine à le croire. 48 Mais ne pourroit on point tourner la chose d'une autre maniere, & absoudre en même temps nôtre Auteur du crime qu'on lui impose? Il me semble que cela est possible, en supposant que ce titre *C. Plinii Secundi de re Medica libri*, n'a pas été mis pour marquer le nom du Copiste de Pline, mais seulement pour faire conoître que les livres, dont il s'agit, sont un recueil tiré de ce que le veritable Pline avoit écrit en divers endroits sur la matiere de la Médecine. Selon cette explication, ces mots, *C. Plinii Secundi de re Medica libri*, seroient équivalens à ceux-ci, *ex Caii Plinii Secundi de re Medica libris*. On m'opposera premierement que la préface de ces livres ne fait point mention de l'Auteur, d'où ils ont été tirez, & qu'il y a d'ailleurs dans ces mêmes livres diverses choses, qui ne sont point de l'ancien Pline. Mais je répons à cela que la préface peut avoir

48 Si la chose n'est pas allée de la maniere que je le marque, il se pourroit que quelcun ayant vû un recueil de médicamens tiré presque tout des écrits de l'ancien Pline, mais rangé dans un autre ordre, ait crû que c'étoit effectivement le même Pline, qui avoit aussi composé ce dernier ouvrage, & ait mis à la tête le nom de *C. Plinius Secundus*. D'où il seroit arrivé dans la suite que d'autres ayant vû ce nom au devant de ce livre se sont imaginez qu'il étoit d'un second Pline.

avoir été ſuppoſée, & que les additions dont je viens de parler peuvent être d'un tiers. Ce qui confirme ce ſentiment, c'eſt que les manuſcrits de nôtre Auteur different beaucoup les uns des autres, & que les plus anciens ſont les moins amples, comme l'a remarqué *Albanus Torinus*, à qui l'on doit la meilleure édition de ce Pline. On m'oppoſera en ſecond lieu que Marcellus l'Empirique a reconu deux Plines, *Plinius uterque*, dit-il, *Apuleius*, *Auſonius*, *&c.* par où il ne peut déſigner que l'ancien Pline, & celui que l'on appelle Valerianus, car 49 Pline, le neveu du premier, n'a rien écrit que l'on ſache concernant la Médecine. Mais il ſe peut que le copiſte de Pline eût déja écrit du temps de Marcellus, & que celui-ci l'ait pris pour un ſecond Pline. Quoi que le langage du prétendu Plinius Valerianus ne ſoit pas fort bon, il n'eſt pas impoſſible que cet Auteur ait écrit avant Marcellus, ou avant Théodoſe premier, ſous lequel celui-ci vivoit, ſi l'on en croit la préface de ſon livre.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An clx.

Paul Jove ſembloit avoir déterré fort à propos ſon Plinius Valerianus, pour en faire l'Auteur des livres *de re Medica*. On cherchoit un Pline different de l'ancien, & de ſon neveu, il en avoit trouvé un. Mais outre que Jove n'a aucune preuve, que ce Pline ſoit préciſement celui que l'on voudroit découvrir, le contraire paroît premierement parce que l'Auteur des livres que l'on vient de citer n'étoit pas Médecin, comme ſa préface le juſtifie, au lieu que Plinius Valerianus l'étoit. Secondement celui-ci étant mort à vint deux ans, ainſi qu'on l'apprend de ſon Epitaphe, il ne peut pas avoir tant voyagé, ni avoir eu lieu de faire autant d'expériences que le précedent, qui ſe fait beaucoup valoir à cet égard. Enfin le ſurnom de *Secundus* que prend l'Auteur des mêmes livres, & qui n'eſt point donné à Plinius Valerianus, fait voir que ce ſont deux perſonnages differens.

On voit à Geneve une ancienne Inſcription, où il eſt fait mention de quelques autres Plines;

ANNOR. XII. L. PLINIO FAVSTI FI. F. SABINO	C. PLINIO M. F. C. FAVSTO ÆDILI II VIRO IVL. EQ. FLAMIN. C. PLINIVS FAV VIVOS C.

Il n'y a pas plus de néceſſité de croire, que Plinius Valerianus ſoit le Pline que l'on voudroit trouver, qu'il y en auroit de dire la même choſe de ceux, dont il eſt fait mention dans l'Inſcription précedente, ou de tous les autres Plines que l'on peut avoir découvert.

 Au

49 On trouve dans les lettres de Pline, les précautions qu'il prenoit pour ſa ſanté; il alloit à la chaſſe, il ſe baignoit, & il faiſoit divers exercices. Il parle même dans la dix-neuviéme lettre du livre cinquiéme de ſon affranchi *Zoſimus*, qu'il avoit envoyé en Egypte, dans la penſée que ce voyage le guériroit d'un crachement de ſang, & il ſemble que c'eſt Pline lui-même, qui lui avoit donné ce conſeil. Ce Pline étoit fort univerſel, auſſi bien que ſon Oncle, mais on n'apprend pas qu'il ait rien écrit d'ailleurs touchant la Médecine.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Au reste, il y a lieu d'être surpris que Saumaise, qui semble avoir eu conoissance de tout ce qu'il y a d'anciens livres au monde, n'ait pas conu le prétendu Plinius Valerianus. Je juge du moins qu'il ne conoissoit pas cet Auteur, sur ce qu'il n'en a rien dit dans ses exercitations Pliniennes, ni dans celles qui regardent les Homonymes de la matiere Médicinale, qui sont pourtant des endroits, où il en devoit nécessairement parler. Il étoit d'autant plus obligé de faire mention de cet Auteur, qu'il lui auroit beaucoup servi, tout barbare qu'il paroît, pour corriger, ou pour illustrer des passages de l'ancien Pline, qui est ce que Saumaise se proposoit. Je ne sache pas non plus qu'il en ait parlé ailleurs. Mercurial appelle l'Auteur dont il s'agit, 50 *Plinius mentitus*, c'est à dire, *le faux Pline*, & 51 *cet Auteur barbare qu'on appelle faussement Pline*, par où il paroît qu'il étoit du sentiment que je soutiens, quoi qu'il donne aussi en quelque endroit au même Auteur, le nom de *Plinius Valerianus*. Albanus Torinus qui a travaillé à une édition de ce Pline, semble aussi douter qu'il portât légitimement ce nom. Celui qu'on appelle *Plinius minor*, *Plinius junior*, ou *Plinius alter*, est proprement Pline *le neveu*, qui se nommoit *C. Plinius Cæcilius Secundus*, & qui est l'Auteur de ces belles Epîtres, & du Panégyrique que nous avons. Je fais cette remarque parce que quelques modernes ont confondu ce dernier Pline, neveu de l'ancien, avec Plinius Valerianus.

On peut conclurre de tout ce qui a été dit que l'Auteur des livres *de re Medica*, qui paroissent sous le nom de C. Plinius Secundus, est un inconu, & que c'est sans aucun fondement qu'on l'a voulu appeller Plinius Valerianus. On trouvera plusieurs remarques savantes, & curieuses concernant cet Auteur, & ses écrits, dans les diverses leçons de Reinesius, & dans Rhodius, sur Scribonius Largus, aussi bien que dans la Centurie des Plagiaires, & dans la Bibliotheque Latine de Monsieur Fabricius; quoi que ces trois Savans ne soient pas de mon sentiment, touchant le nom de ce même Auteur.

Andromachus, le fils, dont on a parlé en même temps que de son pere, vivoit aussi sous Vespasien.

On trouve sous le même Regne un Seleucus, Médecin Cysicénien, & un Stratocles, qui sont citez dans le huitiéme livre de la vie d'Apollonius de Tyane.

Tite a regné si peu de temps, qu'on ne peut pas marquer précisement les Médecins qui ont été fameux sous son Empire. Martial qui a vécu depuis le Regne de Galba, jusqu'à celui de Trajan, parle de quelques Médecins ses contemporains, dont une partie ont pû vivre sous Tite, sous Domitien, sous Nerva, & même sous Trajan. Ce Poëte fait mention en plus d'un endroit, d'un Symmachus. Il faut que ce fût un Médecin fort estimé, de la maniere que Martial le représente, 52 suivi d'un grand nombre d'écoliers qu'il menoît chez ses malades. Le même Auteur, lui attribue ailleurs d'avoir dit 53 qu'il étoit impor-

50 *Variar. Lect. lib. 2. cap. 1.*

51 *De arte gymnastic. lib. 6. cap. 11. & lib. 3. cap. 13.*

52 Languebam: sed tu comitatus protinus ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Lib. 5. Epigr. 9.*

53 Pedere te mallem: namque hoc nec inutile dicit
Symmachus, & risum res movet ista simul. *Lib. 7. Epigr. 17.*

importent, pour la ſanté de ne point retenir les vents. Ceci a du rapport avec l'édit que méditoit l'Empereur Claude, comme on l'a remarqué ci-devant.

Depuis l'An xl de J.C. jusqu'à l'An cxl.

Martial parle auſſi d'un [54] DASIUS, Médecin de ſon temps, & d'un [55] CRITON, qui eſt apparemment le même qui eſt ſouvent cité par Galien, comme ayant très-bien écrit *de la compoſition des médicamens*. Il avoit particulierement épuiſé la matiere des *Coſmétiques*, c'eſt à dire, des compoſitions pour l'embelliſſement, comme ſont les diverſes eſpeces de *fards*, les médicamens, pour teindre les cheveux, ou la barbe, & autres de cette nature. Galien ajoûte qu'Héraclide de Tarente en avoit déja dit quelque choſe, auſſi bien que la Reine Cléopatre, mais que ce n'étoit rien au prix de ce qu'avoit fait Criton. La raiſon qu'il en apporte c'eſt que du temps d'Héraclide, ni même de celui de Cléopatre, les femmes ne s'étoient pas encore portées à l'excès, où elles étoient venues de ce côté-là dans le temps de ce dernier Médecin. Le même Galien ne laiſſe pas d'excuſer Criton de s'être attaché à ces bagatelles, ſur ce qu'il étoit Médecin de Cour. L'Auteur de livre intitulé *de l'uſage du Theriaque*, qui eſt attribué à Galien, dit que Criton fut le premier qui donna le nom de *Thériaque*, à la compoſition qu'Andromachus avoit appellée *Galéné*; mais il y a de l'apparence que cet Auteur s'eſt trompé, comme on l'a remarqué lorſqu'il s'eſt agi d'Andromachus. Nous avons parlé [56] ci-devant d'un *Criton*, qui a été conté entre les premiers Empiriques, par l'Auteur du livre intitulé *de ſubfiguratione Empirica*, qui eſt parmi les œuvres de Galien. Le Criton, dont il s'agit ici, pouvoit être de cette Secte; mais on ne peut pas le regarder comme l'un des plus anciens Empiriques. Il faut qu'il y en ait eu un autre, ou que l'Auteur que l'on vient de citer, & qui a été peut-être beaucoup plus moderne que Criton, & même que Galien, ſe ſoit trompé en prenant le premier, pour plus ancien qu'il n'étoit. Martial fait encore mention d'*Alcon*, dont il a été parlé en même temps que des Médecins, qui ont vécu ſous Caligula.

Ce même Poëte nomme divers autres Médecins dans ſes Epigrammes; comme un CARUS, un HERODES, un BACCHARA, un [57] HERMOCRATES, un HIPPOCRATES; mais je crois que ce ſont des noms ſuppoſez, ſous leſquels il a raillé quelques Médecins de ſon temps. Il nomme auſſi un THEMISON, mais on n'eſt pas ſûr que celui-ci fût Médecin, quoi que le nom qu'il lui donne ſoit le même que celui d'un Médecin fameux dont nous avons parlé ci-devant. Suidas & Athénée citent auſſi un Thémiſon, qui n'étoit point Médecin.

SABINUS, que l'on a conté ci-deſſus entre les commentateurs d'Hippocrate, vivoit à peu près du temps des Médecins précedens, [58] ayant été précepteur de l'un des précepteurs de Galien.

QUINTUS doit auſſi être mis avec Sabinus. Il étoit le plus habile de tous les Médecins de ſon temps, à ce que dit [59] Galien; mais cela n'empêcha pas qu'on ne le chaſſât de Rome, parce, diſoit-on, qu'il tuoit tous ſes malades. Le même Galien ajoûte que le banniſſement de Quintus fut un effet de la calomnie, & de l'envie des autres Médecins. Il remarque ailleurs que Quintus

 n'avoit

54 *Lib. 6. Epigramm. 70.*
55 *Lib. 11. Epigramm. 61.*
56 *Part. 2. liv. 2. chap. 8.*
57 *Voyez ci-deſſus, part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 1.*
58 *Vide Galen. de atra bile, cap. 4.*
59 *Lib. de præcognit. ad Poſthumum, cap. 1.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

n'avoit rien écrit, & il en rapporte quelques bons mots, comme on le verra dans le livre suivant. Quintus avoit été disciple de Marinus, dont on a parlé au chapitre premier. Il étoit, à ce que dit Galien, le plus habile de tous les Anatomistes. (*Vide Galen. de lib. propriis cap.* 2.)

Les Médecins, qui vivoient sous *Nerva*, sont compris avec les précédens, & avec ceux dont on parlera au chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Des Médecins, qui ont vécu sous les Empereurs Trajan, *&* Adrien.

[1] PLine le jeune parle d'un Médecin, nommé POSTHUMIUS MARINUS, auquel il dit avoir obligation du rétablissement de sa santé. En reconoissance, il prie Trajan de donner le droit de la Bourgeoise de Rome à quelques personnes, qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Nous avons parlé, dans le chapitre premier, d'un *Marinus*, fameux Anatomiste, qui pouvoit être le pere de celui-ci. Il n'y a rien du moins qui y répugne, pour le temps.

[2] HARPOCRATE, n'étoit pas proprement Médecin. Il étoit de ceux qu'on appelloit Iatraliptæ, *Médecins oignans*, dont on a parlé ci-dessus. Il servoit en cette qualité le même Pline, qui lui obtint aussi de Trajan la Bourgeoisie d'Alexandrie, & celle de Rome. Quant à cet *Harpocrate Harpocras*, ou *Harpocration*, qui est cité par [3] Galien au sujet de quelques compositions de médicamens, il doit être different du premier, puisque Galien ne le cite qu'après Andromachus, qui vivoit, comme on l'a dit, sous Neron.

MOSCHION, ATRYILATUS, TRYPHON, CLEOMENES, ZENON, CRATON, ZOPYRUS, PHILON, ATHENODORUS, NICIAS, GLAUCUS, sont tous introduits par Plutarque, en ses Symposiaques, & ailleurs, comme des Médecins ses contemporains. Ils ont par conséquent vécu sous Trajan, & Adrien. On a parlé ci-devant de *Moschion*, en particulier, aussi bien que de *Philon*. On a aussi parlé d'un autre *Tryphon*, d'un autre *Zenon*, d'un autre *Zopyrus*, & d'un autre *Nicias*.

PLUTARQUE lui-même est conté entre les Médecins, pour avoir écrit diverses choses, qui concernent la Médecine, dans ses Symposiaques, dans son livre *de la conservation de la santé*, & ailleurs. Il paroît qu'il donnoit en quelque façon dans le sens des Médecins de la Secte *Methodique*, qui fleurissoit de son temps, par la maniere, dont il parle des *purgatifs*, & des *vomitifs*, „ dans le passage suivant. Les purgatifs & les vomitifs, sont de méchans re- „ medes, pour la plénitude. Il ne faut s'en servir que dans une grande né- „ cessité; au lieu que la plûpart des hommes remplissent leur corps, pour le „ vuider ensuite par des moyens extraordinaires, & ne le vuident par ces „ mêmes moyens, que pour le remplir derechef, se trouvant également mal de

---

1 *Lib.* 10. *Epist.* 6.
2 *Ibid. Epistol.* 22. & 23.
3 *De compos. medicam. local. lib.* 3. *cap.* 1. *lib.* 9. *cap.* 5. & *alibi.*

„ de la plénitude, & de l'évacuation. Je dis que la plénitude les incommode, ou leur est à charge, parce qu'elle les empêche de manger, comme ils souhaiteroient; l'évacuation ne leur porte pas moins de préjudice, d'un autre côté, parce qu'elle ne leur sert que pour préparer un espace, pour satisfaire le penchant qu'ils ont à se remplir de nouveau. Le mal qui leur arrive de cela est tout visible; car de quelque côté qu'on le prenne, il n'en revient au corps que du trouble, & des douleurs. A l'égard du vomissement en particulier; il a cela de propre qu'il augmente l'insatiabilité, ou qu'il produit une faim enragée, qui ne fait pas moins de désordre qu'un torrent qui a été retenu. C'est un moyen pour attirer la nourriture par force, & pour procurer, non pas un appetit semblable à celui des personnes, qui ont besoin de nourriture, mais une inflammation, qui demande des médicamens, & des cataplâmes pour l'appaiser. A la verité cette même faim cause un plaisir, qui se fait sentir vivement, & qui dure long-temps, en excitant à manger avec une espece de fureur; mais elle est suivie de l'extension, ou du gonflement des parties, qui contiennent la nourriture, du déchirement des pores, & de l'empêchement de la respiration. En cet état les évacuations naturelles ne suffisent pas, elles se font trop lentement à nôtre gré. Le corps regorge d'humeurs superflues qu'il faut promptement évacuer, comme la sentine d'une navire, qui se remplit d'eau, & dont on est contraint de jetter la charge, bien loin de la pouvoir augmenter.

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

„ Et pour ce qui est des médicamens qui purgent par le bas, il causent un trouble qui détruit les entrailles, & y attirent plus d'humeurs superflues qu'ils n'en évacuent. S'il se trouvoit une ville de la Grece, qui fût trop remplie de ses propres habitans, ou de Grecs naturels, & que l'on y fît encore venir des Arabes, & des Scythes, cela paroîtroit ridicule à tout le monde. C'est pourtant la même erreur où tombent ceux qui, dans la pensée de faire sortir de leur corps des superfluitez, qui s'y rencontrent naturellement, y font entrer des bayes Cnidiennes, de la Scammonée, & d'autres drogues étrangeres, & nuisibles, ou des fatras de compositions des Apothicaires, toutes choses qu'il faudroit plûtôt purger, ou purifier elles-mêmes; bien loin qu'elles puissent purger nôtre nature, ou nos humeurs.

„ Il vaut donc mieux rendre nôtre corps disposé d'une telle maniere, par un régime de vie reglé & moderé, qu'il puisse aisément se passer d'un secours étranger, par rapport à la replétion & à l'évacuation. Que s'il arrive quelquefois qu'une nécessité pressante requiere quelque chose d'extraordinaire, il faut se faire vomir sans prendre des médicamens des Apothicaires, & sans y apporter beaucoup de façon. Il faut prendre garde de ne pas causer trop de trouble, mais de faire seulement sortir ce qui fait la replétion ou l'indigestion; en sorte que ce qui est superflu se vuide sans peine, & comme de soi même. Car comme le linge que l'on nettoye, ou que l'on blanchit avec du savon & des cendres, s'use plus tôt que celui qu'on ne lave qu'avec de l'eau; de même le vomissement, qui est procuré par les médicamens de la Pharmacie, travaille davantage le corps & en détruit les parties. Enfin, si le ventre est resserré, il n'y a point de meilleur remede pour le relâcher que de se nourrir de certaines choses familieres, que tout le monde conoit, & qui relâchent doucement. Ou si cela ne suffit pas, il ne faut boire que de l'eau pendant plusieurs jours; il faut manger peu, ou prendre des lavemens plutôt que des drogues ou des compositions qui troublent

„ &

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

„ & détruisent le corps. Il faut éviter ces sortes de choses & ne faire pas „ comme la plus part du monde qui n'en use que pour se remplir derechef, „ & se donner par là un nouveau plaisir; à peu près comme les femmes dé„ bauchées se servent de remedes abortifs, pour recommencer en suite leur „ mauvais train.

Plutarque avoit aussi commenté l'un des livres de Nicander, qui est intitulé *Theriaca*, comme on l'apprend 4 d'Estienne de Byzance.

Lucien, 5 qui vivoit du temps de Plutarque, parle de trois Médecins ses contemporains, d'un ALEXANDRE, d'un ANTIGONUS, & d'un CALLIMORPHUS. Ce dernier s'étoit érigé en Historien, & il prétendoit même, à ce que dit Lucien, que c'est le propre des Médecins d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape leur patron se trouve fils d'Apollon, & qu'Apollon, qui est le chef des Muses, préside sur toutes les Sciences.

Je ne sai si l'on ne pourroit point mettre ici deux autres Médecins, dont il semble que 6 Galien parle comme de ses contemporains, ou de personnes qu'il avoit vües. Le premier est 7 un ANTIOCHUS, que cet Auteur dit avoir vécu plus de quatre vints ans dans une parfaite santé, par un effet du bon régime de vivre qu'il observoit. Le second est un 8 THEOPHILE qui eut une maladie fort particuliere. Pendant cette maladie il conoissoit tous ceux qu'il avoit conus auparavant; il disputoit avec beaucoup de présence d'esprit, & paroissoit d'ailleurs bien sensé à tous égards; si ce n'est en ce qu'il s'imaginoit qu'il y avoit dans un coin de sa chambre des joüeurs de flûte, qui ne cessoient d'en joüer de jour & de nuit. Il croyoit effectivement les voir, les uns assis, les autres debout, qui lui rompoient la tête à force de joüer sans s'arrêter un moment, & il étoit toûjours à crier que l'on mît dehors ces importuns. Et ce qu'il y a encore de remarquable, c'est qu'étant guéri de cette maladie il se souvint de tout ce qu'il avoit dit & fait, & de l'ennuy que lui causoient les prétendus joüeurs de flûte.

RUFUS Ephésien, qui vivoit sous l'Empereur Trajan, est conté par Galien entre les plus habiles Médecins. Le même Auteur nous apprend que Rufus avoit écrit en vers sur *la matiere Médicinale*. Il avoit aussi fait un traité de *l'atrabile*, & quelques autres qui sont citez par Suidas, mais que nous n'avons pas. Il ne nous reste des écrits de cet Auteur qu'un petit traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vessie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le principal but que ce Médecin se proposoit dans le premier de ces ouvrages, c'étoit de donner une idée generale de l'Anatomie, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de son temps la Médecine ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps les uns d'une maniere, les les autres d'une autre. Pour le reste on recueuille de ce que dit Rufus dans ce livre, que toutes les démonstrations Anatomiques se faisoient en ce temps-là sur des bêtes. *Choisissez*, dit-il, *un animal le plus semblable à l'homme qu'il se puisse. Vous n'y trouverez pas toutes les parties semblables en tout à celles de l'homme, mais*

---

4 In voce *Coropé*.
5 On croit qu'il a vécu depuis le Regne de Trajan, jusques après celui de Marc Aurele.
6 On verra dans le livre suivant, en quel temps Galien vivoit.
7 *Galen. de tuenda sanitate, lib. 5. cap. 4.*
8 *De symptomat. differentiis, cap. 3.*

mais elles auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement, Depuis ajoûte-t-il, *on montroit l'Anatomie sur des corps humains.* Nous ferons quelques l'An xl. reflexions sur ce passage dans le livre suivant, à l'occasion de l'Anatomie de de J. C. Galien. jusqu'à l'An cxl.

On recueuille encore de ce même livre que les *nerfs*, que l'on a appellé dans la suite *recurrens*, étoient alors tout nouvellement découverts. *Les Anciens*, dit Rufus, *appelloient les arteres du col* Carotides, *ou* Carotiques, *comme qui diroit* soporales, *ou* assoupissantes; *parce qu'ils croyoient que lors qu'on les pressoit fortement l'animal s'assoupissoit & perdoit la voix. Mais on a découvert dans nôtre siecle que cet accident ne vient pas de la compression de ces arteres, mais de celle des nerfs qui sont contigus aux mêmes arteres.*

Il semble aussi que ce Médecin ait vû certains vaisseaux de la matrice, dont les Anatomistes précedens n'avoient point fait de mention; *Hérophile*, dit-il, *croyoit que les femmes n'ont point de parastates variqueux; mais nous avons trouvé, en examinant la matrice d'une bête, certains vaisseaux qui naissent des testicules, & qui étant repliez de côté & d'autre, en forme de varices, vont aboutir par l'une de leurs extrémitez dans la cavité de la matrice. Il en sort même une humeur gluante en les exprimant; & l'on croit que ce sont certainement des vaisseaux séminaires de la sorte de ceux que l'on appelle variqueux.* Rufus avoit remarqué auparavant, *que dans les hommes on trouve quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux, & deux glanduleux; & que l'extremité des premiers, qui tient aux testicules, s'appelle du nom de parastates.* On parlera plus au long de ces parties dans l'Anatomie de Galien, que l'on trouvera dans le livre suivant.

Le petit livre qui traite *des maladies des reins & de la vessie*, ne contient rien de particulier. On aura dans la suite occasion de parler des *purgatifs* dont il est fait mention dans le fragment de Rufus. Cet Auteur avoit aussi fait quelques commentaires sur Hippocrate.

On a parlé 9 ci-devant d'HERMOGENE. C'est ainsi que s'appelloit le Médecin qui montra à Adrien un petit endroit sous la mammelle, où cet Empereur se blessa pour mourir promptement.

L'Empereur ADRIEN, dont nous venons de parler, favorisoit beaucoup les sciences. On a remarqué ci-dessus, après Aurelius Victor, qu'il avoit établi des Colleges pour les gens de lettres. Le même Auteur dit 10 ailleurs qu'Adrien possedoit plusieurs arts, entre lesquels il met *la Médecine.* Mais tout son savoir joint à celui de ses Médecins, n'empêcha pas qu'une perte de sang à laquelle il étoit sujet, ne le jettât enfin dans une hydropisie qui l'obligea à se tuer de la maniere qu'on l'a dit, ne voyant aucun moyen de pouvoir guérir de cette maladie. A l'égard de ses Médecins, bien loin de s'en loüer, il s'écria un peu avant que de mourir, 11 *que le grand nombre des Médecins avoit tué le Roi.*

On peut mettre sous le regne d'Adrien, & déja sous celui de Trajan, les Maitres de Galien, NUMESIANUS, ÆLIANUS MECCIUS, PELOPS, STRATONICUS, SATYRUS, PHECIANUS, HERACLIANUS. Galien dit

9 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 2. *chap.* 1. *dans l'article d'Archigene.*

10 *In Epitome.*

11 *Xiphilinus in Adriano.* Ces paroles d'Adrien étoient une espece de proverbe. *Hinc illa infelicis monumenti inscriptio, Turbâ se Medicorum periisse*, dit Pline, qui vivoit avant Adrien. Il y a sur le même sujet un vers Grec de Ménandre.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

dit 12 en quelque endroit, qu'il a été auditeur de *Numesianus*, quoi qu'il remarque 13 ailleurs que ce Médecin avoit enseigné Pélops, duquel lui Galien avoit été le disciple. Le même Auteur parlant *d'Aelianus Meccius* dit 14 que c'est le plus vieux de tous ses Maitres. Il ajoute que cet Aelianus, auquel il rend témoignage qu'il étoit habile homme, & d'ailleurs honête autant qu'on le peut être, faisoit beaucoup de cas de la Thériaque. Il disoit que dans une peste, qui avoit ravagé l'Italie, & qui emportoit subitement beaucoup de monde, il avoit conseillé à plusieurs personnes d'user de Theriaque; ce qui avoit très bien réussi, soit pour garantir de cette maladie, soit pour guérir ceux qui en étoient atteints. Le même Galien remarque 15 en un autre endroit, qu'Aelianus avoit bien écrit touchant *la dissection des muscles*.

16 *Pélops*, autre précepteur de Galien, avoit aussi écrit sur la même matiere. Il prenoit des langues de bœufs pour démontrer les muscles de la langue, faute de pouvoir le faire sur des cadavres humains. L'on a vû ci-dessus qu'Hippocrate cherchoit l'origine des veines dans la tête. 17 Pélops étoit de son sentiment à cet égard, & il regardoit le cerveau comme le lieu, d'où sortent non seulement les veines, mais géneralement tous les vaisseaux qui se trouvent dans le corps.

18 *Stratonicus*, disciple de ce Sabinus, dont on a parlé au chapitre précedent, avoit aussi enseigné Galien à Pergame. 19 Il croyoit que les mâles sont engendrez lors que la semence du mâle prévaut, & les femelles lors que la semence de la femelle est la plus forte. Galien est du même sentiment, mais il prétend que Stratonicus se trompoit faute d'entendre bien l'Anatomie, quand il ajoûtoit, qu'il y a une aussi grande difference entre les mâles & les femelles, par rapport aux veines & aux arteres, qu'il y en a par rapport aux parties genitales des deux sexes. Stratonicus étoit Sectateur d'Hippocrate aussi bien que son maitre.

Satyrus, Phécianus, & Héraclianus étoient aussi trois autres maitres de Galien. Le premier avoit été disciple de Quintus, dont on a parlé au chapitre précedent. Il étoit Anatomiste, aussi bien que Phécianus & Héraclianus. Galien avoit pareillement appris quelque chose *d'Aeschrion*, que l'on a conté ci-dessus entre les Empiriques. On dira encore un mot des maitres de Galien dans le premier chapitre du livre suivant.

On a parlé dans la seconde partie de quelques Médecins, soit Empiriques, soit Méthodiques, qui ont vécu sous Trajan & sous Adrien. *Lycus*, ou *Lupus*, de la secte Empirique, qui est souvent cité par Galien comme ayant écrit un peu avant lui est de ce nombre. *Soranus* d'Ephese, fameux Méthodique, & *Archigene*, de la Secte Elective, en sont aussi, & quelques autres de ces mêmes Sectes, sans conter un *Dioscoride*, & un *Artemidorus Capito*, lesquels on a mis ci-dessus au rang des Commentateurs d'Hippocrate.

GALIEN

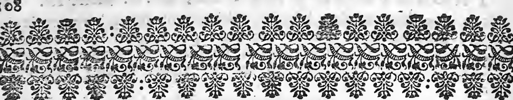
12 *Anatomic. Administr. lib. 1. chap. 1.*
13 *In lib. Hippocr. de natura humana, Comment. 2.*
14 *De usu Theriacæ, in principio.* On doute que ce livre soit de Galien.
15 *De musculor. dissectione, in proœmio.*
16 *Ibidem.*
17 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 6.*
18 *Lib. de atra bile, chap. 4.*
19 *De semine, lib. 2. chap. 5.*

Galien étant né sous l'Empire d'Adrien, on pourroit encore le placer ici, mais comme il n'avoit que quatre, ou cinq ans lors que cet Empereur mourut, il sera plus à propos de le mettre sous les Empereurs qui ont succedé à celui dont on vient de parler, & sous lesquels il a écrit.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Saint Antiochus, qui souffrit le martyre sous Adrien, étoit Médecin de profession.





HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
TROISIEME PARTIE,
LIVRE TROISIEME

Où l'on traite principalement de la Médecine, de GALIEN, qui a écrit dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'an cxl. de J. C. jusques à l'An CC. sous les Empereurs Antonin le Pieux, Marc Aurele, Lucius Verus, Commode, & Severe, & qui a passé pour avoir amené la Médecine, à sa perfection. On parle aussi de quelques autres Médecins, qui ont vécu dans ce même temps.

CHAPITRE I.

Naissance de Galien; son éducation; ses études; ses voyages; sa maniere d'écrire; ce qui lui est arrivé de plus remarquable dans l'exercice de sa profession; & quelques autres circonstances concernant sa vie; le temps de sa mort, & ce qu'on a dit, ou pû dire, pour, & contre lui.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An ss.

1 CLAUDE GALIEN étoit de *Pergame*, ville de l'Asie mineure, fameuse à divers égards, & particulierement par son 2 temple d'Esculape. On peut

1 On donne à Galien le prénom de *Claude* dans le titre de ses livres; mais quand il se nomme lui-même, il se nomme simplement *Galien*. S'il avoit veritablement le prénom dont il s'agit il l'avoit pris de la famille *Claudia*, à l'imitation de plusieurs autres Grecs, qui avoient emprunté des noms de familles Romaines, selon l'usage de ces temps-là, comme on en a vû des exemples ci-devant. 2 *Voyez ci-dessus part.* 1,

peut juger du temps auquel il est né sur ce qu'il marque lui-même qu'il fut appellé, étant âgé de trente-huit ans, par Marc Aurele, & par Lucius Verus, qui étoient alors à Aquilée; & particulierement sur ce qu'il ajoûte, qu'il n'y fut pas plustôt arrivé qu'il en partit pour Rome, avec ces Empereurs, *dont le* dernier mourut en chemin peu de jours après. Si l'on conte ces trente huit ans en remontant depuis le temps auquel Verus mourut, qui revient à l'An CLXIX de J. C. il se trouvera que Galien est né vers l'An de J. C. CXXXI, environ la quinzieme année du Regne *d'Adrien*. Voila pour le temps de sa naissance. Il paroît d'ailleurs par ses écrits qu'il a vécu sous les Empereurs *Antonin*, *Marc Aurele*, *Lucius Verus*, *Commode*, & *Sévere*. Quelques Auteurs le font vivre encore long-temps après, comme on le verra dans la suite.

Depuis l'An CXL. de J. C. jusques à l'An CC.

Il nous apprend que son pere, qui s'appelloit *Nicon*, étoit fort honête homme, qu'il avoit beaucoup de bien, qu'il étoit savant dans les belles lettres, qu'il entendoit la Philosophie, l'Astronomie, la Géometrie, & même l'Architecture. Il ne nomme pas sa mere; il remarque seulement qu'elle étoit bonne ménagere, & d'une chasteté à toute épreuve, mais d'ailleurs de très-mauvaise humeur, jusques à mordre ses servantes, & à ne vivre pas mieux avec son mari que Xantippe ne vivoit avec Socrate. Le pere de Galien n'épargna rien pour son éducation. Il l'enseigna premierement lui-même; & dès qu'il fût un peu avancé il lui donna les meilleurs maitres de ce temps-là, soit pour les belles lettres, soit pour la Philosophie. Galien étudia premierement dans l'école des *Stoiciens*. De là il passa dans celle des *Académiciens*, & en suite dans celle des *Péripateticiens*, & des *Epicuriens*. 3 Les trois premieres de ces quatre Sectes de Philosophes furent assez de son goût, & il prit de chacune ce qu'il y trouva de meilleur; mais il n'en fut pas de même de la quatrieme; il la rejetta entierement.

Après avoir pris de tels principes il embrassa la *Médecine*, qu'il n'avoit que dix-sept ans, y étant poussé par un songe qu'avoit fait son pere. A l'âge de dix-neuf ans, deux ans après la mort de son pere, il fût auditeur d'un disciple 4 d'Athénée, mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce qui rebuta Galien, c'est que ce disciple d'Athénée faisoit gloire d'ignorer la Logique, bien loin de la croire nécessaire à un Médecin. Il eut en suite divers autres maitres, dont il a été parlé au livre précedent, un *Ælianus Meccius*, un *Numesianus*, un *Pelops*, un *Stratonicus*, un *Satyrus*, un *Phesianus*, un *Heraclianus*, un *Æschrion*. On a remarqué ci-dessus que quelques-uns de ces Médecins, avoient été disciples d'un *Quintus*, qui avoit passé pour le plus grand Médecin de son temps. Galien lui rend ce témoignage; & ce qu'il y a de plus particulier, dans l'attachement qu'il marque d'ailleurs pour Quintus, c'est que ce dernier semble avoir été dans des principes fort opposez à ceux de Galien. 5 *Quintus*, dit Galien lui-même, *disoit en raillant; que le froid, le chaud, le sec, & l'humide sont des noms, ou des qualitez, dont la conoissance appartient plûtôt aux Baigneux qu'aux Médecins; & qu'il falloit laisser l'examen de l'urine aux Peintres, ou aux Teinturiers.* Galien se

 récrie

3 Il paroit sur tout s'être attaché à la Secte des Péripatéticiens dont Aristote a été le chef, quoi qu'il le maltraite en quelques endroits, & qu'il veüille faire croire que ce Philosophe a tiré d'Hippocrate ce qu'il y a de meilleur dans sa Physique, comme on l'a vû dans la premiere partie.

4 *Voyez ci dessus, part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 2.*

5 *De sanitat. tuend. lib. 4. cap. 13.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

récrie là-dessus que cela seroit à peine pardonnable à un des Sectateurs de 6 Thessalus, bien loin qu'on pût le souffrir à un Médecin du rang de Quintus. Mais si Galien le censuroit à cet égard, il ne laissoit pas d'ailleurs de le considerer beaucoup, particulierement pour son exactitude dans l'Anatomie; n'ayant point, à ce qu'il dit, perdu d'occasion de voir ceux qui avoient été auditeurs de Quintus, parce que celui-ci n'avoit point laissé d'écrits. Galien lui attribue un bon mot, au sujet des drogues qui entrent dans la Thériaque. Quintus disoit, que ceux qui faute d'avoir de veritable *cinnamome*, mettent dans la composition du Thériaque le double de *Casia*, font la même chose, que si quelcun, manquant de vin de Falerne, beuvoit le double de quelque méchant vin frelaté, ou manquant de bon pain, mangeoit le double de pain de son.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse, tant pour profiter de la conversation, & des préceptes des plus habiles Médecins de son temps, que pour s'instruire de plusieurs particularitez qui regardent les drogues qui se tirent de divers païs. Il demeura quelques années à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte, où fleurissoient encore toutes les Sciences. Il fut dans la *Cilicie*, dans la *Palestine*, en *Créte*, en *Cypre*, & ailleurs. Il fit entr'autres deux voyages en l'Isle de *Lemnos*, pour voir ce que c'étoit que la *terre Lemnienne*, dont on parloit comme d'un médicament considerable. Il alla encore dans la *Syrie creuse* pour examiner *l'Opobalsamum*, ou le *Baume*. A l'âge de vint-huit ans il revint d'Alexandrie à Pergame; & il avoit déja assez profité dans la Médecine pour avoir acquis une conoissance particuliere des *blessures des nerfs*, & une méthode de les traiter qu'on n'avoit point pratiquée auparavant. Il en fit, à ce qu'il dit, l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins pour les faire penser; & il les traita avec tant de succès qu'il n'en mourut pas un de playes de cette nature. On voit par cet exemple, & par divers autres, que Galien entendoit aussi bien la Chirurgie que la Médecine.

7 Au bout de quatre ans il quitta sa patrie, à cause d'une sédition que l'on y avoit émüe, & il en partit pour Rome âgé de trente deux ans, comme il le dit lui-même. Il voulut ensuite s'établir dans cette grande ville, 8 mais l'envie des Médecins qu'il y trouva l'en fit sortir au bout de quelques années, comme on le verra ci-après. Néanmoins il ne laissa pas, pendant le temps qu'il y demeura, de se faire conoître à diverses personnes considérables par leur savoir, ou par leur rang. Il eut des habitudes avec un *Eudeme*, Philosophe Péripatéticien de grande réputation. Il le guérit même d'une fiévre, qui de quarte étoit devenue triple quarte, par un mauvais usage que ce Philosophe avoit fait du Thériaque. Ce qu'il y eut encore de particulier à cet égard, c'est que Galien guérit son malade avec le même médicament qui auparavant lui avoit fait du mal, & qu'il prédit quel seroit l'accès qui manqueroit le premier, & le temps de l'entier rétablissement d'Eudeme. On remarquera, à l'occasion de ce prognostique, que nôtre Auteur se vantoit de conoître dès la premiere visite qu'il faisoit, ou dès le premier accès d'une fiévre, quelle sorte de fiévre on devoit avoir, ou tierce, ou quarte, ou quotidienne. Il fut dans l'estime de *Sergius Paulus*, Préteur, de *Barbarus*, oncle de l'empereur Lucius, de *Severus* qui étoit alors Consul, & qui fut depuis Empereur, & de *Boëthus*, homme Consulaire, en presence

6 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 2.*
7 *In lib. Hippocr. de fracturis, dum de humeri prolapsione.*
8 *Lib. de praecognitione.*

presence desquels il eut occasion de faire des dissections, & particulierement de démontrer les organes de la respiration, & de la voix. Sa réputation s'augmenta encore par l'heureux succès qu'il eut dans la cure d'une maladie de la femme de Boëthus, qui lui fit pour cela, un présent de quatre cens pieces d'or. Nous avons vû ci-dessus qu'Hippocrate, & Erasistrate avoient découvert par une adresse particuliere de leur art que deux Princes, qui étoient regardez comme malades d'une fiévre lente, n'avoient point d'autre mal que celui que leur causoit l'amour. Galien, pour ne rien devoir de ce côté là à ces grands Médecins, se vante aussi d'avoir conu, pendant qu'il étoit à Rome, qu'une femme, vers laquelle il fut appellé, & que l'on croyoit dangereusement malade, n'avoit point d'autre maladie si ce n'est qu'elle étoit éperdument amoureuse d'un baladin.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Toutes ces marques que nôtre Auteur donnoit de sa pénétration, & de son habileté dans la Médecine, & l'entrée qu'il avoit chez les Grands, ne firent que lui attirer plus d'ennemis parmi les Médecins, en sorte qu'il fut contraint de [9] quitter Rome, après y avoir séjourné environ quatre, ou cinq ans, & de retourner dans sa patrie, étant pour lors âgé de trente sept ans. Il dit [10] ailleurs que ce fût la [11] peste qui l'obligea à se retirer, & apparemment ces deux causes y purent également contribuer. [12] Mais il n'eut pas long-temps demeuré à Pergame que les Empereurs Marc Aurele, & Lucius Verus, qui avoient oüi parler de lui, & qui étoient alors à Aquilée, lui manderent de s'y rendre. Il n'y fût pas plûtôt arrivé que la peste, qui avoit commencé auparavant, y fit de plus grands ravages que jamais, ce qui obligea les Empereurs à reprendre au plus vîte le chemin de Rome accompagnez de peu de monde. Lucius mourut en ce voyage; & son corps fut porté à Rome, Galien s'y rendit en suite avec bien de la peine; & peu de temps après l'Empereur voulut le mener avec lui en Allemagne; mais il s'en excusa, alleguant qu'Esculape, pour qui il avoit une dévotion particuliere depuis que ce Dieu l'avoit garanti d'un aposteme mortel, l'avoit averti en songe de ne point partir de Rome. Il y demeura donc pendant l'absence de Marc Aurele, & y écrivit divers livres, entr'autres celui *de l'usage des parties du corps.* Mais, comme il se défioit des Médecins de cette ville, il se tenoit le plus souvent à la campagne dans un lieu où *Commode*, fils de l'Empereur, faisoit son séjour, sous la conduite d'un nommé *Pitholaus*, à qui l'Empereur avoit donné ordre d'appeller Galien, si ce jeune Prince venoit à être malade. [13] En effet, Galien eut occasion de le traiter d'une fiévre qui paroissoit d'abord assez forte, & il eut le bonheur de

le

---

9 *Lib. de Pracognitione.* Il dit que les Médecins de Rome l'appelloient *Grammairien*, *Dialecticien*, ou *Médecin raisonneur*, λογίατρος; *diseur*, & *faiseur de miracles*; par où il vouloient sans doute lui reprocher qu'il étoit plus savant en théorie qu'en pratique, & que d'ailleurs il ne cessoit de se vanter.

10 *De libris propriis*, *cap.* 1.

11 On apprend d'ailleurs que cette maladie faisoit en ce temps-là de grands ravages dans toute l'Italie, même dans les Provinces de l'Empire Romain, en sorte que les Soldats périssoient en grand nombre dans les armées. *Voyez Eutrope, liv.* 8, *& Jul. Capitolin dans la vie de M. Aurel.*

12 *De libris propriis, & de pracognitione.*

13 Il n'est pas bien certain si Galien fit cette cure pendant l'absence de l'Empereur, ou après son retour, mais cela n'est pas fort important.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

le guérir, ce qui obligea *Faustine*, mere de Commode, à dire que Galien faisoit voir ce qu'il étoit par ses œuvres, au lieu que les autres Médecins ne payoient que de paroles. Galien guérit aussi *Sextus*, autre fils de l'Empereur, & prédit même quel seroit le succès de sa maladie, contre le sentiment de tous ses Collegues.

On ne sait pas certainement combien de temps Galien, demeura cette seconde fois à Rome, ni même, à mon avis, s'il y demeura toûjours, ou s'il repassa en Asie. Voici ce que l'on tire de ses écrits. Il paroît premierement qu'il se tint à Rome pendant l'absence de Marc Aurele, qui fut d'environ quatre ans, & qu'ayant attendu le retour de cet Empereur, il y séjourna encore après ce temps-là. Il dit 14 en un endroit que Marc Aurele, ayant demeuré à son expédition d'Allemagne plus long-temps qu'on ne l'avoit crû, lui Galien composa pendant cet intervalle plusieurs livres concernant la Philosophie, & la Médecine; & il ajoûte qu'il donna à lire ces livres à quelques-uns de ses amis *après le retour de l'Empereur*. Il rapporte encore 15 un peu plus bas un fait qui ne permet pas de douter qu'il n'ait séjourné à Rome depuis ce temps-là. Marc Aurele, *dit-il*, ayant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de ventre, & d'un grand dévoyement qui lui donna de la fiévre, quoi que ce même jour il eut pris une dose de hiera picra, & une autre de thériaque, ses Médecins, *qui l'avoient suivi à l'armée*, lui ordonnerent de se tenir en repos, & ne lui donnerent dans l'espace de neuf heures qu'un peu de boüillon. Ces mêmes Médecins étant ensuite retournez chez l'Empereur, où je me rencontrai avec eux, jugerent à son pouls qu'il entroit dans un accès de fiévre, mais je demeurai sans dire mot, & même sans tâter le pouls à mon tour. Cela obligea l'Empereur à me demander, en se tournant de mon côté, pourquoi je ne m'approchois pas; à quoi je répondis, que ses Médecins lui ayant déja tâté le pouls par deux fois, je me tenois à ce qu'ils en avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent mieux que moi de l'état de son pouls. Mais ce Prince n'ayant pas laissé de me présenter son bras, alors je lui tâtai le pouls, & l'ayant examiné avec beaucoup d'attention, je soutins qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'une entrée d'accès, mais que son estomac étant chargé de quelque nourriture qui ne s'étoit pas digerée, c'est ce qui causoit la fiévre. Ce que je dis persuada si bien Marc Aurele, qu'il s'écria tout haut, c'est cela même, vous avez très-bien rencontré, je sens que j'ai l'estomac chargé, & redit par trois fois ces mêmes paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il y avoit à faire, pour le soulager. Si c'étoit quelqu'autre personne, répondis-je, qui fût dans l'état où est l'Empereur, je lui donnerois un peu de poivre dans du vin, comme je l'ai souvent pratiqué en semblables occasions; mais comme l'on n'a accoûtumé de donner aux Rois que des remedes fort doux, il suffira d'appliquer sur l'orifice de l'estomac de l'Empereur de la laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude. Marc Aurele, *continue Galien*, ne laissa pas de faire l'un & l'autre de ces remedes, & s'adressant ensuite à Pitholaus, gouverneur de son fils, nous n'avons, dit-il, en parlant de moi, qu'un Médecin, c'est le seul honête homme que nous ayions.

On apprend encore 16 ailleurs de Galien que Marc Aurele, lui ayant écrit, pendant le voyage dont on a parlé, de lui préparer du Thériaque de la maniere qu'il avoit vû que *Demetrius*, 17 son premier Médecin, le lui préparoit, il s'acquitta de cette

14 *De praecognitione*, cap. 9.
15 *Ibidem*, cap. 11.
16 *De Antidotis*, lib. 1.
17 *Voyez ci-dessus*, part. 3. liv. 2. chap. 1.

cette commission en sorte que l'Empereur étant de retour en fut fort content. Marc Aurele conoissoit très-bien cette composition, parce, dit Galien, qu'il s'étoit accoûtumé à en prendre tous les jours, pour se garantir des poisons; & il trouva si bonne celle que Galien lui fit qu'il en voulut prendre presque aussi-tôt qu'elle fut achevée, quoi qu'on la garde ordinairement quelque temps avant que d'en user, afin que la qualité assoupissante que l'*opium* lui donne quand elle est fraiche, se diminue.

Depuis l'An cxl de J. G. jusques l'An cc.

Nôtre Auteur ajoûte, 18 dans le livre que l'on vient de citer, qu'il avoit aussi composé de la Thériaque, pour l'Empereur *Severe*; & il remarque au même endroit que cette Thériaque ne fut pas si bonne, que celle qu'il avoit fait autrefois, pour Marc Aurele; parce que Commode, qui avoit succedé à ce dernier, n'avoit pas eu le soin de faire venir de bonnes drogues, & entr'autres du *cinnamome*, qui est une des principales. Ce fait étant véritable, il s'ensuit de deux choses l'une, ou que Galien étoit retourné à Rome du temps de Severe, après avoir fait quelque temps auparavant un voyage en sa patrie, où il pouvoit avoir demeuré quelques années, ou qu'il n'avoit point quitté Rome, depuis qu'il y avoit été la seconde fois, ce qui est le plus vraisemblable. On n'en peut pas même douter sur ce que dit Suidas, *que Galien a demeuré à Rome sous les Empereurs Marc Aurele, Commode, & Pertinax*. Il est vrai que Suidas, ne parle point de Severe; mais comme Pertinax & Didius Julianus, qui regnerent entre Commode & Severe, ne tinrent l'Empire entr'eux deux que huit ou neuf mois, il y a de l'apparence que si Galien étoit à Rome du temps de Pertinax, il pouvoit encore y être dans les premieres années du regne de Severe, quoi que Suidas ne le marque pas. On ne voit point, d'ailleurs, que Galien, dise qu'il ait été plus de deux fois de Pergame à Rome. Il avoit fait, 19 comme on l'apprend de lui même, le premier voyage par mer; & il fit le second par terre, traversant la Thrace, & la Macédoine, qui est le chemin qu'il falloit qu'il tînt, pour venir joindre les Empereurs à Aquilée, comme on l'a vû ci-dessus. Quelques Auteurs qui ont écrit la vie de Galien, disent qu'il s'en retourna de Rome à Pergame, à l'âge de trente-sept, ou tout au plus, de quarante-ans, & qu'il n'en sortit pas depuis. D'autres prétendent qu'il ne revint dans sa patrie qu'étant accablé de vieillesse. Ce que disent les premiers est contraire aux 20 faits que nous avons posez ci-devant; mais ce qu'assurent les derniers pourroit être veritable, quoi qu'ils n'en apportent point de preuves que je sache; non plus que ceux qui prétendent qu'il mourut dans la *Palestine*, comme on le verra à la fin de ce chapitre.

Suidas dit que Galien, vécut soixante & dix-ans. S'il est vrai qu'il fut né vers la quinziéme année du Regne d'Adrien, comme nous l'avons supposé, il seroit mort, au

18 *Cap.* 13.

19 *De simpl. medic. facult. lib. 9. dum de terra Lemnia.*

20 On peut ajoûter à ce que nous avons dit ci-dessus ce que Galien dit lui-même dans sa *méthode de traiter les maladies*, en parlant d'une certaine operation de Chirurgie. *J'aurois, dit-il, essayé de faire cette operation si j'étois demeuré en Asie, mais ayant fait ma demeure à Rome, je me suis pour l'ordinaire conduit selon la coûtume, que l'on a en cette ville, qui est que l'on laisse faire les operations de Chirurgie, à ceux que l'on appelle Chirurgiens.* Il semble que l'on recueille de ce passage que Galien étoit à Rome lorsqu'il écrivoit sa *méthode*. Or on sait qu'il a composé ce livre étant déja avancé en âge. *Vide méthod. medend. lib. 6. cap. ultimo sub finem.* On pourroit dire qu'encore que Galien fit son séjour ordinaire à Rome, & qu'il y fut établi, cela n'empêche pas qu'il n'ait pû faire de temps en temps quelque voyage à Pergame. Cela peut être, mais il ne l'a pas dit, & je ne sache pas qu'aucun ancien Auteur en ait parlé.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

au conte de Suidas dans la neuviéme année de l'Empire de Severe, qui est la premiere du troisiéme Siecle de Jesus Christ. Il auroit vécu un peu plus long-temps, ou un peu plus tard, s'il est venu jusques au Regne de *Caracalla*, comme le veut Tzetzes; mais il ne seroit pas allé aussi avant que le prétendent ceux de qui Cælius Rhodiginus a pris ce qu'il dit, *que Galien a vécu cent quarante ans*. Ceci est visiblement outré, aussi bien que ce qui est ajoûté, *que Galien vint à cette extreme vieillesse sans avoir eu aucune maladie*. La raison que l'on en rend, c'est *que ce Medecin avoit observé un régime si exact qu'il n'avoit jamais, ni trop mangé, ni trop bû, ni goûté d aucune chose crue; ce qui lui procura, non seulement une santé continuelle, mais lui rendit de plus l'haleine si douce qu'il sembloit ne respirer que le baume, & les aromates*. Il est vrai que Galien dit lui même en quelque endroit, qu'en se nourrissant de viandes qui se cuisent aisément, & également, & en prenant un exercice égal, il avoit trouvé le moyen de vivre en santé pendant plusieurs années. Il dit encore ailleurs qu'après avoir atteint l'âge de vint huit ans, comme il possedoit alors l'art de conserver la santé, & qu'il suivoit les regles de ce même art, il avoit été exempt de maladies, à la reserve de quelque fiévre *éphemere*, (c'est à dire, *d'un jour*) qui lui étoit venue, pour avoir trop étudié, ou trop fatigué. Mais il avoüe qu'il avoit eu auparavant plusieurs maladies, & entr'autres un aposteme, ou une tumeur, dont on a parlé ci-devant, de laquelle il disoit avoir été guéri par le secours d'Esculape. Voici comme la chose se passa. Ayant, dit-il, une douleur fixe, à l'endroit où le diaphragme est attaché au foye, il songea qu'Esculape lui conseilloit de se faire ouvrir l'artere, qui est entre le pouce, & le second doit de la main droite, ce qu'il fit, & s'en trouva très-bien. Galien parle encore d'une colique qu'il avoit eüe, & dont il se délivra par un lavement, où il entroit de l'huile, & de la décoction de rue. Il dit aussi, qu'avant qu'il eût atteint l'âge de vint huit ans, il avoit presque toutes les années quelque maladie; mais qu'il en fut exempt dans la suite en s'abstenant des fruits d'été, & en ne mangeant de tous les fruits, que des figues, & des raisins.

Nous avons vû ci-devant que Galien avoit eu une très-bonne éducation, & qu'il avoit lui-même travaillé à s'instruire dans les belles lettres, dans la Philosophie, & dans la Médecine, avec beaucoup de soin. Comme il avoit avec cela du naturel, il réussit très bien, & devint grand Médecin, & grand Philosophe. Il avoit d'ailleurs beaucoup de facilité à s'énoncer, & une éloquence sans affectation; mais comme son stile est extremement diffus, & étendu, à la maniere de celui des Asiatiques, cela fait qu'on a quelquefois de la peine à le suivre, ou qu'il est obscur en divers endroits. Le grand nombre de livres, que nous avons de lui, sans parler de ceux qui se sont perdus, fait bien voir qu'il ne lui coûtoit guére d'écrire. Suidas dit que Galien avoit écrit non seulement sur la Médecine, & sur la Philosophie, mais encore sur la Géométrie, & même sur la Grammaire. L'on contoit plus de cinq cens livres de sa façon, concernant la Médecine seule, & environ la moitié d'autant concernant les autres sciences. Il a fait lui-même deux livres, pour faire l'énumeration de ses livres, & pour marquer, à l'égard de quelques-uns, le lieu & le temps, où ils ont été composez, l'occasion qu'il a eüe de les écrire, & l'ordre que l'on doit tenir en les lisant. Nous apprenons encore de lui qu'une partie de ses livres étoit déja perdue de son temps, par 21 un incendie qui consuma le Temple de la Paix à Rome, où ces mêmes livres étoient.

Galien a été anciennement dans une très-grande estime, & les modernes n'en ont pas moins fait de cas. Athénée, qui étoit précisément son contemporain, marque

21 *Voyez ci-dessus, part. 3. liv. 2. chap. 1.*

marque la consideration qu'il avoit pour lui, en l'introduisant dans son *Festin des Philosophes*, comme l'un des conviez à ce festin, & il ne lui rend pas seulement témoignage 22 sur le grand nombre de ses écrits, il ajoûte que Galien, ne le cede à personne 23 pour l'élocution, ou pour la clarté. 24 Eusébe, qui a vécu environ cent ans après lui, dit que la veneration que l'on avoit pour ce Médecin, étoit allée si avant que plusieurs le regardoient, comme un Dieu, & lui rendoient même un culte religieux. Trallian, lui donne le titre de *très-divin*. Oribase, qui a suivi de près Eusebe, & qui étoit lui-même Médecin, témoigne l'estime qu'il avoit pour Galien, par les extraits qu'il a faits de ses ouvrages, & par les loüanges qu'il lui donne. Aëtius, & Paul Eginete, ont pareillement copié Galien, particulierement le dernier, & Estienne Athénien a commenté un de ses livres. Avicenne, Averrhoës, & les autres Médecins Arabes, qui ont tiré du même Galien, ce qu'ils ont de meilleur, font encore en divers endroits son éloge. Je laisse à part les témoignages avantageux des modernes, c'est à dire, de ceux qui ont écrit depuis un siecle ou deux, & le grand de ses Commentateurs, parce que c'est une chose trop conuë. Ce n'est pas que Galien n'ait eu de son temps un grand parti à combattre, & que ces derniers siecles ne lui ayent suscité de puissans adversaires. La Médecine d'Hippocrate, qu'il entreprit de rétablir, comme on le verra dans la suite, ne triompha pas apparemment de la Secte Méthodique, ni des autres, d'abord que nôtre Auteur se fut déclaré contr'elles. La Secte Méthodique, en particulier, se soutint encore quelques siecles après lui, & ne fut pas tellement abandonnée qu'elle ne 25 fournit fort long-temps après des Médecins aux Empereurs. Mais quoi qu'il en soit, elle s'est éteinte peu à peu, & quelques efforts que les modernes ayent faits, le parti de Galien est encore fort nombreux aujourd'hui.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter ce que l'on a dit contre le systeme de ce Médecin, cela viendra en son temps; mais après avoir étalé ses belles qualitez, & après avoir vû ce qui est à son avantage, il faut nécessairement faire remarquer un défaut considerable qu'il avoit. Il se donne lui-même des éloges, & se vante à tout coup dans ses écrits, à mesure qu'il rabaisse les autres Médecins, qui ne sont pas de son sentiment, & qu'il les refute avec beaucoup d'aigreur. Nous avons ci-dessus une preuve convainquante de la bonne opinion, qu'il avoit de lui-même, & du peu de difficulté qu'il faisoit de se loüer, dans le recit qu'il fait de ce qui lui arriva au sujet de la maladie de Marc Aurele. Tout le livre d'où cela est tiré est plein de contes de cette façon. On n'y trouve que des loüanges de Galien, débitées par lui-même, des traits extrémement picquans contre les Médecins de Rome, & des marques du grand mépris qu'il avoit pour eux. Je veux qu'il y eût de mal honêtes gens entre ces Médecins, qui méritoient d'être traitez de cette maniere, mais il y a de l'apparence qu'ils n'étoient pas tous de ce caractere; cependant Galien n'en excepte aucun. Les termes injurieux qu'il employe en d'autres endroits contre les Méthodiques, qu'il appelle *les ânes de Thessalus*, passent les bornes d'une dispute honête. Il garde un peu plus de ménagement, pour Erasistrate, pour Asclépiade, & pour quelques autres Médecins, plus anciens que ceux dont on vient de parler; mais

 parmi

22 Ce n'est pas Athénée lui-même qui parle, c'est l'Auteur de l'argument, qui est au devant de ses livres; mais cet Auteur, qui a fait un extrait des livres d'Athénée, est assez ancien *Voyez Casaubon sur Athénée.*

23 κατὰ τὴν ἑρμήνειαν. Voyez ce que l'on a remarqué ci-dessus touchant son stile.

24 *Histor. Ecclesiast. lib. 5. cap. ultimo.*

25 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 4. sect. 1. sur la fin, & part. 3. liv. 2. chap. 1.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques l'An cc.

parmi les loüanges qu'il leur donne, il lui échappe quelquefois de les redresser avec assez de hauteur.

Il est sur tout insupportable lorsqu'il se vante 26 d'avoir fait dans la Médecine, quelque chose d'approchant de ce que *Trajan* avoit fait dans l'Empire Romain. *Personne*, dit-il, *n'a donné avant moi la vraye méthode de traiter les maladies. A la verité* Hippocrate, *a déja montré ce même chemin; mais comme il est le premier qui l'a découvert, il n'a pû aller aussi avant qu'il auroit été à souhaiter. Il n'a pas gardé un bon ordre, il n'a pas appuyé sur quelques indications fort importantes, il n'a pas fait toutes les distinctions nécessaires; il est souvent obscur, à la maniere des Anciens, pour vouloir être court, il ne dit que peu de chose sur les maladies compliquées. En un mot, il a commencé, il falloit qu'un autre achevât, il a ouvert le chemin, il faut le rendre aisé. On voyoit autrefois des chemins qui étoient pleins de boüe, ou de pierres, ou tout hérissez d'épines, & tout couverts de bois. Il y en avoit d'autres dont la montée étoit trop rude, & la descente trop rapide, ou qui étoient impraticables à cause des bêtes farouches, ou à cause des eaux, & des rivieres qui les coupoient, ou enfin trop longs, & trop difficiles. Tels étoient tous les chemins d'Italie avant que* Trajan *les rétablît; avant qu'il eût fait paver ceux qui étoient boüeux, & pleins d'eau, ou avant qu'il y eût fait des chaussées; avant qu'il eût jetté des ponts sur les rivieres, qu'il eût abbregé les chemins, qui étoient trop longs; qu'il eût fait faire de nouveaux sentiers le long des montagnes, pour en rendre la montée, & la descente plus insensibles, qu'il eût donné le passage dans des lieux habitez, pour éviter les deserts, qu'il eût enfin rendu praticables, par tous les moyens que l'on peut imaginer, des chemins qui ne l'étoient point auparavant.* Que conclurre de tout ce discours de Galien, si ce n'est qu'il veut que l'on sache qu'il est le plus grand des Médecins, comme Trajan a été l'un des plus grands Empereurs? Quand cela seroit veritable, Galien devoit le laisser dire aux autres. Mais ce qu'il y a de plus particulier, il veut que l'on croye, quoi qu'il se vante de cette maniere, qu'il est ennemi juré des loüanges. 27 *Je n'ai*, dit-il, en parlant à ses disciples, ou à ses amis, *jamais fait cas de la réputation, que je pouvois acquerir dans le monde; je n'ai aimé que la science, & la verité. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu mettre mon nom au devant de mes livres. Je vous ai même défendu de me donner publiquement des éloges outrez, comme vous avez accoûtumé de le faire.*

On pourroit encore reprocher à Galien, qu'il étoit *superstitieux*. Nous avons vû dans ce chapitre, qu'il s'étoit fait ouvrir une artere dans une maladie, en suite d'un songe qu'il avoit fait. Il dit au même endroit qu'il avoit fait par deux fois des songes de cette nature; & il remarque 28 ailleurs, qu'ayant conseillé à un homme qui avoit la langue fort enflée de se purger, & de tenir sur sa langue quelque chose de raffraichissant, il remarque, dis-je, que cet homme, ayant été purgé, eut cette même nuit un songe, par lequel il lui fut ordonné de se gargariser avec 29 du suc de laitues, ce qui réussit très-bien. Cela paroit aujourd'hui

26 *Method. medendi, lib.* 9. *cap.* 8.

27 *Ibid. lib.* 7. *in principio.*

28 *Ibidem, lib.* 14. *cap.* 8.

29 Il n'y a pas de quoi être surpris, que le Dieu eût indiqué un remede de la nature de celui que Galien avoit conseillé. Le malade qui avoit dans la tête le remede raffraichissant, dont on lui avoit parlé pendant le jour, pouvoit aisément songer en dormant que le suc de laitues seroit son affaire, & songer en même temps qu'Esculape lui disoit de se servir de ce suc. Il n'étoit pas raisonnable que le malade fut moins crédule que le Médecin, qui avoit tant de foi pour Esculape.

jourd'hui fort superstitieux; mais la religion de Galien, & particulierement le préjugé qu'il avoit en faveur d'Esculape, *le Dieu de sa patrie*, comme il l'appele lui-même, autorisoit alors cette espece de superstition, car on prétendoit 30 que c'étoit Esculape, qui envoyoit des songes aux malades. Il faut ajoûter que si Galien étoit un peu trop crédule à l'égard des songes, il ne l'étoit point du tout par rapport à divers remedes, qui étoient l'effet d'une autre sorte de superstition. Il ne donnoit point dans toutes les bagatelles, qu'avoient écrites 31 un *Pamphile*; 32 un *Xénocrate*, & quelques autres, concernant certaines plantes sacrées, ou certains médicamens imaginaires, & prétendus magiques. Il est vrai que Trallian lui attribue d'avoir changé de sentiment à cet égard, dans sa vieillesse. *Le très-divin Galien*, dit-il, *qui avoit crû qu'il n'y a point d'enchantemens, a été convaincu par le temps, & par l'expérience, qu'ils ont beaucoup de force. Ecoutez ce qu'il en dit lui-même dans son livre intitulé* de la maniere de traiter les maladies, selon Homere, *quelques uns croyent que les enchantemens, ou les charmes, sont des fables de vieilles, & j'ai été moi-même fort long-temps dans ce sentiment; mais ce que j'ai vû clairement sur ce sujet m'a enfin persuadé qu'ils sont au contraire d'un grand effet. J'en ai fait très-utilement des expériences sur des personnes, qui avoient été blessées par des scorpions; & j'ai vû d'ailleurs que des os arrêtez dans le gosier ont été d'abord rendus, par la force de quelques paroles*, &c. Voila ce que dit Trallian; mais on peut douter que le livre qu'il cite, & que nous n'avons plus aujourd'hui, fût veritablement de Galien.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques l'An cc.

Le même Galien, parlant en quelque endroit de la Secte *Méthodique*, & de quelques autres Sectes de Médecins, dit que ceux qui les avoient embrassées étoient aussi opiniâtrément attachez à ces Sectes, que les disciples de *Moïse*, & de *Christ*, l'étoient aux leurs. On a voulu inferer de là qu'il étoit ennemi des Juifs, & des Chréstiens, mais la conséquence n'est pas juste. Galien, qui avoit été élevé dans le Paganisme, & qui étoit prévenu pour sa religion, pouvoit regarder les Juifs, & les Chréstiens, comme des opiniâtres, sans être pour cela leur ennemi, ou sans leur vouloir plus de mal, que ne leur vouloient les autres Payens. Quant à ce que 33 quelques uns ont écrit que Galien étant fort âgé, & ayant entendu parler des miracles, qui se faisoient en Judée, où toutes sortes de maladies étoient guéries, & où lon ressuscitoit même les morts, au nom de nôtre Seigneur Jesus Christ, il prit la résolution d'y aller pour être témoin de ces miracles; mais qu'il mourut en chemin, ou en y abordant, après dix jours de fiévre, causée par une navigation fâcheuse, c'est un conte forgé par quelque Moine. On verra 34 ci-après l'idée qu'il avoit de la divinité par rapport à la formation du corps des animaux.

Il y a eu un autre *Galien* Médecin, qui pratiquoit à Constantinople, du temps de l'Empereur Zénon.

30 *Voyez ci-dessus, part.* 1.
31 *Voyez part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 5.
32 *Voyez part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1.
33 *Voyez la vie de Galien écrite par Chartier, dans son édition des œuvres d'Hippocrate, & de Galien.*
34 *Part.* 3. *liv.* 3. *chap.* 5. *sur la fin.*

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE II.

En quel état se trouvoit la Médecine lors que Galien embrassa cette profession. Il entreprit de rétablir le systéme d'Hippocrate, & de le perfectionner. Idée generale qu'il avoit de la Médecine par rapport à sa fin & à son objet.

POur être instruit de l'état où étoit la Médecine dans le temps que Galien parut, il ne faut que se souvenir de ce qui a été dit dans les deux premieres Parties de cette Histoire, touchant les diverses Sectes qui partageoient la Médecine. Toutes ces Sectes subsistoient encore du temps de Galien. Il y avoit des *Dogmatiques*, des *Empiriques*, des *Méthodiques*, des *Episynthétiques*, des *Pneumatiques*, des *Eclectiques*. Les Méthodiques étoient en grand crédit, & l'emportoient sur les Dogmatiques, qui étoient fort divisez, les uns étant pour Hippocrate, les autres pour Erasistrate, les autres pour Asclépiade &c. Les Empiriques étoient ceux que l'on consideroit le moins; & les Eclectiques ne faisoient pas apparemment le plus grand nombre, quoi qu'ils semblent avoir été les plus raisonnables de tous, en ce qu'ils faisoient profession de choisir ce que chaque Secte avoit de meilleur, & de ne s'attacher à aucune en particulier. A l'égard des Episynthétiques & des Pneumatiques, nous les avons considerez ci-dessus, comme dépendans en quelque maniere des Méthodiques.

On pourroit croire que Galien se rangea du côté des Eclectiques, sur ce 1 qu'il proteste qu'il ne veut se dire Sectateur d'aucun des Médecins qui ont été avant lui, & qu'il traite d'esclaves ceux qui de son temps s'appelloient *Hippocratiques*, *Praxagoréens* &c. & qui ne choisissoient pas ce qu'il y avoit de bon dans les écrits de tous les Médecins indifferemment. Mais quelque protestation qu'il face, il paroît qu'il étoit plus pour Hippocrate que pour tous les autres, ou plûtôt qu'il ne suivoit que lui. C'étoit son Auteur favori; & quoi qu'il l'accuse en quelques endroits d'obscurité, de defaut d'ordre &c, comme on l'a vû ci-dessus, il ne laisse pas de marquer d'ailleurs une estime toute particuliere pour lui, & d'avoüer qu'Hippocrate a jetté les fondemens de la veritable Médecine, à l'exclusion de tous les autres. Galien, prévenu de cette pensée, bien loin de prendre rien des Médecins des autres Sectes, ou de tenir un milieu, composa divers livres 2 pour les réfuter, & pour détruire leurs principes, en rétablissant ceux d'Hippocrate. Nous avons vû ci-devant que plusieurs Médecins avoient commenté Hippocrate, avant que Galien parût; mais il prétendoit que la plus part de ceux qui s'étoient mêlez de cette affaire n'avoient point réussi. Il se croyoit à peu près le seul qui eût pénetré dans le véritable sens de cet ancien Médecin, quoi qu'il lui donne souvent de grandes entorses, comme divers Savans l'ont remarqué.

Il

1 *De libris propriis*, cap. 1.

2 On peut voir dans la seconde Partie, ce que les Dogmatiques disoient contre les Empiriques, & les Méthodiques. Ce que nous avons rapporté à cet égard, est tiré en partie des écrits de Galien; c'est pourquoi nous nous dispenserons de redire ici la même chose, nous contentans de voir comment ce dernier établissoit son systeme, sans toucher aux disputes qu'il a eües contre les autres Médecins.

Il entreprit donc premierement d'expliquer Hippocrate, & il écrivit beaucoup sur ce sujet. D'ailleurs comme il remarquoit que le même Hippocrate étoit non seulement obscur en divers endroits, mais qu'il manquoit d'ordre, & de méthode, & qu'il n'avoit pas eu une conoissance assez étendue de certaines choses, que l'on avoit découvertes depuis, il entreprit de fournir de son propre fonds ce qu'il y avoit à ajoûter aux principes generaux de son Auteur. Quand Galien n'auroit fait autre chose que mettre en tout son jour la Médecine d'Hippocrate, son travail à cet égard auroit été fort utile, supposé qu'Hippocrate eût enseigné la vraye Médecine. C'étoit déja un article assez important que de faire conoitre cette verité, & de redresser les novateurs, qui, selon lui, s'étoient dévoyez mal à propos de l'ancienne route. Ce n'est pas néanmoins par cet endroit qu'il prétendoit s'être acquis le plus d'honneur. C'est en ce qu'il avoit le premier montré une méthode juste & raisonnée de traiter la Médecine, qui est une des choses qu'Hippocrate avoit omises, comme on vient de le remarquer. Pour voir bien exactement de quelle maniere Galien s'acquita de toute la tâche qu'il s'étoit imposée il faudroit inserer ici des instituts complets, & une pratique entiere de Médecine, selon ses principes, ce qui nous meneroit loin & seroit d'ailleurs fort ennuyeux. Nous nous en tiendrons donc à des generalitez qui feront conoitre en gros comment ce Médecin s'y est pris, & qui suffiront pour faire sentir le rapport & la difference qu'il y a entre sa Médecine & celle d'Hippocrate. Dans cette vûe nous commencerons par l'idée que nôtre Auteur avoit de la Médecine en general, après quoi nous entrerons un peu plus avant dans le particulier de son systéme quand nous aurons achevé ce chapitre.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

3 Galien disoit que pour conoître un art, il faut avoir conoissance de la *fin* que cet art se propose. Il ajoûtoit que la même méthode que l'on doit suivre pour distinguer les autres arts sert aussi pour faire conoître quel est l'art de la Médecine. Il y a des arts dont la fin n'est autre chose qu'une *contemplation*, comme 4 *l'Arithmétique*, la *Physique*, *l'Astronomie*. Il est d'autre arts qui produisent de plus quelque *action*; mais dès qu'ils cessent de la produire ils ne peuvent montrer leur ouvrage, comme *l'art des maîtres à dancer*. Il y en a d'autres dont l'ouvrage se peut voir, comme *l'art de bâtir*. Il y a encore des arts qui ne produisent rien, mais qui butent à prendre, ou à acquerir quelque chose, comme *l'art de la chasse*, ou *de la pêche*. La Médecine est du nombre des arts qui produisent quelque chose, & qui peuvent faire voir leur ouvrage, quoi que leur action cesse. Il y a encore une distinction à faire par rapport aux arts dont l'ouvrage subsiste, ou aux arts *effectifs*; les uns font quelque chose qui n'étoit pas; les autres refont ou rétablissent ce qui avoit été fait auparavant. La Médecine est de ce dernier genre. Elle soutient ou elle rétablit le corps de l'homme, en lui conservant la santé, & en la lui rendant lors qu'il l'a perdue.

Cela supposé, il faut savoir que comme un Architecte doit nécessairement conoitre toutes les parties d'une maison, soit qu'il entreprenne de bâtir une nouvelle maison, soit qu'il en veüille reparer une vieille. De même celui qui veut

3 *De constitut. artis medicæ.*

4 L'Arithmétique, la Physique, & l'Astronomie sont à proprement parler des sciences, & non pas des arts; mais le mot τέχνη, *art*, se prend ici dans un sens étendu, comme le mot de *métier*, ou de *profession*.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

veut établir l'art dont le sujet est le corps humain, c'est à dire l'art de la Médecine, doit avoir conoissance de toutes les parties qui composent ce corps de leur substance, de leur grandeur, de leur figure, de leur situation, de leur nombre, & du rapport qu'elles ont entr'elles. Et derechef, comme l'Architecte qui entreprend de bâtir une maison ne saura jamais quelles sont les parties qui la doivent composer s'il n'a examiné, les unes après les autres, les parties d'une maison semblable à celle qu'il veut construire, ou s'il n'a vû toutes ces parties détachées & séparées. De même le Médecin ne peut acquerir la conoissance du corps de l'homme qu'en examinant par l'Anatomie les parties qui le composent. Mais ce qui distingue le Médecin de l'Architecte, c'est que le premier ne doit pas seulement conoitre les parties du corps de l'homme, il doit encore conoitre l'action de chacune de ces parties; car il n'y a point de partie dans le corps animé qui n'ait son action, ou sa fonction particuliere.

Le devoir du Médecin, qui est instruit de tout cela, est premierement de *conserver* les parties dans leur état naturel, en sorte qu'elles puissent servir aux usages auxquels elles sont destinées, & faire librement leurs fonctions; secondement de *rétablir* en leur premier état celles qui ne font plus leurs fonctions. Il doit même travailler à une *nouvelle production* des parties qui manquent tout à fait, lors que cela est possible. Cette condition est ajoûtée parce qu'il est de certaines parties qui ne peuvent point se produire derechef lors qu'elles manquent, comme les *nerfs*, ou les *tendons*, ces parties étant formées de la semence; mais il en est d'autres qui sont formées du sang, telles que sont les *chairs*, qui peuvent être rétablies par la Nature, avec l'aide du Médecin. Les *os* sont dans le rang des premieres parties dont on a parlé. Ils ne se réengendrent pas tout entiers; mais quand ils sont cassez, & qu'une partie de leur substance a même été perdue ou enlevée, ils se rejoignent par un *cal*, qui tient lieu de la substance qui avoit été emportée. De plus, il faut savoir, qu'il y des parties simples, ou *similaires*, & des parties composées, ou *organiques*. Les premieres sont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les veines, les arteres, la graisse, les glandes, la chair. On les appelle similaires, parce qu'en les partageant en diverses petites pieces chaque piece est semblable à l'autre. Elles sont aussi appellées simples par rapport à celles qui sont plus composées, telles que sont un bras, une jambe &c. une seule de ces parties étant composée à peu près de toutes les parties similaires que l'on a désignées. Ces mêmes parties composées sont d'ailleurs nommées organiques, ou instrumentelles, parce qu'elles sont les instrumens, ou les organes qui produisent les actions les plus sensibles & les plus parfaites; les jambes & les pieds, par exemple, servent à marcher, les mains servent à prendre, ou à tenir quelque chose, les yeux servent à voir, les oreilles à oüir.

Les premiers *élemens* des unes & des autres de ces parties, aussi bien que de tous les autres corps, sont le *feu*, *l'eau*, *l'air*, & la *terre*. Les qualitez de ces élemens sont le *chaud*, le *froid*, *l'humide*, & le *sec*. Tant que l'un de ces élemens, ou l'une de ces qualitez, ne prédomine pas sur les autres; mais qu'il y a une proportion conforme à la disposition naturelle des parties similaires, ces parties ont une juste *temperature*, & font leurs fonctions ordinaires. Mais dès que ces mêmes qualitez péchent dans l'excès, ou dans le defaut, il s'ensuit une *intempérie*, qui, lors qu'elle est venue à un certain point, fait que les fonctions cessent, ou ne se font pas comme il faut. Cette temperature & cette intempérie regardent aussi les parties organiques entant qu'elles sont composées

des

des similaires. Mais il faut de plus remarquer, à l'égard des parties organiques, qu'elles sont, ou ne sont pas dans l'état où elles doivent être, selon qu'elles ont ou qu'elles n'ont pas leur *grandeur*, ou leur *figure* ordinaire, qu'elle sont ou qu'elles ne sont pas dans le *nombre* & dans la *situation* qu'elles doivent être. Ajoutez à cela *l'union* ou *le défaut d'union*, qui est une chose commune tant aux parties similaires qu'aux parties organiques, & vous aurez conoissance de la bonne & de la mauvaise disposition de nôtre corps, en quoi consistent la *santé* & les *maladies*.

Depuis l'An ex de J.C. jusques à l'An ce.

Il est aisé de recüeuillir de ce que l'on vient de dire, que le devoir du Médecin est d'un côté d'entretenir la temperature, & de corriger l'intempérie; de l'autre de conserver la grandeur, la figure, le nombre, la situation, & l'union, & de rétablir les désordres qui détruisent cette grandeur, ce nombre &c. A tous ces égards cette maxime a lieu, *qu'il faut entretenir les parties dans leur état par des moyens qui ayent du rapport avec cet état*, c'est à dire que le chaud convient pour conserver la chaleur d'une partie chaude, le froid pour entretenir cette qualité dans une partie froide &c. Il en est de même des moyens qu'on employe pour entretenir la grandeur, le nombre, la figure, la situation, l'union. Ces moyens doivent avoir du rapport avec toutes ces dispositions; c'est à dire que pour conserver, par exemple, la situation d'une partie, il faut la tenir dans cette situation, & éviter ce qui pourroit la faire changer; pour conserver le nombre, & l'union, il faut se garantir contre la violence, & contre tout ce qui pourroit causer la perte d'une partie, ou rompre l'union qu'elle doit avoir avec les autres. Cette premiere maxime regarde *la conservation de la Santé*. En voici une seconde qui concerne *la cure des maladies*. Le but géneral que l'on doit se proposer pour guérir les maladies c'est de corriger l'intempérie, & les désordres qui arrivent par rapport à la situation, à la grandeur &c. *par tout ce qui est contraire à cette intempérie & à ces désordres*. Si une partie chaude est devenue froide, il faut la réchauffer; si par un certain mouvement, ou par quelque violence, elle se trouve hors de son lieu, il faut, par un mouvement & par une violence, opposée à la premiere, lui faire reprendre sa place; si cette partie s'est abbaissée il faut la relever; si elle s'est haussée il faut la repousser embas. En un mot les contraires se guérissent pas leurs contraires.

L'espece, ou plutôt la cause, de la maladie *indique* toûjours le remede convenable; mais comme elle ne peut pas indiquer si ce remede est faisable ou non, il faut de plus que le Médecin sache ce qui peut être fait, & ce qui ne peut point se faire. Cette conoissance lui est suggerée par celle qu'il a de la nature des parties. Si l'une de celles qui ont été formées de la semence, dans le temps que le corps a été engendré, vient à manquer tout à fait, on ne peut point la rétablir, ou la remettre, comme il a déja été remarqué cidessus, mais si celles que le sang a produites manquent, on peut travailler à les faire produire de nouveau. Sur quoi il faut observer, que ce que l'on dit de la possibilité, ou de l'impossibilité de la cure regarde également la Nature & le Médecin. Il est des choses que la Nature peut faire & d'autres qu'elle ne sauroit faire. Elle peut, par exemple, produire derechef de la chair en la place de celle qui aura été emportée d'une playe, ou qui aura été consumée par un abscès, parce que la chair est, comme on l'a dit, une partie qui doit son origine au sang; mais la Nature ne peut pas réengendrer un nerf, ou un os entier, parce que ces parties ont été produites par la semence dans le temps de la génération de l'homme. Ce que la Nature ne

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

ne peut point faire, le Médecin, qui n'est que son ministre, ne le fait point aussi; mais il aide la nature, en secondant ses efforts, ou en suivant ses intentions, dans tout ce dont elle peut quelquefois venir à bout par elle même. Si la Nature peut remplir de chair un ulcere profond, le Médecin travaille de son côté à faire croître cette chair, en écartant tout ce qui peut empêcher qu'elle ne croisse. Si la Nature travaille à cuire les viandes dans l'estomac, le Médecin la soulage en choisissant celles qu'elle peut le plus aisément cuire, & en éloignant celles dont la coction est impossible, ou difficile.

Le Médecin étant instruit de ces generalitez, doit en suite entrer dans ce qu'il y a de plus particulier par rapport à la conoissance des *causes*, & des *signes*, tant du bon que du mauvais état du corps, & enfin de tous les divers *moyens* que l'on doit mettre en usage pour entretenir la santé, & pour guérir les maladies, en appliquant aux cas particuliers les maximes generales que l'on a posées. Voila un extrait d'une partie de ce que dit Galien dans l'un de ses livres intitulé *l'Etablissement de l'Art de la Médecine*. Il n'y donne pas une définition expresse de cet art, mais il est aisé d'en recüeuillir, que *la Médecine est un art qui enseigne à conserver, & à rétablir la santé*, ou *à conserver la santé, & à guérir les maladies*. Cette définition est tirée de la *fin* de la Médecine.

Nôtre Auteur en propose un autre 5 ailleurs qui est prise de *l'objet* de ce même art. *La Médecine*, dit-il, *est* 6 *une science qui enseigne a conoître ce qui est sain, ce qui n'est pas sain, & ce qui est neutre*, ou *qui tient le milieu entre le sain, & le mal sain*. La même définition est attribuée à Hérophile, comme on l'a vû ci-dessus, mais Galien s'expliquoit autrement que lui sur cette définition. Il disoit qu'il y a trois sortes de choses qui sont l'objet de la Médecine, lesquelles le Médecin considere comme *saines*, comme *non saines*, & comme *neutres*. Ces trois choses sont le *corps humain*, les *signes*, & les *causes*. Il regarde le corps de l'homme comme sain, lors que ce corps est d'une bonne *temperature* par rapport aux plus simples parties dont il est composé, & qu'il y a d'ailleurs une juste *proportion* entre les organes que forment ces parties. Le corps non sain est celui qui est déchu de la temperature, & de la proportion dont on vient de parler. Le corps neutre tient un milieu entre le sain, & le non sain. Les signes salubres, ou sains, sont ceux qui indiquent une bonne santé presente, & qui présagent qu'elle pourra encore être telle à l'avenir. Les signes insalubres, ou mal sains, indiquent au contraire la maladie presente, ou font craindre la maladie avenir; les signes neutres ne marquent ni la santé, ni la maladie, ni pour le present ni pour l'avenir. Les causes saines sont celles qui conservent la santé; ou qui la procurent quand on ne l'a pas. Les causes malsaines font, & entretiennent la maladie. Les causes neutres n'ont point d'effet sensible ni pour conserver, ni pour procurer la santé; ni pour faire les maladies, ni pour les entretenir.

Les trois dispositions dans lesquelles on a dit que le corps de l'homme se peut rencontrer, c'est à dire, la disposition saine, la disposition non saine, & la disposition neutre, comprennent toute l'étendue, ou la distance qu'il y a de la santé à la maladie, & chacune de ces trois dispositions a son étendue particuliere. Le corps sain est, comme on vient de le dire, celui dont toutes les parties

5 Dans un livre intitulé *l'Art de la Médecine*.

6 Le mot *science* est pris ici dans un sens étendu.

parties sont bien temperées, & bien proportionnées, c'est à dire, comme on l'a remarqué un peu auparavant, dont les parties similaires sont disposées en sorte qu'elles ont le degré de chaleur, de froid, d'humidité, & de sécheresse qu'elles doivent avoir naturellement, sans qu'aucune de ces qualitez prédomine par dessus les autres; & dont les parties organiques ont précisément la disposition, la grandeur, la figure, la connexion, &c. qui leur est nécessaire. 7 Un corps disposé de cette maniere est regardé comme étant d'une *constitution* parfaite à tous égards, ou d'un *tempérament* auquel il ne manque rien. Un tel tempérament est tres-rare, & ne se trouve peut-être jamais; mais cela n'empêche pas qu'on ne le doive supposer comme un modelle, sur lequel on doit se regler pour juger de tous les autres tempéramens moins parfaits. Galien suivant ce principe établissoit huit autres principaux tempéramens, qui déclinent tous à quelque égard de celui que l'on vient de décrire. Les quatre premiers sont ceux, où l'une des quatre qualitez que l'on a indiquées l'emporte sur les autres; en sorte que chacun de ces tempéramens prend le nom de tempérament *chaud*, ou *froid*, ou *sec*, ou *humide*, selon que l'une de ces qualitez se rend plus sensible que les autres. Les quatre dernieres especes de tempéramens résultent de la combinaison des qualitez dont on vient de parler; & sur ce pied là, il y a un tempérament *chaud*, *& sec*, un temp. *chaud*, *& humide*, un temp. *froid*, *& humide*; & un temp. *froid*, *& sec*. Ce sont là, comme on l'a dit, les principales differences des tempéramens, lesquelles peuvent être subdivisées à l'infini, selon les divers degrez de froid, de chaud, &c. sans conter certaines proprietez inexplicables de la constitution de quelques particuliers, lesquelles n'ont aucun rapport aux qualitez que l'on a désignées, mais dépendent de causes *occultes*, ou *cachées*. On appelle cette proprieté de tempérament *idiosyncrasie*. C'est par cette idiosyncrasie que quelques-uns ont de l'aversion pour une sorte de viande, quelques autres pour une autre, que les uns ne peuvent souffrir l'odeur d'une rose, les autres celle d'une autre fleur, &c.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Mais quoi que les huit derniers tempéramens, que l'on a décrits, déclinent de la perfection du premier, il ne s'ensuit pas que les corps qui sont de quelcun de ces tempéramens soient mis pour cela au rang des corps malades. Ils demeurent compris sous la latitude des corps sains, tant que l'intempérie qui les éloigne de la perfection n'empêche pas l'action des parties; mais dès que cette action les empêche, le corps n'est plus sain, il est malade. C'est donc proprement *l'empêchement de l'action des parties* qui établit la *maladie*, ou c'est par cet empêchement que finit la santé, & que la maladie commence. Tout ce qui est entre-deux est appellé un état neutre, c'est à dire, un état où l'on n'est ni malade ni en santé. On n'est pas encore malade, parce que les actions ne sont pas encore sensiblement empêchées; & l'on n'est pas sain parce que ces mêmes actions sont dans le penchant à ne se faire plus comme il faut.

Galien décrit aussi fort au long les signes de la bonne, & de la mauvaise constitution du corps, aussi bien que de celle qu'il a appellée neutre. Tous ces signes sont tirez des qualitez premieres, comme du chaud, du froid, &c. lors qu'il s'agit des parties similaires. Ils se tirent d'ailleurs de la juste proportion, & de la disproportion par rapport à la grandeur, figure, situation, &c.

 lors

7 *Vid. lib. de temperamentis.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

lors qu'il s'agit des parties organiques. Nôtre Auteur passe enfin aux causes de ces trois differentes constitutions, & il les tire des mêmes sources d'où il a tiré les signes. On supprime ici ce qu'il dit d'ailleurs dans le livre d'où est tiré la plus grande partie de ce que l'on vient de lire. Ce qui manque à l'explication de son systéme se trouvera dans les chapitres suivans, où l'on examinera ce même systéme par un autre côté, ou sous un autre ordre.

CHAPITRE III.

Suite, ou explication du Systéme de Galien tirée de divers endroits de ses écrits.

POur déveloper un peu mieux l'idée génerale que nous venons de donner de la Médecine de Galien, sans entrer dans un trop grand détail, nous remarquerons premierement, qu'il établissoit avec Hippocrate trois principes du corps animé, les *parties*, les *humeurs*, & les *esprits*. Il n'appelloit proprement parties que les parties *solides*, & il les divisoit, comme on l'a dit, en similaires, & en organiques. Il reconoissoit aussi les quatre humeurs dont on a parlé dans la Médecine d'Hippocrate, le *sang*, la *pituite*, la *bile*, & la *mélancholie*; & il en avoit la même idée qu'en avoit eu cet ancien Médecin, par rapport au chaud, au froid, au sec, & à l'humide, &c. C'est à dire, qu'il regardoit le sang comme une humeur rouge, chaude, & humide; la pituite comme une humeur blanche, froide, & humide; la bile comme une humeur jaune, chaude, & seche; la mélancholie comme un suc noir, froid, & sec. Quant aux esprits, Galien en faisoit trois especes differentes, les esprits *naturels*, les esprits *vitaux*, & les esprits *animaux*. Les premiers ne sont autre chose, selon lui, qu'une vapeur subtile qui s'éleve du sang, & qui tire son origine du *foye*, comme du lieu où se fait le sang. Ces premiers esprits, après s'être portez dans le *cœur*, deviennent, cojointement avec l'air que nous attirons par les poumons, la matiere des seconds, c'est à dire, des esprits vitaux, qui se changent en esprits animaux dans le *cerveau*, comme on le verra plus particulierement ci-après.

Galien supposoit que ces trois sortes d'esprits répondent, & servent d'instrumens à trois sortes de [1] *facultez* qui résident dans les parties où l'on a dit que se forme chaque sorte d'esprit. La faculté *naturelle* est la premiere. Il la plaçoit dans le foye, & il croyoit qu'elle préside à la nutrition, à l'accroissement, & à la géneration de l'animal. Il logeoit la faculté *vitale* dans le cœur, & il concevoit qu'elle communique à tout le corps, par le canal des arteres, la chaleur, & la vie. La faculté *animale*, qui est la plus noble des trois, & avec laquelle se joint la faculté *raisonnable*, ou la faculté *régente*, a, selon lui, son siege dans le cerveau; elle distribue à toutes les parties le sentiment, & le mouvement, par le moyen des nerfs, & préside sur toutes les autres facultez. Galien suppo-soit

1 On a parlé si au long des *facultez*, & de la *Nature* qui les fait agir, dans la Médecine d'Hippocrate, que l'on ne redira pas ici ce qui a été dit en cet endroit. *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 3. chap. 2.*

soit enfin trois sortes *d'actions*, produites par ces trois facultez, les actions *naturelles*; les actions *vitales*, & les actions *animales*. Il divisoit derechef chacune de ces actions en *internes*, & *externes*. Les actions internes de la faculté animale sont l'imagination, le raisonnement, la memoire; les actions externes sont les cinq sens naturels, & en géneral le sentiment, & le mouvement. Les actions internes de la faculté vitale sont les passions violentes, comme la colere; les externes sont le mouvement, ou la pulsation des arteres, & la distribution du sang arteriel par tout le corps, pour lui communiquer la chaleur, & la vie. Les actions internes de la faculté naturelle sont la sanguification, la coction des alimens, & ce qui en dépend, & même la cupidité; les externes sont la distribution du sang veineux dans toutes les parties, pour nourrir, augmenter, & conserver le corps, & pour la propagation de l'espece. Outres ces facultez generales, Galien en admettoit de particulieres, qui résident, à ce qu'il croyoit, dans chaque partie du corps, & qui pourvoyent aux besoins de ces parties, ou aux offices auxquels ces mêmes parties sont destinées. Le ventricule, par exemple, cuit les viandes par le moyen de sa faculté *concoctrice*; il les attire par sa faculté *attractrice*; il les retient quelque temps par sa faculté *retentrice*; & il s'en décharge enfin par sa faculté *expultrice*. 2 Si l'on demandoit quel est le premier mobile de toutes ces facultez? Galien répondoit, avec Hippocrate, que c'est la Nature.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Il a été nécessaire de rapporter toutes ces distinctions, & tous ces termes, parce que c'est sur ce fondement que roule presque tout le raisonnement de Galien sur les causes, & sur la nature de la santé, & des maladies. Ce Médecin croyoit que l'on joüit de la santé tant que les facultez sont en état de produire leurs actions ordinaires, ou que ces actions sont entieres, & parfaites; & au contraire que ces mêmes facultez étant empêchées dans leurs actions, ou les actions ne se faisant pas comme il faut, c'est ce qui fait la maladie. Or comme les actions ne sauroient être libres, ou entieres, que les parties, aussi bien que les humeurs, ne soient bien disposées, on peut dire que la *santé* dépend en premier lieu de la symmetrie des parties organiques, & de l'union, ou de la liaison des unes, & des autres. Tant que les humeurs, & les parties demeurent en cet état, les esprits, qui suivent la nature des humeurs, ne peuvent qu'être bien conditionez, & par conséquent les actions (qui se font par l'organe des esprits; lesquels sont eux mêmes dirigez par les facultez) ne peuvent qu'être entieres. Au contraire lors que les humeurs, & les parties s'alterent, se dérangent, se désunissent, les esprits ne peuvent qu'être en désordre, & les actions qu'interrompues.

Sur ces principes, Galien définissoit la maladie *une disposition, ou une* 3 *affection, contre nature, des parties du corps, qui empêche premierement, & par elle même leur action*. Il établissoit, comme on l'a vû au chapitre précedent, trois principaux *genres* de maladies. Le premier regarde les parties similaires; le second

2 *Ibidem.*

3 Le mot Grec πάθος que les Latins ont rendu par *affectus*, & que nous traduisons *affection*, désigne également une maladie, un symptome, & la cause d'une maladie, qui sont trois choses également contre nature, desquelles on parlera dans ce chapitre. On trouve dans Galien deux définitions de la maladie; en un endroit il employe le mot *disposition*, en l'autre le mot *affection*. Le premier rend la définition plus juste.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

second les parties organiques; le troisiéme est commun aux unes, & aux autres de ces parties. Le premier genre de maladies consiste en *l'intempérie* des parties similaires; & cette intemperie se divise en *intempérie sans matiere*, & *intempérie avec matiere*. La premiere se fait appercevoir lors qu'une partie a plus, ou moins de chaleur, ou de froid qu'elle n'en doit avoir; sans que ce changement de qualité dans la partie soit soûtenu par quelque matiere. L'on a, par exemple la tête échauffée, & malade, pour avoir été exposé à l'ardeur du Soleil, sans que cette chaleur soit appuyée par l'abord, ou le sejour de quelque humeur chaude dans cette même partie. La seconde sorte d'intempérie paroît lors qu'une partie est non seulement échauffée, ou réfroidie, mais qu'elle est encore chargée d'une humeur chaude, ou froide, qui entretient la chaleur, ou le froid que l'on y ressent. Galien reconoissoit de plus une intempérie *simple*, lors que l'une des quatre qualitez premieres excéde seule, comme la chaleur, ou l'humidité séparément; & une intemperie *composée*, lors qu'il y a deux qualitez jointes, comme de la chaleur, & de la secheresse tout ensemble, ou du froid, & de l'humidité. Il posoit enfin une intemperie *égale*, & une intemperie *inégale*. La premiere est celle qui est également dans tout le corps, ou dans une partie, & qui ne cause aucune douleur parce qu'on s'en est fait une habitude; comme la chaleur, & la secheresse dans un corps hectique. La seconde se distingue en ce qu'elle n'est pas également attachée à toute une partie, ou à tout le corps, parce qu'elle commence seulement à se faire; ou en ce que le corps est dérangé par des causes contraires, comme par le froid, & par la chaleur qui se font sentir tous deux ensembles. On a des exemples de cette sorte d'intempérie dans certaines fiévres où le froid, & la chaleur attaquent également, & presque en même temps une même partie; ou dans d'autres fiévres qui rendent le dehors du corps froid comme glace, pendant que le dedans brûle; ou enfin dans les cas où l'estomac est froid, & le foye chaud.

Le second genre de maladies, qui regarde les parties organiques, résulte des irrégularitez de ces parties par rapport à leur *nombre*, à leur *grandeur*, à leur *figure*, à leurs *cavitez*, à leur *situation*, & à leur *liaison*; comme quand on a six doits, ou que l'on n'en a que quatre; quand on a quelque partie plus grosse, ou plus petite qu'il ne faut; ou qu'elle n'est pas bien formée; ou que les trous dont elle doit être percée sont, ou bouchez, ou trop ouverts; ou qu'elle est mal située, & hors de son lieu naturel; ou enfin séparée des autres auxquelles elle devroit être jointe, ou même jointe à celles dont elle devoit être séparée.

Le troisiéme genre, qui est commun tant aux parties similaires qu'aux parties organiques, c'est la *solution de continuité*, qui arrive lors que quelque partie, simple, ou composée, est coupée, rongée, meurtrie, rompue, étendue violemment, ou brûlée.

On n'expliquera pas ici les autres distinctions que Galien faisoit des maladies après Hippocrate; comme lors qu'il les distinguoit, par rapport à leur *mouvement*; en maladies *aigues*, & maladies *chroniques*; & par rapport à leur *naturel*; en maladies *benignes*, & maladies *malignes*; & enfin à d'autres égards en maladies *épidemiques*, *endémiques*, *sporades*, &c, parce que tout cela a été ci-dessus expliqué dans la Médecine d'Hippocrate.

Après avoir établi les genres des maladies il faut examiner leurs *causes*. Galien les distinguoit premierement en *externes*, & en *internes*. Il regardoit comme

me causes externes des maladies 4 six choses dont on ne peut point se passer, & qui servent à la conservation de la santé, lors qu'elles sont bien disposées, & que l'on en fait un bon usage; mais qui font un effet contraire lors qu'on n'en use pas bien, ou qu'elles sont mal disposées. Ces six choses sont *l'air que nous respirons*; le *manger*, & le *boire*; le *mouvement*, & le *repos*; le *sommeil*, & les *veilles*; ce que *nous retenons* dans nôtre corps, & ce qui *en sort*; & enfin les *passions*.

Depuis l'An cxl de J. C jusque à l'An cc.

Toutes ces causes externes des maladies sont appellées causes *procatarctiques*, ou *commençantes*, parce que ce sont elles qui mettent en mouvement les causes *internes*, qui sont de deux sortes, la cause *antécedente*, & la cause *conjointe*. La premiere ne se découvre que par le raisonnement. Elle consiste pour l'ordinaire au vice des humeurs, qui pechent en deux manieres, en produisant, ou la *pléthore*, c'est à dire, la plénitude, ou la *cacochymie*, c'est à dire, mot à mot, le mauvais suc. Lors que les humeurs sont en trop grande quantité cela s'appelle *pléthore*. Sur quoi il faut remarquer que l'on appelle également pléthore la trop grande abondance de *toutes les humeurs ensemble*, & l'abondance *d'une humeur en particulier*, laquelle prédomine sur les autres. Selon ces principes il doit y avoir quatre sortes de plénitudes; plénitude sanguine; plénitude bilieuse; plénitude pituiteuse; & plénitude mélancholique. Mais il y à cette difference entre la plénitude sanguine, & les trois autres, que le sang, qui est la matiere de la premiere, peut passer de beaucoup les autres humeurs; au lieu que si l'une des trois dernieres humeurs excéde notablement par dessus les autres, on n'appelle plus cela plénitude, c'est alors cacochymie, parce que ces humeurs étant plus abondantes qu'il ne faut elles corrompent d'abord le sang. Galien divise encore la plénitude, en plénitude *par rapport aux vaisseaux*, & plénitude *par rapport aux forces*. La premiere a lieu lors que les humeurs sont si abondantes, que les vaisseaux, c'est à dire, les veines, & les arteres, ont peine à les contenir. La seconde sorte de plénitude se mesure par les forces du malade, lesquelles ne peuvent pas supporter une certaine quantité d'humeurs, quoi que médiocre. Le second vice des humeurs, que nous avons appellé *cacochymie*, ou mauvais suc, vient de ce que les humeurs dégenerent en devenant plus chaudes, ou plus froides, plus seches, ou plus humides, plus acres, plus aigres, plus douces, plus salées qu'elles ne doivent être; en un mot, en acquerant des qualitez étrangeres, & nuisibles qu'elles n'avoient pas auparavant. Mais il ne faut pas oublier d'observer ici, qu'encore que Galien reconût que les humeurs peuvent acquerir toutes les qualitez que l'on vient de désigner, & dont une partie sont differentes du chaud, du froid, du sec, & de l'humide, qui sont les quatre qualitez que nôtre

4 L'Auteur du livre *de oculis*, attribué à Galien, dit qu'il y a sept choses *naturelles*, six *non naturelles*, & trois *contre nature*. Les sept premieres sont les *élemens*, les *tempéramens*, les *parties*, les *humeurs*, les *esprits*, les *facultez*, & les *actions*. Les six autres sont celles que l'on désigne ici. Elles sont appellées non naturelles parce qu'elles ne composent pas nôtre nature, ou nôtre être, comme les premieres. Les trois dernieres sont les *maladies*, leurs *causes*; & leurs *symptomes*. La *Physiologie* traite des premieres. Cette partie de la Médecine que les Grecs nomment *Hygieine*, c'est à dire, qui regarde la conservation de la santé, regle l'usage des secondes. Quant aux troisiémes la *Pathologie* en recherche la conoissance; & la *Thérapeutique* s'occupe à y apporter du remede.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

nôtre Auteur donne aux humeurs, ce qu'on a dit ci-dessus, qu'il consideroit toutes les causes des maladies, par rapport à ces quatre qualitez ne laisse pas d'être veritable. La raison de cela est qu'il croyoit que l'*aigre*, le *salé*, l'*acre*, le *doux*, l'*amer* &c. 5 tirent leur origine du chaud, du froid, du sec, & de l'humide. Lorsque l'une des trois humeurs differentes du sang prédomine considerablement, cela fait aussi une espece de cacochymie, parce que ces humeurs ne sont pas si familieres à la nature que le sang, ou parce qu'elles corrompent incontinent le sang. A cela près, c'est à dire, lorsque l'excès de l'une de ces trois humeurs est médiocre, il est plûtôt regardé, comme une plénitude, que comme une cacochymie, ainsi qu'on l'a déja remarqué. La seconde des causes internes, que l'on a appellé cause *conjointe*, est celle qui est le plus prochainement attachée à la maladie, & qui l'entretient immédiatement, en sorte que cette cause étant présente la maladie subsiste toûjours, & étant absente, ou ôtée, la maladie cesse d'abord. L'exemple suivant fera voir en quoi consiste la difference qu'il y a entre cette cause, & la cause antécedente. Dans la pleurésie, la cause conjointe c'est cette portion d'humeur, qui est attachée à la pleure, & qui fait l'inflammation de cette partie, la cause antecédente c'est la masse de cette même humeur considerée, comme répandue dans tout le corps, ou contenue dans les vaisseaux, d'où elle s'est versée sur la partie malade.

Quant aux causes particulieres des maladies, des parties considerées comme similaires, ou comme organiques, il est aisé de les découvrir par ce qui a été dit de la nature de ces maladies. Il est, dis-je, aisé de concevoir que les maladies, qui consistent en une intemperie chaude, ou froide, doivent être causées par tout ce qui peut échauffer, ou réfroidir; & que de même celles qui dépendent de la mauvaise conformation des parties, sont causées par tout ce qui peut faire cette mauvaise conformation. Les reins, par exemple, ou les ureteres, qui doivent être ouverts, pour donner passage à l'urine, pouvant être bouchez par du gravier, par du sang caillé, ou par quelque autre humeur épaissie, ou par une tumeur, qui comprime, & étrécit le passage; la tumeur, le sang, le gravier sont les causes de cette maladie.

6 Galien divise enfin les causes des maladies, en causes *manifestes*, ou évidentes, causes *non manifestes*, & *causes cachées*. Les premieres sont celles, qui sont sensibles, ou qui tombent sous les sens par elles mêmes, lors qu'elles agissent. Les secondes ne sont pas sensibles par elles mêmes, mais on les découvre par le raisonnement. Toutes les causes dont on a parlé ci-devant sont de la nature des deux que l'on vient d'expliquer. La troisiéme sorte de causes, qui sont les causes *cachées*, ne se découvrent, ni par elles mêmes, ni par aucun autre moyen. 7 Il semble que Galien, met en ce rang la cause de l'*hydrophobie*, ou de la rage, lorsqu'il dit que les remedes, qui servent à guérir cette maladie, agissent *par une proprieté, qui est attachée à toute leur substance*; d'où il s'ensuit que la cause de cette même maladie, agit par une proprieté, qui n'est pas moins cachée que celle du remede. Lorsque je dis que cette proprieté est cachée, je m'explique en termes differens, en apparence, de ceux de Galien, mais

5 Il n'y a que quelques cas rares où Galien, est contraint de reconoître certaines qualitez *occultes*, ou cachées, comme on le verra à la fin de ce discours des causes des maladies. On dira encore un mot ci-après de la plénitude, & de la cacochymie, en parlant des signes par lesquels on les découvre.

6 *In lib. Hipp. de alimento, comment.* 3.

7 *De simplic. medicament. facultat. lib.* 11.

mais qui reviennent à la même chose; car dire qu'un remede agit par une *propriété de toute sa substance*, c'est comme si l'on disoit qu'on ne sait pas comment il agit. C'est aussi ce que Galien, reconoit lui-même, lors qu'il censure Pélops de ce qu'il entreprenoit de rendre raison, de l'effet du remede en question, qui se fait avec la poudre, ou la cendre d'écrevisses de riviere. Voici les propres termes de Galien. *Mon maître Pélops*, dit-il, *voulant rendre raison de l'effet des écrevisses dans la rage, prétendoit que l'écrevisse est utile dans cette maladie, parce que c'est un animal aquatique, & que la rage dépend d'une extreme sécheresse, qui fait que ceux qui en sont atteints ont peur de l'eau. Il ajoûtoit que les écrevisses de riviere sont plus propres en cette occasion que celles de mer, parce que ces dernieres participent du sel dont l'eau marine est chargée, & qui est d'une nature fort séche. Mais quelcun lui ayant fait cette objection; si ce que vous dites est vrai, d'où vient que tous les animaux aquatiques, ne sont pas également propres contre ce mal? il répondoit, que c'est parce qu'ils n'admettent pas tous la même préparation que les écrevisses, dont on réduit la coquille en une cendre, qui étant dessechante consume, & absorbe le venin de la rage. Pélops*, poursuit Galien, *tomboit dans ces contradictions par la vanité qu'il avoit de vouloir rendre raison de tout; mais moi, si je ne suis persuadé que je sai parfaitement une chose, je n'entreprends pas d'en convaincre les autres.* Il seroit à souhaiter que tous les Médecins suivissent cette maxime de Galien; mais la crainte que l'on a de passer pour ignorant fait que l'on veut parler à quelque prix que ce soit, quoi que souvent l'on ne s'entende pas soi même. Au reste, nôtre Auteur traite aussi en quelque endroit de ces causes des maladies, ou Hippocrate reconoissoit quelque chose de *divin*. On peut voir dans la premiere Partie, de cette histoire ce qui a été dit là-dessus.

Depuis l'An ext de J. C. jusques à l'An cc.

Après avoir parlé des differences, & des causes des maladies, il faut en examiner les *symptomes*, c'est à dire, [8] les accidents. Galien définissoit le symptome, *une affection contre nature, qui dépend de la maladie, ou qui la suit comme l'ombre suit le corps.* On voit par cette définition, que le symptome convient avec la maladie, en ce que l'un & l'autre sont une affection contre nature; mais ils different en ce que la maladie précede, & que le symptome la suit, la maladie tenant lieu de cause à l'égard du symptome. Galien reconoissoit trois sortes de symptomes, dont les premiers, & les plus considerables consistent en l'*action lésée*, ou *empêchée*, des parties. Les seconds en ce que les parties *changent* seulement *de qualité*, leur action subsistant toûjours. Les troisiémes concernent *les vices d'excrétion, ou de retention.* Les symptomes de la premiere sorte different en particulier de la maladie, en ce que la maladie consiste, comme on l'a dit ci-dessus, en une certaine disposition des parties, qui empêche leur action; au lieu que le symptome de cette espece est seulement, une suite de la disposition dont on vient de parler. L'exemple suivant rendra cette difference plus sensible, & fera voir d'ailleurs la difference qu'il y a entre la maladie, & la cause de la maladie. Dans la pleuresie la maladie consiste en *une inflammation de la pleure*, laquelle inflammation change la disposition naturelle de cette membrane, en sorte que son action, qui est de servir à la respiration, conjointement avec d'autres parties, se trouve empêchée. Le symptome c'est *la difficulté de respirer*, qui est une suite de l'inflammation, & un empêchement qui survient à l'action de la pleure. La

8 Galien distingue en quelque endroit l'*accident*, τὸ συμβεβηκὸς, d'avec le *symptome*, mais cette distinction est peu essentielle, & il se sert ailleurs de ces deux termes indifferemment.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An ....

cause, soit antécedente soit conjointe, ce sont *les humeurs*, qui sont mal conditionnées, & dont une partie se verse sur la pleure, & fait l'inflammation. Cette premiere espece de symptomes varie, selon que les actions, ou les facultez desquelles ils dépendent, varient elles mêmes. Ainsi il y a des symptomes de la faculté naturelle, de la faculté vitale, & de la faculté animale. *La mauvaise digestion* est un symptome de la faculté naturelle, & elle consiste en la lésion, ou en l'empêchement de l'action naturelle de l'estomac, & des intestins, qui est de digerer, & cuire les alimens. La *syncope*, est un symptome de la faculté vitale, & elle consiste en la lésion de l'action vitale du cœur, qui est de communiquer la vie à toutes les parties. *L'Apoplexie*, est un symptome de la faculté animale, & elle consiste en la lésion de l'action animale du cerveau, & des nerfs, qui est le mouvement, & le sentiment. La *folie*, & la *phrenésie*, sont des symptomes de la faculté régente, qui est jointe à l'animale, & elles consistent en la lésion de l'action de cette faculté, qui est le raisonnement. Sur quoi, il faut remarquer, que sous ces trois facultez génerales, sont comprises les diverses facultez particulieres, dont il a été parlé ci-dessus, & qui souffrent chacune leurs symptomes. Il faut d'ailleurs savoir que les actions sont lésées, ou empêchées en trois manieres, lorsqu'elles sont *abolies*, ou qu'elles cessent entierement; lorsqu'elles sont *diminuées*, ou qu'elles ne se font qu'en partie; & enfin lorsqu'elles sont *dépravées*, ou qu'elles ne se font pas comme il faut. *L'aveuglement*, par exemple, ou la perte de la vüe, est un symptome de l'action abolie de l'œil. Le défaut de ceux *qui ne voyent que de fort près*, ou *qui ne voyent qu'au grand jour*, est un symptome de l'action diminuée, & le défaut de ceux qui voyent les objets *d'une autre couleur* qu'ils ne sont, ou *dans une autre situation*, que celle qu'ils ont, est un symptome de l'action dépravée.

La seconde espece de symptomes, qui consiste dans *le changement de qualité* des parties du corps, tire ses differences du nombre des sens, qu'on appelle externes. Les qualitez changées, qui ont du rapport au premier des sens; qui est *la vüe*, sont les couleurs extraordinaires que prend le corps dans certaines maladies, comme est la couleur jaune dans ceux qui ont la jaunisse. Ce changement de couleur n'est pas une action empêchée; c'est pourtant un accident, ou un symptome d'une maladie. Il arrive de semblables changemens à l'égard des sons, des odeurs, du goût, & du toucher.

La troisiéme sorte de symptome regarde, *les vices d'excrétion, ou de rétention*, ou les defauts des choses qui sortent du corps, & de celles qui y sont retenues. Ces choses pechent, ou à l'égard de *toute leur substance*, comme *les vers*, & *les pierres*, qui ne doivent jamais se trouver dans un corps sain; ou à l'égard de leur *sortie*, comme *les excrémens*, qui encore qu'ils soient naturels, sortent *par des voyes extraordinaires*; ainsi que cela se voit dans l'ileus, où l'on rend la fiente par la bouche. Il arrive aussi que des matieres, qui sont *distinguées des excrémens*, se vuident au lieu qu'elles doivent demeurer dans le corps. C'est ce que l'on voit tous les jours dans les hemorrhagies, lorsque le sang sort par le nez, par la bouche, par les selles, ou de quelque autre maniere que ce soit, à la reserve du flux menstruel des femmes; un autre défaut des choses, qui se vuident, ou qui se retiennent regarde leur *quantité*; comme lorsque les excremens du ventre sont retenus en tout, ou en partie, ou lorsqu'ils se vuident trop abondamment; lorsque l'on urine trop, ou trop peu, ou que l'on n'urine point du tout; lorsque le flux hémorrhoidal, ou le flux menstruel, ne reviennent pas dans le temps ordinaire, ou lorsqu'ils sont trop abondants, &c. Enfin le dernier défaut concerne *la qualité* des mêmes matieres; comme lorsque les

les excrémens sont ou durs, ou trop liquides, ou d'une couleur, ou puanteur extraordinaire; que les femmes ont des pertes blanches; que la salive est, ou amere, ou salée, &c. Quelques uns des symptomes que l'on a décrit dans ce troisiéme article, ont du rapport avec ceux du premier, qui regardent les actions empêchées. On peut consulter là-dessus les Institutaires. Il faut d'ailleurs observer à l'égard des matieres, qui sortent du corps dans quelques maladies, que l'excrétion de ces matieres, n'est pas toûjours un symptome, quoi qu'elles sortent quelquefois très-abondamment. Les hémorrhagies, par exemple, les sueurs, les diarrhées, qui terminent heureusement les maladies, ne sont pas des symptomes. Ces sortes d'évacuations sont considerées par Galien, comme un ouvrage de la Nature, qui a surmonté la maladie, & qui la finit par une *crise*, comme cela a été expliqué dans la Médecine d'Hippocrate.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Après avoir parlé des maladies, de leurs causes, & de leurs symptomes, il faut maintenant parler de leurs *signes*. L'Auteur des *définitions*, attribuées à Galien, dit que l'on appelle un signe, *ce qui fait conoître une chose, qui étoit auparavant inconue*. Galien lui-même distingue les signes, comme on l'a vû ci-dessus, en signes *sains*, signes *non sains*, & signes *neutres*. Pour abbreger on ne s'attachera ici qu'aux signes non sains, ou aux signes des maladies. Galien en faisoit deux genres principaux. Il appelloit les premiers *Diagnostiques*, & les derniers *Prognostiques*. Les signes diagnostiques, sont ainsi appellez parce qu'ils servent à conoître les maladies, & à les distinguer les unes des autres. Il y en a de deux sortes, les uns que l'on appelle *pathognominoques*, qui sont propres à une maladie, qui en font conoître precisément l'espece, & qui accompagnent toûjours cette maladie, en sorte qu'ils commencent, & finissent avec elle; les autres, que l'on nomme *ajoints*, sont communs à diverses maladies, & servent seulement à faire conoître la difference, qu'il y a, entre deux maladies de la même espece. Dans la pleurésie, par exemple, les signes pathognomoniques sont la toux, la difficulté de respirer, la douleur de côté, la fiévre continue; les signes ajoints sont les crachats, qui sont quelquefois sanglans, quelquefois bilieux, quelquefois blancs, écumeux, épais, clairs, &c. Nôtre Auteur tiroit les signes diagnostiques premierement de l'essence, ou de la nature même de la chose, c'est à dire, de la constitution lesée, ou dérangée des parties, ou des maladies elles mêmes; secondement des causes des maladies, & en troisiéme lieu de leurs symptomes, du nombre desquels sont le pouls, & les excremens changez. Il les tiroit enfin des dispositions particulieres de chaque corps, qui sont quelquefois héreditaires, ou que l'on a tirées de ses pere, & mere, des choses qui nuisent, & de celles qui font du bien; & des maladies épidemiques.

Pour tirer des signes de la constitution lésée des parties, il faut premierement savoir quelles sont ces parties, qui *ne sont pas dans une bonne disposition*, ou qui *sont affectées*, si c'est le pied, ou la main, le foyé, le poumon &c. Celles qui sont extérieures se découvrent par la vue, & par le toucher, & l'on peut juger par les mêmes moyens de l'espece de maladie qu'elles ont. Mais il n'en est pas de même des parties internes. Il y a bien plus de peine, & de science a les découvrir, ou à les discerner. Pour en venir à bout Galien, faisoit attention à ces cinq choses, à *l'action qui est lésée*, à *la nature*, ou à *l'espece de la douleur que l'on sent*, à *la situation du lieu où l'on apperçoit de la douleur*, *ou quelqu'autre chose d'extraordinaire*, aux *accidens propres à chaque partie*, & enfin *aux excrémens qui sont particuliers à ces mêmes parties*, ou *que certaines parties ont accoûtumé de rendre*, & à *la maniere dont certaines matieres sortent*. La conoissance que l'on a de l'*action*, ou de l'*usage naturel des parties*, sert beaucoup pour découvrir celles

 qui

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

qui sont affectées; car comme toutes les actions, soit animales, soit vitales, soit naturelles, sont produites chacune par quelques organes, ou par quelques parties du corps, toutes les fois qu'une action est empêchée, il faut que la partie, qui la doit produire, soit affectée. Ainsi la difficulté de la coction des viandes marque que l'estomac est affecté, parce que c'est l'estomac qui doit cuire les viandes; la difficulté d'uriner indique l'affection de la vessie, ou des reins, & des parties qui en dépendent, parce que l'action de ces parties est de contenir l'urine, de lui donner un passage libre &c.; l'alteration du pouls est un signe de l'affection du cœur, & des arteres, parce que le pouls est une action du cœur, & des arteres; l'aveuglement est une marque certaine que c'est l'œil qui est atteint, parce que l'œil est l'organe de la vûe; l'immobilité de quelque partie, ou de tout le corps insinue nécessairement que les nerfs sont affectez, parce que les nerfs sont les premiers organes du mouvement. Mais comme une partie peut être affectée en deux manieres, ou *en premier lieu, & par elle même*, ou seulement *par consentement*, c'est à dire, par la dependance, où elle est à l'égard d'une autre partie, & par la communication qu'elle a avec cette partie, on distingue ainsi ces deux affections. On conoit la propre affection de la partie, si cette affection est seule, & si elle continue long-temps, si elle ne s'augmente pas à mesure qu'une autre s'augmente, si elle dure, toute autre affection cessante, & si les remedes qu'on a accoutumé de faire pour cette affection, ou à cette même partie, produisent leur effet ordinaire. Au contraire l'affection qui n'est que par consentement augmente, ou diminue à mesure qu'une autre augmente, ou diminue, & on n'en est point soulagé par les remedes propres à cette affection, ou à la partie affectée. Ainsi le vomissement, qui est une affection de l'estomac, arrive quelquefois par le consentement, ou le rapport qu'à cette partie avec les reins; ensorte que les reins étant premierement affectez, l'estomac souffre par consentement, quoi qu'il ne soit pas affecté par lui-même, ou par une maladie, qui agisse premierement, & immédiatement sur lui. En ce cas les remedes pour l'estomac sont inutiles, il faut s'attacher à guérir les reins; au lieu que si l'estomac étoit proprement, & premierement affecté, il faudroit travailler à le soulager en particulier. *La nature, ou l'espece de la douleur*, indique la nature de la partie qui souffre. Si la douleur est accompagnée de pulsation, ou de battement, c'est signe qu'il y a quelque artere dans la partie douloureuse, ou tout auprès. Si la douleur est poignante c'est une marque, que la partie affectée est une membrane; si elle est convulsive, ce sont les nerfs qui souffrent. *La situation du lieu, où l'on souffre* indique pareillement la partie affectée. La douleur profonde, & interne, la tension, & la tumeur de l'hypochondre droit marque que le siege du mal peut être dans le foye, qui est situé en cet endroit. Les mêmes accidens font conoître que c'est la rate qui peut souffrir, quand ils paroissent dans l'hypochondre gauche, qui contient la rate. Mais si la douleur, & la tumeur dont on vient de parler sont extérieures elles ont leur siege dans les muscles, qui couvrent les mêmes parties. *Les accidens propres à chaque partie*, servent aussi à discerner celles qui sont affectées. Le vomissement, par exemple, le hocquet, le dégout marquent que l'estomac souffre, le délire est un signe certain de l'affection du cerveau, & l'enroüeure de l'affection de l'âpre artere. *La nature des excremens*, sert de même à découvrir la partie affectée. Les petites chairs que l'on rend quelquefois en urinant marquent que les reins sont affectez; les écailles qui sortent par la même voye sont un signe que c'est la vessie qui souffre, parce que les petites chairs, dont on parle, sont des parties, qui se détachent de la substance

des

des reins, & les écailles une portion du corps de la vessie. Les chairs molles, que l'on appelle des champignons, & qui naissent en peu de temps, dans les fractures du crane, marquent que la membrane du cerveau est affectée. L'urine qui sort d'une playe du bas ventre est un signe certain que la vessie, ou les ureteres sont blessez. Si c'est la fiente qui sorte par une playe de cette nature, les gros boyaux sont nécessairement percez. Les menstrues sortent de la matrice; la semence des vaisseaux spermatiques; les vers viennent des intestins; le gravier, & les pierres des reins, & de la vessie. *La maniere dont certaines matieres sortent*, indique aussi quelle est la partie d'où elles sortent. Le sang qui sort d'une playe comme par sauts, ou par divers jaillissemens vient d'une artere ouverte. Le sang qui sort de la bouche lorsque l'on tousse vient du poumon, &c. Il est si important à un Médecin de conoître quelle est la partie, où la maladie à son siege, que cela a obligé Galien à composer exprès six livres sur ce sujet particulier, & ces livres sont des meilleurs ouvrages qu'il ait faits.

Depuis l'An xl. de J. C. jusques à l'An cc.

Ayant une fois bien connu quelle est la partie affectée on recherche en suite quelle est l'affection, ou la maladie de cette partie; & cela, comme on l'a dit, en tirant des signes soit de la maladie elle-même, soit des causes de la maladie, soit de ses symptomes. A l'égard des signes qui se tirent *de la maladie*, comme les deux principaux genres de maladies sont l'intemperie & la mauvaise conformation, cette intempérie & cette mauvaise conformation se découvrent quelquefois d'elles mêmes, lors qu'elles sont venues à certain degré, & en ce cas les sens en peuvent juger. Mais lors que ces deux défauts ne sont pas si sensibles, on employe pour les découvrir à peu près les mêmes moyens dont on se sert pour discerner la partie affectée. *Les causes des maladies* fournissent aussi divers signes pour faire conoître la nature de la maladie. On juge, par exemple, qu'une maladie causée par la bile noire est maligne, & qu'une autre qui est produite par le sang est benigne. Si quelcun a pris un médicament fort acre, ou du poison, on juge de l'espece de maladie que ce médicament, ou ce poison, ont causée par la conoissance que l'on a de la nature de cette cause. Mais *les symptomes des maladies* sont la source la plus féconde des signes; & comme il y a trois sortes de symptomes, chaque sorte fournit ses signes particuliers. Les symptomes des actions, soit animales, soit vitales, soit naturelles sont les premiers. Le délire, par exemple, qui est un symptome de l'action animale lésée, s'il est accompagné de fureur, indique une intempérie chaude du cerveau; mais s'il est accompagné de crainte & de tristesse, il marque une intempérie froide. Le sommeil excessif, qui est un autre symptome de la même action, désigne une intempérie froide & humide de la même partie; & les insomnies désignent tout le contraire. La privation du mouvement dans quelque partie fait conoître que les nerfs qui vont à cette partie sont ou bouchez, ou relâchez, ou coupez. On tire aussi des signes considerables de la lésion de l'action vitale. Les diverses alterations du pouls, qui sont des symptomes dépendans de cette lésion, fournissent divers signes. Le pouls grand & fréquent marque une intempérie chaude, au lieu que le pouls petit & rare indique une intempérie froide. On pourroit apporter ici divers autres exemples sur ce sujet; mais comme les principaux signes que l'on tire du pouls sont des signes prognostiques nous aurons ci-après occasion de parler plus amplement de toutes les variations du pouls, en traitant de cette derniere sorte de signes. Les symptomes, qui viennent de la lésion de l'actions naturelle ne sont pas moins remarquables en matiere de signes diagnostiques, ou qui indiquent l'espece de la maladie. L'appetit languissant accompagné d'une soif ardente,

 marque

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

marque une intemperie chaude; le grand appetit sans soif désigne au contraire une intempérie froide. On tire enfin divers signes des symptomes qui consistent aux choses qui sortent du corps & aux qualitez changées. Le sang, par exemple, qui sort en abondance par la bouche en toussant, marque la rupture de quelque vaisseau du poumon; mais le sang que l'on crache, & qui est en petite quantité & mêlé de pus designe une exulceration de la même partie. Les alimens que l'on rend par le bas, dans le même état qu'ils étoient lorsqu'on les a pris, marquent une lienterie. La couleur changée de la peau marque aussi diverses maladies. On en a un exemple dans la couleur jaune de ceux qui ont la jaunisse, cette couleur étant un indice de l'obstruction de la vessie du fiel.

Les mêmes sources d'où Galien tiroit les signes des especes de maladies lui servoient aussi pour en découvrir les *differences*; pour distinguer, par exemple, une maladie maligne d'une maladie benigne, une maladie aigue d'une maladie chronique &c.

Enfin la derniere sorte de signes diagnostiques sont ceux des *causes des maladies*. On donnera des exemples de la maniere dont on tire cette espece de signes par rapport à la *pléthore* & à la *cacochymie*, qui sont, comme on l'a vû ci-dessus, les deux causes les plus ordinaires des maladies. La *pléthore*, qui est une trop grande abondance de toutes les humeurs également, mais principalement du sang, se conoît, selon nôtre Auteur, par les signes suivans. L'on a un embonpoint extraordinaire, & l'on grossit plus que de coutume; les vaisseaux s'enflent; le pouls est fort, il est grand & plein; la respiration n'est pas bien libre, parce que le poumon & le diaphragme sont pressez; on dort beaucoup, ou l'on a du penchant au sommeil; le corps est pesant & engourdi; l'on a quelquefois des pertes de sang considerables par le nez, ou par d'autres conduits. La pléthore, ou plénitude, se conoît encore par les causes qui sont capables de la produire, comme sont une vie oisive & sédentaire, un usage de viandes succulentes, un exercice ordinaire interrompu, une évacuation accoutumée qui s'arrête à contretemps. La *cacochymie*, qui est une dépravation des humeurs, ou une trop grande abondance de celles qui sont differentes du sang varie, comme on l'a dit ci-dessus, selon la difference qu'il y a d'une humeur à l'autre; en sorte que comme il y a trois principales sortes d'humeurs sans conter le sang, il y a aussi trois especes de cacochymie; l'une qui est produite par la bile, l'autre qui a pour principe le phlegme, ou la pituite, & la troisiéme qui doit son origine à la mélancholie. On ne parle pas de cacochymie sanguine, parce que le sang ne se déprave qu'en dégenerant en l'une des trois autres humeurs. Pour commencer par la cacochymie *bilieuse*, on la découvre premierement par des signes tirez des effets ordinaires de la bile. Or la bile étant une humeur jaune, amere, chaude, & seche, ou propre à dessecher, elle produit des effets ou des accidens qui ont du rapport aux qualitez dont on vient de parler; tels que sont la couleur jaune de tout le corps, ou de quelques parties, comme des yeux, ou de la langue, une chaleur acre & dessechante, une amertume de bouche, des décharges de matieres jaunes, ameres, & acres par le haut, ou par le bas, de la soif, du dégoût, des maux de cœur; on a peine à supporter le jeûne; on est promt & colere; on a de la vivacité; on a le pouls vîte &c. Toutes les causes qui peuvent produire une bile abondante servent d'ailleurs à découvrir cette espece de cacochymie. Ces causes sont le tempérament chaud & sec de tout le corps, la jeunesse, l'esté, la chaleur du climat, la chaleur du foye en particulier, l'usage de viandes

échauffantes, le grand travail ou l'exercice violent, les veilles, l'abstinence, certaines passions, comme la colere, le dépit, &c. Il y a aussi des maladies qui marquent la cacochymie bilieuse, parce qu'on a d'ailleurs des indices qu'elles sont causées par la bile. Ces maladies sont la fievre tierce, l'érysipele &c. Les diverses dépravations de la bile se découvrent aussi par les changemens de couleurs qui arrivent quelquefois à cette humeur, comme lors qu'elle prend un jaune plus éclattant, ou plus tirant sur le rouge, ou le roux, lors qu'elle devient verte, lorsqu'elle devient noire. Ces changemens se découvrent eux-mêmes soit par les maladies qu'ils ont accoutumé de produire, soit par la couleur des excremens que l'on rend. Sur quoi il faut remarquer que la bile noire, ou l'atrabile, est celle qui produit les plus fâcheux accidens. La cacochymie *mélancholique* se conoît aussi premierement par les effets de la mélancholie. Comme cette humeur est froide & seche, & d'ailleurs aigre, noire, & épaisse, elle produit des maladies & des symptomes qui ont du rapport à ces qualitez. Les excremens noirs, par exemple, que l'on rend dans quelques maladies, & la maladie qu'on appelle Ilterus noir, sont des productions de la mélancholie. Les hémorrhoides, qui sont des tumeurs de l'anus par lesquelles se vuide un sang grossier & épais, viennent de la même source; aussi bien que les varices, la lepre, le cancer &c. L'aigreur de la mélancholie se donne à conoître par les dépravations d'appetit, qui obligent à manger des choses qui ne peuvent point nourrir, telles que sont du charbon, de la craye, du plâtre, &c. & quelquefois par une espece de faim qu'on appelle faim canine, dans laquelle on ne peut se rassasier. Cette aigreur se découvre d'ailleurs par des rapports aigres, & des vomissemens de matieres du même goût. Enfin la froideur de la mélancholie & sa secheresse sont indiquées par la quantité de vents que l'on rend, & qui désignent la foiblesse de la chaleur & le peu d'humidité. Le pouls petit & tardif, la tristesse, la crainte, la taciturnité marquent la même chose. Les signes de la cacochymie melancholique se tirent en second lieu de la conoissance que l'on a des causes qui peuvent produire la mélancholie. L'autonne, par exemple, l'âge viril, & un tempérament froid & sec produisent la mélancholie. La nourriture grossiere & séche fait le même effet; mais cette humeur s'augmente principalement lors qu'on méne une vie triste & chagrine. Les signes de la cacochymie *pituiteuse* sont les suivans. On a la couleur pâle, le corps gros & pesant, froid au toucher, & sans poils, l'urine est blanche; on est sujet aux fluxions, & à des tumeurs œdemateuses. On n'est point alteré; on a le pouls petit, lent, & mol. On craint beaucoup le froid. Les causes qui engendrent la pituite la font aussi découvrir. Ces causes sont un tempérament froid & humide; un païs & un temps où le froid & l'humidité dominent; une nourriture crüe & aqueuse; une vie sédentaire; un sommeil trop long, &c. Lors que la pituite, qui est naturellement douce, se rend aigre ou salée, on le discerne pat la salive qui a aussi de l'aigreur & de la salure. On a de la demangeaison & des pustules en divers endroits; on a plus d'appetit qu'il ne faut. On est sujet à des douleurs de ventre, à des rheumes, à des caterrhes acres &c.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

Voila quels sont les signes des trois especes de cacochymie; qui répondent aux trois sortes d'humeurs, la bile, la pituite, & la mélancholie. Galien contoit aussi les vents entre les causes des maladies; mais comme les vents sont, selon lui, la production d'une humeur pituiteuse, ou mélancholique qui se résout en vapeurs, par une chaleur trop foible pour dissiper entierement ces humeurs, on peut dire qu'ils sont une suite, ou une dépendance de la cacochymie pituiteuse, & de la cacochymie mélancholique.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Après avoir parlé des signes diagnostiques des maladies, il faut voir maintenant quels sont les signes *prognostiques*. Nôtre Auteur donnoit ce nom aux signes qui servent à découvrir par avance ce qui doit arriver par rapport à l'issue d'une maladie, au temps de sa durée, & à la maniere dont elle doit se terminer. Il jugeoit de *l'issue que devoit avoir une maladie* principalement par l'espece de cette maladie, par sa grandeur, & par son propre naturel. Les fiévres continues, par exemple, & les fiévres malignes sont toutes dangereuses, au lieu que les fiévres intermittentes sont, pour l'ordinaire, sans danger; une grande inflammation est plus à craindre qu'une petite; une fiévre maligne donne plus d'appréhension qu'une continue simple. La partie malade, le tempéramment & la disposition du corps, la cause, l'âge, le temps, & le lieu font d'ailleurs que l'on guérit, ou que l'on meurt. Pour ce qui est *du temps de la durée d'une maladie*, on en juge par le mouvement de cette même maladie. Si ce mouvement est prompt, la maladie se termine plus tôt; s'il est lent, elle se finit plus tard; le naturel & la grandeur de la maladie servent à découvrir la même chose. Ainsi l'on void les fiévres ephémeres, & les continues simples se terminer heureusement en peu de jours, & les continues putrides, ou malignes tuer le malade en aussi peu de temps; une maladie simple se guérit aussi plus promptement qu'une maladie compliquée. La cause des maladies fait pareillement varier cette espece de prognostique; car les maladies causées par la chaleur, ou par le froid, durent moins long-temps que celles que produit la secheresse, ou l'humidité; les maladies que cause le sang, ou la bile jaune, sont aigues, c'est à dire courtes; celles qui viennent de la pituite, ou de la mélancholie, sont chroniques; c'est à dire longues. L'âge du malade, la saison, la disposition de l'air, les habitudes que l'on a contractées, le sexe, la maniere de vivre font de même qu'une maladie finit plûtôt, ou plus tard. Enfin *la maniere dont une maladie se doit terminer*, si elle finira peu à peu, ou tout d'un coup, par une coction lente des humeurs, ou par une crise, ou supposé que le malade meure; s'il mourra par l'oppression ou par la dissipation de ses forces, tout cela, dis-je, se conoît par avance, en examinant l'état de la maladie & celui du malade. Si la maladie a un mouvement lent, il y a de l'apparence que les humeurs se cuiront peu à peu; mais si son mouvement est promt & violent, elle pourra se terminer par une crise. On juge d'ailleurs qu'il y aura bien-tôt crise lors qu'a l'approche des jours marquez pour cela le malade se trouve plus inquiet qu'à l'ordinaire, & que les accidens semblent augmenter, &c. On prédit même l'espece de la crise par l'examen de quelques accidens particuliers. Si le pouls est grand & promt, & qu'il soit en même temps mol & ondoyant, la crise se fera par une sueur. Si le ventre est élevé & fait beaucoup de bruit, elle se fera par une diarrhée. Si le malade a une grande rougeur au visage, ou s'il croit voir quelque chose de rouge, quoi qu'il n'y ait rien de semblable devant lui, il aura bien-tôt une hémorrhagie critique. Galien faisant un jour attention à ce dernier signe, qui a été marqué par Hippocrate, trouva par là une occasion de se faire beaucoup considerer à Rome. Un jeune homme étant dans le cinquiéme jour d'une maladie aigue, alloit être saigné par l'avis de ses Médecins, si nôtre Auteur qui survint ne s'y fût opposé. Les indications, leur dit il, que vous avez suivies pour vous déterminer à faire une saignée sont fort justes; vous avez raison de croire que ce malade a trop de sang; mais vous ne prenez pas garde que la nature est sur le point de faire d'elle même ce que feroit l'ouverture de la veine. Comme Galien parloit encore, le jeune homme se leva tout d'un coup, & voulut se jetter hors

du lit criant qu'il voyoit au plancher un serpent rouge qui s'approchoit de lui. *Depuis*
Les autres Médecins ne faisant pas plus de conte de ce nouvel accident, que *l'An cxl*
de l'avertissement de Galien, persistoient toujours à soûtenir la nécessité de la *de J. C.*
saignée; mais le sang que le malade commença, en ce même moment, à *jusques*
perdre leur fit conoître que nôtre Auteur étoit plus savant qu'eux. Ce qui le *à l'An*
porta à faire ce prognostique c'est qu'il avoit observé que le malade avoit une *cc.*
rougeur, qui tenoit depuis le côté droit du nez jusques à la joüe, & qui alloit toujours en augmentant par rapport à l'éclat de la couleur, ce qu'il prit pour un indice certain d'une hémorrhagie par la narine du même côté. Cet indice fut encore plus fortement confirmé par le serpent rouge que le malade avoit crû voir. Galien ajoûte que l'hémorrhagie fut si grande qu'il fallut quelque temps après travailler à l'arrêter. Pour ce qui est des signes qui font conoître si l'on mourra par épuisement, ou par oppression, ils se tirent particulierement de l'état où se trouve le malade, & de la nature de la maladie. Si un malade a été long-temps languissant; s'il a eu quelque grande hémorrhagie, ou diarrhée; s'il n'a pas pris de la nourriture, &c. & qu'il y ait d'ailleurs des signes de mort, il peut mourir par épuisement; mais si un malade menacé de mort prochaine n'a point été affoibli par des évacuations de cette sorte, ou qu'il soit dans le commencement de sa maladie, il est aisé de voir qu'il meurt par oppression.

Voila pour les trois sortes de signes prognostiques dont on a parlé. Nôtre Auteur en faisoit encore trois autres especes, par rapport à trois autres choses qui font aussi la matiere de tous les prognostiques. *Il y a*, dit-il, *trois sortes de signes prognostiques. Les uns regardent la coction, ou la crudité des humeurs, les autres la mort, ou la guérison du malade; les troisiémes sont pour les crises en particulier.* Tous les prognostiques en géneral se tirent de trois sources differentes; la premiere sont les trois sortes de *facultez*, ou *d'actions*, c'est à dire, l'action vitale, & l'action animale; la seconde sont *les excrémens*, ou les choses qui sortent du corps; la troisiéme sont les *qualitez changées.* Nous ne ferons pas ici un détail de tout ce que Galien dit à l'égard de ces divers signes, & de leurs diverses sources. Nous supprimerons premierement tout ce qui concerne les signes tirez des excrémens, qui sont ceux qui indiquent principalement la *coction*, & la *crudité*; & nous ne parlerons point des *crises*, ni des *jours critiques*, parce que nôtre Auteur ne s'éloigne point à cet égard de ce qu'enseigne Hippocrate, & que l'on a vû assez au long dans la premiere partie de cette Histoire. Par la même raison nous ne dirons rien non plus des prognostiques tirez des qualitez changées, ni de ceux que fournissent l'action naturelle, & l'action animale; en sorte qu'il ne nous restera que les signes qui se tirent de l'action, ou de la faculté *vitale*, dont la bonne, ou la mauvaise disposition se découvre principalement par *le pouls*. Nous sommes d'autant plus obligez de parler du pouls, qu'Hippocrate n'a touché cette matiere que fort superficiellement, & qu'au contraire Galien l'a traitée à fond. Le *pouls* est, selon lui, *une action particuliere du cœur, & des arteres, qui sert à entretenir la chaleur du corps.* Il décrit ailleurs plus particulierement le pouls, en disant que le pouls est un mouvement du cœur, & des arteres; qui se fait lors que le cœur, & consequemment les arteres, se dilatent, & se resserrent successivement, & cela par une même vertu, qui venant du cœur se communique en suite aux tuniques des arteres; d'où il s'ensuit qu'il y a dans le pouls deux mouvemens opposez, l'un qui est la *diastole*, ou la dilatation, l'autre la *systole*, ou la contraction, & que ces deux differens mouvemens sont suivis chacun d'un repos,

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

l'un qui suit la diastole, l'autre qui suit la sistole. A l'égard de l'usage du pouls, nôtre Auteur prétend que le pouls sert à entretenir la chaleur, à attirer l'air froid, & à chasser les excrémens fuligineux du sang. 9 Voila l'idée génerale qu'il avoit du pouls, ou de la maniere dont se fait la pulsation tant du cœur que des arteres. Nous ne ferons pas ici un extrait de tout ce que Galien dit d'ailleurs sur ce sujet; cela nous meneroit trop loin. Nous prendrons seulement ce qu'il y a de plus essentiel par rapport aux diverses dispositions du pouls, & aux signes que l'on en tire; & nous remarquerons premierement que le pouls étant, comme on l'a dit, une action de la faculté vitale, c'est par le pouls que l'on juge de la force, ou de la foiblesse de cette faculté, & que l'on établit par consequent les présages les plus certains de la vie, ou de la mort. La nécessité d'examiner le pouls étant ainsi prouvée il faut voir comment se fait cet examen. Quoi que le pouls s'apperçoive extérieurement en plusieurs endroits du corps, on le découvre en la partie intérieure du 10 *carpe* plus commodément qu'ailleurs. Il faut pour cela appliquer sur cette partie les quatre doits qui suivent le pouce, afin de juger de toute la longueur que peut avoir le pouls en cet endroit; & il est absolument nécessaire que le Médecin ait l'extremité des doits d'un sentiment fort exquis pour appercevoir toutes les *differences* du battement de l'artere. Ces differences procedent en géneral de l'état où se trouve *la faculte vitale*, la *disposition de l'artere*, & *l'usage du pouls* comme on le verra ci-après. Galien envisageoit d'ailleurs le pouls, c'est à dire, le mouvement de l'artere, ou *absolument*, & en lui-même, ou *rélativement*, selon les rapports qu'il y a entre les diverses manieres du battement de l'artere comparées les unes avec les autres. Il distinguoit derechef le pouls, consideré absolument, en pouls *simple*, & en pouls *composé*. Il y a, disoit-il, cinq differences de pouls *simples*, qui se tirent de ces cinq choses, de l'espace que parcourt l'artere dans son mouvement, de la qualité de ce mouvement, ou du temps qu'il prend, du temps du repos de l'artere, de l'effort que fait la faculté vitale dans la pulsation, & enfin de la disposition où se trouve l'artere. *L'espace que l'artere parcourt* fournit trois differences de pouls, qui répondent aux trois dimensions de cet espace, la longueur la largeur, & la hauteur, ou la profondeur. La premiere difference est celle qu'il y a entre le pouls long, & le pouls court; la seconde est celle du pouls large, & du pouls étroit; la troisieme du pouls haut, ou élevé, & du pouls bas, ou abbaissé. Le pouls *long* frappe plusieurs doits, ou les frappe tous quatre; le *court* n'en frappe qu'un, ou deux. Le *large* est celui, où l'artere s'étent selon sa largeur, *l'étroit* est celui où l'artere est resserrée au même égard. Le pouls *élevé* frappe sensiblement les doits; le pouls *bas* s'apperçoit à peine. De ces trois differences il en nait encore une quatrieme, qui est celle du *grand*, & du *petit* pouls. Le premier vient de ce que l'artere s'étend beaucoup par rapport aux trois dimensions dont on a parlé; le second de ce qu'elle se resserre aux mêmes égards. *La qualité*, ou *le temps du mouvement de l'artere* fournit la difference qu'il y a entre le pouls *vîte*, ou précipité, & le pouls *tardif*. Pour que le pouls soit vîte, il faut que l'artere se meuve promptement, ou que le coup qu'el- le

9 On parlera encore du mouvement du cœur, & des arteres, dans le chapitre dernier où l'on traitera de l'Anatomie de Galien.

10 On appelle *carpe* l'extremité du bras, ou l'endroit, où les os du bras se vont joindre à ceux de la main.

le donne en se dilatant soit prompt, & qu'elle se resserre de même avec vitesse; le pouls tardif bat au contraire lentement. *Le temps du repos de l'artere* donne lieu au pouls *fréquent*, & au pouls *rare*. Si l'artere ne demeure pas long-temps en repos, ou qu'elle batte fréquemment, cela fait le pouls fréquent; S'il y a un long intervalle entre ces battemens cela fait le pouls rare. De *la faculté mouvante* dépendent le pouls *véhement*, ou fort, & le pouls *languissant*, ou foible. Le pouls véhément frappe fortement les doits, & les repousse vigoureusement; le pouls foible les frappe foiblement. Enfin *la disposition de l'artere* fait la difference qui se trouve entre le pouls *mol*, & le pouls *dur*; selon que l'artere est molle, ou dure. On peut encore rapporter à la differente disposition de l'artere le pouls *plein*, & le pouls *vuide*. Le premier présente aux doits une artere pleine, & qui resiste au toucher; le second en présente une qui cede aux doits, & qui n'a rien de solide. Il faut enfin remarquer à l'égard des pouls simples, que chaque difference de pouls suppose une troisiéme sorte de pouls qui tient le milieu entre les deux extrémes que l'on a décrits, & qui s'appelle poul *moderé*. Entre le pouls fort, & le pouls foible, par exemple, il y a un pouls qui est moderé par rapport à la force, & à la foiblesse; entre le pouls grand, & le pouls petit il y a un pouls qui est médiocre, par rapport à la grandeur, & à la petitesse, & ainsi des autres. Voila pour ce qui est des pouls simples. A l'égard des composez il y en a autant de differentes sortes qu'il peut y avoir de differentes combinaisons des especes de pouls simples les unes avec les autres; ce qui va fort loin. Le pouls *grand*, par exemple, peut-être en même tems *vîte*, *fréquent*, *véhément*, il peut-être aussi *lent*, *rare* & *foible*. Il en est de même de tous les autres que Galien décrit avec beaucoup d'exactitude.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Les pouls *rélatifs* sont considerez par rapport à *l'égalité*, ou à *l'inégalité*, à *l'ordre*, ou au *désordre*, & à *la cadence*, *bien*, ou *mal reglée*, qu'ils observent dans leur battement. Le pouls *egal*, absolument parlant, est celui qui va également son train, par rapport à la grandeur, à la vitesse, à la fréquence, à la force, &c. Le pouls *inégal* absolu ne garde aucune regle à tous ces égards. Il y a une autre sorte de pouls égal, & de pouls inégal qui n'est pas absolument tel, mais seulement par rapport à quelques-unes des qualitez que l'on a désignées. Les principales especes de pouls *inégaux* sont celles-ci; le pouls appellé *myurus*, qui va insensiblement en diminuant comme une queüe de rat, en sorte que le second battement est plus petit que le premier, & ainsi des autres. Le *myurus défaillant*, qui diminue à un tel point qu'il cesse tout à fait. Le *myurus qui va en baissant de côté, & d'autre*, c'est à dire, qui frappe moins sensiblement le premier, & le dernier doit que celui, ou ceux du milieu. Le pouls *intermittent*, c'est à dire, qui cesse de battre pendant le temps de quelques pulsations, & qui se remet en suite. Le pouls *intercident*, dane lequel après quelques pulsations il y en a une, ou plusieurs qui viennent à la traverse. Le pouls *défaillant*, qui cesse tout à fait. Le pouls 11 *caprisant*, qui est interrompu au milieu de son mouvement de diastole, & qui ensuite l'acheve plus promtement qu'il ne l'a commencé; en sorte que dans ce mouvement on

 apperçoit,

11 Ce terme avoit été inventé par Hérophile, qui avoit beaucoup écrit, & fort curieusement sur la matiere des pouls, comme on l'a vû ci-devant. Le pouls *caprizant* est ainsi appellé par comparaison au saut des chevres, qui s'élevent premierement, sur leurs pieds de derriere; & sautent en suite tout d'un coup.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

apperçoit, ou l'on distingue deux coups, dont le dernier est plus vîte que le premier. Le pouls *dicrotus*, c'est à dire, qui frappe deux fois, à peu près comme un marteau que l'enclume renvoye, & qui retombe presque en même temps par son propre poids, en sorte qu'il frappe deux coups pour un. Le pouls *ondoyant*, dans lequel l'artere ne s'éleve pas tout à la fois, mais le commencement s'éleve premierement, puis le milieu, & ensuite la fin, à peu près comme font les ondes. Le pouls *vermiculant*, & le pouls *formicant* sont ainsi appellez par rapport à la marche des vers, & des fourmis; ces pouls ne different de l'ondoyant que du moins au plus. Le pouls *tremblant*, & *palpitant* est celui où l'artere tremble, & palpite. Le pouls *convulsif* dépend de la tension de l'artere qui se roidit, & qui est comme une corde que l'on auroit fortement tendue. Le pouls *serrin* frappe les doits plus sensiblement en quelques endroits qu'en d'autres, comme si l'artere étoit disposée en forme de scie. Enfin le pouls *dardant* est ainsi appellé parce que l'artere s'éleve comme en pointe, & frappe fortement, & promptement les doits. *L'ordre* se rencontre toujours dans les pouls égaux. Mais il n'en est pas de même des pouls inégaux; quelques-uns ce ces pouls observent un certain ordre dans leur inégalité; les autres n'en observent aucun. Ce qu'on appelle 12 *Cadence*, par rapport au pouls, c'est la proportion que l'on remarque dans l'ordre que tiennent les deux sortes de mouvemens de l'artére, & des intervalles qui les suivent; & cela par rapport au tempérament, à l'âge, & au sexe des personnes. Un enfant, par exemple, & une femme n'ont pas le battement de leur pouls réglé comme une grande personne, & comme un homme. Le pouls d'un homme bilieux est different de celui d'un homme phlegmatique. Il s'ensuit de là que tant que le pouls observe dans ses battemens la juste mesure qui convient au tempérament, à l'âge, &c. il est en sa cadence naturelle; mais lors que l'on n'y remarque plus cette même mesure, comme lors que le pouls d'un enfant bat à la maniere de celui d'un vieillard, ce pouls sort de la cadence.

Après avoir parlé des differences des pouls, il faut dire un mot des *causes* de ces differences. Elles se tirent principalement de *la faculté vitale*, de *la disposition de l'organe*, c'est à dire, de l'artere, & de *l'usage naturel du pouls*, qui est, comme on l'a remarqué, de communiquer de la chaleur au corps, d'éventer, pour ainsi dire, le sang, & de le décharger de ses excrémens fuligineux. La faculté est, ou forte, ou foible, ou médiocre; l'artere est, ou molle, ou dure où elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; l'usage du pouls augmente, ou diminue, ou ne change point. Selon ces principes il est aisé de voir que si la faculté se trouve forte elle produit un pouls véhément, ou fort; si elle est foible elle donne un pouls languissant, qui peut être en même temps petit, & tardif, ou fréquent. Si l'artere est molle, le pouls sera mol, & pourra être en même temps grand, & vîte, ou rare; si elle est dure le pouls sera nécessairement dur, & il peut se faire qu'il sera d'ailleurs petit, & tardif. Si l'usage, ou la nécessité, du pouls augmente, c'est à dire si la chaleur du sang, & de tout le corps est plus grande qu'il ne faut, &c. le pouls devient premierement grand, & si cela ne suffit pas pour le raffraichissement du sang, le pouls se rendra en même temps vîte, & fréquent; mais si la chaleur, & par conse-

---

12 *Rhythmus*. Ce terme qui est emprunté de la Musique, est aussi de l'invention d'Hérophile, comme on l'a remarqué dans la seconde Partie.

consequent l'usage, diminuent, on aura un pouls plus rare, & en suite plus tardif, & moins grand. S'il arrive que la faculté étant robuste, ou foible, l'usage augmente, ou diminue, à proportion, & en même temps; & enfin si la disposition de l'artere se trouve telle qu'elle concoure avec la faculté, & l'usage, le concours de ces trois causes des differences des pouls fait un grand nombre de combinaisons des pouls simples dont on vient de parler. A l'égard des pouls inégaux, ils sont causez par la foiblesse de la faculté, & par la mauvaise disposition de l'organe. La faculté se trouve forte, ou foible par ces deux causes; tantôt elle est accablée par l'abondance des humeurs, & par leur corruption; tantôt elle est comme dissipée, ou épuisée par l'intempérie du corps, par la véhémence, ou par la longueur d'une maladie, par des évacuations trop abondantes, par l'abstinence, par les passions, &c. Lors que la faculté est accablée, ou oppressée elle produit des pouls inégaux, mais qui ne laissent pas d'être quelquefois grands, & véhemens; au lieu que si elle est épuisée, le pouls devient premierement petit, languissant, fréquent; & si l'epuisement est grand le pouls devient encore inégal. Pour ce qui est de l'organe, c'est à dire, de l'artere, elle devient mal disposée par compression, par obstruction, par replétion. La compression se fait par une inflammation, & par une tumefaction des parties contigues à l'artere; l'obstruction se forme par quelques humeurs grossieres, & gluantes qui s'engagent dans l'artere, & qui empêchent le cours du sang, & des esprits; la replétion dépend d'une trop grande abondance, ou d'une plenitude, de sang, soit dans les veines, d'où s'ensuit aussi la compression des arteres, soit dans les arteres elles-mêmes. C'est sur ces deux principes, je veux dire sur la foiblesse de la faculté, & sur l'inaptitude de l'organe que nôtre Auteur explique toutes les manieres de pouls inégaux dont nous avons parlé. Le pouls appellé *myurus*, & toutes les especes de pouls défaillans, sont une suite de la foiblesse de la faculté. Le pouls *intermittent* vient en partie de cette même foiblesse, & en partie de l'obstruction, ou de la compression de l'artere. On se contentera de ces deux exemples par lesquels le lecteur pourra juger de la maniere dont Galien s'y prenoit pour expliquer les autres irrégularitez de pouls.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Jusques ici nous avons vû quelles sont les premieres causes des pouls, & de leurs variations. Il faudroit entrer dans le détail des autres causes que nôtre Auteur appelle secondes, & qui contribuent de leur côté aux variations dont il s'agit. Mais, pour abreger, on se contentera de les indiquer. Ces causes sont, ou [13] naturelles, ou non naturelles, ou contre nature. Les causes naturelles du pouls sont le tempérament, l'âge, & le sexe. Les causes non naturelles sont l'air, le boire, & le manger; l'exercice, & le repos; le sommeil, & les veilles; ce qu'on retient dans le corps, & ce qui en sort, & enfin les passions. Les causes contre nature sont les maladies, leurs causes, & leurs symptomes. Il est aisé de juger que toutes ces choses changent le pouls, & comment elles peuvent le changer, selon les principes de Galien.

Il ne nous reste plus qu'à voir de quelle maniere il tiroit des signes prognostiques des differentes especes de pouls. L'importance de ces signes se fera d'abord sentir, si l'on considere que l'on a par le moyen du pouls

 des

13 Voyez la note qui est au bas de la page, dans ce même chapitre, à l'endroit où nous avons parlé des *causes* des maladies.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

des indices certains de la force, ou de la foiblesse de la faculté vitale, & par conséquent de ce que l'on peut esperer, ou craindre touchant la vie, ou la mort d'un malade. Galien disoit premierement, par rapport aux plus simples differences des pouls, que *la grandeur* du pouls, accompagnée de véhémence, marque la vigueur de la faculté, & que si le pouls est d'ailleurs mol cela vient de ce que l'artere est molle; mais que s'il n'y a ni véhémence ni mollesse, la grandeur seule désigne que l'usage est augmenté, c'est à dire, que la chaleur du sang est plus grande qu'à l'ordinaire. Il remarquoit enfin que cette même grandeur, lors qu'elle vient de cause externe, comme de s'être échauffé immédiatement auparavant par quelque exercice, il remarquoit, dis-je, qu'en ce cas cette grandeur dure peu, au lieu que si elle est l'effet d'une maladie elle subsiste long-temps. *La petitesse* avec langeur est, selon lui, une suite de la foiblesse de la faculté; & la petitesse avec dureté vient de la disposition de l'artere qui ne peut pas se dilater suffisamment; mais s'il n'y a ni langeur, ni dureté c'est signe que l'usage est diminué. *La vitesse* indique, ou la faculté robuste, ou la mollesse de l'artere, ou même l'usage augmenté; mais elle ne dépend jamais de la seule augmentation de l'usage; car en ce dernier cas, ou la grandeur se joint à la fréquence, si les forces sont grandes, ou la fréquence se trouve seule, sans grandeur, s'il y a quelque defaut de la part de la faculté, ou de l'organe. Car quoi que l'usage augmente le pouls ne se fait pas grand lors que la faculté y repugne, mais la fréquence survient pour suppléer à la grandeur; c'est pourquoi la fréquence sans grandeur marque une maladie chaude qui a épuisé les forces; & quant au défaut de l'organe qui est en obstacle à la grandeur c'est la dureté, qui se conoît par le toucher. *La tardiveté*, si elle est seule, indique l'usage diminué; si elle est avec dureté elle dure long-temps; & si elle est avec langueur, c'est signe que les forces sont abbatues. *La frequence* qui vient de l'usage augmenté, dans les fiévres ardentes, est moins dangereuse que la tardiveté qui suit les maladies froides; mais celle qui est une suite de la faculté débile, laquelle ne peut pas produire des mouvemens grands, & prompts, & qui est d'ailleurs jointe à la foiblesse, & à la petitesse, est beaucoup plus pernicieuse, & marque la défaillance prochaine. Quant à celle qui vient de l'organe qui ne peut pas s'étendre comme il faut, si on la compare avec *la rareté* qui procede de l'usage diminué, ou avec la mollesse de l'organe, elle passe aussi pour plus mauvaise. A cela près la rareté est toujours suspecte dans les maladies; & quand elle est associée avec la petitesse, elle est mortelle, parce qu'elle désigne un grand refroidissement du cœur. *La véhémence* est toujours attribuée à la vigueur de la faculté; plus le pouls est véhement plus il marque de forces, & par conséquent il sert de garant pour l'heureuse issue d'une maladie. Néanmoins si cette véhémence passe les bornes, elle ne marque pas tant la vigueur de la faculté que les efforts que fait la nature pour se défaire de quelque matiere irritante. *La langueur* annonce toûjours foiblesse de la faculté, & lors que la faculté se trouve un peu plus épuisée cette langueur se change en petitesse. *La mollesse* indique ordinairement l'humidité de l'artere; & lors qu'elle est excessive elle accompagne, ou prése présage des maladies soporeuses, des hydropisies, & autres maux qui viennent de la superfluité des humeurs pituiteuses, & aqueuses. *La dureté* est un indice de secheresse, d'astriction, & de tension; la secheresse est un signe de fiévre ardente, ou hectique, de mélancholie, &c. la tension est causée par des convulsions, des inflammations, des scirrhes des visceres, &c.; la molesse a ordinairement

avec

avec elle la grandeur, la tardiveté, & la rareté, comme la dureté a la petitesse, la célérité, & la frequence. *Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.*

Quant aux prognostiques tirez de l'inégalité du pouls, comme les causes de cette inégalité dépendent en partie de la faculté, & en partie du défaut de l'organe, lequel défaut consiste, comme on l'a dit, en une obstruction, une compression, ou une plénitude, ces trois choses sont plus, ou moins fâcheuses par rapport à leur grandeur, à leur matiere, & au lieu qu'elles occupent. Une grande obstruction, une grande compression, & une grande plénitude sont plus dangereuses qu'une petite; celles qui sont produites par des humeurs grossieres, & gluantes sont plus difficiles à surmonter que celles qui sont produites par le sang; enfin les obstructions, les compressions, & les plénitudes, qui affectent les grandes arteres, voisines du cœur, sont beaucoup plus à craindre que celles qui occupent les petites arteres des extrémitez. Il faut faire à peu près le même raisonnement à l'égard de la faculté; comme elle se trouve débile par oppression, ou par épuisement, l'inégalité de pouls qui vient de la premiere cause n'est pas d'une si grande conséquence que celle qui part de la derniere; parce qu'on espere que la faculté se débarrassant de ce qui la charge le pouls se rétablira; au lieu que si la faculté est épuisée, elle ne peut pas si aisément se remettre. Le pouls appellé *myurus*, est une marque de cet épuisement. Le pouls *intermittent* peut dépendre de l'une, ou de l'autre de ces deux causes. Le *manquement total* du pouls est un indice de défaillance, ou de mort. Le pouls *dicrotus*, ou qui frappe deux fois, désigne, ou une intempérie inégale du cœur, ou une abondance de vapeurs fuligineuses; mais il marque en même temps que la faculté est forte, & qu'il y a quelque resistance de la part de l'artere. Le pouls *ondoyant* accompagne les fiévres pituiteuses, ou s'il paroît tel dans une fiévre aigue c'est un présage de sueur, supposé qu'il soit en même temps élevé & fort. Les pouls *vermiculans*, & *formicans* marquent la mollesse, ou la flaccidité de l'artere, & en même temps la foiblesse de la faculté, c'est pourquoi ils suivent les grandes évacuations, & lorsqu'ils paroissent dans les fiévres qui ont causé un grand épuisement par leur durée, ils sont des présages de mort. Les pouls *caprizant* indique l'embarras, & la force de la faculté, qui fait tous ses efforts pour se dégager. Le pouls *en maniere de scie* désigne une grande inflammation, & une tension inégale de l'artere. Le pouls *tremblant* accompagne les grandes foiblesses. Le pouls *convulsif* est fort dangereux s'il se rend tel après de grandes évacuations, mais il n'est pas si mauvais au commencement d'une maladie. Enfin le pouls *dardant* est un indice de grande inflammation, mais il marque d'ailleurs des forces de la part de la faculté, ou de la nature.

Voila un extrait fort abregé de ce que Galien dit de plus remarquable touchant le pouls dans seize, ou dix-sept livres qu'il a écrit sur cette matiere seule Il l'a traitée si amplement, & avec tant d'exactitude, ou de subtilité, que cela a fait croire qu'une bonne partie du détail, où il entre à cet égard, vient plus de sa méditation, ou de son calcul, que de ses observations. C'est la pensée de quelques modernes; & il semble que nôtre Auteur, en convienne lui-même en quelque maniere, ou du moins qu'il ait senti ce qu'on pouvoit lui objecter touchant la difficulté, ou l'impossibilité qu'il y a d'apprendre a bien discerner toutes les differences de pouls, dont il fait mention, lorsqu'il dit, *qu'il faut toute la vie d'un homme, pour en acquerir une conoissance entiere. Néanmoins*, ajoûte-t-il, *la pratique, & l'exercice assidu, vous en apprendront assez, pour en tirer une grande utilité, quoi que vous ne possediez pas parfaitement tout ce qu'il faudroit savoir sur ce sujet.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE IV.

Maximes generales concernant la Pratique de Galien, ou sa méthode de traiter les maladies; avec quelques réflexions sur la difference qu'il y a entre son systéme, & celui d'Hippocrate.

APrès avoir vû ce que c'est que les maladies, leurs causes, leurs symptomes, & leurs signes, nous venons enfin à la *méthode* que l'on doit suivre pour les traiter. Cette méthode est établie sur ces deux maximes fondamentales que l'on a déja rapportées ci-devant, que la maladie, qui est quelque chose de contraire à la nature, doit être surmontée par ce qui est contraire à la maladie elle même, & que la nature doit être conservée par ce qui a du rapport avec la nature. C'est de ces deux maximes que naissent les *indications*, qui sont la base de toute la pratique de la Médecine. Ce que Galien appelloit *indication*, est 1 *une insinuation, pour ainsi dire, de ce qui doit être fait par rapport à quelque chose, tirée de la propre nature, ou du propre état de cette chose.* Les deux maximes que l'on a posées fournissent, selon nôtre Auteur, deux indications generales, dont la premiere est prise de *l'affection contre nature*, laquelle affection indique, ou demande, qu'on l'ôte, c'est à dire, qu'on la surmonte; la seconde se tire de *la constitution naturelle*, & *des forces*, qui insinuent qu'on les conserve. Il y a, comme on l'a remarqué ci-devant, trois sortes d'affections contre nature, la *maladie*, la *cause*, & le *symptome*. De ces trois la maladie étant la principale, ou étant premierement, & par elle même contraire à la santé, c'est *la maladie* que l'on se propose de guérir, & par conséquent c'est elle qui fournit proprement la principale indication curative, laquelle, comme on l'a dit, se tire de ce qui est contraire, ou opposé à la maladie. Que si l'on employe quelquefois des choses semblables, & non des contraires, c'est à dire, si l'on employe un remede chaud dans une maladie chaude, cela arrive ainsi par accident, par l'intervention de quelqu'autre chose qui est directement opposée à la maladie. Au reste, il faut prendre garde que l'agent soit proportionné au patient, & que les contraires dont on se sert le soyent dans un degré, égal au degré de la maladie, de peur que s'ils sont trop foibles, ils ne servent de rien, & s'il sont trop forts, ils n'aillent à l'excès opposé. C'est à dire, que si un remede que l'on employe dans une intemperie chaude, se trouve trop froid, il ne corrige pas simplement cette intemperie, mais il produit une intempérie froide, qui est l'excès opposé, & qui n'est pas moins contre nature, que celui qu'on a voulu corriger. Il faut encore remarquer que les contraires, dont il s'agit doivent être employez par degrez, parce que la nature ne supporte pas les changemens subits; en sorte qu'il faut commencer par les plus foibles, & ne venir pas tout d'un coup aux plus forts. D'ailleurs comme il y a plusieurs genres de maladies, il y a aussi divers genres de remedes, une maladie simple indique un remede simple, une maladie composée, ou compliquée veut un remede composé, ou qui serve à diverses fins; mais

1 Le raisonnement agit seul dans l'indication, l'expérience n'y a nulle part, comme Galien le marque lui même.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

mais il faut obſerver qu'en cette rencontre, c'eſt à dire, en cas de complication, il faut premierement s'attacher à la maladie principale, ou à celle qui en cauſe d'autres, & qui empêche, tant qu'elle ſubſiſte, que les autres ne puiſſent être guéries. Cette regle doit toûjours être ſuivie, ſi ce n'eſt en quelques cas, où le Médecin eſt contraint de pourvoir à la maladie qui preſſe le plus, ou qui met le malade, en plus grand danger, comme lorſqu'il y a de la malignité dans une maladie; lorſqu'elle attaque quelques parties conſiderables, ou qu'elle empêche quelque action principale.

Mais quoi que la premiere indication curative ſe tire de la maladie, comme on ne peut pas guérir parfaitement cette maladie tant que *ſa cauſe* ſubſiſte, il faut néceſſairement commencer la cure en ôtant, ou en ſurmontant cette cauſe. Et s'il y a pluſieurs cauſes, il faut les ôter l'une après l'autre, chacune dans leur ordre; ſur quoi Galien avertit, que l'on doit commencer par celle qui eſt, pour ainſi dire, née la premiere, mais qui ſe trouve la derniere, en procedant par la méthode analytique. Cette maxime eſt ſur tout néceſſaire à l'égard de *la précaution*, par laquelle on s'attache à éloigner les cauſes des maladies, ſoit pour empêcher par ce moyen que les maladies ne naiſſent, & qu'elles ne prennent accroiſſement, ſoit pour pouvoir les guérir plus aiſément dès qu'elles ſont formées.

Les *ſymptomes*, conſiderez comme tels, ne demandent point de cure particuliere, parce que la maladie, de laquelle ils dépendent, étant ſurmontée, ils diſparoiſſent en même temps. Néanmoins il arrive quelquefois que le Médecin eſt contraint d'abandonner la maladie, pour courir au ſymptome, lorſque le ſymptome peut produire une plus grande maladie, que celle qu'il accompagne, ou lorſqu'il abbat conſiderablement les forces. Mais il faut remarquer, que dans le premier de ces deux cas le ſymptome eſt conſideré comme une cauſe, & que dans le ſecond ce n'eſt pas du ſymptome qu'eſt tirée l'indication, mais des forces.

En effet *les forces*, & *la conſtitution naturelle du corps*, ſont la ſeconde ſource d'où nous avons dit que ſe tirent les indications. A l'égard des *forces* elles n'enſeignent pas ce qu'il faut faire pour guérir une maladie; elles n'indiquent pas non plus la qualité des remedes qu'il y faut employer, mais elles en reglent la quantité. Lors, par exemple, qu'elles ſont trop foibles, elles diſſuadent l'uſage d'un remede vigoureux que la grandeur d'une maladie demanderoit d'ailleurs néceſſairement. C'eſt pourquoi Galien dit que l'*indication vitale*, ou l'indication tirée des forces (car des forces dépend la vie) doit être la premiere de toutes les indications, & aller devant l'indication curative. Selon cette maxime, il faut avant toutes choſes examiner ce que les forces d'un malade peuvent ſupporter, & l'on eſt ſouvent obligé de donner des remedes, qui ſont contraires au but que l'on ſe propoſe dans la cure d'une maladie, lorſque l'état des forces l'indique. Cela eſt d'autant plus néceſſaire, que les remedes ne peuvent produire leur effet que par l'aide des forces du malade, qui doivent être tellement ménagées qu'elles puiſſent reſiſter à la maladie, & ſubſiſter pendant tout ſon cours. Cette maniere de conflict qu'il y a quelquesfois entre deux indications, & la contra-indication donne beaucoup de peine au Médecin, mais il faut, comme on l'a dit, qu'il ſuive celle qui preſſe le plus. Sous la *conſtitution naturelle du corps*, on comprend le tempérament, la coûtume, l'âge, le ſexe des perſonnes, & l'état de chaque partie. Toutes ces choſes, auſſi bien que les forces, fourniſſent chacune des indications particulieres, pour leur conſervation. Le tempérament, ſoit naturel, ſoit acquis, demande qu'on y ait égard dans la cure d'une

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

d'une maladie, & la coutume exige la même chose; parce qu'un corps malade, & foible supporte difficilement les incommoditez que l'on reçoit lorsque l'on est obligé à changer ses manieres; les personnes délicates doivent aussi être traitées differemment de celles qui sont robustes, les enfans, les adultes, les vieillards, les femmes demandent pareillement que l'on suive à leur égard les indications particulieres prises de leurs diverses conditions. Pour ce qui est de l'état des parties, on y considere ces sept choses, premierement leur *tempérament*; une partie chaude, par exemple, qui est attaquée d'une maladie chaude, ne demande pas un remede autant puissant qu'une partie froide qui seroit atteinte de la même maladie; parce que la premiere de ces parties s'éloigne moins de son tempérament naturel par cette maladie, & que la seconde s'en éloigne davantage. On considere en deuxiéme lieu l'*importance* d'une partie. Les parties nobles veulent des remedes plus doux, & qui soient nécessairement fortifians, parce qu'elles sont d'un usage commun à tout le corps, & qu'il importe beaucoup de les conserver. Le foye, & l'estomac, qui sont de ce nombre, doivent toûjours être fortifiez; & supposé que ces parties ayent besoin d'être raffraichies, ou ramollies, il faut mêler des remedes astringens, & médiocrement échauffans, avec les raffraichissans, & les émolliens, depeur qu'elles ne se réfroidissent, & ne se relâchent trop. Pour prouver d'autant mieux la nécessité de cette pratique nôtre Auteur fait une assez longue narration de ce qui arriva de son temps au Médecin Attalus, qui tua, dit-il, un Philosophe Cynique nommé Théagene, pour avoir continué de lui appliquer des cataplâmes relâchans sur la région du foye, où il avoit une inflammation; nonobstant l'avis que lui Galien avoit donné à ce Médecin de mêler des astringens avec les relâchans. On a égard en troisiéme lieu au *sentiment* d'une partie. Plus ce sentiment est fin, & délicat, moins la partie peut supporter des remedes acres, ou violens; & il arrive qu'une même maladie demande des médicamens differens si elle a son siege en des parties differentes. L'œil qui est atteint d'inflammation ne souffre pas les mêmes remedes que souffre une autre partie enflammée; l'huile, par exemple, qui adoucit les phlegmons, ou les tumeurs inflammatoires qui surviennent aux bras, ou aux jambes, augmente les inflammations des yeux. On regarde en quatriéme lieu à la *consistence* d'une partie; si une partie est dense ou épaisse, & dure, il faut des médicamens plus pénétrans, & plus forts que ceux que l'on applique sur une partie rare, & molle. La *figure* fournit une cinquiéme indication; car on voit par la figure d'une partie par quel endroit elle peut être plus commodément déchargée de ce qui lui nuit. La *situation* en fournit une sixiéme; plus une partie est cachée, ou située en un lieu profond, & plus elle est éloignée du lieu, où l'on peut appliquer un médicament, plus il faut que ce médicament ait de force pour pénétrer jusques là. Enfin le *voisinage* d'une partie fournit quelquefois des indications qui font varier la cure. C'est à dire, qu'il ne faut pas seulement avoir égard à la partie malade, mais qu'il faut encore examiner celles qui lui sont voisines; parce que ces dernieres parties sont souvent plus délicates, & plus sensibles que la premiere, en sorte qu'elles reçoivent de l'incommodité des médicamens que l'on applique sur celle-ci, lorsqu'ils sont trop forts, ou trop pénétrans.

Outre les deux sources génerales des indications dont nous avons parlé, qui sont l'affection contre nature, & la constitution naturelle, Galien en conte une troisiéme, qui est *l'air qui nous environne*, ou l'air que nous respirons, & qui demande en particulier que l'on y ait beaucoup d'égard dans la cure des maladies.

Toutes

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Toutes les indications, de quelque nature qu'elles soient, se remplissent par la *Diete*, la *Pharmacie*, & la *Chirurgie*; qui sont les trois moyens generaux que les Médecins employent pour secourir les malades. Il y auroit bien des choses à dire sur la maniere dont Galien s'y prenoit à cet égard; mais comme il suivoit les principales maximes qu'Hippocrate avoit enseignées sur le même sujet, on renvoye le Lecteur à ce qui a été dit ci-dessus touchant la pratique de ce dernier. On remarquera seulement en peu de mots, premierement à l'égard de la Pharmacie, que comme cette partie de la Médecine avoit été fort cultivée, depuis le temps d'Hippocrate, jusques à celui de Galien, les médicamens, tant simples que composez, s'étoient beaucoup augmentez. C'est ce que l'on peut recueuillir de ce que nous avous dit dans le livre précedent, & qui est en partie tiré de ceux que Galien lui même avoit écrit sur cette matiere. Ces livres sont en grand nombre. Il y en a plusieurs sur les proprietez des *médicamens simples*; & il y en a encore davantage sur la *composition des médicamens*. Mais il ne faut pas oublier de remarquer, à l'égard des médicamens en géneral; que les proprietez que Galien leur attribue sont tirées des qualitez appellées *premieres*, le chaud, le froid, le sec, & l'humide, & que chacune de ces qualitez a, selon lui, quatre degrez; c'est à dire que ce qui est chaud, par exemple, l'est au premier, au second, au troisiéme, ou au quatriéme degré; la chicorée est froide au premier degré, le poivre est chaud au quatriéme. C'est, selon nôtre Auteur, par ces qualitez & par leurs differentes combinaisons que la plus part des médicamens operent; & quoi qu'il reconoisse qu'il y a des médicamens aigres, salez, acres &c. il tâche de prouver que ces dernieres qualitez dépendent des premieres; en sorte que le salé, par exemple, a la chaleur pour principe de sa salure, que l'amer dépend du sec, que l'acre est très chaud, que l'aigre est froid &c. Il remarque en second lieu que tout ce qui est chaud, froid, &c. est tel, ou *actuellement*, ou *en puissance*; la glace est froide actuellement, la mandragore, ou la cigue, sont froides en puissance; le feu est chaud actuellement, le poivre l'est en puissance. Les matieres qui n'agissent point par les qualitez que l'on a désignées, agissent *par toute leur substance*. Tels sont les remedes appellez *specifiques*, & certains *poisons*, & *contrepoisons*. Tels sont encore les *purgatifs*; ils agissent par une proprieté particuliere de toute leur substance, en attirant chacun une certaine humeur, comme cela a été expliqué dans la Médecine d'Hippocrate. Il a été nécessaire de toucher ce qui regarde ces diverses manieres dont les médicamens operent, parce qu'il n'y a rien de plus souvent rebattu dans les livres des anciens Médecins.

La Chirurgie avoit aussi été poussée un peu plus loin, par rapport au temps d'Hippocrate. L'on en peut juger par ce que nous avons dit sur ce sujet dans la fin de la seconde Partie, en parlant de *Celse*, qui vivoit déja plus de cent cinquante ans avant Galien. Au reste ce dernier exerçoit lui même la Chirurgie, aussi bien que tout le reste de la Médecine. Nous avons encore plusieurs de ses livres concernant la Chirurgie en particulier, sans conter ce qu'il enseigne sur le même sujet en d'autres endroits. Il parle même des cures chirurgicales qu'il a faites, comme nous l'avons vû dans sa vie.

Après avoir fait ces trois, ou quatre remarques sur la Pharmacie & sur la Chirurgie de Galien, nous n'avons plus qu'un mot à dire sur l'usage qu'il faisoit des remedes generaux les plus communs, tels que sont la *saignée*, les *ventouses*, la *purgation*, les *somniferes*, & les autres que nous avons spécifiez dans la pratique d'Hippocrate. Galien suivoit cet ancien Médecin à l'égard de l'em-

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An &c.

ploy de tous ces remedes, ou du moins il retenoit ses principales maximes. Toute la difference qu'il y avoit, premierement à l'égard de la *saignée*, c'est qu'il semble que Galien pratiquoit un peu plus souvent ce remede qu'Hippocrate. Il pouvoit suivre en cela les Médecins plus modernes, qui avoient rendu la saignée si commune, que Celse disoit, comme on l'a vû ci-dessus, qu'il n'y avoit presque point de maladie dans laquelle on ne saignât de son temps. Galien tiroit plus, ou moins de sang, selon les forces du malade. Il croyoit qu'il est certaines occasions où l'on en peut tirer jusques à ce que le malade tombe en défaillance; & il dit en avoir tiré dans un même jour jusques à six cotyles, c'est à dire cinquante quatre onces. Il tiroit cette quantité de sang principalement dans les commencemens des fiévres aigues, lors qu'il y avoit plénitude d'un sang boüillant, étant dans la pensée qu'en ces cas là il faut, le plûtôt qu'on peut, faire une grande évacuation d'un tel sang pour arrêter promptement la fiévre. A cela près il ne conseille pas de telles saignées; & il remarque même, pour détourner ceux qui voudroient faire ce remede sans une necessité pressante, ou sans avoir bien examiné les forces, 2 qu'il a vû deux personnes qui en sont mortes. Il est, dit-il, plus à propos de réiterer la saignée le même jour, ou les jours suivans, que de tirer trop de sang d'une seule fois. Galien prenoit d'ailleurs toutes les precautions qu'Hippocrate avoit prises pour saigner, & qu'il avoit tirées de l'âge, de la saison, du climat, des forces, du tempérament &c. mais il faisoit encore beaucoup de fond sur ce que lui indiquoit le pouls. Quand le pouls étoit vigoureux il tiroit plus hardiment du sang, & en laissoit couler la quantité qu'il avoit jugée nécessaire, tant que le pouls subsistoit dans la même force. Lors qu'il s'agissoit d'une saignée ordinaire, il semble que le plus qu'il tiroit de sang alloit à une livre & demie, c'est à dire dix-huit onces, & que le moins ne descendoit pas au dessous de sept, ou huit onces. Il rapporte lui même 3 l'exemple d'une femme qui n'avoit pas ses ordinaires depuis huit mois, à laquelle il tira le premier jour une livre & demie de sang, le second, une livre, & le troisiéme huit onces. C'est ici, à mon avis, le premier exemple que l'on ait de la quantité précise du sang tiré par une saignée. Hippocrate, ni Celse ne sont point entrez dans ce détail, & Cælius Aurelianus, qui décrit si exactement tous les remedes des Médecins Méthodiques n'a jamais marqué la mesure, ou le poids du sang qu'ils tiroient. Arétée est aussi dans le même silence à cet égard; & l'on ne trouve aucun fragment des ouvrages des autres Médecins plus anciens que Galien, qui nous apprenne combien ils laissoient couler de sang lors qu'ils saignoient quelcun. C'est ce que nôtre Auteur semble insinuer lors qu'il dit au même endroit, *qu'aucun des Grecs n'a jamais parlé de livres ni d'onces*, ce qui se doit entendre par rapport au poids du sang, que l'on peut tirer; autrement ce discours n'auroit point de sens. Il y a de l'apparence que Galien ne faisoit pour l'ordinaire guere plus de trois à quatre saignées. C'est ce que l'on peut inferer d'un passage où il dit 4 que si rien n'oblige à tirer tout d'un coup une grande quantité de sang, il faut, par une premiere saignée, en tirer moins qu'il ne seroit nécessaire si l'on vouloit tirer d'une seule fois la quantité que la maladie demande que l'on en tire. Il faut, ajoûte-t-il, faire en suite une seconde

2 *De curandi ratione per sanguin. mission. cap. 12.*
3 *In lib. de morb. vulgar. 6. comment. 3. vers 29.*
4 *De curat. per sang. miss. cap. 12.*

conde saignée, & même, si l'on veut, une troisiéme. Il faisoit quelquefois les deux premieres saignées dans le premier jour; quelquefois il attendoit le second pour faire la seconde, & il tiroit encore du sang le troisiéme jour, même deux fois, si la nécessité le requéroit, comme on le recüeuille du passage que l'on vient de citer Il tiroit du sang à toutes heures, de jour & de nuit; mais il prenoit pour cela le temps du plus grand relâche que la fiévre donnoit, & il observoit, autant qu'il étoit possible, que la digestion fût faite. Il avoit pour maxime de tirer du sang de la veine qui étoit du côté où l'on avoit du mal, ou qui y répondoit le plus directement. Il ouvroit toutes les veines qu'Hippocrate avoit ouvertes, & d'autres encore. Il ouvroit trois veines au pli du coude, celle qui est en dehors, celle qui est en dedans, & celle du milieu. Lors que ces veines n'étoient pas apparentes, il saignoit au milieu du bras. Il saignoit aussi au dessus de la main, entre les trois plus gros doits & les deux petits, aussi bien qu'entre le pouce & le doit suivant. Il saignoit encore vers les grands angles des yeux, & derriere les oreilles. Il ouvroit aussi les veines jugulaires, & même les arteres en diverses parties du corps. Il cautérisoit enfin, tant les veines que les arteres, lors qu'il étoit nécessaire. Il ne saignoit point les enfans avant l'âge de 5 quatorze ans; mais quand ils étoient un peu plus âgez il commençoit par leur tirer neuf onces de sang au plus, & s'il falloit venir à une seconde saignée, il la faisoit plus grande de quatre, ou cinq onces. Mais s'il craignoit de saigner les enfans, il ne se faisoit pas le même scrupule à l'égard des vieillards, supposé qu'ils fussent robustes. Les vües qu'il avoit pour saigner étoient les mêmes qu'Hippocrate s'étoit proposées; c'est à dire qu'il saignoit pour *diminuer la plénitude*, pour *faire diversion*, & pour *faire révulsion du sang*. Lors que la cacochymie se joignoit à la plénitude, ce qui indiquoit également la purgation & la saignée, il commençoit toûjours par la saignée.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

On n'a rien de particulier à remarquer touchant l'usage que nôtre Auteur faisoit des *ventouses*, qui étoit le même qu'Hippocrate en avoit fait; & pour ce qui est des *sansues*, il ne paroît pas qu'il s'en servît. On peut voir là-dessus ce qui a été dit dans la seconde Partie, au sujet de la pratique de Thémison.

Nous n'avons pas non plus beaucoup de choses à dire sur *la purgation*, parce que Galien observoit aussi à cet égard les plus importans preceptes d'Hippocrate, avec beaucoup d'exactitude. Nous remarquerons seulement, que comme il saignoit principalement dans la vüe de diminuer la plénitude, il purgeoit pour *évacuer la cacochymie*. Il conoissoit d'ailleurs un plus grand nombre de purgatifs qu'Hippocrate n'en avoit conu, & il semble qu'il purgeoit plus souvent que cet ancien Médecin.

Les somniferes, & les *anodyns* étoient aussi en plus grand usage du temps de nôtre Auteur. Il enseigne lui même la maniere de faire le *Diacodion*, qui est un médicament fait avec la decoction de *pavot blanc* & le miel. Il décrit aussi diverses compositions où il entre de *l'opium*; mais il semble qu'il employoit plus souvent ces médicamens pour arrêter les fluxions & pour appaiser les douleurs, que pour remédier aux insomnies, qui sont un symptome des fiévres, & de plusieurs autres maladies.

T 3 Galien

5 Artémidore, qui vivoit à peu près du temps de Galien, dit que les Médecins ne saignent personne de deux âges, c'est à dire de deux fois sept ans, ou de quatorze ans, parce qu'à cet âge là on a plutôt besoin de sang qu'on n'en a du superflu. *Lib. 2. chap. 75.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Galien ne donnoit pas plus souvent des *Sudorifiques*, du moins interieurement. 6 On trouve dans ses écrits quelques compositions en forme d'antidote, qui servent, dit le titre, pour exciter les sueurs; mais on ne voit point que nôtre Auteur les ait mises en usage pour procurer des sueurs critiques, & il ne propose aucun remede de cette nature dans sa méthode de traiter les maladies. Le moyen que l'on employoit le plus communément en ces temps-là pour faire suer c'étoit le *bain* & les frictions, remede que Galien pratiquoit fort, & avec lequel il guérissoit souvent des fiévres qui étoient causées par le froid, & des continues simples.

Il donnoit aussi quelquefois des *spécifiques*, témoin la cendre d'écrevices que l'on a dit qu'il employoit contre la rage; mais ce n'étoit que dans les maladies qui viennent de causes occultes, telle qu'est celle dont on vient de parler; car pour toutes les autres il s'en tenoit aux remedes que les indications ordinaires lui fournissoient.

On peut juger, par tout ce que nous avons dit de la Médecine de Galien dans les chapitres précedens & dans celui-ci, que cette Médecine avoit beaucoup de rapport avec celle d'Hippocrate. Il y a neanmoins en premier lieu, cette difference essentielle entre leurs deux systémes, que l'un n'est presque appuyé que sur *l'expérience*, & ne consiste qu'en des observations, au lieu que l'autre roule tout sur le *raisonnement*. La Médecine d'Hippocrate est un recueuil de ce que lui, ou d'autres ont vû, & sur quoi il raisonne peu, du moins le plus souvent; celle de Galien n'est presque autre chose qu'un tissu de raisonnemens & de disputes. Or comme il est plus aisé de se tromper en raisonnant qu'en faisant des expériences, les raisonnemens étant sujets a être contestez, au lieu que les experiences bien faites sont admises de tout le monde, il est arrivé que le systéme du premier a donné très peu de prise aux Médecins qui sont venus après lui, pendant que celui du dernier a été fort exposé à la censure. Pour entendre ce que nous venons de dire, il faut se ressouvenir de ce qui a été remarqué dans la premiere Partie; que les livres d'Hippocrate où il y a le plus de raisonnement ont été regardez déja anciennement, comme supposez. Quelques Auteurs modernes, qui prétendent que Galien ne s'est jamais éloigné des principes d'Hippocrate, veulent que le livre intitulé *de l'ancienne Médecine*, soit du nombre de ceux dont nous venons de parler. A cela près ils ne trouveroient pas leur conte, parce que l'Auteur de ce livre est d'un sentiment qui établit une seconde difference, entre, le systéme du premier de ces deux grands hommes & celui du dernier, qui ne frappe pas moins que celle que l'on a touchée. *Les Anciens*, dit l'Auteur dont il s'agit, *n'ont pas crû que le* sec, *le* froid, *le* chaud, *ou* l'humide, *ni aucune autre qualité semblable, causât quelque incommodité à l'homme; mais leur pensée a été, que ce qu'il y a de plus fort, ou d'excessif, en chacune de ces qualitez, & que la nature humaine ne peut point surmonter, est ce qui incommode; & c'est ce qu'ils ont tâché d'ôter, ou de corriger. Or entre les choses* douces *ce qui est* très doux *est le plus fort, comme entre les* ameres *& les* aigres, *ce qui est* très amer *&* très aigre; *en un mot ce qui tient le plus haut degré en chaque chose. Ce sont*, continue cet Auteur, *ces dernieres choses que les Anciens ont crû qui se trouvent dans le corps de l'homme, & qui lui sont nuisibles. En effet il se rencontre dans nôtre corps de* l'amer, *du* salé, *du* doux, *de* l'aigre, *de* l'âpre, *de* l'insipide, *& une infinité d'autres choses, qui ont diverses facultez, selon*

6 *De compos. medicam. local. lib.* 8. *chap.* 7.

selon qu'elles sont abondantes, ou qu'elles sont fortes. Ces differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne font de mal à qui que ce soit tant que les humeurs sont mêlées, & que par ce mélange elles se temperent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs se séparent & qu'elles demeurent à part, alors leurs qualitez deviennent sensibles, & incommodes en même temps. On peut recüeuillir de ce passage que cet Auteur n'entendoit pas que les humeurs dont il parle agissent plutôt par leurs premieres qualitez qui sont celles qu'il désigne au commencement, que par les autres qu'il indique en suite. Bien loin de là, il dit un peu plus bas, *que ce n'est pas le* chaud *qui a une grande force, mais* l'aigre, l'insipide *&c. soit dans l'homme, soit hors de l'homme; soit à l'égard de ce que l'on mange; ou de ce que l'on boit, ou de ce qu'on applique au dehors, de quelque maniere que ce soit*; & il conclud, *que de toutes les facultez il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que* le chaud, *& le* froid. Voila qui ne s'accorde pas avec le systéme de Galien, qui est presque tout fondé sur l'action des quatre qualitez premieres, le *chaud*, le *froid*, le *sec*, & *l'humide*; & où les qualitez secondes, comme *l'aigre*, *l'amer*, &c. ne sont regardées que comme des productions & des suites des autres. Cependant il n'y a point d'apparence que le livre en question soit une piece supposée. On y reconoit trop sensiblement & le stile d'Hippocrate, & sa maniere de raisonner. Nous n'avons point de commentaire de Galien sur ce même livre. Peut être n'en a-t-il point fait parce qu'il ne savoit comment concilier ce sentiment d'Hippocrate avec le sien, quoi qu'il ne manquât pas d'expédiens pour tirer cet ancien Médecin de son côté, lors qu'il le trouvoit à propos. Car il faut savoir que nôtre Auteur, quoi qu'il se dise le seul qui ait bien entendu, & bien expliqué Hippocrate, ne laisse, pas de donner souvent à ses paroles un sens qu'elles n'ont point, comme on l'a déja remarqué ci-dessus, & comme il seroit aisé de le prouver. Mais quoi que ces deux illustres Médecins ne soient pas d'accord en tout, ils ne laissent pas d'être à plusieurs égards dans les mêmes principes, comme on l'a remarqué ci-dessus. Ils admettent tous deux le principe commun de la *Nature* & de ses *facultez* attractrices, expultrices, &c. Ils conviennent pour ce qui regarde les *signes des maladies*, les *crises* & les *jours critiques*. Enfin la *pratique* de l'un se trouve fort approchante de celle de l'autre, ce qui est le principal.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Voila ce que l'on avoit à dire touchant le systéme de Galien. Les défauts que l'on y peut remarquer, si on l'examine par rapport à la Philosophie Cartésienne, ou de celle de Démocrite, d'Epicure, & d'Asclépiade, n'empêchent pas qu'on ne doive du moins convenir qu'il est fort ingénieux, & parfaitement bien suivi. 7 On y trouve d'ailleurs parmi quelques questions d'École, que l'on peut laisser si on les juge inutiles, on y trouve, dis-je, bon nombre de choses qui servent beaucoup pour former un Médecin, & pour lui frayer le chemin à la pratique. Cela se découvriroit avec plus d'avantage pour nôtre Auteur, si, au lieu que nous nous sommes contentez de donner une idée fort generale de sa Médecine, nous avions fait un extrait de tous ses ouvrages; mais cela auroit été trop long, & auroit d'ailleurs passé les bornes que nous nous sommes prescrites dans cette Histoire. Nous avons même retranché tout ce qui regarde *la conservation de la santé*, qui est un sujet que Galien n'a pas traité moins amplement que le reste de la Médecine, parce que ce qu'il dit se rapporte

7 *Vid. Conring. Introduct. in Art. Medic. chap. 2. paragraph. 16. & potissimum Clariss. Schelhammeri additamenta in eundem paragraphum.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

porte assez à ce qu'Hippocrate a enseigné sur la même matiere. Nous nous dispenserons aussi de faire une énumeration de tous ses Ecrits, & de distinguer ceux qui sont légitimes d'avec ceux que l'on a supposez, parce que c'est une chose assez conue. Tout ce qui nous reste à faire c'est de voir dans les chapitres suivans jusques où nôtre Auteur a poussé l'Anatomie.

CHAPITRE V.

Remarques préliminaires concernant l'Anatomie de Galien.

NOtre Auteur prétendoit, comme on l'a vû dans la premiere Partie, que les Asclépiades, ou les descendans d'Esculape, jusques à Hippocrate, qui étoit de ce nombre, avoient parfaitement possedé l'Anatomie; mais qu'aucun de cette famille, à la reserve du dernier, n'avoient rien écrit sur cette matiere. La raison qu'ils avoient pour ne point écrire, c'est que leurs enfans, qui étoient les seuls à qui ils faisoient part de leur science, apprenoient l'Anatomie chez eux, presque en même temps que les lettres de l'alphabet; & cela en voyant faire, & en faisant eux mêmes des dissections; en sorte qu'ils n'avoient pas besoin de lire des livres pour s'instruire à cet égard. Il arriva dans la suite, ajoûte le même Auteur, qu'Hippocrate ayant écrit sur l'Anatomie, aussi bien que sur tout le reste de la Médecine, & ayant fait le premier des disciples étrangers, l'Anatomie commença aussi-tôt à décheoir, parce que les Médecins qui vinrent après lui se contentérent de lire ses livres, & ne se donnerent point la peine de disséquer eux-mêmes. *Diocles* qui vint presque immédiatement après Hippocrate, écrivit aussi sur le même sujet; mais assez grossierement.

Les choses demeurérent en cet état jusques à la mort de Diocles, qui fut à peu près le temps auquel *Hérophile*, & *Erasistrate* parurent. Ces deux Médecins s'attacherent fortement à dissequer, & eurent même pour cela des corps humains autant qu'ils en souhaiterent; en sorte qu'ils rétablirent bientôt l'Anatomie, qui avoit été négligée pendant l'intervalle que l'on a marqué. Nous avons parlé fort amplement de toute cette affaire dans la seconde Partie, & nous avons fait voir qu'il est probable que ces deux Médecins, Hérophile, & Erasistrate, sont les premiers qui ont anatomisé des hommes. Nous avons insinué en même temps que peu d'autres Médecins de l'antiquité, avoient eu la même liberté après eux. C'est ce qu'il faut maintenant examiner. Riolan rapporte fort au long les raisons qui faisoient que les anciens Anatomistes ne pouvoient pas aisément avoir des corps humains pour les dissequer. On brûloit, dit-il, la plûpart des corps des hommes, aussi tôt après leur mort. On avoit fait une Loi à Rome, en vûe des désordres qui accompagnoient la guerre civile du temps de Marius, & de Sylla, qui défendoit de faire aucun outrage aux corps des morts. On sait d'ailleurs que l'on avoit anciennement horreur de toucher des cadavres, ou seulement d'en approcher; & par cette raison 1 ceux qui enterroient les morts, & même 2 ceux qui préparoient les cuirs

1 *Vespillones.*

2 *Cetiarii. Les écorcheurs. Vide Riolan. Anthropograph. lib. 1. cap. 12.*

cuirs des bêtes demeuroient hors de la ville de Rome. Les bourreaux n'y avoient point non plus d'habitation; & les Romains étoient si délicats sur ce chapitre qu'ils ne pouvoient pas même souffrir que l'on suppliciât quelcun dans l'enceinte de leurs murailles. Les loix des Juifs au sujet de ceux qui touchoient à des cadavres sont conues de tout le monde; mais chacun ne sait pas que les Grecs étoient à cet égard dans les mêmes sentimens que les Juifs; c'est ce que Riolan prouve par un passage 3 d'Euripide. *Si quelcun*, dit ce Poëte, *soüille ses mains par un meurtre; ou si quelcun touche un cadavre, ou une femme accouchée, le Dieu lui interdit ses autels comme à un impie.* La difficulté qu'il y avoit autrefois de trouver des corps humains, pour en faire la dissection, paroît encore d'un passage de Pline, qui confirme la même chose, lors qu'il dit 4 *qu'il étoit défendu de regarder les entrailles des hommes.* Mais toutes ces autoritez, & quelques autres, que le même Riolan rapporte, n'empêchent pas qu'il ne croye que les Médecins ont de tout temps trouvé des moyens d'avoir quelques corps humains pour les disséquer. Il le prouve premierement par un autre passage de Pline qui dit, 5 *que les Rois d'Egypte ouvroient autrefois les corps des morts pour conoître quelles avoient été leurs maladies.* Les mêmes Egyptiens avoient d'ailleurs la coutume d'embaumer les cadavres, ce qui ne se pouvoit faire sans les ouvrir. 6 On avoit, à Alexandrie, des squelettes d'hommes sur lesquels les jeunes Médecins apprenoient à conoître les os. Nous lisons dans Rufus, Ephésien, que les Médecins plus anciens que lui avoient appris l'Anatomie sur des corps humains; & ce que l'on a dit ci-dessus d'Hérophile, & d'Erasistrate ne permet pas que l'on en doute. Galien rend encore témoignage au premier des Médecins que l'on vient de nommer 7 *qu'il avoit acquis une conoissance très-exacte de l'Anatomie, en disséquant des hommes, & non pas des bêtes, comme le pratiquent la plûpart des autres Médecins.* Seneque dit 8 que les Médecins ont ouvert les entrailles des hommes pour decouvrir la cause des maladies; & que de son temps on disséquoit les membres des cadavres pour voir la situation des nerfs, & des jointures. Or Seneque, dit Riolan, vivoit du temps d'Auguste, de Tibere, & de Néron. Il étoit permis d'anatomiser les cadavres des ennemis, & c'est ce que firent les Médecins Romains pendant les guerres de l'Empereur Marc Aurele, contre les Allemans, comme on l'apprend de Galien. On pouvoit aussi avoir assez facilement les corps de ceux que l'on faisoit mourir à Rome, qui demeuroient sans sépulture hors de la porte Esquiline; & les corps des enfans que l'on avoit exposez. Enfin comme l'on avoit anciennement un grand nombre d'esclaves; qui empêchoit leurs maîtres de faire sur les cadavres de ces malheureux tout ce qu'ils trouvoient à propos?

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

3 *In Iphigenia.*
4 *Lib.* 28. *cap.* 2.
5 *Lib.* 19. *cap.* 5.
6 *Galen. administrat. Anatomic. lib.* 1. *cap.* 2.
7 *De dissect. vulvæ, cap.* 5.
8 *Medicos, ut vim ignoratam morbi cognoscerent viscera rescidisse, hodie cadaverum artus rescindi, ut nervorum articulorumque positio cognosci possit.* Voila ce que Riolan fait dire à Seneque; mais je n'y trouve pas tout cela. Dans l'édition que j'ai entre les mains il n'y a que ceci; *Medici, ut vim ignotam morbi cognoscerent, viscera hominum resciderunt.* Declamat. lib. 10, controvers. 5.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Riolan pouvoit ajoûter à toutes ces preuves ce que dit Ciceron, 9 *que nous ne conoissons point nôtre corps, ni quelle est la situation, & la nature de ses parties; que les Médecins, qui ont eu interêt de conoître tout cela, ont ouvert des corps afin que l'on crût qu'ils s'étoient instruits par ce moyen. Mais, ajoute-t-il, les Empiriques soutiennent que l'on n'en est pas plus savant, parce qu'il se peut que les parties changent de nature dès qu'elles sont découvertes.* Le même Riolan ayant prouvé en géneral que les Médecins anciens disséquoient quelquefois des hommes, tâche de faire voir en particulier qu'Hippocrate, Aristote, & Galien en ont disséqué. Nous avons vû ci-devant que les raisons dont il se sert pour soutenir son sentiment, à l'égard des deux premiers, ne sont pas fort convaincantes. Il s'agit d'examiner s'il est mieux fondé en ce qui regarde Galien, pour lequel il a principalement entrepris de prouver le fait en question, contre quelques modernes qui ont soutenu le contraire. *C'est injustement*, dit-il, *que l'on accuse Galien de n'avoir jamais disséqué d'homme, & d'avoir enseigné l'anatomie du singe pour celle de l'homme. Je prouverois aisément par une infinité de passages de cet Auteur qu'il a disséqué des singes, & des hommes, mais qu'il n'a enseigné que l'anatomie de l'homme.* Il cite là-dessus deux, ou trois passages de Galien, par lesquels il paroit veritablement que celui-ci ne traite, ou dit ne traiter, que de l'anatomie de l'homme; & même il promet en un endroit de donner un jour séparément l'anatomie de divers autres animaux. Voici les propres termes de Galien dans ce dernier passage. 10 *Je n'ai pas fait dessein de marquer ici le nombre des lobes du foye des autres animaux, parce que je n'ai décrit jusques à present la construction particuliere d'aucun de leurs organes, si ce n'est en quelques endroits, où j'ai été obligé de le faire afin que l'on comprît mieux ce que je dis de l'homme. Mais, si je vis, je décrirai quelque jour la structure du corps des bêtes, & je ferai une anatomie exacte de toutes leurs parties, comme je fais maintenant* 11 *celle des parties de l'homme.* Le même Auteur cite enfin un autre passage de Galien où celui-ci dit, en parlant de quelques Anatomistes de son temps, *qu'il n'est pas surprenant s'ils se sont trompez, parce qu'ils n'ont disséqué que des cœurs, & des langues de bœufs, ne sachans point que ces parties ne sont pas les mêmes dans ces animaux qu'elles sont dans les hommes.* On peut bien juger que si Galien n'avoit pas examiné ces mêmes parties sur des hommes, il n'auroit eu garde de censurer ceux qui ne l'avoient pas fait. Le passage que nous avons rapporté ci-dessus, où le même Galien, après avoir loüé Hérophile de ce qu'il avoit appris l'anatomie en dissequant des hommes, ajoûte que *la plus part des autres Médecins*

9 *Corpora nostra non novimus, qui sint situs partium, quam vim quaque pars habeat ignoramus. Itaque Medici ipsi, quorum intererat ea nosse, aperuerunt ut viderentur; nec eò tamen, aiunt Empirici, notiora esse illa, quia fieri possit ut patefacta, & detecta mutentur.* Academic. Quæst. lib. 4.

10 *De usu part. lib. 6. cap. 4.*

11 Voici de quelle maniere Galien s'exprime dans la derniere période de son discours; ἐξηγησόμεθα ποτὲ ϗ τὴν ἐκείνων κατασκευὴν, ἐπὶ λεπτὸν οὕτω κατατέμνοντες ὥσπερ ϗ τὴν ἀνθρώπων. L'interprete Latin traduit ces paroles mot à mot de cette maniere. *Illorum etiam constructionem membratim, quomodo nunc hominum, dissecantes, aliquo tempore expicabimus.* Riolan y change quelque chose; Voici sa version; *Illorum etiam constructionem membratim, quomodo nunc hominem dissecantes, aliquo tempore explicabimus*; par où il semble qu'il veüille insinuer que Galien dissequoit actuellement un homme dans le temps qu'il écrivoit ce que l'on vient de lire; mais il est aisé de voir qu'il ne s'agit dans ce passage que d'une dissection qui se fait avec la plume.

Médecins ne disséquoient que des bêtes, ce passage, dis-je, prouve aussi qu'Hé- *Depuis*
rophile n'avoit pas été tout à fait le seul qui eût disséqué des hommes. Si per- *l'An cxl*
sonne n'en avoit disséqué que lui nôtre Auteur, au lieu de ses mots, *la plus* *de J. C.*
part des autres Médecins, auroit dit, *tous les autres Médecins*. Or si quelques *jusques*
Médecins de son temps faisoient des dissections de corps humains, il est fort *à l'An*
probable qu'ayant autant d'ardeur pour l'anatomie qu'il paroit en avoir eu, *cc.*
il ne demeuroit pas à cet égard les bras croisez tandis que les autres travailloient.

Je crois donc avec Riolan que Galien a pû disséquer des corps humains; mais il y a de l'apparence que ce n'a été que fort rarement qu'il l'a fait, & peut-être assez imparfaitement. Ce que l'on a dit au commencement de ce chapitre prouve que la chose ne se pouvoit entreprendre qu'avec beaucoup de difficulté; & Galien le confirme lui-même par la peine qu'il se donne de parler de divers autres moyens par lesquels il juge que l'on peut apprendre l'anatomie. Il con-
„ seille premierement [12] que l'on choisisse cette espece de singes qui res-
„ semblent le mieux à l'homme; ou s'il ne s'en trouve pas il faut, *dit-il*,
„ dissequer de ceux qui ont comme une tête de chien, ou des [13] satyres;
„ ou des lynx. Si l'on manque encore de ces animaux il faut prendre des ours,
„ ou des lions, ou des belettes, ou des chats, parce que ces animaux ont des
„ especes de doits comme les hommes. *Il continue en suite de cette maniere.*
„ Je n'ai jamais entrepris d'anatomiser des fourmis, des cousins, ni des pu-
„ ces, ni aucun autre de ces menus insectes; mai j'ai souvent disséqué des be-
„ lettes, des rats, des serpens, & plusieurs sortes d'oiseaux, & de poissons;
„ par où j'ai appris qu'une même Intelligence a formé tous les animaux, &
„ que chaque animal a le corps disposé selon que son naturel le demande. Il
paroit d'ailleurs que Galien disséquoit quelquefois des [14] *pourceaux*, & des *chevres*; il parle aussi d'un [15] *élephant* qu'il avoit anatomisé à Rome, ou dont il avoit disséqué quelques parties. On dira, sans doute, que nôtre Auteur conseilloit de commencer par disséquer des bêtes pour achever en suite de s'instruire sur des hommes. Cela est vray; mais voyons de quelle maniere il parle de
„ cette derniere affaire. [16] Je vous conseille, *dit-il*, de vous bien exercer
„ premierement sur des singes, afin que si vous trouvez jamais quelques corps
„ humain dont vous puissiez faire la dissection, vous soyez en état de décou-
„ vrir promptement chaque partie; ce qui n'est pas une affaire, où l'on puisse
„ réussir si auparavant l'on ne s'est souvent exercé sur d'autres sujets. Faute
„ de s'être exercez de cette maniere, ceux qui ont disséqué les corps des

 Alle-

---

12 *Anatomic. Administr. lib. 6. cap. 1.*

13 C'étoit apparemment une troisiéme espece de singes. tels que ceux que Pline décrit sous le nom de Satyres, ou ceux dont Tulpius & Bontius parlent, & que l'on appelle *hommes sauvages*.

14 Galien ne dit point qu'il ait disséqué des *chiens*, qui sont des animaux des plus communs. Peut-être qu'un scrupule de religion empêchoit qu'on ne les disséquât, parce qu'on en sacrifioit à plusieurs divinitez, qu'Anubis, Dieu des Egyptiens étoit représenté avec une tête de chien, que l'on juroit par *le chien*, ou parce que les chiens sont fort amis des hommes, ou enfin parce qu'on pouvoit se faire plus d'horreur de toucher un chien mort, qu'une autre bête. Aristote décrit néanmoins quelques parties des chiens.

15 *Anatomic. Administrat. lib. 7. cap. 10. De usu part. lib. 17. cap. 1.*

16 *Administr. Anatom. lib. 3. cap. 5.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

,, Allemands, pendant la guerre que ces peuples avoient entreprise contre Marc
,, Aurele, n'ont rien appris si ce n'est à conoître la situation des visceres. Mais
,, un Médecin qui aura premierement travaillé sur d'autres animaux, & prin-
,, cipalement sur des singes, voit d'abord ce qu'il y a à voir sur les parties qu'il
,, disséque. Il est plus aisé à un homme qui a de l'adresse, & la pratique de l'ana-
,, tomie de s'instruire d'un coup d'œil sur un cadavre d'homme, touchant ce
,, qu'il a déja vû ailleurs, qu'à un autre qui n'est pas exercé de trouver tout à
,, loisir, même les choses les plus évidentes. Plusieurs des premiers dont je viens
,, de parler ont découvert fort vîte ce qu'ils ont voulu voir sur les corps de ceux
,, que l'on a condannez à la mort, ou que l'on a exposez aux bêtes farouches,
,, ou sur les cadavres des voleurs qu'on laisse sans sépulture. D'ailleurs les
,, grandes playes, ou certains grands, & profonds ulceres, ont découvert à
,, ces gens là plusieurs parties du corps, qu'ils ont trouvées semblables à celles
,, qu'ils avoient vûes dans les singes, mais ceux qui n'avoient jamais travaillé
,, sur ces animaux n'ont point pû profiter de ces occasions. Ceux qui dissé-
,, quent souvent des enfans exposez, savent aussi que le corps de l'homme, &
,, celui du singe sont très-semblables. Il ne faut pas douter que Galien n'eût
employé quelques uns de 17 ces moyens, ou d'autres approchans, pour s'instruire. Il le dit lui-même en un autre endroit, ou après avoir conseillé aux jeunes Médecins d'aller à Alexandrie, pour y voir des squeletes, & de ne se contenter pas de ce qu'ils lisoient à cet égard dans les livres, il continue de cette
,, maniere. 18 Que si vous ne pouvez pas aller en Egypte, pour apprendre
,, à bien conoître les os, faites du moins ce que j'ai aussi fait moi même. J'ai
,, souvent examiné des os d'hommes lorsque j'ai trouvé des sépulcres, ou des
,, monumens ruinez. Un sépulcre bâti négligemment sur le bord d'une riviere
,, avoit été détruit par l'eau de cette même riviere qui avoit passé par dessus; en
,, sorte que le corps que l'on avoit dans ce sepulcre ayant été emporté par le cou-
,, rant s'étoit enfin arrêté en un lieu disposé comme une maniere de port dont les
,, bords se trouvoient assez élevez. J'eus occasion de voir ce corps dont les chairs
,, étoient déja pourries, mais dont les os tenoient encore les uns aux autres. On
,, eût dit que c'étoit un squelete préparé pour instruire des jeunes Médecins. Je
,, vis aussi un jour le cadavre d'un voleur sur une montagne en un lieu assez écarté
,, du chemin. Un voyageur que ce voleur avoit attaqué l'avoit tué, & personne
,, de ce païs-là n'ayant voulu l'enterrer, parce qu'on étoit bien aise que ce mé-
,, chant homme fût la pâture des vautours, deux jours après ses os furent tout à
,, fait décharnez, & se trouverent secs comme ceux qui sont préparez pour l'in-
,, struction des Médecins. Galien parle aussi dans le même chapitre d'une maladie accompagnée de *charbons*, qui avoit eu cours dans la plûpart des villes de l'Asie, & qui lui donna occasion d'examiner la disposition des muscles de diverses parties dont la peau, & une partie des chairs avoient été emportées.

Si

17 L'Anatomie que l'on apprenoit par les moyens, dont il s'agit ici s'appelloit *ἀνατομὴ κατὰ περίπτωσιν*, c'est à dire, *anatomie de hazard*. C'étoit la seule anatomie que les Empiriques approuvoient, comme on l'a vû dans la seconde partie. C'est de Galien de qui l'on apprend ce terme.

18 *Anatomic. Administrat. lib.* 1. *cap.* 2. Du Laurent infere de ce passage que Galien avoit chez lui les deux squeletes, dont il est ici parlé, & Riolan, qui a sans doute copié du Laurent, dit la même chose; mais Galien ne dit point qu'il eût enlevé ces squeletes; il paroît au contraire par toute la suite de son discours qu'il se contenta de les examiner sur le lieu. Après cela fiez vous aux citations.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Si nôtre Auteur s'en étoit tenu aux moyens qu'il indique, on ne peut pas appeller cela des dissections completes, & régulieres du corps humain. De tous les sujets sur lesquels, il dit qu'on peut s'instruire, il n'y a que les enfans exposez qui semblent lui avoir fourni de quoi faire une anatomie entiere, par la facilité qu'il y avoit d'emporter quelques uns de ces petits corps, & de les disséquer ensuite avec tout le loisir nécessaire. C'est à mon avis ce qu'il fait conoître en quelque maniere lorsqu'il dit, comme on l'a vû ci-dessus, *que ceux qui dissequent souvent des enfans exposez savent que le corps de l'homme, & celui du singe sont fort semblables*. Si ces dissections se faisoient souvent du temps de Galien, comme on le recueuille de ce passage, il y a de l'apparence qu'il en avoit fait aussi bien que les autres, quoi qu'il n'osât pas s'en vanter ouvertement à cause de l'aversion que l'on avoit alors, pour ces sortes de choses. On dira qu'il ne lui étoit guére plus difficile de faire enlever quelques corps des criminels que l'on avoit exécutez; mais il ne dit en aucun endroit que personne entreprît rien de semblable. S'il parle de ce que l'on apprenoit en examinant les corps des voleurs, ou tous les autres cadavres que l'on pouvoit trouver sur les champs, il fait conoître que cet examen, ou cette recherche ne se faisoit que sur le lieu même où se rencontroient ces corps, en tâchant de voir fort vîte ce que l'on avoit dessein de voir. C'est ce que l'on recueuille du passage que l'on a cité, où il dit que ceux qui auront dissequé des singes pourront *promptement* s'instruire, par les cadavres qu'ils trouveront à la campagne, touchant la disposition des parties qu'ils auront vûes auparavant en disséquant de ces sortes de bêtes. Il repete trois, ou quatre fois dans le reste de ce passage ce mot *promptement*; qui marque le peu de temps que l'on avoit, ou qu'il avoit eu lui-même, pour considerer les cadavres dont il s'agit; de crainte sans doute qu'on ne le surprît dans cette occupation, qui auroit donné de l'horreur aux spectateurs, & qui n'étoit pas agreable d'elle même. Au fond le soin que Galien prend d'indiquer tous les autres moyens d'apprendre l'anatomie dont on a parlé, marque assez, comme on l'a déja dit, que l'on ne pouvoit faire alors des dissections regulieres de corps humains que très-rarement, & très-difficilement. Une autre preuve de cela c'est qu'il ne s'en faisoit point en public dans les Ecôles des Médecins. S'il y a un lieu au monde où ces dissections eussent dû être en usage, c'est à Alexandrie, capitale de l'Egypte. La coûtume que l'on avoit en ce païs-là d'ouvrir les corps morts, pour les embaumer sembloit devoir inspirer moins d'horreur pour les dissections completes. Mais on ne voit pas que l'on y eût pratiqué rien de semblable depuis le temps d'Hérophile, & d'Erasistrate, ou des anciens Rois de ce païs. Tout ce que l'on faisoit à cet égard dans cette fameuse Ecole de Médecine, du temps de Galien, c'est que l'on y enseignoit l'astrologie sur des squeletes d'hommes, qui étoient peut être fort anciens. Si l'on y avoit d'ailleurs montré sur des corps humains tout le reste de l'anatomie de l'homme, le même Galien, & cent autres Auteurs, n'auroient pas manqué de le dire en cent endroits. Quant aux passages de divers Auteurs, que l'on a rapportez après Riolan, pour prouver que l'on faisoit anciennement des dissections d'hommes, il seroit aisé de faire voir qu'ils regardent presque tous ce qui s'étoit passé long-temps avant le temps que ces Auteurs écrivoient; & que le fait seul d'Hérophile, & d'Erasistrate pouvoit avoir donné lieu à tout ce qui s'étoit écrit sur ce sujet. Enfin, pour revenir à Galien, rien ne le rend mieux convaincu qu'il n'a pas disséqué autant, de corps humains qu'il auroit été nécessaire, supposé qu'il en ait disséqué quelques uns, que ce qu'il décrit en divers endroits les parties du corps des singes, ou de quelques autres bêtes, en croyant décrire celles de l'homme. C'est ce que

 Vésale

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Vésale fait toucher au doit, & ceux qui ont voulu soutenir le contraire se sont aveuglez eux mêmes par la prévention qu'ils ont eüe pour Galien.

Mais quoi que nôtre Auteur ait quelquefois confondu les parties des bêtes, avec celles des hommes, son anatomie ne laisse pas d'être un très-bel ouvrage, & Vésale lui-même l'a beaucoup estimé. Cet ouvrage feroit d'autant mieux conoître le mérite de l'Auteur s'il étoit vrai, comme il le dit, que personne avant lui n'avoit bien écrit sur l'Anatomie, & qu'il a fait à cet égard plusieurs découvertes fort importantes. Il est probable qu'étant aussi attaché à cette affaire qu'il l'étoit, il a pû effectivement découvrir quelque chose de son chef, quoi que le penchant qu'il avoit à se loüer doive rendre un peu suspect ce qu'il dit de lui-même. Mais au fond qu'il soit le premier qui ait mis l'Anatomie sur un bon pied, ou qu'il se glorifie du travail d'autrui, dont il n'a pas même toûjours profité autant qu'il seroit à souhaiter, comme on le verra [19] ci-après, il n'y a pas de doute que si ses livres anatomiques avoient tous été perdus ce ne fût une très-grande perte. Ce sont les seuls qui nous sont restez de tous ceux que les Anciens ont écrit sur cette matiere; car ce qu'il y a d'ailleurs ne vaut presque pas la peine d'être conté, si on en excepte ce que nous avons d'Aristote. Il est vrai que Galien n'a pas atteint la perfection; mais on ne l'a pas encore atteinte aujourd'hui; & il y a bien de l'apparence que sans les lumieres qu'il a données à ceux qui l'ont censuré, nous serions encore à découvrir une bonne partie de ce qu'il a clairement démontré. Les deux principaux traitez de Galien sur la matiere, dont il s'agit, sont celui *des Administrations Anatomiques*, & celui *de l'usage des parties du corps de l'homme.* Le premier contenoit quinze livres, dont les six derniers ne se trouvent plus. Le second, que nous avons complet, en contient dix-sept. Nous avons encore un livre qui traite *des os* en particulier, un autre *de la dissection des muscles*, un troisiéme *de la dissection des nerfs*, qui est imparfait; un quatriéme *de la dissection des veines & arteres*; un cinquiéme, ou l'Auteur prouve *que les arteres contiennent du sang*, contre le sentiment d'Erasistrate; un sixiéme *de l'anatomie de la matrice*; un septiéme *de l'organe de l'odorat*; un huitiéme & un neuviéme *de l'utilité, & des causes de la respiration*; un dixiéme & un onziéme *du mouvement des muscles*; un douziéme *de la formation du fœtus*; & deux autres enfin qui traitent *de la semence*, sans conter ce que l'on trouve concernant l'Anatomie dans ses livres *des facultez naturelles*, & ailleurs. Galien en avoit écrit plusieurs autres qui se sont perdus. Dans quelques-uns de ces livres, il traitoit *de l'anatomie d'Hippocrate.* Dans d'autres *de l'anatomie d'Erasistrate.* Dans un troisiéme ouvrage, il traitoit *de l'anatomie des corps morts*; dans un quatriéme *de l'anatomie des animaux vivans*, &c. [20] Il seroit à souhaiter que nous eussions encore tout cela, particulierement ce qui concerne l'Anatomie d'Hippocrate, & celle d'Erasistrate, aussi bien que l'abregé que nôtre Auteur avoit fait des livres Anatomiques de *Lycus*, & de ceux de *Marinus.* Ce dernier avoit écrit vint livres, qui sont ceux que Galien avoit abregez, & dont il nous a conservé les titres, qui font beaucoup regretter la perte de ce grand ouvrage. Nous avons déja parlé ci-devant de ce même Marinus, & nous en dirons encore un mot à la fin de l'Anatomie de Galien.

Mais quoi que l'on n'ait pas tous les livres de nôtre Auteur, il se trouve heureusement que ceux que l'on a renferment à peu près toute l'Anatomie; & si les

19 *Voyez sur la fin du chap. 8.*

20 On ne parle pas ici de quelques pieces supposées, qui se trouvent dans le recueil des œuvres de Galien.

les *Administrations Anatomiques* ne sont pas entieres, les autres livres dont on a parlé, & sur tout ceux *de l'usage des parties*, suppléent ce qui manque aux premiers. Ces mêmes livres de l'usage des parties sont un chef d'œuvre qui a été admiré de tout temps, & qui fait le mieux voir 21 l'étendue du genie de son Auteur. Il y a là dedans dequoi satisfaire les Médecins, & les Philosophes. Mais ce qui a fait l'admiration des Chrêtiens en particulier, c'est que Galien, tout Payen qu'il étoit, y reconoît un Dieu tout sage, tout bon, & tout puissant qui a formé l'homme, & tous les autres animaux. Les termes qu'il employe en un endroit des livres, dont il s'agit sont très-remarquables. 22 *En écrivant*, dit-il, *ces livres, je compose un veritable hymne à* 23 *celui qui nous a faits, & j'estime que la solide pieté ne consiste pas tant à lui sacrifier plusieurs centaines de taureaux, ni à lui présenter les parfums les plus exquis, qu'à reconoître & faire ensuite reconoître aux autres quelle est sa sagesse, sa puissance, & sa bonté. Car enfin ce qu'il a mis toutes choses dans l'ordre, & dans la disposition la plus convenable pour les faire subsister, & qu'il a voulu que tout se ressentît de ses bienfaits, cela, dis-je, est une grande preuve de sa bonté, qui demande que nous la célébrions par nos hymnes. Ce qu'il a trouvé tous les moyens qu'il falloit pour établir cette belle disposition, marque d'ailleurs sa sagesse; comme ce qu'il a fait tout ce qu'il lui a plû marque sa toute puissance.* Ce n'est pas en cet endroit seul que Galien parle de cette maniere. Il est si fort persuadé de cette verité qu'il ne perd point d'occasion de l'insinuer, & de combattre en même temps les Epicuriens qui vouloient que la formation du monde fut un effet du concours fortuit des atomes. Il est vrai que n'étant pas parfaitement instruit 24 il dispute d'ailleurs contre *Moïse*, sur ce que ce dernier suppose la volonté, ou le seul commandement de Dieu, comme l'unique cause de toutes choses. Galien n'admet ce principe de Moïse qu'en joignant à la volonté de Dieu le choix que ce même Dieu a fait de la matiere la plus propre, pour toutes les fins particulieres qu'il s'étoit proposées, après avoir conu ce qui étoit le mieux par rapport à l'arrangement de chaque corps. Car enfin, dit nôtre Auteur, Dieu n'a pû faire un homme avec une pierre, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre. Galien ne savoit pas que Dieu étant le maître de la matiere, sa volonté a suffi pour faire prendre à cette matiere la forme, & toutes les autres modifications qu'elle a dû recevoir. Si Epicure, en retenant ses atomes, avoit reconu la cause supreme de leur arrangement, il auroit mieux raisonné que Galien sur le sujet dont il s'agit. Mais Galien suivoit 25 Platon, ou Aristote, & non pas Epicure.

Depuis l'An cxl. de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE

21 On ne veut pas dire par là qu'il n'y ait point de défaut dans cet ouvrage; il y en a plusieurs; mais cela n'empêche pas que l'ouvrage ne soit d'ailleurs excellent, sur tout pour le temps auquel il a été composé.

22 *De usu part. lib.* 3. *cap.* 10.

23 *Il l'appelle* Dieu *en divers endroits.*

24 *De usu part. lib* 11. *cap.* 14.

25 Voyez dans la premiere partie, livre quatriéme, l'idée que Platon avoit de la formation du corps des animaux.

CHAPITRE VI.

Division génerale des parties du corps de l'homme. Anatomie du Ventre en particulier.

La conoissance des parties du corps de l'homme étant la base de la Médecine de Galien, il ne pouvoit qu'il ne recommandât fortement l'étude de 1 l'*anatomie*, par laquelle on acquiert cette conoissance. C'est aussi ce qu'il fait en cent endroits. Voici l'idée génerale qu'on peut se faire du corps, selon les principes de nôtre Auteur. On peut le diviser en quatre parties, *le ventre*, *le thorax*, ou *la poitrine*, *la tête*, & *les extrémitez*. Pour commencer par *le ventre*, dont la cavité renferme les organes de la faculté naturelle on y distingue les parties *contenantes*, d'avec celles *qui sont contenues*. Les parties contenantes du ventre, qui sont en même temps *communes*, à tout le corps sont la peau, couverte de l'épiderme, ou petite peau, la membrane qui est sous la peau, & enfin la graisse. Les parties *propres*, ou particulieres au ventre sont les muscles de cette partie, & le péritoine, sans conter les os, comme les vertebres des lombes, l'os sacrum, les os des hanches, du pubes, & les fausses côtes. Sur quoi il faut remarquer, premierement à l'égard de *la peau*, que nôtre Auteur la regardoit, comme un corps nerveux, ou membraneux, dont le principal usage est de revêtir l'homme, & de le garantir des injures du dehors. Il ajoûtoit que la peau reçoit des veines, des arteres, & des nerfs; qu'elle est d'ailleurs toute percée de petits pores, ou trous, pour servir à l'évacuation de la sueur; & à la transpiration des vapeurs, & qu'elle est en divers endroits, couverte de poils qui y sont enracinez, comme les dents dans les gencives. Il disoit enfin que la peau est immediatement formée de la semence, aussi bien que toutes les autres membranes, comme on le remarquera plus particulierement ci-apres, & qu'elle est la partie la plus temperée du corps, quoi que la plus foible, & la plus exposée. Il appelloit *épiderme*, comme qui diroit *sur peau*, une pellicule déliée qui couvre la peau, & qui s'en sépare quand on s'est brûlé. Il trouvoit d'ailleurs sous la peau 2 *une membrane*, qu'il dit y être collée. Quant à la *graisse*, il croyoit qu'elle se forme de la partie la plus chaude des alimens, qui se ramasse, & se fige autour des membranes, qui sont plus froides, pour les échauffer, & les humecter, ou les rendre plus souples. On ne décrira pas ici *les muscles* du ventre,

1 Le mot *Anatomie* est Grec. Il signifie proprement l'action de *couper*, ou *découper*. Nous n'avons point de mot François qui y réponde que celui de *dissection*, qui est demi Latin. Mais on appelle en un autre sens *Anatomie*, cette partie de la Médecine, ou cet art particulier qui conduit à la conoissance de toutes les parties du corps par le moyen de la dissection. On peut aussi dire avec l'Auteur de l'*Introduction*, livre attribué à Galien, que l'Anatomie est *une contemplation des parties cachées du corps*, *par l'aide de la dissection*.

2 Cette membrane que Galien dit être immédiatement sous la peau ne se trouve dans les hommes que sous la graisse, comme Vesale l'a remarqué. C'est ici l'une des preuves que ce dernier Auteur apporte, pour faire voir que Galien n'a disséqué que des bêtes. *Voyez le chapitre précedent*.

ventre, ni les muscles, & *les os* d'aucune autre partie, pour les raisons que nous dirons ci-après. La derniere des parties contenantes propres du ventre c'est *le péritoine*, qui est une membrane, ou une peau très-déliée, mais forte, qui environne intérieurement de tous côtez la cavité du ventre. C'est de cette membrane que tirent leur origine toutes les membranes extérieures des visceres qui se trouvent dans la cavité dont nous venons de parler.

Depuis l'An cxl. de J.C. jusques à l'An cc.

Après avoir levé la peau, la graisse, les muscles, & le péritoine, on rencontre 3 *l'épiploon*, qui est une membrane double, comme une maniere de sac ou de coiffe, & qui est chargée de graisse, dont l'usage est de réchauffer les parties qui sont au dessous, particulierement le ventricule. Elle a des veines, des arteres, & des nerfs, & elle est attachée à la rate, au pancreas, au premier boyau, au colon, au ventricule, & au mésentere. Voila la premiere des parties contenues du ventre. On trouve aprés cela les unes aprés les autres, le ventricule, ou l'estomac, les boyaux, le mésentere, le foye, la rate, les reins, les ureteres, la vessie de l'urine, & enfin les parties qui servent à la generation dans l'un & dans l'autre sexe; sans conter divers vaisseaux considerables qui aboutissent au ventre, ou qui se font passage au travers de cette cavité.

Le *ventricule* est placé au milieu & au plus haut du ventre. Il est composé de deux fortes membranes, collées l'une sur l'autre, & dont l'intérieure a des fibres *droites*, ou qui tirent du bas en haut, & l'extérieure des fibres *qui vont en rond*, & qui coupent transversalement les premieres; outre une troisiéme membrane qui est par dessus les deux premieres, qui tire son origine du péritoine, & qui sert à attacher le ventricule à l'épine du dos. Ces membranes, en se rapprochant par leurs extrémitez, forment une cavité dont la figure seroit ronde, si elle ne s'alongeoit un peu du côté de l'entrée & du côté de l'issue de cette même cavité. On appelle l'entrée *orifice supérieur*, & l'issue *pylore*, c'est à dire *le portier*. Par la premiere, de ces ouvertures qui est continue à un canal nommé *l'œsophage*, & qui répond à la bouche, les alimens tombent & sont reçus dans le ventricule, par le moyen des fibres droites de la tunique interne qui les attirent. Par la seconde, qui est attachée aux boyaux, ils passent dans les boyaux, par l'aide des fibres transverses de la tunique externe, qui les poussent embas. Mais avant que les viandes sortent de l'estomac elles s'y cuisent, par le moyen de la chaleur qui est communiquée à cette partie par le voisinage du foye, de la 4 rate, & de l'épiploon, qui la couvrent, ou qui l'environnent presque toute. Les viandes cuites comme il faut sont réduites en partie en un suc blanchâtre qu'on appelle *Chyle*, c'est à dire *suc*; après quoi elles descendent dans *les boyaux*, qui sont des canaux composez, comme le ventricule, de deux membranes propres, & d'une troisiéme qui vient aussi du péritoine; mais avec cette difference que les fibres de l'une, & de l'autre des premieres membranes sont transverses; parce que les boyaux n'ont que faire d'attirer la nourriture, que le ventricule leur fournit suffisamment, mais la doivent seulement pousser plus bas. Le ventricule a d'ailleurs quelques veines, quelques petites arteres, & des nerfs considerables. On divise les boyaux en *minces* & *crasses*. Il y en a trois d'une sorte, & trois de l'autre. Le premier des minces, qui commence à la sortie du ventricule s'appelle

---

3 Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *surnager*, parce que cette partie surnage en quelque maniere sur les boyaux. On l'appelle en Latin *Omentum*.

4 *Voyez ci-après ce que l'on dit d'une suc qui se porte de la rate au ventricule.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

exphysis, c'est à dire *production*, ou appendice, parce qu'il naît, ou sort du ventricule. Hérophile l'avoit aussi appellé 5 *duodenum*, parce qu'il a à peu près douze pouces de longueur. Le second s'appelle *jejunum*, parce qu'on le trouve toûjours vuide. Le troisiéme *ileum*, parce qu'il fait divers contours, étant le plus long de tous. Le quatriéme, qui est le premier des crasses, s'appelle *cæcum*, c'est à dire *aveugle*, parce qu'il est comme un cul de sac, ou qu'il n'a point d'issue, en sorte que ce qui y entre ressort par la même embouchure par laquelle il étoit entré. Le cinquiéme est nommé *colon*. C'est le plus gros, ou le plus large de tous les boyaux. Le sixiéme est appellé *rectum*, c'est à dire *droit*, parce qu'il ne fait point de contours. Il va se terminer à *l'anus*; & son extremité est entourée d'un muscle appellé *sphincter*, c'est à dire qui *resserre*, dont les fibres vont en rond, en sorte qu'en se resserrant, ou s'accourcissant elles empêchent que les excremens ne sortent involontairement. La masse des alimens étant arrivée dans les boyaux rencontre de lieu en lieu l'embouchure des veines que l'on appelle *mésaraiques*, qui ont la faculté d'attirer le chyle mêlé parmi cette masse, comme les racines des plantes attirent le suc de la terre, & de commencer à le changer en sang, pour le porter au foye d'où elles sont sorties. Après que le chyle a été séparé de cette masse, ce qui reste sont les excrémens qui se vuident par l'anus. Il faut enfin remarquer que Galien parle, 6 après Marinus, de certaines glandes qui répandent une humeur pituiteuse dont le dedans des boyaux est enduit. Les boyaux tiennent presque tous à une membrane qu'on appelle *le mésentere*, comme qui diroit *le milieu des boyaux*. Cette membrane, qui a son origine du péritoine auprès de l'épine du dos, est faite pour attacher fortement les boyaux, en sorte qu'ils ne puissent point changer de situation, & pour conduire les veines mésaraiques, qui descendent du foye, & qui en remontant des boyaux, le long du mésentere, vont toûjours en grossissant, jusques à ce qu'elles se réduisent à un seul tronc, qu'on appelle la *veine porte*, parce qu'elle est à l'entrée du foye. On trouve aussi dans le mésentere un corps charnu, ou glanduleux, appellé 7 *pancreas*, c'est à dire *tout de chair*, qui sert à appuyer dans leur chemin les veines dont on vient de parler, & à les affermir. Il s'y trouve d'ailleurs des arteres & des nerfs, mais ces vaisseaux sont fort petits.

Le *foye* est un corps rougeâtre, composé d'une infinité de veines, dont l'extremité, & les intervalles sont garnies d'une espece de chair molle, qu'Erasistrate a appellée 8 *parenchyme*, comme pour marquer que ce n'est autre chose qu'une masse appliquée contre les veines. Il est d'ailleurs composé d'une membrane qui le couvre de tous côtez, de la vessie du fiel, avec ce qui en dépend, de quelques petites arteres, qui lui communiquent la chaleur necessaire, & de quelques petits rameaux de nerfs, qui lui donnent du sentiment. Sa figure est a peu près ronde; il est convexe par dessus, & concave par dessous. Il se trouve dans quelques sujets partagé en deux, & quelquefois en trois ou quatre

5 *Dodecadactylon.*

6 *Galen. de semin. lib. 2. cap. 6. Voyez ci-dessus, part. 3. liv. 2.*

7 Galien ne distingue pas bien le *pancreas*, qui est vers le duodenum, d'avec le *pancreas*, qui est au milieu du mésentere, ou du moins il ne dit pas qu'il y ait deux pancreas, quoi qu'il semble parler de l'un & de l'autre en differens endroits.

8 Parenchyma, ce mot vient d'un verbe Grec, qui signifie *répandre tout à l'entour.*

Depuis l'An cxi de J.C. jusques à l'An cc.

quatre 9 *lobes*; en d'autres il n'est point partagé. Il est placé dans la partie supérieure du ventre, du côté droit; en sorte que sa partie convexe touche le diaphragme, auquel elle est attachée par une forte membrane; & sa partie concave couvre le ventricule. De cette même partie concave sort le tronc de *la veine porte*, qui se divise en suite en plusieurs branches, appellées les veines mésaraiques, qui vont jusques aux boyaux, & qui y sucent le chyle, comme on la vû ci-dessus. Quelques-unes de ces veines s'étendent même jusques à l'estomac, & en tirent le même suc. La veine porte a aussi d'autres branches qui s'étendent dans le foye, & qui se croisent avec celles d'une autre veine qui vient sortir par la partie convexe. Cette derniere veine s'appelle *la veine cave*. Elle est la plus grosse, & la plus considerable de toutes les veines, ou pour mieux dire, le tronc qui fournit les divers rameaux qui se répandent par tout le corps; la veine porte ne fournissant rien qu'aux boyaux, à l'estomac & à la rate. Le principal usage du foye c'est de *faire le sang*, & d'être *l'origine de toutes les veines*. Voici de quelle maniere se fait le sang. Le chyle étant arrivé, ou attiré dans le foye par le canal des veines mésaraiques, il s'y change en sang par le moyen du parenchyme dont on a parlé, qui est proprement l'organe de la sanguification (laquelle n'a été qu'ébauchée par les veines mésaraiques) & en même temps le lieu où toutes les veines prennent leurs racines. On touchera un autre usage du foye en traitant des usages du cerveau. Il y a encore à considerer dans le foye la *vessie du fiel*, qui est attachée à sa partie cave, & qui attire par le moyen d'un canal, qui sort du foye même, le *fiel*, ou la *bile*. Ce que l'on appelle bile, est un suc jaune, amer &c. & un excrément du sang, comme on l'a vû dans les chapitres précedens, qui est ensuite porté par un autre canal, dépendant de cette même vessie, dans le commencement du second boyau, où il entre par une petite ouverture qui se trouve en cet endroit. La bile étant reçue dans les boyaux sert à irriter leur faculté expultrice, en sorte qu'ils se déchargent plus facilement des autres excrémens qui viennent des viandes, lesquels sans cela y demeureroient trop longtemps.

La bile jaune n'est pas le seul excrément du sang. Il s'en sépare encore un autre qu'on appelle 10 *bile noire*, ou *mélancholie*, qui est regardé comme la lie du sang, & ce qu'il a de plus grossier, de plus âpre, & de plus aigre. Ce dernier excrément est attiré dans la rate par le canal d'un rameau qui vient du foye, ou de la veine porte. La *rate* est aussi un tissu de vaisseaux comme le foye, qui sont pareillement garnis d'un parenchyme. Mais il y a cette difference que les vaisseaux de la ratte sont la pluspart des *arteres*, au lieu que ceux du foye sont des *veines*. La raison pourquoi la ratte est plutôt composée d'arteres que le foye, c'est premierement afin que la ratte se nourrissant d'un sang plus délié, ses chairs soient plus poreuses, & plus spongieuses, & par conséquent plus propres à attirer le sang melancholique du foye; secondement afin que ces arteres subtilisent, attenuent, & préparent comme il faut ce sang,

X 2

9 Le mot Grec λοβὸς, signifie diverses choses. Il signifie quelquefois *le bas de l'oreille*, ou cette partie que l'on perce pour y mettre une boucle. Le même mot désigne aussi *une phaseole*. Ici il signifie simplement *une portion*, mais une portion qui est à peu près ronde & épaisse, comme une phaseole, ou le bas de l'oreille.

10 On a vû ci-devant la difference qu'il y a entre la bile noire, qui se fait de la bile jaune brûlée, & la bile noire autrement appellée mélancholie.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An oc.

sang, par la chaleur que le cœur leur communique ; en troisiéme lieu afin que ces mêmes arteres par leur dilatation attirent la fraicheur nécessaire pour la conservation de la ratte, & que par leur contraction elles chassent les vapeurs fuligineuses que fournit la melancholie. La ratte tire sa nourriture du plus pur de ce sang mélancholique, & envoye le plus grossier dans le ventricule, par une veine fort courte, qui a retenu pour cela le nom de *vaisseau court*. L'usage de la reception de cet excrément dans le ventricule c'est de l'aider par son aigreur, & par son âpreté à se resserrer & à embrasser plus étroitement les alimens, par un effet tout opposé à celui de la bile jaune qui par son acreté, ou par sa pointe oblige les boyaux à lâcher prise. La ratte est située au côté gauche de la partie supérieure du ventre, au dessous du ventricule. Elle a quelque rapport avec le foye, à l'égard de sa figure, mais elle est beaucoup plus petite, plutôt longue que ronde, & de couleur noirâtre. Elle a communication par sa partie cave avec le foye ; par l'entremise de la veine porte ; elle communique aussi avec le cœur par ses arteres. Elle est d'ailleurs attachée à l'estomac par la veine dont on a parlé, & à l'epiploon par d'autres petites veines. Sa partie convexe, qui ne reçoit aucuns vaisseaux, regarde les fausses côtes, ou les flancs. La ratte a aussi quelques petits nerfs.

Au dessous du foye, & de la ratte sont les deux *reins*, qui outre leur tunique propre, ou interne, sont couverts extérieurement d'une membrane chargée de graisse. Ils sont situez sur le derriere du ventre, à droite, & à gauche du tronc descendant de la veine cave, & de la grande artere. Ils sont attachez par leur partie concave à l'un, & à l'autre de ces grands vaisseaux, chacun par une veine, & par une artere, qui sortent de ces mêmes vaisseaux. C'est par cette veine, & par cette artere que les reins attirent l'humidité superflue du sang, & ils la séparent en suite par une faculté qui leur est particuliere. Cette humidité, ou cette humeur étant séparée, elle se ramasse dans une cavité membraneuse qui se trouve au milieu du rein, & qui sert d'embouchure à un canal blanc de la grosseur d'une petite plume d'oye, & qu'on appelle *uretere*, comme qui diroit *le canal de l'urine*. Les deux ureteres viennent se rendre par des trous obliques dans la *vessie de l'urine*. Cette vessie est une grande cavité, composée d'une seule membrane, (si l'on en excepte l'enveloppe que lui fournit le péritoine) & destinée à contenir l'urine jusques à ce qu'il y en ait une assez grande quantité pour irriter la faculté expultrice de cette partie. En ce cas, & supposé d'ailleurs que la volonté y concoure, la vessie se reserre de toutes parts, aidée par la compression des muscles du ventre, en sorte que le muscle qui tient le col de la vessie fermé se relâche pour laisser sortir l'urine. Ce muscle est appellé *spincther*, c'est à dire, *qui resserre*. Il est contigu, dans les hommes, à un autre muscle du même nom, & qui à le même office à l'égard du dernier des boyaux pour empêcher la sortie involontaire des excrémens, comme on l'a dit ci-devant.

Les dernieres des parties contenues dans le ventre sont celles qui servent à la *géneration*, dans l'un & dans l'autre sexe. Les *parties des hommes* sont *la verge*, & les *testicules*, avec les *vaisseaux*, qui en dépendent. Ces vaisseaux sont premierement une veine, & une artere de chaque côté, qu'on appelle *veine*, & *artere spermatique*, & qui vont se rendre à chaque testicule. La veine vient de la cave, & l'artere de l'aorte. Mais il y a cette difference entre le côté droit, & le côté gauche, que les vaisseaux qui vont au testicule gauche ne tirent pas leur origine immédiatement du tronc de la cave, & de celui de l'aorte, comme cela se voit dans le côté droit, mais des vaisseaux que cette veine, & cette artere

envoyent

envoyent aux reins, & dont nous avons déja parlé. La differente origine de *Depuis*
ces vaiſſeaux ſpermatiques ſe trouvant également dans les deux ſexes, faiſoit *l'An cxl*
croire à Galien que les uns ſervent à la géneration des mâles, les autres à celle *de J. C.*
des femelles. Le ſang, diſoit-il, qui eſt attiré dans les vaiſſeaux ſpermatiques du *jusques*
côté droit fournit la matiere dont ſe forment les mâles, parce qu'il ſort immé- *à l'An*
diatement du tronc de la cave, & de celui de l'aorte, & qu'il eſt par conſequent *cc.*
plus pur, plus chaud, & moins chargé d'humidité ſuperflue. Au contraire celui qui ſe porte dans les vaiſſeaux ſpermatiques ſortant de l'artere, & de la veine qui vont aux reins, & qui attirent l'humidité ſuperflue dont ſe fait l'urine, ſert par cette raiſon à la géneration des femelles, c'eſt à dire, parce qu'il eſt plus aqueux, & plus froid. Ceci ſert encore à rendre raiſon d'une obſervation d'Hippocrate, qui prétend qu'on trouve les mâles dans le côté droit de la matrice, & les femelles dans le gauche. Au reſte ces vaiſſeaux deſcendent, comme on l'a dit, juſques aux teſticules, & s'y viennent rendre par un canal que forme de chaque côté, au bas du ventre, une production du péritoine. Mais ils n'y viennent pas en droite ligne, ils ſe croiſent & s'entrelacent en cent manieres, à peu près comme les branches du lierre, & forment une maniere de tiſſu de leurs rameaux, particulierement à leur approche du teſticule. L'uſage de ces entrelacemens eſt d'empêcher que le ſang ne paſſe trop vîte au teſticule, afin que par ſon ſéjour dans ces replis, il commence à ſe blanchir, & à ſe préparer pour être changé en ſemence.

Les *teſticules* ſont des corps glanduleux, de figure ovale, renfermez dans une tunique membraneuſe qui les enveloppe immédiatement, & qu'on nomme la tunique *erythroide*, c'eſt à dire, *rougeâtre*. Sur cette tunique il y en a deux autres; la premiere qui eſt charnue, s'appelle *dartos*, d'un nom qui ſignifie *écorcher*; la ſeconde, qui eſt compoſée de la peau, & de l'épiderme s'appelle *ſcrotum* en Latin. L'uſage des teſticules eſt de perfectionner, ou d'achever de former la ſemence, qui a été comme ébauchée dans les veines, & arteres ſpermatiques, ce qui ſe fait ainſi parce que les glandes qui compoſent le teſticule, & qui ſont blanches, changent le ſang qu'elles reçoivent, & qui ſe trouve de reſte après qu'elles en ont été nourries, en une ſubſtance de la même couleur. Sur quoi il faut remarquer que les veines, & arteres ſpermatiques avoient déja commencé ce changement par la même raiſon, c'eſt à dire, parce que leurs membranes ſont blanches, & que le ſang y ſéjourne plus long-temps, à cauſe des replis dont on a parlé.

La ſemence, ſortant des teſticules, entre dans deux corps qu'on appelle
11 *épididymes*, qui ſont comme une excreſcence des teſticules, formée de l'entrelacement des vaiſſeaux des mêmes teſticules, pour fournir un moyen de communication entre ces parties, & les deux *pores*, ou *canaux ſpermatiques*, dont l'office eſt de porter la ſemence dans la verge. Ces canaux ſont très-forts, & de couleur blanche. Ils remontent des épididymes juſques vers le col de la veſſie par la même production du péritoine qui a reçu, & enveloppé la veine & l'artere ſpermatique à leur deſcente. Ils ſe dilatent enſuite vers leur extrémité, & forment en cet endroit divers petites cellules qui ſont les reſervoirs de la ſemence, laquelle ſe vuide enfin par une ouverture que l'on trouve auprès du col de la veſſie, à la racine de la verge. Herophile eſt le premier qui a appellé ces cellules *paraſtates variqueuſes*. Elles ſont nommées *paraſtates*, c'eſt à dire, *aſſiſtantes*,

11 C'eſt à dire, *qui eſt ſur le teſticule*.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

assistantes, parce qu'elles assistent, ou se tiennent à chaque côté de la verge, & *variqueuses* parce qu'elles ressemblent aux varices, qui sont des veines enflées. Elles sont d'ailleurs nommées variqueuses pour les distinguer des *parastates glanduleuses*. Le même Hérophile appelloit ainsi deux glandes qui sont tout proche des reservoirs dont on vient de parler, & qui versent une liqueur huileuse, & gluante dans le canal de la verge, par la même, ouverture qui sert pour la décharge des parastates variqueuses. L'usage de cette liqueur est d'humecter, ou d'enduire ce canal pour le garantir contre l'acreté de l'urine, & de causer le chatoüillement que l'on sent dans le coït. Galien, qui se dit le premier Auteur de ce sentiment, ajoûte que jusques à lui l'opinion génerale étoit que les dernieres parastates contiennent aussi de la semence, mais il apporte diverses raisons pour prouvoir le contraire.

La verge est proprement composée de *l'urethre*, c'est à dire, du canal de l'urine, du *gland*, couvert de son *prépuce*, & de deux *corps nerveux*. Ces corps sont composez d'une substance toute particuliere, & qui n'a pas sa semblable dans tout le reste du corps. Elle est plus forte que les nerfs, & même que les muscles. S'il y a quelque chose à quoi on la puisse comparer c'est à la substance des ligamens, ou des tendons qui sortent des muscles. Ces mêmes corps sont d'ailleurs creux, ou caverneux, & par consequent propres à se remplir des esprits nécessaires à l'érection de la verge. Ils sont joints par dessus; mais par le bas ils sont entr'ouverts pour former le canal de l'urine, que nous avons appellé *urethre*. La verge a de plus quatre *muscles*, deux qui servent à son érection, & deux à retraction, & des *arteres* fort considerables, accompagnées de leurs *veines* & d'un *nerf*. Galien ne dit pas grand chose touchant le gland en particulier, le frein qui l'attache au prépuce, & les membranes, ou la peau de la verge.

Les *parties des femmes* sont la matrice, avec ses ligamens, ses vaisseanx, & ses testicules. La *matrice* est située entre la vessie de l'urine, & le dernier boyau, & elle tient à ces deux parties, sur tout à la premiere par des fibres qui naissent de son col. Elle est d'ailleurs attachée à l'os sacrum, & aux vertebres des lombes par de forts ligamens. Elle est composée 12 d'une seule tunique, dure, & nerveuse, tissue de toutes sortes de fibres, dont les unes servent à attirer la semence dans le coït, les autres à la retenir; aussi bien qu'à retenir le fœtus, & à mettre hors l'enfant, lors que le terme est venu. Cette tunique a plusieurs veines, plusieurs arteres, & quelques nerfs, & elle est couverte d'une enveloppe que lui fournit le péritoine. La figure de la matrice est à peu près ronde, à la reserve de deux enfonçures qui se trouvent à droite, & à gauche dans son fond, & qui forment au dehors deux petites éminences que l'on nomme *cornes*, où viennent aboutir deux *canaux spermatiques*, dont la cavité est sensible du côté de leur partie supérieure, par laquelle ils répondent à deux *testicules* qu'on trouve un peu au dessus. Ces testicules, qui sont plus petits que ceux des hommes, reçoivent aussi un tissu de veines, & d'arteres des mêmes endroits d'où viennent les *arteres*, & *veines spermatiques* dans les hommes. Voila l'état de la matrice du côté de son fond. A mesure qu'elle s'avance sur le devant elle s'étrécit, & forme un canal qu'on appelle *col*, qui est

---

12 Galien dit ailleurs que la matrice a deux tuniques, l'une extérieure, qui est nerveuse, l'autre interne, qui est veineuse. Il ajoûte même que cette derniere est double. *Vid. lib. de dissectione vulvæ.*

est dur, & nerveux. L'embouchure de ce col est étroitement fermée, en sorte qu'on auroit de la peine à y introduire une sonde; mais elle s'ouvre d'elle même dans le temps de la conception, & de l'accouchement, & pour laisser sortir le sang menstruel. Le col de la matrice vient aboutir à un autre canal qui se termine à la *vulve*, & qui a vers son orifice une caruncule, ou maniere de chair que Galien appelle *la nymphe*. L'ouverture de *l'urethre*, ou du canal de l'urine qui vient de la vessie, se trouve proche de cette caruncule. Il faut enfin remarquer que la matrice a de la communication avec les mammelles par des veines qui vont reciproquement de l'une de ces parties à l'autre.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

On void en conferant cette description des parties des femmes avec celle des parties des hommes, qu'elles ont quelque rapport les unes avec les autres. C'est ce qui faisoit dire à Galien que tout ce qui se trouve dans les hommes à cet égard se trouve aussi dans les femmes, & que toute la difference qu'il y a n'est que dans la situation. Les parties des femmes, ajoûte nôtre Auteur, sont placées au dedans du corps, au lieu que celles des hommes paroissent au dehors. A cela près si on les renversoit les unes, & les autres on verroit que c'est la même chose. Le col de la matrice, & la verge tiendroient réciproquement lieu l'un de l'autre, de même que la matrice, & le scrotum. Les testicules, & les vaisseaux spermatiques se recontrent d'ailleurs également dans les deux sexes; les femmes ont même des 13 *parastates glanduleuses*; il n'y a que les parastates variqueuses qui leur manquent. La raison que Galien rendoit de cette differente situation, c'est que les mâles étant d'un temperament plus chaud que les femelles leurs parties se poussent au dehors, dans le temps de la formation du corps, au lieu que celles des femmes demeurent au dedans par la raison contraire, c'est à dire, parce que les femelles n'ont pas assez de chaleur. Il y a du rapport non seulement à l'égard de la figure de ces parties des deux sexes; l'usage même de quelques-unes, comme sont les dernieres qu'on a nommées, savoir les vaisseaux spermatiques, les testicules, & les parastates, est à peu près le même dans l'un, & dans l'autre sexe. Les arteres, & les veines spermatiques tirent leur origine des mêmes troncs, & servent également, aussi bien que les testicules, à préparer une semence qui concourt avec celle du mâle à la formation du fœtus, quoi que l'une y contribue plus que l'autre.

Voici de quelle maniere Galien concevoit que la chose se fait. La matrice ayant reçu, dans le temps du coït, la semence de l'homme, & celle de la femme, ces deux semences se mêlent; mais celle-ci ne sert qu'à nourrir l'autre, qui est la principale, & à produire d'ailleurs une des envelopes du fœtus dont on parlera dans la suite. A l'égard de celle du mâle, peu de temps après qu'elle a été reçue dans la matrice elle se change presque toute en *membranes*. Quelques-unes de ces membranes demeurent toujours membranes. Quelques autres s'épaississent en suite, & se durcissent peu à peu; en sorte qu'elles deviennent des *cartilages*, & enfin des *os*, qui servent de fondement à tout le corps. Quelques autres se plient, ou se rendent creuses, à mesure qu'elles

13 Galien parle de ces parastates des femmes, & leur attribue le même usage qu'ont celles des hommes, mais il ne décrit pas précisément leur situation. *Vid. lib.* 14. *de usu Part. cap.* 11.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

qu'elles s'alongent, & forment des tuyaux qu'on appelle des *veines*, & des *arteres*. Il y en a d'autres enfin qui en s'étendant en filamens produisent des *fibres*, & des *nerfs*. Le corps de l'animal ayant été ourdi de cette maniere, chaque partie attire ce qui lui est nécessaire. Les veines attirent du sang veineux, dont se forme en suite le *foye*; les arteres, du sang artériel, dont se forme le *cœur*. Pour la formation du *cerveau* il se fait premierement une concentration de la partie la plus subtile de la semence; & il arrive en suite que la partie la plus grossiere, se portant vers le dehors, produit une membrane qui se change peu à peu en un os qu'on nomme le *crane*, qui empêche l'évaporation de la partie subtile. Les *chairs* se forment enfin du sang le plus épais, & le plus grossier, lequel vient remplir les espaces vuides qui se trouvent entre les vaisseaux, & les membranes, aussi bien qu'entre les diverses fibres qui partent des nerfs, & des tendons. La *peau* se forme la derniere de la même matiere qui a produit les autres membranes.

Mais laissons ce raisonnement de Galien qui n'est appuyé que sur des conjectures, & revenons à ce qui regarde proprement l'Anatomie. Comme le *fœtus*, ou *l'enfant*, tant qu'il est dans la matrice, n'a pas de lui-même tout le sang, & tous les esprits nécessaires pour la formation, & l'accroissement de ses parties, & pour l'entretien de sa vie, il a fallu que ses vaisseaux eussent communication avec ceux de sa mere. Pour ce sujet il tient à la matrice par un grand nombre de veines, & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'abboucher avec d'autres arteres qui sont propres à cette partie, & par où le sang menstruel s'écouloit avant la grossesse. Il se forme, dis-je, autant de nouveaux vaisseaux dans la matrice d'un femme grosse qu'il s'y trouve 14 d'orifices de veines, & d'arteres, chaque orifice de veine produisant une veine, & chaque orifice d'artere produisant une artere; en sorte que les vaisseaux qui se forment de nouveau sont égaux en nombre aux orifices de ceux qui viennent de plus haut se terminer dans la matrice. Chacun de ces nouveaux vaisseaux est fort délié au sortir de la matrice, mais ils se grossissent peu à peu à mesure qu'ils se joignent, & que de deux, ou de plusieurs il s'en fait un seul. De cette maniere ils se trouvent à la fin tous réduits à deux grosses veines, & deux grosses arteres, qui viennent se rendre dans le corps du fœtus par son *nombril*. En cet endroit les deux veines commencent à se joindre, & en forment une seule qui s'insere dans le foye, mais les arteres demeurent divisées, & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'usage des veines dont on vient de parler est d'apporter au fœtus du sang pour la formation de ses parties, & pour leur nourriture, pendant que les arteres lui fournissent un sang spiritueux pour l'entretien de sa vie. Tous ces vaisseaux sont liez ensemble au sortir de la matrice par une membrane forte, & double qui s'attache à la paroi interne de la même matrice, & que

14 Ces orifices sont appellez *cotyledons* en Grec, & *acetabula* en Latin, parce qu'en se dilatant ils forment une cavité qui a du rapport pour la figure avec l'une des plus petites mesures dont les Grecs, & les Romains se servoient pour mesurer ses liqueurs, & qu'on appelloit *cotyla*, & *acetabulum*. Quelques Anatomistes du temps de Galien disoient que ces cotyledons ne se trouvent que dans la matrice des bêtes; mais nôtre Auteur prétend que les orifices des vaisseaux de la matrice des femmes peuvent aussi être appellez *cotyledons* pour peu qu'ils se dilatent dans le temps de la grossesse.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

que l'on appelle 15 *chorion*. Elle environne intérieurement la matrice de toutes parts, & forme la premiere envelope du fœtus. Elle fournit auſſi une tunique qui couvre, & qui joint les vaiſſeaux dont on vient de parler juſques à ce ce qu'ils arrivent au nombril du fœtus, en ſorte que ces vaiſſeaux liez tous enſemble forment une maniere de *cordon* aſſez gros, & aſſez long. Au deſſous du chorion il y a une autre membrane, ou tunique mince nommée 16 *allantoide*. Galien prétend que cette ſeconde tunique eſt produite par la ſemence de la femme, parce que cette même tunique ſemble naître des deux cornes de la matrice, où les canaux ſpermatiques des femmes viennent ſe rendre, & où la ſemence de l'homme n'eſt pas directement pouſſée. L'uſage de cette tunique, qui n'enveloppe pas entierement le fœtus mais ſeulement les parties les plus éminentes, comme la tête, les feſſes, & les pieds, eſt de recevoir, & de contenir l'urine du fœtus, qui ne la rend point par les parties naturelles, tant qu'il eſt dans la matrice, mais par un canal qu'on appelle *uraque*. Ce canal aboutit dans la membrane allantoide, & il vient du fond de la veſſie du fœtus qui eſt percée en cet endroit, en ſorte que la tunique allantoide eſt jointe, ou communique avec la veſſie, par l'entremiſe de l'uraque qui eſt au milieu, & qui accompagne les veines, & les arteres du cordon, qui va, comme on l'a dit, au nombril. La troiſiéme, & la plus prochaine tunique du fœtus eſt nommée 17 *amnios*. Elle l'enveloppe tout entier, & elle eſt plus forte que l'allantoide. On trouve au dedans de cette tunique une *liqueur* claire comme de l'eau, & fort abondante, laquelle Galien croit être formée des vapeurs qui s'élevent du corps du fœtus comme une eſpece de ſueur. Le fœtus nage dans cette liqueur, ce qui empêche qu'il ne ſouffre par les ſecouſſes, & par les violents mouvements auxquels la matrice peut être expoſée. Cette même liqueur, ſortant un peu avant l'enfant; ſert auſſi à humecter, & ramollir le paſſage pour rendre l'accouchement plus aiſé.

CHAPITRE VII.

Anatomie de la Poitrine.

ON appelle *thorax*, ou *poitrine* cette cavité qui eſt immédiatement au deſſus du ventre. Sa partie ſupérieure eſt bornée par deux os qu'on nomme les *clavicules*; l'inferieure eſt ſéparée du ventre par le *diaphragme*. Le devant, le derriere, & les côtez ſont entourez du *Sternum*, des *côtes*, des *cartilages*, ou *fauſſes côtes*, de la membrane *qui couvre le deſſous des côtes*, des *vertebres* du dos, &

15 χωρίον comme qui diroit *petit lieu*, ou *petit eſpace* pour loger le fœtus. D'autres écrivent χόριον, & prétendent que cette tunique eſt ainſi nommée parce que ſes vaiſſeaux ſont diſpoſez dans un ordre approchant de celui que tiennent diverſes perſonnes qui ſe joignent pour former un rond en dançant. Elle eſt appellée en Latin *Secundinæ* parce qu'elle vient après l'enfant; en François *arrierefais*.

16 Du mot Grec *allas*, qui ſignifie une maniere de *boudin*.

17 L'étymologie de ce mot eſt douteuſe. *Voyez l'Anthropologie de Riolan.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

de divers *muſcles*; à quoi il faut ajoûter les *mammelles*, & les *tégumens extérieurs* qui ſont les mêmes que ceux du ventre.

Les *mammelles*, que l'on rencontre les premieres à peu près au milieu, & ſur le devant de la poitrine, ſont deux corps glanduleux; dans chacun deſquels ſe diſtribuent des veines, & des arteres. Leur uſage, dans les femmes, eſt premierement de recevoir le ſang qu'elles attirent des veines, & d'achever de le convertir en *lait* pour la nourriture des petits enfans. Je dis que les mammelles achevent de changer le ſang en lait, parce que ce changement eſt déja commencé dans les veines dont je viens de parler. Ces veines, dit nôtre Auteur, ne vont pas droit aux mammelles depuis le tronc de la cave d'où elles partent, mais apres être montées juſques vers la gorge elles deſcendent par deux rameaux conſiderables dans la poitrine; en ſorte que par ce détour le ſang y demeurant plus long-temps commence à ſe blanchir [1] en prenant la couleur des membranes de ces mêmes veines. Le lait étant ainſi ébauché reçoit ſa derniere perfection [2] dans les glandes des mammelles, qui achevent de le rendre blanc en lui communiquant pareillement leur couleur. Les arteres qui accompagnent les veines des mammelles apportent à ces dernieres parties un ſang ſpiritueux pour les vivifier. Le ſecond uſage des mammelles, qui eſt commun à celles des hommes eſt de ſervir comme de rempart au cœur, qui eſt directement au deſſous. Il faut enfin remarquer que les mammelles ont une grande ſymphatie avec la matrice, parceque les veines qui vont aux mammelles viennent s'abboucher, ſous deux des muſcles du ventre, avec d'autres veines qui remontent de la matrice le long de ces mêmes muſcles. C'eſt par cette raiſon que les femmes n'ont pas leurs mois pendant qu'elles ſont nourrices, parce qu'alors le ſang qui deſcendoit à la matrice remonte par les veines dont on vient de parler, étant attiré par les mammelles, au lieu qu'auparavant la matrice l'attiroit, comme elle l'attire auſſi pour la nourriture du fœtus pendant la groſſeſſe.

On ne décrira pas les muſcles ni les os de la poitrine, par la même raiſon qu'on n'a pas décrit ceux du ventre; en ſorte que de toutes les parties contenantes de la poitrine il ne nous reſte plus que le diaphragme, & la membrane qui revêt le deſſous des côtes. Le [3] *diaphragme* eſt ainſi appellé parce qu'il ſépare le ventre de la poitrine. C'eſt un veritable muſcle, mais d'une ſorte particuliere; il eſt rond large, plat, délié, & il a ſon tendon dans ſon milieu. Il naît de la partie intérieure des fauſſes côtes. Sa partie la plus élevée s'attache ſur le devant à la cartilage xyphoide, qui eſt à l'extrémité inférieure du ſternum; ſa partie la plus baſſe eſt adhérente aux vertebres du dos. Il faut encore remarquer que le diaphragme reçoit deux petits nerfs, & qu'il eſt percé de deux trous. Par l'un de ces trous, qui eſt ſur le derriére, il donne paſſage aux vertébres du dos, auſquelles on a dit qu'il eſt lié au tronc de la grande artere, & à l'œſophage, qui eſt le canal qui porte la nourriture de la bouche au ventricule, comme on le verra ci-après. Par l'autre ouverture, qui eſt ſur le devant, le diaphragme laiſſe paſſer le tronc de la veine cave, qui ſort, comme on l'a dit

1 *Voyez ce qui a été dit ci-deſſus touchant la préparation de la ſemence dans les vaiſſeaux ſpermatiques.*

2 *Galen. in Hippocr. aphor comment. 5. vers. 39.*

3 διάφραγμα ſignifie une haye, ou une paroi que l'on met entre deux parties d'un champ, ou d'un bâtiment, pour les ſéparer. *Voyez dans la premiere Partie, liv. 3. ce qu'Hippocrate dit du diaphragme, qu'il appelloit φρένες.*

dit ci-dessus, de la partie convexe du foye. On parlera des usages du diaphragme en parlant de ceux du poumon. *Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.*

4 La *membrane qui revêt les côtes par dessous* est fort déliée quoi qu'assez forte. Elle fournit des tuniques aux visceres contenus dans la poitrine, comme le péritoine en fournit à ceux du ventre.

De cette membrane il en naît deux autres, qui sont contenues dans la poitrine. Galien les appelle 5 *membranes séparantes.* Ces membranes s'élevent depuis le bas, & le fond de la poitrine jusques au haut, en sorte qu'elles la partagent par le milieu, selon sa longueur, comme en deux chambres. Ces mêmes membranes sont jointes, ou collées l'une à la reserve du lieu, où elles se séparent pour recevoir le cœur, qu'elles renferment de tous côtez. La raison pourquoi elles partagent en deux la cavité de la poitrine c'est afin que la respiration subsiste; ou se face encore en partie, de l'un, ou de l'autre côté, lors qu'il arrive que l'un de ces côtez est ouvert par quelque grande blessure. Elles servent d'ailleurs à couvrir les visceres de la poitrine, & à attacher à cette partie les vaisseaux qui y passent.

Les visceres dont on vient de parler sont le cœur, & le poumon. Le *cœur* est situé au milieu de la poitrine. Il est couché sur le poumon comme sur une coite. Sa substance est charnue, & plus dure que celle d'aucune autre sorte de chair. Elle est composée de toutes sortes de *fibres*, c'est à dire, de fibres *droites*, de fibres *transverses*, & de fibres *obliques*, en quoi elle differe de celle des muscles, qui n'ont que d'une sorte de fibres. Le cœur est encore different des muscles en ce que son mouvement ne dépend pas des nerfs, mais lui est naturel, & propre; d'où vient que le cœur étant séparé du corps, il se meut encore pendant quelque temps; ce qui n'arriveroit point s'il se mouvoit par le moyen des nerfs qui ont été coupez lors qu'on a séparé le cœur. Ce n'est pas que le cœur ne reçoive quelques nerfs, mais ils sont si petits qu'ils ne servent qu'à lui communiquer du sentiment, à peu près comme ceux qui vont au foye, à la rate, &c. Sa figure est à peu près conique. Il est enveloppé dans une forte membrane, nommée *péricarde*, c'est à dire *qui est autour du cœur.* Cette membrane l'environne de tous côtez, mais elle ne lui est pas contigue; car il y a entre le péricarde, & le cœur un espace dans lequel on trouve une liqueur claire comme de l'eau, qui sert à raffraichir ce viscere. Il y a vers la base du cœur deux epiphyses, ou excrescences membraneuses, qu'on appelle *oreilles*, parce qu'elles sont situées à droite, & à gauche du cœur, à peu près comme le font les oreilles à l'égard de la tête, outre qu'il y a quelque petit rapport dans la figure. Ces oreilles sonr creuses. Celle qui est du côte droit commence là où finit le tronc de la veine cave, qui apporte le sang dans le *ventricule droit* du cœur. On appelle ainsi une cavité qui se trouve dans le côté droit de ce viscere. L'oreille gauche est continue à *l'artere veineuse*, (dont on parlera plus amplement, aussi bien que de la *veine artérieuse*, en décrivant le poumon) & elle tient le milieu entre cette artere, & une autre cavité qui est dans le côté gauche du cœur, nommée le *ventricule gauche.* La premiere de ces oreilles est placée, comme on vient de le dire, entre le cœur, & la

4 ὑπεζωκὼς ὑμὴν, *Succingens membrana.* Galien ne lui donne point de nom particulier.

5 διαφράττοντες, *qui séparent.* C'est de ce verbe que vient le mot *diaphragme*, qui désigne, comme on l'a vû, la même chose.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

& la veine cave, pour empêcher que cette veine, qui n'est composée que d'une simple membrane, ne se rompe par la violence avec laquelle le cœur [6] attire le sang qui y est contenu; & pour être comme une maniere de reservoir qui fournit du sang au cœur autant qu'il est nécessaire. L'oreille gauche a le même office à l'égard de l'artere veineuse, qui est aussi mince que la veine cave. Les deux oreilles étant ouvertes on découvre la cavité des deux ventricules, qui ont chacun deux *orifices*, l'un *pour recevoir ce qui y vient du dehors*, l'autre *pour s'en décharger*. Le premier de ces orifices, dans le ventricule droit, répond à l'oreille droite, & par consequent à la veine cave. Son entrée est garnie de *trois* petites [7] *membranes*, couchées & tournées de dehors en dedans, en sorte qu'il y peut bien venir quelque chose de dehors, mais rien n'en peut sortir par le même endroit. Le second orifice, dans le même ventricule, conduit à l'embouchure de la veine artérieuse. Cet orifice a aussi *trois* [8] *membranes*, mais qui sont disposées du dedans au dehors, tout au rebours des premieres, ce qui permet la sortie & empêche l'entrée. Le premier des orifices du ventricule gauche répond à l'oreille gauche, & à l'artere veineuse. Ses membranes sont disposées, comme celles du premier orifice du ventricule droit; mais avec cette difference, qu'il n'y a ici que deux membranes, au lieu qu'il y en a trois à tous les autres. Le second répond à l'embouchure de la grande artere, & ses membranes, qui sont au nombre de trois, sont aussi tournées à contresens à l'égard du premier, c'est à dire, que le premier est fait pour l'entrée, & le second pour la sortie.

Galien ayant ainsi décrit les principales parties du cœur, & ayant touché leurs usages en géneral avec assez de clarté, entre ensuite dans un détail dont il ne se tire pas si bien. Il croyoit, à la verité, que le ventricule droit se décharge du sang qu'il a reçu de la veine cave, par la veine artérieuse qui conduit au poumon; mais il prétendoit que cet abord du sang dans le poumon ne sert que pour la nourriture de ce viscere, & sur ce pied là il assuroit que le ventricule droit n'est fait que pour le poumon. Il ajoûtoit que le cœur des poissons en est une preuve, car, disoit-il, ces animaux n'ayant point de poumon n'ont aussi qu'un seul ventricule dans leur cœur. Il semble d'autre côté qu'on peut inferer de [9] quelques passages de nôtre Auteur qu'il croyoit que le sang qui vient dans le poumon par la veine arterieuse, ne pouvant plus rentrer dans le ventricule droit du cœur, il en passe de nécessité une partie dans les extremitez de l'artere veineuse. Mais comment accorder cela avec ce qu'il dit [10] ailleurs que les extremitez de l'artere veineuse s'anastomosent, ou s'abbouchent, avec celles de la trachée artere pour en tirer de l'air. Ce n'est pas même la seule difficulté. Galien croyoit, comme on vient de le dire, que l'artere veineuse, & le cœur tirent du poumon; & certes la disposition des membranes ne pouvoit qu'elle ne l'en rendît convaincu. Cependant il paroit d'ailleurs qu'il prétendoit

6 Galien dit que cette attraction est plus forte que celle des soufflets qui se dilatent pour attirer l'air, que celle de la flamme d'une mêche à l'egard de l'huile d'une lampe, & que celle de l'ayman à l'égard du fer.

7 Ces membranes sont appellées *triglochines*, parce qu'elles ont chacune trois pointes.

8 Celles-ci sont appellées *sigmoides*, parce qu'elles ont la figure du *sigma* des Grecs, qui étoit anciennement la même que celle du C des Latins. Les membranes du premier orifice du second ventricule sont semblables aux premieres que l'on a décrites; & celles du second orifice du même ventricule ont aussi la figure des secondes.

9 *Lib. de usu part. 6. cap. 10. & 11.*

10 *De Hippocr. & Platonis decretis lib. 2. cap. 4.*

tendoit que le poumon tire à son tour de l'artere veineuse & du cœur. La differen- ce qu'il trouvoit, comme on l'a vû, entre les membranes qui sont à la sortie de l'artere veineuse, & celles des autres orifices du cœur, lui faisoit croire que ces membranes n'étant qu'au nombre de deux au premier de ces endroits, au lieu qu'il y en a trois par tout ailleurs, cela est fait exprès pour laisser remonter certaines fumées du cœur qui passent de l'artere veineuse dans la trachée artere. Tous les Anatomistes qui ont retenu le systéme de Galien ont même crû que l'artere veineuse communique au poumon un sang spiritueux pour le vivifier, ce qui est, selon Galien, l'office que toutes les autres arteres rendent aux autres parties du corps. A la verité je trouve que nôtre Auteur fait sortir l'artere veineuse du ventricule gauche du cœur, & non du poumon. Je trouve même qu'il dit que cette artere contient beaucoup d'un sang vaporeux & subtil, mais il ne marque point en termes exprès d'où ce sang vient. Peut-être a-t-il craint de s'expliquer là-dessus de peur de s'embarasser en donnant à cette artere prétendue tant d'usages opposez l'un à l'autre; car enfin il est difficile de comprendre comment il se peut faire qu'un même canal serve à charrier quatre sortes de matieres, dont il y en a deux qui descendent, & deux qui montent, & cela dans le même temps. Les deux matieres qui descendent sont le sang qui vient dans l'artere veineuse par les extrémitez de la veine artérieuse, & l'air qui vient dans la même artere par la trachée artere. Celles qui montent sont le sang qui doit passer par cette même artere pour aller vivifier le poumon, & les fumées qui s'élevent du cœur pour sortir par ce même canal, je veux dire par l'artere veineuse. On pourroit dire que le sang subtil, & vaporeux que Galien dit être renfermé dans l'artere veineuse est le même qu'il a dit y être apporté par les extrémitez de la veine artérieuse. Mais il semble qu'il ne contoit pas beaucoup sur le sang qui vient de ce côte-là, puisqu'il s'imaginoit que la plus grande partie de celui qui est attiré dans le ventricule droit passe immédiatement dans le gauche par [11] certains petits *trous*, qu'il supposoit être dans la *paroi mitoyenne*, qui sépare ces deux ventricules. Le seul moyen qu'il pouvoit avoir pour se tirer d'affaire c'étoit de dire ici, comme il le dit effectivement en mille autres endroit, que toutes les parties du corps *attirent*, quand il est nécessaire, le sang, & les autres choses dont elles ont besoin. Cette *attraction*, & *la prévoyance de la nature*, pour fournir à toutes les nécessitez de l'animal lui étoient d'un merveilleux secours; car ces deux principes supposez il n'avoit que faire de se mettre en peine si le sang a un cours réglé ou non, & il lui étoit aisé de faire monter, & descendre les humeurs, & toutes sortes de matieres par un même canal.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Au reste, il prétendoit que le sang qui est dans le ventricule gauche du cœur, se mêlant avec l'air qui y est apporté du poumon, devient plus spiritueux, & fournit la matiere des *esprits vitaux*, qui s'élaborent dans ce ventricule, & qui se portent ensuite dans toutes les parties du corps, conjointement avec le sang arteriel, par le canal de l'artere appellée *aorte*. Cette artere est l'origine, & le tronc de toutes les autres arteres, lesquelles se remplissent de sang à mesure que l'artere leur envoye celui qu'elle reçoit du cœur qui est en continuel mouvement pour cela. Nôtre Auteur appelle ce *mouvement du cœur*, aussi bien que celui *des arteres*, qui en est une suite, un mouvement *naturel*, pour le distinguer du mouvement *animal*, & *volontaire* des autres parties, qui se meuvent par le moyen des muscles & des nerfs, selon nôtre volonté. Il prétendoit, comme on l'a dit ci-dessus, que le cœur ne se meut point par l'aide des nerfs, mais qu'il se meut par lui-même, selon que ses fibres se

 retirent

11 *De naturalib. facultatib. lib. 3. cap. 15.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

retirent, ou se raccourcissent, ce qui se fait de cette de maniere. Lorsque les fibres longitudinales, ou droites, se racourcissent cela fait que la pointe du cœur s'approche de sa base, & par consequent qu'il a sa *diastole*, c'est à dire, qu'il s'élargit; & alors il se remplit de sang. Mais lorsque les fibres transverses se raccoursissent il a sa *systole*, ou il s'étrécit, en éloignant sa pointe de sa base, & alors il pousse fortement dans l'aorte le sang qu'il contient. Cette pulsation du cœur étant communiquée à l'aorte, & consequemment à toutes les arteres, fait qu'elles ont aussi leur diastole, & leur systole; sur quoi Galien remarque que les arteres *se dilatent parce qu'elles se remplissent*, contre la pensée de quelques anciens Médecins qui avoient soutenu le contraire, c'est à dire, que la replétion suit la dilatation, & non la dilatation la replétion. Voila de quelle maniere le sang artériel est porté à toutes les parties pour les vivifier. Le sang des veines, qui est plus grossier s'y porte aussi d'un autre côté pour les nourrir. Ce sang leur vient en partie du tronc *ascendant* de la veine *cave*, & en partie de son tronc *descendant*. Galien appelloit tronc ascendant cette partie du tronc de la veine cave qui est au dessus du foye, & qui monte le long de la poitrine jusques au haut. Il appelloit tronc descendant, la partie du tronc de la même veine qui est au dessous du foye, parce qu'il supposoit que le sang descend delà dans toutes les parties les plus basses du corps, comme le sang contenu dans le tronc ascendant monte jusques aux parties les plus hautes. Il faut encore remarquer à l'égard de la veine cave que nôtre Auteur lui assigne son origine au foye, comme on l'a vû ci-dessus, & non au cœur, quoique le plus gros du tronc de cette veine soit attaché au ventricule droit du cœur, comme le tronc de l'artere aorte est attaché au ventricule gauche. Cette grande artere, & cette grande veine fournissent tout le sang que reçoivent les parties, à la reserve de quelque portion qui va aux parties du ventre par le canal de la veine *porte*, qui tire aussi son origine du foye, comme on la vû au chapitre précedent. Outre tous les vaisseaux que nous avons dit être de la dépendance du cœur, Galien reconoissoit encore une *petite veine*, & une *petite artere* qui se portent dans la substance de ce viscere pour le nourrir, & pour le vivifier. Il parle aussi d'un petit *os* qui se trouve attaché au cœur vers l'embouchure de la grande artere. Le cœur est, selon le même Auteur, la source de la *chaleur naturelle*, & des *esprits vitaux*, & d'ailleurs le siege de la *colere*, & des *passions violentes*.

On comprendra encore mieux quelle est la nature de ce viscere quand nous aurons décrit le poumon qui lui est contigu. Mais avant que d'en venir là il faut remarquer, avec Galien, une difference notable qui se trouve entre les vaisseaux du cœur d'un homme, ou d'un enfant des qu'il est venu au monde, qui sont tels qu'on les a décrits, & ceux du cœur d'un autre enfant qui est encore dans le ventre de sa mere. Dans celui-ci il y a un *passage*, ou un *trou* assez large dans la veine cave, à l'endroit où elle vient se joindre à l'oreille droite du cœur, par lequel trou cette veine communique immédiatement avec l'artere veineuse. Ce trou a une *membrane* couchée du côté de l'artere, pour empêcher que le sang qui est entré par là dans cette artere ne retourne en arriere; mais dès que l'enfant est venu au monde cette membrane se releve, & s'attachant de tous côtez à la veine bouche entierement le trou. Il y a pareille communication entre la grande artere, & la veine artérieuse, par le moyen d'un petit *canal* qui joint ces vaisseaux l'un à l'autre, & qui se resserrant après la naissance de l'enfant se trouve dans la suite tout à fait bouché. La raison que Galien rend de cette difference, c'est que le poumon de l'enfant qui est dans la matrice, ne servant point encore à la respiration, doit seulement être nourri, & recevoir l'accroissement nécessaire. C'est pourquoi il reçoit sa nourriture pendant ce temps-là par des vaisseaux qui n'ont qu'une tunique assez mince,

telle qu'est la tunique de l'artere veineuse, & qui par consequent [12] fournissent cette nourriture en plus grande abondance. Mais dès que l'enfant est né, comme son poumon sert à la respiration, & se meut continuellement, il doit être nourri d'un sang plus subtil, qui le rende plus leger, & plus propre au mouvement, tel qu'est le sang que le poumon peut attirer au travers des tuniques épaisses de la veine artérieuse. De là vient que le poumon des embryons est rouge, au lieu que celui des enfans qui sont venus au monde, ou des adultes, est blanchâtre. L'artere veineuse servant donc de veine au poumon des embryons, il a fallu de nécessité que l'autre vaisseau, qui est la veine artérieuse, lui servît d'artere, c'est pourquoi elle a dû avoir communication avec la grande artere, comme l'artere veineuse l'a dans la suite avec cette derniere artere.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Le *poumon* est tissu de plusieurs vaisseaux dont les interstices sont remplis d'une chair molle, comme une maniere de bourre, qu'on appelle parenchyme, aussi bien que celle du foye, & de la rate. Il est partagé en deux parties, selon sa longueur, & chacune de ces parties est derechef partagée transversalement, en sorte qu'il se trouve quatre parties, qu'on appelle des [13] lobes, sans conter un cinquiéme petit lobe, par dessus lequel passe la veine cave. Le poumon est enveloppé extérieurement par une membrane déliée, qui reçoit quelques rameaux des nerfs, qui vont au ventricule. Les vaisseaux dont on a dit qu'il est composé, & qui se répandent dans toute sa substance, sont au nombre de trois. Le premier c'est la *veine artérieuse*, dont on a déja parlé, & qui part du ventricule droit du cœur. Elle est ainsi appellée parce que les Anciens ont crû que c'étoit veritablement une veine, quoi qu'elle ait la tunique d'une artere. Le second c'est l'*artere veineuse*, qui part du ventricule gauche, & qui a pareillement eu ce nom parce qu'on s'est imaginé qu'elle fait la fonction d'une artere, quoi qu'elle ait une simple tunique comme les veines. Hérophile, qui a ainsi nommé les deux vaisseaux dont nous venons de parler, jugeoit que la proportion qu'il y a entre l'épaisseur de la tunique d'une artere, & celle de la tunique d'une veine est à peu près de six à un. Galien remarque d'ailleurs que les veines n'ont qu'une simple tunique, au lieu que les arteres en ont deux, une extérieure, qui est assez mince, & une intérieure, qui est cinq fois plus épaisse, & qui a des fibres tranverses, au lieu que l'autre les a droites. La raison de cette difference c'est que comme les arteres doivent contenir un sang plus spiritueux que celui des veines, & même servir de canal pour la distribution des esprits vitaux dans tout le corps, elles ont dû avoir une tunique fort épaisse, afin que les esprits ne transpirent pas si aisément. Il n'en est pas de même des veines, comme elles charrient un sang moins subtil, il n'a pas été nécessaire qu'elles eussent une tunique si forte. Si l'on demande maintenant pourquoi cet ordre a été renversé à l'égard du poumon? Galien répond que la tunique de la veine qui porte la nourriture à ce viscere a dû être plus dure que celle des autres veines, afin que les differens mouvemens du poumon, dans la respiration, n'empêchent pas que le sang ne passe librement; c'est pourquoi cette veine a eu la tunique d'une artere. Quant à l'artere, comme son principal usage est d'apporter au cœur l'air qu'elle reçoit du poumon, & de remporter les fumées qui s'élevent du cœur, il a fallu que sa tunique fût plus mince, afin de s'enfler plus aisément, dans l'inspiration, & dans l'expiration.

Le

12 Il faut savoir que Galien prétendoit que les parties se nourrissent par le sang qui exude, ou qui passe insensiblement au travers des membranes des vaisseaux, en suite de la forte attraction des mêmes parties.

13 *Voyez dans le chapitre précedent ce qui est dit à l'occasion des lobes du foye.*

Depuis l'An cxl re. de J. C. jusques à l'An cc.

Le troisiéme des vaisseaux du poumon c'est la *trachée artere*, ou *l'âpre artere*. Il n'est pas difficile de voir pourquoi on l'a nommée âpre, *aspera*, en Latin, τραχεῖα, en Grec, puis que ce vaisseau est effectivement âpre, c'est à dire raboteux, & inégal, particulierement par rapport aux autres arteres, que l'on a appellées *læves*, unies, pour les distinguer de celle dont il s'agit ici. Mais on ne comprend pas si aisément pourquoi on l'a appellée *artere*, la difference qu'il y a entre les arteres unies, & celle là paroissant fort grandes à tous égards. Pour en trouver la raison il faut savoir que les Anciens jusques au temps d'Hippocrate ne donnoient le nom d'artere qu'a celle qu'on a depuis appellée âpre artere, ce mot [14] *artere* désignant, par rapport à son étymologie, un vaisseau propre à *contenir l'air*. Mais peu de temps après les Anatomistes ayant crû que l'usage de ce que nous appellons aujourd'hui des arteres, ou l'usage du pouls, est presque le même que celui de la respiration, & que ces dernieres arteres contienent aussi bien de l'air que la trachée artere en contient, cela les a obligez à appeller ces parties du même nom, dans la supposition qu'elles contiennent également de l'air, quoi que les arteres unies contiennent plus de sang que d'air.

La trachée artere est un canal qui va du gosier au poumon, & qui sert à porter, & à rapporter l'air qui y entre, & qui en sort, lors que nous respirons. Ce canal est formé de *cartilages*, qui sont mis les uns sur les autres, & qui forment chacun un cercle, ou plutôt un demi cercle; car sur le derriere, du côté où l'âpre artere est contigue à l'œsophage, elle n'est que membraneuse; ce qui a été disposé de la sorte, afin que l'œsophage se pût commodément dilater, sans être comprimé lors qu'on avalle de gros morceaux. Tous ces cartilages sont liez ensemble par de forts ligamens, & outre cela par une membrane qui revêt intérieurement la cavité de l'âpre artere, & qui a des fibres droites. L'âpre artere se divise par le bas en deux branches qui se répandent de part & d'autre dans le poumon, & dont les extrémitez, qui sont toutes cartilagineuses, vont s'abboucher, comme il a été dit, avec celles de l'artere veineuse. Le dessus, ou l'embouchure de l'âpre artere s'appelle *larynx*. Il est composé de trois grands cartilages dont la figure est fort differente de celles des cartilages que nous venons de décrire. Le premier, qui est sur le devant, ressemble à un escu, ou à une maniere de bouclier que portoient les Anciens. Le second est placé un peu au dessous, & plus en arriere du côté de l'embouchure de l'œsophage; il acheve ce qui manque au premier pour faire le cercle entier. Le troisiéme s'articule avec le premier, & le second dans leur partie postérieure. Il est composé de deux petits cartilages qui sont joints ensemble, & qui finissent en pointe, à peu près comme le goulet d'une aiguiere, que les Grecs appelloient *arytæna*, d'ou vient qu'on l'a appellé le cartilage *arytenoide*. Outre ces trois cartilages, dont l'assemblage forme le larynx, il y en a un quatriéme nommé *l'épiglotte*, qui couvre l'ouverture du larynx, & qui empêche que la nourriture ne tombe dans l'âpre artere, sans empêcher que l'air n'y entre, & n'en sorte librement, par les côtez de l'ouverture. Tous ces quatre cartilages se meuvent par plusieurs muscles, lors que nous [15] parlons; & que nous respirons. On ne décrira pas ici ces muscles, non plus qu'on n'en a décrit aucun ci-devant.

Voila

14 Ἀρτηρία, παρὰ τὸ τὸν ἀέρα τηρεῖν.

15 On parlera de la maniere dont se forme la voix, en parlant des usages de la respiration.

Voila quelle est la composition du poumon, & de ce qui en dépend. Le poumon est un des principaux organes de la *respiration*, mais il n'est pas le seul, presque tout le thorax entre en part avec lui pour cela. Galien croyoit que dans la respiration le thorax, ou la poitrine se meut avant le poumon par le moyen du diaphragme, des muscles intercostaux, de certains autres muscles particuliers à la poitrine, & des muscles du ventre. Il y a deux parties dans la respiration, l'une qu'on appelle *inspiration*, par laquelle nous attirons l'air du dehors au dedans; l'autre qu'on nomme *expiration*, par laquelle nous le renvoyons du dedans au dehors. La premiere se fait par le moyen des muscles dilatateurs de la poitrine, qui sont les intercostaux externes, & six autres qui descendent des épaules, & du col pour venir s'inserer à la poitrine. Tous ces muscles, conjointement avec le diaphragme, qui est aussi un muscle, comme on l'a vû ci-devant, élevent en haut les côtes, & rendent la cavité de la poitrine plus dilatée, en sorte que le poumon, trouvant un plus grand espace qu'il n'avoit, se dilate à son tour, & se gonfle par l'attraction de l'air exterieur. Par cette dilatation du poumon l'espace dont on vient de parler se remplit, ce qui évite le vuide, qui sans cela se trouveroit entre les côtes & ce viscere. L'expiration se fait au contraire par l'aide des muscles qui resserrent la poitrine. De ces muscles les uns sont propres à la poitrine, sçavoir les intercostaux internes, dont les fibres coupent en travers celles des externes; les autres sont propres au ventre, sçavoir les obliques, les droits, & les transvers. Tous ces muscles, & le diaphragme avec eux, abbaissent les côtes, & rétrécissent la cavité de la poitrine, ce qui oblige le poumon à se vuider de l'air qu'il avoit reçu. On voit par ce que nous venons de dire que le diaphragme éleve, & abbaisse successivement les côtes pour dilater, & pour rétrécir la poitrine, au lieu que les autres muscles sont employez séparément les uns au premier de ces offices, les autres au second. Ce n'est pas la seule difference qu'il y a entre l'office du diaphragme, & celui de ces muscles. On distingue deux sortes de respiration, l'une qui est *naturelle*, l'autre qui est *violente*, ou forcée. C'est par l'organe du diaphragme seul que la premiere se fait, & ce sont les autres muscles qui servent dans la seconde. Le diaphragme sert encore, dans le temps qu'il s'abbaisse, à comprimer les boyaux, conjointement avec les muscles du ventre, pour pousser les excrémens vers le bas. Quant à *l'usage de la respiration*, Galien croyoit que le poumon attire l'air du dehors, premierement pour temperer la grande chaleur du cœur; secondement afin que ce même air procure de la transpiration à tout le corps; & en troisiéme lieu afin qu'il contribue, conjointement avec le sang, à la production des esprits vitaux, & des esprits animaux. Ce sont là les plus importans usages de la respiration; & le cœur reçoit, ou attire pour ce sujet la plus pure, & la plus subtile partie de l'air. La plus grossiere, ou ce qu'il y a de superflu dans cet air, se joignant aux fumées qui sortent du cœur, sert, en remontant du poumon, à former *la voix*. Galien disoit que la voix est un air battu, ou agité par la faculté animale, qui se sert pour cela du ministere des nerfs, & des muscles. Les muscles qui ont cet office sont ceux du larynx, qui se meuvent par le moyen des *nerfs recurrens*. Sur quoi il faut remarquer que nôtre Auteur s'attribue la découverte de ces nerfs, quoi que *Rufus* d'Ephese, qui a vêcu avant lui, en eût déja fait mention, comme nous l'avons vû 16 ci-dessus.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An &c.

16 *Voyez le livre précedent.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

C'est là l'idée que Galien avoit de la respiration, de ses usages, & des organes par lesquels elle se fait. Il mettoit, comme on l'a remarqué, le cœur au nombre de ces mêmes organes, & il croyoit que ce viscere, ayant de la communication avec le poumon, attire par ce moyen un air subtil qu'il distribue à toutes les parties du corps par le canal des arteres. Cela supposé, le poumon est à peu près à l'égard du cœur, ce que les arteres sont à l'égard de tout le corps. Le poumon, après s'être rempli d'air dans l'inspiration, & après en avoir fourni suffisamment au cœur, renvoye par l'expiration le reste qui est inutile à cet usage. De même les arteres, après s'être remplies, dans leur diastole, d'une certaine quantité de l'air que le poumon a apporté au cœur, & après en avoir fait part à tout le corps, se déchargent, dans le temps de leur systole, du superflu de ce même air par les pores de la peau. On voit par là que l'usage de la respiration, & celui du pouls, ont beaucoup de rapport ensemble, selon les principes de nôtre Auteur.

On trouve enfin, dans la poitrine une glande nommée *thymus*, qui est assez grande & molle. Elle a été placée sous le milieu de la partie supérieure de l'os *sternum*, afin d'empêcher que cet os ne touche la veine cave, & d'ailleurs pour affermir le cours de cette veine qui se divise en cet endroit en plusieurs branches,

Le *col* est de la dépendance de la poitrine par rapport à ses principales parties, qui sont la *trachée artere* & *l'œsophage*. Nous avons déja parlé de la premiere. La seconde, qui lui est contigue, & qui se trouve immédiatement au dessous, ou au derriere, est un conduit membraneux qui commence au gosier & qui porte la nourriture de la bouche au ventricule. Ses tuniques, & ses fibres sont semblables à celle de cette derniere partie, à laquelle il est attaché. Il n'y a rien d'ailleurs à considerer dans le *col* que les veines *jugulaires*, & les arteres *carotides* & *vertebrales*. Tous ces vaisseaux portent le sang, & les esprits au cerveau, comme on le verra plus particulierement dans la suite. Il y a encore les *vertebres*, qui servent au mouvement du col; mais comme nous n'avons pas décrit les os des autres parties nous ne décrirons pas non plus ceux ci.

CHAPITRE VIII.

Description de la Tête, & quelques remarques concernant les os, & les Muscles en géneral.

APrès avoir parlé du ventre, & de la poitrine, il faut examiner la *tête*, qui renferme les organes de la plus noble des facultez, savoir la faculté animale. Les *cheveux*, qui couvrent le dessus, le derriere, & les côtez de la tête, sont engendrez des vapeurs fuligineuses qui s'élevent de cette partie. Ils ont leurs racines dans la peau, qui est dure, épaisse, & seche. Cette peau est adherente à la membrane commune qui couvre tout le reste du corps, comme on l'a vû ci-dessus, & qui a sous elle, en cet endroit, une autre membrane assez forte, que l'on appelle *péricrane*, & qui est une production de la membrane du cerveau dont on parlera ci-après. Le péricrane est ainsi nommé parce qu'il enveloppe extérieurement le *crane*, qui est comme une

maniere

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

maniere de 1 casque, composé de divers os, dont le cerveau est couvert de tous côtez. Nous ne décrirons pas ici ces os, nous remarquerons seulement qu'ils sont joints par cinq *futures*, en sorte qu'on diroit qu'ils ont été cousus ensemble. Les deux premiers coupent transversalement le crane, l'une au devant de la tête, l'autre au derriere. La troisiéme est longitudinale, & tombe perpendiculairement de l'une des premieres au milieu de l'autre. La premiere s'appelle *coronale*, parce qu'elle est à l'endroit, où l'on met les couronnes; la seconde *lambdoide*, parce qu'elle a la figure du Λ des Grecs; la troisiéme est nommée *moyenne*, ou *droite*. Il y a outre cela deux autres futures vers les os de l'oreille, qui sont differentes des premieres. On les appelle futures *écailleuses*, parce que les os du crane se joignent en cet endroit les uns aux autres, comme feroient deux rangs d'écailles de poisson appliquez l'un contre l'autre, ensorte que chaque écaille entrât dans l'espace vuide qui se trouveroit entre celles du rang opposé. L'usage des futures est de donner passage aux vapeurs qui montent du cerveau, & aux fibres qu'envoye la membrane dure, comme on le verra dans la suite.

La *membrane dure*, ou *épaisse* est ainsi appellée par opposition à une autre membrane mince, qui est immédiatement au dessous, & que l'on décrira dans la suite. La premiere de ces membranes se présente à la vüe après que le dessus du crane a été enlevé. Elle enveloppe le cerveau de tous côtez, & se repliant sur le sommet de la téte, elle forme un *sinus*, ou une maniere de sac, qui suit le cours de la future moyenne sous laquelle il se trouve, & qui descend quelque peu entre les deux hémispheres du cerveau. Ce méme sinus s'étend aussi sur le derriere, entre le cerveau, & le cervelet, par deux branches, ou jambes, qui s'écartent l'une à droite l'autre à gauche, selon le chemin que tient la future lambdoide; en sorte qu'il y a comme trois sinus dans cette membrane. Ces sinus sont un reservoir, dont l'usage est de contenir le sang, qui y est apporté d'embas par les veines *jugulaires*, & de le distribuer en suite au cerveau par diverses petites veines. Sur quoi il faut remarquer qu'entre ces veines il y en a particulierement une qui sort de l'endroit, où les trois sinus se joignent, & où il se trouve un petit espace qu'Hérophile appelloit le 2 *pressoir*, ou la *cisterne*, supposant sans doute que le cerveau tire de là la plus grande quantité du sang qu'il reçoit. Cette veine est plus grosse que les autres, & elle descend dans les ventricules du cerveau, où elle forme, par l'entrelacement de ses rameaux, un tissu appellé 3 *choroide*. Les autres veines qui sortent de toute la longueur des sinus s'insinuent dans la membrane mince, & passent en d'autres endroits du cerveau pour lui fournir une partie de la nourriture. Il y en a même quelques-unes qui montent, & qui traversent les futures du crane pour aller dans le périoste. Voila de qu'elle maniere, & par quels chemins le sang des veines se distribue dans le cerveau. Celui des arteres s'y verse par un chemin opposé; car au lieu que les veines descendent des sinus de la mem-

 brane

1 Κράνιον vient de κράνος, qui signifie un casque. *Voyez Galien de l'usage des parties, liv. 8. chap. 9.*

2 Ληνός. Galien parle si obscurément de cette cisterne, & du lieu où elle se trouve que l'on a peine à savoir précisément ce que c'est & où elle est.

3 Il a ce nom parce qu'il ressemble au *chorion*, dont on a parlé ci-dessus, par le nombre & par l'arrangement des vaisseaux dont il est composé, & qui sont en partie des veines en partie des arteres, comme ceux du chorion.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

brane dure jusques au milieu, & au fond du cerveau, les arteres après avoir percé cette même membrane en sa partie inférieure, ou à la base du cerveau, vont toûjours en montant, jusques à ce qu'elles parviennent au sommet, & voici quel est leur cours. Deux branches des arteres *carotides*, qui montent du col au cerveau, se divisent avant que d'y entrer en un grand nombre de petits rameaux qui forment comme 4 un *rets*. L'usage de ce rets, que Galien appelle *merveilleux*, ou *admirable*, est, selon lui, de préparer le sang arteriel, & les esprits vitaux pour la formation des *esprits animaux*, qui reçoivent la derniere perfection dans les ventricules du cerveau. De ce rets s'élevent en suite deux rameaux aussi gros que ceux des carotides desquels il est composé, & qui se divisent derechef en divers autres petits rameaux, qui montent au cerveau, & viennent s'entrelacer avec les veines du plexus, ou tissu choroide. Mais il faut remarquer que les deux rameaux dont on vient de parler ne sont pas uniquement employez à composer ce tissu. Ils envoyent d'ailleurs un grand nombre d'autres petits rameaux qui se répandent en plusieurs endroits du cerveau; sans conter ceux qui viennent de *deux arteres* qui traversent les apophyses des vertebres du col, & qui se jettent dans le cerveau, aussi bien que les carotides. On parlera plus particulierement de la situation, & des usages du tissu choroide, & du rets merveilleux, en examinant les ventricules du cerveau. Il faut de plus remarquer que la membrane dure envoye des fibres très-déliées au travers des sutures du crane, lesquelles fibres sont l'origine du perioste; & enfin qu'elle est percée de divers petits trous à l'endroit, où elle se joint à l'os cribreux, duquel on parlera ci-après.

Sous la membrane dure se trouve une autre membrane appellée *membrane mince*, & membrane 5 *choroide*. Ce dernier nom lui est donné par Galien, parce qu'elle est toute remplie de petites veines, & de petites arteres, qui sont des dépendances des vaisseaux dont on a parlé dans l'article précedent. Elle enveloppe immédiatement le cerveau, & elle y est si fortement attachée qu'on a beaucoup de peine à l'en séparer. Elle s'insinue même profondément dans ses replis, & jusques dans ses ventricules, l'embrassant étroitement, & empêchant par ce moyen que sa substance, qui est molle, & sans consistence, ne s'écoule, ou ne s'étende de tous côtez. Cet usage de la membrane mince, & celui que nôtre Auteur lui donne d'ailleurs de lier ensemble toutes les veines, & toutes les arteres du cerveau, de peur qu'elles ne soient ébranlées, ou dérangées, font qu'il l'a compare à cet égard au mésentere, qui rend le même office aux vaisseaux des intestins.

Il y a, selon nôtre Auteur, comme deux cerveaux, le cerveau de devant, ou le *cerveau* proprement dit, & le cerveau de derriere, ou le *cervelet*. Le premier est partagé par dessus, selon sa longueur, en deux hémispheres. Il est d'une substance molle, & qui cede facilement aux doits, sur tout en sa superficie qui est grisâtre, & compartie par un grand nombre de rayes, ou de sillons, dans la profondeur desquels nous avons dit que penetre la membrane mince. Cette premiere substance ayant été enlevée par tranches, on en trouve une autre qui est

4 La description que Galien donne de ce rets confirme la pensée de ceux qui disent qu'il n'a dissequé que des bêtes, ce même rets ne se trouvant que dans les têtes des bœufs, des moutons, & de quelques autres bêtes, & nullement dans celles des hommes, *Voyez ci-dessus chap. 5.*

5 *Voyez la note pénultieme.*

eſt blanche, & que Galien appelle *calleuſe*, parce qu'elle eſt un peu plus dure que la précedente. Celle-ci étant pareillement ôtée, on rencontre dans le centre du cerveau une cavité conſiderable, qu'on appelle les *ventricules du cerveau.* Le deſſus de cette cavité eſt ſoûtenu par une portion de la ſubſtance calleuſe appellée *la voute*. Mais cette voute n'étant pas d'une matiere aſſez ſolide pour ſoutenir toute la partie du cerveau qui eſt au deſſus des ventricules, la Nature y a pourvû d'ailleurs, en attachant fortement la membrane dure au crane, par ſa partie ſupérieure, comme on l'a remarqué ci-deſſus; ce qui empêche que le cerveau, qui eſt attaché à cette membrane par ſes vaiſſeaux, ne s'affaiſſe ſur les ventricules.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

Ces mêmes ventricules ſe diviſent en quatre. Les *deux plus grands* ſont ſur le devant, & ſont ſéparez, ſelon la longueur du cerveau, par une *paroi* extrémement déliée, tendre, & tranſparente, qui eſt formée de la ſubſtance calleuſe. Ces deux ventricules vont abboutir par leur partie antérieure vers un os du crane, qui eſt au deſſus du nez, & qu'on nomme l'os *ethmoïde*, ou *cribreux*, parce qu'il eſt percé d'une infinité de petits trous, comme les cribles. Galien croyoit que le cerveau a une eſpece *d'inſpiration*, & *d'expiration*, c'eſt à dire, qu'il attire l'air du dehors, & qu'il le renvoye, à peu près comme le poumon, par les petits trous dont on vient de parler; d'où il s'enſuit que le cerveau a un *mouvement* qui lui eſt particulier, par lequel il ſe dilate, & ſe reſſerre ſucceſſivement. Nôtre Auteur ajoûte que ces mêmes trous ſont fort petits, & traverſent toute l'épaiſſeur de l'os cribreux, en ſorte que l'air qui y entre eſt par ce moyen retenu quelque temps dans ſon paſſage, afin qu'il ne réfroidiſſe pas le cerveau, comme il feroit, s'il y abordoit tout d'un coup, ou par un chemin plus court, & plus ouvert. Ces trous ſervent encore, ſelon lui, à un autre uſage, qui eſt l'évacuation d'une partie des excrémens du cerveau, qui ſortent avec l'air dans le temps de l'expiration, & ſe vont rendre dans le nez. On trouve enfin ſur le devant des mêmes ventricules deux *éminences* rondes, d'où ſortent les nerfs optiques, comme on le verra ci-après.

Voila quelle eſt la diſpoſition de la partie antérieure des deux premiers ventricules du cerveau. Au milieu, & en la partie inférieure de ces deux ventricules il y a une fente, qu'on appelle le *troiſiéme ventricule*. Cette fente tirant ſur le derriere conduit à une autre cavité qui ſe ferme, & s'ouvre par l'alongement, ou le reſſerrement d'une production du cerveau, qui a la figure d'un petit *ver*. Cette même cavité va en ſuite ſe rendre ſous le cervelet, & s'étend juſques au commencement de la moüelle de l'épine du dos. On l'appelle le *quatrieme ventricule*. 6 Hérophile diſoit, que l'extrémité poſterieure de ce ventricule reſſemble à celle d'un roſeau dont on ſe ſervoit autrefois pour écrire. La même fente dont on vient de parler a directement ſous elle une autre petite cavité nommée *l'entonnoir*. Cet entonnoir eſt poſé ſur une petite glande appellée *glande pituitaire*, qui eſt ronde, & entourée de toutes parts du rets merveilleux, & qui repoſe ſur un os de la baſe du crane, qu'on appelle l'os *ſphénoïde*, qui eſt percé de divers trous, comme l'os cribreux, par leſquels le reſte des humeurs ſuperflues du cerveau ſe déchargent dans le palais. On trouve d'ailleurs dans les deux premiers ventricules du cerveau le *plexus choroïde*, dont on a parlé en décrivant la membrane dure. Ce plexus eſt couché de côté, & d'autre

6 *Voyez ci deſſus, part. 2. liv. 1. chap. 6.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

tre dans ces mêmes ventricules, & il est attaché à une glande qui se trouve au dessus de l'extrémité posterieure du troisiéme ventricule, & qui est appellée *conarium*, d'un nom Grec qui signifie *une petite pomme de pin*, ou *un petit cone*, parce qu'elle est de figure conique, ou qu'elle ressemble à une pomme de pin. Cette glande sert à affermir le plexus choroide, afin qu'il ne soit pas ébranlé, ou qu'il ne change pas de situation. Elle est placée au milieu de quatre petites éminences, appellées, à cause de leur figure 7 *nates*, & *testes*, qui sont de la même substance que le corps calleux.

Après avoir décrit le cerveau, & ses ventricules il faut voir quels sont leurs usages. On a déja touché quelques-uns de ceux des ventricules lors qu'on a dit qu'ils reçoivent les humeurs superflues du cerveau, & qu'ils s'en déchargent par les voyes que l'on a marquées. Ces humeurs viennent en partie des veines du plexus choroide, & en partie de toute la substance du cerveau, qui se décharge d'ailleurs de ses excremens vaporeux par les sutures du crane. Un autre usage des ventricules, que l'on a aussi indiqué, c'est de recevoir l'air du dehors. Cet air se chargeant des odeurs, les apporte vers *les extrémitez* des deux ventricules antérieurs, lesquelles extrémitez sont, par cette raison, regardées comme *l'organe de l'odorat*. Mais ce n'est pas là le seul sujet pourquoi l'air est attiré jusques au centre du cerveau. Il s'y insinue particulierement pour raffraichir, & conserver *les esprits animaux*, qui sont le principal, & le plus grand ouvrage que la nature s'est proposée dans la formation des ventricules. Voici de quelle maniere ces esprits se produisent. Les rameaux des arteres carotides avant que de monter dans le cerveau forment premierement le *tissu merveilleux* dont on a parlé. Dans ce tissu les esprits vitaux mêlez avec le sang arteriel commencent à se subtiliser, & ils se subtilisent encore davantage quand ils sont parvenus dans le *plexus choroide*, qui est en partie formé des arteres qui viennent du même tissu. Ces arteres chargées des esprits vitaux subtilisez les laissent échapper dans les ventricules antérieurs, où ils sont changez en *esprits animaux*, qui acquierent enfin leur derniere perfection après qu'ils sont arrivez dans le quatrieme ventricule. Mais il faut remarquer que les esprits qui passent des premiers ventricules dans ce dernier n'y entrent pas tout d'un coup. Il n'y en coule qu'une certaine quantité par intervalles, à mesure que la production vermiforme dont il a été parlé se resserre pour ouvrir le passage. De là ces esprits se communiquent à tout le cerveau, & au cervelet, par l'entremise desquels ils se portent en suite vers les *nerfs*, qui sont les premiers organes du *sentiment*, & du *mouvement*. On parlera encore des esprits animaux dans l'article suivant.

Quant aux usages du *cerveau* en particulier, il a été fait tendre, & mol pour recevoir plus aisément les impressions des objets extérieurs qui frappent les sens. Aussi est il *l'origine des nerfs* qui vont aux organes des sens, ou le lieu d'où ces nerfs sortent, comme on le verra ci-après; & ces mêmes nerfs sont pareillement mols, & tendres. Nôtre Auteur reconoît d'ailleurs le cerveau pour être *le siege de l'entendement*, ou de *l'ame raisonnable*. Ce n'est pas ici le lieu de parler de la nature de cette ame. On remarquera seulement en passant que Galien semble quelquefois la regarder comme un principe *spirituel*, ou different de la matiere. En un endroit, après avoir dit que si les esprits animaux ne

7 Galien ne marque pas l'usage de ces éminences.

ne sont pas la propre substance de l'ame, ils en sont du moins les organes immédiats, il ajoûte que ces esprits peuvent être mûs par une faculté *qui n'a rien de commun avec le corps*. Mais ailleurs il fait l'ame *corporelle*, comme lors qu'il dit, en refutant 8 Erasistrate, que l'entendement ne dépend point de la composition artificieuse du cerveau, ni de la varieté de ses replis, comme l'avoit crû ce Médecin, mais qu'il dépend de la bonne disposition 9 *du corps qui pense*, quel que puisse être ce corps. Une autre chose qui ne mérite pas moins d'être remarquée, c'est que Galien, qui plaçoit l'ame raisonnable dans le cerveau, & qui reconoissoit le cerveau pour le lieu d'où sortent les nerfs, & où se forment les esprits animaux, qu'il appelle les organes de l'ame, ne laissoient pas de loger la concupiscence dans le foye, & la colere, ou l'appetit irascible dans le cœur, selon les idées qu'en avoient eües les Anciens.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Le *cervelet* se trouve derriere, & dessous le cerveau. Il est quatre fois plus petit que le cerveau, duquel il est séparé par la membrane dure; mais il a communication avec lui par le moyen du troisiéme ventricule, qui conduit au quatriéme, que nous avons dit être sous le cervelet. Il ne paroît pas en sa superficie des sillons accompagnez, & couverts de la membrane mince, comme il y en a au cerveau; mais il est composé d'un grand nombre de petits corps grisâtres, entre lesquels il y a des intervalles, ou filamens blancs, qui lient les parties du cervelet, & qui servent pour le passage des esprits. Le cervelet est d'ailleurs plus dur que le cerveau, & il en sort des nerfs qui sont aussi presque tous plus durs que ceux qui viennent du cerveau. La raison de cette difference c'est que les nerfs du cervelet étant destinez à servir pour le *mouvement*, au lieu que les autres ne sont que pour le sentiment, ils ont dû être les plus durs, pour avoir plus de force. Au reste le cervelet a, à peu près, les mêmes usages que le cerveau. Il n'est pas moins rempli d'esprits animaux, & il n'est pas moins le siege de l'ame.

La moüelle de l'epine du dos est une dépendance du cervelet. Elle est enveloppée de deux tuniques qui tirent leur origine de la membrane dure, & de la membrane mince dont le cerveau, & le cervelet sont revêtus. Elle est plus dure que le cervelet, & elle produit aussi plusieurs nerfs qui sont durs à proportion. Galien dit que la moüelle de l'épine est comme un autre cerveau, au dessous de l'autre, mais il remarque qu'elle n'a pas un mouvement comme le cerveau.

Après avoir donné la description du cerveau, du cervelet, & de la moüelle de l'épine, il ne nous reste plus qu'à parler des *nerfs* qui sortent de ces trois parties. Les nerfs sont des corps blancs, ronds, longs, comme une maniere de filaments, ou de filets d'une differente grosseur, & dont les uns sont aussi tendres que la substance du cerveau, les autres plus durs. 10 *Chaque nerf*, dit nôtre Auteur, *est composé d'une triple substance; la premiere de ces substances, qui occupe le milieu du nerf, & qui a beaucoup de rapport avec la moüelle des arbres, vient de la substance du cerveau; la seconde, & la troisiéme sont deux enveloppes que le nerf tire de la membrane dure, & de la membrane mince du cerveau.* Les nerfs sont les premiers organes du *sentiment*, & du *mouvement* dans toutes les parties du corps. On a une preuve de cela, en ce qu'on ne sauroit

8 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1.*
9 σώματος νοοῦντος. *Vid. lib. 8. de usu part. cap. 13. & de utilitat. respirat. cap. 5.*
10 *De Hippocr. & Platon. decret. lib. 7. cap. 3.*

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

sauroit couper un nerf que la partie où il va se rendre ne soit d'abord privée de mouvement, & de sentiment. 11 On prouve d'ailleurs que ce sont les esprits animaux qui communiquent aux nerfs cette faculté, parce que les esprits étant évacuez par une ouverture que l'on fait aux ventricules du cerveau, l'animal cesse à l'instant de sentir, & de se mouvoir, tout de même comme si on avoit coupé tous les nerfs. A cette évacuation, ou à cette ouverture près quelque incision que l'on face au cerveau l'animal a toujours le mouvement, & le sentiment, pourvû que l'incision ne penetre pas dans les ventricules; mais si elle y penetre, les esprits qui s'évaporent par l'ouverture, causent d'abord la privation du mouvement, & du sentiment. Or comme tous les nerfs viennent du cerveau, & de ses dépendances, qui est lui-même rempli d'esprits, il paroît que ces esprits doivent agir sur les nerfs, & leur communiquer la faculté de nourrir les parties, & de les faire sentir; mais on ne void pas si aisément comment se fait cette communication, ou quelle est précisement l'action des esprits sur les nerfs. Ce qui fait de la peine c'est que tous les nerfs, à la reserve des nerfs optiques, étant des corps solides, ou qui n'ont point de cavité sensible, on ne conçoit pas comment les esprits peuvent s'insinuer dans toute leur longueur pour passer du cerveau aux extrémitez du corps. Galien convient que les nerfs optiques, qu'il suppose être creux, contiennent des esprits animaux, qui descendent du principe de ces nerfs au lieu où ils se terminent, qui est l'œuil; mais il ne croit pas que l'on en doive conclurre que la chose se passe de la même maniere dans les autres nerfs. Il dit 12 en un endroit, que la substance des esprits ne va pas jusques aux parties où les nerfs viennent se terminer, que ce n'est que la vertu, ou la puissance de ces esprits qui s'étend jusques là. Il dit encore 13 ailleurs que la faculté animale se porte vers les parties pour leur donner du sentiment, & du mouvement, & qu'elle s'y porte sans l'essence, ou la substance des esprits; mais on trouve 14 quelques autres passages où il semble laisser cette question en suspens.

Nôtre Auteur contoit sept conjugaisons, ou paires de nerfs, qui sortent du cerveau, & du cervelet, dont voici en gros l'origine, & la distribution. La *premiere paire* sont les *nerfs optiques*. Ces nerfs naissent de deux éminences qui se trouvent dans la partie anterieure des deux premiers ventricules du cerveau, lesquelles éminences sont appellées, à cause de cela, *les lits des nerfs optiques.* Ces mêmes nerfs, qui sortent assez loin l'un de l'autre, viennent en suite se joindre (sans néanmoins se croiser) près de l'endroit d'où ils sont sortis; & de là se séparant derechef, ils passent l'un dans le fond de l'œuil droit, l'autre dans celui de l'œuil gauche. Ils sont les plus gros, & les plus tendres de tous ceux qui dépendent tant du cerveau que du cervelet. Hérophile avoit crû que ces nerfs ont une cavité sensible, & les avoit appellez par cette raison *pores*, ou *canaux optiques*. Galien soutient la même chose, comme on l'a vû ci-dessus, mais il avertit que cette cavité ne se découvre qu'avec peine. On verra quel est l'office de ces nerfs en parlant de l'œuil.

La *seconde paire* sort à un travers de doit près de la premiere, en tirant sur le derriere du cerveau. Elle est plus déliée, mais plus forte, & plus dure que la

11 *Ibidem.*
12 *Lib. de oculis.*
13 *De locis affect. lib. cap. 6.*
14 *Vid. lib. 7. de Hippocr. & Platon. decretis.*

la premiere. Son usage est de servir aux *mouvemens* de l'œuil, dans les muscles desquels elle envoye diverses fibres.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

La *troisiéme paire* prend son origine à l'endroit où le cerveau se joint au cervelet, vers 15 la base du cerveau. Elle se partage de chaque côté en deux branches avant que de sortir du crane. Chacune de ces branches envoyent en suite des rameaux aux temples, aux muscles de la mâchoire supérieure, aux gencives, aux racines des dents, & en divers endroits du visage, mais sur tout à la *langue*, dont la tunique est formée par la dilatation de ces mêmes rameaux, pour être *l'organe du goût*. Cette paire est aussi fort dure.

La *quatriéme paire*, encore plus dure que la précedente, sort de la base du cervelet, en tirant toujours plus sur le derriere, comme toutes les suivantes. Elle est petite, & sort par le même trou que la troisiéme, pour se rendre au *palais*, dont elle forme la tunique, qui sert aussi à l'organe du *goût*, ou qui compose en partie cet organe. Il y a de l'apparence que Galien regardoit cette paire comme la premiere, ou comme la seconde de celles qu'il dit sortir du cervelet, & qui sont plus dures que les précedentes qui viennent du cerveau. A cela près il se trouveroit que tous les nerfs qui ne sortent pas de l'épine du dos tireroient leur origine du cerveau, à l'exclusion du cervelet. Ce qui fait ici de l'obscurité c'est que nôtre Auteur comprend le cervelet, qu'il appelle, comme on l'a vû, le cerveau postérieur, sous le nom géneral de *cerveau*.

La *cinquiéme*, qui est aussi assez dure, sort à quelque petite distance derriere la quatrieme. Elle s'en va à *l'oreille*, c'est pourquoi on l'appelle *la paire de l'oüie*. Elle a deux branches de chaque côté qui s'insinuent dans deux trous des os du crane, nommez les os *petreux*, dont on parlera ci-après en décrivant l'oreille.

La *sixieme*, encore plus dure que les précedentes, vient après. Elle se partage en plusieurs rameaux qui vont au gosier, au ventricule, au mésentere, aux boyaux, aux reins &c. C'est de cette paire que viennent les nerfs récurrens dont on a parlé en decrivant le larynx. Elle s'étend plus bas, & va en plus d'endroits qu'aucune des autres paires.

Enfin la *septieme*, qui est la plus dure de toutes celles dont on a parlé, naît de l'endroit où finit le cervelet, & où commence la moüelle de l'épine. Les nerfs de cette paire sont pendant quelque espace le même chemin que ceux de la paire précedente, auxquels ils se joignent; mais en suite ils les quittent, & envoyent leurs plus considerables rameaux à la *langue* pour la faire *mouvoir*, le reste se distribuant aux muscles du larynx.

Outre ces sept paires de nerfs Galien réconoit une certaine *production nerveuse*, qui naît de la partie anterieure du cerveau, & se va rendre vers l'os cribreux; mais comme il croyoit que cette production ne sort pas hors du crane, il ne la met pas au nombre des nerfs.

De la *moüelle de l'épine du dos* naissent environ *soixante paires de nerfs*, qui sortent de côté, & d'autre par les trous des vertebres, & par ceux de l'os sacrum. Ces nerfs sont encore plus durs que ceux du cervelet, & se distribuent à toutes les parties qui sont au dessous de la tête, pour leur communiquer

15 Ce que Galien appelle ici *la base du cerveau*, c'est une continuation de la moüelle de l'épine du dos, ou le commencement de cette même moüelle qui est contenue dans le crane.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

le *mouvement*, & pour servir au sens du *toucher*, qui est commun à toutes les parties du corps.

Après avoir parlé du crane, & de ce qu'il contient, il faut examiner la *face*, ou cette partie de la tête qui n'est pas couverte de cheveux. Dans cette derniere partie ce qu'il y a de plus considerable sont *les organes des sens*. Le premier de ces organes, ou celui de la *vûe*, c'est *l'œuil*, qui est placé dans deux enfonçures du crane nommées *orbites*, qui est de figure ronde, & composé de diverses tuniques, humeurs, &c. comme on le verra plus particulierement. Nous commencerons à le décrire par sa partie de derriere, qui est l'endroit où le nerf optique le vient joindre. Ce nerf forme, par la dilatation de sa substance intérieure, ou moüelleuse, la premiere tunique qui se trouve au dedans de l'œil, appellée tunique *réticulaire*, parce qu'elle ressemble à un rets de pescheur. Cette tunique, qui est molle, & facile à se dissoudre, garnit interieurement tout le fond de l'œuil, mais elle ne passe pas la moitié du globe. Elle renferme dans sa cavité une humeur qu'on appelle *vitrée*, parce qu'elle est comme du verre fondu. Cette humeur est ronde, ou convexe par derriere, & platte par devant. On remarque d'ailleurs dans le milieu de sa surface anterieure une petite cavité laquelle reçoit une seconde humeur, qui est à peu près grosse comme une lentille, de la figure d'une moitié de globe, & qui a plus de solidité que la vitrée. On la nomme *crystalline*, parce qu'elle est solide, transparente, & blanche comme du crystal, ou de la glace. Galien la regardoit comme la principale partie de l'organe de la vûe. Elle est couverte par devant d'une tunique transparente, ou luisante comme un miroir, & beaucoup plus déliée que la réticulaire, ce qui avoit obligé Hérophile à la nommer tunique *arachnoide*, pour marquer qu'elle est aussi fine qu'une toile d'aragnée. L'humeur crystalline est d'ailleurs retenue en sa place par un *cercle* qui l'environne extérieurement, & qui sert en même temps à retenir la partie de l'humeur vitrée qui déborde, ou qui s'étend au delà de l'espace qu'occupe l'humeur crystalline. Ce cercle est composé d'un grand nombre de filamens qui ont du rapport avec les *cils*, ou les poils du bord des paupieres, & qui naissent de la tunique *uvée*.

Nous avons dit que la tunique réticulaire ne passoit pas la moitié du globe de l'œuil, mais la tunique *rhagoide*, ou *uvée*; dont nous allons maintenant parler, l'environne presque tout entier. 16 Cette derniere tunique, ainsi nommée parce qu'elle a du rapport à une gousse de raisin, est plus mince, mais plus solide, que la réticulaire, noire sur le devant, bleüâtre sur le derriere, & remplie de veines, & d'arteres. Elle prend sa naissance de l'enveloppe intérieure du nerf optique, laquelle on a dit être une production de la membrane mince du cerveau, & elle renferme immédiatement la réticulaire par derriere. De là s'étendant plus avant elle sert à contenir une troisiéme humeur qui remplit tout le devant de l'œuil, & qu'on appelle l'humeur *albugineuse*, ou *aqueuse*, parce qu'elle est claire, & coulante comme le blanc d'un œuf, ou comme de l'eau. Galien joint à cette humeur une *substance spiritueuse*, qui remplit, à ce qu'il croit, conjointement avec la même humeur, tout l'espace qui est depuis l'humeur crystalline jusques à la prunelle, mais qui occupe particulierement l'endroit le plus voisin de la prunelle, & qui sert à la dilater, & à la

16 Galien l'appelle encore tunique *choroide*, par la même raison qu'il a appellé membrane choroide la membrane mince du cerveau. *Voyez ce qui en a été dit ci-devant.*

la rétrecir. Il faut encore remarquer que la tunique uvée est immédiatement jointe à une autre tunique appellée *cornée* qui la couvre par derriere. Ces deux tuniques ne se séparent point si ce n'est vers ce cercle de l'œuil que l'on nomme *l'iris*, & que l'on décrira plus particulierement. En cet endroit l'uvée se retire un peu en dedans, & l'on observe à son extrémité antérieure un petit trou rond qu'on appelle la *prunelle*.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

La tunique *cornée*, dont on vient de parler, environne entierement l'œuil par dehors, se joignant, comme il a été dit, à l'uvée, & s'y attachant par divers vaisseaux. Cette tunique, qui prend son origine de la premiere enveloppe du nerf optique, produite par la membrane dure du cerveau, est appellée *cornée*, parce que sa dureté a du rapport avec celle de la corne, ou parce quelle est même transparente comme de la corne depuis l'iris en tirant sur le devant de l'œuil. On la nomme aussi *sclérotique*, d'un mot Grec qui signifie *dur*.

Outre ces trois principales tuniques de l'œuil, c'est à dire, la réticulaire, l'uvée, & la cornée, & outre l'arachnoide, Galien en conte encore une cinquieme, *formée des tendons des muscles qui font mouvoir les yeux*. Cette tunique vient se joindre extérieurement à la cornée vers le cercle de l'œuil que nous avons nommé *iris*, & par dessus elle il s'en trouve enfin une sixieme *qui naît du périoste*, & qui, attachant tout le globe de l'œuil avec l'os dans lequel il est enchassé, couvre même les muscles des autres parties. On pourra nous objecter que Galien conte en tout *sept tuniques*, au lieu que nous n'en avons mis que *six*; mais il parle si obscurément sur cette matiere qu'il est difficile de le bien entendre. 17 On trouvera les sept tuniques dont il s'agit, si l'on distingue, la tunique sclérotique de la tunique cornée, c'est à dire, la portion opaque de la tunique qui a été décrite ci-dessus, d'avec sa portion transparente, & si l'on donne d'ailleurs le nom de tunique *choroide* au fond de l'uvée, pour en faire aussi deux tuniques differentes. Il se peut que nôtre Auteur ait fait ces deux distinctions, quoi qu'il ne se soit pas clairement expliqué là-dessus; & en ce cas la tunique arachnoide sera même supernumeraire; mais il se peut qu'il ne la mît pas au rang des autres.

De toutes les parties de l'œuil il ne reste plus que *l'iris*, autrement appellée *la couronne*. Cette partie est composée, à ce que dit Galien, de sept cercles posez les uns sur les autres. Le premier de ces cercles est formé du tour de l'humeur crystalline; le second de la circonference de l'humeur vitrée; le troisiéme du bord de la tunique réticulaire; le quatrieme naît de l'endroit où la tunique uvée se joint à la circonference de l'humeur vitrée, au bord de la tunique réticulaire; le cinquieme se forme de l'adherence de la tunique cornée à l'uvée; le sixieme de la jonction des deux autres tuniques externes à l'endroit de cette même adherence. Les differentes couleurs des divers corps qui composent ces sept cercles donnent lieu à la varieté de celles que l'on observe dans l'iris, qui a ce nom à cause de cette varieté approchante de celle de l'arc en ciel que l'on appelle en Latin *iris*.

17 Il paroit par le livre *de oculis*, attribué à Galien, que les Anciens ont été assez embarassez, ou partagez, sur le nombre des tuniques des yeux; & que les uns en ont fait sept, d'autres six, d'autres cinq, d'autres quatre, d'autres trois, & d'autres seulement deux, sans que la tunique arachnoide soit même contée entre les tuniques.

Quant aux usages des diverses parties de l'œuil, l'humeur crystaline est, comme on l'a dit, la principale, & c'est pour elle que tout le reste a été fait. Elle reçoit les impressions des couleurs des objets extérieurs; & selon qu'elle en est differemment émue, ou alterée, elle altere differemment la tunique réticulaire, qui communique cette alteration au nerf optique, & conséquemment au cerveau. L'humeur vitrée est faite pour nourrir l'humeur crystalline. La tunique réticulaire nourrit aussi l'humeur vitrée, & elle est nourrie elle même par la tunique uvée, qui est d'ailleurs la source de l'humeur aqueuse. L'usage de cette derniere humeur est d'humecter la cornée, & l'uvée, pour empêcher qu'elles ne se dessechent, & de rompre la force des rayons de la lumiere qui viennent à l'humeur crystalline, ou à la tunique arachnoide, qui entre en part avec cette humeur par rapport à l'alteration qui s'y fait dans l'acte de la vision. La tunique uvée est percée sur le devant, là où est la prunelle, pour donner entrée à ces mêmes rayons, & pour laisser sortir les esprits visuels; & elle sert enfin à contenir les humeurs dont on a parlé. La cornée, qui est par dessus est encore un plus fort rempart, & cette tunique est transparente par devant, par la même raison que la tunique uvée a été percée, c'est à dire pour donner passage aux esprits, & aux rayons dont on vient de parler. Les deux autres tuniques externes servent à attacher extérieurement l'œuil aux parties voisines; comme les cercles de l'iris affermissent la situation des humeurs, & lient les tuniques les unes aux autres.

Pour ce qui est de la maniere dont se fait *la vision*, Galien croit qu'elle se fait par l'émission des esprits visuels qui viennent des nerfs optiques, & qui après être sortis de l'œil se joignent à l'air extérieur, qui leur sert comme d'un instrument par lequel ils discernent les objets visibles; en sorte que l'air est en cette occasion aux esprits visuels, ou à l'œil, & au cerveau d'où ils partent, ce que les nerfs sont au cerveau. 18 Comme le cerveau, dit nôtre Auteur, sent par le moyen des nerfs les affections des parties les plus éloignées, telles que sont les doits des pieds, il voit pareillement les objets externes par le moyen de l'air qui les environne, supposé que ces objets soient à une distance proportionnée pour être vûs, & que l'air soit éclairé. L'air dont on vient de parler, étant mêlé, & confondu avec les esprits visuels, communique en suite l'impression que, les objets ont faite sur lui, à la portion de ces mêmes esprits qui est restée dans l'œuil. Et comme ces esprits environnent de toutes parts l'humeur crystalline, qui est pure, & transparente, ils lui communiquent aussi l'impression qu'ils ont reçue, en sorte que cette humeur étant alterée la tunique réticulaire, les nerfs optiques, & conséquemment le cerveau sont alterez de la même maniere. Les couleurs sont ce qui fait premierement, & particulierement l'alteration dont il s'agit, parce qu'elles sont à l'égard de la vüe ce que les saveurs sont à l'égard du goût. La perception des couleurs est enfin suivie de celle des corps colorez, c'est à dire de la perception de la grandeur, de la forme &c. de ces mêmes corps. Mais il faut de plus remarquer que la vision se fait encore, selon Galien, par *réflexion*, lors que les esprits visuels mêlez avec l'air tombent sur un corps uni ou luisant qui les réflechit, ou les renvoye vers l'œuil. Cette hypothese de la vision est conforme à celle de Platon, & contraire à celle d'Aristote, qui vouloit que

la

18 *In prim. Hippocr. Prognost. Comment. 1. vers. 23. Vide præterea lib. 7. de Hippocr. & Platon. decret. cap. 5. lib. 10. de usu part. & lib. de oculis.*

la vision se fît par *réception*, & non par *émission*. On peut consulter nôtre Auteur sur tout ce qu'il dit d'ailleurs pour expliquer, & pour appuyer son systéme, à quoi il employe quelques preuves tirées des mathématiques.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Les yeux sont couverts chacun de deux *paupieres*, qui different entr'elles en ce que la paupiere inférieure n'a point de mouvement au lieu que celle d'enhaut se hausse, & se baisse selon que nous le voulons, par le moyen des petits muscles dont dont elle est composée. Les bords de chaque paupiere sont garnis de *cils*, c'est à dire d'un rang de *poils*, qui ne deviennent jamais plus grands, ou qui croissent peu, parce qu'ils sont plantez dans une maniere de cartilage qui forme le bord de la paupiere. L'usage de ces poils est d'empêcher qu'il n'entre dans les yeux de la poudre, ou quelcun de ces petits insectes qui volent en l'air. Il faut encore remarquer qu'il y a dans le coin de chaque œuil, du côté du nez, une *caruncule*, ou petite chair qui sert à recevoir les humiditez, & les excremens qui s'écoulent des yeux, & qui de cette caruncule passent dans une cavité qui va aux narines. De là vient, dit nôtre Auteur, que plusieurs personnes font sortir par le nez, en se mouchant, les médicamens qu'on leur a mis dans les yeux, ou par la bouche, en crachant; car, ajoute-t-il, ce canal qui va du coin de l'œuil dans le nez répond à un autre qui va du nez à la bouche. Galien parle encore de deux [19] *glandes* qu'il dit être en chacun des *yeux*, & répandre, *par des conduits sensibles*, une humeur qui facilite leur mouvement; mais il ne désigne pas précisément le lieu où sont ces glandes; il dit seulement qu'elles sont l'une dans les parties supérieures de l'œuil, l'autre dans les inférieures.

S'il paroit assez d'exactitude dans cette description de l'œuil on ne trouvera que quelques generalitez touchant *l'organe de l'oüie*. A la vérité les Anciens se sont fort appliquez à décrire les parties qui composent le dehors de l'oreille. Ils ont donné à chacune de ces parties des noms dont la pluspart expriment en quelque maniere la figure qu'elles ont. Ils ont appellé la partie inférieure & charnue [20] *lobe*; celle d'enhaut, qui est cartilagineuse, *pterygion*, qui signifie, *aile*; le bord qui environne cette aile par dehors *helix*, c'est à dire *le tendron d'une vigne*, ou de quelque herbe; le bord de dedans, opposé au premier, *anthelix*. Ils ont nommé *tragus*, ou *bouc* cette petite éminence de l'oreille qui regarde les temples, parce qu'il y croît du poil; & *antritragus* l'autre éminence qui est vis à vis. Ils appelloient [21] *concha* c'est à dire *coquille*, la cavité qui forme l'entrée de l'oreille, & qui meine dans le *pore*, ou le *canal* de l'oüie. Mais s'ils ont été si exacts pour le dehors, ils ont fort négligé le dedans; & ce qu'il y a de plus surprenant c'est qu'il semble que les plus anciens, comme Hippocrate, & Aristote, en ont sû davantage sur ce sujet que ceux qui sont venus après eux. Le premier a parlé d'une petite *membrane* déliée, qui est dans l'oreille; le second a fait mention d'un *conduit* qui va de l'oreille à la bouche, comme on l'a vû dans la premiere partie de cette histoire. Galien ne parle de rien de semblable. Voici tout ce qu'il dit de l'oreille intérieure en divers endroits. [22] *La Nature*, dit-il, *a formé dans le canal de l'oüie, tout le long*

19 *De usu part. lib.* 10. *cap.* 11.

20 *Voyez ci-dessus cap. 6. à l'endroit où il est parlé du foye.*

21 On trouve encore divers autres noms des parties de l'oreille externe dans l'Onomasticon de Pollux.

22 De usu parta lib. 11. cap. 12.

Depuis l'An CXL de J. C. jusques à l'An CC.

long de *l'os petreux, dans lequel cet organe est renfermé, un conduit oblique & plein de détours, affin qu'il n'y puisse rien entrer, ou tomber de dehors, qui face de l'empêchement*, & il ajoûte *qu'il a suffisamment parlé ailleurs de ces détours*. Il semble que l'on doit recüeillir de ces derniers mots que si nôtre Auteur ne s'est pas davantage étendu sur l'organe de l'oüie en cet endroit, ce n'a été que pour éviter de redire ce qu'il avoit déja dit en quelqu'autre lieu. En effet il avoit dit auparavant, 23 dans le même ouvrage, *que l'ouvrier qui a fait nôtre corps, ayant placé un os fort dur, & fort solide au devant des nerfs de l'oüie, il l'a percé de trous obliques, & y a fait des détours, en forme de labyrinthe; afin de rompre, ou d'affoiblir peu à peu par ce moyen là violence, & le froid de l'air, & d'empêcher que des matieres plus grossieres n'y entrent.* Nous avons vû ci-dessus ce que le même Auteur a écrit touchant l'origine de la cinquiéme paire des nerfs du cerveau qui vont à l'oreille par les os pétreux. Il ajoûte 24 *que ces nerfs se divisent chacun en deux rameaux, dont l'un va dans le conduit de l'oüie, l'autre dans le trou appellé aveugle*, c'est à dire sans issue. *Ce trou*, poursuit nôtre Auteur, *n'est pas véritablement aveugle; mais j'estime que ceux qui lui ont les premiers donné ce nom, ayant essayé d'y introduire un fil, ou une soye de porc, & ayant vû qu'elle ne pouvoit passer outre, ont crû que ce trou finissoit là, où la soye s'arrêtoit. Mais la cause pour laqulle cette soye ne passe point n'est pas la cécité du trou, c'est son obliquité. Si vous coupez peu à peu tout l'os pétreux, & que vous découvriez le nerf dont il s'agit, vous trouverez les détours, & les labyrinthes qui sont dans cet os; & il vous paroitra clairement que ce nerf va vers le dehors de l'oreille* Galien dit encore 25 ailleurs, *que des deux racines du nerf de la cinquieme conjugaison, l'une qui est plus sur le devant, & qu'on appelle le nerf auditoire, sort enveloppée de la membrane dure, & après être tombée dans le conduit de l'oüie, se dilate, conjointément avec la membrane pour tapisser ce conduit; l'autre racine, qui est plus sur le derriere, se jette dans un autre trou de l'os pétreux, qu'on nomme le trou aveugle.* On trouve enfin deux autres passages dans Galien, où il parle de l'oreille interne. 26 Dans l'un il dit, *que le conduit de l'oüie ne s'étend pas seulement jusques à la membrane dure du cerveau, mais qu'il va jusques au nerf qui descend du cerveau dans ce conduit.* 27 Dans l'autre il parle de cette maniere; *La fin, ou l'extremité du conduit de l'oüie, qui est à l'endroit où se dilate le nerf qui descend dans ce conduit, est à l'égard de l'oreille ce que l'humeur crystalline est à l'égard de l'œuil.*

On a déja parlé de *l'organe de l'odorat* en traitant du cerveau; & l'on a vû que Galien place cet organe à *l'extrémité des ventricules antérieurs du cerveau.* Ces ventricules vont aboutir à l'os cribreux, & cet os, qui est percé de divers trous, & placé au dessus du *nez*, reçoit par ce canal les exhalaisons qui s'élevent des matieres odorantes, & les porte aux extrémitez des ventricules; ou plûtôt ces mêmes ventricules, qui ont, comme on l'a dit, une inspiration & une expiration comme le poumon, attirent les exhalaisons dont on vient de parler.

Nôtre Auteur remarque à l'égard de la *langue*, qui est *l'organe du goût*, qu'elle reçoit, aussi bien que l'œuil, deux sortes de nerfs, les uns durs, les autres mols. Les premiers se distribuent dans les muscles qui la font mouvoir; les

23 *Lib. 8. cap. 6.*
24 *Ibid. lib. 9. cap. 10.*
25 *De nervor. dissect. cap. 6.*
26 *Method. medend. lib. 6. cap. ultimo.*
27 *De symptomat. causis, lib. 1. chap. 3.*

les seconds se répandent dans la tunique dont elle est revêtue, & c'est par leur moyen, ou par le moyen de cette tunique nerveuse, que la langue distingue les saveurs. On ne rapportera pas ici ce qu'il dit de la maniere dont elle se meut, & dont elle est attachée. Mais il est essentiel de ne pas oublier ce qu'il observe 28 en divers endroits touchant des *conduits*, dont la cavité est, à ce qu'il dit, fort évidente, qui viennent de deux *glandes* spongieuses placées de chaque côté de la racine de la langue, & qui apportent la *Salive* dans la bouche. On voit par là que les Anciens n'ont pas entierement ignoré l'usage des glandes. Nous avons parlé ci-dessus de celles des *yeux*, de celles des *intestins*, & de la *racine de la verge*. Galien nous indique encore des glandes 29 *qui arrosent toute la gorge*; & il ajoûte, *que Marinus en avoit trouvé quelques autres qui servent aussi à arroser d'autres parties; mais que lui Galien ne désigne pas, parce que la démonstration n'en est pas*, à ce qu'il dit, *entierement évidente ou certaine*. Ce dernier passage de nôtre Auteur fait soupçonner qu'il ne s'est pas assez prévalu des lumieres des Anatomistes qui l'ont précedé, ou qu'il a négligé diverses choses que ces Anatomistes avoient découvertes, telles que sont ces dernieres glandes dont parloit Marinus. On dira que ces glandes, ou les usages que leur donnoit celui qui les avoit décrites, étoient peut-être imaginaires, & que c'est pour cela que Galien n'en a rien voulu dire. Mais ce qui appuye le soupçon que nous avons qu'il n'a pas laissé ces glandes en arriere par cette raison, c'est qu'il a traitées de chimériques d'autres découvertes tres réelles, comme est entr'autres celle qu'Erasistrate avoit faite de certains 30 *vaisseaux blancs* dans le mésentere des chevreaux. Erasistrate se trompoit quand il prenoit ces vaisseaux pour des *arteres*, & quand il disoit qu'ils étoient *pleins d'air*; mais ces mêmes vaisseaux n'en étoient pas moins réels, & c'est ce que Galien n'a pas sû trouver, & que l'on n'a découvert que plusieurs siecles après lui.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Nôtre Auteur ne s'est pas toûjours expliqué de la même maniere sur l'organe du cinquieme des sens, qui est *le toucher*. Il semble supposer en un endroit que *les nerfs* eux-mêmes sont cet organe, lors qu'il dit, 31 *que de ce grand nombre de nerfs dont les rameaux se divisent, & se distribuent dans toutes les parties du corps, il n'y en a aucun qui ne soit doüé du sens du toucher*. Mais il attribue la même chose aux *membranes* dans un autre passage; 32 *Aristote*, dit-il, *établit le sens du toucher dans la* chair; *mais moi je le place dans les* membranes, *ou pellicules qui sont comme entrelacées avec la chair*.

Pour achever ce qui concerne la tête il faudroit inserer ici la description du *nez*, des *levres*, des *machoires*, des *dens*, du *palais*, & de tout le reste de la face. Mais comme ces parties ne sont presque composées que d'os, de muscles, & de cartilages, nous n'entreprendrons pas de les décrire. Nous remarquerons seulement, à l'égard du *palais*, que l'on trouve à son fond un conduit par lequel il a communication avec le nez. Galien prétend d'ailleurs que le palais *communique avec le cerveau*, ou qu'il reçoit par sa partie supérieure les humeurs superflues qui viennent de la base du cerveau, & qui passent de l'en-

28 *De usu part. lib.* 10. *cap.* 11. *lib.* 11. *cap.* 10. & potissimùm *lib.* 2. *de semine*, *cap.* 6.
29 *Ibidem.*
30 *Voyez ci-dessus*, *part.* 2. *liv.* 1.
31 *De locis affectis.*
32 *De utilitate respirationis.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

l'entonnoir dans les trous de l'os *sphénoide* placé immédiatement au dessus du palais. On trouve encore au fond du palais, ou à l'entrée du gosier, une certaine chair ronde & longue grosse comme une petite olive, qui pend justement à l'extremité du palais. L'usage de cette chair, qu'on nomme la *luette*, est, selon nôtre Auteur, d'empêcher que l'air n'entre tout d'un coup dans le poumon, ce qui le refroidiroit trop, & d'ailleurs de modifier la voix. A droite, & à gauche de la luette sont placées deux glandes, nommées par les Anciens *paristhmia*, comme qui diroit *voisines de l'isthme*, par où l'on voit qu'ils ont comparé la luette à un *isthme*, ou a une langue de terre qui est entre deux mers. 33 Ces glandes, & *deux autres* qui sont tout auprès un peu plus en dedans, servent à humecter toutes les parties qui dépendent du pharynx, ou du gosier, & du larynx, dont il a été parlé ci-dessus.

Ce que l'on a vû dans ce chapitre, & dans les deux précedens, concernant l'Anatomie de la *tête*, de la *poitrine*, & du ventre, peut suffire pour donner une idée generale de ces parties qui renferment les principaux organes de nôtre corps. Il s'agiroit maintenant de traiter des *extremitez*, c'est à dire des bras, & des mains, des cuisses, des jambes, & des pieds, qui font la quatriéme partie du corps selon nôtre division. Mais nous n'entrerons pas dans ce détail, premierement parce que l'on peut se faire un plan de ce qu'il y a de plus essentiel, ou de plus difficile à découvrir, dans l'œconomie animale sans examiner particulierement ces dernieres parties, dont l'usage est conu de tout le monde, du moins en général. La seconde raison que nous avons pour nous abstenir de cet examen, c'est que pour le faire il faudroit décrire un grand nombre *d'os*, de *cartilages*, & de *muscles*, & parler de tous les *vaisseaux* qui les accompagnent, ce qui seroit d'autant plus ennuyeux que cette matiere est, de toute l'Anatomie, celle sur quoi il y a eu le moins de disputes entre les Anciens & les modernes. Ce n'est pas qu'elle ne soit très importante, ou qu'un Médecin la doive négliger, mais nous supposons qu'on s'en instruira d'ailleurs, & nous croyons qu'il suffira pour nôtre dessein de faire ici les remarques suivantes par lesquelles on verra en gros ce que c'est qu'un os, & ce que c'est qu'un cartilage, & un muscle, selon les principes de nôtre Auteur.

Il faut savoir premierement à l'égard des *os*, que Galien les regardoit comme des corps durs, secs, terrestres, & froids, qui n'ont aucun sentiment par eux-mêmes, parce qu'ils ne reçoivent point de nerfs, mais seulement par la membrane qui les enveloppe, appellée 34 *périoste*. Il les met au rang des parties *spermatiques*, c'est à dire, qui sont produites immédiatement de la semence, comme on l'a vû ci-dessus; & l'usage qu'il leur donne c'est d'être comme le *fondement*, qui soutient toute la masse du corps. Les os ont la pluspart de la *moüelle*, qui leur sert de nourriture.

Ils

33 *De usu part. lib. 7. cap. 17.* L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, attribué à Galien, dit que les glandes appellées *paristhmia* sont au nombre de quatre, dont il y en a deux que l'on voit vers la racine de la langue, & deux autres plus profondes.

34 Nôtre auteur dit (*de loc. affect. lib. 2. cap. 7.*) que les os sentent quelquefois de la douleur, ou que la douleur paroit être dans les os *lors qu'elle est dans les membranes qui environnent les os*. Par ces membranes il semble qu'il ne peut entendre que le *périoste*, dont il ne fait d'ailleurs mention qu'en un endroit, ou deux de ses ouvrages, & cela en un mot, sans s'expliquer sur la nature de cette membrane. Il est vrai que dans le livre des *définitions* celle du périoste y est contenue; mais ce livre n'est pas de Galien.

Ils sont joints les uns aux autres de plusieurs manieres, qui se réduisent à ces deux générales, la *symphyse*, & *l'articulation*, lesquelles contiennent chacune diverses especes que nôtre Auteur a très bien décrites. Par la *symphyse* deux os sont joints, ou collez fortement ensemble, en sorte que ni l'un, ni l'autre ne se peut mouvoir; au lieu que ceux qui se joignent par *articulation* ont chacun leur mouvement. Pour soutenir, & affermir ces articulations la nature à produit des *ligamens*, qui sont des corps blancs, plus durs, & plus épais que les membranes, par lesquels la tête d'un os est retenue dans la cavité d'un autre os qui reçoit cette tête, en sorte qu'elle ne peut sortir de la cavité. On parlera encore d'une autre sorte de ligamens en décrivant le muscle.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Les *cartilages* sont des corps plus mols que les os, mais plus durs que toutes les autres parties. Ils sont formez de la semence, & sont sans sentiment aussi bien que les os, ils se changent même quelquefois en os. Leur usage est de joindre en quelques endroits deux os ensemble, & de contribuer à la formation, ou à la perfection de quelques parties, comme du nez, des oreilles, de la trachée artere, & de quelques autres.

Les 35 *muscles* couvrent tous les os & s'y attachent fortement. Ils sont proprement composez de *chairs*, & de *fibres*. Ils reçoivent de plus des *veines*, & des *arteres* comme des manieres de ruisseaux, qui ne composent pas tant la substance des muscles, qu'ils leur fournissent de quoi se nourrir, & être vivifiez. Les *fibres* sont des filamens plus subtils que les filets d'aragnées, qui partent également des *nerfs*, lesquels entrent par la tête des muscles, & des *ligamens* qui sont à la tête des mêmes muscles, ou qui composent cette tête. Entre ces fibres il reste divers interstices, qui se remplissent de chair. Cet assemblage étant d'ailleurs couvert, & entrecoupé de membranes est appellé un *muscle*, dont l'extremité, ou la queüe, qui est formée par le rapprochement des fibres nerveuses, & ligamenteuses, prend le nom de *tendon*. L'autre extrémité, ou la tête, se nomme le *ligament* du muscle, & le milieu le *ventre*. La tête, ou le ligament est toujours immobile, mais la queüe, ou le tendon doit se mouvoir, parce qu'il est inseré, ou attaché immédiatement à la partie que le muscle meut. Le ligament est insensible, mais le tendon a du sentiment, parce que les fibres qui le composent sont en partie nerveuses.

L'usage du muscle est d'être *l'organe*, ou *l'instrument du mouvement volontaire*, ce qui se fait de cette maniere. Les Esprits fournis par le cerveau meuvent le nerf, ou lui portent la faculté de mouvoir les parties où il se distribue. Le nerf meut en suite le muscle, & le muscle, ou son tendon, meuvent l'os auquel ils sont attachez; comme, par exemple, le grand os de la jambe. Cet os étant mû il faut que toute la jambe, & par consequent le genoüil, où est l'articulation, se meuvent.

On doit enfin remarquer que les muscles ont quatre sortes de mouvemens, un mouvement de *contraction*, un mouvement *d'extension*, un mouvement de *translation*, & un mouvement *tonique*. Le premier se fait lors que le muscle se retire vers la tête, ou s'accourcit, & s'enfle; le second lors qu'il s'étend, ou s'alonge; le troisieme lors que le muscle se relâche, ou tombe en quelque maniere à cause de la pesanteur de la partie, parce que la faculté motrice n'agit

35 Ainsi appellez du mot *mus*, qui en Latin & en Grec signifie *un rat*, parce qu'un muscle séparé d'un autre ressemble à un rat écorché.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

n'agit pas; le quatrieme lors que le muscle demeure dans la contraction, ou qu'il demeure tendu comme s'il n'agissoit point. C'est par ce dernier mouvement que les oiseaux demeurent quelquefois suspendus en l'air, sans se remuer d'une place; en sorte qu'il semble que leurs muscles ne se meuvent point, quoi qu'ils se meuvent effectivement; puis qu'à cela près ces oiseaux tomberoient en terre. Tel est aussi le mouvement des muscles d'un homme qui se tient debout sans se remuer. De tous ces mouvemens dépendent ceux des parties, lesquels se distinguent; ou par le *lieu*, comme quand une partie se meut en avant, en arriere, vers le haut, vers le bas; ou par la *figure* qu'ils font faire à la partie, en la fléchissant, en l'étendant, en la tournant obliquement, & en rond, en la renversant, &c. La premiere cause de tous ces mouvemens paroît à nôtre Auteur une chose fort difficile à trouver, & il est enfin obligé d'avoüer ingénument, que ni lui ni les autres Philosophes, dont il rapporte les opinions, n'ont pû découvrir cette cause. La difficulté consiste en ceci, qu'il ne semble pas que les petits enfans, & les bêtes, qui ne savent point quels sont les offices des muscles, puissent faire mouvoir plûtôt un muscle qu'un autre. On ne fait point, par exemple, pourquoi les bêtes, ou les enfans remuent plûtôt les levres que les pieds lors qu'il faut manger; car enfin le mouvement des muscles est *volontaire*, comme on l'a dit, & comme l'experience nous en rend convaincus, & la volonté suppose une conoissance qui n'est ni dans les enfans ni dans les bêtes. On peut voir tout ce que dit nôtre Auteur sur ce sujet dans le chapitre 36 cité au bas de la page.

On a pû voir par ce que l'on a dit ci-devant ce que c'est qu'une *veine*, une *artere*, & un *nerf*, & à quoi sont destinez ces trois sortes de vaisseaux; que les nerfs portent à toutes les parties la faculté de sentir, & de se mouvoir; que les veines, & les arteres contiennent également du sang, qui va également *du centre du corps à la circonference*; que le sang des veines, qui est le plus grossier, y va pour nourrir les parties, & que le sang artériel étant plus subtil sert à vivifier ces mêmes parties, &c. Nous ne décrirons pas plus particulierement le cours de ces vaisseaux, & nous ne rapporterons pas les noms que Galien donne à divers rameaux de veines, & d'arteres, selon les parties où ils se vont rendre, comme nous n'avons nommé ni les os, ni les muscles par leurs noms particuliers. Mais on ne peut pas se dispenser de remarquer que par la description que nôtre Auteur fait, tant du cours de plusieurs vaisseaux que de la figure, & de la situation de chaque os, & de chaque muscle, il paroît, aussi bien que par quelques autres endroits de son Anatomie que l'on a indiquez ci-devant, qu'il confond quelquefois le corps des singes, ou des autres bêtes avec le corps de l'homme, 37 comme Vésale, & d'autres l'ont soûtenu.

Nous finirons en avertissant le Lecteur que dans ce chapitre, & dans les précedens nous n'avons prétendu donner qu'un petit abrégé de l'anatomie de Galien, concernent principalement *l'œconomie animale*, comme nous l'avons déja insinué. Cet avertissement est nécessaire pour aller au devant de ce qu'on pourroit dire, que nous n'avons pas fait sentir toute l'exactitude que nôtre Auteur a apportée dans ses descriptions des parties du corps. Nous convenons qu'il ne faut pas juger du prix de son Anatomie par l'extrait que nous en avons fait.

36 *De formatione fœtus.*
37 *Voyez ci-dessus cap.* 5.

fait, ni de tout ce qu'il y a de bon dans le reste de son systeme de Médecine, par ce que nous en avons dit ci-dessus. Si l'on avoit voulu entrer dans un détail qui eût renfermé tout cela, il auroit fallu faire un gros livre; à moins de quoi il auroit été impossible de rendre exactement raison de tout ce qu'il y a de remarquable dans six volumes in folio que nous avons de Galien. *Depuis l'An cx de J. C. jusques à l'An cc.*

Liste des Livres de Galien, tirée de l'édition de Chartier.

Galien, de ses propres livres 1.
De l'ordre de ses livres, 1.
Harangue de Galien de Pergame, Paraphraste, fils de Menodotus, pour exhorter à apprendre les beaux arts. 1. *Il est visible que c'est un autre Galien.*
De la meilleure Doctrine, 1.
De l'Histoire Philosophique, 1.
Fragment de Galien, tiré de Jean le Grammairien. Livre attribué à Galien, intitulé, Que les qualitez sont incorporelles. 1.
Fragment de Galien, tiré de Simplicius.
Autre, tiré d'Averrhoës.
Notes de Galien sur Hippocrate, tirées de Stobée.
Des Sophismes dans les mots, 1.
Explication des vieux mots d'Hippocrate, 1.
De l'établissement de l'art de la Médecine, 1.
L'Art de la Médecine, 1.
Définitions Médicinales, 1.
Des parties de la Médecine, 1. L.
Des Sectes, à ceux qui commencent à étudier, 1.
De la meilleure Secte, 1.
Discours contre les Empiriques, Fragment attribué à Galien. L.
Exposition du Systeme des Empiriques. L.
Qu'un bon Médecin doit aussi être Philosophe, 1.
Introduction à la Médecine, où le Médecin, livre attribué à Galien, 1.
Des Elémens, selon Hippocrate, 2.
Des Temperamens, 3.
Commentaires sur deux livres d'Hippocrate. De la nature de l'homme, 2.
Des Humeurs, 1.
S'il y a naturellement du sang dans les artéres? 1.
De la Bile noire, 1.
De la Semence, 3. De la semence petit livre, L.
Des os, à ceux qui apprennent l'Anatomie, 1.
Des Administrations Anatomiques, 9.
De l'Anatomie des Corps vivans, attribué à Galien, 1. L.
De la petite Anatomie, attribué à Galien, 1. L.
Dissection des organes de la voix, 1. L.
De l'Anatomie des Yeux, attribué à Galien, 1. L.
De la Dissection des Veines, & des Arteres, 1.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

De la Dissection des Nerfs, 1.
Des Muscles, tiré des livres d'Oribase, 1.
De la Dissection de la Matrice, 1.
De l'Usage des parties, 17.
De l'Ame, Fragment tiré du livre de Nemesius, intitulé de la nature de l'homme.
Autre Fragment tiré du chap. 20 du même Nemesius, touchant la Peur.
De la substance des facultez Naturelles, fragment.
Des Facultez qui gouvernent nôtre corps, attribué à Galien, 1. L.
Des Facultez Naturelles, 3.
Des sentimens d'Hippocrate, & de Platon, 9.
Fragment sur le Timée de Platon. L.
De la formation du foetus, 1.
Si toutes les parties de l'animal se forment en même temps? L.
De la nature, & de l'ordre de chaque corps, attribué à Galien, 1. L.
De la liaison des parties, ou de la Nature de l'homme, attribué à Galien, 1. L.
Si ce qui est dans la matrice est un animal? 1.
De l'Enfant qui naît le septieme mois, 1.
De l'organe de l'odorat, 1.
Du Mouvement des Muscles, 2.
Des Mouvemens manifestes, & obscurs, attribué à Galien, 1. L.
Fragment, tiré de cette même paraphrase du quatrieme livre *de Physica auscultatione*
Autre Fragment, tiré de cette même paraphrase.
Autre, tiré du livre des Songes, de Michel Ephésien.
Du Mouvement de la poitrine, & du Poumon, Fragment. L.
De l'Usage de la respiration, attribué à Galien, 1. L.
De l'Usage de la respiration, reconnu pour être de Galien, 1.
Des causes de la respiration, 1.
De la Voix, & de la respiration, attribué à Galien, 1. L.
De l'Usage des Pouls. 1.
Que les qualitez de l'esprit suivent le temperament du corps, 1.
De la bonne Constitution du corps, 1.
De l'Embonpoint, 1.
Si l'Art qui regle l'usage des choses qui regardent la Santé, dépend de la Médecine, ou de la Gymnastique? 1.
De la Conservation de la Santé, 6.
Des Facultez des Aliments, 3.
Du flux continuel de la substance du corps; ou Quatrieme livre des aliments, attribué à Galien, 1. L.
De la Maniere de vivre attenuante, 1. L.
Des bons, & des mauvais Sucs des aliments, 1.
Préceptes touchant la constitution du corps; touchant la diete convenable dans les quatres saisons, & dans les douze mois de l'année, 1.
De l'Usage des choses liquides, 1.
De la maniere de vivre de ceux qui se portent bien, 3.
Des Eaux, Fragment tiré de Galien, Oribase, &c.

Des Vins, autre Fragment tiré d'Oribase.
Autre Fragment sur le même sujet, tiré du même
Autre Fragment sur le même sujet, tiré d'Athénée.
Du Pain, Fragment tiré d'Athénée.
De la Ptisane, 1.
De l'Exercice de la petite paume, 1.
De l'Acte Vénérien, Fragment.
De la conoissance des maladies tirée des Songes, 1.
De la conoissance, & de la cure des passions de l'ame, 1.
Autre livre dont le titre est presque semblable.
De la Coutume, 1. L.
Des Differences des Maladies, 1.
Des Causes des Maladies, 1.
Des Differences des Symptomes, 1.
Des Causes des Symptomes, 3.
Des Differences des Fiévres, 2.
De l'Intempérie Inégale, 1.
Du Marasme, ou de la Consomption, 1.
Des Tumeurs contre nature, 1.
De la Plénitude, 1.
Des Causes Procatarctiques, 1. L.
Du Tremblement, de la Palpitation, de la Convulsion, du Frisson, 1.
Du Coma, 1.
De la Difficulté de respirer, 3.
Des Temps des Maladies, 1.
Des Caracteres des Fiévres, 1.
Contre ceux qui ont écrit des Caracteres des Fiévres, 1.
De la Soif, Fragment.
De la Fiévre Hémitritée, 1.
Des Parties affectées, 6.
Des Maladies des Femmes, 1
Des Maladies des Femmes, Fragment. L.
Des Pouls, à ceux qui commencent d'étudier, 1.
Des Differences des Pouls, 4.
De la conoissance des Pouls, 4.
Des Causes des Pouls, 4.
Des Présages tirez des Pouls, 4.
Abrégé des seize livres des Pouls, 1. L.
Abregé des Pouls, attribué à Galien, 1.
Des Pouls, petit livre, addressé au Philosophe Antoine.
Des Urines, attribué à Galien, 1.
Abrégé des Urines, 1.
Petit livre des Urines, tiré d'Hippocrate, de Galien, & de quelques autres.
Des Crises, 3.
Des Jours Critiques, 3.
Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, des Humeurs. L.
Trois Commentaires sur les Prognostiques d'Hippocrate.
Trois Commentaires sur les Prédictions d'Hippocrate.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Du Prognostique, à Posthumus, 1.
Du Prognostique, petit livre.
Vrai, & expérimenté Prognostique.
De la Saignée, Fragment
Prognostique sur la maniere dont un malade est couché, tiré des Mathematiques, 1.
Comment on découvre ceux qui feignent une maladie, 1.
Questions sur Hippocrate, attribuées à Galien. 1. L.
Trois Commentaires sur le premier des Epidémiques d'Hippocate.
Un Commentaire sur le second des Epidémiques.
Fragment de Commentaire sur le même livre.
Trois Commentaires sur le troisiéme des Epidémiques.
Six Commentaires sur le sixieme des Epidémiques.
Sept Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate.
Qu'Hippocrate n'a point erré dans l'Aphorisme, qui commence ainsi; *Ceux qui croissent ont le plus de chaleur naturelle*, contre Lycus.
Contre ce que Julien a écrit contre les Aphorismes d'Hippocrate.
Fragmens de Galien, tirez des Aphorismes de Rabbi Moïse.
Fragment tiré de Rhases.
De la Méthode de traiter les maladies, 14.
L'Art de guérir les maladies, addressé à Glauq, 2.
De la Saignée, contre Erasistrate, 1.
De la Saignée, contre les Sectateurs d'Erasistrate qui sont à Rome, 1.
De la maniere de guérir par la Saignée, 1.
Des Sansues, de la Révulsion, des Ventouses, & de la Scarification, 1. L.
Des Facultez des médicamens purgatifs, 1.
Des médicamens purgatifs, attribué à Galien, 1. L.
Qui sont ceux que l'on doit purger, par quels médicamens, & quand on le doit faire.
Conseil pour un jeune garçon Epileptique
De la Mélancholie, Fragment tiré d'Aëtius.
Des Yeux, attribué à Galien. 1. L.
De la Colique, 1. L.
De la Jaunisse, attribué à Galien, 1. L.
Des maladies des Reins, livre supposé.
De la Pierre, Attribué à Galien. L.
De la Sciatique, & de la Goutte, 1.
Des Remedes expérimentez, attribué à Galien; 1. L.
Livre des Secrets, à Monteus, attribué à Galien; 1. L.
De l'Incantation, de l'Adjuration, & de la Suspension, attribué à Galien; 1. L.
De la cure Homerique, Fragment tiré de Trallian.
Des remedes aisez à faire, 1.
Des remedes aisez à faire, addressé à Solon, Chef des Médecins, supposé, 1.
De Dynamidiis, c'est à dire, des facultez des médicamens, ou des médicamens efficaces, attribué à Galien. *On croit que ce livre est de Gariopontus.* L.

Quatre

Quatre Commentaires sur le livre d'Hippocrate de la Diéte dans les maladies aigues. Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

De la Diéte dans les maladies aigues, petit livre. L.

Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, de la Boutique du Médecin.

Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, des Fractures.

Quatre Commentaires sur le livre d'Hippocrate, des Articulations.

Des Bandages.

Des Facultez, & Temperamens des Médicamens simples, 11.

De la Composition des Médicamens, considérez par rapport aux parties du corps, 10.

De la Composition des Médicamens considerez par rapport à leurs genres, 7.

Des Antidotes, 2.

De la Thériaque, à Pison, 1. Ce livre paroît à quelques-uns supposé.

De la Thériaque, à Pamphilianus, attribué à Galien.

Des Médicamens Succédanées. 1.

Des Poids, & des Mesures. 1.

Des Médicamens simples, à Paternianus, attribué à Galien. L.

Des Plantes, attribué à Galien. L.

Des Facultez de la Centaurée, attribué à Galien. L.

Des Clysteres, 1. L.

Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, de l'Air, des Lieux, & des Eaux. L.

De l'anatomie des Muscles, à ceux qui apprennent, 1. L.

La lettre L, qui est ajoutée à la fin de quelques-uns des titres des livres de Galien, marque que ces livres ne se trouvent qu'en Latin. Monsieur Chartier donne une autre liste des livres de Galien, qu'on n'a plus ni en Grec ni en Latin, ou qui sont cachez dans quelques Bibliotheques, & qui ne sont conus que par le titre. La plus grande partie de ces livres ne regardent pas la Médecine.

CHAPITRE IX.

Médecins qui ont vécu en même temps que Galien.

Lucius Apulée, de *Madaure*, ville d'Afrique, vivoit sous les Empereurs Adrien, Antonin le débonnaire, & Marc Aurele, comme on le recüeuille de ce qu'il fait mention dans son Apologie d'un *Lollianus Avitus*, & de quelques autres, comme de personnes qui vivoient lors qu'il a écrit cette Apologie, & de ce qu'on apprend d'ailleurs que ces mêmes personnes ont vécu sous les Empereurs qu'on a nommez. Son pere, qui s'appelloit *Thésée*, avoit possedé la charge de Duumvir, & avoit été fort consideré dans sa patrie. Sa mere, nommée *Salvia*, étoit de la famille de Plutarque, & de celle du Philosophe Sextus.

Apulée avoit étudié à Carthage, puis à Athenes, où il s'attacha beaucoup à la Philosophie de Platon, & enfin à Rome, où il étudia la Jurisprudence, & s'acquit même une grande réputation dans le barreau. Mais il quitta ensuite

ce

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

ce mêtier pour reprendre la Philosophie, qui étoit mieux de son goût. Et comme il voulut entrer dans ce que la Physique renferme de plus particulier, par rapport à la conoissance des proprietez de tous les corps, il ne se contenta pas de lire les livres des Philosophes qui en ont écrit, il trouva à propos de faire lui-meme des expériences pour avoir une plus grande certitude. Il s'appliqua particulierement à découvrir la nature, & la disposition des parties des animaux, à l'imitation d'Aristote; il entreprit même de 1 critiquer les écrits de ce Philosophe, concernant *l'Anatomie*; & d'y faire des additions. Il composa en Grec des livres de 2 *Questions Naturelles*, dans lesquels il traitoit fort amplement des *poissons*. Il en composa encore d'autres intitulez *Questions Médecinales*, & il dit en quelque endroit, 3 *qu'il n'est ni ignorant, ni même sans expérience, en fait de Médecine*, c'est à dire, qu'il avoit joint la pratique à la théorie. C'est ce qui paroît encore par ce qu'il ajoûte en un autre endroit du même ouvrage, *qu'on lui avoit amené une femme atteinte du mal caduc, afin qu'il la guérit.*

On met entre les Ecrits d'Apulée un livre intitulé, *Des remedes tirez des plantes* qui nous est resté, & qui est écrit en Latin, mais on n'est pas certain qu'il soit de lui. Quelques-uns le donnent à *Apulée Celse* dont il a été parlé ci-devant, quoi qu'il porte le nom d'Apulée de Madaure; d'autres prétendent que ce livre n'est, ni de l'un ni de l'autre des deux Apulées. Il n'est pas, disent-ils, du premier, parce que le langage ne sent pas le siecle de Tibere, dans lequel ce premier Apulée vivoit; il n'est pas non plus du second, parce que le stile n'est ni abondant ni fleuri comme celui de cet Auteur. Mais cette derniere raison n'est pas, à mon avis, assez forte; car quelle occasion pouvoit avoir Apulée d'étaler son éloquence dans un livre où il n'y a rien d'Historique, & où il n'y a point de raisonnemens, mais une description nue des proprietez des plantes. 4 Il se peut d'ailleurs que ce livre ne soit qu'un fragment, ou un extrait d'un plus grand ouvrage composé par nôtre Auteur, & que les Copistes peuvent même avoir alteré, & corrompu; ou enfin que ce soit une traduction faite sur le Grec d'Apulée, dans les siecles de la basse latinité, comme quelques-uns l'ont soupçonné. Quoi qu'il en soit, si le livre en question n'est pas d'Apulée de Madaure, ceux qui ont emprunté, ou supposé son nom ont apparemment crû que cette supposition seroit couverte par le rapport qu'il y a entre les matieres qui sont traitées dans ce livre, & celles qui se trouvoient dans les ouvrages légitimes du même Apulée. Le livre qu'on lui attribue est un recueuil de remedes, dont plusieurs sont entierement *superstitieux*; & il y a bien de l'apparence qu'il avoit donné dans ces sortes de remedes. Il dit lui-même, 5 dans l'un de ses plus beaux ouvrages, 6 *que les anciens Médecins ont employé les charmes, ou les vers, pour la guérison des playes, comme on le recueille de ce qu'Homere, dont le témoignage est autant certain que celui*

1 Libros ἀνατομῶν Aristotelis explorare studio, & augere. *Apolog.* 1.
2 *Ibidem.*
3 Midecinæ neque instudiosus, neque imperitus; *Ibidem.*
4 *Vide Fabricii Centur. Plagiarios; & Bibliothec. Latinam.*
5 *Apolog.* 1.
6 *Veteres quidem Medici etiam carmina remedia vulnerum norant, ut omnis vetustatis certissimus auctor Homerus dixit, qui facit Ulixi de vulnere sanguinem profluentem sisti cantamine.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

celui d'aucun autre Auteur de l'antiquité, nous dit qu'on arrêta par enchantement le sang qui couloit de la playe d'Ulysse; & immediatement après il ajoûte, 7 *qu'il n'y a rien de tout ce qui se fait en vüe de rendre la santé qui puisse être criminel*; par où l'on voit qu'il approuve, & qu'il tâche de justifier ce procedé des Anciens.

On trouve dans le prétendu livre d'Apulée les noms de plusieurs plantes Médicinales, en diverses langues, en Grec, en Latin, en Egyptien, en Punique, en Gaulois, en la langue des Daces, &c. On y trouve même les noms que les *Prophetes*, comme l'Auteur les appelle, c'est à dire les *Magiciens*, Zoroastre, Osthanes, & d'autres, donnoient à ces plantes. On y voit ensuite la description de ces mêmes plantes, par rapport à leur figure, au lieu où elles naissent, & celle de leurs proprietez par rapport à la guérison des maladies. Ces proprietez sont de deux sortes; les unes sont *naturelles*, & les mêmes que celles qui ont été indiquées par Dioscoride, & les autres Herboristes dont on a parlé ci-devant; les autres n'ont de fondement que sur une tradition *superstitieuse*, & dépendent autant, ou plus de certaines *céremonies* que l'on joint à l'usage d'une plante, que de la nature de la plante même. Nôtre Auteur recommande, par exemple, une herbe qu'il appelle *pied de lion*, & une autre nommée *aristoloche*, comme étant propres pour ceux à qui l'on a 8 *noüé l'éguillette*, & voici de quelle matiere il les employe. *Prenez*, dit-il, *sept tiges de pied de lion séparées de leurs racines, & faites les boüillir dans de l'eau, au déclin de la lune. Lavez le patient avec cette eau, à l'entrée de la nuit, devant le seüil de sa porte, hors de sa maison; & lavez vous en aussi vous même qui lui rendez cet office. Brûlez en suite de l'herbe d'aristoloche, parfumez en l'homme, & rentrez tous deux à la maison, sans regarder derriere vous, & il sera incontinent délié, ou délivré.* Ceux qui voudroient essayer ce remede se trouveroient embarassez, par les differens noms qu'Apulée donne à la premiere des plantes dont il s'agit. Il l'appelle *pied de lion*, ou *leontopodion*, *leontopetalon*, *leontospermon*, *lychnys agria*, *lathyros*, *cacalia*, *flammula veneris*, *brumaria*, *papaverculum*, *prapedilon*, *leuceoron*, *platyphyllon*, *æthopon*, *theribethron*, *gudubbal*; ce dernier nom est Punique, ou Carthaginois. Il est vrai que la description qu'il en donne convient, en quelque maniere, au *leontopetalon* de Dioscoride. Apulée confond de même diverses autres plantes, par la multitude de ses synonymes. Entre les usages qu'il attribue à la *mente sauvage* il prétend qu'elle sert à découvrir *sous la protection de quelle étoile on est*. On peut le consulter sur la maniere dont il veut que l'on s'y prenne pour cela, & sur les autres choses de cette nature que nous ne rapportons pas ici.

On conte aussi entre les livres du même Apulée, un dialogue Latin intitulé *Hermes Trismégiste*, ou *Asclépius*, que l'on prétend qu'il ait traduit du Grec, ou de quelqu'autre langue; mais les Savans ne reconoissent pas ce livre pour être de nôtre Auteur, parce qu'il n'est pas assez bien écrit. On a vû dans la premiere partie de cette Histoire, à l'endroit où il est parlé d'*Hermes*, un passage tiré de ce même livre dans lequel il est fait mention de certaines *statues magiques* qui *donnent des maladies*, & qui *en guérissent*. On peut aussi avoir attribué la traduction de ce livre à nôtre Apulée, dans la prévention où l'on a été que ces sortes de curiositez étoient de son genie, ou de son goût. Ce

7 *Nihil enim quod salutis ferendæ gratiâ fit criminosum est.*
8 *Si quis devotus defixusques fuerit in suis nuptiis, sic eum resolvas.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

qu'il y a de certain, c'est qu'il a été accusé de *Magie*, & qu'il a été obligé de se défendre à cet égard par deux Apologies qui nous sont restées. Il est vrai que la principale cause de cette accusation fut le mariage, qu'il avoit contracté avec 9 une riche veuve, nommée *Pudentilla*, dont les parens de cette Dame n'étoient pas contens; ce qui fit qu'ils s'aviserent de publier qu'Apulée l'avoit forcée par des sortilèges à lui donner la main, & qu'il avoit même fait mourir un fils de cette même Dame. Mais il y a bien aussi de l'apparence qu'il avoit d'ailleurs donné lieu à des soupçons de cette nature, par les experiences qu'il faisoit tous les jours pour découvrir les proprietez des plantes, des animaux, &c. en quoi il avoit, sans doute, poussé un peu trop loin sa curiosité. Quoi qu'il en soit, il fut absous de cette accusation; mais cela n'a pas empêché que la postérité ne l'ait mis au rang des Magiciens, & qu'il n'ait été comparé à *Apollonius de Tyane*, comme on le recüeuille des écrits de Lactance, de S. Augustin, & de quelques autres Peres. Son livre de *l'Asne d'or*, qui est tout plein de contes magiques peut aussi avoir donné lieu à cela, quoi que ce ne soit qu'un jeu d'esprit, & que le sujet ne soit pas de l'invention d'Apulée.

10 Quelques uns attribuent enfin à Apulée de Madaure le livre intitulé *Sexti Platonici Medicina ex animalibus*, dont nous avons parlé ci-devant. Nous laissons à part les autres livres de cet Auteur qui ne regardent pas la Médecine. Apulée avoit un esclave nommé *Themison*; qui étoit Médecin, dont nous avons aussi fait mention ci-dessus, quand il s'est agi des Médecins Esclaves.

J'ai vû cinq éditions du livre *des vertus des plantes*, qui porte, comme je l'ai dit, le nom d'Apulée. Les deux plus anciennes sont celle de Paris de 1528, in folio, sur un manuscrit de Jean Philippe *de Lignamine*, & celle de Basle, de la même année, aussi in folio, que l'on doit aux soins d'Albanus Torinus. La troisiéme est celle de Zurich, de 1537, in quarto, a laquelle est joint un commentaire de Gabriel Humelbergius. La quatrieme celle de Venise, chez les Heritiers d'Aldus, de 1547, in folio, qui se trouve dans un recüeuil qu'ils ont fait des écrits de tous les anciens Médecins Latins. La cinquieme est celle de Lyon, de 1587, dans un volume, in octavo, de toutes les œuvres d'Apulée de Madaure. Il y a encore une édition, du même livre, de Paris en 1543, que je n'ai pas vûe.

C'est une chose remarquable qu'il y ait de si grandes variations dans le texte de la plus part de ces éditions. Rhodius (*in Scribon. Larg. in addendis ad compos.* 130) dit que celle de Paris, en 1528, est plus ample que les autres, ou que celle d'Aldus. Ce qui l'a porté à le croire, c'est que dans l'édition de Paris, le petit livre *de Betonica*, attribué par d'autres à Antonius Musa, s'y trouve joint au commencement, & qu'il y a à la fin un chapitre de la *mandragore*, qui n'est pas ailleurs. Il y a outre cela un traité qui suit, intitulé *des herbes de chaque signe du Zodiaque, & de chaque Planete*, quoi que celui qui a fait imprimer ce traité n'ait pas dit qu'il fût d'Apulée. A cela près si l'on examine le texte de l'Herbier d'Apulée, il se trouvera qu'il y a dans les autres éditions un très-grand nombre de mots, & de périodes entieres, qui ne sont point dans

---

9 Elle avoit quatre millions de petits sesterces, *H S. quadragies*, qui font environ quatre cent mille livres monoye de France. *Vid. Apolog.* 2.

10 *Vide Fabricii Centur. Plagiar.*

dans celle de Paris, & par consequent que celle-ci est plus défectueuse que les autres, qu'a est le contraire de ce qu'a crû Rhodius. Celle de Torinus, & celle d'Humelbergius sont à peu près aussi amples l'une que l'autre, mais outre que le titre de la premiere est, *L. Apuleii Madaurensis de Herbarum virtutibus Historia, &c.* & que la seconde est intitulée, *Apuleii Liber de medicaminibus Herbarum*, on pourroit faire une fort grande liste des diverses leçons de ces deux éditions, dans tout le corps de l'ouvrage. Ce qui fait cette difference, du moins en partie, c'est que Torinus a suivi plus exactement, & plus fidelement ses manuscrits (dont il marque les diverses leçons) que Humelbergius n'a suivi les siens. Ce dernier avoüe qu'il a beaucoup donné à la conjecture, & qu'il s'est souvent reglé sur ce qu'il a trouvé, qui faisoit à son sujet, dans Dioscoride & dans Pline. L'édition d'Aldus suit celle de Torinus, si ce n'est qu'il n'y a point de diverses leçons marquées à la marge de la premiere. Celle de Lyon est aussi faite sur celle d'Humelbergius.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Ce dernier, ni Torinus non plus, ne disent point d'où ils ont eu leurs manuscrits, mais J. Philippe *de Lignamine* nous apprend que le sien avoit été trouvé depuis peu au mont Cassin. Il est visible que le livre *de Betonica*, que celui-ci met à la tête de l'Herbier d'Apulée; comme si c'étoit le premier chapitre, est en effet du même Auteur, comme Barthius, & d'autres l'ont crû. On est du moins sûr qu'il n'est point d'Antonius Musa, comme nous l'avons remarqué ci-devant. Je laisse à part la préface barbare de ce petit livre, qui a été faite par quelque Moine, des plus ignorans.

ALEXANDRE, d'Aphrodisée, ce fameux Commentateur d'Aristote, vivoit aussi du temps de Galien. On le peut conter entre les Médecins pour avoir traité dans ses *problêmes* diverses questions qui concernent la Médecine, & pour avoir écrit en particulier sur *les fiévres*.

MARCELLUS, de Seide en Pamphilie, vivoit sous Marc Aurele, & avoit écrit quarante deux livres en vers héroïques touchant la Médecine, dans l'un desquels il traitoit de la 11 *Lycanthropie*, comme on l'apprend de Suidas. Ceux qui sont atteints de cette maladie, qui est une espece de *mélancholie*, croyent être changez en loups. 12 On a du même auteur un petit poëme sur les poissons, qui est dans quelque bibliotheque d'Italie.

Il y avoit, sous le même Marc Aurele, un Médecin nommé POSIDIPPUS 13 que l'on accusa d'avoir tué *Lucius Verus*, qui étoit Empereur avec Marc Aurele, en le faisant saigner mal à propos. Verus fut atteint d'une apoplexie, qui est une maladie, dont on meurt presque toûjours; & il se peut que cet Empereur mourut peu de temps après la saignée; ce qui donna occasion de blâmer ce remede, & le Médecin qui l'avoit ordonné, quelque raison qu'il eut eüe pour cela.

Je trouve les noms de deux autres Médecins du même temps, dans 14 une

 lettre

11 Il y a dans Suidas περὶ λυγκὸς, mais il est visible que c'est une faute; car on trouve dans Aëtius un fragment touchant la lycanthropie, qu'il dit être tiré des livres du Médecin Marcellus, qui ne peut être que celui dont parle Suidas.

12 *Vide Schenchii Biblia Jatrica.*

13 *Julius Capitol. in M. Antonin. cap.* 15.

14 *Soteridam* Medicum in Formianum ut dimittas rogo; ego autem *Pisitheo* nihil credo qui puellæ virgini curationem nescit adhibere. *Vide Vulcatii Gallicani Avid. Cassium, cap.* 10.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

lettre de l'Imperatrice Faustine à Marc Aurele son époux; l'un s'appelloi SOTERIDAS; l'autre PISITHEUS.

JULIUS POLLUX, de qui nous avons une maniere de Dictionaire Grec dédié à l'Empereur Commode, peut être regardé comme ayant écrit de la Médecine, parce qu'en rapportant les noms de toutes les parties du corps, il marque leur situation, & quelquefois leurs usages, ce qui concerne l'Anatomie. Il dit, entr'autres choses, en parlant des *arteres*, qu'elles sont *les chemins, ou les canaux de l'esprit, comme les veines sont ceux du sang*; & en parlant du *cœur*, il dit aussi, que le cœur a deux cavitez, l'une pleine de *sang*, l'autre pleine *d'esprits*, que l'une de ces matieres est de là envoyée dans les arteres, l'autre dans les veines; par où l'on voit que Pollux suivoit Erasistrate. Il touche dailleurs les noms des maladies, & ceux des instrumens des Médecins.

ATHÉNEE, qui peut passer lui même pour Médecin, en introduit deux autres, dans son *Festin des Philosophes*, conjointement avec Galien. Le premier est DAPHNUS, d'Ephese; le second RUFFIN, de Nicée.

On doit joindre à tous ces Médecins ceux dont Galien parle lui même comme de ses contemporains, tels que sont un 15 DEMETRIUS, & un 16 MAGNUS, qu'il dit avoir été les premiers Médecins des Empereurs Antonin le pieux, & Marc Aurele; un ANTIGENES, qui tenoit aussi le premier rang dans la Médecine sous le second de ces Empereurs; un MARTIALIS, ou *Martianus*, Sectateur d'Erasistrate, avec lequel Galien eut quelques disputes sur des matieres Anatomiques; un 17 ANTIPATER, de la même Secte Méthodique, qui mourut, comme le croyoit Galien, d'un tubercule crud formé dans les arteres du poumon, & qui avoit rendu le pouls de ce Médecin inégal, & intermittent, pendant quelques mois; un JULIEN, & un ATTALUS, de la même Secte, & desquels nous avons parlé dans la seconde partie; un ANTIOCHUS, qui alloit à pied assez loin pour voir ses malades, quoiqu'il eût plus de quatre vints ans, & qui atteignit presque l'âge de cent ans, ayant toûjours joüi d'une parfaite santé, le tout parce qu'il usoit d'un régime de vivre convenable. Ce Médecin mangeoit trois fois le jour dans sa vieillesse, mais peu à chaque fois. Le matin il se faisoit frotter, après avoir été à la selle. Sur les neuf ou dix heures il mangeoit du pain, & du miel d'Attique. Depuis ce temps là jusques à midi il étudioit. Il se baignoit en suite, se faisoit frotter; & après avoir pris quelque petit exercice il commençoit son diner par des viandes propres à relâcher le ventre, & le finissoit en mangeant un peu de bon poisson. Enfin à souper il prenoit un boüillon simple, ou un boüillon où l'on avoit délayé de la farine, & du 19 *mulsum*. Il étoit d'ailleurs logé dans une petite maison, mais fort commode, & bien située. Cet Antiochus auroit pû être mis avec les Maitres de Galien, par rapport au temps, aussi bien qu'un autre vieux Médecin nomme 20 EUDEME, que le même Galien dit avoir conu

15 *Lib. de antidotis.*

16 *Lib. de Theriaca.* Nous avons parlé ci-devant de ces deux Médecins, & du suivant, en traitant des Archiatres dans le livre précedent,

17 *Lib. 4. de locis affect. cap. ultimo.*

18 Lib. 5. de sanitate tuenda, cap. 4.

19 C'est du miel que l'on préparoit avec du vin, sur quoi on peut consulter *Pline.*

20 *Méthod. medend. lib. 6. sub finem.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

conu, & qui est par conséquent different des autres Eudemes, dont on a parlé ci-dessus.

On doit aussi mettre au rang des Médecins contemporains de Galien, ceux à qui il a dédié quelques-uns de ses livres; 21 un GLAUCO, ou *Glaucus*; un 22 HIERON; & un EUGENIANUS, qui étoient de ses disciples. Si le livre *des remedes aisez à préparer* étoit de Galien, on joindroit aux Médecins précedens un SOLON, Archiatre, auquel il le dédie, mais ce livre est visiblement supposé. Galien parle enfin d'un Médecin nommé THEOPHILE qui eut une maladie fort particuliere. Il croyoit voir, & entendre des joüeurs de flute, qui étoient, disoit-il, en un coin de sa chambre, & qui joüoient jour & nuit. Il ne cessoit de crier qu'on les fit sortir. A cela près il raisonnoit juste sur toutes sortes de sujets. Il se souvint même, étant guéri, de tout ce qu'il avoit dit, & fait pendant sa maladie, & particulierement des joüeurs de flute. Mais il se peut que cette histoire, que Galien raconte, regarde un fait arrivée quelque temps avant lui.

Il y avoit apparemment plusieurs Médecins Chrétiens, du temps du même Galien; mais nous n'en conoissons que trois, dont les noms se sont conservez parce qu'ils ont souffert le martyre. Le premier est PAPILE, Diacre, qui fut martyrisé à Pergame, dans la persécution que firent les Empereurs Marc Aurele, Lucius Verus, & Commode. Le second est ALEXANDRE, qui mourut à Lyon pour la foy de Jesus Christ, sous les mêmes Empereurs. Le troisiéme est SANCTUS; que l'on fit aussi mourir d'une maniere fort cruelle à peu près dans le même temps, & pour le même sujet. Ils ont tous trois été mis au nombre des Saints.

---

21 *Lib. de arte curativa.*
22 *Method. medend. lib.* 1. & 7.

Fin de la Troisiéme Partie.

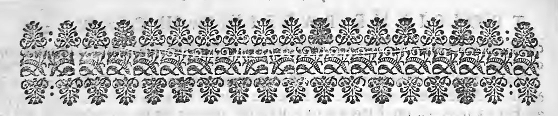


TABLE DES MATIERES

Contenues dans l'Histoire de la Médecine.

a marque le premier Tome, b le second, c le troisiéme.

A.

Alcmæon

Antipater

B.

C.

D.

Eau,

E.

Esseniens

F.

H.

L.

M.

Martialis,

N.

O.

Riolan,

V.

X.

Z.

